



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

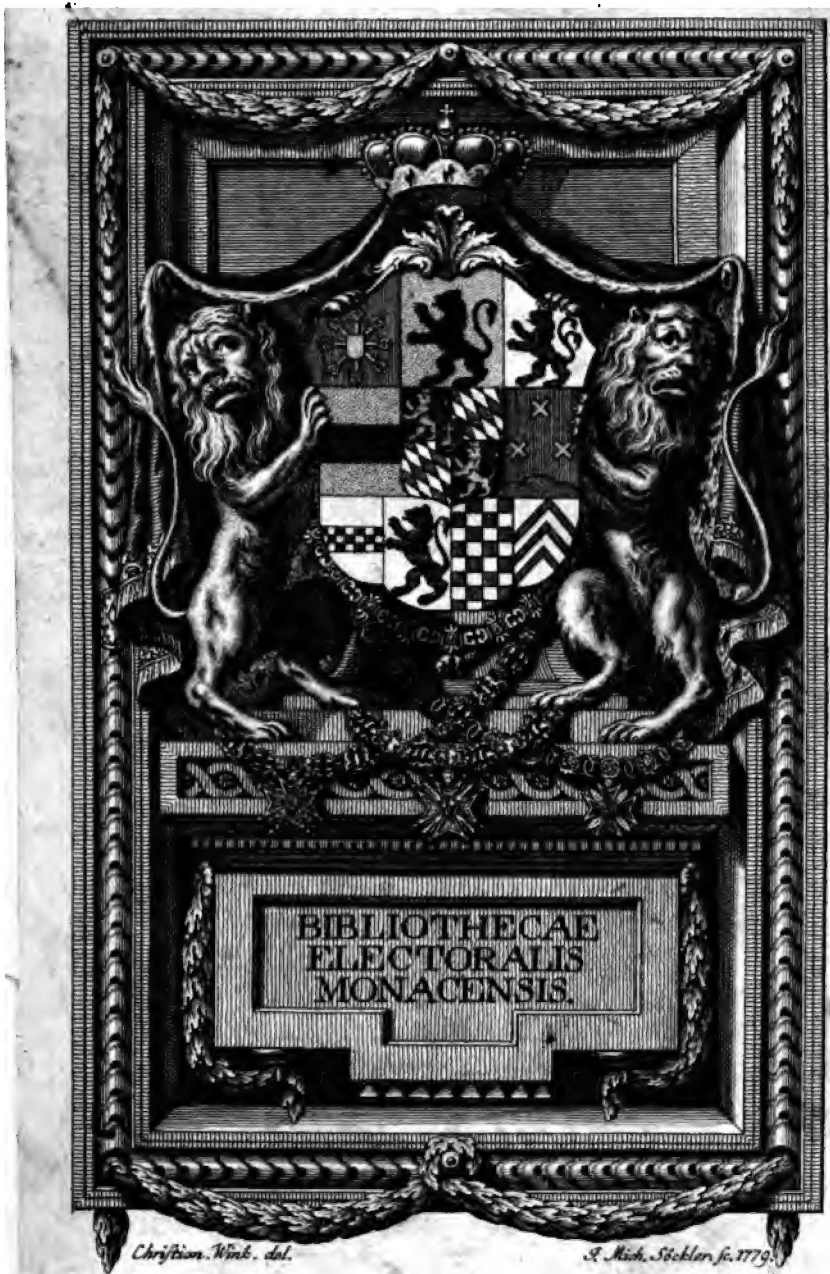
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06828683 4







Vertical line

11 - 15
~~14.2~~

Arnold

~~50714~~
ZMTY

1

2

3

1. - ~~14.02~~ - 15

Arnold
~~50714~~
ZMTY

Œ U V R E S

DE MESSIRE

ANTOINE ARNAULD,

DOCTEUR DE LA MAISON ET SOCIÉTÉ

DE SORBONNE.

ŒUVRES
DE MESSIRE
ANTOINE ARNAULD,
DOCTEUR DE LA MAISON ET SOCIÉTÉ
DE SORBONNE.

TOME QUATORZIEME,
Contenant les Nombres VII & VIII de la troisieme Classe.



A PARIS, & se vend à LAUSANNE,
Chez SIGISMOND D'ARNAY & COMPAGNIE.

M DCC LXXVIII.



Les Ouvrages contenus dans ce Volume sont :

N°. VII. L'Impiété de la Morale des Calvinistes pleinement découverte, par le
Livre de M. BRUGUIER, Ministre de Nîmes, approuvé par M. CLAUDE,
Ministre de Charenton. page 1

N°. VIII. Apologie pour les Catholiques, contre les faussetés & les calomnies d'un
Livre intitulé : *La Politique du Clergé de France.* 281

L' I M P I É T É
D E L A M O R A L E
D E S
C A L V I N I S T E S

*Pleinement découverte par le Livre de M. Bruguier, Ministre de Nîmes;
approuvé par M. Claude, Ministre de Charenton. [Donnée sur l'édition
faite à Paris, en la boutique de Charles Savreux, chez Guillaume
Desprez, en 1675, avec Approbation & Privilege.]*

REPUBLICAN

OF THE

DE

CAVALIERS

THE CAVALIERS OF THE
REPUBLICAN PARTY
OF THE UNITED STATES
OF AMERICA

T A B L E.

L I V R E P R E M I E R.

Réfutation de tout ce que M. Bruguier avance , pour montrer qu'on a parlé avec déguisement de leur dogme de l'inamissibilité de la justice , & qu'on a eu tort de le représenter comme un des principaux points de leur Réformation.

CHAP. I. *Ce qu'on a représenté dans le premier Chapitre du second Livre du Renversement de la Morale , comme étant la doctrine des Calvinistes.* pag. 1.

CHAP. II. *Que ce Ministre est tombé dans le reproche qu'on a fait à d'autres Calvinistes , de crier à la calomnie lorsqu'on ne fait que représenter très-sincèrement leur doctrine.* 8.

CHAP. III. *Que la premiere raison du Ministre est une pure illusion. Qu'il n'y eut jamais rien de plus vain que la maniere dont il parle de leur prétendue sainteté.* 17.

CHAP. IV. *De la seconde raison du Ministre , pour prouver qu'on a déguisé leur doctrine , qui est , qu'en parlant des péchés énormes où pouvoit tomber le fidele , on n'a pas excepté le péché contre le S. Esprit ; que c'est une imposture manifeste.* 20.

CHAP. V. *Réfutation de la troisieme raison du Ministre , pour montrer qu'on a déguisé leur doctrine , qui est , qu'il falloit distinguer la substance des péchés d'avec leur maniere.* 26

CHAP. VI. *Suite du même sujet. Combien on a été éloigné de dissimuler la distinction que font les Calvinistes entre la substance des crimes & leur maniere.* 34.

CHAP. VII. *Réponse à la quatrieme raison de ce Ministre , pour montrer qu'on a déguisé leur doctrine , qui est , qu'on n'a pas fait comprendre aux Catholiques , ce que les Calvinistes enseignent de la justice imputée , & de la justice inhérente.* 49.

CHAP. VIII. *Réponse à la cinquieme raison du Ministre , pour montrer qu'on a déguisé leur doctrine , qui est , qu'en citant le passage d'un Calviniste , on a omis le mot de totalement.* 50.

CHAP. IX. *Qu'on a très-bien prouvé par la dispute des Calvinistes avec les Arméniens , & par le Synode de Dordrecht , qu'ils ont regardé l'inamissibilité de la justice comme un des principaux points de leur Religion.* 57.

- CHAP. X. *La même chose prouvée par les Ministres de France. Réfutation des chicaneries que le sieur Bruguier emploie pour obscurcir cette vérité.* page 65
- CHAP. XI. *Réponse à l'argument du Ministre, pris de ce que les Calvinistes ont toujours offert leur Communion aux Luthériens. Que cela prouve seulement qu'il y a plus de politique que de Religion dans leur Réformation prétendue.* 69

L I V R E I I.

Contenant la réfutation des fausses subtilités que ce Ministre emploie, pour éluder ce qu'on a allégué de l'Ecriture contre leur dogme impie de l'inaffabilité de la justice, & la confirmation des contradictions des Ministres sur ce même point.

- CHAP. I. *Qu'il n'y a rien de plus impie que la maniere dont ce Ministre tâche d'accorder deux choses qu'ils disent de la foi justifiante. L'une; qu'elle est inséparable de l'obéissance à la loi de Dieu. L'autre, qu'elle peut subsister avec les infractions les plus criminelles de cette même loi de Dieu.* 73.
- CHAP. II. *Que par le propre aveu de M. Bruguier, il n'y a point de crime quant à la substance, quoique non quant à la maniere, que le fidele ne puisse commettre en demeurant Juste. Et qu'ils réduisent ordinairement cette maniere dont ils veulent, que le fidele ne soit pas capable à l'impénitence finale.* 83.
- CHAP. III. *Que S. Paul ayant déclaré expressément, que le regne du péché est incompatible avec la Justification, M. Bruguier tâche d'éluder cette doctrine apostolique, par la glose du monde la plus impie, qui est, que le regne du péché ne consiste pas dans une obéissance imparfaite à quelqu'un de ses mouvements; mais dans une pleine & entiere obéissance à tous ses desirs.* 95.
- CHAP. IV. *Examen de la distinction que font les Calvinistes de la substance des crimes & de leur maniere. Et en quoi ils mettent cette maniere; laquelle ils prétendent être seule incompatible avec l'état de la Justification, pour avoir plus de facilité de soutenir, que leurs fideles n'en déchéent point en commettant les plus grands crimes.* 105.
- CHAP. V. *Que rien n'est plus impie que la réponse de ce Ministre à ce qu'on avoit prouvé par S. Paul, que celui qui se fait une même chair avec une débauchée, ne peut conserver avec Dieu cette union dont l'Apôtre dit, que celui qui est attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui.* 110.
- CHAP. VI. *Examen de la réponse de M. Bruguier, à ce que dit l'Apôtre, que Dieu perdra ceux qui profanent son Temple; & que, ni les fornicateurs, ni les adulteres, &c. ne posséderont point le Royaume de Dieu.* 120.
- CHAP. VII. *Avantage que le sieur Bruguier tire de ne point reconnoître la dis-*

T A B L E.

inction des péchés en mortels & véniels pour éluder plusieurs endroits de S. Paul, & que par-là il trouve le moyen de soutenir, non que les moindres péchés feroient perdre la grace aux vrais fideles s'ils y tomboient, mais que les plus énormes ne peuvent non plus la leur faire perdre que les plus légers.

page

124.

CHAP. VIII. *Exemple des contradictions que les Calvinistes ne sauroient éviter. Premier Exemple; que l'adultere de David lui étoit pardonné, & ne lui étoit pas pardonné pendant tout le temps qu'il ne pensoit point à se réconcilier avec Dieu, mais à cacher son péché aux yeux des hommes.*

133.

CHAP. IX. *Second exemple des contradictions des Calvinistes. Que si David fut mort avant que d'avoir demandé pardon à Dieu de son adultere & de son homicide, il eut été sauvé, selon leurs principes, quoique plusieurs de leurs Auteurs disent qu'il eût été damné.*

138.

CHAP. X. *Troisième Exemple des contradictions des Calvinistes. Que lorsqu'un fidele est tombé en de grands crimes, il lui est, & ne lui est pas nécessaire pour être sauvé, de s'en repentir avant sa mort. Que M. Bruguier ne s'est pu tirer de-là, que par une distinction aussi ridicule qu'impie de deux sortes de pénitence actuelle.*

143.

CHAP. XI. *Exemples particuliers de certains genres de pécheurs, que les Calvinistes prétendent pouvoir être Justes & enfants de Dieu. I. De ceux qui renient Jesus Christ par la crainte des maux, ou par l'espérance des biens temporels. II. Concubinaires scandaleux & opiniâtres.*

150.

CHAP. XII. *Troisième Exemple. Des excommuniés qui peuvent, selon les Calvinistes, avoir été Justes & enfants de Dieu pendant le temps qu'ils persévéroient avec opiniâreté dans les péchés énormes & scandaleux, pour lesquels l'Eglise se croit obligée, par l'ordre de Jesus Christ de les excommunier.*

155.

CHAP. XIII. *Que rien n'est plus commode selon la chair, que les vertus d'habitude des Calvinistes, qui leur donnent moyen d'être chastes en vivant dans l'adultere ou dans le concubinage, d'être patients & doux en se vengeant cruellement, & d'être charitables envers leur prochain en l'assassinant.*

164.

L I V R E I I I.

Réponse aux passages de l'Ecriture que M. Bruguier allegue, pour prouver l'inamissibilité de la justice.

CHAP. I. *Des trois chefs auxquels ce Ministre réduit ses preuves de l'Ecriture. Réfutation de la première.*

169.

CHAP. II. *Suite de la réponse au premier argument de M. Bruguier, pour prouver par l'Ecriture, que les fideles qui tombent en des crimes énormes,*

- ne décbéent pas pour cela de l'état de la Justification , ni de la grace de l'adoption.* page 178.
- CHAP. III. *Réponse au second argument de M. Bruguier , pour prouver par l'Ecriture , que les fideles qui commettent des péchés énormes , ne décbéent pas pour cela de la grace de l'adoption , ni de l'état de la Justification.* 188.
- CHAP. IV. *Réponse au troisieme argument de M. Bruguier , pour prouver par l'Ecriture , que les fideles qui commettent des péchés énormes ne décbéent pas pour cela de l'état de la Justification , & de la grace de l'adoption.* 193.
- CHAP. V. *Conclusion de la réponse aux passages de l'Ecriture allégués par M. Bruguier. Que cet exemple de l'abus que les Ministres font de la parole de Dieu, doit porter tous les Religionaires qui aiment leur salut à les quitter.* 201.
- CHAP. IV. *Réponse à la conclusion de cette premiere dispute , touchant l'ina-
missibilité de la grace , où le sieur Bruguier prétend prouver que , quand ce
dogme seroit faux il ne seroit pas impie.* 207.
- CHAP. VII. *Réponse au reste de la conclusion de M. Bruguier. Qu'il a recours à
une calomnie grossiere pour trouver de quoi en accuser son adversaire.* 215.

L I V R E I V.

- Replique aux deux derniers points du Livre de M. Bruguier , qui sont de la
persévérance finale , & de l'assurance du salut.
- CHAP. I. *Replique à la réponse du sieur Bruguier au sixieme Livre.* 224.
- CHAP. II. *Examen de la Réponse au premier chapitre du septieme livre , où il est
parlé de la nécessité du Baptême.* 227.
- CHAP. III. *Suite du même sujet de la nécessité du Baptême.* 234.
- CHAP. IV. *Replique à la réponse que fait M. Bruguier au six Cha-
pitres suivans du septieme livre.* 246.
- CHAP. V. *Replique à la réponse que fait M. Bruguier aux dernier chapitre
du septieme livre.* 249.
- CHAP. VI. *Replique à la Réponse que fait M. Bruguier aux quatre premiers
chapitres du huitieme livre.* 251.
- CHAP. VII. *Replique à la Réponse que fait M. Bruguier aux cinq der-
niers chapitres du huitieme livre.* 254.
- CHAP. VIII. *Replique à la Réponse de M. Bruguier au neuvieme livre
qui est de l'assurance du salut.* 260.
- CHAP. IX. *S'il a fallu être chagrin & emporté pour trourper de l'impiété
& de l'hérésie dans ce qu'enseignent les Calvinistes touchant l'assurance
du salut.* 267.
- CHAP. X. *Replique à la Réponse très-Sommaire que M. Bruguier a faite
au dixieme livre. Que rien n'est plus honteux que la maniere dont ils
imposent à S. Augustin en lui attribuant d'avoir cru comme eux , que
chaque fidele est assuré de foi divine de son salut.* 271.
- CHAP. XI. *Conclusion qui répond à celle de la Réponse Sommaire.* 276.

P R E F A C E.

JE ne fais quelle opinion les Prétendus Réformés ont d'un livre qui a paru sous le nom du sieur Bruguier, Ministre de Nîmes, & que M. Claude a jugé digne d'être honoré de son approbation. Mais je ne crains point dire, qu'il ne s'est rien fait depuis long-temps, par les ennemis de l'Eglise Catholique, qui lui soit plus avantageux. J'ai même de la peine à croire, que tous ceux de cette Communion qui ont un peu de bonne foi & de conscience, ne soient en cela de mon sentiment; & peut-être qu'ils ne seront pas moins étonnés que moi, que M. Claude ait bien voulu se rendre garant de tout ce que ce livre contient, en attestant d'une manière si nette & si décisive, *qu'il n'y a rien trouvé qui ne soit conforme à la doctrine qui s'enseigne au milieu d'eux.* Ce sont les propres termes de son attestation, quoiqu'un peu extraordinaires. Je soussigné, dit-il, *atteste, que j'ai lu un Livre intitulé: Réponse Sommaire au Livre intitulé: Le Renversement de la Morale, &c. composé par M. Bruguier, Ministre de Nîmes, & que je n'y ai rien trouvé qui ne soit conforme à la doctrine qui s'enseigne au milieu de nous. Fait à Paris, ce 25 Juin 1673. Claude.*

L'avantage qu'il y a lieu de tirer de cette approbation si authentique d'un Ministre aussi considérable, que M. Claude l'est dans son parti, n'est pas difficile à découvrir. On fait assez que le Livre qu'ils prétendent avoir réfuté par cette *Réponse Sommaire* a fait un étrange portrait de la Morale des Calv. Il est difficile qu'on n'en soit frappé, si on le croit sincère & véritable. Cette alliance monstrueuse qu'on leur a si souvent reprochée dans cet Ouvrage, *de l'Etat de la Justification*, qui assure infailliblement le paradis; de la grace de l'adoption, qui rend pour toujours enfants de Dieu; & de l'habitation perpétuelle du S. Esprit dans une ame, qui lui est un gage certain du salut, avec des crimes aussi énormes que le sont la fornication, l'adultère, l'inceste, l'idolâtrie, le reniement de Jesus Christ, est une chose si étrangement opposée, non seulement aux idées de la justice chrétienne, mais aux moindres sentiments de l'honnêteté naturelle, qu'il est presque impossible de n'en pas avoir de l'horreur. Et je ne saurois m'imaginer, que la plupart de ceux d'entre les Calvinistes qui ont lu ce livre, n'aient été plus disposés à croire, que la doctrine de leurs Eglises n'étoit pas telle qu'on la représentoit, qu'à la vouloir bien soutenir comme sainte & conforme à l'Ecriture, en demeurant d'accord qu'elle est en effet telle qu'on l'a proposée.

C'est ce qui a fait que les plus intelligens sont demeurés en suspens jusques ici, & qu'on n'a su prévoir de quelle manière les Ministres se prendroient à répondre à ce livre, qui donnoit un si grand coup à leur prétendue Réformation, en faisant voir qu'un édifice fondé sur des dogmes si opposés à la piété chrétienne, ne pouvoit avoir été que l'ouvrage de l'esprit d'erreur.

On considéroit d'une part, qu'il étoit bien difficile qu'ils se résolussent à soutenir ouvertement cette doctrine, dont on avoit tellement découvert le venin, qu'il étoit à craindre pour eux, qu'ils ne révoltaient ceux mêmes de leur parti, à qui ils voudroient persuader, que le Fils de Dieu seroit descendu du ciel, pour établir une Religion aussi favorable au libertinage, que celle qu'on leur a attribuée. Et c'est ce qui faisoit penser qu'ils mettroient toutes sortes de déguisements & de défaites en usage, pour ne pas demeurer d'accord de ce qu'on leur reproche dans le Livre du *Renversement de la Morale.*

Mais on voyoit d'autre part, que ce point de fait y étoit établi sur des fondemens si solides, & sur des preuves si convaincantes, qu'il ne pouvoit être contesté avec la moindre couleur. Et c'étoit assez pour douter s'ils le nieront; quoi-

qu'on n'en pût pas tout-à-fait conclure qu'ils l'avoueroient ; puisqu'après ce que M. Claude ose faire touchant le sentiment des Grecs & des autres Communions Orientales sur l'Eucharistie , il n'y a rien de si évident & de si certain , qu'un Ministre ne puisse nier , lorsqu'il s'est une fois imaginé qu'il y alloit de l'intérêt de sa secte de n'en pas demeurer d'accord.

Enfin , la Réponse de M. Bruguier , approuvée par M. Claude , a fait voir quel est le parti que , tout considéré , ils ont jugé à propos de prendre. ç'a été sans doute avec peine , qu'ils se sont déterminés à soutenir une doctrine si odieuse , plutôt que de prétendre que ce ne fût pas la doctrine de leurs Eglises. Mais ils ont cru ne pouvoir s'engager à mettre le fort de leur cause dans un mensonge si visible , sans trop choquer tout ce qu'il y a de gens sinceres dans leur communion même. Ils se sont donc résolus d'avouer le dogme qu'on a combattu , qui est , que leur Juste & leur vrai fidele tombant en des crimes énormes , ne laisse pas dans le temps même qu'il les commet , & après les avoir commis , de demeurer toujours Juste & en la faveur de Dieu.

Et c'est cet aveu que je prétends être si propre à désabuser les Prétendus Réformés , que je ne traiterai guere que ce point dans ce Livre ici ; parce que je suis persuadé , que tous ceux de cette Communion qui auront de la conscience , ne pourront envisager les dogmes horribles que leurs Ministres reconnoissent *s'enseigner au milieu d'eux* , comme parle M. Claude , sans se sentir obligés de quitter ces mauvais maîtres , qui , sous prétexte de réformation , ont corrompu la pureté de la Morale Chrétienne , par de si détestables impiétés.

Mais pour donner plus de jour à ce petit ouvrage , on a jugé à propos de le diviser en quatre Livres.

On dissipera dans le premier , toutes les fausses couleurs que ce Ministre emploie pour rendre suspecte , parmi ceux de son parti , la sincérité de l'Auteur du *Renversement de la Morale* , en leur voulant faire croire ce qu'il ne croit pas lui-même , que cet Auteur a déguisé leur doctrine pour la rendre odieuse. Et on y fera voir aussi , qu'on a eu raison d'appeller ce dogme de la compatibilité de la justice chrétienne avec les plus grands crimes , un des principaux points de leur prétendue Réformation ; puisque c'est le nom que lui ont donné les plus habiles Calvinistes ; & que c'est en cette maniere qu'il a été considéré par le Synode de Dordrecht ; c'est-à-dire , par la plus générale & la plus fameuse de toutes les Assemblées des Eglises Calviniennes.

On réfutera dans le second toutes les fausses subtilités que ce Ministre a empruntées des autres ou inventées de lui-même , pour éluder ce qu'on a allégué de l'Ecriture , contre l'hérésie pernicieuse de l'inamissibilité de la justice ; & on se promet de faire sentir aux plus insensibles , que les nouvelles maximes qu'ils ont été obligés d'établir , pour défendre ce nouveau dogme , sont tellement impies , qu'il faut qu'ils aient été frappés d'un aveuglement étrange pour avoir eu la hardiesse de les avancer.

On satisfera pleinement dans le troisieme , à la plainte qu'il fait , qu'on n'a pas répondu assez exactement dans le *Renversement de la Morale* aux passages de l'Ecriture , sur lesquels ils prétendent , que leur opinion est fondée. Car on y rapportera si fidèlement tous ceux qu'il allegue pour l'établir ; & on les examinera tous avec tant de soin , tant en général qu'en particulier , qu'il y a lieu d'espérer , que ceux de cette Communion qui ont un peu de bonne foi , reconnoîtront par cet exemple , que leurs Ministres les trompent misérablement , en leur débitant pour des oracles de la parole de Dieu des imaginations impies , qui , bien loin d'être autorisées par l'Ecriture , y sont manifestement condamnées.

Enfin , le quatrieme & dernier livre sera une réplique sommaire à tout le reste de l'ouvrage de M. Bruguier , qu'on a cru ne pas mériter une réponse plus particulière.



L' I M P I È T É⁷ DE LA MORALE DES CALVINISTES.

L I V R E P R E M I E R.

Réfutation de tout ce que M. Bruguier avance pour montrer qu'on a parlé avec déguisement de leur dogme de l'inamissibilité de la justice, & qu'on a eu tort de le représenter, comme un des principaux points de leur Réformation.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Ce qu'on a représenté dans le premier Chapitre, du second Livre du Renversement de la Morale, comme étant la Doctrine des Calvinistes.

Quoique les Ministres se soient enfin résolus de soutenir hautement, III.
comme une vérité révélée dans la parole de Dieu, leur monstrueuse ^{C L A S.}
opinion de la compatibilité de toutes sortes de crimes avec la justice & N°. VII.
Écrits contre les Protestants. Tome XIV. A

III.
CLAS.
Nº. VII.

la sainteté d'un Chrétien, ils ne sont pas néanmoins assez aveugles, pour n'avoir pas vu qu'ils auroient de la peine à empêcher qu'on n'en eût horreur, s'ils la propofoient avec une juste étendue, comme elle est rapportée dans le livre qu'ils combattent. C'est pourquoi leur plus grand artifice dans toute cette dispute, est de ne faire envisager cette doctrine que le moins qu'ils peuvent, lors même qu'ils la défendent, & de la dérober presque aux yeux, en même temps qu'ils l'y présentent.

Mais comme l'Eglise Catholique a en cela un intérêt tout contraire au leur, & que l'on s'est engagé de faire voir dans le *Renversement de la Morale*, qu'il ne falloit que représenter leur doctrine pour la faire détester, je suivrai par-tout cet ordre. Je reprendrai en abrégé ce qu'on a dit dans cet Ouvrage pour expliquer leurs sentiments. Je montrerai ensuite qu'ils ont été obligés de reconnaître expressément, ou par leur silence, qu'on les a fidèlement représentés, ou que, s'il semble quelquefois n'en pas entièrement convenir, ce n'est que par une mauvaise foi toute visible, & en mettant en usage quelques petites chicaneries qu'on a déjà absolument ruinées.

Ce n'est que dans le second Livre qu'on a commencé à proposer divers points de l'hérésie des Calvinistes, par lesquels on a prétendu qu'ils avoient entièrement renversé la Morale de Jesus Christ.

Le 1. Chapitre a pour titre : *Que la doctrine constante des Calvinistes est, que les plus énormes péchés n'empêchent point que les fideles qui les commettent ne demeurent justes & enfants de Dieu.*

On y a déclaré d'abord, que pour rendre le travail qu'on entreprenoit plus utile aux Prétendus Réformés on ne s'étoit voulu attacher qu'à des matieres proportionnées à l'intelligence de tout le monde, & qu'à ce qui seroit plus clair que le jour, pourvu qu'on en voulût juger équitablement & de bonne foi. Et qu'ainsi, on ne devoit pas s'attendre de trouver dans cet ouvrage une réfutation méthodique de toutes leurs erreurs touchant la Justification; parce qu'encore qu'il n'y ait presque aucun des points de cette nouvelle doctrine, qui ne favorise l'inclination qu'ont les hommes de négliger les bonnes œuvres, pour lesquelles il se faut faire quelque violence, & de se porter aux mauvaises, où leurs passions les poussent, il faudroit une trop longue discussion pour traiter tant de matieres, & pour dissiper tous les nuages dont il s'efforcent de cacher le venin répandu dans ces dogmes.

C'est ce qu'on a prouvé des principaux de ces points, en peu de paroles, mais d'une maniere si convaincante, que l'Auteur de la *Réponse sommaire* n'a rien osé y repliquer, s'étant contenté de se plaindre, qu'on ne s'est pas attaché à traiter au long de certaines choses, qu'ap-

paremment il auroit mieux aimé défendre , parce qu'il auroit été moins III. défavantageux à ceux de la secte , que la dispute se fût tournée sur des C L A s. matieres obscures & embarrassées de plusieurs difficultés , où le peuple N°. VII. ne sauroit que difficilement entrer.

On a ensuite fait le plan du nouveau système de la Justification , selon la nouvelle Théologie des Calvinistes , & on l'a réduit à huit chefs , où l'on n'a rien avancé qui ne soit confirmé par les citations de leurs principaux Auteurs , qui sont à la marge. Et comme le Sieur Bruguiere n'a osé se plaindre qu'il y en ait aucun de mal allégué , ce plan doit passer pour incontestable ; & ainsi il n'y a point de Religionnaire , qui puisse douter que les huit points suivants ne soient constamment la doctrine de leurs Eglises , qui n'enseignent à ce qu'on leur dit , que la pure doctrine de l'Ecriture.

“ Ils disent premièrement que la seule foi nous justifie , non comme „ une bonne action à laquelle Dieu ait égard pour nous remettre nos „ péchés , mais comme un organe & une espèce de main , qui prend „ la justice de Jesus Christ pour nous en couvrir , afin que Dieu nous „ estime justes par cette justice imputée , ne l'étant point en nous-mêmes.

“ 2°. Il ne suffit pas , ajoutent-ils , pour cette foi justifiante , de „ croire tous les mysteres que la parole de Dieu nous a révélés , & „ d'embrasser les promesses générales qui sont faites à tous ceux qui „ seront fidèles à Jesus Christ ; mais elle consiste principalement dans „ l'application particuliere que chacun se doit faire de ces promesses , „ en sorte que chacun croie que ses péchés lui sont remis , & qu'il „ aura la vie éternelle.

“ 3°. Cette foi a diverses propriétés. La premiere est , qu'elle est infé- „ parable de la charité & des bonnes œuvres ; mais d'une maniere bien „ étrange , comme on le verra dans la suite.

“ 4°. La seconde , qu'elle est propre aux élus , & ainsi toujours „ jointe à la persévérance.

„ 5°. La troisieme , qu'elle ne se perd jamais quand une fois on l'a „ eue , de sorte que celui que Dieu a une fois justifié & reçu en „ grace , y demeure certainement toute sa vie , rien n'étant capable „ de l'en faire déchoir.

“ 6°. Que cela ne fait pas que ce Juste ne puisse tomber en divers „ péchés , même très-grands ; comme des adulteres , des incestes , & „ des homicides ; mais qu'encore qu'il y tombe , il ne laisse pas de „ demeurer Juste , parce que ces péchés ne lui sont point imputés.

“ 7°. Que c'est de-là que se doit prendre la distinction entre les „ péchés mortels & véniels ; non comme l'entendent les Catholiques ,

4 L'IMPIÉTÉ DE LA MORALE

III. „ qui appellent mortels certains péchés plus grands que les autres, qu
CLASSE „ tuent l'ame d'un seul coup, comme dit S. Augustin, *qua uno ictu*
N°. VII. „ *perimunt*; & véniels, d'autres fautes plus légères, où les Justes même
„ tombent souvent, & qui ne font pas perdre la grace de Dieu. Car
„ il a plu à ces Réformateurs, de rejeter cette doctrine, comme un
„ erreur insupportable, & de décider que tous les péchés étant mortels
„ par eux-mêmes, & méritant tous la damnation, la distinction entre
„ les mortels & les véniels doit être prise de ceux qui les commet
„ tent; les moindres péchés étant mortels dans les réprouvés, au lieu
„ que les plus énormes sont véniels dans les fideles, parce qu'ils ne
„ leur sont point imputés, & ne leur font point perdre par conséquent
„ la grace de Dieu.

“ 8°. La dernière qualité de cette foi justificante est, que quiconque
„ l'a est assuré de l'avoir, & de l'avoir pour toujours: de sorte que cette
„ certitude est jointe avec celle non seulement d'être élu, mais aussi de ne
„ perdre jamais la grace de Dieu en quelque crime que l'on tombe.”

Les Prétendus Réformés ne peuvent plus douter, après l'aveu de leurs
Ministres, que ces huit points, & particulièrement les quatre derniers,
qui sont ceux qu'on a eu principalement dessein de combattre, ne soient
constamment enseignés dans leurs Eglises, comme la pure parole de
Dieu. Et cela étant, je demande à tous ceux d'entr'eux qui ont quel-
que sentiment d'honnêteté, si l'on n'a pas eu droit de conclure, par les
termes qui suivent cette exposition de leurs sentiments.

“ Il est difficile de ne pas voir d'abord qu'une Morale fondée sur de
tels principes, ne peut être qu'un renversement horrible de celle de
Jésus Christ, & qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'en a dit un sa-
vant homme, qui ayant été élevé parmi ceux qui enseignent ces ma-
ximes, en avoit pu mieux reconnoître les mauvais effets. *Nullum po-
tuit in Christianismum induci dogma perniciosius quàm hoc: hominem qui
credidit, aut qui regenitus est (nam hæc multis idem valent) posse prolabi
in scelera & flagitia; sed accidere non posse ut propterea divino favore
excidat, aut damnationem incurrat. Hoc nemo veterum docuit; nemo do-
centem tulisset. Nec aliud evidentius vidi argumentum detortæ ad privatos
& malos sensus Scripturæ quàm in hoc negotio. On ne pouvoit intro-
duire dans le Christianisme un dogme plus pernicieux que celui de
ces gens, qui enseignent que, lorsqu'un homme a cru, ou qu'il a été
régénéré, il peut tomber en des crimes & en des désordres honteux;
mais qu'il ne peut arriver qu'il perde pour cela la grace de Dieu, ou
qu'il soit damné. Nul des Anciens n'a rien enseigné de semblable; &
nul d'eux n'auroit souffert un homme qui l'eût osé enseigner. Pour moi*

favoue que ie n'ai point vu d'exemple qui faise mieux voir de quelle
 sorte on abuse de l'Ecriture, en la detournant à des sentiments perni- III.
 cieux, dont on s'est une fois prévenu". C L A S.
 N°. VII

Mais pour être au devant de toutes leurs fuites, & leur ôter tout
 sujet de se prendre, qu'on les fait parler autrement qu'ils ne parlent,
 on expose encore plus précisément leur doctrine par leurs propres Au-
 teurs, en recommençant de les combattre en ces termes.

" Il est certain qu'on ne leur attribue rien, qu'ils n'enseignent très- Page 112.
 constamment, lorsqu'on leur reproche, que leur Juste ou leur fidele
 peut commettre des adulteres & des homicides, & quelqu'autre crime
 que ce soit, même l'adoration des Idoles & le renoncement de Jesus
 Christ avec jurement & exécution, sans cesser d'être, au temps même
 qu'il les commet, enfant de Dieu par la grace de l'adoption, & Temple
 du S. Esprit, par celle de la sanctification".

Car on ne leur impute par ce reproche, que de croire deux choses.
 L'une, que les justifiés peuvent tomber en des crimes très-énormes, tels
 que sont ceux que l'on a marqués, & qu'il y en a qui y tombent en
 effet. L'autre, qu'ils ne laissent pas en y tombant, & après y être
 tombés, de demeurer Justes & enfants de Dieu. Or ils ne peuvent dé-
 favouer qu'ils ne croient & qu'ils n'enseignent l'un & l'autre.

C'est une calomnie, dit Zanchius, de m'imputer que je nie, que les Zanchius in
 élus ne puissent tomber en des crimes énormes. Comme si je ne savois Mil. T. 2.
 pas, & que je n'enseignasse pas que les crimes de David, son adultere pag. 649.
 & son homicide, ont été très-énormes & très-griefs. *Quod negem electos
 in atrocissima scelera ruere posse, calumnia est. Quasi nesciam & non
 doceam, Davidis scelera, adulterium & homicidium, fuisse atrocissima
 & gravissima.*

Les vrais fideles, dit un autre Calviniste de Hollande, tombent à la Rippertus
 vérité dans de grands & horribles péchés. *Verè fideles in magna qui- Sixti in
 dem & horrenda prolabuntur peccata.* Et il avoue dans le même livre, 444.
 que les enfants de Dieu tombent quelquefois en d'aussi grands, & d'aussi
 horribles péchés, que les impies & les infideles. *Quamquam filii Dei* ibid. pag.
aliquando contra propositum suum in aequè horrenda & magna peccata at- 452.
que impii & homines irrogeniti incidunt.

Ils parlent tous de la même sorte, touchant les péchés que peuvent
 commettre les vrais fideles. Et ils ne sont pas moins fermes à soute-
 nir, que quelque horribles que soient ces péchés, ils ne sont pas ca-
 pables de leur faire perdre la qualité de Justes & d'enfants de Dieu,
 parce que ces qualites sont inséparables de la vraie foi, qui ne se perd
 jamais, selon eux.

III. C'est ce que Beze soutint dans cette conférence célèbre, qu'il eût à CLAS. Montbelliard, avec le Luthérien Jacques André, en présence du Duc de N°. VII. Virtemberg, & qu'il soutint avec tant de fermeté, que quoiqu'il eût un extrême desir de trouver quelque voie d'accord pour s'unir aux Luthériens, il ne put jamais se résoudre à rien relâcher de ce dogme. Car le Docteur Jacques André, ayant prétendu que Simon le Magicien avoit cru véritablement lorsqu'il fut baptisé; & ayant demandé à Beze, *s'il ne se pouvoit pas faire, qu'ayant eu la vraie foi, il leût perdue depuis par son péché*, Beze lui répondit brusquement, que *non*, que *cela ne se pouvoit pas faire, parce que s'il avoit eu la vraie foi, il ne l'auroit jamais perdue*. Car tous ceux, dit-il, *qui ont une fois reçu de Dieu la vraie foi, ne la peuvent plus jamais perdre*. Nam qui *semel vera fide à Deo donantur, eam nunquam amplius amittere possunt*. Et Jacques André croyant l'arrêter par l'exemple de David. *Je vous demande donc*, dit-il, *si lorsque David commit adultere avec Bersabée, il ne perdit point la vraie foi, & le S. Esprit?* Beze, sans s'étonner, lui repliqua, qu'il n'avoit perdu ni la foi ni le S. Esprit, mais qu'il les avoit toujours retenus. *Nequaquam amisit fidem, & Spiritum Sanctum retinuit*. Ce qu'ayant répété plusieurs fois, ce Luthérien ne se put tenir de dire: *Que quand on lui donneroit mille florins, ou plutôt tout le monde, il ne voudroit pas proposer à ses Auditeurs des choses si manifestement impies; comme est de dire, que des gens qui commettent de tels crimes contre leur conscience; des fornicateurs & des adulteres, pourvu qu'ils soient élus, retiennent dans l'acte même du péché la foi & le S. Esprit*. Mais Beze se soucia si peu de ce reproche, qu'enchérissant sur ce qu'avoit dit son adverfaire, il déclara hautement, qu'il aimeroit mieux périr que de ne pas enseigner ce que l'autre trouvoit impie: *Ego vellem perire, si aliter docerem*.

Windel.
Christ.
Theolog.
lib. I. c. 24.

Mehnius
Anno
animæ, pag.
107.

C'est aussi ce que Windelin, qui a fait un abrégé fort net & fort clair, de toute la Théologie Calvinienne, propose comme en étant un article indubitable. La foi, dit-il, a cinq propriétés, dont la seconde est la persévérance, qui fait que celui qui a une fois reçu de Dieu la foi salutaire, ne la perd ni ne la rejete jamais. Ce qu'un autre nommé Mehnius enseigne dans les mêmes termes. *Fides justificans amitti non potest, quandoquidem fidelibus semel, hoc est in perpetuum, sit peremptoriè data*.

C'est ce que Chamier, ce prodige du monde, & cet invincible Athlète de la prétendue Eglise de Dieu (ce sont les éloges que lui donne un savant Calviniste d'Angleterre, nommé Joseph Hall, Evêque d'Excester) attribue sans hésiter, à tous ceux de son parti, que par une hardiesse qui lui est toute particuliere, il appelle toujours les Catholiques. Les

Catholiques nient ; dit-il , que celui que Dieu a une fois reçu en sa grace en débée jamais , quelque grand & énorme péché qu'il commette. Negant Catholici ullo peccato quantumvis gravissimo quemquam receptum in gratiam à Deo excidere à gratia.

IIL
CLAS.
Nº. VII.
Cham. Tom.
3. lib. 6. c.
12. n. 4.

Ils sont si persuadés de cette doctrine, qu'ils ne font point de difficulté de l'attribuer à l'Apôtre S. Jean. Car c'est par - là , que Piscator répond à ceux qui lui objectoient , comme une conséquence horrible de leur doctrine, que les régénérés ne peuvent perdre la foi , par quelques sortes de crimes ou de péchés que ce ce soit. Comme si ce n'étoit pas , dit-il , ce que S. Jean enseigne au lieu allégué. *Decimum denique doctrina nostris objecta caput est , nullis flagitiis renatos fidem perdere ; at hoc docet idem Joannes in loco modò citato.*

Piscator
contra
Schafm.
pag. 12.

Un autre de leurs Docteurs, explique la même chose d'une manière encore plus étrange. Car supposant, comme ils font tous , que tous les justifiés sont élus , & qu'ils sont assurés de l'être , & concevant l'élection de Dieu d'une manière si grossière , qu'il la détache des moyens , ou qu'il veut , ce qui est encore pis , que Dieu exécute ce qu'il a ordonné dans son élection , par des moyens entièrement opposés à sa sainteté & aux règles de sa justice , il veut que tous ceux qui se font une fois assurés par le sentiment de leur foi , que le Pere les a adoptés en Jesus Christ , n'aient plus jamais aucune appréhension d'être damnés. Qu'ils pourroient commettre mille péchés , & tous les péchés de l'univers , que leur salut ne laisse pas pour cela d'être en sûreté : & qu'ils n'ont pas même à craindre , que tous ces péchés les privent pour un moment de l'habitation du S. Esprit ; parce qu'ils pourront bien endurcir leur cœur & contrister l'Esprit de Dieu , mais qu'ils sont certains qu'il demeurera toujours comme dans son Temple , dans ce cœur endurci & souillé de crimes.

Perkinsus
in dialogo
de Statu
hominis.

Un autre Ministre de très - grande réputation , nommé Dammanus , qui fut Secrétaire du Synode de Dordrecht , enseigne la même chose. *Il ne peut , dit-il , arriver qu'aucun vrai fidele , par quelques péchés que ce soit , débée de la grace de Dieu ; & par conséquent , les fideles ne peuvent décheoir entièrement de la foi.* Et un peu plus bas. *Nous ne saurions être séparés de Dieu que par le péché ; mais comme il y a plusieurs choses qui nous y attirent , nous croyons aussi fermement & sans hésiter , que quoique l'énormité de nos péchés nous put bannir loin de Dieu , ils ne nous nuiront pas néanmoins. Firmiter & absque hésitatione tenemus , peccata nostra , etiamsi sua feditate nos à Deo extrudere possent , nobis tamen non obfutura.*

Dammanus
in concordia
pag. 108.

Ils condamnent même , comme contraire à la vérité de la foi chrétien-

8 L'IMPIÉTÉ DE LA MORALE ..

III.
CLAS.
N°. VII.
Dunganus
in Pacil.
pag. 204.

ne, le sentiment de ceux qui croiroient, que les crimes, où ils avouent que les fideles tombent effectivement, les pussent faire décheoir de la grace de Dieu pour un temps. *Non est veritati* (ce sont les propres termes d'un de leurs Docteurs) *christiana fidei conforme , ullos verè fideles ulla etiam gravia peccata , cujusmodi patrare deprehenduntur , totaliter à gratia Dei ad tempus excidere.*

Quoique ces témoignages des principaux Ministres, rapportés dans ce premier chapitre, ne soient que trop suffisants, pour persuader toutes les personnes raisonnables, qu'on ne leur impose point, quand on leur attribue une aussi méchante Doctrine qu'est celle de la compatibilité des crimes énormes, avec l'état de la Justification & l'assurance du salut; il y en a néanmoins une infinité d'autres, qui sont répandus dans tout le corps de l'Ouvrage, parce qu'on les avoit réservés pour les endroits où l'on traite de leurs modifications prétendues, & des chicaneries dont ils se servent pour éluder, s'ils pouvoient, les preuves de l'Écriture dont on les combat. Voyons maintenant ce que l'Auteur de la *Réponse Sommaire* oppose à ce chapitre, & s'il nie, ou s'il avoue que la Doctrine qu'on y a représentée soit leur véritable doctrine.

C H A P I T R E I I.

Que ce Ministre est tombé dans le reproche qu'on a fait à d'autres Calvinistes, de crier à la calomnie, lorsqu'on ne fait que représenter très-sincèrement leur Doctrine.

ON a reproché à de célèbres Calvinistes, dans le Livre que le Sieur Bruguier a prétendu réfuter, qu'ils agissoient de si mauvaise foi dans cette matiere, qu'ils traitent souvent de calomniateurs, ceux qui leur représentent leurs excès avec quelque force, quoiqu'ils soient eux-mêmes persuadés qu'ils ne leur imposent en rien.

La prudence l'obligeoit donc sans doute, à ne pas donner lieu de lui faire le même reproche. Cependant on va voir, qu'après cet avertissement même, il n'a pas laissé d'imiter un procédé si odieux, comme si c'étoit une chose attachée à la cause qu'il soutient, de ne pouvoir être défendue que par de si mauvais moyens.

Mais comme il est important de faire voir, que ce même esprit d'une basse supercherie, couverte d'une fierté ridicule, regne dans la plupart des

des Ministres, je crois en devoir répéter ici en abrégé trois exemples III. insignes, qu'on a rapportés avec plus d'étendue dans le premier Chapitre C L A S. N°. VII. du troisième livre de la Morale.

Le premier est de Chamier, qui en use très-mal-honnêtement, à l'égard de M. Vigor Archevêque de Narbonne. Car ce Prélat ayant reproché aux Calvinistes, que, *se croyant prédestinés, tous les péchés quelque grands qu'ils fussent leur étoient véniels*, Chamier s'écrie que c'est une étrange calomnie, & qu'elle est assez réfutée par ceux qui se plaignent au contraire, que Calvin a voulu que tous les péchés fussent mortels. Et sur cela, il compare les Docteurs Catholiques aux deux Vieillards accusateurs de Susanne, & leur donne des démentis d'une manière également basse & insolente. Certè, dit-il, *si Calvino peccata omnia mortalia, tu mentitus es in animam tuam, Vigor, qui dixisti eisdem omnia esse venialia. Si venialia, mentitus es Panigarola, tu mentitus es Gautiere, qui eidem omnia mortalia pronuntiatis. Sic impostoribus edentulis Judæis Papistæ impostores edentuli ita similes sunt, ut tamen nequiores*. Voilà quelle est la douceur & la modération de ces gens, qui font quelquefois tant de plaintes de ce qu'on ne les traite pas, à ce qu'ils prétendent, avec assez de civilité.

Cette outrageuse déclamation de Chamier ne seroit pas supportable, quand elle auroit quelque fondement. Mais on leur a fait voir, qu'il n'y eut jamais de plus mauvaise foi, que la manière dont il rapporte deux divers reproches que des Docteurs Catholiques ont faits à Calvin, pour y faire trouver de la contradiction. Car il fait dire aux uns, que, *selon Calvin, tous les péchés sont mortels*; & aux autres, savoir à M. Vigor, que *selon le même Calvin tous les péchés sont véniels*: au lieu que ce n'est qu'au regard des prédestinés, que ce Prélat dit, qu'ils sont tous véniels, dans le passage même que Chamier rapporte. *Calvinisti qui se sibi persuadent esse prædestinatos atque electos, omnia peccata quantumvis gravia, sunt venialia*.

Or peuvent-ils nier, que Calvin, n'ait enseigné d'une part; que tous les péchés sont mortels d'eux-mêmes & méritent la damnation: & de l'autre, que ces mêmes péchés quels qu'ils soient, adulteres, meurtres, incestes, sont véniels aux prédestinés, parce que Dieu ne les leur impute point? Où est donc la contradiction qui ait pu servir de prétexte à ces démentis? N'est-il pas permis d'attribuer à Calvin deux choses, qu'il a toutes deux enseignées? Et n'a-t-on pas eu raison de leur dire, qu'ils pouvoient nous charger de tant d'injures qu'il leur plairoit; mais que cela n'empêcheroit pas qu'on ne leur soutint toujours, comme a fait M. Vigor, que tout bon Calviniste se devant croire prédestiné.

III. croit aussi nécessairement, que tous les péchés où la tentation le pour-
Cela s. roit faire tomber, quand ce seroient des adulteres ou des homicides, ne
Nº. VII. seront à son égard que des péchés véniels, dont il est assuré que Dieu
 ne le punira, ni en ce monde ni en l'autre?

Le second exemple, qu'on a apporté dans ce même chapitre, est en-
 core plus surprenant. Car on y a fait voir, que dans le même lieu
 où ils conviennent de ce qu'on leur reproche sous des termes généraux,
 qui frappent moins l'esprit & ne rendent pas leur doctrine si odieuse,
 ils le nient hardiment sous d'autres termes particuliers, compris pour-
 tant dans les généraux, parce qu'ils donnent une face plus horrible à
 leurs opinions.

C'est ce qu'on a justifié par un livre de la *Persévérance des Saints*,
 fait par un célèbre Professeur de l'Université d'Oxford, nommé Beneseld.
 Il avoue d'abord, que son adverfaire nommé Battus, avoit fort bien pro-
 posé l'état de la question en ces termes. *Laisant à part la considération*
des Elus, & parlant généralement de ceux qui ont été une fois vraiment
régénérés, c'est-à-dire qui ont reçu de Dieu la foi, l'espérance & la chari-
té, & qui ont le S. Esprit qui habite par grace dans leurs cœurs, & qui
sont dans la grace de Dieu; on demande s'ils peuvent être de nouveau, pri-
vés de ces dons, pour un temps, ou finalement; s'ils peuvent chasser le S.
Esprit de leurs cœurs, & être destitués de la grace de Dieu, à cause des
péchés qu'ils commettraient contre leur conscience? Car le Professeur An-
 glois, après avoir rapporté ces paroles, déclare en ces termes ce qu'il
 en pense. *Hoc à nobis negari dicit. Rectè. Quidni negaretur?* Rien n'est
 plus net que cet aveu. Il reconnoît donc que ceux qui ont été une
 fois régénérés, ne perdent ni la grace, ni les vertus qui l'accompagnent,
 la foi, l'espérance & la charité, ni l'habitation du S. Esprit, quoiqu'ils
 commettent des péchés contre leur conscience; ce qui comprend, dans
 le style des Protestants, les adulteres, les homicides, & les autres cri-
 mes de cette nature. Ecoutons néanmoins ce que ce Professeur ajoute
 aussi-tôt après. *Mais quant à ce que dit Battus au même lieu, que nous*
prétendons que ceux qui ont été une fois régénérés, venant à tomber en
des crimes très-âtrés, des adulteres, des homicides, & autres plus
grands, ne laissent pas de demeurer dans la grace de Dieu, & de conser-
ver le S. Esprit, la foi, l'espérance & la charité, c'est une pure calomnie,
c'est un blasphème qu'il nous impose très-faussement.

Y eût-il jamais un reproche de calomnie plus faux & plus téméraire?
 Il vient d'avouer que son sentiment est, que ceux qui ont été une fois
 régénérés ne perdent jamais la grace; *peccatis contra conscientiam commis-*
sis, ce qui est général. Il soutient en particulier, dans tout son Ecrit,

que David ne l'a point perdue, ni cessé d'être un Temple vivant du S. Esprit, en commettant un adultère & un homicide. C'est même l'un, N°. VII, que fin de son ouvrage, que d'y établir l'opinion de ceux qu'il appelle Orthodoxes, touchant la persévérance des Saints, qui est, qu'un homme qui a été une fois régénéré, ne perd jamais la grace de la Justification, ni l'esprit d'adoption; quoique ces mêmes prétendus Orthodoxes soient obligés de reconnoître, comme nous avons vu tant de fois, qu'il y a de vrais régénérés qui tombent dans les crimes les plus atroces, & dans d'aussi grands & d'aussi horribles péchés contre la première & la seconde

Voyez le liv. 2. ch. 1. & le liv. 4. chap. 1.

Table de la Loi, que les non régénérés. Et après tout cela, ce même homme a l'audace de soutenir, que l'on ne peut dire, *qu'ils enseignent, que les vrais régénérés demeurent dans la grace de Dieu, & conservent en eux le S. Esprit, la foi, l'espérance & la charité, lorsqu'ils commettent des crimes atroces, tels que sont l'adultère & l'homicide, que l'on ne peut, dis-je, leur attribuer cette Doctrine sans une manifeste calomnie?*

Qu'il nous dise donc en quoi consiste cette calomnie. Ce n'est pas en ce qu'on leur impute, que les vrais régénérés ne perdent jamais la vraie foi: car c'est le dogme même que cet Auteur entreprend d'établir dans tout son livre. Ce ne pourroit donc être que dans la fausseté de l'hypothèse c'est-à-dire, en ce que l'on suppose que les régénérés peuvent tomber dans des crimes énormes, *in atrocissima scelera*. Mais il y a si peu de calomnie en cela, que leurs principaux Docteurs accusent au contraire de calomnie, ceux qui leur imputoient de nier que les Elus pussent tomber dans les crimes les plus atroces. *Quod nagem Electos*, dit Zanchius, *in atrocissima scelera ruere posse, calumnia est. Quasi nesciam, Davidis scelera, adulterium & homicidium fuisse atrocissima & gravissima.*

Zanchius in Miscel. T. 2. pag. 649.

Mais on a découvert en ce même endroit, l'artifice dont ce Calviniste se sert pour désavouer en apparence une proposition, qu'il soutient dans tout son livre comme une vérité de foi. C'est qu'il la change, en la répétant dans le serment qu'il fait pour tromper plus aisément la simplicité de ses Lecteurs.

Nous prenons Dieu, dit-il, qui connoît le fond des cœurs, à témoin, que nous ne sommes ni les Auteurs, ni les fauteurs d'une si monstrueuse opinion, & que, par la grace de Dieu, nous ne le faisons jamais. Et voici comme il le prouve. *Nous savons, ajoute-t-il, que la foi vive & les œuvres mortes des péchés, qui se commettent contre la conscience, malicieusement, par un plein consentement, & une pleine volonté, sont incompatibles, & ne se peuvent trouver dans un même homme. Donnez-moi un homme vraiment régénéré, je dis qu'il ne tombera point en des crimes*

III. *atrocès, en des crimes qui ravagent la conscience. Donnez-moi au contraire*
 CLAS. *un homme qui tombe en ces crimes, & j'assurerai sans hésiter, qu'un tel*
 N°. VII. *homme n'a point été vraiment régénéré.* Les simples d'entre les Calvinistes, sont étourdis par une déclaration si affirmative, & qui paroît si nette, & ils ne s'apperçoivent pas que leurs Docteurs, parlant ainsi, se jouent de leur crédulité, & en même temps du nom de Dieu, qu'ils veulent rendre complice de leurs impostures. Car ç'en est une insigne, de dire absolument, & sans distinction, sur une proposition de leur adversaire, que c'est une calomnie, & qu'ils ne croient point ce qu'il leur impute dans cette proposition; & de changer ensuite cette proposition en y ajoutant ce qui n'y est point, pour avoir quelque couleur de la nier : c'est néanmoins ce que fait ce Calviniste Anglois. La proposition, de son adversaire, sur laquelle il avoit à se déclarer, ne contenoit autre chose, sinon, *que, selon les Calvinistes, les vrais fideles demeurent dans la grace de Dieu, quoiqu'ils tombent in atrocissima scelera, adulteria, homicidia, & his graviora.* C'est là-dessus, qu'il dit absolument, & sans user d'aucune distinction, que c'est une pure calomnie, *mera calumnia est.* Il en jure même, & prend Dieu à témoin, qu'ils ne sont ni les Auteurs ni les fauteurs d'une si monstrueuse doctrine. Et, pour en apporter quelque preuve dans la déclaration qu'il fait de leurs sentiments, il change ces mots de la proposition qu'il avoit accusée de calomnie, *atrocissima scelera, adulteria, homicidia, & his graviora*, en ceux-ci, *peccata quæ malitiosè ex pleno consensu, plenaque voluntate contra conscientiam committuntur*, par où il donne lieu de retenir tout ce qu'il sembloit avoir abandonné & rejeté comme un blasphème. Car lorsque par les exemples de David, de Salomon, de l'incestueux de Corinthe, qu'il avoue avoir été régénérés, on le force de reconnoître, qu'il y a donc de vrais régénérés qui tombent en des crimes atroces, comme l'adultère & l'homicide, & même d'autres plus grands, comme l'idolâtrie & l'inceste (qui est tout ce qu'on leur avoit imputé dans la proposition qu'il avoit rejetée comme une pure calomnie) il ne se sauve que par cette modification, qu'il s'avise d'y ajouter pour colorer son parjure; que les péchés de ces Justes ont été à la vérité des crimes atroces & très-atroces, mais qu'ils n'ont pas été du nombre de ceux qui se commettent contre la conscience, *malicieusement, avec un plein consentement & d'une pleine volonté.*

Le troisieme exemple, est d'André Rivet, qui se fert presque toujours de cette honteuse défaite, pour éluder les justes reproches de Grotius. On s'est contenté d'en rapporter un endroit.

Grotius, dans le livre qui n'a été imprimé qu'après sa mort, contre

l'Apologétique d'André Rivet, représente en ces termes la doctrine des Calvinistes, touchant la justice inamissible. *Il est du devoir d'une ame chrétienne d'avoir en horreur les dogmes qui nuisent à la piété ; comme est celui qui a fait dire cette parole que Grotius n'a pas inventée, & que quelques-uns ont voulu défendre : péchez fortement, & croyez plus fortement, & il ne vous nuira point de commettre cent homicides & mille fornications. Ce sont les fruits naturels de ce dogme : que chacun doit croire que Jesus Christ est mort nommément pour soi ; que la justice de Christ nous est imputée, comme si c'étoit nous-mêmes qui l'eussions accomplie, que nous persévérons certainement ; que le salut nous est absolument & certainement destiné ; que les péchés des fideles, quelque grands & énormes qu'ils puissent être, ne leur sont point imputés à cause de leur foi en Jesus Christ ; qu'ils peuvent tomber dans la rebellion contre leurs légitimes supérieurs ; dans l'homicide, dans l'adultere, dans la trahison, & autres crimes de cette nature, & que néanmoins, ils doivent tenir pour très-assuré, que nonobstant tout cela ils ne déchèeront point, totalement ou finalement de l'amour paternel de Dieu & de sa grace, & qu'ils n'en peuvent déchœoir ; mais qu'au contraire, Dieu qui est leur Pere, par son amour paternel, sa miséricorde & sa grace, couvre en Jesus Christ tous leurs péchés passés, présents & futurs, & les leur pardonne. Voilà ce qui doit passer, au jugement de M. Rivet, pour les sentiments d'une ame vraiment chrétienne. Marlorat n'est pas le seul qui ait enseigné que tous les péchés des fideles sont véniels ; que Dieu ne les leur impute point, & qu'ils ne sont point pour cela séparés de la grace de Dieu ; qu'il ne peut arriver à ceux qui ont été une fois régénérés de mourir dans leurs péchés ; que nuls crimes ne leur font perdre la foi, & beaucoup d'autres choses semblables, qui ne sont point des songes, ou des impostures de Grotius, mais les opinions communes de ceux qui se disent Réformés, que M. Rivet tâchera bien d'éluder par des distinctions frivoles, mais qu'il n'oseroit avoir condamnées. Beze n'a point craint de dire, que David avoit toujours eu en soi le Saint Esprit, lorsqu'il étoit souillé par l'adultere & par l'homicide, & qu'il vouloit périr s'il enseignoit autre chose.*

Que répond à cela le Sieur Rivet, se voyant poussé avec tant de force ? Ose-t-il soutenir ces dogmes, comme étant très-saints & très-conformes à la piété chrétienne ? Ils lui paroissent représentés d'une maniere trop vive, quoique très-sincere, pour se charger de la honte qu'ils lui auroient attirée. Les condamne-t-il comme détestables, & dément-il son adverfaire, qui avoit assuré, qu'il n'oseroit les condamner ? *Quæ D. Rivetus nunquam damnare audebit.* Il n'avoit pour cela qu'à dire : *Anathème à qui enseigne que les régénérés ne perdent jamais la grace, &*

III. *sont toujours le Temple du S. Esprit, lors même qu'ils se souillent par des crimes énormes, comme sont les adulteres & les homicides.* Mais il n'avoit garde de le faire: il se feroit anathématisé lui-même. Que fait-il donc? Il défavoue de parole & par des réponses en l'air, ce qu'il conservoit dans son cœur comme des maximes capitales de sa Religion, solennellement décidées par le fameux Synode de Dordrecht. Il accuse son adverfaire d'agir malicieusement & de mauvaise foi, quoiqu'il n'ait fait que rapporter très-fidèlement une très-méchante Doctrine. *Reliqua*, dit-il, *qua nobis rursus imponit pessima fide & mente, à nobis fuere rejecta & refutata.* Ce qui est très-faux: car il ne les avoit auparavant ni sincèrement rejetées, ni solidement réfutées.

Et ensuite, pour triompher plus à son aise, il change la question & suppose, qu'on lui attribue de promettre le salut à ceux qui persévèrent dans leurs crimes, & n'en font jamais pénitence: d'où il prend droit de dire, que le procédé de Grotius est plein d'envie & de malignité, & que tout ce qu'il dit est faux, de la manière qu'il l'exprime: *qua nobis tribuit succo loliginis tincta sunt, falsa omnia quomodo ea refert, quasi in peccatis perseverantibus & impœnitentibus promitteremus salutem, & peccata omnia etiam gravissima in iis perseverantibus noxia non fore.*

Mais on a eu raison de dire, que c'étoit mentir avec une effronterie inconcevable. Car non seulement on ne voit point dans tout ce passage, que Grotius les accuse de promettre le salut à ceux qui persévèrent jusques à la mort dans leurs crimes, & qui meurent impénitents; mais on y voit tout le contraire; puisqu'une des maximes qu'il leur attribue est, qu'il ne peut jamais arriver à ceux qui ont été une fois régénérés, de mourir dans leurs péchés: *non posse eos mori in peccatis.*

Ce n'est pas qu'on ne pût avec justice leur reprocher, que par une suite inévitable de leur doctrine, ils doivent promettre le salut à tous les vrais fideles qui tombent en de grands péchés, & qui y persévèrent un temps notable, quoique la mort les surprit en cet état, comme nous le ferons voir dans la suite. Mais il est très-faux que Grotius en ait fait un des chefs de son accusation. Il l'a toute fondée sur ce que disent tous leurs Auteurs: *Que les fideles ne perdent ni la foi ni la grace de Dieu, quoiqu'ils tombent en d'aussi grands crimes que sont les homicides, les adulteres & les incestes.* Mais comme cette doctrine est capable d'exciter l'indignation de tous ceux qui ont un peu, je ne dis pas de piété, mais d'honnêteté, ce Ministre, d'ailleurs si insolent, n'a point trouvé de meilleur moyen de se sauver, que cet artifice bas & grossier, qui le fait crier à la fausseté & à l'imposture, lorsqu'on ne lui objecte rien qu'il ne tienne véritablement.

Personne , sans doute , ne peut trouver de l'excès dans la manière III.
dont on parle de Rivet en cet endroit , pourvu qu'il n'y ait rien que de C L A S.
vrai dans ce qu'on lui impute. Et c'est de quoi il n'est pas difficile de N°. VII.
s'assurer : car il ne faut que s'en rapporter au Sieur Bruguier même qui
s'est trouvé réduit à reconnoître , que c'est la doctrine de ceux de son
parti , & à ne trouver qu'un seul mot à redire dans tout ce chapitre ,
qui est , qu'on y traite Rivet d'insolent. Car jamais Réponse ne fut plus
Sommaire que celle qu'il fait à ce premier chapitre du troisième livre.
Elle ne consiste qu'en ces paroles. *Dans le premier chapitre , dit-il , il* Réponse.
ne peut pas souffrir que Rivet expose son sentiment , & le nôtre sur ce Sommaire
sujet : il se contente de le traiter d'insolent : tant sa morale est toute chré- pag. 46.
tienne , & tant il fait d'état de la menace du Fils de Dieu : Qui aura
dit à son frere , insensé , sera coupable de la gehenne du feu.

A ce mot d'insolent près , (sur lequel on lui feroit voir sans peine , que
tout ce qu'il en dit est un abus visible de la parole de Dieu) tout le
reste est donc sans réplique : & ainsi ce Ministre reconnoît par son si-
lence , qu'on a convaincu ses confreres d'un artifice aussi odieux qu'est
celui de crier à la calomnie , quand on leur reproche leurs propres
erreurs avec toute sorte de sincérité.

Il n'est donc plus question que de le convaincre lui-même , d'avoir
imité cet artifice si peu honnête. Et c'est ce qui est bien facile. Car
c'est par-là qu'il commence la défense de la Morale de sa secte , à l'en-
trée de sa Réponse au second Livre.

“ C'est ici , dit-il , où l'Auteur commence à entrer en matière , & à Réponse
„ exposer notre sentiment touchant l'inamissibilité de la grace ; mais c'est Sommaire ,
„ en déguisant , à son ordinaire , notre doctrine , afin de la rendre plus pag. 14.
„ odieuse , & d'avoir un prétexte plus apparent pour la décrier & pour
„ la combattre. *La doctrine , dit-il , constante des Calvinistes est , que*
„ *les plus énormes péchés n'empêchent point que les fideles qui les commet-*
„ *tent ne demeurent Justes & enfants de Dieu*”.

Ce qu'il rapporte du *Renversement de la Morale* , n'est que le titre du
premier chapitre du second Livre. On vient de voir qu'il ne contient
rien , qu'on ne prouve par un grand nombre de passages clairs des prin-
cipaux Calvinistes : qui soutiennent hautement , comme une doctrine pour
laquelle ils voudroient mourir , *vellem perire* , dit Beze , *si aliter docerem* :
que les justifiés peuvent tomber en de très - grands & de très-énormes
péchés , sans cesser d'être Justes & enfants de Dieu : & ils déclarent
que c'est ce qu'ils croient tous , en se donnant même sur cela le nom
de Catholiques. *Negant Catholici* , disent - ils , *ullo peccato quantumvis*
gravissimo quemquam receptum in gratiam à Deo excidere à gratia. Ce

II L. Ministre ne s'inscrit en faux contre aucun de ces passages, & bien loin
CLAS. de cela, il soutient cette même doctrine par tout son livre, *comme un*
N°. VII. *dogme très-véritable, & qu'on ne peut contester que par des chicaneries*
tout-à-fait ridicules & puériles. Et cependant, pour empêcher l'horreur
 que donne d'abord une doctrine si monstrueuse, il ose traiter d'im-
 posteur un Auteur, qui ne leur attribue que ce qu'ils font gloire de
 soutenir, en l'accusant, *de n'avoir proposé leur sentiment touchant l'inamis-*
sibilité de la grace, qu'en déguisant à son ordinaire, leur doctrine, afin de
la rendre plus odieuse, & d'avoir un prétexte plus apparent pour la dé-
crier & pour la combattre.

Mais ce qui passe tout ce qu'on peut concevoir de hardiesse en ce
 genre, c'est que, dans la même page, où il se plaint qu'on a déguisé
 leur doctrine, il la propose lui-même en d'autres termes, qui ont telle-
 ment le même sens, qu'il faut qu'il prenne tous les hommes pour des
 stupides, s'il a cru qu'ils ne verroient pas que ce qu'il avoue être la
 Doctrine de sa secte, est précisément la même chose que ce qu'il a voulu
 faire croire en être un déguisement. *Il devoit dire, dit-il, pour appro-*
cher davantage de nos sentiments: Que le fidele, tombant dans quelque énorme
péché, comme cela peut arriver par une secrète dispensation de Dieu,
ne laisse pas de demeurer Juste & enfant de Dieu.

Avouer, comme ce Ministre est contraint de faire, *que, dans le senti-*
ment des Prétendus Réformés, il peut arriver que les vrais fideles tombent
dans quelque énorme péché, & que quand cela arrive, ils ne laissent pas
de demeurer Justes & enfants de Dieu: n'est-ce pas la même chose, que
 ce qu'on a dit après Chamier, parlant au nom de toute la secte: *Que*
la Doctrine constante des Calvinistes est, que les plus énormes péchés (pec-
cata quantumvis gravissima) n'empêchent point que les fideles qui les com-
mettent, ne demeurent Justes & enfants de Dieu?

Mais rien n'est plus clair que la reconnoissance qu'il fait de ce même
 sentiment de sa secte dans la page 58. Car soutenant par-tout, que la
 Justification est inamissible, tout ce qu'il pourroit reprendre dans la
 proposition qu'il accuse de déguisement est, qu'on y suppose que les
 justifiés peuvent tomber dans toutes sortes de crimes sans en excepter
 les plus énormes: or c'est ce qu'il avoue expressément en cette p. 58.
Au fond, dit-il, que prétend notre adversaire? Veut-il que nous disions
que le fidele peut tomber dans toute sorte de péchés, hormis dans celui qui
est contre le S. Esprit? On lui accordera ce qu'il demande, pourvu qu'il
distingue les péchés d'avec leur maniere, & qu'il se souvienne qu'on a
déjà dit, Qu'il n'est point de crime dont le fidele ne soit capable, quant
à la chose, mais non au regard de la maniere; c'est-à-dire, que le fidele
qui

qui tombera dans les mêmes crimes qu'un impie, ne s'y portera point avec le même abandonnement, ce qui seroit le péché régnant, ni avec la même persévérance, ce qui fait l'impénitence finale. III. C L A S. N°. VI I.

Néanmoins, comme cet Auteur allegue quelques raisons pour appuyer le reproche qu'il a fait, qu'on déguise leur doctrine, il est bon de les examiner, parce que, à la réserve de la première, qui est une absurdité visible, toutes les autres sont de nouvelles preuves de sa mauvaise foi, n'étant fondées que sur ce qu'il lui plaît de supposer, qu'on n'a pas fait ce qu'on a fait néanmoins par des chapitres entiers, & même par plusieurs livres. C'est ce qu'il est important de faire voir avec quelque soin, parce que cela donnera un plus grand jour à toute cette matière.

C H A P I T R E I I I.

Que la première raison du Ministre est une pure illusion : Qu'il n'y eut jamais rien de plus vain, que la manière dont il parle de leur prétendue sainteté.

L'Auteur de la Réponse Sommaire, propose cette première raison en ces termes.

Premièrement, dit-il, à l'air de ces paroles, ne diroit-on pas que ces fideles des Calvinistes sont des gens à commettre ordinairement toutes sortes de péchés, même les plus énormes ?

Mais y eut-il jamais une plus étrange manière de prouver, qu'on a déguisé leur doctrine afin de la rendre odieuse, & sur-tout quand on ne leur attribue, que ce que trois lignes après, il avoue être leur véritable sentiment ? Il ne s'agit pas de savoir ce que font les Calvinistes, mais seulement de découvrir ce qu'ils enseignent. On ne s'est engagé qu'à représenter l'impiété des principales maximes de leur Morale, & non pas à fouiller dans le secret de leur actions, pour savoir quels péchés ils commettent, & s'il y en a, parmi leurs prétendus vrais fideles qui se laissent aller aux plus énormes péchés, dans l'assurance qu'ils n'en seront pas moins enfants de Dieu, ni moins Justes, de cette justice qui seule donne droit au Paradis.

Si nous en croyons ce Ministre, la vertu & la piété de tous ces Prétendus Réformés est tellement au dessus de celle de leurs accusateurs, qu'elle fait toute seule à réfuter les injustes reproches dont on voudroit charger l'innocence de leurs sentiments : & il porte cette vanité jusqu'à un tel

Ecrits contre les Protestants Tome XIV.

C

III. point, qu'il ne craint point d'ajouter, qu'ils en pourroient user comme
 CLAS. ce Philosophe, qui se contenta de se promener pour répondre à l'extrava-
 N°. VII. gance de celui qui prétendoit lui faire voir qu'il n'y avoit aucun mouve-
 ment dans la nature. C'est-à-dire, que, selon M. Bruguier & M. Claude
 son approbateur, la vertu du commun de ces Prétendus Réformés est
 tellement au dessus de celle des Catholiques, qu'il y auroit autant d'ex-
 travagance d'en douter, que de croire qu'il n'y ait point de mouve-
 ment dans la nature. Et c'est par-là, qu'ils s'imaginent avoir suffisam-
 ment justifié leur Morale, de quelques impiétés qu'on l'ait convaincue,
 comme s'ils disoient: il n'y a que des extravagants qui puissent douter
 que nous sommes tous des Saints, en comparaison de ceux qui com-
 battent notre Morale. On ne sauroit donc y rien trouver à redire.

Apud Aug.
 Contr. Faul-
 tum Mani-
 ch. lib. 5,
 c. 1.

On pensoit avoir prévu à peu près toutes les voies que les Minis-
 tres pourroient prendre pour défendre leur doctrine; mais on avoue qu'on
 n'avoit eu aucune vue de celle-là, dont il n'y a point d'exemple, de-
 puis Fauste le Manichéen, qui répondoit avec une semblable fierté, à
 ceux qui lui demandoient, s'il recevoit l'Evangile? *Vous voyez*, disoit-il,
que j'observe ce que l'Evangile commande, & vous me demandez si je le
reçois? C'est à vous en qui je ne vois aucune marque d'un homme qui re-
çoit l'Evangile, à qui je devois faire cette demande. Vous voyez en moi
les béatitudes de Jesus Christ, qui font l'Evangile; & vous me demandez
si je le reçois? Vous me voyez pauvre, doux, pacifique, d'un cœur pur,
pleurant, ayant faim, ayant soif, & souffrant persécution pour la justice,
& vous doutez si je reçois l'Evangile. J'ai tout quitté, père, mère, femme,
enfants, or, argent, le manger, le boire, les délices, les plaisirs: que cela
vous suffise pour répondre à la demande que vous me faites.

La Réponse des Ministres, n'est-elle pas tout-à-fait de l'air de celle-là?
 On ne leur demande pas si leur Morale est conforme à celle de l'E-
 vangile, mais on leur fait voir invinciblement qu'il n'y a rien de plus
 contraire. Et ils prétendent, aussi-bien que ces Manichéens, que la pu-
 reté de leur vie est une preuve suffisante de la conformité de leur Mo-
 rale avec celle de l'Evangile. Ils s'admirent sur-tout, comme ces an-
 ciens hérétiques, & s'élèvent avec une confiance Pharisienne, lorsqu'ils
 comparent leur vie avec celle de leurs accusateurs. Et si ces premiers
 disoient, en rejetant avec mépris les demandes des Catholiques; *Hoc*
tibi ad interrogata satis responsum puta: ces derniers disent de même
 d'un air dédaigneux, que la comparaison de la vie de ceux qu'il nous
 plaît de nommer Calvinistes, avec celle de leurs adversaires, suffit toute
 seule pour réfuter les injustes reproches dont on voudroit charger l'inno-
 cence de leurs sentiments.

Mais le mal est, qu'il y a d'autres Calvinistes, qui ne donnent pas une idée si avantageuse de la prétendue sainteté de ces fideles Réformés, & qui ne font pas de difficulté de nous les représenter comme des gens qui tombent ordinairement en toutes sortes de péchés, & même des plus énormes. *Il arrive de-là*, (dit un d'eux en expliquant l'Oraison Dominicale) *que nous autres fideles, & même les meilleurs d'entre nous, nous nous égarens & tombons chaque jour, ou par imprudence, & en manquant de vigilance, ou pour n'avoir pas assez de zele, & ne nous pas assez exercer dans le jeûne & dans la priere, & que même nous péchons souvent, & d'une maniere horrible contre Dieu & contre ses commandements, jusques à tomber dans l'idolâtrie, dans la superstition, dans la fausse doctrine, dans l'hérésie, dans les querelles, dans le reniement de J.C., dans une sécurité charnelle, dans la défiance, dans la licence, dans l'homicide, dans l'adultere, dans la trahison, & autres crimes de cette nature. Et néanmoins nous croyons & tenons pour très-assuré, que nonobstant tout cela, nous ne décheûns point totalement & finalement de l'amour paternel de Dieu & de sa grace, & que nous n'en pouvons décheoir; mais qu'au contraire, Dieu, qui est notre Pere, par son amour paternel, sa miséricorde & sa grace couvre en Jesus Christ tous nos péchés passés, présents & futurs, & nous les pardonne.*

III.

CLAS.

Nº. VII.

Smontius in
expl. super
Precatione
Dominicâ, p.
53. 54. 56.

Cet aveu est-il propre à faire voir qu'il y ait autant d'extravagance à douter de la pureté, soit de la vie, soit de la Morale des Calvinistes, qu'à douter qu'il y ait du mouvement dans la nature? Mais je n'ai pas besoin de tout cela. Il ne s'agit ici que de savoir si le Ministre a bien prouvé par cette premiere raison, qu'on a déguisé leur doctrine pour la rendre plus odieuse, quand on a dit, qu'ils enseignoient, que les plus énormes péchés n'empêchoient point que les fideles qui les commettent ne demeurent Justes & enfants de Dieu. Et bien loin de cela, il finit cette raison, en avouant que leur sentiment est, qu'il peut arriver qu'un vrai fidele tombe dans quelque énorme péché, & que, quand cela arrive, il ne laisse pas de demeurer Juste & enfant de Dieu. C'est-à-dire, qu'il reconnoît qu'il n'y eut jamais ni de mauvaise foi pareille à la sienne, ni de renversement d'esprit plus surprennant que le sien, puis-que, ayant cru qu'il lui étoit avantageux de noircir d'abord son adversaire, par une accusation vague de déguisement & d'imposture, il se trouve obligé de l'en justifier dans la même page, & d'y faire connoître, qu'on ne leur a rien attribué qu'ils ne soutiennent véritablement.

III.
CLAS.
N^o. VII.

CHAPITRE I V.

De la seconde raison du Ministre, pour prouver qu'on a déguisé leur doctrine, qui est, qu'en parlant des péchés énormes où pouvoit tomber le fidele, on n'a pas excepté le péché contre le S. Esprit. Que c'est une imposture manifeste.

DE plus, (dit le sieur Bruguier, & c'est sa seconde raison) où est la bonne foi, lorsqu'il parle des péchés les plus énormes, comme si l'on croyoit que le fidele pût tomber dans le péché même contre le S. Esprit, qui est le plus énorme de tous les crimes ?

Mais c'est à ce Ministre qu'on a sujet de demander ; où est la bonne foi, de supposer faussement qu'on a dissimulé ce que, dans ce Chapitre même auquel il répond, on a promis de traiter, & ce qu'on a en effet traité dans la suite par des Chapitres entiers ?

On a eu tant de soind'ôter aux Calvinistes tout lieu de se plaindre, qu'on ait usé d'artifice pour décrier leur Morale, que dès le 1 Chapitre du Livre 2, où l'on commence à entrer en matiere, on reconnoît qu'ils apportent diverses modifications, pour rendre leur doctrine plus supportable, & on promet de n'en omettre aucune, & de faire voir, en les examinant toutes, qu'elles n'empêchent pas, qu'elle ne soit horrible, & tout-à-fait contraire à l'idée que l'Écriture nous donne de l'état d'un vrai Chrétien.

Que pouvoit-on faire de plus dans ce premier Chapitre ? Est-ce que ce Ministre voudroit qu'on y eût mis tout ce qu'on avoit à remarquer sur ces modifications ; c'est-à-dire, qu'on eût renfermé le quart de l'ouvrage dans un seul Chapitre ?

Mais c'est peut-être qu'on a manqué de parole, & qu'on n'a pas fait ce qu'on avoit promis de faire, ou qu'en traitant des autres modifications, on a omis celle de l'exception du péché contre le S. Esprit ? Il ne faut, pour s'en assurer, que rapporter ici le quatrieme Chapitre du quatrieme Livre, où l'on demeure d'accord, par le titre même, que quand les Calvinistes enseignent, que le Juste, demeurant Juste, peut commettre toutes sortes de péchés, il en exceptent le péché contre le S. Esprit. Et l'on verra en même temps, & si on a omis cette exception, & si cette exception leur est fort avantageuse, & diminue beaucoup l'horreur qu'on doit avoir de leur doctrine.

„ Les exceptions confirment les regles , & ainsi rien ne fait mieux III.
 „ voir en quel horrible état de péché , le Juste des Calvinistes peut CLAS :
 „ tomber sans cesser d'être Juste , que l'exception qu'ils apportent N°. VII.
 „ eux-mêmes à cette proposition générale , *que nul péché , quelque grand* Renv. de la
 „ *qu'il soit , ne peut faire déchoir les fideles de l'état de grace.* Car ils n'en Moralc, liv.
 „ exceptent que le péché contre le S. Esprit , qui est le seul qu'ils 4 chap. 4.
 „ prétendent que les vrais fideles ne peuvent commettre. *Il n'y a ,* Dans les
 „ disent-ils , *aucun péché contre la premiere & la seconde Table de la Loi* Actes du Sy-
 „ *de Dieu , excepté & hormis le péché contre le S. Esprit , auquel les élus ne* node Dar-
 „ *puissent tomber.* Voyons donc quel est , selon eux , le péché contre le drecht , mis
 „ S. Esprit. en françois
 „ 3. vol. pag.
 „ 343.
 „ Ils prétendent que c'est le même péché dont Jesus Christ dit dans Marc. 3.
 „ l'Evangile : *Que celui qui blasphème contre le S. Esprit n'en recevra* 28. Hebr.
 „ *jamais le pardon :* & dont S. Paul dit , dans l'Epître aux Hébreux ; 6. 4.
 „ *que ceux qui ont été une fois éclairés , qui ont goûté le don du ciel ,*
 „ *qui ont été rendus participants des dons du S. Esprit , qui se sont nourris*
 „ *de la sainte parole de Dieu , & de l'espérance des grandeurs du siecle*
 „ *à venir , & qui , après cela sont tombés , ne se peuvent plus renouveler*
 „ *par la pénitence ;* & dont S. Jean dit dans sa premiere Epître : *Qu'il*
 „ *y a un péché qui va à la mort & que ce n'est pas pour ce péché-là*
 „ *qu'il dit aux fideles de prier.* Comme ils veulent que tous ce lieux Dans la
 „ s'entendent de la même sorte de péché , ainsi qu'il paroît par les These de
 „ Thefes de Saumur , & par Amesius dans son Livre contre les Remon- peccato in
 „ trants , il ne faut pas s'étonner s'ils réduisent l'impeccabilité de leur Spiritus
 „ Juste , à ne pouvoir commettre le péché contre le S. Esprit ; puis- Sanctum
 „ que la glose ordinaire dont ils corrompent ce que dit S. Jean dans Guillel.
 „ la même Epître : *que tous ceux qui sont nés de Dieu ne commettent* Amesius
 „ *point de péché ;* c'est de dire , que cela se doit entendre du péché à Opera. vol.
 „ la mort , qui est le même selon eux , que le péché contre le S. Es- 4. p. 363.
 „ prit ; n'y ayant point d'inconvénient , que les vrais fideles puissent
 „ commettre tous les autres , & les commettant effectivement.
 „ Or , pour mieux comprendre où cela va , il ne faut que confi-
 „ dérer ce que disent les Professeurs de Saumur , dans leur These Saumur de
 „ du péché contre le S. Esprit. Avant que d'expliquer en quoi il con- peccato in
 „ siste , ils entreprennent de montrer ; *que les vrais fideles ne le com-* Spiritus
 „ *mettent jamais , quoiqu'ils en fassent beaucoup , qui , étant considérés* Sanctum.
 „ *en eux-mêmes , méritent une malédiction éternelle ; tant contre la loi na-*
 „ *turelle , dont le Pere est l'Auteur & le vengeur , que contre le Fils*
 „ *en tant qu'il est l'objet de la foi ; mais que le S. Esprit est seulement*
 „ *contristé & non éteint par ces péchés.* A quoi , disent-ils , il faut

III. „ *ajouter que le péché contre le S. Esprit consiste dans l'Apostasie, comme*
 CLAS. „ *il paroît par l'Épître aux Hébreux. Or, quoique ces autres péchés dans*
 N°. VII „ *lesquels les fideles tombent, aient une grande énormité, néanmoins elle*
 „ *n'est pas comparable à celle de l'Apostasie. Il est vrai pourtant, qu'il*
 „ *arrive quelquefois que de vrais fideles semblent se révolter contre Jesus*
 „ *Christ, & imiter le crime des Apostats. Car non seulement David*
 „ *s'est souillé par l'adultère & par l'homicide, mais S. Pierre a renié*
 „ *honteusement Jesus Christ par trois fois. Et combien de Chrétiens ont-ils*
 „ *fait la même chose? Or, il ne faut pas douter que le S. Esprit n'ait*
 „ *reçu une grande plaie quand ils sont tombés dans un si horrible péché.*
 „ *Néanmoins, quelque grand qu'il soit, ce n'est point encore là le péché*
 „ *contre le S. Esprit. Car tout aussi-tôt qu'il est commis, il s'efface par*
 „ *la penitence, qui est suivie du sentiment de la miséricorde de Dieu,*
 „ *avec une joie inexplicable : ou si la douleur & la crainte causée par*
 „ *ce péché durent plus long-temps, & tourmentent l'ame par d'étranges*
 „ *frayeurs qui portent au désespoir ; ce qui arrive quelquefois, néanmoins*
 „ *Dieu ne permet pas que cette angoisse s'augmente si fort, qu'elle renverse*
 „ *la foi & la chasse du cœur Ou enfin, si, comme il est arrivé*
 „ *quelquefois, l'ame qui est tombée dans ce crime est quelque temps*
 „ *réduite à une telle insensibilité qu'elle n'ait presque aucun regret de ce*
 „ *péché, & qu'elle ne soit point frappée de l'horreur de la justice de*
 „ *Dieu, il est de ces pécheurs comme de ceux qui sont évanouis. Car*
 „ *comme ils ressemblent à des morts, quoiqu'ils soient vivants, l'ame étant*
 „ *comme assoupie pour un temps, en sorte qu'elle ne donne aucun signe*
 „ *de vie, ni par le pouls, ni par la respiration, ni par aucune autre*
 „ *marque : ainsi ces pécheurs ont une apparence d'Apostats ; mais une ap-*
 „ *parence qui n'est qu'extérieure, leur foi étant cachée, endormie & assou-*
 „ *pie, & se devant réveiller un jour par la vertu de l'esprit divin.*
 „ *Ce que disent ces Professeurs Calvinistes, que les vrais fideles*
 „ *imitent quelquefois le crime des Apostats, mais qu'ils n'en ont que*
 „ *l'apparence, & ne le sont pas véritablement, n'est que parce qu'il*
 „ *leur plaît en cet endroit, de restreindre tellement la signification du*
 „ *mot d'Apostasie, qu'elle ne comprenne que celle qui est accompa-*
 „ *gnée de circonstances si extraordinaires & si énormes, qu'il n'y a*
 „ *presque personne qu'on puisse accuser d'être Apostat de cette ma-*
 „ *niere. Mais en d'autres endroits, ils ne font pas de scrupule d'attri-*
 „ *buer l'Apostasie à leurs vrais fideles, & même une Apostasie dans*
 „ *laquelle ils perséverent long-temps. C'est ce qu'on peut apprendre*
 „ *de leur premiere Thèse de la Persévérance de la foi, où ils pré-*
 „ *tendent ; que la conduite de Dieu envers les Juifs, peut servir à ren-*

„ dre raison de la maniere dont la foi demeure en ceux à qui il arrive , III.
 „ après avoir cru , qu'ils abjurent la véritable Religion , ou qu'ils com-CLAS.
 „ mettent quelque action criminelle , & qu'ils demeurent quelque temps N°. VII.
 „ en cet état. Car comme il n'y a point de temps où Dieu n'appelle
 „ quelques-uns des Juifs à la connoissance de Jesus Christ , qu'on ne la
 „ plus grande partie de cette nation n'ait plus de part à l'Alliance ; ainsi
 „ quoique , dans l'Apostasie ou dans d'autres grands péchés de ces gens-là ,
 „ la chair semble s'être de nouveau totalement emparée de toutes les facultés
 „ de l'ame , néanmoins il reste toujours une partie de l'esprit par l'entre-
 „ mise de laquelle ils tiennent à Jesus Christ , & n'en peuvent être en-
 „ tièrement séparés.

„ Je n'ai pas besoin de faire voir l'absurdité de cette comparaison.
 „ Elle seroit supportable , s'il y avoit dans ce fidele , deux personnes
 „ différentes , dont l'une pût être damnée par l'Apostasie , & l'autre
 „ sauvée par ce prétendu reste de foi. Mais ces rêveries se détruisent
 „ assez d'elles-mêmes ; & mon dessein , en rapportant ces paroles ,
 „ a été seulement de montrer que le mot d'Apostasie , ne les choque
 „ pas si fort , qu'ils n'attribuent quelquefois à leurs vrais fideles , non
 „ seulement une Apostasie passagere , mais une Apostasie enracinée , &
 „ qui dure un temps notable.

„ Voilà donc une nouvelle espece de Justes & d'enfants de Dieu ,
 „ dont on n'avoit jamais oui parler dans l'Eglise. Des Justes , qui sans
 „ préjudice de leur Justification & de la grace d'adoption en Jesus
 „ Christ , renient ce même Jesus Christ , & demeurent un temps notable
 „ dans un tel endurcissement , qu'ils n'ont pas seulement horreur de
 „ leur péché. Des Justes en qui on ne voit rien pendant tout ce temps-
 „ là , par où on les puisse distinguer des parfaits Apostats , & dont l'ame
 „ paroît tellement ensevelie dans la mort du péché , qu'elle ne donne
 „ pas le moindre signe de vie. Des Justes enfin , qui feroient encore pis ,
 „ s'il se peut , sans que l'Eglise Calvinienne osât assurer qu'ils ne sont
 „ pas en cet état même , les enfants bien aimés du Pere , les membres
 „ vivants du Fils , & les saints Temples du S. Esprit ; tant elle craint
 „ les jugements téméraires , à l'égard de ses enfants. Elle attend à en
 „ juger par l'événement ; & cet événement est que , si après dix ans ,
 „ par exemple , de cette Apostasie , ils en témoignent du regret , &
 „ que s'étant présentés au Consistoire , ils lui donnent les preuves de
 „ leur repentir qu'il leur aura demandées , il lui plaît de juger ; non que
 „ Dieu , par une nouvelle grace a rendu ces pécheurs justes , d'impies
 „ qu'ils étoient auparavant ; mais qu'ils sont toujours demeurés Justes ,
 „ pieux , charitables , chastes , humbles , patients , par une certaine foi

III. „ cachée, endormie, assoupie, mais pourtant accompagnée de la cha-
 CLAS. „ rité, de la chasteté, de l'humilité, de la patience, & des autres
 N°. VII. „ vertus chrétiennes, ensevelies à la vérité dans le même sommeil que
 „ la foi.

„ Après avoir ainsi montré que les fideles ne peuvent commettre le
 „ péché contre le S. Esprit, ils cherchent en quoi consiste ce péché;
 „ & ils concluent que c'est dans une entiere Apostasie de Jesus Christ,
 „ & de la Religion Chrétienne: mais cela ne suffit pas encore, à moins
 „ que l'on s'y porte d'une certaine maniere.

Salmur. de
 peccato in
 Spiritum,
 Sanctum.

„ Car ils prétendent, que si c'est par la crainte de quelques maux
 „ considérables, ce n'est point là le péché contre le S. Esprit: parce
 „ que ce qui se fait par la crainte, tient quelque chose de l'involon-
 „ taire, selon Aristote. Ils avouent que ceux qui se portent à cette Apof-
 „ tasie par le desir de quelque grand bien temporel, sont beaucoup
 „ plus criminels que ceux qui le font par la crainte. *Qui communio-*
 „ *nem Ecclesiæ Christi deseruerunt ut ingenti aliqua spe terrena potiantur,*
 „ *longè adhuc atrociori scelere se implicant, quam qui id faciunt adducti*
 „ *aliquo ingenti metu.* Et néanmoins ils ne veulent pas que ce soit en-
 „ core là le péché contre le S. Esprit, dont ils n'apportent point d'autre
 „ raison, sinon que ceux qui apostasient de cette maniere, ne le font
 „ pas sans quelque combat. *Magnarum rerum spes si virtutem labefe-*
 „ *cerit & recusantem atque renitentem veluti captivam abripuerit, solet*
 „ *id inter minus atrociora reputari:* ce qu'ils prouvent par un passage
 „ du même Aristote, qui semble marquer, qu'il y a encore en cela quel-
 „ que chose d'involontaire.

„ Ils concluent donc, que ceux-là seuls pechent contre le S. Esprit,
 „ qui, après avoir connu Jesus Christ, tombent dans l'Apostasie, non
 „ par la crainte des maux, ou par l'espérance des biens temporels,
 „ mais ayant l'esprit dégagé de l'une & de l'autre de ces passions. *Su-*
 „ *pereft igitur ut illi in Spiritum sanctum peccare dicantur, qui Christum*
 „ *agnitum abjiciant, non metu, non spe, sed animo ab utraque illa re libero*
 „ *atque vacuo.* Et ils prouvent ensuite, sans beaucoup de peine, que cela
 „ ne peut venir que d'un grand mépris de Jesus Christ & de la doctrine
 „ céleste qu'il a enseignée, en quoi ils mettent principalement le péché
 „ contre le S. Esprit.

„ En vérité les Calvinistes ont tort, s'ils se plaignent après cela, qu'on les
 „ mene par une voie trop étroite. Car s'ils en croient leurs Docteurs, le
 „ seul péché incompatible avec la foi, & avec une certitude entiere du
 „ salut, est de renoncer à l'Evangile & à Jesus Christ après l'avoir connu,
 „ sans y être porté ni par la crainte, ni par l'espérance; mais par un
 mépris

„ mépris de Jesus Christ & de l'Evangile. Ne feroient-ils pas donc bien III.
 „ misérables, de se vouloir résolument damner, par un péché si rare & C. L. A. S.
 „ si facile à éviter, eux qui peuvent commettre toutes sortes de maux, N°. VII.
 „ & abandonner même, si bon leur semble, la Religion Chrétienne,
 „ en se faisant Turcs, pourvu que ce soit pour éviter quelque mal confi-
 „ dérable, ou pour se procurer quelques grands avantages temporels,
 „ sans que personne en pût conclure, ni qu'ils soient déchus de la
 „ grace, puisqu'en n'en déchet jamais, ni qu'ils n'avoient pas la vraie
 „ foi, puisqu'ils n'auroient pas pour cela péché contre le S. Esprit,
 „ & qu'il n'y a que ce péché qui pût nuire aux vrais fideles, s'il étoit
 „ possible qu'ils y tombassent ?

„ Il y a de certaines absurdités que l'on peut faire passer en les
 „ proposant séparément & en général, mais qui deviennent insupporta-
 „ bles lorsqu'on les joint ensemble, & qu'on les applique à des cas
 „ particuliers. Supposons donc que les Turcs ayant pris un Calviniste,
 „ dont ils auroient connu la valeur & le courage, le sollicitent de
 „ changer de Religion par la promesse de l'élever à une très-haute for-
 „ tune ; que cet homme résiste pendant quelque temps, & qu'enfin il
 „ se laisse emporter à cette tentation, & que l'ambition l'aveuglant il
 „ abjure la Religion Chrétienne, & passe dix ans parmi les infideles,
 „ en faisant profession du Mahométisme ; mais qu'après cela, revenant
 „ à lui, il les quitte & demande à rentrer dans l'Eglise qu'il avoit aban-
 „ donnée par son Apostasie. Dans quel état jugeront-ils qu'a été cet
 „ homme pendant ces dix ans ? Ils doivent dire, selon leurs prin-
 „ cipes, que si le regret qu'il témoigne est sincère, c'est une mar-
 „ que qu'il avoit en lui la semence de Dieu qui s'est réveillée
 „ en son temps : que son péché n'étant point à la mort, ce n'est
 „ pas une preuve qu'il n'eût point la vraie foi avant que de succom-
 „ ber à cette tentation ; & que, s'il l'a eue une fois, il l'a tou-
 „ jours conservée : Qu'ainsi rien n'empêche, que, comme Salomon
 „ a été en même temps Idolâtre & Juste, celui-ci, de même, n'ait été vrai-
 „ ment fidele & vraiment Juste, lors même qu'il abjuroit la Religion
 „ Chrétienne, & qu'il embrassoit la Mahométane : qu'il n'en faut pas
 „ juger par les apparences ; qu'il n'étoit aux yeux des hommes, pendant
 „ tout ce temps-là, qu'un misérable Renégat que le démon possédoit :
 „ mais que l'événement, c'est-à-dire, son retour, a justifié le contraire,
 „ & leur a fait voir qu'il n'avoit été que comme une personne évanouie ;
 „ qu'il avoit eu l'apparence d'apostat, mais une apparence extérieure
 „ seulement, sa foi, qui étoit assoupie, s'étant réveillée par la vertu du
 „ *Ecrits contre les Protestants.* Tome XIV. D

CLAS.

N^o. VII.

S. Esprit, qui avoit toujours habité dans son cœur, & lui avoit toujours conservé la qualité d'enfant de Dieu.

„ Disons la vérité : des gens qui peuvent avoir cette idée de la Religion Chrétienne, qui ne mettent pas à un plus haut prix la sainteté que Dieu y demande de ceux qu'il a adoptés en Jesus Christ, „ qui peuvent concevoir le S. Esprit habitant dans l'ame d'un Chrétien, „ & le rendant enfant de Dieu pendant tout le temps qu'il est Renégat, „ ne valent guere mieux que des Turcs ou des Payens, & sont très-propres à trafiquer au Japon, où l'on ne souffre plus que personne „ aborde, qui donne la moindre marque d'être Chrétien. “

Ce Ministre demandera-t-il encore où est la bonne foi de n'avoir pas excepté le péché contre le S. Esprit, lorsqu'on parle des péchés où leurs fideles peuvent tomber sans cesser d'être Justes & enfants de Dieu? Supposera-t-il encore, qu'on ait dissimulé cette exception pour rendre leur Morale plus odieuse? Et y a-t-il rien au contraire qui soit plus propre à faire voir, combien leur doctrine est horrible & abominable, que cette exception même?

C H A P I T R E V.

Réfutation de la troisieme raison du Ministre, pour montrer qu'on a déguisé leur doctrine, qui est, qu'il falloit distinguer la substance des péchés d'avec leur maniere.

LA troisieme preuve qu'allegue M. Bruguier, de la prétendue mauvaise foi de son adversaire, est de même nature que la seconde; c'est-à-dire, que, par une hardiesse qu'on a de la peine à comprendre, il suppose qu'on a dissimulé une de leurs distinctions, qu'on a réfutée par deux livres entiers le IV. & le V.

Réponse.
S. unnaire
1^{re} g. 15.

Joint ; dit-il, qu'il falloit distinguer la substance des péchés d'avec leur maniere, comme on parle dans l'Ecole ; c'est-à-dire, les péchés considérés en eux-mêmes & selon la nature de l'action, d'avec ces mêmes péchés considérés à l'égard de leurs circonstances, qui les rendent plus ou moins énormes. Le fidele peut tomber, on l'avoue, dans quelque péché énorme quant à la substance, mais non énorme quant à sa maniere ; puisque ce n'est jamais que par quelque espece de répugnance, ou d'infirmité, & non par un plein & entier consentement de la volonté qu'il le commet, y ayant

toujours , dans ces occasions , quelque combat de l'esprit contre la chair dans
le fidele. III.

CAL S.

Le reproche que fait ici le sieur Bruguier à l'Auteur qu'il réfute, N°. VII.
se peut donc réduire à cet argument. C'est agir de mauvaise foi ; &
déguiser la doctrine de ses adversaires , afin de la rendre odieuse , que
d'omettre une distinction importante qui fait voir qu'elle n'a rien de
mauvais.

Or c'est ce que fait l'Auteur du *Renversement de la Morale* , quand
il accuse les Prétendus Réformés de croire , que les Justes , demeurant
Justes , peuvent commettre les plus énormes péchés. Car il devoit dis-
tinguer la substance des péchés d'avec leur maniere : ce qu'il n'a pas
fait.

On a donc grande raison de lui reprocher d'avoir usé de mauvaise
foi pour rendre notre Morale odieuse.

Mais à cet argument on en peut opposer un autre , un peu plus
embarrassant pour M. Bruguier , que le sien ne l'est à celui qu'il atta-
que. Car il n'y a qu'à lui dire , que c'est une noire calomnie que d'ac-
cuser un Auteur de mauvaise foi , comme n'ayant pas distingué ce qu'il
devoit distinguer , lorsqu'il l'a fait très-amplement , & par des livres en-
tiers. Or l'Auteur du *Renversement de la Morale* , bien loin de diffi-
muler la distinction que les Calvinistes mettent entre la substance des
péchés & leur maniere , emploie deux livres pour examiner cette dis-
tinction , & il rapporte très-fidèlement ce qu'en ont dit les plus célèbres
Calvinistes.

J'en laisse tirer la conclusion à M. Bruguier , & je voudrois bien lui
en pouvoir épargner la honte. Mais il n'est pas possible qu'elle ne tombe
sur lui , si l'Auteur du *Renversement de la Morale* , a fait ce qu'il l'accuse
de n'avoir pas fait. Et pour s'en assurer , il ne faut que lire le commen-
cement du 4 Livre , après avoir remarqué , que cette distinction , *entre la*
substance des péchés & leur maniere , est la même chose que ce qu'ils
disent en d'autres termes ; que les fideles peuvent tomber dans les mêmes
péchés que les impies : mais que ces péchés ne sont jamais régnants dans
les fideles , comme ils le sont dans les impies. Voici donc ce qu'on a dit
sur ce sujet dans le 1 Chapitre du 4 Livre.

„ La dernière modification , & qui a le plus besoin d'être examinée ,
„ est la différence qu'ils mettent entre le simple péché , & le péché *re-*
„ *gnant* , ou le *péché à la mort*. Car ils avouent bien que leur Juste peche ,
„ mais ils prétendent , qu'il ne commet point cette sorte de péché , que
„ l'Écriture appelle *régnant* , ou *péché à la mort*.

„ Ceux qui n'entendent pas le fond de leur doctrine , pourroient être

III. „ trompés par ces termes , parce qu'ils signifient autre chose dans la
 CLAS. „ bouche des Catholiques , que dans la leur. C'est pourquoi il est néces-
 N°. VII. „ faire , pour la bien comprendre , & pour leur ôter tout sujet de se
 „ plaindre qu'on leur impose , de voir de quelle sorte ils les expliquent
 „ eux-mêmes.

On peut voir ce qui suit dans le *Renversement de la Morale*. Je ne le répète point ici , parce que j'aurai occasion de le rapporter dans le second Livre de cette Replique. Mais , pour lui faire voir combien on a été éloigné de dissimuler la distinction qu'il se plaint qu'on a omise , voici comme on en parle encore au commencement du 5 Livre.

“ Chapitre i. *Que les Calvinistes semblent étendre quelquefois un peu plus qu'il n'a été dit , ce mot de péché régnañt. Mais que , selon ce qu'ils en disent , leurs fideles peuvent effectivement commettre les plus abominables péchés , sans qu'ils croient pour cela que le péché regne en eux.*

„ Je me suis fort étendu à expliquer la premiere condition du péché ,
 „ que les Calvinistes croient être le seul qui soit incompatible avec la
 „ vraie foi ; qui est , *de n'être suivi d'aucune pénitence* ; parce qu'en effet
 „ cette premiere condition , qui réduit ce péché à l'impénitence finale ,
 „ est la seule , selon leur véritable pensée , qui rende le péché inaliïable
 „ avec la qualité d'enfant de Dieu.

„ Je ne refuse pas néanmoins d'examiner encore la seconde condition
 „ qui rend le péché , à ce qu'ils disent quelquefois , *regnañt & incom-*
 „ patible avec la justice ; savoir , quand on le commet avec un tel aban-
 „ donnement de la volonté au mal , qu'on n'en a aucune peine , ni en
 „ le commettant , ni après l'avoir commis”.

Voilà proprement cette distinction *de la substance des péchés & de la maniere* , dont le Sieur Bruguier prétend qu'on n'a point parlé. Car le péché , considéré absolument , est ce qu'il appelle *la substance du péché*. Et cette circonstance , d'être commis avec un tel abandonnement de la volonté au mal , est proprement *cette maniere de pécher* , dont il prétend que le Juste est incapable , & qu'il reproche à l'Auteur du *Renversement de la Morale* d'avoir omise. Cependant il est non seulement clair par ce que je viens de rapporter , qu'il ne l'a point omise ; mais on va voir , par la suite , qu'il l'a détruite de fond en comble en la rapportant.

“ Je consens même de ne les point inquiéter présentement sur la tromperie qu'ils cachent sous ces paroles , qui est , comme nous avons déjà vu , qu'ils entendent *par-là une disposition , entièrement & pour toujours , opposée à la pénitence* : ce qui confond cette seconde condition avec la premiere. Je veux bien les recevoir à une plus favorable explication , & en demeurer dans les simples termes dont ils se servent eux-mêmes ,

„ en d'autres endroits , pour marquer quel est le péché que leur Juste III.
 „ ne peut commettre , & hors lequel il n'y en point qu'il ne puisse com- CLAS.
 „ mettre en demeurant Juste. N°. VII.

„ Il faut remarquer avant toutes choses , qu'ils abusent souvent de la
 „ distinction que fait S. Augustin aussi-bien qu'eux , entre *le péché habi-*
 „ *tant* , & *le péché régnaat* , & de ce qu'il dit , que le premier peut être
 „ dans les Justes , & que le dernier n'y sauroit être ”.

„ Ils citent sur cela ce que dit ce Pere dans son Exposition sur l'Epître aux
 Galates. Mais il ne faut que le lire pour rougir de leur mauvaise foi , n'y
 „ ayant rien de si contraire à leur pernicieuse doctrine.

„ Ce Pere y enseigne après S. Paul , que tous ceux qui commettent
 „ les péchés qu'ils appellent les œuvres de la chair , & à la tête desquels
 „ il met les péchés d'impureté , ne posséderont point le Royaume de Dieu.
 „ Il met trois degrés dans ces péchés. Le 1 ; d'en sentir seulement des mou-
 „ vements auxquels on ne consent pas. Le 2 ; d'y consentir en se résol-
 „ vant de les commettre , quoiqu'on n'exécute pas ce mauvais dessein.
 „ Le 3 ; de l'exécuter , en donnant le dernier accomplissement au péché ,
 „ comme fit David en corrompant Bersabée & faisant tuer Urie. Or qu'on
 „ demande aux Calvinistes , ce qu'ils jugent de ces trois degrés du pé-
 „ ché , & ils diront que non seulement le premier , mais même les deux
 „ autres , au regard des péchés les plus énormes , sont compatibles avec
 „ la foi justifiante , & la qualité d'enfant de Dieu , comme il a paru dans
 „ David & dans S. Pierre. Il faudroit donc que S. Augustin eût cru la
 „ même chose afin de pouvoir être allégué comme leur étant favorable.
 „ Et cependant il combat manifestement une opinion si impie , puisqu'il
 „ déclare en termes exprès , que le premier degré , qui consiste dans le
 „ simple mouvement que la concupiscence excite sur le sujet de ces cri-
 „ mes , & auquel on ne consent point , est le seul qui puisse compatir avec
 „ la grace , & qui n'exclue point du Royaume de Dieu ; mais que tous
 „ ceux qui passent à l'un ou à l'autre des deux derniers degrés , c'est-à-
 „ dire , qui consentent à ce mouvement , ou en faisant effectivement le
 „ mal , ou en formant le dessein de le faire , sont compris dans ce terri-
 „ ble arrêt de S. Paul : *quoniam qui talia agunt regnum Dei non possi-*
 „ *debunt.*

„ Mais le démon , qui vouloit corrompre le Christianisme sous prétexte
 „ de le réformer , n'avoit garde de s'accommoder d'une Théologie si pure
 „ & si sainte. Il lui en falloit une plus favorable au dessein qu'il avoit , de
 „ flatter les hommes en ce qui pouvoit le plus contenter leur amour propre ,
 „ qui est une entière assurance d'être sauvés , sans être obligés de com-
 „ battre leurs passions. Et il n'y avoit rien qui y fût plus propre que de leur

III.
CLAS.
N°. VII.

„ apprendre , qu'en se laissant aller aux plus criminelles , ils ne perdoient
 „ pas pour cela la qualité d'enfants de Dieu , ni le droit à son Royaume.
 „ C'est ce qu'il a établi par les Calvinistes , en leur faisant abuser , d'une ma-
 „ niere bien étrange de ces mots de *péché habitant & de péché régnant*.
 „ Car , bien loin de restreindre le premier , comme a fait S. Augustin , à
 „ la concupiscence , qui ne cesse jamais d'exciter dans les plus grands
 „ Saints de mauvaises pensées , auxquelles ils ne consentent pas , ils l'é-
 „ tendent jusqu'à l'accomplissement entier & effectif de toutes sortes de
 „ péchés , quelque infames ou quelque atroces qu'ils soient. Et pour
 „ le péché *régnant* , qui seul est incompatible avec l'état de juste , ils l'ex-
 „ pliquent d'une maniere qu'il y a peu de gens qui en soient incommo-
 „ dés ; puisque , sans craindre d'y tomber , on peut satisfaire les passions
 „ les plus honteuses , pourvu que ce ne soit pas avec un tel abandonnement
 „ au mal , qu'on n'en ait aucune peine , ou en le faisant , ou après l'avoir
 „ fait , ce qui n'arrive guere qu'à des libertins ou à des athées qui ont
 „ étouffé dans leur ame toute pensée de Religion.

„ C'est ce qu'on peut voir par ce que dit Rivet , pour nous faire en-
 „ tendre ce que c'est que le *péché régnant*. Car voici comme il en parle
 „ en expliquant ce passage de Saint Jean. *Quisquis ex Deo est peccatum*
 „ *non committit. Ce n'est pas* , dit-il , *qu'ils soient entièrement exempts de*
 „ *péché* ; ce qu'on ne sauroit dire sans démentir l'Écriture & l'expérience ;
 „ mais c'est qu'il ne se peut faire , que ceux qui sont enfants de Dieu , s'a-
 „ bandonnent tellement aux péchés , qu'ils s'y précipitent avec une impé-
 „ tuosité & une attache de la volonté toute pleine ; parce que la semence
 „ de Dieu qui est en eux , n'est pas tellement oisive , qu'elle ne combatte contre
 „ le péché , ou en empêchant qu'on y tombe , ou , si on le commet par une pure
 „ infirmité , en le subjuguant de nouveau par la pénitence.

„ Nous voyons par-là , qu'ils ne nient pas que leurs Justes ne tombent
 „ dans des péchés énormes , en demeurant toujours Justes : mais qu'ils pré-
 „ tendent seulement , qu'il ne se peut faire , *ut ita peccatis indulgeant ut*
 „ *pleno voluntatis impetu & consensu in ea ruant*. Et comme il n'y a gue-
 „ re que des gens tout-à-fait sans religion & sans conscience , qui se
 „ précipitent dans les crimes avec cette *pleine & entiere impétuosité de*
 „ *la volonté* , tout homme qui n'en fera pas encore là , n'aura pas de
 „ peine à croire , quelque crime qu'il ait commis , que ce n'est point un
 „ péché *régnant* , & qu'ainsi il n'en est pas moins enfant de Dieu qu'il
 „ étoit auparavant.

„ Un des plus ardents adversaires des Remontrants , nommé Louis Cro-
 „ cius , Professeur en Théologie de la Ville de Bremen , qui fit en 1616 ,
 „ un livre de *la Persévérance des Saints* , contre celui de Bertius , de

„ *l'Apostasie des Saints*, se sert du même artifice que Rivet, pour expli- I I I.
 „ quer en quel sens les Justes ne pechent point, quoiqu'il n'y ait point de C L A S.
 „ crimes dans lesquels ils ne puissent tomber en demeurant Justes. N°. VII.

„ Il fait sur cela dix conclusions dans le Chapitre 3, de son 1 Livre.
 „ Et donne dans la sixieme une idée fort avantageuse de leur Juste, à
 „ qui n'entendrait pas leur langage. *Si-tôt*, dit-il, *que les Saints renaissent*
 „ *par la vertu du S. Esprit*, ils conçoivent une sérieuse résolution de s'ab-
 „ tenir du mal, & de faire le bien: de sorte que ceux qui s'obstinent à s'en-
 „ gager dans des actions damnables & criminelles, montrent par-là qu'ils ne
 „ sont pas encore régénérés, & qu'ils renoncent par leurs actions à la foi
 „ qu'ils professent de bouche. Mais le mystere est caché dans ces paroles,
 „ qui *scelerosis se fugiis obstringere obfirmant*: ce qui n'empêche pas que
 „ les Calvinistes ne puissent, sans perdre la foi, commettre toute sorte de
 „ crimes, pourvu que ce ne soit pas avec un dessein d'y persévérer par
 „ une obstination diabolique.

„ C'est dans ce même dessein, de diminuer l'horreur qu'ils voient bien
 „ qu'on auroit de leur doctrine, s'ils ne la pallioient un peu, qu'il parle ainsi
 „ dans les preuves de cette conclusion. *Nous ne favorisons point ceux qui*
 „ *disent qu'ils sont enfants de Dieu*, & qu'ils conservent en eux la foi &
 „ le S. Esprit, quoique, délibérément & malicieusement, ils se souillent par
 „ les adulteres, les fornications, les excès de bouche, & autres crimes sem-
 „ blables. Car nous nous attachons à ce que dit l'Apôtre. *Que quiconque nomme*
 „ *le nom du Seigneur doit s'éloigner de l'iniquité*.

„ Rien ne paroît plus saint & plus catholique. Mais ces mots *delibe-*
 „ *rato consilio ac malitiosè se deturpant*, gâtent tout; parce qu'ils les ap-
 „ pliquent à qui il leur plaît, & par-là ils trouvent moyen de reprendre
 „ ce qu'ils sembloient abandonner, ne laissant pas de reconnoître, malgré
 „ ces belles paroles, qu'il y a des gens qui ont droit de se dire enfants de
 „ Dieu, & de prétendre qu'ils conservent en eux la foi & le S. Esprit,
 „ quoiqu'ils se souillent par l'adultere, ou par la fornication, ou par
 „ les excès de bouche, ou par d'autres sortes de crimes: *Etiam si adul-*
 „ *teriis, fornicationibus, comestationibus, ac criminibus id genus aliis se de-*
 „ *turpent*; pourvu qu'ils puissent dire, que ce n'est point de propos déli-
 „ béré & malicieusement, mais par un emportement de leurs passions.

„ C'est ce que Crocius découvre assez par sa septieme conclusion, où
 „ il enseigne; *qu'encore que leurs Saints*, ayant de la piété, combattent géné-
 „ reusement contre les péchés, ils sont néanmoins souvent & fortement atta-
 „ qués par l'infirmité de la chair, & quoiqu'ils y résistent par l'esprit que
 „ Dieu réveille, ils succombent souvent, étant tristement vaincus par leurs
 „ cupidités charnelles.

III. „ Et afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il n'entendoit cela que des chûtes
 CLAS. „ légères, il en donne pour exemple, dans la preuve de cette septième
 N°. VII. „ conclusion, l'inceste de Loth, l'adultère & l'homicide de David, &
 „ le reniement de S. Pierre.

„ La huitième conclusion de Crocius fait encore voir ce qu'il entend
 „ par ces paroles: *Crebrò succumbunt à cupiditatibus carnis suæ tristiter victi*
 „ & combien les chûtes que font leurs Saints, demeurant Saints, sont fu-
 „ nestes & mortelles. Car voici comme il en parle. *Les Saints offensent Dieu*
 „ *très-grièvement par ces sortes de péchés, & autant qu'il est en eux, ils se*
 „ *rendent dignes de la damnation éternelle, dont ils ne seroient jamais délivrés*
 „ *si leurs péchés, leur étant remis, la justice de Christ ne leur étoit imputée,*
 „ *& s'ils ne se convertissoient à Dieu par une sérieuse pénitence.* Et la preuve qu'il
 „ apporte de ce qu'ils se rendent dignes de la damnation, c'est ce que dit
 „ S. Paul au Chapitre 6, de la première aux Corinthiens, que ni les for-
 „ nicateurs, ni les adultères, & le reste, ne posséderont point le Royaume
 „ de Dieu. Ils reconnoissent donc manifestement que les péchés où leurs
 „ Saints tombent souvent, sont *les fornications, les adultères, & les autres*
 „ dont S. Paul fait le dénombrement en cet endroit”.

“ Il faut pourtant, selon leurs principes, que ces chûtes ne leur fassent
 „ perdre ni la foi justifiante, ni la grace de l'adoption. Comment donc
 „ se pourra-t-il faire, que de si énormes péchés puissent subsister avec
 „ la qualité d'enfant de Dieu? C'est ce qu'il explique dans la dixième
 „ conclusion en ces termes. *Les Saints, par cet amas de péchés énormes,*
 „ *ne tombent jamais jusques à ce point, qu'ils s'éloignent entièrement de*
 „ *Dieu par une Apostasie générale; qu'ils le haïssent comme leur ennemi*
 „ *mortel, & qu'ils pechent par une malice affectée, comme les Diables &*
 „ *les damnés, & qu'ils se dépouillent de toutes les graces du Ciel.*

„ Rien ne peut être plus consolant pour les Calvinistes dérégles. Car
 „ comme il se peut faire aisément qu'ils aient été bien élevés dans la
 „ jeunesse, autant qu'on le peut être dans une fausse Religion, qu'ils
 „ aient fait leur première Cène avec la dévotion dont ils sont capables,
 „ & qu'ils aient eu lieu de prendre ce qu'ils auront ressenti alors, pour
 „ des sentiments d'une véritable foi, ils ont droit ensuite de se croire
 „ Saints parmi leurs plus grands désordres, pourvu qu'ils soient un peu
 „ moins méchants que les Diables, & qu'ils se contentent de satisfaire
 „ leurs passions, sans porter leur rage jusques à haïr Dieu, & à se séparer
 „ de lui par une Apostasie universelle. Qu'ils fassent tout ce qu'ils vou-
 „ dront d'ailleurs, & qu'ils dorment en repos; ils n'en seront pas moins
 „ enfants de Dieu, par la raison qu'en apporte cet Auteur: *car ils pechent,*
 „ *dit-il, ou par ignorance, ou par infirmité de la chair, ou même par*
 „ *quelque*

„ quelque malice. Ce n'est pas néanmoins en se débordant tout entiers dans III.
 „ les péchés, mais seulement selon la chair, en tant qu'ils ne sont pas encore C L A S.
 „ régénérés, & qu'ils ne sont pas réprimés par l'esprit; de sorte qu'ils ne N°. VII.
 „ pechent pas de tout le cœur, mais c'est contre le mouvement de leur conf-
 „ science, qui résiste à leurs convoitises, & les avertit de ne s'y point aban-
 „ donner. Et par conséquent ils ne rejettent pas entièrement l'esprit d'a-
 „ doption, la foi, l'amour de Dieu, & l'obéissance qu'ils lui doivent. C'est
 „ ce que ce Théologien avoit à prouver; que les fornications & les
 „ adulteres, & même les homicides n'empêchent point les Saints de fa-
 „ cte de conserver l'esprit d'adoption, la foi, l'amour de Dieu, &
 „ l'obéissance qu'on lui doit; & nous voyons qu'il en rend plusieurs
 „ raisons. „

„ La premiere est; qu'ils commettent ces crimes ou par ignorance, ou
 „ par l'infirmité de la chair, ou même par quelque malice : ce qui com-
 „ prend toutes les causes des péchés, sans en excepter que la malice
 „ des Démons, par laquelle, pour me servir de ses termes, on écume
 „ tout entier dans le péché : non tamen toti in peccata despumantes.

„ La seconde est; qu'ils ne pechent que selon la chair, selon laquelle ils
 „ ne sont pas encore régénérés, & en tant qu'ils ne sont pas réprimés par
 „ l'esprit; comme si ce n'étoit pas cela même qui rend ceux qui auroient
 „ été justifiés indignes de la qualité d'enfants de Dieu, & qui éteint en
 „ eux son Esprit Saint, de ce que, sortant de leur voie, ils marchent
 „ selon la chair & non pas selon l'esprit, comme S. Paul le dit tant
 „ de fois, en avertissant les fideles qu'ils mourront s'ils vivent selon la
 „ chair, & qu'ils ne peuvent conserver la vraie vie qu'en mortifiant
 „ par l'esprit les œuvres de la chair. *Si secundum carnem vixeritis, morie-* Rom. 8. 13.
 „ *mini: si autem spiritu facta carnis mortificaveritis vivetis.*

„ La troisieme; qu'ils ne pechent pas de tout leur cœur, mais contre
 „ le mouvement de leur conscience, qui les sollicite de ne pas com-
 „ mettre de tels péchés. *Non ex toto corde, sed contradicente ac recalci-*
 „ *trante conscientia*; ce qui est le comble de l'aveuglement, puisque les
 „ crimes que l'on commet contre le mouvement de sa conscience, bien
 „ loin d'en être moindres, en sont beaucoup plus grands, & par con-
 „ séquent plus capables de faire perdre la grace de Dieu, parce qu'ils
 „ enferment un plus grand mépris de celui dont on ne craint point de
 „ violer les plus saintes loix, nonobstant les reproches de sa conf-
 „ science „ On peut voir tout le reste du chapitre, qu'il seroit trop long
 de rapporter.

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

E

III.
CLASSE.
N°. VII.

CHAPITRE VI.

Suite du même sujet. Combien on a été éloigné de dissimuler la distinction que font les Calvinistes, entre la substance des crimes & leur maniere.

MAis, pour montrer à M. Bruguier, combien on a été éloigné de vouloir dissimuler cette *distinction de la substance des péchés énormes d'avec leur maniere*, on fait des excuses dans le chapitre 2. du même livre V., de ce qu'on en parle si au long. Car voici comme on le commence.

„ Je ne doute point que les Calvinistes ne se plaignent que je suis
„ trop long, & que j'entre trop dans le particulier de ce qu'ils vou-
„ droient bien couvrir sous des termes généraux qui leur feroient fort
„ avantageux, parce que les simples y feroient plus facilement trom-
„ pés. Ainsi quand ils ont allégué cette belle distinction, qui est la plus
„ commune de leurs défaites : *qu'il y a bien de la différence entre se laisser*
„ *aller, même volontairement, à de très-grands crimes, ce qui peut conve-*
„ *nir aux vrais fideles, & commettre ces mêmes crimes avec une pleine*
„ *& entiere volonté, ce qui ne convient qu'aux impies*; ils voudroient
„ qu'on en demeurât-là, sans leur en demander des preuves. Mais il n'y
„ a pas moyen de leur donner cette satisfaction; & cette chicagerie, dont
„ ils remplissent tous leurs livres, mérite bien qu'on la pénétre jusques
„ au fond ”.

On n'avoit garde de prévoir qu'un Ministre de Languedoc feroit une plainte toute opposée, en reprochant à l'Auteur du *Renversement de la Morale*, d'avoir agi de mauvaise foi, pour n'avoir pas parlé de la différence qu'ils mettent, *entre se laisser aller, même volontairement, à de très-grands crimes, ce qu'ils disent pouvoir convenir aux vrais fideles, & commettre ces mêmes crimes avec une pleine & entiere volonté, ce qui ne convient qu'aux impies*, qui est proprement ce que M. Bruguier appelle, distinguer la maniere des crimes de leur substance : on n'avoit garde, dis-je, de prévoir ce reproche, puisqu'on craignoit même que les Calvinistes ne trouvassent mauvais, qu'on se fût si fort étendu sur l'examen de cette celebre distinction.

Et en effet ils auroient raison de n'en être pas contents, parce que rien ne fût mieux voir l'abomination de leur doctrine, comme on en pourra juger, par trois endroits de ce chapitre du *Renversement de la Morale*, qu'on ne sera pas fâché de revoir ici.

1°. Après avoir marqué en quelles contradictions ils se jettent, pour III. expliquer comment les vrais fideles ne pechent point de tout leur cœur ; CLAS. les uns disant , que c'est qu'ils pechent toujours contre le mouvement N°. VI. de leur conscience, *renitente ac recalcitrante conscientia* ; & les autres au contraire, que c'est parce qu'ils ne pechent point *renitente conscientia*, contre le mouvement de leur conscience, ne péchant jamais, à ce qu'ils disent, que quand elle est assoupie ou offusquée, on tire de-là cette conséquence :

“ On voit assez par-là, que leur *toto corde, toto animo*, ne sont que „ des mots, qui, pouvant avoir des sens tout contraires n'en ont aucun, „ & qu'ils ne s'en servent que pour flatter les pécheurs dans les desirs „ de leur cœur, en leur faisant accroire, que, pourvu qu'ils aient été une „ fois justifiés, ils se peuvent souiller par les crimes les plus infames, „ sans cesser d'être agréables à Dieu, & que même ils ne pechent point „ en un certain sens, qu'ils prétendent que S. Jean a eu dans l'esprit, „ lorsqu'il a dit, *que celui qui est né de Dieu ne peche point & même* „ *ne sauroit pécher.* Pag. 314.

“ Pour montrer combien cela va loin, & quelle occasion ils donnent „ à ceux de leur secte, que la chair emporte en des plaisirs criminels, „ de ne s'en pas croire moins Justes, ni moins vrais fideles, comme ne „ péchant que selon la chair, & non en tant que régénérés, il ne faut „ que considérer les modifications que Triglandius apporte à une pro- „ position des Remontrants, sur laquelle il appréhendoit que quelque „ Calviniste ne vint à se croire déchu par ses crimes de l'état d'adop- „ tion. Car ils ne travaillent à rien tant qu'à empêcher que cette pensée „ vienne jamais à aucun de leurs fideles.

„ Les Remontrants avoient dit, comme une chose certaine & indubi- „ table parmi tous ceux qui ont la moindre cunnoissance du christianisme, „ que les vrais fideles, les vrais Justes, cessent d'être fideles & Justes, lors- „ qu'ils commettent un adultere & un homicide contre leur conscience, à „ dessein, & de propos délibéré, & qu'ils persévèrent quelque temps dans „ des crimes sans en avoir de repentir : verè fideles, verè justī cum adulte- „ rium & homicidium committunt contra conscientiam, dedita operâ, & Apud Trigl. Trina Dei gratia pag. 415. „ deliberato consilio, & in illis sceleribus aliquamdiu sine poenitentia per- „ manent, fideles sive justī esse desinunt.

„ Des Payens auroient eu honte de faire la moindre difficulté d'ac- „ corder absolument une proposition si conforme à ce reste d'honnêteté, „ que le péché n'a pas entièrement effacé de l'esprit des hommes. Mais „ les Calvinistes, pires en cela que des Payens, la soutiennent fausse comme „ elle est, ce qui est horrible à penser, & ne la veulent recevoir pour

III. „ vraie qu'avec des modifications chimériques, qui donnent droit aux
CLAS. „ plus scélérats de ne se l'appliquer jamais.

N°. VII. „ *Afin*, disent-ils, que cette proposition soit vraie, il en faut expliquer
Trigl. Ibid. „ ainsi tous les termes : contra conscientiam; il faut que cela s'entende de
Pag. 419. „ la conscience non étouffée & assoupie, mais éveillée, qui porte expresse-
„ ment un jugement contraire à ce que l'on fait : dedita operâ; il faut qu'on
„ veuille dire par-là, que celui qui pèche se donne tout entier au péché :
„ (ce qui n'est qu'une équivoque & un jeu ridicule des mots dedita &
„ se dedat) deliberato consilio, de propos délibéré; il faut ajouter entière-
„ ment & pleinement délibéré, de sorte que ce fidele commette cet adul-
„ tere & cet homicide d'une pleine volonté, pleno animo. Or la proposition
„ expliquée en cette manière suppose faux; car nous nions que les fideles
„ puissent jamais pécher de la sorte.

„ Remarquons ce qu'il nie, & ce qu'il accorde. La proposition qui
„ lui étoit objectée comprend deux choses : une supposition, & une
„ conséquence. La supposition est; qu'il arrive quelquefois que de vrais
„ fideles commettent un adultere, & un homicide contre leur conscience,
„ à dessein, & de propos délibéré. La conséquence est; que, quand cela
„ arrive, ils cessent d'être Justes. Il n'ose pas dire que la supposition soit
„ fausse en la laissant dans ces termes; car l'exemple de David en prouve
„ la vérité; l'Ecriture nous assurant qu'il corrompt Berfabée, & fit tuer
„ Urie contre sa conscience, à dessein & de propos délibéré. Il faut donc
„ qu'il nie la conséquence; c'est-à-dire, il faut qu'il soutienne qu'un adultere
„ & qu'un meurtre commis de la sorte, n'empêchent pas que celui qui
„ a violé si criminellement la Loi de Dieu, ne soit toujours demeuré
„ Juste.

„ Je n'en veux pas davantage pour conclure, qu'un si grand excès
„ devoit plutôt être puni par les Magistrats, que réfuté par des Théolo-
„ giens. Car y eut-il jamais rien de plus pernicieux à la société humaine,
„ que d'établir comme un dogme de Religion, que le Privilege des vrais
„ Chrétiens, c'est de pouvoir commettre des adulteres & des homicides
„ contre leur conscience, à dessein, & de propos délibéré, sans cesser
„ d'être agréables à leur Dieu, & d'être chéris de lui comme ses enfants?
„ Si l'Eglise, dans sa naissance, avoit rien publié de pareil, ce qu'on ne
„ peut penser sans lui faire une horrible injure, quel sujet n'auroit-elle
„ point donné aux Empereurs Payens, d'étouffer une Religion si per-
„ nicieuse au genre humain, & si propre à porter les hommes aux plus
„ grands crimes par l'espérance de l'impunité? Et que les Hollandois
„ font bien de ne se pas vanter d'être Chrétiens en trafiquant au Ja-
„ pon, si cette erreur est un des points fondamentaux de leur Christia-

„ nisme, comme leurs Ministres l'ont déclaré en condamnant les Armis- III.
 „ niens, puisque ces peuples ont trop d'esprit, pour ne pas avoir en C L A s.
 „ horreur des gens qui ne s'en croient pas moins aimés de leur Dieu, N°. VII.
 „ pour commettre de tels crimes.

„ Les chicaneries dont ils tâchent de se couvrir, ne peuvent que
 „ rendre leur procédé plus odieux, sans faire que leur doctrine en soit
 „ moins abominable. Car qu'il y ait si l'on veut une maniere de cor-
 „ rompre les femmes mariées, & d'en faire mourir les maris, si diabo-
 „ lique & si détestable, qu'il soit moralement impossible, qu'un vrai fidele
 „ peche jamais de la sorte, & que ce soit ce qu'ils veulent qu'on en-
 „ tende par leur *toto corde*, leur *toto animo*, leur *pleno planè & plenè*
 „ *deliberato consilio*, leur *diaboli in morem peccare* : tout cela n'empêche
 „ pas qu'ils ne tiennent comme un point de Religion, que les adul-
 „ teres & les homicides, de la maniere ordinaire dont les hommes les
 „ commettent par l'emportement de leurs passions, lors même que c'est à
 „ dessein & de propos délibéré comme David les commit, ne sont point
 „ incompatibles avec l'habitation du Saint Esprit, & la sainteté d'un
 „ enfant de Dieu. Il n'en faut pas davantage pour exciter l'indignation
 „ de tout ce qu'il y a de gens raisonnables contre une telle doctrine,
 „ & pour faire regarder comme des Ministres de Satan, des gens qui
 „ avouent qu'un des points fondamentaux de leur Réformation est, d'a-
 „ voir appris au monde, contre *les erreurs du Papisme*, que les vrais
 „ fideles peuvent violer la Loi de Dieu par les actions les plus crimi-
 „ nelles, & que les Payens mêmes ont généralement détestées, non seu-
 „ lement sans aucune crainte de l'enfer, mais avec une entiere assurance,
 „ que, dans cet état-là même, & pendant qu'ils accumulent crime sur
 „ crime, faisant servir l'un pour cacher l'autre aux yeux des hommes,
 „ ils sont dans la grace de Dieu, incorporés en Jesus Christ, comme
 „ ses membres vivants, revêtus de son esprit, & aussi Justes, de cette
 „ justice qui seule, selon eux, donne droit à l'héritage du ciel, que l'é-
 „ toient les Apôtres & la Sainte Vierge, pendant qu'ils ont vécu sur
 „ la terre”.

2°. Le second endroit de ce même chapitre, qui découvrira encore
 la mauvaise foi de M. Bruguier, est le passage d'un autre Calviniste qu'on
 y rapporte, qui fait voir, combien la distinction qu'ils font entre la sub-
 stance des péchés, & leur maniere, est utile aux Prétendus Réformés pour
 leur faire croire, que s'étant une fois persuadés qu'ils ont la vraie foi,
 il leur sera bien aisé de s'assurer ensuite, que, quand la tentation les em-
 porte dans quelque crime, ils ne le commettent pas de cette *maniere*,
 propre aux impies qui feroit perdre la justice; c'est-à-dire, avec une

III. pleine volonté, & qu'ainsi ce n'est pas à leur égard un péché *régnant*,
 C. L. A. 3. qui les puisse empêcher d'être Justes & enfants de Dieu.

N°. VII.

„ C'est Robert Evêque de Sarisbury, grand partisan de la doctrine
 „ de Calvin dans l'Angleterre. La peur qu'il a eue qu'on ne trouvât dans
 „ les Justes, de ces péchés énormes, commis avec un tel abandonnement,
 „ & une volonté si pleine, qu'ils ne sentent en eux aucune résistance dans le
 „ temps qu'ils les commettent, lui a fait inventer une distinction commode,
 „ s'il en fut jamais, pour remédier à cet inconvénient & pour garantir
 „ de tout trouble de conscience des Calvinistes, qui craindroient d'a-
 „ voir perdu la grace & la justice, en s'abandonnant à quelque grand
 „ péché, comme un adultere, ou un homicide, sans aucune peine, ni
 „ aucun combat intérieur. *Quant à ce que Thomson, dit-il, nous demande*
 „ *si souvent, si nous croyons que les vrais fideles ne commettent point de*
 „ *grands péchés avec un plein consentement de la volonté; nous lui répon-*
 „ *dons en un mot, que cette pleine volonté de pécher se peut entendre en*
 „ *deux manieres. La premiere est, que comme il est dit du monde, qu'il*
 „ *est tout entier dans le mal, ainsi l'homme tout entier soit dans le mal,*
 „ *& toute sa volonté ne soit adonnée qu'au péché. Ut quomodo totus mun-*
 „ *tus, ita homo totus sit in maligno positus, & voluntas tota non nisi*
 „ *peccato addicta sit. La seconde est, que la volonté se porte de toute son*
 „ *impétuosité à commettre un tel ou tel péché, sans sentir ni combat ni répu-*
 „ *gnance. Ut in hunc vel illum peccati actum toto impetu voluntas*
 „ *feratur, nec reluctatio vel repugnantia ulla sit.*
 „ Il dit ensuite, que le péché regne quand la volonté est pleine selon
 „ la premiere maniere. *Priori modo plena voluntas regnum est peccati;*
 „ c'est-à-dire, quand l'homme tout entier est établi dans le mal, & que
 „ toute la volonté n'est adonnée qu'au péché, ce qui n'étant guere que
 „ dans les Diables, ou dans les athées qui leur ressembtent, il n'y aura
 „ guere de Calviniste, fut-il traître, homicide, adultere, abominable,
 „ qui ne se puisse assurer que tous ses crimes n'empêchent point qu'il
 „ ne soit Juste & enfant de Dieu, & aussi assuré de son salut, qu'il est
 „ assuré que Jesus Christ est mort pour les hommes. Car pour ce qui
 „ est de s'abandonner à chaque péché lorsqu'il le commet, avec une
 „ volonté pleine, & qui ne soit traversée par aucun mouvement con-
 „ traire, qui trouble le plaisir criminel qu'il en reçoit, ce Protestant nous
 „ assure au même lieu que cela n'est point incompatible avec la Justifi-
 „ cation. *Nous ne doutons point, dit-il, que les justifiés ne pechent quel-*
 „ *quefois avec une volonté si pleine, qu'ils ne sentent rien pour lors qui y*
 „ *résiste. Ita ut nihil sit ad tempus quod resistat; ce qui arrive pas seule-*
 „ *ment, à ce qu'il dit ensuite, dans les péchés que Thomson appelle légers,*

Robert de
 Sarisbury in
 Diatribam
 Thomsonis.
 c. 21. p.
 206.

„ mais aussi dans les plus grands; auxquels il demeure d'accord, que
 „ la volonté d'un Juste à la Calviniste, se peut porter avec toute son
 „ impétuosité, *toto impetu*, & sans aucune répugnance ni aucun com-
 „ bat; ce qui n'empêchera pas, si on les en croit, que, dans ce temps-là,
 „ même, il ne soit agréable à Dieu, & son enfant bien-aimé; parce que
 „ cela ne renverse pas, à ce qu'il prétend, la résolution générale, ou
 „ ce Juste est de vivre chrétiennement; ce qui est la même chose que
 „ de dire, qu'une femme peut commettre de temps en temps quelques
 „ adulteres, sans se départir de la résolution qu'elle a d'être chaste”.

3°. Le troisieme endroit justifie encore davantage, qu'on auroit grand tort de dissimuler la distinction des Calvinistes, entre la substance des crimes & leur maniere, puisque rien n'est plus propre à faire détester l'impiété de leur Morale.

Les Remontrants avoient proposé cet argument contre l'opinion des Calvinistes. “ *Celui qui prend les membres de Jesus Christ & en fait les*
 „ *membres d'une débauchée, cesse d'être fidele. Or le fidele qui s'abandonne*
 „ *à une débauchée prend les membres de Christ, & en fait les membres*
 „ *d'une débauchée. Donc le fidele qui s'abandonne à une débauchée, cesse*
 „ *d'être fidele.*”

„ Ce que Triglandius répond là-dessus mériterait, comme parle Ter-
 „ tullien, d'être gravé *in ipsis libidinum januis, sub ipsis libidinum ti-*
 „ *tulis*. La majeure, dit-il, n'est pas universellement vraie. Car le fidele
 „ étant emporté par la convoitise de la chair, peut s'abandonner à une
 „ débauchée, & se faire ainsi une même chair avec elle, selon ce que dit
 „ l'Apôtre, & néanmoins ne se donner pas tout entier au péché, ni rompre
 „ tout-à-fait son union spirituelle avec Jesus Christ. Quand est-ce donc
 „ que se rompra cette union spirituelle avec Jesus Christ, si elle ne se
 „ rompt point par une action aussi infame qu'est cette sacrilege profa-
 „ nation du Temple de Dieu, comme l'appelle S. Paul, & si on doit
 „ prendre pour un vrai Juste, en qui Jesus Christ habite, celui, comme
 „ dit S. Cyprien, *qui lupanar ingressus ad cloacam & cœnosam voragi-*
 „ *nem vulgi, sanctificatum corpus, & Dei templum detestabili colluvione*
 „ *violaverit?* C'est ce que ce Calviniste nous apprendra par le discours
 „ suivant, qui est général, & qui s'étend aussi-bien à l'adultere, à l'in-
 „ ceste, au blasphème, au parricide, qu'à la fornication.

„ Un péché commis extérieurement, (c'est-à-dire, entièrement consom-
 „ mé) ne rompt point le lien spirituel qui nous unit à Jesus Christ; mais
 „ ce qui le rompt est la disposition d'une ame qui renonce Jesus Christ, pour
 „ se dévouer pleinement à l'impureté & à l'injustice, ce qu'un vrai fidele
 „ ne saurait faire. *Peccatum aliquod externè commissam non abrumpit spi-*

III.
C I. A. S.
N°. VII

Pag. 320.
Trigl. Trina
Dei gratia.
pag. 419.

Cyp. Ep. 52.
Anonia-
num.

III. „ *ritale cum Christo vinculum, sed animi Christum abdicantis impuritati*
 CLAS. „ *& injustitie plenaria addictio, quæ in verè fidelem cadere non potest.*

N°. VII. „ Ne faudroit-il pas être bien difficile, pour ne se pas contenter de
 „ cela? Car enfin, que peut ajouter aux plaisirs des gens tentés par
 „ les attraites de la volupté, ce renoncement total de Jesus Christ? & à
 „ moins que d'aimer encore plus la damnation que ces plaisirs, que
 „ peut-on s'imaginer de plus doux à ceux qui s'y abandonnent, que
 „ de les goûter en ce monde, & d'être assurés de régner avec Jesus
 „ Christ dans l'autre? C'est ce que la Religion de Calvin offre à ses
 „ Sectateurs. Elle ne leur dit pas comme S. Paul; *que si quelqu'un cor-*
 „ *rompt le Temple de Dieu par la fornication, Dieu le perdra.* Il s'en
 „ faut bien qu'elle soit si rigoureuse. Bien loin de leur faire craindre
 „ cette menace, elle leur enseigne, comme un des points les plus im-
 „ portants de sa Réformation, que, pourvu qu'ils aient été une fois jus-
 „ tifiés, ils peuvent faire des membres de Jesus Christ les membres d'une
 „ prostituée, sans rompre leur union avec lui; qu'ils peuvent être un
 „ même esprit avec Dieu, en se faisant une même chair avec une infame.
 „ *Potest fidelis libidine carnis abreptus se commiscere scorto eaque ratione*
 „ *una caro cum eo fieri, nec tamen se totum peccato dedere, & penitus*
 „ *abrumpere spiritalem sui cum Christo unionem.* Elle y ajoute à la vérité
 „ une condition, mais qui n'est pas difficile à observer, puisqu'il ne s'agit
 „ que de ne pas porter sa rage jusqu'à *renoncer gratuitement Jesus Christ*
 „ *pour se dévouer pleinement à l'impureté & à l'injustice.* Je dis gratuite-
 „ ment; car on peut bien être tenté de renoncer Jesus Christ, quand on
 „ ne le peut accorder avec ce que l'on aime. On peut être tenté d'a-
 „ bandonner le soin de son salut, quand on est persuadé qu'on n'y sauroit
 „ arriver que par une vie aussi chaste & aussi pure que Jesus Christ nous
 „ l'ordonne dans son Evangile. Mais il n'y a qu'une rage de démon qui puisse
 „ inspirer le dessein de renoncer Jesus Christ, si l'on peut s'abandonner au
 „ dehors à ce que demandent les passions les plus criminelles, & avoir
 „ en même temps Jesus Christ dans son cœur, avec assurance de n'en
 „ être jamais séparé.

„ Quoi qu'il en soit, il est tout-à-fait important de remarquer, que, se-
 „ lon ce célèbre Calviniste, le plus ardent défenseur du Synode de Dor-
 „ drecht, le péché que le vrai fidele ne peut commettre, & auquel ils
 „ restreignent ce que dit S. Jean : *Qui natus est ex Deo peccatum non*
 „ *facit*, n'est aucun péché extérieur, fornication, adultere, inceste,
 „ meurtre, empoisonnement, parricide, parjure, blasphème, idolâtrie
 „ (car il n'y en a point de tous ceux-là où leur vrai fidele ne puisse tomber
 „ même plusieurs fois) mais celui qu'il a défini par ces paroles mysté-
 „ rieuses,

rieuse : *Animi Christum abdicantis impuritati & injustitiæ plenaria addi-* III.
 „ *tio. La disposition d'une ame qui renonce Jesus Christ, pour se dévouer* C L A S.
 „ *pleinement à l'impureté & à l'injustice* ”. N^o. VII.

Il faudroit copier tout le reste de ce livre V, pour faire voir en combien de manieres on a découvert le poison mortel que les Calvinistes ont renfermé dans cette distinction, de la substance des péchés d'avec la maniere de les commettre, que M. Bruguier, par la plus mauvaise foi qui fût jamais, se plaint qu'on a omise, afin de rendre leur doctrine plus odieuse.

C H A P I T R E VII.

Réponse à la quatrieme raison de ce Ministre, pour montrer qu'on a déguisé leur doctrine, qui est, qu'on n'a pas fait comprendre aux Catholiques, ce que les Calvinistes enseignent de la justice imputée, & de la justice inhérente.

Cette quatrieme raison est la plus mauvaise de toutes; car elle a deux défauts qui la rendent ridicule: l'un qu'elle suppose faux, comme toutes les précédentes: l'autre que bien loin de prouver ce qu'il prétend, elle prouve tout le contraire.

“ Cette expression, dit-il, *que les fideles, nonobstant ces crimes, (c'est-R. S. p. 16. à-dire, les péchés énormes dont il est parlé auparavant) demeurent Justes,* seroit innocente dans le livre d'un Protestant, qui fait consister la justice du fidele dans le pardon que Dieu lui accorde; mais dans le livre d'un Catholique Romain, qui pose la justice du fidele dans ses propres œuvres, cette expression ne sauroit passer que pour ridicule; car le moyen qu'un criminel puisse être en même temps juste de cette maniere; c'est-à-dire, sans aucun reproche dans ses actions? Il dira peut-être, que nous admettons encore dans le fidele une justice inhérente, quoiqu'imparfaite, qui dure toujours: mais cette justice n'est point, selon nous, une justice sans aucun crime, comme l'entendent ceux qu'on appelle Catholiques; de sorte qu'un Catholique ne peut qu'être abusé, & tout ensemble épouvanté, lorsqu'il entend dire que le fidele demeure Juste nonobstant son crime ”.

Afin que ce que dit ce Ministre eût quelque couleur, il faudroit que l'Auteur du *Renversement de la Morale*, n'eût pas expliqué en quoi con-

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. F

III. siste la Justification dans la doctrine des Calvinistes, & qu'ainsi il eût donné lieu de croire, qu'il auroit voulu tromper les Catholiques, par l'équivoque N°. VII. d'un mot qu'ils n'auroient pas entendu. Or c'est ce que M. Bruguier n'a pas eu lieu de supposer; puisque c'est par-là que cet Auteur commence à combattre leur Morale dans le chapitre même auquel ce Ministre répond.

Liv. 1. ch.
1. P. 93.

Dans le Ca-
téchisme du
Palatinat
approuvé
par le Syno-
de Dor-
drecht. qu.
60.

“ Il est certain, dit-il, que, de la maniere dont ils expliquent la Justification par la seule imputation de la justice de Jesus Christ, il est difficile que la plupart de ceux qui sont prévenus de cette doctrine, n'en prennent sujet de demeurer dans une vie négligente, & peu digne du nom de Chrétien, pour ne rien dire davantage. *Ils demandent comment on est Juste devant Dieu? Et voici comme ils font répondre. Je le suis par la seule foi en Jesus Christ; de sorte qu'encore que ma conscience me reproche que j'ai péché grièvement contre tous les commandements de Dieu, & que je n'en ai gardé aucun, & que de plus je suis enclin à tout mal, néanmoins, pourvu que j'embrasse les bienfaits de Dieu en Jesus Christ avec une pleine confiance, sans aucun mérite de ma part, par la pure miséricorde de Dieu, la parfaite satisfaction de Jesus Christ, sa justice & sa sainteté me sont imputées, & données tout de même que si je n'avois commis aucun péché, qu'il ny'eût en moi aucune tache; & ce qui est encore plus, comme si j'avois rendu moi-même parfaitement à Dieu l'obéissance que Jesus Christ lui a rendue pour moi. On voit aisément que cela n'est guere propre à nous inspirer une grande ardeur pour des actions de piété difficiles & laborieuses, & à nous faire persévérer constamment dans l'exercice pénible de la mortification de nos sens & de notre chair. Car un homme fortement persuadé que ce seul acte de foi; je crois que la justice de Christ m'est imputée, le rend aussi agréable à Dieu, & aussi Juste devant les yeux, sans avoir gardé aucun de ses commandements, que s'il les avoit parfaitement accomplis, parce que Jesus Christ l'a fait pour lui, & que tout ce que le Sauveur a fait, lui est imputé comme s'il l'avoit fait lui-même; un homme, dis-je, en cet état-là, n'est pas fort disposé à se faire de grands efforts pour observer effectivement les commandements de Dieu, & pour se corriger de ses péchés, qu'il croit couverts à ses yeux, quels qu'ils puissent être, par le voile de cette justice ”.*

Est-ce là dissimuler que les Calvinistes prennent autrement le mot de *Justification*, que l'on ne fait dans l'Eglise? Est-ce là vouloir *abuser & épouvanter tout ensemble les Catholiques*, en les laissant dans l'ignorance de ce qu'entendent les Protestants par la Justification du fidele?

Voilà le premier défaut de cette raison, qui est la mauvaise foi. il n'est

pas moins clair qu'elle prouve tout le contraire de ce qu'il prétend. IIL Car il s'étoit engagé de montrer, qu'on avoit déguisé leur doctrine afin de la rendre odieuse, quand on a dit, que, selon eux, *les plus énormes péchés n'empêchent point que les fideles qui les commettent ne demeurent justes & enfants de Dieu.* Or, bien loin de faire voir qu'ils ne soutiennent pas cela, il reconnoît qu'ils le soutiennent; mais il prétend seulement qu'ils ont raison de le soutenir, en voulant faire passer pour innocente, dans le livre d'un Protestant l'expression même dont il s'agit; qui est, *que les fideles, nonobstant ces crimes* (c'est-à-dire, nonobstant les péchés énormes dont il avoit parlé auparavant) *demeurent Justes & enfants de Dieu.*

Où est donc le déguisement qu'on a fait de leur doctrine, puisque d'une part, on ne l'a marquée que par une expression qu'il soutient être innocente, dans le livre d'un Protestant, qui fait consister la justice du fidele dans le pardon que Dieu lui accorde, & que de l'autre, on a expressément déclaré, dans le chapitre même où l'on se sert de cette expression, qu'on en prend tous les termes dans le sens qu'y donnent les Calvinistes? Voyez la marge de la pag. 19.

Voilà donc le point de fait pleinement justifié, & M. Bruguier pleinement convaincu de mauvaise foi, dans le reproche qu'il fait à l'Auteur du *Renversement de la Morale*, d'avoir déguisé leur doctrine afin de la rendre odieuse.

J'en pourrois demeurer-là : Car il ne s'agit présentement que de savoir si les Calvinistes enseignent effectivement, que les justifiés qui commettent des crimes énormes ne laissent pas pour cela de demeurer justes & enfants de Dieu, ce que ce Ministre avoue ici; & non pas de ce qu'il conteste, que dans les principes des Calvinistes, on ne doit pas être épouvanté de cette doctrine, quoiqu'on ait sujet de l'être dans ceux des Catholiques.

Néanmoins je veux bien lui montrer en peu de mots, qu'il n'est pas mieux fondé dans cette nouvelle prétention.

Il allegue pour cela deux principes de ceux de sa secte, selon lesquels, à ce qu'il prétend, on ne doit pas être épouvanté quand on leur entend dire, *qu'un fidele demeure juste nonobstant son crime.*

Le premier est, *que la justice du fidele consiste dans le pardon que Dieu lui accorde.* Le second, *qu'il y a à la vérité dans le fidele, outre cette justice-là, une justice inhérente quoiqu'impairfaite; qui dure toujours; mais qu'aussi cette justice n'est point, selon eux, une justice sans aucun crime, comme l'entendent les Catholiques.* Ces deux maximes, à ce qu'il croit, ôtent tout sujet de s'étonner de cette proposition : que ceux qui ont été une fois justifiés en la manière qu'ils l'entendent, ne cessent jamais d'être

III. justes & enfants de Dieu , lors même qu'ils commettent des péchés
 CLAS. aussi énormes que le sont des adulteres, des incestes & des homicides.
 N°. VII. Et moi je soutiens que ni l'une ni l'autre, ne sauroit empêcher que
 cette doctrine ne paroisse horrible & abominable à tous ceux qui ont
 la moindre teinture du Christianisme. Et que même ce sont ces maximes
 qui le font voir.

Liv. 3. ch. 4. P. 192. Car, pour la premiere, il faut remarquer, comme on a déjà fait dans
 le *Renversement de la Morale*, que le fondement de l'opinion des Cal-
 vinistes touchant la justification, est que l'observation de la loi ne peut
 faire que personne soit réputé juste devant Dieu, si elle n'est entiere
 & parfaite. Car Dieu, dit Calvin, *n'a point promis de loyer de vie à*
 „ *quelques certaines œuvres ; mais prononce simplement : qui fera le con-*
 „ *tenu de la loi vivra ; mettant à l'opposite la malédiction notable contre*
 „ *tous ceux qui ont défailli en un seul point. En quoi l'erreur commune*
 „ *touchant la justice partielle est assez réfutée, puisque Dieu n'admet nulle*
 „ *justice, sinon l'observation entiere de sa loi. D'où ils concluent ; qu'a-*
 „ *fin que nous soyons justifiés devant Dieu, il faut que la justice de*
 „ *Christ, qui a été très-parfaite, nous soit tellement imputée, qu'elle*
 „ *couvre tous nos péchés ; parce que tous ceux, comme dit encore Calvin*
 „ *au même lieu, auxquels Dieu veut imputer les péchés, lui sont ennemis.*
 „ *D'où il s'ensuit qu'il faut que tous péchés soient couverts & remis, avant*
 „ *qu'il regarde à une seule œuvre de nous*”.

Voyez sur
 cela les ch.
 2 & 3, du 4.
 livre.

On peut
 voir la réfu-
 tation de
 tous ces fan-
 tômes de pé-
 nitence dans
 les ch. 4 5.
 & 6. du l. 4.

Nul ne peut donc être justifié, selon les Calvinistes, que tous ses
 péchés généralement, sans en excepter un seul, ne lui soient pardonnés.
 Or ils avouent, que leurs prétendus vrais fideles peuvent s'engager dans
 des habitudes de péchés énormes & scandaleux, y persévérer plusieurs
 années, & obliger par-là leur Eglise de les retrancher de sa Commu-
 nion, sans qu'ils cessent pour cela de demeurer Justes, de cette justice
 qui consiste dans le pardon des péchés. Il faut donc, que, dans le temps
 même qu'ils sont opiniâtrément attachés à ces crimes, Dieu les leur
 pardonne. Ce que je soutiens être une si horrible abomination, qu'on
 ne peut comprendre qu'elle ait pu entrer dans l'esprit d'un Chrétien.
 Car c'est vouloir, contre tout ce qu'enseigne l'Ecriture, que Dieu par-
 donne les péchés sans faire pénitence, ou se figurer une pénitence chi-
 mérique, qui subsiste avec le crime que l'on commet actuellement, & qui
 soit capable d'en obtenir le pardon de Dieu, lors même que la volonté
 y est le plus attachée.

L'autre maxime n'est pas plus propre à nous diminuer l'étonnement
 de cette méchante doctrine, que le fidele demeure Juste nonobstant son
 crime ; & elle n'est propre, au contraire, qu'à nous causer un autre éton-

nement , qui est , que ces Ministres soient assez aveugles pour nous allé- I I L
guer le sentiment même qui nous donne de l'horreur , comme une rai- C L A S.
son qui doit empêcher que nous n'en soyons épouvantés. Car que leur N°. VII
reprochons-nous , comme une impiété qui nous épouvante ; sinon qu'ils
ont une si basse idée de la justice chrétienne , qu'ils veulent qu'elle de-
meure en ceux qui commettent des crimes horribles ? Et que nous disent-
ils , pour empêcher que nous ne nous épouvantions de cela ? *Qu'ils ad-
mettent , dans le fidele , outre la justice imputée , une justice inhérente , quoi-
qu'imparfaite , qui dure toujours ; mais que cette justice n'est point , selon eux ,
une justice sans aucun crime , comme l'entendent les Catholiques.* D'où ils
concluent , *qu'on ne doit pas s'étonner que , selon eux , le fidele demeure Juste
nonobstant son crime.*

Quel aveuglement , de ne pas voir que ce qu'ils veulent qui empêche
notre étonnement , est cela même qui le cause ? Car , qu'ils appellent *im-
parfaite* , tant qu'ils voudront , cette justice *inhérente* , qu'ils sont obligés
d'admettre dans les fideles outre leur justice imputée , il faut qu'ils avouent ,
que c'est à *cette justice inhérente* , que se doit rapporter tout ce que l'E-
criture dit de la *Sanctification* des fideles , & que c'est elle qui fait , que ,
dans les Ecrits des Apôtres , les noms de *Saint* & de *Chrétien* sont la
même chose. Que disent-ils donc quand ils déclarent , *que la justice inhé-
rente n'est pas , selon eux , une justice sans crime* ? Ils disent , & ce sont des
Chrétiens , ou qui se prétendent tels qui l'osent dire ; que la sainteté à
laquelle Jesus Christ a appelé les hommes , & sans laquelle S. Paul dit
que personne ne verra Dieu ; que ce renouvellement de l'homme inté-
rieur , que le même Apôtre dit être créé selon Dieu dans une justice &
une sainteté véritable , est compatible avec toutes sortes de crimes énormes ,
contre la premiere & la seconde Table de la Loi ; l'idolâtrie , le
renoncement de Jesus Christ , la fornication , l'adultere , l'inceste , l'ho-
micide ; & qu'ainsi rien n'empêche qu'un Chrétien ne soit saint , de la
sainteté que Jesus Christ nous a méritée par son sang , lorsque , pour
satisfaire ses passions , il corrompt en soi-même par l'impureté , le Temple
du S. Esprit ; ou qu'il fouille ses mains du sang de son frere , pour cou-
vrir quelque autre crime , ou pour se venger d'une injure qu'il aura reçue ;
ou que la crainte de la mort lui fait renoncer Jesus Christ & adorer les
idoles , ou que les promesses d'une grande fortune lui font abjurer la
Religion Chrétienne. Voilà ce qu'ils entendent quand ils disent , *que la
justice inhérente* , qui est , comme ils l'avouent , ce que l'Ecriture appelle
la *Sanctification* du fidele , *n'est pas , selon eux , sans aucun crime.* Ils sont
bien aises d'en demeurer dans cette généralité , qui ne frappe pas tant l'es-
prit , & ne pas expliquer en particulier quels sont ces crimes , qu'ils ne

III. croient pas incompatibles avec la sainteté d'un Chrétien. Mais ils n'oseroient dire que tous ceux que je viens de nommer, & toutes les autres
 C L A S. N°. VII. especes de péché par lesquelles on viole le Décalogue, ne soient de ce nombre, puisqu'ils traitent de calomniateurs ceux qui leur imputent de croire, que les élus ne puissent tomber en des crimes très-énormes. *Quod negem electos*, dit Zanchius, *in atrocissima scelera ruere posse, calumnia est.*
 Zanch. in Miscell. T. 2. p. 649. Et qu'ils déclarent, au nom de toute leur Secte, que celui qui est une fois entré en la grace de Dieu n'en décheoit jamais par aucun péché, quelque grand qu'il soit. *Negamus*, dit Chamier, *ullo peccato quantumvis gravissimo quemquam receptum in gratiam à Deo, excidere à gratia.* Mais quoiqu'ils sachent très-bien, que tout cela est enfermé dans ce qu'on leur entend dire; que le fidele demeure *Juste nonobstant son crime*, ils sont assez hardis pour prétendre, que ce n'est que notre ignorance qui fait que nous sommes épouvantés d'une si horrible corruption de l'Évangile.

Comme mon dessein, dans la réfutation de cette Réponse Sommaire, n'est principalement que de faire voir, que le livre du *Renversement de la Morale* n'a point besoin d'autre défense que de lui-même, je crois devoir rapporter ici deux endroits de cet ouvrage, dont l'un fera voir avec quelle illusion ils évitent, autant qu'ils peuvent, de descendre aux propositions particulieres, qui découvriraient plus facilement l'impiété de leurs dogmes; & l'autre justifiera, par l'examen d'une des plus importantes vérités de l'Évangile, la raison qu'on a de les accuser d'en être les corrupteurs.

Comme les Calvinistes s'étoient plaints par avance, qu'on n'attaqueroit leur Morale que par des conséquences, on a voulu aller au devant de ce reproche. Et sur cela on a distingué quatre sortes de conséquences. 1°. Celles qui sont expressément avouées; 2°. celles qui le sont virtuellement; 3°. celles qui ne sont ni avouées en propres termes, ni expressément désavouées; 4°. celles qui sont expressément désavouées.

Or voici comme on parle de celles du second genre.

Liv. 1. ch. 9. pag. 64

“ J'entends par-là, dit-on, ce qui ne se trouve pas en termes exprès dans les Auteurs, mais s'y trouve néanmoins en termes tout-à-fait équivalents, & qu'on ne sauroit s'empêcher de reconnoître tels. Peut-être par exemple, qu'on ne trouvera dans aucun Auteur Calviniste, *que celui qui a été une fois reçu en grace avec Dieu n'en décherroit pas, quand il commettrait un inceste ou un parricide.* Ils peuvent bien n'avoir pas spécifié ces sortes de crimes. Mais qui oseroit nier que cette proposition ne soit équivalement contenue dans ce dogme, que l'on fera voir par tout cet ouvrage, être regardé parmi eux, comme une grande vérité, *que celui qui a été reçu une fois en grace avec Dieu, n'en déchet point, quelque*

péché qu'il puisse commettre ? Ce que Chamier reconnoît être le sentiment commun de ceux de sa secte, à qui il a bien l'audace de donner le nom de Catholiques. *Negant Catholici ullo peccato quantumvis gravissimo quemquam receptum in gratiam à Deo excidere à gratiâ.* Car ne seroit-ce pas renverser les principes les plus clairs de la raison & du sens commun, que d'oser nier que ces propositions particulières ; *la fornication ne fait point d'écheoir de la grace de Dieu une personne justifiée, l'adultère ne l'en fait pas d'écheoir, l'homicide ne l'en fait pas d'écheoir, le parjure & le faux témoignage ne l'en font pas d'écheoir*, ne soient équivalement contenues dans cette proposition générale, enseignée par les Calvinistes ; *nul péché, quelque grand qu'il soit, ne fait d'écheoir de la grace de Dieu une personne justifiée* ?

III.
C L A S
N°. VII.
Chamier.
Tom. 5. liv.
6. chap. 12.
n. 4.

“ Or ce n'est presque que cela que je fais dans cet ouvrage. Je développe ce que les Calvinistes sont bien aises de renfermer sous des termes généraux, qui contiennent le même poison que ce qui est proposé en des exemples particuliers, mais d'une manière qui ne fait pas tant d'horreur. Ils se contentent, pour l'ordinaire, d'avouer en général, que les vrais fideles, sans d'écheoir de l'état de la Justification, peuvent commettre d'aussi grands péchés contre la première & la seconde Table de la Loi, que ceux qui ne sont pas justifiés : cela veut dire proprement & effectivement, qu'ils peuvent violer en eux-mêmes le Temple de Dieu par des péchés d'impureté ; souiller la couche de leur prochain, faire assassiner leurs amis, adorer les faux Dieux, renier Jesus Christ avec exécration, sans cesser d'être enfants de Dieu par l'esprit d'adoption, qui demeure toujours en eux. Mais quoique la proposition générale dise tout cela, elle le dit d'une manière bien plus couverte, qui n'est pas si bien entendue du peuple, & qui ne lui donne pas une si vive impression de l'impiété de ce dogme, que quand on l'applique à des exemples particuliers. Les Calvinistes appelleront-ils cela, ne les combattre que par des conséquences ? On seroit très-aise qu'ils employassent une si misérable débaite, puisque rien ne pourroit mieux marquer combien leur cause est désespérée. C'est comme si un homme prétendoit que ce ne fût pas combattre directement, mais seulement par conséquence, ce paradoxe des Stoïciens, *Omnia peccata esse paria*, que de montrer qu'il est contre la raison, de s'imaginer qu'une parole injurieuse, dite par colère, soit un aussi grand péché, que d'empoisonner son Pere, ou de livrer sa patrie aux ennemis ”.

J'ai cru devoir montrer par-là à M. Bruguière, qu'il ne gagnera rien en renfermant la doctrine dans ces propositions générales : *que la justice inhérente n'est pas, selon eux, sans aucun crime ; que le fidele demeure*

III. *Juste nonobstant son crime*, parce que l'on saura bien les développer, & CLAS. découvrir en particulier les péchés horribles, qui en effet, selon, eux s'accordent fort bien avec la justice de leurs fideles, quoiqu'ils n'osent dire N°. VII. ouvertement ce qu'ils en pensent. Mais, parce que cela n'est pas capable de les arrêter, voici un autre endroit qui doit convaincre les plus obstinés, qu'il n'y eut jamais de renversement plus visible de la Morale de Jesus Christ.

Liv. 8. ch.
I. p. 554.

« Le Sauveur nous déclare dans le Sermon sur la montagne, qu'il n'est pas venu pour détruire la Loi, mais pour l'accomplir; parce que, bien loin de nous dispenser d'observer la loi, il nous oblige de le faire avec encore plus d'exactitude, en nous défendant jusqu'aux desirs secrets, & qui ne sortent point du cœur".

« C'est ce qu'il nous enseigne par ces paroles divines, qui forment en peu de mots une grande idée de la vertu qu'il faut avoir pour être digne d'entrer dans le ciel. *Si votre justice n'est plus abondante & plus parfaite que celle des Docteurs de la Loi & des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux*".

« Et il explique en diverses manieres, dans la suite de ce Sermon, en quoi notre justice doit surpasser celle des Docteurs Juifs. Mais, de toutes ces manieres, celle qui revient le plus à notre sujet est, que ces Juifs ne mettoient le crime que dans la transgression extérieure de la Loi de Dieu, comme est le meurtre & l'adultere; au lieu que ce divin Maître qui sonde les reins & le cœur, condamne comme violateurs de la Loi qui défend l'homicide, ceux qui conservent dans leur esprit des mouvements d'une colere injuste contre leur prochain, & des desirs de vengeance; & tient pour adultere celui qui regarde une femme d'un oeil impudique."

« Il n'en faut pas davantage pour convaincre d'impiété le dogme des Calvinistes, qui veulent que la persévérance chrétienne, qui donne droit au Royaume des cieux, puisse compatir avec l'adultere & l'homicide. Car tout homme, qui bien loin d'avoir une justice plus parfaite que les Docteurs de la Loi & que les Pharisiens, n'auroit été regardé par ces Juifs que comme un méchant, ne peut pas être disposé à entrer dans le Royaume du ciel, où Jesus Christ nous assure que nul n'entrera, dont la justice ne surpassé celle de ces Juifs. Or quoique Jesus Christ les ait accusés d'avoir altéré la loi de Dieu par leurs traditions, ce n'a jamais été jusques à leur reprocher, qu'ils avoient diminué l'horreur que l'on doit avoir du meurtre & de l'adultere. Mais supposant au contraire, que leurs sentiments étoient raisonnables sur le sujet de ces crimes, il fait voir qu'ils devoient encore passer plus avant, & les condamner

condamner jusques dans leurs sources, qui sont les desirs criminels de ILL. vengeance & d'impureté. Et par conséquent, dire d'un Chrétien qui CLAS. commet un adultere ou un homicide, qu'il ne manque point par-là à N°. VH. la condition qui nous assure le salut, qui est la persévérance; c'est tellement renverser la vérité de l'Evangile, que, pour attribuer cette opinion impie à Jesus Christ, il faudroit lui faire dire tout le contraire de ce qu'il dit. Car voici comme il faudroit le faire parler. Il n'est point nécessaire, afin que vous entriez dans le Royaume du ciel, que votre justice soit plus abondante que celle des Pharisiens & des Docteurs de la Loi. Vous y pourrez entrer, quoiqu'elle soit beaucoup moindre, pourvu que vous croyiez en moi. Il a été dit aux Anciens, vous ne tuerez point, vous ne commettrez point d'adultere. Et moi je vous dis, que si-tôt que vous aurez été régénérés par la foi, & mis au nombre des enfants de Dieu, il pourra arriver que vous commettiez des meurtres & des adulteres, sans qu'aucun de ces crimes vous soit imputé, sans que vous cessiez d'être Justes & enfants de Dieu, & sans que vous manquiez pour cela à persévérer, de cette sorte de persévérance à laquelle j'ai attaché le salut".

" Que pourroit faire pis le plus grand ennemi de la Religion Chrétienne, pour la décrier parmi toutes les nations qui ne l'ont point encore embrassée, que d'attribuer un tel discours à son Divin Instituteur? Cependant, c'est à quoi aboutit cette merveilleuse Réformation, qui se vante d'avoir rétabli toutes choses dans leur premiere pureté. Elle auroit peut-être quelque honte de faire tenir ce langage à Jesus Christ, parce qu'il choque trop ouvertement les premieres notions de la piété, & elle n'en a point de lui attribuer une doctrine, qui ne se peut expliquer, ni plus naturellement, ni plus sincèrement que par ce langage".

Et après cela, ces Ministres oseront nous traiter de *gens abusés*, si nous avons horreur de leur doctrine, & que nous soyons *épouvantés* de leur entendre dire, *que le fidele demeure Juste, nonobstant son crime; ce qui enferme réellement toutes ces impiétés?*

III.
CLASSE.
N°. VII.

CHAPITRE VIII.

Réponse à la cinquième raison du Ministre, pour montrer qu'on a déguisé leur doctrine, qui est, qu'en citant le passage d'un Calviniste, on a omis le mot de totalement.

Réponse.
Sommaire
pag. 17.

L'Auteur, dit M. Bruguier, souffrira que je lui fasse encore ici ce petit reproche, d'avoir été peu fidelle en traduisant le sentiment de nos Auteurs, sur-tout s'agissant d'établir l'état de notre dispute, comme il le fait dans son premier chapitre : c'est pourtant dans ce chapitre qu'il fait dire à l'un de nos Théologiens, que les crimes où les fideles tombent ne les peuvent faire décheoir de la grace de Dieu pour un temps, ayant finement laissé un totalement que ce Docteur emploie, disant, qu'ils ne peuvent totalement décheoir de la grace.

Si ce Ministre vouloit que l'on souffrit ses reproches, il devoit prendre plus garde à n'en faire que de justes, & ne les pas fonder comme celui-ci, sur de manifestes faussetés. Car ce qu'il reproche à l'Auteur du *Renversement de la Morale* est, d'avoir été peu fidelle en traduisant le sentiment de leurs Auteurs. Et l'exemple qu'il en donne est un passage latin d'un Calviniste très-fidèlement rapporté, & qu'on a laissé dans sa langue sans le traduire, ce qui fait voir qu'il ne pouvoit plus mal rencontrer, que d'alléguer cet endroit pour justifier le reproche qu'il veut que son adversaire souffre, d'avoir été peu fidelle en traduisant leurs Auteurs. Car comment peut-on être peu fidelle en traduisant un passage lorsqu'on ne l'a pas même traduit ?

Il ne faut donc que lire l'endroit du *Renversement de la Morale*, pour juger de ce différent. Le voici.

Pag. 103.

“ Ils condamnent même, comme contraire à la vérité de la foi chrétienne, le sentiment de ceux qui croiroient, que les crimes où ils avouent que les fideles tombent effectivement, les pussent faire décheoir de la grace de Dieu pour un temps. *Non est veritati* (ce sont les propres termes d'un de leurs Docteurs) *Christiana fidei conforme, ullos verè fideles per ulla etiam gravia peccata cujusmodi patrare deprehenduntur, totaliter à gratia Dei ad tempus excidere*”.

Dunganus
in Pacif. p.
204.

Où est le fondement du reproche que le Ministre fait à cet Auteur, d'avoir finement laissé un totalement, que ce Calviniste emploie ? Comme il n'a point traduit ce passage, s'il y a fait quelque omission, ce doit être en rapportant le texte. Or il n'a point retranché du texte le mot de *totaliter*. Il ne faut que des yeux pour l'y lire. Où est donc ce crime d'infidélité, soit en rapportant, soit en traduisant le sentiment de leurs Auteurs ?

Mais encore, où seroit cette finesse d'avoir voulu, en cet endroit III. omettre le mot de *totale*ment, puisque ce Ministre avoue, qu'on a ré-CLAS. futé exprès en un autre endroit, l'adoucissement qu'ils ont cru apporter N°. VII. par ce mot à leur doctrine?

Je sais bien, dit-il, *qu'ailleurs, il veut réfuter cet adoucissement*. Et il prétend faire voir qu'on l'a mal réfuté; ce que nous allons bientôt examiner. Mais qu'on l'ait bien ou mal réfuté, on ne l'a donc pas caché, on ne l'a donc pas dissimulé, on n'a donc pas usé de finesse & d'artifice, pour empêcher que ceux qui ne savent pas le latin, ne s'aperçussent que les Calvinistes se contentent quelquefois de dire, *que les péchés énormes où tombent leurs vrais fideles, ne les font pas déchoir totalement de la grace de Dieu*? Car ce seroit une plaisante finesse, pour cacher une chose, de ne pas traduire en françois, en un certain endroit, un mot latin aussi facile à entendre que celui de *totaliter*; & expliquer très - au long, en un autre endroit, & ce mot, & ce qu'ils entendent par ce mot.

On n'a donc qu'à rapporter cet endroit même, pour terminer en même temps la question de fait & celle de droit. C'est-à-dire, pour faire voir d'une part, qu'on n'a eu garde d'user d'artifice en cachant *finement* le mot de *totale*ment, puisqu'on en parle si au long; & montrer de l'autre, que tous les prétendus adoucissements fondés sur ce mot, & d'autres semblables, ne sont que des illusions & des chimères.

Liv. III. chapitre 11. *Réfutation du second artifice, qui consiste en des diminutifs qui ne diminuent rien du fond de leur erreur.* Renv. de la Morale. p. 80.

“ Les Ministres usent d'un autre artifice, où il y a un peu plus d'adresse. Il consiste à se servir de termes diminutifs pour cacher une partie de leur sentiment au peuple, & par-là en diminuer l'horreur. Quand on témoigne de l'aversion pour leur doctrine, ils évitent de dire nettement & franchement, que la vraie foi justifiante, avec toutes ses propriétés, demeure en ceux qui commettent de grands crimes. Et ils appellent à leur secours cette figure que les Rhétoriciens Grecs ont à la première appelée *μείων*. Ils disent que *c'est une semence qui reste en leur ame, que Dieu réveille en son temps. Qu'il y conserve & entretient de petits feux, qui ensuite se rallument par une sérieuse pénitence*. Souvent même ils sont bien aises de dire, en parlant de leurs vrais fideles qui tombent dans de grands crimes, qu'ils ne déchoient pas *totale*ment de la grace de Dieu au lieu de dire simplement qu'ils n'en déchoient point; & que le S. Esprit ne les abandonne pas entièrement, au lieu de dire, qu'il ne les abandonne point”. Rivet dans sa Replique à la première Réponse de Grotius parlant de S. Pierre, David & les autres. Et dans ses animadversions, contre les Notes de Grotius.

III. “ Ils se servent aussi quelquefois d'expressions qui semblent assez conformes à la doctrine catholique; comme quand les Auteurs des notes de leur nouvelle Bible françoise, imprimée à Amsterdam, expliquent ce que S. Paul avoit dit de l'incestueux de Corinthe, *qu'il falloit le livrer à Satan, à la destruction de sa chair, afin que l'esprit fût sauvé au jour du Seigneur. C'est-à-dire, afin que le nouvel homme, disent-ils, qui paroïssoit chez lui comme mort & enseveli par ses péchés énormes, & ses vicieuses convoitises, puisse être ramené à la vie, & obtenir le dessus, & qu'au jour de la venue de Jesus Christ, il puisse seul & totalement régner en ce misérable à son salut.* Par où ils semblent avouer que l'inceste de cet homme avoit fait mourir son ame, & que la pénitence lui devoit rendre la vie de la grace, que son péché lui avoit fait perdre”.

“ Mais qu'il est aisé de lever ce faux masque, & de les faire voir tels qu'ils sont, malgré toutes ces petites finesses! Car, qu'ils appellent comme ils voudront, ce qu'ils disent demeurer dans leur vrai fidele, quand il commet de ces péchés qui ferment l'entrée du Royaume de Dieu, selon S. Paul, je leur demande, *si cette semence, ce petit feu*, ou quoi que ce soit, & de quelque nom qu'ils l'appellent, est la vraie foi justifiante, ou une fausse foi, comme ils prétendent qu'est celle que S. Jacques appelle une foi morte? Ils ne diront pas le dernier, parce qu'ils reviendroient par-là au sentiment des Catholiques, qu'ils ont combattu jusqu'ici avec tant d'aigreur, & renonceroient à leur dogme capital : *Que celui qui a reçu une fois la foi salutaire & justifiante, ne la perd jamais.* Qui semel accepit fidem salvificam, nunquam eam amittit vel abjicit.

“ C'est donc la foi justifiante qui demeure dans le vrai fidele, lorsqu'il commet un adultere & un homicide, & qu'ils doivent prétendre être demeurée dans l'incestueux de Corinthe. Or cette foi justifiante, petite, foible, languissante, pourvu qu'elle soit vraie, assure toujours la possession de Dieu, l'habitation du S. Esprit, & le salut éternel à celui qui l'a. *Quelque petite & debile*, dit Calvin, *que soit la foi aux élus* (ce qui comprend, selon eux, tous les vrais fideles) néanmoins l'Esprit de Dieu leur est arrhé & gage infailible de leur adoption: ou comme il l'a traduit en latin: *Quantumvis exigua sit in electis fides, tamen Spiritus Dei certa illis arrha est ac sigillum suæ adoptionis.* Et en un autre endroit. *Dès que la moindre goutte de la foi qui se puisse imaginer, est mise en notre ame, incontinent nous commençons de contempler la face de*

Windel.
Christ.
Theol. II.
L. C. 24.

Calv. Inst.
liv. 3. c. 1.
n. 12.

Ibid. n. 19.

Dieu, bénigne & propice envers nous, d'un regard si indubitable, que nous savons bien qu'il n'y a nulle tromperie. Et un peu plus bas : Si nous avons la moindre étincelle du monde de la lumière de Dieu qui nous découvre sa miséricorde, nous en sommes suffisamment illuminés pour avoir ferme assurance".

" Les Disciples ont suivi le Maître. *La foi quoiqu'infirmes*, dit Scharpius, s'approprie Jesus Christ tout entier, avec ses bienfaits & ses grâces ; & ce qui est infirme en nous, est accompli & parfait en Jesus Christ. Et ainsi, pourvu que j'aie la moindre étincelle de la vraie foi, je puis être certain & assuré de mon salut, parce que les dons de Dieu sont sans repentance".

" Et ce qui est encore plus merveilleux, cette petite étincelle de la vraie foi, rend ceux qui l'ont aussi Justes, de cette sorte de justice qui seule donne droit au ciel, que l'étoit la Sainte Vierge pendant cette vie. Car on a déjà fait voir, que c'est une des conséquences nécessaires de leur Justification par le moyen de cette foi. *Aequalitas justificationis est quâ Christi justitia per fidem apprehensa omnibus à Deo aequaliter imputatur ; etiamsi aliorum fides robustior, aliorum imbecillior est.* Un adultère donc & un homicide, ce qui fait horreur seulement à prononcer, est aussi Juste, de la Justice Évangélique, avec un grain de cette foi, que la Sainte Vierge l'étoit en ce monde, & aussi à couvert de la malédiction de Dieu".

" De plus, selon leur doctrine, il ne sert de rien de considérer à l'égard de la Justification, ce qui est ou n'est pas dans l'homme, & encore moins ce qui y demeure ou n'y demeure pas quand il tombe dans de grands péchés ; mais il s'agit uniquement de savoir, quel il est, selon eux, aux regards de Dieu ; c'est-à-dire, si Dieu le répute Juste par l'imputation de la justice de son Fils, ou s'il le répute pécheur, comme étant dépouillé de cette justice. Car quoiqu'ils ne nient pas que les fideles ne soient sanctifiés par les grâces que Dieu répand dans leurs âmes, & qu'ils parlent quelquefois de cette Sanctification d'une manière magnifique, ils croient néanmoins que tout cela est tellement souillé & impur, même dans les plus grands Saints, que Dieu n'y peut avoir aucun égard pour justifier les fideles ; de sorte qu'il faut qu'ils le soient uniquement par l'imputation de la justice de Jesus Christ. Et par conséquent, il ne leur sert de rien, pour diminuer l'indignation qu'on doit avoir de ce paradoxe abominable ; que le Juste demeure Juste étant souillé par les plus grands crimes, de diminuer de paroles, ce qu'ils disent demeurer dans ce Juste tombé ; de l'appeler une petite semence, un petit feu, un reste de foi abattue & languissante, & de dire, que le nouvel homme est comme mort & enseveli ; puisque tout cela n'empêche pas, que, pour

III.
CLAS.
N°. VII.

Scharpius de
Justif. Con-
trov. 4.

Windel.
Christ.
Theol. lib.
I. ch. 24.

III. - ce qui est de la véritable Justification Evangélique, qui seule lui donne
 CLAS. droit au Royaume de Dieu, selon leurs principes, il ne soit aussi Juste
 N°. VII. qu'il l'étoit avant sa chute, & même autant que les Apôtres. Car, comme
 nous avons déjà dit, tous les Justes, selon eux, sont également cou-
 verts de la justice de Jesus Christ; ce qui est la seule maniere dont S.
 Paul a cru, à ce qu'ils disent, que les hommes pouvoient être justifiés
 devant Dieu".

« Et de-là il s'ensuit aussi, que ce n'est encore qu'un jeu de paroles
 pour tromper les simples, quand ils disent, que le vrai fidele ne déchet
 pas totalement de la grace de Dieu en quelques péchés qu'il tombe.
 Ce *totalment* n'a point de sens dans leur doctrine. Car ils disent, qu'un
 homme est dans la grace de Dieu, quand il est couvert de la justice
 de Jesus Christ qui lui est imputée. Or, comme nous venons de voir,
cette justice est également imputée à tous les justifiés. Et par conséquent;
 nul ne peut décheoir à demi de la grace de Dieu; & il faut qu'il y
 demeure totalement, ou qu'il en déchee totalement. Aussi avons-nous
 déjà vu que Chamier déclare nettement, au nom de toute la Secte: *qu'ils*
 Cham. lib. 6. cap. 12. n. 4. *ne croient pas qu'aucun homme, que Dieu a une fois reçu en sa grace,*
déchée de cette grace par quelque péché que ce soit, & quelque grand
qu'il puisse être. Negamus ullo peccato, quantumvis gravissimo, quemquam
receptum in gratiam à Deo excidere à gratia. Il n'y a point là de *total-*
iter, ni de *prorsus*, de *totalment*, ni d'*entièrement*, non plus que dans
 la Réponse que les Députés des Eglises d'Angleterre firent à une pro-
 position des Remontrants, qu'on examina au Synode de Dordrecht. Cette
 proposition étoit: *Quoties grave carnis peccatum admittitur, toties status*
justificationis & adoptionis amittitur: autant de fois que l'on commet
 quelque grief péché de la chair, l'état de Justification se perd: à quoi
 il fut répondu par ces Députés de l'Eglise d'Angleterre: *Non posse ho-*
minem ullo pacto actus divinos rescindere, quales sunt justificatio & adoptio
ex beneplacito Dei emanantes: Que l'homme ne peut en aucune sorte an-
 nuler les actes divins, tels que sont la justification & l'adoption qui pro-
 cede du bon plaisir de Dieu. Ils prétendent donc contre les Remontrants,
 qui sont revenus sur ce point à la doctrine des Catholiques, que l'hom-
 me ne sauroit faire par aucun crime, qu'ayant été une fois justifié, Dieu
 ne le regarde toujours comme étant juste & enfant de Dieu".

« Aussi a-ce été le résultat de ce Synode, qui a défini ce point par
 l'avis de tous les Députés des Eglises Calviniennes, comme nous l'avons
 déjà fait voir: *Qu'il peut arriver, & qu'il arrive assez souvent, que les*
 Sur le cin- R. qu'une point de doctrine. cap. 4. 5. 6. *fideles soient emportés en des péchés énormes; mais que ce n'est jamais jus-*
ques à décheoir de la grace d'adoption, & de l'état de la Justification. Sed
non usque eò, ut gratiâ adoptionis & statu justificationis excidant".

Il faut que ce Ministre, qui fait un si grand crime à l'Auteur du *Renversement de la Morale* d'avoir omis, à ce qu'il prétend, le mot de *totallement*, comme si sans cela on ne pouvoit proposer sincèrement leur doctrine, fasse le même reproche à ce célèbre Synode de toutes leurs Eglises; puisqu'au regard de la grace de l'adoption & de l'état de la Justification, sans s'amuser au mot mystérieux de *totallement*, il dit simplement *qu'il n'arrive jamais que les vrais fideles déchéent de la grace d'adoption & de l'état de la Justification, lors même qu'ils se laissent emporter en des péchés énormes.*

On voit par - là combien est pitoyable ce que ce Ministre, dit pour montrer qu'on a mal réfuté cet adoucissement. "*Je fais bien*, dit-il, *qu'ailleurs*, il veut réfuter cet adoucissement; parce que cette grace, selon nous, *consiste in indivisibili*, comme on parle dans les Ecoles; c'est-à-dire, qu'elle ne peut avoir de plus ni de moins. Mais c'est confondre la grace ou l'amour de Dieu avec tous ses effets. Il est vrai, qu'un des effets de cet amour, qui est le pardon de nos offenses, ne peut avoir de plus ni de moins; mais il n'en est pas de même de l'amour de Dieu & de plusieurs autres effets, que cet amour produit au dedans de nous; comme la sainteté, la consolation & la gloire. Ainsi, les fideles pourront perdre plus ou moins de cet amour & de ses effets; mais non pas les perdre totalement".

Il n'y a rien en tout cela, ni de sincère ni de raisonnable. C'est lui-même qui confond quelques effets particuliers de la Sanctification, dont il ne s'agit point dans ce Chapitre, avec la grace de la Justification & d'adoption, qui rend Justes & enfants de Dieu, de laquelle seule il s'agit. Car ce qu'on avoit à prouver, selon le titre du Chapitre, est, que, dans la *Doctrine des Calvinistes*, les fideles qui tombent en des crimes énormes, demeurent nonobstant ces crimes, Justes & enfants de Dieu. Or on avoit expliqué dès l'entrée de ce Chapitre, ce qu'ils entendent par les mots de fideles & de Justes; savoir, ceux qui sont justifiés par la foi qui les revêt de la justice de Jesus Christ: & on avoit déclaré, que c'est dans leur sens qu'on prendroit ces mots en les combattant. Il est donc clair, par la propre confession de ce Ministre, que le mot de *totallement* ne peut avoir lieu dans cette dispute, si la grace de la Justification par la foi, comme l'entendent les Calvinistes, ne peut avoir de plus ni de moins. Or cela est indubitable, comme leurs Auteurs le reconnoissent en termes exprès. *C'est une des propriétés de la justification par la foi*, dit Windelin, *qu'elle est égale en tous les justifiés, parce que Dieu impute à tous également la justice de Jesus Christ, que cette foi s'approprie, quoique la foi soit plus forte dans les uns, & plus foible dans les autres.*

III.
C L A S.
N^o. VII.

Rép. Som.
pag. 17.

Christ.
Theol. lib.
1. cap. 24.

III. Il seroit donc ridicule au regard de cette grace de la Justification , de
 CLAS. dire, *que les plus grands crimes n'en font pas déchoir totalement* ; parce
 N°. VII. que cela supposeroit qu'il y auroit du plus & du moins dans cette grace ; ce qu'ils nient.

Et cependant c'est à cet état de la Justification , qu'il faut uniquement s'arrêter dans cette dispute , parce que c'est de-là qu'ils font dépendre absolument & infailliblement le salut ; & qu'ils ne fondent que sur la certitude qu'ils croient avoir de leur Justification , la persuasion où ils sont , comme d'une vérité de foi , qu'ils seront certainement sauvés.

Voilà tout ce que ce Ministre a pu trouver de chicaneries , pour donner quelque couleur à ce reproche qu'il fait à l'Auteur du *Renversement de la Morale* , d'avoir déguisé leur doctrine afin de la rendre odieuse. Et quoiqu'il l'ait si mal prouvé , que tout ce qu'il dit sur ce sujet ne fait que confirmer qu'on l'a rapportée très-sincèrement , il ne laisse pas de triompher , & de tirer de toutes ces fausses preuves cette conclusion précise : *Il est donc visible* , dit-il , *que l'Auteur n'a fait que déguiser l'état de notre dispute , & la vérité de nos sentiments , afin de pouvoir trouver quelque sujet de nous quereller , & de s'emporter dans ces vastes & ennuyeuses déclamations , qui font plus des trois quarts de son ouvrage.*

Rép. Som.
 pag. 18.

En vérité , il est difficile de ne pas avoir de l'indignation de cette manière d'imposer au monde. Il avance sans raison , & contre sa propre conscience , *qu'on a déguisé leur doctrine afin de la rendre odieuse* , quand on a dit , que , selon eux , *les crimes les plus énormes* , tels que sont l'idolâtrie , l'homicide , la fornication , l'adultère , l'inceste , *n'empêchent pas que les fideles qui les commettent ne demeurent Justes & enfants de Dieu* ; & bien loin de faire voir qu'on leur a imposé en cela , il est obligé de reconnoître dans toutes les raisons qu'il apporte pour prouver ce déguisement , que c'est - là en effet leur doctrine. Il tâche seulement d'alléguer divers prétextes , pour empêcher que nous n'en soyons épouvantés. Et cependant , il reprend hardiment , à la fin de tout cela , son accusation d'imposture & de mauvaise foi , comme s'il l'avoit bien justifiée , & qu'il n'eût plus qu'à recueillir le fruit de sa victoire. Il veut qu'il soit visible , que l'Auteur du *Renversement de la Morale* n'a fait que déguiser l'état de la dispute & de la vérité de leurs sentiments , pour avoir sujet de les quereller ; & il pense s'être délivré de la peine de répondre à la plus grande partie de ce livre , en disant en l'air , que *ce sont de longues & ennuyeuses déclamations* , auxquelles l'Auteur n'a eu lieu , à ce qu'il prétend , de se laisser emporter , qu'en déguisant leurs sentiments.

Voilà des méthodes fort abrégées pour réfuter sans peine les ouvrages les plus solides. Quand on aura représenté avec force les impiétés d'une méchante

méchante doctrine, il suffira de dire, *que ce sont de longues & ennuyeuses déclamations.* Quand on aura examiné avec soin les passages de l'E-CLAS. criture qui condamnent ces impiétés ; au lieu de répondre à ces passages, on se contentera de donner le nom de déclamations ennuyeuses aux explications les plus solides de la parole de Dieu. Ce que j'admire est, que ce Ministre de Languedoc ait assez bonne opinion de soi-même, pour prétendre qu'il n'a qu'à le dire, & qu'on l'en croira sur sa parole. Pour le détromper de cette pensée, voici le parti qu'on lui propose. Qu'il prenne quatre ou cinq de ces prétendues déclamations : on lui en laisse le choix. Mais qu'il les propose dans toute leur étendue, afin qu'on en puisse mieux juger. Et s'il peut prouver que ce ne sont que des déclamations, qui n'ont rien de solide, & qui même ne sont fondées que sur un infidelle déguisement de l'état de la dispute, on abandonne tout l'ouvrage, & on consent qu'il soit traité, comme le livre du monde le plus méprisable.

C H A P I T R E IX.

Qu'on a très-bien prouvé, par la dispute des Calvinistes avec les Arminiens, & par le Synode de Dordrecht, qu'ils ont regardé l'inamissibilité de la justice, comme un des principaux points de leur Religion.

JE crois avoir pleinement satisfait jusqu'ici, à ce que j'ai principalement entrepris dans cette réfutation du Ministre de Languedoc, qui est, de faire voir, qu'il n'a pu rien opposer au *Renversement de la Morale*, qui n'ait été détruit par avance dans cet Ouvrage même. Car on a vu qu'il n'a pu trouver d'autres chicaneries, pour empêcher que leur doctrine ne paroisse aussi abominable qu'elle est, que celles qui ont déjà été employées par d'autres Calvinistes, & dont on a découvert l'illusion, dans le Livre même auquel ce Ministre prétend répondre.

Il ne sera pas plus difficile de faire la même chose sur un autre point qu'il conteste, quoique foiblement.

Il se plaint, qu'on leur impute mal-à-propos, d'avoir fait de leur sentiment, touchant l'inamissibilité de la justice, *un des principaux points de leur Religion, & un point capital de leur Doctrine.*

Mais, par une mauvaise foi qui lui est ordinaire, il dissimule que ces termes mêmes sont pris de leurs principaux Auteurs. Et ainsi, pour faire voir à tout le monde, que ce n'est point mal-à-propos, mais avec très-

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

H

III. grande raison , qu'on leur a attribué d'avoir fait , de ce sentiment monf-
 CLA S. trueux , *un des principaux points de leur Religion , & un point capital de*
 N°. VII. *leur Doctrine* , il ne faut que représenter ici une partie de ce qu'on a dit
 sur ce fujet , dans ce second chapitre , auquel il prétend répondre.

Renverse-
 ment de la
 Morale. liv.
 2. ch. 11. p.
 104.

“ Liv. II. Chap. 2. *Qu'il paroît , par les contestations que les Calvinistes ont eues avec les Arminiens , & par le Synode de Dordrecht , que la doctrine représentée dans le chapitre précédent , est le sentiment commun de cette Secte , & un des points principaux de leur Réformation.*

Ce sont ceux
 qu'on a de-
 puis appel-
 les Armi-
 niens.

„ Je ne doute point que la seule proposition de cette doctrine , ne la fasse paroître horrible à ceux qui ont quelque sentiment de Religion. Mais on s'imaginera peut-être , que ce n'est que par rencontre qu'ils l'enseignent , sans y avoir grande attache ; & qu'ainsi , on n'a pas raison de la reprocher à tout le Corps. Ce seroit ce qu'il y auroit à dire de plus favorable pour eux , s'il étoit vrai. Mais , pour s'assurer du contraire , il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé dans cette dispute , si longue & si échauffée , qu'ils ont eue , au commencement de ce siècle , avec quelques Ministres de Hollande , qui prirent le nom de Remontrants , & qu'ils chasserent enfin de leur Corps , après avoir condamné leur sentiment dans le Synode de Dordrecht.

Car cette célèbre contestation , qui a divisé leurs Eglises du Pays-Bas , & qui a fait naître un schisme qui dure encore , ne regardoit que cinq points , dont le dernier étoit , de la persévérance des Fideles. . . .

La doctrine des Remontrants , sur ce dernier point , étoit renfermée dans ces deux propositions , qu'ils présenterent au Synode de Dordrecht. *Les vrais Fideles peuvent déchoir de la vraie Foi , & tomber en des péchés qui ne peuvent subsister avec la vraie Foi justifiante : & non seulement cela se peut faire , mais cela arrive souvent. Les vrais Fideles peuvent , par leur faute , tomber en des péchés honteux , & des crimes énormes ; persévérer dans ces péchés , & y mourir ; & ainsi déchoir finalement , & périr.*

Mais leurs adverfaires , qu'on appelloit les Contre-Remontrants , représenterent en ces termes , dans la Conférence de la Haye , de l'an 1611 , la doctrine contraire des Eglises Réformées. *Nous prouverons , dirent-ils , par les Ecritures , que , quoique ceux qui ont été entés en Jesus Christ , par la vraie Foi , & rendus participants de son Esprit vivifiant , puissent commettre des péchés énormes par l'imbécillité de la chair , ils sont tellement gardés de Dieu , qu'il est certain qu'ils ne perdront point cette Foi & cet Esprit vivifiant , ni totalement , ni finalement ; & que le fondement de cette espérance consiste dans le Décret immuable de l'Élection de Dieu ; dans la promesse certaine du Pere , dans son alliance gratuite , dans la garde fidelle , puissante & efficace de Notre Seigneur Jesus Christ , & dans la continuelle & perpé-*

tielle demeure du Saint Esprit en tous ceux qui ont été une fois régénérés.

On ne peut rien desirer de plus manifeste. Ils avouent, 1°. que les vrais Fideles, qui ont été entés en Jesus Christ, par la régénération, & rendus participants de son Esprit vivifiant, par la sanctification, peuvent tomber en de fort grands péchés; c'est-à-dire, qu'ils demeurent d'accord de cette partie de la supposition de leurs adversaires : *Verè Fideles possunt, suâ culpâ, in flagitia & scelera atrocia incidere.* 2°. Ils soutiennent, que, quoiqu'ils commettent ces péchés énormes, ils ne laissent pas d'être vraiment fideles, & vraiment sanctifiés; mais qu'il y a seulement quelque affoiblissement dans leur foi & dans leur sanctification. Et c'est ce qui leur fait dire, qu'en quelques crimes qu'ils tombent, ils ne perdront jamais totalement ni la Foi, ni le Saint Esprit qui donne la vie à l'ame. 3°. Pour ce qui est de la Justification, par l'imputation de la justice de Jesus Christ, il est encore plus clair, non seulement qu'ils demeurent justifiés, selon eux, mais même, que ces crimes ne leur font rien perdre de cette Justification, qu'ils appellent Evangélique, & à laquelle seule, ils attribuent tout le droit qu'on peut avoir au Royaume du Ciel; parce que, ne consistant, à ce qu'ils prétendent, qu'en ce que Dieu n'impute aucun péché à ceux à qui il impute la justice de son Fils, il faut nécessairement qu'elle soit égale en tous les justifiés. 4°. Et enfin, on ne peut douter, que, selon cette Théologie, un vrai Fidele, que la tentation emporte à commettre un meurtre, un adultere, ou un inceste, ou quelque autre crime, ne conserve toujours en son ame, parmi ces désordres, l'habitation du Saint-Esprit, qui vivifie & sanctifie tous ceux en qui il habite; puisqu'un des fondements de la persévérance que Dieu, comme ils veulent, a résolu de donner à tous les vrais Fideles, par un Décret immuable, est la continuelle & perpétuelle demeure du Saint Esprit, en tous ceux qui ont été une fois régénérés : *Continua perpetuaque Spiritus Sancti mansio apud omnes qui ab eo semel regenerati fuerint.*

Et ce qui fait voir combien cette opinion est constamment la doctrine des Eglises Prétendues Réformées, c'est que, quelque éloignement qu'en eussent les Remontrants, ils n'osèrent d'abord en parler, que comme d'une chose douteuse. *Il faudroit, dirent-ils, examiner plus à fond, par les Saintes Ecritures, si ceux qui sont vraiment Fideles, ne peuvent point perdre, par leur négligence, le commencement de l'être divin qu'ils ont en Jesus Christ; se rengager de nouveau dans l'amour du monde; se détourner de la sainte Doctrine qu'ils ont embrassée; faire naufrage de la bonne conscience, & déchoir de la Grace.*

Mais cette retenue, ou cette timidité ne fit que les rendre plus odieux, & donner occasion à leurs adversaires de les pousser plus har-

III.

CLAS.
N°. VIIWindel.
Christ.
Theol. lib.
I. cap. 25.Dans la fin
de l'Art. 5.
des Remon-
trants.

II. dimment, & de leur insulter, comme à des gens tout-à-fait indignes de la
 C L A S. qualité de Réformés. On laisse à juger, dirent-ils, dans la Conférence de
 N°. VII. la Haye, quelle opinion on doit avoir de ces Docteurs, qui doutent encore,
 Collat. Hag. pag. 366. & n'ont rien de certain dans ces principaux chefs de la Religion Réformée,
 dans lesquels ces Eglises ont été repurgées des erreurs de la Papauté; & s'ils
 peuvent porter avec justice le nom de Ministres Réformés. Nous ne pensons
 pas que cela peut être mis en doute, de ceux qui nieroient absolument la
 persévérance des vrais Fidéles (c'est-à-dire, l'assurance qu'ils prétendent
 qu'ont les vrais Fidéles, de ne perdre jamais la vraie Foi justifiante, ni
 la qualité d'enfants de Dieu, lors même qu'ils tombent en de grands
 crimes); & nous croyons que c'est pour cette raison, que nos freres n'ont
 osé dire franchement ce qu'ils pensoient sur ce point; parce qu'ils savoient
 bien, que, s'ils l'eussent fait, ils eussent montré clairement, qu'ils se séparoient
 des Eglises Réformées, en un des principaux chefs de la Réformation, qui
 a toujours été enseigné & défendu dans ces Eglises, contre le Papisme, par
 Ibid. tous les fidèles Docteurs. Et un peu après, ils ajoutent: Qu'il est indubitable
 que cette doctrine, de la persévérance des vrais Fidéles, selon qu'elle vient
 d'être expliquée, a toujours été tenue par toutes les Eglises vraiment Ré-
 formées, non seulement comme conforme à la parole de Dieu, & par con-
 séquent véritable, mais aussi pour le fondement de la vraie certitude du
 salut, sans laquelle il ne peut y avoir de vraie Foi".

On peut juger de-là, s'il y eut jamais de plus mauvaise foi que celle
 de ce Ministre. Il a la hardiesse de dire qu'on leur impose, quand on leur
 attribue d'avoir fait, de ce sentiment, un des principaux points de leur Reli-
 gion, & un point capital de leur Doctrine, comme si on avoit dit cela de
 foi-même. Cependant, qu'a-t-on fait autre chose sur cela, que rapporter
 ce que les plus grands partisans du Calvinisme ont soutenu dans les Pays-
 Bas? Est-ce donc que *primaria Religionis Reformatae capita*, qui sont les
 propres termes de ces Calvinistes, rapportés très-fidèlement en note,
 ne sont pas même quelque chose de plus fort, que ce qu'on a appelé en
 françois, en traduisant ces paroles, les principaux chefs de la Religion Ré-
 formée; & qu'unum ex *primariis Reformationis capitibus*, n'a pas été
 fidèlement traduit par, un des principaux chefs de la Réformation?

Il supprime de même ce qu'on a allégué que ces Auteurs disent encore,
 que c'est par cette doctrine, que leurs Eglises ont été réformées des erreurs de
 la Papauté; qu'elle a toujours été enseignée & défendue, contre le Papisme,
 dans toutes les Eglises vraiment réformées, par tous leurs fidèles Docteurs;
 & qu'il suffit d'en douter, lors même qu'on ne soutient pas expressément
 le contraire, pour être indigne du nom de Ministre Réformé. Y a-t-il la
 moindre ombre de bonne foi dans ce procédé? Et ceux qui ne font point

de conscience d'imposer si grossièrement à leurs Lecteurs , ne donnent-ils pas lieu de croire , que cette licence si excessive à avancer des faussetés grossieres , vient de la doctrine même que nous combattons ; & qu'étant persuadés que l'homicide , l'adultere & les autres crimes ne font pas décheoir de l'état de la Justification , ils ont perdu l'horreur que la Religion nous donne du mensonge & de l'imposture ; & qu'ainsi , n'étant pas retenus par la crainte que ces crimes ne leur fissent perdre la grace de Dieu , ils ne font pas difficulté de les employer , pour soutenir les sentiments de leur parti ?

La maniere dont il se tire du Synode de Dordrecht , est du même caractère. Il ne peut rien y avoir de plus considérable dans leur prétendue Réformation , que ce Synode ; puisqu'il fut composé de tout ce qu'ils avoient d'habiles gens dans l'Europe , hors les Ministres de France , qui n'y purent assister , mais qui confirmerent , l'année d'après , par leurs suffrages , tout ce qu'on y avoit décidé. Ainsi , rien ne pouvoit mieux faire voir quelle attache les Calvinistes ont à cette doctrine , & combien ils la jugent importante , que la décision solemnelle qu'ils en ont faite dans ce Synode : & c'est aussi la principale chose qu'on a traitée dans ce second chapitre , que ce Ministre examine ; mais il a eu si peur d'être accablé par cette preuve , que , par une dissimulation incroyable , il n'a pas seulement nommé une seule fois , dans tout son Livre , le Synode de Dordrecht. Il ne faut donc , pour empêcher qu'il ne trompe par-là les simples , que leur représenter ce qu'on a rapporté de ce Synode dans le *Renversement de la Morale*.

“ Quoi que pussent dire les Remontrants , & quelque forts que fussent les Ecrits qu'ils présenterent au Synode de Dordrecht , pour soutenir les deux points de leur opinion sur cet article ; l'un , que les vrais Fideles perdent la Foi & le Saint Esprit , en tombant en de grands péchés ; l'autre , qu'il se peut faire qu'ils meurent dans ces péchés , & qu'ainsi ils périssent éternellement , ils ne purent empêcher que l'un & l'autre ne fussent condamnés dans ce Synode , par tous les Ministres & les Théologiens qui y assisterent , tant des Provinces - Unies que des pays étrangers.

Car en voici les décisions sur le cinquieme point de doctrine , qui est de la persévérance des Saints.

Ce Synode , au quatrieme Canon , demeure d'accord de la supposition des Remontrants , qui est , que les vrais Fideles peuvent tomber , & tombent effectivement en de grands crimes. En voici les termes , selon la version françoise qu'ils en ont eux-mêmes faite.

Les vrais Fideles , disent-ils , non seulement peuvent être emportés de la chair , du monde & de Satan , à des péchés même grieux & atroces ; mais

III.
CLAS.
N°. VII.

Renverse-
ment de la
Morale. p.
109.

III. aussi quelquefois y sont emportés par une juste permission de Dieu ; ce que
 CLAS. démontrent assez les tristes chûtes de David , Pierre & autres saints person-
 N°. VII. nages mentionnés en l'Ecriture.

Ils expliquent , au cinquieme Canon , les effets de ces péchés dans les Fideles , d'une maniere qui peut tromper ceux qui ne sont pas accoutumés à leur langage ; mais qui ne fait que découvrir de plus en plus leur sentiment à ceux qui l'entendent.

Cependant , par tels péchés , ils offensent Dieu grièvement , & se rendent coupables de mort ; contristent le Saint Esprit ; rompent le cours de l'exercice de la Foi ; blessent très-grièvement leur conscience ; perdent par fois le sentiment de la Grace pour quelque temps , jusqu'à ce que la face paternelle de Dieu les éclaire de nouveau , quand , par une sérieuse repentance , ils retournent au bon chemin. Toutes ces paroles sont mystérieuses ; & tout ce qu'on y voit , quand on y regarde de près , est , qu'ils ont prétendu diminuer l'horreur de ce que les Remontrants combattoient dans leur doctrine , de la persévérance de tous les Fideles , lors même qu'ils tombent en de grands crimes ; mais sans en rien relâcher.

Ils disent que ces Fideles , en commettant ces crimes énormes , offensent Dieu grièvement , & se rendent coupables de la mort. Ce n'est pas de quoi il s'agit. On ne les accuse pas d'avoir ôté aux crimes que les Fideles commettent , la qualité de crimes , ni d'avoir nié que ce ne fussent des offenses de Dieu , qui rendent coupables de mort ceux qui les font ; mais on les accuse de vouloir , que , demeurant crimes , & crimes énormes , & Dieu en étant grièvement offensé , ils ne leur fassent pas néanmoins perdre la grace de la Justification , ni l'esprit d'adoption.

Ils disent , que ces crimes des Fideles contristent le Saint Esprit ; mais ils ne disent pas qu'ils le chassent de leurs ames , & qu'il cesse d'habiter dans une demeure que de si grands péchés en ont rendue indigne. Nous venons de voir qu'ils veulent , au contraire , que le fondement de la persévérance de tous les Fideles , soit la perpétuelle & continuelle demeure du Saint-Esprit , en tous ceux qui ont été une fois régénérés : *Continua perpetuaque Spiritus Sancti mansio apud omnes qui ab eo semel regenerati fuerint*

Ils disent que ces défordres interrompent l'exercice de la Foi ; ce qui est si éloigné d'avouer qu'ils font perdre la Foi justifiante , que c'est témoigner nettement , qu'ils croient tout le contraire ; puisqu'on ne dit point d'une chose qui n'est plus , que l'exercice en est interrompu.

Ils disent , que ces Fideles blessent grièvement leur conscience par ces crimes. Et cette confession ne fait rien ici pour eux ; mais elle nous est avantageuse d'ailleurs , en ce qu'elle détruit la chicanerie de quelques Calvinistes , qui avoient prétendu , que les Fideles ne péchoient jamais .

contre leur conscience : ce que ce Synode fait voir être faux , en demeu- III.
rant d'accord , que de vrais Fideles peuvent tomber en des crimes C L A S.
atroces ; & que , par ces sortes de crimes , ils blessent très-grièvement N°. VII.
leur conscience : *conscientiam gravissimè vulnerant.*

Ils disent enfin , que ces Fideles perdent quelquefois , par ces crimes , le sentiment de la Grace *pour quelque temps* ; ce qui suppose qu'ils ne perdent pas la Grace , mais seulement les consolations sensibles que la Grace donne : encore ne veulent-ils pas qu'ils perdent pour toujours le sentiment de la Grace , mais seulement pour un temps ; & même , que cela n'arrive que quelquefois : *Sensum Gratiæ nonnunquam ad tempus amittunt.*

Il n'y auroit donc rien de plus absurde , que d'alléguer les paroles de ce cinquieme Canon , pour prouver que ce Synode n'a pas décidé , *que l'état de justice où sont les Fideles , par l'imputation de la justice de Jesus Christ , peut subsister avec les plus énormes péchés , comme l'adultère , l'homicide , le blasphème , le reniement de la Foi* : comme si ce qui est dit dans ce Canon , étoit contraire à cette compatibilité des crimes des Fideles , avec l'état de la Justification : au lieu qu'il est clair qu'il la suppose , puisqu'il ne fait qu'expliquer ce que causent , dans les Fideles , des chûtes semblables à celles de David & de S. Pierre , qu'on fait assez avoir toujours été mis par les Calvinistes , au rang de ceux à qui ces chûtes , quelque grandes qu'elles aient été , n'ont fait perdre ni la Foi justifiante , ni le Saint Esprit.

Mais il n'est point de raisonnement ni de conséquence pour savoir quel est sur cela le sentiment de ce Synode. Rien ne peut être plus formel que la déclaration qu'il en fait dans le sixieme Canon , où il oppose la doctrine des Prétendus Réformés aux deux points de celle des Remontrants , qui soutenoient , d'une part , comme nous avons déjà vu , *qu'il y avoit de vrais fideles , qui commettoient des péchés , qui ne pouvoient subsister avec la foi justifiante* ; & de l'autre , *qu'il pouvoit arriver , que ces fideles persévérassent & mourussent dans ces péchés , & qu'ainsi ils périssent éternellement.*

Le Synode fait une décision contraire à ces deux dogmes.

Dieu , dit-il , *qui est riche en miséricorde , selon le propos immuable de l'élection , ne tire point du tout des siens le S. Esprit , même es tristes chûtes , & ne permet point qu'ils tombent si avant , qu'ils perdent la grace d'adoption , & l'état de Justification , ou qu'ils commettent le péché à mort ou contre le S. Esprit , & qu'étant délaissés du tout de lui , ils se précipitent en perdition éternelles.*

Peut-on rien desirer de plus clair , pour s'assurer du sentiment de ce Synode ? Il propose ce qu'il prétend que l'on doit croire de la persévé-

Synode national , de Dordrecht. mis en françois. p. 505.

64. L'IMPIÉTÉ DE LA MORALE

III. rance des vrais fideles , en deux membres séparés ; dont l'un regarde
 C L A S. l'assurance de leur salut éternel , & l'autre l'inaffissibilité , pour parler ainsi ,
 N^o. VII. de la Justification présente. Car il ne se contente pas de dire , que Dieu
 ne permet pas qu'ils commettent le péché à la mort , qui s'appelle au-
 trement le péché contre le S. Esprit , & qu'étant tout-à-fait abandonnés ,
 ils périssent éternellement. Mais il déclare de plus , que même , dans ces
tristes chûtes , comme il appelle ces grands péchés , par lesquels ils bles-
 sent très-grièvement leur conscience , Dieu ne leur ôte point entièrement
 le S. Esprit , & ne souffre point qu'ils tombent de telle sorte , qu'ils per-
 dent la grace d'adoption , & décheent de l'état de la Justification. *Spiri-
 tum Sanctum etiam in tristibus lapsibus , à suis prorsus non aufert ; nec eos
 usque eo prolabi finit , ut gratiâ adoptionis & statu Justificationis exci-
 dunt.*

Ils demeurent donc les Temples du S. Esprit , enfants de Dieu par l'a-
 doption , & justifiés par l'imputation de la justice de Jesus Christ , lors
 même qu'ils commettent des adulteres & des homicides , comme fit David ,
 ou qu'ils renient Jesus Christ , comme fit S. Pierre. Car c'est ce qu'il ap-
 pelle de tristes chûtes des fideles , qu'il soutient ne point empêcher qu'ils
 n'aient toujours en eux le S. Esprit , & n'être jamais telles , qu'elles les
 fassent décheoir de la grace de l'adoption , qui les rend enfants de Dieu ,
 ni de l'état de la Justification , qui fait qu'ils n'ont point à craindre que
 Dieu leur impute aucun péché.

Actes du
 Synode de
 Dordrecht
 mis en fran-
 çois , par Ri-
 chard Jean
 de Nérée,
 & c.

En voilà plus qu'il n'en faut pour convaincre les personnes les plus
 opiniâtres. Mais ce qui fait encore mieux voir l'attachement qu'ils avoient
 à cette méchante doctrine , c'est la maniere dont ils concluent ce qu'ils
 en avoient décidé , qui marque une résolution inébranlable de la soutenir ,
 quelques efforts que l'on pût faire pour la renverser. *Cette doctrine de
 la persévérance des vrais fideles & Saints , & de la certitude d'icelle ; la-
 quelle Dieu à très-abondamment révélée en sa parole , à la gloire de son nom
 & à la consolation des ames pieuses , & laquelle il imprime au cœur des
 fideles , est telle , que la chair voirement ne la comprend point , Satan , la
 chair , le monde s'en rit ; les ignorants & les hypocrites en abusent , & les
 esprits erronés la combattent. Mais si est-ce , que l'Epouse de Jesus Christ l'a
 toujours aimée très-ardemment , & maintenue constamment , comme un tré-
 sor de prix estimable ; ce qu'aussi Dieu procurera qu'elle poursuive de faire ,
 contre lequel ne peut valoir aucun conseil , ni prévaloir aucune force. Au-
 quel Dieu Pere , Fils & Saint Esprit , soit honneur & gloire , à tout ja-
 mais. Amen.*

J'espere que tout le monde verra , dans la suite de cet ouvrage , combien
 c'est faussement qu'ils osent dire , *que le S. Esprit a très-abondamment
 révélé*

révélé tout cela dans sa parole, puisqu'au contraire il l'y a manifestement III. détruit en une infinité d'endroits, & que c'est encore un mensonge, en CLAS. quelque sorte plus palpable, d'affurer, comme ils font, *que l'Epouse de N°. VI. Jesus Christ a toujours aimé très-ardemment, & maintenu comme un trésor de prix inestimable*, cet étrange paradoxe, de la perpétuelle & continuelle demeure du S. Esprit dans tous les fideles, lors même qu'ils commettent des péchés horribles : car, à moins qu'ils ne nous donnent, pour la seule & unique Epouse de Jesus Christ, une Eglise inconnue & invisible, à qui ils puissent attribuer tout ce qu'il leur plaira, il est bien certain qu'ils ne prouveront jamais ce qu'ils avancent si insolemment ; puisque la véritable Epouse du Sauveur, qui a établi l'Empire de son Epoux par toute la terre, & qui lui a donné pour sujets les Rois & les Empereurs, n'a jamais regardé qu'avec horreur des erreurs si mortelles à la piété chrétienne, bien loin de les avoir aimées ardemment, & maintenues constamment comme un trésor d'un prix inestimable.

„ Mais il est avantageux que l'envie de faire valoir leurs songes les ait portés jusqu'à cet excès. On en voit mieux combien ils y sont attachés, & que rien n'est capable de les leur faire abandonner. ”

En vérité, si la supercherie se pouvoit excuser par l'avantage qu'on en tire, il faudroit pardonner à ce Ministre d'avoir supprimé tout cela : car assurément il en avoit besoin. Et il a bien vu, qu'en le rapportant il ne persuaderoit jamais, que c'est à tort qu'on leur impute *d'avoir fait, de leur sentiment* touchant l'alliance des crimes avec l'état d'un homme justifié, *un des principaux chefs de leur Religion, & un point capital de leur doctrine.*

C H A P I T R E X.

La même chose prouvée par les Ministres de France. Réfutation des chicaneries que le Sieur Bruguier emploie pour obscurcir cette vérité.

COMME les Ministres de France n'assisterent pas au Synode de Dordrecht, on a fait un chapitre exprès pour montrer qu'ils n'en approuverent pas moins toutes les décisions. On le prouve, premièrement, par ce qui fut arrêté sur cela au Synode national d'Alais dans les Cevenes, où il fut résolu que tous les Ministres jureroient, qu'ils consentoient à la Doctrine du Synode de Dordrecht, & qu'ils la défendroient de tout leur pouvoir jusques au dernier soupir. Et on a ajouté ensuite le témoignage

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

III. de leurs Théologiens de Saumur, en remarquant qu'il n'y en a point qui
 CLAS. se soient plus relâchés que ceux-là, sur le point de la prédestination & de
 N°. VII. la grace; puisqu'ils ont été jusques à embrasser, sur ce sujet, plusieurs opi-
 nions que les premiers Auteurs de leur secte avoient autrefois rejetées
 avec beaucoup d'aigreur; & que néanmoins ce sont ces mêmes Théolo-
 giens de Saumur contre qui d'autres, plus zélés pour le plus pur Calvinisme,
 ont tant déclamé, qui ont soutenu avec le même zèle que les Ministres
 de Hollande, l'inaffabilité de la justice dans leurs vrais fideles, lors même
 qu'ils tombent en des péchés très-énormes.

M. Bruguier s'étant résolu de ne pas dire un seul mot du Synode de
 Dordrecht, s'est bien gardé aussi de parler de la confirmation qui en
 fut faite l'année d'après, en 1620, dans ce Synode National des Cevenes.
 C'étoit une suite naturelle de sa dissimulation. Il ne falloit pas s'attendre à
 autre chose.

Mais il a cru devoir répondre aux Theses de Saumur, soutenues par
 le sieur Amirauld. Il commence à chicaner par une divination. On avoit
 gens dit, que quand Amirauld demeure d'accord, qu'il y a eu autrefois des
 & même de grands hommes, qui ont expliqué la persévérance de la foi,
 d'une persévérance qui pouvoit être interrompue, il a voulu apparemment
 marquer par là S. Augustin & ses Disciples. Ce Ministre veut, au contraire,
 que ce soit de Luther & de quelques prétendus Théologiens du même
 temps qu'il ait parlé, & non de S. Augustin, comme l'Auteur, dit-il,
se l'est pitoyablement imaginé. C'est toute la preuve qu'il en apporte.

Mais c'en est assez pour lui. Un terme de mépris est une raison déci-
 sive, à ce qu'il croit, pour un homme de son autorité. Cependant, comme
 on n'est pas obligé de s'y rendre, il n'y a point d'homme raisonnable qui
 ne reconnoisse que la pensée de l'Auteur du *Renversement de la Morale*
 est infiniment plus vraisemblable que la sienne: ces termes d'Amirauld, *fue-
 runt nonnulli olim, iique præstantissimi viri qui voluerunt, &c.* marquant
 bien plutôt un temps éloigné, comme celui de S. Augustin, qu'un temps
 aussi proche que celui de Luther.

Ce qu'il ajoute est encore pis. *J'avoue, dit-il, que, dans la seconde par-
 tie de ces mêmes Theses, il semble qu'il veuille mettre la persévérance de la
 foi parmi les principaux articles de la Religion; mais il y parle visiblement de
 la persévérance finale, opposée à cette autre erreur dont il a parlé, qui anéantit
 la certitude du salut, & non de la persévérance non interrompue, dont nous
 disputons présentement.*

Jamais réponse ne fut plus absurde. Le sieur Amirauld distingue deux
 sortes de persévérance: l'une qui peut être interrompue; & l'autre qui

ne l'est jamais. Il déclare qu'il est obligé de rejeter la première, & après en avoir apporté diverses méchantes raisons, il porte si loin cette inamissibilité de la foi justifiante, qu'il veut même qu'elle se puisse conserver en ceux qui, après avoir été vraiment fideles, abjurent la véritable Religion, & demeurent pendant quelque temps dans cette Apostasie, en prétendant que, pendant ce temps-là même, la foi justifiante n'a été qu'affoiblie en eux, & non entièrement éteinte, & qu'ainsi elle les a toujours rendus enfants de Dieu, & membres vivants de Jesus Christ.

III.
C L A S.
N°. VII.

De Perseve-
rantia fidei
pars prior.
n. 36.

Qui pourroit donc souffrir après cela une aussi déraisonnable prétention que celle de ce Ministre, qui voudroit nous persuader, que ce que dit Amirauld dans l'autre These à l'avantage de cette doctrine, comme étant une vérité nécessaire à salut, ne se doit entendre que de la persévérance qui se peut interrompre, laquelle il a auparavant rejetée, & non de la persévérance non interrompue, laquelle il a déclaré être celle qu'ils soutenoient?

Il est vrai que M. Bruguier a bien prévu qu'on ne se payeroit pas de cette défaite. C'est pourquoi il a eu recours à une autre. Outre, dit-il, qu'il ne dit pas positivement, qu'il faille mettre cette persévérance finale parmi les principaux articles de la Religion, mais seulement que les dogmes dont l'Ecriture parle très-souvent & très-clairement, comme celui de la persévérance finale, sont ordinairement comptés (solent referri) entre les principaux articles: ce qui ne marque pas que la chose soit toujours ainsi.

Réponse
Sommaire
p. 21.

Il est bien aisé de juger ce différent. Il ne faut que rapporter à notre ordinaire, ce qui a été dit sur ce sujet dans le *Renversement de la Morale*, & on verra si ces Théologiens de Saumur pouvoient dire plus positivement qu'ils ont fait, que ce dogme dont nous parlons, doit être mis entre les principaux articles de leur Religion.

Ils proposent dans la dernière de ces deux Theses de la Persévérance de la foi, ce que disent les Remontrants: *Que cette doctrine de la persévérance des fideles, selon qu'elle vient d'être expliquée, n'est pas nécessaire à salut, parce qu'elle ne se trouve pas dans les Confessions de foi des Eglises Réformées; ou que si elle s'y trouve, ça été une témérité que de l'y mettre, parce qu'elle n'est pas nécessaire à salut.* Et ils répondent à cela d'une manière qui fait bien voir, qu'ils regardent cette doctrine comme un des principaux points de leur prétendue Religion; car ils nient l'un & l'autre membre de l'objection de leurs adversaires. Ils disent sur le premier, qu'il est manifeste que ce dogme de la persévérance des fideles, nonobstant les crimes qu'ils commettent, se trouve dans leurs Confessions de foi. *Certe confessionibus Ecclesiarum nostrarum dogma istud explicatum esse patet est.*

Renverse-
ment de la
Morale pag.
119.

III. “ Et ils soutiennent sur le second , que les Auteurs de ces Confessions, **CLAS.** qu'ils prétendent avoir été d'excellents serviteurs de Dieu , ont rendu un **N°. VII.** grand service à l'Eglise , en mettant ce dogme au nombre de ceux qui composent leur créance : & ils en apportent trois raisons. *La première* , disent-ils , est , que des choses que l'Ecriture nous enseigne , les unes s'y trouvant plus obscurément , & en moins de lieux , & les autres plus clairement , & presque par-tout , & la coutume étant de mettre entre les principaux articles de la Religion , les dogmes qui se trouvent ainsi dans l'Ecriture d'une manière très-claire , il n'y en a guère qui y soit plus-clairement & plus souvent , que celui que nous défendons dans ces Thèses de la Persévérance de la foi. *La seconde est* , que l'on doit regarder comme les principaux points de la Religion , ceux qui servent à relever la miséricorde de Dieu , & à donner de la consolation aux hommes ; & que ce dogme , de la certitude que chaque fidele a de la persévérance dans la vraie foi , sert beaucoup à l'un & à l'autre. *La troisième est* , que si personne n'avoit disputé aux fideles la certitude qu'ils ont de leur persévérance dans la foi , il n'auroit peut-être pas été nécessaire que l'Eglise décidât une chose , sur laquelle nul vrai fidele n'auroit jamais eu aucun doute ; mais que le diable ayant travaillé avec tant d'ardeur , presque dès le commencement de l'Eglise , à renverser en ce point la pureté de sa foi & la consolation des fideles , rien ne pouvoit être plus à propos , que ce qu'ont fait d'excellents serviteurs de Dieu , lorsqu'ils ont tâché de remédier à ces deux maux par des Décrets authentiques. C'est pourquoi aussi nous ne craignons point d'affirmer comme une chose indubitable , que l'on doit attribuer à une providence particulière du S. Esprit , de ce que , dans ces derniers temps où ces disputes se sont échauffées avec plus d'aigreur que jamais , & ont mis l'Eglise en grand péril , on a défini , par autorité publique (c'est-à-dire , par le Synode de Dordrecht) cette doctrine de la certitude qu'ont tous les Elus (ce qui est la même chose que tous les vrais fideles , selon les Calvinistes) qu'ils persévéreront infailliblement dans la foi justifiante , & que nulles tentations ne les en feront déchoir. ”

“ Quand il s'agiroit de la divinité de Jesus Christ , ou de quelqu'autre des plus grands mysteres de la Religion Chrétienne , en parleroient-ils plus fortement , & avec plus de confiance , que de ce dogme pernicieux de l'inamissibilité de la justice en tous ceux qui ont été une fois régénérés , dans quelques crimes qu'ils tombent ? Il n'y a rien de si clair dans l'Ecriture , s'ils en sont crus , ni qui s'y trouve plus souvent ; ce qui néanmoins est si faux , qu'on y voit presque par-tout le contraire , comme nous le montrerons dans la suite. La présomption damnable qu'ils inspi-
ent à leurs prétendus fideles , qu'en se souillant par des péchés énor-

mes, ils ne laissent pas d'être toujours Justes & saints, & très-assurés de III. leur salut, passe auprès d'eux pour une consolation toute divine, qu'on C L A 6. ne leur peut ravir sans ruiner la Religion. Leur audace va jusqu'à sou-N°. VII. tenir, que nul homme qui ait cru comme il faut, *qui verè credidisset*, n'a jamais douté que le salut ne lui fût assuré, de la manière qu'ils l'expliquent. Et afin qu'on ne leur objecte pas les Saints Peres, qui détruisent tous cette monstrueuse opinion, ils s'en croient quittes pour dire, que c'est, que le diable n'a travaillé avec tant d'ardeur à quoi que ce soit, presque dès le commencement de l'Eglise, qu'à corrompre en cela la pureté de la foi, & à ôter cette consolation aux fideles. Et de tout cela ils concluent deux choses : L'une, que les Auteurs de leur prétendue Réformation, qu'ils appellent d'excellents serviteurs de Dieu, ont rendu un grand service à l'Eglise, d'avoir établi ce dogme par leurs nouvelles Professions de foi, comme étant un des points les plus importants de la Religion : *Dogma quod debeat inter præcipuos Religionis articulos referri*. L'autre qu'ils sont très-assurés que c'est un effet particulier de l'amour du S. Esprit envers leurs Eglises, de ce qu'il n'a pas permis que l'opinion des Arminiens, qui vouloient, *que les fideles perdissent la foi justificante en commettant de grands crimes*, y fût tolérée ; mais qu'il a fait définir le contraire par l'autorité publique de leur Synode général. ”

Il n'est pas besoin de rien ajouter à cela, pour juger du nom que mérite la solution de ce Ministre. Car que pouvoit-il faire de plus injurieux à son confrere, que de vouloir, qu'ayant entrepris de montrer, que leur doctrine de la persévérance de la foi non jamais interrompue, est de nécessité de salut, il se soit servi d'une preuve dont il eût reconnu lui-même qu'on ne pouvoit conclure raisonnablement que cela fût ?

C H A P I T R E X I.

Réponse à l'argument du Ministre, pris de ce que les Calvinistes ont toujours offert leur Communion aux Luthériens. Que cela prouve seulement, qu'il y a plus de politique que de religion dans leur Réformation prétendue.

IL est donc clair que ce n'est point l'Auteur du *Renversement de la Morale*, qui ait dit de lui-même, que ce dogme de l'inaffabilité de la justice, en quelque crime qu'un Fidele puisse tomber, étoit mis par les Calvinistes, entre les principaux points de leur Religion ; mais qu'il n'a fait que rapporter

III. ce qu'eux-mêmes ont dit, en traitant les Arminiens d'indignes de passer
 C L A S. jamais pour Ministres Réformés; parce qu'ils ne demeuroient pas d'accord
 N°. VII. de ce dogme impie. Et cela étant, ce qu'allegue M. Bruguier, *que la Communion qu'ils ont toujours voulu entretenir avec les Luthériens, qui leur sont contraires sur cet article, fait bien voir à toute la terre qu'ils ne l'ont jamais regardé comme un point capital de leur doctrine*, ne peut pas empêcher qu'il ne soit convaincu de mensonge, par le témoignage de ceux de la secte, qui ont appelé ce dogme, *unum ex primariis Reformationis capitibus*; & fait voir seulement à toute la terre, qu'il y a plus de politique que de religion dans la Prétendue Réformation des Calvinistes, & qu'ils ont toujours eu grand soin d'accommoder leurs sentiments à leurs intérêts. Car en peut-on porter un autre jugement, quand on considère la différente manière dont ils parlent des mêmes choses; quand ils ont voulu pousser les Remontrants, & quand ils veulent flatter les Luthériens?

Ayant trouvé que les premiers n'étoient pas encore si forts qu'on ne les pût facilement détruire, vu principalement que le Prince Maurice, qui étoit tout-puissant dans les Provinces-Unies, étoit porté à les exterminer; parce que de fort habiles gens, qui avoient voulu balancer son autorité, en soutenant contre lui celle des Etats & la liberté des peuples, s'étoient déclarés pour les opinions des Remontrants, ils n'ont usé d'aucun tempérament avec eux. Ils se sont moqués des propositions que ces Remontrants leur ont faites plusieurs fois, de se tolérer mutuellement les uns les autres. Ils ont prétendu, que les dogmes dont il s'agissoit étant des principaux articles de leur Religion Réformée, on ne devoit point avoir de communion avec ceux qui les combattoient. Ils l'ont soutenu en particulier du cinquième Article, qui regardoit la persévérance des fideles, & ils leur ont déclaré, *qu'ils étoient indignes de porter la qualité de Ministres Réformés, s'étant séparés des Eglises Réformées dans un des principaux Chefs de la Réformation, qui avoit toujours été enseigné & défendu dans ces Eglises contre le Papisme, par tous les fidèles Docteurs*. Et ce fut, en effet, à quoi se termina cette dispute; les Remontrants ayant été condamnés par le Synode de Dordrecht, & chassés de leurs Eglises, sans avoir aucun égard à la tolérance qu'ils demandoient.

Mais, au regard des Luthériens, d'autres vues temporelles leur ont fait avoir d'autres sentiments, ou du moins parler un autre langage. Ils ont considéré, que parmi les nouvelles Religions, nulle ne faisoit un corps si puissant que la Luthérienne. Qu'ainsi, il leur étoit fort important d'y pouvoir être unis; parce que ce leur pourroit être, en plu-

leurs rencontres, une puissante protection. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner, si les Calvinistes de *Rintel*, trouvant les Luthériens de Mar-
 bourg plus accommodants que les autres de cette secte, qui ont toujours
 refusé de s'unir avec les Sacramentaires, ils furent assez politiques pour
 leur déclarer, que le point de l'inamissibilité de la justice, sur lequel ils
 ne s'étoient pu accorder, ne devoit pas empêcher leur communion
 mutuelle. Tout cela prouve que les articles de leur Religion leur sem-
 blent plus ou moins importants, selon leurs divers intérêts. Et la ma-
 niere dont ils ont agi sur le point de l'Eucharistie avec ces mêmes
 Luthériens, & avec les Catholiques en est une grande confirmation.
 L'esprit de schisme, qui les a portés à se séparer de l'Eglise Romaine,
 leur a fait prendre d'abord la matiere de l'Eucharistie pour le prin-
 cipal sujet de leur séparation. Et comme, au contraire, ils ont désiré se
 pouvoir joindre aux Luthériens, pour être plus forts contre les Catho-
 liques, quoique Luther les eût traités de *diabes & d'archidiabes*, pour
 avoir nié la réalité, il n'y a point de bassesse que cette considération
 politique ne leur ait fait faire pour parvenir à cette union.

Il ne faut que lire ce qu'on a représenté, sur cela, dans le premier
 Livre du second Tome de la Perpétuité. On y a fait voir qu'elle les a
 portés à déclarer, contre leur propre conscience, que le différent entre
 Luther & Zwingle, sur le sujet de l'Eucharistie, n'étoit qu'une dispute
 de mots : qu'elle les a engagés à employer toutes sortes d'équivoques,
 pour persuader à Luther même, qu'ils étoient d'accord avec lui ; & à
 signer de prétendus Traités d'union, pleins de déguisements & d'artifices
 indignes de Chrétiens.

Mais comme ils n'ont pas réussi par cette voie, leurs fourberies n'ayant
 pu persuader aux Luthériens qu'ils ne fussent en effet ennemis de la
 présence réelle, quoiqu'ils feignissent de ne la pas rejeter, ils ne se sont
 pas rebutés pour cela. Ils ont tenté un autre moyen d'union, qui est,
 que les uns & les autres se tolérassent dans leurs divers sentiments ; &
 c'est sur quoi fut fondée l'union qu'ils firent avec les Luthériens en 1631,
 au Synode National de Charenton, que Daillé a défendue avec tant
 de zele, en soutenant, que, quoiqu'ils fussent persuadés que l'opinion
 des Luthériens détruisoit la vérité de la nature humaine de Jesus
 Christ, ils pouvoient néanmoins la tolérer, comme n'ayant point de ve-
 nin. Et quand on les a pressés de dire, quel plus grand venin ils pou-
 voient trouver dans la doctrine des Catholiques, ils ont été réduits à
 dire ; que c'est que les Catholiques adoroient Jesus Christ dans l'Eucha-
 ristie, & que les Luthériens ne l'y adoroient pas. Mais comme on leur
 a fait voir que ce seroit une impiété aux Luthériens de ne l'y pas adorer,

III. en croyant qu'il y est présent, & qu'il y en a au moins plusieurs entr'eux
 CLAS. qui l'y adorent, ils ont eu recours à la plus grande chicanerie qui fut
 N°. VII. jamais ; qui est, que l'adoration des Luthériens n'est que vaine, en ce
 qu'ils croient que Jesus Christ est sous le pain & avec le pain, quoi-
 qu'il n'y soit pas ; mais que celle des Catholiques est une idolâtrie ; parce
 qu'ils adorent l'objet caché sous les especes du pain, qui n'est que du
 pain, quoiqu'ils s'imaginent que ce soit Jesus Christ ; & qu'ainsi ils ado-
 rent le pain : ce qui est une imposture grossiere ; l'adoration des Catho-
 liques, aussi-bien que celle des Luthériens, se terminant uniquement à
 Jesus Christ, qu'ils croient présent, & non point à un objet quelconque
 caché sous les especes du pain.

Je n'ai rapporté tout cela que pour faire voir, qu'il ne faut pas juger
 des vrais sentiments des Calvinistes, touchant ce qu'ils croient de plus
 ou de moins important dans les dogmes de leur Religion, par les fausses
 subtilités qu'ils se mettent dans l'esprit, quand ils veulent s'unir aux
 Luthériens, ou qu'ils s'obstinent à demeurer séparés des Catholiques. Et
 ainsi, que ceux de Marbourg aient fait tel accord qu'il leur aura plu
 avec les Luthériens de Rintel, cela ne sauroit empêcher, qu'on n'ait très-
 bien prouvé, dans le second & troisieme chapitre du second livre du *Ren-
 versement de la Morale*, par les témoignages exprès des plus célèbres
 Calvinistes, que la persuasion où ils sont, que leurs vrais fideles peuvent
 tomber en des crimes très-énormes, sans décheoir pour cela de l'état de
 la Justification, est le sentiment commun de cette Secte, & un des prin-
 cipaux points de leur Réformation prétendue.

L I V R E II

Contenant la Réfutation des fausses subtilités que ce Ministre emploie, pour éluder ce qu'on a allégué de l'Ecriture, contre leur dogme impie de l'innémissibilité de la justice, & la confirmation des contradictions des Ministres sur ce même point.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Qu'il n'y a rien de plus impie que la manière dont ce Ministre tâche d'accorder deux choses, qu'ils disent de la foi justifiante ; l'une, qu'elle est inséparable de l'obéissance à la loi de Dieu ; l'autre, qu'elle peut subsister avec les infractions les plus criminelles de cette même loi de Dieu.

LE dessein de cette Replique étant de faire voir combien les efforts que le Sieur Bruguier a faits, pour colorer, & pour soutenir l'impiété des dogmes que l'on a combattus dans le Livre du *Renversement de la Morale*, sont vains & inutiles ; je ne puis prendre pour cela une voie plus simple & plus naturelle, que de réfuter d'une part, toutes les fausses subtilités par lesquelles il a voulu éluder les passages de l'Ecriture, dont on s'est servi contre la doctrine des Calvinistes ; & de montrer de l'autre, qu'il a tâché vainement de justifier les contradictions que l'on leur a reprochées.

III.
C L A S.
N°. VII.

Ce sera le sujet particulier de ce second Livre, que nous commencerons par ce qui regarde l'Ecriture. Mais comme les passages qu'on a allégués sont réduits à certains chefs, & qu'ils entrent dans certaines preuves plus étendues, il faudra souvent reprendre la chose de plus haut, & répéter quelques-unes de ces preuves, pour les comparer avec la manière dont le Sieur Bruguier a tâché de s'en démêler ; ce qui donnera lieu de découvrir encore plus à fond, ce que ce dogme enferme d'horrible & d'impie.

Je ne puis mieux commencer cet examen, qu'en rapportant un paradoxe inoui, qui sert de principe à M. Bruguier, pour accommoder cette doctrine avec divers passages de l'Ecriture qu'on y avoit opposés.

Ce paradoxe est ; que, *lors même que les fideles commettent des adulteres & des homicides, ils ne laissent pas d'être censés obéir imparfaitement à*
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. K

III. Jesus Christ, selon l'expression de S. Paul, pour en faire les membres d'une débauchée. Il y en a qui souillent le lit nuptial de leurs tièdes : N°. VII. il y en a qui commettent des incestes dont les Payens mêmes auroient eu horreur : il y en a qui renient Jesus Christ, & qui jurent avec exécration qu'ils ne le connoissent point : il y en a qui font assassiner leurs amis mêmes, pour satisfaire leurs passions : il y en a qui font bâtir des Temples à des Idoles, & qui les adorent. Il faut donc que vous disiez de tous ces gens là, qu'en cet état même ils sont de ces brebis obéissantes, qui écoutent la voix de Jesus Christ, & qui le suivent de la manière qu'il a dit que ses brebis l'écouteront & le suivront. Il faut que vous disiez, qu'au milieu de toutes ces abominations, Jesus Christ est satisfait de leur charité, & de leur obéissance ; puisque tout cela n'empêche pas que la foi justifiante ne demeure en eux, & que la foi justifiante n'est jamais sans obéissance & sans charité ; *fides justificans non est sine charitate & obedientia.*

Cham. lib.
14. ch. 16.
n. 16.

3°. Voici un argument, dit Chamier, que Bellarmin n'a point vu par bêtise, ou qu'il a dissimulé par malice (c'est le style ordinaire de cet homme.) Quiconque a l'espérance du salut en Christ, se purifie comme Jesus Christ est pur. 1. Joan. 3. Or quiconque a la vraie foi, a cette espérance du salut. Donc quiconque a la vraie foi se purifie comme Jesus Christ est pur. Il n'est donc pas sans aucunes bonnes œuvres. Cette dernière conséquence est tout-à-fait ridicule. Car il n'avoit pas à prouver que la vraie foi ne pût être sans quelques bonnes œuvres ; cela est bien certain, puisque, selon l'Evangile, elle est elle-même une bonne œuvre. Mais il avoit à prouver que la vraie foi n'est jamais sans les actions qui peuvent faire dire d'un homme, qu'il pratique les bonnes œuvres comme le doit faire un véritable Chrétien : & c'est ce qu'il a dû conclure du passage de S. Jean. Car il seroit ridicule de s'imaginer, que, pourvu qu'un homme prie quelquefois Dieu, & qu'il fasse quelque petite aumône, en menant d'ailleurs une vie toute payenne, cela suffit pour avoir lieu de s'assurer qu'il est du nombre de ceux dont S. Jean dit, *qu'ils se purifient comme Jesus Christ est pur.* Mais quand on seroit assez hardi pour parler ainsi de certaines gens du monde, dont la corruption est moins visible, qui pourroit dire sans horreur, de celui qui souille la couche de son prochain, & qui le fait tuer pour cacher son adultere, qu'il se purifie comme Jesus Christ est pur ? Cependant il faut bien que les Calvinistes soutiennent ce blasphème, que les oreilles chrétiennes ne sauroient souffrir, ou qu'ils reconnoissent que Dieu les a frappés d'un esprit d'étourdissement, qui leur fait avancer ces maximes si contraires les unes aux autres, en disant d'une part : *Que personne n'est vraiment fidele, que celui qui se purifie comme Jesus Christ est pur ;* & de l'autre,

Qu'il peut arriver qu'un vrai fidele, demeurant fidele, se souille par ba- III.
dultere, & commette des homicides". C L A S.

Voilà à quoi M. Bruguier avoit à répondre : & il s'y trouve si peu N^o. VII.
empêché, qu'il ne croit digne que de mépris & d'injures, celui qui
leur a fait ces objections. « A voir, dit-il, la maniere emportée, dont Rép. Som.
„ l'Auteur pousse ce petit raisonnement de l'Ecole, on diroit qu'il a pag. 34.
„ quelque chose de pis que les convulsions. Il défie tout l'enfer en
„ corps de rien faire de mieux que les Calvinistes, pour renverser l'E-
„ vangile de Jesus Christ, & il s'écrie enfin, que nous ne pouvons di-
„ re sans horreur, ni soutenir sans un blasphème, que les oreilles chré-
„ tiennes ne sauroient souffrir, le sentiment que nous avançons. Et après
„ tout, quel est ce sentiment si horrible & si détestable? C'est que nous
„ soutenons, que ni David, quand il tomba dans son adultere, ni S.
„ Pierre, lorsqu'il renia le Seigneur, ne perdirent point entièrement la
„ foi, qui fut véritablement offusquée, mais non tout-à-fait éteinte,
„ comme dit S. Bernard. Falloit-il s'emporter avec tant de fureur con-
„ tre un dogme, qui a été constamment prêché (comme nous verrons
„ ailleurs) par les anciens Docteurs de l'Eglise, & qu'on ne sauroit
„ tout au plus accuser que d'un excès de respect & de charité pour
„ ces divins héros ” ?

Avant que de passer plus avant, & de rapporter ce qu'ajoute ensuite
M. Bruguier, pour répondre en détail aux passages de l'Ecriture con-
tenus dans la preuve précédente, je ne puis m'empêcher de faire voir
en passant, combien ce discours contient de mensonges grossiers &
d'impostures visibles.

1°. On ne peut, sans une imposture manifeste, attribuer à S. Bernard
le dogme des Calvinistes, touchant l'inaffabilité de la foi justifiante,
puisque'il enseigne expressément le contraire dans le chapitre 4. du livre
des mœurs & du devoir des Evêques. Car il prouve, par la parabole des
semences, qu'il y en a qui pourroient se sauver avec la foi qu'ils ont ;
(ce qui montre, dit-il, qu'elle étoit accompagnée de la charité, parce
que, sans la charité, il n'y a point de salut) & que la tentation ensuite
fait décheoir de la foi, de la charité, & du salut.

2°. C'est une ignorance de citer comme de S. Bernard, l'ouvrage de
Natura & dignitate divini amoris, où il est dit, que la charité fut seule-
ment offusquée en S. Pierre : & ainsi, quelque sens qu'ait cette parole,
comme elle n'est que d'un Auteur sans nom & sans autorité, il est ridi-
cule de s'en prévaloir, pour autoriser une opinion aussi impie, comme
est celle qui allie les plus grands crimes, avec l'état de la Justification.

3°. La maniere dont on les a confondus dans le huitieme livre,

III. sur ce qu'ils avoient eu la hardiesse de dire, que *S. Augustin étoit tout pour eux dans cette dispute*, doit convaincre tout le monde, qu'il n'y a rien de si visiblement faux, qu'un Ministre ne soit capable d'avancer sans rougir; puisque celui-ci ose dire encore, qu'on a grand tort de s'être emporté avec tant de fureur, contre un dogme qui a été constamment prêché par les anciens Docteurs de l'Eglise, & qu'on ne sauroit tout au plus accuser que d'un excès de respect & de charité pour ces divins Héros.

4°. Enfin, pour faire trouver de la fureur & quelque chose de pis que les convulsions dans le discours de son adversaire, il le falsifie, & substitue un autre dogme à la place de celui qu'on a appelé un blasphème, que les oreilles chrétiennes ne sauroient souffrir. Il suppose que ce qu'on a appelé ainsi en cet endroit est, que *ni David, quand il tomba dans son adultère, ni S. Pierre, lorsqu'il renia le Seigneur, ne perdirent pas entièrement la foi*. Ce qui est une fausseté manifeste, puisque même cette proposition peut être regardée comme Catholique, étant conçue en ces termes. Il ne s'agit point en cet endroit, de perdre ou de ne pas perdre entièrement la foi. Il s'agit de cet argument de Chamier, pour prouver que la vraie foi est inséparable de la charité & de la bonne vie.

Quiconque a l'espérance du salut en Christ, se purifie comme Jesus Christ est pur. 1. Joan 3. Or quiconque a la vraie foi, a cette espérance du salut. Donc quiconque a la vraie foi se purifie comme Jesus Christ est pur.

Il a plu à ce Ministre de dissimuler que c'étoit un argument que l'on tournoit contre eux-mêmes, par ces paroles qu'on a déjà rapportées :

Renvers. de la Morale. pag. 144. *Qui pourroit sans horreur entendre, que celui qui souille la couche de son prochain, & qui le fait tuer pour cacher son adultère, se purifie comme Jesus Christ est pur? Cependant il faut que les Calvinistes soutiennent ce blasphème, que les oreilles chrétiennes ne sauroient souffrir, ou qu'ils reconnoissent que Dieu les a frappés d'un esprit d'étourdissement, qui leur fait avancer des maximes visiblement contraires les unes aux autres, en disant, d'une part: Que personne n'est vraiment fidele, que celui qui se purifie, comme Jesus Christ est pur; & de l'autre: Qu'il peut arriver qu'un vrai fidele demeurant fidele, se souille par l'adultère & commette des homicides. Voilà ce que ce Ministre devoit avoir rapporté, s'il avoit quelque sincérité & quelque pudeur, avant que de dire fièrement: Et après tout, quel est ce sentiment si horrible & si détestable? C'est, s'il le lui faut apprendre encore une fois, de dire d'un homme qui se souille par le meurtre & par l'adultère, qu'il se purifie comme Jesus Christ est pur. Que les Calvinistes publient cette doctrine comme sainte tant qu'ils voudront, & qu'ils crient tant qu'il leur plaira qu'on ne peut s'élever contre, sans avoir quelque chose de pis que des convulsions, & que c'est s'emporter*

contre eux avec fureur que de la condamner, ils n'empêcheront pas ^{IIL} qu'on ne crie de son côté, que cette proposition qui leur paroît, tant ^{C L A S.} ils sont aveugles, une conséquence claire de l'Ecriture, est un blasphème ^{N°. VII} détestable, que les oreilles chrétiennes ne sauroient souffrir.

5°. Il use de la même supercherie, pour faire croire qu'on a eu grand tort de dénier tout l'enfer en corps, de faire quelque chose de mieux que les Calvinistes, pour détruire l'Evangile de Jesus Christ. Il veut qu'on ait dit cela, sur ce qu'ils soutiennent, que ni David, ni S. Pierre, ne perdirent pas entièrement la foi; ce qu'on a déjà vu être une fausseté manifeste. On n'a parlé de cette sorte, que pour tourner encore contre eux cet argument, par où Chamier prétend prouver qu'il ^{Renv. de la Morale pag. 142.} n'y a que celui qui a la charité, & qui observe les commandements, qui ait la vraie foi: *Quiconque, dit-il, est Disciple de Jesus Christ a la charité, selon ce qu'il dit lui-même en S. Jean 14. C'est en cela qu'on reconnoitra que vous êtes mes disciples, si vous avez de la charité les uns pour les autres: Or quiconque a la vraie foi, est disciple de Jesus Christ. Donc quiconque a la vraie foi, observe ses commandements.* ^{Cham. lib. 12. cap. 15. n. 18.}

Qu'ils passent donc plus avant (ajoute là-dessus l'Auteur du Renversement de la Morale) & qu'ils disent encore, suivant leurs principes: or il peut arriver, qu'un homme qui a la vraie foi, corrompe la femme de son frere, & le fasse tuer pour l'épouser. C'est donc une vérité de foi, que malgré un crime si noir, on doit dire de cet homme, qu'il observe les commandements de Dieu, & qu'il a la charité envers le prochain, à laquelle Jesus Christ a dit que l'on reconnoitroit ses Disciples.

Faut-il donc être furieux & avoir pris que des convulsions, pour s'écrier sur cela: Si c'est-là l'Evangile que les Calvinistes sont venus introduire dans le monde, ils se peuvent vanter que tout l'enfer en corps auroit de la peine à rien faire de mieux pour renverser l'Evangile de Jesus Christ; ou plutôt n'auroit-il pas fallu être entièrement insensible aux intérêts de Dieu, pour voir sans émotion un si horrible renversement de la Morale du Sauveur?

Cependant, ni M. Bruguier, ni M. Claude son Approbateur, ne sont point effrayés de cela. Ce n'est rien pour eux; que d'accorder deux propositions de leur Secte, qui paroissent directement contraires. L'une, que la vraie foi est inséparable de l'observation des commandements de Dieu. L'autre, que la vraie foi subsiste & demeure avec les plus grandes infractions de ces mêmes commandements de Dieu, telles que sont l'adultère, l'inceste, l'homicide, l'idolâtrie. Et c'est à quoi ils emploient cet étrange paradoxe, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, & qui leur sert de clef, pour expliquer à leur mode les passages de l'Ecriture.

III. 80 L'IMPIÉTÉ DE LA MORALE

C L. A S. Voici la maniere dont ils l'expriment. *L'on peut fort bien soutenir, N°. VII. disent-ils, que le fidele commettant ces crimes, obéit encore en quelque sorte, quoiqu'imparfaitement à la loi de Dieu, non quant à l'exécution du crime, mais quant au combat & à la répugnance de sa volonté.*

Réponse:
Sommaire
pag. 37.

C'est véritablement ici qu'il faut encore s'écrier, quand on devroit cent fois être traité de furieux & de frénétique, que tout l'enfer en corps auroit de la peine à mieux faire pour renverser l'Evangile de J. C.

L'Ecriture nous enseigne, que quiconque dit qu'il connoît Dieu, & qui n'observe point ses commandements est un menteur; que les brebis de Jesus Christ écoutent sa voix & le suivent, & qu'on ne peut être de ses vrais Disciples si on n'aime ses freres; c'est-à-dire, si l'on ne pratique le commandement de l'amour du prochain, que S. Paul dit comprendre toute la loi.

Les Calvinistes reconnoissent ces vérités, & les poussent même trop avant; parce qu'ils prétendent que toute foi qui n'est pas accompagnée de l'obéissance à la loi de Dieu, n'est pas seulement une foi morte & inutile pour le salut, ce que les Catholiques avouent; mais que c'est une fausse foi, différente d'espece, de celle qui est animée de la charité.

Mais comme leur Théologie est remplie de paradoxes qui s'entre-détruisent, leurs mêmes Auteurs qui enseignent, que la foi justifiante n'est jamais sans l'observation des commandements de Dieu: *Fides justificans non est sine charitate & obedientia*, veulent en même temps, par un égarment d'esprit inconcevable, que cette même foi justifiante se puisse trouver, & se trouve en effet, en des personnes qui violent la loi de Dieu, d'une maniere aussi criminelle que le font les fornicateurs, les adulteres, les incestueux & les meurtriers.

Et quand on les presse d'accorder des contrariétés si manifestes, & de nous dire comment il se peut faire que ces vrais fideles tombent dans ces crimes, sans être du nombre de ceux que Jesus Christ ne reconnoît point pour ses vrais Disciples, parce qu'ils n'obéissent pas à sa voix, & ne gardent pas sa parole, ils s'en tirent à leur mode; & pour allier ce que tout le reste des hommes croiroit inalliable, ils inventent une maniere d'obéir à la loi de Dieu qui peut convenir, selon eux, à leurs vrais fideles, dans le temps même qu'ils commettent des péchés énormes, & qui suffit aussi, à ce qu'ils croient, pour mettre ces fideles à couvert de tous les foudres de l'Ecriture, contre ceux qui n'observent pas les commandements de Dieu; c'est, disent-ils, comme nous avons déjà vu, que l'on peut fort bien soutenir que ces fideles fornicateurs, adulteres, ou meurtriers, commettant ces crimes, obéissent encore en quelque sorte.

*sorte, quoiqu'imparfaitement à la loi de Dieu, non quant à l'exécution III.
du crime, mais quant au combat & à la répugnance de la volonté. CLAS.
Nº. VII.*

Voilà une maniere d'observer la loi dont il faut reconnoître que la gloire de l'invention leur est due, puisqu'ils peuvent sans doute se vanter, que jusques à eux, elle n'est jamais venue dans l'esprit, non seulement d'aucun Chrétien, mais d'aucun homme raisonnable.

Car, qui auroit jamais pensé que David, en corrompant Berfabée, & en faisant tuer Urie, eût obéi en quelque sorte à ces deux loix de Dieu; *Non machaberis, Non occides*, sous prétexte qu'étant fidele, il n'a pu, à ce qu'ils croient, commettre ces crimes sans quelque combat & quelque répugnance de sa volonté?

Il est vrai qu'ils avouent, que n'obéir à la loi de Dieu qu'en cette maniere, c'est ne le faire qu'imparfaitement. Mais qu'importe cela, puisque quelqu'imparfaite que soit cette obéissance prétendue, ils soutiennent qu'elle suffit pour faire que leurs vrais fideles, que cette répugnance de la volonté n'empêche pas de commettre des crimes horribles, conservent toujours en eux la foi justificante, qu'ils disent être inséparable de l'obéissance à la loi de Dieu?

Ce seroit en vérité, avoir trop mauvaise opinion des hommes, que d'employer plus de discours pour réfuter une si pernicieuse rêverie. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer encore ici, que c'est l'ordinaire des Calvinistes, de juger extravagamment des actions des fideles, bonnes & mauvaises, sous prétexte de cette répugnance de la volonté, qu'ils supposent s'y trouver toujours, soit dans le bien, soit dans le mal.

Il veulent, au regard du mal, comme nous le venons de voir, que ne commettant aucun péché, à ce qu'ils prétendent, qu'avec quelque combat & quelque répugnance de leur volonté, cela leur suffise, en quelque désordre qu'ils tombent, pour n'être pas de ceux qui seront rejetés de Jesus Christ, pour n'avoir pas gardé ses commandements; parce qu'ils croient pouvoir soutenir, que pourvu que ce soit avec quelque peine que l'on commette les plus grands crimes, *on obéit en quelque sorte, quoiqu'imparfaitement, à la loi de Dieu.*

Et ils veulent de même, au regard du bien, que les plus grands Saints pendant cette vie n'en fassent jamais aucun, de quelque grace que Dieu les prévienne, & de quelque maniere qu'ils soient aidés par le S. Esprit; *Utrumque Spiritu Dei adjuventur*, dit Calvin, que ce ne soit avec quelque répugnance de la volonté qui vient de la concupiscence: & cela leur suffit, pour dire que les plus saintes actions des fideles sont de leur nature des péchés mortels, & qui méritent la damnation.

Ainsi cette prétendue *répugnance de la volonté*, leur sert à des usages
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. L

III. bien différents. C'est tantôt pour anéantir l'opération de Jesus Christ dans CLAS. les ames, en lui ôtant le pouvoir d'y rien produire qui ne soit souillé N°. VII. & digne de l'enfer : & c'est tantôt pour ôter aux crimes ce qui en doit donner plus d'horreur ; qui est le malheureux pouvoir de priver l'ame de l'habitation du S. Esprit, & de la remettre sous la tyrannie du démon. Par le premier, ils ralentissent la ferveur des bonnes œuvres que Dieu nous fait faire par sa grace ; puisque bien loin de nous permettre de croire qu'elles nous feront mériter le ciel, ils veulent que d'elles-mêmes, elles ne méritent que la damnation éternelle : & par le dernier ils facilitent la pente qu'a notre nature au vice, en faisant croire à leurs fideles, qu'ils ne sont pas tout-à-fait défobéissants à la loi de Dieu, en se laissant aller aux tentations qui les portent à la violer par des péchés très-énormes, pourvu que ce ne soit qu'après quelque résistance & quelque combat.

Monstrueuse Théologie, aussi injurieuse aux Saints que favorable aux criminels ! Quelque embrasé que fût S. Laurent du feu de l'amour de Dieu, qui, brûlant au-dedans, le rendoit comme insensible à la violence de celui qui le brûloit au-dehors, il ne faisoit rien dans ce triomphe de la foi sur la nature, qui ne fût, si nous en croyons ces calomniateurs des Saints, un péché digne, par soi-même, du feu éternel ; parce que cette patience toute chrétienne a pu n'être pas sans quelque combat de la chair contre l'esprit.

Mais quelque abominable au contraire, qu'ait été l'action de ce fidele de Corinthe, dont S. Paul dit que des Payens auroient rougi, ces Prétendus Réformateurs n'en paroissent guere épouvantés. Il leur suffit de supposer, que cela ne se fit pas sans quelque combat & quelque résistance de la volonté, pour en conclure, que ce nouveau Chrétien, souillant le lit de son Pere, avoit obéi en quelque sorte, quoiqu'imparfaitement, à la loi de Dieu, qui défend si sévèrement le péché détestable qu'il commettoit.

Qui ne craindroit, après cela, d'avoir affaire à des fideles Calvinistes, qui seroient instruits à fond de ces mysteres de leur secte, qu'on peut appeller *altitudines satanæ*, comme parle S. Jean dans l'Apocalypse ? S'il leur prenoit une tentation de se venger de quelqu'un qu'ils croiroient les avoir offensés, ils pourroient bien se résoudre à l'ôter du monde par le fer ou par le poison, sans s'en croire moins assurés du Paradis. Car il faudroit être un démon plutôt qu'un homme, pour se porter à ces excès sans en avoir quelque peine ; & il ne leur en faut pas davantage, pour ne point craindre d'être rejettés de Jesus Christ, comme n'observant pas ses commandemens, parce que cette maniere imparfaite de les observer, en

fatissant les passions les plus criminelles , les met à couvert de ce danger , & fait qu'ils sont assurés de demeurer Justes en assassinant le monde , & enfants de Dieu en faisant ce qui rendroit tout autre enfant du diable , selon cette parole de S. Jean : *Qui facit peccatum ex Diabolo est.* I I L
C L A S.
N°. VII.

De quelque communion que l'on soit , peut-on avoir quelque sens , quelque probité , quelque conscience , & n'être point touché de ce renversement horrible de la raison , de l'honnêteté , & de la Religion ? Cependant on ne peut soupçonner , ni que nous leur imposions , puisque nous ne faisons que rapporter les propres termes de l'Apologiste de leur Morale , ni que ce soit seulement la pensée d'un Ministre particulier , puisque M. Claude , le grand Défenseur de la prétendue Réformation nous assure au contraire , par une attestation authentique , qu'il n'y a rien dans ce livre qui ne soit conforme à la doctrine qui s'enseigne au milieu d'eux. Il faut donc prendre parti. On ne peut être Chrétien sans renoncer à de si honteuses dépravations de l'Evangile : & on ne sauroit y renoncer de bonne foi , sans dire anathème à ceux qui se sont vantés d'avoir repurgé l'Eglise des erreurs du Papisme , en détruisant son ancienne doctrine par ces nouveautés impies.

C H A P I T R E I I.

Que , par le propre avou de M. Bruguier , il n'y a point de crime , quant à la substance , quoique non quant à la maniere , que le fidele ne puisse commettre en demeurant Juste. Et qu'ils réduisent ordinairement cette maniere , dont ils veulent que le fidele ne soit pas capable , à l'impénitence finale.

LE second exemple que nous apporterons de la licence horrible avec laquelle M. Bruguier se joue de l'Ecriture , sera pris de ce qu'il dit sur le regne du péché dont parle S. Paul. Mais parce que ces vaines solutions sont fondées sur la distinction célèbre du péché régnant & des autres péchés , il est nécessaire de représenter ce qu'il en dit au commencement de la réponse au quatrième Livre , & de démêler d'abord diverses chicaneries , qu'il forme contre l'Auteur du *Renversement de la Morale*. Et c'est ce que nous allons faire dans ce Chapitre.

Jamais homme n'a mieux soutenu son caractère que M. Bruguier. Son humeur ou son intérêt le portent d'abord à quereller son adversaire ,

III. comme s'il avoit mal représenté leur doctrine. Il y mêle d'ordinaire quel-
 C L A S.
 N°. VII que déguisement, pour donner plus de couleur à ce reproche. Et, après
 tout cela, il se trouve contraint d'accorder lui-même ce qu'il avoit paru
 d'abord vouloir contester.

Tout ce que nous avons déjà vu de lui est de cet air. Mais il est
 encore plus marqué dans l'endroit dont nous venons de parler.

Rép. Somm. Dans ce livre, dit-il, l'Auteur fait semblant de vouloir réfuter une dis-
 pag. 55. tinction que l'on fait dans nos Ecoles, du péché régnant, qui n'est jamais
 dans le fidele, & du péché simplement habitant, dont les plus justes ici bas
 ne sont pas exempts. Néanmoins il s'arrête dans les quatre premiers Chapi-
 tres à faire voir, que nous ne faisons consister le péché régnant, que dans
 une impénitence finale.

Et après avoir tâché de prouver, qu'ils ne confondent point le péché
 régnant avec l'impénitence finale (ce qu'il ne fait point du tout, comme
 nous le montrerons) il est réduit à demeurer d'accord du capital de ce
 que l'on a prétendu faire voir dans tout ce livre, qui est, que par le
 moyen de cette distinction entre le péché régnant & le péché habitant,
 ils font accroire à leurs fideles, que, quoiqu'ils puissent tomber dans
 toutes fortes de crimes, hors le péché contre le S. Esprit, ils ne dé-
 chéent point en les commettant de l'état de la Justification.

Rép. Somm. " Au fond, dit-il, que prétend notre adversaire? Veut-il que nous
 pag. 58. disions que le fidele peut tomber dans toute sorte de péchés, hormis
 dans celui qui est contre le S. Esprit? On lui accordera ce qu'il demande,
 pourvu qu'il distingue les péchés d'avec leur maniere, & qu'il se sou-
 vienne, qu'on a déjà dit, qu'il n'est point de crime dont le fidele ne
 soit capable, quant à la chose, mais non au regard de la maniere: *par*
infirmas, sed dispar conscientia!, disoit S. Augustin; c'est-à-dire, que le
 fidele qui tombera dans les mêmes crimes qu'un impie, ne s'y portera
 point avec le même abandonnement; ce qui feroit le péché régnant, ni
 avec la même persévérance; ce qui fait l'impénitence finale. "

Pourquoi donc chicaner sur ce qu'on a dit dans ce livre, touchant leur
 distinction du simple péché & du péché régnant, puisque l'aveu qu'il fait
 ici comprend, en peu de paroles, tout ce qu'on y a voulu prouver?

C'est de quoi il est important de convaincre le monde, en rapportant
 cet endroit du *Renversement de la Morale*, qu'il confirme par cet aveu,
 mais qui fera toute une autre impression sur l'esprit, quand on le verra
 dans un plus grand jour qu'il ne peut paroître dans l'abrégé de ce Mi-
 nistre. Le voici. Le titre du 1^{er} Chapitre porte. *Ce que les Calvinistes en-*
 tendent par un péché régnant, qu'ils prétendent être seul incompatible avec
 l'état de la Justification. Qu'ils le réduisent ordinairement à l'impénitence
 finale.

“ La dernière modification ; & qui a le plus besoin d'être examinée , III.
 „ est la différence qu'ils mettent entre le péché simple , & le péché ré- C L A S.
 gnant ou le péché à la mort. Car ils avouent bien que leur Juste pèche, Nº. VII.
 mais ils prétendent , qu'il ne commet point de cette sorte de péché que
 l'Ecriture appellé *régnant* , ou *un péché à la mort*.

Ceux qui n'entendent pas le fond de leur doctrine pourroient être trompés par ces termes , parce qu'ils signifient autre chose dans la bouche des Catholiques , que dans la leur. C'est pourquoi il est nécessaire , pour la bien comprendre , & pour leur ôter tout sujet de se plaindre qu'on leur impose , de voir de quelle sorte ils les expliquent eux-mêmes.

“ Il est certain que ce qu'ils entendent par ces mots de péché *ré-*
 „ gnant , ou *de péché à la mort* , n'est point quelque espece particuliere
 „ de péché dont l'énormité fût si grande , qu'il fût incompatible avec
 „ la foi justificante ; puisqu'ils enseignent , qu'elle peut subsister avec l'i-
 dolâtrie , avec le reniement de Jésus Christ accompagné d'exécration , avec
 l'homicide , avec l'adultere , avec l'inceste. Aussi Chamier ne veut pas seu-
 lement que l'on mette en doute , que ce ne soit leur sentiment unanime ,
 que nul péché , c'est-à-dire , nulle espece particuliere de péché , quelque
 énorme qu'il soit , n'est capable de faire déchoir de l'état de grace celui
 qui a été une fois justifié. *Negant Catholici* (c'est le nom qu'il a la hardiesse
 de se donner à l'exclusion même des Luthériens , qui ne sont point en Cham. T. 3.
lib. 6. cap.
12. n. 4.
 cela de leur avis) *ullo peccato quantumvis gravissimo quemquam receptum*
in gratiam à Deo , excidere gratiâ. Et Damman , célèbre Ministre de Hol- Damman. in
Concordia.
p. 108.
 lande. *Nulli verè fideles per ulla peccata possunt ex gratia Dei excidere*. Ce
 que les Députés de Groningue & des Omlands , au Synode de Dordrecht ,
 expliquent plus au long dans le jugement qu'ils donnerent sur le cin-
 quième Article des Remontrants. *Il n'y a* , disent-ils , *aucun péché contre*
la première & la seconde Table de la Loi de Dieu , excepté & hormis le Dans les
Actes du
Synode de
Dordrecht.
3. vol. pag.
342.
péché contre le S. Esprit , auquel les élus ne puissent tomber , & souvente-
fois quelques-uns d'eux chéent & tombent en un tel péché , “ & quelques
„ autres en un autre ; mais toutefois , il y a grande différence entre les ré-
„ générés & non régénérés ; car encore qu'ils commettent mêmes péchés ,
„ si est-ce toutefois que la façon ou la manière & l'issue en est totalement
„ diverse. ”

2°. Ils avouent donc , qu'il n'y a aucun péché , que leur Juste , demeu-
 rant Juste , ne puisse commettre : de sorte qu'il peut être idolâtre , homi-
 cide , incestueux , adultere , fornicateur , parjure , voleur , & ne laisser pas
 d'être Juste & enfant de Dieu. Mais ils se réduisent à chercher quelque
 circonstance , qui les rende tels que les enfants de Dieu n'y puissent
 tomber. Or cette circonstance n'est pas d'être entièrement consommés ;

III. puisque les péchés de David l'ont été, autant qu'un homicide & un adultère le peuvent être. Et ainsi leurs fideles sont exceptés par un privilege particulier, de cette sentence de S. Jacques : *Concupiscentia cum conceperit, parit peccatum : peccatum verò cum consummatum fuerit generat mortem.*

3°. Cette circonstance ne sera pas non plus d'y tomber souvent. Car nous avons déjà vu, qu'ils reconnoissent que leurs Justes *pechent souvent* & *horriblement contre Dieu & contre ses Commandements*, & que, nonobstant cela, ils prétendent que Dieu couvre en Jesus Christ tous leurs péchés ;

Actes du
Synode de
Dordrecht,
mis en fran-
çois. 2. vol.
pag. 288.

homicides, adulteres ; trahisons, & tous les autres de cette nature, passés, présents, & à venir. Et nous voyons, que, dans le Synode de Dordrecht, les Théologiens de Hesse disent, “ *Que le péché régnant n'a point de lieu, dans les régénérés, nonobstant qu'ils commettent souventefois les œuvres, de la chair.* Et ceux de Geneve, dans le même Synode, apportent l'Enfant prodigue, & les Israélites, dont parle Osée, qui étoient tombés dans toutes sortes d'idolâtrie, pour exemple *des fideles qui ne perdent point la foi quoique séduits & emportés par Satan & par la chair.* Ce qu'ils s'imaginent avoir bien prouvé par ces paroles de l'Enfant prodigue : *Je retournerai chez mon Pere, & lui dirai : mon Pere, j'ai péché contre le ciel & contre vous. Il étoit donc, disent-ils, encore son Pere.* Et par celle qu'Osée met dans la bouche du peuple d'Israël : *Je retournerai vers mon premier mari. Il étoit donc encore son mari.* Je n'examine point maintenant ces conséquences. Je pose seulement le fait, qui est ; qu'un Chrétien, ressemblant à l'Enfant prodigue, s'étant retiré de Dieu, & abandonné à toutes sortes de dissolutions & de débauches, ou s'étant réduit au même état que ceux que le Prophete décrit sous la figure d'une femme infidelle à son mari, qui s'est souillée par une infinité d'adulteres, & qui s'étoit obstinée, pendant un long-temps, à suivre ceux qui la corrompoient, ne laisse pas, en cet état, d'être encore enfant de Dieu, & membre vivant de Jesus Christ, & assuré, en cette qualité, de régner éternellement avec lui.

4°. Enfin, cette circonstance ne sera pas de persévérer un temps considérable dans le péché sans en faire pénitence. Nous avons déjà vu qu'ils reconnoissent, que David fut près d'un an sans avoir aucun mouvement de repentir pour les crimes qu'il avoit commis. Et l'idolâtrie de Salomon doit avoir duré bien plus long-temps. Car ils en mettent le commencement, dans les notes de leur nouvelle Bible françoise, dès la vingt-cinquieme année de son regne, qui fut de quarante ans ; & s'il s'en repentit, ce ne fut que sur la fin, selon ce qu'ils disent dans la même note : *qu'à l'extrémité de sa vie il se convertit à Dieu, & publia son Ecclésiaste.* De sorte qu'il feroit

demeuré, selon leur doctrine, Juste & idolâtre, pendant dix ou douze III. années. Mais ils ne trouvent point d'inconvénient à cela. Ils en font C L A S. quittes pour dire : *Il importe peu que S. Pierre se soit repenti aussi-tôt, N°. VII. & que Salomon ne l'ait fait qu'après un temps considérable. Car, si la vraie foi a pu demeurer un peu de temps avec l'idolâtrie, pourquoi n'y auroit-elle pas pu demeurer pendant un long-temps, par l'efficacité de la Providence divine ?* Voilà comme ils raisonnent, d'une moindre absurdité à une plus grande : & ils appuient tout cela sur un blasphème manifeste ; puisque ce ne seroit pas à Dieu un effet de puissance, mais de foiblesse, de pouvoir demeurer dans un même cœur avec Bélial ; & que c'est, au contraire, parce qu'il est tout-puissant & infiniment saint, qu'il ne sauroit habiter dans une ame prostituée aux idoles : ce qui seroit se renoncer soi-même, contre la parole de S. Paul : *negare seipsum non potest.*

Salmur de
Persever.
fidel pars
poteft.n.25.

5°. Je ne vois donc dans leurs livres, que deux conditions qui rendent le péché incompatible avec la foi justifiante & la qualité d'enfant de Dieu. La premiere, quand il n'est suivi d'aucune pénitence ; & c'est en cela proprement qu'ils font consister *le péché à la mort*. La seconde, quand on le commit avec un tel abandonnement de la volonté au mal, qu'on n'en a aucune peine, ni en le commettant, ni après l'avoir commis ; & il semble que c'est à cela qu'ils appliquent plus particulièrement le nom de péché *régnant*. Mais il est vrai, qu'ils parlent de tout cela avec une telle confusion, étant peut-être bien aises de ne se pas trop découvrir sur des sentiments si pernicieux, & si indignes de gens qui se disent Chrétiens, que l'on ne sauroit juger si l'une & l'autre de ces conditions, doivent se rencontrer ensemble, ou si la dernière suffit sans la premiere.

Ce que nous avons rapporté de M. Bruguier fait voir, qu'il ne trouve rien à redire à tout cela. Il le confirme, au contraire, par son témoignage ; & veut même, que nous nous souvenions, qu'il a déjà dit, *qu'il n'est point de crime dont le fidele ne soit capable, quant à la chose, mais non quant à la maniere ; c'est-à-dire, que le fidele qui tombera dans les mêmes crimes qu'un impie, ne s'y portera point avec le même abandonnement, ce qui seroit le péché régnant ; ni avec la même persévérance, ce qui fait l'impénitence.*

Voilà donc deux des traits du caractère de ce Ministre très-bien marqués : une contestation sans raison, suivie d'un aveu de ce qu'il avoit fait mine de contester. Il faut seulement que cela soit mêlé de men- songes & de déguilemens, afin qu'il y joue entièrement son person- nage. Et c'est ce qui n'y manque pas.

Le plus considérable est l'injure qu'il fait à S. Augustin, en nous le

III. donnant pour garant de ce qu'ils enseignent; *qu'il n'y a point de crime*
 CLAS. *dont le Juste, demeurant Juste, ne soit capable quant à la chose, mais non*
 N°. VII. *au regard de la maniere.* C'est ce qu'il prétend que signifient les paroles
 de ce Pere : *par infirmitas, sed dispar conscientia.* Comme s'il avoit voulu
 dire, par ces premiers mots, *par infirmitas*, que les Justes commettent
 les mêmes crimes que les impies, & qu'il eût voulu marquer, par les sui-
 vants, *sed par conscientia*, qu'ils ne les commettent pas en la même maniere
 que les impies; ce qui est la plus grande fausseté que l'on se puisse imaginer.

De quelque endroit de S. Augustin que soient ces paroles (car il ne dit
 point d'où il les a prises) il est certain que ce Pere n'a entendu, par
 l'infirmité qui peut être commune aux bons & aux méchants, que la
 corruption naturelle, qui nous pourroit porter à toutes sortes de crimes,
 si Dieu n'en arrêtoit le cours par la puissance de sa grace; & quand il
 ajoute, qu'ils sont différents quant à la conscience, *sed dispar conscientia*,
 il a voulu dire, non que, commettant les mêmes crimes, ils ne fussent
 différents qu'en la maniere de les commettre, ce qui est seulement horrible
 à penser, mais que la conscience des uns est chargée de crimes, & que
 celle des autres en est exempte, selon ce que ce Saint déclare, *que le*
 premier degré de la liberté chrétienne est, d'être exempt des crimes, &
 qu'il faut qu'un Chrétien n'en commette point pour jouir de la liberté des
 enfants de Dieu. Et ce qu'il dit en un autre endroit: *Que tous les Chré-*
tiens, qui ont une espérance vraie & sincere, ne commettent point d'adul-
teres, d'homicides ou d'autres péchés mortels, qui tuent l'ame d'un seul
coup, mais de ceux-là seulement qui sont effacés par l'Oraison Dominicale;
c'est-à-dire, qu'ils ne commettent que des péchés véniels; comme on
l'a prouvé dans le Renversement de la Morale. Liv. 5. Chap. 8.

Un autre déguisement; c'est de se plaindre qu'on a fait passer pour
 la créance générale de leurs Eglises, que le péché régnant n'est autre
 chose que l'impénitence finale; au lieu qu'il n'y a rien de plus modéré
 que la maniere dont on a parlé de ce point. On s'est contenté de dire
 dans le titre; *qu'ils réduisent ordinairement le péché régnant à l'impéni-*
tence finale. On n'a pas dit qu'ils le sont toujours, mais seulement ordi-
 nairement. On en parle de même dans ce que nous venons de rapporter,
 où l'on dit; *on verra qu'en divers endroits, ils semblent ne point recon-*
noître d'autre péché qui soit incompatible avec la justice, que celui qui a
la premiere condition, qui est d'être accompagné de l'impénitence finale.

Et on avoue, dans le titre même du premier chapitre du cinquieme
 livre, *que les Calvinistes semblent étendre quelquefois un peu plus qu'il n'a*
été dit, ce mot de péché régnant.

Ce Ministre devoit d'autant plus favoir gré de ce qu'on se relâchoit en
 quelque

en quelque sorte sur ce point, qu'il n'y a rien de plus foible que ce qu'il dit pour s'en défendre.

Il cite, (parlant de l'Auteur du *Renversement de la Morale*) quelques-uns de nos Docteurs, pour faire voir que nous ne reconnaissons point d'autre péché régnant incompatible avec la foi justifiante, que cette impénitence jusques au bout : mais s'imagine-t-il nous faire passer dans un point d'Ecole, le sentiment de quelque particulier ; pour une croyance générale de nos Eglises ? Et après tout, je suis persuadé, qu'il a trouvé ce qu'il avance dans sa passion qui le préoccupe, plutôt que dans nos Auteurs.

C'est la coutume de ce Ministre, de n'être jamais ni plus injurieux ni plus fier, que lorsqu'il en a moins de sujet. Si on l'en croit, l'Auteur du *Renversement de la Morale* est un imposteur, ou un visionnaire, qui s'imagine voir dans les Calvinistes qu'il cite, ce qu'il n'a trouvé que dans la passion qui le préoccupe. Ce fait mériterait bien d'être prouvé ; car ce leur auroit été un assez grand avantage, d'avoir pu convaincre de mauvaise foi cet importun Censeur de leur Morale. Cependant, de tous les passages qu'on a allégués sur ce sujet, le Ministre ne chicane que sur un seul, & encore pitoyablement. Voyons donc, par un examen plus exact, qui est le visionnaire, de lui ou de l'Auteur qu'il traite si mal.

On a rapporté ce que dit Chamier, ce grand Athlète de la prétendue Réformation : qu'il n'est pas vrai que tout péché mortel, au sens des Catholiques, empêche la Justification ; qu'il n'y a que celui que S. Paul appelle le péché à la mort : mais que celui-là ne peut être avec la vraie foi, parce que nulle foi n'est sans pénitence, & que le péché à la mort, exclut entièrement la pénitence : *Omnino poenitentiam excludit*. Peut-on mieux marquer qu'il n'y a que l'impénitence finale, ou, ce qui est la même chose, que le péché qui est joint à cette impénitence, qui doit être pris pour le péché régnant, qui feroit décheoir le fidele de l'état de la Justification, s'il étoit capable de le commettre, qu'en disant d'une part, qu'il n'y a que le péché à la mort qui peut avoir cet effet, (ce qui fait voir qu'il prend pour la même chose, le péché à la mort & le péché régnant, puisqu'ils conviennent tous que le péché régnant est incompatible avec la Justification) & en soutenant, de l'autre, que le propre du péché à la mort est d'exclure toute pénitence ?

Ou a rapporté ce que dit Pezelius, & Rivet après lui, en expliquant la différence du sentiment des Luthériens, d'avec celui des Calvinistes. Melancthon, disent-ils, & ceux qui le suivent, ne font point de difficulté d'attribuer un péché régnant ou mortel, aux Saints mêmes qui tombent en de grands péchés contre leur conscience..... Mais Calvin & ses Sectateurs.

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

M

I.I.L.

CLAS.

N°. VII.

Réponse

Somm. p.

56.

Renv. de la

Morale.

pag. 232.

III. *teurs définissent le péché régnant par l'événement ; ce qu'on appelle à posté-*
C L A *s. riori , en disant , que c'est le péché que celui qui le commet ne reconnoît &*
N°. VII. *ne déplore jamais sérieusement , dont il ne demande jamais par la foi qu'il*
lui soit remis , & auquel il ne résiste point par la grace du S. Esprit.
C'est pourquoi ils n'attribuent ce péché régnant , qu'à ceux qui se plaisent
au péché , & non pour un temps seulement , mais qui , pour toujours s'y
abandonnent tout entiers , & qui avant que de sortir de cette vie , ne donnent
aucun signe d'une véritable conversion à Dieu.

Il ne s'agit point ici d'un point d'Ecole ; il s'agit d'un dogme que Rivet avoue être le sentiment commun de ceux de sa secte , qui l'a toujours soutenu contre les Luthériens , qui n'en veulent pas convenir. Or peut-on mieux confondre le péché régnant avec l'impénitence finale , qu'en disant , comme font ces Auteurs , *que c'est le péché que celui qui le commet ne reconnoît & ne déplore jamais sérieusement , & dont il ne demande jamais par la foi , qu'il lui soit remis ?* Et , ce qui est encore plus exprès , *qu'on ne doit attribuer le péché régnant , qu'à ceux qui , avant que de sortir de cette vie , ne donnent aucun signe d'une véritable conversion à Dieu ?*

On a rapporté , ce qui n'est pas moins formel , que les Ministres Auteurs des notes de la nouvelle Bible françoise marquent aussi , que le péché régnant , que le Juste ne commet point , est celui dont on ne fait jamais pénitence. Car sur ces paroles d'Ezéchiel , chapitre 3 , verset 21. *Si tu annuntiaveris Justo ut non peccet Justus & ille non peccaverit :* ils disent , *que cela se doit entendre du péché régnant , & dont les hommes n'ont jamais une vraie pénitence.*

On a rapporté ce que les Contreremontrants répondirent dans la Conférence de la Haye , à un passage de S. Jean , qui leur avoit été objecté par les Remontrants : *Que ce que S. Jean appelle pécher , quand il dit , que celui qui peche n'a point connu Dieu , est seulement s'adonner entièrement au péché , & comme un esclave du péché , être soumis à son empire incessamment , & jusques à la fin , avec plaisir & sans pénitence.* *Illud peccare hic idem est , quod prorsus peccato operam dare , & instar servi peccati , imperio illius cum voluptate & absque pœnitentia perpetuò subesse.* Ce qu'on a fait remarquer être visiblement la même chose que ce que Rivet rapporte de Pezelius , comme étant le vrai sentiment des Calvinistes , que le péché régnant , duquel seul ils exemptent leurs fideles , est l'état de ceux qui s'abandonnent entièrement au péché , & qui n'en font jamais pénitence ; c'est-à-dire , qu'il n'y a point , selon eux , de péché qui ne subsiste avec la vraie foi justificante , que celui qui est accompagné de l'impénitence finale.

On a rapporté que ces mêmes Contreremontrants, étant pressés d'avouer, que la foi justifiante ne peut subsister avec les péchés mortels, comme sont l'homicide, l'adultère, la fornication, à cause que S. Paul dit, que ces sortes de péchés attirent la colere de Dieu sur les enfants désobéissans & rebelles : *propter quæ venit ira Dei in filios diffidentia*; ils ne trouverent point d'autre moyen d'exempter les fideles de cette crainte, qu'en prétendant ; que ces horribles péchés n'attirent la colere de Dieu que sur ces rebelles obstinés, qui font profession de désobéir à Dieu, qui sont tels, qui perséverent tels, & qui meurent tels. N'est-ce pas joindre ensemble les deux conditions du péché régnant, qui est le seul qui pourroit faire appréhender au fidele de tomber dans la colere de Dieu? L'une, d'être commis par une volonté obstinée dans le mal; c'est pourquoi ils appellent ceux qui sont coupables de ce péché, dont les fideles, selon eux, sont certainement exempts, *rebelles, obstinatos peccatores, qui contumacia dant operam*. L'autre, d'être accompagné de l'impénitence finale; en demeurant jusques à la mort dans cet état, d'où vient qu'ils ajoutent ; *qui tales sunt, permanent, ac moriuntur*.

Enfin on a rapporté ce qui fut dit par les Théologiens de Geneve dans le Synode de Dordrecht : que quand les vrais fideles succombent sous le faix des tentations, ou bien qu'ils sont séduits par Satan & par la chair; ce n'est pas à dire cependant, qu'ils déchèent totalement de Christ, de l'Esprit, & de la foi, ou qu'ils perdent tous ces dons; d'autant qu'encore que le péché soit si énorme que vous voudrez, si ne rompt-il pas cependant tout aussi-tôt le lien ni l'union que nous avons avec Jesus Christ, ce que l'impénitence finale seule, se délecter & s'endurcir du profond de son cœur, se glorifier au mal, & pécher contre le S. Esprit, feroient, si ces choses pouvoient tomber & avoir lieu en ceux qui sont fideles.

De tous ces passages, il n'y a que celui-là auquel ce Ministre a cru devoir répondre quelque chose: mais c'est toujours à son ordinaire, avec autant de fierté que de foiblesse. Et premièrement, il faut remarquer qu'il omet, en le rapportant, le mot de *finale*, qui est essentiel à la matiere dont il s'agit; ayant changé ces mots des Théologiens de Geneve, ce que *l'impénitence finale seule*, &c. en ceux-ci, ce que *l'impénitence seule*, &c. Qu'auroit-il dit s'il avoit trouvé quelque chose de semblable dans le *Renversement de la Morale*, lui qui reproche qu'on a retranché le mot de *totalement*, de la traduction d'un passage qu'on n'a pas traduit, & qu'on a seulement rapporté en latin avec une entiere fidélité, & sans que le mot de *totaliter* y manque? Cependant, pourvu qu'il remette ce mot de *finale*, on veut bien en attribuer le retranchement à une faute de Copiste. Voyons donc ce qu'il dit sur ce passage. „ Ne faut-il pas,

III. assurer aussi hardiment qu'il fait, que le mot de *seul* n'est pas ici exclusif?
 CLAS. Nulle autre, sinon qu'il n'est pas exclusif dans cet exemple; *l'adultère*
 N°. VII. *seul* exclut du Royaume du ciel.

Mais outre que cette proposition est tout-à-fait équivoque, & que ce n'est que parce qu'on fait qu'elle est fautive en la prenant dans un sens exclusif, qu'on ne l'y prend pas; *il n'y a point de si petit Logicien qui ne se rie d'une conséquence de cette nature*: le mot de *seul* se prend pour *suffit* en quelques exemples rares: donc il s'y doit prendre aussi dans un passage qui n'a aucun rapport à ces exemples, & qui au contraire, est tel, que l'on peut soutenir sans crainte, que dans toutes les manières de parler semblables à celle-là, le mot de *seul* est exclusif, & signifie, *il n'y a que*. Le passage est. *Encore que le péché soit si énorme que vous voudrez, si ne rompt-il pas tout aussi-tôt l'union avec Jesus Christ; ce que l'impénitence finale seule feroit, &c.* Or si je disois, par exemple: *Quelque grand Seigneur que soit un Prince du sang, il n'a pas droit de lever des gens de guerre, ce que le Roi seul peut faire*: cela ne signifieroit-il pas qu'il n'y a que le Roi qui en puisse lever? Si je lisois dans le livre d'un Calviniste; *Quelque insupportable qu'une femme soit à son mari par ses mauvaises humeurs, cela ne rompt pas le lien du mariage; ce que l'adultère seul peut faire*: cela ne signifieroit-il pas que, selon les Calvinistes, l'adultère peut donner droit à un homme de quitter sa femme pour en épouser une autre, & qu'il n'y a que l'adultère qui le puisse faire? Si je disois: *Quelque saint que soit un Prêtre, il ne peut donner la plénitude du S. Esprit par le Sacrement de Confirmation, ce que l'Evêque seul peut faire*: cela ne signifieroit-il pas, qu'il n'y a que l'Evêque, qui puisse donner ce Sacrement? Si je disois: *Quelque industrie qui paroisse dans la manière d'agir de divers animaux, il n'y en a point qui puisse parler, ce que l'homme seul peut faire*: cela ne signifieroit-il pas qu'il n'y a que l'homme qui puisse parler?

Il faut n'avoir point de lumière, pour ne pas reconnoître par ces exemples, qui sont tous semblables aux passages des Théologiens de Geneve, que *l'impénitence finale seule*, y doit signifier, *il n'y a que l'impénitence finale, &c.*

On peut donc conclure deux choses de tout ceci: la première, qu'on a très-bien prouvé, quoi qu'en veuille dire ce Ministre, que de la manière dont les Calvinistes expliquent ordinairement le péché dont ils exemptent leur fidele, en même temps qu'ils avouent qu'il peut commettre tous les autres, quelque énormes qu'ils puissent être, on a eu droit de dire, qu'il faut joindre ensemble, pour avoir l'idée totale de ce péché, l'entier abandonnement de la volonté au mal & à l'impéni-

tence finale: suivant ce que disent Pezelius & Rivet: *Que les Calvinistes n'attribuent le péché régnant qu'à ceux qui se plaisent au péché & s'y abandonnent tout entiers, non pour un temps seulement, mais pour toujours, & qui avant que de sortir de cette vie, ne donnent aucun signe d'une véritable conversion à Dieu.* IIL.
CLAS.
N°. VII.

L'autre chose dont on peut encore moins douter, parce que ce Ministre fait gloire d'en convenir; c'est que, selon la doctrine constante des Calvinistes, *il ny a point de crime contre la premiere ou la seconde Table de la Loi; idolâtrie, blasphème, parjure, reniement de Jesus Christ, abandonnement, mépris, outrage de Pere & de Mere, meurtre, assassinat, empoisonnement, adultere, inceste, péché contre la nature, fornication, volerie, brigandage, médifance atroce, faux témoignage, dont le fidele ne soit capable quant à la chose, mais non quant à la maniere: c'est-à-dire, ajoute M. Bruguier, que le fidele qui tombera dans les mêmes crimes qu'un impie, ne s'y portera point avec le même abandonnement; ce qui seroit le péché régnant; ni avec la même persévérance; ce qui fait l'impénitence finale.* A quoi il faut toujours joindre ce qui n'est pas en dispute, qui est, que selon eux, la justification est inamissible, & qu'il ne peut jamais arriver que celui qui a été une fois justifié cesse d'être justifié; & ainsi dire d'un fidele, qu'il peut commettre tous les mêmes crimes, quant à la substance, que les impies; c'est dire, qu'il n'y a point de crime, quelque énorme qu'il puisse être (*quantumvis atrox, quantumvis gravissimum*, ce sont leurs propres termes) où leurs fideles ne puissent tomber, en demeurant Justes & enfants de Dieu, & en conservant l'habitation du S.Ésprit, dans un cœur qui se laisse emporter à satisfaire les passions les plus criminelles & les plus infames.

C H A P I T R E I I I.

Que S. Paul ayant déclaré expressément, que le regne du péché est incompatible avec la Justification, M. Bruguier tâche d'éluder cette doctrine apostolique par la glose du monde la plus impie, qui est, que le regne du péché ne consiste pas dans une obéissance imparfaite à quelqu'un de ses mouvements; mais dans une pleine & entiere obéissance à tous ses desirs.

Rien n'est plus étonnant que de voir des gens qui ont pris pour fondement apparent de leur Réformation, de ne s'arrêter qu'à la parole de Dieu, & qui ensuite se jouent de cette parole de la maniere du

III. monde la plus indigne. Pour ne pas trop grossir cet ouvrage, je réserve
 CLAS. à une autre occasion à traiter ce point, qui regarde le mépris qu'ils ont
 N°. VII. fait de l'Écriture ; mais je me trouve engagé d'en faire voir ici un échantillon, sur le sujet du péché régnant, qu'ils décrivent avec des couleurs si noires, & qu'ils font naître d'un fond de malice si extraordinaire, & si diabolique, comme ils l'appellent eux-mêmes, qu'il ne leur est pas difficile d'en exempter leur fidele, en même temps qu'ils avouent qu'il peut commettre, en demeurant juste & enfant de Dieu, les crimes les plus énormes.

Cependant, comme c'est de S. Paul qu'ils ont pris le mot de *péché régnant*, c'est aussi de ce qu'en dit cet Apôtre, qu'ils en ont dû former la vraie idée. Or voici comme il en parle dans le chapitre vi. de son Épître aux Romains.

« Jésus Christ est mort une fois pour le péché, mais vivant maintenant, il vit pour Dieu. Ainsi considérez-vous de même, comme étant morts au péché, & ne vivant plus que pour Dieu en Jésus Christ Notre Seigneur. Ne souffrez donc point que le péché regne dans votre corps mortel, en lui obéissant pour suivre les desirs déréglés de votre chair. Et n'abandonnez point au péché les membres de votre corps, pour lui servir d'armes d'iniquité ; mais donnez-vous à Dieu comme étant vivants, de morts que vous étiez auparavant ; & consacrez lui les membres de votre corps, pour lui servir d'armes de justice. Car le péché ne vous dominera plus ; parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grace. Quoi donc ! pécherons-nous, parce que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grace ? Dieu nous en garde. Ne savez-vous pas, que, de qui que ce soit que vous vous soyez rendus esclaves pour lui obéir, vous demeurez esclaves de celui à qui vous obéissez ; soit du péché, pour y trouver la mort ; soit de l'obéissance, pour y trouver la justice ? Mais Dieu soit loué, de ce qu'ayant été auparavant esclaves du péché, vous avez obéi du fond du cœur à la doctrine de l'Évangile, sur le modèle de laquelle vous avez été formés. Et ainsi, ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice. Je vous parle humainement, & je me rabaisse à cause de la faiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté & à l'injustice, pour commettre l'iniquité ; faites-les servir maintenant à la justice, pour mener une vie sainte. Car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez dans une fausse liberté à l'égard de la justice. Quel fruit donc avez-vous tiré de ces défordres, dont vous rougissez maintenant ; puisqu'ils n'ont pour fin que la mort ? Mais à présent, étant affranchis du péché, & devenus esclaves de Dieu,

Dieu, le fruit que vous en tirez est votre sanctification, & la fin sera III.
la vie éternelle".

CLAS.

Peut-on lire ces paroles, & ne pas reconnoître qu'il n'y eut jamais N°. VII.
de plus grande corruption de la parole de Dieu, que de vouloir que
le péché *ne regne* pas en des fornicateurs, en des adulteres, en des ho-
micides? Car quelle marque donne S. Paul, pour savoir si le péché re-
gne en nous? C'est, dit-il, quand nous lui obéissons pour suivre les de-
sirs de notre chair. Or peut-on obéir au péché d'une maniere plus inex-
cusable, & suivre plus criminellement les desirs de sa chair, que de se
laisser aller à la tentation, qui porte à profaner par l'impureté, les
membres de Jesus Christ, comme parle l'Apôtre, ou à tremper les mains
dans le sang de son prochain, pour satisfaire à sa vengeance? Prétendre
le contraire, n'est-ce pas dire à S. Paul: vous vous trompez, ou vous
nous donnez de vaines frayeurs? Pourvu que je sois fidele, je pourrai
obéir au péché, & suivre les desirs de ma chair qui me portent à vio-
ler la loi de Dieu, par des actions infames & criminelles, sans que le
péché regne en moi. Car il me suffit de m'être assuré une fois de ma
justification, pour être assuré en même temps que les crimes les plus
énormes que je pourrai commettre, ne seront point à mon égard *des*
péchés régnants.

C'est en vain encore, si nous en croyons les Calvinistes, que S. Paul
ajoute une autre marque plus sensible *du regne du péché*; qui est quand
on lui abandonne les membres de son corps pour lui servir d'armes d'i-
niquité, au lieu de les consacrer à Dieu pour lui servir d'armes de piété
& de justice. Il faut sans doute, que ces Réformateurs aient reçu du
ciel un autre Evangile, bien contraire à celui de S. Paul, puisqu'ils ont
trouvé moyen de faire, que ceux *qui exhibent membra sua arma ini-*
quitatis peccato, comme font certainement ceux qui commettent des
crimes semblables à ceux de David, ou de l'incestueux de Corinthe,
peuvent ne point craindre que le péché regne en eux, & être au con-
traire assurés, qu'ils demeurent dans l'état de la justice chrétienne, & du
nombre de ceux dont S. Paul dit: *Vous n'êtes plus sous la loi, mais sous*
la grace.

Ce que S. Paul ajoute ensuite, ne fait pas voir moins clairement, que
c'est un aveuglement étrange, de nier que le péché ne regne en tous
ceux qui commettent des crimes, de quelque maniere qu'ils les com-
mettent, soit avec quelque répugnance de la volonté, ou sans cette ré-
pugnance. Car il nous représente la justice & le péché comme deux
maîtres, qu'il est impossible de servir ensemble; de sorte que c'est à
nous de prendre parti, ne pouvant pas être à l'un que nous ne renon-

III. çions à l'autre. C'est par-là, qu'il va au-devant de ceux qui, comme CLAS. font les Calvinistes, auroient cru pouvoir pécher impunément, parce N°. VII. qu'ils n'étoient plus sous la loi, mais sous la grace. *Dieu nous garde, dit-il, d'avoir une telle pensée. Ne savez-vous pas que, de qui que ce soit que vous vous soyez rendus esclaves pour lui obéir, vous demeurez esclaves de celui à qui vous obéissez; soit du péché pour y trouver la mort; soit de l'obéissance pour y trouver la justice?* N'est-ce pas la même chose que s'il leur disoit: tant s'en faut, que ce vous soit une occasion de pécher, de ce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grace, que si vous péchiez vous ne seriez plus sous la grace, parce que vous retomberiez sous l'esclavage du péché, c'est-à-dire, dans cet état, d'où il loue Dieu de les avoir tirés, lorsqu'ils ont obéi de cœur à la doctrine de l'Evangile; de sorte, dit-il, *qu'ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice.* Ce sont deux états incompatibles, selon S. Paul, que ces deux sortes de servitudes; le malheureux esclavage du péché, & l'heureux assujettissement à la justice.

Or, selon le même S. Paul, celui qui obéit au péché en devient esclave: *Servi estis ejus cui obeditis, sive peccati ad mortem, sive obeditio-nis ad justitiam*, ou comme Jesus Christ le dit encore plus expressément: *Qui facit peccatum, servus est peccati*; parce, comme dit Saint Pierre, qu'on est esclave de celui par qui l'on s'est laissé vaincre: *A quo enim quis superatus est, hujus & servus est.* Et par conséquent, il faut, ou que ce ne soit pas se laisser vaincre au péché, ni obéir aux desirs qu'il excite en nous, que de se laisser emporter à commettre des adulteres & des homicides, à renoncer Jesus Christ, à bâtir des temples à des faux Dieux; ou il faut reconnoître que c'est un paradoxe impie & directement opposé à la doctrine de S. Paul, que de prétendre, qu'en se rendant par ces crimes esclave du péché, on ne laisse pas de demeurer esclave de la justice, & que même, par une visible contradiction, on puisse être esclave du péché, sans que le péché regne en ceux qui en sont esclaves.

Liv. 5. c. 4. Il semble que ces réflexions & quelques autres encore, qu'on a faites sur les paroles de S. Paul, étoient capables d'embarrasser l'Auteur de la Réponse Sommaire. Mais il trouve qu'il n'y a rien de plus aisé que d'y répondre, & il le fait en ces termes.

R. S. p. 62. „ Il nous objecte Saint Paul, *dit-il*, qui veut que le péché regne „ & domine en nous, quand nous obéissons à nos convoitises char- „ nelles, & que même nous consommons entièrement le péché, comme „ fit David; d'où il conclut, que les fideles comme David, peuvent tom- „ ber dans le péché régissant; mais il est aisé de lui répondre, que le

„ regne du péché ne consiste pas dans l'obéissance imparfaite à quel- III.
 „ qu'un de ses mouvements, mais dans une pleine & entiere obéissance C L A S.
 „ à tous ses desirs ; ce qui ne se rencontre jamais dans le fidele , où N°. VII.
 „ le péché peut être quelquefois vainqueur , mais il ne peut jamais
 „ être Roi”.

Cette merveilleuse , réponse que ce Ministre a trouvé si judicieuse , enferme deux arguments , dont voici le premier.

Le regne du péché consiste dans une pleine & entiere obéissance à tous les desirs de la chair , & non à obéir seulement à quelques - uns.

Or les fideles peuvent commettre de grands crimes , sans rendre une pleine & entiere obéissance à tous les desirs de la chair. Car tel se laissera aller à la tentation de l'impureté , aux fornications , aux adulteres , qui ne fera ni calomniateur , ni vindicatif , ni sujet aux excès de bouche.

Il se peut donc faire que les fideles commettent de grands crimes , sans que le péché regne en eux , ou que ces crimes soient pour eux des péchés régnants.

On doit savoir gré à ce Ministre de nous avoir expliqué si nettement & si clairement un mystere de la Théologie Calvinienne , que d'autres s'étoient contentés de marquer plus confusément. C'est ce qu'il est important de représenter ici , afin que l'on juge mieux de l'éclaircissement qu'a donné M. Bruguier à la doctrine de sa Secte.

Nous avons déjà vu dans le *Renversement de la Morale* , que de célèbres Calvinistes se trouvant forcés par l'évidence de la vérité , de reconnoître que la domination de la chair , qui est la même chose que le regne du péché , peut être pour un temps , une circonstance des péchés des vrais fideles , lorsqu'ils font ce que S. Paul appelle les œuvres de la chair , n'ont point trouvé d'autre moyen d'accorder cet aveu avec leur dogme de l'innamissibilité de la justice qu'en y ajoutant ; que la domination de la chair ou du péché , n'est pas pleine , complete , & parfaite dans les fideles qui commettent des crimes énormes en obéissant à leurs convoitises charnelles , comme elle l'est dans les infideles. *Dominium carnis in talibus peccatis fidelium ad tempus potest concedi , sed non plenum , completum , perfectum , quale est in infidelibus.*

Il est certain que le péché régnant , le regne du péché , la domination du péché ou de la chair , l'obéissance aux convoitises charnelles , sont absolument la même chose dans S. Paul. Car ce qu'il a appelé regne du péché dans le verset 12. *Non ergo regnet peccatum* , &c. , il l'appelle domination du péché dans le 14. *Peccatum vobis non dominatur.* Et si-tôt qu'il nous a ordonné de prendre garde que le péché ne regne dans notre corps mortel , il marque , afin de nous apprendre

III. ce que nous devons faire pour cela, que ce regne ou cette domination du péché, consiste à obéir au péché, comme porte le grec *eis tē* N°. VII. *ὑπακούειν αὐτῇ* (*ἀμαρτία*). Et il ajoute, pour expliquer encore plus clairement en quoi consiste cette obéissance au péché, qui est *en suivant ses desirs*; ce que le grec fait voir se rapporter au corps ou à la chair, *ἐν ταῖς ἐπιθυμίαις αὐτῆς* (*σάρματος*) de sorte que, pour éviter l'équivoque, il faut traduire en françois, *en suivant les desirs de votre chair, ou, les convoitises charnelles.*

Voilà donc une étrange manière de se jouer de la parole de Dieu. S. Paul déclare expressément que le regne ou la domination du péché est incompatible avec la justification. *Le péché* dit-il, *ne vous dominera plus, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grace.* Et c'est aussi ce que les Calvinistes avouent au moins de parole, reconnoissant que le fidele cesseroit d'être Juste & enfant de Dieu, s'il commettoit un péché régnañt; mais voulant aussi qu'il ne puisse jamais arriver qu'il en commette. Il est clair que cela veut dire, que le regne du péché, ou la domination de la chair, qui sont la même chose, n'ont point de lieu dans le fidele. Et c'est aussi ce que souvent ils soutiennent en termes exprès. Quando facere opera carnis, dit Triglandius, eo sensu sumitur, ut denotet dominium carnis, negamus fideles facere opera carnis. Il ne nie pas que les fideles ne puissent faire toutes les choses que S. Paul appelle les œuvres de la chair dans son Epître aux Galates; l'adultère, la fornication, l'impureté, l'idolâtrie, les empoisonnements, les meurtres, & le reste. Car il n'y a aucun de ces péchés que le fidele, selon eux, ne puisse commettre en demeurant Juste & enfant de Dieu: mais il lui plait de distinguer deux manières de faire les œuvres de la chair; c'est-à-dire de commettre des adultères, des fornications, des empoisonnements, des meurtres: l'une, qui enferme dominium carnis, la domination de la chair: l'autre, qui ne l'enferme pas; pour avoir ensuite droit de dire, que les fideles peuvent être idolâtres, ou fornicateurs, ou adultères, ou empoisonneurs, ou meurtriers en la première manière, & non en la seconde; & que ne l'étant qu'en la première, ils ne laissent pas de conserver toujours la qualité de Justes & d'enfants de Dieu, & de Temples du Saint Esprit.

Quand il n'y auroit que cela, ces deux différentes espèces d'idolâtres, d'adultères, d'empoisonneurs, dont les uns sont enfants du diable, & les autres enfants de Dieu, sont quelque chose de si inoui dans le Christianisme, qu'il n'en faut pas davantage, pour dire anathème à ces corrupteurs de la parole de Dieu.

Mais il n'y a même rien de plus chimérique en soi que cette distinction.

Car comment comprendre, que celui qui commet un adultère n'ait pas obéi au péché; c'est-à-dire, à la concupiscence de la chair, qui l'a porté à violer la loi de Dieu pour satisfaire sa passion criminelle? Or c'est en cela que S. Paul met la domination du péché ou de la chair, en ce qu'on obéit au péché & à la concupiscence charnelle. Il y a donc autant de folie que d'impiété, à vouloir séparer, de la domination de la chair, un adultère commis par un fidele, afin de pouvoir soutenir qu'il y a un sens, selon lequel on peut dire que le fidele ne fait point les œuvres de la chair, lorsqu'il fait effectivement ce que S. Paul met à la tête des œuvres de la chair. III.
C L A S.
Nº. VII.

Nous venons de voir aussi, que l'absurdité de cette glose en a contraint d'autres d'avouer, qu'on ne pouvoit pas entièrement séparer l'adultère d'un fidele, de la domination du péché. Mais pour ne pas se dédire de leur dogme, ils ont trouvé un autre moyen d'éluder la parole de Dieu, qui est de distinguer deux sortes de dominations de la chair; l'une, pour un temps seulement; & l'autre pleine, complete & parfaite, qui ne se trouve, disent-ils, que dans les infidelles. Et ainsi, quoi qu'en veuille dire Saint Paul, ceux qui sont sous la grace, peuvent être encore sous la domination de la chair & du péché, pourvu que cette domination ne soit pas pleine, complete & parfaite. Et si on leur demande d'où ils ont appris que S. Paul, par cette domination de la chair & du péché, qu'il regarde comme incompatible, avec l'état d'un homme qui est sous la grace, n'ait entendu que celle qu'ils appellent *plenum, completum, perfectum dominium carnis quale est in infidelibus*, je suis assuré, que tout ce qu'ils diront sera tellement contre le bon sens, qu'il paroitra clairement, qu'ils ne peuvent tenir cette glose impie que du pere du mensonge.

Rien ne nous en peut mieux convaincre que l'explication, plus particuliere & plus exacte, que nous en donne M. Bruguier. Car c'est lui qui nous apprend comment ce *regne du péché* doit être *plein, complet & parfait*, afin qu'il soit incompatible avec la Justification, en nous assurant qu'il faut pour cela, que ce ne soit pas seulement une obéissance imparfaite à quelqu'un de ses mouvements; mais une pleine & entiere obéissance à tous ses desirs; c'est-à-dire, à toutes les convoitises charnelles.

Ils ne pouvoient sans doute, trouver un moyen plus facile d'exempter leur fidele du péché régnant, & de la domination de la chair, lors même qu'il commet des péchés énormes. Car s'il faut pour cela une pleine & entiere obéissance à toutes les convoitises charnelles, & qu'il ne suffise pas d'obéir aux mouvements de la chair en un certain genre de péché, comme est l'impureté, ou la vengeance, ou l'emportement de

III. la colere, qui fera le fidele qui ne puiſſe ſatisfaire ſes paſſions criminelles, ſans craindre de manquer à ce que S. Paul nous recommande, qui eſt, de prendre garde que le péché ne regne en notre corps mortel ? Il faudroit être bien abandonné au mal, pour tomber dans un malheur ſi aisé à éviter, vu même que plus la concupiſcence eſt allumée d'un côté, moins ordinairement elle l'eſt de l'autre, & qu'ainſi il ne faudra que lui réſiſter au regard de ces mouvements plus foibles, & moins importuns, pour ſ'assurer qu'en ſuivant d'autres convoitiſes qui ſollicitent avec plus de violence, il n'y auroit point lieu d'appréhender qu'aucun de ces péchés que l'on commettra au regard des choſes où l'on eſt le plus tenté, en ſ'abſtenant de celles où on l'eſt moins, ſoit jamais ce péché régnant, qui ſeul ſelon eux, eſt incompatible avec la Juſtification.

Mais quoique ce paradoxe ſe détruife aſſez de ſoi-même, & qu'il n'y ait point de morale ſi corrompue, où il pût être ſouffert, Dieu a voulu qu'il fût expreſſément condamné par ſa parole, comme on l'a déjà prouvé dans le *Renverſement de la Morale*, en examinant ce que dit S. Jacques de la néceſſité des bonnes œuvres pour la Juſtification.

On y a fait voir deux choſes. La premiere, que ſi la foi ſans les œuvres eſt une foi morte, comme cet Apôtre nous l'enſeigne, & que ſ'il eſt indubitable, par l'aveu commun des Catholiques & des Proteſtants, que qui n'a qu'une foi morte ne peut être juſtifié devant Dieu, il eſt ridicule de ſ'imaginer, que la foi juſtifiante ſe puiſſe trouver dans un homme qui viole la loi de Dieu par les plus grands péchés, tels que ſont la fornication, l'adultere, l'inceſte, l'homicide, l'idolâtrie. Car quand la foi ſera-t-elle morte, ſi elle ne l'eſt pas, lorsqu'elle eſt accompagnée de ces fruits de mort, ou de ces œuvres mortes, comme les appelle S. Paul dans l'Epître aux Hébreux ? Et que prendra-t-on pour des œuvres mortes, dit S. Auguſtin, ſi on ne met pas en ce rang des fornications & des adulteres ? *Quæ ſi adulteria fornicationesque non ſunt, quid jam inter opera mortua nominandum eſt ?*

Auguſt. de
fide & oper.
cap. 11.

Hebr. 12.
14

On a prouvé la même choſe par un autre paſſage encore plus expreſ de ce ſaint Docteur, à quoi on a ajouté, que c'eſt ſans doute une choſe plus oppoſée à la ſainteté du Chriſtianisme, ſans laquelle l'Ecriture dit, que *perſonne ne verra Dieu*, de commettre des crimes & des actions infâmes, que d'omettre ſeulement de faire le bien. Et ainſi, comment peut-il entrer dans l'eſprit d'un Chrétien, que la foi de celui qui manque à faire de bonnes actions eſt morte, & incapable de le ſauver ; & que la foi de celui qui en fait d'abominables, n'eſt ni morte, ni inutile pour le ſalut ; mais vivante, & telle qu'elle donne un droit aſſuré à la gloire des bienheureux ? Eſt-ce qu'on peut ſ'imaginer, dit encore le

même Pere , que Dieu envoie au feu éternel ceux qui auront manqué I-II.
aux œuvres de miséricorde , & qu'il n'y enverra pas ceux qui auront C L A 2.
ravi le bien d'autrui, ou qui auront été cruels à eux-mêmes, en pro-N°. VII.
fanant en eux le Temple de Dieu ? *An fortè ibunt in ignem aeternum qui*
opera misericordiae non fecerunt ; & non ibunt qui aliena rapuerunt ; vel Aug. de fide
corrumpendo in se templum Dei in seipsos immisericordes fuerunt ? 15. & oper. c.

Voilà la première chose qu'on a prouvée par cet endroit de l'Apôtre S. Jacques, qui est que la foi étant morte, & inutile pour la Justification & pour le salut, quand elle est sans bonnes œuvres, elle l'est à plus forte raison, quand elle est avec des crimes. Et c'est ce qu'on a encore montré par la suite du discours de cet Apôtre : car on y a fait remarquer, qu'après avoir parlé fortement contre ceux qui asservissent la foi de Jesus Christ à des respects humains, en ne distinguant les hommes que par les avantages temporels, il passe de-là à un discours plus général ; où il montre combien les Chrétiens sont obligés à l'observation de la loi de Dieu, qu'il appelle *la loi royale*, & qu'il réduit, comme fait S. Paul, au commandement d'aimer son prochain comme soi-même. *Si tamen legem perficitis regalem secundum Scripturas : diliges proximum tuum sicut te ipsum, bene facitis.*

D'où il s'ensuit, que la nécessité des bonnes œuvres, afin que la foi ne soit pas morte, est fondée sur l'obligation d'observer la loi de Dieu. Or on ne manque pas moins criminellement à l'observer en faisant ce qu'elle défend, qu'en manquant à faire ce qu'elle commande. Il reste donc de savoir si ce n'est pas manquer à la loi de Dieu, d'une manière qui suffit pour réduire notre foi à n'être qu'une foi morte, que de commettre un seul crime, tel qu'est l'homicide ou l'adultère, ou s'il faut les commettre tous.

Or c'est la seconde chose qu'on a fait voir être décidée par cet Apôtre, qui dit : *Que quiconque observe toute la loi, à un seul point près, est aussi-bien coupable que s'il l'avoit toute violée : Car celui qui a dit : Ne commettez point d'adultère, ayant dit aussi, ne tuez point ; si vous tuez, quoique vous ne commettiez point d'adultère, vous êtes violateurs de la loi.*

Y eût-il donc une impiété plus contraire à la parole de Dieu, que celle de ce Ministre, qui prétend qu'il n'y a point de regne de péché ; (ce qui seul, selon eux, pourroit changer la foi justifiante en une foi morte) que lorsqu'il y a une pleine & entière obéissance à toutes les convoitises charnelles ? Car celui dont parle S. Jacques, qui commet un homicide & ne commet point d'adultère, n'obéit pas à toutes les convoitises de la chair, mais seulement à celles de la vengeance. Et cependant S. Jacques nous assure, qu'il est aussi-bien coupable de la trans-

III. greSSION de la loi, que s'il l'avoit toute violée. Sa foi est donc avec plus
 CLAS. de raison une foi morte, que s'il avoit seulement manqué à faire de
 N°. VII bonnes œuvres. Or il n'y a, selon les Calvinistes, que le péché régnañt
 ou le regne du péché, qui pût faire que la foi justifiante devint une
 foi morte: c'est donc une corruption manifeste de l'Ecriture, de vou-
 loir que le péché ne regne pas dans cet homicide, parce que ne com-
 mettant point d'adultère, il n'obéit pas à toutes les convoitises de la
 chair, mais seulement à quelques-unes.

L'autre argument qui est renfermé dans le discours de M. Bruguier,
 n'est qu'une équivoque, qui mérite à peine d'être réfutée. Il dépend de
 ce qu'il dit, *que le péché peut être vainqueur du fidele, mais qu'il n'en*
peut jamais être Roi. D'où il n'a pu conclure, que le péché ne regne
 jamais dans le fidele, qu'en raisonnant ainsi: Le péché ne sauroit régner
 dans le fidele s'il n'en est le Roi. Or il peut bien être le vainqueur du fi-
 dele, & non pas le Roi: donc il n'y sauroit régner.

Ce n'est qu'un petit jeu de paroles sans solidité. S. Paul n'a point
 supposé que le péché, c'est-à-dire, la concupiscence charnelle, pût
 exercer sur nous une domination légitime, telle qu'est celle d'un Roi.
 Il savoit fort bien qu'il n'y a que Dieu qui puisse être le véritable Roi
 de nos ames. Ainsi, quand il nous a commandé de prendre garde que
 le péché ne régnât dans notre corps mortel, il a pris le mot de *régner*
pour dominer, comme il paroît en ce qu'il dit aussi-tôt après, *pecca-*
tum vobis non dominabitur. Et tout son dessein est, de nous exhorter de
 faire en sorte que nous ne retombions plus sous la domination & l'escla-
 vage du péché. Or il n'est point nécessaire afin que cela arrive au fi-
 dele, que le péché en soit Roi à proprement parler. Il suffit qu'il en
 soit le *vainqueur*, comme ce Ministre avoue qu'il le peut être. Car S.
 Pierre nous assure, que celui dont le péché est le vainqueur, en est es-
 clave. *A quo enim quis superatus est, hujus & servus est.* Et c'est en cela
 2. Petr
 v. 19. que S. Paul met le regne du péché, en ce que lui obéissant on s'en
 rend esclaves. *Servi estis cui obeditis sive peccati ad mortem, &c.*
 De sorte que la distinction frivole que fait M. Bruguier, entre *vainqueur*
 & *Roi*, est justement ce qui le condamne davantage: le propre du *vain-*
queur étant, de rendre esclaves ceux qu'il a vaincus; au lieu que le
 propre du *Roi* est de gouverner ses sujets, qui sont des personnes libres.

Concluons donc, que puisque par son propre aveu, le péché peut
 être vainqueur du fidele, le fidele peut devenir esclave du péché, &
 par conséquent déchoir de la Justification, n'y ayant rien de plus in-
 compatible & de plus directement opposé, selon S. Paul, que l'état de
 ceux qui sont esclaves du péché, & celui des justifiés qui sont morts au

péché, & que le péché ne domine plus, parce qu'ils ne sont plus sous la loi, mais sous la grace. IIL
CLAS.

Voilà ce que l'esprit de vérité a enseigné par S. Paul à l'Eglise de Jesus Christ. Mais l'esprit d'erreur a trouvé des gens qui, en punition de leur schisme, ont été frappés d'un assez grand aveuglement pour se laisser persuader le contraire. Monsieur Claude ne nous permet pas d'en douter, puisqu'il nous assure, par une attestation authentique, qu'il n'y a rien dans le livre de Monsieur Bruguier qui ne soit conforme à la doctrine qui s'enseigne au milieu d'eux. On y enseigne donc, & je supplie tous les Prétendus Réformés de le bien remarquer, que leurs fideles peuvent être blasphémateurs, parjures, meurtriers, empoisonneurs, adulteres, abominables, faussairés, pourvu qu'ils résistent à quelque une des convoitises charnelles, comme est celle qui les porteroit à l'ivrognerie; & qu'on ne puisse pas dire d'eux, ce qui a été dit d'un Payen, *monstrum nulla virtute redemptum à vitiis*. Car pourvu qu'un fidèle ne soit pas sujet à tous les vices tout à la fois, rien n'empêchera qu'il ne demeure Juste & enfant de Dieu, & assuré du Paradis, parce qu'il n'y auroit que le regne du péché qui lui pût faire perdre ces avantages; & le péché ne regne point, si nous en croyons ces Ministres, où il n'y a pas une pleine & entière obéissance à toutes les convoitises charnelles. N°. VII.

C H A P I T R E I V.

Examen de la distinction que font les Calvinistes, de la substance des crimes, & de leur maniere. Et en quoi ils mettent cette maniere, laquelle ils prétendent être seule incompatible avec l'état de la Justification, pour avoir plus de facilité de soutenir que leurs fideles n'en décheent point en commettant les plus grands crimes.

CE Ministre répète si souvent sa distinction, entre la substance des crimes & leur maniere, que pour faire comprendre combien elle est contraire à l'Ecriture, & qu'elle n'est destinée que pour en éluder les plus claires décisions, il est nécessaire de montrer à fond en quoi il la fait consister.

Il explique en deux endroits cette maniere de commettre les crimes, *Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.* O

III. dont il croit que le fidele n'est pas capable, & hors laquelle il avoue
CLAS. qu'il n'y a point de crime que le fidele ne puisse commettre.

N°. VII. Le premier est en la page 36, où parlant de S. Pierre, il demande à son adversaire, s'il croit que cet Apôtre, reniant son maître avec serment & exécution, ait commis ce crime énorme avec un plein & entier abandonnement de la volonté, comme ces impies dont parle Salomon, qui se réjouissent lorsqu'ils ont fait du mal, & qui se glorifient dans les choses les plus méchantes. Et il veut conclure de-là, qu'il suffit qu'il n'ait pas commis ce crime dans la disposition de ces impies dont parle Salomon, pour être assuré qu'il n'est pas déchu, en le commettant, de l'état de la Justification.

L'autre est en la page 56, où il explique le péché régnant, qui seul, selon eux, feroit déchoir le fidele de sa justice, s'il pouvoit y tomber. Nous disons, dit-il, que le péché régnant est, lorsque l'on commet le vice avec un entier abandonnement de la volonté, comme ces impies dont nous avons déjà parlé après Salomon, qui se réjouissent lorsqu'ils ont fait du mal, & qui se glorifient dans les choses les plus méchantes.

Voilà à quoi se réduit cette maniere de commettre les péchés énormes, dont ils disent que les fideles sont incapables : c'est de les commettre en s'en réjouissant & en s'en glorifiant comme font les impies : or il y a un milieu entre s'en glorifier & en avoir de la peine, qui est de les commettre dans un grand aveuglement, qui fait que l'on ne pense qu'à contenter sa passion, sans presque faire d'attention au mal que l'on fait, bien loin de s'en glorifier. Il n'est donc pas vrai, selon ces principes, que le fidele ne commette aucun crime sans une répugnance actuelle de sa volonté en le commettant, puisqu'il peut sans cela, n'être point dans cette disposition, qui fait, selon ce Ministre, le péché régnant, hors duquel il n'y en a point où leur fidele ne puisse tomber.

Et c'est en effet ce que cet Auteur avoue en la page 38. Car, après avoir supposé, par une pure pétition de principe, que ces combats & ces répugnances de la volonté, que le fidele ressent en commettant des crimes énormes, sont produites par l'esprit d'adoption & de la grace, & sont par conséquent des effets d'une foi encore vivante, il prévient l'objection qu'on lui pourroit faire, qu'on n'a pas toujours de ces preuves de la vie de la foi, parce que ces répugnances de la volonté ne se trouvent pas toujours dans les péchés des fideles ; & n'osant nier le fait, il s'en tire d'une autre maniere. Après tout, dit-il, quand le fidele seroit même quelquefois privé de ces foibles mouvements de la charité, il en conserve toujours l'habitude, s'il n'en conserve pas les actes.

Voilà donc des fideles qui font des crimes sans aucune répugnance

de la volonté : car puisqu'il lui a plu de prétendre que ces répugnances, que les fideles ressentent en commettant de grands crimes, sont produites par l'esprit d'adoption & de la grace, qui est la même chose que l'esprit de la charité, s'ils n'étoient jamais sans ces répugnances, ils ne seroient jamais sans ces foibles mouvements de la charité, dont il reconnoît, qu'ils sont quelquefois privés.

Mais il ne faut pas s'étonner s'il demeure d'accord de cela, puisqu'on a déjà vu dans le *Renversement de la Morale*, que son grand Auteur, Robert de Sarisbury, a reconnu avant lui qu'on ne le pouvoit nier raisonnablement. Quant à ce que Thomson, dit-il, nous demande si souvent, si nous croyons que les vrais fideles ne commettent point de grands péchés avec un plein consentement de la volonté, nous lui répondons en un mot, que cette pleine volonté de pécher se peut entendre en deux manieres. La premiere est, que comme il est dit du monde, qu'il est tout entier dans le mal, ainsi l'homme soit tout entier dans le mal, & toute sa volonté ne soit abandonnée qu'au péché. Ut quomodo totus mundus, ita homo totus sit in maligno positus, & voluntas tota non nisi peccato addicta sit. La seconde est, que la volonté se porte de toute son impétuosité, à commettre un tel ou un tel péché, sans sentir ni combat ni répugnance. Ut in hunc vel illum peccati actum toto impetu voluntas feratur, nec reluctatio vel repugnantia ulla sit. Il dit ensuite que le péché regne quand la volonté est pleine selon la premiere maniere. *Priori modo plena voluntas regnum est peccati*; c'est-à-dire, quand l'homme tout entier est établi dans le mal, & que toute la volonté n'est adonnée qu'au péché; ce qui n'étant guere que dans les diables ou dans les Athées qui leur ressemblent, il n'y aura guere de Calviniste, fut-il traître, homicide, adultère, abominable, qui ne se puisse assurer, que tous ses crimes n'empêchent point qu'il ne soit Juste & enfant de Dieu, & aussi assuré de son salut, qu'il est assuré que Jesus Christ est mort pour les hommes. Car pour ce qui est de s'abandonner à chaque péché, lorsqu'il le commet, avec une volonté pleine, & qui ne soit traversée par aucun mouvement contraire qui trouble le plaisir criminel qu'il en reçoit, ce Protestant nous assure au même lieu, que cela n'est point incompatible avec la Justification. Nous ne doutons point, dit-il, que les justifiés ne pechent quelquefois avec une volonté si pleine, qu'ils ne sentent rien pour lors qui y résiste. Ita ut nihil sit ad tempus quod resistat; ce qui n'arrive pas seulement, dit-il, dans les péchés que Thomson appelle légers, mais aussi dans les plus grands, auxquels il demeure d'accord que la volonté d'un Juste à la Calviniste, se peut porter avec toute son impétuosité, *toto impetu*, & sans aucune répugnance ni aucun combat; ce qui n'empêchera pas, si nous l'en

In Diatri-
bam Thom.
soni, &c. c.
21. p. 206.

III. croyons, que dans ce temps-là même, il ne soit agréable à Dieu, & CLAS. son enfant bien aimé ; parce que cela ne renverse pas, à ce qu'il prétend, la résolution générale où ce Juste est de vivre chrétiennement : N°. VII. ce qui est la même chose que de dire, qu'une femme peut commettre de temps en temps quelques adulteres, sans se départir de la résolution d'être chaste.

Il est donc bon d'apprendre & de bien retenir, le Dictionnaire des Calvinistes : car il est un peu extraordinaire, & on ne s'aviserait pas aisément de prendre les termes dont ils se servent en la maniere qu'ils les entendent.

Ils disent que les fideles ne pechent point avec un plein consentement de la volonté. On croiroit au moins que cela veut dire, *qu'il n'arrive point que la volonté d'un fidele se porte avec toute son impétuosité, à commettre un tel ou un tel péché sans sentir ni combat ni répugnance.* Mais on se tromperoit si on l'entendoit ainsi ; leur langage est plus mystérieux que cela : ils nous déclarent, *qu'ils ne doutent point que les justifiés ne pechent quelquefois avec une volonté si pleine, qu'ils ne sentent rien pour lors qui y résiste, & que cela arrive non seulement dans les péchés légers, mais aussi dans les plus grands.* Ce n'est donc pas cela qu'ils entendent par ce *plein consentement de la volonté*, qui ne se rencontre point dans les péchés des fideles : mais c'est une disposition de la volonté si maligne, que l'homme tout entier soit dans le mal, & que toute sa volonté ne soit adonnée qu'au péché. Et ce n'est, disent-ils, que la volonté qui est pleine en cette maniere, qui est le regne du péché : *hoc tantum modo plena voluntas regnum est peccati.*

Ainsi pour bien entendre ce que dit M. Bruguier, que le péché régnaient, lorsque l'on commet le crime avec un entier abandonnement de la volonté, comme ces impies dont parle Salomon, *qui se réjouissent lorsqu'ils ont fait du mal, & qui se glorifient dans les choses les plus méchantes*, il y faut joindre ce que dit cet Evêque Calviniste, dont il témoigne faire grande estime, le citant souvent comme ayant parfaitement bien défendu leurs sentiments. Et on apprendra par-là, que cette disposition, semblable à celle de ces impies dont Salomon parle, qui fait selon lui, le péché régnaient, doit être telle, *que non seulement la volonté se porte de toute son impétuosité à commettre un tel ou un tel péché, sans sentir ni combat ni répugnance, (car cela peut arriver au fidele) mais que comme il est dit du monde, qu'il est tout entier dans le mal, ainsi l'homme tout entier soit dans le mal ; & toute sa volonté ne soit adonnée qu'au péché.*

Voici donc deux axiomes bien remarquables de la Théologie Cal-

vinienne, qu'on doit toujours avoir devant les yeux pour bien comprendre leur Morale.

Le premier est, que sans cesser d'être Juste & enfant de Dieu, un fidele se peut laisser aller aux actions les plus damnables; soit de celles que les Peres latins appellent *facinora*, qui consistent dans l'injustice ou la cruauté qu'on exerce envers le prochain; soit de celles qu'ils appellent *flagitia*, qui consistent dans des excès d'intempérance ou d'impureté, pourvu que ce fidele ne se laisse aller à ces actions, qu'avec quelque répugnance & quelque peine; ce qui est donner au diable le plus grand avantage qu'on se puisse imaginer pour réussir dans ses tentations; puisque, qui dit tentation, dit quelque combat, & que ce combat suffit au fidele qui est tenté, pour être assuré qu'en y succombant, il ne court aucune fortune de déchoir ni de l'état de la Justification, ni de la grace de l'adoption, & qu'à la faveur de cette répugnance, qui n'empêche point l'exécution du crime, il aura toujours une entiere certitude de régner avec Jesus Christ.

Le second est, que même cette répugnance n'est pas nécessaire; que le fidele se peut porter avec toute l'impétuosité de sa volonté, à commettre un tel ou un tel péché, sans sentir ni combat ni répugnance, que la volonté peut être pleine en cette maniere-là, sans que le péché regne dans ce fidele qui commettrait de fort grands crimes; qu'il n'y a donc point à craindre que cela le fit déchoir de l'état de la Justification; mais qu'il faut pour cela une malice bien plus consommée, & qui ne se trouve sans doute que très-rarement en ceux mêmes qui n'auroient qu'une foi morte & historique; puisqu'il faut avoir éteint tout sentiment de Religion, pour rendre cette obéissance pleine & entiere à toutes les convoitises charnelles, dans laquelle M. Bruguier fait consister le péché régissant, & être tellement rempli de vice & d'iniquité, qu'on soit tout entier dans le mal, & que la volonté ne soit adonnée qu'au péché.

III
CLAS.
N°. VII.

Que rien n'est plus impie, que la réponse de ce Ministre à ce qu'on avoit prouvé par S. Paul, que celui qui se fait une même chair avec une débauchée, ne peut conserver avec Dieu cette union dont l'Apôtre dit, que celui qui est attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui.

Avant que de passer outre, il est bon de rassembler les divers points de la Théologie des Calvinistes, que l'on vient d'établir par leur propre confession, & par celle même de ces nouveaux défenseurs de leur Morale, M. Bruguier & M. Claude.

1°. Il n'y a point de crime, quant à sa substance, quelque atroce & quelque énorme qu'il puisse être; *quantumvis atrox, quantumvis gravissimum*, ce sont leurs termes, qui ne soit compatible avec la Justification; c'est-à-dire, avec l'état d'un vrai Chrétien, qui est Juste de la justice Evangelique, laquelle donne un droit infailible au Paradis; qui est enfant de Dieu par la grace de l'adoption, qui est un membre vivant de Jesus Christ, & en qui le S. Esprit habite comme dans son Temple.

2°. Ce n'est donc point l'énormité qu'ont les crimes en eux-mêmes; ce n'est point celle qu'a l'idolâtrie comme idolâtrie, l'adultère comme adultère, le meurtre comme meurtre, & ainsi des autres, qui est incompatible avec l'état de justice & de sainteté auquel Jesus Christ nous a élevés par sa grace; mais c'est une autre sorte d'énormité, qui consiste dans la maniere dont ces crimes sont commis par les impies.

3°. Cette maniere de commettre les grands péchés, dont les fideles ne sont pas capables, quoiqu'ils le soient de les commettre effectivement, est de le faire avec un entier abandonnement de la volonté au mal, comme ces impies dont parle Salomon, *qui se réjouissent lorsqu'ils ont fait du mal, & qui se glorifient dans les choses les plus méchantes.*

4°. Afin qu'un fidele, qui se souille par d'abominables impuretés, ou qui trempe ses mains dans le sang de son prochain, soit assuré qu'il ne commet pas ces crimes en cette maniere propre aux impies, & que, par conséquent ils ne le font pas déchoir de sa justice, il suffit qu'il ne s'y laisse pas aller sans quelque répugnance & quelque combat.

5°. La raison de cela est, que cette *répugnance fait qu'on peut soutenir que le fidele commettant un crime, obéit en quelque sorte, quoiqu'imparfaitement, à la loi de Dieu, non quant à l'exécution du crime, mais*

quant au combat & à la répugnance de la volonté ; de sorte qu'en tuant III.
un homme, pourvu que ce soit avec quelque peine, comme il faudroit CLAS.
être bien barbare pour n'en point avoir dans ces rencontres, il n'a point N°. VII.
lieu de craindre, que Dieu le regarde comme un infracteur de la loi
qui défend le meurtre, & qu'il ne se trouve compris dans cette pa-
role de S. Jean ; que l'ame d'un homicide n'a point en soi la vraie vie.

6°. Il n'est pas même nécessaire, afin que le fidele commettant un crime,
ne déchée pas de la Justification, qu'il ressente actuellement quelque ré-
pugnance en s'y laissant emporter. *Il se peut faire que leur volonté se porte,*
de toute son impétuosité à commettre un tel ou un tel péché, sans sentir
ni combat ni répugnance. Il suffit qu'il ne soit pas rempli d'une si grande
malignité que l'on puisse dire de lui, *qu'il est tout entier dans le mal,*
& que sa volonté n'est adonnée qu'au péché, & cela, non pour un temps
seulement, mais pour toujours ; & par une disposition si affermie dans
le vice, qu'elle exclue toute pénitence.

7°. Et c'est ainsi qu'il faut entendre ce que S. Paul dit du regne du
péché. Car S. Paul faisant consister ce regne du péché *dans l'obéissance*
aux convoitises charnelles, & voulant que c'en soit une marque certaine
quand on abandonne les membres de son corps à l'impureté & à l'injustice,
pour commettre de mauvaises actions, il leur plaît, sans autre raison que
d'exempter leur fidele de la domination du péché, lorsqu'il fait tout ce
qu'il faut, selon cet Apôtre, pour s'en rendre esclave, comme lorsqu'o-
béissant au mouvement de sa chair, qui le porte à abuser de la femme
de son prochain, il en abuse effectivement ; il leur plaît, dis-je, d'élu-
der une vérité si claire, en soutenant, comme nous avons déjà vu, *que*
le regne du péché ne consiste pas dans une obéissance imparfaite à quelques-
uns de ses mouvements, mais dans une pleine & entière obéissance à tous
ses desirs. C'est-à-dire, qu'afin que le péché regne en nous, il ne suffit
pas que nous obéissions à la chair, en faisant des actions criminelles en
quelque genre de péché, comme est, par exemple l'impureté ; mais il
faut que ce soit en tous ; avarice, ivrognerie, perfidie, vengeance, cruau-
té, calomnie, & tout le reste des vices qui se trouvent à peine réunis
dans les plus scélérats.

On laisse à juger à tous ceux qui n'ont pas le bon sens entièrement
corrompu par cette aveugle prévention, que tout ce que leur disent
leurs Ministres est la pure parole de Dieu, lors même qu'ils la contré-
disent plus ouvertement, si une morale fondée sur de telles maximes,
peut être bien sainte & bien chrétienne. Mais, pour les aider à for-
mer ce jugement avec plus de connoissance de cause, je crois devoir

III. encore représenter une autre de ces gloses, dont M. Bruguier se sert
 CLAS. pour éluder l'Ecriture.

Nº. VII. On avoit allégué, dans le onzieme livre du *Renversement de la Morale*, chap. V, ce que S. Paul dit de la simple fornication, pour l'opposer au dogme des Calvinistes de l'inaffabilité de la justice; & on l'avoit fait en ces termes, qu'on croit devoir encore rapporter ici, afin que, les comparant avec la Réponse de ce Ministre, on puisse mieux en reconnoître la foiblesse & l'impieété.

Renvers. de
 la Morale.
 pag. 123.

“ Il est donc indubitable, qu'un des dogmes capitaux de la Théologie des Calvinistes, est cette alliance monstrueuse, par laquelle ils font subsister la vraie foi, qui donne la vie à l'ame, avec les plus énormes péchés, actuellement commis par un vrai Fidele; la vraie charité, qu'ils prétendent être inséparable de la foi, & que S. Paul nous assure ne point faire de mal au prochain, avec la plus grande de toutes les injustices, comme, par exemple, de donner la mort à celui qui ne l'a point méritée; & la sainteté du Temple de Dieu, avec la profanation de ce même Temple, par des impuretés qui le déshonorent.

„ Le Démon pouvoit-il jamais inventer un Evangile plus propre à renverser celui que Jesus Christ est venu établir dans le monde, pour détruire le regne du péché, & former la sainteté dans le cœur des Fideles? Il ne faut qu'écouter ceux par qui ce divin Maître a voulu que nous reçussions ses divines instructions, pour reconnoître qu'il n'y a rien de plus opposé à leur doctrine, que le paradoxe impie dont ces nouveaux Réformateurs ont fait, par leur propre aveu, un des principaux chefs de leur Réformation ”.

M. Bruguier laisse passer ce préambule sans aucune repartie. Ce n'est pas qu'il trouve bon qu'on qualifie si durement leur doctrine; mais c'est qu'au moins, quant au fait qui sert de fondement à ces qualifications, qui, sans doute, lui déplaisent, il ne voyoit aucun lieu de les contester. Ecoutons donc comme on a fait voir ensuite, qu'elles sont très-justes & très-raisonnables.

Renvers. de
 la Morale.
 pag. 143.

“ S. Paul, écrivant aux Corinthiens, ne parloit pas à des Infideles, mais à des Fideles remplis de l'esprit de Dieu ”. Voyons donc quelle est l'idée qu'il leur donnoit touchant la simple fornication, qui est, sans doute, beaucoup moins criminelle que l'adultère ou l'inceste; & s'il leur faisoit espérer, selon le nouvel Evangile des Calvinistes, qu'en y tombant, ils ne laisseroient pas de demeurer les Temples du Saint-Esprit, & qu'ils n'avoient point à craindre que Dieu les rejettât, comme indignes d'être du nombre de ses enfants. *Ne savez-vous pas*, dit-il, *que vos corps sont*

sont les membres de Jesus Christ ? Arracherai-je donc à Jesus Christ ses III.
 propres membres , pour les faire devenir les membres d'une prostituée ? C L A S.
 A Dieu ne plaise ! Ne savez-vous pas que celui qui se joint à une prostituée , N^o. VII.
 est un même corps avec elle ? Car " ceux qui étoient deux , ne seront plus
 „ qu'une même chair , dit l'Ecriture. Mais celui qui demeure attaché au
 „ Seigneur , est un même esprit avec lui. Fuyez la fornication. Quelque
 „ autre péché que l'homme commette , il est hors du corps ; mais celui qui
 „ tombe dans la fornication , pèche contre son propre corps ". Ne savez-
 vous pas que votre corps est le Temple du Saint Esprit , qui réside en vous ,
 & qui vous a été donné de Dieu ; & que vous n'êtes plus à vous-mêmes ?
 Car vous avez été rachetés d'un grand prix. Glorifiez donc , & portez
 Dieu dans votre corps.

S. Paul pouvoit-il mieux marquer l'incompatibilité de la fornication ,
 & à plus forte raison , de l'inceste & de l'adultère , avec la qualité de vrai
 Chrétien & d'enfant de Dieu , qu'en nous faisant voir , que le même
 corps ne sauroit être en même temps le Temple du Saint Esprit , & le
 corps d'une prostituée ; que les membres de Jesus Christ ne sauroient
 être les membres d'une infame ; que ce n'est pas glorifier Dieu , & le
 porter dans son corps , que de pécher contre son propre corps , en le
 rendant une même chair avec une perdue ? Et ne faudroit-il pas avoir
 renoncé au sens commun , pour s'imaginer , que l'Apôtre , opposant si
 manifestement celui qui se fait ainsi une même chair avec une débau-
 chée , à celui qui , par l'attache qu'il a au Seigneur , est un même esprit
 avec lui , on pût néanmoins être l'un & l'autre en même temps , comme
 si l'une de ces unions , qui est toute divine , pouvoit subsister avec
 l'autre , qui est toute diabolique ? " Non itaque manent in Christo , dit Aug. de
 „ S. Augustin , qui non sunt membra Christi. Non sunt autem membra Civit. Dei.
 „ Christi , qui se faciunt membra meretricis ". l. 21. c. 25.

M. Bruguier commence sa réponse à cet article , par une équivoque
 du mot de fidele , & de membre de Jesus Christ , dont il n'a pu se servir
 que par une insigne mauvaise foi. Il dit , qu'un Catholique , qui estime
 que plusieurs Papes ont été non seulement fornicateurs , mais aussi magiciens
 & idolâtres , sans perdre la vraie foi , & qui soutient , que les plus scélérats
 sont vrais membres de l'Eglise , qui est le corps de Jesus Christ , ne peut ,
 en conscience , employer ce raisonnement , & dire , que la fornication fait
 perdre entièrement la foi , & qu'elle est incompatible avec un membre mys-
 tique du Fils de Dieu.

Il n'y a rien dans cette réponse , qui ne soit contraire à la vérité , au
 bon sens & à la bonne foi. Pour être Catholique , on n'est point

III. obligé de reconnoître , qu'il y ait eu des Papes magiciens & idolâtres ; ce
 CLAS. qui n'est fondé que sur des hïstoires apocryphes.

N°. VII. On n'est point non plus obligé de croire , que , s'il y en a eu de tels , ils aient conservé la vraie foi. Car , où trouvera-t-il que l'Eglise ait défini qu'un Pape ne la puisse perdre ?

C'est n'avoir aucune sincérité , que de dissimuler ce qu'on a dit touchant l'équivoque du mot de *vraie foi*. Car l'Auteur du *Renversement de la Morale*, prévoyant bien qu'ils ne manqueroient pas d'en abuser , a détruit, par avance, cette chicanerie , en faisant voir, que la querelle qu'ils ont faite à l'Eglise , sur l'inséparabilité de la vraie foi d'avec la charité , est un pur sophisme , fondé sur l'équivoque du mot de *vraie* , qui se prend souvent , dans les matieres morales , pour ce qui est dans sa perfection. Ainsi , l'on dit , d'un bon Roi , qui fait tout ce qu'il peut pour bien gouverner son Royaume , que c'est *un vrai Roi* ; d'un Evêque pieux , & qui veille continuellement au salut de son troupeau , que c'est *un vrai Evêque* ; d'un Chrétien , qui vit selon les obligations du Christianisme , que c'est *un vrai Chrétien*. Mais ce seroit chicaner , que de conclure de ces façons de parler , qu'on ne croit pas qu'un Roi qui gouverne mal son Etat , soit vraiment Roi ; qu'un Evêque négligent soit vraiment Evêque ; & que le nom de Chrétien se puisse donner à ceux qui , étant baptisés , & croyant sincèrement tous les mysteres de la foi , sont déçus , par leurs péchés , de l'état de la Justification. Ainsi , quoiqu'il soit certain , que ce qui reste de foi dans les pécheurs , lorsque , sans devenir infideles , ils déchèent seulement de l'état de la grace , par quelque péché contre la loi de Dieu , soit une véritable foi , comme le Concile de Trente l'a déclaré , l'on peut dire néanmoins , en un bon sens , que la vraie foi est celle qui est animée par la charité ; parce qu'il n'y a que celle-là qui nous serve , qui nous rende enfans de Dieu , & qui fasse habiter Jesus Christ dans notre cœur.

Si ce Ministre avoit eu assez de bonne foi pour rapporter ces paroles , tout le monde auroit vu que , quand un Catholique & un Calviniste disent , l'un & l'autre , que la fornication ne fait pas perdre la foi , il y a une différence infinie entre ce que chacun d'eux entend par-là. Car les Catholiques , qui reconnoissent , avec S. Augustin , que la foi peut être sans la charité , mais qu'elle ne peut servir de rien sans la charité , *sine charitate fides potest quidem esse , sed non est prodesse* , ne disent rien à un fornicateur , qui puisse contribuer à l'endormir dans son péché , quand ils lui avouent que ce crime peut subsister avec la foi ; parce qu'ils ne l'entendent que de la foi morte , qui n'empêche pas la damnation de ceux qui en demeurent-là. Outre qu'ils ne disent pas , que cette foi mène ,

Aug. de
Trinit. lib.
25. c. 18.

toute inutile qu'elle est pour le salut , ne se puisse perdre. Car ils enseignent I II. au contraire , après S. Paul , que la mauvaise conscience & la corruption C L A S. des mœurs , peut aller jusqu'à éteindre tout ce qui peut rester de foi dans N°. VII. les pécheurs , après que la charité en est séparée.

Mais , pour ce qui est des Calvinistes , qui ne reconnoissent point de vraie foi que la foi justifiante & salutaire , & qui veulent que la foi morte , ou historique , soit distinguée d'espece de celle-là , quand ils disent , que la fornication & les autres crimes ne font point perdre la foi , ils ne veulent pas seulement dire par-là , que ce qui reste dans ces pécheurs est la foi morte dont parle S. Jacques ; mais ils déclarent expressément , que c'est la foi justifiante , la foi salutaire , la foi animée de la charité , qu'ils prétendent demeurer toujours dans ceux qui l'ont une fois reçue , en quelques désordres qu'ils puissent tomber.

Il n'y a pas moins d'équivoque dans ce qu'il dit encore , que , selon les Catholiques , les plus scélérats sont les membres de l'Eglise , qui est le corps de Jesus Christ ; d'où il conclut , qu'ils n'ont pas droit de reprocher aux Calvinistes , que , selon eux , la fornication n'empêche pas qu'un Fidele , qui y tombe , ne demeure membre de Jesus Christ.

Ce n'est encore qu'une pure chicanerie. Il y a deux choses certaines touchant les méchants qui sont dans l'Eglise. La premiere est , que , n'ayant point la charité , dans laquelle consiste la vie de la grace , ils ne sont point les membres vivants de ce corps animé de l'esprit de Jesus Christ , auquel il a promis le salut , selon ce qui est dit dans l'Ecriture , *qu'il est le Sauveur de son corps*. La seconde est , que cet état de mort n'empêche pas qu'ils ne soient unis au corps de l'Eglise , par la profession de la Foi , & la participation des Sacrements ; comme une chair morte & gangrenée peut être encore jointe à un corps vivant , quoiqu'elle n'ait plus de part à sa vie. Voilà ce qui est certain. Mais ce n'est qu'une dispute de mots , qui ne change rien dans le fond de la morale chrétienne , de savoir , si le nom de membres de l'Eglise convient proprement aux Fideles qui ne sont point en état de grace , ou si ce n'est que d'une maniere équivoque , comme le soutiennent plusieurs Théologiens très-Catholiques. L'équivoque en est ôtée , quand on ajoute le mot de *vivant*. Car les Catholiques conviennent , qu'un péché mortel , comme est une fornication , un adultère , un homicide , fait perdre à un Fidele qui le commet , la qualité de *membre vivant de Jesus Christ* , s'il l'avoit auparavant. Et c'est en quoi consiste la dispute qu'ils ont sur cela avec les Calvinistes ; parce que ceux-ci prétendent , que nul de ces crimes n'empêche qu'un Fidele , qui y tombe même plusieurs fois , ne soit toujours un membre vivant de Jesus-Christ ; & que le Saint-Esprit , qui est l'au-

III. teur de cette vie divine , ne demeure toujours en lui , comme dans son
CLAS. Temple.

N°. VII. Y eut-il donc jamais rien de plus mal-à-propos que cette instance , ou de moins raisonnable que ce qu'il ajoute , *qu'il pourroit rapporter plusieurs choses des Papes , & des autres vrais membres de Jesus Christ , & les pousser ensuite , à l'exemple de l'Auteur du Renversement de la Morale , par des déclamations & des invectives ?* Car voici à quoi se réduiroient ces belles déclamations , & comme il y devoit parler.

Si les Catholiques croient que des Fideles , dont la foi est morte , peuvent être appelés membres de l'Eglise , d'une maniere fort imparfaite , & qui n'empêche pas qu'on ne les regarde comme étant sous la puissance du Diable , & en état de damnation , pourquoi trouve-t-on mauvais que nous enseignions , que des adulteres , des incestueux , des homicides & des idolâtres , peuvent être , nonobstant ces crimes , des membres vivants de Jesus Christ , en qui le Saint Esprit habite , & qui sont obligés de croire , que le Paradis ne leur peut manquer ? Ne seroit-ce pas là un beau discours à faire ; & la menace de M. Bruguiere ne nous doit-elle pas faire grand' peur ?

Mais ce n'est encore là que le préambule de sa réponse. Le fort en
Rép. Somm. est contenu dans ce qui suit. *Disons donc* , dit-il , *pour revenir à l'argument des Arminiens (c'est un reproche qu'on a réfuté par avance) que le Fidele , qui tombe dans l'adultere , est en même temps membre de Jesus Christ , & membre d'une prostituée , d'une maniere pourtant différente. Il est membre d'une prostituée , par abus & quant au fait ; mais il demeure membre de Jesus Christ , quant au droit : le Fils de Dieu ne voulant pas quitter le droit qu'il a sur une personne qu'il a rachetée d'un si grand prix , comme parle l'Apôtre dans le même endroit. Je m'étonne que l'Auteur ait dissimulé cette réponse , qu'il avoit , sans doute , lue dans le Livre de Robert , Evêque de Sarisbery , réfutant ce même argument , que Thomson avoit proposé contre l'inamissibilité de la grace. Néanmoins , comme si nous étions muets , il passe à un second raisonnement.*

Il est vrai qu'on avoit lu cette réponse dans le Livre de cet Evêque Calviniste ; mais il est vrai aussi , qu'on l'avoit trouvée si horrible , qu'on ne croyoit pas qu'il dût prendre envie à aucun autre Calviniste de s'en servir. On leur représente , pour les faire rentrer en eux-mêmes , qu'il faut avoir renoncé au sens commun , pour s'imaginer que l'Apôtre , opposant si manifestement celui qui se fait ainsi une même chair avec une débauchée , à celui qui , par l'attache qu'il a au Seigneur , est un même esprit avec lui , on puisse néanmoins être l'un & l'autre en même temps ; comme si l'une de ces unions , qui est toute divine , pouvoit subsister

avec l'autre, qui est toute diabolique. Et on leur fait voir, que celui de
tous les Peres qu'ils estiment le plus, a regardé comme une vérité indu-
bitable, *qu'on ne demeure point en Jesus Christ, quand on n'est point membre*
de Jesus Christ; & qu'on n'est point membre de Jesus Christ, quand on est
membre d'une débauchée. Et ces Messieurs prétendent avoir renversé tout
cela, en soutenant, qu'il n'y a point d'inconvénient, *que le Fidele, qui*
tombe dans l'adultere, soit en même temps membre de Jesus Christ, &
membre d'une prostituée; parce que c'est d'une maniere différente. Car il est,
disent-ils, *membre d'une prostituée, par abus & quant au fait; mais il de-*
meure membre de Jesus Christ, quant au droit.

III.
CLAS.
Nº. VII.

Peut-on se jouer plus insolemment de la parole de Dieu, que de la
vouloir éluder par une distinction si absurde, & si impie tout ensemble?
Elle est si absurde, qu'elle détruit ce qu'elle veut établir. Car on n'y a
recours, que parce qu'on a bien vu qu'on ne pouvoit être tout ensemble
membre de Jesus Christ, & membre d'une débauchée, en la même ma-
niere; mais qu'il falloit que ce fût d'une maniere différente. D'où il s'en-
suit, que cet adultere ne sauroit être membre de Jesus Christ, que quant
au droit seulement, & non quant au fait; parce que, s'il l'étoit aussi quant
au fait, il le seroit donc, en la même maniere, de Jesus Christ & d'une
infame, l'étant, quant au fait, de l'un & de l'autre. Or nul ne peut être
justifié, s'il n'est, quant au fait, aussi-bien que quant au droit, à Jesus
Christ, & en Jesus Christ; s'il n'est actuellement & effectivement enté &
incorporé dans ce corps divin, par une union si intime, que les Peres
disent, après S. Paul, que la tête & le corps sont un même Christ, &
une même personne. Puis donc qu'ils n'oseroient dire, que cet adultere,
qui est, *quant au fait*, membre d'une débauchée, soit aussi en même
temps, *quant au fait*, membre de Jesus Christ, & qu'ils sont réduits à
prétendre qu'il l'est seulement *quant au droit*, il faut qu'ils avouent que
cette distinction ruine leur doctrine, & qu'elle fait voir que cet adultere
est déchu de l'état de la Justification, qui ne sauroit subsister sans une
union actuelle & effective avec Jesus Christ.

La raison qu'il apporte, pour montrer que ce Fidele adultere demeure
membre de Jesus Christ, quant au droit, qui est, que Jesus Christ l'a
racheté de son sang, prouve encore la même chose, qu'il ne s'ensuit
point qu'un homme soit justifié, de ce qu'il appartient encore à Jesus
Christ, quant au droit, en vertu de l'acquisition que le Sauveur en a
faite par son sang. Car peut-on nier qu'il ne l'ait répandu pour S. Paul,
& qu'il ne l'ait acquis en mourant pour lui sur la Croix? Peut-on nier

III. qu'il ne fût de ceux dont S. Augustin dit : *Videbat quosdam suos inter multos alienos : illis jam petebat veniam à quibus accipiebat injuriam : non enim attendebat quod ab ipsis moriebatur , sed quia pro ipsis moriebatur.*

Aug. Tract. 31. in Joan. Il appartenait donc à Jesus Christ , comme étant *racheté d'un grand prix* , lors même qu'il répandoit le sang de S. Etienne , par les mains de tous ceux qui le lapidoient , lorsqu'il ravageoit l'Eglise , & qu'il contraignoit les Disciples de Jesus Christ de le blasphémer. Cependant, diront-ils qu'il étoit , dès ce temps-là , membre de Jesus Christ , en la maniere qu'on le doit être pour être justifié ? Que s'ils n'osent pas avancer une telle rêverie , qu'ils reconnoissent donc , qu'il ne suffit pas à cet aduldere , d'être ce qu'ils appellent *membre de Jesus Christ , quant au droit* , ex qualité de racheté par son sang , pour appartenir à Jesus Christ , en qualité de justifié , & pour être un des membres vivants de son corps , en qui il habite par son esprit.

Rép. Somm. pag. 31. Il est aussi peu heureux dans la comparaison dont il se sert pour appuyer sa distinction. " Il est du Fidele comme de la ville de Jerusalem , „ lorsque David en fut chassé pour un temps par Absalom : de droit „ elle appartenait encore à David , qui y conservoit toujours quelques „ serviteurs , quoique , par abus & quant au fait , elle fût en la puissance „ d'Absalom Aussi , quoique le Fidele , tombant dans un aduldere , de- „ vienne , par abus & quant au fait , membre d'une infame , il ne laisse „ pas d'appartenir de droit à Jesus Christ , qui entretient toujours dans „ son ame quelque semence de foi & de charité ”.

Mais , laissant-là cette prétendue semence de foi & de charité , qu'on a fait voir tant de fois n'être qu'une illusion , si le Fidele n'appartient à Jesus Christ , que comme la ville de Jerusalem appartenait à David , lorsqu'il en fut chassé par Absalom , il faut qu'il avoue , que Jesus Christ se trouve chassé de l'ame de cet aduldere , par le crime qu'il commet , comme David l'avoit été de Jerusalem par la révolte de son fils ; & que cette ame criminelle ne retombe pas moins , *quant au fait* , sous la puissance de l'ennemi de Jesus Christ , qui est le Diable , que la ville de Jerusalem fut alors , *quant au fait* , en la puissance d'Absalom.

Or il n'y a rien de plus contraire à l'état de la Justification , que d'être en la puissance du Diable. Et par conséquent , bien loin que les comparaisons & les raisons de ce Ministre puissent prouver , que cette maniere de demeurer membre de Jesus Christ , quant au droit , suffise à un infidele , pour demeurer Juste & enfant de Dieu , lorsqu'il se rend membre d'une débauchée , par la fornication ou par l'aduldere , elles prouvent au contraire , que l'état où il se réduit par-là , est tout-à-fait opposé à l'état de la Justification , & à la grace de l'adoption.

Mais cette distinction ne leur est pas seulement inutile, elle est de plus **III**
 très-impie dans l'application qu'ils en font. Car tant s'en faut que, lors-**C L A S.**
 qu'un Fidele est si malheureux que de prendre les membres de Jesus **N°. VII.**
 Christ, pour en faire les membres d'une débauchée, selon l'expression
 de S. Paul, le droit que Jesus Christ conserve sur lui, en tant qu'il a
 été racheté de son sang, & marqué de son sceau par le Baptême (en quoi
 consiste ce que ce Ministre appelle *être membre de Jesus Christ, quant
 au droit*) puisse diminuer l'énormité de ce crime, & le rendre plus
 compatible avec l'état de la Justification, que c'est au contraire ce qui
 rend plus criminel celui qui le commet, & plus incapable de conserver,
 après un tel outrage fait à Jesus Christ, la qualité de membre vivant de
 son corps.

On n'en peut juger autrement, sans une aussi grande folie que seroit
 celle d'un homme qui voudroit, que le droit qu'un mari conserve tou-
 jours sur sa femme, lors même qu'elle lui est infidelle, diminuât le péché
 de cette femme, & que ce fût une bonne raison pour persuader à son
 mari, que l'injure qu'elle lui a faite, ne doit pas rompre l'amitié con-
 jugale; parce qu'elle est toujours demeurée une même chair avec lui
quant au droit; & que ce n'est *que par abus*, & *quant au fait*, qu'elle
 s'est fait une même chair avec ses adulteres.

En vérité, il y a quelque chose de surnaturel dans un aveuglement si
 inconcevable. Il faut qu'il y ait eu une efficace particuliere de l'esprit
 d'erreur, pour faire, que des gens qui font profession de révéler l'Ecri-
 ture Sainte, osent la corrompre d'une maniere si criminelle. Car, au
 lieu que S. Paul a pris cette vérité, *que les corps des fideles sont les mem-
 bres de Jesus Christ*, pour en conclure, qu'ils ne seroient plus *un même
 esprit avec le Seigneur*, si, prenant les membres de Jesus Christ, pour en
 faire les membres d'une débauchée, ils se faisoient une même chair avec elle;
 ceux-ci, au contraire, prennent la même vérité, *que les fideles sont les
 membres de Jesus Christ*, pour en conclure, qu'ils sont assurés de de-
 meurer toujours *un même esprit avec le Seigneur*, quoique, prenant les
 membres de Jesus Christ pour en faire les membres d'une débauchée,
 ils se fassent une même chair avec elle.

III.
CLAS.
Nº. VII.

CHAPITRE VI.

Examen de la Réponse de M. Bruguier, à ce que dit l'Apôtre, que Dieu perdra ceux qui profanent son Temple ; & que, ni les fornicateurs, ni les adulteres, &c. ne posséderont point le Royaume de Dieu.

Renvers. de
la Morale.
pag. 134.

LES Calvinistes ne traitent pas mieux un autre endroit de S. Paul, dans la même Épître aux Corinthiens. *Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vous êtes le Temple de Dieu, & que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un profane le Temple de Dieu, Dieu le perdra. Car le Temple de Dieu est saint, & c'est vous qui êtes ce Temple.* On leur a déjà fait voir sur cela, que, de la même supposition, l'esprit de Dieu & l'esprit du diable, ont tiré des conclusions toutes contraires. L'un & l'autre dit ; Vous êtes le Temple de Dieu, & le S. Esprit habite en vous. Mais le S. Esprit conclut de-là, par la bouche de S. Paul, que si quelqu'un de ceux qui sont le Temple de Dieu vient à profaner ce Temple, Dieu le perdra. Et l'esprit du démon, en conclut tout au contraire, par la bouche des Calvinistes, que tous ceux que Dieu a fait son Temple, par la grace de l'adoption, se doivent tenir assurés, que, quoiqu'ils profanent ce Temple par des impuretés abominables, Dieu ne les en punira point ; parce qu'il s'est obligé, en leur donnant son esprit, de ne leur imputer aucun péché, quelque énorme qu'il pût être, ni passé, ni présent, ni à venir.

Tout autre que M. Bruguier auroit trouvé cette preuve de la corruption de l'Écriture assez convainquante. Mais, pour lui, *il n'y eut jamais de plus foible raisonnement.* Et toute la raison qu'il en apporte est, que David n'a pas été damné effectivement, quoiqu'il eût profané ce Temple de Dieu par un adultere, & que le Prophete Nathan n'a pas été un Prédicateur du serpent, lorsqu'il dit à David : *Dieu a fait passer ton péché, tu ne mourras point. D'où il est aisé, dit-il, de juger, que S. Paul disant, que Dieu perdra ces coupables, ne regarde pas à ce que Dieu doit faire, selon sa miséricorde, mais à ce qu'il feroit suivant sa justice & le démérite de ces pécheurs.*

Il est bien étrange qu'on ait cru pouvoir tromper le monde par une illusion si grossière, comme s'il n'y avoit point de milieu entre l'impossibilité de rentrer dans la grace de Dieu, après en être déchu par des crimes, & l'inamissibilité de la grace, en quelques crimes que puissent
tomber

tomber ceux qui l'ont une fois reçue ; ou que ce fût la même chose de dire , comme font les Catholiques : ceux qui corrompent en eux-mêmes le Temple de Dieu déchéent de la grace ; mais quelque horrible que soit cette chute , elle n'est pas sans remède , parce qu'ils peuvent recouvrer par la pénitence , ce qu'ils ont perdu par leurs crimes ; & de dire comme font les Calvinistes : quelque outrage qu'un fidele fasse à Dieu en souillant par l'impureté , le corps que la grace de l'incorporation en Jesus Christ , avoit fait être un même corps avec celui du Sauveur , il demeure , dans le temps même qu'il commet ces infamies , Juste & enfant de Dieu , & il ne cesse pas un moment d'être toujours ce même Temple qu'il a profané , quoique S. Paul lui donne la sainteté pour caractère essentiel : *Templum Dei sanctum est quod estis vos*. Et quand cet Apôtre dit , que Dieu perdra les profanateurs de son Temple : *si quis Templum Dei violaverit disperdet illum Deus* ; cela veut dire seulement , qu'ils mériteroient qu'il les perdît ; mais que bien loin de cela , ils sont assurés que le S. Esprit ne se retirera pas un seul moment de leur ame corrompue par des vices si honteux , & que sans préjudice de sa sainteté , il se plaira toujours d'habiter comme dans son Temple , en une demeure que les démons de l'impudicité partagent au moins avec lui.

La parole de Nathan à David , si pleine de consolation pour les pécheurs qui , étant déchus de la grace de Dieu par des crimes , comme ce Roi s'efforcent comme lui d'y rentrer par une sincere & solide conversion , qui ne manque jamais de produire comme ses fruits naturels , de dignes fruits de pénitence ; a-t-elle pu être alléguée sans un renversement d'esprit qui ne se peut concevoir , pour autoriser le sentiment impie de ces Prétendus Réformateurs , qui font vanité d'enseigner , que celui qui a été une fois reçu en la grace de Dieu n'en déchet jamais , quelque crime énorme qu'il puisse commettre ? *Negamus ullo peccato quantumvis gravissimo , quemquam receptum in gratiam à Deo , excidere à gratia.* Cham. Tom. 3. lib. 6. c. 12. n. 4.

Ce qui prouve que la perte de la grace n'est pas irréparable , prouve-t-il qu'elle ne se perde jamais ? Ce qui prouve que Dieu est véritable dans la promesse qu'il fait au pécheur , d'oublier toutes ses iniquités passées , lorsqu'il aura quitté sa mauvaise voie , en se convertissant sérieusement à lui , prouve-t-il qu'il n'est pas véritable dans la menace qu'il fait au Juste , d'oublier toutes ses bonnes œuvres passées , dès le moment qu'il se fera détourné de sa justice , pour commettre l'iniquité ?

Il n'y a pas moins d'absurdité dans une autre solution , que le Ministre ajoute à celle-là , & dont il ne se sert pas seulement pour éluder ce que dit S. Paul , que Dieu perdra les violateurs de son Temple ; mais qu'il

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. Q

III.
CLAS.
Nº. VII.

III. applique encore à plusieurs autres passages , où le même Apôtre déclare ,
 C L A S. que , *ni les fornicateurs , ni les adulteres , ni les impudiques , ni les abominables ,*
 N°. VII. *ni les voleurs , ni les avares , ni les ravisseurs du bien d'autrui ne seront*
 1. Cor. 5. *point héritiers du Royaume de Dieu. Ce sont , dit-il , des menaces condition-*
 Eph. 5. Gal. *nelles , qui supposent l'impénitence , comme la menace de Jonas : Encore*
 5. *quarante jours , & Ninive sera détruite ; menace qui fut sans effet ,*
 Rép. Somm. *par la pénitence des Ninivites. Ainsi Dieu perdra les fornicateurs , & ils*
 pag. 33. *ne seront point héritiers du Royaume de Dieu , s'ils demeurent dans l'im-*
pénitence.

Cette réponse seroit bonne contre ceux qui prétendroient que tout fidele , qui tombe dans la fornication ou dans l'adultere , ou dans quelque autre des péchés , dont S. Paul parle , est damné sans ressource , & qu'il ne lui reste plus aucune espérance de pardon. Mais que fait-elle contre ceux qui allient ensemble ces deux vérités enseignées par toutes les Ecritures : l'une , qu'un fidele qui commet ces crimes , déchet de l'état de justice & de sainteté , où doit être un Chrétien pour être enfant de Dieu , & un membre vivant de Jesus Christ : l'autre , que Dieu , qui est riche en miséricorde , n'ôte pas à ceux qui sont déchus , par leur faute de l'état où les avoit mis la grace de leur Baptême , le pouvoir de s'en relever par la voie de la pénitence ? Est-ce , pour le dire encore une fois , que le pouvoir qu'a un homme de se relever après sa chute , est une preuve qu'il n'est pas tombé ?

Mais ce Ministre devoit-il faire paroître tant de fierté , jusqu'à dire , qu'on n'a jamais oui de plus foible raisonnement , que celui qu'on fait sur cet endroit de S. Paul , en même temps qu'il dissimule toutes les inductions qu'on en a tirées ; parce qu'il a bien senti , qu'il n'y avoit pas moyen d'y faire aucune replique , qui eût la moindre apparence de raison ? C'est pourquoi , il n'est besoin d'autre chose , pour le couvrir de confusion , que de rapporter cet endroit ; parce qu'il est impossible de ne pas voir , qu'on n'y sauroit appliquer sans se rendre ridicule , ses solutions chimériques. Voici donc la réflexion qu'on a faite sur le passage de S. Paul , de la 1. aux Corinth. cahp. 6.

Renvers. de
 la Morale.
 pag. 135. “ Etant certain que Dieu n'a préparé son Royaume qu'aux vrais fide-
 „ les , & que le seul manquement de cette vraie foi , suffit pour en être
 „ infailliblement banni : on doit avant toutes choses , exhorter les infi-
 „ deles à la foi ; & si on les détourne du vice , ce doit être à cause du
 „ mal , qui est dans le vice même , ou pour ne pas mettre ce nouvel
 „ empêchement à leur conversion. Mais ce seroit les tromper de leur
 „ dire : *Prenez garde à vous ; ni les fornicateurs , ni les adulteres &c le*
 „ *reste , ne posséderont point le Royaume de Dieu ;* parce que ce seroit

„ leur faire croire, qu'en s'abstenant de ces crimes, ils le pourroient III.
 „ posséder; au lieu que quand ils en feroient tout-à-fait exempts, ils n'y C L A S.
 „ sauroient avoir de part; leur arrêt leur étant déjà prononcé par ces N°. VII.
 „ paroles du Fils de Dieu : *Qui non credit, jam judicatus est, quia non* Joann. 3. 18.
 „ *credit in nomine unigeniti filii Dei.*

“ Mais, comme il est clair par-là, que S. Paul a dû supposer, que
 „ ceux à qui il tenoit ce discours étoient vraiment fideles; il n'est
 „ pas moins clair, qu'il a dû supposer aussi, que ces vrais fideles n'étoient
 „ pas si assurés de posséder le Royaume de Dieu, que, quoiqu'ils fus-
 „ sent fornicateurs, idolâtres, adulteres, impudiques, abominables,
 „ voleurs, avarés, médifants, ravisseurs du bien d'autrui, jamais aucun
 „ de ces crimes ne pût les empêcher de le posséder, ni même les pri-
 „ ver pour un seul moment de la qualité de Juste & d'enfant de Dieu.
 „ Car, s'il avoit cru, comme les Calvinistes, que le Royaume de Dieu
 „ ne sauroit, non plus, manquer aux vrais fideles qu'à Jesus Christ
 „ même, & qu'ils en sont très-assurés, quelques crimes qu'ils commet-
 „ tent; au lieu de leur dire, comme il fait : *Ne vous y trompez pas,*
 „ *ni les fornicateurs, ni les idolâtres, &c. ne seront point héritiers du*
 „ *Royaume de Dieu*, il leur devoit dire, au contraire; ne vous inquiétez
 „ point quand vous tombez dans ces crimes; il n'y en a point de si
 „ énormes qui vous puissent priver de l'héritage du ciel. Il est vrai, qu'à
 „ l'égard des autres hommes, ni les fornicateurs, ni les adulteres, n'y seront
 „ point reçus; mais cela n'est point vrai à votre égard. Tous ceux qui,
 „ comme vous, ont été une fois régénérés, jouissent pour toujours de
 „ ce privilege incomparable, que nul péché ne les sauroit faire décheoir
 „ de l'état de la grace, & que, de quelque maniere qu'ils violent la Loi
 „ de Dieu, la justice de Jesus Christ qui leur est imputée, fait qu'ils
 „ sont regardés de son Pere, comme s'ils avoient accompli jusques à ses
 „ moindres commandemens.

“ Voilà comme S. Paul auroit dû parler, s'il avoit été dans le senti-
 „ ment des Calvinistes. Et c'est, parce qu'il n'y étoit pas, qu'il parle un
 „ langage tout contraire, & qu'il prend autant de soin de persuader à
 „ ces fideles, qu'ils se fermeroient le ciel en commettant ces crimes,
 „ que ces Prétendus Réformateurs en prennent d'assurer les leurs, que
 „ nul crime ne peut le leur fermer, ni même leur faire perdre pour
 „ un moment la grace d'adoption & l'état de la Justification.

“ C'est ce qui paroît encore, par ce que S. Paul ajoute au même
 „ endroit. *Quelques-uns de vous ont été autrefois dans ces vices; mais*
 „ *vous avez été lavés; vous avez été sanctifiés; vous avez été justifiés au*
 „ *nom de Jesus Christ Notre Seigneur & par l'esprit de notre Dieu.* Car

III. „ l'opposition qu'il fait, en ce que les Chrétiens avoient pu être autre-
 CLAS. „ fois avant leur conversion, & ce qu'ils étoient alors, en supposant
 N°. VII. „ qu'ils avoient été lavés, & qu'ils étoient sanctifiés & justifiés par l'esprit
 „ de Dieu, laisse-t-elle aucun lieu de croire, que ces deux états que S.
 „ Paul regarde comme si opposés, ne le soient point en effet, & que
 „ la fornication, l'adultère, l'impudicité & les autres crimes dont il
 „ fait le dénombrement, n'empêchent point que celui qui les commet
 „ ne puisse demeurer en même temps Saint & Juste, & conserver le
 „ droit qu'il avoit auparavant au Royaume de Dieu ?

On ne craint pas de dire, que ni M. Bruguier, ni aucun autre Ministre, ne sauroit répondre précisément à cet argument ; parce que, lorsque des vérités sont au point de clarté où est celle-là, il n'est pas au pouvoir des hommes de les obscurcir.

CHAPITRE VII.

Avantage que le sieur Bruguier tire de ne point reconnoître la distinction des péchés en mortels & véniels, pour éluder plusieurs endroits de S. Paul, & que, par-là, il trouve le moyen de soutenir, non que les moindres péchés feroient perdre la grace aux vrais fideles s'ils y tomboient, mais que les plus énormes ne peuvent non plus la leur faire perdre que les plus légers.

ON a remarqué en divers lieux du *Renversement de la Morale*, qu'un des artifices ordinaires des Calvinistes, pour faire passer plus facilement leur sentiment impie, de l'alliance des crimes que S. Paul nous assure fermer le ciel à ceux qui les commettent, avec la justice chrétienne qui y donne entrée, est d'avoir recours au mot général de péché, pour enfermer, sous une idée confuse, les péchés les plus énormes & les fautes les plus légères, & se donner par-là le moyen d'insinuer, que nul homme sur la terre n'étant sans péché (ce qui ne se doit entendre que des fautes ordinaires des Justes) il faut bien que la foi iustificante subsiste avec le péché ; d'où ils laissent à tirer cette conclusion si impie, qu'il n'y a point d'inconvénient qu'elle subsiste avec les plus criminelles infractions de la loi de Dieu ; comme sont les adultères & les homicides.

C'est par-là qu'on a fait voir que les plus habiles Calvinistes de Hollande, crurent pouvoir éluder une objection très-solide des Arminiens,

contre leur dogme de l'inamissibilité de la justice. Ces derniers leur sou- III.
tenoient, *que ce que dit S. Jacques, que la foi sans les œuvres est morte, C L A 8.*
prouve visiblement qu'elle ne sauroit être vivante dans un homme qui com- N°. VII.
met des adulteres & des homicides. Et ces premiers répondoient; *que*
ce passage ne dit pas que la foi soit morte si-tôt qu'elle est souillée de quel-
que péché; parce que, si cela étoit, nul n'auroit la foi vivante: comme s'il
n'y avoit pas de différence entre péché & péché, ou que ce ne fût pas
le comble de l'absurdité, de prétendre, que, parce qu'un ris immodéré,
une parole un peu trop dure, un léger excès dans le divertissement ou
dans le manger, & autres semblables fautes, n'empêchent pas qu'un Chrétien
qui y tombe par foiblesse, n'ait une foi vivante & animée de la
charité, il faille aussi que toutes sortes de péchés énormes; la fornica-
tion, l'adultere, l'inceste, le meurtre, le parjure, le blasphème, n'em-
pêchent pas non plus que ceux qui s'y laissent aller, ne conservent la
foi vivante des enfants de Dieu qui leur donneroit au ciel, quoi que
puisse dire S. Paul, que ces crimes en ferment l'entrée.

Il y a divers autres lieux, où l'on a découvert & réfuté cette même
illusion. Mais cela n'a pas empêché que ce Ministre ne s'en soit servi
au besoin, & d'une manière plus grossière que jamais peut-être n'a fait
aucun Auteur de la secte.

Il avoit à répondre à plusieurs passages de S. Paul, contenus dans
quatre chapitres du cinquième livre, dont voici les titres.

Chapitre IV. *Qu'il n'y a rien de plus contraire à ce que S. Paul* pag. 333.
nous enseigne des deux états de l'homme, sous la loi & sous la grace,
que ce dogme des Calvinistes, qui allie la Justification avec les plus grands
crimes. Exposition de ce que l'Apôtre enseigne sur cela dans l'Épître aux
Romains.

Chapitre V. *Autre endroit de l'Épître aux Romains, qui prouve la* pag. 340.
même chose.

Chapitre VI. *Que ce que S. Paul enseigne encore dans l'Épître aux Galates,* pag. 344.
des deux états, sous la loi & sous la grace, fait voir combien le sentiment
des Calvinistes est contraire à la doctrine des Apôtres.

Chapitre VII. *Que la division des quatre états avant la loi, sous la loi, sous* pag. 347.
la grace, dans la paix, que S. Augustin a tirée de S. Paul, fait voir que
le Juste des Calvinistes est encore sous la loi, & non sous la grace.

Une si ample & si sérieuse explication de la doctrine d'un Apôtre, mé-
ritoit sans doute que M. Bruguier s'appliquât au moins à l'expliquer de
son côté, pour faire voir, s'il pouvoit, qu'on l'avoit mal entendue. Mais
rien ne nous pouvoit mieux apprendre que ce n'est que par bienfaisance,
que ceux de la secte parlent tant de l'Écriture Sainte, & que pour peu

III. qu'elle les incommode, ils sont tout prêts de la laisser-là, que le mé-
 CLA S. pris avec lequel il traite S. Paul dans cette rencontre. Il ne s'est non
 N°. VII. plus mis en peine de satisfaire à ce qu'on leur a objecté avec tant de
 soin & tant d'étendue, des Epîtres de cet Apôtre, que si on ne leur avoit
 opposé que le dernier des Casuistes, & l'Auteur du monde qui auroit
 moins mérité qu'on eût quelque égard à ce qu'il dit. Car voici toute
 la Réponse que M. Bruguier, si solennellement approuvé par M. Claude,
 fait à tous ces longs chapitres.

R. S. p. 70. “ Dans les trois chapitres suivants (il devoit dire dans les sept
 „ derniers de ce livre) il prétend faire voir, que celui qui commet
 „ un péché mortel, comme il parle, n'est pas sous la grace; ce qui est
 „ un renversement manifeste de l'Evangile : car Jesus Christ veut que ceux
 „ qui disent tous les jours; pardonne-nous nos péchés, appellent Dieu
 „ leur Pere, avant que de lui demander leur pardon : & si Dieu est leur
 „ Pere, il faut qu'ils soient ses enfants, & par conséquent qu'ils soient
 „ sous la grace. Il ne faut point chicaner : quelque péché que com-
 „ mettent les fideles, Jesus Christ entend qu'ils crient à Dieu Notre
 „ Pere, avant même qu'ils aient obtenu le pardon; & un enfant ne
 „ perd pas la qualité d'enfant, ni toute l'affection de son Pere, dès qu'il
 „ tombe dans quelque désobéissance, comme un S. Pierre. S. Paul pour-
 „ tant, dit l'Auteur, faisant la différence de l'état de la grace d'avec
 „ l'état de la loi, déclare, que ceux qui sont sous la grace, ont cru-
 „ cifié le péché; qu'ils ne sont plus esclaves du vice, mais de la sain-
 „ teté, & que le péché n'a plus de domination ou d'empire sur eux.
 „ J'avoue que le péché est mort dans le fidele, en tant qu'il a reçu le coup
 „ de la mort; mais encore il y a des esprits qui restent, qui font qu'il
 „ a encore du mouvement, &, quoique le fidele ne soit plus esclave,
 „ il n'est pas encore tout-à-fait en liberté, & s'il obéit quelquefois au
 „ vice, ce n'est qu'imparfaitement, & comme a un vieux tyran dont
 „ il triomphe de temps en temps. Nous avons suffisamment réfuté toutes
 „ ces objections dans la Réponse au quatrieme livre ”.

On ne trouve dans tout ce dernier endroit, où il renvoie, que quatorze
 ou quinze lignes sur ce sujet, qui ne contiennent que l'abominable
 doctrine que nous avons suffisamment réfutée dans le chapitre III. de ce
 deuxieme livre, qui est, *que, quoique S. Paul nous assure, que le péché regne*
& domine en nous quand nous obéissons à nos convoitises charnelles, &
que même nous consommons entièrement le péché, il ne s'ensuit pas néan-
moins, que des fideles, qui commettent des crimes semblables à ceux de David,
tombent dans le péché régnant; parce que, si on croit ce Ministre, le
regne du péché ne consiste pas dans l'obéissance imparfaite à quelques-uns

de ses mouvements (c'est ainsi qu'il appelle corrompre la femme de son prochain , & le faire mourir pour cacher son crime) *mais dans une* III.
pleine & entiere obéissance à tous ses desirs, c'est-à-dire, à ne laisser au- C L A S.
 cune tentation de la chair, d'impureté, de vengeance, d'ivrognerie, d'or- N°. VII.
 guel, d'ambition, de curiosité sacrilege, à laquelle on ne rende une
 pleine & entiere obéissance.

Voilà l'unique solution qu'on apporte à tous ces longs passages de S. Paul, qu'on n'a eu besoin que de rapporter, & d'y faire faire quelque attention, pour donner de l'horreur de la Réformation prétendue, à tous ceux qu'une prévention aveugle pour leurs Ministres, n'a pas entièrement mis hors d'état d'appercevoir les vérités les plus claires.

Mais il n'est plus nécessaire de s'arrêter à ce point, parce qu'on en a suffisamment découvert l'abomination ci-dessus. Ce qui regarde le sujet présent est, de faire voir la part qu'il a voulu prendre à l'illusion ordinaire de ceux de la secte, en confondant comme eux les péchés mortels dont S. Paul dit, que ceux qui les font n'entreront point dans le Royaume du ciel, avec les fautes vénielles des Justes, dont S. Jacques dit, que nous péchons tous en plusieurs choses. Car c'est de-là qu'il conclut, *que parce que Jesus Christ veut que ceux qui disent tous les jours : pardonnez-nous nos péchés, appellent Dieu leur Pere, avant que de lui demander ce pardon, ce qui suppose qu'ils sont ses enfans; c'est renverser l'Evangile*, que de vouloir, que ceux qui obéissent à leurs convoitises charnelles, jusqu'à commettre d'aussi énormes péchés que des fornications, des adulteres, des incestes, des meurtres, font voir par-là, qu'ils ne sont point en l'état de ceux que S. Paul dit, n'être plus sous la loi, mais sous la grace; à qui il donne pour caractère, de n'être plus sous la domination du péché, comme sont ceux qui lui obéissent, en suivant les convoitises de la chair, selon la définition qu'il en donne au même lieu.

Ce qu'il ajoute, pour appuyer ce raisonnement fondé sur l'équivoque du mot de péché, en fait encore davantage voir la fausseté. Car *un enfant*, dit-il, *ne perd pas la qualité d'enfant, ni toute l'affection de son pere, dès qu'il tombe dans quelque désobéissance*. Rien n'est plus vrai, parce qu'il y a des désobéissances si légères, qu'il faudroit qu'un Pere fût bien dur, pour priver de son héritage; & ne plus regarder comme son enfant, celui qui y seroit tombé. Mais qui seroit assez déraisonnable, pour conclure de-là, qu'il en doit être de même d'un fils qui battoit son Pere, qui l'outrageroit, qui attenteroit à sa vie; que tout cela ne devroit point empêcher que son 'Pere ne le traitât toujours comme son enfant bien-aimé, & ne lui conservât toujours un droit entier à son héritage ?

III. Y auroit-il rien de plus extravagant que cette pensée, & souffriroit-CLAS. on en aucun Etat, même de Payens, une maxime si préjudiciable à ce N°. VII. que les enfants doivent à leur Pere? Qui peut donc souffrir, que ces Prétendus Réformateurs, en établissent une semblable à l'égard de Dieu, & qu'après qu'il a déclaré en plusieurs endroits de ses Ecritures, qu'il y a plusieurs péchés qui privent de l'héritage des enfants, qui est le Royaume du ciel, ceux qui s'y laissent emporter, il se trouve des gens qui osent faire passer cette menace pour une vaine terreur, en persuadant aux Chrétiens, que nuls crimes, pour énormes qu'ils puissent être, ne peuvent faire perdre la qualité d'enfant de Dieu, ni priver de l'héritage du ciel ceux qui ont été une fois justifiés? Y en a-t-il d'assez aveugles, pour s'imaginer qu'ils prouvent très-bien cette impiété par ce raisonnement si étrange: les offenses légères des gens de bien, n'empêchent pas qu'ils ne soient enfants de Dieu, & les Temples du Saint Esprit: il faut donc croire aussi, que les plus criminelles infractions de la loi de Dieu, ne l'empêcheront pas non plus. N'est-ce pas la même chose que si l'on disoit; une femme ne perd pas la qualité d'honnête femme, ni les droits du mariage, ni l'amitié de son mari pour quelques mauvaises humeurs; elle ne perdra donc rien aussi de tout cela, quoiqu'elle viole la foi conjugale, & qu'elle se laisse corrompre l'esprit & le corps par un amour illégitime. Cette comparaison est d'autant plus juste, que Dieu est toujours considéré dans l'Ecriture, comme l'Epoux de notre ame; & les infractions de sa loi comme une prostitution & un adultere, dont elle se rend coupable autant de fois qu'elle commet quelque crime.

Comme il n'y a rien de plus clair que tout cela, il s'ensuit, que la distinction des péchés en mortels & véniels, qui en est le fondement, est la chose du monde la plus manifeste & la plus conforme au bon sens. Cependant il n'y a rien que les Calvinistes combattent avec plus d'entêtement. Les Luthériens s'en étant servis dans la Conférence de Montbelliard, Beze s'en étoit moqué: & Osiander ayant témoigné, dans une lettre sur le sujet de cette Conférence, qu'il ne voyoit pas quel sujet Beze avoit eu de se rire de cette distinction, Beze repliquant à cette lettre, eut l'insolence de l'appeller par une ignorance extrême, *une ordure sortie des Cloaques des Scholastiques.*

P. 52 & 80.

Ce Ministre-ci, en a parlé avec autant d'emportement & de hardiesse. Rép. Somm. Il dit, que cette distinction *est contraire aux Saintes Ecritures, & con-* pag. 80. *damnée de toute l'Antiquité: que le P. Petau a reconnu, que les Peres l'ont entendue autrement que nous ne faisons aujourd'hui, & que Vafques avoue qu'il y a parmi les Catholiques, des Auteurs graves & dévots, qui ont condamné cette distinction vulgaire, & enseigné que tout péché de sa*

nature , mérite la mort éternelle , alléguant pour ce sentiment , Gerson , IIL. Almain , & l'Evêque de Rochester. Après cela , dit - il , qui n'admira la CLAS. hardiesse de l'Auteur à nous citer l'Antiquité , & à débiter ses illusions ou N°. VII. ses fantômes , pour les véritables sentiments de l'ancienne Eglise ?

S'il n'y a qu'à assurer les choses sans les prouver , il n'y a rien de si faux qu'on ne soutienne. Cette distinction , si on l'en croit , est contraire aux Ecritures. Que ne nous faisoit-il donc la charité de nous montrer ces passages de l'Ecriture qui y sont contraires ?

Elle est condamnée de toute l'Antiquité. Quelle hardiesse ! Il faut donc qu'elle l'ait été aussi par S. Augustin , que les Calvinistes avouent être un des plus considérables témoins de la foi de l'ancienne Eglise ? Et comment le pourroit-il dire après tant de témoignages de ce Pere , qui établissent si clairement cette distinction importante , qui se trouvent cités en divers endroits du livre auquel ce Ministre a entrepris de répondre sans qu'il ait osé en combattre aucun ? Il a seulement voulu chicaner ^{Pag. 145. 152. 356. 426.} sur ce qu'on a traduit , en un de ces passages ; à *damnabilibus immunes criminibus* , exempts des crimes qui damnent ; comme s'il y avoit , dit-il , dans l'original , à *damnantibus immunes criminibus* ; au lieu qu'il y a *damnabilibus*. Ce qui signifie des personnes exemptes , non des crimes qui damnent , mais des crimes qui sont reprochables. Et sur cela , comme s'il avoit surpris l'Auteur du *Renversement de la Morale* , dans la plus étrange falsification du monde , il ajoute qu'il a cru , qu'il étoit bon d'avertir en passant le monde de ses artifices ; afin , dit-il , qu'on ne s'arrête point à toutes ces citations dont il a rempli son ouvrage , pour faire peur aux idiots.

Cette remarque est rare : c'est dommage qu'elle n'est pas mieux fondée. *Damnantia crimina* , n'avoit garde de se trouver dans S. Augustin ; jamais aucun Pere n'ayant donné cette épithete au mot de crimes. Ce qu'ils auroient voulu marquer par-là , ils l'ont exprimé par *damnabilia crimina* , qui signifie mot à mot , non des crimes reprochables (ce qui est ridicule , comme si *damnare* signifioit reprocher) mais des crimes damnables. Or on ne peut avoir appelé des crimes damnables , que parce qu'ils causent la damnation de ceux qui les commettent , & par conséquent , un crime *damnable* , & un crime qui *damne* , est la même chose dans le sens. Outre que rien n'empêche que le mot de *damnabile* , ne signifie proprement & directement , qui *damne* , comme *penetrabile frigus* , dans ce vers de Virgile , *aut boreæ penetrabile frigus adurat* , signifie le froid qui pénètre , & le mot de *docibilis* , dans la version Vulgate , celui qui est propre à enseigner.

Cela n'est rien , néanmoins au prix de l'imagination que M. Bruguier *Ecrits contre les Protestants*. Tome XIV. R

III a, que les passages de l'Ecriture & des Peres, dans un ouvrage de
 CLAS. Théologie, ne sont bons *qu'à faire peur aux idiots.*
 N°. VII.

On seroit bien aisé de savoir de M. Claude, s'il est en cela avoué de ses Confreres, & si c'est présentement la pensée des Calvinistes, qu'il n'y a que *des idiots* qui s'arrêtent aux passages de l'Ecriture & des Peres, pour s'assurer de la vérité des points de la Religion.

Mais examinons ce qu'il dit ensuite. N'ayant cité aucun des Peres, contre la distinction des péchés en mortels & véniels, il nous renvoie à quelques Auteurs nouveaux; & cela, avec si peu de jugement, qu'il n'y en a aucun qui ne le condamne. Car le P. Petau marque expressément, dans le passage que M. Bruguier en rapporte, qu'il y a des péchés qui privent de la grace de Dieu, & d'autres qui n'en privent pas. Que s'il a cru, que du temps des Peres, on appelloit quelquefois *mortels*, quelques-uns de ceux que nous appelons véniels, c'est qu'il a été trompé par une édition fautive d'Origene, où il avoit lu : *Si nos aliqua culpa mortalis invenerit, quæ non in crimine mortali... Sed vel in sermonibus, vel in morum vitio consistat* : au lieu que le sens fait voir, aussi-bien que les meilleures éditions, qu'il faut lire *culpa moralis*, & non pas *mortalis*. Comme il y a long-temps, que l'Auteur de la Fréquente Communion a fait cette remarque, ce Ministre ne l'a dissimulée, que parce qu'elle lui ôtoit toute occasion de citer ce passage du P. Petau. Car quel argument peut-on tirer de ce que ce savant Jésuite a pensé, que le mot de *faute mortelle* s'étoit pris en un certain sens par les Anciens, lorsqu'il n'y a qu'un seul passage pour appuyer ce sens, & que ce mot de *faute mortelle*, ne se trouve dans ce passage que par une erreur de Copiste?

Il ne reste plus que Vasquez *qui avoue* à ce qu'il prétend, *qu'il y a parmi les Catholiques des Auteurs graves & dévots, qui ont condamné cette distinction vulgaire.* Mais cette citation n'est pas plus sincère, ni plus à propos que les autres.

Pour le faire entendre, il faut remarquer, qu'on peut faire deux questions, touchant cette distinction des péchés en mortels & véniels : l'une regarde cette distinction en elle-même, & elle doit être conçue en ces termes : s'il y a de deux sortes de péchés, les uns qui privent de la vie de la grace ceux qui les commettent, & d'autres qui ne les en privent point. Ou, ce qui revient à la même chose, s'il y a des péchés qui damnent ceux qui meurent en étant coupables, & d'autres pour lesquels on n'est pas damné?

L'autre question suppose, que cette distinction est véritable, & qu'il y a en effet de ces deux sortes de péchés; mais elle en recherche la cause, & elle doit être conçue ainsi. Si de ce qu'il y a des péchés qui

ne priveit point de la vie de la grace ceux qui y tombent, & qui ne les mettent point en état de damnation, cela vient de la nature de ces péchés-là, & de ce qu'ils sont trop légers pour mériter une aussi grande peine qu'est la mort éternelle: ou si cela ne vient que de l'indulgence & de la miséricorde de Dieu, qui n'a pas voulu les y assujettir, quoique d'eux-mêmes ils la méritassent ?

Il est aisé de voir que cette dernière question est une spéculation pure, dont on ne sauroit tirer aucune conséquence, pour le réglemeut des mœurs des Chrétiens; puisqu'il importe peu de savoir d'où vient qu'il y a des péchés qui tuent l'ame d'un seul coup, & d'autres qui ne la tuent pas, pourvu que l'on sache que cela est ainsi, & que l'on soit porté par-là, à éviter les uns avec un extrême soin, & à ne se pas décourager quand on tombe dans les autres, dont la vie des plus Justes ne peut être tout-à-fait exempte.

Mais il n'en est pas de même de la première question; puisque si l'on s'y trompoit, en ne mettant aucune différence entre les péchés grands ou petits, pour ce qui est de donner la mort à l'ame, on donneroit lieu au démon de nous porter au désespoir, dans la vue des moindres fautes, comme nous devant toutes damner; ou de nous jeter dans une sécurité charnelle, en croyant avec les Calvinistes, que comme les petites fautes ne font pas déchoir de l'état de la Justification, les plus grands crimes ne le font pas non plus, & qu'ainsi un fidele qui en est tenté, s'y peut laisser aller sans aucune crainte de se perdre.

Afin donc que M. Bruguier puisse tirer quelque avantage des Auteurs cités par Vasquez, il faut qu'ils aient été contraires au sentiment commun des Théologiens Catholiques, & d'accord avec les Calvinistes dans la première question qui regarde cette distinction en elle-même, & non seulement dans la seconde qui suppose la distinction, & qui en recherche la cause. Or c'est ce qu'il ne pourroit prétendre que par une imposture manifeste, comme il paroitra par le passage même de Vasquez, auquel il nous renvoie, & dont il a tronqué tout ce qui le condamnoit. Le voici entier.

Il y a quelques Docteurs Catholiques graves & pieux, qui ont suivi un sentiment contraire, qui ne me paroît point probable. Ils disent que la différence entre les péchés mortels & véniels, ne vient pas de la nature des actions, mais de la loi de Dieu, qui a voulu que tel péché fut mortel, & qu'un autre fut véniel. C'est l'opinion de Gerson, d'Almain, & de l'Evêque de Rochester; qui tous néanmoins, enseignent contre Luther & Calvin (voilà ce que ce Ministre n'a eu garde de dire) qu'il y a des péchés dans les hommes justes, qui ne leur font point perdre l'amitié de Dieu, &

Vasquez in
1. 2. Dif.
142. cap. 1.

III. *d'autres qui la font perdre ; mais ils rapportent cette différence à la volonté & au décret de Dieu, qui a fait que tous les péchés étant mortels*
CLAS. *de leur nature, il y en a quelques-uns qui ne sont point imputés de Dieu*
Nº. VII. *à la peine éternelle, & qui par-là demeurent légers & véniels.*

Voilà tout ce que Vasquez avoue de ces Auteurs graves & pieux. M. Bruguier & M. Claude son approbateur y peuvent - ils trouver autre chose que leur condamnation ; & n'est-ce pas une honte, ou plutôt un crime en matière de Religion où il y va du salut, d'abuser ainsi le monde par des citations si trompeuses pour appuyer une erreur damnable ?

Car ce que l'opinion de ces Catholiques semble avoir de commun avec la doctrine des Calvinistes, qui est que les moindres péchés mériteroient la mort éternelle, s'il n'avoit plu à Dieu que cela fût autrement par un effet de sa miséricorde envers les hommes, peut donner plus d'horreur des péchés les plus légers, sans rien changer, ni dans les principes, ni dans les règles de la Morale Chrétienne. Mais il n'y a rien ni de plus déraisonnable, ni de plus préjudiciable à la piété, que ce qu'ont bâti là-dessus ces Prétendus Réformateurs de l'Eglise.

Ils ont d'abord fait valoir cette maxime, comme une grande preuve de la pureté de leur Morale, jusqu'à insulter aux Catholiques, comme si leur doctrine des péchés véniels, où l'on peut tomber sans encourir la damnation, donnoit lieu de les commettre sans crainte ; au lieu que selon eux, il n'y a point de si petit péché qui ne mérite la mort éternelle. A n'ouïr que cela, on a dû les prendre pour des Réformateurs fort sévères, & beaucoup plus exacts que les Catholiques. Mais laissons les uns & les autres s'expliquer davantage, & nous verrons à quoi se termine la prétendue sévérité dont ils se vantent, & quel est aussi le prétendu relâchement qu'ils nous reprochent.

Il est vrai que les Catholiques disent : qu'il n'en est pas d'un léger mensonge, comme d'une fornication, d'un adultère, d'un meurtre ; que le premier de ces péchés ne mérite pas la mort éternelle comme les derniers, & qu'ainsi un Juste y peut tomber, sans perdre la vie de la grace.

Nos Réformés au contraire ; trouvent fort étrange qu'on ose dire, qu'il y ait aucun péché, pour petit qu'il soit, qui ne mérite la mort éternelle ; & ils ne mettent en cela aucune différence entre le plus léger mensonge, & le plus noir assassinat. Qui ne s'attendroit qu'ils concluent de-là, qu'un vrai fidele ne doit pas éviter avec moins de soin un mensonge officieux qu'un assassinat, parce que l'un & l'autre donneroit la mort à son âme ? Mais on se tromperoit fort si on avoit cette pensée. Ils ne sont pas si durs que cela. Au contraire, disent-ils, nous en concluons ; que n'y ayant point de distinction entre les péchés mortels & véniels, notre vrai fidele

n'a pas plus de sujet de craindre, qu'un assassinat ne le prive de la vie de la I I I.
 grace qu'un simple mensonge ; parce que dans la théorie, tous les péchés ^{U L A 3.}
 sont capables de tuer l'ame, & aussi-bien les plus légers que les plus N°. VII.
 énormes ; mais dans la pratique, ni les uns, ni les autres, ne sont ca-
 pables de la priver de la vie divine, qu'elle a reçue par la grace. Et
 ainsi, nous nous faisons honneur de cette maxime terrible, que tous
 les péchés sont mortels ; mais nous avons aussi pourvu à la tranquillité
 de nos consciences, en les rassurant par cette autre maxime, qu'encore
 que les plus petits péchés soient mortels en eux-mêmes & pour les
 non Réformés, les plus énormes ne sont que véniels pour nous, & ne
 nous sauroient priver un seul moment, ni de la grace de l'adoption, ni
 de l'habitation du S. Esprit.

Il faudroit être bien difficile, si on n'étoit pas content de cela ; & on
 auroit certes grand tort, d'accuser ces Réformateurs d'avoir trop re-
 tréci la voie du ciel, & de n'avoir pas assez compati à l'infirmité
 humaine.

C H A P I T R E V I I I.

Exemples des contradictions que les Calvinistes ne sauroient éviter.

*Premier exemple : Que l'adultère de David lui étoit pardonné, & ne lui
 étoit pas pardonné pendant tout le temps qu'il ne pensoit point à se ré-
 concilier avec Dieu ; mais à cacher son péché aux yeux des hommes.*

LES ouvrages du mensonge ne s'entretiennent jamais si bien, qu'ils
 ne se démentent en beaucoup d'endroits, & Dieu le permet ainsi, afin
 que ceux-mêmes qui n'ont pas assez de lumière pour en découvrir la
 fausseté par le fond, la puissent appercevoir par les contrariétés qui s'y
 rencontrent. C'est ce qu'on a fait voir dans le *Renversement de la Mo-
 rale*, être arrivé aux Auteurs du dogme de l'innocence de la justice.
 On y a prouvé qu'il ne se peut rien concevoir de plus étrange que les
 contradictions où ils sont tombés ; mais à dire le vrai, il l'est encore plus
 en quelque façon, qu'il se soit trouvé un Ministre qui se soit engagé à
 les soutenir, & que M. Claude l'ait approuvé.

Je n'en rapporterai ici que trois exemples, dont voici le premier. Ils
 reconnoissent que de vrais fideles, peuvent non seulement tomber en de

III. fort grands crimes , mais y demeurer pendant un temps fort notable.

C L A S. Sans nous arrêter aux excommuniés dont nous parlerons plus bas , l'e-
N°. VII. xemple de Salomon , qui selon les notes de leurs Bibles , fut plus de dix années engagé dans l'idolâtrie , & la maniere dont ils parlent de David en font des preuves convaincantes. Car voici comme un de leurs plus savants Théologiens , & des plus ardents défenseurs du Synode de Dordrecht , représente l'état de ce Roi depuis sa chute , jusques à son retour à Dieu. *David*, dit-il , *ayant été si avant dans le péché , & la chair ayant pris tant d'avantage sur lui , qu'il ne se mettoit en peine , ni de faire pénitence , ni de se réconcilier avec Dieu , mais seulement de cacher son adultère aux yeux des hommes , & qu'il employoit pour cela des moyens si criminels , il paroît par-là , qu'il ne pouvoit s'en retirer & concevoir le mouvement d'une sincère pénitence , par les seules forces de son libre arbitre , ou par la puissance indifférente de sa volonté , attirée seulement par la suasion morale de la grace , que vous vous êtes forgée , mais qu'il a eu besoin d'une vertu plus grande & plus divine.*

Triglandius
Trina Dei
grat. p. 420.

Cela supposé , comme constant & avoué de tout le monde , on leur demande : si pendant tout le temps que David , par leur propre confession , ne se mettoit point en peine de faire pénitence , ni de se réconcilier avec Dieu , ces deux crimes lui étoient pardonnés , ou si Dieu ne les lui avoit pas encore remis.

S'ils disent , qu'ils lui étoient pardonnés dans le temps même *qu'il ne se mettoit pas en peine de se réconcilier avec Dieu , & de lui en demander pardon* , on leur a fait voir qu'ils renversent toute l'Ecriture Sainte , qui ne nous prêche autre chose que la nécessité de se repentir de ses crimes , pour en obtenir le pardon de Dieu : & c'est ce que M. Brugier n'a pas osé contester.

Que si forcés par l'évidence de la vérité , ils demeurent d'accord , que ces crimes de David ne lui étoient pas pardonnés avant qu'il s'en repentît , & que Dieu en eût dégagé son cœur par la puissance de sa grace : on leur a soutenu , & on leur soutient encore , qu'ils ne sauroient faire sincèrement cet aveu , sans reconnoître que leur dogme de l'inaffabilité de la justice , est manifestement impie & contraire à l'Ecriture. Car si l'Ecriture nous oblige de croire , comme elle nous y oblige certainement , que Dieu n'a pas remis les péchés à David pendant qu'il y a eu le cœur engagé & qu'il ne s'en repentoit point , il est plus clair que le jour , qu'on ne peut pas dire dans les principes des Calvinistes , que pendant ce temps-là , il étoit justifié devant Dieu ; puisque la justification & la rémission des péchés n'étant , selon eux , que la même chose , dire d'un homme , qu'il est justifié en un temps , & que dans le même

temps, ses péchés ne lui sont pas remis, c'est dire du même homme III. dans le même temps, qu'il est justifié, & qu'il n'est pas justifié. C L A S.

M. Bruguier, contre sa coutume, propose assez fidèlement cette objection. Car voici ce qu'il fait dire à ses adversaires. N°. VII.

La Justification, selon vous, consiste dans le pardon des offenses: or David avant l'arrivée de Nathan, n'avoit point obtenu le pardon de son crime, puisqu'il avoit été sans repentance; il n'étoit donc pas alors justifié, & par conséquent, il étoit déchu de la Justification & de la grace. Réponse Somm. p. 48.

Mais bien loin d'être embarrassé de cet argument, il reproche à son adversaire d'avoir fait sur cela le fier bien mal - à - propos, n'y ayant de l'embarras que pour lui. Et voici le sujet de cette merveilleuse confiance. " C'est, dit-il, qu'on n'a qu'à lui dire, qu'il y a deux sortes de Justification: l'une, première & générale, qui est proprement & absolument nommée Justification, l'autre, particulière & réitérée de temps en temps, qui est appelée par quelques-uns la continuation, & par d'autres l'application de la première. Nous disons donc que ce Roi coupable, avant qu'il se fût repenti de son crime, n'étoit point justifié de cette seconde Justification particulière & réitérée, mais bien de la première, par laquelle Dieu l'avoit déjà reçu en grace: c'est ce que veut dire l'Évêque de Sarisbery, lorsqu'il répond à Thomson, que David étoit alors justifié quant à sa personne, non quant à ce péché particulier qu'il avoit commis. Et il n'est point vrai, qu'il ait été en cela contraire à nos autres Docteurs: car, il a cru aussi-bien que les autres, que David étoit alors justifié, quant à la Justification première & générale, qui le rendoit enfant de Dieu; & les autres ont estimé aussi-bien que lui, qu'il n'étoit pas pourtant dans cet état justifié, quant à la Justification particulière & réitérée pour ce péché". R. S. p. 49. Rép. Somm. pag. 51.

Pour découvrir l'illusion de cette Réponse, qui a donné tant de complaisance à ce Ministre, on n'a pas besoin d'examiner cette distinction en elle-même, mais seulement de faire voir qu'en l'appliquant à l'argument qu'on a cru éluder par-là, il ne prouve pas moins, que David pendant le temps qu'il ne se repentoit point de son adultere, n'étoit non plus justifié, quant à la Justification première & générale, proprement & absolument dite, que quant à la justification particulière & réitérée. Or il ne faut pour cela, qu'établir ces quatre Lemmes, pour me servir du terme des Géometres, afin qu'il ne manque rien à cet argument, pour être une entière & parfaite démonstration.

1°. La Justification première & générale, proprement & absolument dite, consiste uniquement, selon les Calvinistes, dans la rémission des péchés. C'est un article exprès de leur Confession de foi, n. 14. Nous

TII. croyons, disent-ils, que toute notre justice est fondée en la rémission des péchés. Et tout le monde sait que c'est en cela qu'ils distinguent la Justification de la sanctification.

2°. La Justification proprement & absolument dite, ne peut être partielle : c'est ce qu'enseigne Calvin par ces paroles. *Dieu n'a point promis de loyer de vie à quelques certaines œuvres, mais prononce simplement : qui fera le contenu de la loi vivra ; mettant à l'opposite malédiction notable contre tous ceux qui auront défailli en un seul point. En quoi l'erreur commune, touchant la justice partielle est assez réfutée ; puisque Dieu n'admet nulle justice, sinon l'observation entière de sa loi.* D'où ils concluent, qu'à fin que nous soyons justifiés devant Dieu, il faut que la justice de Christ, qui a été très-parfaite, nous soit tellement imputée, qu'elle couvre tous nos péchés, parce que tous ceux comme dit Calvin au même lieu, auxquels Dieu veut imputer les péchés, lui sont ennemis. D'où il s'ensuit qu'il faut que tous péchés soient couverts & remis, avant qu'il regarde à une seule œuvre de nous. Il ne se peut donc pas faire, selon Calvin, que la Justification proprement & absolument dite soit partielle ; c'est-à-dire, qu'il est impossible, qu'outre les péchés qui sont pardonnés en vertu de cette Justification, il y en ait quelques-uns qui ne soient pas pardonnés ; puisque Calvin soutient généralement, que tous ceux à qui Dieu veut imputer les péchés, lui sont ennemis, & qu'il ajoute, ce qui est encore plus exprès, qu'il faut que tous péchés soient couverts & remis avant qu'il regarde à une seule œuvre de nous.

3°. La Justification proprement & absolument dite, est égale en tous les justifiés, parce que la justice de Christ leur est à tous également imputée. Ce sont les propres termes de Windelin, très-habile Calviniste : d'où il s'ensuit encore, qu'il n'y a point deux sortes de justifiés ; les uns à qui tous les péchés soient pardonnés, & les autres à qui ils ne soient pas tous pardonnés : puisque si cela étoit, la Justification des derniers ne seroit pas égale à celle des premiers.

4°. M. Bruguier soutenant d'une part, que dans le livre d'un Protestant, la justice du fidele consiste dans le pardon des péchés, & avouant de l'autre, que cette grace du pardon des péchés (qui est la Justification proprement & absolument dite) *consistit in indivisibili, comme on parle dans l'Ecole ; c'est-à-dire, qu'elle ne peut avoir ni de plus ni de moins, il faut nécessairement qu'il reconnoisse que les péchés ne peuvent être pardonnés à demi à un justifié ; parce qu'autrement il pourroit y avoir du plus & du moins dans la Justification ; celle qui supposeroit tous les péchés pardonnés, étant quelque chose de plus, que celle qui en supposeroit quelques-uns de non pardonnés.*

Ces

Ces quatre propositions indubitables dans la Théologie Calvinienne, III. étant posées, on soutient qu'il n'y eut jamais de démonstration géomé-CLAS. trique, plus concluante que ces deux arguments, qui n'ont qu'une même N°. VII. majeure; dont le premier prouve, que David n'étoit point justifié de la *Justification générale, quant à sa personne, proprement & absolument dite, pendant tout le temps qu'il ne se mettoit en peine, ni de faire pénitence, ni de se réconcilier avec Dieu, mais seulement de cacher son adultère aux yeux des hommes.* Et le dernier prouve, que si, pendant ce temps, David étoit justifié de la *Justification générale, quant à la personne, proprement & absolument dite*, il n'est point nécessaire, contre tout ce qu'enseigne l'Ecriture, de se repentir de tout son cœur des crimes que l'on a commis, afin qu'ils nous soient pardonnés, le pouvant être sans cela.

Voici le premier argument, ou plutôt la première démonstration.

La Justification première, générale, quant à la personne proprement & absolument dite, enferme nécessairement le pardon général de tous les péchés, non de quelque-uns seulement, mais de tous sans exception; parce que l'Ecriture, si nous en croyons Calvin, ne connoît point de Justification partielle, & qu'il faut que *tous péchés soient couverts & remis avant que Dieu regarde aucune de nos œuvres.*

Or David, avant l'arrivée de Nathan, n'avoit point obtenu le pardon de son adultère & de son homicide, parce qu'il avoit été sans repentance. C'est la mineure de l'argument proposé par M. Bruguier, à laquelle il n'a rien trouvé à redire, n'ayant appliqué, ni pu appliquer la distinction des deux sortes de Justification, qu'à la majeure & à la conclusion.

Il n'étoit donc point alors justifié de la *Justification première, générale, quant à la personne, proprement & absolument dite.* Or il l'étoit avant son péché. Il étoit donc déchu, par son péché, de la Justification proprement & absolument dite.

Il faut avoir renoncé au sens commun, pour croire qu'on puisse répondre à cet argument, supposé les principes des Calvinistes.

En voici un autre, qui n'est pas moins convainquant, & qui ne les réduit pas à une moindre absurdité.

La Justification première, générale quant à la personne, proprement & absolument dite, enferme nécessairement, selon les Calvinistes, le pardon de tous les péchés sans exception.

Or, si nous en croyons les mêmes Calvinistes, les deux crimes que David avoit commis, n'ont pas empêché qu'il n'ait toujours été justifié de cette Justification première, générale quant à la personne, proprement & absolument dite, pendant le temps même qu'il ne s'en repentoit point,

Ecrits contre les Protestants Tome XIV.

S

III. & qu'il n'en demandoit point pardon à Dieu. M. Brugier nous assure
 CLAS. que cette proposition est de tous leurs Docteurs, aussi-bien que de l'Evêque
 N^o. VII. de Sarisbury.

Il faut donc nécessairement que les Calvinistes soutiennent, contre tout ce que Dieu nous a révélé des regles de sa justice dans ses Ecritures, que lorsqu'un fidele commet des crimes aussi horribles qu'un adultere & un homicide, & que, bien loin de s'en repentir de tout son cœur, il y a le cœur attaché pendant un temps notable, Dieu les lui pardonne pendant ce temps-là même; parce qu'autrement il ne seroit pas justifié de la *Justification premiere*, proprement & absolument dite, qui consiste uniquement & nécessairement, selon eux, dans la rémission de tous les péchés.

On supplie de nouveau tous les Ministres, de nous dire de bonne foi, s'ils croient pouvoir empêcher, par toutes leurs chicaneries, que cette conséquence, toute horrible qu'elle est, ne soit une suite nécessaire & inévitable de leurs faux principes.

C H A P I T R E I X.

II. *Exemple des contradictions des Calvinistes : que si David fût mort avant que d'avoir demandé pardon à Dieu de son adultere & de son homicide, il eût été sauvé selon leurs principes, quoique plusieurs de leurs Auteurs disent qu'il eût été damné.*

LE second exemple des contradictions grossieres où les Calvinistes s'engagent, par la suite de leurs erreurs sur cette matiere, n'est pas moins clair. Il regarde le jugement qu'ils devroient faire de leurs fideles, s'ils mouroient en commettant actuellement des crimes. Car ils ne sauroient dire, qu'ils seroient sauvés, sans choquer horriblement les premiers sentiments de la piété chrétienne; ni dire, qu'ils seroient damnés, sans découvrir eux-mêmes la fausseté de leurs dogmes. C'est ce qu'on verra par ces arguments.

Puisque S. Paul nous assure, qu'il y a une liaison infaillible entre la qualité d'enfant de Dieu, & celle d'héritier, & quainsi on ne peut être l'un sans l'autre, *si filii & heredés*; ce sont deux conséquences également nécessaires: l'une, que l'on n'est point enfant de Dieu, par la grace de l'adoption, quand on est en un état, dans lequel, si on mou-

roit, on ne seroit point héritier de son Royaume ; l'autre , que ce qui ^{III.}
n'empêche pas qu'on ne soit enfant de Dieu , par la grace de l'adoption, ^{CLAS.}
ne peut empêcher qu'on ne fût héritier de son Royaume , si on mou- ^{Nº. VII.}
roit en cet état.

Or , selon tous les Calvinistes , les péchés les plus énormes n'em-
pêchent pas que le Fidele qui les commet , ne soit enfant de Dieu , par
la grace de l'adoption , lors même qu'il les commet , & dans tout le temps
qu'il y a le cœur le plus attaché.

Il faut donc qu'ils croient aussi , que si ce Fidele mouroit subitement en
commettant ces crimes , comme en se battant en duel , ou étant surpris
en adultere ; cela n'empêcheroit pas qu'il ne fût sauvé.

On peut prouver la même chose par un autre argument , qu'on a pro-
posé en ces termes , dans le *Renversement de la Morale* , livre III ,
chapitre VII. •

La Justification ne consiste que dans la rémission des péchés ; & nul ^{Renvers. de}
homme ne peut être justifié , que tous ses péchés généralement ne lui ^{la Morale.}
soient remis. ^{pag. 217.}

Or , quelque péché qu'un homme commette , il n'arrive jamais
qu'ayant été une fois justifié , il ne soit plus justifié , comme le dit ex-
pressément Robert de Sarisbury : *Nunquam contingit ullis peccatis , ut sit* ^{Robert Sa-}
non justificatus , qui semel verà fide justificatus est. ^{risb. 1. Tom.}

Donc , en quelques péchés que tombe un homme qui a été une fois
justifié , ils ne lui sont jamais imputés.

Or on ne peut concevoir qu'un homme puisse être damné , en quelque
état qu'il meure , pourvu qu'il meure en un état auquel on puisse être
certain que Dieu ne lui impute pas ses péchés ; y ayant une contradiction
visible entre dire , que Dieu n'impute pas de certains péchés à un homme ,
& dire , qu'il damne cet homme à cause de ces péchés-là.

Donc , en quelque état que meure un Fidele qui a été une fois justifié ,
quand ee seroit en commettant adultere , ou en se battant en duel , sans
avoir aucun moment pour se repentir de ces crimes , il faut dire , malgré
qu'on en ait , dans les principes des Calvinistes , qu'il ne pourroit être
damné ; parce que nul péché n'est imputé à ceux que Dieu a couverts de
la justice de son Fils , & que des péchés non imputés ne damnent per-
sonne ; mais qu'il seroit nécessairement sauvé , parce que le salut est assuré ,
selon l'Ecriture , à quiconque meurt dans la grace de l'adoption , & dans
l'état de la Justification ; qui sont des grâces , selon ces Hérétiques , que
ceux qui les ont une fois reçues , ne perdent jamais.

C'est à quoi M. Bruguier avoit à répondre. Mais , pour ne s'y pas en-
gager , il a eu recours à son artifice ordinaire , qui est la dissimulation.

III. Car on ne fauroit rien s'imaginer de plus mauvaise foi, que la maniere
C L A S. dont il rapporte ce qu'on a traité dans ce chapitre.

Nº. VII. “ Dans le chapitre VII, *dit-il*, il nous propose un fantôme pour
Rép. Somm. „ une difficulté, & une objection qui prouve également qu'un Elu peut
pag. 51. „ perdre la foi. Si David, *dit-il*, fût mort impénitent dans son crime,
„ il eût infailliblement perdu le salut & la foi; & par conséquent, un
„ Fidele, comme étoit David, peut perdre la foi. Il faut que cet Auteur
„ s'entende aux Mathématiques, puisque, d'une supposition chimérique
„ & impossible, il prétend tirer des vérités incontestables ”.

Jamais fausseté ne fut plus grossiere. Non seulement il n'est pas vrai qu'on puisse réduire à cet argument tout ce qui est traité dans ce chapitre VII du troisieme livre; mais cet argument n'y est point du tout. Car, bien loin d'y conclure (quoiqu'on l'eût pu faire), que David avoit perdu la foi par son crime, parce que, s'il fût mort avant que d'en avoir demandé pardon à Dieu, il n'eût point été sauvé, on conclut, au contraire, que, selon les Calvinistes, il eût dû être sauvé en mourant en cet état; parce que, selon eux, il n'avoit point perdu la vraie foi, ni n'étoit déchu de l'état de la Justification.

Outre l'endroit de ce chapitre, qu'on a rapporté, en voici encore d'autres qui font voir ce que je viens de dire.

Renv. de la
Morale. p.
212. S. Paul nous assure, qu'on ne peut conserver la qualité d'enfant de Dieu, par l'esprit d'adoption, sans conserver en même temps un droit certain à l'héritage du Ciel; de sorte qu'il faudroit que Dieu ne fût pas véritable dans sa parole, ni fidelle dans ses promesses, s'il arrivoit qu'aucun homme, mourant dans l'état d'adoption, ne fût pas sauvé.

Or, selon ceux que nous combattons, quand David seroit mort avant que d'avoir fait pénitence de son adultere, il n'en seroit pas moins mort dans l'état d'adoption & de Justification (car c'est la these même qu'ils soutiennent, que ceux qui ont été une fois justifiés, ne perdent jamais la qualité d'enfants de Dieu, comme ils l'ont défini dans le Synode de Dordrecht, à *statu adoptionis & Justificationis nunquam excidunt*, lors même qu'ils commettent des crimes énormes). On ne peut donc dire, dans cette supposition, que David eût été damné, s'il fût mort avant sa pénitence: & ceux de cette Secte, qui le disent, ne le font que parce qu'ils ont bien vu qu'ils ne pouvoient empêcher que les Chrétiens ne fussent saisis d'horreur, si on leur représentoit des adulteres & des homicides reçus dans le Ciel, pour y jouir éternellement de Dieu, étant morts chargés de ces crimes, sans lui en avoir demandé pardon; quoique d'ailleurs, selon les principes de la Théologie des Calvinistes, ils y dussent être reçus sans difficulté, pourvu qu'ils eussent été

une fois justifiés. Car il faut remarquer, que, dans leur nouvelle réformation, ni les bonnes œuvres, ni la pureté de la vie, ni la pénitence, ni la contrition ne sont la cause du salut; il n'y a que la foi qui nous l'obtienne; & elle ne nous l'obtient pas même en qualité de bonne œuvre, ni comme étant de quelque mérite devant Dieu, mais seulement parce que c'est comme une main, qui prend la justice de Jesus Christ pour nous en revêtir: ce qui fait, que, quelque grands pécheurs que nous soyons en nous-mêmes, Dieu nous regarde comme Justes en son Fils, parce qu'il nous remet en lui tous nos péchés. Ce n'est pas qu'ils ne disent, que les bonnes œuvres ne soient nécessaires; mais c'est seulement comme des marques ou des effets de notre foi, & non pas comme nous donnant aucun droit à l'héritage du Ciel: ce qu'ils expliquent autrement, en disant qu'elles sont nécessaires, *non necessitate efficientiæ, sed necessitate præsentia.*

Or, de tout cela, il s'ensuit, que rien ne peut empêcher qu'un homme ne soit sauvé, & n'aille droit au Ciel, en quelque état qu'il meure, que ce qui peut empêcher qu'en cet état, il ne soit vraiment Fidele; puisque le salut est promis à tout vrai Fidele, par celui qui ne peut mentir. Et par conséquent, si l'adultère & l'homicide de David, n'ont pas empêché qu'il ne soit toujours demeuré vraiment Fidele, dans tout le temps qui s'est passé depuis qu'il eut commis ces crimes, jusqu'à ce qu'en étant repris par le Prophete Nathan, il en eut fait pénitence, ils ne l'auroient pas non plus empêché d'être sauvé, s'il fût mort dans cet état; & les Calvinistes, qui disent qu'il auroit été damné, se contredisent manifestement.

Il n'en faut point d'autre preuve, que les noms qu'ils donnent à la foi, que, selon eux, David a toujours conservée pendant son péché. Car ils ne l'appellent pas seulement une foi vive & justifiante, mais aussi une foi qui sauve, *fides salvifica*. *Qui semel accepit fidem salvificam*, dit Windelin, *nunquam eam amittit vel abjicit*. Elle l'auroit donc sauvé, tout adultère qu'il étoit, puisque ce crime ne la lui avoit point ôtée.

Windel.
Christ.
Theol. lib.
I. c. 24.

C'est aussi ce qu'avoue Triglandius, l'un des plus grands adversaires des Arminiens. *Quia Fideles etiam peccantes* (c'est-à-dire, quoiqu'ils commettent de très-grands péchés, car c'est de quoi il s'agissoit) *veram fidem conservant, salute excludendi non sunt, quamvis illud mereantur. Credunt enim remissionem peccatorum; & salus non datur ex operibus, sed ex gratia.*

Tous les Calvinistes doivent parler de la même sorte. Et ceux d'entre eux qui se sont avisés de dire, que David eût été damné, s'il fût mort avant de se repentir de son péché, ou n'ont pas de sens commun, ou

III. n'ont point de conscience. Car, étant plus clair que le jour, que, si la
CLAS. vraie foi est la seule chose à laquelle Dieu ait égard pour sauver les
N°. VII. hommes, il est impossible, que, tant qu'un Fidele conserve la vraie foi, il soit jamais en état d'être damné: il faut n'avoir point de sens, pour ne pas voir effectivement une chose si manifeste, ou n'avoir point de conscience, pour feindre de ne la pas voir, afin de donner quelque couleur à un sentiment pernicieux dont on ne veut pas se départir.

On dit la même chose dans tout le reste du chapitre: & ainsi, il n'y eut jamais de fausseté plus inexcusable, que de le réduire tout, comme fait ce Ministre, à un prétendu argument, qui ne s'y trouve pas une seule fois. Car, au lieu de dire, comme il suppose qu'on a fait: Si David fût mort sans se repentir de ces crimes, il eût été exclu du salut; donc ces crimes lui avoient fait perdre la grace, on a dit tout au contraire: Dans l'hypothèse des Calvinistes, les crimes de David ne l'ont point privé de la grace de l'adoption, ni fait déchoir de l'état de la Justification; donc, quand il seroit mort pendant ce temps-là, il n'auroit pas laissé d'être sauvé.

Ce n'est pas que le premier argument n'eût été bon; mais il suffit qu'on ne l'ait pas fait, pour convaincre M. Bruguier d'une imposture tout-à-fait grossière.

Ce n'est pas même la seule qui se trouve dans sa réponse. Car il suppose, que c'est l'Auteur du *Renversement de la Morale*, qui s'est avisé de lui-même, de rechercher ce qu'il fût arrivé à David, s'il fût mort avant de se repentir de son crime. Et c'est sur cela, qu'il prend sujet d'apporter pour toute réponse, cette fade plaisanterie: *Qu'il faut que cet Auteur s'entende aux Mathématiques, puisque, d'une supposition chimérique & impossible, il prétend tirer des vérités incontestables.*

Il ne faut que lire les titres des chapitres IV & VII, pour juger combien cette raillerie est mal fondée. Celui du quatrième, est: *Réfutation du quatrième artifice, qui comprend deux propositions, dont quelques Calvinistes essaient de couvrir la fausseté de leur doctrine, quoiqu'elles soient manifestement contraires à leurs principes touchant la Justification.* Et celui du septième, est: *Examen de la seconde proposition, dont quelques Calvinistes se servent, pour couvrir leur doctrine, qui est: Que les Fideles seroient damnés, s'ils mouroient avant d'avoir fait pénitence des crimes qu'ils auroient commis.*

On voit par-là, que ce n'est point l'Auteur du *Renversement de la Morale*, mais de célèbres Auteurs Calvinistes, que l'on a cités, qui ont fait cette supposition, que ce Ministre appelle chimérique & impossible. Ce sont eux qui s'en sont servis, pour faire passer plus aisément leur dogme de l'inamissibilité de la Justification; & ce n'est que pour ruiner cet arti-

fice, que l'Auteur du *Renversement de la Morale* en a parlé. Ce sont donc III. ces Auteurs qu'il devoit railler, comme *s'entendant aux Mathématiques*; CLAS. quoiqu'il soit vrai, qu'à qui que ce soit que s'adressât cette raillerie, elle N°. VII. ne sauroit être que ridicule. Car rien n'empêche qu'on ne puisse tirer des vérités incontestables d'une supposition impossible; puisque ce Ministre avoue que les Géomètres le font, & que jamais on n'a douté que ce qui est prouvé à la façon des Géomètres, ne soit prouvé solidement.

C H A P I T R E X.

Exemple des contradictions des Calvinistes : Que lorsqu'un Fidele est tombé en de grands crimes, il lui est, & ne lui est pas nécessaire, pour être sauvé, de s'en repentir ; que M. Bruguier ne s'est pu tirer de-là, que par une distinction, aussi ridicule qu'impie, de deux sortes de pénitence actuelle.

LE troisieme exemple des contradictions où les Calvinistes s'embarassent, est une suite de cette même supposition, *que David n'auroit pas été sauvé, s'il fût mort avant de se repentir de son péché*. Car on a fait voir, dans ce même chapitre VII du troisieme livre, que, joignant à cela leur autre principe, *que c'est une vision de Scholastiques, de vouloir que, des péchés, les uns soient mortels, & les autres véniels*, il faut nécessairement qu'ils s'engagent en des absurdités inexplicables. C'est ce qu'on leur a représenté en ces termes :

„ Il ne sera pas inutile de remarquer encore en passant, qu'ils ne
 „ peuvent dire, que David eût été damné, s'il fût mort avant que d'avoir
 „ fait pénitence de son adultere, sans ruiner un autre dogme de leur
 „ Secte, qui est, que tous les péchés sont mortels de leur nature, & que
 „ c'est une erreur des Scholastiques, de les avoir distingués en mortels &
 „ véniels. Car, si c'étoit une chose commune à tous les péchés de mériter
 „ l'enfer, & qu'en cela, un mensonge officieux, ou un léger excès dans
 „ le manger, fût de même nature qu'un adultere, il faudroit donc que
 „ la nécessité d'en faire pénitence, avant de mourir, fût aussi commune
 „ à tous ; & qu'ainsi, ceux d'entr'eux, qui disent, que l'adultere & l'ho-
 „ micide de David l'auroient damné, s'il ne s'en étoit repenti avant de
 „ mourir, en devroient dire autant du moindre mensonge, ou du moindre

Renv. de la
Morale.
pag. 219.

Calv. Inst.
liv. 3. chap.
4. n. 28.

III. „ excès dans le manger ; & exclure pour jamais du Ciel, tout Fidele
 CLASS. „ qui mourroit avant que d'avoir fait pénitence d'un péché de cette nature.
 N°. VII. „ Mais oseroient-ils le dire, & le pourroient-ils même, sans jeter
 „ tout le monde dans le désespoir ; puisqu'il n'y a personne qui se puisse
 „ raisonnablement promettre de n'être pas surpris de la mort, avant
 „ d'avoir eu le loisir, ou la pensée de faire pénitence de quelques-uns
 „ de ces péchés, que les Peres appellent les péchés des Justes ; quand ce
 „ ne seroient que les impatiences & les chagrins, auxquels les gens de bien
 „ même peuvent être sujets dans leurs dernieres maladies ?
 „ Il faut donc qu'ils reconnoissent, qu'un certain sentiment, plus fort
 „ que la prévention de leur erreur, les contraint, comme malgré eux, de
 „ mettre une grande différence entre les péchés, en ce que les uns damnent
 „ ceux qui les ont commis, s'ils n'en font une sérieuse pénitence, & que
 „ les autres ne le font pas, quoiqu'on en meure chargé, n'ayant pas eu
 „ le temps de s'en repentir ; & c'est-là proprement ce que l'Eglise en-
 „ tend par la distinction des péchés en mortels & véniels”.

M. Bruguier ayant à répondre à cela, ne le pouvoit faire qu'en trois manieres. La premiere eût été de se rendre à la vérité, en reconnoissant, qu'ils ont eu tort de nier la différence des péchés en mortels & véniels, en la maniere que l'entend l'Eglise Catholique, qui ne prétend autre chose par-là, sinon qu'il y a des péchés plus notables, qui excluent du Royaume de Dieu ceux qui en meurent chargés, & d'autres plus légers, qui n'en excluent pas.

Rep. Som.
 pag. 52.

Mais, bien loin de cela, il commence sa réponse en rejetant aigrement cette distinction. *Il nous fait, dit-il, une autre querelle, sur ce que nous avons rejeté la distinction des Scholastiques, touchant les péchés mortels, & les véniels ; mais nous n'avons garde de recevoir une distinction contraire aux Saintes Ecritures, & condamnée de toute l'Antiquité.*

S'étant donc opiniâtré à prétendre, qu'il ne faut faire sur ce sujet de la pénitence à la mort, aucune distinction entre les péchés grands & légers, il s'est trouvé réduit à dire, de deux choses l'une, ou qu'il étoit également nécessaire pour être sauvé, de faire pénitence avant la mort, pour un mensonge officieux, ou pour un léger excès dans le manger, comme pour un adultere ou un homicide ; ou qu'il n'étoit point nécessaire de la faire pour ces grands crimes, non plus que pour ces offenses légères.

Mais il n'y avoit pour lui que des précipices d'un côté & d'autre. Car, en disant le premier, il désespéroit tout le monde, comme on l'a fait voir dans le *Renversement de la Morale*, nul fidele ne pouvant se promettre le salut, s'il étoit nécessaire pour cela de n'avoir commis aucun péché pour petit qu'il fût, dont on ne se fût repenti avant que de mourir.

mourir. Et en disant le dernier, c'est-à-dire, en soutenant qu'un fidele peut être sauvé après avoir commis les plus grands crimes, lors même qu'il ne s'en est point repenti avant sa mort, il renverfoit toute l'Ecriture, où Dieu ne promet de pardonner aux pécheurs, qu'après qu'ils se seront convertis à lui de tout leur cœur, & il détruisoit ce qu'il avoit avoué, que, quand S. Paul dit, que *ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adulteres, & le reste, ne posséderont point le Royaume de Dieu*, c'est une menace conditionnelle qui a son effet en ceux qui, ayant commis ces crimes, n'en ont point fait pénitence avant que de sortir de ce monde.

IIL
CLAS.
N°. VII.

Quel moyen donc d'éviter tous ces écueils? Il n'y a point d'homme raisonnable qui n'en désespérât. Mais rien n'est impossible à un Ministre qui a entrepris de soutenir, à quelque prix que ce soit, les dogmes de sa secte. Celui-ci a pris en apparence le premier parti comme le plus honnête; mais il donne bon ordre aussi-tôt que personne ne s'en désespere, en substituant à la vraie pénitence, à laquelle l'Ecriture a attaché le salut de ceux qui ont commis de grands péchés, le fantôme chimérique d'une nouvelle espece de pénitence, dont jamais on n'avoit entendu parler dans l'Eglise de Jesus Christ, & qu'il a crue si facile, que tout fidele se peut promettre sans peine, qu'elle ne lui manquera jamais. Voyons quel est ce rare *éclaircissement*, comme il l'appelle lui-même, qui lui fait conclure avec raison, qu'on auroit grand tort de dire, que *leur doctrine porte tout le monde dans le désespoir*.

Il fait entendre d'abord que cette difficulté mérite qu'on s'applique à la résoudre, *parce qu'elle peut embarrasser les consciences dans l'une & dans l'autre communion*. Mais pour les Catholiques, ils le quittent de ce soin, & ils s'estimeroient bien malheureux s'il leur avoit fallu attendre qu'il vint un M. Bruguier au monde, pour mettre leur conscience en repos. Ils savent malgré lui, que Dieu n'a pas résolu de les damner pour des péchés véniels, dont ils n'auroient pas fait pénitence avant que de mourir, & que c'est en cela que ces sortes de péchés sont distingués des mortels.

Qu'il ne pense donc qu'à ceux de son parti, puisqu'il n'y a qu'eux qui aient besoin de ses éclaircissements pour appaiser les troubles de leur conscience. *Il seroit aisé de dire*, ajoute-t-il, *que le fidele n'est jamais sans une repentance habituelle de tous ses péchés*. Si cette chimere d'une pénitence habituelle, alliable avec les plus grands crimes, suffisoit pour réconcilier à Dieu ces fideles criminels, ce leur seroit sans doute un merveilleux avantage selon le monde, de pouvoir satisfaire leurs plus criminelles passions, & n'être jamais dans le temps même qu'ils les satisferoient, sans une *pénitence habituelle des crimes* qu'ils commettroient le

III. plus délibérément. Leur volonté auroit, par ce moyen, tout ce qu'elle
 CLAS pourroit desirer du côté de la chair & du côté de Dieu. Car, du côté
 N°. VII. de la chair, elle la contenteroit en obéissant à ses desirs; du côté de
 Dieu, elle l'appaiseroit *par une pénitence habituelle* qui ne lui coûteroit
 guere, n'empêchant point qu'elle ne jouît du plaisir qu'elle trouve dans
 le péché. Il est vrai qu'il s'est un peu défié de cette prétendue *pénitence*
habituelle, & qu'il a eu quelque appréhension que Dieu ne s'en contentât
 pas. C'est ce qui lui a fait ajouter.

R. S. p. 55. “ Mais, comme Dieu demande encore du pécheur une repentance ac-
 „ tuelle, il est important de marquer deux actes différents dans la re-
 „ pentance : l'un, qu'on nomme positif, qui est un déplaisir actuel d'avoir
 „ offensé Dieu; & l'autre, que l'on appelle négatif, qui consiste à ne
 „ point avoir actuellement de joie & d'obstination pour le péché. Le
 „ fidele ne peut avoir de pardon sans ce dernier acte de la repentance;
 „ mais Dieu ne l'oblige pas toujours au premier, parce que l'acte positif
 „ de la repentance, est un commandement affirmatif; & ces sortes de
 „ commandements n'obligent pas toujours *ad semper*, comme parlent
 „ les Théologiens. Ainsi un fidele peut bien mourir sans un acte positif
 „ de repentance, ensuite de quelque péché, étant empêché par quelque
 „ accident ou par une mort subite; mais il suffit alors qu'il ait, outre
 „ l'habitude, l'acte négatif de la repentance ”.

Peut-on rien voir de pareil à la hardiesse de ce Ministre? Pour ne
 pas rendre gloire à la vérité qui l'accable, il invente une nouvelle distinc-
 tion, contraire au sens commun, & dont on n'a jamais entendu parler :
 il la débite avec autant de confiance que si c'étoit une chose commune,
 & dont tout le monde demeurât d'accord; &, ce qu'il y a de merveil-
 leux est, que M. Claude trouve cette doctrine digne de son approbation,
 & reconnoisse, que c'est ce *qui s'enseigne au milieu d'eux*.

Il prétend qu'on l'en doit croire quand il nous dit de sang froid,
 que si un fidele vient à mourir subitement, après avoir commis un adul-
 tere, ou un inceste, ou un homicide, ou quelqu'autre de ces crimes
 dont S. Paul dit, que ceux qui les font ne posséderont point le Royaume
 de Dieu, il n'est pas nécessaire, pour éviter l'effet de ces paroles de l'A-
 pôtre, qu'il en ait obtenu le pardon de Dieu avant que de mourir, par
 cette sorte de repentance qui consiste *en un déplaisir actuel d'avoir offensé*
Dieu; mais qu'il suffit, *qu'il n'ait point eu actuellement de joie & d'obsti-*
nation dans son péché, depuis s'être satisfait en le commettant. Voilà ce
 qu'il a plu à ce Ministre d'appeler un *acte négatif de repentance*, qui
 suffit à leur fidele pour obtenir de Dieu le pardon des péchés les plus
 énormes.

On avoit eu jusques ici assez de sujet de faire aux Calvinistes le reproche qu'on leur fait en ces termes, dans le *Renversement de la Morale*. III. C L A 8.
 „ Nos nouveaux Réformateurs ont apporté au monde une Religion bien N°. VII.
 „ plus douce & plus consolante, que celle que les Apôtres & leurs Discipules y ont établie. Ce ne leur est pas assez d'avoir aboli tous les Renvers. de la Morale. pag. 207. l. 3. ch. 6.
 „ exercices laborieux de la pénitence, & d'avoir condamné tous les
 „ Peres, comme fait Calvin, d'une insupportable rigueur, pour avoir
 „ obligé les pécheurs à de si longues & de si pénibles satisfactions. Ce
 „ ne leur est pas assez d'avoir promis le salut aux plus criminels, pourvu
 „ qu'ils disent : *nollem factum*, & *credo omnia mihi remissa esse propter*
 „ *Christum*. Je voudrois bien n'avoir pas fait tel ou tel péché ; & je crois
 „ que tout m'est pardonné en considération de *Jesus Christ*. La suite de
 „ leurs principes les porte encore à retrancher le *Nollem factum* ; c'est-
 „ à-dire, le simple regret d'avoir commis des crimes énormes, comme
 „ n'étant pas absolument nécessaire ”.

On a montré que c'étoit une suite de leurs principes. Mais M. Bruguier nous épargne la peine de le tirer par conséquence : il le déclare en termes exprès. Il établit comme une vérité constante parmi les Calvinistes, que le déplaisir actuel d'avoir offensé Dieu, qui est le *Nollem factum*, n'est point absolument nécessaire à un fidele qui a commis de grands crimes ; que Dieu n'en demande pas tant, & qu'il se contente de l'acte négatif de la repentance, qui consiste à n'avoir pas actuellement de joie & d'obstination dans son péché.

L'avantage qu'ils tirent de ce prétendu acte négatif fait voir encore, que c'est avec grande raison qu'on a remarqué dans un autre endroit du *Renversement de la Morale*, “ que l'impénitence finale, qui fait selon Renv. de la Morale. pag. 237.
 „ eux, qu'un péché est régissant, qui ne le feroit point sans cela, quel-
 „ que énorme qu'il fût en soi, doit être selon leurs principes, non seule-
 „ ment une impénitence négative, c'est-à-dire, un simple manquement
 „ de faire pénitence ; mais une impénitence positive, c'est-à-dire, un des-
 „ sein formé de ne la point faire, & de persévérer dans le péché : qui
 „ est ce que Windelin appelle *propositum* & *pertinaciam peccandi*, qu'il Windel. Christ. Theol. lib. 1. c. 24.
 „ dit ne pouvoir non plus compatir avec la foi, que le froid avec le
 „ feu. Car il est visible que quand l'impénitence est purement négative,
 „ & qu'elle n'est jointe au péché que par accident, comme lorsque le
 „ pécheur n'a pas eu dessein, en le commettant, de n'en point faire pénitence, mais que s'étant flatté, au contraire, de l'espérance qu'il la feroit, il ne l'a pu étant surpris de la mort, elle ne rend point le péché
 „ plus grand en soi-même, ni plus opposé à la foi, qu'il n'auroit été
 „ sans cette circonstance étrangère. Et ainsi ce seroit sans raison, & contre

- III. „ leurs propres maximes, qu'ils prétendroient qu'un adultere, commis en
 CLAS. „ la maniere que je viens de dire, sans dessein d'y persévérer, fût un
 N°. VII. „ péché *régnant*, à cause seulement que, par un événement imprévu,
 „ on n'en auroit pas fait pénitence avant la mort ”.

N'est-il pas clair que ce qu'on a reproché aux Calvinistes en cet endroit est précisément & absolument la même chose dans le sens, que ce qu'avoue M. Bruguier dans sa *Réponse Sommaire*, comme étant leur véritable doctrine. avec cette seule différence, qu'on l'a exprimée dans le *Renversement de la Morale* en des termes raisonnables, au lieu qu'il ne la propose, dans sa *Réponse Sommaire*, qu'en des termes ridicules & extravagants, pour la faire paroître moins odieuse?

Car ce qu'on a appelé *impénitence négative*, qui est l'état de ceux qui ayant commis quelque crime, n'en ont point le repentir que l'Écriture demande pour en obtenir le pardon, mais n'ont pas aussi *cette joie* & *cette obstination dans le péché*, qui est propre aux endurcis, est visiblement la même chose que l'état de ceux qui n'ont que son prétendu acte *négatif de repentance*, qu'il fait consister à *n'avoir pas actuellement de joie* & *d'obstination dans son péché*, & qui n'ont pas de *déplaisir d'avoir offensé Dieu*, en quoi consiste son *acte positif de repentance*, qui est le membre opposé de sa distinction.

Mais, puisqu'il avoue qu'outre sa *repentance habituelle*, Dieu en demande au pécheur *une actuelle*, & qu'il faudroit qu'il eût renoncé au sens commun, pour ne pas reconnoître que la *repentance actuelle* au regard de Dieu, enferme au moins *un déplaisir actuel de l'avoir offensé*, comment a-t-il pu ne pas voir que c'est une impiété de dire, que la *repentance actuelle* a deux actes; l'un positif, qui est un *déplaisir actuel d'avoir offensé Dieu*; & l'autre négatif, qui consiste, non à avoir ce *déplaisir actuel*, mais seulement à *n'avoir pas actuellement de joie* & *d'obstination pour le péché*; & que cette impiété n'est pas moins ridicule que si quelqu'un disoit; que pour bien comprendre ce que l'Écriture entend quand elle dit, que la charité est nécessaire au salut, il faut distinguer deux sortes de charité; l'une positive qui consiste à aimer Dieu de tout son cœur; l'autre négative, qui consiste à ne le pas haïr, & que cette dernière suffit pour le salut, quand, faute d'instruction, on n'a pu avoir la première.

Il n'y eut donc jamais rien de plus extravagant ni de plus impie, que cette chimérique *repentance négative*, que le démon a fait inventer aux Calvinistes pour achever de détruire dans l'esprit de leurs fideles toute crainte de se perdre, après même avoir commis les plus grands péchés. Quelques-uns s'étoient contentés de les assurer, qu'ils pouvoient tenir pour certain, que Dieu ne permettroit pas qu'ils mourussent subitement avant

que l'on peut lui rendre : mais comme ils pouvoient raisonnablement C : à s.
 donner au mal. M. Bruguier a une leur devoir donner un moyen plus N°. VII.
 capable de les calmer. Le mal même ne sauroit empêcher que la
 repentance puisse, en ne donnant pas le loisir de penser à Dieu ni aux
 peccés qu'on a commis, pour lui en demander pardon. Mais on peut,
 dit-on, sans avoir sans cela, quelque crime que l'on ait fait : Dieu
 se contente d'un repentir, d'un acte négatif de repentance. Or tant
 s'en faut que l'ignorance ou la langueur l'empêche, que c'est en cet état
 qu'on a des actes négatifs plus facilement & plus sûrement : n'étant pas
 possédés que celui qui est incapable de penser à rien, ait assez d'ardeur de
 la part de la inspiration pour son péché. Et c'est à n'avoir point d'actes
 négatifs sans cette obligation, que se réduit cette repentance né-
 gative, par laquelle, si on les en croit, on obtient de Dieu, dans ces ren-
 contres, le pardon des plus grands crimes.

Qui oseroit dire, après cela, que les Calvinistes ne savent pas l'art de
 calmer le trouble des consciences, & de les entretenir dans une par-
 faite paix ? Et qui n'avouera au contraire, que s'il n'y a pas de bon sens
 dans tout le reste, ce Ministre a au moins une grande raison de finir cet
 endroit par ces paroles : *on peut juger par cet éclaircissement, si notre*
doctrine porte, comme le prétend l'Auteur, tout le monde dans le désespoir ?
 Il ne se trompe qu'en ce qu'il suppose qu'on la prétendu. On n'a point
 d'eux cette pensée : bien loin de croire que leur doctrine porte tout le
 monde dans le désespoir, on s'est toujours plaint au contraire, qu'elle
 inspire, à tous ceux qui se sont une fois persuadés, que Dieu les avoit
 scellés de son sceau en leur donnant la vraie foi, une fausse & mal-
 heureuse confiance, qu'ils ne sauroient jamais périr en quelques désordres
 qu'ils pussent tomber. Et comme il faut demeurer d'accord, que rien
 n'est plus propre à les fortifier dans cette pensée, que l'éclaircissement
 de M. Bruguier, il seroit juste de lui faire réparation d'honneur, si on
 avoit été assez mal-avisé pour prétendre, que sa doctrine porte tout le
 monde au désespoir.

- III. „ leurs propres maximes, qu'ils prétendroient qu'un adultère, commis en
 CLAS. „ la manière que je viens de dire, sans dessein d'y persévérer, fût un
 N°. VII. „ péché *régnant*, à cause seulement que, par un événement imprévu,
 „ on n'en auroit pas fait pénitence avant la mort ”.

N'est-il pas clair que ce qu'on a reproché aux Calvinistes en cet endroit est précisément & absolument la même chose dans le sens, que ce qu'avoue M. Bruguier dans sa *Réponse Sommaire*, comme étant leur véritable doctrine. avec cette seule différence, qu'on l'a exprimée dans le *Renversement de la Morale* en des termes raisonnables, au lieu qu'il ne la propose, dans sa *Réponse Sommaire*, qu'en des termes ridicules & extravagants, pour la faire paroître moins odieuse?

Car ce qu'on a appelé *impénitence négative*, qui est l'état de ceux qui ayant commis quelque crime, n'en ont point le repentir que l'Ecriture demande pour en obtenir le pardon, mais n'ont pas aussi *cette joie* & *cette obstination dans le péché*, qui est propre aux endurcis, est visiblement la même chose que l'état de ceux qui n'ont que son prétendu acte *négatif de repentance*, qu'il fait consister à *n'avoir pas actuellement de joie* & *d'obstination dans son péché*, & qui n'ont pas de *déplaisir d'avoir offensé Dieu*, en quoi consiste son acte *positif de repentance*, qui est le membre opposé de sa distinction.

Mais, puisqu'il avoue qu'outre sa *repentance habituelle*, Dieu en demande au pécheur *une actuelle*, & qu'il faudroit qu'il eût renoncé au sens commun, pour ne pas reconnoître que la *repentance actuelle* au regard de Dieu, enferme au moins *un déplaisir actuel de l'avoir offensé*, comment a-t-il pu ne pas voir que c'est une impiété de dire, que la *repentance actuelle* a deux actes; l'un positif, qui est un *déplaisir actuel d'avoir offensé Dieu*; & l'autre négatif, qui consiste, non à avoir ce *déplaisir actuel*, mais seulement à *n'avoir pas actuellement de joie* & *d'obstination pour le péché*; & que cette impiété n'est pas moins ridicule que si quelqu'un disoit; que pour bien comprendre ce que l'Ecriture entend quand elle dit, que la charité est nécessaire au salut, il faut distinguer deux sortes de charité; l'une positive qui consiste à aimer Dieu de tout son cœur; l'autre négative, qui consiste à ne le pas haïr, & que cette dernière suffit pour le salut, quand, faute d'instruction, on n'a pu avoir la première.

Il n'y eut donc jamais rien de plus extravagant ni de plus impie, que cette chimérique *repentance négative*, que le démon a fait inventer aux Calvinistes pour achever de détruire dans l'esprit de leurs fideles toute crainte de se perdre, après même avoir commis les plus grands péchés. Quelques-uns s'étoient contentés de les assurer, qu'ils pouvoient tenir pour certain, que Dieu ne permettroit pas qu'ils mourussent subitement avant

que d'en avoir fait pénitence ; mais cõme ils pouvoient raisonnablement C L A S. douter de cela , M. Bruguier a cru leur devoir donner un moyen plus N°. VII. capable de les rassurer. La mort subite ne sauroit empêcher que la *repentance positive*, en ne donnant pas le loisir de penser à Dieu ni aux péchés qu'on a commis, pour lui en demander pardon. Mais on peut, dit celui-ci, être sauvé sans cela, quelque crime que l'on ait fait : Dieu se contente dans ces rencontres, d'un acte *négatif de repentance*. Or tant s'en faut que l'apoplexie ou la létargie l'empêche, que c'est en cet état qu'on a cet acte *négatif* plus facilement & plus sûrement ; n'étant pas possible que celui qui est incapable de penser à rien, ait *actuellement de la joie & de l'obstination pour son péché*. Et c'est à n'avoir point *actuellement cette joie & cette obstination*, que se réduit *cette repentance négative*, par laquelle, si on les en croit, on obtient de Dieu, dans ces rencontres, le pardon des plus grands crimes.

Qui oseroit dire, après cela, que les Calvinistes ne savent pas l'art de calmer le trouble des consciences, & de les entretenir dans une parfaite paix ? Et qui n'avouera au contraire, que s'il n'y a pas de bon sens dans tout le reste, ce Ministre a au moins une grande raison de finir cet endroit par ces paroles : *on peut juger par cet éclaircissement, si notre doctrine porte, comme le prétend l'Auteur, tout le monde dans le désespoir ?* Il ne se trompe qu'en ce qu'il suppose qu'on la prétendu. On n'a point d'eux cette pensée : bien loin de croire que leur doctrine porte tout le monde dans le désespoir, on s'est toujours plaint au contraire, qu'elle inspire, à tous ceux qui se sont une fois persuadés, que Dieu les avoit scellés de son sceau en leur donnant la vraie foi, une fausse & malheureuse confiance, qu'ils ne sauroient jamais périr en quelques désordres qu'ils puissent tomber. Et comme il faut demeurer d'accord, que rien n'est plus propre à les fortifier dans cette pensée, que l'éclaircissement de M. Bruguier, il seroit juste de lui faire réparation d'honneur, si on avoit été assez mal-avisé pour prétendre, que sa doctrine porte tout le monde au désespoir.

III.
CLAS.
N°. VII.

C H A P I T R E X I.

Exemples particuliers de certains genres de pécheurs, que les Calvinistes prétendent pouvoir être Justes & enfants de Dieu. I. De ceux qui re-nient Jesus Christ par la crainte des maux, ou par l'espérance des biens temporels. II. Concubinaires scandaleux & opiniâtres.

ON a dit souvent, & on ne le sauroit trop répéter, que la plus grande adresse des Calvinistes, pour faire passer plus aisément leur dogme de la justice inamissible est, de ne l'appliquer qu'à des péchés qui donnent plus de pitié que d'horreur, comme est celui de S. Pierre, dont cet Apôtre se repentit aussi-tôt, qui ne fut qu'un effet de la crainte de la mort, qui est celle de toutes les tentations qu'on est le plus porté à excuser.

Mais comme ce dogme est général & sans exception, il ne peut être vrai qu'il ne le soit à l'égard de tous les crimes quels qu'ils soient, où un fidele peut tomber, & pendant tout le temps qu'il peut arriver qu'il y persévère. Et ainsi, ce n'est point un artifice, mais un avantage légitime, que la vérité nous oblige de ne pas négliger, que de représenter ce même dogme en des cas si énormes, accompagnés de circonstances si criminelles, & d'une si longue & si opiniâtre attache au péché, qu'il ne faille qu'envisager ce sentiment des Calvinistes sous cette idée particulière, pour en concevoir l'indignation qu'il mérite.

Il est vrai, qu'il faut prendre garde, pour ne point leur donner lieu de se plaindre qu'on leur fait des suppositions impossibles, que cette idée n'enferme rien qu'ils n'avouent eux-mêmes pouvoir arriver à un vrai fidele. Mais cela suffit aussi : car il n'y a rien de plus certain, dans la Théologie des Calvinistes, que cette conséquence. Il peut arriver qu'un vrai fidele étant emporté par la tentation de la chair, demeure opiniâtrément pendant un temps notable dans un adultere, ou un concubinage scandaleux. Donc une longue & opiniâtre attache à un péché si énorme, est compatible avec l'état de la Justification, la grace de l'adoption, la demeure du S. Esprit dans l'ame, & la conservation de toutes les vertus chrétiennes, qui sont inséparables de la vraie foi, qu'on ne perd jamais quand on l'a une fois reçue.

Il ne reste donc plus, que de voir jusques où vont les désordres, dans lesquels ils reconnoissent qu'un vrai fidele peut tomber. Nous nous con-

tenterons d'en rapporter ici trois exemples pris de leurs Auteurs , & qu'on leur a représentés dans le *Renversement de la Morale*. I I I.
C L A S.
N°. VII.

Le premier est du renoncement de Jesus Christ , & de l'abjuration de la Religion Chrétienne. On a prouvé par leurs Théologiens de Saumur , qui sont les plus modérés de tous les Calvinistes , & qui ont le plus adouci la dureté de leurs dogmes , qu'ils ne trouvent point d'inconvénient qu'un vrai fidele tombe dans ce crime , & y demeure quelque temps.

La conduite que Dieu tient envers les Juifs peut servir , disent ces Théologiens , à rendre raison de la manière dont la foi demeure en ceux à qui il arrive , après avoir cru , qu'ils abjurent la véritable Religion , ou qu'ils commettent quelque action criminelle , & qu'ils demeurent quelque temps en cet état. Revers. de
la Morale.
pag. 265.
de Persev.
fid. Pars. I.
n. 36.

Je ne répète point ce qu'on a dit sur ce sujet , parce qu'on l'a déjà rapporté dans le Chapitre IV du premier Livre de cet Ouvrage , où l'on a pu voir , qu'il n'y a qu'une manière d'abjurer la véritable Religion , dont ils prétendent que le vrai fidele n'est pas capable , qui est , de l'abjurer , non par la crainte des maux , ou par l'espérance de quelque grand bien temporel ; mais ayant l'esprit libre de l'une & de l'autre de ces passions , & n'y étant porté que par un grand mépris de Jesus Christ , & de la doctrine céleste qu'il a enseignée ; parce que , c'est en cela principalement qu'ils mettent le péché contre le S. Esprit , qui est le seul , comme l'avoue M. Bruguier , que le vrai fidele ne peut commettre. Pag. 588.

Qu'on le remarque donc bien. Nos Réformateurs sont persuadés , que si on menace un fidele de grands maux , & qu'on lui promette des biens temporels fort considérables , pour lui faire abjurer la Religion de J. C. & embrasser celle de Mahomet , il pourra arriver qu'il succombe à cette tentation , & que son ame sera quelque temps réduite à une telle insensibilité , qu'elle n'aura presque aucun regret de ce péché , & ne fera point frappée de l'horreur de la justice de Dieu. Et dès qu'ils confessent que cela peut arriver à un vrai fidele , ils confessent en même temps que quand cela lui arrivera , cette criminelle abjuration de la foi accompagnée d'une insensibilité qui le fera persévérer un temps notable dans cet état , n'empêchera point qu'il ne demeure toujours dans l'état de la Justification , & dans la grace de l'adoption , qui le rendront Juste & enfant de Dieu.

N'a-t-on pas eu raison de conclure de-là , que ces Messieurs sont très-propres à trafiquer au Japon , où l'on ne souffre plus personne qui donne la moindre marque d'être Chrétien ?

Mais M. Bruguier n'est point embarrassé de tout cela. Il croit avoir

III. bien justifié, qu'il n'y a point d'inconvénient à croire que des Apostats
 CLAS. demeurent Justes & enfants de Dieu malgré leur apostasie, par un mot
 N°. VII. de S. Cyprien, dont les Calvinistes ont accoutumé d'abuser. Ils veulent
 que ce Saint Martyr ait été de leur sentiment, parce qu'en combattant
 les Novatiens, qui ôtoient toute espérance de retour à ceux qui étoient
 tombés dans la persécution, il dit, *qu'il ne les faut pas regarder comme
 tout-à-fait morts, mais comme à demi-morts.*

C'est ainsi qu'ils tâchent de trouver quelque mot ambigu dans les
 Peres, qu'ils puissent prendre à contre sens, pour appuyer leurs mauvais
 dogmes, pendant qu'ils dissimulent une infinité de passages clairs, qui
 les détruisent entièrement.

Car on ne peut avoir lu S. Cyprien avec quelque soin, qu'on ne re-
 connoisse qu'il n'a entendu, par ce reste de vie, qu'il dit être demeurée
 dans ces personnes tombées, que ce que les Catholiques appellent la
 foi informe, qui se conserve dans ceux qui sont déchus de l'état de la
 Justification, & qui leur sert pour y rentrer, comme dit le même Pere,
Est in eis quod pœnitentia sequente recalescat; parce que la foi qui leur
 reste des supplices éternels que mérite leur crime, & de la félicité du
 ciel que la pénitence leur peut faire recouvrer, les anime à la faire & à
 rentrer ainsi en grace avec Dieu.

C'est ce qui fait que S. Cyprien fait trois états de Chrétiens durant la
 persécution; le premier de ceux qui étant demeurés fermes avoient con-
 servé en eux la vie de la grace, & la qualité d'enfants de Dieu. Le se-
 cond, de ceux qui étoient déchus de la grace justificante par le crime
 qu'ils avoient commis, mais qui avoient conservé un desir de se relever
 par la pénitence, qui fait que S. Cyprien ne les appelle qu'à demi-morts,
 parce que c'est un reste de vie, que de penser à se guérir des plaies
 mortelles que l'on s'est fait à soi-même. Et le dernier de ceux qui ne se
 contentant pas d'avoir abjuré par crainte la Religion Chrétienne, l'aban-
 donnoient entièrement & retournoient au Paganisme, & ce sont ceux-là
 qu'il regarde comme entièrement morts, parce qu'humainement parlant,
 il ne leur restoit plus aucune espérance de vie.

On ne peut pas donner un autre sens à la parole de ce Saint Martyr,
 dont les Calvinistes croient pouvoir tirer avantage, parce qu'on ne fau-
 roit nier sans effronterie, qu'il ne détruise par-tout leur sentiment impie
 de la justice inamissible.

Car il dit dans cette même lettre à Antonien, que quand il est dit dans
 l'Ecriture, que *l'aumône délivre de la mort*, cela se doit entendre, *non
 de la mort que le sang de Jesus Christ a détruite, & dont la grace salu-
 taire du Baptême & de Notre Rédempteur nous a délivrés*; mais de celle où
 nous

nous tombons après par nos péchés. *Sed ab ea (morte) quæ per delicta postmodum serpit.* Et un peu plus bas. *Puisqu'il est dit dans l'Ecriture, que Dieu n'a point fait la mort, & qu'il ne se réjouit point de la perte des vivants, sans doute que celui qui ne veut pas que personne périsse, desire que les pécheurs fassent pénitence, & recouvrent la vie par ce moyen. Cupit peccatores pœnitentiam agere, & per pœnitentiam denuo ad vitam redire.* IIL. C L A 2. N°. VII.

Mais ce qu'il dit sur ce sujet, dans le *Traité de ceux qui étoient tombés pendant la persécution*, doit couvrir de confusion quiconque oseroit lui attribuer cette erreur détestable, que ceux qui ont été une fois justifiés, peuvent tomber dans l'apostasie, en conservant toujours en eux la vie de la grace, qui les rend enfants de Dieu & les Temples du S. Esprit. Car voici, comme il parle à des femmes chrétiennes, à qui ce malheur étoit arrivé. *Cette femme gémit-elle, qui peut bien songer à se vêtir superbement, & qui ne songe point qu'elle a perdu Jesus Christ dont elle étoit revêtue? Qui se pare d'ornemens précieux & de riches coliers, & qui ne pleure point la perte qu'elle a faite des ornemens célestes & divins? Vous avez perdu votre ame, misérable que vous êtes; vous êtes morte spirituellement; vous portez votre tombeau; vous vous survivez à vous-même, & vous ne fondez pas en larmes, vous ne remplissez pas l'air de vos plaintes & de vos cris! Et exhortant généralement à la pénitence tous ceux qui étoient tombés: Après, dit-il, qu'on a perdu Jesus Christ, ce riche & précieux vêtement de l'ame, il ne faut plus désirer d'autres vêtements. Après avoir mangé des viandes du diable, il ne faut plus aimer que le jeûne. Il faut s'occuper aux bonnes œuvres pour laver ses péchés. Il faut faire beaucoup d'aumônes pour délivrer son ame de la mort.*

Enfin, on ne peut pas imposer plus visiblement à un Auteur, qu'en lui attribuant une opinion, dont il a été si éloigné, qu'il a établi le contraire, comme une vérité constante, que Dieu nous a laissée dans ses Ecritures. Or c'est ce qu'a fait ce saint Martyr, touchant le dogme pernicieux de l'inamissibilité de la justice. Il reconnoît que l'Ecriture nous enseigne tout le contraire, dans le chapitre 27. du livre 3. des Témoignages. *Un baptisé, dit-il, perd la grace qu'il a reçue, s'il ne conserve son innocence.* C'est-là positivement la contradictoire de l'erreur des Calvinistes, que ce Ministre cependant a la hardisse de lui attribuer; & ce grand Saint a cru très-justement ne rien dire en cela qui ne soit clairement dans l'Ecriture, comme il le montre par ces trois passages.

Dans l'Evangile selon S. Jean. *Vous voilà guéri; prenez garde de ne plus pécher, de peur qu'il ne vous arrive pis.* Dans la première Epître aux Corinthiens. *Ne savez-vous pas que vous êtes le Temple de Dieu, &* Dans l'Ecriture. *Ne savez-vous pas que vous êtes le Temple de Dieu, &* IIL. C L A 2. N°. VII. 3. Cyr. 1. 272. Jean. 5. 14. 1. Cor. 2. 16.

III. *que l'esprit de Dieu habite en vous ? Dieu perdra celui qui profane son Temple.* Aux Paralipomenes : *Le Seigneur est avec vous, tant que vous êtes avec lui ; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera.*

2. Paral. 15.
2.

Après cela, M. Bruguier, entreprendra-t-il encore, de nous persuader que S. Cyprien avoit la même idée de la Religion Chrétienne que les Calvinistes ? Qu'il croyoit, comme eux, que les plus grands crimes n'étoient pas capables de faire perdre la grace du Baptême à celui qui l'avoit une fois reçue ? Qu'il s'imaginait, comme eux, qu'ayant été une fois guéris par la grâce médicinale de Jesus Christ, ce seroit nous vouloir troubler, par une terreur panique, de nous dire, *de prendre garde de ne plus pécher, de peur qu'il ne nous arrive pis* ; puisqu'il ne peut jamais arriver que nous déchéions de l'état où nous a mis cette grace, en quelques péchés que nous tombions ? Et qu'enfin il prenoit, comme eux pour une vaine menace, *que Dieu perdra celui qui profane son Temple*, puisque les plus horribles impuretés n'empêchent point que celui qui a été une fois le temple de Dieu ne le soit toujours ?

Voilà certes, un bel exemple de la fidélité avec laquelle les Ministres allèguent les Peres, & qui devoit bien faire ouvrir les yeux à ceux qui exposent leur salut éternel, à la conduite de guides si infidèles.

Le second exemple de ces *fidèles criminels*, comme les appelle M. Bruguier, que les crimes n'empêchent point de demeurer Justes & enfants de Dieu, est celui des concubinaires de Come, dont il est parlé dans les lettres de Beze. Les Ministres de ce pays-là, l'avoient consulté sur le sujet d'un Gentilhomme, qui pour avoir embrassé la nouvelle Réformation, n'en étoit pas moins débordé dans ses mœurs ; de sorte que l'éloge qu'ils lui donnent est, qu'il étoit noble de race, mais que pour sa vie, il étoit entièrement abandonné à toute sorte d'impiété : *Nobilis quidam genere, sed vita omni impietate contaminatissimus*. Il avoit eu quatre bâtards, dont il y en avoit trois d'une malheureuse qu'ils appellent une louve ; *Ex quâ lupâ tres illegitimos filios habuit*. Il avoit promis trois fois, aussi-bien que sa concubine, de changer de vie ; mais ils avoient autant de fois manqué à leur parole : & ainsi, continuant toujours dans leur commerce criminel, on avoit été obligé de les excommunier. Cependant, comme un de ces bâtards étoit né depuis leur excommunication, ils ne savoient s'ils le devoient baptiser, parce qu'ils ne voyoient pas qu'un enfant né de personnes si perdues ; *Ex tam desperatis parentibus ortus*, pût avoir part à la bénédiction promise aux enfants des fidèles ; ce qu'ils supposent être le fondement du Baptême des enfants.

Renvers. de
la Morale.
pag. 252.

Mais on a fait voir dans le *Renversement de la Morale*, liv. iv. chap. 3, ^{III.} que Beze nous donne à entendre par sa Réponse „ que dans les prin- ^{C L A S.} „ cipes des Calvinistes, ce débordement si horrible, & cette vie souillée ^{N°. VII.} „ de toute sorte d'impiété, n'empêchoit pas qu'on ne pût regarder ces ^{Renvers. de la Morale. pag. 262.} „ excommuniés comme des élus, qui avoient été entés & incorporés en „ Jesus Christ; mais qui étoient seulement privés pour un temps, de „ l'efficace de son esprit, & de la nourriture qu'ils auroient dû tirer de „ ce tronc divin, auquel ils étoient unis”.

Faut-il autre chose que cela, pour trouver dans ces Prétendus Réformateurs, une des plus sensibles marques de la colere de Dieu, contre l'orgueil des hommes, qui est l'étourdissement & le renversement d'esprit? Car y en eut-il jamais un plus grand, que de soutenir d'une part, que la véritable foi est inséparable de toutes les vertus chrétiennes, & qu'il n'y a de vrai fidele, que celui qui entend la voix de Jesus Christ & le suit, que celui qui observe ses commandements, que celui qui se purifie comme Jesus Christ est pur : & de prendre de l'autre, pour de véritables fideles, *entés & incorporés en Jesus Christ*, & en qui le Saint Esprit habite, comme dans son Temple, des personnes aussi corrompues, aussi débordées, aussi endurcies dans le péché, aussi enfoncées dans la boue & dans l'ordure du vice, que ces deux dignes membres de leur Eglise réformée de Come, dont ils nous apprennent eux-mêmes (car nous ne les connoissons que par eux) que l'un étoit souillé par toute sorte d'impuretés : *Vita omni impietate contaminatissimus*; & que l'autre ne méritoit que le nom de louve? *O scelestam & incredibilem audaciam talia credendi, talia loquendi, talia predicandi!*

Aug. de
Natura boni
c. 42.

C H A P I T R E XII.

III. Exemple. Des excommuniés qui peuvent, selon les Calvinistes, avoir été Justes & enfants de Dieu pendant le temps qu'ils persévéroient avec opiniâtreté dans les péchés énormes & scandaleux, pour lesquels l'Eglise se croît obligée par l'ordre de Jesus Christ, de les excommunier.

LA troisieme sorte de pécheurs, que les Calvinistes ne croient pas incapables d'être Justes & enfants de Dieu au milieu de leurs crimes, comprend un grand nombre de gens. Car ce sont les excommuniés en général. On en a traité fort amplement dans le *Renversement de la Morale*,

III. Liv. IV. chap. 2. Et on y a fait voir que tous leurs Auteurs avouent, que
 CLA s. les vrais fideles peuvent tomber dans des crimes, pour lesquels leur Eglise
 N°. VII. se croit obligée par l'ordre de Jesus Christ, de les retrancher de son sein.
 M. Bruguier n'a rien osé nier de tout cela : & voici l'unique Réponse
 qu'il fait à tout ce chapitre des excommuniés.

Bruguier.
 Rép. Somm.
 pag. 59.

„ C'est en vain, *dit-il*, que l'Auteur tâche de donner une idée hor-
 „ rible du fidele tombé dans quelque grand crime, comme s'il n'y
 „ avoit nulle différence de ce fidele criminel avec un impie; & c'est inu-
 „ tilement qu'il nous allégué ces excommuniés & ces Apostats, qui ont
 „ persévéré long-temps dans leurs scandales; car s'ils étoient véritable-
 „ ment fideles & enfants de Dieu, comme il le prétend, ils n'ont ja-
 „ mais demeuré dans leur vice avec un entier abandonnement, & sans
 „ des combats secrets de l'Esprit de Dieu contre la chair, jusqu'à ce
 „ qu'enfin l'esprit a paru vainqueur. C'étoient des arbres comme morts
 „ pendant l'hyver, dont la racine toujours vivante, a poussé enfin au
 „ printemps”.

Il peut supposer tant qu'il lui plaira, de *secrets combats de l'Esprit con-*
tre la chair dans ces excommuniés, qui ont persévéré long-temps dans leurs
scandales. On a vu ci-dessus quelle impiété c'est, que de prétendre allier
 par-là les plus horribles péchés avec la justice chrétienne. Mais, quoi
 qu'il en soit de ces prétendus combats, il suffit qu'il convienne, qu'on
 trouve très - possible parmi eux, que des excommuniés aient conservé
 la vie de la grace, qui les a rendus toujours Justes & enfants de Dieu,
 pendant tout le temps qu'ils auroient *persévéré dans leurs scandales.*

Il est impossible qu'on ne soit frappé de cette proposition. Mais on
 le fera bien davantage, quand on saura quels doivent être, selon eux,
 les crimes de ces vrais fideles; afin que leur Eglise les puisse excommu-
 nier en suivant l'ordre de Jesus Christ.

C'est ce qu'on a trouvé parfaitement bien expliqué dans une These
 de leurs Théologiens de Saumur. Et comme il est important d'avoir
 cette image devant les yeux, pour bien juger de la doctrine des Calvi-
 nistes, dont on a entrepris de faire voir l'impiété, je crois devoir
 rapporter ici quelque chose, de ce qu'on en a dit dans ce chapitre.
 Le voici.

Renvers. de
 la Morale.
 pag. 242.

Ces Théologiens de Saumur, établissent dans cette These de l'excom-
 munication, „ tout ce qu'ils en croient; ce que c'est, combien il y
 „ en a de sortes, & envers qui on en doit user. Ils en admettent de
 „ deux sortes. La premiere, qui est le retranchement de la Cène; & la
 „ seconde, le retranchement entier du corps de l'Eglise; ce qu'ayant
 „ expliqué assez au long, ils passent à l'autre question; *Quinam sint illi*

„ in quos excommunicatio stringi debet? Ce qui s'entend de l'une & de l'autre excommunication; & voici ce qu'ils en disent".

C L A S.

Si on excommunioit tous les pécheurs, nul ne demeureroit dans la communion de l'Eglise. Ainsi cette Censure ne regarde que ceux, qui, entre les pécheurs sont en quelque sorte singuliers, & qu'on peut appeller d'insignes pécheurs, & dont les crimes étant atroces, causent du scandale, & deshonorent la profession du Christianisme. Si omnes qui peccatores sunt excommunicarentur, nemo in Ecclesia maneret. „ Ad illos ergo ea censura pertinet qui inter peccatores sunt aliquo modo singulares & eximii, & quorum uti culpa sunt atroces, sic scandalum pariunt, & dedecorant professionem Christianam".

Salmur. D.
Excom.
n. 29.

C'est donc le premier trait du tableau de ces vrais fideles, que l'Eglise est contrainte d'excommunier en suivant les regles de Jesus Christ. Ce ne sont pas de simples pécheurs. Ce sont des pécheurs insignes, & dont les péchés sont énormes; & non seulement énormes, mais publics, au moins connus de plusieurs personnes; puisque sans cela, quelque grands qu'ils soient en eux-mêmes, ils ne seroient point scandaleux, & ne deshonoreroient pas le Christianisme. Cependant ils veulent que nous croyions, que ce que d'honnêtes Payens n'auroient pas jugé compatible avec l'honnêteté purement humaine, le soit avec la charité & toutes les autres vertus chrétiennes; & que ceux qu'ils nous dépeignent avec de si noires couleurs, puissent être en même temps de ces hommes nouveaux, que l'Ecriture dit être créés dans une justice, & une sainteté véritable.

Pour faire que ce portrait soit plus animé, & en rendre les couleurs plus vives, ils descendent à un dénombrement particulier des péchés, pour lesquels seuls ils croient qu'on peut excommunier; & ils ne mettent en ce rang, que de fort grands péchés; comme sont l'idolâtrie, l'hérésie, le blasphème, le mépris de Dieu, & les autres péchés par lesquels on viole notablement, ou la premiere table de la Loi de Dieu, ou la foi chrétienne. Ils y ajoutent, au regard de la seconde table, le refus opiniâtre de l'obéissance due à son pere & à sa mere & aux Magistrats; les meurtres, les empoisonnements, les haines implacables, les médifances, les calomnies qui font un grand préjudice à l'honneur du prochain; les larcins, les fornications, les vols, les ivrogneries, les adulteres, les impudicités; en un mot, ce que S. Paul dans l'Epître aux Galates, appelle les œuvres de la chair.

Mais nous avons déjà vu plusieurs fois, qu'ils ne font pas de difficulté d'avouer qu'il n'y a aucun de ces péchés, tant contre la premiere, que contre la seconde table de la Loi, dans lequel le vrai fidele

III. ne puisse tomber. Et ainsi, ce n'est pas ce qui pourroit faire trouver
CLAS. étrange que, sans perdre la vraie foi, il pût mériter de souffrir
N°. VII. une peine que l'on ne doit imposer qu'à ceux qui sont coupables de si
grands péchés; puisqu'il est indubitable parmi eux, qu'il en peut être
coupable. Ce qu'ils ajoutent est plus surprenant, & on se seroit moins
attendu à l'avoir vu qu'ils ont osé faire dans la célèbre Conférence de la
Haye : *fieri posse ut verè fideles ed prolabantur ut Ecclesia ex mandato
Christi cogatur pronuntiare se in externa sua communione illos tolerare
non posse*, si on considère jusques à quel point d'endurcissement il faut
qu'un homme soit arrivé, afin qu'ils usent contre lui de cette sévérité.
C'est ce qu'ils expliquent en ces termes.

Mais, parce que l'Eglise est composée d'hommes, & qu'il n'y a rien qui
se laisse aller au péché plus facilement que l'homme; si on excommunioit
tous ceux qui commettent ces péchés (c'est-à-dire, les voleurs, les blas-
phémateurs, les fornicateurs, les adulteres & les autres qu'ils venoient
de nommer) avant qu'on les eût sollicités de toutes manières de se recon-
noître, les Pasteurs qui doivent avoir soin du salut des hommes, manque-
roient à leur devoir, & l'Eglise seroit réduite à trop peu de personnes. (Ils
reconnoissent par-là, qu'il y a un grand nombre de leurs Prétendus Ré-
formés, qui commettent de ces sortes de péchés, qui ferment, selon S.
Paul, l'entrée du Royaume de Dieu) c'est pourquoi ce ne sont pas pro-
prement ceux qui péchent de la sorte, qui se parjurent, qui blasphèment le
nom de Dieu, qui se souillent par l'impureté, & le reste que l'on doit
excommunier; mais seulement ceux qui perséverent dans leur péché, & qui
ne veulent pas souffrir qu'on les retire de leur méchante vie. Itaque non
illi propriè qui sic peccant excommunicatione percutiendi sunt, sed illi qui
in peccato suo pertinaciter perseverant, nec se ad meliorem frugem revo-
cari patiuntur.

C'est le second trait du tableau de ces *fideles infirmes*, qui peuvent mériter
l'excommunication, quoiqu'ils aient la vraie foi. Par le premier, c'étoient
d'insignes pécheurs, qui deshonoreroient le Christianisme par leurs crimes
atroces & scandaleux; & par celui-ci, ce sont des *pécheurs endurcis*,
qui perséverent opiniâtrément dans leur vie scandaleuse, & qui ne peu-
vent souffrir qu'on la leur fasse quitter.

Ils décrivent ensuite ce qu'il faut faire pour les retirer du péché,
avant que de procéder à l'une ou à l'autre excommunication.

Ils disent donc, qu'il les faut avertir; premièrement en particulier,
soit en leur maison, soit en celle du Ministre, ou bien en public, ou
dans les prédications, en les marquant assez clairement pour leur don-
ner de la confusion, ou devant le Consistoire où on les cite, ce qui

s'appelle *censure verbale*, & qu'on ne doit point passer plus outre, non I I I. pas même au retranchement de la Cene, que, quand un pécheur de cette C L A S. sorte n'a eu que du mépris, pour tous ces remèdes plus doux, & qu'ils N°. VII. lui ont été inutiles. C'est alors seulement qu'ils usent envers lui de la première excommunication, qui est, la priation de l'Eucharistie, ou pour un temps, ou sans limitation de temps. *Et néanmoins, si le pécheur donne de suffisants témoignages de son repentir, on lui ôte cette note ignominieuse. Car l'Eglise a regardé en cela deux choses. L'une, que l'action lui a paru devoir être plus sévèrement châtiée, afin qu'on ne croie pas que dans une Communion de Chrétiens on souffre des choses qui lui sont à deshonneur. Et l'autre, qu'elle a jugé que le pécheur avoit besoin de ce châtiment sévère, qui réveillât sa foi endormie.*

Cette foi endormie qui se réveille, n'est que dans les vrais fideles, & c'est ce qu'ils appellent autrement la *semence de Dieu*, qui demeure, selon leur doctrine, parmi les plus grands désordres, & qui se réveille en son temps. Il est donc hors de doute, que ces Professeurs de Saumur, aussi bien que les Ministres de Hollande, supposent, comme un article indubitable de leur créance, que la vraie foi, avec tous les avantages & toutes les propriétés qui en sont inséparables peut être dans ces *pécheurs infignes*, qui deshonnorent le Christianisme par des infractions scandaleuses de la Loi de Dieu, & qui ajoutent à cela, une persévérance opiniâtre dans leurs crimes, en méprisant tous les remèdes dont leur Eglise a usé, avant que de les frapper de cette excommunication, pour réveiller leur foi endormie.

C'est ce que les Calvinistes de Hollande avoient aussi fait entendre, en disputant contre les Arminiens.

Car ces derniers leur ayant fait cet argument : *Ceux qui peuvent tomber dans un si misérable état, en se laissant empoisonner par des erreurs contre la saine doctrine, & se souillant par des crimes, & y persévérant, qu'ils donnent un juste sujet aux Ministres, de les chasser de l'Eglise Chrétienne, & à Dieu, de les exclure du Royaume de Jesus Christ, peuvent déchoir de la grace. Or de vrais Fideles peuvent tomber en cet état : donc ils peuvent déchoir de la grace.* Les premiers répondirent, qu'ils accorderoient la mineure, & qu'ils avouoient, qu'il se peut faire que les vrais Fideles se laissent aller à de tels péchés, que l'Eglise, suivant l'ordre de Jesus Christ, soit contrainte de leur déclarer, qu'elle ne les peut plus souffrir dans sa communion extérieure, & qu'ils n'aient point de part au Royaume de Jesus Christ, s'ils ne se repentent. Et c'est le remède qu'elle emploie, pour les faire venir à résipiscence. Mais ils nioient la conséquence, qui est, que les Fideles à qui cela arrivoit, fussent déchus de la grace. Car si ces excom-
Col. Hagiensis. 1
pag. 373.

III. *munies, disoient-ils, perséverent dans leur impénitence, & y meurent, il*
 C L A S.
 N°. VII. *est certain & manifeste, qu'ils n'ont jamais été vraiment Fideles, mais seu-*
lement des hypocrites. (Il leur plaisoit de supposer, que cela étoit certain,
quoique ce fût le point même que leurs adversaires leur contestoient) Mais
si, étant excommuniés, ils reviennent à eux, & se corrigent, l'Eglise les
regarde comme ayant été fideles, mais infirmes, dans le temps même qu'ils
péchoient, & qu'on les excommunioit; car c'est de quoi il s'agissoit.

Mais on a fait sur cela une remarque bien nécessaire, qui est, qu'on ne doit pas s'imaginer, que ce qu'ils entendent par *une vraie foi, mais infirme & endormie*, soit la même chose que ce que les Catholiques appellent une foi informe, qui ne met point en état de grace, & n'empêche pas qu'on ne soit en état de péché & de damnation. Car ils tiennent pour très-assuré, comme nous avons déjà vu dans un autre endroit, que, pourvu que la foi soit vraie, quelque foible & infirme qu'elle soit, elle assure la possession de Dieu, l'habitation du Saint Esprit, & le salut éternel à celui qui l'a. *La foi, même infirme*, dit Scharpius, *s'approprie Jesus Christ tout entier, avec ses bienfaits & ses graces; & ce qui est infirme en nous, est accompli & parfait en Jesus Christ. Et ainsi, pourvu que j'aie la moindre étincelle de la vraie foi, je puis être certain & assuré de mon salut, parce que les dons de Dieu sont sans repentance.* Et on a rapporté ci-dessus divers endroits de Calvin, qui disent la même chose encore plus fortement. Supposant donc qu'un homme, ayant mené une vie louable parmi eux, jusqu'à l'âge de vingt ans, & participé souvent à leur Cene, se soit depuis laissé aller à l'amour illégitime d'une femme mariée, avec tant de scandale, & une si forte attache, qu'ils aient été contraints de l'excommunier; s'il arrive, qu'ayant demeuré dix ou douze ans dans cet état, un peu avant de mourir, il envoie querir un Ministre, pour lui témoigner qu'il a regret de ses péchés, & qu'il croit fermement qu'ils lui sont remis, par la foi qu'il a en Jesus Christ, ce Ministre & son Eglise jugeront, par l'événement, que cet homme, pendant même ces dix ou douze années de persévérance dans l'adultère, n'a pas laissé d'être un vrai Fidele, quoiqu'infirme; ce qui n'aura pas empêché qu'il n'ait toujours eu en lui le Saint Esprit, qu'il n'ait toujours été le Temple de Dieu, & un membre vivant de Jesus Christ, *la moindre étincelle de la vraie foi* suffisant pour tout cela, lors même qu'elle est accompagnée des plus infames désordres.

Les Théologiens de Saurmur proposent la même objection des Arméniens, & ils demeurent d'accord, par leur réponse, que l'Eglise use de l'excommunication contre de vrais Fideles, & qu'elle croit être tels; mais ils soutiennent, qu'elle ne leur fait point en cela d'injustice, par la comparaison *des pestiférés, qu'on ne laisse pas de séparer des autres hommes,*
 lors

„ lors même qu'on se tient assuré qu'ils guériront ". Car on le fait , disent-ils, de peur qu'ils ne communiquent la peste à d'autres ; & par la même raison , on retranche ces Fideles de l'assemblée de l'Eglise , de peur qu'ils ne corrompent les autres par la contagion de leurs péchés. Que si la séparation seroit aux pestiférés , pour recouvrer la santé , on l'estimeroit encore plus nécessaire. Or les Censures Ecclesiastiques causent de la confusion aux pécheurs , & cette confusion fait qu'ils se portent plus facilement à quitter leur mauvaise vie. En un mot , toute Censure Ecclesiastique est , ou une correction médicinale , ou un châtiment tout-à-fait pénal. En ce dernier cas (s'il y a de telles censures dans l'Eglise) on ne suppose pas que le pécheur a perdu la foi , mais qu'il ne l'a jamais eue. Dans le premier , on ne suppose pas non plus qu'il l'ait perdue , mais on a soin qu'il ne la perde pas , „ comme ont fait les Apôtres envers ceux qu'ils ont livré à Satan , afin que leur chair étant détruite & mortifiée , leur esprit fût vivifié en Jesus Christ. III. CLAS N°. VII

On ne se peut rien imaginer de plus clair. Et cela même est un peu plus fort que ce que les Contreremontrants avoient dit ; puisque ceux-ci veulent que le plus ordinaire usage de la dernière excommunication , qui consiste à chasser les pécheurs scandaleux hors de l'Eglise , soit de causer par-là une confusion salutaire à de vrais fideles , qui pourroient infecter les autres par la contagion de leurs péchés ; & qu'on doit faire le même jugement de ceux que les Apôtres ont livrés à Satan , comme l'incestueux de Corinthe , en les considérant comme des enfants de Dieu , qui n'avoient point perdu la vraie foi ; mais qui avoient besoin de cette punition , afin qu'ils ne la perdissent pas.

Puis donc qu'il y a un parfait consentement entre les Ministres de France & ceux de Hollande , dans l'aveu qu'ils font aux Remontrants , que leurs vrais fideles peuvent mériter par leurs crimes d'être retranchés de leurs Eglises ; il n'y a rien de plus légitime & de plus innocent , pour donner un plus grand jour aux sentiments des uns & des autres , que de développer par les discours plus étendus des premiers , ce qui est enfermé dans les paroles plus abrégées des derniers.

Verè fideles. Ceux qui , par la foi sont entés en J. C. & qui sont participants de son esprit vivifiant. Ceux qui , ayant la vraie foi ont aussi la charité , qui ne peut non plus en être séparée , que J. C. être séparé du S. Esprit , & une charité qui embrasse tous les devoirs de la vie humaine ; de sorte que , si elle a quelque défaut , ce n'est pas au regard des diverses parties de cette vertu ; mais seulement au regard de ses degrés , qui n'arrivent jamais dans cette vie à leur dernier accomplissement ; au lieu que ces commencements informes de charité , qui paroissent être dans ces faux fideles , que l'Ecriture appelle temporels , manquent en beaucoup de

I. I. I. parties ; l'un, s'abstenant de l'homicide , mais commettant adultère ,
C L A S. ou s'abstenant de larcin & s'échappant d'envie. Voilà ce qu'ils disent des
N. VII. vrais fideles, & par où ils les distinguent de ceux qui n'ont qu'une fausse
 foi. On jugera si cela s'accorde avec ce qu'ils ajoutent.

Possunt eo prolabi. Cette possibilité qu'ils reconnoissent au regard de
 leurs vrais fideles , de tomber d'une maniere aussi horrible que l'on
 verra dans la suite , n'est point une possibilité métaphysique , qui ne se
 réduite jamais en acte ; mais une possibilité très-réelle , qui leur fait dire ,
 comme on a déjà vu ; *que les enfants de Dieu tombent quelquefois en d'aussi
 grands & aussi horribles péchés que les impies & les infideles.*

Ut se erroribus. Ils entendent par ces erreurs qu'ils distinguent de cette
 autre sorte de péchés qu'ils appellent *flagitia* , les péchés contre la foi
 & contre la Religion , tels que sont , comme le remarquent ceux de Sau-
 mur , *l'idolâtrie , l'hérésie , le blasphème , le mépris de Dieu & tout ce qui
 viole d'une maniere notable la premiere table de la loi , ou la foi chrétienne.*

Et flagitiis. Ce sont les autres grands péchés contre les bonnes mœurs ,
 comme le vol , la fornication , le meurtre , qu'ils avouent sans peine que
 leurs vrais fideles peuvent commettre.

Se contaminantes. On se peut souiller par ces péchés en deux manieres ;
 l'une secrete & qui ne vient point à la connoissance de l'Eglise , si les
 coupables mêmes ne se découvrent volontairement ; à quoi les Calvinis-
 tes ne se croient point obligés ; parce qu'il a plu aux Auteurs de leur
 Prétendue Réformation d'abolir la Confession Sacramentale ; l'autre pu-
 blique , ou au moins telle que les Pasteurs de l'Eglise en puissent être
 informés par d'autres que par les coupables. Ceux qui commettent de tels
 péchés , quoiqu'en secret sont très-criminels devant Dieu ; mais c'est
 sans doute une circonstance qui les aggrave beaucoup , & qui marque
 une plus grande extinction de la crainte de Dieu , d'y ajouter le mau-
 vais exemple & le scandale , en s'exposant à la malédiction que Jesus
 Christ a prononcée contre ceux qui scandalisent leurs freres : *Va homini
 illi per quem scandalum venit.* Cependant la maniere dont ces vrais fi-
 deles dont il s'agit , se corrompent par ces péchés si grands en eux-mêmes
 est de la dernière sorte. C'est en ajoutant à l'infection particulière du
 crime , celle du mauvais exemple , comme le marquent expressément ceux
 de Saumur. Car ils déclarent qu'on ne doit excommunier que ceux :

In Thel.
 de Excom.
 n. 29.

de Persev.
 fid. Pars.
 posterior.
 n. 40.

*Quorum uti culpæ atroces sunt , sic scandalum pariunt , & dedecorant pro-
 fessionem Christianam.* Et ils comparent ces vrais fideles qu'on excom-
 munie , à des pestiférés qu'on sépare des autres hommes : *Ne pestem aliis
 afflent , quemadmodum illi ejiciuntur ex Ecclesie cœtu , ne aliis affricent
 scabiem peccatorum suorum.*

Et in iis perseverantes. C'est une chose horrible à un Chrétien, de commettre ces sortes de péchés, dont S. Paul dit si souvent ; *que ceux qui les commettent ne posséderont point le Royaume de Dieu.* Il est encore plus horrible de les commettre avec un tel scandale, que la Religion Chrétienne en soit deshonorée. Que sera-ce donc, si on ajoute à cela l'habitude & la persévérance dans ces crimes énormes & scandaleux ? Et néanmoins, tout cela ne fait point de peur aux Calvinistes. Ils n'y trouvent rien qui ne s'allie parfaitement bien avec la qualité de Juste & d'enfant de Dieu. Car ils ne rougissent point d'avouer, que leurs Justes peuvent être en tel état, que l'Eglise est obligée de les excommunier, en même temps qu'ils enseignent, que leur Eglise ne peut excommunier légitimement, que ceux : 1°. dont les péchés sont énormes : *Quorum culpa atroces sunt* ; 2°. & qui, outre leur énormité, sont encore accompagnés d'un tel scandale, qu'ils deshonnorent la Religion Chrétienne. *Quorum culpa uti atroces sunt, sic scandalum pariunt & dedecorant professionem Christianam* : 3°. & qui, de plus, perséverent avec opiniâtreté dans ces péchés énormes & scandaleux ; les deux premières conditions ne leur suffisant pas, pour pouvoir être légitimement excommuniés ; parce qu'autrement, leur Eglise seroit réduite en un trop petit nombre de personnes. *Itaque non illi propriè qui sic peccant excommunicatione placenti sunt, sed illi qui in peccato suo pertinaciter perseverant, nec se ad meliorem frugem reduci patiuntur.*

Ces dernières paroles sont considérables ; parce qu'elles nous font voir, que cette persévérance dans le crime, que les Calvinistes jugent incompatible avec l'état d'un vrai enfant de Dieu, qui est dans la grace, & en qui le S. Esprit habite, n'est pas seulement une espece de léthargie, qui fait qu'on s'endort dans le vice, sans y faire presque de réflexion, ce qui ne laisseroit pas d'être abominable en un Chrétien ; mais que ce peut être même un état semblable à celui des frénétiques, qui rejettent les remèdes & ne peuvent souffrir qu'on travaille à leur guérison. Car ils mettent cette persévérance dans le crime, qui fait mériter l'excommunication, à rejeter tous les avertissements que l'Eglise donne, & en particulier & en public, pour faire quitter le vice, & à ne point faire d'état, ni de ses réprimandes, ni de ses menaces : *Quia ad morbum illum qui se præbet contumacem adversus benigniora remedia, accedit alter morbus situs in contemptu auctoritatis Ecclesiæ quæ medicinam illam exercet.* Voilà l'état où les Calvinistes s'imaginent qu'ils peuvent être en demeurant toujours dans la grace de Dieu, & aussi Justes en un sens, qu'étoient les Apôtres tant qu'ils ont vécu sur la terre.

Ecclesia ex mandato Christi cogatur pronuntiare se in externa communi-

III. *nione eos tolerare non posse*. Ils peuvent donc mériter par leur persévérance opiniâtre dans les crimes, accompagnés du mépris de l'autorité N°. VII. de l'Eglise, non seulement qu'on leur interdise l'usage de l'Eucharistie; mais aussi, qu'on les retranche tout-à-fait de la Communion de l'Eglise, à quoi ils avouent, qu'il n'en faut venir, que lorsque l'opiniâtreté des pécheurs a rendu tous les autres remèdes inutiles, & que même, ils ont été un temps considérable à persévérer dans leurs crimes, après le retranchement de la Cene. Car ils prétendent que l'Eglise peut traiter ainsi les vrais fideles, non seulement en se trompant, ou en agissant avec précipitation; mais lors même qu'elle se conduit selon l'ordre de Jesus Christ. *Ex mandato Christi*. Or ils enseignent que, selon l'ordre de Jesus Christ, on ne doit retrancher du corps de l'Eglise que *des pécheurs infâmes*, qui deshonnorent le Christianisme par des crimes scandaleux, & qui y perséverent avec tant d'attachement, qu'ils méprisent tous les avertissements de leurs Pasteurs, toutes les censures *verbales* du Consistoire, & même la première sorte d'excommunication, qui consiste dans le retranchement de l'Eucharistie, dont ils aiment mieux être privés que de quitter leurs désordres. Ils supposent donc, que tout cela peut convenir à un vrai fidele, sans qu'il déchoie de cet état; c'est-à-dire, sans qu'il cesse d'être Juste, d'être enfant de Dieu, d'être Saint, de posséder la charité, & toutes les autres vertus. A qui donc se peuvent mieux adresser les malédictions que Dieu prononce par ses Prophetes, contre ceux qui font passer des âmes mortes pour vivantes, & des méchants pour bienheureux, qu'aux Auteurs de ce détestable mélange des vertus d'un vrai Chrétien, avec les vices d'un vrai démon?

C H A P I T R E X I I I.

Que rien n'est plus commode, selon la chair, que les vertus d'habitude des Calvinistes, qui leur donnent moyen d'être chastes, en vivant dans l'adultère ou dans le concubinage; d'être patients & doux, en se vengeant cruellement; & d'être charitables envers leur prochain, en l'assassinant.

C'EST que nous venons de représenter touchant ces fideles excommuniés, qui ne le peuvent être justement qu'après un attachement scandaleux & opiniâtre à de grands crimes, nous fait voir jusques à quel

point d'extravagance il faut qu'ils poussent leurs chicaneries, des *vertus* IIL
en habitude, pour avoir lieu de dire, comme ils font, que la vraie foi C L A S.
 étant inséparable de toutes les vertus chrétiennes, les vrais fideles font N°. VII.
 toujours chastes, doux & patients, lors même qu'ils commettent des
 adulteres, ou qu'ils se vengent cruellement par le fer ou par le poison.

C'est ce qu'on avoit représenté dans le *Renversement de la Morale*, Liv. 2. ch. 9.
 comme étant absolument contraire à l'idée que les Chrétiens doivent
 avoir de la vraie vertu. Mais M. Bruguier nous veut faire croire, que
 cela ne peut tromper que le peuple, & que des Théologiens & des
 Philosophes n'ont garde d'avoir ces pensées. *Ce raisonnement*, dit-il, par R. S. p. 39
lequel on propose, comme une absurdité, qu'un fidele soit chaste & demeure
chaste en commettant adultere; qu'il soit doux & patient en outrageant le
prochain; qu'il ait une vraie charité pour lui en l'assassinant, pourroit
avoir quelque apparence parmi le peuple, qui, ne considérant pas les habi-
tudes qui sont dans l'ame, nomme simplement les choses suivant les actes
qui lui paroissent; de-là vient, qu'il ne sauroit appeller chaste celui qui
tomberoit dans un adultere, parce qu'il ne fait consister cette vertu qu'en
l'acte. Mais, de vouloir proposer ces chicaneries à des Théologiens & à
des Philosophes, qui savent discerner les actes d'avec les habitudes, c'est en
vérité se rendre le jouet des honnêtes gens.

Il faut que ce Ministre croie qu'il n'y a d'honnêtes gens que parmi
 les Calvinistes : car il n'y a assurément qu'eux au monde, à qui on pût
 craindre de servir de jouet, en ne voulant pas reconnoître, que, jugeant
 des choses par les lumieres du Christianisme, & selon les idées des vertus
 divines que Jesus Christ demande à ses Disciples, il y ait des adulteres
 qui soient chastes, des vindicatifs outrageux qui soient humbles, doux
 & patients, & des meurtriers de leurs freres, qui aient pour eux dans le
 cœur une charité sincere.

Le mal est, qu'il y a près de quinze cents ans, que les Chrétiens sont
 engagés dans ce sentiment, qu'il plaît aujourd'hui à ces raffinés Calvi-
 nistes de regarder comme une erreur populaire, qu'on ne peut plus sou-
 tenir sans être le jouet des honnêtes gens. Car on a fait voir que Ter-
 tullien en étoit si persuadé, que traitant de folie l'imagination de quel-
 ques Chrétiens de son temps, qui disoient que Dieu se contentoît qu'on
 le révérait dans le cœur, & qu'ainsi ils péchoient sans perdre ni la crainte
 de Dieu ni la foi, il croit l'avoir suffisamment réfutée par cette ingé-
 nieuse repartie : que c'est comme si on disoit, qu'on peut violer la fidé-
 lité du mariage sans blesser la chasteté, & empoisonner son Pere sans
 manquer à ce qu'on lui doit : *hoc est salva castitate, matrimonia violare,*
salva pietate parenti venenum temperare.

III. Que si nos nouveaux Réformateurs se rient de son étonnement, eu
CLAS. qui ont fait un dogme capital de ce qui lui a paru si absurde, & qu
N°. VII. n'ont point de honte de soutenir, que la vertu chrétienne peut subsister avec les plus grands crimes, & la vertu de chasteté avec les plus honteuses impuretés, que reste-t-il à tous ceux qui ont quelque sentiment du Christianisme, que de témoigner leur indignation contre un tel aveuglement, par ces paroles du même Auteur. *Qu'ils s'attendent donc, que Dieu les enverra au feu éternel, sans préjudice du pardon qu'ils ont obtenu comme ils retombent dans leurs péchés, sans préjudice du respect qu'ils ont promis de lui porter. Sic ergo & ipsi salva venia in gehennam detrudentur, dum salvo metu peccant.*

Mais ils voudroient bien qu'on entrât avec eux dans une dispute philosophique de la manière dont se détruisent les habitudes naturelles, & qu'on ne sauroit faire sans impertinence. Car ce n'est pas de quoi il s'agit. Il ne s'agit pas des vertus purement humaines, quoique les Payens même aient reconnu, qu'un aussi grand dérèglement de la raison, que celui qui se rencontre ou dans un adultère, ou dans la condamnation à mort d'une personne innocente, ne peut subsister avec la vertu de la chasteté ou de la justice; parce qu'ils ne reconnoissoient point de vraie vertu, sans une disposition ferme & permanente, qui fait agir l'ame selon la droite raison. Et on peut dire, qu'en cela ils ont pour eux le consentement général de tout le genre humain; jamais personne ne s'étant avisé de croire, que la vertu de chasteté soit demeurée dans une femme pendant le temps qu'elle étoit infidèle à son mari.

Et néanmoins ce n'est pas encore de quoi il est question. Qu'il demeure si l'on veut, quelque chose de naturel à quoi on puisse donner le nom de reste d'habitude, dans un fidele qui viole une vertu chrétienne par un grand crime, comme quand ce fidele de Corinthe souilla la couche de son Pere, il faut avoir renversé toutes les idées du Christianisme, pour s'imaginer que ce reste, quoi que ce puisse être, soit la vraie vertu de chasteté animée par le S. Esprit, telle que Dieu la commande aux enfants de la loi nouvelle. Car la chasteté, prise de cette sorte n'est autre chose, non plus que les autres vertus chrétiennes, que l'amour de Dieu dominant dans le cœur, qui le conserve pur pour l'objet qu'il aime, & qui réprime ses passions dans le desir de lui plaire. On peut-on croire sans impiété, que quand ce Corinthien se laissoit aller à cette brutalité, cet amour de Dieu dominant, qui s'appelle chasteté quand il s'applique à réprimer les voluptés de la chair, fût demeuré dans son cœur ?

Et c'est par-là qu'on voit avec combien de mauvaise foi ce Ministre

cite quelques Auteurs Catholiques , & entr'autres Gabriel Biel, pour III.
montrer que l'habitude de la vertu peut subsister avec l'acte du vice C L A S.
contraire. Car ils n'entendent cela que des vertus purement humaines, N^o. VII.
& non des chrétiennes, qui ne peuvent être vertus qu'étant animées
de la charité. Or ils enseignent tous, que l'habitude de la charité ne
peut subsister avec l'acte du péché mortel. *Non contrariatur* (dit l'Auteur Gabriel.
même auquel ce Ministre nous renvoie, & dans l'endroit même auquel Biel. lib. 2.
il renvoie,) *habitus actui etiam habitus oppositi : excepta charitate infusa* Dist. 16.
Lit. v.
que contrariatur omni actui culpabili.

Ce n'est pas plus à propos qu'il allegue, en un autre endroit, ce que
dit le même Biel, *qu'une habitude infuse étant créée par Dieu seul, ne peut* Dist. 23. 1.
être aussi détruite que par Dieu seul; & que de-là vient qu'aucune cause 3. q. 2. lit. o.
créée ne la peut ôter, si ce n'est qu'elle ne soit ôtée par le démérite.

Tant s'en faut que cela lui serve de rien, que c'est au contraire ce
qui détruit manifestement toutes leurs chicaneries, touchant la conser-
vation ou la destruction des habitudes naturelles des vertus. Car on n'en
peut tirer aucune conséquence pour les vertus chrétiennes, qui, étant des
vertus infuses, par l'aveu de ce Ministre, n'ont point besoin d'autre cause
pour être détruites, que le *démérite* de ceux qui en violent les devoirs
essentiels. Or il avoue que les fideles, tombant dans des crimes, *méritent*
que Dieu les prive de ces vertus, puisque même il reconnoit, ce qui
est davantage, que le *fidele justifié, adopté, régénéré, tombant dans un*
crime, mérite de perdre totalement la grace de Dieu; & qu'il dit, en un
autre endroit, pour se sauver de ce que S. Paul dit, *que les fornicateurs,*
les idolâtres & le reste ne seront point héritiers du Royaume de Dieu, que
cela est vrai si on regarde à leur démérite. En vain donc il nous chicane
sur les habitudes naturelles dont il ne s'agit point; puisqu'au regard des
vertus infuses desquelles seules il s'agit, il enseigne lui-même, qu'il ne
faut point chercher d'autre cause de leur destruction, que le démérite
de ceux qui se rendent indignes que Dieu les conserve dans leur ame,
& qu'il confesse, que ce *démérite* convient aux vrais fideles, qui tombent
en de grands péchés.

Cela suffit pour convaincre M. Bruguier, par ses propres principes, de
l'absurdité qu'il a avancée touchant ces prétendues vertus d'habitude,
qu'il soutient subsister avec les crimes. Mais pour les autres, qui desèrent
plus au sens commun qu'il ne fait, il ne faut pour les en persuader,
que leur proposer l'argument qui suit, qui ne peut être contesté par per-
sonne qui ait tant soit peu d'intelligence & de bonne foi.

Il y auroit de la folie à soutenir, que la vertu chrétienne de la chasteté

III. est dans un homme, lorsqu'on ne pourroit, sans folie, lui donner le nom
CLAS. de chaste.

N°. VII. Or, supposé qu'un vraie fidele se soit fait excommunier pour un adultere ou un concubinage scandaleux, auquel il seroit demeuré opiniâtrément attaché malgré toutes les remontrances de ses Pasteurs, on n'auroit pu, sans folie, lui donner le nom de chaste pendant tout le temps qu'il auroit persévéré dans son désordre.

Il y auroit donc de la folie à prétendre que cet homme auroit eu pendant tout ce temps-là, la vertu chrétienne de la chasteté.

Et par conséquent, il y a autant de folie que d'impiété dans la Théologie des Calvinistes; puisque la même erreur, qui leur persuade que la vraie foi justifiante se conserve dans un fidele excommunié pour un adultere scandaleux, que tous les avertissements de l'Eglise ne lui auront pu faire quitter, les oblige pareillement de croire, qu'une aussi forte habitude d'impureté que celle-là, s'accorde fort bien, dans une même ame, avec l'habitude de la chasteté chrétienne, & que la vraie foi, qui demeure, selon eux, dans cet adultere, étant inséparable de la chasteté comme de toutes les autres vertus chrétiennes, on n'a pas moins de droit de l'appeller chaste que de l'appeller fidele.

Après cela, si M. Bruguier persiste à croire qu'on ne puisse déplorer des égarements si étranges, sans *se rendre le jouet des honnêtes gens*, on avoue qu'on ne fait que lui faire, & qu'il n'y a que la compassion qui le puisse garantir d'être lui-même, le jouet de tout le monde.

LIVRE III.

III.
CLAS.
N°. VII*Réponse aux Passages de l'Ecriture que M. Bruguier allegue pour prouver l'inamissibilité de la justice.*

CHAPITRE PREMIER.

Des trois chefs auxquels ce Ministre réduit ses preuves de l'Ecriture. Réfutation de la première.

IL étoit nécessaire de mettre dans tout son jour le dogme des Calvinistes, touchant l'inamissibilité de la justice, avant que de répondre aux fausses conséquences qu'ils tirent de certains passages de l'Ecriture, pour y donner quelque couleur. Car ce qui fait que ceux à qui ils proposent ces arguments en peuvent être éblouis, c'est que n'étant qu'à demi instruits de leur pernicieuse Théologie, ils ne prennent pas assez garde à ce que ces hérétiques ont à leur prouver; & leur laissent ainsi détourner la dispute à d'autres points dont il n'est pas question.

C'est toute l'adresse de M. Bruguier, dans l'endroit où il entreprend de prouver par l'Ecriture, l'opinion de sa Secte. Il n'a eu garde de la proposer, telle que nous l'avons représentée, & qu'elle est en effet par son propre aveu. Il n'a eu garde de dire, qu'il prouvera par l'Ecriture, qu'un fidele peut commettre toutes sortes de crimes, hors le péché contre le S. Esprit, sans cesser d'être Juste & enfant de Dieu. Il n'a eu garde de s'engager à trouver dans l'Ecriture, des adulteres qui soient chastes, pendant tout le temps qu'ils perséverent dans leur amour criminel, & des assassins qui soient charitables envers ceux qu'ils assassinent. Il n'a eu garde de nous promettre des passages de l'Ecriture, qui nous apprirent, que quand un fidele auroit abjuré la Religion de Jesus Christ, & persévéré long-temps dans cette apostasie, cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût dire de lui, que du moment de sa vocation à la foi, Dieu lui a donné un cœur constant, & une voie constante en sa crainte tous les jours de sa vie. Voilà ce qu'il nous devoit montrer dans l'Ecriture; mais il s'est bien gardé de l'entreprendre.

Il a eu grand soin au contraire, d'ôter ces idées de devant nos yeux, parce que la seule proposition qu'il auroit faite, d'attribuer à la parole

Ecrits contre les Protestants Tome XIV.

III. de Dieu de si horribles maximes, auroit fait condamner son entreprise
 CLAS. d'impiété. Il a donc cherché des termes trompeurs pour la rendre plus
 N°. VII. favorable.

Rép. Somm. pag. 33. *Soit, dit-il, que l'on considere les promesses que l'Ecriture fait aux fideles, soit l'intercession de Jesus Christ en leur faveur, soit enfin la nature de cette foi vive & justifiante, il est impossible qu'un véritable fidele perde jamais totalement l'amour de Dieu, ou la semence de cette foi opérante par la charité.*

Les simples sont aisément trompés par ces termes. Le mot d'amour de Dieu est équivoque ; pouvant signifier, ou l'amour de Dieu envers les hommes, ou l'amour des hommes envers Dieu. Et en le prenant en ce premier sens il est vrai, non de tous les fideles, mais des élus, qu'ils ne perdent jamais totalement l'amour que Dieu a eu pour eux, dans l'éternité, en les prédestinant à sa gloire. Mais on ne sauroit conclure de-là, qu'ils soient amis de Dieu par la Justification, & enfants de Dieu par la grace de l'adoption dans tous les temps de leur vie, que par un sophisme ridicule, dont on a fait voir la fausseté dans le *Renversement de la Morale*, livre 3, chapitre 8.

On ne fait aussi ce que veut dire cette *semence de la foi opérante par la charité*, qu'ils prétendent que les fideles ne perdent jamais totalement. Rien n'est plus trompeur que cette expression. Car la semence étant différente de l'arbre ou de la plante, comme S. Paul même le marque dans la premiere Epître aux Corinthiens chapitre 14, on est porté à croire que ce qu'ils disent demeurer dans les fideles, n'est pas la *foi même opérante par la charité*, mais quelque chose de moins, dont Dieu se peut servir pour faire rentrer en sa grace par la pénitence, ceux que leurs crimes en ont fait décheoir. Et cela est souvent très-vrai dans la doctrine même des Catholiques, parce qu'il demeure ordinairement dans les pécheurs un reste de foi, qui à la vérité ne les justifie pas, tant qu'il est séparé de la charité, mais qui venant à être réveillé par la grace, ne leur est pas d'un petit secours, pour les porter à se réconcilier avec Dieu.

Il ne faut donc pas souffrir que les Ministres abusent le monde, en proposant en des termes équivoques & captieux, ce qu'ils ont à prouver par l'Ecriture. Il faut qu'ils s'expliquent nettement ; & le moins qu'on puisse leur demander est, qu'ils expriment le dogme qui est en dispute, & qu'ils sont obligés de trouver dans la parole de Dieu ; puisque c'est l'unique regle de leur foi ; qu'ils l'expriment, dis-je, de la même maniere qu'ils l'ont exprimé dans leur Synode de Dordrecht, où ils ont défini : *que les fideles peuvent tomber en des péchés griefs & atroces, sans décheoir de l'état de la Justification, ni de la grace de l'adoption.*

Voilà ce que M. Bruguier avoit à prouver par l'Ecriture. Voyons s'il l'a fait; & puisqu'il réduit ses arguments à trois chefs, aux promesses que l'Ecriture fait aux fideles, à l'intercession de Jesus Christ, & à la nature de la foi vive & justifiante, considérons en particulier chacun de ces chefs.

III
C L A 2.
N°. VII.

Premier Argument de M. Bruguier pour prouver par l'Ecriture, que les fideles qui tombent en des crimes énormes, ne déchéent pas pour cela de l'état de la Justification, ni de la grace de l'adoption.

DIEU, dit M. Bruguier, promet à ses fideles, dans le 32. de Jérémie, un cœur constant & une voie constante en la crainte tous les jours de leur vie. *Cor unum & viam unam*, comme parle la version *Vulgate*, dont je serai bien aise de me servir dans cette dispute, ut *timeant me universis diebus*. Après quoi Dieu ajoute, & je ferai avec eux une alliance perpétuelle, & je ne cesserai de leur bien faire, & je leur donnerai ma crainte en leur cœur, afin qu'ils ne se détournent point de moi. Cela veut dire, dit S. Augustin exposant ces paroles, que ma crainte, que je mettrai dans leurs cœurs, sera telle & si grande, qu'ils seront collés à moi avec persévérance. Peut-on rien dire de plus fort ou de plus exprès, pour assurer les fideles de leur constance en la grace de Dieu, en la crainte & en son amour? C'est sur ce fondement que David proteste, que Dieu ne délaissera point ses Saints, & qu'ils seront conservés éternellement; que Jesus Christ assure, au 20. de S. Jean, que ses brebis ne périront point, & que nul ne les ravira d'entre ses mains; que S. Paul est si persuadé, qu'il n'y a ni mort, ni vie, ni Ange, ni Principauté, ni Puissance, ni chose présente, ni chose à venir, ni force, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature qui nous puisse à l'avenir séparer de la charité de Dieu qui est en Jesus Christ Notre Seigneur. Et ailleurs, que Dieu est fidèle, & qu'il ne souffrira point que nous soyons tentés au-delà de nos forces".

Rép. Somm
pag. 51.

De dono
persev. c. 2.

Réponse. S'il y eut jamais rien de déraisonnable, c'est de prétendre avoir trouvé dans ces passages de l'Ecriture, le dogme dont il s'agit; que les fideles, lors même qu'ils commettent des crimes énormes, ne déchéent ni de l'état de la Justification, ni de la grace de l'adoption. C'est ici où je conjure tous ceux qui hasardent leur salut sur la parole de ces Ministres, d'ouvrir les yeux pour reconnoître combien on abuse de leur crédulité. On ne leur parle que de l'Ecriture: on leur promet qu'ils y verront tout ce qu'on leur propose à croire. Qu'ils examinent donc

III. ces passages, & qu'ils voient s'ils y trouveront, sinon en termes exprès, au moins en termes équivalents, que les fideles lors même qu'ils commettent des crimes, demeurent justes & enfants de Dieu.

CLAS.
Nº. VII.

Il n'y a point de Ministre assez hardi pour le prétendre. Cependant il est raisonnable qu'on les en fasse convenir, avant que de les recevoir à proposer leurs conséquences. Car s'ils se sont fait écouter, ce n'est point en promettant de réformer par leurs conséquences la foi de tous les siècles, & de toutes les nations chrétiennes. C'est en s'engageant à tout prouver par la pure parole de Dieu. Qu'ils nous y fassent donc lire, comme on a déjà dit, ou en termes exprès, ou en termes équivalents, cette nouvelle découverte, dont on n'avoit jamais oui parler dans le Christianisme, que les plus horribles crimes ne font point déchoir un fidele de l'état de la Justification, ni de la grace de l'adoption.

Quand on les aura forcés d'avouer qu'ils ne sauroient y rien faire voir de tel, nous consentons par pure grace, d'examiner leurs conséquences. Mais nous les empêcherons bien de nous donner le change; & il faudra malgré qu'ils en aient, que les arguments qu'ils formeront sur ces passages de l'Ecriture, aient pour leur conclusion. *Donc quoique les fideles tombent dans des crimes énormes, ils demeurent Justes & enfants de Dieu.* Car ce seroit en vain qu'ils allégueroient des passages pour prouver une chose, si même par conséquence ils ne pouvoient la conclure de ces passages.

Or qu'ils tournent ces passages comme il leur plaira, je soutiens qu'ils n'en sauroient rien conclure en leur faveur que par un argument qui contienne en substance ce qui est enfermé dans celui-ci.

C'est la Traduction de Geneve.

Dieu parle ainsi par Jérémie de ceux qu'il devoit rappeler de la captivité de Babylone: *Je leur donnerai un même cœur & un même chemin, afin qu'ils me craignent toujours, à ce que bien leur soit, & à leurs enfants après eux. Je traiterai avec eux une alliance éternelle, que je ne me retirerai point arriere d'eux, afin que je leur fasse du bien. Mais je mettrai la crainte de moi en leur cœur, afin qu'ils ne se détournent point arriere de moi: ce qui veut dire, selon S. Augustin, que la crainte que Dieu mettra en leur cœur, sera telle & si grande, qu'ils seront collés à lui avec persévérance.*

Or ces promesses sont des promesses absolues, qui regardent tous les vrais fideles généralement, sans en excepter aucun.

Il faut donc que ces promesses s'accomplissent dans tous les fideles. Or afin que ces promesses s'accomplissent dans ceux d'entre les fideles qui commettent des crimes énormes, il faut qu'ils demeurent Justes & enfants de Dieu, dans le temps même qu'ils les commettent. Donc les fideles

qui commettent des crimes énormes , demeurent Justes & enfants de Dieu, dans le temps même qu'ils les commettent. III.
CLAS.
N^o. VII.

Ce n'est que par un raisonnement comme celui-là , qu'ils peuvent tirer cette conséquence du passage de Jérémie. Mais peuvent-ils ne pas voir d'abord qu'il a deux défauts qui le rendent incapable de rien prouver?

Le premier, que la mineure du premier argument, qui est , *que ces promesses sont des promesses absolues , qui regardent généralement tous les vrais fideles* , non seulement n'est appuyée sur rien , & ainsi n'est qu'une pure pétition de principe , mais qu'il y a même des choses dans le passage qui en font voir manifestement la fausseté.

Le second : que ce que l'on suppose dans la reprise, *que la maniere dont Dieu accomplit ses promesses , au regard de ceux d'entre les fideles qui commettent des crimes énormes , est en faisant qu'ils demeurent ses enfants par la grace de l'adoption , & Justes par la grace de la Justification , dans le temps même qu'ils commettent ces crimes* , n'est pas seulement une supposition horrible , que le premier sentiment de la piété doit faire rejeter , mais est aussi manifestement contraire aux paroles du Prophete. Les réflexions suivantes prouveront l'un & l'autre de ces défauts.

1^o. Que pourront répondre les Calvinistes, eux qui sont si littéraux , & qui prétendent que les sens allégoriques ne peuvent être le fondement d'aucunes preuves solides ? Que pourront-ils , dis-je , répondre à celui qui leur soutiendra , que le Prophete ne parle que des Juifs dispersés en divers lieux par la captivité , & à qui Dieu promet le retour en leur pays , & son assistance après ce retour. C'est ce qui se voit manifestement par ce qui précède , & ce qui suit les paroles alléguées par M. Bruguier. Voici ce qui précède selon la traduction de Geneve.

Et maintenant pour autant qu'il n'y a rien de difficile à l'Eternel , ainsi a dit l'Eternel , le Dieu d'Israël touchant cette ville-ci , de laquelle vous dites qu'elle est livrée ès mains du Roi de Babylone à cause de l'épée de la famine & de la mortalité. Voici je m'en vas les rassembler de tous les pays auxquels je les aurai chassés par ma colere & par ma fureur , & par ma grande indignation , je les ferai retourner en ce lieu-ci , & les ferai demeurer en sûreté ; & ils me seront peuple & je leur serai Dieu. Et voici ce qui suit selon la même traduction : & m'élouirai sur eux pour leur bien faire , & les planterai en ce pays-ci à bon escient , de tout mon cœur & de toute mon ame. Car ainsi a dit l'Eternel , ainsi que j'ai fait venir ce grand mal sur tout ce peuple ci , ainsi m'envais-je faire venir sur eux tout le bien que je prononce touchant eux. Et les champs s'acheteront en ce pays-ci , duquel vous dites que ce n'est que désolation , n'y ayant

174. L'IMPIÉTÉ DE LA MORALE

III. *plus ni homme ni bête, & qu'il est livré ès mains des Chaldéens. On achè-*
CLAS. *tera des champs à prix d'argent, & en écrira-t-on les instruments, & les*
Nº. VII. *cachettera-t-on; & on prendra des témoins au pays de Benjamin, & aux*
environs de Jerusalem, ès villes de Juda, tant ès villes des montagnes,
qu'ès villes de la plaine, & ès villes du midi. Car je ferai retourner leurs
captifs, dit l'Eternel.

Il est donc clair que le Prophete parle en cet endroit des Juifs qui devoient bientôt être transportés en Babylone; qu'il leur promet la délivrance de cette captivité, le rétablissement dans Jerusalem, & d'inignes faveurs de Dieu, temporelles & spirituelles.

2°. Ne pourroit-on pas aussi soutenir, en demeurant dans le sens littéral, que ces promesses regardent le corps des Juifs en général, & non chaque particulier de ce corps? Car autrement, il faudroit qu'il n'y eût eu aucun Juif, depuis la captivité de Babylone, qui n'eût eu cette grande crainte de Dieu, qui l'eût attaché persévéramment à son service: ce qu'on fait assez être faux, tant par la maniere dont Jesus Christ parle dans l'Evangile de la plupart de ceux de son temps, que par le grand nombre de ceux qui tomberent pendant le regne d'Antiochus, & à qui les persécutions de ce Prince firent abjurer la Religion de leurs Peres.

3°. Que diront enfin les Ministres à celui qui leur soutiendra qu'ils ne sauroient faire voir, en s'attachant à la lettre, que ces promesses soient absolues, & non conditionnelles? Car une des choses que Dieu promet à ces Juifs est, qu'il les rétablira dans leur pays à *bon escient, de tout son cœur, & de toute son ame* (ce sont les termes de leur version) c'est-à-dire, comme ils l'expliquent eux-mêmes dans leurs notes, *solidement & inébranlablement*. Il faudroit donc, si cette promesse n'avoit dépendu d'aucune condition, que les Juifs fussent encore dans la Terre Sainte: au lieu qu'ayant manqué à ce qu'ils devoient à Dieu, en rejetant le Messie, Dieu ne s'est plus cru engagé à leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée, de les conserver *inébranlablement* dans la terre de leurs Peres; mais il les en a chassés comme des prévaricateurs de son Alliance, & les en tient encore exclus depuis plusieurs siècles.

4°. Mais quand les Ministres ne se rendroient pas à tout cela, & qu'on leur accorderoit, que dans un sens plus spirituel, cette Prophétie peut regarder les Chrétiens, que Dieu devoit rappeler de toutes les nations, pour les établir dans l'Eglise qui est la véritable Jerusalem, ils n'y auroient pas plus d'avantage, puisqu'il ne faut que considérer ce qui est promis par cette Prophétie, pour en conclure démonstrativement, qu'elle ne sauroit regarder généralement tous les fideles, sans en excepter au-

cun; ou que si elle les regarde tous, ce ne sauroit être de la maniere III
que l'entendent les Calvinistes. CLAS.

Car Dieu promet, selon M. Bruguier, à ceux dont il parle quels qu'ils N°. VII
soient, *un cœur constant, & une voie constante en sa crainte tous les jours
de leur vie, & de leur donner sa crainte en leur cœur; afin qu'ils ne
se détournent point de lui: c'est-à-dire, que la crainte qu'il leur mettra
dans le cœur, sera telle & si grande, qu'ils seront collés à lui avec
persévérance.*

Or il est certain d'une part, par l'aveu des Calvinistes, qu'il y a des
Chrétiens qui, après avoir été justifiés par la véritable foi, commettent des
crimes énormes, & y perséverent un temps notable, & avec tant d'o-
piniâtreté, que leurs Pasteurs se croient obligés par l'ordre de Dieu de
les retrancher de l'Eglise; & il seroit d'ailleurs tout-à-fait extravagant
de prétendre qu'on pût dire de ces fideles, qui se seroient détournés
de Dieu d'une maniere si criminelle, qu'ils auroient toujours été crai-
gnants Dieu; qu'ils auroient eu un cœur constant & une voie constante en
sa crainte tous les jours de leur vie, & que la crainte que Dieu auroit
mise une fois dans leur cœur, auroit été telle & si grande qu'ils lui au-
roient été persévéramment attachés.

C'est donc une absurdité incroyable de vouloir que ce que Dieu promet
par ce passage de Jérémie, qui est, *d'avoir une telle crainte de Dieu pendant
tous les jours de sa vie, qu'on ne se détourne point de lui, & qu'on lui
demeure inviolablement attaché*, ait été promis généralement & absolu-
ment à tous les fideles, parmi lesquels on reconnoît, qu'il y en a qui
se détournent de Dieu par des crimes énormes & scandaleux, & qui
se font retrancher de son Eglise par l'opiniâtreté qu'ils ont à persévérer
dans ces crimes. Mais ce qui passe toute extravagance est, de vouloir
que ce soit ce passage même qui prouve cela: car c'est vouloir prouver
que les fideles qui se détournent de Dieu en commettant des crimes;
y demeurent toujours attachés, par ce qui prouveroit, s'il s'entendoit
généralement de tous les fideles, qu'il n'arrive jamais qu'aucun fidele se
détourne de la voie de Dieu par des actions criminelles; n'y en ayant
point qui n'ait une voie constante dans sa crainte tous les jours de
sa vie.

5°. Mais dira M. Bruguier, pourquoi donc S. Augustin a-t-il employé
ce passage dans le livre du Don de la persévérance? Il l'a employé pour
prouver que la persévérance est un don de Dieu. Car Dieu, dit-il, *la
promet en disant, je mettrai ma crainte dans leur cœur, afin qu'ils ne se
détournent point de moi, qui est la même chose que s'il disoit: la crainte
que je mettrai dans leur cœur sera telle & si grande, qu'ils s'attacheront à
moi avec persévérance.*

III.
CLAS.
N°. VII.

Mais a-t-il conclu de-là , que tous ceux qui ont été une fois justifiés ne cessent jamais d'être attachés à Dieu, avec *persévérance*, lors même qu'ils se détournent de lui par une vie très-criminelle : qu'ils *perséverent* à être chastes dans le temps même qu'ils commettent des adulteres ; qu'ils *perséverent* à être doux & patients, lors même qu'ils se vengent cruellement des injures qu'ils croient avoir reçues ; qu'ils *perséverent* à être charitables envers leur prochain en le poignardant & l'empoisonnant ?

Ce seroit faire injure à ce grand Saint, que de le croire capable d'avoir pris pour des Vérités Evangéliques, des paradoxes si extravagants & si impies tout ensemble. Mais bien loin d'avoir donné quelque lieu de les lui attribuer, il les détruit absolument. Car après avoir prouvé dans ce livre-là, que la persévérance est un don de Dieu, ce qu'il en conclut est justement tout le contraire de ce que les Calvinistes se sont imaginés.

Aug. de
Dono per-
sev. v. c. 8.

Car au lieu que ceux-ci ont prétendu que ce don étoit commun à tous les fideles, & qu'ils étoient assurés de le posséder sans interruption, depuis le premier moment qu'ils avoient la foi, jusqu'à la fin de leur vie, ce Saint Docteur au contraire a été très-persuadé par les chûtes lamentables, qu'on ne voit arriver que trop souvent à des personnes que Dieu avoit régénérées par son esprit, & fait vivre quelque temps dans la piété ; que la grace de la persévérance n'étoit point commune à tous les régénérés, & que si c'étoit un jugement de Dieu impénétrable ; que de deux enfants il en fit baptiser l'un, & mourir l'autre sans Baptême ; & de ce que de deux infideles, il donnoit la foi à l'un, & ne la donnoit pas à l'autre, c'en étoit encore un plus impénétrable, de ce que de deux personnes pieuses, la grace de la persévérance est donnée à l'une, & n'est pas donnée à l'autre.

Ezechiel. 3.
18. 33.

6°. Après tout, n'est-ce pas une chose insupportable de voir qu'ils aient la hardiesse de vouloir ruiner par des conséquences chimériques, tirées de quelques passages mal entendus, ce qui se trouve en termes clairs dans la parole de Dieu ? Car il ne faut point raisonner. Il n'y a qu'à lire & on y trouvera, que quand le Juste se détourne de sa justice, en commettant l'iniquité, Dieu ne se souvient plus de sa justice passée, & le laisse mourir dans son péché.

Matth. 13.
Luc 8.

On y trouvera, que la semence de la parole de Dieu, ayant été répandue dans le cœur, y ayant pris racine, & y étant crue, il peut arriver qu'elle se trouve ensuite tellement étouffée, par l'attache aux richesses & par les soins du siècle, qu'elle n'apporte point le fruit de la vie éternelle.

On

On y trouvera qu'il y a des gens qui ayant été illuminés, ayant goûté **III.** le don céleste, ayant été rendus participants du S. Esprit, ayant goûté **CLA 8.** la bonne parole de Dieu, & les puissances du siècle à venir, & venant **N°. VII.** ensuite à retomber, à profaner le sang de l'Alliance, par lequel ils **Hebr. 6. 4.** avoient été sanctifiés, & à faire outrage à l'esprit de grace, éprouvent par **5.** la vengeance de Dieu qu'ils ont attirée sur eux, combien c'est une chose **ib. 10. 27.** terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. **28.**

On y trouvera que dès le temps des Apôtres, il y avoit des Chré- **2. Petr. 2.** tiens, qui, après s'être tirés de la corruption du monde, par la con- **20.** noissance du Seigneur & Sauveur J. C. s'y étoient engagés de nouveau, & en étant surmontés, leur dernière condition étoit devenue pire que la première; parce qu'il leur eût mieux valu n'avoir point connu la voie de la justice, qu'après l'avoir connue, se détourner du saint commandement qui leur avoit été donné.

On a traité à fond tous ces endroits de l'Écriture, dans le livre vi. du *Renversement de la Morale*. On y a fait voir que toutes les Réponses, que les Ministres ont tâché d'y faire pour les éluder, ne sont que de pures chicaneries. Et tout ce qu'a pu faire M. Bruguier a été de répéter les mêmes défaites qu'on avoit ruinées, sans avoir osé seulement entreprendre de satisfaire à aucune des raisons, par lesquelles on en avoit montré la fausseté.

Au lieu donc, qu'ils supposent sans fondement, & par une pure pétition de principe, que tous ceux qui ont été une fois justifiés sont élus, & assurés du salut, on a droit de supposer, au contraire, comme une vérité établie par l'Écriture d'une manière convainquante, qu'il y a des justifiés, qui ne déchéent pas seulement de l'état de la Justification pour un temps, mais qui déchéent même absolument du salut.

Or de cette supposition contraire à la leur, & aussi-bien fondée que la leur l'est mal, il s'ensuit manifestement, que tous les passages de l'Écriture dont ce Ministre fait tant de bruit, sont mal allégués pour prouver ce qu'ils prétendent.

C'est ce qui se voit d'abord, pour peu qu'on y fasse de réflexion. Mais nous ne laisserons pas de l'éclaircir davantage, & de l'appliquer à chaque passage en particulier dans le chapitre suivant.

III.
CLAS.
Nº. VII.

C H A P I T R E II.

Suite de la réponse au premier argument de M. Bruguier, pour prouver par l'Ecriture, que les fideles qui tombent en des crimes énormes, ne déchéent pas pour cela de l'état de la Justification, ni de la grace de l'adoption.

DIEU n'a pas voulu, ni que les promesses, ni que les menaces qu'il fait aux hommes dans l'Ecriture, fussent toujours si claires, qu'il n'y eût jamais aucune difficulté à les bien entendre.

Tout le monde demeure d'accord qu'il y en a d'absolues, & d'autres qui sont conditionnelles; c'est-à-dire, qu'il y en a qui ne manquent jamais d'arriver, parce que Dieu n'a pas voulu que leur accomplissement dépendît d'aucune condition qui fût au pouvoir des hommes, mais de sa seule volonté; & qu'il y en a d'autres, dont il a laissé en quelque sorte l'effet en suspens, selon que ceux à qui il auroit promis, ou qu'il auroit menacés, se feroient rendus indignes par leur changement en mal, de ce qu'il leur auroit fait attendre, ou auroient détourné de dessus eux, par leur changement en bien, les châtimens qu'il leur auroit fait appréhender.

Jérémie. 18.
7. C'est ce que Dieu déclare expressément par le Prophete Jérémie. *En un instant, dit-il, je parlerai contre une nation, & contre un Royaume pour l'arracher, le mettre en pieces & le détruire. Mais si cette nation, contre laquelle j'aurai parlé, se détourne du mal qu'elle aura fait, je me repentirai aussi du mal que j'avois pensé de lui faire. Que si tout d'un coup je parle d'un Royaume pour l'édifier & pour le planter, & que cette nation fasse ce qui me déplaît, en n'écoutant point ma voix, je me repentirai aussi du bien que j'avois dit que je lui ferois.*

Ezech. 26.
14. lb. 21. Il y a aussi des promesses & des menaces, qui sont exprimées dans l'Ecriture d'une manière si différente de celle dont les hommes ont accoutumé de s'exprimer, qu'on a de la peine à comprendre, en ne s'arrêtant qu'à la lettre comment elles ont été véritables. Comme quand Ezechiel, au chapitre 26, prédisant la ruine de Tyr par Nabuchodonosor, dit, *qu'elle ne sera plus bâtie, qu'elle ne sera plus, qu'on la cherchera, & qu'on ne la trouvera jamais*, quoique long-temps depuis, cette ville ait été encore très-florissante.

Dans ces difficultés, il y a une chose qui peut nous empêcher de nous

y tromper , qui est de consulter Dieu , qui est le meilleur interprete de ses menaces & de ses promesses. Or Dieu ne nous parle pas seulement par les Ecritures , il nous parle encore par les événements du monde , qui sont des marques certaines de sa volonté , puisque rien n'y arrive que parce qu'il le veut , & en la maniere qu'il le veut.

Lors donc que des événements sont certains & incontestables , & qu'ils ne peuvent s'accorder avec les menaces ou les promesses de Dieu , selon qu'on les avoit entendues ; c'est une preuve indubitable qu'on les avoit mal entendues , ou en les regardant comme absolues , lorsqu'elles étoient conditionnelles , ou en les appliquant trop généralement à un certain genre de personnes , & voulant qu'elles leur conviennent à tous sans exception , ou en les prenant en un sens dans lequel on ne les doit pas prendre.

Ainsi , ne m'arrêtant qu'à la menace d'Ezechiel , contre la ville de Tyr , je suis porté à croire que Nabuchodonosor l'avoit tellement ruinée , que depuis on n'en a plus dû entendre parler. Mais lorsque j'apprends , par des histoires très-assurées , qu'elle devint ensuite si puissante , qu'elle servit de matiere à une des plus célèbres conquêtes d'Alexandre , je suis contraint d'avouer , qu'il faut donner un autre sens à ces paroles d'Ezéchiél , & prendre le mot hébreu qu'on a traduit par *jamais* , pour un long espace de temps , selon la remarque de S. Jérôme.

Je vois de même que Dieu promet une longue vie à ceux qui rendront à leurs Peres & à leurs Meres l'honneur qu'ils leur doivent. Mais de ce que je fais qu'une jeune fille a toujours été très-respectueuse envers ceux qui l'ont mise au monde , en puis-je conclure qu'elle ne mourra pas d'une maladie violente , ou même qu'elle ne seroit morte qu'en apparence , lorsqu'elle n'auroit plus de poulx , ni aucun signe de vie , parce qu'il seroit contraire à la promesse de Dieu qu'elle fût morte si jeune ? On traiteroit de folie , celui qui raisonneroit de la sorte. Et cependant nous allons voir , que c'est comme raisonnent les Calvinistes sur la persévérance des fideles.

Il y a des endroits dans l'Ecriture , où Dieu promet de faire persévérer dans sa voie , & de mettre une telle crainte de Dieu dans le cœur , qu'on ne se détourne point de lui. Mais on est en peine de deux choses.

L'une , si c'est à tous les justifiés que cette promesse est faite , ou seulement à ceux d'entr'eux qui sont élus , tous les justifiés ne l'étant pas.

L'autre , si cette persévérance , au regard même des élus , est toujours sans interruption , ou si Dieu les laisse quelquefois déchoir de l'état de la Justification , afin que l'expérience de leurs chûtes , dont Dieu les relève ensuite par sa bonté , les rende plus humbles.

III. Si on s'arrêtoit à son inclination, on souhaiteroit fort que cela s'en-
C LA 3. tendit de tous les justifiés, & d'une persévérance non interrompue. Car
N°. VII. rien ne seroit plus commode que d'être assuré de ne sortir jamais de la
 voie de Dieu, quand on y feroit une fois entré.

Mais comme la vérité des choses ne dépend pas de nos souhaits, si nous consultons Dieu sur la véritable intelligence de cette promesse, & que nous étudions attentivement ce qu'il nous dit, soit en d'autres endroits de l'Ecriture, soit par les choses qu'il permet qui arrivent aux justifiés; nous apprendrons premièrement qu'il y a des Justes qui s'étant détournés de leur justice pour commettre l'iniquité, meurent après dans leurs péchés. Les Prophetes nous l'assurent, les Apôtres nous le confirment, & cela ne nous est que trop attesté par l'autre langage de Dieu, qui est l'ordre du monde; puisqu'il n'y a que trop d'exemples, comme dit S. Prosper, *qui prouvent, qu'entre ceux qui ont été régénérés en Jesus Christ, il y en a qui abandonnent la vraie foi, & ne vivant plus dans la piété, comme ils faisoient auparavant, se rendent coupables d'apostasie envers Dieu, & terminent leur méchante vie par une malheureuse mort.*

Mais nous apprenons de plus par l'Ecriture, qui est le premier de ces deux langages divins, que le Baptême y étant appelé *l'eau de la régénération & du renouvellement du S. Esprit*, tous ceux qui le reçoivent dans l'enfance doivent y être régénérés, parce qu'ils ne peuvent en cet âge apporter aucun obstacle particulier à la grace du Sacrement; & nous apprendrons par l'ordre du monde qui est le second, qu'un très-grand nombre de ces Chrétiens baptisés dans l'enfance, perdent dans un âge plus avancé la grace de leur Baptême, sans la recouvrer à la fin de leur vie; parce qu'ils meurent ou parmi des sectes hérétiques, ou dans le libertinage.

Et enfin, nous apprendrons de l'une & de l'autre manière, que ceux même d'entre les justifiés à qui Dieu a promis la persévérance, qui sont les élus, ne la reçoivent pas comme se l'imaginent les Calvinistes, en ne déchéant jamais de la grace après qu'ils y sont une fois entrés; puisque par leur aveu même, les élus tombent quelquefois en des désordres horribles après leur vocation à la foi, & que c'est avoir renoncé au sens commun, de vouloir que les péchés dont S. Paul dit, que ceux qui les font ne posséderont point le Royaume de Dieu, soient compatibles avec la grace de l'adoption qui donne un droit infailible, tant qu'on la conserve, à la possession de ce Royaume.

Ces vérités de fait, de la non persévérance de plusieurs justifiés, & de la persévérance interrompue de plusieurs élus, pouvant être suppo-

lées comme incontestables , parce qu'on les a prouvées si solidement , IIL. que ce Ministre n'y a rien pu opposer qui eût la moindre apparence de C L A S. raison , & que de plus il y en a une , qui est la perte de plusieurs jus-N°. VII. tifiés par le Baptême , qu'un des plus savants Ministres de ce temps ici , a été obligé de reconnoître , contre le sentiment commun des Théologiens de sa secte ; il est aisé de voir tout d'un coup , que l'égarement des Calvinistes touchant leur dogme de l'inaffabilité de la justice , est semblable , comme il a déjà été dit , à celui d'un homme , qui prétendrait que tous les enfants qui rendent à leur Pere & à leur Mere l'honneur qu'ils leur doivent , vivront infailliblement au moins jusqu'à soixante ans , & que s'il y en a qui semblent mourir avant ce temps-là , ce n'est qu'une mort apparente ; puisque Dieu qui ne peut mentir , a promis en termes exprès , que celui qui honorerait son Pere & sa Mere vivrait long-temps sur la terre.

Car ce qui ferait qu'on traiterait cette prétention de folie est , que l'évidence de la mort corporelle de plusieurs enfants qui s'étoient acquittés de ce devoir , oblige de trouver quelque autre explication à la promesse de Dieu , plutôt que de nous forcer de croire , que ceux que nous savons très-certainement être morts , ne le sont qu'en apparence. Or il n'est pas plus clair que ceux-là sont morts , qu'il est clair *qu'un homicide n'a point en soi la vie de la grace* , comme le dit S. Jean en termes exprès ; qu'il est clair qu'un fornicateur , ou un adultère , qui a corrompu en soi le Temple de Dieu , n'est plus en cet état-là le Temple de Dieu , qui a la sainteté pour son caractère essentiel , comme nous l'apprend l'Apôtre ; qu'il est clair que celui qui se détourne de Dieu par une vie si criminelle , que les Pasteurs de l'Eglise se croient obligés de l'en retrancher , n'a point en lui , tant qu'il s'opiniâtre à mener cette vie , *cette grande crainte de Dieu* , dont parle le Prophete , *qui fait qu'on ne se détourne point de lui*. Il n'y auroit donc pas plus d'extravagance à dire , qu'un enfant , qui auroit toujours honoré son Pere , n'est pas mort , lorsque tout le monde voit qu'il est mort ; parce dirait-on , que Dieu qui est fidelle dans ses promesses , lui a promis une longue vie sur la terre , qu'il y en a d'attribuer , comme font les Calvinistes , une continuelle persévérance dans la voie de Dieu , dans sa crainte & dans son amour , à des adultères , à des meurtriers , à des excommuniés pour des désordres scandaleux , & à d'autres gens semblables , qui sont visiblement dans un état tout contraire , parce qu'il plaît aux Ministres d'étendre , sans raison , à tous ceux qui ont été une fois justifiés , toutes les promesses de Dieu touchant la persévérance.

Ainsi tout se réduit à savoir lequel de ces deux raisonnements , dont

III. l'un est des Calvinistes, & l'autre des Catholiques, est le plus juste & le plus

C L A S. mieux fondé.

N°. VII. Il faut que les Calvinistes, pour prouver ce qu'ils prétendent, raisonnent ainsi.

Dieu promet à tous ceux qui ont été une fois justifiés, qu'il mettra sa crainte dans leur cœur, en sorte qu'ils ne se détourneront point de lui.

Or il y a des justifiés qui commettent des péchés énormes, des adultères, des incestes, des meurtres, & qui menent une vie si criminelle, malgré toutes les remontrances de leurs Pasteurs, qu'on est obligé de les excommunier.

Il faut donc qu'en cet état-là même, on puisse dire d'eux, qu'ils ont toujours dans le cœur cette crainte de Dieu, qui les empêche de se détourner de lui.

Les Catholiques au contraire, prenant droit sur ce qui leur est avoué par leurs adversaires, comme constant par l'Écriture & par l'expérience, raisonnent en cette manière.

Il y a des justifiés qui commettent des péchés énormes; des adultères, des incestes, des meurtres, & qui menent une vie si scandaleuse, malgré toutes les remontrances de leurs Pasteurs, qu'on est obligé de les excommunier.

Or il n'y a pas plus de contradiction à dire, que les aveugles voient pendant qu'ils sont aveugles, que de prétendre, que ceux qui se détournent de Dieu en l'irritant par leurs crimes, ont pendant ce temps-là cette grande crainte de Dieu, dont parle le Prophète, qui fait que ceux qui l'ont, ne se détournent point de lui, mais lui demeurent attachés avec persévérance.

Il faut donc avoir renoncé au sens commun, pour soutenir que ce que Dieu dit dans le Prophète, *timorem meum dabo in cor eorum, ut à me non recedant*, ne manque jamais de s'accomplir en tous ceux qui ont été une fois justifiés, & que chacun d'eux peut fonder sur cela une assurance infailible, non seulement d'être sauvé, mais de ne perdre jamais, en quelque crime qu'il tombe, la grace de l'adoption, qui le rend enfant de Dieu, & Temple du S. Esprit.

Comment faudroit-il avoir l'esprit fait, pour ne pas juger que ce dernier argument est aussi solide que le premier est ridicule? C'est sur quoi aussi on attend que M. Claude nous dise son sentiment, & on sera bien aise, que s'étant rendu garant du livre de son confrère, il s'explique nettement sur ce sujet. Car quoique jusqu'ici, il ait mis son honneur à ne se dédire de rien, on a peine néanmoins à croire, qu'il ose soutenir

que l'argument des Calvinistes est convainquant, & que celui des Catholiques n'a rien de solide. III.

Mais quoique ces principes fassent assez voir qu'aucun de leurs passages ne peut rien prouver, néanmoins, pour ôter à M. Bruguier tout lieu de se plaindre, qu'on ait rien dissimulé de ses objections, on a bien encore voulu répondre en peu de mots à chacun en particulier. CLASSE. N°. VII.

Premier Passage. Jérémie 32. Je leur donnerai ma crainte en leur cœur, afin qu'ils ne se détournent point de moi.

Réponse. Ce passage prouve seulement que la persévérance est un don de Dieu, & c'est aussi tout ce que S. Augustin en conclut. Mais il ne prouve en aucune sorte, ni que Dieu se soit engagé de faire cette grace à tous ceux qui ont été une fois justifiés, puisque l'Ecriture & l'expérience nous enseignent, qu'il y en a, qui s'étant détournés de leur justice, meurent dans leur péché, ni que Dieu fasse cette grace à tous les élus, en la manière que se l'imaginent les Calvinistes, c'est-à-dire sans interruption, depuis leur première vocation à la foi; puisqu'il faudroit pour cela, qu'il ne pût jamais arriver à aucun élu depuis qu'il a été justifié, de tomber dans des crimes que le seul sentiment de la piété fait assez juger être incompatibles avec la sainteté d'un enfant de Dieu. Or les exemples de l'Ecriture, sans parler de ce qui arrive tous les jours, sont assez voir que cela est très - possible. Ainsi tout ce que prouve ce passage est, qu'à l'égard de la dernière partie de la vie des élus, Dieu fait toujours en leur inspirant sa crainte, qu'ils ne se détournent plus de lui, & qu'après avoir recouvré la grace s'ils l'ont perdue, ils la conservent jusqu'à la fin.

Second passage, Pl. 36. Dieu n'abandonne point ses Saints; mais il les garde éternellement.

Réponse. Le verset qui précède celui-ci, nous fait voir le peu de raison que les Calvinistes ont de l'alléguer, pour appuyer leur erreur de la justice inamissible. *Retire-toi du mal, & fais le bien*, dit David, *& tu auras une habitation éternelle. Car l'Eternel aime ce qui est droit, & n'abandonne point ses Saints: (ou ses débonnaires) pourtant ils seront gardés à toujours.* C'est leur version. Cela prouve-t-il, que ceux, qui ayant été autrefois sanctifiés par le sang de l'Alliance, comme dit S. Paul, se sont tellement depuis détournés de la voie de la justice, qu'au lieu de se retirer du mal, & de faire le bien, ils se laissent aller à commettre des crimes énormes, ont encore droit de prétendre à ce que Dieu, qui aime ce qui est droit, promet à ceux qui vivent selon la droiture, & qui se maintiennent dans l'innocence, en se retirant du mal, & faisant le bien? En un mot, tout ce qu'on peut conclure de-là est, que les Saints, tant qu'ils sont Saints, ont

III. sujet d'attendre de Dieu toute sorte de protection & de faveur ; mais
 C L A S. s'ils sont assez malheureux pour abandonner Dieu , ils ne doivent
 N°. VII. pas trouver étrange que Dieu les abandonne , selon cette parole d'un
 Prophete , citée par S. Cyprien , pour prouver qu'un baptisé perd la
 2. Paral. grace qu'il a reçue s'il ne conserve son innocence. *Le Seigneur est avec*
 15. 2. *vous tant que vous êtes avec lui ; mais si vous abandonnez il vous*
abandonnera.

Troisième passage. En S. Jean X. *Mes brebis entendent ma voix : je les*
connois & elles me suivent , & elles ne périront jamais , & nul ne les
ravira d'entre mes mains.

R. Tout ce que cela peut prouver est , que ceux qui sont les brebis
 de Jesus Christ par l'élection éternelle , & que son Pere lui a donnés
 pour les faire jouir de son Royaume , ne périront jamais. Mais on n'en
 fauroit conclure , ni que tous les justifiés soient de ce nombre , puisqu'on
 ne peut nier , sans renverser l'Ecriture , qu'il n'y ait des justifiés , qui ,
 ayant bien commencé , finissent mal ; ni que les élus mêmes qui sont tou-
 jours les brebis de Jesus Christ selon son élection , le soient par la
 grace de l'adoption dans tous les temps de leur vie. Car , quoiqu'ils
 soient élus dès qu'ils sont venus au monde , puisqu'ils le sont même
 dès l'éternité , plusieurs néanmoins ne deviennent enfants de Dieu par
 la grace de l'adoption , que peu de temps avant leur mort ; & ainsi
 leur élection n'empêche pas , que dans tout le temps qui a précédé , ils
 n'aient été membres de Satan : ce qui fait voir qu'elle peut aussi ne pas
 empêcher qu'ils ne perdent la grace qu'ils avoient reçue , lorsqu'ils tom-
 bent dans les péchés dont S. Paul dit , que ceux qui les font ne posséder-
 ont point le Royaume de Dieu , mais qu'elle empêche seulement qu'ils
 ne meurent dans cet état.

A quoi on peut ajouter , qu'il paroît même , par cet endroit de l'Evan-
 gile , que deux choses sont nécessaires pour être parfaitement brebis de
 Jesus Christ , c'est-à-dire , pour l'être tant par l'élection éternelle , que
 par la grace présente de l'adoption , & de la sanctification. L'une est ,
 d'être connu de Jesus Christ. *Ego cognosco oves meas.* Et il n'est pas
 besoin pour cela qu'elles appartiennent déjà à Jesus Christ par la grace ;
 il suffit qu'il sache que son Pere les lui a données. D'où vient que , parlant
 de ceux d'entre les Payens qui étoient encore dans les ténèbres de
 l'infidélité , & qu'il devoit appeler à son Eglise , il dit , qu'il avoit d'autres
 brebis qu'il rassembleroit pour n'en faire qu'un troupeau avec celles
 qu'il prendroit d'entre les Juifs.

L'autre est , d'écouter la voix de Jesus Christ & de le suivre : *Oves*
mea vocem meam audiunt & sequuntur me , & c'est par cette condition
 qu'elles

quelles sont ses brebis, non seulement selon la prédestination, mais aussi selon la grace présente de l'adoption & de la sanctification. De sorte que, pour savoir si un élu, ayant été justifié, ne peut plus cesser d'être la brebis du Sauveur en cette dernière manière, il ne faut que considérer, s'il peut être en un état où on ne puisse dire de lui raisonnablement, qu'il *écoute la voix de Jesus Christ & qu'il le suit*. Or qui oseroit le dire d'un concubinaire, qui se fait excommunier par une attache détestable à son vice? Qui oseroit le dire d'un Renégat, qui abjure la Religion chrétienne par la crainte d'un mal, ou par l'espérance d'un bien temporel? Qui oseroit le dire de tout autre Chrétien, qui, bien *loin d'écouter la voix de Jesus Christ & de le suivre*, viole ses plus saintes ordonnances par des actions criminelles? Puis donc que, par la propre confession des Calvinistes, cela peut arriver à des élus depuis qu'ils ont été justifiés, il faut avouer qu'étant toujours du nombre des brebis de Jesus Christ selon l'élection éternelle, ils peuvent ne l'être pas quelquefois selon la grace présente de l'adoption & de la sanctification, parce qu'on ne le peut être en cette manière, *qu'en écoutant la voix de Jesus Christ & le suivant*, à quoi Dieu permet quelquefois que ses élus manquent en de certains temps de leur vie, quoiqu'il ne souffre jamais qu'ils meurent en cet état.

Quatrième passage, Rom. 8. *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu en Jesus Christ Notre Seigneur.*

R. Afin que les Calvinistes puissent conclure quelque chose de ce passage, pour leur dogme de l'inamissibilité de la justice, en quelques crimes que les fideles puissent tomber, il faut premièrement, qu'ils supposent que ces paroles de Saint Paul sont véritables dans la bouche de tous les justifiés sans exception; c'est-à-dire, qu'il n'y a jamais eu de justifié qui n'ait pu dire sans se tromper : *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, &c. ne me pourra séparer de l'amour de Dieu en Jesus Christ Notre Seigneur.* Or comment oseroient-ils le prétendre, avouant comme ils font, qu'il peut y avoir des justifiés à qui la crainte de la mort fait renoncer Jesus Christ, à qui la promesse d'une vie heureuse selon la chair, fait abjurer la véritable Religion pour en embrasser une fausse; à qui les tentations des Anges de ténèbres font commettre d'horribles crimes contre la loi de Dieu; à qui les maux présents font tellement perdre la patience chrétienne, qu'ils les portent à l'impiété, & au blasphème; à qui enfin, les autres choses dont parle S. Paul font violer très-souvent les devoirs les plus essentiels de la piété? Est-ce qu'ils nous persuade-

III. ront, que c'étoit dans cet esprit que S. Paul bravoit, pour parler ainsi, CLAS. la mort, la vie, les Anges, les Principautés, les Puissances, les maux N°. VII. présents & à venir, la hauteur & la profondeur ; comme rien de tout cela n'étant capable de le séparer de l'amour de Dieu ?

Est-ce qu'ils prétendront qu'il ne vouloit pas dire par-là, que la crainte de la mort la plus cruelle, ne seroit pas capable de lui faire renoncer Jesus Christ ; mais seulement qu'encore qu'il se laissât surmonter par la crainte de la mort, jusqu'à le renoncer avec exécution & avec blasphème, il vivroit toujours en ce temps-là même, de la vie de la grace, qui nous unit à Dieu comme ses enfants bien-aimés, comme les membres vivants de son Fils, & comme les Temples de son Esprit Saint ?

Ce seroit aux Calvinistes à nous prouver, que c'est ainsi que S. Paul se doit entendre. Car ils ne diront pas que ces paroles ne peuvent avoir d'autre sens que celui-là ; & que cela est si clair, qu'ils n'ont pas besoin de le prouver. Ce seroit choquer trop ouvertement le sens commun, que de parler de la sorte. Cependant s'ils ont besoin d'autres preuves que de ce passage même, pour y trouver leur dogme de l'inaffabilité de la justice, ce seroit cette autre preuve, & non ce passage qu'ils devroient alléguer pour l'établir ; & il est clair par-là, qu'ils trompent le monde en promettant de faire voir dans l'Ecriture tout ce qu'ils enseignent, & ne pouvant ensuite en rien alléguer, où ils puissent faire voir leurs sentiments, que par des gloses contraires à l'Ecriture si ridicules & si forcées, qu'il y auroit autant d'extravagance que de blasphème à les vouloir faire passer pour la parole de Dieu.

Mais quoiqu'on eût droit d'en demeurer là ; on veut bien montrer par S. Paul même, que rien n'est plus éloigné de sa pensée, que la maniere horrible dont ils voudroient qu'on l'entendit. Il ne faut pour cela, que considérer ce qu'il dit immédiatement avant ce passage, & dont ce passage n'est qu'une suite. *Qui est-ce, dit-il, qui nous séparera de l'amour de Jesus Christ ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la famine, ou la nudité, ou les périls, ou l'épée. Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés.* C'est donc S. Paul qui nous apprend lui-même comment toutes ces choses qui ont rapport à ce qu'il dit dans la suite, ne sont point capables de nous séparer de l'amour de Jesus Christ ; ou, ce qui est le même sens, de nous séparer de l'amour de Dieu en Jesus Christ Notre Seigneur. *C'est que nous sommes vainqueurs, & plus que vainqueurs de toutes ces choses, par celui qui nous a aimés.* Or, a-t-on jamais oui dire dans l'Eglise, ou plutôt ; ne faudroit-il pas avoir perdu le sens commun pour

le dire: *Que celui-là ait été vainqueur, & plus que vainqueur* de la persécution qu'on lui faisoit, pour le porter à renoncer Jesus Christ, qui s'est laissé tellement vaincre, qu'il l'a effectivement renoncé? Est-ce par N°. VII des victoires de cette sorte, que des Chrétiens demeurent inviolablement attachés à leur Sauveur? Rien sans doute, n'eût été plus propre à faire bien des Renégats dans les premiers temps de l'Eglise, que cette abominable doctrine. Il leur eût été bien aisé de se vanter, qu'ils ne s'en séparoient point en le renonçant, en le blasphémant, & en sacrifiant aux Idoles; & il ne leur en eût guere coûté, pour être victorieux des tyrans, s'ils eussent pu s'en croire vainqueurs, & plus que vainqueurs, en faisant tout ce qu'on desiroit d'eux, qui étoit d'abjurer la Religion Chrétienne, pourvu que, ce n'eût point été par un mépris de Jesus Christ & de sa doctrine céleste.

Puisqu'il faut donc, selon l'Apôtre, être vainqueur de la crainte de la mort dont on nous menace, pour pouvoir dire, que la mort n'est pas capable de nous séparer de l'amour de Dieu en Jesus Christ; c'est-à-dire, de rompre l'union que nous fait avoir avec Dieu, la charité que le S. Esprit répand dans nos cœurs; & qu'il en est de même des tentations du démon, qu'il faut en être vainqueur, en ne se laissant point aller aux crimes où elles nous portent, pour pouvoir dire, que ni les Anges de ténèbres, ni les Principautés, ni les Puissances, ne sont point capables de nous séparer de Dieu & de Jesus Christ; c'est corrompre l'Ecriture Sainte d'une manière insupportable, que d'attribuer ce transport d'amour, qui fait dire à un Apôtre, que rien ne le pourra séparer de Jesus Christ, à ceux d'entre les fideles qui sont assez misérables pour s'en séparer eux-mêmes par l'apostasie, en abjurant la Religion Chrétienne, pour un intérêt temporel, ou qui, bien loin d'être plus que vainqueurs de tout ce qui les porteroit à rompre cette union, se laissent vaincre par leurs cupidités charnelles, jusqu'à commettre des crimes qui ferment, selon S. Paul, à ceux qui les font l'entrée du Royaume du ciel.

Cinquieme passage. 1. Cor. 10. 13. *Dieu est fidele, & il ne permettra point que vous soyez tentés au-delà de vos forces; mais en permettant les tentations, il vous en fera sortir avec avantage; en sorte que vous pourrez les supporter.*

Réponse. Ce qui vient d'être dit sur le passage précédent, fait assez voir avec combien d'aveuglement on cite encore celui-ci, pour prouver que les fideles commettant des crimes, demeurent Justes & enfants de Dieu. Car il faudroit pour cela, qu'on pût dire d'un fidele, que Dieu n'a point permis qu'il fût tenté au-delà de ses forces; mais qu'il l'a fait sortir avec avantage, d'une tentation de vengeance, qui le portoit à

III. commettre un meurtre, lorsqu'il y a tellement succombé, qu'il a commis effectivement ce meurtre. Mais comme il n'y auroit rien de plus N^o. VII. extravagant que cette manière de parler, il faut reconnoître, que nous n'avons point droit de nous attendre à l'effet de cette promesse, en négligeant d'y employer les moyens dont Dieu veut que l'on se serve pour vaincre les tentations qui sont, la vigilance & la prière, comme Jésus Christ l'a marqué si souvent dans l'Evangile. C'est pourquoi, il peut arriver aux Elus même, d'être quelquefois tentés au-delà de leurs forces, quand ils manquent à veiller sur eux-mêmes, & à implorer par de ferventes prières le secours de Dieu, sans lequel on ne peut vaincre aucune tentation, selon cette parole d'un ancien Pape: *Nisi magnis precibus gratia in nos implorata descendat nequaquam terrena labis & mundani corporis vincere conamur errores...* *Neceffe est enim ut quo auxiliante vincimus, eo iterum non adjuvante vincamur.* Et si ensuite, de cet abandonnement de Dieu qu'ils ont attiré par leur négligence, ils tombent dans le crime, ils éprouvent la vérité de ce que l'Eglise a toujours cru, qu'un baptisé perd la grace qu'il avoit reçue, lorsqu'il ne garde pas son innocence, & que le diable recouvre la proie qu'il avoit perdue, lorsqu'après avoir été réconcilié avec Dieu on commet de nouveaux crimes. Mais ce que fait l'élection éternelle au regard des prédestinés, c'est que Dieu les ayant laissé déchoir de l'état de la Justification par un jugement secret, il les y rétablit enfin par une singulière miséricorde, & ne permet point qu'ils sortent du monde qu'après leur avoir fait recouvrer par la pénitence la grace qu'ils avoient perdue par leurs crimes, & les avoir retirés de la captivité du démon, dans laquelle leurs dérèglements les avoient fait retomber, pour les remettre de nouveau dans la liberté des enfants de Dieu.

Innoc. Ep.
91. apud
August.

Cypr. lib. 3.
Test. cap.
27. Tertul.
de Pœn. c. 8.

CHAPITRE III

Réponse au second Argument de M. Bruguier, pour prouver par l'Ecriture, que les fideles qui commettent des péchés énormes, ne déchéent pas pour cela de la grace de l'adoption, ni de l'état de la Justification.

LE second argument de M. Bruguier est pris de l'intercession de Jésus Christ, qui garantit encore visiblement, à ce qu'il prétend, tous les fideles d'une chute totale.

„ En effet , *dit-il* , ce Divin Médiateur a prié son Pere au dix-septieme III.
 „ chapitre de S. Jean ; qu'il gardât du mal tous ceux qui croiroient en C. L. A. S.
 „ lui. Et S. Paul nous enseigne qu'il intercede aussi dans le ciel conti- N°. VII.
 „ nuellement pour les fideles. Il faut donc , ou que la priere de Jesus Rép. Somm.
 „ Christ soit sans effet ; ce qu'on ne peut pas dire sans impiété , ou que pag. 26.
 „ Dieu garantisse ses Elus d'une totale chute. Car le moyen qu'il garde
 „ du mal ceux qu'il laisse tomber & qu'il abandonne totalement au mal ? ”

Réponse. Il ne faut que faire conclure à ce Ministre ce qu'il a à prouver , & ce qu'il cache adroitement , sous les mots ambigus de *chûte totale* , pour convaincre tout le monde , qu'il n'y eut jamais d'argument plus pitoyable , que celui qu'il a prétendu tirer de l'intercession de Jesus Christ. Il a à prouver , *qu'aussi-tôt qu'on a été une fois justifié , on peut commettre des crimes énormes sans déchoir de la grace de la justification , ni de la grace de l'adoption.* Et c'est ce qu'il ne sauroit prouver par l'intercession de Jesus Christ , qu'en raisonnant en cette maniere.

Jesus Christ obtient infailliblement de son Pere tout ce qu'il lui demande , en intercédant pour les hommes.

Or il a demandé à son Pere pour tous ceux qui croiroient en lui , que s'ils venoient à commettre des crimes , soit en blasphémant son nom , soit en adorant les idoles , soit en assassinant leurs freres , soit en corrompant le Temple du S. Esprit par l'impureté ; ils ne déchussent point pour cela de l'état de la Justification , ni de la grace de l'adoption.

Il est donc constant que cela doit être ainsi ; c'est-à-dire , que tous ceux qui ont été une fois justifiés par la foi en Jesus Christ , peuvent tomber dans des crimes sans cesser pour cela d'être Justes & enfants de Dieu.

L'argument est en bonne forme ; & on demeure d'accord de la majeure. Ils n'ont donc besoin que de prouver la mineure. Mais comment s'y prendront-ils ? Où trouveront-ils dans l'Ecriture , que jamais le Fils de Dieu ait fait une telle demande à son Pere ? Et comment l'auroit-il pu faire sans se contredire lui-même , & sans renverser la plupart des vérités de son Evangile ? Oseroit-on prétendre qu'il auroit prié son Pere , d'excepter tous ceux qui croiroient en lui , des maximes générales qu'il est venu enseigner aux hommes ?

Il condamne au feu éternel une parole outrageuse , & un œil impudique ; aura-t-il demandé à son Pere , que tous ceux qui auront cru en lui , bien loin de craindre cela , soient à couvert de toute punition en commettant des meurtres & des adulteres ?

Il déclare que si notre justice n'est plus grande que celle des Docteurs de la loi & des Pharisiens , qui condamnoient au moins les trans-

III.
CLASSE.
N^o. VII.

gressions manifestes de la loi de Dieu, comme font les adulteres & les homicides, nous n'entrerons point dans le Royaume de Dieu. Aura-t-il prié son Pere d'excepter ses fideles de cette loi, & de leur donner pour privilege d'être assurés d'y entrer, en faisant les choses mêmes que les Pharisiens condamnoient comme incompatibles avec la justice dont ils faisoient profession?

Il exhorte ceux qu'il avoit guéris corporellement & spirituellement, *de ne plus pécher de peur qu'il ne leur arrive pis.* Aura-t-il prié son Pere de délivrer tous ses fideles de cette appréhension, en s'engageant à eux par une promesse inviolable de les tenir toujours pour ses enfants bien aimés, & pour les Temples de son Esprit Saint, dans le temps même qu'ils retomberoient en de plus grands crimes, que ceux que Dieu leur auroit pardonnés en les justifiant la premiere fois?

Jean. 15. 10. Il nous avertit qu'on *ne demeure dans son amour qu'en gardant ses commandements, comme en gardant les commandements de son Pere, il étoit demeuré dans son amour.* Aura-t-il prié son Pere d'exempter ses fideles de cette condition, & de vouloir qu'ils ne cessent jamais de demeurer dans son amour, lors même qu'ils violent ses commandements en commettant les plus grands crimes?

Il dit au même endroit que, *pour être de ses amis, il faut que nous observions tout ce qu'il a commandé :* aura-t-il demandé à son Pere, que tous ceux qui auroient été justifiés, ne fussent plus sujets à cette loi, mais qu'ils fussent assurés d'être toujours ses amis, lorsque bien loin d'observer tout ce qu'il a commandé, ils feroient tout le contraire, en menant une vie tout-à-fait indigne du nom de Chrétiens, comme font ceux qui obligent l'Eglise de les excommunier pour des désordres scandaleux?

Il y a cent autres endroits dans l'Evangile & dans les écrits des Apôtres, qu'il faudroit renverser de la même forte pour prétendre que Jesus Christ ait demandé à son Pere ce qu'il faudroit qu'il eût demandé, afin de pouvoir prouver par l'intercession de Jesus Christ, le dogme impie des Calvinistes que ce Ministre a entrepris de prouver par l'Ecriture.

Et ainsi au lieu de dire comme ils font par une pétition de principe; Jesus Christ a demandé à son Pere, qu'aucun fidele ne tombât jamais dans une chute totale, c'est-à-dire, que quelque crime que commît un fidele, jamais il ne déchût de l'état de la Justification, qui est inséparable de la sanctification. Donc aucun fidele n'en déchet jamais quelque criminelle que soit sa vie; nous avons bien plus de droit de raisonner en cette maniere. Ce seroit une chose horrible & contraire à toutes les regles de l'Evangile, qu'un fidele demeurât enfant de Dieu, & en état

de justice & de sainteté, lorsqu'il viole sa loi par des crimes abominables. I I L.
Donc Jesus Christ n'a jamais fait une telle demande à son Pere. C L A S.

Voilà par où il faut juger quelles sont les prières de Jesus Christ dans N°. VII.
le ciel, & non par les nouvelles fantaisies des Calvinistes.

Il y a des justifiés qui décheent de cet état, & qui périssent; c'est ce que nous apprenons par les Prophetes, par les Apôtres, & par l'exemple de tant de millions de réprouvés, qui ayant été baptisés dans l'enfance, se sont perdus ensuite par une vie criminelle. Jesus Christ n'a donc pas prié son Pere pour le salut éternel de tous les justifiés sans exception. Amirauld.

Il y a des élus qui par un secret jugement de Dieu, ne gardant pas leur innocence, comme dit S. Cyprien, perdent pour un temps la grace qu'ils avoient reçue dans le Baptême, & qui ont besoin d'une nouvelle miséricorde pour la recouvrer. Jesus Christ n'a donc pas prié pour obtenir à tous les élus une persévérance non interrompue; mais il y en a dont n'ayant pas voulu empêcher les rechûtes, il a seulement prié son Pere de les relever, & de faire par sa bonté que le dernier état de leur vie fût un état de persévérance dans la foi opérante par l'amour.

Je veux bien néanmoins examiner en particulier les deux passages de M. Bruguier; car il n'en cite que deux sur ce sujet. On n'en verra que mieux quel abus il fait de l'Écriture.

Premier Passage. Joan. XVII. 15. *Je ne te prie que tu les ôtes du monde, mais que tu les garde du mal.* C'est leur version.

Réponse. 1°. Il suppose que Jesus Christ prie en cet endroit pour tous les fideles, ce qui est faux. Car jusqu'au verset 20, il ne prie que pour les Apôtres, comme les Ministres le reconnoissent eux-mêmes dans l'argument de ce chapitre en la nouvelle édition de leur Bible françoise imprimée à Amsterdam.

2°. Pour qui que ce soit qu'il ait prié, comment prouveront-ils que ces paroles : *je vous prie de les garder du mal*; signifient, *je vous prie que quand ils commettront des crimes, ils ne décheent pas pour cela de la Justification ni de la grace de l'adoption.*

3°. Jesus Christ ne se contente pas de prier son Pere de les garder du mal; il le prie aussi qu'ils soient *sanctifiés en vérité*, c'est-à-dire, comme ils disent dans leurs notes, *qu'ils soient sanctifiés véritablement, ou par la vérité, & non pas comme ci-devant il faisoit, par les cérémonies extérieures de la loi, mais par une sanctification effective, qui marque en soi-même ce que la sanctification cérémoniale figuroit & signifioit*; puis donc qu'ils appliquent ces prières de Jesus Christ à tous les fideles sans exception, & en quelque état qu'ils se trouvent, comme ces prières ne peuvent jamais être sans effet, il faut qu'ils soutiennent que ces fideles

III. qu'ils avouent pouvoir être pendant des temps notables, concubinaires, CLAS. adulteres, juges corrompus, voleurs publics, idolâtres, renégats, font N°. VII. dans ce temps-là même *véritablement saints* de cette sanctification effective: dont la sanctification légale n'étoit que l'ombre, & qu'ainsi c'est fort bien parler de dire par exemple; que du temps de Beze, leur Eglise de Come excommunia deux *Saints* concubinaires, qui quoique retranchés du sein de l'Eglise pour leurs défordres scandaleux, éprouvoient en ce temps-là même l'effet de la priere que Jesus Christ avoit faite pour eux à son Pere en lui demandant, *qu'il les sanctifiât dans la vérité*. Ce raisonnement seroit aussi bon que celui de M. Bruguier; c'est-à-dire, que l'un & l'autre est également extravagant & impie.

Second Passage. S. Paul nous enseigne, *que Jesus Christ intercede continuellement dans le ciel pour les fideles.*

Réponse. Il n'y a rien à conclure des passages où cette intercession de Jesus Christ nous est enseignée, à moins qu'on ne fasse voir, que Jesus Christ demande à son Pere, que quelques crimes que fassent ceux pour qui il intercede, il ne laisse pas de les tenir pour Justes dans le temps qu'ils les commettent, ce qui est horrible à penser : & S. Paul est si éloigné de cet étrange sentiment, que dans l'endroit où il parle le plus fortement de cette intercession, qui est le huitieme chapitre de l'Epître aux Romains, il considere les élus, pour qui il dit, que Jesus Christ intercede, dans un état où ils ne puissent être légitimement accusés, parce que Dieu les justifie. Or quand Dieu permet par un jugement caché qu'un élu tombe dans un crime énorme, & qu'il y persévère quelque temps sans s'en repentir, comme il arriva à David, on ne sauroit dire que pendant ce temps-là, il soit en un état où l'on ne puisse l'accuser de ce crime que Dieu ne l'en justifie, puisque rien n'est plus contraire à ce que Dieu nous a révélé des regles de sa justice, que de prétendre qu'il justifie un pécheur d'un crime dont il ne se repent point, & dans lequel même sa volonté est engagée.

C'est pourquoi c'est un pur sophisme de dire: Jesus Christ intercede dans le ciel pour les élus. Donc les élus seront toujours Justes & enfants de Dieu par la grace de l'adoption. Si cela étoit, S. Paul auroit été Juste, & enfant de Dieu par la grace de l'adoption, lorsqu'il persécutoit si cruellement l'Eglise. Puis donc qu'ils n'oseroient dire cela, & qu'il faut qu'ils reconnoissent que ce que Jesus Christ demandoit pour S. Paul en ce temps-là, n'étoit pas que Dieu le réputât juste n'ayant pas la foi, mais qu'il lui donnât la foi opérante par la charité qui le rendroit juste; il en faut dire de même d'un élu tombé dans un crime. Jesus Christ n'a garde de prier son Pere qu'il le répute Juste, tandis qu'il a le

cœur

cœur attaché au crime. Ce seroit une impiété que d'attribuer à Jesus Christ une telle priere qui iroit à vouloir que son Pere ne fût ni véritable ni juste, ni saint; nul de ces attributs divins ne pouvant souffrir qu'un pécheur non converti, tel qu'est celui, qui, bien loin de se repentir de son crime, y a encore le cœur attaché, soit regardé de Dieu en cet état-là, comme étant Juste & saint, de cette justice & de cette sainteté dont S. Paul dit, parlant de l'homme nouveau, qu'il est créé, selon Dieu dans une justice & une sainteté véritable : *in justitia & sanctitate veritatis*. Et ainsi l'intercession de Jesus Christ pour un élu qui se trouve coupable de quelque crime, ne peut être que pour sa conversion & sa réconciliation avec Dieu, afin qu'il rentre dans la voie de la vérité dont il s'étoit égaré, & que la mort ne le surprenne point avant que Dieu lui ait fait cette grace.

Rien donc n'est plus foible que l'argument des Calvinistes pris de l'intercession de Jesus Christ, pour prouver ce dogme impie; que les fideles demeurent Justes & enfants de Dieu, lors même que l'emportement de leurs passions les engage dans les péchés dont S. Paul dit, que ceux qui les font ne posséderont point le Royaume de Dieu.

C H A P I T R E IV.

Réponse au troisieme argument de M. Bruguier, pour prouver par l'Ecriture, que les fideles qui commettent des péchés énormes, ne décheent pas pour cela de l'état de la justification, & de la grace de l'adoption.

LE dernier argument de M. Bruguier est pris de la nature de la foi justificante; & il le propose en ces termes.

“ Enfin, la nature de cette foi vive & opérante par la charité qui se trouve dans le fidele, ne souffre pas qu'elle périclite, ou qu'elle soit entièrement éteinte; puisque c'est un don infus de la grace qui ne peut être détruit, comme il ne peut être produit par aucune cause seconde, comme disent les Théologiens. Et c'est en ceci que les dons de la grace surpassent ceux de la nature, qui sont périssables & inconstants, comme la nature est inconstante; au lieu que la grace a la constance pour son caractère: de-là vient que S. Paul proteste, que les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance, pour dire que les dons de la vocation efficace ou de l'élection, sont absolument irrévocables. Et

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

B b

III. „ c'est ainsi qu'il parle ailleurs de la constance 'de ces dons, quand il
 CLAS. „ dit: *Maintenant ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance & la*
 N°. VII. „ *charité.* Je prétends expliquer au long ce raisonnement dans la ré-
 „ ponse au quatrieme livre; ce que nous avons déjà dit suffira, pour
 „ faire voir qu'une ame véritablement fidelle & régénérée, ne peut
 „ perdre entièrement la grace; que c'est une doctrine constante des
 „ Ecritures, & qu'on ne peut raisonnablement nous quereller sur ce
 „ chapitre.

Voir ce qui
 a été dit p.
 189.

Réponse. Comme il nous renvoie à ce qu'il devoit dire dans le qua-
 trieme livre, nous n'avons aussi qu'à renvoyer les Lecteurs à ce que nous
 lui avons répliqué sur ce sujet, dans le chapitre dernier du second li-
 vre de cet Ouvrage.

On y verra l'illusion de la raison qu'il emploie ici, pour prouver leur
 dogme de l'inaffabilité de la justice, en quelque crime que tombe un
 fidele; qui est, que le don infus de la grace ne peut être détruit que
 par le démerite de celui qui l'a reçu de Dieu. Car pour tirer de cette
 dernière proposition celle qu'ils ont à prouver, il faut nécessairement
 qu'ils y en joignent une autre, & qu'ils raisonnent en cette manière.

Le don infus de la grace ne peut être détruit, que par le démerite
 de celui qui l'a reçu de Dieu.

Or quoiqu'un fidele commette un adultere ou un homicide, ou qu'il
 mene une vie si criminelle, qu'on soit obligé de l'excommunier, ou
 qu'il fasse une profession extérieure de Mahométisme pour un intérêt
 temporel, il ne mérite pas pour cela, que Dieu le prive du don de la
 grace.

Donc il n'en est pas privé: & par la même raison, il a dans cet état,
 la même charité & les mêmes vertus chrétiennes, qu'il avoit avant que
 d'être tombé dans ces crimes.

Il est clair, que cette dernière proposition (qui est ce que les Cal-
 vinistes ont à prouver) ne peut être tirée de la première (qui est la
 raison qu'ils emploient pour la prouver) que par celle du milieu, qui
 est si visiblement fausse, que M. Bruguier lui-même, comme nous avons
 déjà vu, établit formellement le contraire. Car il reconnoît en termes
 exprès: *Qu'un fidele justifié, adopté & régénéré, tombant dans un crime,*
mérite de perdre totalement la grace de Dieu.

Il n'y eut donc jamais de sophisme pareil au sien; & tout ce qu'on
 peut dire pour l'excuser, c'est qu'il n'en est pas le premier Auteur, &
 qu'il a emprunté cette raison des Théologiens d'Angleterre, députés au
 Synode de Dordrecht; mais avec cette différence que le paralogisme de
 M. Bruguier, est tout autrement grossier que celui de ces Anglois; parce

qu'au lieu que M. Bruguier emploie cette raison, comme une preuve III.
positive, pour montrer par la nature même de la foi justifiante, qu'il C L A S.
n'est pas possible qu'aucun crime la fasse perdre aux fideles, ces Anglois, N°. VII.
au contraire, ne pensent qu'à se parer de l'argument qu'on peut tirer
contr'eux, de ce que le don de la grace se peut perdre par le péché,
comme par une cause démeritoire, & tâchant de rejeter sur leurs adver-
saires l'obligation de prouver, ils se contentent de dire, qu'il n'est pas
nécessaire, que celui qui mérite de perdre la grace, la perde.

*Il est certain, disent-ils, que si Dieu vouloit agir avec nous à la rigueur, Adā Syn.
il pourroit très-justement à cause de notre ingratitude & de notre rebellion, Dordr. p.
retirer de nous sa faveur paternelle, & nous ôter les dons de sa grace salu- 774.
taire. Mais puisque selon le sentiment de l'Ecole, le péché n'ôte pas la grace
comme une cause efficiente, mais seulement en ce qu'il nous fait mériter d'en
être privés, si on ne prouve que Dieu traite ses enfants, selon que le méritent
leurs mauvaises œuvres, il ne s'ensuivra pas, que pour avoir commis
quelque grand péché ils perdent la foi, ou qu'ils laissent d'être justifiés &
adoptés; parce que la miséricorde de notre bon Dieu, l'intercession de Jesus
Christ & l'opération du S. Esprit, empêchent que ce qui se pourroit juste-
ment faire à cause de nos démerites, ne se fasse.*

Il n'en faut pas davantage pour reconnoître l'illusion du troisieme
argument de M. Bruguier, pris de la nature de la foi justifiante. Car bien
loin qu'ils en puissent conclure nécessairement, que les péchés énormes
ne la fauroient faire perdre, il faut qu'ils aient recours à d'autres
raisons, pour empêcher que l'on n'en conclue, qu'ils la font perdre;
parce qu'ils sont contraints d'avouer, que si Dieu traitoit les fideles, qui
commettent des péchés énormes, selon qu'ils le méritent; il est indubi-
table qu'il leur ôteroit les dons de sa grace salutaire. Ce n'est donc plus
la nature de cette grace qui fait que ces *fideles criminels* ne la perdent
point; c'est une autre supposition fantastique qui va à jeter les hommes
dans une pernicieuse sécurité au regard de toutes les menaces de Dieu;
puisque quelque vie qu'ils mènent, ils n'auront qu'à se dire à eux-
mêmes, ce que disent les Calvinistes à leurs prétendus fideles. Il est
vrai, que S. Paul déclare, que ni les adulteres, ni les fornicateurs, ni
les idolâtres, ne posséderont point le Royaume de Dieu. Et ainsi, je
ne puis douter, que vivant dans l'adultere, comme je fais, je ne mérite
d'en être exclus. Mais il faut que l'on me prouve, que Dieu me traitera
selon ce que je le mérite; au lieu, que j'ai sujet de croire, que la misé-
ricorde de notre bon Dieu, empêchera, que ce qui se pourroit justement faire
à cause de mes démerites, ne se fasse.

On ira encore plus loin par la même voie & on pourra tirer de l'en-

III. fer , premièrement tous les Chrétiens , & puis tous les hommes généralement. Car qui empêchera qu'on ne dise , qu'il s'en faut tenir aux N°. VII. seuls endroits de l'Evangile , qui promettent la vie éternelle à tous ceux qui croiront en Jesus Christ ; que s'il y a d'autres endroits qui menacent du feu éternel les Chrétiens qui auront mal vécu , cela marque seulement ce que méritent leurs crimes ; mais que c'est à ceux qui voudroient les y condamner , à prouver que Dieu traitera les baptisés selon leurs mauvaises œuvres ; & qu'il ne s'ensuit pas , qu'ils soient éternellement punis , quoiqu'ils méritent de l'être ; *parce que la miséricorde de notre bon Dieu empêchera que ce qui se pourroit faire justement , ne se fasse.*

Il est aisé de voir comme on pourroit passer de-là , à tous les hommes généralement. Et on ne craint point de soutenir que , si on ne s'arrête dès le premier pas , en rejetant comme une impiété détestable , ce que prétendent les Calvinistes , qu'un fidele méritant par ses crimes d'être privé de la grace , n'en est pas néanmoins privé ; parce que Dieu peut ne le pas traiter selon qu'il le mérite , on ne sauroit empêcher , qu'on ne donne lieu à ces opinions libertines , qu'on pourroit appuyer de la même sorte , sur la considération trompeuse de la miséricorde de Dieu , qui est un des plus grands artifices du démon , pour endormir les hommes dans leurs péchés.

On pourroit en demeurer-là , puisque les deux passages qu'allegue M. Bruguier , n'étant que pour appuyer un raisonnement ridicule , ne méritent pas de réponse.

On veut bien néanmoins les examiner ; parce que ce sera encore une occasion de faire remarquer aux Prétendus Réformés , combien leurs Ministres abusent de la parole de Dieu pour les engager dans l'erreur.

Premier Passage. Rom. 11. 29. *Les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance.*

Réponse. On ne sauroit dire généralement , que tous les dons de Dieu soient de telle nature , qu'il ne s'en repente jamais ; c'est-à-dire , selon ce que signifie cette maniere de parler dans l'Ecriture , que ceux à qui il a fait ces dons n'en soient jamais privés.

Il a donné à Abraham pour sa postérité la terre de Chanaan , par l'Alliance du monde la plus solennelle. Et cependant , il les en a chassés plusieurs fois , & ils en sont présentement bannis depuis plusieurs siècles.

Il avoit donné à Saül le Royaume d'Israël ; & cependant , il dit à Samuel , qu'il s'étoit repenti de l'avoir établi Roi.

Il justifie & régénere tous les jours une infinité d'enfants par le Baptême (comme le sieur Amirauld a été contraint de le reconnoître) qui

perdent ensuite cette grace , ou par l'engagement dans des sectes hérétiques , ou par la dépravation de leurs mœurs. I I I.
C L A S.

En même temps qu'ils prétendent que la grace justifiante n'est donnée qu'aux élus , ils avouent qu'il y a des réprouvés , à qui *Dieu dorne des illuminations surnaturelles qui leur font comprendre & embrasser la vérité de ce qu'il a dit & révélé dans sa parole , & que cette foi temporelle peut produire en eux quelque changement dans les mouvements de leur cœur , & quelque correction dans leurs mœurs.* Voilà des dons surnaturels qui se perdent ; puisqu'ils demeurent d'accord , que ces réprouvés peuvent perdre toutes ces sortes de grace. N°. VII.
Acta Syn.
Dordr. p.
764.

Et enfin , au regard des élus mêmes , ils demeurent d'accord qu'ils peuvent déchoir de presque tous les degrés de sainteté , où ils auroient été élevés ; puisqu'ils se retranchent à dire , qu'ils n'en peuvent déchoir totalement.

On ne peut donc nier qu'il n'y ait des dons de Dieu de différentes sortes ; les uns , dont Dieu se repent , selon le langage figuré de l'Écriture ; & les autres , dont il ne se repent point.

Que si on demande d'où vient cette différence ? On peut dire premièrement ; que c'est souvent une chose assez cachée , & qui n'est connue que de Dieu. Et néanmoins on peut dire encore , que c'est que les uns sont absolus , Dieu n'ayant pas voulu qu'ils dépendissent d'aucune condition , ou s'ils en enfermoient quelqu'une , ayant résolu par un décret absolu de sa volonté , de faire lui-même qu'elle ne manquât point ; & que les autres sont conditionnels ; Dieu ne faisant de certaines graces aux hommes qu'à condition de ne les leur continuer , qu'autant qu'ils ne s'en rendront pas indignes par leur ingratitude.

Il s'ensuit de-là , que les Calvinistes tombent encore ici dans leur sophisme ordinaire , qui est , d'alléguer des passages dont ils ne peuvent rien prouver , qu'en supposant ce qui est en question. Car comment prouveront-ils , qu'au regard de tous les fideles sans exception , la Justification soit toujours un don absolu & non conditionnel ; c'est-à-dire , que Dieu se soit engagé en justifiant un homme à le maintenir tellement dans cet état , qu'aucun crime ne l'en puisse faire déchoir ?

Ils avouent que cette proposition , *si vous croyez vous serez sauvés* , enferme tacitement cette autre condition , *& si vous persévérez : sans quoi* , disent-ils , *la foi ne nous rend pas tellement participants de Jesus Christ que nous ne puissions déchoir du salut.* Ils avouent que c'est ce que l'Écriture enseigne en plusieurs endroits , & particulièrement dans l'Épître aux Hébreux , & dans les Avertissements de Jesus Christ , dans l'Apocalypse , aux sept Eglises d'Asie. Or on ne sauroit avoir la vraie Salmur.
de Pædo-
baptismo-
num. 42.

III. idée que nous donne l'Ecriture de la persévérance chrétienne , que
 CLAS. l'on ne soit obligé de reconnoître, qu'il y a des fideles qui manquent à
 N°. VII. cette condition. Il ne faut donc pas dire seulement que , si les fideles manquoient à persévérer , ils déchéeroient du salut ; mais il faut dire absolument , qu'il y a des fideles qui décheent du salut , parce qu'il y en a certainement qui manquent à persévérer.

C'est ce qu'on a prouvé dans les quatre premiers chapitres du huitieme livre du *Renversement de la Morale* , d'une maniere si convainquante , que ce Ministre ne trouvant rien à y répondre même d'apparent , est réduit à dire , qu'il l'a réfuté suffisamment en répondant aux premiers livres ; ce qui doit sans doute donner de l'indignation à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire ces quatre chapitres ; tant il est visiblement faux , qu'il ait rien dit qui en puisse affoiblir les preuves , qui sont autant de démonstrations fondées sur la parole de Dieu.

Quoi qu'il en soit , jusqu'à ce que ce Ministre , ou quelqu'autre y ait répondu , on est en droit de tenir pour certain , ce qu'on prétend y avoir très-solidement établi , que la persévérance dans la piété étant par leur propre aveu , une condition nécessaire aux fideles même pour demeurer unis à Jesus Christ , & ne point décheoir du salut , il ne faut point trouver étrange qu'il y ait des fideles qui rompent cette union & qui décheent du salut ; puisqu'il y en a dont on ne peut dire , sans renverser l'Evangile , qu'ils aient persévéré dans la piété.

Ce n'est donc qu'au regard des élus que les graces , par lesquelles Dieu a résolu de les sauver , sont des dons sans repentance ; c'est-à-dire , qui ne manquent point d'avoir leur effet , qui est le salut de ses élus ; non que la persévérance ne soit aussi à leur égard une condition nécessaire pour ne point décheoir du salut ; mais parce que Dieu fait lui-même par le soin qu'il a d'eux , qu'ils ne manquent point à cette condition , la persévérance finale d'où dépend immédiatement le salut étant toujours un effet certain de son élection éternelle.

Je sais bien qu'il plaît aux Calvinistes de confondre les fideles avec les élus , comme s'il n'y avoit aucun vrai fidele qui ne fût élu , & qu'après tout ce qu'on a dit pour confondre la hardiesse qu'ont tous leurs Auteurs d'imputer cette erreur à S. Augustin , M. Bruguier ne laisse pas de trouver étrange que nous n'en ayions pas voulu croire ces mêmes Auteurs , *qui étant , dit-il , des mieux versés dans l'Antiquité , & d'ailleurs fort ingénus , lorsqu'il s'agit du sentiment des Anciens Peres , ont cru jusques ici , & protesté dans la bonne foi , que S. Augustin étoit entièrement pour eux dans cette dispute.* C'est pourquoi il ne craint point de dire , *que ce n'a pu être que par un esprit de contestation qui regne , à ce qu'il prétend , dans*

l'Auteur du Renversement de la Morale, qu'il a voulu persuader au monde, ^{IIL} que tout ce qu'ont dit les Calvinistes pour attirer à eux ce Saint Docteur, ^{CLAS.} ^{Nº. VII.} ne sont que des illusions, des chicaneries, & des impostures.

Mais qui voudra savoir jusques où peut aller la hardiesse des Ministres, à soutenir les faussetés les plus grossières & les plus palpables, il n'a qu'à lire les cinq derniers chapitres du huitième livre du *Renversement de la Morale*, & je suis assuré qu'il sera forcé de reconnoître, qu'il ne faut avoir ni pudeur, ni conscience, pour s'opiniâtrer à dire, comme ils font encore, *Augustinus in hac causa totus noster est*. Et cependant on en peut être convaincu par ces deux passages, qu'aucune chicanerie des Calvinistes ne sauroit éluder : l'un est pris du livre de la correction & de la grâce, où ce Pere dit : *Que c'est une chose étonnante, & très-étonnante, de ce que Dieu ne donne pas la persévérance à quelques-uns de ses enfants qu'il a fait renaitre en Jesus Christ, & à qui il a donné la foi, l'espérance & l'amour*. L'autre est du don de la persévérance, où il confirme la même chose par ces paroles. *C'est un des plus impénétrables jugements de Dieu, de ce que, de deux personnes pieuses, il donne la persévérance à l'une, & ne la donne pas à l'autre. Mais ce que la foi nous doit faire regarder comme très-certain est, que l'un est du nombre des prédestinés, & que l'autre n'en est pas*. ^{De corrup. & Grat. c. 8.} ^{De dono perf. cap. 8.}

N'en voilà que trop, pour empêcher que M. Bruguier n'abuse de ce passage de S. Paul, pour établir leur dogme de l'inamissibilité de la justice. Mais que dira-t-il, quand on lui fera voir, que, s'il en veut croire son Maître Calvin, il y trouvera encore moins son compte. Car ce Patriarche des Prétendus Réformés soutient dans son Commentaire sur l'Épître de S. Paul, qu'il n'y est point du tout parlé de l'élection particulière de chaque prédestiné, mais seulement de l'élection générale de la nation Judaique, quand Dieu l'a choisie pour en faire son peuple. S. Paul, dit-il, prend les mots, *dona & vocatio*, par une figure de Rhétorique, pour les bienfaits de la vocation; & il ne parle pas de toute sorte de vocation, mais seulement de celle par laquelle Dieu a fait Alliance avec la postérité d'Abraham, comme le sujet qu'il traite le fait voir. Et nous voyons aussi qu'un peu auparavant, il avoit entendu par le mot d'élection, le conseil secret de Dieu, par lequel les Juifs avoient été autrefois séparés des Gentils. Car il faut bien remarquer, qu'il ne s'agit point ici de l'élection particulière de chaque prédestiné, mais de l'adoption commune de toute la nation Juive, qui paroissoit extérieurement renversée pour un temps, quoiqu'elle ne fût point révoquée par le Souverain Juge. Saint Paul a donc seulement dessein d'établir, que le secret de Dieu par lequel il s'étoit fait un peuple particulier de cette nation, étoit demeuré ferme & immuable; parce que les Juifs n'étoient pas tellement déchus de leur droit, & du salut

III. *qui leur avoit été promis, qu'il ne restât encore quelque espérance pour un petit nombre que Dieu s'étoit réservé. Et c'est comme s'il disoit, que ne se pouvant pas faire, que Dieu rompe l'Alliance qu'il avoit faite avec Abraham, en lui promettant qu'il seroit le Dieu de sa postérité, il ne se pouvoit pas faire aussi, qu'il détournât entièrement son affection de la nation Judaïque.*

Par quelles machines M. Bruguier & M. Claude pourront-ils tirer, de cette explication de Calvin, que tout homme qui a été une fois justifié ne perdra jamais par quelque crime qu'il commette, la grace justificante? Comment donc me persuaderont-ils, que je dois voir dans ce passage, ce qu'il faut qu'ils avouent que Calvin n'y a point vu, quelque lumière qu'ils lui attribuent, pour découvrir le vrai sens de la parole de Dieu?

Deuxieme Passage. 1. Cor. XIII. 13. Or ces trois vertus, la foi, l'espérance & la charité demeurent. Mais la charité est la plus excellente des trois.

Réponse. Cela veut dire que la foi, l'espérance & la charité sont nécessaires à chaque Chrétien, & essentièlles à l'Eglise; ce que ne sont pas les dons gratuits dont il venoit de parler: parce que ceux-ci, n'étant donnés que pour les autres, on peut être sauvé sans les avoir; sans parler diverses langues, sans prophétiser, sans qu'on guérisse miraculeusement les maladies; au lieu que nul Chrétien ne sauroit être sauvé sans croire en Dieu, sans espérer en lui, & sans l'aimer.

Voilà le vrai sens de S. Paul; & c'est en cette maniere que les Calvinistes eux-mêmes l'ont entendu, dans les notes sur leur traduction françoise de la Bible imprimée à Amsterdam.

Ces trois choses demeurent, disent-ils, c'est-à-dire, nous avons besoin que ces trois Vertus Théologiques soient & demeurent chez nous, aussi jointes en cette vie que les trois graces ou les trois charités de l'Antiquité. Car sans la foi nous ne pouvons être agréables à Dieu, ni justifiés devant lui; & la foi, laquelle ne peut subsister sans l'espérance, qui attend comme future, indubitablement, l'exécution des promesses que la foi embrasse comme certaines, infaillibles & véritables, ne peut aussi être vive & vraie, si elle n'est ouvrante par la charité. Ils expliquent comme ils entendent la connexion de ces trois vertus; mais tout ce qu'ils attribuent à S. Paul est, de nous avoir enseigné, non qu'elles sont inamissibles, & que c'est ce que signifie le mot de *manet* (qui est une rêverie toute particuliere à M. Bruguier) mais que nous avons besoin que ces trois Vertus Théologiques soient & demeurent chez nous. Or ce sont deux choses fort différentes de dire, qu'on a besoin d'une chose, & de dire qu'on ne la peut perdre. Et on ne trouveroit pas sans doute qu'un homme raisonnât bien, qui concluroit

concluroit qu'il ne sauroit perdre son bien , parce qu'il en a besoin pour vivre. III.

CLAS.
Nº. VII.

Bucer, dans la Chaîne de Marlorat , ne détruit pas moins l'interprétation chimérique de M. Bruguier. *Maintenant, dit-il, c'est-à-dire, tant que nous vivons sur la terre, ces trois choses, la foi, l'espérance & la charité demeurent, c'est-à-dire, nous doivent être perpétuellement présentes devant les yeux, afin de leur rapporter toute notre vie, toutes nos affections, & toute la suite de nos actions. Où est l'inamissibilité prétendue de M. Bruguier, qu'il s'est imaginé sans fondement, être enfermée dans le mot de manent?*

Il la trouvera encore moins dans Calvin, qui prétend que le mot de *manet*, est en cet endroit un mot de compte, & qu'il signifie seulement ce qui reste. Car voici tout ce qu'il a cru, qu'avoit voulu dire S. Paul. *Nunc autem manet fides, spes, charitas, perinde est ac si diceret; complura quidem sunt dona & varia, sed in hunc scopum tendunt omnia ac respiciunt. Manere itaque significat omnibus subductis, tamquam in calculo supputatorio summam hanc restare.*

Ainsi ce passage est encore plus mal cité qu'aucun autre; & c'est en vérité une chose honteuse, que ceux qui ont fait une si haute profession de réformer les erreurs de tous les siècles par la parole de Dieu, en abusent si indignement.

CHAPITRE V.

Conclusion de la réponse aux passages de l'Ecriture allégués par M. Bruguier. Que cet exemple de l'abus que les Ministres font de la parole de Dieu, doit porter tous les Religionnaires qui aiment leur salut à les quitter.

Monsieur Bruguier ne se plaindra plus, qu'on attaque leur opinion de l'inamissibilité de la justice, sans oser répondre aux passages de l'Ecriture, sur lesquels il prétend qu'elle est appuyée. On l'avoit fait suffisamment dans le *Renversement de la Morale*, quoi qu'en veuille dire ce Ministre. Car encore qu'on n'y ait pas répondu à chaque passage en particulier, parce qu'on n'avoit pas jugé qu'ils en méritassent la peine, on avoit en divers lieux établi des principes, dont il étoit si aisé de tirer ces réponses, qu'on est assuré, que tous ceux qui auront lu ce premier ou-

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

Cc

III. vrage, n'auront été nullement embarrassés de ces prétendues preuves
CLAS. M. Bruguier.

N°. VII. Mais enfin, il a maintenant de quoi être pleinement satisfait. On rien dissimulé de tous ces grands fondements, qui rendent si nous croyons, leur dogme de la compatibilité des crimes, avec l'état de Justification & de la sanctification d'un enfant de Dieu si indubitable qu'on ne le sauroit contester, que par des chicaneries tout-à-fait ridicules & puériles.

On a proposé dans ses propres termes, les trois arguments capitaux des promesses de Dieu, de l'intercession de Jesus Christ, & de la nature d'une foi justifiante. Et on ne s'est pas contenté d'y faire à chacun une Réponse générale, on a examiné tous les passages de l'Ecriture : sur lesquels ils se fondent, en les prenant chacun en particulier.

Mais après cela, on se croit aussi plus en droit que jamais, d'en peller à la conscience de tous ceux des Prétendus Réformés, que l'intérêt de leur salut aura fait résoudre à lire ceci, & de les conjurer de nous dire de bonne foi, si c'est une chose supportable de voir leurs Ministres vanter comme ils font, qu'une doctrine aussi impie que la leur, & si éloignée de l'idée que l'on doit avoir de la sainteté d'un Chrétien, est la doctrine constante des Ecritures, & qu'elle y est si clairement contenue qu'on ne la peut contester que par des chicaneries tout-à-fait ridicules & puériles. Car c'est comme parle non seulement un Ministre de Langdoc, qu'on n'auroit point été chercher si loin, pour répondre à un li qui a fait quelque bruit dans le monde, s'il n'avoit quelque réputation dans le parti; mais encore son fameux approbateur M. Claude, qui maintenant le plus grand appui de la Prétendue Réformation.

Je ne doute point que les moins éclairés de cette Communion, pour qu'ils aient un peu de bon sens, ne soient épouvantés d'une telle diabolie, après avoir vu, par une exacte discussion de tout ce qu'ils exigent de l'Ecriture, combien tout cela est foible & déraisonnable.

Mais ce qui doit redoubler leur étonnement, c'est la comparaison qu'on les supplie de faire de ces neuf passages de l'Ecriture allégués à contre-sens, avec plus de cinquante de la même parole de Dieu (pour parler de ceux des Peres) par lesquels on a si fortement fait voir le Renversement de la Morale, la contrariété formelle de ce dogme Calviniste avec l'Ecriture, qu'il est impossible de les lire dans cet ouvrage sans en être convaincu.

On les trouvera dans les cinq derniers chapitres du livre I. Dans 4. 5. & 6 du livre V. Dans tout le livre VI. Dans les quatre premiers

du VIII. Dans le 1. 8. & 9. du IX. Sans parler de ceux qui sont répandus III.
en divers autres endroits.

Il ne faut pas un grand temps pour lire ces chapitres , & à quoi leur
temps peut-il être mieux employé, qu'à s'assurer d'une chose dont leur
salut dépend ?

C L A 9.
Nº. VII

C'est ce qu'on avoit représenté avec assez de force dans le premier livre du *Renversement de la Morale* ; mais comme M. Bruguier a cru s'en pouvoir tirer par une froide plaisanterie , en disant que ce premier livre ne contenoit que des spéculations astrologiques , il ne trouvera pas mauvais que nous en répitions ici une partie , afin que le monde juge si cela est si méprisable , & si indigne de réponse , qu'il l'a voulu faire croire.

C'est dans le quatrième chapitre de ce premier livre , qu'on a prié les Prétendus Réformés de considérer , qu'ils n'ont point d'autres motifs qui les attache à leur Eglise , que la persuasion où ils sont , qu'on n'y enseigne que la pure parole de Dieu.

Car on leur a fait remarquer que nul parmi eux ne pouvoit dire ce que disoit S. Augustin , & ce que peuvent dire encore tous les Catholiques. *Quand je mettrois à part la sagesse & la connoissance de la vérité , que les hérétiques ne croient pas être dans l'Eglise Catholique , il y a plusieurs choses qui me retiennent dans son sein avec beaucoup de raison. Le consentement des peuples & des nations m'y retient. L'autorité commencée par les miracles , nourrie par l'espérance , & augmentée par la charité m'y retient. La succession des Evêques depuis le Siege même de l'Apôtre S. Pierre , à qui le Seigneur a donné la charge de paître ses brebis , jusqu'à l'Episcopat de celui qui l'occupe maintenant , m'y retient encore. Enfin j'y suis retenu encore par le nom même de Catholique , qui est tellement demeuré propre à cette Eglise , que quoique tous les hérétiques prétendent se l'attribuer , si toutefois un étranger demande où s'assemble une Eglise Catholique , il n'y a point d'hérétique qui ose montrer son Eglise , ou sa maison* .

Renvers. de
la Morale.
pag. 242.

„ Non seulement il n'y a aucun de ces aimables liens du nom de Chrétien , comme les appelle ce même Pere , *Tot & tanta Christiani nominis charissima vincula* , qui retienne les Calvinistes , mais il faut encore qu'ils se fassent une violence continuelle , pour résister à l'impression qu'ils font naturellement sur les esprits raisonnables , aussi-bien pour obliger de rentrer dans l'Eglise ceux qui n'y sont pas , que pour retenir ceux qui y sont. Mais ce qui les éblouit & les tient comme charmés , c'est la promesse que leurs Ministres leur font sans cesse , de ne leur enseigner que la pure vérité des Ecritures divines ; de sorte qu'on leur peut dire ce

CLAS. que ce saint Docteur disoit encore au même lieu à des hérétiques c
 N°. VII. son temps : *Apud vos autem, ubi nihil horum est quod me invitet c
 tencat, sola personat veritatis pollicitatio.* Mais pour vous, qui n'ave
 rien de ce qui nous attire, & nous retient dans la Religion Catholiqu
 vous ne sauriez employer, pour vous faire suivre, que la promesse c
 découvrir la vérité à ceux qui vous écouteront.

Revers. de
 la Morale.
 pag. 20.

On a fait voir par Monsieur Claude, que c'est par cela seul qu'i
 retiennent les simples dans leur parti. Car ce qui fait si on en croit c
 Ministre, qu'il est aisé même aux plus simples d'entre eux de s'assurer q
 leur société est la véritable Eglise, & de se mettre par-là dans un parfa
 repos, c'est qu'ils n'ont pour cela qu'à l'examiner sur deux caractères. L'un
 si on enseigne toutes les choses clairement contenues dans la parole de Dieu
 & l'autre, si d'ailleurs on n'y enseigne rien qui soit contraire à ces cho
 & qui en corrompe l'efficace ou la force.

C'est sur ces principes, établis par les Ministres, qu'on a prétendu, q
 ce livre du *Renversement de la Morale*, pourroit convaincre tous l
 Religionnaires, que leur société n'est point la véritable Eglise; puisqu
 leur donneroit moyen de juger sans peine, qu'en l'examinant sur les de
 caractères de M. Claude, il n'est pas vrai qu'on y enseigne toutes l
 choses clairement contenues en la parole de Dieu, ni qu'on n'y enseig
 rien qui soit contraire à ces choses.

Renv. de la
 Morale.
 pag. 219.
 Voyez liv.
 II. chap. 5.

Car on s'étoit engagé d'y faire voir „ qu'on ne fauroit lire l'Ecritu
 „ avec quelque soin, sans reconnoître qu'il est clair, que ceux qui pre
 „ nent les membres de Jesus Christ, pour en faire les membres d'u
 „ débauchée, & se rendent par-là une même chair avec elle, ne consé
 „ vent point parmi ces désordres, l'union spirituelle avec Jesus Chri
 „ qui fait qu'on est un même esprit avec Dieu.”

Ibid.

„ Qu'il est clair que celui qui corrompt en soi-même le Temple de Di
 par des péchés infames, cesse d'être ce Temple, parce que le Temple
 Dieu est saint”.

Ibid.

„ Qu'il est clair, que ceux qui commettent les péchés que S. Paul appe
 les œuvres de la chair, & dont il dit que ceux qui font ces choses ne s
 point héritiers du Royaume de Dieu, n'ont point en eux l'esprit d'ad
 tion, qui nous rend enfants de Dieu; parce que si c'est une conséquen
 nécessaire, qu'on est héritier quand on est enfant, si *filius* & *heres*, c'
 doit être une aussi, qu'on n'est pas enfant quand on n'est pas en l'état
 il faut être pour être héritier.

Liv. II. ch.
 7.

„ Qu'il est clair, que si la foi est morte, & incapable de nous sauve
 quand elle est déstituée de bonnes œuvres, elle est encore plus morte, & pl
 incapable de nous justifier devant Dieu, quand elle est jointe à des crime

« Qu'il est clair , par tout ce que dit S. Paul en divers lieux des deux J. I. I. états de l'homme sous la loi , & sous la grace , qu'on ne peut être dans ce C L A S. dernier , & par conséquent , en état de salut , qu'on ne soit au moins N°. VII. exempt des péchés , dont ce même Apôtre dit , que ceux qui les font ne posséderont point le Royaume de Dieu ».

Liv. 5. ch.
4. 5. 6. 7.

« Qu'il est clair , que les gémissements de celui que l'Apôtre nous re- Liv. 5. ch. présente comme se plaignant , qu'il ne fait pas le bien qu'il veut , mais 9. & 10. le mal qu'il ne veut pas , ou ne regardent pas les régénérés , ou s'ils les regardent , qu'ils ne se doivent entendre que des mouvements de la concupiscence , auxquels ils résistent , & non des actions criminelles qu'ils commettraient quoiqu'avec peine & avec remords ».

« Qu'il est clair , que quand le Prophète a dit , que si le juste se détourne Liv. 9. ch. de sa justice en se laissant aller à l'iniquité , Dieu ne se souviendra plus 1. 2. 3. 4. de sa justice passée , & qu'il périra dans son péché , il nous a fait entendre qu'il peut arriver qu'un vrai Juste déché de l'état de la Justification , & qu'il périsse éternellement ».

Qu'il est clair , que la semence de la parole de Dieu peut prendre ra- Liv. 6. ch. cine dans une ame , ce qui ne peut être que par la vraie foi , & y croître 5. même jusqu'à un certain point , & ensuite être étouffée par les soins & les inquiétudes de ce siècle , & par les plaisirs de la vie ; en sorte qu'elle ne parvienne point jusqu'à la maturité , & ne porte point le fruit de la vie éternelle.

Qu'il est clair , qu'il y en a qui tombent dans l'apostasie , & ne s'en Liv. 6. ch. relevent point , après avoir été illuminés , après avoir goûté les dons 6. 7. du ciel , après avoir été rendus participants du S. Esprit , après avoir goûté la bonne parole de Dieu , & les grandeurs du siècle à venir , & après avoir été sanctifiés par le sang de l'Alliance ; & qu'il seroit contre toute sorte de raison , d'appliquer tout cela à des gens qui n'auroient jamais été ni justifiés ni régénérés.

Qu'il est clair qu'il y en a , qui , après s'être retirés des corruptions Liv. 6. ch. du monde , par la connoissance de Jesus Christ Notre Seigneur , & Notre 8. Sauveur , se laissent vaincre en s'y engageant de nouveau , & dont le dernier état est pire que le premier , parce qu'il leur eût été meilleur de n'avoir point connu la voie de la justice , que de retourner en arriere après l'avoir connue.

Qu'il est clair , que de ceux qui sont régénérés par le Baptême qu'ils Liv. 7. ch. reçoivent dans l'enfance , il y en a une infinité qui n'en conservent point 8. la grace , & qui n'auront point de part au salut.

Qu'il est clair , que dans tous les lieux où l'Ecriture parle de la persévérance chrétienne , l'idée qu'elle en donne ne peut convenir à ceux qui Liv. 8. ch. 1. 2. 3. 4.

III. commettent des crimes ; ce qui pouvant arriver à de vrais fideles, il s'en-
CLAS. fuit que la persévérance n'est point jointe inséparablement à la foi.

N°. VII. Qu'il est clair, que la crainte de la damnation n'est point contraire
 Liv. 9. ch. à la foi des vrais fideles, puisque Jesus Christ les y exhorte en leur
 l. 1. 8. 9. &
 liv. 10. ch. recommandant de ne pas craindre ceux qui ne peuvent que tuer les
 l. 2. 3. corps, mais celui qui peut perdre le corps & l'ame en les précipitant
 dans l'enfer".

Ibid. „Voilà une partie des choses qu'on avoit promis de montrer claire-
 ment dans l'Ecriture, & on s'étoit obligé aussi, de prouver qu'on ne les
 enseigne point dans la Communion des Calvinistes, & que s'ils n'ont pu
 retrancher des Livres Saints, les passages qui les contiennent, ils ne les
 y ont laissés qu'en les corrompant par des gloses absurdes, extravagantes,
 impies, & que tout homme de bon sens & de bonne foi, recon-
 noitra sans peine, ne se pouvoir ajuster avec le texte".

On se persuade que ceux d'entre les Prétendus Réformés qui auront
 lu ce livre auront été convaincus, qu'on y a parfaitement accompli toutes
 ces promesses.

Mais on ne craint point de dire, que le livre de M. Bruguier en a
 rendu encore la conviction plus entiere. Car il s'est trouvé dans une si
 grande impuissance de rien opposer de solide aux passages de l'Ecriture
 qui renversent leur hérésie, que l'on peut dire avec vérité, qu'il les a
 mis encore dans un plus grand jour en les voulant réfuter. Et d'ailleurs,
 ayant ramassé tout ce qu'il a cru de plus fort dans la parole de Dieu,
 pour appuyer leur doctrine, il a donné occasion d'achever dans cette
 replique, ce qu'il se plaingnoit qu'on avoit omis dans le premier ouvrage,
 en ruinant ces prétendues preuves de leur hérésie, & les laissant ainsi plei-
 nement convaincus du double aveuglement dont parle Tertullien, qui
 fait qu'on ne voit pas ce qui est, & qu'on voit ce qui n'est pas.

Et cela étant ainsi, quelle excuse peut-il rester devant Dieu, aux Pré-
 tendus Réformés, s'ils ne quittent leur société schismatique pour se réu-
 nir à la véritable Eglise dont ils sont sortis autrefois? Car ce qui les
 tient en repos, selon M. Claude, est qu'ils se sont imaginés qu'il leur
 étoit aisé de s'assurer que leur société étoit la véritable Eglise, en l'exa-
 minant sur deux caracteres : *L'un, si on y enseigne toutes les choses clai-
 rement contenues en la parole de Dieu; & l'autre, si d'ailleurs, on n'y
 enseigne rien qui soit contraire à ces choses, & qui en corrompe l'efficace
 & la force.* Or il ne tient qu'à eux, de se convaincre eux-mêmes,
 qu'on les a trompés misérablement, quand on leur a fait croire que ces
 deux caracteres convenoient à leur société; puisqu'on ne sauroit lire ce
 livre-ci, & les endroits de l'autre auxquels on les renvoie, qu'on ne

soit forcé de reconnoître, pour peu qu'on ait de bonne foi, qu'il y a III.
des choses clairement contenues dans l'Ecriture, que l'on rejette dans CLAS.
leur Communion comme de grandes erreurs, bien loin qu'on les y N°. VII.
enseigne, & qu'il y en a de manifestement contraires à l'Ecriture, qu'on
y a toujours enseignées avec une opiniâtreté incroyable, comme des
points capitaux de leur prétendue Réformation, *tamquam præcipua Re-*
ligionis reformatæ capita. Et par conséquent, tous ceux de ce parti
qui négligeront un moyen si facile d'examiner s'ils ne se trompent point,
en se croyant être dans la véritable Religion, n'auront qu'à s'en prendre
à eux-mêmes, si la mort les surprenant en cet état, ils se trouvent exclus
pour jamais du salut éternel, pour n'avoir pas voulu se servir des moyens
que Dieu leur présentait de sortir de leur égarement, & de rentrer dans
la véritable Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut.

C H A P I T R E V I.

*Réponse à la conclusion de cette première dispute, touchant l'inamissibilité
de la grace, où le sieur Bruguier prétend prouver, que quand ce dogme
seroit faux, il ne seroit pas impie.*

COMME on a jugé à propos de finir cette question de l'inamissibilité
de la grace justifiante, par l'examen des passages de l'Ecriture que ce
Ministre a allégués pour l'appuyer, on a cru aussi que l'on devoit join-
dre à ce livre qui contient cet examen, la réponse à la *conclusion de cette
première dispute*, afin qu'il ne restât rien sur ce sujet, qu'on a eu princi-
palement dessein de traiter, à quoi il se pût plaindre qu'on n'eût pas
pleinement & entièrement satisfait.

Ce Ministre ayant fait consister cette première dispute à savoir, *si les
crimes énormes peuvent subsister avec l'état de la Justification & la grace
de l'adoption, qui sont infailliblement suivis du salut éternel*, on avoit
sujet de s'attendre qu'il la concluroit, ou en montrant qu'ils ne croient
point cela, & qu'on n'a pu leur attribuer une si étrange doctrine sans
déguiser leurs sentiments, ou en faisant voir au contraire, qu'ils ont rai-
son de le croire, & que c'est une vérité, que l'esprit de Dieu leur a
clairement enseignée dans les Ecritures.

Mais il ne fait ni l'un ni l'autre. Car pour le premier, bien loin
de désavouer ce dogme impie, ou de l'embrouiller par quelqu'un de

III. de ces déguisements dont ils se servent quelquefois , pour empêcher
 CLAS. qu'on ne l'envisage dans toute sa difformité, il le reconnoît en cet en-
 N°. VII. droit de très-bonne foi ; & il n'a garde d'en rougir, puisqu'il trouve
 que c'est *une vérité très-belle & très-innocente, de croire*, comme il con-
 fesse que font les Prétendus Reformés , *que les crimes énormes peuvent*
subsister avec la grace.

Il ne s'engage pas non plus à soutenir dans cette conclusion, que quel-
 que étrange que cette doctrine puisse paroître aux hommes charnels (car
 c'est ainsi qu'ils appellent ordinairement ceux qui détestent leurs paradoxes)
 ils n'ont pu se dispenser, ni de la croire, ni de l'enseigner, parce qu'elle est
 clairement contenue dans l'Écriture. Il s'est contenté de l'avoir prétendu
 & très-mal prouvé au commencement de cette dispute ; mais il n'a pas
 jugé à propos d'y insister davantage, ni de le répéter en la finissant,
 quoique ce fût certainement ce qu'il avoit le plus d'intérêt de renou-
 veller dans l'esprit de ses lecteurs , comme le point dont il lui étoit le
 plus important qu'ils demeuraissent persuadés ; puisque, quelque répu-
 gnance que des Chrétiens aient à croire , *que la sainteté d'un enfant de*
Dieu puisse subsister avec des crimes énormes , il faudroit bien qu'ils
 le crussent, s'il étoit possible que Dieu l'eût manifestement révélé dans
 sa parole.

On pourroit présumer là-dessus, qu'il s'est défié de la solidité pré-
 tendue de ses preuves de l'Écriture. Mais quoi qu'il en soit, il me suffit
 de remarquer que toute sa conclusion se réduit à prétendre, que quand
 leur dogme de l'inamissibilité de la justice seroit faux, on n'auroit pas
 lieu de le qualifier d'impie, ni de dire qu'il renverse la Morale de Jesus
 Christ. C'est sur quoi il insulte à son adversaire en disant : *qu'on attend*
encore, qu'il leur découvre en quoi le dogme de l'inamissibilité de la grace
peut rendre les hommes impies, & qu'il entreprenne un second ouvrage,
pour leur montrer comment cette doctrine peut renverser la morale de J. C.

Il doit donc être satisfait. On a entrepris ce second ouvrage, quoi-
 qu'il ne fût nullement nécessaire. Car enfin, qu'il ne s'y trompé pas,
 on n'a prétendu, ni dans le premier, ni dans celui-ci, faire un aussi
 grand miracle, qu'est celui de rendre la vue à des aveugles volontaires.
 On a déclaré par-tout, que le principal but qu'on avoit, étoit de faire
 savoir au monde, qu'il y a des Chrétiens, qui au même temps, qu'ils
 se vantent d'avoir réformé les erreurs de tous les siècles de l'Eglise, ont
 une idée si indigne de la Sainteté Chrétienne, que Jesus Christ nous a
 acquise par son sang, que la mettant au-dessous de la vertu payenne,
 & de la probité imparfaite des Juifs charnels, ils ne rougissent point
 d'enseigner que cette sainteté des enfants de Dieu est compatible avec
 toutes

toutes fortes d'infamies & de crimes abominables. Voilà de quoi on a eu dessein de convaincre les Calvinistes, & on y a réussi. Car ce Ministre avoue que c'est-là leur sentiment. Et qu'ils tiennent en effet, *que les crimes énormes subsistent avec la grace.* Et M. Claude son approbateur a solennellement déclaré, *qu'il n'y a rien en cela qui ne soit conforme à la doctrine qui s'enseigne au milieu d'eux.* On n'en demande pas davantage. On n'a désiré d'eux que la confession du fait, & il n'y a pas lieu de s'étonner, que le même aveuglement qui leur a fait embrasser une opinion si monstrueuse, les ait empêché de la reconnoître pour aussi impie qu'elle est. Il nous suffit donc qu'on ne puisse plus douter, que la compatibilité des péchés les plus atroces & des plus infames impuretés avec la sainteté d'un enfant de Dieu, en qui le S. Esprit habite, & qui est assuré du Paradis, est un des principaux points de la Réformation Calvinienne.

III
CLAS.
N°. VII.

Qu'ils appellent tant qu'ils voudront ce détestable paradoxe *une belle & innocente vérité.* Tout ce que cela nous découvre est, qu'il y a quelque chose de surnaturel dans la corruption de l'esprit de ces Ministres, que nous ne pouvons même nous imaginer être si grande dans la plupart des simples de leur parti. Car d'ailleurs, on a toujours cru avoir droit de supposer, qu'il ne faut que mettre bien en vue ce paradoxe des Calvinistes pour en donner de l'horreur, & que qui n'en est pas touché de soi-même, après l'avoir considéré avec quelque attention, mérite qu'on le déplore comme un malade désespéré, qui a perdu le goût du bien & du mal.

Il ne faut pas néanmoins que ce Ministre s'imagine, qu'on n'ait pas montré suffisamment dans le livre auquel il répond, combien le dogme dont il s'agit est impie, & quel étrange renversement il fait dans la Morale de Jesus Christ, sous ombre qu'on n'a pas jugé nécessaire de tirer cette conséquence par aucun argument particulier.

Car il y en a de répandus par tout le livre, qu'il est facile de recueillir, & qui en ont convaincu toutes les personnes raisonnables, & l'en auroient convaincu lui-même, si l'esprit de schisme qui le possède ne l'avoit rempli de ténèbres impénétrables à la lumière de la vérité, à moins qu'il ne plaise à Dieu de les dissiper par une grace extraordinaire.

En voici un par exemple. Tout dogme qui fait avoir une idée honteuse de la piété chrétienne & toute contraire à celle que Jesus Christ & les Apôtres nous en ont donnée, est un dogme impie & dont on a raison de dire, qu'il renverse la Morale de Jesus Christ.

Or on a justifié dans plusieurs chapitres du *Renversement de la Morale*, Liv. II. ch. 5. 6. 7. 8. 9.
Ecrits contre les Protestants Tome XIV. D d

III. & en divers endroits de ce livre-ci , que le dogme des Calvinistes de **C L A S.** l'inamissibilité de la Justice est tel.

N°. VII. On a donc eu droit de l'appeller impie, & de dire qu'il renverse la Morale de Jesus Christ.

En voici un autre. Tout dogme qui défigure de telle sorte la Religion Chrétienne, qu'au lieu qu'il n'y a rien de plus avantageux au vrai bien de la société humaine, il n'y auroit rien qui y fût plus contraire, s'il étoit vrai qu'elle l'enseignât, ne peut être considéré que comme un dogme très-impie & qui renverse la Morale de Jesus Christ.

Liv. 5. ch. Or on a fait voir dans le *Renversement de la Morale*, que c'est l'effet
2. P. 353. de la doctrine des Calvinistes. Car on y a représenté, *qu'il n'y eut jamais rien de plus pernicieux à la société humaine que d'établir comme un dogme de Religion que le privilege des vrais Chrétiens est, de pouvoir commettre des adulteres & des homicides, contre leur conscience, à dessein, & de propos délibéré, sans cesser d'être agréables à leur Dieu, & d'être chéris de lui comme ses enfants; & que si l'Eglise dans sa naissance avoit rien publié de pareil; ce qu'on ne peut penser sans lui faire une horrible injure, elle auroit donné un juste sujet aux Empereurs payens, d'étouffer une Religion si pernicieuse au genre humain, & si propre à porter les hommes aux plus grands crimes par l'espérance de l'impunité.*

On a donc très-bien prouvé, que le dogme des Calvinistes de l'inamissibilité de la justice étoit impie, & qu'il renversoit la Morale de J. C.

J'omets pour abrégér beaucoup d'autres arguments semblables, & qui ne feront pas plus difficiles à découvrir que ceux-là; & j'aime mieux examiner ceux que ce Ministre propose dans cette conclusion, pour montrer que leur dogme ne seroit pas impie quand il seroit faux. Il le fait d'une maniere qui l'engage lui-même dans de nouvelles impiétés, & dans des aveuglements qui lui font dire tout le contraire de ce que l'on croit dans sa secte. C'est ce que nous verrons dans ce chapitre, & dans le suivant; car nous y répondrons à tous ses raisonnements, dont voici le principal.

Premier Argument de M. Bruguier.

pag. 84. C'est un principe de Morale, que plus un objet nous paroît bon, plus nous sommes portés à l'aimer. Or la doctrine, qui nous persuade que Dieu aime toujours le fidele, nonobstant ses crimes, nous fait paroître Dieu avec plus de bonté, que celle qui nous enseigne, qu'il cesse d'aimer le fidele dès qu'il est coupable; & par conséquent la doctrine de l'inamissibilité de la

grâce, porte davantage le fidele à l'amour de Dieu, qui est l'accomplissement & le but de la loi. III.

CLAS.

Réponse. Il faut un étrange obscurcissement d'esprit pour ne pas voir N°. VII. à quoi on s'engage par cette maniere de raisonner. Car posant pour principe, qu'une doctrine est d'autant plus pieuse, qu'elle porte plus à aimer Dieu, & qu'elle y porte d'autant plus, qu'elle fait paroître en lui plus de bonté, & ajoutant à tout cela cette fausse prétention, que Dieu a d'autant plus de bonté, qu'il a plus d'indulgence pour les crimes. Il faut, s'il est persuadé de ce qu'il avance si hardiment, qu'il préfère à la Religion Chrétienne, la Philosophie des Stoïciens, comme portant plus les hommes à aimer Dieu, parce qu'ils lui attribuoient plus de bonté, en ne voulant pas que Dieu se mît jamais en colere, ni qu'il fit de mal à personne. Il faut qu'il estime plus les rêveries des Marcionites que la foi catholique, puisque ces anciens hérétiques ne reconnoissoient pour le Dieu souverain, qu'ils disoient avoir été découvert aux hommes par Jesus Christ, que celui qui étoit bon sans être juste. Il faut qu'il croie que l'opinion d'Origene, touchant le salut de tous les damnés après le cours de plusieurs siècles, non seulement n'étoit pas impie, mais étoit plus pieuse que la doctrine de l'Eglise, parce qu'elle portoit plus à aimer Dieu, en lui attribuant une plus grande bonté. Et enfin, il faut qu'il trouve un grand motif d'aimer Dieu, & par conséquent, selon sa pensée, beaucoup de piété dans la hardiesse qu'a eu Zwingle, de mettre dans le ciel ceux qui ont paru vertueux parmi les payens, puisqu'en raisonnant comme il fait, il ne peut manquer de croire que cette doctrine fait paroître Dieu avec plus de bonté, que celle qui damne tous les infidelles, d'où il nous obligera de conclure, *qu'elle porte davantage à l'amour de Dieu, qui est l'accomplissement & le but de la loi.*

On est assuré qu'il ne sauroit éviter ces précipices sans reconnoître la fausseté du principe qui l'y conduit malgré qu'il en ait. Et elle n'est pas difficile à découvrir. Car tout ce qui le jette dans l'erreur n'est d'un côté qu'une équivoque; & de l'autre, qu'une maniere grossiere & charnelle de concevoir la bonté de Dieu.

L'équivoque est dans le mot de *bonté*, qui est pris en divers sens dans la majeure & dans la mineure: ce qui fait que cet argument est un pur sophisme, qu'il est un peu honteux à M. Claude d'avoir laissé passer, sans en avertir son confrere.

Car dans la mineure, le mot de *bonté*, est pris pour indulgence; ce qui lui fait dire, que Dieu est plus ou moins *bon*, selon qu'il est plus ou moins indulgent envers les pécheurs. Or ce n'est point là le sens qu'a le mot de *bon* dans ce principe de morale, qui fait sa majeure.

III. *que plus un objet nous paroît bon , plus nous sommes portés à l'aimer.* Le mot de *bonté* est beaucoup plus général dans cette maxime , & il comprend toutes les perfections de l'objet qu'on aime. Que si cet objet n'est pas une personne , mais quelque autre chose ; comme quand on dit , qu'un homme aime l'étude ou qu'il aime le repos , il est bien certain , que ce qu'il y a de *bon* dans ces objets qui les lui fait aimer , n'a nul rapport au sens dans lequel ce Ministre prend le mot de *bon* , dans la mineure de son argument. Et quand même on se renfermeroit dans l'amour qu'on porte aux personnes , qui ne voit que la *bonté* qu'on y considère & qui est l'objet de notre amour , n'est pas la seule douceur ou indulgence , mais qu'elle comprend beaucoup d'autres perfections dont il y en a même qui sont contraires à cette douceur en la manière que ce Ministre l'entend.

Dira-t-on par exemple , qu'un Roi n'est aimable que parce qu'il pardonne à toutes sortes de criminels : & n'est-ce pas au contraire une des qualités qui le rend plus digne d'être aimé de ses sujets , que la juste sévérité avec laquelle il arrête la licence des méchants. Que si ce Ministre en doute , qu'il conclue donc , comme il le devoit faire , si son argument étoit raisonnable , que la fermeté inflexible du Roi dans la punition des duels , le rend moins aimable à ses peuples , que s'il laissoit ces crimes dans l'impunité , où ils ont été si long-temps au grand malheur de la France.

Mais tout cela est encore bien plus vrai au regard de Dieu qui étant bon par essence , ou plutôt la bonté même , n'a rien en soi qui n'engage notre cœur à brûler pour lui d'un amour sans fin & sans mesure. Il est toujours infiniment bon & infiniment aimable dans tout ce qu'il est ; dans tout ce qu'il fait , dans tout ce qu'il ordonne , dans tout ce qu'il exécute.

Quand nous le considérerions sans aucun rapport à ses créatures dans cet abyme infini de perfection & de grandeur qu'il possède en lui-même , serions-nous assez malheureux pour n'y rien trouver qui fût digne de notre amour ? Y a-t-il rien dans toutes ses œuvres , & dans tous les ordres de sa providence , que nous puissions sans crime ne pas aimer. N'aimerons-nous que sa miséricorde , parce qu'elle nous est plus avantageuse , & refuserons-nous d'aimer sa justice , parce que nous n'y voyons pas cette sorte de bonté , que ce Ministre nous voudroit faire croire être le seul objet de notre amour.

Mais de plus y a-t-il rien dans la Religion Chrétienne qui nous fasse paroître Dieu plus aimable que la considération de sa sainteté. Nous y sommes appelés à être saints comme Dieu est Saint. Le plus

grand ouvrage du Fils de Dieu est notre sanctification, & le plus grand effet de cette sanctification c'est, que par l'habitation du S. Esprit dans nos cœurs nous devenons le Temple de Dieu qui est saint comme dit S. Paul. *Templum Dei sanctum est quod estis vos.* On ne sauroit donc rien concevoir de plus injurieux à Jesus Christ & à la Religion qu'il est venu établir sur la terre, que de s'imaginer que Dieu s'y voulant faire aimer des hommes, ait eu besoin pour cela, d'une bonté prétendue qui répugne à sa sainteté. Et c'est ce que veut ce Ministre lorsqu'il soutient, qu'on attribue à Dieu une plus grande bonté, & qui porte plus à l'aimer, quand on est persuadé qu'il ne cesse point d'aimer les fideles nonobstant leurs crimes, que quand on croit qu'il cesse de les aimer de cet amour qu'il porte à ceux en qui il habite par sa grace & par son esprit, lorsqu'ils manquent à ce qu'ils lui doivent en violant criminellement sa loi. Car comme il est évident que c'est proprement la sainteté de Dieu qu'empêche qu'il ne puisse habiter comme dans son Temple dans une ame souillée de crimes : n'est-ce pas le dépouiller de sa sainteté que de vouloir, comme font les Calvinistes, qu'afin de se faire mieux aimer de nous, il se soit obligé de ne se retirer jamais de notre ame, depuis qu'il y est une fois entré par sa grace de quelques énormes péchés que nous violions sa loi & que nous deshonorions son saint nom, comme parle l'Ecriture.

Mais outre cette équivoque dans le mot de *bonté*, qui rend le raisonnement du Ministre entièrement vicieux, en prenant même ce mot pour la seule miséricorde, il n'y a rien de plus faux que sa mineure. Car ce ne seroit pas en Dieu une plus grande miséricorde, ni une plus grande bonté, mais une fausse miséricorde & une fausse bonté indigne de Dieu, de conserver dans les fideles son esprit & sa grace, lorsqu'ils s'en rendent indignes par l'énormité de leurs crimes. Prétendre le contraire, ce seroit mesurer la bonté de Dieu à nos intérêts, ce qui ne se peut faire sans blasphème, ou plutôt ce seroit lui donner pour mesure l'avantage que voudroient avoir les hommes charnels de pouvoir satisfaire leurs plus criminelles passions, sans que Dieu pensât à les en punir.

Il est vrai que ç'a toujours été une pensée assez ordinaire aux mauvais Chrétiens, de se flatter que Dieu étant bon, il ne les traitera pas si sévèrement que l'on dit. Il y en avoit plusieurs du temps même de S. Augustin, qui étoient dans cette erreur. Mais ce Pere remarque dans le livre 12. de la Cité de Dieu, chapitre 16, que quoiqu'ils s'imaginassent avoir des sentiments d'autant plus dignes de Dieu, qu'ils le faisoient plus miséricordieux, ils n'osoient néanmoins, étendre jusques aux démons cette prétendue miséricorde; mais ils la bornoient aux hommes. Et c'est

III. par-là même qu'il les réfute. Car, dit-il, si cette opinion doit passer
 CLAS. pour bonne & pour véritable, parce qu'elle attribue à Dieu beaucoup de
 N°. VII bonté; elle le fera donc encore d'autant plus, qu'elle lui en attribuera davantage. Pourquoi donc n'étendent-ils pas cette source de miséricorde jusqu'aux mauvais Anges pour les délivrer aussi, au moins après le cours d'un très-grand nombre de siècles? Pourquoi veulent-ils qu'elle coule pour la nature humaine, & qu'elle seche aussi-tôt qu'elle est arrivée à la nature angélique? Ils n'osent pas néanmoins porter cette indulgence jusqu'à la délivrance des démons. Que diront-ils donc de celui qui l'oseroit faire? Sans doute qu'il les surmonteroit en douceur; & cependant son erreur en seroit d'autant plus grande & d'autant plus contraire à la parole de Dieu, qu'il s'imagineroit avoir une plus grande idée de sa bonté & de sa clémence.

C'est une grande honte à ces Prétendus Réformateurs, de nous être venu renouveler les raisonnements de ces libertins du temps des Peres. Mais puisqu'ils n'en sont point touchés, qu'ils s'appliquent donc aussi l'arrêt que S. Augustin prononce contre ces mauvais Prédicateurs de la miséricorde de Dieu, & qu'ils y découvrent le principe caché de tous ces pernicious sentiments, c'est-à-dire, le desir de s'ôter la crainte des supplices éternels, & de n'en être point troublés dans leurs désordres; ce que ces Chrétiens charnels obtenoient assez en ne plaidant que pour les hommes, sans se mettre en peine des démons. *Ce n'est qu'au regard des hommes*, dit ce Pere, *qu'ils sont touchés d'une miséricorde humaine; parce qu'ils ne considèrent en cela que leur intérêt, & que par le moyen de cette indulgence de Dieu pour tout le genre humain, ils se promettent une fausse impunité dans le dérèglement de leurs mœurs.*

Il est vrai que les Calvinistes ont été plus adroits que ces gens-là. Ils ont retranché ce qu'il y avoit de trop manifestement contraire à l'Écriture dans cette indulgence générale, & ils ont trouvé un autre tour qui ne leur est pas moins avantageux. Ils se sont contentés de pourvoir à leur sûreté particulière, sans se mettre en peine des autres hommes qui ne seroient pas du petit troupeau. Ils ont cru que pour se mettre dans une entière sécurité, & hors de toute appréhension de l'enfer, il leur suffisoit d'établir ce dogme si commode, dont M. Bruguier a entrepris la défense, qui est que du moment qu'on est devenu un vrai membre de leur Eglise par leur foi justificante, les péchés les plus atroces ne feroient empêcher, qu'on n'ait une certitude infailible d'être sauvé. Ainsi ils arrivent au même but que ces faux Chrétiens, dont parle S. Augustin, quoique par une voie différente; & on peut dire également des uns & des autres : *Causam maximè agunt suam impunitatem falsam suis perditis moribus pollicentes.* En quoi même les Calvinistes ont un

avantage considérable, puisque l'impunité des premiers n'étoit pas une III. exemption entiere de toute peine, mais seulement des peines éternelles; CLAS. au lieu que ceux-ci se tiennent assurés par un privilege attaché selon N^o. VII. eux à la vraie foi, laquelle on ne perd jamais quand on l'a une fois reçue, que leurs péchés, quelque grands qu'ils puissent être, ne seront punis de Dieu, ni en ce monde, ni en l'autre.

C H A P I T R E VII.

Réponse au reste de la conclusion de M. Bruguier. Qu'il a recours à une calomnie grossiere pour trouver de quoi en accuser son adversaire.

Nous venons de voir que le premier argument de M. Bruguier, pour montrer que leur dogme n'est pas impie, n'est proprement qu'un nouvel amas d'impiétés; les autres ne sont pas moins foibles. Voici le second.

Deuxieme Argument de M. Bruguier..

Quoique le fidele soit persuadé, que son crime ne lui fera pas perdre pag. 84. entièrement la grace de Dieu, il fait néanmoins, qu'il le privera d'une partie de cette grace ou de cet amour, & que si Dieu ne le punit point dans les enfers, il le châtiara au moins sur la terre; ces considérations toutes seules sont bien capables de retenir le fidele dans son devoir.

Réponse. Cinq réflexions feront voir l'absurdité de cet argument. La premiere est, qu'il est si mal concerté, que quand on accorderoit à ce Ministre tout ce qu'il en prétend conclure, il ne prouveroit point ce qu'il a entrepris de prouver, qui est que leur dogme de l'inamissibilité de la justice n'est point impie. Car où a-t-il pris qu'on ne l'ait accusé d'être impie, qu'à cause de ses mauvais effets, & parce qu'il porte au libertinage? On leur a au contraire reproché une infinité de fois, qu'il étoit impie en lui-même, n'y ayant rien de plus horrible & de plus indigne de la sainteté du Christianisme, que cette Alliance monstrueuse des péchés énormes avec la justice chrétienne.

La seconde réflexion est, qu'à l'égard même des mauvais effets que peut avoir cette opinion, c'est une illusion de prétendre comme fait ce Ministre, que le commun des fideles en qui la charité n'est pas encore forte, puissent être aussi-bien retenus dans une violente tentation par la

III. crainte d'en être un peu moins agréables à Dieu , ou d'être châtiés en ce monde , que par la crainte de la damnation éternelle , qu'ils pourroient avoir s'ils n'étoient point Calvinistes.

CLAS.
N°. VII.

Ce n'est pas seulement combattre le sens commun , que d'avoir cette pensée , mais c'est aussi contredire ouvertement Jesus Christ & S. Paul , comme ayant sans nécessité & contre toute raison employé la crainte de l'enfer pour retenir les fideles dans leur devoir. Car si Jesus Christ avoit supposé que tous les fideles seroient obligés de croire comme un article de foi , que rien ne leur sauroit faire perdre l'assurance d'être sauvés , comment auroit-il pu faire craindre la damnation à ses Apôtres , qu'il appelle ses amis , en les exhortant d'étouffer la crainte de la mort & des tourments dont les Tyrans les devoient menacer , par cette crainte d'un mal incomparablement plus grand. Et comment S. Paul , voulant aussi détourner les fideles de commettre des crimes , n'a-t-il rien trouvé de plus fort pour cela , que de leur déclarer que ceux qui font ces choses seront privés de l'héritage du ciel , si quoique les fideles les commettent , ils n'ont point à craindre la perte de cet héritage éternel , mais seulement d'être châtiés temporellement sur la terre.

Ce Ministre osera-t-il dire , qu'il n'y a point d'impiété à faire passer pour une terreur panique , la peur que le Fils de Dieu & les Apôtres , ont voulu qu'eussent les fideles d'être exclus de son Royaume , s'ils abjuroient la Religion , ou qu'ils se souillassent par de grands péchés.

La troisième réflexion est , que ce Ministre témoigne une grande ignorance dans la doctrine de sa secte , lorsqu'il dit : *que si le fidele est persuadé que quoiqu'il commette des crimes , Dieu ne les punira point dans les enfers , il sait au moins qu'il les châtiara sur la terre.* Car par un principe constant de leur nouvelle Théologie , dès qu'un homme est justifié , il est tellement revêtu de la justice de Jesus Christ qui a satisfait pour tous ses péchés , que Dieu seroit injuste s'il le punissoit d'aucun , ni en ce monde ni en l'autre ; & c'est pourquoi ils soutiennent que toutes les afflictions qui arrivent aux Justes , ne sont que des épreuves de leur vertu & non des châtiments de leurs péchés , ce qui leur paroît si indubitable , que c'est le fondement qu'ils prennent pour consoler leurs malades , comme un très - habile médecin m'a assuré l'avoir entendu de la bouche du feu sieur Drelincourt , qui commença par-là le discours qu'il faisoit à un homme de leur religion qu'on alloit tailler. *Ce n'est pas Seigneur , pour ses péchés que tu l'affliges , mais c'est pour éprouver la patience de ton serviteur.*

4°. Y a-t-il rien de plus étrange que de représenter ici la crainte d'un châtiment temporel comme un motif fort chrétien & bien capable de
retenir

retenir le fidele dans son devoir, & de dire aussi-tôt après (comme nous I I L
allons voir dans l'argument suivant) *que la crainte de perdre entièrement* C L A S.
l'amour de Dieu est une crainte d'esclave, & que celui qui seroit retenu N°. VII
par-là de ne point pécher, *agiroit par un principe contraire à l'Evangile?*
Des contradictions si grossieres peuvent-elles venir d'ailleurs, que d'un
horrible châtement de Dieu sur ces esprits orgueilleux ?

5. Enfin, la comparaison dont ce Ministre se sert pour fortifier son
argument, est encore un nouveau sophisme. *Ces considérations*, dit-il,
toutes seules, sont bien capables de retenir le fidele dans son devoir, comme
un enfant bien né, qui appréhende davantage de perdre une partie de l'a-
mour de son pere, & d'en être un peu châtié, qu'un perdu ne craint d'être
privé de son héritage. Comme il ne s'agit ici que des fideles, & non
pas des infideles & des impies, on ne sauroit, sans impertinence, faire
deux classes de ceux dont on parle, en comparant les uns à *un enfant*
bien né, & les autres à *un perdu*. Tous les fideles doivent être confi-
dérés comme des enfants portés d'eux-mêmes à obéir à leur pere, mais
entre lesquels il y en a plusieurs de foibles, à qui la tentation peut faire
oublier ce qu'ils doivent. Or à qui pourra-t-on persuader, que, si par
exemple, une passion violente porte un enfant mineur à se marier contre
la volonté de son pere, la crainte d'en être un peu moins aimé, ou
d'en recevoir quelque reprimande, soit aussi capable de l'en empêcher,
que celle d'en être deshérité ? Tant de sages Législateurs, qui ont donné
le pouvoir aux Peres de deshériter leurs enfants dans ces rencontres, ne
font-ils pas assez voir, qu'il faudroit avoir l'esprit renversé pour être en
ceci de l'avis de ces Ministres.

Troisième Argument de M. Bruguier.

Le troisième argument de M. Bruguier est renfermé dans la Réponse
qu'il fait à une objection qu'il se propose contre l'argument précédent.
Mais si le fidele, me direz-vous, savoit de perdre entièrement l'amour de
son Dieu, il seroit encore plus retenu. J'avoue que le fidele qui auroit une
telle idée de Dieu, seroit plus retenu par un principe de crainte d'esclave,
qui est contraire à l'Evangile; non par un principe d'amour, qui doit animer
les enfants de Dieu.

Réponse. Il paroît que ce Ministre se sauve par où il peut, sans con-
siderer ce qu'il dit. Car où a-t-il pris *que la crainte de perdre entière-*
ment l'amour de Dieu, soit une crainte d'esclave, qui soit contraire à l'esprit
de l'Evangile? Y eut-il jamais d'imagination plus fautive que celle-là ?
C'est principalement de S. Augustin, que les Théologiens ont appris la
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. E e

III. distinction de deux craintes ; la crainte fervile , & la crainte chaste. Ce **CLAS.** Pere explique en une infinité d'endroits ce qui convient à l'une & à l'autre ; & bien loin qu'il regarde jamais la crainte de perdre entièrement l'amour de Dieu comme une crainte d'esclave , que c'est en cela même qu'il met l'essence de la crainte chaste ; en ce que l'ame , qui aime Dieu , craint que si elle l'abandonne en se jettant dans le péché , Dieu de son côté ne l'abandonne & ne cesse de l'aimer , *dum cavet anima ne desertus Deus , illam deferat*. Or qui ne voit qu'il n'y a rien de plus louable que cette crainte ; qu'il n'y a rien de plus conforme à l'Esprit de l'Evangile ; qu'elle n'a garde d'être une crainte d'esclave comme est la crainte des peines , parce que c'est l'amour , qui est la disposition des enfants , qui nous la donne , & que c'est l'amour qui nous fait trembler quand Dieu nous dit , *peccas & dimitto te* : si vous péchez je vous quitterai.

Ce qui a fait donner par S. Augustin , le nom de chaste à cette crainte , en est encore une preuve manifeste. Car il ne l'appelle ainsi , que parce qu'il compare une ame chrétienne , qui a pris Dieu pour son Epoux , à une femme chaste , qui évite avec grand soin tout ce qui peut déplaire à son mari , non par l'appréhension d'en être punie , mais par celle de n'en être pas aimée.

Je ne daigne pas m'arrêter à prouver une chose , qui est plus claire que le jour. Je remarquerai seulement , que ce qui rend l'erreur de ce Ministre plus inexcusable , est qu'on avoit éclairci suffisamment ce point dans le livre même qu'il réfute. Car voici comme l'on parle de ces deux craintes dans la fin du premier chapitre du ix livre , & de quelle maniere on leur a fait voir qu'ils anéantissent l'une & l'autre , par une manifeste dépravation de l'Evangile.

“ Il ne faut donc pas croire qu'il n'y ait que la crainte de l'enfer qui retienne les hommes de pécher ; la crainte chaste , la crainte de ne pas jouir de Dieu , & d'être rejeté de devant lui , comme indigne de paroître devant sa sainteté infinie , n'a pas moins cet effet dans les ames remplies de charité. Elles ne tremblent pas moins à la vue d'un crime , dont le démon les tenteroit , quand elles se représentent que la sainteté ne souffre pas qu'on se laisse aller à une telle action , & que , sans la sainteté , nul ne verra Dieu , que les autres moins avancées , quand elles s'arment contre la tentation de la pensée des supplices éternels , qui sont préparés dans l'enfer aux violateurs de la loi de Dieu. Ainsi , l'on ne peut douter que l'une & l'autre de ces deux craintes ne soient un puissant moyen pour soutenir la foiblesse humaine contre les attaques du péché , & que ce ne fût priver les fideles d'un grand secours , que de les mettre , dès cette vie , dans une fausse tranquillité sur ce fondement trom-

peur, que, dès le moment qu'ils ont été régénérés & adoptés en Jésus-Christ, ils n'ont à craindre, quelques péchés qu'ils commettent, ni d'en être punis avec les démons, ni d'être privés de la jouissance de Dieu." T I I.
C L A S.
N^o. VII.

Quatrieme Argument de M. Bruguier.

J'ai réservé pour un quatrieme argument du Ministre, une insigne calomnie, dont il se fert pour montrer qu'on a eu besoin de leur imposer pour trouver de l'impiété dans leur dogme. Car voici comme il parle de l'Auteur du *Renversement de la Morale*.

„ Il s'est peut-être, *dit-il*, imaginé que c'étoit une même chose de
 „ soutenir, que le fidele pouvoit tomber dans quelque crime, & d'ap-
 „ prouver ce crime. Ce qui me persuade qu'il a eu cette pensée, ou
 „ du moins qu'il a voulu l'inspirer au monde, est cet air qu'il donne à
 „ nos expressions, lorsque nous disons, que les fideles peuvent
 „ tomber dans de grands crimes, comme un David & un S. Pierre; il
 „ voudroit faire passer dans l'esprit des gens, ce pouvoir de tomber dans
 „ un crime, pour un pouvoir de permission, & faire sourdement accroire
 „ que nous soutenons que les fideles peuvent, c'est à-dire, qu'il leur est
 „ permis de commettre des crimes énormes. En effet, en la page 316,
 „ il parle de ce pouvoir comme d'un privilege, ce sont ses termes, de
 „ pouvoir comettre toutes sortes de crimes; & presque par-tout il don-
 „ ne à nos expressions innocentes, ce même tour & cet air malicieux.
 „ Voilà à quoi le porte sa Morale toute Chrétienne; car un homme
 „ qui estime que cette maniere d'agir n'est qu'un simple péché véniel,
 „ n'est guere scrupuleux à s'en servir”.

Réponse. C'est une digne conclusion d'une noire calomnie, de l'avoir voulu embellir par une imposture aussi grossiere, qu'est celle d'imputer à l'Auteur du *Renversement de la Morale*, de prendre la calomnie pour un simple péché véniel, & de conclure de-là, qu'il n'est guere scrupuleux à s'en servir. Il ne connoît point cet Auteur; il ne fait rien de particulier de lui là-dessus, & ce qu'il en dit ici ne sauroit être fondé, que sur ce que cet Auteur croit, avec tous les Catholiques, que tous les péchés ne sont pas mortels, & qu'il y en a de véniels. Ainsi ce reproche si insolent tombe proprement sur tous les Catholiques, & il est tellement ridicule de conclure, de cette distinction des péchés, qu'on croit que la calomnie n'est que du nombre des véniels, qu'on le pourroit donc aussi conclure de tous les autres, & qu'il n'y auroit par conséquent aucun péché mortel parmi les Catholiques.

Mais il y a encore en cela un autre défaut de jugement, qui est, que

III. c'est sur lui-même que peut tomber ce reproche, qu'il fait si impertinemment à son adversaire. Car c'est une maxime des Calvinistes, que N°. VII. tous les péchés sont mortels au regard des réprouvés, & qu'ils sont tous véniels au regard des fideles, ne leur pouvant faire perdre, quelque énormes qu'ils puissent être, ni la grace de l'adoption, ni l'assurance infallible de leur salut; d'où il s'ensuit, que c'est à eux qu'on a raison de dire, qu'estimant que la calomnie n'est, à leur égard, qu'un simple péché véniel, ils ne sont guere scrupuleux à s'en servir.

Il faut bien en effet que ç'ait été la pensée de M. Bruguier, lorsqu'il calomnie si honteusement l'Auteur du *Renversement de la Morale*, en lui imputant *d'avoir voulu faire passer dans l'esprit des gens, le pouvoir de tomber dans un crime, pour un pouvoir de permission, & faire lourdement accroire que les Calvinistes soutiennent, que les fideles peuvent, c'est-à-dire, qu'il leur est permis de commettre des crimes énormes.*

Pour confondre ce mensonge, il ne faut que lire ces paroles expresses du *Renversement de la Morale* livre. 2. chap. 2. où l'on expose quel est leur dogme de l'inamissibilité de la justice, tel qu'il a été décidé dans le Concile de Dordrecht. Voici ce qu'on rapporte de ce Synode.

„ Il explique au Canon cinquieme les effets de ces péchés dans
 „ les fideles, d'une maniere qui peut tromper ceux qui ne sont pas
 „ accoutumés à leur langage, mais qui ne fait que découvrir de plus
 „ en plus leur sentiment à ceux qui l'entendent.

„ *Cependant par tels péchés ils offensent Dieu grièvement, se rendent*
 „ *coupables de mort, contristent le S. Esprit, rompent le cours de l'exercice*
 „ *de la foi, blessent très-grièvement leur conscience, perdent par fois, le*
 „ *sentiment de la grace pour quelque temps, jusqu'à ce que la face paternelle*
 „ *de Dieu les éclaire de nouveau, quand, par une sérieuse repentance, ils*
 „ *retournent au bon chemin.*

„ Toutes ces paroles sont mystérieuses; & tout ce qu'on y voit,
 „ quand on y regarde de près est, qu'ils ont prétendu diminuer l'horreur
 „ de ce que les Remontrants combattoient dans leur doctrine de la
 „ persévérance de tous les fideles, lors même qu'ils tombent en de
 „ grands crimes; mais sans en rien relâcher. Ils disent que les fideles;
 „ en commettant ces crimes énormes, offensent Dieu grièvement, &
 „ se rendent coupables de la mort. Ce n'est pas de quoi il s'agit. On
 „ ne les accuse pas d'avoir ôté aux crimes que les fideles commettent
 „ la qualité de crimes, ni de nier que ce ne soient des offenses de Dieu,
 „ qui rendent coupables de mort ceux qui les font: mais on les accuse
 „ de vouloir, que, demeurant crimes, & crimes énormes, & Dieu en

„ étant grièvement offensé, ils ne leur fassent pas néanmoins perdre III.
 „ la grace de la Justification, ni l'esprit d'adoption. C L A S.
 „ Ils disent que ces crimes des fideles contristent le S. Esprit : mais N°. VII.
 „ ils ne disent pas qu'ils le chassent de leur ame, & qu'il cesse d'habiter
 „ dans une demeure que de si grands péchés en ont rendu indigne.
 „ Nous venons de voir qu'ils veulent au contraire, que le fondement
 „ de la persévérance de tous les fideles soit la perpétuelle & continuelle
 „ demeure du S. Esprit, en tous ceux qui ont été une fois régénérés :
 „ *continua perpetuaque Spiritus sancti mansio apud omnes qui ab eo semel*
 „ *regenerati fuerint.*
 „ Ils disent que ces fideles blessent grièvement leur conscience par
 „ ces crimes. Et cette confession ne fait rien ici pour eux ; mais elle
 „ nous est avantageuse d'ailleurs, en ce qu'elle détruit la chicanerie de
 „ quelques Calvinistes, qui avoient prétendu que les fideles ne péchoient
 „ jamais contre leur conscience : ce que ce Synode fait voir être faux,
 „ en demeurant d'accord, que de vrais fideles peuvent tomber en des
 „ crimes atroces, & que, par ces sortes de crimes, ils blessent très-griève-
 „ ment leur conscience : *conscientiam gravissimè vulnerant* ”.

Est-ce là imputer aux Calvinistes *d'approuver les crimes où les fideles peuvent tomber ? Est-ce là vouloir faire passer dans l'esprit des gens le pouvoir de tomber dans un crime, pour un pouvoir de permission ? Est-ce vouloir faire accroire au monde, que, quand ils disent que les fideles peuvent commettre des crimes énormes, ils veulent dire par-là qu'il leur est permis de commettre des crimes énormes ? N'est-ce pas reconnoître manifestement tout le contraire, & ainsi y eut-il jamais une plus visible & plus inexcusable calomnie que celle de ce Ministre.*

Mais la preuve dont il tâche de l'appuyer, y ajoute encore un nouvel éclat. En effet, dit-il, il parle de ce pouvoir comme d'un *privilege, ce sont ses termes, de pouvoir commettre toute sorte de crimes.* Et il renvoie pour cela à la page 316. Consultons-la donc : voici ce qu'on y trouvera.

Y eut-il jamais rien de si pernicieux à la société humaine, que d'établir comme un dogme de religion, que le privilege des vrais Chrétiens est, de pouvoir commettre des adulteres & des homicides contre leur conscience, à dessein & de propos délibéré, sans cesser d'être agréables à leur Dieu, & d'être chéris comme ses enfants.

Il n'en faut pas davantage pour juger de la bonne foi de ce Ministre ; qui ne prend que quelques mots de ce passage, pour en former contre son adversaire une fausse accusation, de leur imputer de croire ce qu'ils ne croient pas. Car il y a bien de la différence entre dire, *que le privilege des vrais fideles est, de pouvoir commettre toutes sortes de crimes* (qui

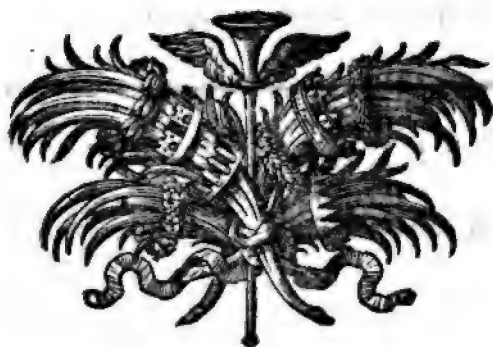
III. est ce que ce Ministre impute à l'Auteur du *Renversement de la Morale*
 CLAS. de leur avoir attribué) & de dire, comme a fait cet Auteur, *que, selon*
 N°. VII. *les Calvinistes le privilege des vrais Chrétiens est, de pouvoir commettre*
des adulteres & des homicides, contre leur conscience, à dessein & de
propos délibéré, sans cesser d'être agréables à Dieu, & d'être chéris de lui
comme ses enfants. Il est clair que le premier pourroit faire croire que
 ces crimes sont permis aux fideles; mais il est encore plus clair que
 le dernier ne dit point cela, & qu'il marque seulement, que ces crimes,
 demeurant crimes, n'ont pas le pouvoir, quelque énormes qu'ils
 soient, de faire déchoir les fideles qui les commettent, de l'état de la
 Justification & de la grace de l'adoption.

C'est ce qu'on avoit déjà expliqué en un autre endroit dont ce
 Ministre auroit pu aussi-bien abuser que de celui-ci; mais qu'il ne
 faut que lire pour renverser encore sa calomnie. C'est dans le livre
 troisieme chap. 3. où, après avoir rapporté un passage des Députés
 d'Angleterre au Synode de Dordrecht, on y fait cette réflexion.

„ Nous voyons donc à quoi se réduit l'effroi qu'ils sembloient d'abord
 „ avoir voulu donner aux vrais fideles qui tombent en de grands péchés,
 „ en leur représentant, qu'ils encourent par-là l'indignation de Dieu,
 „ & qu'ils contractent un engagement à la damnation, *reatum damna-*
 „ *bilem.* Ils donnent bon ordre ensuite qu'ils n'en soient pas troublés;
 „ & qu'ils ne s'en tiennent pas moins assurés du Paradis. Ils leur font
 „ entendre que tout cela ne regarde que ce que ces crimes méritent
 „ d'eux-mêmes, & ce qui leur arriveroit si Dieu avoit résolu de les
 „ traiter à la rigueur: mais qu'ils sont certains du contraire, & qu'ainsi;
 „ ils n'ont rien à craindre: qu'il leur suffit de s'être une fois assurés
 „ de leur Justification, pour avoir une entiere certitude, que Dieu ne
 „ les traitera point selon que le méritent leurs mauvaises œuvres, &
 „ qu'ainsi, quelques péchés qu'ils commettent, adultere, inceste, homi-
 „ cide, idolâtrie, ils ne leur feront point perdre la grace de Dieu, ni
 „ déchoir de l'état de la Justification & de l'adoption; non qu'ils ne
 „ méritent d'en déchoir, mais parce que la miséricorde de Dieu; l'inter-
 „ cession de *Jesus Christ* & l'opération du S. Esprit empêchent que ces
 „ crimes n'aient leur effet naturel dans l'ame des vrais fideles, qui est
 „ d'en chasser l'Esprit de Dieu, & de la remettre sous la puissance du
 „ Démon. Qu'ainsi, ce que l'Ecriture dit généralement, que ceux qui
 „ commettent ces œuvres d'iniquité sont enfants du diable, se doit enten-
 „ dre de tous les hommes, à l'exception des justifiés, dont le privilege
 „ particulier est, de les pouvoir commettre, sans cesser d'être enfants

„ de Dieu par la grace de l'adoption & le don de la charité , qui III.
 „ demeurent en eux en quelques désordres qu'ils tombent ”. CLAS.

Voilà quel est le privilege que l'on a dit que les Calvinistes attribuent N°. VII.
 à leurs fideles. Ce n'est pas de pouvoir commettre des crimes sans
 offenser Dieu ; mais c'est de les commettre en offensant Dieu très-griève-
 ment , sans cesser pour cela d'être Justes & enfants de Dieu. Ce Ministre
 peut dire , tant qu'il lui plaira , qu'il y auroit de l'impiété dans le pre-
 mier ; mais qu'il n'y en a point dans le second. On ne s'en étonnera
 point , c'est une suite de l'aveuglement que lui cause une longue &
 ancienne préoccupation dans son hérésie. Mais c'en est le comble de
 s'imaginer , que tout le monde doit être en cela de son avis , au lieu
 qu'on peut assurer qu'il y en aura peu , dans son parti même , qui n'aient
 en horreur ce qu'il ose débiter pour *très-innocent* & *très-véritable*.



LIVRE IV.

Replique aux deux derniers points du Livre de M. Bruguier, qui sont de la persévérance finale & de l'assurance du salut.

Après avoir satisfait, avec une juste étendue, à tout ce qui regarde le premier point du Livre de M. Bruguier, qui est, de *l'inamissibilité de la justice*, il ne pourra pas trouver mauvais que nous soyons plus courts sur les deux autres, qui sont de *la persévérance finale & de l'assurance du salut*. Nous nous garderons bien néanmoins de l'imiter, dans la manière de répondre sommairement, qui ne tend par-tout qu'à déguiser & obscurcir la vérité par des abrégés infidèles. Mais ce qui nous donnera moyen de n'être pas longs, en la remettant dans tout son jour & toute sa force, c'est que nous n'aurons le plus souvent, qu'à renvoyer au Livre que ce Ministre s'est vainement efforcé de réfuter, rien n'étant plus capable de faire voir la foiblesse de ses réponses, que la lecture des endroits mêmes auxquels il tâche de répondre.

CHAPITRE PREMIER.

Replique à la Réponse du sieur Bruguier au sixieme Livre.

Tout ce qu'on a fait dans ce Livre sixieme, a été de combattre par l'Ecriture cette erreur des Calvinistes, *que tous ceux qui ont été une fois justifiés par la foi en Jesus Christ, se sauvent infailliblement.*

On l'a fait par des passages si formels de l'Ancien & du Nouveau Testament, qu'il ne faut que les lire avec un peu de bonne foi pour être convaincu, qu'il n'y eut jamais rien de plus contraire à la parole de Dieu, que cette hérésie des Prétendus Réformés.

Car que peut-on desirer de plus exprès contre ce dogme pernicieux, que cet oracle du S. Esprit qui nous assure en trois chapitres différents du Prophete Ezechiel : *Que si le Juste se détourne de sa justice & se laisse aller à l'iniquité, il mourra dans son péché, & Dieu ne se souviendra plus de toutes les bonnes œuvres qu'il avoit faites étant Juste.*

Rien

Rien est-il plus capable de nous ôter cette fausse confiance, qu'ayant III.
été une fois justifiés, il n'est pas possible que nous ne soyons sauvés, que CLAS :
ce que Jesus Christ nous représente dans la parabole des semences, en N. V.
parlant de la troisième sorte d'appelés? Car il ne dit point de ceux-là
comme des seconds, que leur foi n'a point de racine; il ne dit point
que cette foi se sèche: il suppose au contraire, qu'elle a suffisamment
de terre pour prendre racine; qu'elle la prend en effet, & qu'elle croît
comme le grain bien semé a coutume de croître; mais qu'étant étouffée
par les épines qu'on a laissé croître en même temps, elle ne produit
point de fruit qui parvienne jusqu'à la maturité, comme le porte le texte
grec: ce qui fait voir qu'il s'agit d'une foi qui auroit opéré le salut, si
on l'avoit conservée, & qu'on ne l'eût point laissé étouffer par les inquié-
tudes, par les biens & par les plaisirs de cette vie, comme dit S. Luc.

Qui peut encore résister à ces deux passages de S. Paul dans l'Épître aux Hebr. VI. 9.
Hébreux; qui nous montrent si clairement, qu'il y en a qui tombent dans X. 26. 27.
l'apostasie & qui ne s'en relevent point, qui avoient néanmoins été illuminés,
qui avoient goûté le don du ciel, qui avoient été rendus participants du S.
Esprit, qui avoient goûté la bonne parole de Dieu & les grandeurs du
siècle à venir, & qui avoient été sanctifiés par le sang de l'Alliance?

Et enfin, que peut-on opposer à Saint Pierre, qui nous assure de la 2. Petr. II.
même sorte, qu'il y en a qui, après s'être tirés des corruptions du monde, 20. 21. 22.
par la connoissance de Jesus Christ Notre Seigneur & Notre Sauveur,
se laissent vaincre en s'y engageant de nouveau, & dont le dernier
état est pire que le premier, parce qu'il leur eût été meilleur de n'avoir
point connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après
l'avoir connue?

Mais quelque clairs & exprès que soient ces passages de l'Écriture, on ne
s'est pas contenté de les rapporter, & d'en faire voir l'opposition au dog-
me des Calvinistes. On a examiné avec soin toutes les fausses subtilités
que leurs Théologiens ont inventées pour les éluder, & on a montré
évidemment, que ce n'étoient que de pures chicaneries, indignes de Chré-
tiens qui auroient le moindre respect pour la parole de Dieu.

Si ce que je dis est véritable, tous les Prétendus Réformés sont obli-
gés de regarder leurs Ministres comme des guides aveugles, qui ne les
peuvent conduire qu'au précipice; puisqu'au lieu de ne leur enseigner,
comme ils leur avoit promis, que ce que Dieu nous enseigne dans l'É-
criture, il se trouveroit que ce ne sont que de manifestes corrupteurs
de l'Écriture. Or pour s'assurer si cela est ainsi, ils n'ont qu'à lire ce vi.
livre du *Renversement de la Morale*, & le conférer avec les Réponses
de M. Bruguiar. Et on veut bien passer pour tout-à-fait téméraire, s'ils

III. ne reconnoissent eux-mêmes la vérité de ce que l'on vient d'avancer, & s'ils ne sont forcés d'avouer, que ce Ministre ne fait autre chose dans sa
 CLAS. N°. VII. *Réponse Sommaire*, que de répéter bassement les mêmes chicaneries de ses confreres, qu'on a pleinement réfutées dans ce sixieme livre, sans dire un seul mot qui puisse affoiblir la réfutation qu'on en a faite. Et cela étant, quelque raillerie que fasse le pauvre M. Bruguier, d'un avis qu'on leur a donné pour leur salut, en l'appellant une *Conclusion de Prédicateur*, on ne craint point de le répéter ici, parce que sa Réponse l'a rendu encore plus fort & plus convainquant.

Renvers. de
 la Morale.
 liv. 6. ch. 4.
 pag. 418.

“ C'est donc à vous, mes freres, à prendre parti. Vos Ministres vous assurent, que quoique vous fassiez ces choses, & de pires encore, vous ne laisserez pas de demeurer enfans de Dieu; que la justice de Christ ne laissera pas pour cela de vous être imputée; qu'elle ne laissera pas de vous délivrer de la mort, & de vous faire vivre de cette vie spirituelle & divine, que le S. Esprit communique à tous ceux à qui il est donné par Jesus Christ. Mais Dieu vous assure du contraire par son Prophete. Il vous déclare que vous avez beau vous flatter de votre justice passée, que quand elle seroit aussi véritable que vous vous l'imaginez, Dieu ne s'en souviendra plus du moment que vous aurez péché, & que vous aurez violé sa loi par quelqu'un de ces crimes, dont le Prophete fait le dénombrement. Que vous ne pourrez plus trouver la vie de votre ame dans votre justice passée, & que vous mourrez dans votre péché. Hésitez-vous à croire plutôt Dieu & son Prophete, que Calvin & ses Disciples? Mais si vous êtes convaincus de leur horrible égarement en ce point, comme il est impossible que vous ne le soyez; si vous avez tant soit peu de bonne foi, pourrez-vous y demeurer attachés, & suivre dans la voie du ciel de si mauvais guides, sans prononcer contre vous-mêmes votre propre condamnation? Car ce n'est point ici une chose de peu d'importance. Ils se vantent eux-mêmes, que c'est un des principaux chefs de leur réformation; & si vous les en croyez, c'est en vous enseignant cette impiété, qu'ils ont réformé vos Eglises des erreurs du Papisme. Serez-vous donc si ennemis de vous-mêmes, que de confier vos ames à des conducteurs si aveugles? Ne reconnoîtrez-vous point l'esprit de Satan, dans une religion qui mene au libertinage, sous prétexte de foi & d'humilité? Et si vous l'y reconnoissez, demeurerez-vous un moment dans cette funeste école? On ne peut plus au moins vous y retenir par cette couleur, qui a perdu tant de personnes simples, qu'on ne vous y enseigne que la pure parole de Dieu. Vous voyez le contraire de vos propres yeux. Rien ne peut être plus opposé à ce que le S. Esprit enseigne par un Prophete, & par les Apôtres, sur un des points les

plus importants de la Morale de Jesus Christ, que ce qu'ont enseigné vos Réformateurs, & ce qui a été décidé comme un point de votre foi, par le Synode général des Eglises Calviniennes, qui se disent Réformées. Vous avez vu combien leurs défaites sont pitoyables : que ce ne sont qu'autant de preuves de leur mauvaise foi & de leur entêtement. Fuyez donc cette Babylone, si vous aimez véritablement votre salut, & retournez à votre véritable Mere qui est l'Eglise Catholique, du sein de laquelle ces séducteurs vous ont arrachés par la promesse de réformer ce qu'ils n'ont fait que corrompre".

III.
CLAS.
Nº. VII.

CHAPITRE II

Examen de la Réponse au premier Chapitre du septieme livre, où il est parlé de la nécessité du Baptême.

C'Est une chose digne de remarque, que ce Ministre reproche d'abord à son adversaire, de s'être égaré dans une dispute fort éloignée de son sujet, pour avoir parlé de la nécessité du Baptême, dans le premier chapitre du septieme livre. Car cela étant, le dessein qu'il avoit d'abréger, le pouvoit dispenser de rien dire sur cette matiere; & cependant, de 176 pages que contient son livre, il en emploie 21, c'est-à-dire, près de la huitieme partie à réfuter ce qu'il prétend être inutile à la matiere dont il s'agit. D'où il paroît que ce n'est que par impuissance de rien dire, qui eût quelque vraisemblance, qu'il a été si court, dans la réfutation de tout le reste du livre; puisqu'il ne s'est si fort étendu sur une question, dont il pouvoit ne point parler, que parce qu'étant plus commune parmi les Controversistes, il a trouvé plus de choses à en dire, quoique tout ce qu'il en dit, soit sans lumiere & sans jugement.

Car il n'a pas seulement proposé avec sincérité de quoi il s'agit. On l'apprendra par ces paroles qui font voir ce que l'on a prétendu prouver dans ce livre 7, du *Renversement de la Morale*.

„Si ceux d'entre les Calvinistes qui vivent sur la foi de leurs Ministres, savoient quel est sur ce sujet la témérité de leurs nouveaux Docteurs, je ne doute point qu'ils n'en eussent horreur. Car il faut être bien hardi pour hazarder le salut d'un pauvre enfant, qui ne se peut aider soi-même, en le laissant mourir sans le baptiser, sur les imaginations de Calvin & de Beze, qui d'une part se sont mis dans l'esprit, que le Bap-

Renvers. de
la Morale.
pag. 456.

III. tème n'étoit pas nécessaire aux enfants pour être sauvés, & qui ont pré-
 CLAS. tendu de l'autre, qu'il ne pouvoit être légitimement administré que par
 N°. VII. un Pasteur, ni ailleurs, que dans l'Assemblée des fideles. Il leur a plu
 de laisser plutôt mourir leurs enfants sans Baptême, que de le leur ad-
 ministrer sans ces deux conditions; quoique, non seulement ils n'en
 puissent établir la nécessité par l'Ecriture, mais que l'on puisse même faire
 voir par l'Ecriture, qu'elles ne sont point essentielles. Car ne mettant
 point les Diacres au nombre des Pasteurs qui aient droit de baptiser,
 que peuvent-ils répondre à l'exemple de l'Eunuque baptisé par S. Phi-
 lippe, qu'ils ne sauroient prouver par l'Ecriture avoir été autre que Dia-
 cre; & qui bien loin d'attendre un jour d'Assemblée, le baptisa dans le
 chemin, à la première eau qu'ils rencontrèrent?"

On n'a point eu d'autre dessein en cet endroit, que de faire sentir
 aux Prétendus Réformés, combien est grande la témérité de leurs Mi-
 nistres, en laissant si facilement mourir leurs enfants sans Baptême. Et
 on y fait consister cette témérité en deux choses.

La première est, qu'en quelque danger de mort que soit un enfant,
 ils ne veulent pas qu'il soit baptisé par un autre que par un Ministre, ni
 ailleurs que dans le lieu & le jour de leurs Assemblées.

La seconde, en ce qu'ils fondent cela sur cette opinion de leurs pre-
 miers Réformateurs, que les enfants des fideles qui meurent sans Baptême
 ne laissent pas d'être sauvés.

M. Bruguier ne nie aucune de ces deux choses. Mais il dit sur la pre-
 mière, qu'ils ont raison de ne pas souffrir qu'aucune autre personne
 qu'un Ministre baptise les enfants, en quelque danger qu'ils se trouvent;
 dont il n'apporte point d'autre preuve, sinon que les Evêques qui étoient
 dans l'erreur de S. Cyprien, ne voulant pas que le Baptême administré
 par un hérétique fût bon; n'auroient eu garde d'approuver le Baptême ad-
 ministré par un Laïque.

Mais qui ne voit la faiblesse de cet argument? Car de quelle consi-
 dération peut être l'autorité d'un homme qui se trompe? Or ces Evêques se
 trompoient en rejetant le Baptême conféré par des hérétiques, comme
 M. Bruguier le reconnoît lui-même en la page 112. Que peut-on donc
 conclure de-là contre le Baptême conféré par un Laïque, quand ils l'au-
 roient rejeté par suite de leur erreur? Et néanmoins, il ne s'ensuit
 pas que S. Cyprien & les autres Prélats qui étoient de son avis, eussent
 improuvé le Baptême qu'un Catholique non Prêtre auroit donné à un
 enfant prêt de mourir. Car toutes leurs raisons n'alloient qu'à prouver
 que ceux qui étoient hors l'Eglise, ne pouvoient administrer valablement
 aucun des mystères de l'Eglise; d'où ils n'auroient pu rien conclure con-

tre des Laïques de l'Eglise Catholique, qui eussent baptisé des enfants III
 dans une extrême nécessité, pour ne les pas laisser mourir sans Baptême. C L A S.
 Et ainsi leur erreur ne détruisoit point ce que Tertullien, pour qui ils N°. VII
 avoient beaucoup de vénération, leur avoit appris; que quoique le droit
 de baptiser appartienne proprement au Souverain Prêtre qui est l'Evêque, Tertull. de Bapt. c. 17.
 & sous son autorité aux Prêtres & aux Diacres, les Laïques néanmoins,
 le peuvent faire dans la nécessité: *Tunc enim*, dit cet Auteur, *constan-*
tia succurrentis excipitur, cum urget circumstantia periclitantis.

La maniere dont il répond à l'exemple de S. Philippe Diacre, est une
 belle preuve de la liberté qu'ils se donnent de se jouer de l'Ecriture.
 Nous voyons au sixieme chapitre des Actes, l'élection des sept Diacres,
 entre lesquels sont S. Etienne & S. Philippe. On ne sauroit douter que
 S. Etienne n'ait annoncé aux Juifs la foi de Jesus Christ, puisque l'Ecri-
 ture remarque que les Juifs ne pouvoient résister à la sagesse, & à l'es-
 prit qui parloit en lui. Et ayant été aussi-tôt martyrisé, il est dit dans le
 huitieme chapitre, que S. Philippe, qui étoit un de ces sept Diacres, s'en
 alla en Samarie, où il baptisa beaucoup de personnes qu'il avoit con-
 verties à la foi de Jesus Christ. Toute l'Antiquité a été persuadée par
 ces exemples, qu'au défaut des Evêques & des Prêtres, les Diacres
 pouvoient prêcher & baptiser.

Mais parce qu'il a plu à Calvin d'ôter le pouvoir de baptiser aux Dia-
 cres aussi-bien qu'aux Laïques, il plaît aux Ministres de suppléer par leurs
 songes, à ce qu'ils ne sauroient trouver dans l'Ecriture, en feignant que
 S. Philippe, qu'elle nous représente comme ne venant que d'être créé Dia-
 cre, n'étoit plus Diacre lorsque S. Etienne mourut, & que les Apôtres
 lui avoient de nouveau imposé les mains pour le faire Prêtre ou Evêque,
 sans qu'ils pussent trouver, je ne dis pas seulement dans l'Ecriture, mais
 dans toute l'Antiquité le moindre témoignage pour appuyer cette rêverie.
 Mais à faute de cela, ce Ministre prétend l'autoriser par ce sophisme;
que Philippe prêchoit & baptisoit; donc il n'étoit plus Diacre, mais Prêtre
& Evêque. C'est-à-dire, qu'il lui plaît de supposer ce qui est en ques-
 tion; qui est, qu'il n'y a que les Prêtres & les Evêques qui puissent
 prêcher & baptiser; au lieu que l'Eglise dans tous les temps, a raisonné
 tout au contraire, en jugeant que les Diacres pouvoient catéchiser &
 baptiser, parce que S. Philippe l'a fait en un temps, où selon ce qui paroît
 par l'Ecriture, on n'a aucune raison de dire, qu'il fût autre chose que
 Diacre.

La citation de Vasquez, qu'il joint à son paralogisme, est encore plus
 merveilleuse. Il prend avantage de ce que cet Auteur dit, *que Philippe*
avoit été envoyé pour prêcher & pour baptiser. Mais est-ce pour en con-

III. clure qu'il n'étoit plus Diacre, mais Prêtre ou Evêque? C'est au contraire, pour prouver qu'à faute de Prêtres, les Diacres peuvent être envoyés pour prêcher & pour baptiser. *Philippus igitur ex generali Apostolorum concessione missus fuit ad predicandum & baptisandum, sicut reverendissimus Diaconis hoc munus imponi potest ab Episcopis propter inopiam Sacerdotum qui id præstare non possunt.*

C. I. A. 8.
N°. VII.
Valquez In
3. Part.
Dilp. 147.
n. 26.

Un autre point de la discipline des Ministres, rend encore leur témérité plus insupportable. En quelque danger de mort que soit un enfant, ils ne veulent point que dans les pays où ils ont l'exercice libre & public de leur religion, on le puisse baptiser qu'aux jours & aux lieux ordinaires de leurs Assemblées. De sorte que si un enfant naît à Paris le Dimanche au soir, ils le laisseront mourir sans Baptême, s'il ne peut pas vivre jusques au jeudi. C'est ce qu'ils ont ordonné dans le livre de leur discipline, chapitre xi. art. 6. *On ne fera, disent-ils, aucun Baptême, sinon ès Assemblées Ecclésiastiques, où il y a Eglise publiquement dressée.* Et quoi-qu'il paroisse par leurs Synodes, que ce règlement ait fait de la peine à ceux de leur parti, ils l'ont toujours confirmé aux regard des lieux où ils ont leurs prêches réglés. Dans leur Synode National de Poitiers, l'an 1560. Art. 28. *S'il est loisible d'administrer le Baptême extraordinairement, quand il y a apparence que l'enfant ne puisse vivre que pour un peu de temps?* Réponse. *Es lieux où il y a prédication ordinaire, on doit garder l'ordre accoutumé: c'est à-dire! ce qui est prescrit par leur discipline, qui ne veut pas, qu'on puisse administrer aucun Baptême qu'aux Assemblées Ecclésiastiques.*

Au Synode National de Vitré 1583. art. 19, sur la plainte de plusieurs Gentilshommes, qu'aux lieux où il n'y a qu'un prêche la Semaine, les Ministres refusoient d'aller faire le prêche & baptiser les enfants qui naissoient sur la semaine sinon ès jours ordinaires, toute leur condescendance n'alla qu'à ordonner un jour au milieu de la semaine pour faire des Assemblées extraordinaires, & pourvoir aux nécessités qui peuvent survenir, demeurant toujours fermes à ne baptiser leurs enfants en quelque danger de mort qu'ils se trouvent, sinon aux lieux & aux jours de leurs Assemblées. Ce qu'ils confirmèrent encore au Synode de Saumur de l'an 1596. art. 12. en ces termes. *Es Eglises qui ont exercice public, on ne baptisera qu'aux heures & lieux ordinaires.*

Toute la difficulté parmi eux a été de déterminer, s'il ne falloit baptiser qu'après la prédication, ou si on le pouvoit faire auparavant; comme encore si on le peut en certains jours, où ils ont des prières publiques & ordinaires sans prédication? Et c'est sur quoi ils ont témoigné une étrange inconstance; parce qu'ils n'agissent que par fantaisie, sans

principes , ni de l'Ecriture , ni de la Tradition. Car dans le Synode de S. Maixant de l'an 1609. ils se proposèrent cette question. *S'il est licite en cas de maladie pressante , l'enfant étant en évident péril de mort , de baptiser es jours de prêches ordinaires devant que le prêche soit commencé ; & si on peut administrer le Baptême aux prieres publiques & ordinaires qui se font sans prédication ?* Et ils répondirent : *que les Pasteurs le pourrout faire sur l'attestation que le Consistoire ou quelques Anciens rendront de la maladie de l'enfant.* Ce qu'ils accorderent encore dans le Synode National de Privas , de l'année 1612 , ayant ordonné qu'on ne changeroit rien dans cet article , fors , disent-ils , *en la clause , qui spécifie que cela est licite en évident péril de mort , & qui demande témoignage du Consistoire ou de quelques Anciens , pour ce qu'il semble que cette clause donne quelque ouverture à la nécessité du Baptême.*

Mais ils se raviserent au Synode National de Tonneins de l'année 1614 , où cassant ce qui avoit été fait aux deux précédents de S. Maixant & de Privas , ils ordonnerent : *Qu'on se tiendroît à l'ordre pratiqué devant le Synode de S. Maixant , & qu'il ne seroit loisible de baptiser sans prédication précédente ou immédiatement suivante.*

Il semble donc qu'ils en devoient demeurer là , & finir par cette décision leurs variations & leur inconstance. Mais rien ne découvre mieux que ce n'est point l'esprit de vérité qui les conduit dans leurs Synodes , que d'apprendre d'eux - mêmes qu'après avoir si solennellement arrêté , *qu'il n'étoit loisible de baptiser sans prédication précédente ou immédiatement suivante* , ils déterminèrent le contraire dans le Synode de Castres , de l'an 1626 , ayant , disent-ils , *reconnu après une longue consultation que la parole nécessaire en la célébration du Sacrement est suffisamment contenue dans la liturgie de leurs Eglises ; & qu'ainsi , contre ce qu'ils avoient cru douze ans auparavant , il étoit loisible d'administrer le Baptême sans prédication précédente ou immédiatement suivante , pourvu que ce fût es jours des prieres publiques & ordinaires.*

Mais il faut remarquer que parmi tous ces changements touchant la nécessité de la prédication avant ou après le Baptême , ils sont toujours demeurés fermes à vouloir , que dans les pays où ils ont l'exercice libre & public de leur religion , ou selon les termes de leur Discipline , *où il y a Eglise publiquement dressée , on ne fasse aucun Baptême sinon es jours & es lieux des assemblées Ecclésiastiques : comme le jeudi & le Dimanche , à Charenton.* De sorte qu'ils aiment mieux que leurs enfants meurent sans Baptême , que de souffrir qu'on les baptise en d'autres lieux & en d'autres jours.

Que répond à cela M. Brugnier. Il dit , *que ce n'est que par un réglé.* R. S. p. 106.

III. *ment d'ordre ou de discipline qu'ils ont ordonné, qu'on n'administrât le Baptême qu'aux Assemblées publiques; mais qu'ils ne croient pas que cela soit*
CLAS.
N. VII. *essentiel.* Et c'est cela même qui rend leur témérité plus criminelle. Car, s'ils croyoient que cela fût essentiel, ce seroit à la vérité une grande erreur que de le croire; mais supposé cette erreur, on ne trouveroit point étrange qu'ils ne baptisassent point leurs enfants sans une condition, dont le défaut rendroit le Baptême nul. Mais qu'ils s'opiniâtrent à les laisser mourir sans Baptême, plutôt que de ne pas observer une chose qu'ils reconnoissent eux-mêmes n'y être pas essentielle, c'est ce qui fait que leur cruauté envers leurs propres enfants est absolument inexcusable, & les rend coupables d'autant d'homicides spirituels, qu'il y en a qui sont privés de la vie éternelle, & exclus du Royaume de Dieu; parce que pouvant leur en ouvrir l'entrée par le Sacrement de la régénération, ils ont mieux aimé leur refuser ce remède salutaire, que de se départir d'un règlement de discipline, qui n'a aucun fondement dans l'Ecriture, & qui est manifestement contraire à ce qui nous y est rapporté du Baptême de S. Paul, & de l'Eunuque d'Éthiopie; ce dernier sur-tout ayant été baptisé dans un chemin, où il est bien clair qu'il n'y avoit aucune Assemblée de fideles.

Je fais bien qu'ils s'imaginent s'être bien justifiés de ce reproche, en soutenant que leurs enfants n'ont point besoin du Baptême pour être sauvés; & cela sur la foi de Calvin, qui prétend que les enfants des fideles sont sanctifiés dès le ventre de leur mere, en vertu de l'Alliance que Dieu a faite avec leurs Peres. Mais c'est sur cela même qu'on a supplié les Prétendus Réformés, de considérer quelle est leur imprudence & leur inhumanité envers leurs enfants, lorsque, sur une opinion si mal fondée, ils hasardent le salut de ceux qu'ils ont mis au monde, en les laissant souvent mourir sans Baptême.

C'est à quoi M. Bruguier avoit à répondre. Voyons donc s'il y a bien réussi.

On avoit montré que le passage de S. Paul qui dit, *que les enfants des fideles sont saints*, ne prouve point qu'ils n'aient pas besoin du Baptême pour être sauvés, parce que la sainteté dont parle l'Apôtre en ce lieu, par la propre confession de Drelincourt, n'est point la vraie sainteté qui vient de l'infusion de la grâce, dont il est dit dans l'Apocalypse, *[que celui qui est saint se sanctifie encore]*; mais une sainteté du genre de celle qui faisoit appeller *saints*, dans l'ancienne Alliance, tous les premiers nés des hommes & des bêtes, tous les Ministres du Tabernacle, & le Tabernacle même, & tous les vaisseaux qui y servoient. D'où l'on a conclu que Calvin a manifestement abusé de la parole de Dieu, lorsqu'il a prouvé

Drelincourt
dans ses Dia-
logues con-
tre les Mis-
sionnaires,
Dial. p. 83.
& suiv.

prouvé par ce passage de S. Paul, qu'avant même que les enfants des fideles fussent baptisés, ils étoient sanctifiés par grace supernaturelle. Car répondant à Servet, qui ne vouloit pas qu'on baptisât les enfants, par la raison, que le Baptême qui est spirituel, n'a pas son temps opportun jusques à ce que l'homme soit renouvelé; il prétend faire voir que cela ne doit pas empêcher que l'on ne baptise les petits enfants; parce, dit il, que Saint Paul témoigne, 1. Cor. 15. 45. combien que les enfants des fideles soient de nature en même perdition que les autres, que toutefois ils sont sanctifiés par grace supernaturelle. Et c'est par-là qu'il a cru avoir bien prouvé dans la fin du chapitre précédent, que c'est une fantaisie qu'on doit arracher de l'esprit des hommes, que les enfants soient forclos du Royaume du Paradis s'ils n'ont reçu le Baptême. Car toute la raison qu'il en apporte est, qu'on fait grand tort & injure à la vérité de Dieu, si on ne s'y repose du tout, tellement que de soi, elle ait pleine & entiere vertu de sauver. Le Sacrement est puis après ajouté comme un sceau, non pas pour donner vertu à la promesse, comme si elle étoit débile de soi, mais seulement pour la ratifier envers nous, afin que nous la tenions tant plus certaine. De-là il s'ensuit, que les petits enfants engendrés des Chrétiens ne sont baptisés pour commencer d'être enfants de Dieu, comme si auparavant ils ne lui eussent en rien appartenu, & eussent été étrangères de l'Eglise, mais plutôt afin que par ce signe solennel, il soit déclaré qu'on les reçoit en l'Eglise, comme étant déjà du corps d'icelle.

III.

C L A S.
N°. VII.Calv. Inst.
l. 4. ch. 16.
n. 13.Calv. Inst.
liv. 3. chap.
4. n. 28.

Ainsi selon Calvin, leurs enfants peuvent être déjà sauvés, quoiqu'ils meurent sans Baptême, parce qu'il faut se reposer du tout pour leur salut, sur la vérité de la promesse de Dieu, & non sur le Baptême qui n'est qu'un sceau qu'on ajoute après; & que cette promesse d'où dépend uniquement le salut des enfants est, qu'ils ne commencent point par le Baptême à être enfants de Dieu, mais qu'ils le sont auparavant: ce qui n'est fondé que sur ce que S. Paul dit, 1. Cor. 7. 45. que les enfants des fideles sont saints, c'est-à-dire, comme l'explique Calvin, sanctifiés par une grace supernaturelle, ce qu'ils ont jugé si certain dès le commencement de leur réformation, que dans la forme d'administrer le Baptême, ils font dire à S. Paul, 1. Cor. 7. que Dieu sanctifie leurs enfants dès le ventre de leurs meres. Et par conséquent c'est sur ce passage de S. Paul expliqué en cette maniere, qu'ils ont eu la hardiesse de hazarder le salut de plusieurs de leurs enfants, en les laissant mourir sans Baptême.

Demandez maintenant à M. Bruguiier, & aux autres Ministres de ce temps, ce qu'ils croient de cette interprétation de Calvin; & ils vous répondront qu'elle est fausse, & que ce n'est point là ce qu'à voulu dire S. Paul. Car il est clair, dit M. Bruguiier après Drelincourt, que l'Apôtre

II. *ne parle pas d'une sainteté intérieure & spirituelle, mais d'une sainteté d'Alliance ou extérieure, opposant les enfants des Chrétiens à ceux des Payens*
C. L. A. S.
N°. VII. *estimés immondes comme étant hors de l'Alliance.*

Et c'est pourquoi ayant honte de l'erreur de leurs premiers Réformateurs, qui ont dressé leurs prières Ecclésiastiques, ils les ont réformées, & dans les nouvelles éditions qu'ils en font depuis trente ou quarante ans, au lieu de ces mots dans la forme d'administrer le Baptême, *Saint Paul dit, que Dieu sanctifie nos enfants dès le ventre de la mere*, ce qui revenoit à ce que Calvin avoit dit, qu'ils étoient sanctifiés par une grace surnaturelle, de sorte comme dit le même Calvin, *qu'ils ne commencent point par le Baptême à être enfants de Dieu, l'étant auparavant*, ils ont mis simplement, *que S. Paul dit que les enfants des fideles sont Saints*, ce qu'il leur plaît aujourd'hui de n'entendre plus *que d'une sainteté extérieure & légale*; d'où certainement on ne sauroit conclure que le Baptême ne leur soit pas nécessaire, puisqu'il est bien certain qu'une sainteté extérieure du genre de celle, comme dit Drelincourt, *qui faisoit appeler saints dans l'ancienne Alliance tous les premiers nés des hommes & des bêtes, tous les Ministres du Tabernacle, & le Tabernacle même, & tous les vaisseaux qui y servoient*, ne donne pas droit de dire, qu'ils ont commencé dès le ventre de leur mere à être enfants de Dieu, en la maniere qu'il le faut être pour avoir part au salut.

Et c'est ici où je conjure les Prétendus Réformés d'ouvrir les yeux. Ils ne se sont portés à hazarder le salut de leurs enfants, en les laissant mourir sans Baptême, lors même qu'il auroit été facile de les baptiser, que parce que les Auteurs de leur réformation leur ont persuadé que le Baptême n'étoit point nécessaire aux enfants pour être sauvés, en déclarant eux-mêmes que cette doctrine étoit fondée sur ce que S. Paul dit, 1. Corinth. 7. 45. *Que les enfants des fideles sont saints*, c'est-à-dire, selon la glose qu'ils ont donnée à ces paroles de l'Apôtre, *qu'ils sont sanctifiés dès le ventre de leur mere, par une grace surnaturelle qui les rend enfants de Dieu avant que d'être baptisés, de sorte que le Baptême n'est qu'un sceau de la promesse de Dieu qui a déjà son effet en eux, pour la ratifier à notre égard afin que nous la tenions tant plus certaine*. Que doivent donc conclure les Calvinistes, s'il se trouve que ce fondement est ruineux, & que leurs Ministres ont imposé à S. Paul, en donnant à ses paroles un sens qu'elles n'ont point, sinon qu'on les a misérablement trompés, en leur donnant une fausse assurance qui a tant fait périr de leurs enfants? Or c'est ce dont ils ne sauroient plus douter, puisque leurs Ministres d'aujourd'hui le déclarent ouvertement, & que sans se mettre en peine de la défense qui leur est faite dans leurs Synodes Na-

tionnaires * de choquer la doctrine des Auteurs de la Réformation, ils soutiennent contre Calvin, que S. Paul ne dit point, *que les enfants des fideles soient sanctifiés par une grace surnaturelle*, qui les rende enfants de Dieu avant que d'être baptisés; mais qu'il ne parle que d'une *sainteté extérieure*, du genre de celle qui a fait autrefois appeler saints tous les premiers nés des hommes & des bêtes, qui certainement ne suffit pas pour être sauvé. Et il leur est si peu permis d'ignorer ce changement d'avis de leurs Docteurs, qu'ils l'ont à tout moment devant les yeux dans leurs prières publiques, où comme j'ai déjà remarqué, on se contente maintenant de faire dire à S. Paul, *que les enfants des fideles sont saints*, au lieu qu'ils lui faisoient dire autrefois, selon l'explication erronée des premiers Réformateurs, *que Dieu les sanctifie dès le ventre de leur mere*, d'où ils concluoient avec raison, qu'ils n'avoient pas besoin du Baptême pour être sauvés. Mais quelle est la patience de ces misérables abusés, ou plutôt quelle est cette espece d'enfermement, qui leur fait souffrir, que leurs conducteurs se départant du principe d'où ils tiroient cette malheureuse conclusion, ils les retiennent encore attachés à l'erreur pernicieuse, dont ils ont été contraints d'abandonner les fondements.

C H A P I T R E I I I.

Suite du même sujet de la nécessité du Baptême.

QUE doit-on attendre de gens qui renversent eux-mêmes les fondements de leur doctrine, sinon qu'ils ne seront pas plus heureux à répondre aux preuves qu'on a apportées pour en faire voir la témérité.

Rien n'est plus convainquant que ce qu'on a dit sur ce sujet dans le *Renversement de la Morale*. On y a montré par l'aveu de Vossius, un des plus savants des Calvinistes, que toute l'Antiquité a entendu du Baptême ces paroles de Jesus Christ dans le troisième chapitre de S. Jean. *Personne ne peut entrer dans le Royaume de Dieu, s'il ne renait de l'eau & de l'esprit*; & on a de plus représenté que ce sentiment de l'Eglise, sur l'interprétation des paroles de Jesus Christ, & sur la conséquence qu'on

* Synode National de Charenton de l'an 1623. art. 15. *Est enjoint à tous Pasteurs. . . de s'opposer à tous ceux qui entreprennent de choquer le sentiment de nos Docteurs, & particulièrement de ceux du Ministère; desquels il a plu à Dieu se servir, pour établir la Réformation.*

CLASSE. en tiroit pour la nécessité du Baptême, étoit si unanime, que les PÉLAGIENS mêmes, n'ont jamais osé détourner ce passage à un autre sens, quoiqu'on en tirât de si grands avantages contre leur hérésie.

C'est ce qu'on a montré en diverses manières. 1°. S. Augustin nous assure que c'est ce passage qui avoit contraint les Pélagiens d'avouer qu'il falloit baptiser les enfants, afin qu'ils ne fussent pas exclus du Royaume de Dieu.

2°. Que c'est ce qui les avoit obligés d'inventer une vie éternelle distinguée du Royaume de Dieu, afin de pouvoir soutenir que les enfants qu'ils croient n'être souillés d'aucun péché, ne laisseroient pas d'être sauvés & de posséder la vie éternelle, quoiqu'ils mourussent sans Baptême, parce que Jesus Christ n'avoit pas dit : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu Sancto non habebit salutem vel vitam aternam* ; mais qu'il avoit dit seulement : *non intrabit in regnum Dei*.

3°. Que cette vaine distinction ne les avoit pu mettre à couvert des anathèmes de l'Eglise, qui avoit condamné par-tout comme une nouvelle hérésie contraire à son ancienne foi, cette imagination Pélagienne, que les enfants non baptisés pussent posséder la vie éternelle. C'est ce qu'on a prouvé par des Conciles tenus en ce temps-là, tant en Orient qu'en Occident. Par celui de Diospolis dans la Palestine, qui obligea Pélage d'anathématiser cette proposition, qu'on l'avoit accusé de soutenir : *Infantes etiam si non baptisentur habituros vitam aternam* ; & par ceux de Carthage & de Milevis dans l'Afrique, qui condamnerent de même comme une présomption criminelle, & une doctrine pernicieuse, qui pouvoit être cause de la mort éternelle des enfants, la hardiesse que prenoient les Pélagiens, de prétendre que les enfants pussent être sauvés, sans avoir été renouvelés par les Sacrements de l'Eglise.

4°. Et c'est sur quoi on a supplié les Prétendus Réformés, de considérer s'ils pouvoient avec sûreté, embrasser sur la foi de leurs nouveaux Docteurs une opinion qui les auroit fait anathématiser, & mettre au rang des hérétiques, par toute l'Eglise du temps de S. Augustin, & si c'est une charité bien réglée envers leurs enfants, que de hazarder leur salut sur de telles rêveries.

Voilà donc maintenant ce que M. Bruguier répond à cela. Il évite comme un écueil, de parler de l'aveu des Pélagiens, qui ne pouvoit être que l'effet de la connoissance qu'ils avoient du sentiment unanime de l'Eglise sur ce sujet, qui les forçoit de reconnoître, que les enfants non baptisés, ne pouvoient entrer dans le Royaume de Dieu. Mais à quoi peut servir cette dissimulation ? Sinon à faire connoître d'une part la mauvaise foi à ceux même de son parti, & à donner de l'autre, encore plus de

force à cette preuve, puisqu'il paroît par-là qu'elle est sans réplique. III.

Il ne s'attache qu'aux Conciles qu'on a allégués, sur lesquels il a CLAS.
trouvé qu'il étoit bon de donner à son adverfaire quelques petits aver- N^o. VII.
tissemens. Ecoutons donc les petits avertissemens de ce grand Docteur : Rép. Somm.
on n'en sauroit guere voir en effet de plus petits. pag. 26.

Il dit que le Concile de la Palestine composé de 14 Evêques ; dont on a fait tant de bruit, fut si décrié pour avoir jugé orthodoxe Pelagius, qu'on fut contraint d'assembler en Afrique de nouveaux Conciles, pour condamner le jugement imprudent de celui de la Palestine, comme on peut voir dans les Annales de Baronius, qui proteste, que S. Jérôme faisant mention de cette assemblée, la nomme un pitoyable Synode. Pourquoi donc, dit-il, faire tant le fier, quand on ne produit qu'une autorité pitoyable d'un Synode si désapprouvé ?

Mais on a bien plus de sujet de dire. Pourquoi faire tant le fier, quand on ne se peut défendre que par une réponse si pitoyable ; puisque tant s'en faut que l'autorité de ce Concile, au regard du point pour lequel on l'a cité, en soit moindre parce qu'il a été désapprouvé, & que S. Jérôme l'a appelé *miserabilem Synodum*, que c'est au contraire ce qui la rend plus considérable. Car en quoi est-ce que ce Concile a été désapprouvé ? C'est par l'aveu même de ce Ministre, en ce qu'il a été trop favorable à Pélage, & trop porté à le faire passer pour orthodoxe. Il falloit donc qu'un point de doctrine enseigné par Pélage, fût bien évidemment contraire à la foi de l'Eglise, pour faire que des Juges, qui lui étoient si favorables, fussent obligés de le lui faire condamner, pour éviter de le condamner lui-même. Or c'est ce qu'ils ont fait à l'égard de cette proposition. *Infantes etiam si non baptisentur habere vitam aeternam*. Car S. Augustin nous témoigne dans le livre de *Gestis Pelagii*, que ce dogme ayant été objecté à cet hérétique avec quelques autres, il répondit qu'il ne l'avoit pas enseigné ; & *tamen*, ajouta-t-il, *ad satisfactionem sanctæ Synodi anathematizo illos qui sic tenent aut aliquando tenuerunt*. N'est-ce donc pas combattre le sens commun, que de traiter de pitoyable une preuve aussi forte que celle-là, de l'éloignement qu'a eu l'Eglise du dogme des Pélagiens, touchant le salut des enfans morts sans Baptême, embrassé en partie par les Calvinistes, rien n'étant plus convainquant pour cela, que de voir, comme on l'a représenté dans le *Renversement de la Morale*, que des Evêques d'Orient très-indulgents envers Pélage, en furent d'abord si frappés, que cet hérétique n'eut point d'autre voie pour éviter sa condamnation, que de prévenir la sentence de ses Juges, en disant lui-même anathème à cette proposition.

Ce consentement de l'Eglise ne paroît pas moins par les Conciles d'A-

III. frique, & la Réponse que M. Bruguier y fait n'est pas moins digne de
CL^AB. M. Bruguier. Elle consiste en quatre réflexions. *La première est, que ces*
N^o. VII. *deux Conciles tenus presque en même temps, l'un à Carthage, & l'autre*
à Milevis, dressèrent les mêmes Canons, d'où vient que ces Canons sont
attribués tantôt à celui de Carthage, & tantôt à celui de Milevis : d'où
il conclut, que ce n'étoit au fond qu'un même Concile, & qu'ainsi
cette foi constante de toute l'Eglise se réduit à un seul Concile particulier,
tenu en Afrique au cinquième siècle.

Voilà deux raisons merveilleuses pour faire que deux Conciles n'en soient qu'un, c'est-à-dire, pour faire qu'un & un ne soient pas deux. Deux hommes qui vivent en même temps, n'en sont pas moins deux hommes, & des Conciles tenus en différents lieux, n'en sont pas moins distincts, pour être tenus presque en même temps. C'est au contraire ce qui les distingue davantage, & leur donne plus d'autorité, parce que les mêmes Evêques n'ayant pu assister à l'un & à l'autre, c'est une plus grande marque de vérité, quand ils se trouvent unis dans les mêmes sentiments.

M. Bruguier pourra dire que ce n'est pas sur cela qu'il se fonde, pour ne faire qu'un Concile des deux que l'on a cités, & que c'est seulement sur ce qu'ils n'ont dressé que les mêmes Canons. Mais c'est aussi ce qu'un peu de connoissance de l'Antiquité l'auroit empêché de dire, puisque pour peu qu'on en soit instruit, on ne sauroit confondre comme il fait deux Conciles de Carthage ; l'un de l'an 416 sous le Pape Innocent I, qui ne fut que des Evêques de l'Afrique Proconsulaire & qui est celui dont il s'agit ; & l'autre de l'an 418, sous le Pape Zozime, qui fut universel de toute l'Afrique. Car il est vrai que les huit Canons * contre les Pélagiens qui sont ordinairement attribués au Concile de Milevis de l'an 416, se trouvent rapportés dans le Code des Canons de l'Eglise Africaine, sous les cottes 109. 110. &c., comme étant d'un Concile universel de l'Afrique, tenu à Carthage le 1 de Mai sous le 12 Consulat d'Honorius, & le 8 de Théodose, c'est-à-dire l'an 418, deux ans depuis le Concile de Carthage, qui fut tenu au même temps que celui de Milevis. Mais jamais personne ne les a attribués au Concile de Carthage de 416. Et ainsi c'est une pure rêverie de dire que le Concile de Carthage & de Milevis tenus l'un & l'autre sous Innocent I, ne doivent être regardés que comme un même Concile, parce qu'ils ont fait les mêmes

* Un fort habile homme croit avec beaucoup d'apparence, que ces Canons ont été faits premièrement en un Concile d'Afrique, tenu en automne l'an 417, sous le Pape Zozime ; & qu'ils n'ont été que confirmés, dans le Concile Universel de l'Afrique, tenu à Carthage l'année d'après.

Canons, puisqu'il est indubitable que ces huit Canons, contre les Pélagiens ne sont point de ce Concile de Carthage, & qu'il y a de grandes raisons qui font voir qu'ils ne sont pas même du Concile de Milevis, mais seulement du Concile universel de toute l'Afrique, tenu sous Zozime.

La seconde Réflexion de M. Bruguier contre ces deux Conciles est, que les Conciles Africains ont été sujets à se tromper sur le Baptême; *témoin celui du temps de S. Cyprien, qui ordonna qu'on rebaptiseroit ceux qui avoient été baptisés par les hérétiques. L'on ne peut pas donc légitimement nous alléguer l'autorité d'un tel Concile, comme une règle incontestable.*

Rép. Somm.
pag. 112.

Qui ne voit pas de foi-même l'absurdité d'une telle conséquence, ne mérite pas qu'on prenne la peine de la lui représenter. Une erreur des Evêques d'Afrique du troisième siècle, reconnue & combattue par les Evêques d'Afrique du cinquième, peut-elle porter préjudice à la pureté de la foi & de la doctrine de ces Evêques du cinquième siècle, & être alléguée pour une raison qui les doive rendre moins croyables, lorsqu'on les allègue pour témoins de la foi de l'Eglise de leur temps.

La troisième Réflexion est, *que ce Concile soit de Carthage, soit de Milevis, n'a rien de ce que l'on cite dans ses Décrets ou dans ses Canons, mais seulement dans les lettres que ces Evêques écrivirent au Pape Innocent.* Comme si les lettres Synodales & Dogmatiques des anciens Conciles, ne nous faisoient pas aussi-bien connoître la créance & la doctrine de l'ancienne Eglise, que leurs Décrets & leurs Canons. Qui ne fait même qu'il est rare que les Conciles missent dans les Canons ce qui regarde la foi, les réservant presque toujours pour le règlement de la Discipline, comme on peut voir par l'ancien Code des Canons de l'Eglise universelle, n'y ayant de tous les Conciles qui y sont recueillis que celui de Gangre, qui ait fait des Canons où il y ait des Anathèmes. Que ce Ministre soutienne donc, s'il l'ose faire, qu'on ne doit pas avoir beaucoup d'égard à ce qu'a décidé le Concile de Nicée, touchant la consubstantialité du Verbe, ni à ce qu'a dit celui de Constantinople, de la divinité du Saint Esprit, ou celui d'Ephèse de l'unité de la personne de Jesus Christ, ou celui de Calcedoine de ses deux natures, ou le VI, de ses deux volontés, parce qu'ils n'ont rien dit de tout cela dans des Canons, le dernier même de ces Conciles n'en ayant point fait.

La quatrième Réflexion est, *que ces Evêques d'Afrique avec Innocent I, soutenoient alors, que l'Eucharistie étoit nécessaire aux petits enfants aussi-bien que le Baptême, & que pour sauver leur sentiment on pourroit dire, que lorsqu'ils ont enseigné, que les enfants n'avoient point la vie éternelle sans avoir reçu le Baptême & l'Eucharistie, ils ont entendu parler de la*

III. chose signifiée & non du signe, de la grace invisible, & non de l'élé-
 CLAS. ment visible. C'est ainsi, ajoute-t-il, que l'exposent plusieurs de nos adver-
 N°. VII. saires, comme on peut voir dans Vasquez, qui soutient que S. Augustin
 & même Innocent, entendent ces paroles du sixième de S. Jean, si vous ne
 mangez la chair du Fils de l'homme, même des enfants, non qu'ils soient
 obligés, ajoute-t-il, de recevoir le Sacrement de l'Eucharistie, ou d'en
 avoir le desir, mais parce que la chose du Sacrement de l'Eucharistie, res
 Sacramenti Eucharistiæ, qui est la conjonction, ou l'incorporation avec
 Jesus Christ, leur est nécessaire.

Cette réponse est fort bonne pour expliquer les passages d'Innocent I,
 & de S. Augustin, touchant la nécessité de l'Eucharistie, & elle est ap-
 puyée de l'autorité de S. Fulgence, qui ayant été un des plus zélés &
 des plus éclairés disciples de S. Augustin, peut bien être cru dans l'ex-
 plication qu'il donne aux paroles de son Maître; & on ne peut nier au
 moins, qu'il ne fasse voir en quel sens on a pris dans l'Eglise d'Afrique,
 ce que S. Augustin avoit enseigné sur ce sujet.

Or S. Fulgence déclare, dans sa réponse à Ferrand Diacre, sur le sujet
 du Baptême d'un Ethiopien, qu'on ne doit pas conclure de ces paroles
 de Jesus Christ, *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme & ne bu-
 vez son sang, vous n'aurez point la vie en vous*, que celui qui meurt
 aussi-tôt après avoir été baptisé, avant que d'avoir pu communier,
 soit exclus du salut. Et il le prouve par un Sermon de S. Augustin même
 qu'il rapporte tout entier, & dont il conclut: *Qu'il ne faut point douter,
 que chacun des fideles ne soit fait participant du corps & du sang de J. C.,
 quand il est fait membre de Jesus Christ au Baptême; & qu'ainsi celui
 qui a été baptisé n'est point privé de la participation de ce pain & de ce
 calice, quoiqu'avant que de manger de ce pain, & de boire de ce calice,
 il sorte de ce monde étant entré par le Baptême dans l'unité du corps de
 Jesus Christ, car il n'est point privé de la participation & de la grace de
 ce Sacrement-là, (c'est-à-dire du Sacrement de l'Eucharistie) quand il
 trouve en soi ce que ce Sacrement-là signifie.*

Voilà comme on a entendu dans l'Eglise, ce que S. Augustin avoit
 dit, qu'il falloit que les enfants mangeassent le corps du Seigneur, &
 bussent son sang pour avoir en eux la vie éternelle. On ne l'a point en-
 tendu de la nécessité absolue de manger la chair de Jesus Christ dans
 le Sacrement de l'Eucharistie, puisqu'on ne trouvera jamais, que ni S.
 Augustin, ni aucun autre Pere ait dit, qu'un enfant mort aussi-tôt après
 avoir été baptisé, avant qu'on l'eût pu communier fût exclus du salut,
 mais seulement de la nécessité alternative de manger la chair de Jesus
 Christ en elle-même, ce qui se fait au Sacrement de l'Eucharistie, ou

en ce qu'elle signifie , qui est l'incorporation en Jesus Christ, ce qui se fait au Sacrement du Baptême, comme le déclare expressément Saint Fulgence. I I L.
C L A 8.
N°. VII

Mais il n'y a nulle raison en ce que prétend ce Ministre, qu'on doit expliquer de la même sorte, ce que les Peres disent : que les petits enfants ne sauroient être sauvés sans recevoir le Baptême, & qu'ils ont entendu parler de la chose signifiée & non du signe, de la grace invisible & non de l'élément visible. Car il faudroit pour cela qu'ils eussent cru, que la grace invisible du Baptême se pût conférer aux petits enfants, par un autre moyen que par le Baptême, comme il paroît par S. Fulgence qu'ils ont cru que la chose signifiée par le Sacrement de l'Eucharistie, pouvoit être conférée par un autre Sacrement ; savoir par celui du Baptême. Or c'est ce que les Ministres ne montreront jamais, & on a fait voir au contraire, qu'au temps des Pélagiens, c'étoit une chose si constante parmi tous les Chrétiens, que les enfants ne pouvoient entrer dans le Royaume des cieux que par le Baptême, & que tous ceux qui mouroient avant que d'être baptisés en étoient exclus, que ces hérétiques furent forcés de l'avouer, quelque avantage qu'on en tirât pour combattre leur hérésie ; étant pressés d'une part par l'autorité de l'Evangile, & étant de l'autre comme terracés par l'uniformité de la foi des peuples Chrétiens, qu'ils voyoient tous être sur cela dans un parfait accord. Ce sont les propres termes de S. Augustin dans sa lettre 105. *Ut hoc solum de parvulis dicam, quod ipsi quoque auctoritate evangelica terri- ti, vel potius Christianorum populorum concordissima fidei conspiratione perfracti sine ulla excusatione concedunt, quod nullus parvulus, nisi renatus ex aqua & Spiritu Sancto, intrat in regnum cælorum.*

Il y a cent autres passages semblables dans Saint Augustin, qu'on ne peut éluder en aucune sorte par la glose de ce Ministre. Mais il n'y en a point de plus convainquant, que ce qu'on a rapporté d'un de ses Sermons ; où il dit, qu'une sainte femme, qui étoit inconsolable de ce qu'elle ne verroit point son fils dans le ciel, parce qu'il étoit mort avant que d'être baptisé, obtint par l'intercession de S. Etienne, la résurrection de son enfant, pour autant de temps seulement qu'il en fallut pour lui faire recevoir le Baptême.

Car comme on ne sauroit dire sans impiété, que Dieu puisse confirmer des erreurs par un aussi grand miracle que la résurrection d'un mort, il faut s'aveugler volontairement pour ne pas voir que ce que croyoit cette femme avec toute l'Eglise Catholique de ce temps-là, qu'il n'y avoit point de salut pour les enfants des personnes les plus pieuses, s'ils ne recevoient point le Baptême, étoit une vérité & non pas une erreur,

III. puisque Dieu auroit confirmé cette femme dans l'erreur en redonnant
 C L A & la vie à son fils afin qu'il pût être baptisé, s'il étoit vrai qu'elle se trom-
 N°. VII. pât en disant à S. Etienne, qu'il savoit la cause de ses larmes, & que
 le sujet de sa douleur étoit, qu'à moins qu'il n'obtînt de Dieu que son
 fils retournât au monde, elle ne le verroit jamais dans le Paradis.

Rien ne fait mieux voir quelle est la force de cet argument, que la
 maniere dont le sieur Bruguier y répond. Car ayant bien vu que s'il
 avouoit que S. Augustin a rapporté cette histoire, & confirmé par son
 témoignage la vérité de ce miracle, il ne lui étoit pas possible de se
 défendre des conséquences qu'on en a tirées, il n'a point trouvé d'au-
 tre moyen de s'en sauver, que de s'inscrire en faux contre la piece, &
 de nier hardiment qu'elle fût de S. Augustin. *L'Auteur*, dit-il, *fini ses*
preuves, par un conte qu'il nous débite sous le nom de S. Augustin, au
Sermon 33. de Diversis, qui est une piece, comme l'on voit, de quelque
Couvent, & que les Docteurs de Louvain ont grossièrement cousue aux œu-
res de cet ancien Pere.

Mais ce procès est bien aisé à juger puisqu'il est réduit à ces termes.
 Car c'est se faire moquer de tout ce qu'il y a de savants hommes dans
 l'Europe que d'avoir le moindre doute, que ce Sermon soit de S. Augus-
 tin, n'y en ayant aucun parmi tous ceux de ce Pere plus certainement
 de lui. Il a une liaison nécessaire avec quatre autres, qui le préce-
 dent, & tous ces cinq ensemble, sont marqués par S. Augustin dans
 la Cité de Dieu à la fin du chapitre 8; où entre plusieurs miracles, qu'il
 témoigne être arrivés par l'intercession de S. Etienne, il apporte celui
 d'un frere & d'une sœur, qui furent guéris d'un tremblement continuel
 qui faisoit horreur, où ils étoit tombés depuis plusieurs années par la
 malédiction de leur mere.

Il témoigne dans ce chapitre qu'il dit peu de paroles le jour de Pâ-
 ques, sur le sujet de la guérison du frere qui venoit d'arriver. C'est le
 premier de ces cinq Sermons qui ne contient que douze lignes.

Il dit que le lendemain il promet de leur faire lire le jour d'après le
 récit de ce miracle. C'est ce que contient le second de ces Sermons.

Il dit que le troisieme jour, il fit lire ce récit. C'est ce qu'il fait aussi
 dans le troisieme de ces Sermons.

Il dit qu'après la lecture de ce récit, il parla au peuple sur cette mer-
 veille; mais qu'avant que d'avoir achevé, il s'éleva un grand cri sur ce
 que la sœur avoit été guérie à la même Chapelle de S. Etienne. C'est
 ce qui est marqué aussi dans le quatrieme de ces Sermons, qui n'est pro-
 prement que la suite du troisieme: car nous y voyons que S. Augustin ayant
 commencé à raconter la résurrection de cet enfant, il fut interrompu

par le cri du peuple qui rendoit grâces à Dieu. Et pendant qu'Augustin parloit de la sorte, est-il dit dans ce Sermon, le peuple qui étoit proche de la Chapelle de S. Etienne commença à crier: Grâces à Dieu! Louanges à Jesus Christ! Et pendant ces cris, la fille qui avoit été guérie fut amenée au lieu où étoit l'Evêque. Et ce cri mêlé de pleurs & de sentiments de joie ayant enfin cessé, Augustin reprit ainsi son discours. Et le reste.

III.
CL A 2.
Nº. VII

Il faudroit avoir perdu toute honte, pour oser dire après cela, que ces quatre Sermons qui sont le 29, le 30, le 31 & le 32, de *Diversis*, ne sont pas de S. Augustin, & qu'ils lui ont été supposés par quelque Moine. Et on ne sauroit croire que M. Claude qui a un peu plus de réputation à perdre que M. Bruguier, ose jamais soutenir une prétention si déraisonnable. Or le Sermon 33, qui est celui dont il s'agit, est tellement lié au 32, qui est le quatrième, de ceux dont on vient de parler, qu'il n'en est qu'une suite, quoique prononcé en un autre jour. Car voici comme il commence. *Debet à nobis beſternus Sermo compleri qui majori interruptus eſt gaudio.* Je dois vous achever le Sermon que je vous commençai hier, qui fut interrompu par une joie inopinée. Et après avoir repris où il en étoit demeuré, il revient au récit du miracle arrivé à Uzale, qu'il avoit commencé à leur raconter. C'est celui dont il s'agit, & qu'on a rapporté dans le *Renversement de la Morale*, & qu'on peut bien répéter encore ici, puisqu'après avoir renversé l'unique réponse que M. Bruguier y a pu faire, qui est que le Sermon où il est rapporté est une pièce de Cloître, qu'on a cousue mal à propos aux œuvres de S. Augustin, il doit demeurer pour constant qu'étant indubitablement de ce Pere, les Prétendus Réformés ne sauroient s'empêcher d'y voir leur condamnation en 3 ou 4 points, qu'ils ont pris pour prétexte de leur séparation d'avec l'Eglise.

Voici donc ce que S. Augustin raconte à son peuple, comme arrivé à Uzale, dont Evode son intime ami étoit Evêque. „ Une femme avoit „ perdu son fils, qui étoit encore à la mammelle, & qui étoit mort „ sans Baptême. Elle en étoit inconsolable; mais elle le pleuroit avec „ plus de foi que les Meres ne font d'ordinaire, parce qu'elle ne desiroit la vie de son fils que pour l'autre monde, & que c'étoit la perte de cette vie là qui la faisoit gémir. Mais étant remplie d'un certain „ esprit de confiance, elle prend son enfant mort, elle court à la Chapelle de S. Etienne, où il y avoit de ses reliques, & elle commença „ à lui demander son fils avec une hardiesse que sa douleur seule pouvoit „ excuser. Vous voyez, saint Martyr, lui dit-elle, qu'il ne me reste plus „ de consolation. Car je ne puis pas dire que mon fils m'a seulement précédée, puisque vous savez qu'il est perdu. Vous connoissez donc pourquoi

III. „ je le pleure. *Rendez-moi mon fils, afin que je le puisse posséder un jour*
 CLAS. „ *en la présence de celui qui vous a couronné.* Priant de la sorte, &
 N°. VII. „ accompagnant ses paroles de larmes si ameres, qu'elles sembloient
 „ plutôt arracher que de demander simplement ce qu'elle desiroit,
 „ son fils ressuscita. Et parce qu'elle avoit dit : *Vous savez pour-*
 „ *quoi je vous le demande,* Dieu voulut faire voir quel étoit en effet le
 „ fond de son cœur. Elle le porta aussi-tôt aux Prêtres. Il fut baptisé,
 „ il fut sanctifié, on lui imposa les mains, & après qu'on lui eut donné
 „ tous les Sacrements, il fut enlevé dans le ciel. Et alors cette mere
 „ en fit faire les obseques avec un visage aussi gai que si elle ne l'eût
 „ pas conduit au sépulchre, mais dans le sein du Martyr S. Etienne.
 „ Dieu éprouva ainsi la foi dont étoit rempli le cœur de cette femme”.

On ne sauroit donc nier que la doctrine de la nécessité du Baptême, aussi-bien que l'invocation des Saints, & l'honneur des reliques, n'aient été confirmés par le témoignage de Dieu même : & après cela il est assez inutile de s'arrêter aux foibles objections de ce Ministre.

Il nous oppose Catharin, comme si nous étions obligés d'avoir égard aux nouvelles fantaisies de cet Auteur, touchant l'état de tous les enfants généralement qui meurent sans Baptême; ce qui est même très-différent de l'erreur des Calvinistes dont il s'agit en ce lieu. Car Catharin n'a pas nié que les enfants morts sans Baptême ne fussent exclus du Royaume du ciel, mais il a seulement prétendu qu'ils jouiroient sur la terre d'une je ne sais quelle félicité naturelle.

Il allegue Cajetan, dont l'opinion sur ce point a été condamnée de tous les Théologiens Catholiques.

Il cite quelques Auteurs qu'il avoue lui-même, *n'avoir rien affirmé de positif sur le salut des petits enfants*, mais avoir dit seulement qu'il n'étoit pas impossible, que Dieu par une miséricorde, extraordinaire n'en sauvât quelques-uns qu'on n'auroit pu baptiser. Ce qui est bien différent de ce que disent les Calvinistes, comme il le reconnoît lui-même, & n'est de plus qu'une conjecture humaine, qui n'ayant aucun fondement ni dans l'Écriture, ni dans la Tradition, ne mérite que d'être rejetée par tous les Théologiens, comme une témérité dangereuse.

Il fait mine de vouloir justifier Vossius. Mais il le laisse chargé du très-juste reproche qu'on lui a fait, d'avoir imposé à Saint Augustin & à S. Bernard de la maniere du monde la plus grossiere; comme on le peut voir dans le chapitre 1. du livre 7.

Enfin, ce qui est sans réplique, & à quoi se réduit principalement ce qu'on a traité dans ce chapitre, c'est que quand il ne seroit pas aussi certain qu'il l'est, que le Baptême est nécessaire aux enfants pour être

fauvés, il suffiroit qu'il n'y eût pas de conviction du contraire (comme certainement les Calvinistes n'en ont point) pour les rendre coupables d'une ténacité horrible, lorsque sur les imaginations de leurs premiers Retormateurs, qui sont au moins douteuses, ils hasardent le salut de leurs enfans en les laissant mourir sans Baptême, lorsqu'on ne peut les porter au Prêche pour y être baptisés.

Il est bien étrange que les Prétendus Réformés se laissent traiter par leurs Ministres d'une manière si déraisonnable, au préjudice de ce qu'ils doivent à leurs enfans, & qu'ils ne les obligent pas de les baptiser à quelque heure & en quelque lieu que ce soit, quand ils sont en péril de mort, pour s'assurer pleinement de leur salut. Ils auroient tout droit de les y contraindre; & ils se pourroient appuyer contre ces Pasteurs inhumains, qui pourvoient si mal au salut de leurs brebis, de l'autorité de Jacques Roi d'Angleterre, qu'ils réverent tous comme ayant été un des plus grands soutiens de leur nouvelle Religion. Car voici de quelle sorte Calaubon en parle dans la Réponse au Cardinal du Perron. *Le Sérénissime Roi estime tant le Sacrement du Baptême, que comme quelques Ministres en Ecosse, sous prétexte de je ne fais quelles ordonnances de nouvelle discipline, refusoient de baptiser les enfans constitués en péril de mort à la priere de leurs Peres, il les rangea à leur devoir par la crainte du supplice, les menaçant de la dernière peine s'ils n'obéissent.*

Voilà ce que le bon sens a fait juger à ce Prince, quoiqu'élevé dès son enfance dans les fausses maximes de la prétendue Réformation. Les Ministres de France font aujourd'hui, ce que quelques Ministres d'Ecosse faisoient alors: en quelque péril de mort que les enfans se trouvent, ils refusent de les baptiser, si ce n'est au temps & dans le lieu de leurs Prêches, *sous prétexte de je ne fais quelles ordonnances de leur nouvelle discipline.* Et c'est ce que ce Roi trouva si mauvais, qu'il crut devoir menacer du dernier supplice ceux qui en useroient de la sorte. Que les Prétendus Réformés jugent de - là, s'il ne leur est pas honteux de souffrir que leurs Ministres, se mocquant de toutes les plaintes qu'il paroît assez, par leurs Synodes, que les Peres & les Meres ont fait en divers temps sur le sujet du Baptême des enfans en péril de mort, se soient toujours opiniâtrés à maintenir un procédé si déraisonnable, que le plus sçavant Prince de leur Religion l'a jugé digne de mort.

III.
C t A s.
Nº. VII.

Replique à la Réponse que fait M. Bruguier aux six chapitres suivans du septieme Livre.

Autant que M. Bruguier a été long dans la réponse au premier chapitre de ce livre, où il n'est parlé, comme il le reconnoît lui-même, que d'une question incidente, qui ne touche point le fond de la matiere, autant est-il court sur tout le reste du livre, qui contient un grand nombre de choses très-importantes pour la décision du point dont il s'agit, & qui font voir des égarements prodigieux de leurs Prétendus Réformateurs.

Tout ce qu'on a traité dans ce livre se rapporte à cet argument. Selon les Calvinistes, tous les enfans des fideles doivent être saints, en vertu de l'Alliance que Dieu a contractée avec leurs Peres & leurs Meres; & ils devroient au moins avouer, que tous ceux qui ont été baptisés dans l'enfance, ont été régénérés & justifiés par le Baptême.

Or il y a beaucoup de ces enfans des fideles, & de ceux mêmes qui ont été baptisés dans l'enfance, qui deviennent méchants dans la suite, & périssent éternellement.

Il n'est donc pas vrai que ceux qui ont été une fois justifiés & adoptés en *Jesus Christ*, ne déchéent jamais de cet état, & ne périssent jamais.

On a fait voir que les Calvinistes n'ont pu répondre à cet argument, qu'en niant la majeure, & en soutenant, que, de tous les enfans des fideles, il n'y a de sanctifiés, ou en vertu de l'Alliance ou par le Baptême, que les élus, & que les autres ne le sont point, quoiqu'on les baptise; & que c'est ce qui les avoit portés à enseigner, qu'on ne devoit point baptiser les enfans, que sous cette condition expresse ou sous-entendue, *s'ils sont élus*.

C'est ce qui a donné sujet de faire sur cela six réflexions, qu'on a traitées en autant de chapitres.

Renverf. de
la Morale.
pag. 471.

„ La premiere; que c'est ruiner absolument toute la certitude des
„ promesses de Dieu, que d'en admettre une générale, en faveur des
„ enfans des fideles, & de prétendre ensuite, qu'il y en a une infinité
„ dans lesquels cette promesse ne s'accomplit point, quoiqu'ils soient
„ absolument dans le même état que ceux dans lesquels elle s'accomplit.

„ La seconde; que c'est faire une insigne injure à *Jesús Christ*, de III.
 „ vouloir que le Baptême qu'il a institué soit, dans la plupart de ceux CLAS.
 „ qui le reçoivent, un signe vuide & inefficace, sans aucun défaut de la N°. VII.
 „ part des hommes.

„ La troisieme; que, dans les principes des Calvinistes, le Baptême
 „ ne doit avoir aucun effet dans la plupart des enfants que l'on baptise.

„ La quatrieme; que ce n'est que par caprice ou par politique qu'ils
 „ ont reconnu que le Baptême des Catholiques étoit bon, & que les
 „ enfants baptisés parmi nous, mourant dans l'enfance, pouvoient être
 „ sauvés: que, selon leurs principes, ils devoient dire tout le contraire.

„ La cinquieme; qu'ils n'ont aucune raison de ne point douter de
 „ l'élection & du salut de leurs enfants qui meurent dans l'enfance après
 „ avoir été baptisés.

„ La sixieme; qu'ils seroient contraints de dire, par l'enchaîne-
 „ ment de leurs faux principes, que les enfants des fideles, qui, après
 „ avoir mené une vie de libertinage & de débauche, se convertis-
 „ sent véritablement à Dieu avant que de mourir, ont toujours eu en
 „ eux l'esprit de régénération & d'adoption, parmi les plus horribles
 „ débordements”.

On ne craint point de dire, que nul homme de bon sens n'a pu lire
 ces chapitres sans être convaincu de tout ce qu'on a entrepris d'y prou-
 ver: mais on le fera encore davantage en considérant ce que M. Bruguier
 y a répondu.

Tout ce qu'il en dit se réduit à quatre choses. La première est; que ce que
 dit S. Paul, *que les enfants des fideles sont saints*, ne se doit pas entendre
 d'une sainteté spirituelle & intérieure, mais seulement d'une sainteté
 d'alliance ou extérieure. Par où il ne fait autre chose qu'accuser d'erreur
 les premiers Auteurs de la Réformation prétendue, puisqu'on a montré
 invinciblement qu'ils ont entendu ce passage de S. Paul d'une sainteté
 intérieure & surnaturelle, dont le Baptême n'étoit que le sceau. Renv. de la
Morale. 1.
7. ch. 3.

La 2. est, qu'on n'a pas dû supposer dans l'argument que l'on fait
 contre eux, que tous les enfants sont justifiés dans le Baptême, *ce qui
 n'est*, dit-il, *véritable que des seuls élus*. Par où il confirme le fondement
 des six réflexions auxquelles il avoit à répondre. Car on y suppose, qu'en
 effet, c'est-là leur sentiment: mais on montre en même temps, qu'ils
 ne le peuvent soutenir sans se jeter en des erreurs & des absurdités
 incroyables. Vit-on jamais une si plaisante maniere de se défendre?

La troisieme est; qu'on n'a pas raison de leur opposer, *que les Sacraments
 seront, par ce moyen, des signes vuides, & que les promesses de Dieu, qui
 sont générales, se trouveront vaines. Car les Sacraments, & les promesses,* Rép. Somme
pag. 126.

III. n'ont leur efficace, qu'en ceux que Dieu prévoit qui ne violeront point
 CLAS. son Alliance, par l'incrédulité & l'impénitence. Et comme il prévoit que
 N°. VII. plusieurs enfants, à qui il ne veut point accorder la foi, viendront à violer
 cette Alliance, & à se rendre indignes de ses promesses; aussi il n'exécute
 point en eux la vérité des promesses, ni la vertu des Sacrements.

Or pour cela il faut avouer, qu'on ne l'a pas réfuté dans le *Renversement de la Morale*, parce que c'est une imagination si absurde, qu'il ne s'est point trouvé, que l'on sache, aucun Calviniste qui l'ait osé avancer jusques ici.

Car qui a jamais oui dire, que les Sacrements de Jesus Christ soient sans effet, non à cause de l'indisposition présente de ceux qui les reçoivent, mais à cause de l'état où ils se trouveront dans dix ans, dans vingt ans, dans quarante ans? Ils se sont engagés à ne nous rien enseigner qu'ils n'aient tiré de l'Ecriture: qu'ils nous disent donc sur quels passages de l'Ecriture est appuyée cette rêverie. Il faut que ces passages leur aient été inconnus jusques ici. Car on n'a qu'à lire ce qu'on a rapporté de leurs principaux Auteurs dans le 3. chapitre de ce livre 7, pour être persuadé que cette illusion est toute nouvelle, & qu'ils ne s'en sont jamais servis pour expliquer pourquoi le Baptême n'a nul effet en plusieurs des enfants que l'on baptise, s'étant contentés de rapporter cela aux secrets jugements de Dieu; ce qui a donné lieu aux Luthériens de leur reprocher, comme une erreur abominable, la hardiesse qu'ils avoient de soutenir: que tous les enfants ne sont pas régénérés dans le Baptême, mais ceux-là seulement que Dieu a prédestinés à la vie éternelle.

La dernière chose que dit M Bruguier est, que les enfants baptisés, qui meurent avant que d'avoir violé, par leurs actions, l'Alliance de Dieu, reçoivent infailliblement l'effet du Baptême, la Justification & le salut. Et c'est, ajoute-t-il, ce que S. Augustin enseigne formellement dans son 1. livre de la Rémission des péchés.

Mais il ne s'agit pas de ce qu'enseigne S. Augustin. Personne ne doute que ce ne soit sa doctrine, comme c'est aussi celle de toute l'Eglise. Il s'agit de montrer qu'on a imposé aux Calvinistes; quand on a soutenu que ce n'étoit pas là leur sentiment. Et c'est ce que M. Bruguier n'a eu garde d'entreprendre, parce qu'on l'a prouvé par des passages si clairs & si convaincants, de leurs principaux Auteurs, dans le chapitre 5. du livre 7. du *Renversement de la Morale*, qu'il n'a osé répondre à un seul. C'est pourquoi, sans nous arrêter à ce que dit maintenant ce Ministre contre le sentiment commun de ceux de sa secte, nous nous croyons obligés de représenter encore une fois aux Prétendus Réformés, que leurs Ministres les trompent, & leur cachent, autant qu'ils peuvent, les
 secrets,

secrets horribles de leur nouvelle Théologie : qu'ils font valoir aux peres & aux meres leur opinion Pélagienne, frappée d'anathème par le Concile de Carthage, *que le Baptême n'est point nécessaire à leurs enfants pour être sauvés, & qu'ils le peuvent être quoiqu'ils meurent sans l'avoir reçu*; mais qu'ils se gardent bien de leur dire, qu'ils peuvent aussi être damnés, quoiqu'ils meurent aussi-tôt après l'avoir reçu : qu'ils leur parlent en des termes magnifiques de l'avantage qu'ils ont d'être compris, eux & leurs enfants, dans l'alliance de grace; mais qu'ils n'y ajoutent pas cette queue, que cela se doit restreindre aux prédestinés, & que tous les enfants des fideles qui meurent avant l'usage de la raison ne le sont pas, y en ayant de réprouvés parmi eux, aussi-bien que parmi les adultes, comme ils sont forcés de le dire, quand on les presse sur ce point, & qu'on leur reproche qu'ils cachent leur sentiment touchant la réprobation de ces enfants. Car alors, dans la crainte que cette dissimulation ne leur nuise, ils se découvrent & sont les fiers, en se vantant qu'ils n'ont pas plus de peine à soutenir cette réprobation des enfants que celle des adultes, parce que l'une & l'autre a pour objet des pécheurs dignes de la colere de Dieu.

I I I.
C L A S.
N°. VII.

C H A P I T R E V.

Replique à la réponse que fait M. Bruguier au dernier chapitre du septieme Livre.

ON a montré dans ce chapitre, que, quoique les Calvinistes se soient opiniâtrés pendant plus d'un siecle, à soutenir aussi-bien contre les Luthériens que contre les Catholiques, comme on l'a prouvé par la Conférence de Montbelliard entre Beze & Jacques André, que tous les enfants baptisés ne sont pas justifiés ni régénérés, il s'est trouvé néanmoins quelques Ministres dans ces derniers temps, qui se sont cru obligés d'abandonner une erreur si grossiere, en reconnoissant avec les Catholiques, que tous ceux qui reçoivent le Baptême dans l'enfance, y sont justifiés & régénérés, & qu'ils ont été ensuite contraints d'avouer que cette sorte de Justification se pouvoit perdre, & se perdoit en effet en une infinité d'enfants qui menotent une vie criminelle, après avoir atteint l'âge de raison.

Rien jusques ici ne leur avoit paru si contraire à leur Théologie que
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

I i

III. cet aveu. Car ils avoient toujours tellement regardé comme un principe **CLA** s. indubitable, que ceux qui ont été une fois régénérés ne déchéent jamais **N^o. VII.** de cet état, & font infailliblement sauvés, que c'est par-là même qu'ils prouvoient que c'est une erreur *des Luthériens & des Papistes*, de s'imaginer que tous les enfants soient régénérés dans le Baptême. *Car si tous les enfants, dit Windelin, étoient régénérés dans le Baptême, il s'ensuivroit que tous les baptisés seroient sauvés; ce que les Luthériens mêmes avouent n'être pas véritable. La conséquence est claire, ajoute-t-il, car, comme nous le prouverons ailleurs, ceux qui ont été une fois régénérés ne sont jamais damnés.*

C'est à quoi M. Bruguier avoit à répondre, & il le fait à son ordinaire d'une manière fort abrégée.

Rép. Somm.
Pag. 28.

S'il se trouve, dit-il, quelqu'un de nos Théologiens qui s'exprime quelquefois un peu autrement que Calvin ou que Beze, il veut faire croire au monde, que c'est une opinion nouvelle entre nous, & une abjuration du Calvinisme. Cela paroît particulièrement en son dernier chapitre, où il prétend que M. Amirauld se soit écarté de nos sentiments sur cet article de la persévérance, quoiqu'il n'ait rien avancé qui ne se trouve dans tous nos livres, ni rien qui soit avantageux à nos adversaires.

Il faut en vérité une grande patience, pour écouter sans émotion des choses si déraisonnables & si visiblement fausses. Ils ont toujours soutenu jusques ici dans toutes les disputes qu'ils ont eues sur le sujet du Baptême, soit avec les Catholiques, soit avec les Luthériens, soit avec les Remontrants, qu'on ne pouvoit dire sans erreur, que tous les enfants y fussent justifiés. M. Bruguier vient lui-même de le reconnoître. Car, ayant à répondre à cet argument. *Tous les enfants sont justifiés dans le Baptême; or il y en a qui devenant âgés, se perdent par leur mauvaise vie: donc il y a des justifiés qui se perdent;* il dit, *que tout le vice de cet argument est dans la première proposition qui porte que tous les enfants sont justifiés dans le Baptême: ce qui n'est véritable, dit-il, que des seuls élus.*

Or le sieur Amirauld a enseigné tout le contraire. Car il prétend que tous ceux qui sont baptisés dans l'enfance sont justifiés, & qu'il y en a plusieurs d'entr'eux qui déchéent de cette Justification: ce qui est avouer ce que tous les Calvinistes avoient nié avant lui, & ce que M. Bruguier nie encore. Et cependant il a la hardiesse d'insulter à son adversaire, comme s'il avoit faussement imputé au sieur Amirauld de s'être écarté du sentiment commun de ceux de sa secte: & il ne craint point de soutenir, *que ce Ministre de Saumur n'a rien avancé sur ce sujet qui ne se trouve dans tous leurs livres.*

Y eut-il jamais un procédé de plus mauvaise foi? Il cache à ceux de

la secte ce qu'on a rapporté de la doctrine d'Amirauld, touchant la justification générale des enfants baptisés, tant réprouvés qu'élus, pour empêcher qu'ils n'en vissent la contrariété avec ce qu'il venoit de soutenir lui-même, suivant les principes ordinaires des Calvinistes; *que les Sacraments n'ont d'effet que dans les élus*: & profitant des ténèbres qu'il répand par-là dans cette dispute, il se flatte qu'en détournant comme ils font les simples de leur communion de lire les livres des Catholiques, ils le croiront sur sa parole, lorsqu'il leur assurera, contre sa propre conscience, que le sieur Amirauld n'a rien enseigné qui ne se trouve dans tous leurs livres.

Il dissimule de la même sorte les preuves qu'on a apportées pour faire voir, que cet aveu du sieur Amirauld, *que la grace de l'adoption se perd tous les jours en une infinité de personnes qui avoient été justifiées & régénérées dans leur enfance par le Baptême*, ruine absolument leur dogme de la justification inamissible, & les convainc d'avoir abusé des passages de l'Écriture, qu'ils alleguent dans tous leurs livres pour l'appuyer. Et dans l'espérance qu'il a eue, que ceux de son parti n'iroient pas chercher dans le *Renversement de la Morale*, ces raisons qu'il a supprimées, il s'est encore imaginé, qu'ils se laisseroient persuader par la confiance avec laquelle il assure les plus grandes faussetés, qu'il n'y a rien de ce qu'a enseigné ce Ministre de Saumur, dont on puisse tirer aucun avantage contre leur doctrine de la persévérance infaillible de tous les justifiés.

On supplie M. Claude de nous dire, si comme il a attesté qu'il n'y a rien dans ce livre de son Confrere, *qui ne soit conforme à la doctrine qui s'enseigne au milieu d'eux*, il voudra bien aussi nous certifier, qu'il n'y a rien dans son procédé, qui ne soit conforme à celui qu'ils ont accoutumé de tenir dans leurs livres de controverse, contre les Théologiens Catholiques.

CHAPITRE VI.

Replique à la Réponse que fait M. Bruguier aux quatre premiers Chapitres du huitieme Livre.

J Amais réponse ne fut plus courte que celle que fait ce Ministre à ces quatre chapitres. Dans ce livre, dit-il, l'Auteur emploie les quatre premiers chapitres à répéter ce qu'il avoit dit sur la premiere controverse, & que nous avons réfuté suffisamment.

III. Voilà tout ce qu'il répond. Il est bien aisé de faire des livres, & de s'imaginer
 CLAS: avoir bien réfuté les ouvrages les plus solides, quand on croit en être quitte
 N°. VII. pour dire qu'on a fait ce qu'on n'a pas seulement tenté de faire. Mais on
 n'a besoin aussi, pour toute réplique, que de prier les Prétendus Réformés de
 lire ces quatre chapitres, & de juger eux-mêmes si leurs Ministres les ont
 suffisamment réfutés. Je serai bien aisé seulement, qu'ils voient ici de quoi
 il s'agit, afin qu'ils connoissent mieux l'importance de ce qu'on avoit
 entrepris de leur prouver, & qu'ils concluent de-là, que si ce Ministre
 n'y a fait aucune réponse, ce n'est pas que la matière ne le méritât bien;
 mais que c'est seulement l'impuissance où il s'est trouvé, de satisfaire à
 une infinité de passages de l'Écriture, qui montrent évidemment, que
 l'idée qu'ils se sont formés de la persévérance chrétienne, est la chose la
 plus monstrueuse qui fut jamais, & la plus contraire à la parole de Dieu.

Voici comme on propose, ce qu'on a prétendu traiter dans la première partie du huitième livre.

« Nous venons de voir que les Calvinistes avouent, que le salut n'est promis à la vraie foi, que sous la condition de la persévérance; & qu'ainsi cette proposition; *Si vous croyez, vous serez sauvés*, n'est certaine & absolument vraie, que parce qu'elle enferme tacitement cet autre membre qu'on y sous-entend toujours, *& si vous persévérez*; sans quoi la foi ne nous unit pas tellement à Jésus Christ, que nous ne puissions déchoir de cet état, & retomber sous la domination du diable. Ils reconnoissent que c'est une vérité que l'Écriture nous enseigne en plusieurs endroits, & sur-tout dans l'Épître aux Hébreux, & dans les avertissements de Jésus Christ aux sept Églises d'Asie, qui sont rapportés dans l'Apocalypse ».

« Ils conviennent donc avec nous de cette proposition conditionnelle: *s'il arrivoit qu'un vrai fidele manquât à persévérer, il déchoirait de l'état de la Justification, & perdrait la qualité d'enfant de Dieu*; & ils en conviennent comme d'une vérité de foi, que Dieu a daigné nous enseigner en divers endroits de sa parole. Ainsi tout le différent se réduit à savoir, si cela est possible, ou non; c'est-à-dire, s'il arrive quelquefois que les vrais fideles manquent à persévérer, ou si cela n'arrive jamais. Si cela arrive quelquefois, comme les Catholiques le croient, la justification se peut perdre, & se perd en effet: mais si cela n'arrive jamais, comme les Calvinistes se l'imaginent, ils n'ont pas tort de croire que la Justification est inamissible. Mais pour juger s'ils ont raison de prétendre que les fideles ne manquent jamais à persévérer, il y a deux choses à faire: l'une est, de représenter ce qui peut arriver & arrive souvent aux fideles, par la propre confession des Calvinistes: l'autre est d'examiner, si l'état où ils avouent que peuvent tomber les fideles, est com-

patible avec ce que l'Ecriture appelle *persévérer*, quand elle dit, *que celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé*".

III.
CLAS.
N°. VII.

« Nous avons déjà fait la première de ces deux choses, quand nous avons fait voir en divers endroits de cet ouvrage, que, de l'aveu des Calvinistes, il peut arriver que les vrais fideles commettent des fornications, des adulteres, des incestes, des trahisons, des homicides, & toute sorte d'idolâtrie; qu'il peut arriver qu'ils soient déserteurs de la Religion Chrétienne, & qu'ils renoncent Jesus Christ pour éviter de grands maux, ou se conserver de grands biens; qu'il peut arriver qu'ils soient attachés à des passions criminelles & infames, avec tant d'opiniâtreté & tant de scandale, qu'ayant employé inutilement toutes sortes de remèdes pour les retirer de leurs désordres, on soit obligé de les retrancher de la communion de l'Eglise, dont nous avons rapporté un exemple remarquable tiré des lettres de Beze, d'un Gentilhomme excommunié avec sa concubine, dont il avoit eu plusieurs enfants, que Beze ne laissa pas de regarder comme des personnes entées en Jesus Christ, que ces péchés n'ont pas le pouvoir d'en séparer, ni de les damner, parce que les membres de Jesus Christ ne sauroient périr ».

« Il ne reste donc plus qu'à examiner, si ces crimes sont compatibles avec ce que l'Ecriture appelle *persévérer*, ou si au contraire, tout homme de bon sens, qui connoît tant soit peu la Religion Chrétienne, n'est pas obligé de reconnoître, qu'un fidele qui les a commis, a manqué de persévérer: d'où il s'ensuit, par le propre aveu des Calvinistes, qu'il est déchu de l'état de la Justification, & qu'il a perdu la qualité d'enfant de Dieu. En vérité c'est une honte qu'on ait à prouver des choses si évidentes, & dont le seul sentiment de la piété, donne une connoissance plus vive, que ne sauroient faire toutes les preuves. On en peut apporter une infinité, & il s'en trouveroit tout autant, qu'il y en a qui établissent la sainteté de la Religion, qui est mortellement blessée par cette supposition abominable, que la persévérance chrétienne se puisse allier avec des crimes horribles, & des désordres scandaleux, dont le Paganisme même se trouveroit déshonoré. Mais pour abréger, je les réduirai à quatre chefs, qui suffiront, comme je crois, non seulement pour persuader les esprits équitables, mais pour convaincre les plus obstinés, pourvu qu'il leur reste quelque étincelle de raison ».

On se tient assuré qu'il n'y a point d'homme de bon sens, qui veuille prendre la peine d'examiner les quatre preuves qui font le sujet de ces quatre premiers chapitres, qui n'en soit entièrement convaincu, & qui ne soit étonné de la hardiesse avec laquelle M. Bruguier a osé dire, qu'il les a suffisamment réfutées, lorsqu'il n'a pas seulement osé en rien rap-

III.
CLAS.
N°. VII.

porter, ni marquer même généralement ce qu'on a traité dans cet endroit.

Mais ce qui doit donner de l'indignation à ceux même de leur parti, c'est le mépris qu'ils témoignent faire par-là de l'Ecriture Sainte, en dissimulant une infinité de passages clairs qu'on leur en oppose, comme si elle ne méritoit pas qu'on prit au moins la peine d'en éclaircir les difficultés, quand ils voudroient donner ce nom aux contrariétés manifestes qu'on leur a fait voir être entre leur dogme & les oracles du S. Esprit.

C H A P I T R E V I I.

Replique à la Réponse que fait M. Bruguier aux cinq derniers chapitres du huitieme livre.

ON l'a déjà dit plus d'une fois, & on ne sauroit s'empêcher de le dire encore. Il n'y eut jamais rien de pareil en matiere de hardiesse & d'imposture, à l'opiniâtreté des Ministres, dans la prétention qu'ils ont, ou qu'ils feignent avoir, que S. Augustin a certainement enseigné comme eux, qu'il n'y a aucun de tous ceux qui ont été une fois justifiés qui ne soit sauvé. On a fait voir le contraire dans ces derniers chapitres du huitieme livre, par des preuves si claires & si convaincantes, que des démonstrations de Géométrie ne le sont pas davantage. On a ruiné avec la même évidence toutes les fausses inductions, qu'ils ont accoutumé de tirer de quelques passages de ce Pere pris à contre-sens, pour lui faire nier ce qu'il a formellement établi en une infinité de lieux, comme une vérité incontestable. Pourvu qu'on ait un peu de sens & qu'on veuille lire, il n'y a point d'entêtement qui puisse tenir contre des preuves si convaincantes. Mais quand on a moins de conscience que de vanité, & que la honte d'avouer qu'on a tort, a plus de pouvoir sur un esprit que la crainte d'offenser Dieu, on peut s'opiniâtrer à dire toujours les choses mêmes qu'on ne peut plus croire. C'est le parti qu'ont pris M. Bruguier & M. Claude son Approbateur. Ils ont beau faire les fiers, & persister à dire avec leur confiance ordinaire : *Augustinus in hac causa totus noster est* ; on est assuré qu'ils n'en croient rien. Et pour en convaincre tout le monde, il ne faut que leur offrir une Conférence, où l'on ne fera que lire cet endroit du *Renversement de la Morale*, & écouter les réponses

qu'ils voudront donner à chaque passage de Saint Augustin. On est fort trompé s'ils l'acceptent; mais on ne craint point d'affurer que s'ils s'y hasardent, ils en remporteront une si grande confusion, qu'ils auront sujet de se repentir d'avoir voulu tromper le monde par un procédé si indigne de la qualité qu'ils se donnent de Ministres de l'Evangile. III.
CLAS.
N°. VII.

On n'a point besoin de réplique pour toutes les chicaneries de M. Bruguier, sur le sujet de S. Augustin, n'y en ayant aucune, dont la seule lecture du *Renversement de la Morale*, ne découvre l'absurdité. Mais ce qu'il rapporte de S. Bernard mérite quelque réponse en un sens; c'est-à-dire, mérite qu'on fasse voir, que c'est la plus insigne mauvaise foi, ou la plus ridicule ignorance, dont un Ministre même puisse être capable. Car que peut-on attendre de la sincérité d'un homme, qui dans une dispute de Religion, où toute fourberie est une espèce de sacrilège, abuse de l'équivoque d'un mot, qu'il est clair qu'un Auteur prend en un sens tout différent de celui auquel on le prend d'ordinaire, pour attribuer à cet Auteur tout le contraire de sa pensée? C'est comme en use M. Bruguier envers S. Bernard, lorsqu'il impose à ce Saint d'avoir soutenu dans sa lettre 42. à Henri Archevêque de Sens, que la *foi à temps* dont parle Jesus Christ au 8. de S. Luc, & qui se rencontre en ceux qui ne persévèrent point dans la charité, est une foi feinte, *fides ficta*. Ce qu'il prouve par ces paroles de S. Bernard. „ *Si la foi de quelqu'un vient à défaillir (or elle vient à défaillir quand il ne persévère point dans la charité) elle est reconnue pour une foi feinte, ficta esse dignoscitur*. Il est donc visible, conclut-il de-là, avec une merveilleuse confiance, que ces Anciens n'ont point reconnu de vraie foi, ni de véritable charité, que dans les élus qui persévèrent infailliblement”.

Cela paroît fort clair, & cependant ce n'est qu'une pure illusion. Car il est vrai que ce Pere emploie ces mots latins *fides ficta*, pour marquer la foi de ceux qui ne persévèrent pas. Mais c'est en déclarant lui-même qu'il entend par ces mots non une *foi feinte*, mais une *foi fragile*, comme il est impossible qu'on ne le reconnoisse en lisant le passage entier, où tant s'en faut qu'il établisse le dogme des Calvinistes de la persévérance de tous les fideles, il enseigne expressément, au contraire, qu'il y en a qui se perdent, qui auroient été sauvés, s'ils n'étoient point déchus du don que Dieu leur avoit fait de la foi accompagnée de charité. De sorte que ce seroit prendre plaisir à faire tomber ce saint Docteur dans une contradiction grossière, que de prétendre, qu'il ait enseigné dans le même passage deux choses aussi opposées que ces deux-ci: l'une, que la foi de tous ceux qui ne persévèrent point, n'a jamais été qu'une foi feinte, incapable de sauver personne: l'autre, qu'il y en a qui ont reçu

III. une foi accompagnée de charité, & qui seroit capable de les sauver, qui CLAS. se perdent néanmoins, parce qu'ils ne persévèrent pas, & qu'ils déchéent N°. VII. de l'état de salut où Dieu les avoit mis par sa grace. Mais pour juger qui a raison sur cela des Calvinistes ou des Catholiques, il ne faut que lire le passage entier, tel qu'il est dans la lettre 42. de S. Bernard, qui dans la nouvelle édition de ce Pere, est mise entre ses Traités du quatrième Tome, sous le titre : *de Moribus & officio Episcopi ad Henricum Senonensem*. Voici comme il parle au chapitre 4.

« Jam verò quod restat, *de fide non ficta*, & item quod ex alio loco in mentem venit, *fides sine operibus mortua est*: duo ista mittunt nos ad quamdam fidei trifariam divisionem, ut dicatur fides mortua, ficta, probata. *Et mortuam* quidem Apostolus diffinit eam esse, quæ sine operibus est, id est, quæ non operatur ex dilectione, quasi non habens animam ipsam dilectionem, quâ vegetetur & moveatur ad opera. *Fictam* autem ego arbitror illam vocari fidem, quæ suscepta quidem ex charitate vitâ moveri inchoat ad bene operandum, sed non perseverans deficit, & moritur tamquam abortiva. Eo utique sensu fictam dixerim nominatam, quo vasa figuli vocamus fictilia: non quia videlicet utilia non sunt quamdiu durant; sed quia fragilia cum sint, diù minimè durant. De hac fidei fictione puto illos notari in Evangelio *qui ad tempus credunt, & in tempore tentationis recedunt*. Interroga eos qui dicunt charitatem à quo semel accipitur, nequaquam ultra recedere. Ait veritas de quibusdam: *Et hi radices non habent, quia ad tempus credunt, & in tempore tentationis recedunt*. Unde, & quò recedunt? Utique à fide in infidelitatem. Item quæro: Poterant-ne in illa fide salvari, an non poterant? Si non poterant, quæ injuria Salvatori, quæve tentatori lætitia, quod hinc recedant, ubi salus non sit? Si quidem nec Salvator zelatur nisi salutem, nec malignus invidet nisi salutem. Si autem poterant, quomodo aut sine charitate sunt, quamdiu in illa fide sunt, cum sine charitate salus esse non possit? Aut deferentes fidem, non etiam deferunt charitatem, cum charitas & infidelitas simul esse non possint? Recedunt ergo quidam à fide, quia veritas asserit: consequenter & à salute, quia Salvator redarguit. Inde nos colligimus, quod & à charitate, sine qua salus esse non poterit. *Et hi*, inquit, *radicem non habent*. Nec negat eos habere bonum, sed in bono potius radicos non esse causatur. Denique sequitur, & ait: *Quia ad tempus credunt*. Bonum est, sed utinam duraturum? Non enim qui coeperit, sed qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. Non autem durant, quoniam in tempore tentationis recedunt. Beati si interrim rapti fuissent antequam malitia mutaret corda eorum. Nunc verò vix prægnantibus & lactantibus in illis diebus, teneros utique foetus gestantibus

tantibus & de vita recenti facile in periculis exturbandos. Tales sunt animæ parvam adhuc & teneram habentes charitatem : & ob hoc earum fides vivam, sed fictam necesse est in tentatione deficere. *Vasa figuli*, ait, N. VII. *probat fornax*, & homines *justos tentatio*, illos videlicet, qui ex fide vivunt. *Justus* nempe, *ex fide vivit*, sed ex fide, quæ vivat. Neque enim quæ mortua est, vitam dare potest. Dæmonum fides non adducitur in examinationem, vacua quippe charitate. Mortua est. Credunt quidem & contremiscunt, sed timor non est in charitate. Proinde in labore hominum non sunt, & cum hominibus non flagellantur : non quod extinctæ fidei nulla jam debeat probatio, sed reprobatio. Solam utique justorum fidem, id est, vivorum vivam, fornax tentationum suscipit examinationem. Sed non omnium justitia manet in sæculum sæculi : quoniam sunt qui ad tempus credunt, & in tempore tentationis recedunt. Qualis sit cujus, cumque fides, tribulatio probat. Si cujus deficit (deficit enim cum in charitate non perseverat) ficta esse dignoscitur. Si cujus perseverat, probata & perfecta censetur. Liquet, ex his satis (ut arbitror) non omnes qui habuerint charitatem, habere & perseverantiam in charitate. Alioquin frustra commoneret discipulos Dominus : *Manete*, inquit, *in dilectione mea*. Aut enim si necdum diligebant ; non deberat dicere, *manete*, sed *estote in dilectione mea* : aut si jam diligebant, necesse non erat moneri de perseverantia, quâ secundum istos privari non poterant.

On a cru ne devoir rapporter ce passage qu'en latin à cause de l'équivoque du mot de *ficta*, qu'il eût fallu déterminer dans la traduction. Mais il est plus clair que le jour, que S. Bernard a entendu par-là une *foi fragile* & non pas *une foi feinte*.

1°. Parce qu'il le dit, & en propres termes. On n'en fauroit donner de meilleure preuve. Il l'appelle *ficta*, dit-il, *au même sens qu'on appelle fictilia, les vases de terre, qui sont appelés ainsi, non qu'ils ne soient utiles tant qu'ils durent, mais parce qu'étant fragiles ils durent peu*. A moins que M. Bruguier n'ait su de bonne part que S. Bernard mentoit là à plaisir, & qu'il pensoit le contraire de ce qu'il disoit, on ne voit pas ce qu'il peut répondre.

2°. Mais quand il lui faudroit d'autres preuves, il est bien aisé d'en trouver. Car comme S. Bernard fait trois sortes de foi, *mortua*, *ficta*, *probata*, & qu'il définit la foi morte, celle qui n'est point animée de la charité qui la porte aux bonnes œuvres, il faut bien que le second membre à qui il donne le nom de *fides ficta*, étant différent du premier, ne soit pas une foi morte : ce qu'elle seroit néanmoins très-certainement si c'étoit une *foi feinte*, comme le prétendent les Ministres. Car il n'y

III.] a point de foi plus morte que celle des hypocrites, qui n'est que mensonge & déguisement.

N°. VII. 3°. S. Bernard déclare lui-même, que cette foi des justes qui ne persévèrent pas, n'est point sans la vie de la charité. *Car j'appelle ainsi, dit-il, la foi, qui ayant reçu la vie de la charité, commence à porter celui qui l'a à faire le bien, mais qui vient à manquer faute de persévérance, & meurt comme un avorton. C'est pourquoi il l'appelle plus bas *fidem vivam, sed fictam*.*

4°. Bien loin d'établir le dogme des Calvinistes, il le combat expressément, comme une erreur opposée à l'Ecriture. Demandez, dit-il, à ces gens qui veulent que ceux qui ont une fois reçu la charité ne la perdent jamais, comment ils entendent ce que dit l'Ecriture, qu'il y en a qui croient pour un temps, & qui se retirent au temps de la tentation. D'où, & où se retirent-ils ? N'est-ce pas de la foi à l'infidélité ? Je leur demande encore : Pouvoient-ils être sauvés avec cette foi, ou ne le pouvoient-ils pas ? S'ils ne le pouvoient pas, que perd le Sauveur, ou que gagne le démon, de ce qu'ils déchéent d'un état où il n'y avoit point de salut pour eux ? Car le Sauveur ne desire que le salut des hommes, & le démon ne leur envoie que le salut. Que s'ils pouvoient être sauvés avec cette foi, elle n'étoit donc pas sans la charité, puisque la foi sans la charité ne peut sauver. Et par conséquent, en perdant la foi, ils perdent aussi la charité, puisque la charité & l'infidélité ne peuvent être ensemble.

5°. Il emploie tout le reste du passage à prouver cette vérité, qui est la contradictoire de l'erreur des Calvinistes ; & il dit entre autres choses, que ceux qui croient pour un temps seroient heureux, s'ils étoient enlevés du monde avant que la malice eût changé leur cœur. Il les a donc cru en état de salut avant que d'être tombés.

6°. Il dit encore que, quand ces chûtes arrivent, c'est aux ames dont la charité est petite ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner, si leur foi qui est vivante, mais foible (*fidem vivam sed fictam*) est renversée par la tentation. La fournaise, ajoute-t-il, éprouve les vaisseaux du Potier, & la tentation les hommes justes ; c'est-à-dire, ceux qui vivent par la foi, & dont par conséquent la foi est vivante. Car une foi morte ne pourroit pas donner la vie. La foi des démons n'est point mise à l'épreuve ; car étant dénuée de la charité elle est morte. Il n'y a donc que la foi des Justes ; c'est-à-dire, la foi vivante de ceux qui vivent par la foi, qui soit éprouvée par la fournaise des tentations. Et c'est ce qui fait connoître quelle est la foi de chacun. Car celle qui vient à manquer en ne persévérant pas dans la charité *ficta esse* dignoscitur, & celle qui persévère *probata & perfecta* censetur. Peut-on douter après cela, que le mot de *ficta* dans

ce passage, dont les Ministres abusent, ne signifie une foi fragile & foible, quoique véritable & justifiante, & non pas une foi feinte; puisque ce Pere veut que la foi qu'il nomme ainsi, soit une des especes de la foi, qu'il appelle la foi des Justes, la foi qui n'a garde d'être une foi morte, puisqu'elle donne la vie, & la foi vivante de ceux qui vivent : *Solam utique Justorum fidem, id est vivorum vivam fornax tentationum suscipit examinandam.*

7°. Enfin la conclusion de S. Bernard est justement le contraire de ce que lui imposent les Calvinistes. *Tout cela*, dit-il, *fait assez voir comme je pense, que tous ceux qui ont la charité n'ont pas la persévérance dans la charité. Liqueat ex his satis, ut arbitror, non omnes qui habuerint charitatem, habere & perseverantiam in charitate.* Ce qu'il prouve, comme nous avons déjà vu, par le commandement que Jesus Christ fait à ses Apôtres de demeurer dans son amour.

J'ai cru me devoir étendre sur ce passage; parce que rien, ce me semble, n'est plus capable de faire voir aux Prétendus Réformés, le peu de confiance qu'ils doivent avoir à leurs Ministres, qui abusent si grossièrement de leur crédulité, en attribuant aux Saints Peres tout le contraire de leur pensée, à la faveur d'un mot obscur & équivoque, qu'ils détachent d'un passage, pour lui donner un sens qu'il n'a point dans la pensée de l'Auteur, qui s'en est même si clairement expliqué, qu'il y auroit de l'extravagance à en douter. Un procédé si peu chrétien leur doit faire envisager le danger où ils mettent leur salut, en s'abandonnant à des maîtres si infidèles. Ils n'ont qu'à les presser sur ce qu'on vient de leur dire, pour juger eux-mêmes de l'aveuglement ou de la mauvaise foi de ces étranges guides, par la maniere dont ils se défendront. Car ou ils s'opiniâtreront encore à attribuer à S. Bernard d'avoir cru, que les Justes qui ne persévèrent pas, n'ont jamais eu avant leur chute, la véritable foi animée de la charité qui les ait justifiés; & ils découvriront par-là, qu'il n'y eut jamais d'aveuglement pareil au leur; où ils seront contraints d'avouer, qu'ils ne se servent de ce passage, que, parce que le mot de *ficta*, étant pris ordinairement pour une foi feinte, ce leur étoit une occasion de faire trouver dans Saint Bernard, quelque chose de favorable à leur dogme, quoiqu'il soit vrai que ce Saint le combat dans cet endroit même; & alors leur mauvaise foi sera connue de tout le monde, & détestée de tout ce qu'ils ont parmi eux de gens de conscience & d'honneur.

III
C. L A S.
N. VII

CHAPITRE VIII.

Replique à la réponse de M. Bruguier au neuvieme Livre qui est de l'assurance du salut.

S. Paul aux
Romains.
ch. II. v. 19.

CE que répond le sieur Bruguier au neuvieme Livre est tellement foible, qu'il ne faut que lire ce Livre pour avoir pitié de ses vains efforts. Il n'y avoit rien sur-tout à quoi il fût plus obligé de satisfaire, qu'à ce qu'on a prouvé dans le chapitre 8. que leur doctrine de l'assurance infaillible, qu'ils veulent que tous les fideles aient de leur salut, est manifestement contrairé à ce que S. Paul enseigne dans l'onzieme chapitre de l'Épître aux Romains, où déplorant la chute des Juifs, & adressant la parole à chacun des Payens convertis, il leur parle en ces termes : *Vous direz, ces branches naturelles ont été rompues, afin que je fusse enté en leur place. Il est vrai, elles ont été rompues à cause de leur incrédulité; & pour vous, vous demeurez fermes par votre foi; mais prenez garde de ne vous pas élever, & tenez-vous dans la crainte. Car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas aussi. Considérez donc la bonté & la sévérité de Dieu; sa sévérité envers ceux qui sont tombés; & sa bonté envers vous, si toutefois vous demeurez fermes dans l'état où sa bonté vous a mis, autrement vous serez aussi retranchés.* Que peut-on voir de plus convainquant; & M. Bruguier n'auroit-il pas mieux fait de demeurer dans le silence sur ce passage, comme il a fait sur tant d'autres, que de n'y répondre que par de vaines défaites qu'on avoit déjà ruinées, & qui ne sont que des preuves de la maniere honteuse dont ils se jouent de l'Écriture?

Tout le reste est semblable, & je pourrois me contenter de renvoyer au livre & à sa réponse, la lecture de l'un & de l'autre, n'étant que trop suffisante pour faire triompher la vérité; s'il n'étoit important d'en faire voir ici quelque échantillon dans le point capital qu'on a traité dans ce neuvieme livre.

Il demontre d'accord du fait, qui est, que c'est un dogme constant de leur nouvelle Religion, que chaque fidele est assuré de sa justification & de son salut, & qu'il en a une certitude de foi divine. *Nous disons donc (ce sont ses termes) comme l'Auteur l'explique dans les chapitres III, IV & VII, que le fidele peut & doit être assuré d'une certitude de foi divine de sa grace ou de la rémission de ses péchés, & que s'il tombe quelquefois dans des méfiances sur ce sujet, ce sont des tentations.*

Réponse
Somm. p.
144.

Il reconnoît donc qu'on a fort bien expliqué la doctrine des Calvinistes, touchant l'assurance du salut dans les chapitres III, IV & VII, du *Renversement de la Morale*. Et ainsi, les quatre chefs auxquels on l'a réduite à la fin du dernier de ces trois chapitres doivent passer, selon M. Bruguier, & M. Claude son approbateur, pour quatre points indubitables de cette nouvelle Religion.

1°. " Que l'assurance qu'ils veulent que chaque fidele ait de sa justification, est inséparable de celle qu'ils veulent aussi qu'il ait de son éléction & de son salut; parce que, selon eux, il n'y a que les élus qui soient justifiés, & que ceux qui sont une fois justifiés ne déchéent jamais de cet état. Renvers. de la Morale. N°. VII. pag. 736.

2°. " Que chaque fidele est aussi assuré de sa justification & de son salut, qu'il est assuré que son ame ne mourra point, & que son corps ressuscitera au dernier jour.

3°. " Que l'une & l'autre assurance de la justification & du salut, est de foi divine; chaque fidele parmi eux étant obligé de croire qu'il est justifié & qu'il sera sauvé, avec une pleine certitude, comme une vérité divine, & révélée de Dieu en sa parole; de la même sorte, qu'il croit généralement comme des vérités divines, que tous ceux qui ont la foi sont justifiés, & que tous ceux qui sont justifiés seront glorifiés.

4°. " Qu'il est vrai, que l'assurance qu'ils ont de leur justification & de leur salut, suppose qu'ils soient assurés d'avoir la foi divine; mais que cela n'a garde d'empêcher qu'ils ne croient de foi divine, & avec une entière certitude, qu'ils sont en la grace de Dieu, & qu'ils régneront éternellement avec Jesus Christ; parce qu'il leur est plus certain quant à ceux qu'ils ont la vraie foi, qu'il ne leur est certain, qu'il y a un enfer & un paradis. "

Il ne reste donc plus qu'à examiner si cette certitude, que, selon ces nouveaux Docteurs, chaque fidele a de sa justification & de son salut, peut subsister avec la crainte de la damnation, dont l'Evangile parle comme d'un moyen dont Dieu veut que les fideles mêmes se servent, pour résister aux impressions violentes, que fait d'ordinaire dans l'ame des hommes, la crainte de la mort & des tourments.

C'est ce qu'on a traité dans le chapitre IX. Et on prétend y avoir prouvé d'une manière convainquante: *Qu'il est impossible d'accorder ce qu'enseignent les Calvinistes, que tous les vrais fideles sont assurés de leur salut, avec la parole de Dieu, qui recommande aux fideles mêmes de craindre la damnation, & de se servir de cette crainte, comme d'un moyen très-propre à repousser les tentations violentes du monde & de la chair.*

III. La seule entrée de ce chapitre suffit pour faire voir à toutes les personnes raisonnables, qu'il faut renoncer au sens commun, pour douter de cette vérité. " On y a représenté, qu'on croyoit avoir droit de sup-
CLAS. „ poser, que tous les gens d'esprit auroient déjà conclu d'eux-mêmes,
Nº. VII. „ de ce qu'on venoit d'établir, que la crainte d'être damné, ne peut
 „ non plus être parmi les Calvinistes un moyen approuvé de Dieu,
 „ pour retenir le commun des fideles dans leur devoir, que celle d'être
 „ entièrement anéanti, ou de ne point ressusciter. Car comme il faudroit
 „ avoir perdu le sens, pour craindre véritablement une chose que l'on
 „ est entièrement assuré ne devoir point arriver, tout le monde comprend
 „ sans peine, que celui qui est pleinement persuadé de l'immortalité de
 „ son ame, & qui la croit comme une vérité capitale de la Religion,
 „ ne sauroit craindre en même temps qu'elle ne périsse; & encore moins
 „ s'imaginer que Dieu, qui l'oblige à croire que son ame est immortelle,
 „ & qui le menace de la damnation s'il en doute, approuve nonobstant
 „ cela, qu'il se serve de la crainte de l'anéantissement, pour réprimer
 „ les tentations qui le porteroient à l'enfer. Les Sociniens peuvent
 „ avoir cette crainte, & s'en servir comme d'un motif pour éviter les
 „ crimes qui font perdre la grace de Dieu; parce qu'une de leurs nou-
 „ velles impiétés est de croire, que l'ame est mortelle; que les méchants
 „ demeureront entièrement anéantis, & qu'il n'y aura que les bons qui
 „ ressusciteront avec Jesus Christ. Mais de proposer aux autres Chré-
 „ tiens, qui détestent cette erreur, cette même appréhension de rentrer
 „ dans le néant, comme un moyen approuvé de Dieu, pour se maintenir
 „ dans la piété; je ne doute point que les Calvinistes mêmes ne recon-
 „ noissent, que ce seroit une extravagance tout-à-fait impie.
 „ Or il est clair, que la même différence qui se rencontre pour ce
 „ regard, entre les Sociniens & les autres Chrétiens sur l'immortalité
 „ de l'ame, se rencontre entre les Catholiques & les Calvinistes, sur
 „ le point de l'assurance du salut des vrais fideles. Car comme celui qui
 „ voudroit détourner les hommes du péché, par la crainte d'être anéanti
 „ en mourant, ne pourroit être écouté que des Sociniens; parce qu'il
 „ n'y a qu'eux qui se persuadent que cela arrive aux méchants, & qu'il
 „ seroit rejeté de tous les autres Chrétiens, qui, bien loin de s'imaginer
 „ que Dieu pût approuver une telle exhortation, la regarderoient au
 „ contraire avec horreur, comme portant naturellement à douter d'une
 „ chose que Dieu les oblige de croire: de même ceux qui veulent dé-
 „ tourner les Justes du péché par la crainte de l'enfer, ne peuvent
 „ être écoutés que des Catholiques, & des autres Chrétiens qui font
 „ comme eux profession de croire, qu'il peut arriver, & qu'il n'arrive

„ que trop souvent , que des Justes même se détournant de la voie de Dieu , I I I.
 „ périssent comme s'ils ne l'avoient jamais été. Mais tout Calviniste qui, C L A 3.
 „ se croyant du nombre des vrais fideles , voudra agir selon ses prin- N° VII.
 „ cipes , ne sauroit être touché d'un tel discours ; puisque sa Religion lui
 „ enseigne , *que le salut ne lui peut non plus manquer qu'à Jesus Christ*, Calv. Instit.
 „ *Et que par ses péchés il ne peut non plus être damné que lui.* Quelle n. 2.
 „ extravagance est-ce donc après cela , de vouloir qu'il puisse être frappé
 „ de cette crainte ! Y eut-il jamais de contradiction plus grossiere ? N'est-
 „ elle pas dans les termes mêmes ? Et comment peut-on ne pas voir
 „ que , qui dit *crainte* , dit un mouvement de l'ame , qui tend à fuir
 „ un mal à quoi on se croit exposé ? Or dès que cette créance cesse ,
 „ & qu'il y a même une pleine certitude que le mal ne peut arriver ,
 „ il est visible que la crainte ne peut subsister ”.

M. Daillé a bien senti la force de cette raison. Et c'est pourquoi il n'a point trouvé d'autre moyen de s'en échapper , que de distinguer deux sortes de crainte. L'une , qui fait consister dans l'horreur , les frissons , & la frayeur que nous cause souvent l'aspect d'une chose terrible , quelque assurés que nous soyons qu'elle ne nous fera point de mal ; & il dit , que , prenant le mot de crainte en cette maniere , les fideles peuvent craindre la damnation ; parce qu'ils peuvent avoir cette horreur & ces frissons que causent d'abord , ou la vue ou l'imagination de l'enfer & de ses tourments , quelque assurance qu'ils aient de leur salut. L'autre sorte de crainte est , celle qu'on entend ordinairement par ce mot , qui est l'impression que fait dans notre ame , la considération d'un mal que nous regardons comme nous pouvant arriver ; & il avoue que , l'entendant ainsi , *ce seroit une pensée folle de loger dans le même cœur l'assurance du salut , & la crainte de la damnation.* Mais il dit aussi , *que ce seroit de calomnier que de lui attribuer cette pensée.*

Mais on a tellement détruit cette fausse subtilité du sieur Daillé , & on a fait voir si clairement , que cette crainte de l'enfer , par laquelle Jesus Christ ordonne à ses Disciples de réprimer celle de la mort & des tourments , dont les tyrans les menaceroient pour leur faire abjurer sa Religion , ne se peut entendre sans extravagance , que d'une crainte réelle de la damnation , & non point de ces horreurs & frissonnements que nous ressentons malgré nous , à l'aspect d'une chose terrible , quelque assurés que nous soyons qu'elle ne nous fera point de mal ; qu'il a fallu que M. Bruguier ait abandonné cette défaite comme entièrement insoutenable.

Il en est donc revenu à la véritable crainte de l'enfer , selon que tous les hommes prennent ce mot ; & l'évidence des paroles de Jesus Christ l'a forcé d'avouer , qu'il faut que cette crainte se puisse trouver dans

Voir ce qu'on en a rapporté dans le Reverf. de la Morale. pag. 751. &c.

III. les fideles. *J'avoue*, dit-il, *qu'outre la crainte chaste & filiale; il y a une crainte servile de l'enfer dont les fideles sont saisis, lorsqu'ils considèrent ou leurs péchés ou les périls de cette vie.* C'est par-la qu'il répond à l'argument du neuvieme chapitre, qu'il propose en ces termes. (*La crainte de l'enfer est incompatible avec l'assurance du paradis. Or Jesus Christ veut que ses Disciples & ses amis aient la crainte de l'enfer, quand il leur ordonne de craindre celui, qui peut jeter le corps & l'ame dans la gêne; il ne veut donc pas qu'ils aient une entiere assurance du paradis.*) Il demeure d'accord de la mineure, comme nous venons de voir. *J'avoue*, dit-il, *qu'outre la crainte chaste, il y a une crainte servile de l'enfer, dont les fideles sont saisis, &c.* Mais il prétend, que cette crainte de l'enfer n'est point incompatible avec l'assurance entiere du salut; parce, dit-il, "que les fideles sont saisis de cette crainte, lorsqu'ils considèrent", ou leurs péchés ou les périls de cette vie, & que dans cette vue, ils peuvent avoir quelque doute de leur salut. Mais quand ils viennent à jeter les yeux de leur foi, sur la protection de Dieu, sur sa miséricorde & sur ses promesses, cette crainte de l'enfer s'évanouit pour faire place à l'assurance que nous défendons. Aussi, nous ne ditons pas, que le fidele soit toujours & en tout temps actuellement assuré de son salut ou de sa grace".

Pour comprendre sans peine combien tout cela est déraisonnable, il ne faut que considérer que les Calvinistes soutiennent, que chaque fidele est aussi assuré de sa justification & de son salut, qu'il est assuré qu'il ressuscitera au dernier jour.

Car ils comparent ensemble ces deux arguments. Le premier, tous les hommes ressusciteront. Je suis homme: donc je ressusciterai. Le second, tous ceux qui croient en Jesus Christ sont justifiés & seront infailliblement sauvés. Or moi, Bruguier, Ministre de Nîmes, je crois en Jesus Christ. Donc je suis justifié & je serai infailliblement sauvé.

Ils prétendent qu'ils sont tout semblables, que la conclusion du dernier n'est pas moins certaine que celle du premier; & que l'une & l'autre est une vérité de foi.

On a fait voir l'absurdité de cette prétention, dont la source est; qu'il y a de certaines suites des vérités de la foi, qui sont si naturelles & si évidentes, qu'on peut dire, que l'esprit les apperçoit d'une seule vue, sans avoir besoin de rien envisager, que ce qui est manifestement contenu dans la proposition révélée; & que les Ministres confondent ces suites naturelles, avec d'autres conclusions qu'on ne peut tirer des vérités révélées, qu'en y joignant des propositions qui ont leur difficulté particuliere, & qui, lors même qu'elles sont vraies, ne sont point dans

dans le même degré d'évidence & de certitude. On peut voir le reste III. en la page 729 & 730, dont on est assuré que toutes les personnes CLAS. raisonnables seront satisfaites. N°. VII.

Mais M. Bruguier n'est pas si aisé à persuader. Et ainsi, quoi qu'on ait pu dire, il s'opiniâtre tellement à trouver toujours aussi-bien que M. Daillé, que ces deux arguments sont semblables, qu'il croit que l'évidence du premier est une preuve certaine de l'évidence du second.
 „ Je dois, *dit-il*, croire de foi divine, que j'ai la rémission de mes offenses (ce qui enferme l'assurance du salut) comme je crois de foi divine, „ que je ressusciterai, par cet argument, dont la première proposition „ seulement est de foi divine: *tout homme ressuscitera. Or est-il que je „ suis homme: dont je ressusciterai*”.

Ils croient donc malgré qu'on en ait, que chaque fidele est aussi assuré d'être infailliblement sauvé, qu'il est assuré de ressusciter au dernier jour. Or cela étant, comment peuvent-ils être si aveugles, que de ne pas voir, *que c'est une pensée folle, comme l'a reconnu le sieur Daillé, de loger dans le même cœur la crainte de la damnation & l'assurance du salut.*

Car peut-on penser sans une extravagance visible, qu'un Chrétien qui croit de foi divine, la résurrection de tous les hommes généralement bons & méchants, & qui par cette foi se tient aussi assuré de ressusciter, qu'il est assuré d'être homme; puisse en conservant cette foi craindre de ne pas ressusciter, & employer cette crainte comme un moyen approuvé de Dieu, pour résister aux tentations qui le porteroient à l'offenser? Et les Calvinistes trouveroient-ils bon que l'on dit d'eux, qu'ils sont dans cette disposition touchant la résurrection des morts, qu'ils croient que leurs fideles peuvent, selon un certain égard avoir quelque doute s'ils ressusciteront, & que pour exprimer ce sentiment de leur secte ils se servent de ces termes: *Il ne faut pas trouver étrange que nous tenions la crainte de ne pas ressusciter compatible avec l'assurance de ressusciter; parce que nous ne disons pas que nous soyons toujours, & en tout temps actuellement assurés de notre résurrection.* Ils se plaindroient sans doute qu'on les calomnie, si on les faisoit parler de cette sorte touchant l'article du Symbole qui parle de la résurrection des morts.

Or la crainte de n'être pas sauvé (ce qui est la même chose que la crainte de la damnation ou de l'enfer) est à la certitude de foi divine, qu'ils veulent que chaque fidele ait de son salut, ce que la crainte de ne pas ressusciter, est à la créance qu'a chaque Chrétien de ressusciter. Et par conséquent, s'il y a de la folie à dire, qu'un Chrétien qui croit de foi divine, qu'il ressuscitera au dernier jour, ne laisse pas de pouvoir craindre de ne pas ressusciter, il n'y en a pas moins à dire, qu'un fidele

III. Calviniste qui se tient obligé de croire de foi divine qu'il sera sauvé, *C. L. A. & que c'est même cette foi qui le justifie*, ne laisse pas de pouvoir N^o. VII. craindre de n'être pas sauvé, & de regarder cette crainte comme un moyen approuvé de Dieu, pour empêcher que la crainte de la mort ne le porte à l'offenser. Et il ne sert de rien de répondre, comme fait M. Bruguier, *que, quoique la crainte*, comme il l'avoue, *soit la fuite d'un mal que nous regardons comme nous pouvant arriver*, il n'est pas impossible que le fidele qui est assuré de son salut craigne l'enfer; parce, dit-il, *qu'il peut regarder l'enfer comme lui pouvant arriver lorsqu'il regarde simplement ses péchés; mais non quand il considère la grace & les promesses de son Dieu.*

Car ne peut-on pas dire la même chose de la résurrection, qu'un Chrétien peut craindre de ne pas ressusciter, en considérant les difficultés qui ont fait croire à tant de Payens, que la résurrection étoit impossible, quoiqu'il ne le puisse craindre en considérant les promesses & la parole de Dieu? Et cependant cette subtilité empêcheroit-elle, qu'on ne tint pour extravagant, celui qui diroit, qu'un homme qui croit de foi divine que son corps ressuscitera, ne laisse pas de pouvoir craindre comme une chose qui lui peut arriver, que son corps ne demeure éternellement dans la mort, & dans la séparation d'avec son ame?

Mais il y a encore plus d'absurdité à vouloir qu'un fidele Calviniste, qui se tient assuré de foi divine d'être sauvé, puisse craindre l'enfer lorsqu'il considère ses péchés. Car le fondement de la créance qu'il a d'être infailliblement sauvé est, qu'étant fidele, quelques péchés qu'il commette, ils ne lui sont point imputés; & ainsi ne peuvent être cause que Dieu le prive du salut qu'il a promis à tous les fideles. *Nous nous* Infit. 1. 4.
ch. 17. n. 2. *osons promettre absolument (dit Calvin) que la vie éternelle est nôtre, &*
que le Royaume des cieus ne nous peut faillir non plus qu'à Jesus Christ.
D'autre part, que par nos péchés ne pouvons être damnés non plus que lui,
puisqu'il nous en a absous. Nous nions, dit Chamier, *que par aucun péché* Cham. Tom.
2. lib. 6. c. *quelque grand qu'il soit, celui qui a été reçu en la grace de Dieu en dé-*
12. n. 4. *chée jamais. Aussi-tôt qu'un homme*, dit Perkins, *a été adopté en Jesus*
Christ, pour être enfant de Dieu, il ne peut plus arriver que Dieu le con- In Dialogo
de statu
hom. p. 44. *damne pour ses péchés. De sorte que mille péchés, & même tous les péchés*
de Junipers, & tous les diables qui sont en enfer ne sauroient empêcher
qu'il ne soit sauvé. Nous croyons fermement & sans hésiter, dit Damman, In Concor.
dia p. 108. *que quoique l'énormité de nos péchés, nous pût bannir loin de Dieu, ils ne*
nous nuiront pas néanmoins. Il n'est pas conforme à la foi chrétienne, In Pacif.
pag. 204. *dit Dungan, qu'aucuns vrais fideles par aucuns péchés même énormes,*
tels que l'expérience découvre, qu'ils en commettent, déchènt totalement de

la grace de Dieu , même pour un temps. Et après cela , on nous viendra III. !
 dire que ceux qui sont dans ces sentiments , & qui mettent comme CLAS.
 Calvin leur plus grande piété à croire , *que par leurs péchés ils ne peuvent* N°. VII.
être damnés non plus que Jesus Christ , ne laissent pas de craindre d'être
 damnés en considérant leurs péchés ; c'est-à-dire , qu'étant assurés de leur
 salut , ils ne laissent pas de craindre d'être damnés en considérant une
 chose qu'ils savent certainement , à ce qu'ils prétendent , ne pouvoir non
 plus les damner , que Jesus Christ même. Car c'est jusqu'où ils ont porté
 leur présomption impie , qu'ils voudroient maintenant , pour ne pas
 paroître manifestement contraires à l'Evangile , pouvoir allier avec la
 crainte de l'enfer que Jesus Christ recommande à ses Disciples ; ce qui
 est certainement le comble de l'extravagance.

C H A P I T R E I X.

*S'il a fallu être chagrin & emporté pour trouver de l'impiété & de l'hérésie
 dans ce qu'enseignent les Calvinistes touchant l'assurance du salut.*

L m'ennuie d'en dire tant sur une chose aussi claire , qu'est l'incom-
 patibilité de la crainte de l'enfer avec l'assurance entière d'être sauvé.
 Je ne puis néanmoins m'empêcher d'ajouter encore ici , l'exemple d'une
 des plus honteuses chicaneries que l'on puisse faire en matiere de Reli-
 gion , qui regarde le même sujet.

On avoit fini cette matiere par un argument qui sert de conclusion au
 neuvieme Livre. Le voici.

“ Pour renfermer en peu de paroles tout ce que je viens de dire , Renv. de la
 „ Jesus Christ recommande à ses Disciples , qu'il appelle ses amis , de Morale. p.
 „ craindre la mort éternelle ; & de surmonter par cette crainte celle de la 756.
 „ mort temporelle , dont on les voudroit menacer pour leur faire abju-
 „ rer leur Religion , ou les porter à agir contre leur conscience.

„ Or la doctrine des Calvinistes ne souffre point qu'on parle à leurs
 „ fideles de la même sorte ; parce que leur ayant persuadé qu'ils se doi-
 „ vent tenir pour être assurés de régner un jour avec Jesus Christ , ils
 „ reconnoissent avec raison , *que ce seroit une pensée folle de loger en*
 „ *même temps , dans le même cœur l'assurance du salut & la crainte d'être*
 „ *damné* , & qu'en vain on employeroit cette crainte pour les détourner
 „ *des crimes qu'ils seroient tentés de commettre* , étant comme ils sont

CLAS „ prévenus de cette erreur, que, quelque grands que pussent être ces crimes,
N°. VII „ ils ne seroient pas capables de les priver de la grace de Dieu, ni de
„ leur ôter le droit infailible, qu'ils croient avoir à l'héritage du ciel,
„ par l'imputation de la justice de Jesus Christ”.

„ Il est donc clair que cette doctrine des Prétendus Réformés, étant
„ directement contraire à celle de Jesus Christ, ne peut être regardée
„ par tous ceux qui ont de la conscience, que comme une doctrine
„ impie, & manifestement hérétique. Ce qui doit faire tirer à toutes
„ les personnes judicieuses une autre conclusion, encore plus importan-
„ tante, qui est, que ceux qui ont établi leur prétendue Réformation,
„ comme ils s'en vantent eux-mêmes, sur une nouveauté si pernicieuse
„ & si opposée à l'Evangile, ne peuvent avoir été que de faux Prophe-
„ tes animés de l'esprit d'erreur, qu'on ne peut suivre sans se perdre”.

On laisse à juger à toutes les personnes équitables, s'il faut être *chagrin* & *emporté* pour donner le nom d'*impie* & d'*hérétique*, à une doctrine dont on démontre l'hérésie & l'impiété d'une manière aussi forte & aussi claire que celle-là. Cependant c'est toute l'adresse de M. Bruguier, de se plaindre comme d'une injure & d'un outrage, de ce qu'on a donné à leur doctrine ces titres peu honorables qu'elle ne mérite que trop; & d'ajouter à cela une instance ridicule, qui n'a de couleur, que parce qu'il lui a plu de ne pas représenter au vrai le sujet de la dispute.

Il prétend faire grâce à son adversaire de ce qu'il ne le chicane pas sur un mot, & il dit, que c'est pour ne pas le jeter davantage dans le *chagrin*. C'est comme il commence ses injures & il les continue en cette sorte.

Rép. Somm. „ Il me pardonnera, si je nomme ainsi cette humeur emportée, qu'il
pag 163. „ témoigne contre nous à la fin du chapitre, traitant ce sentiment de
„ l'assurance du salut & de la grace, de doctrine tout-à-fait impie &
„ manifestement hérétique, comme si les Chanoines de Cologne, Catha-
„ rin, ce fameux Archevêque, & plusieurs savants de la Communion de
„ Rome, qui ont enseigné, que chaque fidele peut & doit être assuré de
„ foi divine, de sa Justification & de sa grace, n'avoient enseigné que
„ des impiétés & des hérésies. Il faut être bien modéré pour s'empê-
„ cher de repousser ces outrages avec quelque indignation”.

Mais ce sont ces discours en l'air, où plus on a tort, plus on fait de bruit, qui méritent l'indignation de tous les honnêtes gens de l'un & de l'autre parti. Car tout cela se réduit à une prétention que je soutiens qui est impie, & à une très-insigne mauvaise foi.

La prétention que je soutiens qui est impie est, de vouloir que ce soit faire une injure & un outrage à ceux contre qui on écrit, dans une

dispute de Religion, que de traiter leur doctrine *d'impie & de manifestement hérétique*, lorsqu'on a très-bien prouvé qu'elle renverse l'Evangile. III. CLAS.
 Car si on est injurieux en parlant de la sorte, il faut qu'il n'y ait ni hérésie ni impiété à renverser l'Evangile; ce qui ne peut être dit que par des impies. Or on n'a donné ces qualifications à la doctrine des Calvinistes touchant l'assurance du salut, qu'après avoir très-bien prouvé, qu'elle éteint dans les fideles la crainte de l'enfer, que Jesus Christ veut que nous opposions à la crainte de la mort, dont on nous menaceroit pour nous faire abjurer la foi. N°. VII.

Et ainsi quand ce Ministre dit, qu'on est *chagrin*, qu'on est *emporté*, & qu'on les *outrage*, ce sont des plaintes qui n'ont pour fondement qu'une prétention impie.

Il n'est pas plus difficile de le convaincre d'une très-insigne mauvaise foi. Elle consiste en ce qu'il prétend, qu'on ne peut trouver d'impiété dans leur doctrine, qu'on n'en trouve autant dans celle de *Catharin & de quelques autres savants de la Communion de Rome*. Mais ni M. Bruguier, ni M. Claude son Approbateur, ne sont pas assez aveugles pour n'avoir pas vu, qu'on ne peut faire cette objection sans tromper le monde, en confondant malicieusement l'assurance de la Justification présente, enseignée par Catharin, avec l'assurance du salut éternel enseignée par les Calvinistes, comme si la première éteignoit dans les fideles la crainte de l'enfer, comme on a prouvé que fait la dernière; ce qu'ils savent bien être très-faux; & s'ils faisoient semblant d'en douter, on les en pourroit convaincre en cette manière.

Quelque assurance que j'aie de ma justification présente, je ne laisse pas de pouvoir craindre l'enfer, à moins que je ne croie outre cela, comme font les Calvinistes, ou que la Justification est inamissible, ou qu'il n'y a de justifiés que les élus. Car si je suis persuadé au contraire, qu'un justifié peut déchoir de l'état de la Justification & mourir ensuite dans son péché, comme on l'a toujours cru dans l'Eglise Catholique, quelque certitude que j'aie d'être présentement dans la grâce de Dieu, elle n'empêchera pas que je ne puisse craindre pour l'avenir de tomber dans ce malheur; & cette crainte même me pourra servir pour l'éviter.

Or on ne peut sans une imposture visible, attribuer à *Catharin ou à ces autres savants de la Communion de Rome*, dont parle M. Bruguier, d'avoir cru, comme font les Prétendus Réformés, que la Justification est inamissible, ou qu'il n'y a de justifiés que les élus.

On ne sauroit donc dire aussi, que de très-mauvaise foi, qu'on ne peut trouver *d'impiété* ni *d'hérésie*, dans la doctrine des Calvinistes, qu'on n'en trouve autant dans celle de ces Théologiens Catholiques, puisqu'on

II n'a fondé ces reproches *d'impiété & d'hérésie*, qu'on a fait aux Ministres, **CLAS** que sur l'incompatibilité de la crainte de l'enfer, recommandée par l'E-
N. VII. vangile, avec l'entière assurance du salut, qu'ils veulent qu'ait chaque fi-
 dele; & qu'on ne peut sans extravagance imputer cette incompatibilité
 à l'opinion de Catharin.

R. 3. p. 39. On me permettra avant que de finir, de rabattre le vain triomphe de
 ce Ministre, qui insulte à son adversaire en disant : *qu'il n'auroit jamais*
fait, s'il vouloit relever tous les raisonnements frivoles, qu'on rencontre
à chaque pas dans son livre. Et il propose pour exemple, celui de la pa-
 ge 730, qu'il dit être à cinq termes, & que le lecteur n'a qu'à le bien
examiner pour se divertir. Examinons-le donc pour en avoir le diver-
 tissement.

On avoit à prouver contre le sieur Daillé, que cette proposition, *j'ai*
la vraie foi qui justifie, dont chaque Calviniste conclut qu'il est assuré
 de son salut, n'est point *naturellement évidente* : & voici comme on l'a
 prouvé.

On n'appelle *naturellement évident* que ce qui se voit de soi-même,
 sans avoir besoin pour en connoître la vérité, du discours de la raison.

Or M. Daillé avoue, que c'est *par le discours de notre raison que nous*
reconnoissons que nous avons la vraie foi.

Donc cette proposition, *j'ai la vraie foi*, n'est point *naturellement*
évidente.

M. Bruguier me pardonnera si je lui dis, qu'il faut avoir l'esprit de
 travers, pour trouver que ce raisonnement est frivole & a cinq termes.
 Lui-même n'y reprend rien qui regarde la forme de l'argument. Il se
 plaint seulement qu'on ait prétendu, *qu'une chose dont on n'est assuré que*
par le discours de la raison, n'est pas naturellement évidente. Il soutient que
 cela est faux, *parce qu'il est*, dit-il, *naturellement évident, que notre ame*
est immatérielle, & que les trois angles d'un triangle rectiligne sont égaux
à deux droits, quoique ce soient des vérités dont on n'est assuré que par le
discours de la raison.

C'est ainsi qu'il débite ses visions comme des oracles. Mais comme il
 n'a pas droit de se faire croire sans preuve, on lui nie tout ce qu'il avan-
 ce; & on lui soutient, que personne ne s'est avisé de dire avant lui, qu'il
 est *naturellement évident*, que le carré de l'hypoténuse est égal aux deux
 carrés des autres côtés; que la perpendiculaire d'un point de la circonfé-
 rence sur le diamètre, est moyenne proportionnelle entre les parties du
 diamètre; que la diagonale d'un carré est incommensurable à son côté,
 & que le cylindre est triple du cône de même hauteur & de même base.
 Ce n'est pas qu'on ne pût dire que tout cela est *naturellement évident* en

prenant pour tel tout ce qui se peut connoître sans aucun moyen surnaturel, comme est la révélation de Dieu. Mais il n'a pas plu aux hommes de prendre ces mots en ce sens, & ils ont jugé plus à propos d'entendre par-là ce qui se voit de soi-même, pour peu qu'on y fasse de réflexion, sans qu'on ait besoin de raisonnement pour en connoître la vérité, comme sont les principes des sciences, que le tout est plus grand que la partie; que deux choses égales à une troisième, sont égales entre elles, & autres semblables propositions. III. CLA 2. N°. VII.

M. Claude feroit donc bien d'avertir charitablement son confrere, d'être plus réservé dans ses censures; de ne pas dire si facilement qu'un ouvrage n'est rempli que de raisonnemens frivoles, lorsqu'il n'y en a pas un seul où il ait pu faire voir le moindre défaut, & de ne se plus hasarder à parler d'un ton de Maître, des choses dont il paroît clairement qu'il n'est pas assez bien instruit.

C H A P I T R E X.

Replique à la Réponse très-sommaire que M. Bruguier a faite au dixieme Livre. Que rien n'est plus honteux que la maniere dont ils imposent à S. Augustin en lui attribuant d'avoir cru comme eux, que chaque fidele est assuré de foi divine de son salut.

Rien n'a mis dans un plus grand jour la matiere qu'on a traitée dans le *Renversement de la Morale*, que l'éclaircissement qu'on a donné, dans les huit derniers chapitres du dernier livre, aux difficultés proposées par un Ministre fort habile, qui avoit voulu porter l'Auteur de cet ouvrage à ne le pas entreprendre, parce qu'il s'imaginait avoir des raisons qui lui persuaderoient à lui-même, qu'il n'y pouvoit pas réussir.

Mais on a tellement détruit toutes ces prétendues raisons, qu'on est bien assuré que jamais personne n'entreprendra de les relever, en renversant les réponses qu'on y a faites. Et M. Bruguier l'a bien cru, puisqu'il le parti qu'il a pris, a été de laisser sans replique une partie si considérable & si importante du livre qu'ils'étoit engagé de réfuter. Il est vrai qu'il couvre son impuissance d'une ridicule vanité, en chantant la victoire lorsqu'il n'oseroit même combattre. Car si on l'en croit, ce qui est cause qu'il n'a pas voulu se mêler d'un différent où l'on attaque deux de ses Confreres, c'est, dit-il, que nous n'aurions pas beaucoup de gloire

III. *d'avoir ensemble triomphé d'un seul ennemi.* Il les faut laisser se repaître
CLAS. de ces chimériques triomphes, qui n'ont pour but que d'amuser les sim-
N°. VII. ples de leur parti. Car quelque fierté qu'ils témoignent, il est impossible
 qu'ils ne se sentent accablés du poids de la vérité.

Il se dispense de la même sorte, de répondre au premier & au troi-
 sième chapitre de ce dernier livre. *Ce ne sont, dit-il, que des objections*
de néant, qui sont suffisamment réfutées par ce que nous venons de dire. Mais
 on est assuré que ceux qui liront ces chapitres, n'en jugeront pas de la
 même sorte, & qu'ils trouveront sur-tout qu'il n'y eut jamais de démon-
 stration plus convainquante; que ce qu'on a dit à la fin du premier, pour
 montrer l'illusion de cette solution fameuse des Calvinistes, *que leur*
doctrine de l'assurance du salut, ne détruit pas l'utilité de la crainte; parce
que l'assurance d'arriver à une fin, n'empêche pas l'emploi des moyens.

Car on leur a fait voir que cette maxime ne peut être vraie au re-
 gard des fideles assurés de leur salut, qu'en supposant *que la crainte de*
la damnation est à leur égard, un moyen convenable au dessein que Dieu a
sur eux. „ Et c'est ce qu'on leur a montré qu'ils supposoient ridicule-
 „ ment sans aucune preuve; comme si cela étoit tout-à-fait clair de soi-
 „ même, quoique ce soit la chose du monde la plus manifestement fauf-
 „ se; puisque Dieu qui est la sagesse même, n'a garde de se servir d'un
 „ moyen convenable au dessein qu'il a sur les vrais fideles, lorsque ce
 „ moyen se trouve contraire à la disposition qu'il met lui-même dans
 „ ces fideles, & à la foi qu'ils veulent qu'ils aient en ses promesses. Or
 „ telle est la crainte de la damnation au regard de tous les vrais fide-
 „ les, selon les Calvinistes. Car si on les en croit, Dieu veut que tou-
 „ les vrais fideles aient une pleine & entière assurance de n'être jamai-
 „ damnés; Dieu veut que chacun d'eux s'applique tellement en parti-
 „ culier les promesses générales du salut, qu'ils ne croient pas seule-
 „ ment en général, que tous les vrais fideles seront sauvés, mais qu'
 „ cette proposition particulière, *je serai sauvé, & je régnerai éternelle-*
 „ *ment avec Jesus Christ,* soit pour chacun d'eux une vérité de foi di-
 „ vine, dont il ne doit non plus douter que des plus grandes vérités d'
 „ la Religion, comme ils l'ont expressément enseigné dans une Thesi-
 „ soutenue à Leyde: Dieu veut que ce soit par cette foi de la miséri-
 „ corde spéciale qu'ils soient justifiés; c'est-à-dire que Dieu a attaché
 „ leur justification à la créance ferme & indubitable qu'il veut qu'ils
 „ aient, comme dit Calvin, qu'il les aime d'un amour éternel, &
 „ qu'il ne souffrira point qu'ils périssent. Or il est impossible, qu'à
 „ regard de personnes disposées de cette sorte, la crainte de la damnatio-
 „ soit un moyen dont Dieu se veuille servir pour la leur faire éviter
 par

„ parce que ce seroit attribuer à Dieu deux volontés toutes contraires, I I I.
 „ & dont l'une détruiroit l'autre ; en lui faisant dire par l'une , à tous les C L A 2.
 „ vrais fideles ; *Je veux que vous ayiez une entiere certitude de votre sa-* No. VII
 „ *lut* ; en lui faisant dire par l'autre , aux mêmes fideles : *Je veux que vous*
 „ *craigniez de n'être pas sauvés*, & que cette crainte vous retienne dans
 „ *votre devoir* ; en lui faisant dire par l'une : *je veux que vous rejettiez*,
 „ *comme des tentations*, les moindres doutes que vous auriez de votre sa-
 „ *lut*, & lui faisant dire par l'autre : *je veux que vous regardiez l'appré-*
 „ *hension d'être précipités dans l'enfer*, comme un moyen que j'approuve,
 „ & que je juge très-propre à vous soutenir contre les plus terribles me-
 „ *naces des hommes*. Qu'ils ouvrent donc enfin les yeux, & qu'ils re-
 „ connoissent, qu'il n'y a point de milieu, & qu'il faut ou renoncer à
 „ leur Théologie fanatique, de l'assurance prétendue que chaque fidele
 „ a de son salut, ou interdire à tous les fideles la crainte de la dam-
 „ nation, quoique Jesus Christ & les Apôtres la leur recommandent,
 „ comme un moyen très-propre à diminuer l'impression que pourroient
 „ faire sur eux les plus violentes tentations”.

Voilà ce que M. Bruguier appelle *une objection de néant*, qui ne méritoit pas qu'un si grand homme s'appliquât particulièrement à la réfuter. On pourroit croire qu'il y auroit en cela quelque chose de l'humeur du pays, si on n'étoit accoutumé à trouver presque dans tous les Ministres cette même sorte d'esprit, qui leur fait rejeter d'un air dédaigneux, comme indigne de réponse, ce qu'ils n'oseroient seulement rapporter de bonne foi.

Après tout néanmoins, un silence forcé, accompagné d'une feinte apparence de mépris, vaut mieux encore qu'un entêtement sans pudeur & sans conscience, qui fait qu'on s'opiniâtre contre ses propres lumières, à attribuer aux Saints Peres des sentiments pernicieux que l'on fait fort bien qu'ils n'ont point eus.

Et c'est tout ce qu'a fait le sieur Bruguier dans sa réponse au dixieme livre. Il l'a toute réduite à la réfutation du second chapitre, où il est traité du sentiment de S. Augustin touchant l'assurance du salut. Mais la maniere dont il s'y prend est tout-à-fait digne de lui.

Il consume inutilement plusieurs pages, pour montrer qu'il y a des passages dans S. Augustin qui semblent favoriser l'opinion de Catharin, touchant l'assurance qu'un fidele peut avoir de sa Justification présente. Ce qui est un détour ridicule. Car ce n'est point de quoi il s'agit, comme on vient de le faire voir dans le chapitre précédent.

Il croit ensuite avoir bien répondu à tous les passages de ce Pere, contre leur prétendue assurance du salut, en disant d'une part, *qu'on les a co-*
Ecrits contre les Protestants Tome XIV. M m

III. *piés de Bellarmin tout Jésuite qu'il étoit : (ce qui est une puérilité qui ne mérite pas d'être relevée) & prétendant de l'autre , qu'ils ne font rien contre eux , parce qu'ils n'ont jamais nié , à ce qu'ils disent , que le fidele n'ait des doutes de temps en temps , contre lesquels il butte , comme parle Calvin.*

CLAS.
N°. VII.

Mais il ne faut que voir ce qu'on a dit sur le sujet de ces doutes dans le *Renversement de la Morale*, depuis la page 809 jusqu'en la p. 816, pour admirer la hardiesse de ce Ministre, qui ne rougit point d'avoir recours à une solution qu'on a ruinée dans le même livre auquel il répond, sans qu'il ose répliquer un seul mot à ce qu'on en a dit.

Enfin après avoir allégué un passage de ce Pere, qui ne dit rien, parce qu'il n'y est parlé que de l'assurance qu'on a aux promesses générales, qui supposent toujours que l'on fasse de son côté ce qui est nécessaire pour y avoir part; il conclut hardiment, *que le sentiment de ce grand Docteur est, que le fidele est assuré d'une certitude divine, qu'il ne viendra point en jugement*, c'est-à-dire qu'il fera sauvé.

Mais S. Augustin se fera lui-même justice : il ne faut que l'écouter; il saura bien se défendre de l'imposture de ces mauvais raisonneurs.

Le 1, des passages qu'on en a cités est du livre 11. de la Cité de Dieu, ch. 11. où ce qu'il dit de l'incertitude de la persévérance des fideles est d'autant plus considérable, qu'il s'en sert comme d'une chose constante, pour faire voir que les premiers hommes avant le péché pouvoient être appelés heureux, quoiqu'ils ne fussent pas combien leur béatitude devoit durer. *Et pourquoi, dit-il, leur refuserions-nous en cet état le nom d'heureux, puisque nous le donnons bien à ceux qui n'ayant la conscience déchirée par aucun crime, & obtenant facilement de la miséricorde de Dieu le pardon de leurs péchés d'infirmité, vivent dans la piété & dans la justice, avec l'espérance de l'immortalité future, quoiqu'étant certains de la récompense qui les attend dans le ciel, s'ils persévèrent dans cette vie sainte, ils soient incertains s'ils y persévéreront. Car qui est celui qui sache certainement qu'il persévérera jusques à la fin dans la pratique de la vertu chrétienne, s'il n'en est assuré par la révélation de celui qui par un jugement caché, n'instruit pas tout le monde de ce secret, mais ne trompe personne de ceux qu'il en daigne instruire.*

Le second est du livre de la Correction & de la Grace, chapitre 13. où il ne se contente pas d'enseigner, que les fideles ne sont pas certains s'ils sont élus, il rend même raison, autant que l'homme en est capable, de cette conduite de Dieu, qui est, qu'il est utile aux prédestinés d'ignorer leur élection, afin que la crainte de se perdre les rende plus humbles & plus vigilants. *Le S. Esprit, dit-il, parle souvent dans les Ecritures aux Saints mêmes qui doivent persévérer, comme si leur persévérance*

étoit incertaine ; parce qu'il leur est utile de ne se pas élever dans une vaine confiance, mais de craindre. Car qui est celui d'entre le commun des fideles, qui pendant cette vie mortelle, ait la présomption de croire certainement, qu'il est du nombre des prédestinés. Il est utile que ce Décret de Dieu demeure caché dans ce lieu de tentation, où nous devons tellement nous garder de la vaine gloire, qu'un Apôtre aussi grand que S. Paul étoit tourmenté, par un diable, de peur qu'il ne se laissât aller à la vanité. C'est pour cela que Jesus Christ dit à ses Apôtres : si vous demeurez en moi, quoiqu'il fut infailiblement qu'ils y demeureroient. Et que Dieu dit par le Prophete : si vous voulez faire telle chose, & que vous écoutiez ma voix, quoiqu'il fut, qui étoient ceux en qui il devoit former cette volonté. L'Ecriture parle ainsi en plusieurs endroits à cause de l'utilité de ce secret, de peur que l'on ne s'élève ; & afin que tous ceux qui courent bien dans la voie demeurent en crainte, ne sachant pas s'ils arriveront jusques au bout de la course. Nous devons croire que c'est à cause de l'utilité de ce secret, qu'il y a quelques-uns des enfants de perdition, qui n'ayant pas le don de persévérer jusques à la fin, commencent à vivre dans la foi qui agit par amour, & ayant vécu quelque temps avec fidélité & avec justice tombent ensuite, & ne forment point du monde, avant que cette chute leur soit arrivée. Que si nul ne tomboit de cette sorte, les hommes ne conserveroient cette crainte, qui est utile pour réprimer le vice de l'orgueil, que jusques à ce qu'ils fussent parvenus à la grace de Jesus Christ, par laquelle on vit avec piété, & après cela ils se tiendroient assurés de ne plus déchoir de cet état. Or cette présomption nous est dangereuse en ce lieu de tentation, où la foiblesse est si grande, que l'assurance peut être cause de l'orgueil. Les hommes néanmoins auront quelque jour cette assurance, comme les Anges l'ont déjà, mais ce ne sera que lorsqu'ils ne pourront plus avoir d'orgueil.

Le troisieme est de la lettre 107, à Vital, Prêtre de Carthage. Les fideles, dit-il, prient pour eux-mêmes, afin d'obtenir le don de persévérer dans la foi qu'ils ont embrassée. Car il est utile à tous, ou à presque tous, pour conserver l'humilité si nécessaire au salut, qu'ils ne puissent connoître quels ils seront à l'avenir ; d'où vient qu'il est dit, que celui qui croit être debout prenne garde à ne pas tomber. C'est pour nous tenir dans cette crainte qui nous est si utile, & pour empêcher qu'ayant été régénérés, & commençant à vivre chrétiennement, nous ne nous élevions dans une vaine confiance, comme si nous étions assurés de notre salut, que par la permission ou l'ordonnance de Dieu ; quelques-uns de ceux qui ne persévéreront pas sont mêlés avec ceux qui persévéreront, afin que ceux-là venant à tomber, la frayeur que nous en aurons, nous soit une occasion de marcher dans la voie de la justice avec crainte & tremblement, jusques à ce que nous

III. *soyons passés de cette vie qui n'est que tentation à une autre, où nous*
 CLAS. *n'ayions plus besoin de réprimer l'orgueil, ni de combattre contre les mou-*
 N^d. VII. *vemens qu'il excite en nous.*

Il faudroit désespérer de pouvoir persuader aucune vérité aux hommes, s'ils avoient tous l'esprit fait comme M. Bruguier & M. Claude son approbateur, & qu'ils fussent capables après avoir lu ces passages, de soutenir encore, par une opiniâtreté qu'on ne sauroit concevoir, que S. Augustin a cru aussi-bien qu'eux, *que chaque fidele peut & doit croire de foi divine qu'il sera infailliblement sauvé.*

Mais on n'a pas si mauvaise opinion du genre humain ; & on suppose même que, parmi les Prétendus Réformés, il y a une infinité de gens qui sont beaucoup plus raisonnables. C'est donc à eux que l'on s'adresse, & on les supplie de considérer que, s'il y a rien qui les doive rendre inexcusables devant Dieu, c'est d'avoir abandonné la plus grande autorité qui soit sur la terre, qui est celle de l'Eglise Catholique, que sa Providence a conservée dans un état visible & perpétuel depuis les Apôtres jusques à nous, pour mettre le soin de leur salut entre les mains de personnes qui ne font que trop voir par de semblables entêtements, qu'ils n'ont ni honneur ni conscience ; mais que par un misérable engagement dans un parti où ils font quelque figure, ils ne pensent qu'à maintenir à quelque prix que ce soit leur séparation sacrilège.

C H A P I T R E X I.

Conclusion qui répond à celle de la Réponse Sommaire.

LA maniere dont les Ministres s'élevent au-dessus de leurs adversaires, lors même que leur conscience leur reproche le plus leur foiblesse, n'est pas un des moins considérables de leurs caracteres ; puisqu'il n'y en a guere qui fassent mieux connoître que l'esprit qui les anime n'est pas l'esprit de vérité ; mais un esprit de séduction & d'erreur, qui ne tend qu'à tromper les peuples par une fausse confiance en la bonté de leur cause, dans les points mêmes où elle est le plus désespérée.

On n'en sauroit desirer d'exemple plus surprenant, que celui que nous en donne M. Bruguier & M. Claude son approbateur, dans la conclusion de cette Réponse Sommaire. " On aura peut-être, disent-ils, de la peine à s'imaginer, que dans ce petit écrit nous ayions suffisamment

„ répondu à un gros volume, tel que celui que nous venons de réfuter. III.
 „ Mais il est des liv. comme des hommes, dont on ne doit pas juger par la C L A S.
 „ grandeur. Si l'on ôtoit au livre que nous avons examiné ses citations conti- N°. VII.
 „ nuelles & inutiles, ses fréquentes déclamations, ses répétitions ordi-
 „ naires & ses termes familiers d'impie, d'horrible & d'abominable, je
 „ suis assuré qu'il seroit beaucoup plus petit que le nôtre. Tant y a que
 „ l'Auteur ne peut pas se plaindre raisonnablement, qu'on ait laissé la
 „ moindre de ses preuves sans réponse, ni qu'on ait eu dessein de les
 „ affoiblir en les rapportant. Il est vrai, qu'on a quelquefois dissimulé de
 „ petites chicaneries; mais on peut protester en conscience, que ç'a
 „ été par mépris ou par compassion, plutôt que par aucune fuite”.

En vérité, ces Messieurs, ne font guere d'honneur à ceux de leur com-
 munion. Il faut qu'ils les prennent pour de bonnes gens, bien simples &
 bien crédules; puisqu'ils les jugent capables de se laisser éblouir par des
 illusions si grossières.

Cependant, c'est sur cela qu'on hasarde son salut. Car on est assuré
 qu'il n'y a point de Religieux qui ait un peu de conscience, qui ne
 fût pressé de quitter cette fausse Religion, s'il s'étoit appliqué à consi-
 dérer les horribles impiétés, & les manifestes corruptions de la parole
 de Dieu, dont on a convaincu les Calvinistes dans le Livre du *Renverse-*
ment de la Morale.

Mais ce qu'ont fait les Ministres pour empêcher l'impression qu'il au-
 roit pu faire sur ceux de leur parti, a été de décrier ce Livre avant
 même qu'il parût, comme n'étant pas possible que l'Auteur y fit autre chose,
 que de noircir par des termes odieux ou des conséquences mal tirées, une
 morale très-sainte; parce qu'ils n'en avoient point d'autre, à ce qu'ils
 disoient, que celle de l'Evangile.

Ils ont continué d'en parler de la même sorte, depuis qu'il a été
 donné au public; & ils n'ont point manqué de promettre qu'ils rui-
 neroient bientôt cet Ouvrage, par des réponses solides, qui satisferoient
 tout le monde. M. Claude a bien voulu en assurer le public, dans sa Dé-
 fense de la Réformation. Et par-là, ils ont trouvé le moyen de tenir les
 esprits en suspens, & de ralentir au moins les premiers mouvements
 d'une louable curiosité, qui les auroient portés à s'informer, si c'étoit
 avec raison qu'on les accusoit, d'avoir renversé la morale de Jesus Christ
 par des erreurs tout-à-fait impies.

Cette réponse qu'ils avoient tant fait espérer, a enfin paru. Mais, com-
 me ce n'est en toutes manieres qu'un écrit très-méprisable, au lieu de
 rougir d'avoir si mal exécuté leurs grandes promesses, ils font plus les
 vains que jamais. Ils s'appuyent sur la créance qu'ils s'imaginent avoir

III. C. L. A. S. N.° VII. acquise parmi des peuples abusés, par la qualité qu'ils se donnent de Ministres du S. Evangile; & ils veulent en être crus sur leur parole, lorsqu'ils assurent, *que ce petit écrit a suffisamment réfuté le gros volume du Renversement de la Morale, & qu'on ne se peut pas plaindre raisonnablement qu'on y ait laissé sans réponse la moindre des preuves de leur adversaire.* Ils se sont imaginés que, quelque incroyable que soit ce mensonge, il y en auroit d'assez simples pour s'y laisser surprendre, & qu'ils arrêteroient les autres par une espece de serment en disant, *que s'ils ont dissimulé de certaines choses, ils peuvent protester en conscience, que ce ne sont que de petites chicaneries, & que ça été par mépris ou par compassion, plutôt que par aucune fuite.*

C'est par des menteries si grossières, mais débitées d'un air si fier, que le peuple a de la peine à ne les pas prendre pour des vérités, qu'ils détournent la plus grande partie des gens de leur communion de lire un ouvrage, qui les détromperoit des erreurs où le malheur de leur naissance les a engagés, & qui leur feroit comprendre, qu'il n'y a point de salut pour eux, qu'en quittant ces corrupteurs de la sainteté de l'Evangile, & ces destructeurs de la parole de Dieu en tant de chefs importants, pour rentrer dans la sein de l'Eglise Catholique, d'où l'on n'a fait sortir leurs Peres, qu'en leur promettant fausement de ne leur enseigner que la pure parole de Dieu.

Mais est-il possible que tant de gens, qui, dans les autres affaires paroissent avoir beaucoup de sens & beaucoup d'esprit, en témoignent si peu dans celle-ci, d'où dépend une éternité de bonheur ou de malheur.

Ils n'auroient garde, en d'autres rencontres, de croire des choses si hors d'apparence, & ils les croient ici par une aveugle déférence à leurs Ministres, qui est contraire aux principes de leur nouvelle religion. Car leurs Peres n'ont abandonné la religion de leurs Ancêtres, que parce qu'on leur avoit persuadé, que chaque particulier est en droit de juger, par soi-même, des vérités de la foi qu'il doit embrasser, sans s'arrêter au jugement ni à l'autorité d'aucune Eglise visible, n'y en ayant aucune qui ne puisse errer. C'est par-là qu'on a inspiré à des artisans & à de simples femmes, la hardiesse de condamner toutes les Eglises du monde de superstition & d'idolâtrie dans des choses que les plus sçavants d'entr'eux n'osent pas nier avoir été pratiquées par toute l'Eglise, dans le temps qu'elle étoit conduite par les Saints les plus éclairés; comme sont les vœux monastiques, l'honneur des reliques, & l'invocation des Saints. Et maintenant, quand on les presse de s'assurer eux-mêmes si on ne les a point trompés en leur représentant comme conforme à l'Ecriture ce qui y seroit peut-être contraire, tous ceux qui n'ont point étudié en

Théologie ne manquent point de s'excuser sur leur ignorance, & ils III. témoignent assez, par le refus qu'ils font de rien écouter, qu'ils s'estiment ELA 2) incapables de discerner ce qu'il y auroit de vrai ou de faux dans ce qu'on N°. VII a à leur dire, par écrit ou de vive voix, contre les erreurs de leur secte.

L'esprit de Dieu peut-il inspirer une conduite si peu uniforme & si contraire à elle-même? Si vous reconnoissez que vous n'avez pas assez de lumière pour vous déterminer par vous-mêmes dans les choses de la Religion, votre prétendue Réformation tombe par terre, puisqu'elle ne s'est établie que par une maxime toute opposée; & cet aveu de votre foiblesse vous a dû porter, selon le meilleur usage que l'on puisse faire de la raison même, à vous soumettre à l'autorité de l'Eglise Catholique que tant de marques éclatantes font assez connoître avoir été donnée de Dieu, pour être l'appui & la colonne de la vérité.

Que si vous vous imaginez, au contraire, selon qu'on vous l'a persuadé pour vous porter à abandonner l'Eglise, ou à demeurer dans la séparation, que vous avez d'assez bons yeux pour discerner le vrai & le faux en matière de religion, sans que vous deviez vous en rapporter à aucun homme qui soit sur la terre, qui vous empêche de vous en servir, pour reconnoître au moins si on ne vous a point trompés. Vous n'avez point appréhendé d'être téméraires en vous croyant assez habiles pour condamner des vérités enseignées & pratiquées par tant de grands Saints, & qui étoient crues généralement par toutes les Sociétés Chrétiennes de l'univers. Lorsque vos Prétendus Réformateurs s'aviseront de les combattre, & vous vous croirez à couvert des reproches que vous devez craindre que Dieu ne vous fasse un jour, de vous être laissés séduire par des gens sans autorité & sans mission, parce que vous aurez eu recours à une humilité mal entendue, pour vous dispenser d'examiner les mensonges de vos Ministres.

Si on vous donnoit avis, que les fondements de votre maison sont mal assurés, & qu'il y a danger qu'elle ne tombe tout d'un coup, en vous laissant accablés sous ses ruines, vous ne dormiriez pas en repos, que vous n'eussiez fait une exacte recherche de la vraisemblance du péril dont on vous auroit menacés. L'avis qu'on vous a donné dans le *Renversement de la Morale* est bien d'une autre importance. Il y va pour vous, s'il est bien fondé, de demeurer éternellement accablés sous le poids de la colère de Dieu. Car c'est à quoi vous vous devez attendre, s'il se trouve que vous ne soyez pas dans la véritable Religion. On vous a représenté que celle où vous êtes a renversé par des maximes impies, la sainteté de la morale de Jesus Christ. On s'est fait fort de vous le prouver par les principes dont vous convenez, qui sont les paroles de Dieu même dans ses écritures divines. On prétend s'en être bien acquité, & il ne tient

280 L'IMPIÉTÉ DE LA MORALE DES CALV.

III. qu'à vous de l'examiner; puisque la maxime dont on s'est servi pour vous
CLAS. arracher du sein de l'Eglise Catholique est, que les plus simples fideles
Nº. VII. sont les juges naturels, pour ce qui est de leur propre foi, du véritable
sens de l'Ecriture. Or c'est à l'Ecriture même que l'on vous renvoie. On
vous en allegue un grand nombre de passages clairs & formels, qui font
voir manifestement, que vos Ministres enseignent tout le contraire, de ce
que Dieu nous a révélé dans sa parole. Voyez donc, lisez & jugez: on
ne vous demande que cela. Et vous ne le sauriez refuser, sans faire voir,
ou que vous n'avez guere soin de votre salut, ou que, par un renverse-
ment d'esprit tout-à-fait inconcevable; vous voulez rendre une soumis-
sion aveugle à vos prétendus Pasteurs, quoiqu'ils n'aient sur vous cette
qualité, que parce qu'ils vous ont mis dans l'esprit, qu'en matiere de
Religion, il ne falloit que consulter Dieu parlant dans ses Ecritures,
sans se soumettre absolument à l'autorité même de l'Eglise en corps. Se-
raient-ils si injustes que de se vouloir excepter de la regle générale qu'ils
ont eux-mêmes établie?

Que s'ils ne l'osent faire, servez-vous donc, à leur égard même, de la
permission qu'ils vous donnent, de ne rien croire sans l'avoir examiné. Et
si vous le faites de bonne foi, on se tient assuré que, comparant ensem-
ble, ce qui a été écrit de part & d'autre, sur une matiere si importante;
puisque'il s'agit de savoir, si leur morale est sainte ou impie; il vous sera
impossible de ne pas reconnoître, qu'il n'y a rien de plus contraire à
l'Evangile, ni de plus indigne de la sainteté du Christianisme, que ce que
M. Claude vous a si authentiquement déclaré, *être conforme à la doctrine
qui s'enseigne au milieu de vous.*

FIN DE L'IMPIÉTÉ DE LA MORALE DES CALVINISTES.

A P O L O G I E

P O U R

LES CATHOLIQUES,

Contre les faussetés & les calomnies d'un Livre intitulé : La Politique du Clergé de France. Fait premièrement en françois , & puis traduit en flamand.

P R E M I E R E P A R T I E.

Sur ce qui regarde la fidélité que les Sujets doivent à leurs Princes , où l'on trouvera une ample justification des Catholiques , à l'égard de la prétendue conspiration d'Angleterre , par les procès mêmes de ceux qu'on a fait mourir pour ce sujet [Donnée sur l'édition faite à Liege , chez la Veuve Bronkart en 1681.]

AVANT-PROPOS.

J Ai dit à l'entrée de ce Livre ce qui me l'a fait entreprendre. Je n'ai ici qu'à avertir le Lecteur, de quelque Religion qu'il soit, qu'il ne doit pas trouver étrange que je me sois si fort étendu sur la Conjuración d'Angleterre. J'ai été obligé d'y entrer par le reproche que l'Auteur de la Politique du Clergé en a fait aux Catholiques. J'en étois d'abord peu informé. Je trouvois seulement que la manière dont il s'y prenoit, pour montrer que ce n'étoit pas une fourberie ; mais qu'il n'y avoit rien de plus véritable, n'étoit propre qu'à persuader le contraire à toutes les personnes de bon sens. J'en ai été plus assuré, plus je me suis instruit de cette affaire par diverses pièces qui me sont tombées entre les mains. Mais ne les ayant recouvrées qu'en divers temps, c'est ce qui m'a obligé, le Livre étant tout fait, d'y mettre une addition, qui achevera, comme je l'espère, de détromper ceux qui étant frappés de tant de bruits répandus par-tout, auroient peine à croire qu'il n'y auroit rien de réel dans ce qu'on imputoit aux Catholiques, d'avoir conspiré de faire mourir le Roi, & de massacrer les Protestants. Je ne demande pour cela, qu'un peu d'équité & de bon sens, & je ne doute point que les Protestants même, à moins qu'ils ne se veuillent opiniâtrer à n'écouter aucune raison, ne soient forcés d'avouer, après avoir lu les réflexions que j'y ai faites sur des dépositions d'Oates, que jamais rien n'a été cru si légèrement, que les contes que fait cet impie, de ce qu'il prétend que lui ont dit une infinité de personnes. Car il faudroit, afin que cela fût vrai, que toutes ces personnes se fussent trouvées en même temps dans un degré de folie si extraordinaire, qu'on n'en a point d'exemple d'une semblable. Or il est infiniment plus croyable, qu'un fripon, tel qu'on verra qu'est cet Oates, ait menti & ait inventé tous ces faits, qu'il n'a pu appuyer d'aucune autre preuve, que non pas qu'une si grande folie se soit trouvée en un même temps dans un si grand nombre de gens. J'aurais donc rien n'a été cru avec si peu de raison, que cette prétendue conspiration des Catholiques contre la vie du Roi d'Angleterre, dont on a pris sujet d'exercer tant de violences, & de faire périr tant d'innocents. C'est ce qu'on verra prouvé invinciblement dans cette Addition, aussi-bien que dans les deux Chapitres sur le procès de Mylord Stafford ; & tout ce que peut ajouter à cette évidence, ce qui se passe maintenant en Angleterre au regard des ennemis des Catholiques qui sont accusés à leur tour, fera moins nécessaire pour mettre en un plus grand jour l'innocence de ceux qu'on a fait mourir, comme ayant voulu massacrer le Roi, que pour découvrir les Auteurs de cette fourbe diabolique, qui passera dans la postérité, pour un des exemples les plus horribles de la malice de l'homme.

A P O L O G I E

P O U R

LES CATHOLIQUES,

Contre les faussetés & les calomnies d'un Livre intitulé: *La Politique du Clergé de France*, &c. fait premièrement en françois & puis traduit en flamand.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Ce qui a porté à répondre à ce Livre, & du dessein qu'on a dans cet ouvrage.

LE livre qui a pour titre *la Politique du Clergé de France*, &c. III.
m'étant tombé par hasard entre les mains, je crus d'abord qu'il ne con-CLAS.
tenoit que des plaintes des Prétendus Réformés, sur la démolition de N°. VIII.
quelques-uns de leurs temples, & sur la résolution que le Roi a prise
de ne se point servir d'eux dans la recette de ses revenus. Mais je vis
bientôt en continuant de le lire, que ce n'étoit qu'une entrée, pour un
plus grand dessein, & que le but de cet Auteur avoit été de prendre
cette occasion pour noircir les Catholiques, en voulant d'une part les
rendre suspects à tous les Princes, comme ne leur étant point *soumis*
par principe de conscience, & ayant toujours une disposition prochaine à
se révolter, & s'efforçant de l'autre, de faire croire, que leur Religion
est si mal fondée, qu'on ne la peut embrasser que par intérêt, & qu'il
y a parmi eux un grand parti qui soutient dans le cœur les plus dé-
testables hérésies.

J'avoue que je ne pus lire sans indignation de si horribles calomnies,
& que cela me donna d'abord quelque pensée de ne les pas laisser sans
réponse. Mais ce qui m'y a tout-à-fait déterminé, est d'avoir su que les
Ministres Protestants font tant d'état de ce livre, que ne se contentant

III. pas de l'avoir répandu par-tout, ils l'ont fait traduire en Flamand pour
 CLAS. le faire connoître à ceux-mêmes qui n'entendent pas le François, ayant
 N°.VIII. jugé que rien ne pouvoit être plus propre à inspirer aux simples la haine
 de la Religion Catholique.

La maniere dont ils en parlent dans la Préface de cette Traduction Flamande, fait assez voir qu'ils se promettent d'en tirer de grands avantages. Car ils déclarent d'abord, *que pour ce temps-ci, il ne se pouvoit rien produire au jour, ni de plus profitable, ni de plus judicieux, ni de plus acommodé à ce qui se passe dans le monde.* Et ils s'étendent ensuite sur les éloges qu'ils donnent à l'Auteur François, qui passent tout de qu'on peut s'imaginer de fier & de fastueux. Je n'exagere point. On en jugera par leurs propres termes, très-fidèlement traduits.

L'Auteur montre, disent-ils, une profonde science dans l'Histoire, dans la Politique & dans la Théologie. Il paroît avoir passé par toutes les sciences, & avoir pénétré jusques au plus intime par la vivacité de son esprit. Ses raisonnemens sur les Etats du monde, & sur-tout de la France & de l'Angleterre, & encore plus sur la suprême autorité de Rome, étant soutenus par des histoires tant anciennes que nouvelles, sont clairs, convainquans; & si on peut parler ainsi, aussi certains que des démonstrations de Géométrie, qu'on ne sauroit contredire. Il fait voir que ce n'est point la passion qui domine en lui, mais un jugement équitable fondé sur la vérité, soit qu'il accuse le procédé des Catholiques Romains, soit qu'il défende celui de l'Eglise Réformée. Car il ne blâme rien dans les premiers, qu'il ne confirme ce qu'il dit par des preuves démonstratives, & il ne défend les derniers que par la vérité nue, & qui paroît à tout le monde.

Peut-on douter que ceux qui n'ont point d'étude, & qui sont accoutumés à écouter comme des oracles, ce que leur disent leurs Ministres, ou les savans de leur parti, ne soient persuadés en lisant cette Préface, que le livre dont on leur parle, ruine sans ressource la Religion Romaine, & met la Réformée en état de ne pouvoir être combattue qu'à la confusion de ceux qui l'attaqueroient. Mais ce qui fuit, les doit encore faire entrer bien plus avant dans cette pensée.

J'avoue, disent-ils, que le Clergé Romain n'est pas traité par cet Auteur de la maniere la plus douce. Mais qui oseroit nier, que ce qu'il en dit ne soit véritable? Ce n'est pas par de vaines conjectures, ni par des conséquences tirées de loin, & encore moins par des contes faits à plaisir, qu'il démontre que ce sont les pestes & la corruption de toute l'Europe, & même de tout le monde. Mais c'est par de si solides, & de si invincibles raisonnemens tirés tant de leur morale que de leur conduite, ordinaire, que

ceux qui voudront entreprendre de les justifier se trouveront si accablés ,
qu'ils ne remporteront de leur entreprise qu'une confusion éternelle. IIL.
CLAS.
N°. VIII.

Si les injures sont des preuves , le Clergé Catholique doit passer pour être la peste & la corruption de tout le monde. L'Auteur François de la Politique du Clergé de France , ne l'avoit pas dit en termes si clairs : mais son Traducteur Flamand , qui pénètre toutes ses pensées , croit l'y avoir vu si bien démontré , qu'il ne pense pas qu'aucun homme raisonnable puisse être d'un autre avis. Car le moyen de ne se pas rendre à des raisonnements invincibles ? Il n'a donc garde de craindre qu'on ne réponde à des invectives si outrageuses. Il triomphe par avance de ceux qui l'entreprendroient ; & c'est par la pitié qu'il a d'eux qu'il daigne les avertir , de n'être pas si mal avisés que de s'engager à défendre une si mauvaise cause ; parce qu'il est certain , si on l'en croit , qu'ils ne remporteront de leur entreprise qu'une confusion éternelle. Cela lui paroît si indubitable , qu'il ajoute avec la même confiance , *je me tiens assuré , que toutes les personnes non partiales , & même les plus équitables de l'Eglise Romaine , reconnoîtront , que tout ce qui est dans ce livre , est traité avec jugement , avec esprit , & avec la plus grande conviction du monde.*

Jamais livre ne fut donc ni plus judicieux , ni plus convainquant. Il ne restoit plus qu'à nous dire , que jamais Auteur n'a mieux écrit. Et c'est aussi le témoignage qu'il nous assure qu'en ont rendu les plus haut-éclairés Théologiens & les plus expérimentés Politiques de son parti.

Je ne sais pas , dit-il , qui est l'Auteur de ce livre , & ainsi ce que j'en dis ne me vient point d'aucune affection particulière pour sa personne ; mais je parle ainsi y étant contraint par la force de la vérité , qui ne s'est pas seulement présentée à mon esprit , mais qui a trouvé aussi une telle entrée chez les plus haut-éclairés Théologiens , & les plus expérimentés Politiques , qu'ils ont jugé l'Auteur digne de porter le nom de patron & de modele de la plus belle maniere d'écrire.

Il faut donc être bien hardi pour entrer en lice avec un tel adversaire , qui est consommé dans toutes les sciences ; qui en a pénétré le plus intime , qui découvre tous les secrets de la plus fine politique , qui tire des avantages merveilleux de toutes les histoires anciennes & nouvelles , qui est le maître de la bonne & de la mauvaise réputation ; nul ne pouvant justifier ceux qu'il noircit , ni noircir ceux qu'il justifie ; qui n'avance rien , ni pour les uns ni pour les autres , qu'il ne confirme par des preuves aussi convaincantes , que des démonstrations de Géométrie , & qui passe parmi les plus habiles gens d'un grand parti , pour un Ecrivain très-judicieux , & pour un modele achevé de la belle maniere d'écrire.

III. En vérité on auroit peur à moins, & on se porteroit aisément à croire **C I A s.** que le meilleur parti seroit de se taire, pour ne se pas exposer témérairement à la confusion dont ils menacent avec tant d'insulte ceux qui penseroient à leur répondre. Mais après tout on n'a peut-être pas tant lieu de craindre. Ceux qui font le plus de bruit ne sont pas les plus terribles. Le mensonge & la vérité parlent souvent avec la même confiance, & ce n'est pas à cela qu'on les distingue. Les petits esprits s'y laissent prendre, & pour peu qu'ils soient prévenus en faveur de celui qui parle, on n'a qu'à leur dire d'un air fier & résolu qu'une chose est convaincante pour la leur persuader. Les Ministres le savent bien, & c'est aussi un de leurs plus grands artifices pour retenir dans leur parti ceux qui s'y trouvent engagés. Ils leur disent si souvent & en tant de manières, & avec tant de hardiesse, toute sorte de mal des Catholiques, & toute sorte de bien de leur nouvelle Religion; que ces bonnes gens feroient scrupule de ne pas croire l'un & l'autre, parce qu'ils n'en pourroient douter sans soupçonner de mensonge, ceux qui leur ont fait tant de fois une si haute profession de ne leur enseigner que la pure vérité. Et c'est ce qui oblige davantage à les aider à sortir d'une si dangereuse illusion. On ne leur demande point pour cela qu'ils se préviennent en faveur de ceux qui les veulent détromper. On veut bien qu'ils se tiennent sur leurs gardes, & qu'ils appréhendent qu'on ne les jette dans l'erreur en feignant de les en tirer. On desire seulement qu'ils se servent de leurs yeux, & qu'ils ne s'aveuglent pas volontairement; qu'ils soient pour leurs Ecrivains, tant que la vérité ne les forcera point de reconnoître leur mauvaise foi & leur injustice, & qu'ils ne les soupçonnent point d'avoir menti, tant qu'ils ne seront point évidemment convaincus de leurs mensonges.

Mais il est bon qu'ils sachent à quoi j'ai cru que je me devois arrêter. Car ce livre qui a été premièrement écrit en françois & puis traduit en flamand contient deux choses. Des plaintes particulières sur le traitement qu'on leur fait en France; & des déclamations générales plus vives & plus étendues pour noircir les Catholiques, & relever les Prétendus Réformés. Or ce n'est qu'à ce dernier que je me suis attaché, comme étant sans comparaison le plus important.

J'ai laissé là le premier, qui ne consiste qu'en de petits faits, dont je ne suis point assez informé, & que je n'ai pas cru qui méritassent que je prisse la peine de m'en instruire, parce qu'ils ne font rien à la justification des Catholiques en général, que j'ai entrepris de défendre contre les calomnies de cet Auteur. Car qui seroit l'homme assez injuste, pour vouloir que leur justification dépendit du zèle bien ou mal réglé,

de quelques particuliers, en des occasions singulieres, comme est la démolition de quelques temples qu'il prétend qu'on leur a ôtés, quoi qu'ils ne fussent pas contraires aux Edits, ou quelques procès qu'il se plaint qu'on a fait à leurs Ministres, accusés d'avoir fait des cabales, ou d'avoir prêché d'une maniere séditieuse, sans qu'il en ait coûté de sang à personne? Que cela soit vrai ou faux, il est bien certain que ce n'est pas ce qui a porté le Traducteur Flamand à lui donner tant d'éloges; que ce n'est pas ce qui lui fait dire, que l'Auteur y avoit fait paroître une profonde science dans l'Histoire, dans la Politique, & dans la Théologie; qu'il y raisonnoit d'une maniere très-juste sur les Etats du monde, & en particulier de la France & de l'Angleterre, & encore plus sur la suprême autorité de Rome; qu'il soutenoit ses raisonnemens sur des Histoires tant anciennes que nouvelles qui les rendent aussi convainquans que des démonstrations de Géométrie; & qu'il montrait par des raisons invincibles, que le Clergé Romain *est la peste & la corruption de toute l'Europe, & même de tout le monde.* Il faudroit être insensé pour conclure rien de tout cela, de quelques méchants proces faits à des Ministres, ou de quelques temples démolis mal-à-propos.

Cependant est-il croyable dans sa propre cause, quand il dit ce qu'il lui plaît sans en donner aucune preuve? A l'entendre parler de la démolition de leurs temples qu'ils avoient construits contre les termes de l'Edit de Nantes, on ne leur en a ôté aucun que par une grande injustice. Et c'est cela même qui fait voir qu'on ne doit ajouter aucune foi à tout ce qu'il dit pour avoir sujet de se plaindre. Car il est de notoriété publique, qu'une grande partie de ces temples avoit été si manifestement usurpés, que le Commissaire Huguenot qui est toujours joint à un Catholique dans ces sortes de discussions, n'avoit osé les défendre. C'est ce que cet Auteur auroit bien voulu dissimuler; mais ne le pouvant faire entièrement, il déchire ceux de son parti aussi-bien que les Catholiques, en voulant que nous regardions les Commissaires qu'ils choisissent eux-mêmes, comme des gens sans conscience, qui ont abandonné leurs temples pour s'être laissé corrompre ou intimider. C'est comme il en parle en la page 30.

Il avance de plus, en divers endroits des faussetés manifestes, avec autant de hardiesse que si c'étoient des vérités constantes & indubitables, de sorte qu'il faut nécessairement, ou qu'il ne fasse pas grand scrupule de mentir, ou qu'il parle de ce qu'il ignore sur ce qu'il s'en imagine, avec la même confiance que s'il en étoit le mieux instruit, qui sont deux caracteres qui n'attirent pas la créance.

Il dit en la page 79, que le feu Evêque de Pamiers a engagé le Pape

III. à soutenir les Urbanistes contre le Roi; au lieu que tout le monde fait
CLASSE. que ce sont ces Religieuses, qui se sont elles-mêmes adressées au Pape,
N^o. VIII. pour se maintenir en la possession d'élire leurs Abbesses, & que feu M.
 de Pamiers n'a point eu de sujet de se mêler de cela, n'y ayant dans son
 Diocèse aucun Monastère d'Urbanistes.

Page. 190. Il dit que celui qui étoit Archevêque de Rouen, il y a sept ou huit
 ans, avoit été auparavant Evêque de Séez, & est présentement Arche-
 vêque de Paris; ce qui est tout-à-fait chimérique: celui qui a passé de
 l'Evêché de Séez à l'Archevêché de Rouen, étant encore Archevêque de
 Rouen, & celui qui est passé de l'Archevêché de Rouen à l'Archevêché
 de Paris, n'ayant jamais été Evêque de Séez.

Page. 211. Il dit, *qu'il y a dans la Hollande qui est bien petite, dix fois plus d'Ec-
 clésiastiques, qu'il n'y a de Ministres dans toute la France qui est bien éten-
 due.* C'est-à-dire, qu'il y a plus de six à sept mille Ecclésiastiques dans la
 Hollande, puisqu'il dit en la page 73, qu'il y a six ou sept cents Mi-
 nistres en France. Rien au monde n'est plus certainement faux, n'y
 ayant non seulement dans la Hollande, mais dans toutes les Provinces-
 Unies que trois ou quatre cents Prêtres qui sont tous attachés à quel-
 ques Eglises pour y prêcher & y faire les fonctions pastorales.

Il dit au même endroit, *qu'Amsterdam & toutes les grandes villes ont
 leur Evêque.* Au lieu qu'il n'y a personne dans toute la Hollande qui
 ne sache qu'il n'y a qu'un seul Evêque, non seulement dans toute la
 Hollande, mais aussi dans toutes les Provinces-Unies.

Il ajoute au même lieu, *que chacun de ces Evêques a son Chapitre,*
 ce qui est aussi imaginaire que les Evêques, & *qu'il y a même des mai-
 sons de Religieux,* ce qui est un autre mensonge. Car quoiqu'il y ait
 plusieurs Religieux dans la mission, comme ils y font proprement l'office
 de Curés, & qu'ils ne sont qu'un ou deux au plus en chaque lieu, on
 ne peut pas, sans se rendre ridicule, faire de cela des maisons de Re-
 ligieux. Mais quoique tout cela soit plus faux que la fausseté même,
 comment des personnes simples ne le croiroient-ils pas, lorsqu'en li-
 sant cet Auteur, ou en françois ou en flamand, ils voient qu'après avoir
 mis ces mensonges grossiers en la bouche d'un Huguenot, il fait dire à
 son Catholique supposé, page 130. *J'avoue que je n'eus rien à repliquer
 à cet article; car j'avois vu de mes yeux tout ce qu'il disoit.* Quelle foi
 peut-on ajouter à un Auteur, qui a l'impudence d'assurer qu'on voit en
 Hollande de ses propres yeux, six ou sept mille Ecclésiastiques, des
 Evêques dans toutes les grandes villes, qui ont chacun leur Chapitre,
 & même des maisons de Religieux.

Ce ne fera donc pas sur sa parole, que nous croirons tout ce qu'il
 nous

nous conte des injustices prétendues qu'on leur fait en France, ou en III
 ur ôtant quelques temples, ou en interdisant quelques - uns de leurs C. A. S.
 ministres ; & ainsi tout ce qui regarde ces sortes de faits , n'étant ap-N. VIII
 ayé d'aucune preuve, ne mérite pas d'être réfuté : mais j'ai cru qu'il
 : seroit pas inutile de repousser ses accusations générales contre les
 atholiques. Elles se peuvent réduire à deux Chefs. L'un regarde la fi-
 élité que des sujets doivent à leurs Souverains ; sur quoi il s'effor-
 e de prouver en différentes manieres, toutes fausses & ridicules , que
 s Catholiques ont des principes de Religion, qui les obligent, lors mê-
 ne qu'ils auroient le plus d'inclination d'être soumis à leurs Princes ,
 e ne l'être pas autant qu'ils devroient selon les maximes du Christia-
 isme. L'autre regarde la doctrine & la foi ; sur quoi il n'est pas moins
 éraisonnable ni moins emporté. Car d'une part il ne craint point de
 aire entendre , que le livre de M. l'Evêque de Condom ne convertit
 personne, parce qu'il lui plaît de supposer, qu'il ne se fait aucunes vé-
 ritables conversions, & que tous les Religionnaires qui se font Catho-
 liques, ne le font que par intérêt; d'où il prend occasion de faire pas-
 ser pour une chose abominable, les charités que l'on fait à ceux qui se
 convertissent, pour soulager leur pauvreté, comme le Traducteur Fla-
 mand s'en explique en termes plus clairs, en disant de la Lettre de M.
 Pélisson, où il est parlé de ces charités, *qu'elle fait voir l'abomination*
des conversions, & des moyens dont on se sert pour convertir le monde en
France. Et il soutient de l'autre, par une horrible calomnie, qu'il y a
 parmi les Catholiques de France, un grand parti composé de Déistes,
 de Sociniens, & de Sacramentaires, qui demeurent extérieurement
 unis à l'Eglise, sans croire rien, ou presque rien, de ce qu'elle croit, &
ce qui est plus terrible, ajoute-t-il, pour pousser l'imposture jusques à la
 dernière extrémité, *est, que ces sentiments impies sont la Théologie de quel-*
ques sociétés graves, sages, & qui font une grande parade de la pureté
de leurs mœurs, & de leur attachement pour la foi catholique.

On voit assez quel est le décri qu'il a cru faire par - là de la R-
 gion Catholique, sur l'un & l'autre de ces deux points; & ce qu'en dit
 son Traducteur, nous montre bien que les Protestants en triomphent,
 & qu'ils sont pleinement persuadés qu'il y a parfaitement réussi.

Il n'est donc pas moins de leur intérêt, que de l'honneur des Catho-
 liques, de les tirer de cette erreur. Mais pour le faire avec plus de
 netteté & moins d'embarras, & ne les pas accabler par un si gros livre,
 je réserverai pour un autre volume ces dernières calomnies, & je ne
 traiterai ici que le point de la fidélité que l'on doit aux Rois, où j'ai
 été plus long que je ne pensois d'abord, parce que la maniere auda-

III. *CLAS. N°. VIII.* cieuse dont cet Auteur parle, de la prétendue conjuration d'Angleterre, découverte depuis deux ans, m'a donné tant d'indignation, que je n'ai pu m'empêcher de m'étendre sur ce sujet, en faisant voir par les preuves du monde les plus convaincantes, qu'il n'y eut jamais rien de plus fou, & de plus mal concerté, que cette noire fourberie, qui a déjà fait périr tant de personnes innocentes.

C H A P I T R E I I.

Calomnie capitale contre les Catholiques: que les Souverains ne se peuvent assurer de leur fidélité, & qu'il n'y a que celle des Prétendus Réformés dont ils puissent avoir une parfaite assurance.

Q Uelque horrible que soit cette calomnie contre les Catholiques, je n'ai pas été surpris de la voir dans ce livre: car j'ai remarqué qu'il y a de certains esprits parmi les Religionnaires, qui disent toujours les mêmes choses pour rendre odieuse la Religion Catholique, quoiqu'on les ait cent fois réfutées. On verra dans la suite que c'est le caractère de cet Ecrivain, & ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner de le voir renouveler leur ancienne déclamation, contre la fidélité des Catholiques envers les Rois. Mais voyons comment il s'y prend. C'est en la page 113.

Les Princes Huguenots, dit-il, ne peuvent avoir la même tolérance pour les Catholiques dans leurs Etats, que les Princes Catholiques peuvent avoir pour les Huguenots; parce que les Princes Protestants ne peuvent être assurés de la fidélité de leurs sujets Catholiques, à cause qu'ils ont fait serment de fidélité à un autre Prince, qu'ils considèrent comme plus grand que tous les Rois, qui oblige les peuples à croire qu'un Souverain tombé dans l'hérésie, est déchu de tous les droits de Souveraineté; qu'on ne lui doit aucune obéissance, qu'on peut impunément se révolter contre lui; qu'on lui peut courir sus comme à un ennemi du nom Chrétien, jusqu'à l'assassiner.

Quelle effronterie, de supposer que tous les Catholiques fassent serment de fidélité au Pape! Où est ce serment? En quels termes est-il conçu? Quand le font-ils; & d'où vient que les Parlements de France, qui sont si jaloux de l'autorité du Roi, ne se sont jamais mis en peine d'empêcher qu'on ne fit ce serment si préjudiciable à la Royauté?

Quelle fausseté, d'affurer avec la même confiance, que le Pape oblige tous les Catholiques de croire qu'ils se peuvent révolter contre leurs

Princes quand ils sont hérétiques ! *C'est*, dit-il, *ce qui a été enseigné* I I L.
par un grand nombre de Jésuites. Que tant de Jésuites que l'on voudra C L 4 2
 l'aient enseigné, cet Auteur reconnoît lui-même, page 82, *qu'ils ont* N°. VIII
passé sur cette matiere de la puissance du Pape au regard des Rois, à des
excès que les autres Catholiques n'approuvent pas. Pourquoi veut-il donc
 ici, que leur Doctrine fasse la foi de tous les Catholiques ? Les Papes
 le prétendent-ils, eux qui viennent de condamner tant de maximes de
 leur Morale ? Mais comment nous montrera-t-il, que les Papes obli-
 gent les Catholiques de croire autre chose, que ce qui est porté par la
 profession de foi de Pie IV ? Est-ce qu'il nous soutiendra que cela y
 est ? Il le pourroit faire avec la même impudence, qui a fait dire l'an-
 née passée au Gazetier de Hollande, en ces propres termes : *Il est pro-*
bable que les mécontents de Hongrie s'accommoderoient pourvu qu'on voulût
leur donner des sûretés suffisantes, qu'on ne les troubleroit plus dans l'exer-
cice de leur Religion, ou qu'on fit rayer du Concile de Trente l'article
qu'on y a couché, portant, qu'on peut manquer de foi à ceux qu'on appelle
hérétiques. Mais ce que notre Auteur ajoute, que le Pape oblige tous les
 Catholiques de croire *qu'il est permis d'assassiner les Rois hérétiques*, est
 le comble de l'impudence, comme je me réserve à le faire voir plus bas.

Cet Auteur passe de la diffamation des Catholiques, aux éloges des
 Prétendus Réformés. Car si on l'en croit, autant que les premiers sont
 des infidelles, à qui les Rois ne se peuvent jamais fier, autant les der-
 niers sont de parfaits fidèles, dont ils n'ont jamais sujet de se défier. Ce
 sont les modèles des bons sujets : il n'y en eut jamais au monde de si
 admirables ; leur fidélité est à toute épreuve ; & un Prince qui en a un
 grand nombre dans ses Etats peut dormir en assurance, n'ayant jamais à
 craindre de leur part, quoi qu'on leur fasse, ni de guerres ni de révol-
 tes. C'est l'idée qu'il nous en donne, lorsqu'il dit en la page 126 ;
Qu'ils ont une fidélité à toute épreuve ; & en la page 223, parlant des
 Huguenots ; *ne faut-il pas confesser qu'il est de l'intérêt du Roi de con-*
server le seul parti qui lui fait serment de fidélité, sans exception & sans
réserve : & en la page 204 : Le Roi a bien plus d'intérêt à conserver
ses sujets Huguenots que tous les autres, puisque c'est le seul parti de la
fidélité, duquel il puisse être parfaitement assuré.

Il est vrai que s'ils étoient tels qu'ils se vantent d'être, c'est-à-dire
 les véritables Réformateurs de la Religion Chrétienne, ce seroit la pensée
 que l'on devroit avoir d'eux. Car si leur Réformation avoit été l'ouvrage
 du S. Esprit, il est sans doute qu'elle auroit dû rapporter un grand
 changement dans les mœurs des Chrétiens ; & comme ils se vantent
 d'avoir nettoyé l'Eglise des ordures de tous les siècles, & de l'avoir remise

III. par l'adresse des Ecritures , au même point où elle étoit au commencement, ne devoit-on pas s'attendre qu'on trouveroit aussi parmi eux, ce que les premiers Chrétiens ont observé si religieusement, comme un des premiers devoirs du Christianisme, de se laisser plutôt égorger que de se soulever jamais contre leurs Princes, en défendant, par la voie des armes, leur religion & leur vie, quoiqu'ils fussent assez forts pour cela s'ils l'eussent voulu, comme le remarque Tertullien.

CLAS.
N° VIII.

Mais quelque hardis qu'ils soient, leur impudence ne peut pas aller jusques à faire ce portrait d'eux-mêmes : ils savent bien qu'il seroit trop dissemblable à l'original ; car il faudroit qu'ils eussent brûlé toutes les Histoires, & ce ne seroit pas même assez, tant la mémoire de leurs actions est encore récente, pour pouvoir empêcher que tout le monde ne fût, qu'aussi-tôt qu'ils se sont trouvés assez forts pour résister aux Puissances ordonnées de Dieu, ils ont rempli l'Europe de guerres sanglantes contre leurs Princes légitimes ; ils ont changé le gouvernement des Etats, sans considérer que l'avantage de leur parti ; ils ont employé le fer & le feu pour établir leur nouvel Evangile, & que, pour la France en particulier, ils ont désolé le *Royaume trente ans durant, fait donner sept ou huit batailles & une infinité de combats, mourir par la guerre ou par les massacres, un million de braves hommes, détruit deux ou trois cents villes, & réduit à l'hôpital les plus riches & les plus nobles maisons de la France*. Ce sont les propres termes du plus estimé & du plus fidelle de nos nouveaux Historiens. Et Beze le reconnoît assez, & en tire même un sujet de gloire, en se vantant dans l'Epître Dédicatoire de sa traduction du Nouveau Testament à la Reine Elisabeth ; que ç'avoit été dans le champ de la bataille de Dreux, parmi le carnage de plusieurs milliers de Chrétiens, qu'on avoit jeté les fondements de sa prétendue Réformation.

Ils se sont déclarés hautement sur cela depuis quelque temps, principalement en Angleterre. Les Presbytériens ou Puritains de ces pays-là, qui sont les Prétendus Réformés de France, dont la fidélité, si on en croit cet Auteur, ne peut être suspecte aux Rois, ne se cachent point sur le droit qu'ils donnent à ceux qui ont un grand zele pour leur Evangile Réformé, quand ils ne seroient que du simple peuple, de l'établir par les soulèvements & par les meurtres, lorsque les Princes & ceux qui gouvernent les Etats s'opposent à son progrès. C'est ce que nous voyons dans une lettre imprimée d'un Puritain fort zélé, contre Joseph Hall célèbre Evêque d'Angleterre, touchant l'Episcopat de l'Eglise Anglicane ; de *Episcopatu Anglicano*. Il compare la prétendue Réformation faite en Angleterre avec celle de l'Ecosse ; & il dit, que cette dernière a été beaucoup plus pure, parce que les Ecollois se sont opposés d'abord à la

III. Rien ne peut être plus clair ni plus horrible en même temps. C'est **CLAS.** une grande marque que leur Evangile est nouveau, puisqu'ils prennent **N°. VIII.** une nouvelle voie de l'introduire dans le monde, & toute opposée à celle par laquelle les Apôtres y ont introduit le premier. Les Prédicateurs de celui-là l'ont établi en mourant, & les Prédicateurs de celui-ci trouvent bon qu'on l'établisse en tuant. Les uns n'ont point laissé aux peuples, qu'ils en instruisoient, d'autres armes pour se défendre contre les Princes qui les vouloient empêcher de l'embrasser, que la patience & le martyre. Ceux-ci ont jugé plus à propos de leur mettre les armes à la main, afin de pouvoir avancer le progrès de leur Evangile *par le sang & par les meurtres*. Les uns ont prêché la fidélité que l'on doit aux Souverains, sans exception & sans réserve, pour ce qui est de ne se jamais révolter contre eux, & ils ne leur ont jamais permis de leur faire la guerre, pour arrêter la barbarie des supplices qu'on leur faisoit souffrir. Ceux-ci sont dans un sentiment bien opposé ; & quand même il ne s'agit pas de défendre sa vie, mais seulement de soutenir un point de Discipline dont on s'est entêté, ou de ne pas recevoir une cérémonie qu'on n'approuve pas, ils trouvent bon que le Peuple s'arme contre son Roi, & qu'il défende, par l'effusion du sang & par le carnage, ce qu'ils disent avoir été établi par cette voie sanguinaire. Les uns ont cru que Jesus Christ n'avoit point donné d'autre conseil à ses Disciples, dans les persécutions qu'on leur faisoit, que de fuir d'une ville à une autre, ou de se laisser égorger comme des brebis innocentes, & que, lorsqu'il a parlé des divisions & des troubles qui arriveroient à l'occasion de l'Evangile, il ne l'a entendu que de ce que souffriroient les Chrétiens, & non pas de ce qu'ils feroient. Ceux-ci ont trouvé que cela étoit bon pour les premiers temps ; mais que, dans les derniers, Jesus Christ avoit prédit, (ils ne disent point où) que la prédication de l'Evangile produiroit des guerres ; c'est-à-dire, si on les en croit, que les peuples qui seroient zélés pour le progrès de cette prédication, forceroient leurs Rois, l'épée à la main, à ne s'y point opposer. Enfin, les uns ont toujours pensé, que ce qui rendoit la voie de Jesus Christ pénible & dure, étoient les violences qu'il se falloit faire en combattant contre sa chair avec les armes spirituelles : mais ceux-ci y mettent la plus grande difficulté, en ce qu'on a besoin d'armes matérielles & de bonnes épées, pour arracher ou pour couper les épines qui s'y rencontrent, qui sont les oppositions que les Princes font aux nouveaux Apôtres. Car ce sont-là, à ce qu'ils croient, les plus grands obstacles qu'on est obligé de rompre, pour marcher dans cette nouvelle voie ; ce qui ne se peut faire *sans sang & sans meurtres*, comme ce Puritain

le répète tant de fois, de peur qu'on n'en prétende cause d'ignorance. I I I.

Je montrerai, en un autre lieu, ce qu'on doit conclure de cette doctrine de rébellion : je me contente ici de poser le fait, que *notre faiseur* CLASSE
N^o. VIII. *d'Entretien* s'est bien gardé de nier expressément. Il n'a pas osé nous représenter ces Prétendus Réformés, comme étant assez détachés des choses du monde, & assez attachés à leur devoir, pour être semblables à ces premiers Chrétiens, qui se croyoient obligés, par principe de religion, de ne jamais faire la guerre à leurs Princes, quelques mauvais traitements qu'ils en reçussent. Il a beau vanter leur prétendue fidélité, il n'ignore pas qu'elle ne va pas jusques-là ; & bien loin qu'elle soit *sans exception & sans réserve* (comme il l'assure étourdiment, sans prendre garde à ce qu'il dit) tout le monde fait, qu'ils avoient toujours cette modification en la bouche, dès le commencement de leur secte ; *pourvu que le Roi ne nous force point en nos consciences*, & qu'ils l'ont même insérée dans leur Confession de foi en ces termes : *moyennant que l'Empire souverain de Dieu demeure en son entier*. C'est pourquoi aussi cet Auteur croit les avoir suffisamment justifiés, en disant, qu'ils n'ont fait à leurs Rois tant & de si sanglantes guerres, que parce qu'on les vouloit opprimer. *D'où sont venues*, dit le Jurisconsulte Huguenot qu'il fait parler en la page 237, *nos guerres de Religion en France ? Ne naissoient-elles pas de la violence que le parti Catholique vouloit faire au parti Protestant ? Si l'on eût voulu se tolérer mutuellement, & si les Princes qui gouvernoient l'Etat n'avoient pas conjuré de perdre les Réformés par le fer & par le feu, tout l'Etat auroit été dans une parfaite tranquillité*. Cependant il avoue au même lieu ; *qu'il y a des occasions dans lesquelles un Prince peut employer la rigueur des Edits, pour empêcher la diversité des religions, & que c'est dans la naissance des schismes*. Or c'est dans cette occasion-là, savoir dans la naissance du Calvinisme, que les Rois ont employé contre eux la rigueur des Edits. Ils ont donc eu doublement tort de leur faire la guerre ; & parce qu'il n'est point permis à des sujets de maintenir leur religion contre leurs Princes par la voie des armes, & parce que nos Rois ne faisoient alors que ce qu'ils devoient, par l'aveu de ce Jurisconsulte Huguenot.

Mais laissons-là cette circonstance : il est clair que cet Auteur fait connoître par ce discours, qu'on ne doit pas s'attendre qu'ils laissassent l'Etat dans la tranquillité dont il jouit maintenant ; si on ne les toléroit pas ; & il s'en explique plus clairement en un autre endroit. *En un mot*, dit-il, il n'y aura jamais de trouble dans l'Etat par la diversité des religions, pendant que l'on voudra bien protéger & tolérer les Protestants. Et en la page 14 : *car, quelque foible*, dit-il, *que soit un parti*,

III. *quand on le pousse à bout, il est capable de faire quelque coup de désespoir, & on n'a pas remarqué que cette conduite ait réussi par le passé.*

N°. VIII. Voilà donc à quoi aboutit leur fidélité; à ne point causer de troubles dans l'État tant qu'on les protégera, & à menacer d'un coup de désespoir si on les pousse; c'est-à-dire, si on les traite d'une manière qu'ils puissent prendre pour oppression, & pour une destruction de leur Religion Réformée. Or il paroît, par ces Entretiens curieux, qu'ils prennent pour un dessein formé de les opprimer & de détruire leur Religion, tout ce que le Roi fait en faveur des Catholiques, en les préférant aux Prétendus Réformés dans le maniement de ses propres affaires, & dans le choix des Officiers des troupes de sa Maison, & en ne souffrant point qu'ils aient de temples au de-là de ceux qu'ils peuvent avoir par les Edits. Je ne tire pas la conséquence, & je veux même croire qu'ils n'ont pas présentement ces pensées. Mais comme cet Auteur en tire d'infiniment plus éloignées, & de principes tout-à-fait faux, pour rendre au Roi la fidélité des Catholiques suspecte, il est bon de leur faire sentir, que celle-là seroit beaucoup plus naturelle & mieux fondée que les siennes, comme nous le montrerons ailleurs plus au long.

C H A P I T R E I I I.

Que les plus méchants livres contre la souveraineté des Rois & les plus capables de faire révolter leurs sujets contre eux ont été faits par des Prétendus Réformés & réfutés par des Catholiques.

IL faut que cet Auteur ait bien peu de jugement, pour prétendre que tous les Princes doivent avoir pour suspecte la fidélité des Catholiques, parce qu'il y a des Jésuites qui ont écrit des choses qui sont préjudiciables à leur souveraineté, & de vouloir en même temps, que ces mêmes Princes soient parfaitement assurés de la fidélité des Protestants, quoique les plus méchants livres, qui aient jamais été écrits sur cette matière, les plus contraires à la souveraine Majesté des Rois, & les plus capables de porter leurs sujets à se révolter contre eux, aient été faits par de Prétendus Réformés, sans qu'ils aient été condamnés par aucun de leurs Synodes, & que ç'ait été des Catholiques qui en ont découvert le venin, qui en ont réfuté les faux principes, & qui ont vengé la parole de Dieu, de l'abus qu'en faisoient ces Ecrivains séditieux, pour y faire
trouver

trouver leurs abominables maximes, ou pour empêcher qu'on n'y vît tout le contraire. III.
CLAS.
N^o. VIII.

Pense-t-il qu'on a oublié ce qu'en a écrit Buchanan, l'un des plus habiles & des plus zélés de leur parti, pour justifier les révoltes des sujets contre leurs Princes? Comme ils reconnoissent eux-mêmes, ainsi que nous venons de voir dans le chapitre précédent, que ç'a été par cette voie, & en armant les Peuples contre les Rois & les Evêques, que le Calvinisme s'est établi en Ecosse, cet Auteur suivant l'esprit de la nouvelle Religion, entreprit par un livre exprès, de sanctifier ces séditions populaires, en prouvant par l'Ecriture prise à contre-sens, comme quand le Diable l'allégua en tentant Notre Seigneur, qu'il n'y avoit rien en cela que de légitime & de saint.

C'est ce qu'il fit par un livre intitulé : *Dialogus de jure regni apud Scotos*; Dialogue du Droit des Rois dans l'Ecosse, imprimé à Edimbourg. Mais ces mots *apud Scotos*, n'étoient qu'une illusion pour ne mettre pas d'abord tous les Rois contre lui : car il y traite la matiere généralement, & les principes qu'il établit, ne regardent pas plus les Rois d'Ecosse, que tous les autres Rois du monde. Ils sont si horribles, que si les peuples en étoient une fois infatués, ils se croiroient tous supérieurs à leur Roi, qu'ils ne regarderoient plus que comme leur Officier, qui ne pourroit gouverner qu'à leur fantaisie, & qui devoit quand il leur plairoit, leur rendre compte de ses actions.

Je n'ai vu de ce livre, que ce qu'en rapporte Guillaume Barclay, qui l'a très-solidement réfuté, dans les deux premiers de ses livres, contre les ennemis de la Monarchie. Mais il paroît dans ce savant & pieux Jurisconsulte, tant de sincérité & de bonne foi d'une part, & de l'autre, tant de lumière & d'intelligence, que je me tiens très-assuré qu'il n'impose point à ses adversaires.

L'un des premiers paradoxes de ce Calviniste ennemi de la Monarchie est, que les Rois n'ont point de pouvoir de faire des loix, & que ce droit n'appartient qu'au peuple; d'où il conclut, *que le Roi est sujet à la loi, mais que le peuple est au-dessus des loix*. Il ne pouvoit pas pousser plus loin sa fureur contre la souveraine Majesté des Rois, ni donner plus d'occasion aux peuples de se soulever contre leurs Princes.

Ce qui a passé jusques ici pour très-certain, tant parmi les sages du Paganisme, que parmi les Chrétiens est, que les Rois ne sont point soumis aux loix, c'est-à-dire, que n'ayant point de supérieurs sur la terre, il n'y a que Dieu qui les puisse punir au regard des choses mêmes, où ils n'auroient pu sans péché violer les loix; à quoi les Peres rapportent ce que dit David : *Je n'ai péché que contre vous. Tibi soli peccavi*. C'est S. Ambros.

III.
CLAS.
N^o. VIII.

qu'il étoit Roi, disent - ils, & qu'en cette qualité il n'étoit point sujet aux loix, parce que les Rois sont libres des liens des crimes; n'y ayant point de loix qui donnent droit de les en punir, & la souveraineté de l'Empire les mettant à couvert de ce côté là. *Liberi sunt Reges à vinculis delictorum; neque enim ullis ad pœnam vocantur legibus, tuti imperii potestate.* Mais ce fondement inébranlable de toutes les véritables Monarchies, est ce que ces Auteurs ont le plus entrepris de détruire. Buchanan fait un grand discours, pour montrer que les Rois sont soumis aux loix aussi-bien que le moindre du peuple. Et comme s'il avoit remporté la victoire sur son ennemi, il fait dire à celui qui avoit paru le lui contester. *Agnosco sententiam, & veris vincor. Je me rends à votre avis, & je ne puis plus résister à la vérité. Mais puisque le Roi ne peut être au-dessus des loix, qui sera donc le Législateur, & qui lui donnerons-nous pour Pédagogue.* A quoi l'autre répond: *Je ne lui donne point de maître; mais je prétends que le peuple qui lui a donné l'Empire sur soi, a droit de lui prescrire de quelle manière il doit gouverner.* Mais parce que ne voulant pas que ce soit le Roi qui fasse les loix, il a bien vu combien il seroit difficile d'assembler pour cela tout le peuple: *Il prétend que les loix se doivent dresser dans les Etats, mais que quand on en a fait le projet, on le doit soumettre au jugement du peuple, comme l'on faisoit à Rome pendant la République, lorsque par le consentement de tout le monde, le gouvernement en étoit démocratique.* Par où l'on voit que le but de ces Calvinistes, est de renverser toutes les Monarchies, ou en gardant seulement le nom de Roi, les réduire en de véritables Démocraties.

Un autre des paradoxes de Buchanan est, de prétendre qu'il n'y a point de Rois légitimes, que ceux qui sont soumis aux loix. C'est ce qui lui fait dire, que dans les premiers temps, les Rois faisoient ce qu'il leur plaisoit, mais que parmi les nations plus policées, ils devinrent de légitimes Rois, c'est-à-dire, qu'ils furent soumis aux loix & obligés de les garder. D'où il conclut qu'on ne trouve point par les Histoires qu'il y ait eu aucun Roi légitime en Asie; parce qu'il ne peut pas nier que les Rois de l'Asie n'eussent une Souveraine autorité sur leurs sujets, & qu'ils n'étoient jamais obligés de leur rendre compte de leur conduite: ce qu'il voudroit faire croire qui ne peut être, sans qu'on soit tyran & non pas Roi légitime.

Il se trouve embarrassé de ce que Samuel appelle le droit du Roi, dans le premier livre des Rois, chapitre 8, où il avertit le peuple d'Israël qui lui en demandoit un, que le Roi qu'on établiroit sur eux, les gouverneroit d'une manière dure & violente, & qu'ils ne pourroient

que s'en plaindre à Dieu, qui ne les écouterait pas; ce qui n'empêcha pas les Israélites de dire, qu'ils desiroient avoir un Roi comme les autres nations, qui les gouvernât & qui les menât à la guerre. Mais au lieu d'avouer que cela détruit toutes ses fausses maximes, il a la hardiesse de dire, que c'est un Tyran & non pas un Roi que Samuel a décrit, dont il n'a point d'autre preuve, que ce que Moïse dit du devoir du Roi, dans le livre du Deutéronome, qui n'a point de rapport à ce que dit Samuel. Or l'illusion de cette réponse paroît en ce qu'il ne s'agit pas de savoir si un Roi peut faire ce que marque Samuel sans commettre d'injustice, mais si la Royauté lui donne droit de le faire sans pouvoir en être puni, & sans que ses sujets aient droit pour cela de se révolter contre lui. C'est ce que Grotius explique en peu de mots dans son excellent livre, *de Jure belli & pacis lib. 1. c. 4. n. 3.* "Ce, qui est dit du droit du Roi dans le livre de Samuel, si on y prend bien garde, ne doit pas être pris, ni pour un véritable droit, c'est-à-dire, pour ce qui donne pouvoir de faire une chose honnêtement & justement, ni pour un pur fait, ce qui ne marqueroit rien qui fût particulier aux Rois, ceux qui ne le sont pas se faisant souvent les uns aux autres de semblables violences; mais on doit entendre par-là un fait qui a quelque chose du droit, en ce qu'il n'est pas permis de résister. C'est pourquoi aussi le Prophète ajoute, que le peuple accablé par ces traitements violents implorera le secours de Dieu, parce qu'il n'y auroit point de remède humain qui le pût tirer de cet état de souffrance". *Quod apud Samuelem est de jure regis, omnino rectè inspicienti apparet, nec de jure vero intelligendum, id est de facultate honestè & justè aliquid agendi: neque nudum factum indicari: Nihil enim esset in eo eximium, cum injurias facere etiam privati privatis soleant: sed factum quod effectum aliquem juris habeat, id est non resistendi obligationem. Ideo additur, populum pressum istis injuriis Dei opem imploraturum, quia scilicet humana remedia nulla exstarent. Sic ergo hoc jus vocatur, quomodo Prator jus reddere dicitur etiam cum injustè decernit.*

C'est ce que Guillaume Barclay avoit remarqué avant lui, & qu'il explique un peu plus au long dans le livre 2. contre Buchanan, p. 267. "Nous ne disons pas que ce que Samuel a proposé aux Israélites comme le droit du Roi, fût tel que le Roi en pût user sans faire d'injustice au Peuple & sans offenser Dieu; mais nous disons seulement que Samuel a prédit aux Israélites, que leurs Rois par une puissance tyrannique, feroient souvent de ces violences, sans qu'ils en pussent être punis par le peuple. Et si on ne le prenoit ainsi, ce ne seroit pas plutôt le droit du Roi, que celui de beaucoup de particuliers. Car

III. „ il ne faut être que violent & puissant pour se pouvoir emparer du
 CLAS. „ bien d'autrui, de ses champs, de ses vignes, & de ses oliviers, & mé-
 N^o. VIII. „ me lui ravir par force ses enfants & ses serviteurs ; de sorte que si
 „ on ne regardoit que la chose en foi, & non le droit d'impunité qui
 „ est particulier aux Rois, cela se pourroit aussi-bien appeller le droit
 „ de tout homme riche & puissant que le droit du Roi. Mais parce que
 „ tous ceux qui n'étant point souverains commettent ces violences, peu-
 „ vent être appelés en jugement, & soumis aux peines marquées par
 „ les loix, ce que l'on ne peut pas faire au regard des Souverains, par-
 „ ce qu'ils ne sont point soumis aux loix humaines, en sorte qu'on les
 „ puisse contraindre de les observer, quoiqu'ils puissent être obligés de-
 „ vant Dieu de s'y conformer, c'est ce qui fait que cette conduite vio-
 „ lente est appelée le droit du Roi, parce qu'à leur égard, elle est
 „ aussi impunie que si elle étoit conforme aux loix”.

Et ce que l'on oppose du Deutéronome, chapitre 17, est très-facile à accorder avec ce que dit Samuel. „ Ce sont choses différentes & non
 „ pas contraires. Moyse instruit le Roi, & lui enseigne ce qu'il doit
 „ faire pour bien régner, & pour se mettre en état de rendre compte à
 „ Dieu du pouvoir qu'il lui a donné. Samuel suppose cela comme indu-
 „ bitable, mais il avertit le peuple de ce que le Roi pourra faire par le
 „ droit de Souveraineté, quoiqu'il ne le puisse faire justement. L'un
 „ marque le devoir du Roi, l'autre le pouvoir. L'un nous apprend de
 „ quelle maniere les bons Princes se doivent conduire ; l'autre, ce que
 „ les peuples sont obligés de souffrir, quand ils se trouvent opprimés par
 „ de méchants Princes. L'un fait sentir aux Rois, que s'ils abusent de
 „ leur pouvoir, ce sera Dieu par lequel ils regnent qui les jugera, &
 „ qui vengera leurs sujets des violences qu'ils auront commises contre
 „ eux. L'autre fait savoir aux sujets, que, quoique les Rois soient in-
 „ justes, il ne leur est pas permis de se soulever contre eux, ni de les
 „ soumettre aux peines établies par les loix contre les particuliers. En-
 „ fin, l'un s'adresse aux Rois & les avertit de leurs obligations, &
 „ l'autre s'adresse au peuple, & lui représente avec quelle patience
 „ il doit souffrir le joug de la Royauté, lors même qu'elle dégénere
 „ en une conduite tyrannique”. Cependant, rien de tout cela ne fut
 capable de faire changer aux Israélites le desir qu'ils avoient d'avoir un
 Roi. Ils acceptèrent toutes les conditions qu'on leur proposoit, & ils
 déclarèrent qu'ils étoient prêts de les recevoir avec toutes les suites fâ-
 cheuses qu'on leur avoit fait prévoir. Car après tout ce que leur put
 dire Samuel de ce droit du Roi, qui contenoit tant de choses dures, ils
 répondirent tous : *Nous aurons un Roi au dessus de nous, & nous serons*

comme les autres nations , & notre Roi nous jugera. Or on ne peut pas III. douter qu'on ne vit alors l'accomplissement de ce que Moïse avoit prédit C L A 9. dans le Deutéronome , chapitre 17 , que le Peuple d'Israël diroit un N. VIII. jour ; *constituam super me regem sicut habent omnes per circuitum nationes* , puisque ce sont les mêmes paroles qu'ils dirent à Samuel en lui demandant un Roi : *constitue nobis Regem ut judicet nos , sicut. & ceteræ habent nationes*. Et ce fut sur cela que Dieu dit à Samuel : *faites ce qu'ils vous demandent , mais représentez-leur le droit du Roi qui doit régner sur eux*. On ne peut donc nier , que ce qu'il leur a représenté de la part de Dieu , n'ait été le droit d'un vrai Roi , en la manière qu'il a été expliqué , & non seulement la prédiction des violences d'un Tyran , puisque ce que dit Moïse dans le Deutéronome , & ce dit Samuel dans le premier livre des Rois , se rapporte au même établissement de l'autorité d'un Roi , que Moïse avoit prédit que les Juifs demanderoient , & qu'ils demandèrent en effet au temps de Samuel.

Un autre Calviniste , qui n'a pas poussé moins loin que Buchanan ces pernicieuses maximes contre la souveraineté des Rois , est celui qui s'est caché sous les noms de *Stephanus Junius Brutus* , & qui a donné à son livre qu'il feint avoir été imprimé à Edimbourg , l'an 1579 , ce titre léditieux. *Vindiciæ contra Tyrannos sive de Principis in populum populique in Principem legitima potestate. Défense contre les Tyrans , ou de la puissance légitime , que le Prince a sur le Peuple , & que le Peuple a sur le Prince* ; comme si le Peuple pouvoit avoir aucune puissance légitime sur son Souverain Seigneur.

Ses faux principes sont les mêmes que ceux de Buchanan. (a) *Que chacun du peuple est inférieur au Roi , mais que tout le peuple ensemble lui est supérieur*.

Mais , parce que , s'il falloit que les révoltes fussent autorisées par tout le peuple , cela donneroit peu de facilité aux factieux de se révolter ; ces ennemis de la monarchie ajoutent un autre principe à ce premier. (b) Qui est , que , *par tout le peuple , on doit entendre ceux qu'ils prétendent avoir reçu l'autorité du peuple pour gouverner le Royaume , & qui représentent le peuple ; tels que sont , disent-ils , les Magistrats inférieurs aux Rois* (qu'ils soutiennent faussement avoir été établis par le Peuple , pour borner la puissance des Rois.) (c) *C'est ce que sont* , ajoute

(a) Brutus pag. 85. Cum reges a populo constituentur omnino sequi videtur populum universum rege potiorum esse. Voyez aussi pag. 86. 88. 89. & en beaucoup d'autres lieux.

(b) Pag. 46. Cum de universo populo loquimur intelligimus eos qui a populo auctoritatem acceperunt , Magistratus nempe inferiores a populo delectos , aut alia ratione constitutos , quasi imperii consortes , & regum Ephoros qui universum cœtum representant.

(c) Pag. 47. Ejus generis sunt in omni regno bene constituto Officiaii regni , principes , patres , patritii , Optimates..... Illi vero ut singuli Rege inferiores sunt , ita universi superiores.

III. Brutus, dans les Royaumes bien établis, les Officiers de la Couronne, les CLAS. Princes, les Sénateurs, les Patrices, les Grands, dont chacun séparément N°.VIII. est inférieur au Roi; mais qui, tous ensemble, lui sont supérieurs. Il répète la même chose en un autre endroit, où il dit (d), que, dans les Royaumes, il y a deux sortes d'Officiers, les uns l'étant de la personne du Roi, & les autres du Royaume. Que les premiers dépendent du Roi & les autres du Royaume. Les uns du premier Officier du Royaume, qui est le Roi même, les autres de la souveraine autorité du peuple, de laquelle le Roi dépend aussi-bien qu'eux. Et enfin, que les uns sont les valets du Roi, ses serviteurs, ses domestiques Mais que les autres sont comme les Assesseurs du Roi dans la justice qu'il doit rendre à ses sujets, & les compagnons de sa dignité royale; de sorte qu'ils ne sont pas moins obligés que le Roi de gouverner la République, le Roi étant comme leur Président, & tenant seulement le premier rang entre eux.

Voilà donc les Rois dépendants non seulement du Peuple, mais de tous les Grands, & de tous les Magistrats du Royaume. Mais faut-il que tous ces Grands & tous ces Magistrats s'accordent afin que le Peuple puisse se révolter contre le Roi? Cela seroit encore trop difficile: voici donc un troisieme principe, qui mettra les factieux plus au large. C'est, dit Brutus, que, comme les Grands représentent le Peuple, aussi la plus grande ou la principale partie des Grands, représentant tous les Grands, ils sont censés aussi représenter tout le Peuple, page 50. *Ut refertur ad universos quod publice per majorem partem geritur: ita quod major pars principum seu optimatum fecerit, omnes, quod omnes, universus populus fecisse dicetur.*

Cependant si la plus grande ou la principale partie des Grands ne veut pas se révolter, faudra-t-il qu'une province ou une ville, qui en aura envie, demeure les bras croisés? Ces Calvinistes Républicains ne trouveroient pas cela juste: ils ont donc eu besoin d'un quatrieme principe; qui est, qu'en bien des rencontres il suffit que les Magistrats, ou un seul Magistrat, d'une seule province ou d'une seule ville, soient disposés à soutenir, par la voie des armes, la cause de Dieu contre leur

(a) Pag. 88. 89. Quod de universo populo dicimus, de illis etiam dictum volumus, qui populum universum in omni regno urbeve legitime representant: qui quidem vulgo Regni, non Regis officarii censentur. Regis officarii pendent à Rege: hi à regno. Illi à supremo regni officario qui est ipse rex: hi à supremo dominio populi, à quo ipse Rex, non secus ac illi, pendere debet. Sunt illi regis ministri, servi, domestici: hi contra regis in jure dicundo veluti Assessores, regii imperii consortes, adeo ut omnes quidem illi rempublicam administrare teneantur non secus ac Rex; is tamen inter eos quasi Præses, primum tantum locum, teneat. Ut verò populus universus Rege superior est; ita etiam hi, etsi singuli Rege inferiores sint, universi tamen superiores censendi sunt.

Roi ; c'est un de ses titres page 51. *An pars regni resistere possit* ; & , par III
résister, il entend prendre les armes & se soulever , comme il paroît C R A 2.
par l'exemple de la ville de Lobna, qu'il dit s'être révoltée contre Jo- N. 11 V H L 1
ram Roi de Juda à cause de son idolâtrie. Or, par une partie du Royaume
me, il entend non seulement une province, mais une seule ville comme
cet exemple le fait assez voir.

Il n'y a donc que chaque particulier à qui il ne donne aucune supé-
riorité sur le Roi, encore en excepte-t-il, comme nous verrons, des vol-
cations extraordinaires, que tous les fanatiques se pourront attribuer.

On voit assez quelles peuvent être les conséquences contre la sûreté
des Rois, que peuvent produire de si terribles principes. Mais il ne les
laisse pas à deviner : il les produit avec une audace insupportable, com-
me si c'étoient les vérités les plus certaines. Il considère les Rois, qu'il
a soumis aux Peuples & aux Magistrats de leurs Royaumes, en deux
états : l'un est, quand ils violent la loi de Dieu, & qu'ils persécutent
l'Eglise ; par où il a voulu principalement marquer ceux qui empê-
choient que la prétendue Réformation ne s'établît dans leurs Etats. L'aut-
re, quand ils oppriment la République, ou qu'ils la ruinent ; ce qui
regarde le gouvernement temporel. C'est ce qui fait la seconde & la
troisième des questions que contient son livre.

Dans la seconde, qui le touchoit plus au cœur, il est bien plus libéral à
accorder aux sujets la licence de se révolter. Car dans la troisième il veut,
afin que les révoltes soient légitimes, que le Roi soit devenu Tyran ;
ce qu'il ne demande point dans la seconde ; il lui suffit qu'il ne veuille
souffrir que la Religion Catholique dans son Etat, & qu'il empêche que
la Prétendue Réformée ne s'y établisse. Quand cela est, il ne prétend
pas seulement que tous ceux qui font quelque petite partie dans le
Royaume, *Aliquantulam partem*, comme est une ville, ou le Magis-
trat qui représente le peuple de la ville, peuvent prendre les armes con-
tre leur Roi, pour empêcher l'exercice de la Religion Catholique dans
leur ville, & pour y établir la nouvelle Réformation, mais qu'ils y sont
obligés par l'Alliance qu'ils ont faite avec Dieu, & que s'ils y manquent,
ils en seront grièvement punis. C'est ce qu'il soutient, sans circuit & fort
clairement, en la page 74. *Sciant itaque universi, aut qui ab iis constituti
sunt, regni officarii, eorumve plures aut singuli, ni Regem Legem Dei
corrumpentem, restituere prohibentem, intra fines suos contineant ; ex fa-
dere cum Deo inito graviter peccare. Cives Provincialesve, qui regni ali-
cujus aliquantulam partem faciunt, ni impietatem à suis saltem finibus ar-
ceant, quam Rex intrudere velit, aut piam doctrinam quibuscumque mo-*

Mais laissons-là ces particuliers. Ce qu'il ne met pas en doute est, que III.
 le Peuple, ou ceux qui le représentent, n'aient droit & obligation, non CLAS.
 seulement de se soulever contre le Roi qui persécute l'Eglise, mais même Nº. VIII.
 de le faire mourir. C'est ce qu'il fonde sur l'Alliance qu'il dit que Dieu faisoit
 dans l'Ancienne Loi avec le Roi & le Peuple conjointement, pour les obli-
 ger à conserver le vrai culte de Dieu ; d'où il conclut, que comme le Roi
 devoit obliger le Peuple à demeurer dans la véritable Religion, le Peuple,
 de son côté, y devoit aussi obliger le Roi, & le punir de mort s'il
 y manquoit. Il prétend l'avoir bien prouvé (a) par ces paroles de
 l'Alliance que fit Aza avec le Peuple, 2 Paral. 15. 13. *Quiconque n'in-*
voquera point le nom du Seigneur, depuis le plus grand jusques au plus
petit, il mourra de mort. Par le mot du *plus grand*, dit-il, il entend le
 Roi, comme étant aussi-bien que les autres soumis à cette peine. Or qui
 auroit pu faire souffrir cette peine au Roi, c'est-à-dire le faire mourir, sinon
 le Peuple, à qui le Roi prètoit le serment, comme le Peuple le prètoit
 au Roi ? Rien n'est plus faux que tout cela : car ces paroles, *si quis non*
quæsierit Dominum Deum Israël moriatur à minimo usque ad maximum,
à viro usque ad mulierem, sont du Roi Aza & non du Prophète : par
 où il est clair que c'est le Roi qui menace tous ses sujets du dernier
 supplice, de quelque condition & de quelque sexe qu'ils pussent être,
 s'ils abandonnoient le culte de Dieu pour adorer les Idoles. Or qui peut
 croire sans folie, qu'il ait donné par-là pouvoir au peuple de le faire
 mourir lui-même ? Cela est extravagant ; mais nous fait voir, que si les
 Prétendus Réformés s'étoient trouvés les plus forts en France, & que le
 Roi n'eût pas voulu quitter ce qu'ils appellent idolâtrie, ils auroient pu
 & dû, selon cet Auteur, le traiter comme les Cromwellistes ont traité
 le Roi d'Angleterre.

Ce qu'il dit dans la troisième question n'est pas moins injurieux à la
 souveraineté des Rois. C'est-là principalement où il débite les faux prin-
 cipes dont nous avons déjà parlé ; mais il les applique à ceux qu'il ap-
 pelle Tyrans, & il n'y a que les bons Rois à qui il ne donne pas ce
 nom : car s'étant fait cette question : *Qui sint Tyranni ?* Il y répond en

(a) Pag. 39. Sic Aza Rex Judæ Azariæ Prophetæ hortatu universum populum in Jerusalem
 convocat fœdus coram Deo per cutiendi causâ. Tum verò, sacrificijs ritè peractis, sancitur fœdus,
 his tamquam conceptis verbis : quicumque non invocaverit Dominum Deum Israël, seu mini-
 mus, seu maximus, morte moriatur. Cum maximum dicit, hic Regem quidem ipsum huic
 cenzæ eximi vides. Quis verò hanc à Rege pœnam reposcere possit (de temporali enim hinc
 gitor) nisi universus populus, cui ipse jurat, non secus ac populus ipsi ?

III. ces termes. (a) *Nous avons dit qu'un Roi est celui qui gouverne selon les lois le Royaume qui lui est échu ou par succession ou par élection. D'où il s'ensuit qu'un Tyran qui est l'opposé d'un Roi, est celui qui a usurpé un Royaume, ou par violence ou par mauvais artifices; ou qui le possédant légitimement le gouverne avec injustice, & s'obstine à ne point garder les lois & les conditions auxquelles il s'est obligé par serment en y entrant. L'un est appelé Tyran sans titre, & l'autre Tyran d'administration.*

Or sans parler des ces tyrans sans titre, contre qui personne ne nie, que tout le monde ne se puisse armer, après une longue déclamation, pour marquer les différences entre un bon Roi & un Tyran d'administration; il s'arrête principalement à celle-ci (b). *Le Roi ne travaille que pour l'utilité publique; le Tyran, que pour son utilité particulière. Mais comme les hommes étant tels qu'ils sont, on n'en peut guère trouver qui ne regardent en toutes choses que l'utilité publique, & qu'il ne se peut presque faire, qu'on n'y ait jamais d'égard, lorsque c'est l'utilité publique qui prévaut, c'est un Roi & un règne; & lorsque c'est l'utilité propre, c'est un Tyran & une tyrannie. A quoi il ajoute (c): que si on n'est pas content de la description qu'il a faite d'un Tyran, outre qu'on en pourra trouver de mieux représentés dans les Histoires; on en pourra voir en plusieurs Pays de vivants & de régnants, à qui il ne manque rien de tout ce qui peut faire mériter ce nom, qui est la plainte qu'Aristote faisoit aussi de son temps.*

Ce ne sont donc pas des hommes imaginaires, & qui ne se trouvent point dans le monde, à qui il donne le nom de Tyrans. Selon l'idée qu'il en avoit, il falloit que l'Europe en fût pleine de son temps; puisqu'il dit, qu'on pouvoit voir en beaucoup de lieux, *vivos, spirantesque Tyrannos, omnibusque suis numeris absolutos*. Or comme apparemment il ne mettoit pas de ce nombre les Rois Protestants, il faut qu'il ait pris pour des Tyrans tous les Rois Catholiques. Il ne reste donc plus qu'à voir, ce qu'il veut que l'on fasse à un Roi devenu Tyran, ou que les

(a) Pag. 179. Regem esse diximus, qui regnum sive per stirpem, sive per electionem delatum, ritèque commissum legitimè etiam regit atque gubernat. Eum itaque tyrannum, ut pote regi planè contrarium esse, sequitur, qui aut vi malique artibus imperium invasit, aut ultro sponteque delatum regnum contra jus & fas regit, contraque leges & pacta, quibus sese sacrosanctè devinxit, pervicaciter administrat. Quod etiam utrumque in unum eundemque hominem cadere potest. Ille vulgò dicitur Tyrannus absque titulo, hic Tyrannus exercitio.

(b) Pag. 181. In summa: Rex studet utilitati publicæ, tyrannus propriæ. At sanè cum, ut sunt homines, nusquam reperiri queat, qui omnibus in rebus utilitatem publicam spectet, nec diu consistere, quin ullatenus ejus rationem habeat, ubi utilitas publica prævalet, rex & regnum; ubi propria, tyrannus & tyrannis locum habere dicentur.

(c) Pag. 96. Si cui verò hæc descriptio usquequaque non satisfaciet, præterquam quòd accuratiores fortè tyrannorum imagines in historiis inveniet, vivos & spirantes tyrannos omnibusque numeris absolutos hoc tempore, quos intueatur, multis in regionibus, quod & Aristoteles suo sæculo conqueritur habet.

peuples prennent pour tel. Voici la sentence qu'il prononce contre lui. III.

Il veut que ceux qui représentent le peuple l'avertissent: (a) *Que si* ^{CLAS.} *ayant été souvent averti, il ne se corrige point, mais qu'il prétende* ^{N. VII.} *toujours pouvoir faire impunément tout ce qu'il lui plaît, on le doit alors considérer comme étant convaincu du crime de tyrannie, & tout ce qui est permis contre un Tyran, soit par les voies de la justice, soit par une juste guerre doit être employé contre lui. (b) Que s'il ne peut être chassé qu'à main armée, ceux qui représentent le peuple lui pourront faire prendre les armes, lever des troupes, & se servir contre ce Roi de la force, de la tromperie & de toutes sortes de machines, comme contre un ennemi de la patrie & de la République. (c) Il est donc permis aux officiers du royaume, ou à tous ensemble, ou à plusieurs d'entre eux de se défaire d'un Roi devenu Tyran, & non seulement cela leur est permis, mais il est de leur devoir de le faire, & on ne les peut excuser s'ils ne le font. (d) Pour les particuliers avant qu'ils entreprennent rien contre le Roi, il faut qu'ils attendent les ordres de ceux qui représentent le peuple ou dans le royaume, ou dans une province, ou dans une ville, ou au moins de quelqu'un d'eux (aut unus saltem ex illis.) (e) Que si tous les grands ou la plupart des grands, au moins un seul d'entre eux (aut unus saltem aliquis) entreprend de réprimer une manifeste tyrannie, ou que le Magistrat la veuille chasser de la partie du royaume qui lui est commise, & qu'on n'ait pas lieu de craindre qu'il en veuille établir une autre sous prétexte de remédier à celle-là: c'est alors qu'il faut que tous les particuliers d'un commun consentement prennent les armes, qu'ils fassent tous leurs efforts pour aider ce libérateur de la patrie, & que comme si Dieu lui-même avoit donné le signal du combat contre le Tyran, ils s'efforcent de délivrer de la tyrannie le royaume & la république*

(a) Pag. 193. Si verò pergat, nec sæpius admonitus resipiscat, sed eò tantum tendat, ut impunè quidvis patrare possit; tum sanè tyrannidis reus peractus est, & quæcumque adversus tyrannum seu jure, seu justà vi licent, adversus eum adhiberi possunt.

(b) Pag. 194. Quod si verò eò progressus fuerit, ut non absque vi armata expelli possit; tum sanè licebit illis populum ad arma vocare, exercitum conscribere, & tamquam adversus hostem patriæ rei que publicæ judicatum, vim, dolum, omnemque machinam experiri.

(c) Ergo licet regni officiariis aut omnibus, aut saltem pluribus, tyrannum coercere.

(d) Pag. 210. Singulis neque à Deo neque à populo gladius concessus est. Itaque universorum, eorum, inquam, qui universos in regno, regione, urbeve quæ regni partem faciat, repræsentant, jussu expectent oportet, aut unus saltem ex illis, antequam adversus principem quidquam moliantur.

(e) P. 212. Quod si optimates omnes, aut plerique, aut unus saltem aliquis manifestam tyrannidem exercere, aut Magistratus ab ea regni parte, quæ sibi commissa fuerit, arcere conentur, & ita quidem, ut is sit, qui ejus expellendæ prætextu aliam non invehat; tum sanè tamquam agmine facto, certatim ad delectum concurrant, obnixè pedibus manibusque opem ferant, ac tamquam Deus ipse cœlitus signum pugnæ adversus tyrannos dederit, républicam regnumque à tyrannide vindicare conentur.

III. Si cela étoit aussi vrai qu'il est faux & abominable, David auroit bien manqué à son devoir, en ne tuant pas Saül, que cet Auteur donne partout, pour l'exemple d'un Tyran. Et cependant ce Saint Prophete déclare, au contraire, qu'il n'avoit eu garde de le tuer, parce que personne ne pouvoit sans crime mettre la main sur l'Oint du Seigneur. *Quis enim extendet manum suam in Christum Domini & innocens erit?* Mais on ne peut se jouer plus impudemment de l'Ecriture, que fait cet Auteur pour se défendre de cet exemple de David, qui condamne absolument tous ces massacreurs de Rois sous prétexte de tyrannie. *David*, dit-il, *ne devoit pas tuer Saül, parce qu'il n'étoit pas des plus considérables du peuple*; quia non erat ex optimatibus populi. Car outre que David ne dit pas seulement, que lui en son particulier ne devoit pas tuer l'Oint du Seigneur; mais que personne ne le pouvoit faire sans crime; c'est la dernière impertinence, de prétendre qu'il ne fût pas des plus considérables du peuple; lui qui étoit gendre du Roi; le plus brave de ses Capitaines; aussi aimé du peuple de Dieu que redouté de ses ennemis; que Saül considéroit comme lui devant succéder; ce qui étoit même la principale cause de sa jalousie; qui avoit déjà reçu l'onction royale par un Prophete; à qui Jonathas avoit cédé le droit qu'il pouvoit avoir au royaume; & à qui Abigaïl donnoit par avance le nom de Roi. Quoi qu'il en soit, on voit par-là, qu'elle est la doctrine sanguinaire de ce Prétendu Réformé: c'est que, puisque David auroit dû tuer Saül, s'il avoit été *ex optimatibus populi*, tout homme qui se croira, & qui sera en effet *ex optimatibus populi*, pourra & devra se défaire de son Roi, s'il lui paroît qu'il accable son peuple par des tributs injustes, ou qu'il agisse de mauvaise foi en violant les traités qu'il a faits avec ses sujets; ou que, si ce grand Seigneur ou ce Magistrat n'a pas la même facilité de le tuer, qu'avoit David, il peut, & il doit lever l'enseigne de la rebellion; & cet Auteur a l'impiété de prétendre que le soulèvement de ce grand Seigneur ou de ce Magistrat, est un signal que Dieu donne au peuple de se défaire de son Roi, pour se délivrer de la tyrannie.

CLAS.
N°. VIII.

Page. 212.

CHAPITRE IV.

III.
CLAS.
N°. VIII.

Cette même méchante doctrine contre la souveraineté des Rois, soutenue par d'autres Auteurs Prétendus Réformés.

J'AI trouvé un autre livre d'un autre Prétendu Réformé, qui avoit été fait premièrement en françois, pour empoisonner plus facilement le peuple, & de françois traduit en latin afin que le venin se pût répandre plus loin que la France. C'est ce qui paroît par le titre que voici. *De Jure Magistratum in subditos, & officio subditorum erga Magistratus. Tractatus brevis & perspicuus his turbulentis temporibus utrique ordini apprimè necessarius. E gallico in latinum conversus.* 1576. *Apud Joannem Marefchallum Lugdunensem*; " du droit des Magistrats envers les sujets, & du devoir des sujets envers les Magistrats. Traité court & clair, fort nécessaire aux uns & autres en ces temps de troubles. Traduit du françois en latin. 1576. Chez Jean Maréchal Lyonnois ". Il est plus ancien de trois ans que celui de Brutus; & il paroît que Brutus n'a fait qu'étendre & pousser encore plus loin les faux principes de cet Auteur-ci, qui sont les mêmes que ceux de Buchanan; & au lieu que celui-ci, pour ne pas tant choquer les Princes, les désigne seulement sous le nom général de Magistrats, & qu'il promet de traiter du droit des Magistrats envers les sujets, & du devoir des sujets envers les Magistrats, ce qui ne contient rien que de raisonnable, & pourroit être le titre d'un fort bon livre. Brutus écrivant trois ans après, a eu honte de ces petits ménagements; mais levant le masque, il a donné pour titre à son Livre, *vindicte contra Tyrannos*, par où il entend, tous les Rois qui s'opposoient à la prétendue Réformation; & il ajoute, pour marquer que le peuple n'avoit pas moins de pouvoir sur le Roi, que le Roi en a sur le peuple: *sive de principis in populum, populi in principem legitima potestate.*

Ainsi, ce dernier Livre étant semblable aux deux autres de Buchanan & de Brutus, je n'en marquerai que deux ou trois choses.

La première; que cet ennemi de la Monarchie a eu bien peur de ne pas passer pour un zélé Religieux. C'est ce qui lui fait apporter pour exemple, d'un commandement injuste auquel on ne doit pas obéir: *Qu'on voit aujourd'hui plusieurs Princes tellement enforcés par l'Antechrist Romain qu'ils forcent leurs sujets par des Edits fort sévères d'assister à l'exé-*

crable sacrifice de la Messe. Ce sont ces grands mots d'*Antechrist* & d'*exécrable* qui enforcellent les simples, en leur faisant regarder comme abominable, ce qu'on ne peut nier que par un aveuglement volontaire, avoir été la foi de tous les Peres de l'Eglise, qu'ils avouent eux-mêmes avoir été de grands Saints. Et comme inventé par l'Antechrist Romain; c'est-à-dire, par le Pape: ce qui, certainement nous est commun avec toutes les sociétés chrétiennes de l'Orient, qui se sont séparées de l'Eglise Romaine depuis neuf cents, onze cents & douze cents ans.

La seconde est, que, parmi les Magistrats inférieurs (a) qu'il prétend très-faussement aussi-bien que Brutus, tenir leur autorité, non du Roi, mais du peuple, & à qui, pour cette raison, il donne pouvoir (b) de résister au Roi à main armée, *armata manu*; il compte d'une part, tous les gentilshommes qui ont des terres titrées. (c) *Les Ducs, les Marquis, les Comtes, les Vicomtes, les Barons, les Châtellains*; & de l'autre, tous les Magistrats des villes. *Les Mayeurs ou Maires, les Viguiers, les Consuls, les Capitouls, les Syndics, les Echevins.* C'est pour ne pas manquer de chefs de révolte.

La troisième est, que, pour se défaire de l'exemple des premiers Chrétiens, & de tous les Peres qui nous enseignent, que c'est par la parole de Dieu, & non pas par les armes, que la véritable Religion se doit établir dans les pays où les Princes ne la veulent pas souffrir: il répond (d) *que cela est vrai, quand on la veut introduire de nouveau en un pays, mais non pas quand on l'y veut conserver, ou la rétablir lorsqu'elle a été corrompue par la connivence, ou par l'ignorance, ou par la malice des hommes.* C'est-à-dire, que les Apôtres & les premiers fideles ont dû établir l'Evangile par la prédication, par les miracles & par les souffrances, en s'exposant à la mort & aux plus cruels supplices, plutôt que de s'en défendre par

(a) Pag. 31. Inferiores Magistratus non à persona supremi, sed ab ipsa supremi pendent.

(b) Pag. 35. Dico igitur si inferiores Magistratus eò necessitatis fuerint adacti, teneri ipsos adversus manifestam tyrannidem salutem eorum procurare (etiam armata manu si possunt) qui ipsorum fidei & curæ sunt traditi.

(c) P. 29 & 30. Inferiores Magistratus sunt velut intermedii, inter summum Magistratum & populum. . . . inter quos jure censendi sunt Duces, Marchiones, Comites, Vicecomites, Barones, Castellani, ut qui olim officia & munia publica exercerent, ad ea certo ordine legitimeque allecti. Quæ etsi postea in dignitates hæreditarias transferunt, nequaquam tamen primum jus & auctoritatem amiserunt. In hunc ordinem præterea connumerandi sunt, qui in civitatibus ad varia munera eliguntur, quales sunt quos vulgò Majores, Viguiers (seu viguerios) Consules, Capitouls, Syndics, Scabins & ejusmodi, nuncupant.

(d) Pag. 120. Veram Religionem non esse quidem vi & armis introducendam: sed jam receptam conservari & defendi armis posse adversus Tyrannos, nihil prohibet. Aliud est enim Religionem nunc primum in aliqua regione introducere: aliud eam jam alicubi receptam conservare, seu collapsam hominumque aut conniventia, aut infamia, aut malicia sepultam, velle restituere.

aucun soulèvement ; mais que les Prétendus Réformateurs de cet Evangile, I II L
l'ayant ni miracles pour prouver qu'ils parloient de la part de Dieu, ni C L A S.
assez de zèle pour s'exposer au martyre quand ils le pouvoient éviter en N°. VIII.
se révoltant contre les Rois, ont dû prendre une voie toute différente de
celle des Apôtres & des Chrétiens des premiers siècles, & se croire per-
mis pour leur sûreté, & pour le progrès de leur nouvel Evangile, de
lever l'enseigne de la rebellion pour remplir les Royaumes de sang & de
meurtres ; comme ils se vantent eux-mêmes qu'ils ont fait en Ecosse, &
comme on fait assez qu'ils ont fait en France & ailleurs.

On trouve les mêmes principes dans d'autres Auteurs de la même Re-
ligion Prétendue Réformée. Henry Etienne, dans de certains vers rapportés
par Guillaume Barclay, lib. 3. c. 15. pag. 423. dans le même dessein d'a-
néantir la souveraineté des Rois, en ruine autant qu'il peut le fondement
qui est, que le Prince est au-dessus des loix : *Princeps legibus solutus est*,
en la manière que nous l'avons expliqué. Il prend sur cela tous les Juris-
consultes à partie, comme ayant sans raison étendu cette parole à toutes
les loix ; au lieu que, si on l'en croit, elle doit être restreinte à deux loix
particulieres ; ce que Barclay fait voir très-solidement être une chicanerie
out-à-fait infoutenable.

David Paræus, dans son Commentaire sur l'Épître aux Romains, éta-
blissant quelques propositions touchant la puissance civile, renferme en
abrégé dans la seconde, ce que Brutus, & ce que cet Auteur de *Jure Ma-*
gistratum, avoient enseigné sur cela. (a) “ Les sujets, dit-il, qui ne
„ sont pas tout-à-fait personnes privées, mais qui sont établis dans des
„ Magistratures inférieures, peuvent se défendre, & la République &
„ l'Eglise, ou la véritable Religion même avec armes, contre le souve-
„ rain Magistrat ; c'est-à-dire, contre le Roi, sous ces conditions. 1°.
„ Quand il dégénere en Tyran. 2°. Quand il veut contraindre ou les Ma-
„ gistrats inférieurs, ou d'autres sujets commis à leur foi, à de mani-
„ festes idolâtries ou à des blasphèmes ”. C'est l'idée qu'ils donnent tou-
jours de la Religion Catholique ; par un esprit de calomnie qui leur est
passé en nature. Les autres conditions ne sont que la même chose, ou ne
contiennent rien que de ridicule, comme la dernière, que cela se doit

(a) Propositio secunda. Subditi non privati sed in Magistratu inferiori constituti, adversus
superiorem Magistratum se, Rempubicam & Ecclesiam seu veram Religionem, etiam armis
defendere jure possunt : his positis conditionibus. 1. Cum superior Magistratus degenerat in
Tyrannum. 2. Aut ad manifestam idololatriam atque blasphemias ipsos vel subditos alios suæ
idei commissos vult cogere. 3. Cum ipsis atrox infertur injuria. 4. Si aliter incolumes fortunis,
ritâ, & conscientiâ esse non possint. 5. Ne prætextu Religionis aut justitiæ, sua quærant. 6. Ser-
vata semper *invenia* & moderamine inculpatae tutelæ juxta leges.

III.
C L A S.
N°. VIII.

faire *cum moderamine inculpatæ tutela*, comme si cette prétendue modération se pouvoit garder dans la guerre.

Le Roi Jacques, quoique Protestant, mais très-ennemi de cet esprit Calviniste, qui porte à la révolte contre les Rois, fit condamner cette méchante doctrine par l'Université d'Oxford, & la fit réfuter par un Théologien Anglois nommé David Owen. Le fils de David Paræus a voulu la défendre par une méchante distinction, en prétendant que la doctrine de son Pere où il est parlé des Magistrats Souverains, c'est-à-dire des Rois généralement & sans distinction, ne se devoit entendre que des Rois non absolus. Mais il ne laisse pas en donnant ce tour à la méchante Théologie de son Pere, de la rendre aussi pernicieuse à tous les Rois Chrétiens de ce temps-ci, qu'en la laissant générale : puisqu'il soutient dans son Apologie §. 1. après un Jurisconsulte qu'il cite, qu'il n'y a présentement dans *toute la Chrétienté*, aucun Roi ou Prince Souverain qui soit véritablement Roi ; c'est-à-dire, entièrement absolu (comme il avoue qu'étoit Auguste & ses Successeurs) & n'ayant que Dieu au dessus de lui, en quoi consiste l'essence de la véritable Monarchie. Ils ne sont tous, si on l'en croit, que des Rois *conventionels* (c'est ainsi qu'il les appelle) contre qui les Magistrats inférieurs se peuvent révolter, s'ils ne tiennent pas les *conventions* auxquelles ils se sont obligés. Et il nomme en particulier, comme n'étant Rois qu'à cette condition, les Rois de France, d'Espagne, d'Ecosse, de Dannemarck, de Hongrie ; comme aussi ceux d'Angleterre, selon Polydore Virgile, quoique la peur qu'il avoit du Roi Jacques, qui avoit fait condamner les Propositions de son Pere, lui ait fait ajouter : *Cambdenus tamen in Britannia sua. p. 101. ait, Regem supremam potestatem & merum habere imperium, nec prater Deum superiorem agnoscere.* Il fait donc cet honneur au Roi d'Angleterre seul, entre tous les Rois Chrétiens de ce temps ici, de laisser en doute s'il n'a pas *supremam potestatem & merum imperium*, sans quoi on n'est point vraiment Roi, mais seulement de nom, comme Aristote le remarque très-judicieusement des Rois de Lacédémone, depuis l'établissement des Ephores qui les pouvoient juger ; *que c'étoient plutôt des Généraux d'armée, que de véritables Rois.*

Rien n'est donc plus ridicule que la maniere dont Philippe Paræus a voulu appaiser les Princes, qui avoient été blessés par la doctrine de son Pere : car voici comme il s'y prend. „ Pourquoi vous mettez-vous en „ colere contre mon Pere, qui n'a point parlé, dans ce qui vous cho- „ que, des Princes vraiment Souverains, mais seulement de ces Prin- „ ces *conventionels*, contre qui les Magistrats inférieurs peuvent pren- „ dre les armes, quand ils ne gardent pas les conventions qu'ils ont faites

faites avec leurs sujets. Il est vrai, ne vous en déplaît, que je suis III.
 persuadé, que vous n'êtes tous que de ces sortes de Princes que j'appelle *conventionnels* ; & ainsi, trouvez-le bon si vous le voulez, mais N°. VIII.
 je ne puis pas nier, que ce qu'a dit mon pere, en faveur des Magistrats inférieurs, qu'ils vous peuvent faire la guerre, quand ils prétendent que vous êtes devenus tyrans, ne vous regarde tous."

Voilà à quoi se réduit la principale défense de ce Protestant. N'est-ce pas une justification bien satisfaisante pour les Princes qu'il a voulu appaiser ? Il est vrai qu'il y emploie encore un autre moyen, en prétendant que Luther, & ses compagnons les Théologiens de Vittemberg, Pierre Martyr, Robert Abbot, & tous les autres Théologiens Protestants, *omnis chorus Theologorum Protestantium*, avoient enseigné la même doctrine. Et sur ce que son adversaire avoit parlé de Buchanan comme d'un ennemi des Rois & d'un méchant homme, qui autorisoit les rébellions, il lui répond, qu'il n'est pas d'un homme de bien, de parler mal des gens de bien, à qui la République & l'Eglise sont si obligées. *Non est viri boni maledicere bonis ac de Republica & Ecclesia bene meritis* : par-où il témoigne assez, que, bien loin de condamner la doctrine séditieuse de Buchanan, il l'approuve de telle sorte, qu'il croit qu'en l'enseignant il a bien mérité de la République & de l'Eglise.

Ainsi tout cela ne fait que confirmer de plus en plus ce que j'avois entrepris de faire voir, que les plus méchants livres contre la souveraineté des Rois, & les plus capables de faire révoltér les sujets contre eux ont été faits par de Prétendus Réformés. Et néanmoins je ne leur en aurois point fait de reproches, si d'une part ils ne nous venoient sans cesse objecter des Livres de Jésuites, comme si c'étoit de-là que l'on devoit prendre le sentiment de tous les Catholiques ; & si, de l'autre, par une conduite très-conforme à leurs principes, ils n'avoient mis en pratique, sur deux têtes couronnées, avec autant de barbarie que d'insolence, la plus damnable maxime de ces ennemis de la Monarchie, qui est, qu'on peut faire le procès aux Souverains, comme à des particuliers, & les faire passer par toutes les formes de la justice, jusques à leur faire perdre la tête sur un échaffaut, par l'infame main d'un Bourreau.

Il est bien étrange, de plus, que ces prétendus restaurateurs de la Doctrine Evangélique, n'aient témoigné aucun zele contre tant de dépravations de la parole de Dieu, dont les livres de Buchanan & de Brutus & d'autres, sont tout remplis. S'ils improuvoient cette doctrine, d'où vient qu'aucun d'eux n'a entrepris de les réfuter, & qu'ils n'ont été condamnés en aucun de leurs Synodes ? Ils y étoient obligés s'ils

III. les tenoient pour aussi méchants qu'ils sont en effet, quand ce n'auroit
 CLAS. été que pour faire voir qu'on les accusoit à tort d'approuver les ré-
 N°. VIII voltes contre les Rois. Cependant il ne paroît point que ces malheureux
 Auteurs aient trouvé des adversaires, qui aient pris à tâche de les confondre, que parmi les Catholiques, & quelques Protestants Episcopaux: car ce n'a pas été seulement Guillaume Barclay, ce savant & pieux Jurisconsulte, qui a défendu la cause des Rois contre ces boute-feux des guerres civiles; mais il remarque qu'avant lui il y avoit eu des Théologiens du Clergé & des Ordres Religieux, qui s'étoient élevés contre ces Ecrivains séditieux, & qui avoient soutenu, avec autant de zèle que de lumière, la vraie doctrine de l'Evangile, qui ne laisse aux vrais Chrétiens, quelque opprimés qu'ils puissent être par l'injustice de leurs Souverains, que les prières & la patience.

Il parle d'un Catholique Ecoissois, qui avoit tellement renversé le livre de Buchanan que personne n'avoit osé le relever. Mais il s'arrête sur-tout à deux savants Théologiens; l'un Evêque, & l'autre Religieux: le premier est Cunerus, Docteur de Louvain, & Evêque de Lewarde en Frise, dans son livre de *Officio Principis Christiani*. Du devoir d'un Prince Chrétien. En voici quelques endroits.

Il y en a qui croient, dit ce pieux & savant Evêque, que l'autorité des Princes est fondée sur le consentement des peuples. Mais S. Paul, qui pénétroit les choses par l'esprit de Dieu, en reprend l'origine de bien plus haut. Il n'y a point, dit-il, de puissance qui ne vienne de Dieu: ce qui montre que ce n'est pas-seulement par une espece de traité entre le Roi & le peuple, que le Roi a le pouvoir qu'il a sur ses sujets, mais que c'est de droit divin, & par l'ordonnance de Dieu. C'est pourquoi celui qui résiste aux puissances, ajoute l'Apôtre, résiste à l'ordre de Dieu; ce qui est un plus grand crime, que de violer simplement un traité & un accord. Car si le peuple n'étoit obligé d'être soumis à son Prince que parce qu'il a consenti de l'avoir pour Roi, lorsqu'il manque à cette soumission, ce ne seroit proprement qu'à un traité qu'il auroit fait avec lui, & non directement à l'ordre de Dieu qu'il résisteroit; au lieu que c'est, selon S. Paul, prochainement & immédiatement l'ordre de Dieu que l'on viole; ce qui fait voir, qu'en se révoltant contre son Roi, la rébellion n'est pas tant contre un homme que contre Dieu.

Voilà le principe de cet Evêque, directement opposé à celui de ces Auteurs Calvinistes, qui ne veulent pas seulement que le Roi ne tienne sa puissance que des peuples, mais qui veulent encore, que les peuples se la retiennent, en la lui communiquant; en sorte qu'ils en puissent

user contre lui-même quand ils jugent qu'il abuse de la sienne. C'est I I I.
ce que ce Prélat détruit par cet exemple de l'Ecriture.

C L A S.

N°. VIII.

Joas Roi de Juda abandonna Dieu pour adorer les Idoles, & fit mourir cruellement le Prophete Zacharie fils de Joïada. Quelques-uns de ses Serviteurs, émus de zele, le tuerent dans son lit : mais Amasias son Successeur les fit mourir avec justice ; car l'Ecriture nous apprend par-tout, que, quoique les Princes fassent de grands maux, il n'est point permis de se révolter contre eux. Ce n'est pas qu'ils ne pechent grièvement quand ils abusent de leur puissance, quand ils ne gardent pas les serments qu'ils ont faits à leurs peuples, ou qu'ils s'abandonnent à toutes leurs passions ; mais ce sera Dieu qui les jugera & les condamnera pour tous ces crimes : ce sera la vérité, qui est au dessus de tous les Rois ; ce sera la Sagesse, qui crie & qui dit aux méchants Rois ; Audite Reges & intelligite. Et il ajoute dans le même chapitre : La puissance des Rois n'est pas sans bornes. Elle est restreinte dans son exercice par la loi de Dieu, & par les serments qu'ils font de gouverner selon les coutumes des pays : mais, quoiqu'un Roi fasse mal, quand il ne garde pas ses promesses, comme c'est de Dieu même qu'il tient son autorité, cela ne fait pas qu'il soit jamais permis de prendre les armes contre lui.

L'autre Auteur Catholique, qui a réfuté encore plus expressément ces dangereux Ecrivains est *Ninianus Vinzetus*, Docteur en Théologie & Abbé de Ratisbonne. Il le fait en deux ouvrages ; l'un intitulé, *Velitatio in Georgium Buchananum* ; & l'autre, *Flagellum sectariorum*. Je n'en rapporterai, pour abrégé, qu'une parole du premier livre, contre le pouvoir que Buchanan donne au peuple de faire le procès à son Roi. (a) *Comme on ne trouve point d'exemple dans les Saintes Lettres de cette puissance inouïe, que vous donnez au peuple de se rendre juge de son Roi, & qu'on y voit plutôt tout le contraire, & que cela est de plus tout-à-fait contraire à la nature conduite par la raison, nous ne saurions regarder ce que vous en dites que comme impie & méchant.* Il réfute aussi très-solide-ment Brutus dans l'autre livre, & principalement dans les pages 77 & 94, que l'on peut voir dans Barclay lib. 4. chapitre 6. Mais j'ai peur de m'être trop étendu sur cette matiere, quoique cela soit très-important, pour faire juger à tous les Princes, qui sont les meilleurs sujets, des Prétendus Réformés, ou des Catholiques.

(a) Pag. 175. Quoniam igitur istius inauditi tui in Reges judicii, quod meditaris, exemplum nullum in sacris litteris extat, sed potius longè adversum nobis ibidem commendatur, deinde & benè informatæ naturæ planè est adversum, pro nefario & scelesto illud meritò habemus.

III.

CLAS.
N°. VIII.

CHAPITRE V.

Réfutation de la calomnie contre tout le Clergé de France, que cet Auteur représente comme étant toujours prêt de se révolter contre le Roi.

Comme les Ecclésiastiques sont plus l'objet de l'averfion des Pré-tendus Réformés que le reste des Catholiques, il ne faut pas s'étonner que ce soit le Clergé de France, que cet Auteur entreprend de décrier avec plus d'emportement, & dont il s'efforce davantage de rendre la fidélité fufpecte au Roi; mais il n'y a rien auffi, dans tout ce Livre, qui marque plus un efprit & méchant & faux. Ce ne font que des brouilleries & des équivoques continuelles: il confond fans cefle le fpirituel & le temporel; l'obéiffance qu'on doit aux Pafteurs & celle qu'on doit aux Rois, & les affaires de l'Eglife & celles de l'Etat. Il rapporte des hiftoires qui le condamnent: il en fuppose d'autres évidemment fauffes. Il veut que l'on juge de la doctrine présente d'un corps célèbre par un fait particulier, arrivé il y a cent ans, contredit par cent autres, & devant & après. Il confirme ce qu'il en dit par la plus extravagante fable qui fut jamais; & enfin, pour comprendre en général ce qu'on verra dans la fuite, il ne touche à rien qu'il ne fouille & qu'il ne gâte, par la malignité dont il le tourne; & s'il y a des Catholiques dont les fentiments ne donnent pas de lieu à fes médifances, il a la hardieffe de les vouloir mettre hors de pair, comme n'ayant pas la même religion que les autres, mais feulement une Religion de *Politiques*. On pourra croire que j'exagere; mais je fuis affuré qu'on verra que je n'en dis pas encore affez. Commençons par fon préambule.

Je n'ai pas deffein, dit-il, d'offenfer Messieurs du Clergé, dont je refpecte les perfonnes: je ne doute pas qu'ils n'aient le cœur bien françois; mais enfin, ils ont leurs maximes de confcience; ils font d'une Religion; il faut qu'ils en fuivent les principes. Or les principes de leur Religion les attachent au S. Siege & à fa confervation: préférablement à tout. De plus, l'intérêt fait illufion aux cœurs & aux efprits. Leur intérêt les oblige à prendre le parti du Pape, qui eft leur confervateur & leur protecteur; & ce qu'ils font par intérêt, ils fe perfuadent qu'ils le font par confcience.

Y eut-il jamais de difcours plus impertinent & plus plein de paralogifmes & de fauffetés? Il refpecte Messieurs du Clergé: il ne doute point qu'ils n'aient le cœur bien françois; mais enfin il ont leurs maximes de

conscience. C'est-à-dire, qu'ils ont des maximes de conscience, qui , III. malgré toutes les inclinations qu'ils ont par leur naissance d'être fidèles CLAS. au Roi, les obligent de lui manquer de fidélité. Que ne nous marque-t-il N°.VIII. donc ces maximes de conscience, si préjudiciables à la Royauté, qu'il prétend être communes à tout le Clergé de France? Il faudroit pour cela, qu'on les déclarât à tous ceux que l'on fait Prêtres, comme contenant un de leurs principaux devoirs. Dira-t-il qu'on le fait aussi; mais que c'est secrettement, de peur que le Roi ne le sache? On ne croit pas qu'il l'osât : mais tout ce qu'il pourra faire sera de nous renvoyer encore à quelques livres de Jésuites, comme si le Clergé de France prenoit ses maximes de ces Ecrivains de trois jours, dont il a tant de fois condamné les sentiments : au lieu que tout le monde fait, qu'il n'en a point de communes & de générales, que celles qui se trouvent dans l'Ecriture & dans la Tradition, dont les saints Docteurs de l'Eglise ont été les dépositaires.

Ils sont d'une Religion ; il faut qu'ils en suivent les principes.

C'est la suite & le comble de la calomnie qu'il s'est engagé de soutenir. Car c'est dire, que Messieurs du Clergé de France ont beau avoir le cœur bien françois, ils sont entraînés, comme malgré eux, à manquer de fidélité au Roi par principe de Religion. C'est ce qu'il faudroit prouver, pour ne passer pas pour un calomniateur public; & voici comme il le fait.

Or les principes de leur Religion les attachent au S. Siege & à sa conservation, préféablement à tout.

Que veut dire cela? N'y a-t-il qu'à parler en l'air, & employer un galimatias qui n'a point de sens, pour calomnier tous les Evêques & tous les Ecclésiastiques d'un grand Royaume, ou pour mieux dire de toute l'Eglise; puisque cette accusation les regarde tous? La Religion Catholique nous oblige tous, & aussi-bien les Laïques que ceux du Clergé, de croire; que le Fils de Dieu, ayant voulu que son Eglise fût une, & solidement bâtie sur l'unité, a établi & institué la primauté de S. Pierre pour l'entretenir & la cimenter, & que cette même primauté a passé aux Successeurs du Prince des Apôtres, auxquels on doit, pour cette raison, la soumission, & l'obéissance, que les SS. Conciles & les SS. Peres nous ont enseigné qu'on leur devoit rendre. Mais la même Religion n'oblige-t-elle pas aussi tous les Catholiques, soit qu'ils soient du Clergé, soit qu'ils n'en soient pas, à être fidèles à leurs Rois, comme il est si expressément commandé à tous les Chrétiens par les deux Princes des Apôtres. Que toute personne (dit S. Paul Rom. 13.) soit soumise aux Puissances supérieures : car il n'y a point de Puissance qui ne soit établie

III. *de Dieu, & c'est lui qui a ordonné celles qui sont sur la terre. C'est pour-*
CLAS. *quoi celui qui résiste aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu; & ceux qui*
N°. VIII. *leur résistent attirent sur eux la condamnation & le supplice..... Obéissez*
donc par nécessité & par devoir, non seulement pour la crainte du châti-
ment, mais à cause que vous y êtes obligés en conscience. Soyez soumis, dit
S. Pierre en sa 1. Ep. ch. 2, à qui que ce soit pour l'amour de Dieu;
soit au Roi, comme au Souverain; soit aux Magistrats, comme à ceux
qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal, & pour traiter
favorablement ceux qui font bien. Portez honneur à tous : aimez les Chré-
tiens qui sont vos freres; craignez Dieu, honorez le Roi. Il faut donc
que cet Auteur, ou soit assez impudent pour imputer à tout le Clergé
de France de ne se croire pas obligé d'observer ces commandements aposto-
liques, ou assez impertinent pour prétendre que l'obéissance qu'ils se
croient obligés de rendre au Pape comme à leur Chef, est incompat-
tible avec la fidélité qu'ils doivent à leurs Souverains; ce qui seroit con-
tredire Jesus Christ, ou prétendre qu'il a commandé des choses impos-
sibles, lorsqu'il nous dit, rendez à César ce qui est dû à César, & à Dieu
ce qui est dû à Dieu; car Jesus Christ nous a assuré, que ce seroit lui-
même qu'on écouterait quand on écouterait les Pasteurs de son Eglise.
Qui vos audit, me audit.

Cet Auteur ne se contente pas d'avoir accusé tout le Clergé de France, d'être disposé à manquer de fidélité au Roi, par principe de Religion, à cause de la subordination qu'il a avec le Pape. Il ajoute encore le motif de l'intérêt, afin que rien ne lui échappe, ni dévots ni indévots, & que tous puissent être également compris dans sa calomnie. Mais c'est dans ce dernier point où il paroît plus fou & plus ridicule; car il faut qu'il ait écrit pour les Iroquois & pour les Toupinambous, s'il s'est imaginé, que ceux qui liront son livre, seroient touchés de cette belle raison. *De plus, dit-il, l'intérêt fait illusion aux cœurs & aux esprits. Leur intérêt les oblige à prendre le parti du Pape, qui est leur Conservateur & leur Protecteur; & ce qu'ils font par intérêt, ils se persuadent qu'ils le font par conscience.* A qui parle cet homme, & à qui veut-il faire croire, que les Ecclésiastiques de France, qui se feroient une conscience de leur intérêt, ne peuvent manquer d'être aveuglement pour le Pape contre le Roi? Y eut-il jamais une pareille folie? Que peuvent rechercher les Ecclésiastiques intéressés, sinon des Abbayes & des Evêchés? Et n'est-ce pas le Roi qui les donne en France, sans que le Pape en puisse donner un seul contre sa volonté? Cela ne mérite pas d'être poussé davantage; car il n'y a personne qui ne voie, que c'est la dernière des extravagances, d'avoir ajouté le motif de l'intérêt, aux autres raisons qu'il a

prétendu rendre suspecte au Roi la fidélité du Clergé de France? puisque III.
c'est justement tout le contrepied, étant plus clair que le jour, que tous CLAS.
les Ecclésiastiques, qui agiront par ce principe, seront toujours infiniment N°.VIII
plus attachés à la Cour de France, qu'à celle de Rome.

Il faut donc avoir pitié d'un misérable déclamateur, qui ne fait ni ce qu'il dit ni ce qu'il doit dire, n'y ayant rien de plus facile que de retourner, contre ceux de son parti, tout ce qu'il dit contre le Clergé de France, comme devant être suspect au Roi, à cause de l'obéissance & de la soumission qu'il doit au S. Siege. Car qui empêchera qu'on leur rende leur compliment. *Je n'ai pas dessein*, leur dira-t-on, *de choquer les Prétendus Réformés, dont je respecte les personnes. Je ne doute point qu'ils n'aient le cœur bien françois : mais enfin, ils ont une Religion ; il faut qu'ils en suivent les principes. Or les principes de leur Religion les attachent préférablement, à la conservation du grand œuvre de la Réformation, & à l'établissement de leurs nouvelles Eglises, gouvernées par leurs nouveaux Ministres, qui les ont tirés de la gueule de l'Antechrist.* Pour comprendre combien ce retour est juste, en raisonnant comme cet Auteur, il ne faut que remarquer, qu'ils ont fait comme les Schismatiques des dix Tribus, qui, s'étant soustraits de l'obéissance qu'ils devoient aux Prêtres de la race d'Aaron, établis de Dieu, s'en étoient fait d'autres à leur fantaisie: ils se sont de même révoltés contre le Pape & les Evêques de l'Eglise Catholique, qui étoient leurs légitimes Pasteurs, & ils s'en sont fait d'autres, tels qu'il leur a plu ; sans aucune mission divine, ni ordinaire ni extraordinaire ; mais auxquels ils ne laissent pas de devoir obéissance, les croyant leurs Pasteurs, puisqu'ils n'ont pas renoncé au commandement que S. Paul fait à tous les fideles, en ces termes ; *obéissez à vos conducteurs & vous y soumettez : car ils veillent pour vos ames, comme en devant rendre compte.* Hebr. 13. Pourquoi donc, si le Clergé de France devoit être suspect au Roi, à cause de l'obéissance qu'il rend au Pape, ne le seroient-ils pas aussi, à cause de celle qu'ils doivent rendre à leurs Ministres? Diront-ils que ce n'est qu'au regard des choses spirituelles qu'ils sont soumis à leurs Ministres, & que cela ne regarde point l'Etat ni le Roi? Le Clergé de France en dira de même, avec encore plus de raison ; étant bien certain, que ce n'est qu'à l'égard de l'Eglise, & non de l'Etat, que les Ecclésiastiques de France sont soumis au Pape comme à leur Chef. Diront-ils que leurs Ministres sont infaillibles, & incapables de leur donner jamais de mauvais conseils contre la fidélité qu'ils doivent au Roi? Ils n'ont garde de parler ainsi, eux qui ne veulent pas que toute l'Eglise en corps soit infaillible ; & ceux qui d'entre eux ont de l'honneur, rougiroient d'un tel paradoxe, n'ignorant pas ce que

III. tout le monde fait ; que leurs Ministres ont été les principaux boute-
 CLASSE. feux dans les guerres de Religion, & aussi-bien dans les dernières, sous
 N°. VIII. le feu Roi, où ils n'avoient plus de Princes du Sang de leur parti, que
 dans les premières, que cet Auteur tâche de couvrir de ce prétexte,
 & que ç'a été souvent dans leurs Synodes que se sont prises les plus
 séditiones résolutions contre le service du Roi.

Il n'y a aussi personne qui n'ait pu lire, dans les lettres de M. Stoup, touchant la Religion des Hollandois, ce qu'il témoigne que lui avoit écrit un Pasteur & Professeur en Théologie de la ville de Berne. Voici les propres termes de M. Stoup : *Vous dites d'abord que vous ne pouvez assez vous étonner, qu'il y ait un Officier qui fasse profession de notre Religion, ou Suisse, ou François, ou de quelque autre pays que ce soit, qui ait osé combattre contre nos freres en Christ & travailler à détruire cette sainte République, qui a toujours été l'asyle de ceux de la Religion, & à laquelle tous les Protestants ont de si étroites obligations. Vous nous conjurez ensuite, par le soin que nous devons avoir de notre salut, de quitter aussi-tôt nos emplois, & d'aller servir les Hollandois, pour expier le péché que nous avons fait de servir contre eux. Vous nous annoncez enfin, si nous ne suivons au plutôt votre conseil, que nous sommes des gens damnés, & perdus sans ressource, & que nous ne devons point attendre de pardon de notre crime, ni dans ce siecle, ni dans celui qui est à venir, ni plus ni moins que si nous avions péché contre le S. Esprit.*

Ces sentiments sont très-conformes aux idées que tous les Ministres ont de leurs Eglises, & de l'Eglise Romaine. Ils croient que le regne de Jesus Christ n'est que parmi eux, & que, par-tout ailleurs, c'est le regne de l'Antechrist : que les Rois Catholiques, qui reconnoissent le Pape, adorent la Bête, & que c'est d'eux qu'il est dit dans l'Apocalypse, que les Rois de la terre se prostitueroient avec la grande paillarderie. C'est le fondement qu'ils ont pris de leur sacrilege séparation d'avec l'Eglise. La crainte peut maintenant empêcher les Ministres de France de parler ainsi : mais ils n'ont point feint de le dire au commencement, pour effrayer les peuples par ces vilains noms de Bête, de Babylone, de Paillarderie, & d'Antechrist ; & ils le pensent toujours, & ne peuvent pas ne le point penser, puisque, sans cela, il faudroit qu'ils se condamnaient eux-mêmes de schisme. Il est donc bien naturel que les Ministres de France, ne pouvant avoir sur cela que les mêmes sentiments que celui de Berne, jugent aussi comme lui, que ceux de leur parti, qui prêtent leurs bras & leurs armes contre un Etat où regne le Christ, en faveur de celui où l'Antechrist regne, ne soient des traîtres à leur Religion & ne renoncent à leur salut. Et cela étant, qui peut assurer le Roi que
 toutes

toutes les fois qu'il fera engagé dans une guerre contre des Etats Protestants, ils n'inspirent pas ces pensées à ceux de leur Religion, pour les empêcher, au moins, de le servir contre leurs freres en Christ? N°. VIII.

Il est impossible que cet Auteur n'ait pas prévu qu'on lui feroit cette objection: pourquoi donc ne l'a-t-il pas prévenue? Pourquoi n'a-t-il pas déclaré, que les Huguenots étoient toujours prêts de servir le Roi contre toutes sortes d'ennemis, même de leur Religion? Il s'en est bien gardé: & nous allons voir, dans le chapitre suivant, qu'il s'est servi, pour éviter cet écueil, d'un artifice grossier, qui est, de ne faire envisager, pour tous les ennemis que la France peut avoir, que la seule Maison d'Autriche; d'où il tire, à son ordinaire, par de ridicules sophismes, ces deux mêmes conclusions: *que le Roi ne se peut jamais assurer de la fidélité du Clergé de France; & qu'au contraire, le parti Huguenot ne peut jamais lui être suspect.* C'est ce que nous allons examiner.

CHAPITRE VI.

Des sophismes que cet Ecrivain emploie, pour prouver que le parti Huguenot est le seul dont le Roi peut être parfaitement assuré.

LÉ Jurisconsulte Huguenot que notre Auteur fait parler dans la fin de son ouvrage, est un admirable raisonneur. Il propose, avec une confiance merveilleuse, ce qu'il a entrepris d'établir comme le fort de la cause, & la maniere dont il s'y prend pour le prouver est, de renverser toutes les regles du raisonnement; en prenant pour sa majeure, qui devoit être générale, une proposition particuliere; & en y joignant une mineure évidemment fausse: de sorte que son argument est aussi méchant, que celui d'un homme qui prouveroit en cette maniere, qu'un Roi, qui est bon & doux, n'a rien à craindre pour son Etat.

Ce qu'un Roi a le plus à craindre pour son Etat est la révolte de ses sujets.

Or un Roi, qui est bon & doux, n'a rien à craindre de ce côté-là. Donc un Roi, qui est bon & doux, n'a rien à craindre pour son Etat.

Cet argument paroît assez bon d'abord, & pourroit tromper les simples: mais, pour peu qu'on y fasse de réflexion, on trouvera qu'il est très-méchant, & qu'il a deux défauts essentiels.

Le premier est; qu'afin que la conséquence fût bonne, il faudroit
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

I II. que la majeure fût générale, & qu'on y dit absolument, qu'un Roi n'a rien autre chose à craindre pour son Etat que la révolte de ses sujets : **CLAS.** au lieu qu'elle est particuliere; puisqu'on y dit seulement, que c'est ce qu'il a le plus à craindre : d'où il ne s'ensuit pas qu'il n'eût absolument rien à craindre, quand il n'auroit rien du tout à craindre de ce côté-là.

L'autre, que la mineure n'est pas véritable; un Prince pouvant avoir de si méchants sujets, que sa bonté & sa douceur n'empêcheront pas qu'ils ne se révoltent contre lui, comme il est arrivé au feu Roi d'Angleterre, qui, quoique très-bon & très-doux, a été accablé par la perfidie & par la révolte de ses sujets Puritains.

Cependant nous allons voir, que le raisonnement du Jurisconsulte Huguenot est tout semblable à celui-là, quant à la forme, & que la mineure en est bien plus évidemment fautive.

Voici d'abord comme notre Auteur le fait entrer en matiere, pour nous donner une grande attente des belles & importantes choses qu'il se préparoit à nous dire. *Dans cet endroit, dit-il, notre Docteur s'arrêta un peu, parut pensif, & reprit ainsi. Je m'en vais entrer dans un sujet délicat; je n'ai pas envie d'offenser personne; mais je ne saurois m'empêcher de dire la vérité. Nous sommes tous bons François; mais le Roi a bien plus d'intérêt à conserver ses sujets Huguenots que tous les autres; puisque c'est le seul parti de la fidélité duquel il puisse être parfaitement assuré.*

Jusques là sa Logique ne va pas mal; car il marque assez nettement la proposition qu'il avoit à prouver, qui, étant exclusive, en enferme deux : l'une, que le Roi peut être parfaitement assuré de la fidélité des Huguenots : L'autre, qu'il n'y a qu'eux dans l'Etat de la fidélité desquels il puisse être parfaitement assuré. Et voici comme il prouve la première. *Trouvez bon, Monsieur, que je reprenne la chose d'un peu haut. Il est certain que les grands démêlés que la France peut avoir, c'est avec l'Espagne & l'Empereur. Il n'y a pas de Maison dans l'Europe qui soit en état de faire ombre à celle de France, que la Maison d'Autriche. C'est la majeure, qu'il tâche de confirmer par quelques exemples, & qu'on voit assez être particuliere, au lieu qu'elle devoit être générale : car il dit seulement, que les plus grands ennemis que la France ait à craindre est le Roi d'Espagne & l'Empereur, & non pas, qu'elle n'en puisse avoir d'autres. On voit assez qu'il voudroit bien nous faire croire que la France n'a rien à craindre que du côté de la Maison d'Autriche; mais il n'a osé le dire positivement, parce que ç'auroit été une fausseté trop visible : car pourrions-nous avoir oublié les ravages que les Anglois ont faits dans la France; les batailles qu'ils y ont gagnées, la prise d'un de nos Rois, les temps malheureux où on les a vus régner dans Paris, & les préten-*

tions qu'ils semblent qu'ils y aient encore, en prenant le titre de Rois de France ? Ils s'excitent eux-mêmes, encore aujourd'hui, à reprendre sur nous les mêmes avantages qu'ils ont eus par le passé : ils se reprochent de ne se plus ressouvenir de la haine en laquelle les élevoient leurs ancêtres, en leur disant, lorsqu'ils leur apprennent à tirer de l'arc : (a) *Disce puer ferire Gallum* : Apprends à percer un François. Et sans aller si loin, quand les Anglois vinrent à l'Isle de Ré, pour s'en rendre maîtres, ce qui auroit ôté tout moyen de prendre la Rochelle, & qu'ils firent ensuite tous leurs efforts pour en faire lever le siège, n'en ayant été empêchés que par la digue, n'auroit-ce été rien de considérable, s'ils en fussent venu à bout, & qu'ils eussent affermi par-là, dans la rébellion, les très-fidèles sujets de notre Jurisconsulte, qui les avoient appelés pour faire la guerre à leur Roi ? Et tout autre que notre Prince, à qui il semble que rien ne soit impossible, auroit-il si glorieusement terminé la dernière guerre, ayant pour nouveaux ennemis, ceux qui l'avoient porté à l'entreprendre, & qui avoient déjà fait passer plus de vingt-cinq mille hommes dans les Pays-Bas, pour le réduire s'ils eussent pu, à flétrir, par un traité honteux, la gloire qu'il s'étoit acquise par tant de victoires ?

III.
CLAS.
N°. VIII.

Voilà ce que cet Auteur nous voudroit ôter de devant les yeux, en ne nous faisant considérer, pour ennemis qui nous soient à craindre, que la seule Maison d'Autriche. Et c'est ce qui lui fait poursuivre en cette manière, pour en venir à la conclusion qu'il veut tirer de tout cela, en faveur de son parti.

La Maison d'Autriche a conservé une si grande fureur contre les Protestants, & les Protestants conservent tant de ressentiment des violences qu'ils ont souffertes par les Princes de cette Maison, que ces deux partis sont absolument irréconciliables. Il n'en est pas de même des autres partis de l'Etat.

C'est la mineure, d'où il laisse à tirer, comme une conséquence nécessaire, ce qu'il avoit entrepris de prouver : *Que les Huguenots sont le seul parti dans l'Etat, de la fidélité duquel le Roi puisse être parfaitement assuré.*

Mais y eut-il jamais de Proposition plus fautive que celle qu'il avance si hardiment, & sur quoi tout son raisonnement est fondé : *Que la Maison d'Autriche & les Protestants sont deux partis absolument irréconciliables ?*

Pour en découvrir la fausseté, sans aller chercher diverses histoires,

(a) Dans le Livre intitulé : Traité Politique sur les mouvements présents d'Angleterre. 1672.

III. on peut voir ce que M. de Nevers représenta au Pape Sixte V, pour CLAS. montrer que la Maison d'Autriche s'est souvent servie du prétexte de la N°. VIII. Religion Catholique pour établir sa domination ; mais que cela ne l'a jamais empêchée de s'allier avec les Protestants quand elle y a trouvé de l'avantage. *Parce que Charles V, dit ce grand Prince, estimoit que la nouvelle hérésie de Luther lui pourroit apporter commodité plus que dommage, tant à l'endroit du Pape, que des Princes de la Germanie, à cause de la division que cette hérésie engendrait parmi eux ; spécialement entre les Princes Séculiers, & les autres, voire aussi parmi les simples Lais ; il la laissa augmenter, jusques à ce qu'elle eût produit l'effet qu'il avoit projeté. Et lors il suscita le Pape Paul III, pour faire la guerre aux Protestants, sous prétexte de Religion ; mais en intention de les exterminer, & rendre l'Empire héréditaire en sa Maison. Encore qu'en la ligue avec le Pape, il eût promis de ne faire jamais paix ni trêve avec les hérétiques, il fit l'interim tant préjudiciable à la Religion Catholique, & se r'apatria avec les Protestants ; par une ligue perpétuelle, qu'il fit avec eux pour la Maison d'Autriche, à la charge qu'ils ne donneroient secours au Roi de France, d'hommes, d'argent, ni d'artillerie ; sans toutefois faire aucune mention du fait de la Religion, & ne délaissoit aucun moyen de les gratifier & tenir en amitié : comme aussi les principales villes d'Allemagne, même d'Ausbourg, en laquelle étant, en l'année 1552, il déposséda trois Ministres Luthériens, parce qu'ils médisoient de lui, & laissa tous les autres Ministres prêcher, & médire de Dieu, selon leur fantaisie. Ainsi en fit-il à la ville de Magdebourg, laquelle il avoit fait assiéger l'année précédente 1551, par Maurice Protestant, & la laissa vivre en la Religion comme elle voulut, pourvu qu'elle lui obéît. Il donna l'Electorat à Maurice, & l'ôta à Jean Frederic son ennemi déclaré, pour montrer qu'il n'en vouloit pas aux Hérétiques, mais à ses ennemis. Il pratiquoit avec les Luthériens, comme avec les Catholiques ; s'en servoit en ses armées, témoin la prise de Rome. Il se liguait avec Henri huitième en Angleterre, encore qu'il eût quitté le Pape, & deshonora sa tante. Voilà comme les Protestants & la Maison d'Autriche sont deux partis absolument irréconciliables.*

Que si on veut des exemples qui regardent en particulier les Protestants de France, ce même Prince nous en fournira dans le même Ecrit. Comme M. de Montmorenci, dit-il, se vit désespéré de la bonne grace du Roi, par l'artifice de ses ennemis, il se rallia avec certaines villes de son Gouvernement de Languedoc, qui étoient encore tenues par les Huguenots. A quoi feu M. de Savoie lui donna beaucoup d'assistance, comme aussi fit le Roi d'Espagne par argent, afin de brouiller & diviser ce Royaume, non

pas pour en chasser l'hérésie, puisqu'il étoit conjoint avec les Huguenots. III.
 Et ailleurs, le Roi Henri III, fit tout ce qu'il put pour détourner le voyage de Monsieur en Flandres, combien que Sa Majesté ait été avertie de l'assistance que le Roi d'Espagne avoit faite à M. le Maréchal d'Anville, & des offres d'argent faites au Roi de Navarre, pour l'assister à brouiller ce Royaume, & non pas d'en extirper l'hérésie. C'est ce qu'on lit aussi dans l'Histoire de Daubigné Huguenot; de sorte que ce sont des vérités constantes dans l'un & dans l'autre parti: M. Mezerai ayant remarqué la même chose en l'ân 1583, en ces termes: *Le Roi d'Espagne avoit voulu engager M. de Guise à prendre les armes, mais ayant manqué son dessein de ce côté-là, il voulut faire soulever les Huguenots, & s'adressa pour cela au Roi de Navarre, lui offrant cinquante mille écus par mois, & deux cent mille d'avance. Le Roi l'écouta durant quelque temps, mais, tout d'un coup, il vint à s'en repentir, & en donna avis au Roi.*

Nous avons encore des Histoires de cette nature de plus fraîche date. L'Espagne nous croyant fort empêchés contre les Anglois pendant le siege de la Rochelle, fit attaquer le Duc de Mantoue; & voyant que le Roi étoit résolu de ne le pas abandonner, pour lui susciter des affaires chez lui, qui le mettroient dans l'impuissance de le secourir, elle traita avec M. de Rohan, Chef des Huguenots de Languedoc, en l'assurant de leur fournir de grandes sommes d'argent, pour les empêcher de se porter à la paix. Les termes du Traité sont considérables; car il portoit: *que ce que le Roi d'Espagne en faisoit, étoit comme étant très-étroitement obligé à la conservation des Etats & Royaumes qu'il a plu à Dieu lui donner; & à cet effet, de se servir de tous les moyens propres, licites & nécessaires, qui se présenteront, & le tout sans autre intérêt, que celui de la plus grande gloire de Dieu: pour à quoi parvenir, il faut payer les Huguenots, pour maintenir la guerre dans le Royaume. Ce qu'ayant Sa Majesté fait voir en son Conseil de conscience, composé de gens de grande intégrité, il a jugé être convenable à la juste défense de ses Etats, contre une si injuste action, comme celle que le Roi de France fait, violant tout droit & justice (qui étoit, de ne vouloir pas souffrir qu'il opprimât ses Alliés.) Et pour parvenir à ses fins, il offre trois cent mille ducats pour l'entretien des gens de guerre en Provence, Languedoc, & Dauphiné; & quarante mille de pension au Duc de Rohan; huit mille à son frere, & dix mille pour ceux qu'ils voudroient gratifier: moyennant quoi ils entretiendront toujours la guerre, tant qu'il plaira au Roi Catholique, durant les justes causes qu'il a de ce faire. Ce Traité étoit si certain, & si connu du feu Roi, que l'Edit qui fut fait, ensuite de la réduction de toutes les Places qui restoient aux Huguenots, depuis la prise de la*

I I L. Rochelle, portoit pour titre : *Edit du Roi sur la grace & pardon donné*
CLAS. *au Duc de Rohan, au Sieur de Soubize, & à tous autres sujets rebelles,*
N°. VIII. *avec l'abolition des négociations tant avec les Anglois, qu'avec le Roi d'Es-*
pagne & Savoie.

Cela est-il propre à persuader le Roi, tant de la These générale ; qu'il doit être parfaitement assuré de la fidélité de ses sujets Huguenots, que de la preuve qu'on emploie pour la confirmer ; qui est : que, ne pouvant avoir de grands démêlés qu'avec la Maison d'Autriche, cette Maison & les Protestants sont deux Partis absolument irréconciliables, & que les Huguenots de France ne sauroient jamais avoir de liaisons avec l'Espagne contraires à son service, comme il le dit en la page 223.

Enfin, ce que des mutins dirent autrefois à Moyse par emportement, se peut dire ici avec grande raison : *An & oculos nostros vis eruere.* Nous venons de voir tous les Princes Protestants, hors la Suede, unis avec la Maison d'Autriche contre la France. Nous venons de voir le Chef des Protestants Hollandois Généralissime des Armées d'Espagne & de celles de l'Empereur, qui se trouvoient aux Pays-Bas, pour nous porter la guerre, s'ils l'eussent pu, jusques dans la Champagne & la Picardie ; & il se trouvera un Ecrivain assez extravagant, pour nous venir dire, que le Roi n'a rien à craindre des Protestants, parce qu'il n'y a que la Maison d'Autriche qui nous puisse faire du mal, & qu'il n'est pas à craindre que cette Maison & les Protestants s'allient ensemble pour faire la guerre à la France. Il faut bien avoir perdu le sens, pour employer de telles raisons envers un Roi aussi clairvoyant que le nôtre. Ils peuvent bien s'assurer sur sa bonté, qu'il n'usera point de voies violentes pour les faire rentrer dans l'Eglise, quelque desir qu'il en eût pour leur propre bien : mais ce ne fera pas certainement par d'aussi méchantes raisons que celles qu'on lui représente dans ce livre, ni pour être persuadé, qu'il ait plus d'intérêt à conserver ses sujets Huguenots que tous les autres, comme étant le seul parti, de la fidélité duquel il puisse être parfaitement assuré.

CHAPITRE VII.

III.
CLAS.
N°. VIII.

même sophisme du Chapitre précédent, employé par cet Auteur, pour rendre suspecte au Roi la fidélité du Clergé de France.

Le même Argument, dont nous venons de parler, pris de la confiscation de la Maison d'Autriche, comme du seul ennemi que le Roi ait à craindre, est employé par cet Ecrivain à deux usages; pour les Huguenots, & contre le Clergé de France. Mais c'est à ce dernier égard qu'il est encore plus extravagant: car il a fallu, pour cela, qu'il lui ait donné ce tour ridicule. La maison d'Autriche est l'ennemi que le Roi a le plus à craindre: or, dans les démêlés entre cette Maison & la France, le Pape est toujours pour cette maison; & le Clergé de France toujours pour le Pape. Donc le Roi a toujours sujet de se défier du Clergé de France. C'est ainsi qu'il conclut ce qu'il lui plaît sur des hypothèses fantastiques.

Car 1°. il est faux que les Papes soient toujours pour la Maison d'Autriche. Il y en a qui se sont déclarés pour la France contre cette Maison; & les derniers paroissent s'être étudiés à tenir la balance égale: & même les Espagnols se sont plaints d'Urbain VIII, dont le Pontificat a été si long, comme leur étant moins favorable qu'à la France.

2°. Ces démêlés, entre la France & l'Espagne, dans lesquels les Papes pourroient avoir plus d'inclination pour les Espagnols, ne regardent que des intérêts d'Etat, comme pourroient être des guerres en Italie; & ainsi le Pape agiroit plutôt en ces rencontres, comme Prince temporel, que comme Souverain Pontife. Or c'est une noire imposture, de supposer que le Clergé de France se mêle de ces sortes d'affaires, & que, quand il s'en mêleroit, il ne fût pas plutôt pour son Roi que pour un Pape qui favoriseroit les Espagnols. L'Histoire est pleine d'exemples qui confirment ce que je dis: mais voyons ceux que rapporte cet Auteur.

Il dit que le Pape Urbain II. excommunia Philippe I, & mit son royaume en interdit, pour avoir répudié sa femme Berthe, & épousé une seconde femme du Comte d'Anjou encore vivant. Mais le Clergé de France, qui le crut justement excommunié, crut-il pour cela qu'il n'étoit plus Roi, & qu'on ne lui devoit plus obéissance? Non certainement; & c'est une folie que de se l'être imaginé, sur ce qu'il y a des actes de

III. ce temps-là qui portent ; *Regnante Christo*, comme si on avoit voulu
CLASSE. marquer par-là que les François n'avoient plus de Roi que Jesus Christ.
Nº. VIII. Blondel a réfuté cette fausse imagination, par un livre qu'il a fait exprès,
 intitulé , *de Formula Regnante Christo*. Mais les Prétendus Réformés
 confondent toujours , ou par ignorance ou par malice , l'excommu-
 nication avec la déposition, comme si c'étoit la même chose ; au lieu que
 les Théologiens Catholiques les plus attachés aux Rois, demeurant d'accord
 qu'étant Chrétiens, ils peuvent être excommuniés, quoiqu'on n'en doive
 venir là que pour de très - grandes raisons, ils soutiennent en même
 temps, que quoique l'excommunication puisse être juste, comme on
 voit assez qu'étoit celle de Philippe I, elle ne les prive point de leur
 Couronne, & ne dispense point leurs sujets de l'obéissance qu'ils leur
 doivent.

Ils le croient donc bien davantage quand l'excommunication est in-
 juste ; & ce qui s'est passé sous Philippe le Bel, & sous Louis XII, fait
 assez voir quel est sur cela le sentiment du Clergé de France.

Ce que cet Auteur dit de la Ligue ne prouve en aucune sorte ce qu'il
 prétend ; que, *dans les démêlés entre la France & l'Espagne, le Pape se*
déclarant pour l'Espagne, on doit s'attendre que le Clergé de France pren-
dra le parti du Pape. C'est ce qu'il s'est engagé de montrer ; & la Li-
 gue ne le montre en aucune sorte : car on fait assez qu'elle ne doit sa
 naissance ni à l'Espagne ni à Rome ; mais que rien n'est plus vrai, que
 ce qu'en dit le dernier de nos Historiens, dans son Abrégé chrono-
 logique, à la fin de la vie de Henri le Grand. *La Rébellion des Huguenots*
produisit la faction de la Ligue : l'exemple de leurs confédérations avec les
Princes étrangers autorisa aussi la liaison qu'elle prit avec l'Espagne. Le
procédé des uns & des autres fut presque tout pareil. D'abord ils affecte-
rent une grande discipline ; puis en peu de temps, ils tombèrent en toutes
sortes de licences. Leurs Prédicateurs & leurs libelles furent également in-
solents & factieux : ils employèrent les mêmes maximes, & tenoient le
même langage, à l'égard de l'autorité des Souverains, qu'ils attaquoient,
& de la liberté des peuples & des consciences, qu'ils débauchèrent.

Il est donc certain, que, sans l'hérésie de Calvin, il n'y auroit ja-
 mais eu de Ligue : & ainsi, c'est sur l'hérésie qu'on en doit rejeter la pre-
 miere cause ; le renversement de l'ancienne & véritable Religion, que
 les Hérétiques vouloient faire en France, ayant donné sujet à des Prin-
 ces ambitieux de faire les zélés pour la conserver, & de se servir de
 cette couleur pour décrier Henri III, qu'ils acculoient, quoique fausse-
 ment, d'être favorable aux Prétendus Réformés, & pour éloigner du
 Trône le légitime héritier, parce qu'il étoit engagé dans cette secte. Ces
 mêmes

mêmes Princes firent entrer depuis, l'Espagne & quelques Papes, dans III.
leur faction ; mais cela ne fut pas capable d'engager tous les Catholi- C L A S.
ques dans ce parti : il y en eut un grand nombre qui demeurèrent fi- N°. VIII.
delles & à Dieu & à leurs Rois ; & c'est un mensonge grossier à cet Au-
teur, d'assurer, comme il fait en la page 223, *que, du temps du Roi*
Henri III, pendant que tous les corps du Royaume étoient dans une entière
rébellion contre leur Prince, le parti Huguenot fut le seul qui demeura
dans l'obéissance. Il faut être bien ignorant dans notre Histoire, ou bien
dévoué au mensonge, pour avancer une si grande fausseté. Est-ce donc
que l'armée que Henri III. avoit devant Paris n'étoit composée que de
Religionnaires ? Est-ce que, même après sa mort, la plupart des Ca-
tholiques de cette armée, & sur-tout la Noblesse, ne demeurèrent pas
unis à son Successeur, quoiqu'engagé dans une Religion contraire ? Est-ce
qu'il n'y avoit pas des Cardinaux & des Evêques, des plus savants &
des plus considérables de France, dans la Cour & dans le parti de Hen-
ri le Grand, avant même sa conversion ? Comment donc cet Ecrivain
ose-t-il dire, qu'en ces temps-là, *le seul parti Huguenot demeura dans*
l'obéissance ?

Mais ce n'est pas merveille qu'ils fussent alors obéissants ; leur intérêt
les y engageoit : ils travailloient pour eux-mêmes en combattant pour
un Roi qui étoit de leur Religion ; mais leur fidélité étoit si peu ferme,
& si attachée aux avantages de leur secte, que le Roi Henri le Grand,
étant encore de leur parti, ne pouvoit s'empêcher de se plaindre de leur
procédé, comme on le voit en plusieurs endroits des Mémoires de M.
de Sully, dont en voici un sur la fin du chapitre XV. *Les Huguenots*
factieux (ce sont les propres termes de ces Mémoires) *qui, par leur*
autorité, belles paroles, & raisons de la gloire de Dieu, & salut de ses
Eglises, emportoient à leur opinion le plus grand nombre, & sur-tout
les Ministres & gens de Consistoires, insistoient à ce qu'il se gardât bien de
changer de Religion, & de quitter Dieu, car c'étoient leurs termes ; & en
cas qu'il se fit Catholique, le menaçoient de ne point poser les armes qu'il
ne leur eût accordé des Edits & des conditions si avantageuses pour eux,
& si désavantageuses pour lui, & des précautions si grandes contre l'inob-
servance de ses promesses, qu'il ne fût quasi demeuré Roi entre eux, sinon
autant qu'il leur eût semblé..... C'est ce qu'il vous dit lorsqu'étant à Mant,
vous discouroit de tous ses projets, & des peines & inquiétudes où il étoit ré-
duit à cause d'eux, & que vous ne nous avez jamais voulu particulariser.

On fait le bruit qu'ils firent sur son heureux retour à l'Eglise, & les
délibérations que cela leur fit prendre aussi-tôt après dans leurs Assem-
blées. Nous les apprenons des mêmes Mémoires, page 163, & d'un dis-
cours écrit contre les Protestants Tome XIV. T t

III. cours du Maréchal de Bouillon à M. de Sully, au mois de Juillet 1594.

CLAS. Il lui fit entendre ; que les inconvénients de l'état où se trouvoient les

N^o. VIII. *Eglises Réformées*, depuis la conversion du Roi, bien mûrement examinés par les prudens, mieux sentés & pleins de zele & dévotion, il ne falloit point douter, que, si Sa Majesté ne se résolvoit de les mettre bientôt en condition qui les assurât contre tous les orages & tempêtes de leurs haineux & malveillants, ils n'essayassent de trouver en eux-mêmes les remèdes qui leur défalloient en autrui ; & que, pour y parvenir, ils ne jettassent les yeux sur quelque protecteur du dedans ou dehors le Royaume, pour y avoir recours en temps d'adversité ; de quoi il avoit su qu'il s'étoit déjà avancé quelques propos, en un Synode tenu à Saint Maixant, lequel avoit ajouté, qu'en attendant le choix, l'approbation & reconnoissance d'un personnage de l'éminence, probité, puissance & capacité requise pour une tant importante charge, il seroit tenu une Assemblée générale à S. Foi, pour en déterminer, ou à tout le moins un Conseil Général, de quelque nombre de Députés, nommés par toutes les Provinces, qui subsistât toujours en un certain lieu, avec lequel eussent correspondance dix Conseils Provinciaux, en quoi ils estimoient à propos de séparer tout le Royaume, par les avis desquels ce Conseil Général prenant ses résolutions, il eût (en quelque petit nombre qu'il se trouvât) lors des occasions, non seulement autant de pouvoir qu'un Protecteur approuvé, mais aussi qu'une Assemblée générale, composée des trois Ordres accoutumés en France ; tant pour envoyer les Députés en Cour, y faire des requisiions pour tout le Corps & chaque particulier, selon que l'occasion le pourroit requérir, que pour résoudre les difficultés qui surviendroient, & avouer & autoriser ceux, qui, pour se garantir d'oppression, seroient réduits à lever les armes sans commission du Roi, fortifier Places, & prendre Villes, Châteaux, & deniers Royaux. Je ne m'arrête qu'à ce qui est dit du Synode tenu à S. Maixant ; car il se peut bien faire, comme il est remarqué dans ces Mémoires, que ce Maréchal ait dit sur cela beaucoup de choses de lui-même ; parce qu'il étoit bien aise, en donnant des appréhensions de tous ces accidens, de se rendre entremetteur nécessaire de telles faciendes. Mais on ne peut douter que cela n'eût fondement, sur ce qui avoit été traité dans le Synode dont il parle ; & il est constant, qu'ils ne faisoient autre chose en ces temps-là, que tenir des Assemblées politiques, qui étoient composées de trois Députés de chaque Province ; savoir un Gentilhomme, un Ministre & un Ancien.

Quelque-temps après, la prise d'Amiens par les Espagnols ayant mis toute la France dans une étrange consternation, ils ne se mirent point en peine d'assister le Roi dans une occasion si importante : il s'en trouva

peu de leur parti qui se rangeassent auprès de lui , pour l'aider à re- III.
prendre cette place. Les appréhensions , que les malicieux leur don- C L A S.
noient , d'une S. Barthelemi de campagne , & le peu de considération N°. VIII.
où ils croyoient être à la Cour , les retinrent chez eux , quoique le
Parlement eût donné un Arrêt , qui notoit d'infamie les Gentilshommes
qui ne monteroient pas à cheval en cette rencontre.

Il est encore plus étrange qu'en 1605 , lorsqu'ils avoient eu tant de temps
de s'assurer de la bonté du Roi , & de la volonté sincere qu'il avoit , de faire ob-
server les Edits qu'il avoit publiés en leur faveur , ils ne laisserent pas de lui
donner des allarmes , par leur inclination à brouiller. *Il appréhendoit (a)*
dit notre Histoire , que tout le parti de la Religion Prétendue Réformée n'en-
treprit la défense du Maréchal de Bouillon , & que , par les conseils d'un si ba-
bile hom ne , il ne se portât à former comme une République séparée dans le
Royaume ; car ils parloient de dresser des Conseils en chaque Province , de ne
point admettre ceux qui seroient Officiers du Roi dans les délibérations qui
appartiendroient à la cause ; d'établir des ordres pour des levées d'hommes &
de deniers , & de se liguier avec les étrangers. Il opposa à ce danger les
soins de Rosny , lequel , ayant eu assez de crédit pour présider dans leur
Assemblée de Châtelleraut , empêcha qu'on n'y parlât de cette affaire - là ,
& d'ailleurs adoucit les esprits les plus échauffés , en leur donnant , de la
part du Roi , un Brevet daté du 8 d'Août , qui leur prolongeoit la garde
des Places de sureté pour trois ans. C'est ainsi qu'ils vendoient leur fidé-
lité même , sous un Prince qu'ils savoient bien n'avoir que de la bonté
pour eux. Il falloit , pour empêcher qu'ils ne remuassent , qu'il parta-
geât en quelque forte son Royaume avec ces bons sujets , en les laissant
Maîtres de tant de places importantes. En faut-il davantage pour faire
voir , que , s'ils l'avoient auparavant assisté , ç'avoit été par l'intérêt de
leur Religion , & non par le motif de l'obéissance & de la fidélité que
des sujets devoient à leur Roi ; au lieu qu'on ne peut rien dire de sem-
blable des Catholiques , qui lui étoient demeurés fidelles , avant même
qu'il fût converti.

. (a) Abrégé Chronol. de Mezeray en l'an 1605. (321).

III.
CLASSE.
N^o. VII.

CHAPITRE VIII.

Réponse à ce qui fut fait en Sorbonne contre Henri III. Que les Docteurs de ce temps-là, qui se laisserent emporter par la faction de la Ligue, n'agirent point par les principes que cet Auteur attribue à tous les Catholiques, mais par ceux des Calvinistes.

Nous avons vu que cet Auteur ne fonde ce qu'il dit; que les Princes ne peuvent s'assurer de la fidélité des Catholiques, & principalement de ceux du Clergé, que sur ce qu'il les suppose tous engagés dans cette créance; que, quand le Pape a déclaré un Prince privé de ses Etats, les sujets peuvent lever l'enseigne de la rébellion, & lui déclarer la guerre. Et, s'étant objecté, que, peut-être, la Sorbonne, qui est la dépositaire de la Théologie françoise, ne reçoit pas ces maximes, si fatales à la sûreté des Rois; il répond, qu'on en peut juger par ce qu'elle a fait. Et, sur cela, il rapporte ce qu'elle fit pendant la Ligue, qui est, qu'après la mort des Princes de Guise, arrivée à Blois, elle déclara que le peuple étoit absous du serment de fidélité qu'il avoit juré à Henri de Valois, ci-devant leur Roi, & qu'il pouvoit, en bonne conscience, lui faire la guerre comme à un Tyran.

On demeure d'accord du fait; & c'est un lamentable exemple de ce qui peut arriver aux plus célèbres Compagnies, quand elles sont remuées par une faction puissante, comme étoit celle de la Ligue, qui fait que le nombre des moins éclairés, se trouvant plus grand que celui des plus sages, on attribue à tout le Corps, ce qu'on ne devoit imputer qu'à la moins saine partie. Et c'est le premier défaut de ce malheureux Décret; parce que, selon le vrai esprit de la Sorbonne, des choses de cette importance ne devoient jamais passer que d'un consentement unanime, ou presque unanime; ce que reconnurent bien ceux qui en étoient les Auteurs, ne l'ayant publié, comme le remarque M. de Thou, qu'en assurant, que tout s'y étoit passé, *concordi omnium consensu*, & *nemine repugnante*. Et cependant, cet Illustre Historien soutient, au contraire, qu'il étoit constant, que les plus anciens, & particulièrement Jean le Fevre, leur Doyen, d'une probité reconnue, & d'une érudition non vulgaire, avoit été d'un autre sentiment, & avoit fait ce qu'il avoit pu pour détourner les jeunes d'un conseil si pernicieux; en leur représentant la témérité de cette entreprise, & l'infamie qu'elle leur attireroit dans toute la

Lib. 94. pag.
258.

postérité. Et que, pour arrêter cette première fureur, son avis fut, qu'on ne fit rien sans avoir auparavant consulté le Pape. III.

Guillaume Barclay, qui a écrit en 1599, lorsque la mémoire de ces choses étoit encore récente, confirme ce que dit M. de Thou dans son livre V. contre les ennemis de la Monarchie, chapitre VI. parlant à Boucher. *Ce méchant Décret, dit-il, ne doit point être imputé à tous les Docteurs de cette célèbre Ecole. Ce n'est proprement l'ouvrage que de quelques-uns, entre lesquels vous avez été des premiers. Les autres, se trouvant en un grand danger de leur vie, par la disposition où vos séditieuses déclamations avoient mis le peuple, de s'emporter avec fureur contre tous ceux qu'il croyoit être fidèles au Roi, y ont consenti par force; la grace du martyre n'étant pas commune à tout le monde.* CLAS. N. VIII.

C'est déjà quelque chose de considérable: car, quand on agit de bonne foi, on ne doit point attribuer à tout un corps de Théologiens, ce qu'on n'en arrache que par cabale & par faction. Mais je passe plus avant, & je soutiens, contre cet Ecrivain, que les Auteurs de ce Décret, quels qu'ils soient, n'ont point agi par les principes qu'il attribue, quoique sans raison, à tous les Catholiques, qui est; *que, quand le Pape a déclaré un Prince déchu de ses Etats, ses sujets peuvent lui faire la guerre*; mais qu'ils ont suivi uniquement les abominables maximes, que les Ecrivains Calvinistes avoient répandues dans l'Europe, contre la souveraineté des Rois, pour autoriser les révoltes de ceux de leur parti, comme je l'ai montré dans le chapitre III.

La preuve en est bien facile: car, quand ce Décret fut fait en Sorbonne, bien loin que le Pape eût déclaré le Roi Henri III. privé de ses Etats, & qu'il eût excité ses sujets à lui faire la guerre, il n'avoit point témoigné improuver la mort du Duc de Guise; le Roi, disoit-il, ayant pu le punir comme son sujet; mais il s'étoit plaint seulement de celle du Cardinal de Guise, & de la détention du vieux Cardinal de Bourbon, & de l'Archevêque de Lyon, comme d'un violement de l'immunité ecclésiastique. Il est certain, de plus, que M. d'Angennes, Evêque du Mans, s'étant plaint de ce Décret au Pape Sixte V, comme d'une entreprise injuste & extravagante, ce Pape lui avoua; *qu'en effet, il étoit téméraire*: & enfin, la monition qu'il fit ensuite publier contre lui, n'alloit point, comme remarque M. de Thou, à le frapper tout d'un coup du glaive de l'excommunication, comme les Théologiens de Paris avoient fait, ou avoient jugé qu'on le pouvoit faire; (*non protinus Regem vibrato spiritus gladii mucrone ad perniciem ferit, quod Theologi Parisienses fecerant aut faciendum censuerant*) mais à le conjurer, par une affection de Pere, & par les entrailles de la miséricorde de Jésus Christ,

III. de mettre en liberté le Cardinal & l'Archevêque; en l'avertissant, s'il ne le faisoit, qu'il seroit retranché de la Communion de l'Eglise, sans marquer, en aucune sorte, qu'on le déposeroit de son Royaume.

CLAS.
N°. VIII.

Il est donc constant, que la question de ce que le Pape peut, ou ne peut pas, dans ces rencontres, contre les Souverains, pour les dépouiller de leurs Etats, n'entre point dans ce qui fut fait contre Henri III. par le parti turbulent des jeunes Docteurs de Sorbonne : mais il est clair, qu'il n'étoit fondé que sur ces pernicieux principes de Buchanan, de Brutus & d'autres semblables pestes des Monarchies ; *que le peuple entier est supérieur au Roi qu'il a établi sur lui, & que lorsqu'il juge qu'un Roi est devenu Tyran par sa mauvaise administration, il a droit de lui faire la guerre, comme à un Tyran & de le priver de sa dignité.*

On voit assez qu'ils n'ont pu avoir d'autre fondement de leur Décret, & qu'ils ne considérèrent en aucune sorte, la puissance indirecte, que quelques Théologiens attribuent à l'Eglise & au Pape, sur le temporel des Rois ; puisque le Pape n'avoit point parlé, & que le Cardinal de Gondy, qui étoit leur Evêque, étoit tout-à-fait attaché au Roi. Mais on en est de plus convaincu, par le livre que fit en même temps, pour soutenir ce Décret, le plus emporté & le plus habile de ces Théologiens séditieux : car le livre du fameux Boucher, Curé de S. Benoît, qui est appelé par M. de Thou, *Liber cruciarius*, dont le titre étoit de *Iusta Henrici III. abdicatione à Francorum Regno* : de la juste déposition de Henri III. du Royaume de France, n'étoit rempli, d'une part, que des plus outrageuses calomnies contre ce Roi, sur toutes sortes de sujets, dans le dessein de montrer, qu'il étoit devenu Tyran ; & de l'autre, de toutes les fausses maximes de Buchanan & de Brutus, pour en conclure, selon les principes de ces Auteurs, qu'on avoit dû le déposer, & lui déclarer la guerre. Guillaume Barclay a fait voir, que ç'a été de ces deux Calvinistes, & principalement du dernier, que Boucher a pris toutes ses méchantes preuves, toutes ses dépravations de l'Ecriture, tous les exemples, ou faux ou impertinemment allégués. Il a eu même le jugement si troublé, qu'il n'a point rougi de se vanter, comme d'un grand avantage pour sa cause, qu'il n'avance rien dont les Protestants ne conviennent, & que toute la différence qu'il y a entre lui & eux est, qu'il n'est pas d'accord avec eux pour la détermination de la personne du Tyran. Mais, en même temps, il rapporte avec approbation, cette horrible parole de Buchanan. *Les Tyrans (c'est le nom qu'il donne aux Rois les plus légitimement établis quand les peuples s'en croient opprimés) sont les ennemis de Dieu & des hommes; & j'estime qu'on les doit regarder comme les loups, & les autres animaux pernicieux au genre*

Apud Barclayum. lib.
6. c. 24. p.
191.

humain; de sorte que c'est vouloir se perdre, & soi-même & les autres, III.
 que de les nourrir; au lieu que c'est rendre un grand service, & à soi CLAS.
 & aux autres, que de les tuer. N^o. VIII.

Ainsi, par la propre confession de Boucher, c'est dans l'Ecole des Calvinistes, qu'il avoit appris à croire, que tout ce qui est permis contre les Tyrans d'usurpation, l'est aussi contre ceux que l'on prétend être Tyrans d'administration : & c'est en suivant son maître Buchanan, qu'il avance ailleurs cette maxime sanguinaire, que je n'ose rapporter en notre langue, tant elle me fait horreur. *Quid est aliud indicta causâ Tyrannum, quam à privato quovis, cum dabitur interfici posse. Nam si id in invasorem, Apud Barcl. lib. 5. cap. 6. pag. 614.*
principatus licet; tanto magis in religionis & Patriæ oppressorem, quantumvis alioqui legitimum Principem licere debet. Et ainsi, rien n'est mieux fondé que ce que nous avons déjà vu qu'a dit le dernier de nos Historiens; que la rebellion des Huguenots a produit la faction de la Ligue : que leurs Prédicateurs, & leurs libelles, furent également insolents & factieux : qu'ils employoient les mêmes maximes, & tenoient le même langage, à l'égard de l'autorité des Souverains, qu'ils attaquoient, & de la liberté des peuples qu'ils débauchent.

Comment donc les prétendus Réformés osent-ils nous parler de ce Décret de Sorbonne, dont ils sont les premières causes; puisque ce n'a été qu'un ruisseau funeste de leurs sources empoisonnées, comme le reconnoît celui qui en a été l'un des principaux Auteurs? Aussi les Catholiques plus éclairés, ne manquèrent pas d'opposer, dès ce temps-là, à ces trop fidèles disciples de Buchanan & de Brutus; que les plus habiles hommes de leurs corps avoient enseigné des maximes toutes opposées, & aussi conformes à l'esprit de l'Evangile, que les leurs y étoient contraires. C'est ce que nous apprenons encore de M. de Thou. Il dit, que, pour arrêter les mauvais effets de ce que Boucher & ses semblables faisoient faire à la Sorbonne, on ramassa plusieurs témoignages, pris des livres des Docteurs de cette célèbre Faculté, & principalement de Simon Vigor, qui, après la mort du Cardinal de Ferrare, avoit été élevé à l'Archevêché de Narbonne. On faisoit voir que ce savant Docteur, & ce pieux Archevêque, soutenoit, dans des Sermons qui avoient été publiés après sa mort : *quod, pour quelque cause que ce soit, il n'étoit jamais permis aux sujets de prendre les armes contre leur Prince légitime, quand il seroit infidèle & idolâtre, & qu'eux seroient de vrais Chrétiens & parfaitement orthodoxes: que la Religion, comme dit Lactance, se doit défendre, non en tuant mais en mourant; non par des moyens violents, mais par la patience; non par des révoltes criminelles, mais par les armes de la foi.* Et qu'un excellent Théologien de l'Ordre des

III. Carmes, nommé *Thomas Bellamicus*, avoit enseigné la même doctrine par un écrit public en ces termes : *qu'il ne pouvoit y avoir de juste cause, non pas même quand il s'agissoit de maintenir la Religion, de prendre les armes contre le Prince ou les Magistrats, & que, quand même le Prince seroit infecté d'hérésie, on n'en étoit pas moins obligé de lui être fidelle, & qu'on ne pouvoit y manquer sans pécher très-grièvement contre Dieu, & s'exposer à la perte de son salut : ce qu'il prouvoit par l'Ecriture, & par les témoignages des SS. Peres.*

CLAS.
Nº. VIII.

Voilà ce que les vrais Catholiques ont appris des saints Docteurs de l'Eglise, & quel est aujourd'hui, autant & plus que jamais, l'esprit de la Sorbonne; quoique cet Ecrivain ose soutenir le contraire en cet endroit même où il parle du Décret fait pendant la Ligue, en n'alléguant pour cela qu'un mensonge diabolique, qui est, qu'elle ait approuvé, en 1648, le dessein qu'il attribue aux Catholiques, d'avoir voulu faire mourir le feu Roi d'Angleterre, de quoi nous parlerons plus bas: car, quoiqu'il n'y eût jamais d'imposture plus extravagante, il ne laisse pas d'en conclure, que cela fait voir que la Sorbonne est encore dans le même esprit, où étoit pendant la Ligue, la cabale de Boucher. Mais c'étoit bien plutôt à lui, à nous faire voir que l'esprit des Bouchers de ce temps-là n'étoit pas l'esprit des Buchanan, des Brutus, des Paræus, des Henri Etienne, & de tant d'autres Auteurs de sa secte. Que si ce seroit tenter l'impossible que d'oser nier que ces premiers n'aient été les disciples de ces derniers, & qu'ils n'aient agi par les principes que ces méchants maîtres ont pris tant de peine à établir, n'est-ce pas la dernière impudence d'alléguer ce qui arriva en ce temps-là, pour persuader aux Princes, qu'ils ont également lieu, & de ne point s'assurer de la fidélité des Catholiques, & de se tenir parfaitement assurés de celle des Protestants?

C H A P I T R E I X.

Les principaux fondements de cet Auteur réfutés par le livre d'un autre Protestant, intitulé: l'Empereur & l'Empire trahis, & comment, & par qui.

DAns le même temps que les Protestants répandent en France & dans les Pays-bas, le livre dont j'ai entrepris de réfuter les calomnies, qui regarde proprement les Prétendus Réformés de France, ils en font courir un autre touchant les prétendus griefs de tous les autres Protestants, mais

nais dans le même dessein, de faire retomber, sur la Religion Catholique & sur I I L.
 le Pape, la cause de tous les derniers troubles de l'Europe. Ce livre a pour C L A S.
 titre : *L'Empereur & l'Empire trahis, & comment & par qui*. Ce qui m'o-N°. VIII.
 oblige d'en dire un mot, c'est que j'y trouve de quoi renverser tous les
 fondements de la fausse politique de notre *faiseur d'Entretiens*, & de lui
 à faire voir, par cet Auteur de leur parti, combien il se trompe, en sup-
 posant, d'une part, que le Pape est toujours joint à la Maison d'Autriche
 contre la France; ce qui est capable, à ce qu'il prétend, de rendre infi-
 delles tous les Ecclésiastiques du Royaume; & de l'autre, que le Roi n'a
 point d'ennemis vraiment à craindre que les Princes de la Maison d'Au-
 triche, avec qui on n'a pas lieu d'appréhender que les Huguenots s'u-
 nissent jamais. Voilà tout ce qu'il a pu trouver de plus spécieux pour
 persuader au Roi, que, de tous ses sujets, il n'y a que les Huguenots
 dont il puisse être parfaitement assuré. Mais son Compagnon Protestant
 renverse bien toutes ses idées, & donne bien un autre plan de la Cour
 de Rome, & des ennemis que la France peut avoir.

Pour le premier, il prétend, page 40, que la guerre de la France
 contre la Hollande a été colorée de plusieurs prétextes; mais que, dans
 la vérité, elle n'a été fomentée que par la Cour de Rome, & par les
 Jésuites; & voici comment. *Y ayant eu, dit-il, un commencement de
 guerre entre le Duc de Savoie & la République de Genes, cette subtile &
 rusée Cour, pour empêcher que cela ne causât un embrasement de guerre
 en Italie, s'appliqua premièrement à la faire cesser, & puis à détourner
 les armes redoutables de Sa Majesté Très-Chrétienne, sur quelque autre con-
 trée de l'Europe, éloignée de l'Italie, & convenable à l'intérêt de la Cour
 Papale. Ce qui ayant été dirigé sur ce pied par les Jésuites, c'est par la
 suite de ces subtils ménagements, que la partie fut entièrement dressée con-
 tre les Provinces-Unies.*

Il nous apprend ensuite, que Sa Majesté Très-Chrétienne, qui con-
 noissoit assez où buttoient les desseins de la Cour de Rome, n'a point voulu
 s'engager à une guerre ouverte contre les Provinces-Unies qu'à deux con-
 ditions. La première, qu'en faisant acquiescer secrètement la Cour de Rome,
 en tant qu'elle le pouvoit, à ce qu'il pût faire, s'il lui étoit possible, un con-
 tigu des Provinces du Pays-Bas Espagnol & de la Lorraine, avec tout ce
 qu'il pourroit conquérir sur cette République, pour opérer le rétablisse-
 ment de l'Ancien Royaume d'Austrasie. La seconde, qu'en s'assurant pour
 elle & pour le Dauphin, à qui on destinoit ce Royaume d'Austrasie, la
 Couronne Impériale. Or, à l'égard, dit-il, du premier point, des Pays-
 Bas Espagnols, c'étoit une nécessité de ménager Sa Majesté Britannique,
 qui y avoit un intérêt extrêmement considérable, & par conséquent de la
 Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. V v

III. contenter: ce qui ne se pouvant faire, qu'en sacrifiant à ce Monarque quel
 C. L. A. 8. que chose d'extrêmement considérable appartenant à l'Espagne, une direc-
 N°. VIII tion moins corrompue que celle des Jésuites, se seroit trouvée extrême-
 ment embarrassée à résoudre & à concilier tant de si grandes & épi-
 neuses difficultés, vu la profusion des graces, dont la Très-Auguste Maison,
 en ses deux têtes, a comblé, depuis leur établissement, leur Société; mais
 s'agissant de la grandeur & des intérêts de la Mitre Papale, que, par pa-
 renthese, la Société regarde avec la même ardeur qu'un jeune Prince, brû-
 lant d'amour, considéreroit les avantages, la gloire & l'intérêt d'une belle
 & riche Reine, dont il ne douteroit pas de devenir un jour le posses-
 seur, le souvenir de toutes les graces de l'Auguste Maison envers la So-
 ciété furent, pour cette fois, mises en arriere, & il fut passé outre à l'ou-
 verture des expédients; & cela par deux raisons, selon les dogmes politi-
 ques de cette benigne Société, pleine de justice & d'équité. La premiere;
 c'est que la très-Auguste Maison se trouvant, dans cette conjoncture, en
 une notoire impuissance, de pouvoir faire remonter les Pontifes Romains
 dans leur précédent état de grandeur & de gloire, & n'y ayant que Sa
 Majesté Très-Chrétienne, qui, par ses forces & ses raisons, put opérer
 cette espece de miracle, c'étoit une nécessité de passer par dessus toutes les
 difficultés, qui se pourroient opposer à une entreprise si utile & si glorieuse.
 La seconde; que la Société, pour récompense de toutes ses fatigues, s'étoit
 assurée, en cas de réussite, du don de deux grandes Abbayes, Chefs d'Ordre:
 l'une dans l'ancien Royaume de France, & l'autre dans le pays de con-
 quête, pour faire partie de la masse du patrimoine de leur Société, & s'é-
 tant d'ailleurs assurée, au cas de réussite, de pouvoir, par la protection de
 la France, faire des établissements réels en Amsterdam, & ailleurs. Par
 l'effet de ces deux raisons, de l'ouverture & agitations des expédients, il
 fut passé outre à la conclusion & signature des Traités, c'est-à-dire en se-
 cret, d'entre la Cour de Rome & la France, & d'entre la France & l'An-
 gleterre, en vertu desquels la guerre fut commencée contre la République
 des Provinces-Unies. Je passe sous silence en quoi pouvoit consister la satis-
 faction de Sa Majesté Britannique, cela n'étant pas, quant à présent, du
 fait. Quoi qu'il en soit, comme sous le regne de Philippe II, la France
 avoit été violemment sacrifiée, du moins tout autant que cela avoit été
 possible à la Cour de Rome, aux intérêts de la Mitre Papale, & de ce
 Monarque; la très-Auguste Maison d'Autriche à son tour, selon ce pro-
 jet, étoit absolument sacrifiée à l'intérêt de la Papauté, des Jésuites, &
 de Sa Majesté Très-Chrétienne. Il ajoute, que c'est par cette raison
 que la Ligue de la plupart des Princes Catholiques d'Allemagne fut
 signée, & incorporée dans ce Traité, & que le Roi cacha son dessein

aux Protestants d'Allemagne ses anciens Alliés ; comme de leur part , III.
la Cour de Rome & la Société le cachèrent soigneusement à la très-Au- CLAS.
guste Maison d'Autriche en ses deux têtes , & que , dans le commence- N°.VIII.
ment de cette guerre , il ne fut rien négligé , par les Nonces de la Papau-
té , par les Jésuites , & par leurs suppôts , pour endormir les Conseils de
Vienne & de Madrid , & que , du depuis , ils n'ont rien pu pénétrer des dé-
libérations de ces deux Conseils , dont ils n'aient soigneusement averti , jour
par jour , le Ministre de France.

Nous voyons donc clairement , qu'au lieu que notre faiseur d'Entre-
tien suppose comme indubitable , que le Pape & les Jésuites sont tou-
jours joints à la Maison d'Autriche , pour faire à la France tout le mal
qu'ils peuvent , cet autre Auteur , qui n'est pas moins zélé Protestant ,
suppose au contraire , comme un secret important qu'il a découvert ,
que le Pape & les Jésuites sont joints à la France pour trahir la Mai-
son d'Autriche , & pour la sacrifier à l'intérêt de la Papauté , de la So-
ciété , & de Sa Majesté Très-Chrétienne. Ce qui lui a fait ajouter en la
page 103 : que la Cour de Rome & les Jésuites , soit par les services im-
portants que ces derniers rendent depuis quelque temps à Sa Majesté Très-
Chrétienne , ou bien par ceux qu'ils font espérer de lui rendre à l'avenir ,
ou soit par la Pourpre Cardinale dont tous les deux flattent quelque fils ,
neveu ou frere des principaux Ministres de la Cour de France , il faut
faire état , que la Cour de Rome & la Société , dirigent , presque dans
son tout , le Conseil de France , & ce qui s'en dit & publie de contraire
au sujet des Régales , ne sont que bagatelles , ou pures fourberies.

Qu'on ne s'imagine pas que je rapporte ces folies comme méritant
d'être réfutées. On voit bien que c'est un ridicule , qui veut faire l'habile
homme , & qui est assez impertinent pour déclamer contre la dernière
paix , comme ayant été fort défavantageuse aux Protestants ; au lieu qu'elle
leur a assuré tout ce qu'ils avoient gagné par la paix de Westphalie , &
que si quelques Princes de ce parti ont été obligés de se relâcher de
quelques conquêtes qu'ils avoient faites pendant la guerre (ce qu'ont
fait aussi des Catholiques , comme l'Evêque de Munster) ce n'a été
qu'en faveur d'autres Princes Protestants. Toute la réflexion que je fais
sur ces sottises est , que la plupart des Protestants , qui font les esprits
forts , pour ne pas croire ce qu'a cru toute l'Antiquité Chrétienne , sont
d'ordinaire , par un renversement qui semble être la peine de leur schis-
me , plus crédules & plus sots que les plus simples enfants , au regard
de toutes les choses qu'on leur dit du Pape , quelque insensées qu'elles
puissent être. C'est la Bête de l'Apocalypse , dont on leur fait tant de
peur dès leur enfance , qu'il n'y a rien qu'ils n'en croient. Ils prennent

III. pour admirable tout ce qu'on leur en dit, fût-ce des choses tout-à-fait **C L A S.** contraires. Le même faux zele contre la Religion Catholique a enfanté **N. VIII.** en même temps ces deux livres : *La Politique du Clergé, & l'Empereur & l'Empire trahis*. Ils les trouvent tous deux merveilleux, & ils en prennent les Auteurs pour de très-fins politiques, qui découvrent jusques au plus secret des desseins de la Cour Papale. Ce mot leur est une preuve que ces desseins sont bien noirs, comme le mot de *Pupiste* leur représente un idolâtre, adorant la Bête, & qui en a le caractère au front & à la main. Mais ces desseins sont contraires : n'importe, ce sont toujours de méchants desseins. L'un dit que la Cour Papale & les Jésuites ont toujours un *malin vouloir* contre la France en faveur de la Maison d'Autriche : & l'autre dit, au contraire, qu'ils trahissent la Maison d'Autriche, pour élever la France sur ses ruines. L'un & l'autre est bon à nos bons Protestants ; parce que l'un & l'autre tend au même but, qui est, de décrier le Pape comme Auteur de toutes les brouilleries qui arrivent dans l'Europe. L'un dit que l'affaire de la Régale est une preuve de la mauvaise volonté du Pape contre la France. L'autre dit, que c'est être dupe de s'imaginer cela ; qu'il faut tenir pour constant, que la Cour de Rome & les Jésuites sont très-bien ensemble ; *qu'ils dirigent de concert presque en tout le Conseil de France, & que ce qui s'en dit au contraire, au sujet de la Régale, ne sont que bagatelles ou pures fourberies*. Cela n'est pas facile à accorder ; & ce dernier est la plus haute extravagance qui fut jamais : mais nos bonnes gens n'y prennent pas garde de si près ; & pourvu que le Pape & la Cour Papale soient dépeints avec des couleurs bien noires, cela leur suffit.

Il nous reste à dire un mot du second point, qui regarde les ennemis que la France peut avoir, selon ce nouvel Auteur. Ce n'a garde d'être la Maison d'Autriche ; car elle est, si on l'en croit, vendue à la France par les Jésuites & la Cour de Rome : mais il les trouve, ces ennemis, qui seroient en effet très-redoutables, dans le parti des Protestants. Il veut que tous les Rois, tous les Princes, & toutes les Républiques de ce parti ; c'est-à-dire, les Rois d'Angleterre, de Suede & de Dannemark ; les trois Electeurs, & autres Princes Protestants de l'Allemagne ; toutes les villes de l'Empire Luthériennes ou Calvinistes, les Provinces - Unies, & les Cantons Protestants de la Suisse, avec les Grisons, fassent une ligue générale, offensive & défensive contre la France, à laquelle il prétend que la Maison d'Autriche, trahie & vendue, comme il suppose qu'elle l'est, par la Cour de Rome & par les Jésuites, n'est plus capable de résister.

On fait bien que cette ligue est fantastique ; & que ce n'est pas sur

songes de ces Politiques visionnaires que de semblables Liges se feroient. Mais il ne tiendrait pas à ces boutefeux qu'elle ne se fit. Et cela CLAS. ant, notre *faiseur d'Entretiens* trouveroit-il, que, dans de pareilles N°.VIII. conjonctures, le Roi devroit être encore plus assuré de la fidélité de ses jets Huguenots que des Catholiques, & qu'il n'auroit point à appréhender, que le zèle de la *sainte Réformation* ne les portât à seconder les bons desseins de leurs freres en Christ, & au moins à ne point porter les armes contre eux, pour ne point arrêter le progrès de l'Evangile, & la ruine du Royaume de l'Antechrist? Car c'est l'idée qu'ils ont de tous les Princes Catholiques, qu'ils se sont obligés, par les principes de leur secte, de regarder avec détestation, comme les adorateurs de Bête.

C H A P I T R E X.

De l'abus que cet Auteur fait de la harangue de M. le Cardinal du Perron au Tiers Etat, pour rendre suspecte au Roi la fidélité de tout le Clergé de France.

CE qui donne plus de lieu à cet Ecrivain emporté de déclamer contre le Clergé de France, est la harangue de M. le Cardinal du Perron au Tiers Etat, pendant la tenue des Etats en 1614.

On sait quel fut le sujet de cette harangue, & cet Auteur ne le rapporte pas mal. C'est, que le Tiers Etat avoit proposé, pour assurer la vie des Rois, d'établir une Loi fondamentale de l'Etat, qui portoit, que aucun feroit serment de reconnoître & de croire, *que nos Rois ne dépendent pour le temporel, de qui que ce soit, que de Dieu; que, pour aucune cause, il n'est point permis d'assassiner les Rois; que même, pour cause d'hérésie & de schisme, les Rois ne peuvent être déposés, ni leurs sujets absous du serment de fidélité, ni sous quelque autre prétexte que ce soit. Voilà ce me semble, ajoute cet Auteur, une loi qui fait la sûreté des Rois; voilà une doctrine que tous les Huguenots sont prêts de signer de leur sang.*

Il dit que le Clergé s'opposa formellement à cette loi; c'est-à-dire, la Chambre Ecclésiastique, composée des Députés du Clergé, & qui le présentoit, au regard des affaires qui ont accoutumé de se traiter dans les Etats, qui ne sont d'ordinaire que temporelles, ou qui regar-

III. circonstance près , qui n'importe de rien pour rendre les Princes plus CLAS. assurés de n'être point dépouillés de leurs Etats , la doctrine de ceux N°. VIII. de cette secte ; & qu'ainsi rien n'est plus mal fondé , que ce qu'il dit , *que tous les Huguenots sont prêts de signer de leur sang , ce qui étoit porté par le serment du Tiers Etat.* Cela ne sera pas difficile : car , se voulant par-là distinguer du Clergé , comme étant plus fidèles au Roi , cette offre ne peut pas regarder ce que la Chambre Ecclésiastique approuvoit dans ce serment , qui est , *qu'on ne peut , en nul cas , assassiner les Rois ;* mais seulement ce qu'elle crut ne pouvoir signer , comme moins certain & contesté par d'autres Catholiques. Or cet Auteur le réduit lui-même à ces termes , pris de la harangue au Tiers Etat : *Si les Chrétiens sont contraints de défendre leur Religion contre des Princes hérétiques ou apostats , de la fidélité desquels ils ont été absous , les loix politiques chrétiennes ne leur permettent rien plus , que ce qui est permis par les loix militaires , & par le droit des gens ; à savoir , la guerre ouverte , & non les assassinats & conjurations clandestines.* Sur quoi il fait cette glose ; *c'est-à-dire , que quand un Pape a déclaré un Prince privé de ses Etats , ses sujets peuvent lever l'enseigne de la rebellion , lui déclarer la guerre , & le tuer s'ils le peuvent rencontrer ; pourvu que ce soit les armes à la main , & par les voies de la guerre. Je ne comprends pas comment on pourroit être assuré de la fidélité de ceux qui tiennent de semblables maximes.*

Et moi je comprends encore moins , quel peut être l'aveuglement d'un homme qui ne voit pas , qu'il fait par-là le procès à ceux de sa secte. Car , étant de la proposition ces paroles , *de la fidélité desquels ils ont été absous ,* & de la glose , la mention qu'il fait du Pape , peut-il nier , que tout le reste ne convienne parfaitement aux Prétendus Réformés , & que ce qu'ils ont fait tant de fois en France , & en Ecosse & en Angleterre , & ce qu'ils font encore présentement en Hongrie , n'ait dû être fondé sur cette maxime , que Buchanan , Brutus , & beaucoup de leurs Auteurs ont enseignée avec tant d'ardeur ?

“ Si les Chrétiens Réformés sont contraints de défendre leur Religion
 „ & leur vie contre les Princes Papistes & idolâtres , les loix politiques
 „ chrétiennes ne leur permettent rien plus , que ce qui est permis par les
 „ loix militaires & par le droit des gens ; à savoir la guerre ouverte , &
 „ non les assassinats & les conjurations clandestines ; c'est-à-dire , que si
 „ un Prince Papiste défend à ses sujets Réformés l'exercice de leur Reli-
 „ gion , ils peuvent lever l'enseigne de la rebellion , lui déclarer la guerre ,
 „ lui refuser l'obéissance , & le tuer s'ils le peuvent rencontrer ; pourvu
 „ que ce soit les armes à la main , & par les voies ordinaires de la guerre.
 „ Ils ne peuvent rien désavouer de tout cela , si ce n'est peut-être , qu'ils se

croient permis quelque chose de plus qu'on ne dit ; comme il paroît par les Auteurs Calvinistes, dont j'ai rapporté la doctrine dans le chapitre III. III.
CLAS.
N°. VIII. Qui peut donc comprendre (pour leur appliquer les propres paroles de leur Auteur) *comment on pourroit être assuré de la fidélité de ceux qui tiennent de semblables maximes*, qui les ont pratiquées tant de fois, d'une manière si sanglante, & qui les pratiquent encore à nos yeux, en joignant à la rebellion, une alliance damnable avec les ennemis du nom Chrétien ?

Je ne fais si c'est aveuglement ou impudence ; mais je ne pense pas qu'il se soit jamais vu une pareille illusion. Il croit avoir bien établi la fidélité des Protestants, en disant, qu'ils ne croient point, comme les Catholiques, que le Pape les puisse absoudre de la fidélité qu'ils doivent à leurs Princes. Et c'est sur cela qu'il prétend, que tous les Princes Catholiques ou Protestants, sont parfaitement assurés de leur fidélité. Il les prend donc tous pour des bêtes & des stupides : car qu'importe, pour la sûreté des Princes, que les Protestants ne croient pas que le Pape les puisse dispenser de la fidélité qu'ils leur doivent, s'ils sont persuadés qu'ils s'en peuvent dispenser eux-mêmes quand on choque leur Religion ? Qu'importe à l'Empereur, que ses sujets de Hongrie, qui sont Protestants, ne se soient adressés à personne pour se faire absoudre du serment qu'ils lui ont fait, si, sans se mettre en peine de leur serment, ils ont une Religion qui les porte à croire, qu'il leur est permis de lui faire la guerre pour r'avoir leurs Temples, & de se mettre sous la dépendance des Turcs, par les alliances qu'ils font avec eux, plutôt que de reconnoître leur Roi légitime ? C'est comme si une femme disoit à son mari : vous devez être bien assuré de ma fidélité ; car je vous donne ma parole que je ne prendrai conseil de personne pour vous manquer de foi : mais je ne vous réponds pas, que je ne me porte de moi-même à vous en manquer, si vous m'en donnez sujet.

Rien n'est donc plus vain ni plus ridicule que de mettre à tout usage, comme fait cet Auteur, leurs déclamations ordinaires contre le Pape. Nul Prince, dit-il, ne peut être assuré de la fidélité des Catholiques. Pourquoi ? Parce qu'ils réverent le Pape comme le Chef de l'Eglise. Nul Prince, dit-il encore, n'a aucun lieu de douter de la fidélité des Protestants. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas de créance au Pape, & qu'ils le regardent comme l'Antechrist. Y eut-il jamais rien de plus insensé que cette dernière conséquence ? Car, pour en faire voir l'impertinence dans d'autres exemples non moins célèbres, quand les Suédois, ayant embrassé la nouvelle Religion de Luther, se révolterent contre Sigismond, qui, de Roi héréditaire de Suede, étoit devenu Roi de Pologne par élection, & qu'ils le déclarerent privé de ses Etats, en se faisant un autre Roi, en étoient-

I I I. à la foi, qui sont deux choses très-différentes. A quoi on peut ajouter, C L A S. qu'il s'est passé tant de choses dans le Clergé & dans la Sorbonne, depuis N°. VIII. le temps de cette harangue, que c'est par-là qu'on doit juger des sentiments du Clergé de France & de la Sorbonne sur cette matiere, & non sur ce qu'en a dit ce Cardinal il y a soixante cinq ans.

Mais c'est dans cette harangue même que nous trouverons de quoi confondre, d'une part, la plus horrible calomnie des Protestants d'Angleterre & de cet Écrivain, contre les Papes; & de quoi prouver, de l'autre, que ce sont eux-mêmes, qui sont coupables de ce qu'ils reprochent aux Catholiques.

Pour le premier point, si on en croit cet Auteur, toutes les prétendues conjurations contre la vie du Roi d'Angleterre d'apréésent, ont été approuvées par le Pape. Il faut donc que les Papes croient, qu'il est permis, & même louable, d'assassiner les Rois hérétiques. Or, pour peu qu'on ait d'équité, on doit être persuadé, par cette harangue du Cardinal du Perron, qu'on ne leur peut attribuer cette doctrine sans une manifeste calomnie. Car ce Cardinal n'hésite point de la condamner comme impie & détestable, & comme frappée d'anathème par le Concile de Constance; ce qu'il prétend, sans aucune réserve ni exception, & au regard même des Rois hérétiques ou apostats, & voulant ruiner la vraie foi dans leurs Royaumes, dont on auroit absous les sujets de leur serment de fidélité. Car les loix, dit-il, politiques chrétiennes, ne considerent pas seulement en leurs Princes le respect qui leur est dû pour le bien de la police temporelle, & à cause de la Majesté de l'Etat qu'ils représentent; mais considerent en eux, l'image & l'onction de Dieu, qui les a appellés à cette dignité: de sorte qu'en ceux qui ont eu une fois la vocation légitime à la Royauté, quelque tyrannie qu'ils exercent, jamais les loix politiques chrétiennes, ne passent jusques à permettre qu'on use de proscription contre leurs personnes, & qu'on attente, par conjuration clandestine, sur leur vie; même leur portent le même respect, que porta David à Saül, encore qu'il fut qu'il étoit rejeté & réprouvé de Dieu, lorsqu'il dit: qui est-ce qui mettra la main sur l'Oint du Seigneur, & sera innocent? De maniere que si les Chrétiens sont contrainsts de défendre leur Religion & leur vie, contre les Princes hérétiques ou apostats, de la fidélité desquels ils ont été absous, les loix politiques chrétiennes, ne leur permettent rien plus que ce qui est permis par les loix militaires, & par le droit des gens; à savoir, la guerre ouverte, & non les assassinats, & conjurations clandestines. On ne peut déclarer ni plus manifestement ni plus fortement, qu'il n'est jamais permis d'entreprendre sur la vie des Rois: & ainsi, de ces deux propositions; il n'est permis en nul cas d'assassiner les Rois; & il n'est permis en nul cas d'absoudre les sujets
de

de leur serment de fidélité, il ne fit difficulté que de signer la dernière, en I-I-I. qualifiant le contraire d'impie & de détestable, & il offroit de signer la C L A S. première de son sang, comme étant une vérité de foi, & le contraire N.º VIII. une hérésie digne d'anathème. Il regardoit donc comme indubitable, que les raisons qu'il croyoit devoir empêcher les Ecclésiastiques de signer la dernière, n'avoient pas de lieu au regard de la première. Or la principale de ces raisons étoit; qu'on tenoit à Rome le contraire de la dernière, & qu'ainsi, qu'auroit été faire schisme, que de la signer comme étant de foi. Il falloit donc qu'il supposât, au contraire, comme une chose certaine, qu'on ne feroit rien qui pût déplaire au Pape, en signant, comme une vérité de foi, que l'on ne peut, en nul cas, assassiner les Rois, & en condamnant le contraire, comme abominable & digne d'anathème; & bien loin qu'on l'ait trouvé mauvais à Rome, on fait que cette harangue y a été extrêmement estimée: & par conséquent, ce ne peut être qu'une imposture diabolique, d'imputer aux Papes, comme fait cet Auteur, sur la foi d'un prétendu Ministre Anglois, dont nous parlerons plus bas, & de ces scélérats Oates & Bedlow, d'avoir approuvé, conseillé & autorisé les conjurations contre la vie du feu Roi d'Angleterre & de celui-ci, dont il accuse faussement les Catholiques; & d'avoir promis des indulgences à ceux qui mourroient étant convaincus de ces détestables conspirations: car il faut avoir prouvé qu'un homme est sans Religion & sans conscience, & même sans honneur humain, pour lui imputer avec quelque couleur, d'approuver & d'autoriser ce qui est regardé, par tous les Catholiques, comme impie, détestable & digne d'anathème. Or il n'y a point de Protestant si emporté, qui ose dire du Pape que Dieu nous a donné, qu'il n'a ni Religion, ni conscience, ni honneur; sa vertu & sa piété étant estimées de ceux mêmes que le schisme a séparés de son Siège. On croira donc tout ce que l'on voudra de qui que ce soit, & deux ou trois scélérats pourront rendre croyables, au regard des plus gens de bien, les crimes les plus énormes & les plus incroyables, si on peut se persuader, sur le témoignage de deux fripons, qu'un Pape aussi saint, ou au moins aussi vertueux, pour s'accommoder à la pensée des Protestants, qu'est Innocent XI, ait conseillé & autorisé une chose qu'un Concile général a frappée d'anathème, & qui est regardée généralement par tous les Catholiques comme exécration & impie, selon l'Auteur même de la harangue à laquelle cet Ecrivain nous renvoie, pour y apprendre le sentiment des Catholiques sur cette matière.

Le second point ne sera pas moins clair. J'entreprends de montrer, que la Doctrine que ce *faiseur d'Entretiens* attribue, sans raison, ainsi que je l'ai déjà fait voir, à tout le Clergé de France, est dans le fond, & à une

III. ils moins perfides & moins traitres à leur légitime Roi , pour n'avoir pas eu de Pape qui les eût dispensés de la fidélité qu'ils lui avoient jurée ?

CLASSE.
N°. VIII.

Quand les Puritains d'Ecosse prirent les armes contre leur Roi , parce qu'ils ne vouloient ni d'Evêques ni de Liturgie , leur révolte en étoit-elle moins criminelle , parce qu'il n'y avoit point de Pape à qui on la pût attribuer ? Et quand ces mêmes Puritains vendirent leur Roi aux Parlementaires d'Angleterre , ses mortels ennemis , par la plus intame trahison qui fut jamais , en fut-il moins lâchement trahi , parce qu'ils ne s'étoient pas mis en peine que personne les eût déclarés absous de leur serment de fidélité ?

Et enfin , quand les Puritains Anglois , Presbytériens & Indépendants , s'unirent ensemble pour lever , contre ce même Roi , l'enseigne de la rébellion , & que , l'ayant en leur puissance , ils l'ont fait périr par la main d'un Bourreau , en ont-ils été moins coupables d'un abominable parricide , parce qu'ils n'ont consulté que leur brutalité pour le commettre ?

Il est donc bon que tous les Princes sachent , quelle est sur leur sujet la nouvelle Théologie des Prétendus Réformés : La voici . Dans le même cas de défendre sa Religion , contre un Prince qui en voudroit interdire l'exercice , les révoltes sont damnables & criminelles , quand on peut croire que le Pape y a quelque part : mais ces mêmes révoltes , accompagnées de toutes sortes de violences , du renversement des Eglises & des déprédations sacrilèges des biens consacrés à Dieu , tant pour défendre une nouvelle Religion , que pour l'introduire dans un pays , contre le gré de la Puissance souveraine , non seulement sont permises , mais louables & héroïques , quand ces nouveaux Zélateurs se révoltent & remplissent les Royaumes de sang & de carnage ; parce qu'il n'y a point de Pape qui s'en mêle , & qu'ils ne se conduisent que par leur propre fureur , qu'ils appellent *un zèle ardent pour la pureté de l'Evangile*. C'est aux Princes , tant Catholiques que Protestants , à voir s'ils s'accommoderont bien de cette Théologie , & s'ils trouveront que ce leur est un juste sujet d'être parfaitement assurés de la fidélité de ceux qui la tiennent.

Mais voici qui montre encore mieux le peu de jugement qu'a cet Auteur , d'alléguer cette harangue du Cardinal du Perron , contre le Clergé de France , & de s'élever au dessus de ce Clergé , en assurant , que tous les Huguenots ont toujours été disposés à signer de leur sang , le serment dressé par le Tiers Etat. C'est , que ce Cardinal y soutient expressément le contraire en ces termes. *Pourquoi nous contraindre de jurer ce que l'on s'abstient de faire jurer aux Prétendus Réformés ? Il n'y a un seul Synode de Ministres qui voulût avoir signé l'article que l'on nous veut obliger de jurer : il n'y a un seul de leurs Consistoires qui ne croie être dispensé du serment*

de fidélité envers les Princes Catholiques, quand ils les veulent forcer en leurs consciences. Il n'y a guere de discours qui ait fait plus de bruit dans ce C L A S. siecle que cette harangue; & les Huguenots, qui s'en veulent prévaloir N°.VIII. au bout de soixante cinq ans, n'ont pu ignorer ce qui y étoit dit d'eux lorsqu'elle fut publiée. On sait d'ailleurs que ce Cardinal leur ayant fait souffrir tant d'affronts en tant de rencontres, & sur-tout en la célèbre Conférence de Fontainebleau, ils auroient été ravis de lui pouvoir faire insulte. D'où vient donc qu'ils ne le démentirent point, sur ce qu'il assuroit avec tant de confiance, qu'il n'y avoit un seul Synode de Ministres qui voulût avoir signé l'article du Tiers Etat? D'où vient qu'ils ne l'accuserent point d'imposture, sur ce qu'il leur attribuoit, *de se croire dispensés du serment de fidélité envers les Princes Catholiques, quand ils les veulent forcer en leurs consciences?* Auroient-ils manqué de le faire, si cela n'avoit pas été vrai? Le silence qu'ils ont gardé sur cela est donc une conviction manifeste, que ce qu'ils reprochent, sans raison, à tout le Clergé de France, est la doctrine de leurs Consistoires. Et ainsi, bien loin que cette harangue au Tiers Etat, qu'ils ont si peu judicieusement alléguée, puisse servir à assurer le Roi de leur parfaite fidélité, elle n'est propre qu'à lui apprendre, qu'ils peuvent avoir le cœur bien françois, comme ils le disent des Ecclésiastiques, mais qu'ils ont une Religion qui ne leur défend point de prendre les armes contre leurs Souverains, pour établir ou pour conserver ce qu'ils appellent faussement la Réformation de l'Eglise, & le regne de Jesus Christ.

CHAPITRE XL

Avec combien d'impertinence cet Auteur allegue l'affaire de la Régale, pour prouver, que, dans les démêlés que le Pape peut avoir avec le Roi, les Evêques sont toujours disposés à être pour le Pape.

IL faut avouer que les Protestants ont une furieuse inclination à donner toujours le tort au Pape, dans les affaires mêmes dont ils sont le plus mal instruits. La maniere dont ils parlent, dans toutes leurs gazettes, du différent touchant la Régale en est une preuve. Mais ce qu'en dit cet Auteur est une des choses de son livre, qui marque davantage son défaut de jugement.

Il avoit entrepris de prouver, *que, dans les démêlés que la Cour de Rome*

III. ils moins perfides & moins traitres à leur légitime Roi , pour n'avoir pas eu de Pape qui les eût dispensés de la fidélité qu'ils lui avoient jurée ?

CLAS.
N°. VIII.

Quand les Puritains d'Ecosse prirent les armes contre leur Roi , parce qu'ils ne vouloient ni d'Evêques ni de Liturgie , leur révolte en étoit-elle moins criminelle , parce qu'il n'y avoit point de Pape à qui on la pût attribuer ? Et quand ces mêmes Puritains vendirent leur Roi aux Parlementaires d'Angleterre , ses mortels ennemis , par la plus intame trahison qui fut jamais , en fut-il moins lâchement trahi , parce qu'ils ne s'étoient pas mis en peine que personne les eût déclarés absous de leur serment de fidélité ?

Et enfin , quand les Puritains Anglois , Presbytériens & Indépendants , s'unirent ensemble pour lever , contre ce même Roi , l'enseigne de la *rebellion* , & que , l'ayant en leur puissance , ils l'ont fait périr par la main d'un Bourreau , en ont-ils été moins coupables d'un abominable parricide , parce qu'ils n'ont consulté que leur brutalité pour le commettre ?

Il est donc bon que tous les Princes sachent , quelle est sur leur sujet la nouvelle Théologie des Prétendus Réformés. La voici. Dans le même cas de défendre sa Religion , contre un Prince qui en voudroit interdire l'exercice , les révoltes sont damnables & criminelles , quand on peut croire que le Pape y a quelque part : mais ces mêmes révoltes , accompagnées de toutes sortes de violences , du renversement des Eglises & des déprédations sacrilèges des biens consacrés à Dieu , tant pour défendre une nouvelle Religion , que pour l'introduire dans un pays , contre le gré de la Puissance souveraine , non seulement sont permises , mais louables & héroïques , quand ces nouveaux Zélateurs se révoltent & remplissent les Royaumes de sang & de carnage ; parce qu'il n'y a point de Pape qui s'en mêle , & qu'ils ne se conduisent que par leur propre fureur , qu'ils appellent *un zèle ardent pour la pureté de l'Evangile*. C'est aux Princes , tant Catholiques que Protestants , à voir s'ils s'accommoderont bien de cette Théologie , & s'ils trouveront que ce leur est un juste sujet d'être parfaitement assurés de la fidélité de ceux qui la tiennent.

Mais voici qui montre encore mieux le peu de jugement qu'a cet Auteur , d'alléguer cette harangue du Cardinal du Perron , contre le Clergé de France , & de s'élever au dessus de ce Clergé , en assurant , que tous les Huguenots ont toujours été disposés à signer de leur sang , le serment dressé par le Tiers Etat. C'est , que ce Cardinal y soutient expressément le contraire en ces termes. *Pourquoi nous contraindre de jurer ce que l'on s'abstient de faire jurer aux Prétendus Réformés ? Il n'y a un seul Synode de Ministres qui voulût avoir signé l'article que l'on nous veut obliger de jurer : il n'y a un seul de leurs Consistoires qui ne croie être dispensé du serment*

de fidélité envers les Princes Catholiques, quand ils les veulent forcer en leurs consciences. Il n'y a guere de discours qui ait fait plus de bruit dans ce C L A S. siecle que cette harangue; & les Huguenots, qui s'en veulent prévaloir N°.VIII. au bout de soixante cinq ans, n'ont pu ignorer ce qui y étoit dit d'eux lorsqu'elle fut publiée. On fait d'ailleurs que ce Cardinal leur ayant fait souffrir tant d'affronts en tant de rencontres, & sur-tout en la célèbre Conférence de Fontainebleau, ils auroient été ravis de lui pouvoir faire insulte. D'où vient donc qu'ils ne le démentirent point, sur ce qu'il assuroit avec tant de confiance, qu'il n'y avoit un seul Synode de Ministres qui voulût avoir signé l'article du Tiers Etat? D'où vient qu'ils ne l'accuserent point d'imposture, sur ce qu'il leur attribuoit, *de se croire dispensés du serment de fidélité envers les Princes Catholiques, quand ils les veulent forcer en leurs consciences?* Auroient-ils manqué de le faire, si cela n'avoit pas été vrai? Le silence qu'ils ont gardé sur cela est donc une conviction manifeste, que ce qu'ils reprochent, sans raison, à tout le Clergé de France, est la doctrine de leurs Consistoires. Et ainsi, bien loin que cette harangue au Tiers Etat, qu'ils ont si peu judicieusement alléguée, puisse servir à assurer le Roi de leur parfaite fidélité, elle n'est propre qu'à lui apprendre, qu'ils peuvent avoir le cœur bien françois, comme ils le disent des Ecclesiastiques, mais qu'ils ont une Religion qui ne leur défend point de prendre les armes contre leurs Souverains, pour établir ou pour conserver ce qu'ils appellent faussement la Réformation de l'Eglise, & le regne de Jesus Christ.

CHAPITRE XL

Avec combien d'impertinence cet Auteur allegue l'affaire de la Régale, pour prouver, que, dans les démêlés que le Pape peut avoir avec le Roi, les Evêques sont toujours disposés à être pour le Pape.

L faut avouer que les Protestants ont une furieuse inclination à donner toujours le tort au Pape, dans les affaires mêmes dont ils sont le plus mal instruits. La maniere dont ils parlent, dans toutes leurs gazettes, du différent touchant la Régale en est une preuve. Mais ce qu'en dit cet Auteur est une des choses de son livre, qui marque davantage son défaut de jugement.

Il avoit entrepris de prouver, *que, dans les démêlés que la Cour de Rome*

III.
CLAS.
N°. VIII.

peut avoir avec le Roi, le Clergé de France supprime ses mécontentements pendant que les affaires vont bien pour la Cour de France; mais que, dès que les choses tournent autrement, les chagrins de ces Ecclésiastiques contre leur Roi ne manquent jamais d'éclater. C'est ce qu'il soutient avec une confiance qui étourdit les bonnes gens du parti de cet Ecrivain. Toute personne sincère, dit-il, tombera d'accord, que cela n'a jamais été autrement (c'est un impudent mensonge) & que cela sera toujours ainsi. On le peut remarquer jusques dans les moindres petits démêlés. Par exemple, dans celui que le Roi a eu depuis peu avec le Pape au sujet de la Régale. Sur quoi il cite une lettre, qui semble prouver le contraire; mais supposant que les Evêques qui l'avoient signée l'ont désavouée, il en conclut, que cela fait assez voir, que, dans ce démêlé, ils étoient dans les sentiments du Pape.

On n'a besoin que de deux réflexions pour convaincre cet Ecrivain, que jamais rien ne fut plus extravagant que cet exemple, ni moins propre à prouver ce qu'il s'est engagé de nous faire voir; qui est, d'une part, que les Evêques se mettent toujours du côté du Pape, quand il a quelque démêlé avec le Roi; &, de l'autre, que cela les doit rendre suspects à Sa Majesté, au regard de la fidélité qu'ils lui doivent. La première réflexion regardera le premier point, & la seconde le dernier.

Je dis donc 1°. que ce différent touchant la Régale, ne sauroit prouver, que, dans les démêlés du Pape avec le Roi, les Evêques sont presque toujours paroître *leur chagrin* contre le Roi, en se déclarant pour le Pape: car l'affaire de la Régale, n'est dans son origine, qu'un différent entre le Roi & quelques Evêques, & non point entre le Pape & le Roi. Le Pape n'y est entré que comme Juge; la cause lui étant dévolue par l'appel de deux Evêques, qui y étoient intéressés. Et ainsi, tant s'en faut que ce soit le Pape, qui ait entraîné dans son sentiment, les Evêques qui se sont déclarés contre la Régale (ce qui devroit être, afin que cet exemple pût servir à notre Auteur) que ce sont, au contraire, ces Evêques, qui, ayant eu recours au Pape, par l'appel qu'ils ont interjeté de leurs Métropolitains, l'ont saisi de cette affaire, & l'ont engagé à la soutenir, parce qu'il l'a cru juste.

Mais je dis en second lieu, & ceci est beaucoup plus important, que, sans entrer dans le fond de cette affaire, & quelque pensée que l'on en ait, c'est un sophisme très-pernicieux, & qui va au renversement de toute justice & de toute Religion, que d'alléguer cet exemple, pour prouver, que les Evêques de France sont mal disposés envers le Roi au regard de la fidélité qu'ils lui doivent. Ce sophisme consiste à ne mettre point de milieu entre se révolter contre son Souverain, & acquiescer aveuglément à tout ce qu'il peut prétendre, juste ou injuste: ce qui est

une supposition, non seulement très-fausse, mais tout-à-fait pernicieuse; 111. parce qu'elle engageroit nécessairement à l'une ou l'autre de deux extrémités CLAS, qui sont également contraires à la raison & à la Loi de Dieu. Car, si cette pro- N°. VIII. position étoit une fois reconnue pour vraie : *il faut ou acquiescer aveuglément à ce que les Rois prétendent juste, ou se révolter contre eux, quand ce qu'ils prétendent est injuste*, en niant l'un des deux membres, il faudroit nécessairement accorder l'autre : ce qui ne se pourroit faire, qu'en manquant, ou à ce qu'on doit aux Rois selon la Loi de Dieu, ou à ce que l'on doit à Dieu même & à la justice.

Un exemple éclaircira ceci : & je n'en puis trouver de meilleur que celui qui est rapporté dans l'Art de penser, Part. III. Chap. XII.

“ Les syllogismes disjonctifs ne sont guere faux, que par la fausseté de „ la majeure, dans laquelle la division n'est pas exacte, se trouvant un „ milieu entre les membres opposés ; comme si je disois :

“ *Il faut obéir aux Princes, en ce qu'ils commandent contre la Loi de „ Dieu, ou se révolter contre eux :*

“ *Or il ne faut pas leur obéir en ce qui est contre la Loi de Dieu :*

“ *Donc il faut se révolter contre eux : ou, or il ne faut pas se révolter „ contre eux :*

“ *Donc il leur faut obéir en ce qui est contre la Loi de Dieu.*

“ L'un & l'autre raisonnement est faux ; parce qu'il y a un milieu „ dans cette disjonction, qui a été observé par les premiers Chrétiens, „ qui est, de souffrir patiemment toutes choses, plutôt que de rien faire „ contre la Loi de Dieu, sans néanmoins se révolter contre les Princes”.

Mais la foiblesse, l'orgueil, la timidité & les autres passions aveuglent la plupart des hommes, & les empêchent de faire assez d'attention à ce milieu, entre l'esprit de révolte, & une lâche complaisance à toutes les volontés des Princes, parce que ce milieu consiste, à souffrir toutes choses, plutôt que de manquer à aucun de ses devoirs. Je dis à aucun : car c'est en quoi les hommes se trompent ordinairement. L'attachement qu'ils croient avoir à quelque-uns de leurs devoirs, leur paroît un juste sujet de ne point satisfaire à d'autres. On nous veut forcer, disoient autrefois les Huguenots, d'embrasser une Religion qui nous semble fausse ; ce seroit blesser notre conscience que de le faire : nous pouvons donc prendre les armes, & ne nous plus arrêter à la soumission que nous devons à nos Rois. Mais qui les empêchoit de prendre le parti des premiers Chrétiens, en ne se révoltant point contre les Puissances ordonnées de Dieu, & s'exposant à tout, plutôt que de manquer à leur conscience erronée ? D'autres, au contraire, s'aveuglent, par le prétexte de la soumission que l'on doit aux Rois, pour se rendre à des choses qui

III. leur paroissent injustes , quand ils ne peuvent se dispenser de le faire ,
 CLAS. sans nuire à leurs prétentions , ou souffrir la perte de quelques biens tem-
 N°. VIII. porels. Mais qui a dit à ceux-là , que l'obéissance que l'on doit aux Sou-
 verains , puisse jamais engager à manquer à celle que l'on doit à Dieu ,
 en approuvant ce qui nous paroît injuste , ou en abandonnant la défense
 de la vérité , lorsqu'on la peut soutenir par des voies innocentes , & en-
 tièrement éloignées de ce qui se peut appeller révolte ?

Car il n'y a que des flatteurs , qui font les pestes de toutes les Cours ,
 qui puissent donner le nom de rebellion aux très-humbles remontrances
 d'un sujet , qui expose les raisons qu'il a de ne pouvoir se rendre aux
 ordres qu'on lui donne , parce qu'il les trouve contraires à la justice &
 à l'équité. Il faudroit donc , si c'étoit être rebelle que d'agir de la sorte ,
 regarder comme des entreprises de sujets révoltés les Apologies des pre-
 miers Chrétiens , où ils représentoient , avec beaucoup de force , les rai-
 sons qu'ils avoient de ne pas déferer aux Edits des Empereurs , qui les
 vouloient obliger d'adorer les Dieux de Rome payenne. Il faudroit por-
 ter le même jugement , de ce que tant de saints Evêques ont dit aux Empe-
 reurs , même Chrétiens , lorsqu'ils les ont voulu engager à des choses
 qui bleffoient leur conscience. Et enfin , il faudroit , ou supposer que les
 Princes sont infaillibles & impeccables , dans tous les commandements
 qu'ils font , ou leur faire une injure signalée , en leur attribuant cette
 pensée indigne de Chrétiens , & même d'honnêtes Payens , que , quoi qu'ils
 commandent , juste ou injuste , il le faut faire aveuglément , & que , c'est
 être rebelle , que de leur représenter la vérité & la justice qu'on peut leur
 avoir cachées.

Au moins il est bien certain que le Roi que Dieu nous a donné , est
 bien éloigné de cet esprit. Il a de la fermeté , pour maintenir ses préten-
 tions lorsqu'il les croit justes , mais il a trop de bonté , pour ne pas voir
 qu'on le peut surprendre , en l'engageant à soutenir , comme juste , ce
 qui ne le seroit pas ; trop de raison pour trouver mauvais , que ceux
 qui y feroient intéressés lui représentent la justice de leur cause , & trop
 d'équité , pour ne se pas rendre à ce qui lui paroît plus juste , étant
 mieux informé , aux dépens même de ses propres intérêts. Il en vient de
 donner un exemple illustre , que les vers d'un excellent Poëte feront
 admirer à toute la postérité , quand l'Histoire occupée au récit de tant
 de grands événements , qui signalent son règne , n'en auroit point
 de mention. *Regem*

Regem inter populumque ingens de divite fundo

Lis erat. Eventus urbs malè tuta timet.

Scinduntur variè studia in contraria Patres,

Rex propriâ semet judice lite cadit.

Vinci qui voluit, potuit dum vincere, Patrem.

Se populi, regem se probat esse sui.

III
CLAS.
Nº.VIII.

Ce préambule étoit nécessaire pour convaincre cet Ecrivain de deux choses : l'une, qu'il n'y a rien, dans l'affaire de la Régale, qui puisse rendre suspecte au Roi la fidélité des Evêques, & qu'on y trouve, au contraire, des exemples admirables de la conduite que les plus fidèles sujets doivent garder en de semblables rencontres, pour agir chrétiennement. L'autre, qu'il se fait son procès à lui-même, & se condamne de rebellion, lorsqu'il en veut trouver en ce qu'ont fait ces Prélats.

Je laisse là, comme j'ai dit, le fond de cette affaire; je ne m'arrête qu'à ce qui n'est pas contesté. Il est certain que les Evêques de Languedoc, & de quelques autres Provinces, ont toujours prétendu, qu'ils n'étoient pas sujets à la Régale, & que le Parlement de Paris, ayant donné un Arrêt en 1608, qui l'étendoit par tout le Royaume, le Clergé s'y opposa. M. de Marca, qu'on n'a jamais accusé de manquer de zèle pour soutenir les droits du Roi, n'a pas cru qu'il fût bien fondé, dans l'extention de la Régale aux Eglises, qui, jusques ici, n'y avoient pas été sujettes; & les Ecrits qu'il fit sur cela, ont paru solides à beaucoup de gens. Aussi cette cause est demeurée indécise, tant qu'il a vécu; & ce n'a été qu'après sa mort, que les Officiers Royaux ont renouvelé leurs poursuites, en l'instance pendante au Conseil du Roi, où il a été enfin jugé, que la Régale devoit être universelle dans le Royaume, & que les Evêques de Languedoc & des autres provinces, qui prétendoient n'y être point sujets, seroient tenus, dans un certain temps, de faire enregistrer leur serment de fidélité, faute de quoi la Régale seroit ouverte dans leurs Diocèses, & le Roi conférerait les Bénéfices qui viendroient à vaquer. Il ne s'agissoit pas du serment de fidélité; car ils l'avoient fait: mais de l'enregistrement de ce serment, ou plutôt, des Lettres patentes de main-levée, nécessaires pour clore la Régale. La plupart des Evêques de ces Provinces ont mieux aimé faire cet enregistrement, que de s'embarasser en des procès, contre ceux qui demanderoient au Roi les Bénéfices de leur Collation, qui viendroient à vaquer. Mais il y en a eu deux; savoir feu M. l'Evêque d'Alet, & feu M. l'Evêque de Pamiers, qui n'ont pu s'y résoudre; parce qu'ils ont cru, que ce seroit reconnoître un droit

Ecrits contre les Protestants Tome XIV.

Y y

III. auquel ils étoient persuadés que leurs Eglises n'étoient point sujéttes , &
CLAS. qu'on ne pouvoit les y assujettir de nouveau , sans contrevenir à ce qui
N°. VIII. avoit été réglé sur cela , dans le second Concile général de Lyon. La
 sainteté de ces deux Evêques est tellement reconnue , que ceux qui ne
 conviendroient pas du fond de leur droit , seroient obligés d reconnoi-
 tre , à moins qu'ils ne fussent tout-à-fait déraisonnables , qu'ils n'ont agi par
 aucune passion humaine ; mais dans la seule vue de satisfaire à leur devoir ,
 en maintenant la liberté de leurs Eglises. Et il n'est pas moins certain ,
 que jamais personne n'a été plus éloigné qu'eux d'y employer d'autres
 voies , quand ils l'auroient pu , que celles des procédures canoniques ,
 en se renfermant dans le légitime emploi de la puissance spirituelle , que
 Dieu a donnée aux Evêques , pour le gouvernement de son Eglise , qui
 ne blesse en aucune sorte la souveraineté des Rois , étant d'un ordre
 tout différent.

L'union de ces deux Prélats a été si grande , qu'on peut bien s'assurer
 qu'ils n'ont pas été de différents sentiments , touchant la fidélité que l'on
 doit aux Puissances ordonnées de Dieu , & la grandeur du crime que
 commettent des sujets , de quelque qualité qu'ils puissent être , en faisant
 la guerre à leur Roi , quand ce seroit pour défendre leur dignité , leurs
 privilèges , & autre chose semblable. Or je ne fais si on trouvera beau-
 coup de Prélats , qui aient fait sur cela ce qu'a fait feu M. l'Evêque
 d'Alet , qui a été révééré par tout ce qu'il y a de bons Prélats & de bons
 Ecclésiastiques en France , comme le S. Charles de notre siècle. Mais ce
 qui est indubitable est , que s'il y a quelque moyen d'empêcher ces mal-
 heureuses guerres intestines , qui sont le plus grand fléau des États , ce
 seroit que tous les Confesseurs du Royaume pratiquassent , envers ceux
 qui s'y feroient engagés , ce qu'a fait ce saint Prélat ; c'est-à-dire , qu'ils
 les obligeassent de réparer , de leurs propres biens , les dommages qu'el-
 les auroient causés , comme toute la France fait que ce Prélat y a obligé

M. le Prince
 de Conti.
 Madame la
 Duchesse de
 Longue-
 ville.

un Prince du Sang , que Dieu a sanctifié par ses conseils & par sa con-
 duite ; & que son exemple a été suivi par une Princesse du même rang.
 Et on peut voir les principes de cette conduite , dans un livre fait par un
 de ceux avec qui ce saint Evêque avoit une liaison fort particulière , &
 qui avoient aussi pour lui une singulière vénération. C'est dans le second
 volume des Essais de Morale. Traité 6. *De la grandeur.* 1. p.

„ Ce que S. Paul nous enseigne , que toute puissance vient de Dieu ,
Non est potestas nisi à Deo , nous fait voir , que la grandeur est une par-
 ticipation de la puissance de Dieu sur les hommes , qu'il communique
 „ aux uns , pour le bien des autres ; que c'est un ministère qu'il leur
 „ confie , & qu'ainsi , n'y ayant rien de plus réel & de plus juste que l'au-

„ torité & la puissance de Dieu , il n'y a rien de plus réel & de plus juste III.
 „ que la Grandeur, dans ceux à qui il la communique véritablement, & CLAR.
 „ qui n'en font point usurpateurs. N° VIII.

„ C'est par cette doctrine qu'il est facile de comprendre; qu'encore
 „ que la Royauté & les autres formes de Gouvernement viennent ori-
 „ ginairement du choix & du consentement des peuples, néanmoins
 „ l'autorité des Rois ne vient point du peuple, mais de Dieu seul. Car
 „ Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de se choisir un Gouverne-
 „ ment; mais comme le choix de ceux qui élisent l'Evêque n'est pas de
 „ qui le fait Evêque, & qu'il faut que l'autorité pastorale de Jesus
 „ Christ lui soit communiquée par son ordination; aussi ce n'est point
 „ le seul consentement des peuples qui fait les Rois: c'est la commu-
 „ nication que Dieu leur fait de sa Royauté & de sa puissance, qui les
 „ établit Rois légitimes, & qui leur donne un droit véritable sur leurs
 „ sujets. Et c'est pourquoi l'Apôtre n'appelle point les Princes, Minis-
 „ tres du peuple; mais il les appelle *Ministres de Dieu*; parce qu'ils ne
 „ tiennent leur puissance que de Dieu seul. Et par-là, il est visible aussi,
 „ qu'il n'est jamais permis à personne de se soulever contre son Souve-
 „ rain, ou de s'engager dans une guerre civile. Car la guerre ne se peut
 „ faire sans autorité souveraine, puisqu'on y fait mourir les hommes;
 „ ce qui suppose un droit de vie & de mort. Or ce droit, dans un Etat
 „ monarchique, n'appartient qu'au Roi seul, & à ceux qui l'exercent
 „ sous son autorité: ainsi ceux qui se révoltent contre lui, ne l'ayant
 „ point, commettent autant d'homicides qu'ils font périr d'hommes par
 „ la guerre civile; puisqu'ils les font mourir sans pouvoir & contre
 „ l'ordre de Dieu. C'est en vain qu'on prétendrait les justifier par les
 „ désordres de l'Etat, auxquels ils font semblant de vouloir remédier;
 „ car il n'y a point de désordre qui puisse donner droit à des sujets de
 „ tirer l'épée, puisqu'ils n'ont point le droit de l'épée; & qu'ils ne
 „ s'en peuvent servir que par l'ordre de celui qui la porte par l'ordre
 „ de Dieu”.

Voilà ce que les Rois doivent regarder comme le plus grand service qu'on leur puisse rendre. Car ils seront toujours les Maîtres, tant qu'on n'opposera à leurs volontés, qu'on ne trouveroit pas justes, que des paroles & des remontrances, comme faisoient les premiers fideles; & qu'on ne reconnoitra qu'en eux seuls le droit de l'épée, qu'ils ont reçu de Dieu. Ils doivent être bien aises qu'on leur dise la vérité, quand on n'emploie, pour la faire recevoir, que la force de la vérité même, & qu'on ne ressemble pas à ceux qui faisoient entendre, *qu'ils avoient cinquante mille hommes prêts à signer les Requêtes qu'ils présentoient.* Rien

III. n'est plus juste sur ce sujet, que ce que S. Grégoire de Tours rapporte dans son Histoire, lib. 5. c. 7, avoir dit lui-même au Roi Chilperic, *N^o. VIII.* qui traitoit mal les Evêques. *Si quelqu'un de nous, lui dit-il, passe les bornes de la justice, vous le pouvez punir : mais si c'est vous-même qui les passez, qui vous punira ? Nous vous en pourrions reprendre ; mais il dépendra de vous de vous rendre à nos remontrances : car si vous ne voulez pas nous écouter, qui vous condamnera, sinon celui qui a dit, qu'il étoit la justice même ?* Les Payens n'ont pas ignoré ce tempérament ; & c'est une belle parole du plus célèbre des Philosophes, rapportée par Cicéron ; que, quelques bonnes intentions que l'on puisse avoir, on ne doit point entreprendre, dans le Gouvernement de la République où on est né, que ce que l'on peut obtenir par la voie de la persuasion ; mais qu'il ne faut employer la violence ni envers son pere ni envers sa patrie : *tantum contendere in Republica quantum probare tuis civibus possis : vim neque parenti neque patriæ afferri oportere.* Tout demeure dans le calme, quand on en demeure là : car si les bons conseils sont suivis, les choses en vont mieux ; & s'ils sont rebutés, la tranquillité publique n'en est point troublée.

C'est ce juste tempérament qui entretient le repos dans les Etats. Moins de liberté, ou plus de licence, n'y peut que causer des désordres. Mais que les hommes ont de peine à demeurer dans ce milieu ! Il se trouve toujours des brouillons, qui ne sont jamais contents du Gouvernement, & qui voudroient le pouvoir réformer à coups d'épée, c'est-à-dire mettre le feu dans la maison pour la nettoyer. Et il se trouve aussi toujours de faux politiques, qui ont une fausse idée de la fidélité que l'on doit avoir pour les Souverains, en l'étendant jusqu'aux pensées de leurs sujets, & en voulant qu'elle consiste à approuver généralement tout ce qui se fait sous le nom du Roi dans le gouvernement de l'Etat. Mais c'est un étrange aveuglement à cet Ecrivain, de supposer que cela doive être ainsi, comme il faut qu'il le suppose, en alléguant l'affaire de la Régale, pour rendre suspecte au Roi la fidélité du Clergé de France : car il ne fait lui-même autre chose, dans tout son livre, que représenter les plaintes que font tous les Huguenots, des Ordonnances que le Roi a faites sur leur sujet ; & il le fait de la manière du monde la plus insolente & la plus dure. Car c'est en disant par-tout, que le Roi emploie, pour les détruire, *la violence & la mauvaise foi* (p. 226. & 238.) *& que la conduite que l'on tient contre leur parti est opposée à l'honnêteté, à l'humanité, à la bonne foi, & même aux véritables intérêts du Roi & de l'Etat ;* (p. 122.) quoiqu'il soit obligé d'avouer que rien ne se fait en tout cela que par l'autorité du Roi. Il représente donc ceux de son parti comme infidèles au Roi, si des sujets le sont, ainsi qu'il le prétend au regard du Clergé de

France , aussi-tôt qu'ils n'approuvent pas tout ce que le Prince fait dans le I I L
Gouvernement de son Royaume. Et ainsi , par une contradiction grossiere, C L A S.
les Huguenots , se plaignant en des termes si durs , des nouvelles déclara- N°. VIII.
tions du Roi , ne sauroient pas , selon cet Auteur , né lui être point
infidèles , puisque cette raison lui suffit pour taxer les Evêques de France
d'infidélité envers le Roi : & cependant , ces mêmes Huguenots , dans le
même livre , *sont les seuls , de tout le Royaume , de la fidélité desquels le Roi*
puisse être parfaitement assuré.

Ils trouveront néanmoins , qu'il leur est facile d'accorder cette contra-
diction. C'est qu'en cela , comme en une infinité d'autres choses , ils se
croient en droit d'avoir *deux poids & deux mesures* , sans se mettre en peine
qu'on se rend par-là abominable devant Dieu.

Quelques Evêques représentent les raisons qu'ils ont de croire , que le
Roi n'a pas eu droit d'assujettir leurs Eglises à la Régale : ils font bien voir ,
par-là , dit cet Ecrivain , que le Roi n'a aucun sujet de s'assurer de leur
fidélité. Les Huguenots se plaignent , crient , tempêtent contre les déclara-
tions du Roi , qui les renferment dans les termes des Edits : il ne faut
donc qu'appliquer ce que cet Auteur dit des Evêques , pour en conclure ,
que les Huguenots ne lui sont pas plus fidèles qu'eux. Mais ils n'ont garde
de tirer cette conséquence , quelque nécessaire qu'elle paroisse ; parce
qu'ils se regardent toujours comme étant au dessus de toutes les loix qu'ils
imposent aux autres. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'ils se
prétendent les plus fidèles de tous les François , en faisant les mêmes
choses qu'ils accusent d'infidélité dans les Catholiques. C'est un privilege
de leur réformation , & on n'en doit pas être surpris , après ce qu'on a
fait voir dans le *Renversement de la morale* , que c'en est un des princi-
paux articles , d'allier , en la personne de leurs prétendus vrais fideles , ce
que tous les Chrétiens , jusqu'à eux , avoient cru inalliable , toutes sortes
de vertus avec toutes sortes de crimes. Car , selon les maximes de leurs
premiers Réformateurs , soutenues & confirmées dans le Synode de Dor-
drecht , la foi justifiante , qu'ils disent être toujours accompagnée de la
charité & de toutes les autres vertus , ne se perd jamais dans celui qui a
été une fois justifié , lors même qu'il commet des péchés énormes. C'est-à-
dire , qu'il conserve la vraie foi , qui le justifie , & avec cette foi , la vertu
de la chasteté , en commettant des adulteres ; celle de la douceur chré-
tienne , en se vengeant cruellement ; celle de la charité envers leurs freres ,
en les massacrant , & ainsi des autres. Ils peuvent donc bien être fidèles à
leurs Souverains , non seulement en faisant ce qu'ils prennent pour in-
fidélité dans les Evêques , qui est de ne pas approuver toutes leurs Ordon-

III. nances ; mais encore en d'autres sujets bien plus importants, comme nous
 C L A S. l'allons faire voir dans le chapitre qui suit.
 N°.VIII.

C H A P I T R E X I I.

Que cet Auteur n'a rien à reprocher aux Ligueurs, sur ce qu'ils ont voulu empêcher que Henri le Grand ne parvint à la Couronne ; puisqu'il paroit approuver, que les Puritains d'Angleterre entreprennent la même chose au regard du Duc d'York.

J'Ai entrepris de montrer en ce chapitre, ce que j'ai déjà commencé de faire dans le précédent, que les Ecrivains Prétendus Réformés sont les gens du monde qui attirent le plus sur eux la malédiction que le S. Esprit a prononcée par la bouche du Sage, contre ceux qui ont deux poids & deux mesures ; parce que rien ne leur est plus ordinaire que de condamner, comme très-criminel dans les autres, ce qu'ils approuvent comme très légitime dans ceux de leur secte. C'est ce que je m'en vas faire voir dans un sujet de la dernière importance.

Cet Auteur trouve fort mauvais ce que firent les Ligueurs ; pour empêcher que Henri le Grand ne parvint à la Couronne, quand la race des Valois viendroit à manquer, parce qu'il étoit engagé dans l'hérésie. Il n'a tort en cela, qu'en ce qu'il attribue ce dessein à tous les Catholiques, quoiqu'il soit certain, qu'il y en eut plusieurs, & des Prélats mêmes, qui étoient d'un sentiment opposé, & qui vouloient qu'on se contentât de faire ce que l'on pourroit, par des prières envers Dieu, & par la voie de la persuasion envers ce Prince, pour le ramener à l'Eglise ; mais en suivant l'exemple des Chrétiens du IV. siècle, qui quoiqu'ils fussent très-puissants, étant répandus par tout l'Empire, ne firent aucuns efforts pour empêcher que Julien l'Apostat ne succédât à des Empereurs Chrétiens.

Mais, en même temps que cet Auteur déclame contre les Ligueurs, il paroit assez qu'il approuve ce que font ce reste de Cromwellistes, qui dominent présentement dans le Parlement d'Angleterre, pour empêcher que le fils de ce pere infortuné, qu'ils ont massacré si barbarement, ne puisse monter sur le trône quand Dieu l'y appellera. La manière dont il en parle mérite d'être considérée : car on y voit plus clair que le jour, qu'ils se croient toujours exceptés de toutes les maximes générales qu'ils posent eux-mêmes, & qu'ils font un crime aux autres de ne pas observer.

Après avoir fait dire à son Gentilhomme Huguenot, ce qui est très-
 faux ; *Qu'un Prince Protestant ne peut jamais être assuré de la fidélité de ses* I I I
sujets Catholiques ; il lui fait ajouter. *Au contraire, les Protestants sont sujets* C L A S.
à leur Prince, par conscience & par principe de Religion. Ils ne reconnois- N°. VIII
sent pas d'autre Supérieur que le Roi, & ne croient point, que, pour cause pag. 158.
d'hérésie, il soit permis, ni de tuer un Prince légitime, ni de lui refuser
obéissance.

C'est ainsi qu'à son ordinaire, il calomnie impudemment les Catholiques, en leur imputant, sur trois chefs, le contraire de leur sentiment, & en leur attribuant à tous, sur le quatrième, ce qui n'est pas vrai qu'ils croient tous, & ce qu'il est au contraire défendu d'enseigner en France dans les Ecoles Catholiques. Car l'opposition qu'il fait, entre les Catholiques & les Protestants, ne laisse pas lieu de douter qu'il ne prétende, que ce qu'il dit des Protestants ne se peut pas dire des Catholiques. Et c'est sur quoi il n'y a que des démentis à lui donner, n'étant pas possible d'arrêter autrement la licence effrénée que ces gens se donnent, de nous calomnier dans tous leurs livres, sans retenue & sans pudeur.

Nous lui disons donc, qu'il est faux que les Catholiques *ne soient pas sujets à leur Prince par conscience, & par un principe de Religion*, & qu'il faut n'avoir ni honneur ni conscience pour les charger, sans la moindre preuve, d'une disposition qui tiendrait de l'Athéisme.

Qu'il est faux, *qu'ils reconnoissent pour le temporel d'autre Supérieur que le Roi.* Car, pour le spirituel, les Protestants ne peuvent pas nier qu'on n'en puisse reconnoître d'autres, sans préjudice de sa Souveraineté ; puisque Calvin soutient (Inst. lib. 4. c. 11. §. 4.) que les Princes mêmes se doivent reconnoître à cet égard soumis à l'Eglise, & qu'il allègue sur cela cette parole de S. Ambroise. *Imperator bonus intra Ecclesiam, non supra Ecclesiam est.*

Qu'il est faux, *qu'ils croient, que, pour cause d'hérésie, il est permis de tuer un Prince légitime*, puisque lui-même avoue (comme nous avons déjà vu) que le Cardinal du Perron, de qui il veut que nous apprenions les sentiments des Catholiques sur ce sujet, a soutenu comme une vérité de foi ; *Qu'il n'est jamais permis, pour quelque cause que ce soit, de tuer les Rois.*

Qu'il est faux enfin, qu'on soit obligé de croire, pour être Catholique, *que, pour cause d'hérésie, il est permis de refuser obéissance à un Prince légitime* ; c'est-à-dire de se soulever contre lui, en ne le reconnoissant plus pour son Prince : car il y a des choses où tout le monde convient qu'on ne lui devrait pas obéissance ; étant bien certain qu'on ne devrait pas, pour lui obéir, embrasser son hérésie. Ainsi, pour éviter l'équivoque, il

III. vaut mieux réduire la question en ces termes : si , pour cause d'hérésie ,
CLAS. il est permis de se soulever contre son Prince , & de se servir de la voie
Nº. VIII. des armes pour le dépousséder , de peur qu'il ne nuise à la véritable religion ? Et c'est ce que je soutiens encore une fois qu'on ne peut attribuer à tous les Catholiques , & que , sur-tout en France , dont il s'agit principalement dans le livre auquel je réponds , on ne le peut faire sans une insigne mauvaise foi ; puisque tout le monde fait , que la doctrine contraire y est établie par autorité publique.

Mais laissons-là les Catholiques ; nous les avons assez justifiés ci-dessus : arrêtons-nous aux seuls Protestants. Ils se font honneur de tenir tous cette maxime ; *que , pour cause d'hérésie , il n'est point permis aux sujets de se révolter contre leur Prince :* & comme on voit assez que ce seroit une illusion si on ne l'entendoit généralement , cela veut dire , que deux religions étant telles , que ceux qui sont engagés dans l'une prennent pour hérétiques ceux qui sont de l'autre , ce n'est point une raison aux sujets qui seroient de l'une de ces religions , de se révolter contre leur Prince qui seroit de l'autre.

Nous avons vu ce qu'enseignent plusieurs de leurs Auteurs sur ce sujet , & que , s'ils se font quelquefois un mérite de cette doctrine *d'une fidélité à toute épreuve* pour la spéculation , ils en ont une autre toute opposée pour la pratique , selon laquelle ils ont toujours cru , qu'il leur étoit permis de prendre les armes contre leurs Rois légitimes , pour maintenir leurs Eglises Réformées. Mais comme ce qui se passe maintenant dans le Parlement d'Angleterre saute aux yeux , cet Auteur n'a pas cru le pouvoir dissimuler , & il s'en fait faire l'objection par son *Parisien* , en ces termes , page 159.

Le Par. *Vous pouviez lui demander , si ce que les Anglois font aujourd'hui contre le Duc d'York s'accorde bien avec cette Théologie ? Parce qu'il est Catholique , ils le veulent déclarer incapable de succéder à son frere , & font une ligue pour un bâtard contre le légitime successeur.* A quoi il fait répondre ainsi le Provincial.

Le Prov. *Je n'eus pas le temps de lui faire cette difficulté , car il la prévint : il est vrai , me dit-il , que les troubles qui sont en Angleterre semblent aller à refuser l'obéissance au Duc d'York , à cause qu'il est Catholique.*

Que veut dire *semblent aller* ? Ces brouillons , en qui revit l'esprit de Cromwel , n'y vont-ils pas tout droit & sans dissimulation ? Ils refusent à leur Roi tous les secours dont il a besoin , s'il ne consent à deux choses , qu'ils ont l'impudence de lui demander : l'une , que le Duc son frere , qui ne peut certainement avoir embrassé la Religion Catholique que par conscience , soit exclus de la Couronne : l'autre , que tous les Catholiques , qui lui ont témoigné tant d'affection dans ses disgraces , soient ex-

terminés

terminés & chassés de l'Angleterre. On fait assez que ce ne sont point les I I I. Evêques Protestants & leur Clergé, qui sont auteurs de ces furieux em- C L A s. portements ; leur conduite passée, dans les plus mauvais temps, a fait N°. VIII. voir qu'ils haïssent ces violences, & qu'ils aiment la Maison Royale : ce sont les Puritains, admirateurs de Calvin, qui sont les mêmes que nos Prétendus-Réformés de France, qui n'ont que trop vérifié, depuis près de quarante ans, ce qu'en avoit prédit le Roi Jacques, qui les regardoit avec raison, comme les plus dangereux ennemis de son Etat. Ce sont ces ennemis de la Monarchie (comme leur ont souvent reproché les Evêques) qui dominent maintenant dans le Parlement d'Angleterre, qui sont les véritables causes de tout ce qui s'y fait d'emporté & d'illégitime contre l'autorité royale. Leur fureur est telle contre la Religion Catholique, qui est celle de plus de soixante de leurs Rois, que plutôt que d'avoir un Catholique pour Roi, ils sont disposés à renverser la loi fondamentale de tous les Royaumes héréditaires, qui est, que le sang & la nature donnent les Rois ; & d'exposer leur pays à être déchiré par des guerres intestines, qui ne peuvent manquer d'arriver, quand on entreprend, contre toute sorte de justice, d'ôter à un Prince généreux, le droit qu'il a par sa naissance à une Couronne.

Ceux qui témoignent ne pas improuver ce que font ces gens-là, peuvent-ils avoir quelque chose à reprocher aux Ligueurs, sur ce qu'ils ont voulu faire au regard de Henri le Grand ? Ils vouloient empêcher qu'un Prince ne devînt Roi, étant engagé dans une Religion qui renverse entièrement celle que tous les Rois de France ont embrassée depuis Clovis, & qu'ils font serment, dans leur Sacre, de maintenir, & de n'en point souffrir d'autres. Tous les Catholiques ne crurent pas qu'ils eussent raison : mais ils en avoient davantage que ces Puritains, qui ont sans doute bien moins de droit d'exclure de la Couronne d'Angleterre un Prince fils de leur dernier Roi, qui ne fait que reprendre l'ancienne Religion de tous les Rois de cette Isle, hors les quatre ou cinq derniers, & qu'ils ne peuvent nier avoir la même foi que S. Edouard, dont ils ne sauroient s'empêcher de louer la piété, & le regarder comme un Saint, en l'appellant *le Confesseur*.

Mais voyons tout ce que cet Auteur a pu trouver de couleurs & de mauvaises raisons, pour justifier une entreprise, si illégitime, & si contraire à la maxime qu'il venoit de donner, pour le fondement qu'avoient les Princes de s'assurer de la fidélité des Protestants, qui est, que la diversité des Religions ne leur étoit point une occasion d'y manquer.

Il se fait faire une objection qui vient naturellement dans l'esprit : *que, quand un Souverain est monté sur le trône par des voies légitimes, il sembleroit* *Ecrits contre les Protestants.* Tome XIV. Z z

III. ble qu'il doit avoir autant de privilege que ses sujets, & jouir, comme
 CLAS. eux, de la liberté de conscience : & il répond en ces termes : *cela est vrai*
 N°. VIII. quand il ne s'est pas lié les mains par ses propres loix : mais, par les
 loix du Royaume d'Angleterre, qui sont les loix du Roi aussi-bien que
 celles de l'Etat, le Roi s'est obligé à ne souffrir point d'autre Religion dans
 l'Etat, que la Religion Protestante.

C'est l'abrégé & la substance des maximes damnables des Cromwel-
 listes, soutenues par Milton avec tant de rage & de fureur, contre la
 souveraineté des Rois. Il n'en faut que développer le venin par trois ou
 quatre remarques.

1°. Il ne s'agit, dans l'objection qu'il s'est proposée, que de la seule
 liberté de conscience ; & il faut remarquer qu'il y est parlé d'un *Roi monté*
sur le trône. Il n'y a donc que des Cromwellistes, qui regardent les Rois
 comme des esclaves du peuple, qui puissent dire qu'un Roi se soit pu
 lier les mains sur cela par ses propres loix. Quoi ! un Roi s'est lié les
 mains pour ne pouvoir embrasser la Religion Catholique, si Dieu lui
 en fait connoître la vérité ! C'est ce que nous avons vu de notre temps
 être arrivé à plusieurs Princes d'Allemagne, qui de Protestants, sont
 devenus Catholiques. Les Anglois n'oseroient nier que le Roi Jacques
 n'en ait eu la pensée ; & il est certain qu'il en conféra avec un Arche-
 vêque de France, qui l'étoit allé trouver exprès. Le livret d'un Presby-
 térien Anglois, de l'an 1672, intitulé ; *Traité Politique sur les mouve-*
ments présents d'Angleterre, en demeure d'accord, page 31. *Le Roi*
Jacques, dit-il, *traitoit en secret pour rétablir l'impiété Romaine. L'Ar-*
chevêque d'Ambrun en fit un voyage à Londres, où il vit le Roi, qui mé-
nagea la chose à Rome, & alloit réussir, si Dieu n'eût pris soin de son
Eglise, par la mort d'un Prince qui vouloit être lui-même la mort de la
Religion & de l'Etat. Ce Roi ne croyoit donc pas que ces prétendues
 loix lui eussent lié les mains, & lui eussent ôté la liberté de sa con-
 science.

2°. Il est si faux qu'il y ait des loix en Angleterre qui ôtent aux Rois
 mêmes la liberté de leur conscience, qu'il n'y en a point qui l'ôtent aux
 particuliers : car la Reine Elisabeth affecta de ne l'ôter à personne ; mais
 d'empêcher seulement l'exercice de toute autre Religion, que de celle
 qu'elle avoit établie par ses nouvelles loix. Rien n'est donc plus ridicule
 que de supposer, que ces loix aient lié les mains aux Rois mêmes, au
 regard de la liberté de conscience.

3°. Cet Auteur, voulant montrer que les Catholiques ne sont pas
 plus maltraités en Angleterre que les Huguenots en France, en donne
 pour preuve en la page 131 ; que, dans la ville de Londres, il y a vingt-

à la Messe en plein jour, sans qu'on en fût jamais aucune recherche: qu'à la vérité la liberté n'est pas si grande à la campagne; mais que tous les Gentilshommes y ont leurs Aumôniers, & que tous les Catholiques y vont à la Messe. Pourquoi donc ne pourra-t-on pas souffrir, dans le légitime héritier de la Couronne, ou dans le Roi même, qui auroit repris, par conscience, la Religion de ses Ancêtres, qui a été la seule dans ces trois Royaumes pendant plus d'onze siècles, ce que l'on souffre, selon cet Auteur, au regard de tous les Gentilshommes de la campagne?

4°. Mais on n'a point besoin ici de tolérance: car, afin qu'on en eût besoin, il faudroit deux choses; & qu'il y eût dans l'Angleterre des loix, qui défendissent aux Rois mêmes l'exercice de toute autre Religion, que de celles qui y est maintenant la dominante; & de plus, que ce qu'avance ici cet Auteur, *que les loix du Royaume d'Angleterre sont les loix du Roi aussi-bien que de l'Etat*, fût vrai au sens qu'il le prend; c'est-à-dire, que le Roi y fût soumis, & qu'elles eussent à son égard *vim coactivam*, comme parlent les Jurisconsultes. Or l'un & l'autre est faux, & ne peut être soutenu que par des Cromwellistes, ennemis mortels de toutes les Monarchies. Car, au regard du premier, il faut, comme ces tueurs de Rois, ne pas reconnoître, dans les Souverains, le rang élevé au dessus des autres hommes, qu'ils tiennent de Dieu; ou demeurer d'accord de ce qui est reçu de tout le monde, qu'ils ne sont jamais compris dans les loix humaines, s'ils n'y sont nommés expressément. Or y a-t-il une loi en Angleterre qui dise expressément, que si le Roi se faisoit Catholique, il ne pourroit avoir aucun exercice de sa Religion, non pas même dans son Palais? Ce seroit une folie que de le prétendre: & l'exemple des deux dernières Reines en fait assez voir la fausseté, sans parler des Ambassadeurs, à qui il ne devoit pas être permis de faire dire la Messe chez eux, si les Rois mêmes, devenant Catholiques, n'avoient pas ce pouvoir. Et pour le second; il faut être aussi enragé contre la Royauté que Milton, pour vouloir que les Rois soient tellement soumis aux loix de leurs Royaumes, & même aux plus nouvelles, & dont la justice peut être plus contestée, que s'ils manquent à les observer, ils puissent être châtiés par leurs sujets, & dépossédés de leurs Trônes.

5°. La première de toutes les loix dans les Royaumes héréditaires, & celle qui peut avec plus de raison en être appelée la *loi fondamentale*, est celle qui en règle la succession. Car la tranquillité publique étant la fin des Etats, ce qui est le plus propre à la conserver en doit être regardé comme le fondement, qui doit être le mieux établi, &

III. qu'on doit le moins remuer. Or l'expérience de tous les siècles a fait voir, que rien n'est plus capable d'assurer la tranquillité publique dans les Royaumes, que de s'attacher inviolablement aux loix qui en reglent la succession, en donnant la Couronne à celui qui a été légitimement élu, si le Royaume est électif, ou à celui à qui elle appartient par sa naissance, si le Royaume est héréditaire, comme l'est certainement celui d'Angleterre. Il n'y a donc point de loi particulière à l'Angleterre, qui ne doive céder à celle-là; parce qu'on n'y sauroit toucher sans exposer ce Royaume à être ruiné par des guerres sanglantes; n'y en ayant point d'ordinaire de plus cruelles, de plus irréconciliables, & de moins faciles à accommoder, que quand un même pays est ravagé par les armes de deux chefs, qui s'en disent tous deux les Rois: & par conséquent, il n'y a que des ennemis de leur patrie qui puissent opposer d'autres loix à celle-là.

Mais ce que cet Auteur ajoute nous donnera lieu de faire voir que ces Puritains d'Angleterre, qui sont nos Huguenots de France, se jouent quand il leur plaît de ces mêmes loix, auxquelles ils voudroient que leurs Rois fussent tellement assujettis, qu'ils n'y pourroient déroger sans être privés de leur Couronne.

Ces loix, dit-il, par lesquelles on s'est obligé à ne souffrir point d'autre Religion que la Protestante, ne peuvent être cassées que par le Parlement conjointement avec le Roi; parce que dans ce Royaume, pour faire ou casser les loix, le Roi ne peut rien sans le Parlement, ni le Parlement sans le Roi.

Je ne dispute point en quel sens cela se doit entendre: mais, supposant que les choses sont comme il le dit, c'est par-là même, que l'on peut voir quelle est l'injustice de ces Puritains. Car en quoi consistent ces loix touchant la Religion, que le Roi ne peut casser sans le Parlement, ni le Parlement sans le Roi? Cet Auteur nous l'apprend en la page 162. *C'est, dit-il, qu'il fut ordonné, sous Edouard, & ensuite sous Elisabeth, qu'on ne toléreroit aucune autre Religion que celle dont l'Eglise Anglicane faisoit choix, & qu'on ne souffriroit point les Assemblées de ceux qu'ils appellent aujourd'hui non-Conformistes.*

Et quelle étoit cette Religion dont l'Eglise Anglicane faisoit choix? On ne peut douter que ce ne fût celle qui étoit gouvernée par des Evêques, & dont la Liturgie avoit retenu beaucoup de choses de celle de l'Eglise Romaine. C'est ce que reconnoît Hornius, dans le livre intitulé *de Statu Ecclesiæ Britannicæ hodierno*, page 9: & c'est ce qui le fait parler d'une manière aigre & emportée, de la Religion établie par les loix sous Edouard & Elisabeth. *La Primauté du Pape*, dit-il, avec sa

fausse doctrine, ayant été chassées du Royaume d'Angleterre sous Edouard
 premièrement, & puis sous Elisabeth, on retint l'Episcopat & la Hiérar-
 chie Papale, hors son Chef, avec le culte extérieur de l'Eglise Romaine
 & ses cérémonies; & ainsi toute l'administration extérieure des choses sa-
 crées demeura papistique & toute la Hiérarchie Papale. Et cet Auteur
 se plaint ensuite que les Puritains ont été fort tourmentés en vertu de
 ces loix, comme étant *non-Conformistes*. Voilà donc la Religion que
 cet Auteur doit prétendre ne pouvoir être changée, ni par le Roi sans
 le Parlement, ni par le Parlement sans le Roi. Et il faut qu'il avoue,
 à moins que de se déclarer ouvertement Cromwelliste, que l'autorité sou-
 veraine, qui s'appelle autrement la *Majesté de l'Empire*, résidant en la
 personne du Roi, ces loix peuvent être encore moins changées par le
 Parlement sans le Roi, que par le Roi sans le Parlement. Cependant,
 sans se mettre en peine de leurs propres regles, ils ont eu l'audace de
 faire, sans le Roi, & malgré le Roi, ce qu'ils prétendent que le Roi
 ne sauroit faire sans eux. Ce malheureux Parlement, qui se fit perpé-
 tuel, & dont la rebellion se termina au meurtre du Roi & à l'extinc-
 tion de la Royauté, étant révolté contre son Souverain qui vivoit en-
 core, abolit tout le Gouvernement ecclésiastique, établi par les loix d'E-
 douard & d'Elisabeth, que cet Auteur veut faire passer pour *fondamen-
 tales du Royaume*. Il se servit pour cela d'un Synode de Presbytériens,
 qu'il fit assembler de son autorité, sans se mettre en peine de celle du Roi:
 & Hornius, Professeur à Leyde, dans l'Epître dédicatoire du livre dont
 je viens de parler, met ces trois degrés de la prétendue Réformation de
 l'Eglise en Angleterre.

La I. sous Henri VIII, par la séparation d'avec l'Eglise Romaine. La
 II. sous Edouard & Elisabeth, par l'établissement de ce qu'on appelle
 l'Eglise Anglicane, gouvernée par les Evêques, & retenant beaucoup
 de cérémonies de l'Eglise Catholique. Et la troisième par le Parlement,
 non seulement sans le Roi, mais dans une actuelle rebellion contre le
 Roi, qui avoit renversé tout le régime de cette Eglise, confirmé par
 tant de loix, en abolissant l'Episcopat & tout ce qui étoit resté de l'ancien
 Gouvernement de l'Eglise Catholique. N'est-ce donc pas une effronterie,
 qui ne se peut concevoir, d'opposer au légitime héritier de la Couronne,
 comme un obstacle pour la recueillir s'il survit le Roi son frere, de
 nouvelles loix touchant la Religion, qu'ils appellent, quand il leur plaît
fondamentales de l'Etat, & dont ils font eux-mêmes si peu de cas, quand
 il y va de leur intérêt, qu'ils ont trouvé bon, qu'un Parlement révolté
 contre son Roi les ait cassées, ne se souvenant point alors de ce qu'ils
 établissent ici : *qu'elles ne le pouvoient être ni par le Roi sans le Parlement,
 ni par le Parlement sans le Roi ?*

III.

CLAS.

N°. VIII.

III.
 CLAS.
 N°.VIII.

C H A P I T R E X I I I.

De l'infame calomnie de cet Auteur contre les Catholiques , qu'il accuse d'avoir fait mourir le feu Roi d'Angleterre , sur une consultation signée par le Pape, & approuvée par la Sorbonne.

ON a de la peine à comprendre comment les Prétendus Réformés osent ouvrir la bouche, pour reprocher aux Catholiques de n'être pas fidèles aux Rois, eux qui ont encore les mains sanglantes du parricide d'un Roi de leur Religion, qui, n'ayant péché à leur égard que par trop de bonté & trop de douceur, a fini ses jours, après une honteuse captivité, par la mort du monde la plus tragique; non par la fureur de quelque particulier, mais par la conspiration des Indépendants & des Presbytériens, qui sont les vrais Calvinistes d'Angleterre. Mais tant s'en faut que notre Auteur se trouve en peine de les laver d'une tache si honteuse, qu'il en rejette toute l'infamie sur les Catholiques, en soutenant, que ce sont eux, & non pas les Calvinistes, qui ont fait mourir ce pauvre Roi. C'est donc un procès qu'il faut vider : &, pour le faire d'une manière convaincante, je prendrai tout ce que j'en dirai de deux Auteurs Calvinistes, & puis j'examinerai ce que notre Ecrivain apporte au contraire.

Toute l'Europe sait que cette funeste tragédie a été la suite & le couronnement des guerres criminelles, que les Ecoissois firent premièrement à leur Roi, & ensuite les Anglois. Voyons donc si ce furent les Catholiques de ces deux Royaumes, ou les Protestants, qui excitèrent ces guerres; & si, entre les Protestants, ce furent ceux de la Religion Anglicane, qu'on appelle Episcopaux, ou les Puritains, ennemis de l'Episcopat, qui sont la même chose que les Calvinistes de France? C'est ce que nous pourrions apprendre d'un Auteur dont j'ai déjà parlé, qui ne peut être suspect à Messieurs les Prétendus Réformés, puisque c'est un très-zélé Calviniste, nommé Géorgius Hornius, Professeur en histoire à Leyde, qui fit, en 1646, un livre de *l'Etat des Eglises Britanniques*, sous le faux nom d'Honorius Reggius, qui est son anagramme, & le dédia aux Anciens & Pasteurs de Zélande, qu'il appelle des hommes illustres pour leur piété, & pour le pur zèle de la Religion Réformée.

Il reconnoît dans ce livre : *que les Puritains Calvinistes étoient les vrais Réformés, qui avoient toujours protesté contre l'Episcopat*: que c'étoient des

gens craignant Dieu, sans fard & sans artifices : c'est pourquoi il rapporte avec approbation cette parole d'un Puritain d'Angleterre ; que nous ne lisons point qu'il y ait eu en aucune nation, faisant profession de l'Evangile, une plus grande persécution contre le peuple de Dieu que dans l'Angleterre, principalement depuis la mort d'Elisabeth. Ce peuple de Dieu sont les Puritains, & cette persécution, qu'ils décrivent en termes si tragiques, n'est autre chose que les précautions que prenoient les Rois & les Evêques, pour empêcher que cette malheureuse secte ne les accablât, comme elle a fait sous Cromwel. Ils regardoient donc leurs Rois comme leurs Persécuteurs : mais cela n'y fait rien si nous en croyons ce faiseur d'Entretiens ; car leur fidélité est à toute épreuve, & il n'y a point de gens dont les Souverains puissent être si parfaitement assurés qu'ils leur seront toujours fidèles. Cependant ce que rapporte Hornius de l'origine de cette funeste guerre n'en est pas une bonne preuve.

Il dit que le Roi Charles I. ayant fait dresser une Liturgie pour l'Ecosse, parce que les Ecoffois avoient de l'éloignement de celle d'Angleterre, on commença à la lire dans toutes les Eglises d'Edimbourg le 20. Juillet, de l'an 1637 ; mais que cette nation, toute brûlante du zèle de la maison de Dieu, fit bien paroître combien elle étoit animée contre le Papisme : car le peuple en conçut une si grande indignation, qu'ils chassèrent l'Evêque avec ses habits pontificaux de lin & de laine, & sa malheureuse Liturgie, & que peu s'en fallut qu'il ne fût tué : que ce fut-là le commencement des troubles de l'Ecosse ; parce que l'Archevêque de Cantorbery crut qu'il falloit punir ces rebelles, & que les Ecoffois, de leur côté, préféroient la mort à la tyrannie des Evêques, & à une Liturgie qui ressembloit à la Messe : que, de-là vinrent la colere & les plaintes ; & que, comme on ne les satisfaisoit pas, ils chercherent le remède à leurs maux dans la guerre. Ce fut cette guerre qui donna la naissance aux troubles d'Angleterre, qui finirent par le parricide du Roi, & le renversement de la Monarchie.

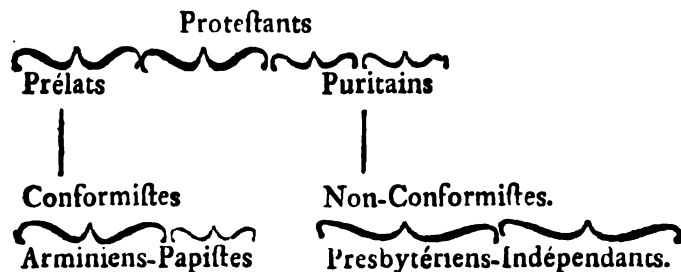
Voilà la Théologie de ces bons sujets, qui se vantent d'être le seul parti de la fidélité duquel le Roi puisse être parfaitement assuré. Ils attribuent à une piété, brûlante du zèle de la maison de Dieu, la fureur de ces Puritains d'Ecosse, qui chassèrent leur Evêque, & peu s'en fallut qu'ils ne le tuassent, parce qu'il étoit habillé de lin & de laine, & qu'il leur avoit lu une Liturgie qui leur déplaisoit.

Mais peut-être que les Puritains Anglois ont été plus sages que ceux d'Ecosse, & qu'ils ont condamné la guerre que des sujets révoltés faisoient à leur Roi : c'est au moins ce qui devroit être, afin que les Huguenots de France pussent dire au Roi, avec quelque sorte de couleur

III. comme ils font dans ces Entretiens ; qu'ils font d'une religion qui commande de telle sorte la fidélité aux Rois , *qu'ils font le seul parti , de N°. VIII la fidélité duquel il peut être parfaitement assuré.* C'est donc ce qu'il faut que nous apprenions encore d'Hornius.

Le témoignage qu'il en rend ne peut être contesté : car il rapporte une lettre synodale des Puritains , assemblés à Londres sous l'autorité du Parlement , aux Eglises Réformées des autres pays. Nous y trouvons donc le sentiment de la nouvelle Réformation touchant l'obéissance que l'on doit aux Rois : ils le font savoir à toute l'Europe , par la déclaration qu'ils firent en ce temps-là ; qu'ils avoient pris les armes contre le parti du Roi , pour maintenir les droits du peuple , & pour empêcher que la Religion ne se corrompît. *Adversus hujusmodi homines contestamur & profitemur arma à nobis sumpta.* Voilà les grandes & parfaites assurances que les Souverains doivent avoir de la fidélité de ces bons Réformés ! Il faut qu'elles soient fondées sur la profession ouverte que font ces zélés Réformateurs de l'Eglise , d'être toujours prêts à prendre les armes contre leur Roi , aussi tôt qu'ils craindront qu'on ne fasse quelque changement dans leur nouvelle Religion ; non seulement dans les choses qu'ils croiroient essentielles , & qu'on ne pourroit souffrir sans blesser sa conscience , mais dans celles mêmes qu'ils avoient toujours prétendu être indifférentes , & ne point empêcher qu'une Eglise où elles sont établies , ne jouisse du titre illustre d'Eglise Réformée : Car pendant les regnes d'Elisabeth & de Jacques , comme la Religion de l'Eglise Anglicane , conduite par les Evêques , étoit la dominante dans l'Angleterre , les Prétendus Réformés de France n'en parloient qu'avec éloges , & ils se faisoient honneur de mettre cette Eglise entre les plus célèbres des Réformées. Ils ne croyoient donc pas alors que la Hiérarchie de cette Eglise , composée comme la Romaine d'Evêques , de Prêtres & de Diares , fût un obstacle à leur prétendue Réformation , ni un si grand désordre , que leurs vrais fideles ne l'auroient pu souffrir sans intéresser leur conscience. Cependant , cette Hiérarchie Anglicane , qui n'avoit point de venin tant que les Rois ont été assez forts pour la maintenir , aussi-tôt que les Puritains ont trouvé le temps propre pour se soulever , leur est devenue un sujet suffisant pour se révolter contre leur Roi , & pour lui faire la guerre. Hornius ne le dissimule pas : il paroît au contraire qu'il en fait gloire. Les Ecoïlois ; dit-il , ont arraché du Roi , par les armes , l'abolition de toute la Hiérarchie , & les Anglois , à leur exemple , ont commencé à demander la même chose. *Scoti armis extorserunt Regi abolitionem totius Hierarchiæ. Eorum exemplo excitati Angli , paria fugitare & cogitare ceperunt.* Ayant écrit en 1646 , il ne nous en a pu dire davantage. Mais avant que de
passer

passer à un autre du même parti, qui nous en apprendra la suite, afin III. de savoir, qui seront les Acteurs du dernier acte de cette tragédie, dont CLAS. nous venons de voir le commencement, apprenons encore de lui quel N°. VIII. étoit, selon les Puritains, l'Etat de l'Eglise d'Angleterre, au commencement du Parlement perpétuel, & un peu avant qu'il eût aboli l'Episcopat. Il le représente par cette table.



Cela veut dire qu'il y avoit deux sortes de Protestants : les uns Episcopaux ou Conformistes, qui étoient les seuls, comme l'avoue notre *faisleur d'Entretiens*, qui fussent approuvés par les loix d'Angleterre; car Pag. 162. il reconnoît, comme nous avons déjà vu, qu'il avoit été ordonné par ces loix, qu'on ne toléreroit aucune autre Religion que celle dont l'Eglise Anglicane faisoit choix, & qu'on ne souffriroit point les assemblées des *non-Conformistes*. Mais Hornius, voulant faire entendre qu'on avoit bien fait de les opprimer, en foulant aux pieds ces loix, que notre Auteur appelle *fondamentales de l'Etat*, il suppose qu'on avoit trouvé que ces *Conformistes* étoient tous *Arminiens* ou *Papistes*; ce qui n'étoit pas difficile. Car il paroît qu'ils prennent pour Hérétiques *Arminiens*, tous ceux qui ne peuvent approuver l'abominable dogme de la justice inamissible, detesté de tout ce qu'il y a de Chrétiens dans le monde, hors les Gomaristes; & pour *Papistes*, tous les Protestants qui croient devoir retenir quelques cérémonies de l'Eglise Catholique, quelque anciennes qu'elles puissent être. Ces deux prétextes, *d'Arminianisme* & de *Papisme*, ayant donc fait chasser & opprimer, par le Parlement perpétuel révolté contre son Roi, tous les Evêques & tous les Episcopaux, c'est-à-dire tous ceux qui étoient de la Religion de l'Eglise Anglicane autorisée par les loix, il ne resta plus que les *Puritains* & *non-Conformistes*, à qui ces mêmes loix avoient interdit l'exercice de leur Religion. Et Hornius en fait de deux sortes : les *Presbytériens*, qui sont entièrement semblables aux Huguenots de France, & les *Indépendants*, dont Cromwel étoit

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. A a a

III. le Chef, que le même Hornius soutient être orthodoxes, n'étant diffé-
C L A S. rents des Presbytériens qu'au regard du régime de l'Eglise ; ce que le besoin
N°. VIII. qu'ils avoient alors de Cromwel ne leur permettoit pas de prendre pour un
Pag. 2. sujet suffisant de douter de leur *orthodoxie*. (C'est un mot qu'ils aiment,
 & dont on me permettra de me servir après eux) Et le Presbytérien ,
 Auteur du *Traité Politique sur les mouvements présents de l'Angleterre de*
l'an 1672, parle en ces termes de ce fanatique : *Cromwel fit bien quel-*
que temps la guerre à la Hollande ; mais il s'en désista par l'horreur qu'il
eut à troubler la Religion : & comme il brûloit d'une piété sainte , il en-
voya des sommes considérables à nos freres des vallées de Lucerne, que M.
de Savoie persécutoit en Tyran. Nous n'allons donc plus voir sur le Théâtre
 d'Angleterre que de bons *Puritains*, c'est-à-dire des *Presbytériens* ou des
Indépendants orthodoxes ; & un autre savant & célèbre Réformé, nous
 rendra compte de leurs *faits & gestes* : ce fera M. Saumaïse, dans le
 livre intitulé *Defensio Regia*.

Pag. 148. Il suppose pour fondement dans le chapitre dernier, comme une
 chose incontestable, qu'ensuite des mouvements d'Ecosse, *la Ligue que*
les Ecoffois & les Anglois firent pour se soutenir mutuellement, n'avoit point
d'autre prétexte que le besoin qu'ils disoient qu'avoit la Religion d'être ré-
formée quant à la doctrine, le culte, la discipline, & le régime. Et qu'on
ne demandoit principalement au Roi que cette réformation, laquelle on fai-
soit particulièrement consister à remédier au schisme, à exterminer les hérésies,
& à abolir l'Episcopat. Le Roi leur accordoit sans peine les deux pre-
miers chefs ; mais il ne pouvoit consentir au troisieme. Ce fut donc la vraie
 source de la guerre ; le Parlement ayant fait de lui-même ce qu'il n'a-
 voit pu obtenir du Roi, qui est l'abolition de l'Episcopat, & s'étant
 porté ensuite, à demander au Roi, avec la dernière impudence, *qu'il*
les rendit maitres de l'armée, & qu'il consentit qu'ils fussent toujours assem-
blés ; c'est-à-dire, qu'il ne fût plus Roi que de nom. On fait assez ce
 qui arriva depuis : la guerre s'alluma ; le Roi fut défait ; il se retira par-
 mi les Ecoffois, qui le livrerent aux Anglois : il fut long-temps en prison
 sous la puissance du Parlement, qui n'étoit composé que de Presbyté-
 riens & d'Indépendants. Mais Cromwel, qui s'étoit rendu maître de l'ar-
 mée, par une détestable fourberie, fit des plaintes de la captivité où on
 retenoit le Roi, & feignit de lui vouloir rendre la liberté. Il engagea le
 Roi, par cet artifice, à se mettre entre ses mains, & d'abord il le traita
 assez bien : mais, bientôt après, il fit demander par l'armée qu'on lui
 fit son procès, pour avoir été cause du sang qui s'étoit répandu, & on
 a horreur de dire quelle en fut la fin. Mais ce fera M. Saumaïse, que

tout le monde fait avoir été un très-zélé Presbytérien, (comme Milton a bien su le lui reprocher) qui nous apprendra qui ont été les véritables auteurs de ce crime horrible. III.
CLAS.
N°. VIII.

Examinons, dit-il, si les Indépendants seuls en sont coupables, & si les Presbytériens n'y ont point de part? Pour juger des choses équitablement, il faut reconnoître, que la fin & la consommation de ce détestable attentat doit être attribué aux Indépendants; mais que les Presbytériens se pourroient donner la gloire de l'avoir commencé & bien avancé, si c'étoit aussi-bien une action digne de louange, que c'en est une qui mérite l'exécration de tous les hommes. Les Presbytériens avoient poussé cette tragédie jusqu'au quatrième acte, & par de-là; les Indépendants n'ont eu que le cinquième à achever, après avoir chassé de la scène les premiers Acteurs. Peut-être que ceux qui l'avoient commencée ne lui auroient pas donné une si barbare catastrophe: les commencements néanmoins en avoient été tels, qu'on n'en pouvoit attendre qu'une très-funeste issue; ne se pouvant faire que cela n'aboutit au moins à voir le Roi dépouillé de toute son autorité, si on lui avoit laissé la vie & un vain titre de Roi. On doit donc regarder comme coupables de l'avoir tué, ceux qui ont préparé tout ce qui étoit nécessaire pour commettre ce parricide: c'est à eux & non à d'autres qu'on s'en doit prendre. Si un voleur se jettoit sur un passant, & qu'après lui avoir ôté sa bourse & son épée, il le liât tout nu à un arbre, & qu'une bête farouche, le trouvant en cet état, l'eût dévoré, ne seroit-ce pas au voleur plutôt qu'à la bête, qu'on imputeroit ce meurtre? C'est l'image de ce qu'ont fait les Presbytériens. C'est ce qu'il prouve au long, en représentant toute leur conduite féditieuse & criminelle, que je ne rapporte point, pour n'être pas ennuyeux. Mais voici ce qu'il en dit d'une manière plus abrégée en la page 375. Ch. 10. pag.
352.

Jamais, dit-il, les Parlements n'avoient prétendu avoir aucun droit d'ordonner rien d'important sans le consentement du Roi, & encore moins, en ce qui regarde la Religion, qu'en toute autre chose. C'est par-là que les Presbytériens ont commencé à se rendre criminels de Lèse-Majesté. Ils ont ôté aux Evêques leurs séances dans le Parlement, & les ont chassés de leurs Eglises contre la volonté du Roi; & ils ont de même, sans son consentement, donné liberté de conscience à toutes les sectes, qui ont trouvé leur asyle parmi les Indépendants: c'est ce qui les a rendu si forts. Ce sont donc eux qui ont fourni la hache qui a coupé la tête à ce Prince, & qui a été souillée du sang sacré de cette innocente victime: & ainsi, pour dire en un mot, les Presbytériens ont amené la victime liée, & les Indépendants l'ont égorgée. Mais Horuius nous apprend, comme nous avons déjà vu, que les uns & les autres étoient de bons Puritains; c'est-à-dire les vrais Réformés d'Angleterre, & tellement ennemis des Catholiques, que, lors-

III. que ces *Puritains* accorderent généralement à toutes les sectes, quelque **C L A S.** impies qu'elles pussent être, le libre exercice de leur Religion, les N°.VIII. Catholiques seuls en furent exceptés, comme le témoignent, d'un même accord, Saumaïse & Milton.

Tout cela ne nous apprend rien qui ne soit connu de toute l'Europe. Et Milton qui a eu l'impudence d'élever jusques au ciel les auteurs de ce parricide, n'a eu garde d'en donner la gloire à d'autres qu'à des Réformés. Cependant notre *faiseur d'Entretiens* en est bien mieux informé que tous ces gens-là. Nous n'avons qu'à l'écouter ; il nous fera bien voir qu'ils ne savent tous ce qu'ils disent, & que ce sont les Catholiques, & non pas les Protestants, qu'on doit regarder comme les véritables auteurs de la mort du feu Roi d'Angleterre. Voici ce qu'il en fait dire à l'un de ses personnages, comme lui ayant été raconté par un Gentilhomme Huguenot. C'est en la page 136.

Il me conta une histoire qui me surprit extrêmement : il me la lut, avec toutes ses circonstances, dans un petit écrit qui a été mis au jour par un Ministre Anglois, qui se dit Chapelain du Roi d'Angleterre : la voici en abrégé. Un Ecclésiastique qui avoit été Chapelain du Roi Charles qui a eu la tête tranchée, se fit Catholique quelque temps avant la mort de son Maître, & il entra si avant dans la confiance des Jésuites Anglois, qu'ils lui firent part d'une piece terrible : c'étoit une consultation répondue par le Pape, sur les moyens de rétablir la Religion Catholique en Angleterre. Les Catholiques Anglois, voyant que le Roi étoit prisonnier entre les mains des Indépendants, formerent la résolution de profiter de cette occasion pour abattre la Religion Protestante, & pour rétablir la Religion Catholique, & casser toutes les loix qui avoient été faites contr'elle en Angleterre : c'étoit de se défaire du Roi, & d'abattre la Monarchie. Afin d'être autorisés & soutenus dans cette grande entreprise, ils députerent dix-huit Peres Jésuites à Rome, conduits par un des Grands du Royaume, pour demander au Pape son avis. La matiere fut agitée dans des Assemblées secretes, & il fut conclu, qu'il étoit permis & juste de faire mourir le Roi. Ces Députés, en passant par Paris, avoient consulté la Sorbonne, qui, sans attendre l'avis de Rome, avoit jugé que cette entreprise étoit juste & légitime ; & au retour les Jésuites, qui avoient fait le voyage de Rome, communiquèrent aux Sorbonistes la réponse du Pape, dont on tira plusieurs copies. Les Députés, qui avoient été envoyés à Rome, étant de retour à Londres, confirmèrent les Catholiques dans leur dessein. Pour en venir à bout, les zélés se fourrerent entre les Indépendants, en dissimulant leur Religion : ils persuaderent à ces gens-là qu'il falloit faire mourir le Roi ; & il en coûta la vie à ce pauvre Prince quelques mois après. Mais cette mort du Roi Charles

n'ayant pas eu toutes les suites que l'on en espéroit, & toute l'Europe s'étant récriée avec horreur contre le parricide commis en la personne de ce pauvre Prince, l'on voulut tirer toutes les copies qui s'étoient faites de la consultation du Pape & de celle de la Sorbonne : mais ce Chapelain Anglois, qui s'étoit fait Catholique, ne voulut point rendre la sienne ; & il l'a communiquée, depuis le retour de la Famille des Stuarts à la Couronne d'Angleterre, à plusieurs personnes qui vivent encore aujourd'hui, & qui sont témoins oculaires de ce que je viens de dire.

III.
CLAS.
N°. VIII.

On ne doit pas s'attendre que je m'amuse à réfuter sérieusement une imposture si abominable : il faut être fou pour la croire, & enragé pour la débiter. Quand les Catholiques dont parle ce Ministre Chapelain, auroient été plus méchants que tous les Démon, auroient-ils été assez insensés pour croire, qu'un bon moyen de rétablir la Religion Catholique en Angleterre étoit de tuer un Roi, qui avoit toujours été favorable aux Catholiques, pour retomber sous la domination de leurs plus cruels ennemis, tels qu'étoient Cromwel & un Parlement composé de Presbytériens & d'Indépendants ? Ces dix-huit Jésuites, qui vont à Rome avec un grand Seigneur à la tête, font quelque chose de bien imaginé, pour traiter cette affaire avec le secret qu'elle demandoit. La consultation de la Sorbonne y fait aussi un agréable épisode : la Censure de Santarel avoit sans doute persuadé aux Jésuites, que ces Docteurs étoient fort disposés à approuver ce dessein. Il ne reste plus qu'à nous apprendre par quelle adresse on avoit pu assembler soixante ou quatre-vingt Docteurs, qui est ce qu'on appelle la Sorbonne, sans avoir sujet de craindre que cela n'éventât un si détestable complot. Mais quel besoin avoit-on en tout cela de mettre de la partie ce Chapelain du Roi Charles premier, nouvellement converti ? Voilà une belle demande ? Comme si ce n'étoit pas le personnage le plus nécessaire de toute la pièce : car quel usage auroit-on pu faire de cette fable diabolique, si on n'y avoit mis un autre *Docteur Oates*, par qui on seroit venu à la connoissance de toute l'intrigue ? Il a donc fallu feindre que les Jésuites avoient découvert à ce Chapelain du Roi, comme une nouvelle qui lui devoit être fort agréable, qu'ils avoient dessein de tuer son Maître. On voit bien que c'est une autre folie, aussi extravagamment inventée que tout le reste : mais on en avoit besoin ; & cela même ne suffisoit pas : il a fallu encore supposer, qu'ils avoient répandu plusieurs copies de l'approbation que le Pape & la Sorbonne avoient donnée à cet abominable dessein de faire mourir le Roi ; qu'ils en avoient donné une à ce Chapelain ; que la mort du Roi n'ayant pas eu toutes les suites qu'ils en espéroient, ils avoient voulu retirer toutes ces copies ; mais que ce Chapelain, non seulement n'avoit

III. pas voulu rendre la sienne , mais qu'il l'avoit communiquée à plusieurs
 C L A S. personnes qui vivent encore , à ce que dit notre Auteur ; c'est-à-dire ,
 N°. VIII qu'il avoit bien voulu s'exposer à être pendu & écartelé , en fournissant
 lui-même des preuves qu'il avoit su une si horrible conspiration contre
 la vie de son Roi , sans en avoir donné avis. Enfin , tout cet amas de
 circonstances , toutes plus folles & plus incroyables les unes que les
 autres , ne suffisoit pas encore , il falloit que la connoissance de tout
 cela eût passé , (on ne dit point comment) de ce premier Chapelain
 de Charles I. devenu Catholique , à un autre Chapelain Huguenot de
 Charles II. : car c'est , dit notre faiseur d'Entretiens page 139 , un *Minis-*
tre qui se dit Chapelain du Roi d'aprèsent , qui a publié cette histoire de-
puis peu , & qui l'avoit déjà publiée une fois en 1662 , pour répondre à
un petit livret qui insultoit aux Calvinistes Anglois , sur ce qu'ils avoient
fait mourir leur Roi. Ce Théologien , qui savoit cette histoire , la publia ,
pour prouver que les Catholiques étoient coupables du crime dont on accu-
soit les Calvinistes. Mais ce qu'il ajoute pour une nouvelle confirmation
 de la vérité de cette extravagante fable , mérite sans doute d'être rapporté
 ici. C'est , dit-il , que , quand elle parut au jour , il y eut une grande émo-
 tion dans la Maison de la Reine Mere du Roi d'Angleterre , parce que
 cette Maison étoit pleine de Jésuites. (Mensonge ridicule ! Il n'y en avoit
 aucun , & elle n'a jamais eu en France ni pour Confesseur ni pour
 Aumôniers que des Peres de l'Oratoire.) Et même ce grand Seigneur , qui
 avoit mené les dix-huit Jésuites à Rome , & qui s'étoit fait chef de cette
 conjuration , étoit l'un des principaux Officiers de la Maison. (Ce devoit
 donc être M. le Chevalier Digby , Chancelier de cette Reine ; c'est-à-
 dire l'homme du monde le plus incapable d'attenter contre la vie de
 son Roi , dont il étoit fort aimé , & qui , étant l'un des plus sages , & des
 plus habiles Seigneurs d'Angleterre , n'avoit garde d'être assez extravagant
 pour croire que cette mort étoit propre à y rétablir la Religion Catholique.)
 D'abord ils demanderent justice au Roi par le moyen de la Reine Mere , de
 l'outrage que celui qui avoit publié cette histoire scandaleuse leur avoit fait.
 Le Docteur s'offrit de prouver son accusation en justice , & de produire ses
 témoins , qui étoient vivants. Le Grand Seigneur , Officier de la Maison de
 la Reine , & les Jésuites voyant la résolution de cet homme , n'osèrent le
 pousser , & ils obtinrent seulement du Roi qu'on lui imposeroit silence.

Qu'on ne s'imagine pas qu'en rapportant tout cela j'aie la moindre
 appréhension qu'il n'y ait des gens assez fots pour en croire quelque
 chose. Je prétends au contraire pouvoir poser pour un principe cer-
 tain , que tout le monde jugera , qu'il n'y eut jamais de fable plus ridi-
 cule , & qu'elle approche du bruit que Cromwel fit courir à Londres

contre les Royalistes & les Catholiques , qu'ils avoient fait une mine III.
sous la Tamise , pour la renverser sur la ville & la noyer. Mais je crois CLAS
pouvoir tirer delà deux grands avantages. N°. VIII.

Le premier est , qu'un Auteur (comme ce *faiseur d'Entretiens*) qui est capable de débiter comme des vérités de telles fadaïses , & qui ajoute en la page 221 , que *cette Histoire concernant la mort du feu Roi d'Angleterre , fait voir que la Sorbonne est toujours dans le même esprit* , d'approuver les révoltes contre les Rois quand il s'agit de la Religion , doit être ou un fou à enfermer , ou un impie sans conscience & sans honneur , qui ne mérite aucune créance en tout ce qu'il dit sans preuve , & sur-tout en ce qu'il raconte des injustices particulières qu'il prétend que l'on a faites à quelques Ministres de France.

Le second est , qu'ayant conté cette prétendue conjuration des Catholiques contre Charles I , comme un préambule , pour faire croire plus facilement celle qu'il prétend qu'ils ont faite contre le Roi d'àprésent , qu'il dit avoir été découverte il y a deux ans , il n'a fait que se mettre , par ce qu'il dit de cette première , en état d'être encore plus facilement convaincu de la fausseté de la dernière. C'est ce que nous allons faire voir dans les Chapitres suivans.

C H A P I T R E X I V.

De la prétendue conjuration des Catholiques d'Angleterre , contre la vie de leur Roi , découverte depuis deux ans. Que la manière dont s'y prend cet Auteur , pour faire croire, que ce n'est pas une fable , prouve manifestement que c'en est une.

C Et Auteur ne peut pas ignorer , que la prétendue conjuration des Catholiques pour tuer le Roi d'Angleterre , & renverser le Gouvernement après avoir égorgé la moitié du Royaume , ne passe dans toute l'Europe pour une détestable calomnie , & que , parmi les Protestants mêmes des autres pays , ces deux ou trois faux témoins , dont on s'est servi pour allarmer les Puritains d'Angleterre , & les remplir de fureur contre les Catholiques , ne soient regardés comme ces enfants de Bélial , que l'on porta à dire contre Naboth , *qu'il avoit maudit Dieu & le Roi*. Mais il n'en est que plus hardi à faire valoir cette fausse accusation , &

III. comme c'est l'ordinaire de ces gens-là, de se promettre, que la confiance
 C L A S. avec laquelle ils assurent, les plus grandes faussetés les fera croire, il ne
 N°. VIII. tient pas à lui qu'on ne prenne pour des bêtes tous ceux qui osent douter
 de la vérité de son histoire.

Car ayant fait dire à son Provincial, *que son Gentilhomme Huguenot avoit fort appuyé sur la dernière conjuration d'Angleterre, qui fut découverte il y a deux ans, par laquelle on vouloit égorger la moitié du Royaume, pour se rendre maître de l'autre*, il fait répondre le Parisien en ces termes.

Le Parisien. *Vous aviez un beau moyen de l'arrêter tout court là-dessus. Car vous savez-bien que nos Catholiques soutiennent, que c'est une pure calomnie, inventée par les Calvinistes, pour avoir occasion de perdre les Catholiques. Les Jésuites de S. Omer n'ont-ils pas fait voir que leurs témoins Oates & Bedlow, sont de faux témoins ? A quoi il fait repliquer ainsi le Provincial.*

Le Provincial. *Je ne manquai pas de lui opposer cela : mais je vous avoue que ma conscience ne me permit pas d'appuyer beaucoup sur cette réponse : car, pour dire la vérité, je suis très-persuadé qu'elle est fautive. Aussi mon vieux Huguenot, qui est plein de feu, & qui a beaucoup de bon sens, me releva aussi-tôt avec beaucoup de vigueur, en disant : est-il possible qu'un homme comme vous me puisse dire une semblable chose ? Ah ! laissez faire ces mauvais contes aux Jésuites de Saint Omer ; ils sont accusés ; il n'est pas étrange qu'ils se défendent, & l'action est si noire & si détestable, qu'ils ne sauroient moins faire que de la désavouer.*

Il a cru sans doute que nous serions assez simples pour nous payer de ces gasconades de son Gentilhomme de Province, & que la peur de passer pour fots nous empêcheroit de le contredire : mais il s'est bien trompé ; car nous les connoissons un peu, & nous savons que c'est leur coutume, de s'emporter avec plus de hardiesse & plus de fierté, lorsqu'ils se sentent plus foibles, & plus dépourvus de bonnes raisons. Et cependant ce sont de bonnes raisons & de bonnes preuves que l'on demande, & non pas des paroles en l'air, ou de misérables lieux communs, qui se peuvent alléguer de part & d'autre. *S'il ne faut, dit-il, que se justifier, il n'y aura jamais de coupable : comme s'il n'étoit pas encore plus vrai ; que, s'il ne faut qu'être accusé pour être coupable, il n'y aura jamais d'innocent.* Et au regard de ces faux témoins, n'ai-je pas encore droit de dire ; *que, s'il suffit d'assurer que des dépositions sont véritables, sans oser repliquer un seul mot à un très-grand nombre de preuves qui montrent évidemment qu'elles sont fausses, il n'y aura jamais de faux témoins ?*

C'est

C'est justement de quoi il s'agit ici. Cet Auteur n'a pu dissimuler que les Jésuites n'aient prétendu avoir montré, par un Ecrit imprimé à Mons, ^{I I L.} ^{C L A S.} ^{Nº. VIII.} que leurs témoins, Oates & Bedlow, sont de faux témoins. Or ce n'est point par des discours & par des déclamations en l'air, qu'ils l'ont fait voir : c'est par un grand nombre de faits singuliers, bien marqués & bien circonstanciés. C'est donc à quoi il falloit répondre, & les convaincre au moins de fausseté sur cinq ou six des principaux, & non pas se contenter, pour toute preuve, d'une impertinente réponse, qui va à faire que les plus gens de bien soient infailliblement accablés par les scélérats. Car que pourront-ils trouver de manifeste & de convainquant, contre la malice de leurs accusateurs, qu'on ne puisse éluder par un discours semblable à celui de cet Auteur ?

Ils se justifient, dit-il, d'une belle maniere. Ils mendient des certificats & des attestations, pour prouver les contradictions qu'ils imputent à Oates : ce sont des pieces fort mal aisées à faire & à obtenir ! Dans une sévère morale, comme est celle des Jésuites, c'est une grande affaire à des gens qui sont instruits dans leurs Ecoles, de donner de faux certificats pour sauver l'honneur de toute la Société des Jésuites, & même de toute l'Eglise Romaine ! P 25. 144.

Que Messieurs les Prétendus Réformés ne nous viennent point parler de morale sévère ou relâchée : car on leur a prouvé, & on est prêt de le faire encore, qu'il n'y en eut jamais de plus corrompue que la leur, & qui ôte le plus la crainte de se damner, à tous ceux de leur secte qui sont tentés de commettre des crimes ; puisque s'étant une fois persuadés qu'ils sont vraiment fideles & régénérés en Jesus Christ, ils sont assurés, d'une certitude de foi divine, qu'en quelques désordres qu'ils tombent, ils ne laisseront pas d'être sauvés, & de demeurer toujours enfants de Dieu par la grace de l'adoption. Ils ne trouveront rien dans les Casuistes les plus relâchés qui soit si abominable que cela, & si capable de lâcher la bride à la nature corrompue, pour se déborder en toutes sortes de crimes. Laissons donc-là ces reproches généraux de morale relâchée. Ils ne fauroient faire que cette réponse ne soit ridicule quand on en demeure là : car il paroît, par le procès de M. Coleman, qui est imprimé, que, selon les loix d'Angleterre, un accusé est reçu à se justifier par témoins, contre les dépositions de son accusateur : d'où il s'ensuit nécessairement, qu'on est obligé d'avoir égard à ce que disent ces témoins, & qu'on ne peut pas les rejeter par cette raison générale, qu'ils peuvent avoir été gagnés ; mais qu'il faut prouver qu'ils l'ont été. Et en effet, étant admis à cette preuve, comme ils le sont en Angleterre, si pour n'avoir aucun égard à ce que disent des témoins ouïs en

III. Justice, qui attestent des faits dont ils sont très-bien informés, il n'y a
 CLAS. qu'à dire en l'air, qu'ils peuvent avoir été corrompus, sans prouver
 N°. VIII. qu'ils l'ont été, pourquoi a-t-on eu égard à ce qu'ont dit deux ou
 trois frippons, pour faire mourir des Prêtres, & des Gentilshommes de
 qualité? Est-ce que ces derniers ont pu être moins gagnés que ceux
 dont on a pris le serment dans les attestations d'Espagne & de S. Omer?
 Je ne m'arrêterai qu'à ces dernières. Quatorze personnes ont été ouïes
 devant le Mayeur & les Echevins de Saint Omer, & ont attesté avec
 serment; *que, connoissant très-bien le dit Titus Oates, & ayant demeuré*
avec lui au Séminaire de cette ville-là, ils sont très-assurés, que, depuis
le 10 Décembre 1677, qu'il y est entré, jusques au 23 Juin 1678, qu'il
en fut renvoyé, il n'a passé hors le Séminaire que deux nuits, qu'il coucha
à deux lieues de-là. Et qu'ils se souviennent en particulier, qu'il a été pré-
sent au dit Séminaire le 1 2 3 4 & 5 jours de Mai 1678, selon le
nouveau style : ce qu'ils savent, pour avoir conversé & demeuré, durant
tout ce temps, avec le dit Oates, & pour avoir remarqué, que le 5 du
dit mois, il fut présent au partement du ie Sur Killenbeck pour l'Angleterre.
 Ce qui fait voir qu'il n'a pu depuis, être arrivé à Saint Omer, porter
 à Paris des lettres au P. de la Chaize, ni avoir eu à Londres au mois
 d'Avril, *Stylo vet* : & au mois de Mai *Stylo novo*, les entretiens qu'il
 dit y avoir eus avec divers Jésuites & M. Coleman. Or à qui persuade-
 ra-t-on, que le témoignage de ces quatorze personnes ne soit pas plus
 croyable que celui de deux misérables, que cet Auteur n'a osé entre-
 prendre de justifier d'aucun des reproches qui leur sont faits dans cet
 Ecrit des Jésuites imprimé à Mons?

Mais cette réponse, toute pitoyable qu'elle est, a encore un autre dé-
 faut : c'est qu'elle ne touche en aucune sorte beaucoup d'autres chefs
 de cette justification, soutenus dans cet Ecrit, contre lesquels cet Au-
 teur n'a osé dire un seul mot. Car c'est une très-mauvaise foi de sup-
 poser, comme il fait, que cette justification ne consiste que dans des
 attestations, qu'il veut faire croire fausses, sans en apporter aucune
 preuve. Elle contient outre cela beaucoup d'autres faits très-impor-
 tants, dont il auroit été très-facile de montrer la fausseté, s'ils n'étoient
 pas véritables; de sorte que n'ayant point été contredits par des gens à
 qui il eût été si facile d'en justifier la fausseté, & qui avoient tant d'intérêt
 de le faire s'ils l'eussent pu, ils doivent passer pour certains, en toute
 bonne justice. J'en rapporterai ici quelques-uns des plus importants.

I. FAIT. Dans le procès de M. Coleman, imprimé par autorité publi-
 que, page 8, M. l'Avocat Mainard dit : *M. Oates est le premier qui a*
su & découvert cette trahison : il est le seul qui a découvert tant de per-

sonnes, qui travailloient puissamment pour la faire réussir : il est donc I I I. très-important de savoir qui est cet *Oates* ? Il est fils d'un Tifferan, qui, C L A S. ayant quitté son métier pendant les guerres civiles, se fit Prédicateur N°. VIII. des Anabaptistes. On doute si le fils a été baptisé : il dit qu'il l'a été à dix-sept ans. Quoi qu'il en soit, *Oates* le fils exerça quelque temps l'office de Ministre à Hastings, petit Port de mer, jusqu'à ce qu'ayant accusé le Mayeur du lieu d'un grand crime, & étant convaincu de parjure (les Régistres du lieu en font foi) il fut mis en prison, d'où il trouva moyen de s'échapper, crainte du châtement qu'il avoit mérité : mais il a obtenu du Roi, par l'entremise de ses amis, grâce de cette faute - là : ce qui peut bien empêcher qu'on ne l'en punisse, mais ne peut pas empêcher, que le témoignage de ce frippon, sur lequel on fait mourir tant de gens de bien, ne soit le témoignage d'un homme déjà infame pour des parjures.

II. FAIT. Le second témoin est *Bedlow*, fils d'un violon de village, connu au Pays-Bas, en France & en Espagne, aussi-bien qu'en Angleterre, par ses vols, ses friponneries & ses débauches; qui se faisoit appeler à S. Omer *Brudnell*. A Douai, Cambrai, Paris & Rouen, *le Milord Cornwallis*, & en Espagne *Mylord Gerard*. *Oates* a juré qu'il n'avoit jamais connu *Bedlow* avant qu'ils se joignissent à Londres. Mais on a à Saint Omer une lettre écrite de sa main, dans laquelle il avoue le contraire, & le maltraite extrêmement. Entre autres choses il dit, que *Bedlow* lui avoit dérobé dix écus, pendant que lui (*Oates*) lui alloit chercher à manger.

III. FAIT. Il y a un troisieme témoin, nommé *Dugdale*, qui a accusé le Lord *Stafford* & quatre Jésuites. Il a été valet de M. *Aston*, Seigneur Catholique : l'ayant quitté, & étant en prison pour dettes, les Juges de paix lui demanderent s'il ne savoit rien de la conspiration. Il leur jura qu'il n'en avoit aucune connoissance : mais ne voyant point de moyen d'en sortir, parce qu'il devoit plus qu'il n'avoit vaillant, & ayant appris qu'il y avoit deux cents livres Sterling à gagner, & d'autres émoluments, le 23 Décembre de la même année, il se porta pour témoin du Roi : & l'Orateur de la Chambre basse, pour le mettre en liberté, entreprit les dettes pour lesquelles il étoit prisonnier.

IV. FAIT. Une des principales accusations d'*Oates* est, qu'il a vu beaucoup de commissions du Général des Jésuites, par lesquelles (en vertu d'un *Bref du Pape*) il créoit de nouveaux Officiers de la Couronne, & de nouveaux Evêques ; par exemple, M *Coleman* étoit fait Secrétaire d'Etat ; le Lord *Arundel*, Chancelier ; le Lord *Bellasis*, Général des Armées ; le *Provincial des Jésuites*, Archevêque de Cantorberi, &c.

III. Mais, quoiqu'on ait promis grace à chaque prisonnier, quelque coupable qu'il fût, pourvu qu'il déclarât en avoir reçu quelqu'une, il ne s'en est pas trouvé un seul qui l'ait avoué. On a même offert, outre son pardon, une récompense de cinq cents livres sterling (ce qui fait plus de six mille livres) à un homme d'une condition fort médiocre (c'est un Comédien) qu'on accusoit d'en avoir reçu une, pourvu qu'il le reconnût; & il a constamment nié.

V. FAIT. Oates a accusé le P. Ireland de choses dites & faites à Londres, au temps que plus de trente témoins, la plupart Protestants, jurent qu'il en étoit à plus de quarante lieues.

VI. FAIT. Oates jura en plein Parlement que le Sieur *Marc Preston* étoit *Prêtre & Jésuite*, & qu'il s'étoit souvent confessé à lui, & le dit Sieur fit voir qu'il avoit femme & enfants, & qu'il demouroit à *Londres*, connu de ses voisins : ce qui étoit convainquant ; mais cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait envoyé en prison.

VII. FAIT. Le même Oates, au même lieu, jura une autre fois, avoir livré une de ces prétendues commissions venues de Rome à M. le Chevalier *Ratteliffe*, dans le jardin de l'Ambassadeur d'Espagne à *Londres*, durant l'été, 1678 ; & un du Parlement même fit voir à tous la fausseté de ce serment, parce que le dit Chevalier n'avoit pas été à *Londres* depuis quatre ans ; qu'il le savoit fort bien, étant son voisin, & que, depuis quelque temps, il ne sortoit quasi plus de sa maison, qui est à cent lieues de *Londres*. Cela étoit décisif ; mais avec tout cela l'accusation n'a pas laissé de subsister, & le dit Chevalier est demeuré dans la liste des criminels.

VIII. FAIT. Il jura qu'au mois de Juin 1678, il avoit livré une autre commission au Sieur *Pierfon*, Secrétaire du Comte de Powis ; & il y a cinq cents témoins, qui jureront, que le dit *Pierfon*, depuis le 9 Août 1677, jusqu'au 5 Octobre 1678, n'a jamais été à *Londres*, ni à quarante lieues à la ronde.

IX. FAIT. Il a accusé la Reine, en plein Parlement, d'avoir consenti à la mort du Roi son mari. Sur quoi un des Messieurs du Parlement, demanda, qu'on lût dans les Régistres ce qu'Oates avoit dit, un tel jour. On y trouva qu'il avoit juré qu'il n'avoit plus rien à dire *contre aucune autre personne considérable, outre celles qu'il avoit nommées*. Cela ayant été lu, le Parlementaire dit : *je vous demande, Messieurs, si la Reine est une personne considérable ? Si elle l'est, cet homme a prêté un faux serment.*

Tous ces faits, & principalement les quatre derniers, qui sont de choses passées en plein Parlement, sont tels, que rien n'auroit été plus facile à cet Auteur que d'en vérifier la fausseté, s'ils étoient faux. Il les

avoit vus dans cet Ecrit des Jésuites de Saint Omer imprimé à Mons, III. puisqu'il en parle; pourquoi donc n'entreprend-il pas d'en montrer la CLAS. fausseté? *Son Gentilhomme Huguenot, qui est plein de feu & qui a beau-* N^o.VIII.
coup de sens, à ce qu'il dit, n'auroit été qu'une bête, s'il n'avoit pas vu, que tant que ces faits ne seront point contredits, ils doivent passer pour vrais, & que, tant qu'on les regardera comme vrais, il est impossible, qu'on puisse avoir d'autre opinion de ces témoins, & sur-tout d'Oates, le premier auteur de cette prétendue découverte, sinon, que bien loin de mériter aucune créance, ils ne méritent que la roue: ce qui est sur-tout incontestable au regard d'Oates, s'il est vrai, comme on n'en peut douter, qu'il ait accusé la Reine, en plein Parlement, d'avoir consenti au massacre du Roi son mari. Car y a-t-il un assez grand supplice pour punir une si noire calomnie contre une si pieuse Reine?

Il n'étoit donc point nécessaire d'employer huit pages en des discours vagues, qui ne signifient rien, comme nous le ferons voir: il n'y avoit qu'à rapporter de bonne foi tous ces faits, & prouver que les Jésuites les ont faussement & calomnieusement avancés dans cet Ecrit imprimé; en montrant, par exemple, qu'il est faux qu'Oates ait déjà été condamné pour un parjure, dont le Roi lui a fait grace.

Qu'il est faux que Bedlow ait joué tant de divers personnages en tant de pays, & qu'Oates se soit plaint, dans une lettre, qu'il lui avoit volé dix écus.

Qu'il est faux que Dugdale ait nié savoir rien de la conjuration, lorsque les Juges de paix le lui ont demandé.

Qu'il est faux que plus de trente témoins, la plupart Protestants, aient juré que le Pere Ireland étoit à plus de quarante lieues de Londres, dans le temps qu'on l'accuse d'y avoir fait & dit plusieurs choses.

Qu'il est faux qu'Oates ait juré, en plein Parlement, qu'un Bourgeois de Londres, qui a prouvé qu'il avoit femme & enfants, étoit Prêtre & Jésuite.

Qu'il est faux qu'il ait juré, au même lieu, qu'un Gentilhomme, qui n'avoit point été à Londres depuis quatre ans, & qui en étoit à cent lieues, y avoit reçu une de ces commissions chimériques venues de Rome.

Qu'il est faux qu'il ait fait la même accusation contre un autre, qui en étoit aussi, au temps qu'il avoit marqué, à plus de quarante lieues.

Qu'il est faux enfin, que, par une malice plus que diabolique, il ait accusé une sainte Reine d'avoir consenti à la mort du Roi son mari, après avoir juré, quelques jours auparavant, qu'il n'avoit plus rien à

III. dire contre aucune autre personne considérable , outre celles qu'il avoit
 CLASS. nommées.
 N°.VIII.

Voilà ce qu'il falloit faire, si on le pouvoit, pour agir de bonne foi, & en homme d'honneur; & non pas employer huit pages à s'efforcer inutilement de prouver, par de vaines conjectures, & d'impertinentes déclamations, que l'on ne voit pas ce que l'on voit, & ce qui faute aux yeux de tout le monde.

Je pourrois donc me moquer de tout cela : car écoute-t-on des, est-il croyable, contre des preuves positives & convaincantes, que l'on laisse dans toute leur force, sans oser entreprendre de les réfuter? Mais je trouve deux avantages à ne les pas laisser sans réponse. L'un, qu'on en verra mieux la foiblesse & l'impertinence. L'autre, que la peine que ce faiseur d'Entretiens prend, pour rendre croyable, par tant de méchantes raisons, le mensonge diabolique de sa prétendue conjuration, au lieu de prendre la voie naturelle de l'établir, qui eût été d'infirmier les faits qui en démontrent la fausseté, fait voir manifestement, qu'il a bien senti que cela n'étoit pas possible.

C H A P I T R E X V.

Réfutation de toutes les raisons générales que cet Auteur apporte pour faire voir, qu'il n'est pas croyable que la prétendue conjuration des Catholiques contre la vie du Roi d'Angleterre ne soit pas vraie.

Nous venons de voir ce que cet Auteur devoit faire, pour nous rendre croyable sa prétendue conjuration : & c'est ce qu'il n'a eu garde de faire; parce qu'en rapportant seulement les faits qu'il auroit dû réfuter, il lui eût été impossible d'empêcher, que tous ceux qui auroient lu son Livre, ne fussent demeurés persuadés, que jamais il n'y eut rien de plus faux; comme il n'y a rien de plus détestable, que le dessein qu'on a eu d'en charger les Catholiques.

Il a donc été réduit à mettre en la bouche de son Gentilhomme Huguenot de ces sortes d'arguments communs, qui prouvent rien, ou qui prouvent trop : car on n'en peut rien conclure contre l'innocence des Catholiques d'Angleterre, que l'on n'en conclue en même temps qu'on n'a jamais condamné que des coupables, & qu'on n'a jamais fait mourir d'innocents. Il n'y a qu'à l'entendre parler pour être convaincu de ce que je dis.

1°. *Pourroit-on croire qu'il y auroit des Juges assez méchants pour con-* III.
damner à la mort tant de personnes innocentes ? CLAS.

Réponse. Il s'est bien trouvé des Juges qui ont condamné *Jesus Christ*: N°. VIII.
 il s'en est bien trouvé qui ont condamné une infinité de Martyrs, non
 seulement comme refusant d'adorer les Dieux de l'Empire, mais comme
 coupables de meurtres d'enfants & d'incestes. Il s'en est bien trouvé,
 parmi ces mêmes Puritains, qui dominent aujourd'hui dans le Parlement
 d'Angleterre, qui ont condamné leur propre Roi à perdre la tête par la
 main d'un Bourreau.

Mais, de plus, il n'est point nécessaire que ces Juges aient une mé-
 chanceté fort extraordinaire, pour avoir condamné ces personnes quoi-
 qu'innocentes: il faut seulement qu'ils aient été fort ennemis de la Reli-
 gion Catholique, & fort entêtés de la leur. Car il y a deux choses tout-
 à-fait différentes dans ces procès. L'une est, la conjuration contre la vie
 du Roi & contre l'Etat. L'autre est, quelques négociations qui alloient,
 selon les propres termes du Lord Chef de Justice, à la fin du procès
 de M. Coleman, à *établir la Religion Catholique par la dissolution du*
Parlement, & par un Edit de liberté de conscience. On ne nie pas qu'il
 y ait eu des preuves de ce dernier point: car on en trouve dans le pro-
 cès de M. Coleman, qui est le seul que j'aie vu. Or comment ces Ju-
 ges n'auroient-ils pas jugé tous les Catholiques accusés, dignes de mort
 pour ce seul point, étant animés de ce même esprit, qui leur vient
 présentement de faire déclarer *traîtres*, ceux qui avoient empêché qu'on
 ne présentât des Requêtes séditieuses au Roi, pour lui faire assembler le
 Parlement malgré lui, aussi-bien que ceux qui lui prêteroiient de l'ar-
 gent, afin que, n'en pouvant avoir que par leur moyen, ils le puissent
 tyranniser à leur volonté? Les croyant donc déjà coupables & dignes
 de mort pour ce prétendu crime des négociations en faveur du Roi ou
 de la Religion Catholique, ce n'a été qu'une corruption de cœur assez
 commune, qui les a disposés à croire plus facilement ce que de faux
 témoins leur ont dit, d'une prétendue conspiration, pour faire mourir
 le Roi & bouleverser l'Etat.

Mais tournons la médaille, & voyons d'un autre côté, si on peut
 croire qu'un si détestable dessein, dont on n'a point d'autre lumière que
 ce qu'en disent deux scélérats, non seulement ait pu être pris par ceux
 qu'on en accuse, mais être approuvé par un aussi saint Pape qu'est ce-
 lui qui est maintenant sur la Chaire de S. Pierre, de l'aveu même des
 Protestants; & que, de plus, ce Pape, si ennemi de la méchante mo-
 rale, & qui a condamné en particulier toutes les palliations des parju-

III. res * par les équivoques & les restrictions mentales, ait donné des indulgences plénieres à ceux, qui, mourant dans cette entreprise, feroient les plus horribles serments, pour défavouer, contre leur propre conscience, ce qu'ils fauroient de cette conjuration. Car c'est le seul moyen-qu'ont trouvé les Auteurs de ce complot contre les Catholiques, pour rendre probable, que, de tant de personnes qu'on a fait mourir pour ce sujet, il n'y en a eu aucune qui ne se soit résolu à faire toutes sortes de serments, pour assurer qu'ils mouroient innocents, de ce que ces misérables Oates & Bedlow leur avoient malicieusement imposé. Je laisse à tout le monde à juger si de ces deux, *peut-on croire*, celui de cet Auteur est mieux fondé que le mien. Mais voyons ce qu'il ajoute.

* Voyez les 25 26 27, des 65 Propositions.

2°. *Si l'on avoit eu dessein simplement de se défaire de ces sept personnes, l'on avoit des voies clandestines pour en venir à bout.*

Réponse. Cromwel en avoit eu aussi pour se défaire du Roi d'Angleterre. Car étant en sa puissance, il ne lui étoit pas difficile de l'empoisonner. Et néanmoins, il aima mieux le faire mourir par des Juges & par l'infame main d'un Bourreau. Mais, de plus, à quoi auroit servi de se défaire de ces sept personnes par des voies clandestines, ce que cet Auteur semble supposer qu'on auroit fait sans scrupule? Cela auroit-il pu servir à faire croire au peuple qu'il y avoit une si grande conspiration contre le Roi & contre l'Etat? Or c'est le dessein qu'ont eu les fabricateurs de ces accusations calomnieuses.

3°. *Mais il faudroit, avoir renoncé au bon sens, aussi-bien qu'à sa conscience, pour faire le procès en public, & à la vue de toute l'Europe, à des gens dont l'innocence, sautant aux yeux de toute la terre, couvrirait d'infamie ceux qui les auroient condamnés.*

Réponse. Cet argument ne sauroit prouver qu'il n'y a point d'apparence que les huit personnes dont il s'agit ne fussent coupables, qu'il ne prouve de la même sorte, que le feu Roi d'Angleterre l'étoit aussi. Car il faudroit, dira-t-on, que les Indépendants & les Presbytériens, joints à Cromwel, eussent renoncé au bon sens, aussi-bien qu'à leur conscience, pour faire le procès en public, & à la vue de toute l'Europe, à un Roi dont l'innocence, sautant aux yeux de toute la terre, auroit couvert d'infamie ceux qui l'auroient condamné. A quoi on peut ajouter, que des Juges aussi animés contre la Religion Catholique que le sont ceux-là, & qui ont un crime aux Catholiques du moindre zele qu'ils peuvent avoir pour leur Religion, n'ont garde de croire, que leur innocence saute aux yeux de toute la terre, quelque innocents qu'ils puissent être des autres crimes qu'on leur impose. En veut-on un exemple illustre? Ne faut-il pas être bien criminel pour mériter une

ne aussi grande punition qu'est la privation du droit à une Couronne ? C'est la peine que ces factieux imposent au Duc d'Yorck ; CLASSE. cependant, en quoi peuvent-ils dire qu'il est criminel, sinon en ce N°. VIII qu'il est Catholique ?

4°. *Si c'est une querelle d'Allemand qu'on a voulu faire aux Catholiques Anglois, afin d'avoir un prétexte de les perdre, pourquoi ne les a-t-on pas perdus ?*

Réponse. Parce qu'on ne l'a pu faire sans le consentement du Roi ; & que le Roi n'a pas été assez cruel pour y consentir. Car à qui a-t-il voulu qu'on ne les ait perdus ? Et ne sont-ils point à la veille de l'être ? N'est-ce point les perdre que de les exterminer, & les chasser tous de leur pays ? N'est-ce point assez ? Ne les croira-t-on perdus que quand on les aura tous égorgés ? Or n'est-ce pas ce que ce Parlement séditieux a eu la barbarie de demander au Roi, qu'ils fussent tous chassés d'Angleterre, en lui déclarant, qu'il ne lui donneroit point d'argent, qu'il n'eût consenti à cette inhumanité, & à ce que le Duc son frere fût privé du droit de régner après lui ? Et après cela cet Auteur nous viendra dire encore ce qui suit.

5°. *Qu'a-t-on fait après tout contre eux, que du bruit ? Il n'en a coûté la vie à personne qu'à ces sept misérables.*

Il trouve que cela n'est rien, de faire mourir un Seigneur d'une des plus illustres Maisons du Royaume ; un Gentilhomme de probité, & cinq ou six Prêtres. Et si quelque Ministre séditieux est interdit en France de son emploi, il crie que tout est perdu, & qu'on les opprime, comme on feroit des Turcs & des infidèles.

6°. *Les Catholiques Romains ont été obligés quelque temps, de s'éloigner de Londres. Voilà un grand châtiment pour une si détestable conjuration !*

Réponse. Et c'est de quoi il s'agit, Monsieur le Sophiste : si cette conjuration est véritable, ou si c'est un complot pour perdre les Catholiques ? Vous entreprenez de prouver que ce dernier n'est pas vraisemblable, par cet argument : si ç'avoit été un complot pour les perdre, pourquoi ne les a-t-on pas perdus ? Or on ne l'a pas fait ; & tout ce qu'on a fait contre eux n'est que du bruit. Ce n'a donc pas été un complot pour les perdre. Et quand vous voyez que l'on vous peut dire que c'est plus que du bruit, de les chasser de Londres, & de leur défendre, sous de grandes peines, d'en approcher de plus de dix mille, vous vous avisez de nous dire : *voilà un grand châtiment pour une si détestable conjuration*, en supposant ridiculement, ce qui est en question, & ce qui est regardé par toute l'Europe, comme une pure calomnie, pour opprimer les Catholiques.

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

C c c

I I L. Mais voyons encore comment il prouve , contre le jugement de C L A S. toute l'Europe , que ces deux témoins , *Oates & Bedlow* ne sont pas N°. VIII. deux sacres & deux scélérats.

6°. *Oates est un faux témoin. Il en dit trop pour être cru. C'est l'objection qu'il se fait en la page 148. Et voici sa réponse. Il faut avouer que si les dépositions de cet homme-là sont fausses , c'est la chose du monde la plus nouvelle & la plus inouïe. Tous les exemples de fureur des siècles passés , ramassés ensemble , n'approchent point de celui qui se remarque dans ce faux témoin. Il n'y eut jamais une suite de crimes si terribles , que ceux dont cet homme charge les accusés. Ils ont , dit-il , embrasé la ville de Londres plusieurs fois ; ils veulent assassiner le Roi , les Princes , les Grands , & presque les deux tiers des habitants du Royaume ; bouleverser un Etat , renverser la Religion , changer son Gouvernement , & faire couler pour cela des fleuves de sang. Est-il croyable qu'il y ait au monde un homme assez méchant pour charger des innocents de tant de crimes ?*

Réponse. Il n'y a donc qu'à prouver qu'un homme peut être assez méchant pour cela , & cet Auteur nous en fournit une bonne preuve. Il ne faut que le prendre par ses paroles. Nous avons déjà vu , ce qu'il dit en la page 136 , qu'un Ministre , se disant Chapelain du Roi d'Angleterre , a publié , par deux fois , un Ecrit , où il soutient , que le Roi Charles I , étant en prison entre les mains de Cromwel , dix-huit Jésuites , ayant à leur tête un grand Seigneur d'Angleterre , allèrent à Paris & à Rome , pour consulter la Sorbonne & le Pape , sur le dessein qu'ils avoient , de faire mourir ce Roi , & qu'ils en rapportèrent une Consultation répondue par le Pape , qu'ils communiquèrent à la Sorbonne , où il étoit conclu , qu'il étoit permis & juste de le faire mourir. Nous avons vu qu'il ajoute , que ce Ministre , Chapelain du Roi , s'offrit de prouver son accusation en Justice , & de produire ses témoins , qui étoient vivants ; qu'il prétendoit avoir vu , de leurs propres yeux , cette Consultation répondue par le Pape. Or je prends pour Juges tous ceux qui ont un peu de sens commun , & je suis assuré qu'il n'y en aura aucun , qui n'avoue , qu'on ne peut s'imaginer de calomnie plus noire , plus diabolique , plus insensée contre le Pape , contre la Sorbonne , & contre tous les Catholiques d'Angleterre , que l'on fait , sur cela , auteurs de la mort funeste de ce pauvre Roi , pour en décharger les Calvinistes. Il n'est donc pas incroyable , qu'un homme tel qu'Oates , convaincu de parjure dans une autre accusation calomnieuse , ait été assez méchant , pour dire faussement , contre les Catholiques , qu'ils avoient embrasé la ville de Londres plusieurs fois , & qu'ils vouloient assassiner le Roi , les Princes , les Grands , & presque les deux tiers du Royaume ; puisque cet Auteur

en produit non seulement un, mais plusieurs, qui ont été aussi I I L
 nts; savoir ce Ministre Chapelain du Roi d'apréfent, qui s'offrit, CLAS.
 qu'il dit, de justifier, par plusieurs témoins, que le Pape avoit N°.VIII.
 la Consultation, qui permettoit aux Catholiques de se défaire du
 Charles I, & que la Sorbonne l'avoit approuvée; & que ç'a été en
 par les intrigues des Catholiques, ensuite de cette Consultation
 , que ce Prince avoit eu la tête coupée par la main d'un Bourreau.
*Peut-être, qu'une passion de vengeance pourroit porter un homme à
 une trame aussi infernale, pour se satisfaire de quelque outrage qu'il
 reçu. Mais quel outrage paroît-il qu'Oates & Bedlow aient
 les Catholiques Romains? La plupart des accusés soutiennent, que
 is leur sont inconnus: ils ne leur ont donc fait aucun outrage, qui
 pu porter à une si prodigieuse vengeance.*

onse. Voilà certes une preuve bien solide de la sincérité de ces
 is! Est-ce que les crimes ne se commettent que par un seul
 ? Est-ce que Judas avoit reçu quelque outrage de Notre Seigneur,
 e ce fut par un desir de vengeance qu'il le livra aux Juifs? Est-ce
 eux qui calomnioient les premiers Chrétiens, d'être des incestueux
 mangeurs de chair humaine, avoient reçu quelque outrage de
 emiers fideles, si pleins de douceur & de bonté? Est-ce enfin
 romwel avoit reçu quelque outrage du feu Roi d'Angleterre, qui
 connoissoit seulement pas, lorsqu'il se mit à la tête de ses sujets
 , & qu'il le fit ensuite mourir par la main d'un Bourreau?

, pour confondre ce déclamateur, par ce qu'il vient de dire,
 uvera de la même sorte, qu'il faut que le Chapelain du Roi
 I, devenu Catholique, qu'il fait le premier auteur de l'abomina-
 nnie de la mort de ce Roi par les Catholiques, ensuite d'une
 ion signée par le Pape, ait dit nécessairement la vérité. Car il
 a-t-on, *qu'une passion de vengeance, qui pourroit porter un homme
 une trame si infernale, pour se satisfaire de quelque outrage
 t reçu.* Or quel outrage paroît-il que ce Chapelain ait reçu
 liques? Et pourquoi auroit-il voulu déshonorer la religion
 embrassée, & qu'on ne dit point qu'il ait quittée pour redevenir

Or on ne persuadera jamais à un homme sage, que cette
 la Consultation signée par le Pape, & le reste, ne soit une
 iabolique. Il n'est donc pas vrai qu'il n'y ait qu'un homme
 puisse être le premier auteur d'une imposture diabolique;
 e faiseur d'Entretiens assure, que ce Chapelain converti, a
 r auteur de celle-là.

s, par le témoignage de ceux d'entre les accusés, qui confessent

III. connoître leurs accusateurs, il est constant que l'un & l'autre de ces témoins
 CLAS. étoient Catholiques Romains. Ils ne changent point de Religion ; ils ne
 N°. VIII. deviennent point Apostats ; ils n'ont aucune raison d'être poussés d'un esprit
 de haine contre la Religion Catholique, & contre ceux qui la professent.
 C'est donc la seule horreur du fait qui les a frappés, & qui les a obligés
 à prévenir une si horrible effusion de sang.

Réponse. Il faut être bien possédé de l'esprit de mensonge, pour fonder la justification de ces deux faux témoins, sur un fait aussi notoirement faux qu'est celui qu'il avance ici, qu'ils sont encore Catholiques Romains ; & qu'ainsi, n'ayant point changé de Religion, & n'étant point devenus Apostats, ils n'ont eu aucune raison d'être poussés d'un esprit de haine contre la Religion Catholique, & contre ceux qui la professent. Il ne seroit donc pas étrange qu'ils eussent calomnié les Catholiques, s'ils ne l'étoient plus, & qu'ils fussent devenus Apostats. Or il est certain qu'ils sont présentement Calvinistes. Le Lord Chef de Justice, appelle Oates *Ministre*, dans le procès de M. Coleman. *Vous avez fait serment*, lui dit-il, & ÉTANT MINISTRE, vous savez ce que l'on doit à la sainteté du serment. Ils peuvent donc, selon cet Auteur, avoir avancé toutes les impostures y étant poussés par un esprit de haine contre la Religion Catholique, & contre ceux qui la professent.

De plus, notre Chapelain converti, auteur de l'imposture de la Consultation signée par le Pape, à ce que dit cet Ecrivain, revient encore ici ; car il ne dit point qu'il fût devenu Apostat. Il faut donc croire que ce qu'il lui attribue étoit vrai : ce qui seroit la dernière extravagance.

Mais voyons le fondement qu'il a de dire, *qu'il n'y a que la seule horreur du fait qui a frappé Oates, & qui l'a obligé de prévenir une si horrible effusion de sang.* Je n'ai besoin que des propres mensonges de ce scélérat, rapportés dans le procès de M. Coleman, pour lui ôter ce faux masque. Il dit, *qu'il avoit appris en Avril, selon l'ancien style, & en Mai, selon le nouveau, qu'il s'étoit fait une Consultation de Catholiques ; en vertu d'un Bref de Rome, envoyé par le Pere Général de la Société, & qu'il y fut déterminé, que Piking & Growes, tâcheroient de tuer le Roi en quelque manière que ce fut : que cette résolution fut communiquée à M. Coleman à Wild-bouse ; ce que, dit-il, j'entendis de mes propres oreilles. On l'a communiqua, ajoute-t-il, & l'on en fit mention dans plusieurs lettres ; (cela est fort croyable ; car ce sont-là des choses qu'on a accoutumé de mettre en plusieurs lettres) & même, lors, comme je crois, que j'étois allé quelques milles hors de Londres, M. Coleman m'envoya une lettre par un messager, en laquelle il desiroit que le Duc pût être engagé dans le dessein de tuer le Roi. Il disoit qu'on employeroit toutes sortes de*

moyens pour y faire consentir le Duc. Cette lettre étoit adressée à un nommé III.
Ireland : & je la lus.

C L A S.

Je montrerai plus bas , que rien n'est plus indigne de toute créance N°. VIII. que cette horrible calomnie. Mais jugeons-le par ce qu'il dit. Il fait que deux hommes ont entrepris de tuer le Roi , par une conspiration des Catholiques ; que leur récompense est arrêtée : on lui envoie une lettre pour un autre , où il est parlé de ce dessein abominable : il l'ouvre , il la lit , & il y trouve , qu'outre cela , on faisoit ce qu'on pouvoit , pour faire approuver ce parricide au Duc d'Yorck : & cet homme , qu'on veut faire croire *n'avoir agi que par l'horreur du sang , que les Catholiques vouloient répandre* , ne garde point cette lettre , ne va pas aussi-tôt la porter au Roi , pour l'avertir du dessein qu'on avoit contre sa vie , ayant de quoi en convaincre les complices par une preuve par écrit ! A-t-on pu après cela , écouter cet homme ? Car si les choses s'étoient passées comme il dit , auroit-on pu le regarder que comme un méchant , qui , par son propre aveu , auroit été assez traître à son Roi , pour ne lui pas découvrir la résolution qu'on avoit prise de le tuer , que non seulement il favoit certainement , mais dont il avoit entre les mains une preuve si convaincante ? Et si cela n'étoit pas ainsi , c'étoit donc un faux témoin , qui méritoit la potence. Mais reprenons notre Auteur.

9°. *Il me semble que des faux témoins , afin de n'être pas exposés au péril de se couper & de se contredire , ne se chargent pas d'un si grand nombre de faits. Il n'y avoit qu'à dire , en deux ou trois articles , telles gens ont conjuré contre l'Etat & contre la Religion , & cela se devoit exécuter de cette manière. Mais on voit qu'Oates propose jusqu'à quatre-vingt chefs d'accusation , & fait une histoire de plus de quinze ans , bien poursuivie & bien soutenue. Il faut avoir une imagination qui n'a guere de pareille , pour inventer un tel Roman , si bien poursuivi.*

Réponse. De faux témoins , qui ne déposent que contre des personnes d'ailleurs odieuses , & qu'on étoit bien aise de perdre , & qui étoient bien assurés d'être supportés par les Juges , faisoient très-bien de faire de grandes histoires , accompagnées de beaucoup de circonstances ; parce que c'est ordinairement ce qui les rend plus vraisemblables. Il est vrai qu'on se met au hasard de tomber dans des contradictions : & c'est aussi ce qui leur est arrivé , comme nous avons déjà vu , & que nous verrons encore plus bas ; mais ils s'attendoient bien qu'on n'auroient point d'égard aux contradictions où ils pourroient tomber , comme en effet on n'y en a point eu. Et enfin , pour montrer combien cette considération est peu capable de donner quelque créance à ces faux témoins , c'est qu'il faudroit aussi qu'elle en donnât au Minis-

III. tre, Auteur de l'histoire du Roi Charles I, par la conjuration des Catho-
CLAS. liques, sur une Consultation signée du Pape. Car on dira de même, que
N°. VIII. si c'étoit un faux témoin, il n'y a pas d'apparence qu'il se fût exposé à
 être convaincu de faux, en se chargeant d'un si grand détail, de dix-huit
 Jésuites qui sortent d'Angleterre, ayant à leur tête un grand Seigneur ;
 qui vont à Paris consulter la Sorbonne ; & de Paris à Rome, pour con-
 sultier le Pape, & de-là reviennent à Paris, pour montrer à la Sorbonne
 ce que le Pape leur avoit donné par écrit, pour confirmer les Catholiques
 d'Angleterre dans le dessein qu'ils avoient pris de faire mourir leur Roi,
 & le reste de ce Roman diabolique. Or il faudroit être fou, pour dire,
 que ce narré, étant accompagné de tant de circonstances si bien suivies,
 il n'est pas croyable qu'il soit faux. Il faut donc aussi n'être pas sage,
 pour croire, qu'une semblable raison doit faire prendre pour des véri-
 tés, d'aussi incroyables calomnies, que le sont celles d'Oates contre les
 Catholiques.

10°. Si Oates & Bedlow sont de faux témoins, ils sont de grands fous, de s'exposer à un aussi grand péril dans cette vie, pour se damner encore dans l'autre, en inventant des dépositions si horribles, contre des gens qui savent si bien se servir du couteau pour se défaire de leurs ennemis, comme il paroît par le meurtre de Godfroï.

Réponse. On sait bien que le meurtre de Godfroï a été imputé aux Catholiques ; & c'est peut-être pour cela qu'on l'a commis, afin de le leur pouvoir imputer. Mais je ne sache point qu'on ait eu aucune preuve certaine qu'ils en soient coupables, ni qu'aucun l'ait avoué. Car, pour des témoins semblables à Oates & à Bedlow, les Juges feront mourir qui il leur plaira sur leurs témoignages ; mais il paroît dans cette affaire, que tant d'innocents sont périés par cette voie, qu'à moins que les criminels n'avouent, avant que de mourir, le moins que puissent faire des gens sages est, de demeurer en suspens. Quoi qu'il en soit, c'est une impertinence d'alléguer ce fait comme ayant dû donner de la crainte à Oates, n'étant arrivé que depuis sa déposition, & par conséquent, étant impossible, qu'il ait pu le détourner de la faire ; puisqu'assurément, il n'étoit pas Prophète, pour deviner que cela arriveroit. Mais que dira-t-il encore de son Ministre Chapelain, qui a débité l'imposture horrible de la mort du feu Roi d'Angleterre par les Catholiques ? Car si la crainte que les Jésuites ne le fissent poignarder, non plus que celle de se damner, ne l'a pas empêché de commettre une si noire méchanceté, peut-on être plus ridicule que ce *faiseur d'Entretiens*, quand il nous apporte de telles raisons, pour prouver, qu'il n'est pas croyable qu'Oates & Bedlow, aient inventé des dépositions si horribles ? Mais j'avois oublié

une autre raison , qui est de même genre que les autres , c'est-à-dire aussi IIL
insensée. CLAS.

11°. Il dit page 147. *Qu'il n'y a pas d'apparence qu'Oates & Bedlow N°. VIII.
soient de faux témoins , parce qu'ils n'ont pas déposé contre les mêmes per-
sonnes , & que de faux témoins devoient un peu mieux s'entendre.*

Réponse. Quelle impertinence ! Ne devoient-ils pas , au contraire , agir ainsi , pour ne pas faire paroître que ce fût un complot ? N'est-ce pas ce qui les fit jurer , ou plutôt se parjurer , qu'ils ne s'étoient jamais connus avant que de s'être joints à Londres ? Et puis , en déposant des mêmes choses , il auroit fallu qu'ils eussent toujours été aux mêmes lieux : ce qui auroit donné plus de moyen de les convaincre de faux , comme on a fait Oates.

12°. *Enfin , me dit mon Gentilhomme Huguenot , qu'avons-nous à faire d'Oates & de Bedlow , pour prouver la vérité de cette conjuration ? Otons-les , si vous voulez , de dessus la scène , & ne jugeons de l'affaire que par les lettres de Coleman au Pere de la Chaise , & à quelques autres.*

Réponse. Il n'a encore dit que cela de raisonnable. Ce ne sont pas là des paroles en l'air. Il abandonne ses témoins , & il nous renvoie à des pièces ; savoir aux lettres de M. Coleman. C'est où nous l'attendions ; & il nous sera bien facile de lui faire recevoir sur cela la dernière confusion. Car , sans avoir besoin d'examiner ces lettres , ce que nous ferons néanmoins dans un autre chapitre , nous trouvons dans le procès même de M. Coleman , la démonstration de cette fausseté , qu'il ait été convaincu par ses lettres , d'avoir conspiré la mort du Roi de la Grande Bretagne , qui est le premier des chefs pour lesquels on l'a condamné , & qui est aussi ce que l'on entend par la conjuration , dont cet Auteur prétend qu'on trouve des preuves dans ces lettres. C'est à la fin de ce Procès que le Lord Chef de Justice lui parla ainsi , avant que sa sentence lui fût prononcée. *M. Coleman ! vous avez été jugé criminel de haute trahison , & en plusieurs manières. Vous avez été trouvé coupable d'avoir voulu détruire notre Religion , & d'établir le Papisme en sa place , contre nos loix fondamentales ; & , pour parvenir à ce but , d'avoir imploré l'aide & le secours des Puissances étrangères. On vous a encore jugé coupable , pour avoir approuvé & voulu aider le meurtre & l'empoisonnement du Roi , qui est la seule chose qu'il semble que vous niez. Vous avez tâché de paroître innocent : mais vous n'avez pu tromper ceux qui vous ont jugé criminel , pour avoir voulu renverser notre Religion , & établir en sa place le Papisme , par le secours des Puissances étrangères. On ne vous a pas convaincu par vos propres écritures , que vous avez voulu tuer le Roi ; mais deux témoins l'ont déposé.*

III. Il est donc clair que les Juges mêmes qui l'ont condamné, ne l'ont
 CLAS. jugé coupable par ses lettres, que d'avoir voulu rétablir la Religion Ca-
 N°.VIII. tholique en Angleterre, & d'avoir imploré pour cela l'aide & le secours
 des Puissances étrangères : (& c'est ce que nous éclaircirons en un autre
 endroit.) Mais que, pour ce qui est de la conspiration contre la vie du
 Roi de la Grand-Bretagne, & les massacres que l'on prétend qui de-
 voient l'accompagner, ils avouent qu'il n'avoit point été convaincu par
 ses propres écritures; mais qu'on l'en avoit jugé coupable sur la dépo-
 sition de deux témoins, Oates & Bedlow. C'est donc une manifeste im-
 posture, de nous renvoyer, comme fait cet Auteur, aux lettres de M.
 Coleman, écrites au Pere de la Chaise & à d'autres, pour y trouver
 des preuves de la vérité de la conjuration. Ses propres Juges n'y en ont
 point trouvé; & ainsi, c'est uniquement sur la bonne ou la mauvaise foi
 de ces deux témoins que l'on doit juger, si les Catholiques sont vrai-
 ment coupables d'avoir conspiré avec le Pape (car c'est ce que ces té-
 moins ont fait entendre) de faire mourir le Roi de la Grande Bretagne,
 ou si ce sont leurs ennemis qui leur ont imposé ce crime horrible. Or
 nous avons déjà fait voir, dans le chapitre précédent, par des faits
 certains & incontestables, que ces deux témoins ne sont que des scélé-
 rats, qui ne méritent aucune créance, & nous l'allons encore montrer
 dans le chapitre suivant, par le procès de M. Coleman, auquel cet Au-
 teur nous renvoie aussi.

C H A P I T R E X V I.

*Preuves convaincantes de la fausseté de la conjuration, par le Procès de
 M. Coleman.*

Nous venons de voir, par le discours du Lord Chef de Justice, qui est à la fin de ce procès de M. Coleman, qu'il a été condamné à mort pour deux chefs: l'un, d'avoir conspiré de faire mourir le Roi d'Angleterre, & de changer ensuite le Gouvernement, en commettant beaucoup de massacres: l'autre, d'avoir voulu ruiner la Religion Protestante; mais qu'il n'a été jugé coupable du premier crime, que sur la déposition de deux témoins, & que ses lettres n'ont fourni aucune preuve que pour le second, que ce même Lord explique en ces termes, dans la suite du même discours. *Vous vouliez établir votre Religion, par la dissolution du Parlement, & par un Edit de liberté de conscience. C'est tout ce qu'on a prouvé*

prouvé contre lui par ses lettres: & ce qu'ajoute le Lord le montre bien. IIL
Outre que cela n'auroit été que pour mieux tromper, & ne pas trouver CLAS
tant de résistance, on fait, par quelques-uns de vos confédérés, que vous aviez N°. VIII
résolu de faire un grand massacre. On n'en a donc rien su par lui-même,
 c'est-à-dire par ses lettres. Et ainsi, n'ayant été condamné pour la conjura-
 tion contre la vie du Roi d'Angleterre, que par les deux témoins Oates
 & Bedlow, on doit demeurer convaincu, que cette prétendue conjura-
 tion n'est qu'une pure calomnie, pour rendre les Catholiques odieux, si
 on peut montrer, par le procès même de M. Coleman, qui a été im-
 primé par autorité publique, que les témoins, de qui seuls on la fait,
 sont manifestement de faux témoins. Or c'est ce qui ne sera pas difficile.
 On ne peut lire ce procès qu'on n'en soit persuadé: mais en voici les
 principales preuves, que je suis assuré qui convaincront toutes les person-
 nes équitables.

I. *Preuve.* On voit par ce procès, que M. Coleman a été un Gentil-
 homme d'honneur, d'esprit & de jugement, bon Chrétien & bon Ca-
 tholique, & à qui on n'a jamais reproché, avant cette accusation, d'avoir
 fait une action indigne d'un honnête homme. Oates, au contraire, sans
 parler des faits que j'ai rapportés dans le chapitre 11, qui font voir que
 ce ne peut être qu'un misérable & un frippon, paroît tel par le procès
 même de M. Coleman. Car le fondement qu'il prend de ses fausses dé-
 positions est, qu'on ne lui a jamais donné une lettre à porter qu'il ne l'ait
 ouverte, & qu'il ne l'ait lue. On peut voir les pages 48. 53. 56. 72.
 N'est-ce pas-là le procédé d'un frippon? Et qu'on ne dise pas qu'il n'en
 usoit ainsi que par un bon zele, afin de découvrir s'il n'y avoit rien dans
 ces lettres contre la vie du Roi: car, d'une part, étant alors Catholi-
 que, d'où lui étoit pu venir ce soupçon, lorsqu'il ouvrit, à ce qu'il dit,
 la première lettre? Et, de l'autre, si c'étoit un zele pour le Roi, qui
 lui eût fait ouvrir les paquets qu'il suppose que lui donnoit M. Cole-
 man, pourquoi, comme j'ai déjà dit, n'auroit-il pas gardé & porté au
 Roi la lettre où il dit, que M. Coleman parloit ouvertement *du dessein*
de tuer le Roi, & du soin qu'il vouloit prendre d'y faire consentir le Duc
son frere?

Voilà les deux caractères de ces deux personnes. Le frippon jure que
 ce qu'il a dit contre l'honnête homme est vrai, & l'honnête homme jure,
 qu'il n'a jamais vu ce faux témoin, ni son compagnon Bedlow, & que
 tout ce qu'ils déposent contre lui est faux. Et il le jure dans tous les
 temps, avant que d'avoir été condamné, & après l'avoir été; lorsqu'il
 n'avoit plus aucune espérance de sauver sa vie. *Je suis, dit-il, un homme* Pag. 224.
mourant. Je jure en cette qualité, & sous l'espérance du salut, que la pre-

III. *miere fois que j'ai vu M. Oates ç'a été au Conseil , & que je n'ai jamais vu Bedlow qu'ici. Et sa sentence lui ayant été prononcée.*

N^o. VIII. *Monseigneur ! vous avez parlé en bon Chrétien , lorsque vous m'avez averti que la Confession est entièrement nécessaire à un homme mourant. Mais cette confession ne se doit point faire des crimes dont l'on n'est pas coupable , comme effectivement je suis innocent des crimes dont l'on m'accuse. Ecoutez , je vous prie , les paroles d'un homme mourant. Si je n'ai point dit à la Chambre des Communes tout ce que je savois de la conjuration , soit directement , ou indirectement ; si j'ai entrepris contre la vie du Roi ; si j'ai voulu détruire le Gouvernement , & établir le Papisme par la violence , que Dieu ne me pardonne jamais. J'ai bien souhaité que ma Religion fût tolérée , & même établie par des voies douces ; j'ai offensé Dieu en bien des manieres , de quoi je lui demande pardon en présence de toute la compagnie : mais j'assure que je ne suis point coupable des crimes pour lesquels on vient de me condamner à mort. Je reçois pourtant cette condamnation , comme une grace que Dieu me fait , pour la lui offrir de bon cœur , en sacrifice de mes péchés , desquels , étant lavés au sang de Notre Seigneur Jesus Christ & diminués par les indulgences du Pape , j'espère obtenir la rémission.*

Le Lord. Ch. Just. Il n'est pas possible que vous ne soyez point coupable.

Coleman. Il est vrai que je ne suis pas tout-à-fait innocent à l'égard de tous les Arrêts du Parlement , parce qu'ils défendent à tous d'être Catholiques Romains : mais je suis entièrement innocent des crimes dont l'on m'a accusé. L'un ou l'autre s'est parjuré ; ou le condamné , ou le témoin. Mais , à juger de la probité & de l'honnêteté de l'un , & de la fourberie & de la méchanceté de l'autre , par les pieces mêmes du procès , peut-on ne pas croire que c'est plutôt le témoin que le condamné ?

II. *Preuve.* En lisant toute la suite des dépositions d'Oates contre M. Coleman , depuis la page 47. jusqu'à la 77 , on voit clairement , que si elles étoient vraies , il faudroit nécessairement qu'Oates eût connu très-particulièrement M. Coleman , & que M. Coleman se fiât à lui de ses plus importantes affaires , comme à son confident & à son ami. Cependant M. Coleman lui ayant laissé tout dire , & le Procureur Général ayant dit à M. Coleman , qu'il lui pouvoit faire quelques demandes , il parla ainsi.

Page 77.

Le Prisonnier. Je suis extrêmement joyeux de ce que Sir Thomas Dolman est à la Cour. Car je crois qu'il étoit présent lorsqu'on m'examina au Conseil. Cet homme , qui dépose maintenant contre moi , dit alors au Roi , qu'il ne m'avoit jamais vu auparavant , quoiqu'il dise à présent , qu'il me connoissoit très-bien , & avoit quelque liaison avec moi. M. Oates parla de

moi en cette manière , lorsque j'eus ordre d'aller à Newgate : je ne l'avois jamais plus vu , que si je n'eusse fait que de naître.

III.
CLAS.
N°. VIII

M. Oates. *Monseigneur ! quand M. Coleman fut interrogé par le Conseil , il dit que j'avois dit , que je ne l'avois jamais vu auparavant. Je dis bien que je ne voudrois pas jurer que l'eusse vu auparavant , parce que les yeux me faisoient mal à la chandelle , & que la chandelle altere d'elle-même la vue. Mais quand je l'ai oui parler , j'aurois bien juré que c'étoit lui : mais ce n'étoit pas de quoi il étoit question.*

Le Lord Chef de Justice , à qui l'embarras où se trouvoit Oates ne plaisoit pas , tâcha de l'en tirer , en lui faisant une autre question en ces termes. *Il ne s'agit point ici de la bonne vue ; mais pourquoi vous n'avez pas auparavant accusé M. Coleman de cela ?* (Et c'est de quoi nous parlerons dans la preuve suivante.)

Mais M. Coleman ayant laissé passer ces détours , reprit sa demande en ces termes.

Le Prisonnier. *Je vous prie , Monseigneur , de demander à M. Oates , s'il n'étoit pas aussi près de moi que de ce Gentilhomme , parce qu'il dit qu'il avoit mal aux yeux ?*

M. Oates. *La chandelle étoit placée en un lieu désavantageux à ma vue , & M. Coleman étoit dans un lieu obscur.*

Le prisonnier. *Il dit qu'il m'a vu plusieurs fois , tantôt en un lieu , tantôt en un autre , & en trois ou quatre lieux sur le sujet dont il est ici question.*

M. Oates. *M. Coleman changeoit souvent de perruque : la perruque déguise fort un homme : mais toutes les fois que je l'ai oui parler , j'ai connu que c'étoit lui.*

Vit-on jamais un homme plus embarrassé & plus manifestement convaincu de fausseté ? Il est contraint d'avouer qu'il a dit , lorsque M. Coleman fut examiné au Conseil en sa présence , *qu'il n'auroit pas voulu jurer qu'il l'eût vu auparavant* , mais qu'il le reconnut à la voix : & quand on le pousse sur cela , & sur ce qu'il n'étoit pas possible qu'il ne le connût au visage , s'il l'avoit vu autant de fois qu'il a dit dans ses dépositions , il ne fait plus où il en est , ni comment s'échapper. Il dit que c'est que les yeux lui faisoient mal à la chandelle : que la chandelle altere d'elle-même la vue : *qu'elle étoit placée dans un lieu désavantageux à sa vue ; que M. Coleman étoit dans un lieu obscur.* Et comme il sent bien que tout cela étoit ridicule , son dernier refuge est , de dire ; que M. Coleman changeoit souvent de perruque , & que la perruque déguise fort un homme : ce qui est la dernière impertinence. Car il paroît , par tout le procès , que M. Coleman vivoit dans le grand monde , & il n'est point accusé

III. de s'être jamais travesti, ni déguisé. S'il changeoit donc de perruque, ce
 CLAS. ne pouvoit être que pour en prendre de neuves. Or il est ridicule de
 N°. VIII. dire, qu'une perruque neuve déguise tellement un homme, qu'il puisse
 n'être pas connu d'une personne qui l'auroit vu aussi souvent qu'il faudroit qu'Oates eût vu M. Coleman, si ses dépositions étoient véritables.

Aussi le Lord Chef de Justice, qui favorisoit Oates en tout ce qu'il pouvoit n'eut garde de s'arrêter à cela : mais il lui fit une autre demande, pour lui donner occasion de parler d'autre chose, & le tirer ainsi de ce mauvais pas. Il lui dit : *L'avez-vous oui parler ? Que disoit-il ? Combien de fois l'avez-vous vu ?* Et Oates ne manque pas de prendre cette occasion aux cheveux : mais il étoit tellement hors de lui, qu'au lieu de répondre à l'interrogation que le Lord lui avoit faite, il s'amuse à raconter un discours entre M. le Chancelier & M. Coleman ; ce que tout le monde verra être un *Franc Coq à l'âne*, en conférant la demande à la réponse. Les voilà toutes deux.

Le Lord Ch. Just. *L'avez-vous oui parler ? Que disoit-il ? Combien de fois l'avez-vous vu ?*

M. Oates. *Lorsque Monseigneur le Chancelier demanda à M. Coleman, quand il avoit été la dernière fois en France, il lui demanda en même temps s'il n'avoit point vu le Pere de la Chaise ? Il répondit, qu'il l'avoit une fois visité par hasard. M. le Chancelier lui demanda s'il avoit eu un passeport ; il répondit que non. Alors M. le Chancelier lui dit, que c'étoit une grande faute de sortir hors du Royaume sans passeport. Il lui demanda de plus, s'il avoit à Saint Omer un parent qui s'appelle Playfort. Il répondit qu'il en avoit un âgé de dix ans, lequel en vérité en a bien seize. Je souhaitois qu'on lui fît ces demandes. Alors le Roi me commanda de sortir.*

Jamais un témoin fut-il mieux convaincu d'être faux témoin ? On lui demande combien de fois il a vu M. Coleman ? Ce n'est pas-là un accessoire : c'est un capital qui va à tout décider. Car s'il ne l'a vu très-souvent, ses dépositions sont fausses : & s'il l'a vu plusieurs fois, il est hors de toute apparence qu'il ne l'eût pas connu au visage lorsqu'il le vit au Conseil. Or il avoit avoué qu'il avoit dit au Conseil, *qu'il n'auroit pas juré que ce fût lui* ; c'est-à-dire, qu'il ne l'avoit pas connu. De peur donc de se couper, on a beau lui demander combien de fois il a vu M. Coleman, il n'ose le dire, & répond à toute autre chose qu'à ce qu'on lui demande.

Et ce n'est point pour une seule fois qu'il ne veut point répondre à cela. Le Lord lui demande de nouveau en la page 88. en ces termes.

Le Lord Chef Just. *Vous a-t-on demandé si vous connoissiez M. Coleman ? Répondez en peu de paroles.*

M. Oates. *Je ne m'en souviens point.*

III.

Le Lord Chef Just. *L'aviez-vous effectivement vu, & combien de fois ?* Et comme il différoit de répondre, le Prisonnier dit. *Il a dit N°. VIII. qu'il ne m'avoit jamais vu.* Ce qui obligea le Lord de répéter la même demande.

Le Lord Chef Just. *Je vous ai demandé si vous aviez vu M. Coleman, & combien de fois. Ne m'ayant rien répondu, il semble que vous doutiez si vous l'avez vu à cause de la mauvaise situation de la lumière ; ou à cause de la foiblesse de votre vue.*

On voit assez que le Lord lui fournissoit lui-même une défaite pour s'échapper : mais la peur qu'il avoit de se mettre la corde au cou, le réduit encore au silence sur cette question importante, & qui lui coupoit la gorge, qu'on lui avoit déjà faite quatre fois : *combien de fois il avoit vu M. Coleman ?* Que répondra-t-il donc ? Toute autre chose, à son ordinaire.

M. Oates. *Le Roi sait quelle réponse je fis à M. Coleman.* Quelle impudence ! Est-ce-là ce qu'on lui demandoit ? On le presse pour la quatrième fois de dire : *combien de fois il a vu M. Coleman ?* Mais il se gardera bien de le dire. Il voit trop les conséquences qu'on en tireroit contre lui, quoiqu'il pût répondre : il aime donc mieux se rendre ridicule par cette réponse impertinente. *Le Roi sait quelle réponse je fis à M. Coleman ;* & ajouter, pour détourner encore davantage le discours, *il admire qu'ayant dit au Conseil qu'il ne m'avoit point connu, j'aie donné connoissance de tant d'intrigues.*

Il faut n'avoir qu'un peu de bon sens pour être convaincu, qu'un témoin qui fuit de la sorte, & qui s'obstine à ne point répondre à une demande importante, qui lui est faite quatre fois par le Juge, est un faux témoin, & qu'un Juge qui en demeure là, & qui ne le contraint pas de répondre précisément, est un Juge qui contrefait quelquefois l'homme de bien, mais qui n'a pour but, dans le fond, que de sauver le faux témoin, & faire périr l'accusé, à quelque prix que ce soit. C'est ce que les preuves suivantes feront voir encore davantage.

Troisième Preuve. Nous avons déjà vu que M. Coleman ayant eu permission de faire quelque demande à Oates, témoigna de la joie de ce que le Sieur Thomas Dolman étoit au lieu où on lui faisoit son procès ; parce qu'on pourroit savoir de lui, si Oates n'avoit pas dit alors au Roi qu'il ne l'avoit jamais vu auparavant ; & nous avons vu aussi, dans la preuve précédente, qu'Oates confirma assez, par ses fuites & par ses déguisements, que cela étoit véritable. Mais en voici une nouvelle preuve, par le témoignage de ce M. Thomas Dolman. Car M. Coleman ayant

III. dit encore une fois (page 90.) *J'en appelle au Sieur Thomas Dolman,*
 CLAS. *qui est ici, & étoit alors au Conseil.* Le Lord interrogea le Sieur Tho-
 N°. VIII. mas en ces termes.

Le Lord Chef Just. Sir Thomas ! M. Oates, dit-il, *qu'après avoir oui M. Coleman parler, il ne le connut pas bien ? M. Coleman fut-il interrogé avant que M. Oates parlât ?*

Sir Thomas Dolman. *Oui.*

Le Lord Chef Just. M. Oates ! *vous aviez vu M. Coleman à la Savoye & à Wild-bouffe.* Sir Thomas, dit-il, *qu'il ne l'avoit point connu, ou qu'il l'avoit vu là ?*

Sir Thomas Dolman. *Il dit qu'il ne l'avoit point connu.*

Voilà qui est net. Peut-on rien desirer de plus clair ? Mais les Juges qui favorisoient Oates en étant frappés comme d'un coup de foudre, tâcherent d'embrouiller ce M. Thomas Dolman qui le condamnoit : c'est pourquoi ils lui parlent encore pour le faire varier ; mais ils n'en peuvent tirer autre chose, que la confirmation de ce qu'il avoit dit.

Le Lord Chef Just. *S'il le connoissoit ou non, ce n'est pas de quoi il s'agit ; mais seulement s'il répondit qu'il le connoissoit, ou ne le connoissoit pas ?*

Le Just. Dolben. *Dit-il n'avoir pas bien connu M. Coleman, ou qu'il n'avoit pas bien connu cet homme ?*

Sir Thomas Dolman. *Il dit autant que je me puis souvenir, qu'il n'avoit point eu de connoissance avec cet homme.*

Que reste-t-il que de faire pendre Oates, après sur-tout qu'il s'étoit condamné lui-même par tant de déguisements & de fuites au regard du même fait, qui ne pouvoit être vrai, que toutes ses dépositions ne fussent fausses ?

Mais le Lord chef de justice tourna promptement à une autre chose, & laissant là son Oates, qui se trouvoit confondu en toutes manieres, il engagea un certain Robert Southwell à dire une fausseté, qui nous fournira une quatrième preuve non moins convainquante que les autres (a).

Quatrième Preuve. La collusion du Juge avec le témoin est si visible qu'elle saute aux yeux ; & c'est une des plus fortes preuves du dessein qu'on avoit pris de perdre M. Coleman à quelque prix que ce fût. Le Lord voulant détourner la demande qu'on avoit faite à Oates, *s'il n'avoit point*

(a) Voyez la seconde Addition à cette Apologie où M. Arnauld retracte ce qu'il dit ici contre M. Southwell.

sonnu M. Coleman, lui en fait une autre, à laquelle il est important de bien considérer ce qu'il répond. page 78.

Le Lord Chef Just. *Il ne s'agit point ici de la bonne vue: mais pourquoi vous n'avez pas auparavant accusé M. Coleman de cela.*

M. Oates. *Je n'avois pas dessein de déposer plus contre M. Coleman, que ne requéroit l'inquisition: car le Prisonnier peut nier ce qui est vrai, & changer les circonstances de la personne, du lieu, & du temps. Je n'étois pas obligé de donner plus contre M. Coleman qu'une instruction générale. M. Coleman nie qu'il ait eu correspondance avec M. la Chaise: je dis alors qu'il lui avoit donné connoissance de plusieurs Transactions. Je vous assure, Monseigneur, que j'étois si fatigué d'avoir été debout deux nuits à l'information des Prisonniers, que je ne pouvois me tenir sur mes jambes.*

Qu'on remarque bien qu'il dit positivement qu'il n'avoit donné au Conseil qu'une instruction générale contre M. Coleman.

Le Lord Chef Just. *Quelle instruction donnâtes-vous alors au Conseil contre M. Coleman?*

M. Oates. *L'instruction que je donnai alors (autant que je me puis souvenir, je ne m'en veux pas entièrement rapporter à ma mémoire) fut d'avoir écrit de nouvelles lettres, dans lesquelles j'excusai quelques réflexions perfides, & les appellai basses & puériles. Le Roi & le Conseil en furent sensiblement touchés. J'étois si las d'avoir été tout l'après midi dans le Conseil, & d'avoir veillé quelques nuits, que le Roi voulut me laisser aller reposer, si l'on m'eût interrogé davantage, j'aurois donné des instructions plus amples.*

Que l'on remarque encore, qu'il déclare expressément que tout ce qu'il avoit dit de M. Coleman en particulier, est, qu'il avoit écrit de nouvelles lettres, dans lesquelles, dit-il, j'excusai quelques expressions perfides en les appellant basses & puériles.

Le Lord Chef Just. *Vous accusez Monsieur Coleman d'avoir donné un guinée pour faire bâter le Messager qui alloit à Windsor, &c. Quand vous fûtes examiné dans le Conseil, vous donnâtes des instructions sur l'entreprise qu'on avoit faite de tuer le Roi à Windsor, & de lever vingt mille livres & autres choses; pourquoi n'accusâtes-vous point M. Coleman d'avoir donné ce guinée, ni d'avoir dit qu'il avoit trouvé un moyen de faire transporter vingt mille livres en Irlande, pour le sujet de la rebellion? Il fut du nombre de ceux qui résolurent & approuverent le massacre du Roi, & il dit que dix mille livres ne suffisoient pas pour faire empoisonner le Roi. Quand vous donnâtes vos instructions au Conseil, sur le dessein qu'on avoit eu de tuer le Roi à Windsor, & que vous dîtes qu'on avoit*

III.
CLAS.
N°. VIII.

III. voulu présenter dix mille livres au Docteur Wakeman, pour lui persuader
 CLAS. d'empoisonner le Roi, pourquoi n'avertites - vous point que M. Coleman
 N°.VIII. avoit donné ce guinée, & qu'il avoit dit que dix mille livres étoient
 trop peu ?

M. Oates. *La lassitude que je sentoie, ne me permit pas de me souvenir de tout : & elle étoit telle qu'un du Conseil s'en appercevant, dit, que M. Oates pourroit encore déposer quand on interrogeroit M. Coleman ; & m'ordonna de me retirer.*

Voilà qui est encore plus clair & plus positif. Car étant interrogé en particulier de la raison qu'il a eue de ne point parler au Conseil, ni du guinée donné par M. Coleman au Messager qui alloit à Windsor, prescrire ceux qui vouloient tuer le Roi, ni des cinq mille livres qu'il avoit ajoutées au dix mille pour le prix de celui qui le devoit empoisonner ; il dit formellement qu'il n'en a point parlé, parce que sa lassitude ne lui permit pas de se souvenir de tout. Et cependant un certain Robert Southwell (a), que le Lord s'avise d'interroger, quoiqu'il ne fût point du procès, pour donner le temps à Oates de respirer après la confusion qu'il avoit reçue, comme j'ai déjà dit, a la hardiesse de soutenir qu'Oates avoit dit, ce qu'Oates lui-même étoit convenu en tant de manières, & en général & en particulier, qu'il n'avoit point dit. Voici les propres termes, page 91.

Le Lord Chef Just. Sir Robert Southwell ! *vous étiez au Conseil, lorsqu'on interrogea M. Oates, en quelle maniere accusa - t - il M. Coleman ?*

Sir Robert Southwell. *La question a tant de particularités que je n'y puis satisfaire en peu de paroles. Mais M. Oates déclara alors des choses d'importance qu'il omet ici : car il déposa contre Sir George Wakeman, que cinq mille livres furent ajoutées aux dix mille, & que M. Coleman en paya cinq mille à Sir George.*

Le Lord Chef Justic. *Cela fait encore plus contre lui. La Cour a demandé à M. Oates, pourquoi il a ici accusé M. Coleman d'avoir voulu empoisonner & tuer le Roi, & qu'il n'en a point parlé dans le Conseil. Mais Sir Robert Southwell rapporte qu'il vous y accusa d'avoir ajouté cinq mille livres aux dix mille pour faire empoisonner le Roi.*

Le Prisonnier. *Sa déposition contre moi renfermoit si peu de choses, que le Conseil ne le crut point. Le premier avis fut de m'envoyer à Newgate : mais Sir Robert Southwell eut ordre de dire au Messager de ne point*

(a) [M. Arnould ignoroit en écrivant ceci, que M. Southwell fût Secrétaire d'Etat. Voyez la seconde Addition à cette Apologie.]

*exécuter cet ordre. Je demande humblement si l'on peut raisonnable- III.
concevoir, que le Conseil eût diminué la punition, posé que M. Oa- C L A S.
eur eût donné sujet de crainte? N°. VIII.*

*r Robert Southwell. M. Oates donna au Conseil une instruction si
générale qu'il n'y avoit rien à quoi l'on pût certainement s'arrêter.*

*Comment cela s'accorde-t-il avec ce qu'il avoit dit auparavant, qu'Oa-
voit accusé M. Coleman d'avoir ajouté de son argent cinq mille
livres pour la récompense de celui qui devoit empoisonner le Roi? Etoit-
une instruction si générale, qu'il n'y eût rien à quoi on pût s'ar-
rêter? En pouvoit-on faire une plus particulière & d'un fait plus atro-*

*Qui ne voit donc que ce Sir Robert, ne pouvant répondre à
l'accusation qu'avoit apportée M. Coleman contre ce qu'il avoit dit de cette
instruction d'Oates dans le Conseil, il se dédit le plus honnêtement
qu'il peut, de ce qu'il avoit avancé contre la vérité, ou malignement
rés-témérairement? Et en effet, la suite de l'affaire, que le Sieur
Robert conte lui-même en peu de mots, fait voir, qu'il ne peut être
qu'Oates eût accusé M. Coleman dans le Conseil d'avoir donné
cinq mille livres pour empoisonner le Roi, comme l'avoit dit le
Sir Robert, & comme le Lord en avoit pris grand avantage contre
Coleman: mais qu'il s'en faut tenir à ce qu'Oates lui-même avoit
dit; qu'il n'avoit point parlé de cela, & qu'il n'avoit donné qu'une
instruction générale: car voici comme tout se passa au rapport du Sieur
Robert, page 93.*

*On avoit, le Dimanche au soir, donné prise de corps contre M. Coleman,
ordonné que ses Papiers fussent saisis. Ses Papiers furent trouvés & saisis,
on ne put, de toute la nuit, trouver M. Coleman. Ayant appris qu'il y
avoit prise de corps contre lui, il vint lui-même le Lundi matin au logis de
Joseph Williamson. Comme il y avoit une grande quantité de Pri-
vies à examiner, il ne fut oui qu'après midi, & il traita l'accusation
d'innocence & de fausseté, se disant lui-même innocent. Il fit un si beau
discours en sa faveur, que les Seigneurs du Conseil, bien qu'ils eussent
ordonné de le conduire à Newgate (c'est-à-dire en prison) crurent
que c'étoit assez de le confier à la garde d'un Messager (c'est-à-dire d'un
Garde). Le Messager me pria de lui faire obtenir un ordre particulier,
annullât le premier, par lequel il devoit être mené à Newgate: il
le fit. Le Roi alla le Mardi matin à Newmarket, & ordonna une as-
semblée particulière pour examiner les Papiers qu'on avoit apportés de
M. Coleman & de chez d'autres. Ses Papiers furent trouvés dans
une boîte de sapin: la lecture en épouvanta tellement les Seigneurs du
Conseil, qu'ils commandèrent alors de le conduire à Newgate.*

Écrits contre les Protestants Tome XIV.

E e e

III. Il est clair par-là, que ce qu'on trouva dans ces Papiers, où il parloit
CLAS. fort librement contre plusieurs entreprises du Parlement, mais où il n'y a
Nº.VIII. rien certainement qui marque aucune conjuration contre la vie du Roi, fut jugé plus criminel, que tout ce qu'Oates avoit jusques alors déposé contre lui; puisque ce qu'avoit dit Oates, avant la lecture des Papiers, avoit été trouvé si léger, qu'on s'étoit contenté de le mettre sous la garde d'un Huissier, & que ce ne fut qu'après la lecture des Papiers qu'il fut mis en prison. Or le prétendu don de cinq mille livres pour empoisonner le Roi, étoit quelque chose d'infiniment plus noir que tout ce qui étoit dans ces Papiers. Il est donc indubitable, qu'Oates n'avoit point dit cela contre M. Coleman avant la lecture des Papiers, & que, par conséquent, il ne l'avoit point dit lorsqu'il fut examiné au Conseil.

Que s'il l'a dit depuis l'emprisonnement de M. Coleman, ce n'est point de quoi il s'agissoit : car on lui avoit demandé, & à lui & à Robert Southwell, pourquoi il ne l'avoit point dit au Conseil, lorsque M. Coleman y fut examiné avant que d'être mis en prison; parce que, ne l'ayant point fait alors, c'étoit une grande marque, que c'est qu'il n'avoit pas encore bien concerté cette horrible calomnie; & ainsi le Lord brouille tout cela pour favoriser le faux témoin, & accabler l'accusé, lorsqu'il dit, page 96.

Le Lord Chef de Justice. *Il paroît clairement par ce témoignage, qu'il vous accusa d'avoir vous-même payé cinq mille livres des quinze cents qui étoient destinées pour faire empoisonner le Roi, & que cela étoit communément cru parmi les vôtres, quoiqu'il ne les ait pas vu payer. Il ne vous accuse pas à présent d'une autre manière qu'alors. Les dépositions donc qu'il a faites ici, ne sont pas nouvelles.*

Rien n'est moins sincère que tout cela. Quoi qu'ait pu dire Robert Southwell, il ne sauroit être vrai qu'Oates ait fait cette accusation à M. Coleman lorsqu'il fut examiné au Conseil. Je l'ai prouvé démonstrativement, & par la propre confession d'Oates, & par la suite de tout ce qui s'est passé. Or c'est uniquement de quoi il s'agissoit, & non point de ce qu'Oates avoit pu dire depuis la prison de M. Coleman. Il est donc faux de dire, que ces horribles dépositions d'Oates contre M. Coleman, ne fussent pas nouvelles à l'égard de celles qu'il avoit faites contre lui, lorsqu'il fut examiné au Conseil.

Cinquième Preuve. Oates avoit accusé M. Coleman d'avoir donné une piece d'or à un Messager, qui alloit à Windsor pour hâter les conjurés de tuer le Roi; & il avoit dit que cela étoit arrivé au mois d'Août. Et le prisonnier lui demande, quel jour du mois d'Août? Il répond.

Je crois que c'étoit le 21 Août. A quoi Monsieur Coleman replique en III. ces termes.

CLAS.

Le Prisonnier. *A ce 21 d'Août qu'il conjecture, je puis prouver que N°. VIII. j'étois en Warwickshire à quatre mille d'ici.*

Mais le Lord qui ne pensoit qu'à sauver son faux témoin, lui parle ainsi.

Le Lord Chef de Justice. *Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez : mais M. Oates dépose, que, dans le mois d'Août selon le vieux style, vous étiez à Wild-bouse (qui est un lieu de Londres.) C'est une chose rude de se voir pressé de dire précisément le jour du mois, mais il dit positivement que c'étoit au mois d'Août. Mais après quelque discours que fit M. Coleman pour l'explication de ses lettres, qui ne plaisoit pas au Lord, parce qu'il y étoit parlé du Roi d'Angleterre & du Duc d'Yorck, il lui dit. Si vous avez à dire quelque chose pour votre défense, prenez des témoins, vous serez écouté.*

Le Prisonnier. *Je puis prouver que j'étois à Warwickshire.*

Le Lord Chef de Justice. *Boatman témoin, où étoit M. Coleman à ce dernier mois d'Août ?*

Boatman. *En Warwickshire.*

Le Lord Chef de Justice. *Combien de temps ?*

Boatman. *Tout le mois d'Août, autant que je m'en puis souvenir.*

PAG. 227.

Et sur la fin du procès, M. Coleman étant déjà condamné, mais étant encore reçu, selon le style d'Angleterre, à parler pour sa défense, (comme le Lord le témoigne en ces termes : demandez - lui ce qu'il peut dire pour sa défense) il dit ce qui suit. *Mes papiers & mon livre de compte, où je marquois journellement ma dépense, ont été saisis & scellés par l'ordre du Roi : si j'avois ce livre, je ferois évidemment voir que je fus à la campagne jusques au dernier d'Août ; & si je ne le fais point, je n'espère aucune grace. On ne se peut pas imaginer que ce livre ait été fait tout exprès pour couvrir un jour les actions de traître, puisque je ne pouvois pas deviner ce que diroit M. Oates. S'il y avoit eu quelque justice dans toute cette procédure, n'auroit-on pas examiné une preuve aussi convainquante que celle-là, sur-tout s'étant passé quatre jours depuis ce jour-là, qui étoit le 29 de Novembre jusques à son exécution, qui ne fut que le 3 de Décembre. Ils pouvoient ne le pas juger nécessaire à son égard, parce que, quelque innocent qu'il pût être de la conjuration, ils le trouvoient assez coupable pour avoir voulu établir la Religion Catholique, par la dissolution du Parlement, & par un Edit de liberté de conscience. Mais s'ils n'avoient appréhendé de découvrir la mauvaise foi de ces faux témoins, auroient-ils manqué de faire une enquête aussi*

III. facile que celle-là, ayant en leur puissance les papiers, où on les assure qu'ils trouveroient de quoi convaincre leur Oates de faux témoignage ?

CLAS.
N°. VIII.

VI. Preuve. Plus les crimes sont grands plus on est obligé de ne le pas croire, jusqu'à ce qu'ils soient bien prouvés. Et quand ils ne le sont que par des témoins, il faut que l'on ne puisse alléguer contre eux de justes reproches, & qu'il n'y ait point de contradictions dans leurs dépositions, pour y avoir égard jusqu'à condamner à mort, comme coupables de crimes noirs & atroces, ceux qui, d'ailleurs, n'auroient donné aucun sujet de croire qu'ils fussent capables de si abominables dessein. Et cela seul oblige toutes les personnes équitables, de ne rien croire d'une aussi horrible chose, & aussi mal prouvée qu'est cette prétendue conjuration d'Angleterre, qui n'est principalement appuyée que sur le témoignage d'un scélérat, qu'on dit être le *premier qui l'a découverte, & le seul qui en a marqué toutes les particularités*, lorsqu'il se trouve convaincu de tant de contradictions.

Mais les crimes qu'on peut le moins croire sont ceux, qui, outre leur énormité, ont quelque chose de tellement contraire au bon sens & à la raison, qu'il faudroit être fou & insensé pour en avoir la pensée. Or c'est ce qui se rencontre en deux choses, dont ce frippon d'Oates a accusé M. Coleman.

Page 55.

La première est, que lui, Oates, étant hors de Londres, M. Coleman lui avoit envoyé une lettre par un Messager, pour faire tenir au P. Ireland : qu'il la lut & qu'il y trouva ; *qu'outre des complimens & des recommandations, il n'y étoit parlé de rien autre chose que des moyens qui pouvoient être employés pour faire consentir le Duc au massacre du Roi. C'étoient, dit-il, les propres termes de la lettre, autant que je m'en puis souvenir.* Rien peut-il être moins croyable ? On ne sauroit lire les lettres de M. Coleman, qui sont imprimées avec le procès, qu'on ne reconnoisse qu'il avoit beaucoup d'esprit, & une extrême passion pour le Duc : ce qui a été la principale cause de sa mort. Or que peut-on s'imaginer de plus contraire à l'une & à l'autre de ces deux qualités, que ce que ce frippon lui attribue ? Pourquoi envoyer à Oates une lettre qui n'auroit pas été pour lui, & qui auroit contenu des secrets si importants ? Il faudroit avoir moins de raison qu'une bête, pour user de si peu de précaution, dans une affaire où il y alloit d'être écartelé. Mais M. Coleman étant, d'une part, très-sage, & ayant, de l'autre, tant d'affection pour le Duc, rien n'est plus éloigné de toute vraisemblance, que ces moyens qu'on lui fait employer pour faire consentir le Duc au massacre du Roi. Car si on en croit ce misérable, M. Coleman avoit

déjà trouvé bon, sans que le Duc en fût rien, que Picquering & Grows III.
le tuassent, & que quatre Irlandois se dévouassent à ce meurtre. Si donc CLAS. C
là chose étoit toute résolue, qu'auroit-on gagné d'y envelopper le Duc? N^o. VIII.
M. Coleman l'aimant autant qu'il faisoit, auroit sans doute jugé, au
contraire, qu'il lui étoit plus avantageux, que si le Roi avoit à périr,
ce fût sans sa participation, afin qu'il n'eût ni le blâme devant les hom-
mes, ni la conscience chargée devant Dieu, d'être monté sur le Trône
par un aussi horrible crime qu'auroit été le massacre de son Roi & de
son frere, avec lequel il avoit toujours été si uni. Il faut donc recon-
noître, que cela a pu entrer dans l'imagination d'un sacre aussi méchant
qu'Oates; mais qu'un Gentilhomme, aussi sage que M. Coleman, n'a
point été capable d'une si folle & si détestable pensée.

VII. *Preuve.* Une chose non moins insensée que cellelà est, la prin-
cipale des dépositions d'Oates : qu'il avoit vu beaucoup de commissions
du Général des Jésuites, par lesquelles (en vertu d'un Bref du Pape) il
créoit de nouveaux Officiers de la Couronne & de nouveaux Evêques :
que M. Coleman étoit fait Secrétaire d'Etat : le Lord Arundel, Chance-
lier : le Lord Bellasis Général des Armées : le Provincial des Jésuites,
Archevêque de Cantorberi. Mais voici ce qu'il dit en particulier de celle
de M. Coleman, page 68.

M. Oates. *Au dernier mois de Mai suivant le nouveau style, & en Avril
selon l'ancien, il eut plusieurs Commissions qu'il appella Patentes. Parmi ces
commissions j'en vis une, qui, en vertu d'un Bref du Pape, lui donnoit
l'investiture de cette charge.*

Il falloit que cet homme eût l'esprit troublé ! Car que veut dire l'in-
vestiture de cette charge, n'ayant point parlé auparavant d'aucune charge ?
Mais le Lord, à son ordinaire, vient à son secours, & lui donne moyen
de sortir de cet égarement.

Le Lord Ch. Just. *Quel étoit le sujet de la Commission ?* Pag. 69.

M. Oates. *C'étoit pour le faire Secrétaire d'Etat : j'ai vu la Commission
& lui ai oui dire à lui-même.*

Just. Wild. *N'y avoit-il point encore d'autres commissions en la chambre
de M. Langborns ?*

M. Oates. *Beaucoup d'autres, du nombre desquelles je ne me souviens
pas. Il y en avoit pour Monseigneur Arundel d'Wardour, le Seigneur Po-
wis, & plusieurs autres personnes. Mais elles ne regardoient point M.
Coleman.*

Il n'y a point de folie qu'on ne puisse croire, si on peut croire celle-ci
sur la parole d'un seul frippon. Car Oates est le seul qui dit avoir vu ces
prétendues Commissions. La vertu & la sagesse du Pape qui est présen-

III. tement assis sur la chaire de S. Pierre, sont si universellement reconnues;
CLAS. que cet Auteur même, pour faire paroître sa sincérité, n'a pu s'empê-
N°. VIII. cher de faire dire à l'un de ses personnages. *Pour moi, je crois que c'est le plus bonnête homme qui soit dans l'Eglise. Il y a long-temps que le S. Siege n'a été occupé par une personne d'aussi grande probité : il est d'un caractère tout-à-fait Apostolique.* Et à l'autre. *J'ai vu des Huguenots qui avoient de l'estime pour lui, & qui le croyoient capable de travailler à une bonne réformation, s'il étoit aidé & suivi.*

Fig. 84.

Etant donc si homme de bien & si sage, par le consentement de tout le monde, il faudroit avoir perdu le sens, pour le juger capable d'une action aussi folle, que seroit celle d'avoir donné Commission, par un Bref, au Général des Jésuites, d'expédier des *Patentes signées, Jean Paulus Oliva*, pour conférer les principales charges du Royaume d'Angleterre. Mais il faudroit, d'autre part, que les gens à qui on dit que ces prétendues Commissions étoient adressées, eussent été plus simples que des enfants, pour avoir reçu ces Patentes de *Jean Paulus Oliva*, comme des présents bien considérables, dont ils étoient bien obligés à Sa Sainteté, & à la Révérendissime Paternité du Général des Jésuites. On n'a pas besoin de faire sentir combien ces mensonges sont extravagants; & il faut que Dieu ait frappé d'un étrange étourdissement, non seulement ceux qui les ont inventés, mais ceux qui ont eu assez peu de jugement & d'honneur pour s'être exposés à la moquerie, & à l'indignation de tous les hommes, en feignant de les avoir crus.

C H A P I T R E X V I I.

Huitieme & dernière preuve de la fausseté de la conjuration de M. Coleman, prise des dépositions de l'autre témoin, nommé Bedlow.

Bedlow n'étant qu'un misérable Soldat, fils d'un Violon de village, a eu autant de méchanceté pour mentir que son compagnon; mais ses mensonges sont encore plus grossiers, & plus sottement inventés: de sorte qu'il n'y a rien de plus insensé & de plus mal concerté que sa déposition. La voici toute entiere pour tout ce qui regarde M. Coleman.

Fig. 97. Le Solliciteur Général. *Nous desirons que M. Bedlow, ayant su ce qu'on a tramé contre la personne du Roi, dise ce qu'il a connu de ce Prisonnier.*

Il faut bien remarquer que la chose dont ils étoient en peine étoit, de faire confirmer, par un second témoin, qui étoit Bedlow, ce qu'avoit

dit Oates; que M. Coleman étoit complice de ce qu'on avoit tramé contre la personne du Roi, pour le faire massacrer ou empoisonner; parce qu'un seul témoin ne suffisoit pas pour l'en faire déclarer coupable. Je prie donc ceux qui liront ceci de prendre bien garde s'ils trouveront cela dans les dépositions de Bedlow. Et je puis les assurer par avance qu'ils ne l'y trouveront point.

Le Proc. Gen. *J'ai deux petites demandes à lui faire. La première est, de déclarer ce qu'il a vu ou oui touchant les Commissions adressées à M. Coleman. Que dites-vous?*

M. Bedlow. *Je n'ai, par moi-même, rien connu des Commissions adressées à M. Coleman, n'en sachant autre chose que ce que m'en a dit Sir Henri Tichbourn; savoir, qu'on l'avoit chargé d'une commission pour M. Coleman & les Seigneurs, laquelle venoit de la part des principaux Jésuites de Rome, par l'ordre du Pape.*

Le Proc. Gen. *De quoi parloit cette Commission?*

M. Bedlow. *Ne l'ayant point vue, je ne sais quel titre elle portoit; mais elle étoit adressée au principal Secrétaire d'Etat.*

C'est la folie des Commissions ou Patentes dont nous venons de parler. Cet homme dit n'en avoir rien connu que par oui dire; & il se contredit en deux lignes. Car, d'une part, il dit, *que n'ayant pas vu celle qui étoit pour M. Coleman, il ne sait pas quel titre elle portoit.* Et au même temps il assure, *qu'elle étoit adressée au principal Secrétaire d'Etat.* Cela s'accorde-t-il avec ce qu'il venoit de dire, qu'il n'en savoit pas le titre?

Le Proc. Gen. *Je desiré de savoir quel entretien vous eûtes avec M. Coleman sur ce dessein?*

M. Bedlow. *S'il plaît à votre Seigneurie je le rapporterai brièvement.*

Que l'on remarque bien cette demande & cette réponse. On lui fait sa leçon en l'interrogeant. On lui marque ce que l'on voudroit qu'il dit, qui est qu'il a eu des entretiens avec M. Coleman sur le dessein de tuer le Roi d'Angleterre. Ils avoient besoin qu'il en eût entretenu ce Bedlow: car, comme j'ai déjà dit, étant défendu par la loi de Dieu, aussi-bien que par celles d'Angleterre, de faire mourir personne sur la déposition d'un seul témoin, les mensonges d'Oates ne leur suffisoient point pour justifier ce qu'ils ont mis au titre du procès de M. Coleman; qu'il a été pendu & écartelé, *pour avoir conspiré la mort du Roi de la Grande Bretagne*; de quoi ils ont été contraints d'avouer qu'il n'y avoit point de preuves dans ses lettres; mais il leur étoit nécessaire de trouver un autre Oates, qui voulût bien assurer que M. Coleman l'avoit entretenu de cet abominable dessein. Voilà pourquoi le Procureur Général l'avertit; de faire ce qu'on attendoit de lui, en leur déclarant *quel entretien il avoit*

III. *eu avec M. Coleman sur ce dessein.* Et l'autre répond, *qu'il le rapportera*
 C L A S. *brièvement.* Cependant il ne le fait en aucune sorte. Et on verra par toute
 N°. VIII. *la suite de ses dépositions, que je rapporterai fidèlement, qu'il n'a osé*
dire qu'il ait eu aucun entretien avec M. Coleman, touchant le dessein
de faire mourir le Roi d'Angleterre.

Le Lord Ch. Just. *Consultez vos tablettes pour soulager votre mémoire : mais ajoutez-y ce que vous savez de plus.*

Peut-on mieux connoître la peur qu'il avoit que ce faux témoin ne se contredit. Il savoit bien *qu'un menteur doit avoir bonne mémoire* : il craignoit que celui-ci n'en manquât ; c'est pourquoi il a grand soin de lui recommander de consulter ses tablettes : comme s'il étoit croyable qu'on en eût besoin pour se souvenir de choses de cette importance.

M. Bedlow. *Au mois d'Avril 1675 ; je portai au P. la Chaise Confesseur du Roi de France un grand paquet de la part de M. Coleman ; & je vis que M. Coleman délivra ces lettres au P. Harcourt dans sa maison de Dukestrées.*

La Cour. *Et Harcourt vous les délivra ?*

M. Bedlow. *Oui. Ces lettres devoient être délivrées à M. la Chaise , je les lui donnai à lui-même , & en rapportai une réponse de la Chaise & d'autres Moines de Paris. Je n'en fais point le contenu , parce qu'elles étoient écrites en une langue que je n'entendois pas bien. C'étoit pourtant sur la réussite de la conjuration.*

Peut-on croire des menfonges si peu croyables ! On lui donne des lettres de M. Coleman au P. de la Chaise : il dit qu'il les lui a données à lui-même. Or il n'y a point d'apparence qu'il les lui ait données ouvertes ; aussi ne le dit-il pas. Elles étoient donc fermées : c'est pourquoi aussi il ajoute , *qu'il n'en fait pas le contenu.* Mais il en donne une raison ridicule , qui est , *qu'elles étoient écrites en une langue qu'il n'entendoit pas bien.* Car les ayant données fermées comment pouvoit-il savoir en quelle langue elles étoient écrites ? Et en même temps il a l'effronterie d'assurer , *que c'étoit pourtant sur la réussite de la conjuration.* Qui ne voit que c'est le rôlet qu'on lui avoit donné à jouer ? Qu'il falloit qu'il parlât de la conjuration , & qu'il en parle à tort & à travers , sans savoir s'il y avoit du sens & de la vraisemblance à ce qu'il disoit ? Mais la suite est encore pis.

A la consultation de Paris il y avoit deux Abbés de France & plusieurs Moines d'Angleterre. Ce que je leur entendis dire , regardoit le renversement du Gouvernement d'Angleterre , & la ruine du Roi & des Seigneurs du Conseil. Mais ils en vouloient particulièrement à la vie du Roi , au Gouvernement , & à la Religion Protestante.

La Cour. *Quand étoit-ce ? quand deviez-vous recevoir la réponse ?*

M.

M. Bedlow. *J'étois à la consultation. Il y avoit un paquet de lettres de la part de M. Coleman. Ils ne savoient pas que j'entendisse le françois ; ou s'ils le savoient , ils avoient si long-temps éprouvé ma fidélité , que je crois qu'ils vouloient prendre confiance en moi.* III. CLAS. N°.VIII.

Autant de paroles , autant de contradictions & de mensonges infensés. Deux Abbés & plusieurs Moines Anglois consultent entr'eux , pour faire tuer le Roi d'Angleterre & renverser le Gouvernement ; & ils traitent de cela comme d'une bagarelle , devant un porteur de lettres : il auroit fallu que c'eût été des fous à lier. Mais pourquoi ne lui demandait-on point les noms des deux Abbés , & de ces Moines , qu'il devoit bien connoître , puisqu'il dit , *qu'ils avoient long-temps éprouvé sa fidélité ?* Si ces Juges avoient cru de bonne foi , que cette conjuration contre la vie de leur Roi étoit véritable , & que ce qu'en disoit ce témoin étoit vrai , auroient-ils été si peu touchés du péril de leur Roi , que de ne pas se mettre en peine de savoir qui étoient donc ces scélérats d'Abbés François & de Moines Anglois , qui avoient conspiré de le faire assassiner ? Sa Majesté Très-Chrétienne auroit-elle refusé de s'assurer de ces gens-là , & de les faire punir s'ils se fussent trouvés coupables d'un si abominable dessein ? Mais ce n'auroit pas été leur compte , de tant approfondir les choses. Cela n'auroit pu servir qu'à découvrir la fourberie , qui n'est d'ailleurs que trop visible , par la maniere dont ce frippon la raconte. Car il dit , qu'il assista à cette consultation ; mais il ne dit point pourquoi , ni comment. L'avoit-on mandé ? Cela est-il bien croyable ? S'y étoit-il rencontré par hasard ? Ces Abbés & ces Moines étoient donc de bien bonnes gens de parler de choses de cette nature devant le premier venu.

Bedlow a bien vu qu'on auroit de la peine à croire cela : mais il a prétendu qu'on ne devoit pas s'en étonner , par une raison ridicule , qui le contredit. Car ces Moines & ces Abbés ne pouvoient avoir éprouvé long-temps sa fidélité qu'ils ne le connussent fort bien , ni le connoître particulièrement sans savoir s'il savoit ou s'il ne savoit pas le françois. Et de plus , sachant assez le françois pour entendre tout ce qu'il prétend s'être dit en cette consultation , comment a-t-il pu dire auparavant , qu'il n'avoit pas su le contenu de la lettre de M. Coleman au P. de la Chaîse , parce qu'elle étoit écrite en une langue qu'il n'entendoit pas , puisque c'étoit en françois que M. Coleman écrivoit au P. de la Chaîse , comme il paroît par les lettres produites au Procès ? Mais c'est une nouvelle preuve , qu'il n'avoit point ouvert cette lettre , puisqu'il ne savoit pas qu'elle fût écrite en françois : d'où il s'ensuit qu'il n'a pu assurer , sans un mensonge évident , qu'il y étoit parlé *de la réussite de la conjuration.*

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

F f f

III. Car comment auroit-il pu savoir, sans être Sorcier, de quoi il étoit
CLAS. parlé dans une lettre fermée.

N^o. VIII. On n'a donc pu, sans une manifeste collusion, faire aucun fond sur
cette première partie de la déposition de Bedlow, qui est pleine de contradictions & de folies. La suite est de même.

Le Lord Ch. Just. *La lettre que la Chaise écrit, à qui s'adressoit-elle ?*

M. Bedlow. *A M. Coleman. Le paquet étoit adressé à Harcourt, & dedans étoit la réponse de la Chaise, qui s'adressoit à M. Coleman en particulier.*

Le Lord Ch. Just. *Comment le savez-vous ?*

M. Bedlow. *L'inscription étoit telle en françois : à Monsieur, Monsieur Coleman. L'autre lettre s'adressoit au Pere Harcourt.*

Je le dis encore une fois ; il faut qu'ils aient supposé que cet homme étoit Sorcier : car, à moins de cela, ne lui ayant été donné qu'un paquet adressé au P. Harcourt, comment auroit-il pu deviner quelles lettres il y avoit dedans, & savoir en particulier qu'il y en avoit une dont l'inscription étoit, à Monsieur, Monsieur Coleman ?

Fig. 101. Le Maître des Régistres. *Savez-vous quelque chose de l'argent que M. Coleman dit avoir reçu ? Combien en a-t-il reçu, & pour quelle fin ?*

M. Bedlow. *C'étoit pour le dessein de la ruine du Gouvernement d'Angleterre ; pour tirer l'Angleterre de la damnation & de l'ignorance, & pour délivrer tous les Catholiques de la tyrannie & oppression des Hérétiques.*

Il répond ridiculement ce qu'on veut qu'il dise ; sans marquer d'où il peut avoir su que M. Coleman avoit reçu de l'argent, & de qui, & pourquoi. Est-ce là comme on doit interroger des témoins ? Cependant il faut encore remarquer qu'il n'y a rien, dans tous ces mensonges, de la conjuration contre la vie du Roi d'Angleterre.

Le Proc. Gen. *Entendîtes-vous dire quelque chose à M. Coleman sur ce qu'il feroit pour le parti Catholique ?*

Bedlow ne répond sur cela que des impertinences : qu'il avoit eu un paquet de Harcourt, lequel l'avoit reçu de M. Coleman. Ce n'est pas-là avoir entretenu M. Coleman. Qu'il avoit porté ce paquet à Douai : que des Moines lui avoient parlé de la conspiration d'Irlande. Tout cela, quoiqu'apparemment très-faux, regarde-t-il M. Coleman ? Aussi le Maître des Régistres se trouva obligé de le redresser, & de le faire parler à propos.

Le Maître des Régistres. *Qu'entendîtes-vous dire à M. Coleman ?*

M. Bedlow. *Qu'il respiroit après l'occasion d'introduire la Religion Romaine en Angleterre.*

Il pouvoit bien le croire & le dire, sans l'avoir entretenu : car qui est le Catholique qui n'ait pas le même desir, & qui ne fût prêt de

donner sa vie pour un si grand bien. Mais n'ayant que cela à dire des entretiens que l'on vouloit qu'il eût eu avec M. Coleman, il passe à CLASSE. N°. VIII.

Après la consultation je délivrai les lettres à un nommé le Faire, qui les porta & délivra à Harcourt; mais comme Harcourt ne se portoit pas bien, il les délivra ensuite à M. Coleman. J'allai jusques au logis de M. Coleman sans y entrer, & m'arrêtai à l'autre côté de la rue. Harcourt y entra; & ayant parlé à M. Coleman, il me fit signe d'y entrer. J'entendis que M. Coleman disoit: que s'il avoit cent vies & une mer de sang à répandre pour quelque sujet, il la verseroit pour la cause de Rome, & pour établir la Religion Romaine en Angleterre; & s'il y avoit cent Rois Hérétiques à déposer, il les voudroit voir tous détruire.

Jamais Poëte, pour impertinent qu'il fût n'a feint une intrigue si mal concertée. Il a des lettres à rendre à M. Coleman: il ne les lui porte pas lui-même; il les donne à un nommé le Faire, qui les délivre au P. Harcourt, pour les rendre à M. Coleman. Mais le P. Harcourt étant malade, c'est ce le Faire qui les lui rend. S'il avoit été particulièrement connu de M. Coleman, auroit-il fallu tant de détours pour lui donner des lettres d'importance, qui auroient été la réponse de celles qu'il dit avoir portées lui-même à Paris? Dieu permet que la méchanceté a toujours quelque chose qui l'arrête, & qui la rend timide. Il savoit en sa conscience, que M. Coleman ne l'avoit jamais vu, & ne lui avoit jamais parlé, comme M. Coleman l'a assuré avec serment jusques à la mort: c'est ce qui l'empêche de passer sur cela du blanc au noir, en se représentant comme ayant été son ami particulier, quoique cela fût nécessaire pour rendre croyable qu'il l'eût entretenu de la prétendue conjuration. Il ne fait donc quel personnage jouer: & en voici un qu'il se donne, qui n'a nul rapport à ce qu'il auroit dû être, pour qu'on lui confiât de tels secrets. *Il va au logis de M. Coleman sans y entrer; & il s'arrête de l'autre côté de la rue. Il n'y avoit plus que faire, les lettres étoient rendues. Mais il falloit qu'il pût dire, qu'il avoit entretenu M. Coleman. On l'en avoit déjà pressé inutilement deux au trois fois. Comment seindra-t-il qu'il l'a entretenu? Il ne s'y pouvoit plus mal prendre, pour donner quelque couleur à son mensonge. N'ayant osé entrer chez M. Coleman, & s'étant arrêté à l'autre côté de la rue, le P. Harcourt, qu'il avoit laissé malade, se trouvant sans doute guéri par miracle, y vient tout à propos. Il y entre; & ayant parlé à M. Coleman, il fait signe à cet homme, qui étoit demeuré dans la rue d'y entrer, afin qu'il pût entendre que M. Coleman disoit: (car il falloit qu'on l'attendit pour cela) *Que s'il avoit cent vies, & une mer de sang à répandre pour quelque sujet,**

III. *il la verseroit pour la cause de Rome, & pour établir la Religion Romaine*
 CLAS. *en Angleterre. Et s'il y avoit cent Rois Hérétiques à déposer, il les voudroit*
 N°. VIII *voir tous détruire.*

A quoi pouvoit revenir cette faillie, si indigne de la sagesse & du jugement de M. Coleman? Et quel besoin avoit-on de faire entrer cet homme de néant, pour lui faire entendre cette parole? Y-eut-il jamais rien de plus grossièrement inventé? Cependant ç'auroit été un zele fort indiscret & fort emporté à M. Coleman, si on pouvoit croire que cela fût vrai: mais il n'y a rien encore en tout cela, qui marque l'abominable dessein d'entreprendre contre la vie du Roi, ni de faire consentir le Duc au massacre de son Frere; & par conséquent, il est plus clair que le jour, que M. Coleman n'en a été accusé que par un seul de ces deux scélérats. D'où il s'ensuit, qu'on ne la pu condamner, comme il est porté par le titre de son procès, comme *ayant conspiré la mort du Roi de la Grande Bretagne*, que par un manifeste violement, non seulement des loix d'Angleterre; mais aussi de la loi de Dieu, qui défend expressément de faire mourir personne sur la déposition d'un seul témoin. Deut. 17. 6. *In ore duorum aut trium testium peribit qui interficietur. Nemo occidatur uno contra se dicente testimonium.* Aussi le Lord chef de Justice n'a pu se tirer de-là que par un mensonge manifeste, en assurant, contre la foi des pieces du procès, qu'ils ont eux-mêmes fait imprimer; que tous les deux témoins avoient déposé qu'il avoit voulu tuer le Roi. On ne vous a pas convaincu, dit-il, par vos propres écritures, que vous avez voulu tuer le Roi; mais deux témoins l'ont déposé. Et en la page 192. Ils jurent tous deux que vous avez consenti au dessein de tuer le Roi. Si l'un dit que vous avez consenti à l'empoisonnement du Roi, n'est-ce pas le vouloir tuer? Si l'autre jure que vous avez approuvé le dessein de le massacrer, n'est-ce pas de même vouloir tuer le Roi? Il suppose donc, que l'un; savoir Oates, avoit accusé M. Coleman d'avoir consenti à l'empoisonnement du Roi: & il est vrai qu'il l'en a accusé, quoique très-calomnieusement. Et que l'autre, c'est-à-dire Bedlow, l'avoit accusé d'avoir consenti au massacre du Roi: ce qui est très-faux. Car il n'y en a rien dans les dépositions de Bedlow, que j'ai toutes rapportées. On n'a qu'à les lire pour en être convaincu. Et ainsi, pour faire que ce crime d'avoir voulu tuer le Roi, ait été prouvé par deux témoins (sans quoi il ne pouvoit être condamné pour ce prétendu crime, que par une horrible injustice) il dit que l'un des témoins a parlé de l'empoisonnement, & l'autre du massacre, quoique ce ne soit que le seul Oates qui a parlé de l'un & de l'autre. Nous voyons la même supercherie dans le discours du Solliciteur Général. Il dit en l'air, aussi bien que le Lord, que le meurtre de

Pag. 191.

Pag. 199.

la royale personne du Roi a été prouvé par deux témoins; *M. Oates*, & *I. I. M. Bedlow*. Mais il se trouve, que, dans le détail des preuves qu'il CLAS. avoit fait auparavant dans les pages 200. 201. 202. 203, il n'y a pas N°.VIII. un seul mot de *Bedlow*, & que tout roule sur le seul *Oates*.

CHAPITRE XVIII.

Que les dernières paroles de Mylord Stafford doivent convaincre toutes les personnes raisonnables de la fausseté de la conjuration.

Quoique je doive encore parler de *M. Coleman* sur le sujet de ses lettres, j'aime mieux différer ce que j'en ai à dire, pour achever l'examen de ce qui regarde la vérité ou la fausseté de la conjuration, par la considération des témoins dont on s'est servi pour en répandre le bruit dans le monde. Ce ne fera néanmoins que pour dire quelque chose de la fin tragique & heureuse, de la plus illustre de ces victimes, qui ont été sacrifiées à la fureur des auteurs de ce complot diabolique. Car j'avoue que j'ai été si touché des dernières paroles de *Mylord Stafford*, dont la substance étoit contenue dans la gazette de *Harlem*, mais très-infidèlement rapportée dans la françoise de *Hollande*, que j'ai cru qu'il n'y avoit qu'à les représenter, pour convaincre tous ceux qui liroient cette Apologie, non seulement de l'innocence de ce Seigneur Catholique, mais encore plus de la malice enragée de ces faux témoins, qui ont eu l'impudence de feindre qu'ils ont été les confidents & les dépositaires des plus secrètes pensées de ceux qui ne les ont jamais vus, ou qui ne les ont jamais vus que par rencontre, & jamais en particulier. Je ne demande qu'un peu d'équité & de bon sens pour tirer cet aveu des Protestants mêmes, pourvu qu'ils ne soient pas de ces obstinés, à qui on a tellement rempli la tête de *l'Antechrist*, de la bête, & de la grande paillardie, que, ne se représentant jamais les Papes de ce temps ici que sous ces formes hideuses, quelque bons & quelque vertueux qu'ils puissent être, tel qu'est certainement celui que Dieu nous a donné, ils sont toujours prêts d'en croire les choses les plus folles & les moins croyables. Il faut envoyer ces gens-là au Médecin, ou les recommander à Dieu; & ce seroit n'être pas sage que d'entreprendre de les guérir par la raison. Car que faire à des gens qui sont capables de croire, que *Jean Paul Oliva*, Général des Jésuites, envoie, par ordre du Pape,

III. des Patentes en Angleterre , pour y faire des Secretaires d'État, des Chanceliers , des Généraux d'Armées & des Archevêques de Cantorbery ?

N°. VIII. Que ce même Pape, dont la conduite édifie toute la Chrétienté , a donné des Indulgences plénieres , à tous ceux que l'on fait mourir pour avoir voulu tuer le Roi d'Angleterre , pourvu qu'ils fussent bien fermes à mentir & à se parjurer , en assurant jusqu'au dernier soupir , avec les plus horribles serments , qu'ils sont entièrement innocents de ce dont on les accuse ; & qu'il s'est trouvé plusieurs personnes , que l'on ne dit point avoir perdu le sens , à qui une proposition si insensée à pu faire étouffer tous les reproches de leur conscience , & hasarder leur salut éternel , dans le moment même où ils ne pouvoient plus être touchés que du soin de se préparer à comparoître devant Dieu ? Mais je ne puis m'imaginer , que , hors les Puritains d'Angleterre , à qui la fureur contre la Religion Catholique semble avoir troublé le sens , il y ait beaucoup de Protestants à qui de si grands & si extraordinaires renversements de la raison puissent paroître croyables. Cependant , à moins que de s'aveugler soi-même par ces ridicules préventions , dont on amuse les simples , je soutiens encore une fois , qu'on ne sauroit lire les dernières paroles de Milord Stafford qu'on n'en soit enlevé , & forcé de reconnoître , qu'un homme de cette qualité , qui meurt dans des sentiments si chrétiens , n'a point eu l'ame assez noire , pour avoir voulu tuer son Roi , ni le cœur assez endurci , pour témoigner tant de confiance en la bonté de Dieu , en allant comparoître devant lui , lorsqu'il ne s'y seroit préparé qu'en l'offensant mortellement par tant de parjures. Ce sont donc principalement tous les Protestants raisonnables que je prie de lire le discours qui suit , & je ne ferois point de difficulté de m'en tenir à leur jugement , pourvu qu'ils s'obligeassent de bonne foi à en juger conformément aux impressions qu'il auroit fait sur leur cœur & sur leur esprit.

D I S C O U R S D E M Y L O R D S T A F F O R D .

Prônoncé sur l'Échaffaut avant que de mourir , le 8 Janvier 1681.

„ **P**AR la permission de Dieu Tout-Puissant , je suis amené présente-
 „ ment en ce lieu , pour souffrir la mort , comme si j'étois coupable du
 „ crime de haute trahison. Je proteste pourtant avec le plus de vérité
 „ que je puis , & sur mon salut devant Dieu Éternel & Tout-Puissant ,
 „ & qui connoît toutes choses , que je suis autant innocent qu'il est
 „ possible à aucune personne de l'être ; n'ayant pas même eu la pensée
 „ des crimes qu'on a avancés contre moi.

„ J'avoue que c'est une grace particuliere , & une faveur d'un Dieu 111.
 „ en trois personnes , de m'avoir tant donné de loisir pour me préparer C L A S.
 „ pour l'éternité. N°. VIII.

„ Je ne me suis pas si bien servi de cette grace que je devois faire
 „ en partie par ma faute , de n'avoir pas rentré en moi-même , autant
 „ que je pouvois avoir fait ; & en partie , parce que depuis quelques
 „ jours il a été défendu à mes amis , même à ma femme & à mes enfants ,
 „ de me voir , sinon en présence d'un de mes Gardes ; ce qui m'a été
 „ une grande peine & une distraction. Mais j'espère que Dieu , par sa
 „ miséricorde infinie , pardonnera mes défauts & agréera mes bonnes
 „ intentions.

„ Depuis si long-temps que je suis prisonnier , j'ai souvent examiné ce
 „ qui pouvoit être la premiere cause de me voir ainsi accusé , vu que je
 „ ne me sens point coupable , non pas même dans mon esprit ; & je ne
 „ puis croire , que c'est sur aucun autre sujet où fondement , que parce
 „ que je me trouve être de l'Eglise Romaine.

„ Je n'ai pas raison d'avoir honte de ma Religion ; puisqu'elle n'ap-
 „ prend rien que le culte de Dieu , l'obéissance due au Roi , & la sou-
 „ mission due aux loix temporelles du Royaume ; & je fais ma sou-
 „ mission à tous les articles de la foi , comme elle est crue & enseignée
 „ dans l'Eglise Catholique : & cette croyance est très-conforme à la parole
 „ de Dieu. Et là où il a été tant & si souvent objecté , que cette Eglise
 „ tenoit que les Princes Souverains , étant excommuniés par le Pape ,
 „ pouvoient être dépouillés & massacrés par leurs sujets , je dis qu'à
 „ l'égard du meurtre des Princes , j'ai été bien autrement instruit &
 „ enseigné en matiere de foi , dans la Religion Catholique ; &
 „ j'ajoute , que cette doctrine est diabolique , horrible & détestable ,
 „ & contraire à la Loi de Dieu & de la nature , & contre le Droit des
 „ Gens ; & comme telle je la rejete & je la déteste du fond du cœur.

„ Quant à la doctrine de la déposition des Princes , je fais bien qu'il
 „ y a quelques Théologiens de l'Eglise Catholique , qui sont de ce sen-
 „ timent : mais des gens aussi habiles & aussi éclairés qu'eux , ont écrit
 „ contre ; & personne n'a jamais prétendu que ce fût la doctrine de
 „ l'Eglise , ni un article de la foi catholique.

„ C'est pourquoi je déclare en conscience , que mon sentiment vérita-
 „ ble , fidelle & sincere est , que cette doctrine de la déposition ou dé-
 „ gradation des Rois , est contraire aux loix fondamentales de ce
 „ Royaume ; injurieuse à la Puissance Souveraine ; & par conséquent que

I I I. „ je la tiens impie & détestable en ma personne , & dans tout autre
C L A S. „ sujet de Sa Majesté.

N°. VIII. „ Je crois & je confesse qu'il y a un Dieu, un Sauveur & une Sainte
„ Eglise Catholique, de laquelle je meurs un membre, par la miséri-
„ corde, la grace & la bonté divine.

„ Je confesse d'avoir offensé plusieurs fois mon Dieu, à mon grand &
„ indicible regret, par quantité de grands crimes; mais je rends aussi
„ très-humbles graces à sa Toute-Puissance, que ce n'est pas par ceux
„ dont on m'a accusé.

„ Tous les Membres de chaque Chambre du Parlement, ont la liberté
„ de proposer ce qui leur semble expédient pour le bien du Royaume,
„ & sur ce pied j'ai proposé ce que j'ai cru à propos. La chambre seule est
„ le Juge s'il étoit bien ou mal fait: & je ne crois pas que j'aie jamais
„ rien dit qui fût mal-féant dans ce lieu-là, ou avancé chose qui fût con-
„ traire aux Liox & aux Coutumes du Parlement: car assurément, si
„ je l'avois fait, les Seigneurs, suivant leur pouvoir; m'auroient puni en
„ quelque chose; tellement que je ne suis point criminel, ni devant
„ Dieu, ni devant les hommes.

„ On fait beaucoup de contes à l'égard des Indulgences, des dispenses
„ & des pardons accordés dans l'Eglise pour des assassinats, des rebel-
„ lions, mensonges & parjures, & pour commettre impunément d'autres
„ crimes. Je proteste devant Dieu que je n'ai jamais appris, cru ou
„ pratiqué aucune de ces choses, mais bien le contraire; & je le dis
„ sans équivoque & sans réserve, & constamment. Si j'étois coupable,
„ ou que je connusse quelqu'un atteint des crimes dont je suis accusé, je
„ serois le plus insensé, & aussi méchant qu'aucun de ceux qui m'ont
„ si faussement accusé, si je ne découvrois pas ici tous ces mauvais
„ desseins, de quelque nature qu'ils fussent, pour sauver par ce moyen
„ ma vie; les plus belles occasions s'étant offertes pour cela si souvent
„ à moi. Car, en effet, je me rendrois coupable de ma propre mort;
„ ce qui est le plus criminel & le plus détestable. Et encore qu'on m'ait
„ fait mon procès à la Barre de la Chambre des Seigneurs, j'ai pourtant
„ de grandes raisons pour croire, qu'on m'a fait mon procès dans la
„ supposition, que, pour me sauver, j'aurois découvert de grandes
„ machinations; & je l'aurois fait assurément, si j'avois eu connoissance
„ de quelque chose qui regardât un mauvais dessein, ou injuste &
„ dangereuse conspiration, soit à mon égard, ou à l'égard d'un autre;
„ sans excepter personne. Mais quand j'aurois mille vies, je les perdrois
„ volontiers plutôt que de m'accuser faussement, ou qui que ce fût:
„ & si j'avois connu la trahison, & que je l'eusse déniée, comme
je

, je fais encore , & cela pour me sauver pour un temps la vie , je I I L
 , n'aurois pas l'espérance du salut éternel , comme je l'ai maintenant , C L A S.
 , par les mérites de Jesus Christ. N°. VIII.

„ Je prie Dieu de bénir Sa Majesté , qui est mon Roi & mon Souverain
 „ légitime , auquel j'ai été toujours obligé d'obéir par toutes les Loix
 „ humaines & divines ; & je suis très-certain qu'aucune Puissance sur
 „ terre , soit en général , soit en particulier , ne me peut permettre
 „ légitimement , ni à aucun autre , de lever la main contre lui , ou contre
 „ son autorité légitime. Je tiens que la forme & la constitution du
 „ présent Gouvernement de ce Royaume est le seul moyen qui lui
 „ donne la paix & le repos , dont le bon Dieu le fasse jouir long-temps.

„ Après les crimes de Lese-Majesté , j'ai une horreur pour le meurtre ,
 „ & je l'ai toujours eue ; & je proteste sincèrement , que si , a cet instant
 „ même , je me pouvois mettre en liberté , & établir telle Religion
 „ que je voudrois , & tel Gouvernement qui me plairoit , & si je
 „ pouvois me rendre aussi puissant que je pourrois souhaiter , par la
 „ seule mort d'un de ces misérables , qui sont cause que je suis en ce
 „ lieu par leurs faux serments , je déteste tellement d'être cause de la
 „ mort de personne , que rien au monde ne me pourroit persuader de
 „ concourir à leur ruine. Comment donc pourrois-je me résoudre à
 „ faire assassiner le Roi , que j'estime être un Prince aussi débonnaire
 „ qu'aucun qui ait jamais gouverné ce Royaume , & sous lequel le
 „ peuple peut jouir de ses libertés autant que jamais peuples ont fait ?
 „ Et s'il plaît à Dieu de lui donner la vie & le bonheur , comme j'ai
 „ toujours prié & souhaité , je suis moralement persuadé , que son
 „ regne & ses Royaumes seront aussi heureux & florissants que jamais
 „ peuples ont été : ce que je prie le bon Dieu de vouloir accorder.

„ Je demande très-humblement pardon à Dieu Tout-puissant &
 „ tout miséricordieux , de toutes les grandes offenses que j'ai commises
 „ contre sa Majesté Divine : & je fais bien qu'il ne veut pas la mort
 „ & confusion du pécheur , mais qu'il se convertisse & qu'il vive. Dans
 „ cette assurance , j'espère ; sachant bien qu'il ne méprise jamais un
 „ cœur contrit & percé de douleur & de regret : & encore que ma
 „ contrition ne soit pas telle que je la voudrois , néanmoins j'en ai
 „ autant que je puis , & je ne doute point qu'il n'accepte ma bonne
 „ volonté.

„ Je prie tout le monde de me pardonner toutes les injures & les
 „ offenses que je leur ai faites , ou volontairement , ou casuellement ; &
 „ du fond de mon cœur je pardonne à tous ceux qui m'ont fait aucune

III. „ injure. Je pardonne même à ces hommes sans foi , qui , par leurs
C L A S. „ parjures & faussetés, m'ont amené ici.

N°.VIII. „ Et maintenant je proteste sur ma mort , & sur mon salut , que je
„ n'ai jamais parlé une seule parole à Oates, ni à Tuberville, ni , selon
„ que je me puis souvenir, je ne les ai jamais vus avant mon procès ;
„ & quant à Dugdale, je ne lui ai jamais parlé d'aucune chose , si ce
„ n'est d'un Laquais, ou valet de pied, ou d'une course à pied ; & alors
„ je ne fus jamais seul avec lui. Toute la punition que je leur souhaite
„ est , qu'ils puissent se repentir & confesser le tort qu'ils m'ont fait,
„ & alors il deviendra public comment je suis innocent. Dieu le leur
„ pardonne. J'ai une grande confiance qu'il plaira un jour à Dieu
„ Tout-puissant, & même en peu de temps, de faire paroître au
„ jour la vérité : alors vous & tout le monde verra la vérité, & connoi-
„ tra l'injure qu'ils m'ont faite.

„ J'espère d'avoir fait comprendre, que j'ai quelque peu de conscience ;
„ car si je n'en avois point , je m'aurois assurément sauvé la vie , en
„ m'avouant, criminel : ce que je pourrois avoir fait , encore que je
„ sache bien que je ne suis pas coupable en la moindre chose. Et ayant
„ quelque conscience , si je m'en fers mal , je me précipite dans les
„ peines éternelles , en niant si ouvertement & si constamment , à l'ar-
„ ticle de la mort , d'avoir la moindre connoissance des choses dont je
„ suis accusé.

„ Je dis tout ceci pour décharger ma conscience ; & je proteste, sur
„ l'espérance de mon salut , que tout ce que j'ai dit est très-véritable.

„ Je dirai quelque chose de mon procès ; & si le tout s'est passé
„ selon les Loix , je suis une partie trop intéressée pour en parler beau-
„ coup ; & s'il n'est pas passé ainsi , Dieu le leur pardonne , & à tous
„ ceux qui en sont cause.

„ Mes Juges sont toutes personnes d'honneur, qui ont été obligés
„ de juger justement sur ce qui a été prouvé par les formes , confor-
„ mément au serment par eux prêté , & ils ont dû rendre leur avis
„ seulement, & opiner selon ce qu'ils trouvoient en leurs consciences :
„ & si aucun d'eux a fait autrement , par quelque motif que ce soit , je
„ prie Dieu de leur pardonner , & je le fais de tout mon cœur.

„ Je finirai par mes ardentés prières pour la prospérité de Sa Majesté ;
„ afin qu'elle puisse jouir de toute sorte de félicité dans ce monde , &
„ dans l'éternité , & afin qu'elle puisse gouverner ses peuples selon les
„ Loix de Dieu , & afin que ceux-ci puissent reconnoître la bénédiction
„ que Dieu a si miraculeusement répandue sur eux , & qu'ils lui obéis-
„ sent selon leur devoir. Je demande très-humblement pardon à Dieu

„ Tout-puissant, de toutes les grandes offenses que j'ai commises contre III.
 „ Sa Majesté Divine, & j'espère d'obtenir la vie éternelle par les mérites C L A S.
 „ & la passion de Jesus Christ, entre les mains de qui je recommande N^o. VIII.
 „ mon ame; demandant pardon à un chacun du tort que je lui puis
 „ avoir fait. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux qui m'ont fait
 „ tort; & j'implore avec beaucoup de dévotion, & avec tout le regret
 „ possible, en toute humilité, la miséricorde de mon Sauveur.
 „ Je prie Dieu, étant pour mourir, de ne point venger mon sang
 „ innocent sur cette nation, ni sur les auteurs de ma mort; & avec ce
 „ dernier soupir, je proteste de mon innocence, & j'espère que le Dieu
 „ Tout-puissant, qui n'ignore rien, & qui est juste, me traitera selon
 „ cette innocence ,,,

J'ai fait par avance les réflexions que l'on doit faire sur ce discours, pour peu qu'on ait de bon sens & d'équité. Je ne les répète point; j'y ajoute seulement une remarque importante.

On ne peut supposer raisonnablement qu'un Seigneur de cette qualité & de cet âge, & d'une famille si catholique, ne fût pas sa Religion, ni qu'il ait voulu mentir quand il déclare, étant prêt d'aller à Dieu, *qu'il embrasse tous les articles de la foi comme elle est crue & enseignée dans l'Eglise Catholique*. Rien n'est donc plus faux que ce qu'assure notre fauteur d'Entretiens: *que les Catholiques font serment de fidélité au Pape, qui les oblige de croire, qu'un Souverain tombé dans hérésie, est déchu des droits de souveraineté; qu'on ne lui doit aucune obéissance; qu'on peut impunément se révolter contre lui, & même l'assassiner*. Car si cela étoit vrai, ce Seigneur Anglois, si zélé pour la Religion Catholique, auroit-il osé démentir si hautement ceux qui imputent à l'Eglise de tenir, *que les Princes Souverains excommuniés par le Pape peuvent être dépossédés & massacrés par leurs sujets*? Auroit-il distingué avec tant de jugement, entre *massacrer les Rois & les déposséder*; & auroit-il fait cette déclaration si précise, si nette & si forte au regard du premier? *Je dis, qu'à l'égard du meurtre des Princes, j'ai été bien autrement instruit & enseigné en matière de foi dans la Religion Catholique; & j'ajoute, que cette doctrine est diabolique, horrible & détestable, & contraire à la Loi de Dieu, & à la nature, & contre le droit des gens; & comme telle je la rejette & je la déteste du fond du cœur*? Et enfin se seroit-il expliqué sur le dernier avec tant de sincérité & de bonne foi en ces termes: *quant à la doctrine de la déposition des Princes, je fais bien qu'il y a quelques Théologiens de l'Eglise Catholique, qui sont de ce sentiment; mais des gens aussi habiles & aussi éclairés qu'eux, ont écrit contre; & personne n'a jamais prétendu que ce fut la doctrine de l'Eglise, ni un article de la Foi Catholique: c'est pour-*

Pag. 133.

III. *quoi je déclare en conscience, que mon sentiment véritable, fidelle & sincere est, que cette doctrine de la déposition ou dégradation des Rois, est contraire aux Loix fondamentales de ce Royaume, injurieuse à la Puissance Souveraine; & par conséquent que je la tiens impie & détestable en ma personne, & dans tout autre sujet de Sa Majesté?*

N'est-ce pas ce que j'ai déjà dit en plusieurs endroits de cette Apologie, avant même que j'eusse vu ce discours de Mylord Stafford? qu'au regard du meurtre des Rois, tous les Catholiques conviennent, que c'est une doctrine damnable, & frappée d'anathème, qu'on les peut assassiner quand ils sont Hérétiques & excommuniés; & que, pour ce qui est de les déposer, si quelques Théologiens ont enseigné qu'ils le peuvent être, d'autres Catholiques les ont réfutés; & qu'ainsi l'on ne peut dire, sans imposture, que cette doctrine fasse partie de la foi de l'Eglise, & qu'on soit obligé de la tenir pour être catholique?

Mais, de plus, il ne s'agit pas ici de ce dernier point, qui est la déposition de Rois Hérétiques: car il ne s'est point parlé, dans tout ce qu'on a dit de la *conjuración*, de déposer seulement le Roi d'Angleterre: on n'a parlé que de le tuer, de l'empoisonner, de le massacrer. Et ce n'auroit point été seulement des particuliers, qui, par une tentation diabolique, auroient pris cet abominable dessein; mais, si ce que disent ces misérables témoins étoit véritable, il faudroit qu'il eût été autorisé & approuvé par le Pape, par le Général des Jésuites, par un grand nombre d'autres de cette Compagnie; par le P. de la Chaise Confesseur du Roi, par deux Abbés François & plusieurs Moines Anglois, qui sont à Paris; par M. Coleman, & Mylord Stafford, que les Puritains & notre Auteur prétendent avoir agi en cela par principe de leur Religion, quoiqu'il n'y en ait point qui ne fût prêt de dire, comme a fait le dernier, & même les Jésuites qu'on a fait mourir, aussi-bien que tout ce qu'il y a de Catholiques dans le monde, *que cette doctrine, qui permet de tuer les Rois Hérétiques & excommuniés est diabolique, horrible & détestable & contraire à la loi de Dieu & de la nature, & contre le droit des gens.*

Peut-on accorder cela avec ce que les auteurs de ces sanglantes exécutions nous reprochent en nous insultant, qu'on fera un Martyr à Rome de Mylord Stafford? Car on les prie de chercher dans tous les Martyrologes, pour y trouver quelqu'un que l'on ait tenu pour Saint, qui soit mort en se parjurant, ou en déclarant *qu'il détestoit de tout son cœur quelque point de la doctrine catholique.* Que si ce seroit une chose ridicule de s'imaginer qu'on en pût trouver, il faut donc que la pensée qu'ils ont, qu'on en pourroit bien faire un Martyr, les oblige de reconnoître,

qu'on ne croit point à Rome qu'il soit mort en faisant de faux serments, III.
 ni que ce qu'il a dit, *qu'il détestoit de tout son cœur comme une doctrine* CLAS.
diabolique, puisse être regardé à Rome comme une bonne doctrine. N°. VIII.

CHAPITRE XIX.

Qu'il n'y a rien dans les lettres de M. Coleman, produites en son Procès, qu'on puisse dire être une preuve de la vérité de la conjuration.

JE reprends M. Coleman; car je ne puis laisser passer la fausseté que commet notre *faiseur d'Entretiens*, pour trouver dans ses lettres, écrites au Pere de la Chaise & à d'autres, des preuves de la conjuration contre la vie du Roi d'Angleterre, quoique ses propres Juges aient reconnu le contraire en termes exprès, en lui déclarant : *qu'on ne l'avoit pas con-* pag. 231.
vaincu par ses propres écritures d'avoir voulu tuer le Roi, mais que deux témoins l'avoient déposé.

Nous avons déjà vu, comment notre Auteur entre dans cet examen des lettres de M. Coleman. *Enfin*, dit-il, *qu'avons-nous affaire d'Oates & de Bedlow pour prouver la vérité de cette conjuration? Otons-les si vous voulez de dessus la scene, & ne jugeons de l'affaire que par les lettres de M. Coleman au P. de la Chaise & à quelques autres.*

Il faut donc qu'il trouve dans ces lettres la vérité de la conjuration, telle qu'elle a été représentée par Oates & Bedlow. Voyons comment il y réussira. " Il y en a une, dit-il, au Nonce du Pape à Bruxelles, en „ date du 9. d'Août 1674, qui dit en propres termes, *que leur dessein* „ *s'avançoit fort, & qu'on verroit bientôt l'entiere ruine du parti Protef-* „ *tant.* Y a-t-il rien de plus fort, que ce que Coleman dit au P. de la „ Chaise dans une des lettres qu'il lui écrit? *Nous avons entrepris un* „ *grand ouvrage; il n'y va pas moins que de la conversion de trois Royau-* „ *mes, & de l'entiere subversion de cette pestilente hérésie, qui, depuis* „ *quelque temps, à dominé sur cette partie septentrionale du monde: & nous* „ *n'avons jamais eu de si grandes espérances depuis le regne de notre Reine* „ *Marie.* Et sur la fin de la lettre, il sollicite puissamment le P. la „ Chaise à obtenir du secours d'argent & d'armes pour arriver à l'exécu- „ tion de ce grand dessein. C'est peut-être par la voie de la prédication „ que Coleman prétendoit convertir ces trois Royaumes? Les armes & „ l'argent sont fort nécessaires pour donner efficace à la grace & à la „ prédication. ”

III. On ne voit, dans les deux endroits de ces lettres, dont il a cité les
CLAS. propres termes, que de grandes espérances qu'avoit M. Coleman de
N°. VIII. voir rétablir la Religion Catholique en Angleterre. Mais y a-t-il un
 seul mot qui marque que ce fût *en tuant le Roi, & en massacrant la*
moitié du Royaume, pour se rendre maître de l'autre, qui sont les pro-
 pres termes de cet Auteur page 142, pour décrire cette conjuration?
 C'est une pure calomnie de les prendre dans ce sens, contre la propre
 reconnoissance des Juges. On y voit assez qu'il espéroit venir à bout
 de ce dessein, comme le reconnoît le Lord Chef de Justice, *par la*
dissolution du Parlement, & par un Edit de liberté de conscience. Et
 c'est ce qui lui fait assurer avec tant de confiance, étant déjà condam-
pag. 235. né; *qu'il avoit bien souhaité que sa Religion fût tolérée & même établie*
par des voies douces; mais qu'il vouloit que Dieu ne lui pardonnât ja-
mais s'il avoit voulu détruire le Gouvernement, & établir le Papisme
par la violence.

Néanmoins notre Auteur ne perd pas courage: il emploie encore
 deux supercheries pour trouver la *conjuration* dans ces lettres.

La première est; que n'osant pas citer les propres termes de la fin de la
 lettre dont il avoit rapporté quelques paroles, il se contente de dire:
Que, sur la fin de la lettre, il sollicite puissamment le P. de la Chaise à
obtenir du secours d'argent & d'armes, pour arriver à l'exécution de ce
grand dessein. Or il n'y eut jamais de mensonge plus infâme que cette
 citation. Car le mot *d'Armes*, qui pourroit seul marquer *une voie vio-*
lente, n'est point dans la lettre. Cet Auteur l'y a ajouté par une insigne
 mauvaise foi. Cette lettre commence par ces mots. *Le 29 de Septem-*
bre j'envoyai à Votre Révérence une longue & ennuyeuse lettre, pour
l'informer du progrès des affaires durant deux ou trois ans. On ne la
 peut donc bien entendre que par cette première lettre, par laquelle on
 voit en quoi consistoient les assistances que M. Coleman attendoit du Roi.

Il dit d'abord, qu'il avoit averti le P. Ferrier, que, dans le Parle-
 ment qui se devoit tenir au mois d'Octobre de l'an 1672, le Roi d'An-
 gleterre seroit obligé de faire quelque chose au préjudice de la France,
 & de faire la paix avec les Hollandois: qu'on s'assuroit du contraire en
 France; mais que la chose étant arrivée comme il l'avoit prédit, cela avoit
 fait desirer au P. Ferrier la continuation de sa correspondance. *Je la*
desirois, dit-il, *ardemment; connoissant que les intérêts de notre Roi*
(il ne pensoit donc pas à le faire mourir) de mon Maître le Duc, & de
Sa Majesté Très-Chrétienne, étoient d'être si bien unis, qu'on ne les pût
séparer qu'en les détruisant tous. Sur cela je remontrai que notre Parle-
 ment, de la manière qu'il étoit ménagé par les timides Conseils de nos

Ministres, qui gouvernoient alors, ne seroit jamais favorable à l'Angleterre, III. à la France, ni à la Religion Catholique; que nous serions certainement forcés, CLAR. à la premiere assemblée du Parlement, de rompre la neutralité; que N^o. VIII. nous avions été l'année passée contraints de renoncer à notre alliance avec la France; que, suivant les circonstances qui régnoient, une paix étoit bien plus à desirer que la continuation de la guerre; qu'enfin, la dissolution du Parlement procureroit assurément la paix, parce que les Confédérés, se reposant plus sur le pouvoir qu'ils avoient dans notre Parlement que sur toute autre chose, étoient encouragés à continuer la guerre, & partant, que si l'on renvoyoit le Parlement, les Confédérés voyant leurs mesures rompues, se verroient en quelque maniere obligés à demander la paix. Il dit ensuite, qu'il en traita avec M. de Rouvigny, & qu'il lui fit deux propositions: l'une, que la dissolution du Parlement procureroit la paix: l'autre, qu'une somme d'argent feroit obtenir la dissolution du Parlement. Il en parle encore à la page 129. J'eus plusieurs entretiens avec M. de Rouvigny, & j'allai jusques à lui dire, que je desirois que mon Maître nous donnât le moyen d'offrir à notre Roi trois cent mille livres pour la dissolution du Parlement, & lui montrai que la paix s'ensuivroit infailliblement. Il dit que la même proposition de cet argent, pour le même dessein de la dissolution du Parlement, fut faite à M. de Pomponne. Il ajoute plus bas, parlant d'un autre Parlement, dont il espéroit mieux que de l'autre. J'assurai M. de Rouvigny que les Sessions du Parlement ne nuïroient point, parce que je pouvois assurément en prévoir le mal, & que je satisferois à ma parole, pourvu qu'on me fournit de quoi faire des amis. Les Flamands & les Espagnols n'épargnoient point l'argent pour animer contre la France le Grand Trésorier, le Seigneur Garde, tous les Evêques, & tous ceux qui s'appellent vieux Chevaliers. Ils n'étoient pas moins habiles à décrier le Papisme: ils se servoient trop bien de la bourse; qui est le moyen le plus efficace de se faire des amis, pour ne pas animer tout le monde contre le Duc, comme contre le Patron de la France & de la Religion Catholique. Pour résister à de si grandes forces, nous n'avions pas assez d'argent; & les sommes que quelques particuliers fourniroient ne suffisoient pas.

Pag. 130.

Pag. 129.

J'ai cru devoir rapporter tous ces endroits, afin d'ôter l'idée que la malice de cet Auteur voudroit donner de ces assistances d'argent, dont il est parlé dans ces lettres, comme si elles avoient été destinées, ou à acheter des assassins pour tuer le Roi, ou à lever des troupes pour massacrer, comme il dit, une partie du Royaume, & se rendre maître de l'autre. Au lieu qu'on voit clairement, qu'on ne les demandoit que pour deux fins: l'une, de dissoudre le Parlement, quand il étoit trop

III. contraire aux intérêts du Duc & de la France, qui étoient unis ; & dans l'espérance d'en avoir un autre qui y fût plus favorable, & dont on pût obtenir la liberté de conscience pour les Catholiques : l'autre, pour se faire des amis dans le Parlement, quand on pouvoit par-là en prévenir les mauvais effets. Et on voit encore que tout cela se traitoit avec la participation du Roi ; étant même marqué, *que le Roi commanda à M. de Rouvigny de traiter avec le Duc, & de recevoir & d'exécuter ses ordres ; mais qu'il desiroit qu'on ne lui fit aucune proposition, qui concernât la Religion, & que de telles propositions fussent renvoyées au P. Ferrier ou à M. de Pomponne.* Or on fait assez qu'on n'écrit à aucun Ministre d'aucune affaire dont le Roi ne soit informé.

Mais je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion. N'est-ce pas une chose honteuse à un Ecrivain François, qui vante le zele des Huguenots pour le Roi, & qui relève si fort leur fidélité au-dessus de celle des Catholiques, de faire un crime à M. Coleman, de ce qu'il a traité avec les Ministres du Roi, pour l'avantage de la France, dans le dessein que Sa Majesté Britannique & le Duc son Frere, en fussent toujours amis, & pour empêcher que le Parlement, gagné par l'argent des Espagnols & par les intrigues des Puritains, n'engageât l'Angleterre, comme il a fait depuis, à se déclarer contre nous, & à fortifier la ligue que presque toute l'Europe avoit faite pour nous accabler ? On ne s'étonne pas que des Anglois, qui ne pensent qu'à élever la puissance de leur Parlement sur la ruine de l'autorité royale, aient trouvé dans ces lettres de quoi condamner un homme qui s'étoit intrigué avec la France, pour augmenter au contraire la puissance de son Roi & du Duc son Maître, par la diminution de celle du Parlement : mais qui peut souffrir qu'un François, oubliant ce qu'il doit à son Roi, & se revêtant de toutes les passions de ces Parlementaires, veuille aussi que ce soit un crime à M. Coleman, d'avoir été dans les intérêts de la France, qui étoient joints à ceux de ses Princes, comme on ne l'a que trop vu par l'événement ? Ne donne-t-il pas sujet de lui dire ce qu'il dit si faussement du Clergé de France ; *qu'on honore Messieurs les Prétendus Réformés, & qu'on veut croire qu'ils ont le cœur bien François : mais qu'ils ont une Religion*, qui les oblige souvent, de ne pas faire des choses qui seroient fort avantageuses au bien des affaires du Roi, lorsqu'elles le sont aussi à la Religion Catholique, qu'ils haïssent plus qu'ils n'aiment le Roi ? Et cet Auteur en donne ici un terrible exemple : car on voit par ces lettres de M. Coleman, qu'il n'écrivoit au P. Ferrier, & après sa mort au P. de la Chaize, qu'afin qu'ils fussent ses entremetteurs auprès du Roi, & que
rien

rien aussi ne se faisoit sans la participation de Sa Majesté. Et cependant III.
 cet homme a l'impudence de dire. *qu'il paroît que ce Jésuite, Confesseur CLAS*
du Roi, étoit de la partie, & qu'il étoit entré bien avant dans le dessein N°. VIII.
de rétablir la Religion Catholique en Angleterre, par le fer & par l'effu-
sion du sang. Peut-on dire cela après avoir vu ces lettres, qui marquent
 que tout se traitoit avec le Roi, par l'entremise du P. de la Chaize ou
 de M. de Pomponne, sans faire soupçonner Sa Majesté d'avoir approuvé
 ces desseins cruels & sanguinaires, qu'on attribue faussement aux Ca-
 tholiques; ce qui seroit une calomnie si diabolique, que l'on ne peut
 en avoir donné la moindre idée, sans mériter d'être en exécration,
 non seulement à toute la France, mais à tout le genre humain?

L'autre supercherie de notre Auteur pour rendre M. Coleman coupable de la conjuration par ses propres lettres, est, qu'après avoir dit,
qu'il n'avoit point besoin d'Oates & de Bedlow pour en prouver la vérité :
qu'il vouloit bien qu'on les ôtât de la scene, & qu'on ne jugeât de l'affaire
que par les lettres de Coleman, comme il n'y trouve pas son compte, il
 revient à ses faux témoins, & remet *Bedlow sur la scene* par cette faillie
 imprévue & ridicule. „ C'est assurément dans cet esprit de zele & de
 „ dévotion bien réglée, que Coleman disoit : *quand j'aurois une mer*
 „ *de sang & mille vies, je les perdrais toutes volontiers pour l'exécution*
 „ *de ce dessein, & si, pour en venir à bout, il falloit détruire cent Rois*
 „ *hérétiques, je le ferois.* Ces paroles sont un peu fortes : c'est Bedlow
 „ qui les a rapportées, & qui dit les avoir ouïes. S'il les a inven-
 „ tées de sang froid, & sans être ému de colere, je le trouve admi-
 „ rable dans l'art de feindre les passions”. Quelle impertinence de
 nous venir encore parler de son Bedlow (qu'il appelle *un homme de*
guerre, pour en faire un homme d'importance, quoique ce ne soit qu'un
 misérable Soldat, fils d'un Payfan) après avoir dit qu'il le laissoit là,
 & qu'il ne se serviroit plus de son témoignage, qu'il n'a pu même rap-
 porter qu'en le falsifiant, afin, d'une part, de le rendre plus éloquent à
 ce qu'il a cru, & de faire, de l'autre, qu'il y fût parlé *de l'exécution*
de ce dessein ; c'est-à-dire, de la conjuration, & de *détruire lui-même*
cent Rois hérétiques : au lieu que le mensonge de Bedlow est seulement,
 qu'il avoit entendu dire à M. Coleman : *s'il avoit cent vies, & une mer*
de sang à répandre, il la verseroit pour la cause de Rome, & pour éta-
blir la Religion Romaine en Angleterre : & s'il y avoit cent Rois héré-
tiques à déposer, il les voudroit tous voir détruire. L'un & l'autre est
 faux. Mais c'est bien mal se connoître en éloquence, que d'en trouver
 dans ce discours emporté, de quelque maniere qu'on le rapporte, afin

III. d'en conclure ridiculement , qu'il n'y a pas d'apparence que cela ait été **C L A S.** inventé par un soldat.

N°. VIII. Cependant, après n'avoir dit que des sottises qui ne peuvent persuader que ceux qui veulent bien être trompés, comme s'il n'avoit rien dit que de convainquant , il prend son air grave pour prononcer cet arrêt. *Parlons sérieusement: il faut avoir renoncé à toute pudeur, pour oser soutenir, que toute cette grande action n'est qu'une comédie & une feinte.* Il a raison en partie; on auroit tort de vouloir que ce qui se passe aujourd'hui en Angleterre , ne fût qu'une comédie & une feinte: c'est une tragédie barbare & cruelle, dont le Poëte & le principal Auteur est le Démon de la calomnie. Mais il faut autre chose que des paroles en l'air , accompagnées d'une grande confiance, dont les plus grands menteurs ne manquent jamais , pour nous y faire trouver une conjuration réelle & effective contre la vie du Roi, & un dessein formé de massacrer la moitié du Royaume. Il faut réfuter tous les faits qui font voir la friponnerie des témoins; répondre à toutes les preuves tirées du procès de M. Coleman, imprimé par autorité publique, & arrêter les impressions naturelles que produisent nécessairement dans tous les esprits bien faits, les dernières paroles de Mylord Stafford, pour empêcher qu'on ne soit persuadé qu'il n'y eut jamais rien de plus faux, que tout ce qu'on a dit jusques ici de cette prétendue conjuration.

C H A P I T R E X X.

Que le Procès de Mylord Stafford, imprimé par autorité publique, fournit beaucoup d'arguments qui font voir la fausseté de la prétendue Conjuraction.

J'Avois entièrement achevé cette première partie de l'Apologie des Catholiques, & je ne pensois plus à rien dire davantage de la Conspiration d'Angleterre, lorsque j'en ai reçu deux écrits, qui m'ont obligé d'en parler encore; parce que j'ai trouvé qu'ils donnoient plus de lumière à cet ouvrage de ténèbres, que tout ce que j'en avois vu auparavant.

Celui que j'ai reçu le premier est intitulé.

“ *La malice découverte: ou, une courte relation de l'accusation & de la décharge d'Elizabéth Cellier, dans laquelle ses procédures, de-*

„ vant & durant son emprisonnement, sont déduites en détail; le myst- III
 „ tere du Baril à Farine, & le secret de la Conspiration d'Angleterre C L A S.
 „ sont fidèlement découverts. Avec un extrait du procès qui lui a été N°. VIII
 „ fait, mis en lumière par elle-même, & présenté aux Amateurs de la
 „ vérité toute nue sans déguisement. Traduit de l'anglois en françois”.
 L'autre a pour titre. „ Procès de Guillaume Vicomte de Stafford,
 „ pour crime de haute trahison. Accusé par la Chambre des Comm-
 „ nes d'avoir conspiré contre la vie du Roi: d'avoir voulu extirper la
 „ Religion Protestante: d'avoir voulu renverser le Gouvernement, &
 „ d'avoir voulu introduire le Papisme. Commencé à West-Munster le
 „ 30 Novembre, & achevé le 7 Decembre, 1680. Traduit sur l'ori-
 „ ginal anglois. Lequel a été imprimé dans l'Imprimerie Royale à
 „ Londres”.

Ce n'est présentement qu'à ce dernier que je m'attache, parce qu'il est imprimé par autorité publique. Je verrai dans la suite ce que je pourrai faire du premier, ne pouvant savoir quelle créance il mérite que je n'en sois plus informé, quoiqu'il soit vrai qu'on ne le peut lire sans en être touché; parce qu'on y trouve par-tout un certain air si naturel; & tant de témoignages de sincérité & de courage, qu'on ne sauroit se persuader, que la méchanceté & le mensonge puissent jamais si bien contrefaire la bonne conscience & la vérité.

Mais pour ce qui est du Procès de Mylord Stafford, on ne peut rien désirer de plus authentique. Il a été imprimé d'abord en anglois dans l'Imprimerie Royale de Londres, & celui qui la traduit en françois, fait assez voir qu'il est Protestant, par ce qu'il dit dans la Préface: *que toute l'Europe n'est que trop informée, qu'on a découvert en Angleterre, il y a plus de deux ans, une malheureuse conspiration contre la personne du Roi, l'Etat & la Religion.* A quoi il ajoute: *qu'il lui a semblé qu'il suffisoit de donner ce Procès dans une langue un peu plus universelle que l'angloise, pour faire connoître au monde les particularités de ces grands desseins, & de ces hautes entreprises.* Voilà donc quel a été le but des Protestants, tant au regard de l'impression de Londres que de la traduction françoise, de persuader la vérité de la prétendue conjuration au monde incrédule, qui n'en a rien cru jusques ici.

Mais il est bien à craindre que ce ne soit tout le contraire, & que la lecture de ce fameux Procès, au lieu de convertir le monde, ne l'affermisse dans son incrédulité. Je suis si convaincu que c'est l'effet qu'on en doit attendre, que je prétends faire avouer à toutes les personnes raisonnables; qu'on ne peut guere s'imaginer d'aveuglement plus prodigieux, que celui des Auteurs de la publication de ce procès: car,

III. bien loin qu'ils s'en puissent promettre ce qu'ils prétendent, il n'est propre certainement qu'à les faire déclarer par toute l'Europe, pour aussi
 CLAS. N°. VIII. méchants que cet inique Juge de l'Evangile, qui ne craignoit point Dieu, & qui ne se soucioit point de ce que les hommes penseroient de lui, *qui Deum non timebat, & hominem non reverebatur*. J'en excepte les trente - un Pairs, qui, malgré le torrent, ont rendu justice à l'innocence opprimée, en déclarant que le Mylord n'étoit point coupable des crimes dont on l'accusoit : & c'est une obligation que l'on a à ceux qui ont publié ce procès, de nous avoir conservé leurs noms, afin qu'ils ne demeurassent point confondus dans la postérité, avec ceux qui n'ont point fait conscience de répandre le sang innocent.

Pour mieux comprendre cette grande affaire, il faut remarquer, que, sur la fin de l'année 1678, sur le seul témoignage d'un scélérat, qui est le Docteur Oates (car c'est la qualité qu'il se donne dans tout le procès du Mylord) la Chambre des Communes requit qu'on arrêtât prisonniers cinq Seigneurs Catholiques ; le Comte de Powis, Mylord Arundel de Wardour, Mylord Peters, Mylord Belaffis & le Vicomte de Stafford, & qu'elle se rendit leur partie. Ce Parlement, qui fut appelé le long Parlement, ayant été cassé quelque temps après, & un autre ensuite, ce n'a été qu'au troisieme, assemblé l'année dernière 1680, que la Chambre des Communes envoya dire à la Chambre Haute, qu'elle avoit résolu de travailler au Procès des cinq Seigneurs prisonniers à la Tour, & de commencer par celui du Vicomte de Stafford. La Chambre Haute y consentit, & résolut qu'on le commenceroit le 30 Novembre.

Il faut donc considérer dans ce jugement, le Chancelier, qui y présidoit en qualité de *Grand Sénéchal*, qui est une charge supprimée, mais que l'on crée de nouveau dans ces occasions, pour autant de temps seulement que dure l'affaire pour laquelle on l'a créée.

Les Seigneurs, qui sont les Juges, étoient au nombre de quatre-vingt six. Les membres de la Chambre des Communes étoient au nombre de quatre à cinq cents ; entre lesquels on en avoit choisi une douzaine, plus ou moins qui devoient parler au nom de la Chambre des Communes & de toutes les Communes d'Angleterre, comme les accusateurs & les parties du Prisonnier. Et ce furent eux qui produisirent les témoins contre lui, & qui répondirent aux objections qu'il fit à leurs témoignages. Nous les appellerons les Commissaires ou Accusateurs.

Toutes ces personnes étant placées, on amena le Prisonnier : on lui dit de se mettre à genoux, & puis de se lever. Ce qu'ayant fait, le Grand Sénéchal lui parla en ces termes. *Mylord Vicomte de Stafford*.

Les Communes d'Angleterre, assemblées en Parlement, vous ont accusé de I I I. haute trahison, & vous êtes amené ici pour être jugé sur cette accusation. CLAS. Le Corps entier de la Chambre des Pairs doit être votre Juge dans cette N°. VIII. affaire, si grande & de si grande importance : cette Cour de justice, & la plus considérable & la plus noble de cette partie du monde, & peut-être de toute la Chrétienté. Vous êtes assuré qu'il ne sera trouvé ici ni faux poids ni fausses mesures; (il n'auroit pas pu ajouter, ni faux témoins) que la balance sera tenue droite, & que tout ce que vous pourrez justement & raisonnablement demander pour votre défense vous sera assurément accordé.

Il est certain que tout cela fut en apparence. Ce Tribunal fut très-Majestueux & très-Auguste. Le prisonnier y fut traité fort civilement de la part des Pairs, mais fort incivilement & fort durement par ces Messieurs de la Chambre basse : car ce furent eux entr'autres choses, qui, contre l'avis du Grand Sénéchal, lui firent refuser un jour d'intervalle, qu'il avoit demandé pour prendre un peu de repos. Mais laissons-là les incidents, venons au fond.

Après que l'accusation fut lue avec la réponse de l'accusé, où il déclaroit; *qu'il n'étoit coupable d'aucun des crimes y contenus, & que, pour son jugement, il se mettoit volontiers & avec soumission entre les mains des Pairs du Royaume ses semblables*, trois des Commissaires parlèrent; & diviserent leurs prétendues preuves en celles qui regardoient la conspiration en général, & celles qui touchoient le prisonnier en particulier. Je suivrai le même ordre, & ferai voir qu'elles sont également foibles sur l'un & l'autre de ces deux points. Je marquerai ce qu'ils disent en renvoyant au Procès, & ferai sur chaque chose quelques réflexions, qui en montreront l'absurdité.

§. I. Plan général de la prétendue Conspiration.

Les Commissaires qui parlèrent d'abord prétendirent faire voir, que cette conspiration étoit un complot général de tous les Catholiques d'Angleterre, de la Cour de Rome, de France & d'Espagne. *Les Confédérés (dit l'un d'eux) étoient plusieurs, & agissoient en plusieurs endroits; en Angleterre, en France, en Espagne, en Ecosse, en Irlande. Ils se servoient aussi de plusieurs moyens: ils avoient de grands & de maudits desseins sur le tapis, pour détruire notre Roi, & l'ôter du monde. Et pourquoi cela, Messieurs? parce qu'ils espéroient avoir un meilleur temps sous celui qui lui devoit succéder. Une autre partie du dessein étoit, de perdre non pas seulement celui-ci ou celui-là qui leur nuisoit; mais le corps entier des*

III. *Protestants en Angleterre : ils ne vouloient pas seulement commettre un*
 C L A S. *assassinat ou un meurtre , mais ils vouloient faire un massacre & une bou-*
 N°. VIII. *cherie de tous ceux qui les approcheroient , & il n'en devoit échapper aucun :*
car si quelques-uns prétendoient fuir , ils avoient résolu de les arrêter & de
les tuer.

Cela est fondé sur la déposition d'un de leurs témoins , qui s'explique
 Pag. 81. *en ces termes. J'ai oui dire , que dans le temps qu'on tueroit le Roi , on*
armeroit du monde qui seroit prêt à se soulever en moins d'une heure , &
qu'on se jeteroit sur les Protestants , auxquels on couperoit la gorge : c'étoit-
là ce qu'on proposoit de faire ; & on ajoutoit , que , s'il en échappoit quel-
ques-uns , on auroit une armée pour les dissiper & les égorger à mesure
qu'ils fuïroient.

Les moyens étoient proportionnés à la grandeur de l'entreprise : car
 le même témoin assure , qu'il avoit oui dire , que l'armée destinée pour
 massacrer tous les Protestants , devoit être de deux cent mille hommes au
 moins. Car sur ce qu'il avoit dit , qu'il favoit la conspiration il y avoit
 quinze ou seize ans , & qu'on se pourvoyoit d'armes & d'argent , le
 Mylord de Stafford lui fit demander , qu'elle quantité d'armes on avoit
 Pag. 227. *préparé ? A quoi il répondit en ces termes. Je n'ai jamais oui dire abso-*
lument combien ; j'ai oui parler de quelques nombres. On a parlé depuis
peu , qu'on devoit lever de delà de la mer pour armer trente mille hommes.
J'ai oublié combien il en devoit avoir en Angleterre : mais je crois avoir
oui dire à M. Gavan , & à quelques autres Prêtres , que s'il étoit néces-
saire , ils pourroient avoir du moins deux cent mille hommes pour les
assister. Je suppose qu'ils avoient préparé des armes aussi-bien que des hommes.
Et sur ce qu'on lui demanda de quelle Religion devoient être ces deux
cent mille ? Je compris , dit-il , ainsi je crois que fit toute la Compagnie
qui l'entendit , qu'ils étoient Catholiques Romains. Mais le Mylord ayant
repliqué. C'est une chose étrange qu'on dut lever deux cent mille Catho-
 Pag. 228. *liques , & qu'il n'y en a pas vingt mille en Angleterre capables de porter*
les armes. Le G. Sénéchal dit , pour soutenir son témoin. Hé ! Milord ,
ne pouvoient-ils pas venir de delà la mer ; & ainsi on auroit pu assembler
ici un tel nombre de Catholiques Romains , bien qu'il n'y en ait pas tant en
Angleterre.

Et afin que l'on ne fût pas en doute de savoir d'où viendroient ces
 troupes de delà la mer , qui , avec les Catholiques , devoient achever
 de composer cette armée de deux cent mille hommes , ils disent nette-
 ment , que c'étoit la France qui les devoit fournir. Cette armée , dit l'un
 Pag. 34. *de ces Commissaires , ne se devoit pas seulement lever ici au milieu de*
nous , mais on en devoit faire venir une partie de France ; on avoit pour

la écrit des lettres de part & d'autre ; on avoit eu des correspondances & des promesses de la part des Ministres de ce pays-là. C'a été peut-être par retenue, qu'il n'a pas nommé le Roi très-Chrétien. Mais le témoin, sur la foi duquel il parle, le nomme expressément. Il a aussi été dit en sa présence, que le Roi de France avoit connoissance de toutes ces entrées, & qu'il nous fourniroit des troupes, & nous donneroit toute sorte d'aide & d'assistance, s'il arrivoit aucun changement, si le Roi mourroit, ou si on s'en défaisoit, ou s'il arrivoit enfin quelque chose de cette nature.

III.
CLAS.
N°. VIII.

Pag. 77.

Voilà donc le plan qu'ils nous donnent eux-mêmes de cette affreuse conjuration, dont la découverte ; dit un des Commissaires, est l'ouvrage de Dieu & non pas des hommes. On devoit tuer le Roi, & dans le même temps armer du monde, qui seroit prêt de se soulever en moins d'une heure, & se jeter sur les Protestants, auxquels on couperoit la gorge ; & s'il en échappoit quelques-uns, on eût fait marcher contre eux cette armée de deux cent mille hommes, dont une grande partie devoit être envoyée par le Roi de France, qui les auroit dissipés & égorgés à mesure qu'ils fussent fuis.

§. 2. Première Réflexion.

Je ne fais quelle opinion ces Messieurs ont de toutes les autres nations de l'Europe ; mais ils se trompent fort, s'ils s'imaginent qu'elles en puissent avoir une grande de la sagesse ou de la probité de ceux qui veulent bien que l'on croie, qu'ils ont ajouté foi à de si grandes folies, & que c'est sur cela qu'ils ont assis un jugement de mort, contre une personne d'une si grande qualité ; sans parler des autres qu'ils avoient fait mourir auparavant. Je ne dis encore rien du prétendu complot de faire mourir le Roi : j'en ai déjà parlé dans les Chapitres précédents, & j'en parlerai encore dans la suite. Je ne m'arrête ici qu'au massacre général des Protestants, dont ces Commissaires parlent si tragiquement, sur la foi de leur témoin. Dans le temps même qu'on assassineroit le Roi on devoit armer du monde, qui seroit prêt de se soulever en moins d'une heure, pour égorger les Protestants. Afin que cela pût avoir quelque ombre de vraisemblance, il falloit ajouter ; que ces Conspirateurs Papistes étoient Magiciens ou Sorciers, qui avoient tous les Démon à leurs gages : que ce seroient ces Démon, qui, dans le temps même qu'on tueroit le Roi, avertiroient tous les Conspirateurs répandus par l'Angleterre ; (car il est clair qu'il auroit fallu de la magie, afin que ce soulèvement se pût faire en moins d'une heure) : que d'autres Démon endormiroient tous les Protestants, afin qu'ils fussent plus faciles à égorger ; car, sans cela, y

III. ayant en Angleterre cent Protestants pour un Catholique , le moyen que
 C L A S. ces Catholiques soulevés en une heure , pussent égorger presque tous
 N°. VIII. les Protestants : que la plus grande partie de l'armée de-deux cent mille
 hommes , devant venir de delà la mer , d'autres Démons fourniroient
 des Hippogryphes pour la Cavalerie , & des Vaisseaux enchantés pour
 l'Infanterie , afin qu'ils fussent à temps en Angleterre pour égorger à
 mesure que s'enfuioient les Protestants qui auroient échappé à la fureur
 des *soulevés en une heure*. Par-tout ailleurs on enfermeroit comme des
 fous , ou on puniroit comme des scélérats , des témoins qui viendroient
 déposer de si ridicules chimeres : mais ces honnêtes gens de la Chambre
 des Communes ne trouvent rien en cela que de raisonnable. Ils veulent
 que l'on prenne pour indubitable tout ce que disent leurs frippons , qu'ils
 produisent pour témoins , quelque extravagant qu'il puisse être ; & c'est
 sur ce prétendu massacre de tous les Protestants , si bien concerté & si
 facile à exécuter , selon le projet que ces témoins assuroient qu'on en
 avoit fait , qu'ils voudroient qu'on exterminât tous les Catholiques ! Je me
 souviens d'avoir lu dans une Gazette burlesque , que le Roi d'Ethiopie
 avoit fait pendre son Cordonnier , parce qu'il avoit découvert , qu'il
 l'avoit voulu faire périr par une mine qu'il avoit faite dans le talon de
 son soulier. Quelque fou que cela fût , & on le donnoit aussi pour tel ,
 il l'étoit moins certainement que ces Protestants égorgés par toute l'An-
 gleterre , par ces Papistes soulevés , en moins d'une heure , & soutenus
 par une armée de deux cent mille hommes de deçà & delà la Mer , qui
 auroit achevé ceux qui s'en feroient enfuis , & auroient évité le pre-
 mier massacre.

§. 3. *Seconde Réflexion.*

Il faut être plus barbare que les Cyclopes pour n'avoir point de respect
 pour les Rois. Le Christianisme nous oblige de les regarder comme les
 Oints de Dieu , & ses Ministres dans le Gouvernement des Peuples , en
 qui on doit révéler l'image de sa puissance. Les Rois entr'eux sont trop
 intéressés à donner l'exemple de cette vénération , pour ne se la pas
 témoigner les uns aux autres. Ils n'y manquent pas aussi dans les guerres
 mêmes les plus échauffées : ils ravagent les Provinces les-uns des autres ,
 sans que chacun cesse de respecter , dans son ennemi , comme une chose
 sacrée , le caractère de la dignité royale. Que si les Romains , à qui le
 nom de Roi étoit devenu si odieux depuis qu'ils les avoient chassés de
 leur ville , ne laissoient pas de le respecter dans les autres nations , &
 s'ils ont regardé comme exécration , quelque avantage qu'ils en eussent pu
 tirer , la trahison de ce Médecin qui leur promettoit d'empoisonner
 Pyrrhus,

Pyrrhus, qui peut concevoir qu'un Roi, & un Roi Chrétien, fût assez brutal III. pour consentir à l'assassinat d'un autre Roi, son paren & son allié, & CLAS. pour promettre à ses parricides de leur envoyer une armée de plus de N°. VIII. cent mille hommes, pour les aider à égorger la plus grande partie de leur nation?

Cependant c'est ce qu'un scélérat, un infame parjure, un Dugdale a l'impudence d'attribuer au Roi Très-Chrétien; & c'est ce que ces Messieurs de la Chambre des Communes, non seulement n'ont pas rejeté comme une abominable calomnie, mais ce qu'ils ont appuyé comme une vérité certaine, & dont la découverte avoit été le salut de l'Angleterre. C'est sur cela qu'ils se fondent pour demander l'extermination des Catholiques, avec autant de fureur que les Payens demandoient autrefois dans leurs Théâtres celle des Chrétiens. Ils supposent comme indubitable ce que dit un frippon, qu'apparemment ils ont fait parler comme ils ont voulu; & c'est sur cela qu'ils représentent, d'un accent lugubre, ce carnage général de tous les Protestants, que les *Papistes* Anglois avoient dessein de faire; non par leurs seules forces (car ils avouent qu'ils sont trop foibles pour cela) mais étant assistés par une armée très-nombreuse, que le Roi de France devoit envoyer à leur secours, aussi-tôt qu'ils se feroient défait de leur Roi. On ne sauroit croire que Sa Majesté Britannique ait connoissance de cette particularité du Procès du Vicomte de Stafford: il a trop d'honneur & trop de courage, pour laisser sans aucune réparation, une injure si atroce, faite au plus grand Roi de la Terre, son parent & son allié, par ces misérables restes du parti de Cromwel; ou si quelque raison l'obligeoit de dissimuler, ce ne pourroit être que la crainte de la brutalité de ces factieux, qu'on est peut-être obligé de ménager, pour ne leur pas donner occasion de se porter aux dernières extrémités. Quoi qu'il en soit, qu'ils soient si enragés qu'ils voudront, ils ne sauroient empêcher que cette seule accusation, si folle, si outrée, si incroyable, qu'ils ont relevée avec tant de soin, & qu'ils ont pris tant de peine à appuyer, ne fasse voir à toute l'Europe, que tout ce qu'ils ont dit de cette prétendue conjuration, qui leur a déjà donné lieu de répandre tant de sang innocent, n'est qu'un pur ouvrage, du Pere de mensonge.

§. 4. *De la part qu'ils donnent au Pape Innocent. XI dans cette conjuration.*

Ils ne se contentent pas de supposer, à leur ordinaire, que tout ce que les Catholiques, ou sont véritablement, ou sont soupçonnés de faire, vient de la Cour de Rome, comme de son premier mobile; ils descen-

III. dent dans le particulier , & marquent, entr'autres choses, trois sortes de machines, qu'ils prétendent avoir été employées par le Pape Innocent N°. VIII. XI, l'un des plus Saints Papes qui se soient assis depuis long-temps sur la Chaire de S. Pierre , pour donner le branle à cette grande conspiration.

L'une est, de l'avoir pourvue de Chefs , tant pour la guerre que pour les affaires de l'Etat, en donnant charge, par un Bref, au Général des Jésuites, *Jean Paul Oliva*, d'envoyer aux principaux Seigneurs Catholiques des Commissions pour les plus grandes charges d'Angleterre, que le Sieur Oates, dit avoir vues, & qu'il assure que ces Seigneurs ont reçues avec beaucoup de joie, & de grands sentiments de gratitude. C'est presque tout ce que portoit la premiere déposition du Docteur Oates, rapportée dans le procès, page 320, qui fut lue dans la Chambre Haute, le 25. Octobre 1678.

Pag. 320. *Le Déposant dit, qu'au mois de Mai dernier il vit dans la Chambre de Langhorn, une Patente scellée du Sceau du Général de la Société des Jésuites, résidant à Rome, nommé Jean Paul d'Oliva, contenant, qu'en vertu du Bref du Pape, il constituoit le Seigneur Arundel de Wardour, Grand Chancelier d'Angleterre; laquelle Patente fut envoyée exprès à ce Seigneur par le fils du Sieur Langhorn: qu'il vit une lettre signée par le dit Seigneur Arundel (à ce qu'il croit) par laquelle il reconnoissoit avoir reçu la dite Patente, qu'il avoit acceptée, & promettoit de répondre aux bonnes espérances que la Société avoit conçues de lui.*

Il en dit autant d'une autre Patente de même nature, pour faire Mylord Powis grand Trésorier d'Angleterre.

D'une autre, pour faire le Chevalier Godolpin. garde du Sceau privé.

D'une autre, pour faire M. Coleman Secrétaire d'Etat.

Et après avoir parlé des Patentes pour ces quatre personnes, il n'en donne point dans cette premiere déposition au Vicomte de Stafford; mais il se contente de dire à son égard, qu'il avoit vu plusieurs lettres signées de lui, par lesquelles il paroissoit qu'il étoit de la conspiration tramée contre le Roi: & puis il revient aux Commissions en ces termes., Le „ Déposant vit au mois de Juillet dernier une commission entre les „ mains de Fennwick, à Mylord Bellasis, pour être Général de l'armée „ qu'on devoit lever en Angleterre contre le Roi; & une autre, pour „ faire Mylord Peters Lieutenant Général de l'armée: & il ajoute sur „ chacun, qu'il avoit vu les remerciements qu'ils en faisoient.

La deuxieme machine qu'ils font employer au Pape est, de donner de grandes sommes d'argent. Voici ce qui en est dit dans le procès, page 86.

Mylord Stafford. *Je voudrois bien lui demander quelles sommes d'argent*

le Pape a contribuées ?

III.

G. Sénéchal. *Quelles sommes d'argent le Pape a-t-il données pour cette entreprise ?* CL A 9.
N°. VIII.

M. Dugdale. *J'ai oui dire en général, qu'il devoit contribuer beaucoup pour avancer la conspiration.*

G. Sénéchal. *Avez-vous oui parler de quelque certaine somme ?*

M. Dugdale. *Je ne suis pas bien certain là-dessus, mais je crois avoir oui parler quelquefois de dix mille livres sterling, ou quelque chose d'approchant.*

La troisième machine dont ils prétendent qu'un Pape aussi saint & aussi sage que celui-ci, s'est servi pour animer les Conspirateurs à exécuter leur abominable dessein, est de faire publier par les Jésuites, parmi les Catholiques Anglois, une indulgence pléniaire pour celui qui tueroit le Roi. Ce fut un des Commissaires de la Chambre des Communes, qui fit dire cela à Dugdale. Il paroît que ce bon témoin avoit oublié son rôle ; & ce Commissaire l'en fait ressouvenir.

M. Treby. *M. Dugdale ! vous parlez d'armes & du serment de secret qui vous a été administré, ne se servoient-on point d'autres armes spirituelles ? n'y avoit-il point d'indulgences ou quelque chose de semblable ?* Pag. 80.

M. Dugdale. *Il y eut une indulgence environ l'an 1678, qui ayant été envoyée de delà la Mer, fut adressée à M. Ireland, & de lui vint à Evers. Le Sieur Gavan eut ordre de la publier ; ce qu'il fit une fois à Boscobel & en plusieurs autres Chapelles particulières. Voici ce qu'elle portoit : que quiconque agiroit pour introduire la Religion Romaine, ou pour tuer le Roi, auroit rémission de tous ses péchés. Et il dit en un autre endroit, page 142, qu'il s'attendoit à être canonisé par le Pape, s'il en étoit continué dans ce dessein.*

§. 5. Première Réflexion.

Je n'ai rien à ajouter sur ces Commissions en général à ce que j'ai dit dans le chapitre XVI, au sujet du procès de M. Coleman. Il faudroit que le Pape, dont la vertu & la sagesse sont universellement reconnues, même parmi les Protestants, comme il paroît par leurs Gazettes ; que le Général des Jésuites, qui doit avoir du sens, ayant été choisi pour Chef d'une si grande Compagnie, & que ces Seigneurs d'Angleterre, qui ne sont pas des enfants, eussent perdu l'esprit par quelque maladie inconnue, & fussent plus fous que ceux qu'on enferme, afin qu'on pût attribuer au premier, avec quelque vraisemblance, une aussi grande folie, qu'auroit été celle d'ordonner, par un Bref, au Général des Jésuites, d'expédier des Patentes signées Jean Paul Oliva, pour

III. donner à tel & à tel, les principales charges du Royaume d'Angleterre ;
C L A S. & au second, d'avoir exécuté un ordre si extravagant ; & aux derniers,
N^o. VIII. d'avoir pris des feuilles de chêne pour des pistoles réelles , & en avoir fait de si grands remerciements. Des coquins, des scélérats, qui n'ont ni esprit ni jugement, mais seulement une hardiesse effrénée de tout feindre & de tout dire , peuvent avoir inventé de si impertinentes choses ; mais c'est faire injure au genre humain de s'imaginer , que personne les puisse croire, hors ceux qui sont aveuglés par une passion envenimée de perdre les Catholiques.

Deuxieme Réflexion.

On fait en quel état le Pape a trouvé la Chambre Apostolique , & le soin qu'il prend de la dégager. Les apprêts des Turcs, pour s'assujettir les Etats des Princes Chrétiens, le pourront obliger à faire un effort pour les assister en ce qu'il pourra, contre l'ennemi commun de la Chrétienté ; mais il sera plus aisé de faire passer pour des vérités les plus extravagants songes des frénétiques, que de persuader le monde, qu'il a promis de donner plus de quarante mille écus, pour aider des sujets à se révolter contre leur Roi & à le tuer.

Troisième Réflexion.

On croira encore moins de ce digne Successeur de S. Pierre , qu'il a envoyé des Indulgences pour des massacreurs de Rois. Il falloit engager ces faux témoins à en représenter au moins des copies, pour savoir comment elles étoient conçues. Mais ils ont bien fait d'ajouter que des Jésuites les avoient *publiées en plusieurs Chapelles particulieres* ; c'est ce qui rend la chose plus vraisemblable : car il paroît qu'ils avoient grande envie d'être pendus & écartelés. Je suis assuré, que, quiconque auroit dit de telles choses en France, auroit été enfermé pour toute sa vie dans les petites maisons ; mais on voit présentement, qu'en Angleterre, un seul témoin, pourvu qu'il soit gagé pour bien mentir en qualité de *témoin du Roi*, a le privilege de se faire croire, quelque frippon qu'il puisse être , & quoique ce qu'il dise ne soit pas plus vraisemblable que *la vraie Histoire* de Lucien.

§. 6. Raisons générales pour rendre la Conspiration probable.

Les Commissaires de la Chambre des Communes ont apporté d'abord

des raisons générales, pour prouver qu'il est probable que les Catho- I I I.
liques ont conspiré de tuer le Roi, & d'égorger tous les Protestants. C L A S.
Ils disent qu'ils n'apportent pas ces raisons comme une preuve qu'ils N°. VIII.
l'aient fait; mais seulement pour montrer qu'ils sont capables d'avoir eu
un tel dessein.

La premiere est, que c'est un point de la Religion Catholique qu'on
peut tuer les Rois Hérétiques, & que c'est une action très louable
devant Dieu. C'est ce que le Sieur Maynard, le premier de ces Com-
missaires, a avancé avec une hardiesse inconcevable. Après avoir sup-
posé, comme une chose certaine, que les Catholiques Anglois, aidés
de la France, devoient faire un massacre des Protestants, il raisonne
en cette maniere sur cette belle hypothese. *C'est une chose surprenante, Pag. 34.*
Messeigneurs, que des Anglois cherchent les moyens de faire venir les étran-
gers dans leur pays : & il faut qu'ils soient les pires de tous les Bigots,
de pousser leur zele jusqu'à détruire leur Nation ; étoient-ils assez fous
pour croire, que si les François étoient entrés dans ce Royaume, ils
auroient toujours été grands Seigneurs ? Voilà pourtant l'état où étoient
les affaires en général. Vous voyez qu'il n'en doute point : il n'est en
peine que d'en savoir la cause, & il la donne en ces termes.

Mais, Messeigneurs, si nous regardons ce qui les y a portés, ce qui
les a confirmés dans ce dessein, & ce qu'ils ont publié de leur Religion,
notre étonnement cessera ; puisqu'ils nous disent qu'il est légitime de tuer
un Roi Hérétique. Le Roi d'Angleterre, selon eux, est Hérétique, & il
est déclaré tel par leur Eglise ; de sorte que quiconque entreprendra de le
tuer, rendra service à Dieu, & fera une action, non seulement légale
& pieuse, mais même méritoire & glorieuse ; & pour laquelle il pourra
être canonisé. Ils rebattent cela en plusieurs autres endroits du procès ; &
Dugdale l'exprime en ces termes. Ils m'ont dit, dans leurs Assemblées, que Pag. 35.
le Roi étoit un Hérétique, un excommunié, & qu'il étoit hors le sein de
l'Eglise, que, par conséquent, il étoit permis de le tuer, & qu'il n'y
avoit pas plus de mal qu'à tuer un chien.

La seconde raison, qui rend probable, à ce qu'ils disent, cette pré-
tendue conspiration, est l'exemple des Poudres. *Souvenons-nous, dit-il, Pag. 36.*
de la trahison des poudres, par laquelle on devoit perdre toute la Nation.
Le Roi, les Seigneurs & les Communes assemblés en Parlement, devoient
sauter en l'air : ils en devoient faire un holocauste, ou plutôt une offrande
de paix ; car c'est ainsi que Messieurs de la Religion Romaine traitent les
sacrifices de sang, & s'en servent pour nous réconcilier avec le Pape.

III.

§. 7. *Premiere Réflexion.*

CLAS.

N°.VIII.

Je n'ai point besoin de parler de la premiere raison , qui n'a pour fondement que cette horrible calomnie , que nous tenons qu'il est permis & méritoire devant Dieu de tuer les Rois Hérétiques. J'ai prouvé le contraire en tant de lieux de cet ouvrage , que ce feroit perdre le temps de le répéter encore ici. Mais , comme ils ne se sont servis de cette raison générale , que pour fortifier leur accusation particuliere contre le Vicomte de Stafford, c'est par les sentiments de ce Seigneur qu'on doit juger si on a pu la lui appliquer , sans une manifeste injustice. Car c'est un principe de l'équité naturelle, de ne pouvoir attribuer à un homme, en matiere de Religion , le contraire de ce qu'il proteste hautement de croire, quand il le fait sur-tout avec tant de zele & tant de force , qu'on n'a aucun lieu de le soupçonner qu'il parle contre sa pensée. Or nous avons déjà vu, dans le chapitre XVIII, avec quelle force il a condamné, dans les derniers moments de sa vie , & lorsqu'il ne pensoit plus qu'à aller rendre compte à Dieu , cette doctrine damnable du meurtre des Rois , qu'on avoit attribuée à tous les Catholiques pendant son procès, pour en faire retomber le soupçon sur lui. Mais il n'a pas attendu à cette derniere heure à s'expliquer sur cela , & c'est bien en vain que les Protestants ont fait courir le bruit, que ce dernier discours lui avoit été donné par un Bénédictin, pour faire douter par-là si c'étoit sa véritable pensée, puisqu'il ne contient que ce qu'il avoit dit sur cela avec tant de zele, en divers endroits de son procès. Voilà ce qu'il en dit dans le discours par où il commença à se défendre.

Pag. 124.

Je vous assure , Messieurs , comme si j'étois devant Dieu , que je suis frappé d'étonnement ; lorsque j'entends parler d'aucune chose qui approche de cette doctrine ; & que je ne pus lire qu'avec horreur , ce que je trouvai dernièrement dans la Gazette de quelques peuples mal avisés d'Écosse, & de leurs principes & de leurs pratiques détestables. Je proteste & déclare solennellement , en présence de Dieu , qui connoît toutes choses , de ses Anges , qui sont continuellement autour de nous , & devant vous , Messieurs , qui êtes mes Pairs & mes Juges , que je hais & déteste toute opinion de cette nature ; ni plus ni moins que ma propre damnation ; & que je ne souhaite pas mon salut avec plus d'ardeur que je suis sincere & cordial, dans la haine que j'ai pour cette doctrine. Je sais , Messieurs , qu'aucune personne qui soit sur la terre, ni toutes les personnes du monde ensemble , ni tout leur pouvoir , ne me sauroient aucunement dispenser de la fidélité que je dois à mon Prince ; je reconnois le Roi

pour mon Souverain, & que je dois lui obéir autant que la Loi de la III. Nation oblige aucun de ses sujets à lui rendre obéissance. Vous savez, C I A 8 Messeigneurs, que j'ai prêté le serment de fidélité, vous en avez été tous N°. VIII. témoins; & je crois que si je ne le prêtois pas mille fois (s'il étoit autant de fois requis que je le fis) je mériterois mille morts, & tous les tourments imaginables pour l'avoir refusé.

Et il reprend la même chose à la fin du procès en ces termes. *Pour* Pag. 654.
ce qui est de cette damnable doctrine, de tuer les Rois, si j'étois de quelque Religion dont les principes fussent tels, je la quitterois incontinent; je dis cela avec la plus grande sincérité du monde.

Si on ne croit pas un homme qui parle de la sorte, on pourra s'imaginer qu'il n'y a aucun des Juges qui l'ont condamné qui ne soit Juif ou Mahometan, quelque semblant qu'ils fassent d'être Chrétiens. Car comment empêcheront-ils, que quiconque voudra, ne fasse d'eux ce jugement, puisqu'ils ne sauroient faire voir, qu'on n'ait pas autant de droit de n'ajouter aucune foi à toutes les protestations qu'ils pourroient faire au contraire, qu'ils peuvent s'imaginer en avoir, de ne faire aucun état de ces protestations si fortes & si expressees, d'un homme de cet âge & de cette qualité? Cependant ce n'est que par l'entêtement de ne vouloir rien croire de ce qu'il assuroit avec tant de serments, qu'ils peuvent justifier la sentence inique qu'ils ont prononcée contre lui. Car ses accusateurs reconnoissent, qu'il y a eu tant d'honnêteté dans sa vie, qu'on ne peut donner d'autre cause de son prétendu crime, d'avoir voulu engager des gens à tuer le Roi, que les maximes de la Religion Catholique. *Il est, disent-ils, notoirement connu pour* Pag. 602.
Catholique Romain; & comme il n'y a rien au monde qui soit plus capable d'engager les plus honnêtes gens dans les mauvaises actions, qu'une conscience mal conduite, nous croyons aussi, que les principes de cette Religion-là sont tels, qu'ils sont plus capables de pervertir les hommes de leur devoir & de leur fidélité, qu'aucune autre Religion. Or il faut pouvoir douter de la foi de tous les hommes; quelques serments qu'ils emploient pour persuader qu'ils approuvent, & qu'ils condamnent une certaine doctrine, ou il faut demeurer d'accord, qu'on ne peut raisonnablement douter que ce Seigneur Catholique, n'ait toujours regardé comme une doctrine damnable, celle qui enseigne, qu'on peut tuer les Rois, quand ils ne sont pas dans la vraie Religion, puisqu'on ne peut l'assurer d'une manière plus forte. On ne peut pas donc supposer, sans se vouloir aveugler soi-même, que ce soit cette doctrine, qui lui a toujours donné tant d'horreur, qui l'ait porté à chercher des assassins pour faire mourir son Roi: & par conséquent on avoit bien plutôt lieu

III. de juger que deux frippons, qui l'en accusoient, & dont aucun ne CLAS. rendoit témoignage que d'un fait tout différent de celui dont l'autre N°.VIII. avoit déposé, ne méritoient aucune créance.

§. 8. *Deuxieme Réflexion.*

Je crois devoir faire la même chose, touchant l'exemple de la conjuration des poudres; c'est-à-dire, rapporter d'abord ce que le Vicomte de Stafford a répondu, afin que l'on puisse juger si l'opinion qu'il en a eu a été propre à le porter à entreprendre quelque chose de semblable.

Fig. 170. *Messeigneurs! ces Messieurs de la Chambre des Communes, qui ont la conduite de cette affaire, vous ont dépeint la trahison avec ses couleurs les plus noires, & dans la plus horrible forme; mais j'avoue, Messeigneurs, que quand ils l'auroient représentée encore plus vilaine, ils ne pouvoient la faire paroître plus exécration, que je me la suis souvent figurée dans mon imagination. J'ai toujours regardé, & regarde encore, la trahison comme le plus grand péché du monde, & ne trouve point de termes assez forts pour en faire voir la laideur & l'énormité. Après la trahison, je tiens le meurtre le plus grand de tous les péchés: mais j'estime que le meurtre d'un Roi est si fort au-dessus de tous les autres crimes, qu'il n'y a point de paroles qui en puissent exprimer la grandeur. Messeigneurs! j'ai fort oui parler d'une chose dont ces Messieurs de la Chambre des Communes ont fait mention, & fort à propos; c'est de la trahison des poudres. Je n'étois pas encore né en ce temps-là; mais quelque temps après qu'elle fut commise, on en parloit beaucoup & fort diversement. Je fis une recherche fort exacte de cette affaire, & plus particuliere peut-être qu'aucune autre personne. Je m'en enquis à mon Pere, à mon Oncle, & à plusieurs autres. Je suis convaincu & crois fortement, par les preuves que j'en ai reçues, que cette trahison étoit un horrible & détestable dessein de quelques Jésuites, avec quelques autres gens; & je la considère comme une action si exécration, que je ne crois pas que la malice des Jésuites, ni l'esprit de l'homme veuille ou puisse l'excuser.... On m'a dit que tous les gens qui avoient été engagés dans ce parti misérable, en étoient très-fâchés & s'en étoient repentis avant leur mort; sans laquelle repentance je suis certain qu'il n'y a point de salut; c'est ce qui me fait croire que ce ne fut pas l'intérêt de la Religion, mais leur intérêt particulier qui leur fit entreprendre cette détestable conspiration.*

Il en parle encore en un autre endroit avec même force. Après avoir dit, qu'il y eut une maudite conspiration la premiere année du regne du Roi Jacques, dont les auteurs étoient de l'une & de l'autre Religion, il ajoute,

ajoute ; après cette conspiration , vint celle des poudres , dont j'ai déjà III.
 parlé. Je proteste devant Dieu , que , dès mon enfance , j'ai détesté & abhorré C L A 2.
 ceux qui en étoient complices ; & je crois , & ai toujours cru , que tout N°. VIII.
 l'esprit des hommes , & la malice des démons , ne peuvent pas l'excuser. Pag. 649.
 Ceux qui y étoient engagés reconnurent leur faute ; la confesserent , &
 demandèrent pardon à Dieu , au Roi & à tous les honnêtes gens , de cette
 méchanceté.

Voilà la pensée de ce Milord touchant cette abominable conjuration.
 Jamais personne aussi n'en a parlé autrement , de quelque Religion qu'il
 fût : car si les Jésuites ont tâché de justifier quelques-uns des leurs , qui
 furent punis comme en étant complices , ce n'est pas en cherchant des cou-
 leurs pour excuser une action si horrible , mais c'est en prétendant qu'ils
 en avoient été accusés à tort.

Voilà ce qu'en dit M. Mezeray en l'an 1606 , dans la Vie de Henri le
 Grand. “ Le Pape se justifia clairement du reproche de cet horrible
 „ attentat , & montra , par de bonnes preuves littérales , qu'il avoit
 „ défendu aux Anglois de se servir de ces voies sanguinaires. Les
 „ Peres Jésuites travaillèrent aussi de leur côté , à faire voir l'innocence
 „ de Garnet ; & le Roi Henri IV , dont l'honneur étoit fort intéressé
 „ en leur conduite , puisqu'il les avoit rappelés , envoya le P. Cotton
 „ vers l'Ambassadeur d'Angleterre , l'assurer que la Société n'avoit nulle
 „ part à cette conjuration , & que si quelques particuliers des siens y
 „ avoient trempé , elle les désavouoit & les détestoit. ”

Tant s'en faut donc que cet exemple ait été propre à engager tout
 le Corps des Catholiques (car c'est à tout le Corps qu'ils attribuent cette
 dernière conspiration) à entreprendre la même chose en ce temps-ci ,
 que c'est manifestement tout le contraire. Car peut-on dire , sans extrava-
 gance , que ce qui a été en horreur à tout le monde , ait été un puissant
 motif pour engager à faire la même chose , ceux à qui on reproche d'avoir
 agi , non comme les voleurs & les scélérats , par une extinction de con-
 science , & par un abandonnement à toutes sortes de crimes , mais par
 une conscience mal conduite ? Pag. 608.

§. 9. Troisième Réflexion.

Ceux qui crient tant contre les Catholiques , en les accusant d'une
 détestable conspiration contre le Roi & contre l'Etat d'Angleterre , ne
 peuvent pas nier , qu'il n'y ait bien des gens qui croient , que ce bruit
 de conspiration n'est pas tout-à-fait sans fondement ; mais que ce sont
 les Presbytériens qui en sont les véritables auteurs. C'est la décou-

III. verte de ce secret qui a tant fait tourmenter la pauvre Elisabeth Cellier:
CLAS mais, quelques traitements indignes qu'ils lui aient pu faire, n'ayant pu
N°. VIII. empêcher que ce qu'elle a écrit sur cela, avec autant d'esprit que de fermeté, ne parût en public, ils n'empêcheront pas aussi, quoi qu'ils puissent faire, que la postérité ne juge, qu'il est infiniment plus aisé de croire ce qu'elle dit des Puritains, que ce qu'ils disent des Catholiques.

Mais ce qui est manifeste est, que si on allegue les exemples du passé, pour rendre probable ce que l'on prétend s'être entrepris en ce temps-ci, de part ou d'autre, les Protestants trouveront tant de désavantage dans cette sorte de preuve, qu'on aura peine à comprendre, qu'ils aient été assez imprudents, pour nous donner lieu de comparer ce qu'ils ont fait sous le Roi Charles I, avec ce qu'ont voulu faire, sous le Roi Jacques, quelques Catholiques, qui ont été condamnés de tous les autres.

Entre les exemples que l'on peut croire être capables de nous toucher, & de nous porter à entreprendre quelque chose de semblable, il est certain, que ce ne sont pas tant les anciens, dont nous n'avons plus qu'un foible souvenir, que ceux des choses qui se sont passées devant nos yeux, & dont la mémoire est encore toute récente. Ce n'est pas néanmoins à quoi je m'arrête; & il y a bien d'autres différences plus considérables entre les deux histoires dont on voit bien que je veux parler. Celle des poudres a été entreprise par quelques furieux, sans aucune autorité, même apparente, en tremblant, & en se cachant à eux-mêmes l'énormité de leur crime, & dans l'espérance qu'il pourroit demeurer caché: l'événement en a été funeste, & il n'est resté, à ceux qui s'étoient engagés dans cette barbare conspiration, que la punition de leur attentat, & l'exécration du genre humain, sans que personne ait jamais osé ni justifier, ni excuser un si diabolique dessein. Ce ne sont pas là des choses à être proposées pour attirer les gens, & pour leur donner envie d'en faire autant.

Mais il n'en est pas de même de la Tragédie dont les Protestants ont été les Acteurs: elle s'est jouée à face découverte, sur un Théâtre exposé aux yeux de toute l'Europe. Ceux qui l'ont conduite, & qui y ont fait les principaux personnages, n'en ont point rougi: ils ont prétendu ne rien faire que de juste & de légitime; ils ont suivi les maximes de ces grands Politiques Réformés, les Buchanans, les Brutus, & les Parés. Ils ont établi, comme ces Docteurs séditieux, la Majesté de l'Empire, & l'autorité souveraine dans le peuple, & dans les corps qui le représentent, & non dans le Roi: & c'est sur ces principes,

qu'après une révolte continuée pendant plusieurs années, & accompagnée de succès trop favorables, ils ont cité leur Roi devant leur Tribunal sanguinaire, & ont scellé de son sang la maxime capitale des Calvinistes dont je viens de parler; qu'un Roi n'est que le premier des Officiers du peuple, à qui il doit rendre compte de son administration, quand il lui plaît de la lui demander, par les corps qui le représentent; & que ces corps ont droit de le punir, comme le moindre des particuliers, s'ils trouvent qu'il a mal gouverné. On ne vit paroître dans cette piece, ni Catholiques ni Episcopaux: elle fut toute jouée par les Puritains, dont Hornius fait deux branches; les Presbytériens & les Indépendants. Les premiers la commencèrent, en foulant aux pieds l'autorité de leur Roi; & les derniers l'acheverent, en sacrifiant sa personne à leur fureur, sur l'Autel du Démon de la révolte. Et afin que ce fût un exemple qu'on pût être tenté d'imiter, le même Démon leur a fourni des Apologistes, qui, bien loin de rougir pour eux de ces inhumanités plus que barbares, les ont fait passer pour des actions héroïques, & ont appris aux fanatiques, dont cette Île est pleine, qu'il y avoit de la gloire & des grandeurs à acquérir, en marchant sur les pas de ces défenseurs zélés de la plus pure Réformation.

Voilà ce qui est bien plus capable, pour une infinité de raisons, de donner une damnable émulation à cette faction de Républicains, qu'on ne voit que trop depuis quelque temps, qui domine dans les Parlements d'Angleterre, que la malheureuse & détestable affaire des poudres ne l'est, d'inspirer aux Catholiques, qui l'ont en horreur, de former de semblables desseins, dont ils n'auroient à attendre que des supplices en ce monde, & l'enfer en l'autre. Je ne suis pas le seul à qui cette pensée soit venue; je la trouve dans le Livre de Mademoiselle Elisabeth Cellier, qui n'a point feint de reprocher à un des plus ardents persécuteurs de la Religion Catholique, qu'ils tendoient à la même fin que les massacreurs du feu Roi. *Je tirai, dit-elle, de mes poches, le Tribunal sanguinaire d'Angleterre: je lui montrai le cruel meurtre du feu Roi, de plusieurs des Pairs de son Royaume, & de la première noblesse; & je lui dis: voilà le jeu auquel vous voudriez être: la partie est déjà faite. Il le nia, mais si froidement, qu'il ne falloit pas être trop éclairé pour voir qu'il n'y trouvoit point de grand crime.*

Je ne ferois pas entré de moi-même dans ce discours; mais on nous y force: car qui peut souffrir qu'ils nous viennent parler sans cesse du meurtre des Rois, comme si c'étoit la doctrine catholique, eux qui ont encore les mains toutes teintes du sang du leur, qu'ils n'ont fait

III. périr sur un échaffaut, par la main d'un Bourreau, qu'en suivant les
C L A S. maximes de leur Buchanan & de leur Brutus.

N°. VIII.

§. 10. *Témoins pour prouver la Conspiration en général.*

Les Commissaires de la Chambre des Communes produisent six témoins, pour prouver la conspiration en général. On n'en avoit pu surborner davantage, depuis plus de deux ans qu'on y travailloit. Ils n'en ont eu d'ailleurs aucune preuve par écrit : car, pour les lettres de M. Coleman, elles montrent, au contraire, que si les Catholiques se remuoient, c'étoit seulement pour se procurer quelque repos, & tâcher d'obtenir la tolérance de leur Religion. C'est donc seulement sur ces six témoins qu'est fondé tout ce qu'ils ont voulu faire croire de cette grande conspiration, de tout le corps des Catholiques, pour tuer le Roi d'Angleterre, & égorger tous les Protestants. Or je suis assuré, qu'en examinant ce qu'ils disent avec un peu de soin, on y reconnoitra des marques si évidentes de fausseté, qu'on admirera l'aveuglement de ceux qui ont entrepris, de faire croire à toute l'Europe une chose aussi incroyable, qu'est cette conspiration générale des Catholiques, en reconnoissant eux-mêmes, dans des écrits publics, qu'ils n'en ont point d'autre preuve, que ce que leur en ont dit ces six personnes de néant, qui font tous de différents contes également ridicules ; n'y en ayant jamais deux qui déposent du meme fait. Mais il faut sur-tout remarquer, qu'ils s'accordent au moins en cela, qu'ils attribuent tous aux Catholiques, de qui ils prétendent avoir appris les particularités de la conjuration, ou qui en devoient être les acteurs, une conduite si éloignée de toute vraisemblance, & si contraire au bon sens, qu'il faudroit qu'ils fussent tous des fous & des insensés, si ces frippons n'étoient pas de faux témoins. Qu'on y prenne bien garde ; car c'est sur cela principalement qu'on doit juger, qu'il n'y a nulle apparence de vérité en tout ce qu'ils disent.

§. 11. *Premier Témoin. SMITH.*

Les Commissaires le voulant faire valoir, disent, *qu'ils commencent par un témoin dont l'éducation a été toute papiste, ce qui lui a donné occasion de connoître le secret des affaires.* Et cependant le témoin dit lui-même tout le contraire : car il déclare, *qu'il a toujours été élevé Protestant ; qu'il est passé en France & y est demeuré assez long-temps sans changer de Religion ; qu'il en avoit changé sur un entretien qu'il eut avec M. le Cardinal Grimaldi, en allant à Rome, où il s'étoit fait Prêtre ; qu'il*

étoit retourné en Angleterre dans la même qualité ; mais qu'il y avoit deux ans qu'il avoit abjuré la Religion Catholique, & étoit redevenu Protestant. III.
CLAS.
N°. VIII.

Ce qu'il dit touchant la conspiration se réduit à trois choses ; car le reste ne contient rien de positif.

1°. Que le Cardinal Grimaldi lui avoit dit , dans le discours qu'il avoit eu avec lui pour le porter à se convertir : *qu'il étoit assuré que la Religion Romaine auroit le dessus en Angleterre ; qu'il n'y avoit qu'une personne qui pût l'empêcher ; & bien que ce fut un homme de bon naturel, ils n'avoient encore pu l'obliger à les favoriser ; mais qu'ils s'en déferoient, pour venir à-bout de leurs desseins.* C'est-à-dire, comme il le marque plus clairement en la page 70, qu'on tueroit le Roi. Pag. 64.

2°. Qu'étant à Rome au College des Anglois , il avoit souvent oui prêcher en public & en particulier , que le Roi d'Angleterre est Hérétique, & qu'il n'y a point ici de Roi réellement régnant, & que quiconque le feroit mourir, feroit une action méritoire.

3°. Qu'on ne parloit d'autre chose dans toute l'Italie.

Faut-il autre chose pour jurer que cet homme est un parjure ? Car la sagesse & la piété de M. le Cardinal Grimaldi sont trop connues dans toute l'Europe , pour avoir besoin qu'on le justifie contre une si impudente calomnie. C'est un des plus grands ornements de l'Eglise Romaine, aussi-bien que de celle de France. Il n'y a rien de plus Saint, de plus humble & de plus édifiant que sa maniere de vivre ; tous ses Domestiques mangeant en même temps avec lui ; & pendant que le corps prend sa nourriture, l'esprit ne manque point d'avoir la sienne par une lecture sainte. Son zele & sa vigilance pour son troupeau sont dignes des plus grands Evêques des premiers siècles ; & s'il y a quelque chose de vrai dans le narré de ce témoin est, que ce pieux Cardinal pourroit bien l'avoir porté, autant par son exemple que par ses paroles, à embrasser la Religion Catholique. Tant pis pour lui s'il l'a depuis abjurée : mais à qui persuadera-t-on, qu'un homme si saint soit devenu tout à coup assez méchant pour approuver le meurtre d'un Roi, & qu'un homme si sage ait été si imprudent, ou plutôt si fou, que de déclarer une si criminelle pensée (quand il l'auroit eue, ce qu'on ne sauroit penser raisonnablement) à un inconnu, à un étranger, à un Protestant, sans considérer, que, d'une part, cela pourroit le scandaliser, & empêcher sa conversion, & que, de l'autre, il pourroit être porté à en aller faire sa Cour à son Roi, en découvrant le détestable dessein qu'il avoit appris qu'on avoit de se défaire de lui. Que les Protestants croient, s'ils veulent, que ce Cardinal, étant Catholique, n'est pas si bon que je le dis ; mais, lais-

III. **CLAS.** **N°. VIII.** tant sa vertu à part , ils ne feront pas si déraisonnables que de ne pas avouer , qu'il ne pourroit pas avoir une si grande réputation , s'il n'avoit au moins du sens commun ; & je n'en demande pas davantage , pour obliger toutes les personnes sages à conclure avec moi , qu'il faut que leur témoin soit un parjure , & un infame menteur , pour avoir eu l'effronterie d'affurer avec serment , que ce Cardinal lui a dit , *que les Catholiques pensoient à se défaire du Roi d'Angleterre , pour venir à bout de leurs desseins* : car , au jugement de tout homme de bon sens , rien n'est plus concluant , dans les choses humaines , que cette maniere de raisonner. Il faudroit qu'un tel homme eût perdu l'esprit , & qu'il fût entièrement fou , pour avoir dit telle ou telle chose , dans telles ou telles circonstances : or il est certain qu'il n'a point perdu l'esprit , & qu'il n'est point fou ; mais qu'au contraire il est très-sage. Il est donc certain qu'il n'a point dit telle ou telle chose , & que , par conséquent , celui qui l'accuse de l'avoir dit , doit être un menteur.

Il en est à peu près de même de ce qu'il fait dire & prêcher aux Jésuites de Rome , & en public & en particulier , *qu'il n'y avoit point en Angleterre de Roi réellement régnant , & que quiconque feroit mourir celui qui le prétend être , feroit une action méritoire*. Il paroît que cet Apostat est un insigne menteur : car jamais Jésuite n'a dit , qu'un Prince à qui un Royaume appartient par droit de succession , & qui en est en possession paisible , en soit privé , *ipso facto* , parce qu'il est Hérétique : c'est l'hérésie de Wiclef , condamnée dans le Concile de Constance. Ils ne disent point aussi que chaque particulier puisse tuer un Roi Hérétique : c'est une maxime détestable , qui est frappée d'anathème par le même Concile. Mais ce n'est pas néanmoins à quoi je m'arrête ; car ces Presbytériens d'Angleterre ne sont pas capables d'entendre raison sur ce qu'il leur plaît d'attribuer aux Jésuites. Mais , quand on leur permettroit de leur imputer les plus méchants sentiments , au moins qu'ils se souviennent , qu'ils ont accoutumé de les regarder comme des gens fins & adroits , qui savent dissimuler , & ne pas dire étourdiment ce qui ne pourroit être dit que par des personnes folles & insensées. (car c'est où il faut toujours revenir. Or ne faudroit-il pas que ces Jésuites de Rome eussent été encore plus fous que méchants , pour avoir *prêché souvent , & en public & en particulier , que le Roi d'Angleterre n'étoit point vraiment Roi , & que quiconque le tueroit feroit une action méritoire* ? Ceux qui ont cru , ou qui ont feint de croire de telles sottises , ont mérité qu'on les jouât , (comme j'ai oui dire qu'on avoit fait) en faisant venir un homme sur un Théâtre , à qui on fait le procès sur la parole de deux

témoins, pour avoir volé & emporté sous son manteau un navire armé I I I.,
de quarante pieces de canon. CLAS.

Mais l'inventeur de cette infame calomnie se mettoit lui-même la N°. VIII.
corde au cou, puisqu'il ne pouvoit être cru qu'on ne le prit pour un
traître à son Roi & à sa patrie : car qui doute qu'un Anglois, qui auroit
entendu dire à quelqu'un, *que son Roi n'est pas Roi, & que c'est une*
action méritoire devant Dieu que de le tuer, ne se rendit criminel &
coupable de trahison s'il n'en donnoit point avis. Et cet homme prétend
qu'il a entendu dire cela, non une seule fois, mais souvent ; & qu'on
ne le lui a pas dit à lui seul, mais qu'on l'a prêché, *& en public & en*
particulier, & il ne s'en émeut point ; il n'en est non plus touché que
si on lui avoit dit qu'on vouloit tuer un poulet : il demeure fix ou
sept ans à Rome, paisible & tranquille, dans ce même College, où,
si on l'en croit, on débitoit publiquement de si horribles maximes ;
& il n'en écrit rien en son pays ! Il revient en France : il y voit l'Abbé
Montaigne & le Pere Goffe ; & il ne leur témoigne point son étonnement
des desseins cruels qu'il avoit appris qu'on avoit contre son Roi ! Il
retourne en Angleterre : il est six mois à dire la Messe dans la Chapelle
de l'Ambassadeur de Portugal ; le danger où pouvoit être son Prince ne
le touche point : il ne se met pas en peine d'empêcher qu'il ne prenne
envie à quelqu'un de mériter le ciel en l'assassinant. Il va de-là au Nord
d'Angleterre : il se brouille avec les Jésuites, quoiqu'il demeurât toujours
Prêtre : *il s'emploie à les chasser de la Province* ; & cependant, ni
l'animosité qu'il avoit contre eux, ni l'amour qu'il devoit avoir pour
son Roi, ne le portent point à lui découvrir ce qu'il avoit appris des
Jésuites de Rome, pour le faire veiller à sa sûreté ! Il abjure la Religion
Catholique, & redevient Protestant : c'étoit donc alors au moins qu'il
devoit parler. Il garde toujours le même silence ; c'est-à-dire, qu'il
persévère toujours dans sa trahison, supposé que ce qu'il dit de Rome
fût vrai. Et après même que la découverte de la prétendue conjuration
a fait tant de bruit, il ne vient point au secours du Docteur Oates,
qui en fut quelque temps le seul témoin : il est plus d'un an dans ce
même esprit d'insensibilité pour les intérêts de sa Patrie ; & ce n'est,
comme je pense, qu'au procès de Mylord Stafford, deux ans après son
apostasie, qu'il paroît sur le théâtre, & y vient faire le personnage de
Témoin du Roi. Que pouvoit-on faire après cela, sinon le prendre
ou pour un traître s'il avoit dit vrai ; parce que, sachant depuis tant
de temps, qu'on en vouloit à la vie de son Roi, il n'en avoit pas donné
avis, (celui qui fait une conspiration contre la vie de son Prince, &
ne la révèle pas, étant, par toutes les loix, coupable de trahison) ou

III. pour un infame parjure, s'il a inventé tout cela, comme on n'en peut
 CLAS. pas douter, tant ce qu'il conte est absurde & indigne de toute créance.
 N°. VIII. On en jugera encore mieux par la réponse qu'il fit à la demande
 d'un des Commissaires.

Page 70. M. Treby. *Messeigneurs ! j'ai remarqué que M. Smith a dit, que, lorsqu'il
 étoit à Rome, on lui avoit dit, qu'il y avoit une personne qui leur étoit
 un obstacle : il suppose, Messeigneurs, qu'il n'est pas difficile de deviner
 qui c'étoit.*

G. Sénéchal. *C'étoit assurément le Roi.*

M. Treby. *Nous aimerions mieux qu'il l'expliquât lui-même.*

M. Smith. *Les Peres Anderton & Southwell disoient, que le Roi étoit
 un bon homme ; mais qu'il n'étoit pas propre pour leurs desseins, & qu'il
 n'y avoit que lui qui pût les empêcher de les exécuter.*

M. Treby. *Nommoient-ils le Roi ?*

M. Smith. *Oui : on ne parloit d'autre chose dans toute l'Italie.*

La demande de ce Commissaire est tout-à-fait hors de propos ; car
 elle suppose, que, dans ce que le témoin avoit dit auparavant avoir
 appris lorsqu'il étoit à Rome, le Roi d'Angleterre n'étoit point nommé,
 mais désigné seulement, par une personne qui leur étoit un obstacle. Or
 cela est faux ; car le témoin avoit assuré, qu'il avoit souvent oui prêcher,
 en public & en particulier, que le Roi d'Angleterre étant Hérétique, il
 n'étoit point Roi, & que quiconque le feroit mourir, feroit une action
 méritoire. Quel besoin avoit cela d'explication ? Qu'est-ce qu'il y avoit
 là à deviner ? C'étoit M. le Cardinal de Grimaldi, Archevêque d'Aix en
 Provence, & non les Jésuites de Rome, à qui ce témoin avoit fait dire,
 par une infame calomnie, qu'il n'y avoit qu'une personne qui pût empêcher
 que la Religion Romaine neût le dessus en Angleterre ; mais que les Catho-
 liques s'en déferoient, pour venir à bout de leurs desseins. On voyoit assez,
 comme le dit le G. Sénéchal, que c'étoit assurément le Roi que ce témoin
 avoit voulu marquer, par la personne qui étoit un obstacle aux Catholiques.
 Mais il est bon qu'il l'ait dit lui-même, quoique ce soit en prenant les
 Jésuites pour le Cardinal de Grimaldi ; parce que les menteurs sont
 sujets à se brouiller, & à manquer de mémoire. Et c'est pourquoi, sur
 ce qu'on lui demande une seconde fois, si les Jésuites nommoient le Roi,
 il répond, *oui : on ne parloit d'autre chose dans toute l'Italie.* On ne par-
 loit donc d'autre chose dans toute l'Italie, que du dessein qu'avoient les
 Catholiques Anglois de tuer le Roi d'Angleterre ; parce que c'étoit la
 seule personne qui mettoit obstacle à leurs desseins. Voilà ce que cette
 Cour de Justice, la plus considérable & la plus noble de toute la Chrétien-
 té, a dû croire, pour ne pas croire que ce M. Smith étoit un
 frippon

frisson & un parjure. Or certainement elle n'a pas cru qu'on ne parlât dans toute l'Italie, il y a trois ou quatre ans, que du dessein qu'avoient les Catholiques de tuer le Roi d'Angleterre; car il est impossible qu'on n'eût rien su en Angleterre d'une chose de cette importance, dont on auroit parlé dans toute l'Italie, qui n'est jamais sans Anglois, qui y voyagent, & sans vaisseaux de cette nation, qui y abordent sans cesse. Cette grande Cour de Justice a donc fort bien vu, que ce témoin étoit un menteur & un parjure; mais n'ayant point d'autres gens pour opprimer les Catholiques, elle a cru, par une conscience réformée, s'en pouvoir servir.

IIL
C L A S.
N°. VIII.

§. 12. *Second Témoin, Dugdale.*

Comme ce témoin doit venir deux fois sur les rangs, ayant été produit par les Commissaires, tant pour prouver la conspiration en général, que pour prouver la part qu'ils prétendoient que le Vicomte de Stafford y avoit eue, je n'en dirai que ce qui doit faire voir que c'est un frippon, qui ne méritoit aucune créance. Et comme je ne veux m'appuyer que sur des choses tout-à-fait constantes, ce n'est que pour faire connoître sa condition, & non pour en tirer aucune conséquence, que je rapporterai ce qu'en dit Milord Stafford en la page 256.

Milord Stafford. *Vous saurez premièrement, Messieurs, qu'Etienne Dugdale étoit receveur des rentes de Milord Aston. Je ne l'ai jamais cru bonnête homme: c'étoit un serviteur lâche, un cœur bas & rempant; & au lieu que les autres serviteurs ne servoient à table que jusqu'au second service, puis alloient dîner, celui-ci demouroit jusqu'à ce que les cochers & les palfreniers allassent dîner & mangeoit avec eux. Je proteste devant Dieu, & il est aussi vrai que le soleil nous éclaire, que j'ai eu très-grande soif à la table de Milord Aston, & ai plutôt enduré ma soif que de demander à boire, parce qu'il étoit derrière moi, & que j'en ai souvent refusé, parce qu'il m'en présentait: je le baïssois, & le tenois pour un misérable coquin. Et moi j'aurois offert cinq cent livres à un tel homme.... Je le connoissois pour un frippon, pour un grand joueur, un grand parjure & ces courses, & à de semblables exercices.*

Je ne fais point fort non plus sur ce qu'un Gentilhomme Protestant, nommé M. Sambridge, en dit dans le procès, en la page 307.

Lord Stafford. *Je vous prie, demandez-lui en quelle réputation est Dugdale dans la Province.*

M. Sambridge. *Ob! il passe pour le plus méchant homme qui soit sur la terre: j'en fais la plupart moi-même, & il y a cent, & deux cent personnes qui en diront autant.*

Ecrits contre les Protestants Tome XIV.

L 11

- III. G. Sénéchal. *De quelle Religion êtes-vous ?*
 CLAS. M. Sambridge. *Je n'ai jamais été Papiste ni fanatique.*
 N^o. VIII. G. Sénéchal. *Savez-vous quelque chose de particulier de Dugdale , qu'il soit méchant ?*

M. Sambridge. *Oui , Monseigneur. Je vous dirai qu'il affrontoit tout le monde , particulièrement le Clergé & le sieur Philips , chez qui j'étois en pension. Milord Aston , qui est mort , m'en vint parler. Je lui dis qu'il étoit mal informé , & que Dugdale étoit un coquin & un frippon : tout le pays parle de sa méchanceté. Dugdale me fit ajourner pour avoir dit cela à la Cour Ecclésiastique de Lichfield , pour l'avoir calomnié , & il alla & gagna tous les Procureurs ; de sorte que je n'en pus pas trouver un pour répondre pour moi à cet ajournement. Mais avant que le jour des Assises vint , il leva l'ajournement & ne parut plus ; car nous avions des choses si fortes à dire contre lui , qu'il n'osa comparoître.*

Je ne ferai ici que trois réflexions appuyées sur des choses prouvées dans le procès , & non contestées par les commissaires de la chambre des communes.

§. 13. Première Réflexion.

Dugdale se représente dans ses dépositions comme ayant été , pendant tout le temps dont il rend compte , l'un des plus zélés Catholiques qui fût jamais. Il y avoit quinze ou seize ans qu'il demeuroit chez Milord Aston , Seigneur Catholique : il prétend , que , depuis ce temps-là , il étoit informé de la conspiration par le P. Evers Jésuite , son confesseur : qu'il en a depuis su tout le secret : qu'il avoit vendu son bien pour y contribuer , & afin de faire prier Dieu pour son ame ; & enfin , qu'il s'étoit laissé aller à la proposition qu'on lui avoit faite de tuer le Roi , dans l'espérance que le Pape donneroit le pardon de ses péchés , & qu'il le canoniseroit. N'est-ce pas pousser le zèle de la Religion Catholique jusqu'à la fureur ?

Pag. 74.
Pag. 227.
Pag. 78.
Pag. 141.
Pendant ce même Dugdale n'ayant pas encore inventé tous ses mensonges , & se trouvant entre les mains des Sergents , consent de faire le serment de *Suprématie* aussi-tôt qu'il en est requis par un Juge de paix ; & il ajoute : qu'il avoit eu le malheur de se trouver dans des maisons *Papistes* , mais qu'il n'avoit jamais approuvé leur Religion.

C'est ce que témoignent deux Juges de paix ; le Chevalier Bagott , & le Chevalier Withgrave , page 284. & 289.

Le Ch. Bagott. *Messeigneurs ! M. Dugdale fut pris à une heure indue de la nuit , par ceux qui faisoient garde , comme vous ont dit les autres témoins , & on l'amena devant moi le lendemain matin. Je le fis mener à Stafford où il y avoit plusieurs autres Juges de paix ; nous lui présentâmes les serments de fidélité & de Suprématie , qu'il prêta.*

Le Ch. Withgrave. *J'appellai M. Dugdale, & lui dis que j'étois fâché III
que ce malheur lui fût arrivé, & que le Maire de la ville & nous, eussions C L A S.
cet avantage sur lui, que, présentement, qu'il avoit prêté les serments, N. VIII
je le regardois comme un des nôtres, & que je le servirois en tout ce qu'il
me seroit possible. Il dit, que, pour lui, il étoit né Protestant & de parents
Protestants, & qu'il avoit eu le malheur de se rencontrer dans des maisons
Papistes; mais qu'il n'avoit jamais approuvé leur Religion.*

On peut tirer de-là deux conséquences bien naturelles.

La premiere; que c'est un impie sans foi & sans religion, & qui, par conséquent, ne mérite aucune créance, dans tous les serments qu'il a faits depuis qu'il s'est érigé en témoin du Roi pour sortir de prison: car quelle religion peut avoir un homme qui dit à un Juge, sans même qu'on le lui demande, que, quoiqu'il ait fait toutes les actions d'un Catholique Romain pendant plusieurs années, qu'il ait eu un Jésuite pour Confesseur, & qu'il ait souvent communiqué de sa main, il n'a jamais néanmoins approuvé la Religion des Papistes, & est toujours dans le cœur demeuré Protestant; c'est-à-dire, qu'il a fait dix mille actes de Religion, étant persuadé que ce n'étoit que superstition & idolâtrie? Y a-t-il personne en Angleterre qui puisse s'assurer de ne pas avoir une fin tragique, si on y fait mourir les plus grands Seigneurs par la main d'un Bourreau, sur les témoignages de tels impies & de tels frippons?

La seconde conséquence n'est pas moins claire: c'est, que cette déclaration, faite de lui-même & sans aucune induction du Juge qui lui parloit, fait voir manifestement, que tout ce qu'il a dit depuis, de son prétendu zele pour la Religion catholique & pour la conspiration, sont de purs mensonges, auxquels il n'avoit pas encore pensé en ce temps-là: car, puisqu'il a déclaré devant un Juge, *qu'il n'avoit jamais approuvé la Religion Catholique*, ce qu'il a dit depuis avoir fait, en contrefaisant le Catholique & demeurant chez Milord Aston, est donc très-faux; & il faut nécessairement qu'il se soit parjuré quand il a dit: *étant encouragé par de belles promesses que l'on me faisoit, je voulus bien contribuer pour avancer les desseins, & vendis pour cela un bien que j'avois, de quatre cents livres, & pour faire prier Dieu pour mon ame. Je promis outre cela de donner encore cent livres sterling; car je voyois qu'on auroit besoin d'argent; car n'étant Catholique qu'en apparence & étant Protestant dans le cœur, il étoit impossible qu'il ait rien fait de tout cela.* Pag. 78.

Il faut encore qu'il se soit parjuré, quand il a expliqué les motifs qui l'avoient porté à accepter la proposition qu'on lui avoit faite, de tuer le Roi. C'est en la page 141.

III. M. Foley. *Je demande qu'il vous dise, Messieurs, quelles assurances il avoit d'un pardon s'il eût réussi.*

N^o. VIII. M. Dugdale. *On me dit que je n'avois que faire de craindre, & particulièrement Milord Stafford me dit, qu'on me pardonneroit volontiers; car le Roi avoit été excommunié, & c'étoit un traître, un rebelle & un ennemi de Jesus Christ.*

G. Sénéchal. *Mais comment pouviez-vous avoir ce pardon? Qui est-ce qui vous le devoit donner?*

M. Dugdale. *Le Pape me le devoit donner.*

G. Sénéchal. *Bon, pour vos péchés?*

M. Dugdale. *Je n'en attendois point d'autre si j'avois continué.*

M. Treby. *Ne vous promettoit-on rien autre chose de la part du Pape qu'un pardon?*

M. Dugdale. *Oui, je devois être canonisé.*

Y eut-il jamais de contradiction plus manifeste! Ce frippon assure, que, tant qu'il a demeuré dans une maison papiste, il a contrefait le Catholique sans l'être, & sans approuver la Religion des Papistes. Il ne croyoit donc pas au Pape. Et n'y croyant pas, comment veut-il que l'on croie ce qu'il a inventé depuis; que, lorsqu'il demuroit chez Milord Aston, c'est-à-dire dans le temps de son hypocrisie, il s'étoit engagé d'entreprendre de tuer le Roi, sur l'espérance d'un pardon que le Pape lui donneroit pour ses péchés, & dans la vue d'une autre chose qu'on lui promettoit encore de la part du Pape, qui est qu'il seroit canonisé. Il auroit fallu pour cela qu'il eût cru au Pape: or il a déclaré qu'il n'y avoit jamais cru. C'est donc un menteur & un parjure.

§. 14. Deuxieme Réflexion.

Rien ne fait encore mieux voir que Dugdale est un parjure, que la preuve qu'il y a au procès, non contestée par les Commissaires, qu'avant que de s'être résolu à être témoin du Roi, pour sortir de sa misère (car il étoit en prison pour des dettes qu'il n'avoit pas moyen de payer) il avoit nié plusieurs fois qu'il fût rien de la conspiration.

Il ne l'a osé nier. v. pag. 418.

G. Sénéchal. *Il dit plus que cela, que vous n'entendez pas; car il dépose qu'après qu'ils l'eurent examiné, ils lui firent prêter les serments de fidélité & de Suprématie, après quoi ils lui dirent, qu'il feroit bien de découvrir ce qu'il savoit de la conspiration, qu'il ne voulut pas avouer en avoir connoissance, mais qu'au contraire il le nia.*

pag. 285.

M. Foley. *Niat-il qu'il en eût connoissance?*

Le Chev. Bagott. *Oui; il le nia pour lors.*

M. Kinnerley. *Lorsqu'il eut prêté ces deux serments , je lui demandai s'il savoit qu'il y eût quelque conspiration ou trahison contre le Roi , & lui dis que c'étoit la saison & le temps de la découvrir ; il répondit qu'il n'avoit connoissance d'aucune.* III. C L A S. N° VIII.

Pag. 287.

Le Chev. Withgrave. *Voici ce que je lui dis. M. Dugdale , vous pouvez vous-même vous faire du bien , servir Dieu & obliger votre Roi & votre pays. Je suis certain que vous savez quelque chose de l'horrible conspiration qui vient d'être découverte ; je vous prie , n'étouffez point votre conscience par aucun serment que vous ayez fait de garder le secret , mais mettez-vous dehors. Il y en a plusieurs qui étrécissent leurs consciences pour leurs intérêts ; mais quant à vous , vous pouvez décharger votre conscience , & en même temps faire vos affaires. Il répondit , que , sur sa damnation , il n'en avoit aucune connoissance.* Pag. 289.

Milord Stafford. *Je demande qu'on fasse revenir Thomas Sawyer (qui se leva). Je vous prie qu'on lui demande s'il n'a pas oui Dugdale jurer que Dieu le damne , s'il avoit aucune connoissance de la conspiration.* Pag. 309.

G. Sénéchal. *Il a déjà dit cela auparavant.*

Lord Stafford. *Messeigneurs , je vous demande pardon , je ne le ferai donc pas revenir.*

Une fille nommée Elifabeth Eld , produite pour être témoin en faveur de Dugdale , confirme la même chose page 463.

Elifabeth Eld. *Je vis M. Dugdale prendre un verre de bière , & je lui entendis dire & souhaiter , qu'il vouloit qu'il fût à sa damnation , & qu'il pût abyster à la place où il étoit , s'il savoit aucune chose de la conspiration.*

Les Commissaires n'ont pu répondre autre chose à toutes ces preuves , sinon que cela montre seulement , que Dugdale ne s'étoit pas encore résolu de découvrir la conspiration. C'est tout ce qu'y répond le Sieur Jones , dans la récapitulation des témoignages page 563 : mais , qu'il l'eût résolu ou non , ces Messieurs les Réformés trouvent-ils que ce n'est pas un serment , que d'assurer une chose sur sa damnation , que de dire , *Dieu me damne si je fais rien d'une telle chose ;* ou comme l'atteste un témoin produit par les Accusateurs : *que ce que je vas boire soit à ma damnation , & que je puisse abyster à la place , si je fais aucune chose de la conspiration.*

Je n'ai pas encore oui dire que ce soit un point de la Théologie réformée , que ces manieres de parler ne soient pas des serments : & si c'en sont , comme on n'en peut pas douter , il se seroit donc parjuré plusieurs fois & en différentes occasions , s'il avoit su quelque chose de la conjuration , lorsqu'il assuroit qu'il n'en savoit rien , avec tant d'exé-

III. *tendu dire, que la meilleure résolution qu'ils pouvoient prendre, étoit celle de faire mourir le Roi.* Supposé cela, dans quelle crainte n'auroit-il point dû être, qu'il ne prît envie à Dugdale d'imiter Oates, en découvrant tout ce qu'il favoit, pour s'en faire un grand mérite auprès du Roi, qui étoit bien capable de le récompenser d'un service si considérable ? Or quelles précautions ne prend-on point quand on se voit dans un tel péril, & que la vie, l'honneur, la Religion sont également menacés des plus grands maux ? Car il y alloit (supposé toujours que Dugdale eût dit vrai) de souffrir le dernier supplice, avec la dernière ignominie, & de voir fondre sur la Religion Catholique, une très-violente persécution. Que ne fait-on point dans ces rencontres, pour ménager ceux qui nous peuvent perdre par une parole ? Que ne donne-t-on point, pour acheter leur silence ? Quelles caresses ne leur fait-on point, pour les engager à ne nous point trahir, & à ne point révéler les choses, qui, étant sues, nous perdroient sans ressource ? Il est donc certain qu'il faudroit que Milord Aston eût été plus stupide que la stupidité même, & plus fou que la folie même, s'il n'avoit pas accepté ce qu'on lui proposoit, *d'avouer Dugdale pour son domestique*, afin d'empêcher qu'il ne fût mis en prison, & qu'étant là, il ne fût pressé de dire ce qu'il favoit de la conspiration : & on ne voit pas moins clairement, que ç'auroit été non seulement une extrême imprudence, mais la dernière des brutalités, de l'avoir traité comme il fit, en répondant à ceux qui lui parloient de sa part ; *qu'il n'avoit rien à faire avec lui, & que la justice pouvoit faire de lui ce qu'elle voudroit.* N'auroit-ce pas été le mettre au pis, & l'inciter, par ce mauvais traitement, à découvrir tout ce qu'il favoit, s'il avoit su quelque chose ? Or je ne vois point que ni les accusateurs ni leurs témoins, qui ont souvent parlé de Milord Aston, nous l'aient représenté comme un homme qui fût stupide, étourdi, insensé, dépourvu de sens commun & de toute prévoyance. Puis donc qu'il auroit fallu qu'il eût été tel, pour avoir manqué à rendre un grand service à Dugdale, qui ne lui eût coûté qu'une parole, si cet homme, qui l'avoit si long-temps servi, eût été dépositaire de secrets importants, qui, étant découverts, l'auroient perdu sans ressource lui & ses amis, il faut nécessairement conclure, que ces prétendus secrets ne sont que des mensonges & des calomnies, que ce frippon n'avoit pas encore forgées lorsqu'il disoit à tous ceux qui lui parloient de la conspiration, *qu'il vouloit que Dieu le damnât s'il en avoit aucune connoissance.*

§. 16. Troisième Témoin. PRANCE.

III.
CLAS.
N^o. VIII.

Celui-ci ne dit autre chose, sinon, qu'il avoit oui dire à un Prêtre dans une Auberge ou un Cabaret, qu'il ne feroit pas plus de difficulté de poignarder quarante Membres du Parlement, que de diner; ce qu'il faisoit alors.

Si cela étoit, ce seroit une preuve de la brutalité de ce Prêtre, qui peut-être auroit été ivre, & non pas de la conspiration: mais je trouve, dans la relation de Mademoiselle Cellier, quelque chose de fort considérable touchant ce Prance, qui pourra faire juger quelle foi l'on doit ajouter à son témoignage. C'est en la page 12.

« Le 9 de Janvier 1678, qui fut un Jeudi, je dînai dans une chambre de Newgate, appelée le Château, dans le meilleur appartement de ceux qui y sont détenus pour dettes. Vers les quatre heures, après midi je descendis dans la Loge, avec cinq femmes, dont trois étoient de la Religion; nous entendîmes des gémissements, des cris, & des soupirs effroyables, qui sortoient du cachot appelé le Trou-condamné. Je demandai d'un des *Tourne-clefs Harrys*, ce que c'étoit que ces gémissements? Il me répondit, que ce n'étoit que les cris d'une femme en travail d'enfant: je lui dis, que, s'il vouloit me mener où elle étoit, je pourrois lui rendre service; mais, pour toute réponse, il nous chassa hors de la Loge, & loin des portes, avec empressement & avec rudesse. Nous nous mîmes derrière la Porte-cochere, & de-là nous distinguâmes que c'étoit la voix d'un homme robuste, appliqué à la gêne; & parmi les cris, il nous sembloit que nous entendions le bruit que faisoit la machine dont l'on se servoit pour tourmenter ce misérable. Les passants s'arrêtèrent à ce bruit: nous allâmes toutes fix à la boutique d'un Menuisier, près de la porte, toutes remplies d'horreur & d'épouvante. Sur ces entrefaites, un des Officiers de la prison en sortit, fort pressé, & comme se retirant de ces cris lugubres. Il y eut une de notre compagnie, qui, le retenant, lui demanda ce que l'on faisoit dans la prison? L'Officier; je n'ose pas vous le dire. Mademoiselle N. N. c'est quelque misérable; sur sa vie, que l'on gêne. L'Officier. Il y a de l'apparence. Cellier. Qui est-ce, Prance? L'Officier; ne m'en demandez rien, Madame; car je ne puis pas vous le dire; mais c'est-ce que mes oreilles ne peuvent souffrir: je vous prie de ne me pas tenir ici. Ce qu'ayant dit, il se défit de nous, & s'enfuit vers la rue d'Holborn de toutes ses forces. Nous entendîmes ces gémissements du coin le plus éloigné de l'Ould-Baley, environ deux grands jets de pierre

Ce sont les valets du Geolier.

III. *droit bien, parce qu'il leur seroit fort utile.* Si cela est vrai, comme il le
CLAS. doit prétendre, puisque c'est un témoin produit par ses associés, Messieurs
N°.VIII. des Communes, il falloit donc qu'il fût Diacre. Et on peut juger de-là
 combien de sacrilèges il a commis pendant tout le temps qu'il est de-
 meuré parmi les Jésuites en qualité de Novice, assistant tous les jours à
 la Messe, qu'il croyoit être une idolâtrie; communiant aussi souvent que
 les autres Novices, & recevant les quatre Mineurs, & les Ordres de Sou-
 diacre & de Diacre, selon la déposition de son confrere, en qualité de
 témoin du Roi, le Sr. Dennis. Et nous avons vu qu'il avoit fait une ga-
 lanterie de tout cela, en disant hardiment à Mylord Stafford: *oui je*
l'ai dit, & le dis encore, que je fis seulement semblant d'être Papiste. Mais
 tout homme qui ne sera pas aussi impie que ce faux témoin, sera édifié
 de ce que Mylord représenta sur cela à la Cour des Pairs. C'est en
 la page 529.

„ M. Oates vous dit, Messieurs, qu'il n'avoit jamais été Papiste dans
 „ le cœur, mais qu'il feignoit de l'être. Je ne saurois facilement passer
 „ là-dessus, & ne crois pas qu'un homme qui feint d'être Papiste, ou
 „ d'aucune autre Religion, qui passe pour si mauvaise dans l'esprit des
 „ Protestants, je ne crois pas, dis-je, que cet homme-là mérite d'être
 „ cru, à moins qu'il ne se repente de tout son cœur, & confesse à Dieu
 „ & aux hommes, que c'est un crime énorme de dissimuler de la sorte:
 „ mais hier, au contraire, il avoua, avec une mine riante, & comme
 „ en se moquant, qu'il prétendoit être d'une Eglise où l'idolâtrie étoit
 „ pratiquée, qui est assurément une offense très-grande envers Dieu.
 „ Je vous demande donc, Messieurs, si cet homme-là peut être
 „ témoin dans une affaire de la conséquence de celle-ci, lui qui ne
 „ doit pas être estimé Chrétien? Je fais qu'il y a eu plusieurs méchants
 „ & infâmes coquins, qui, après avoir commis plusieurs fautes, ont
 „ néanmoins servi de témoins; mais il n'y a jamais eu d'homme assez
 „ méchant pour avouer une action si infâme, laquelle il auroit pu ca-
 „ cher, qui ait jamais été cru en aucune chose. S'il avoit dit; je recon-
 „ nois avoir dissimulé avec Dieu, & avoir trahi ma conscience, mais
 „ j'en demande pardon à l'Eternel; j'avois une bonne fin & une bonne
 „ intention, bien que la reconnaissance n'eût pas été égale à l'offense,
 „ encore eût-il dit quelque chose. Mais ne montrer pas plus de repen-
 „ tance qu'il a fait, au contraire, une impudente effronterie envers le
 „ bon Dieu, n'est pas le moyen d'être un Témoin suffisant. Je ne crois
 „ pas que vous me blâmez d'avoir une telle opinion, laquelle je me
 „ crois obligé de garder jusques au tombeau “.

Et en la page 534. „ Je vous supplie très-humblement de bien re-

marquer , contre M. Oates , la dissimulation dont il a usé envers **III** Dieu , & l'impudence avec laquelle il l'a avouée. J'insiste fort là-**CLAS.** dessus ; & je proteste devant Dieu , que , si j'étois Juge , je ne voudrois **N. VII.** pas faire pendre un chien sur le témoignage d'un tel homme ”.

Et il en parle encore en ces termes en la page 413.

„ Messieurs ! je tire encore une autre conséquence de ce que le Docteur Oates vous a dit. Il faisoit , dit-il , profession , en apparence , de la Religion Catholique Romaine ; & je soutiens , qu'à cause de cela , il n'est pas témoin compétent ni suffisant , en ce qu'il témoigne , contre moi ; car étant de l'Eglise d'Angleterre , (je crois qu'il en fait profession , puisqu'il en porte l'habit ,) si lui ou quelque homme qui , soit au monde , soit Protestant ou Calviniste , prétend être Papiste , à quelque fin & sous quelque prétexte que ce soit , dissimule avec Dieu , à un si haut degré , & reçoit ce Sacrement , que vous avez déclaré , ainsi que Messieurs des Communes , être idolâtrie , cet homme-là , dis-je , ne doit pas être estimé un témoin valide. Je vous demande , Messieurs , à la Chambre des Communes & à tout le monde , si un homme qui abhorre sa Religion , à quelque fin que ce puisse être , peut être cru , & si , s'engageant dans une Religion que sa conscience lui dit être idolâtre , il n'est pas un parjure , & un témoin insuffisant ? un tel homme n'est pas Chrétien ; mais un diable & un témoin du diable. J'en appelle à toute la Chrétienté. “

Je ne fais si je me trompe , ne sachant pas assez bien les formalités de la Justice d'Angleterre ; mais je crois qu'il auroit fort embarrassé ces Juges , si au lieu de s'en reposer sur leur bonne foi , il avoit remis cela en question de droit , comme il avoit fait d'une autre chose à la fin de son procès , dont on fut obligé de demander l'avis des Juges ordinaires , qui étoient présents , pour déterminer ces sortes de cas s'il en arrivoit. Il me semble donc qu'il auroit pu les prier de faire déterminer ces deux points , comme deux questions de droit , séparément. L'un , si un impie pouvoit être reçu en témoignage dans un procès criminel , où il s'agit de la mort d'un homme ? L'autre , si ce n'est pas se déclarer impie que d'avouer publiquement , sans aucune marque de repentir , qu'on a abjuré la religion que l'on croyoit véritable , & qu'on a feint d'en embrasser une autre , que l'on croyoit être idolâtre , & qu'on a demeuré plusieurs années dans cette dissimulation criminelle ? Qu'auroient-ils pu répondre à cela ? On ne sauroit croire qu'ils eussent eu l'effronterie de déterminer positivement , ou qu'un tel homme n'est pas un impie , ou qu'un impie , reconnu pour tel , peut être reçu à rendre témoignage dans un jugement de mort : & cependant il auroit fallu dire l'un ou l'autre , ou délivrer ce Milord

III. des calomnies de ce méchant homme , & reconnoître en même temps ;
 CLAS. qu'on avoit fait mourir injustement tous ceux qu'on avoit condamnés sur
 N°. VIII. son témoignage.

On peut juger de l'embarras où ils se feroient trouvés , par la maniere
 dont les Commissaires se défendent : car ce n'a été que par une honteuse
 Pag. 577. supercherie , en supposant qu'on ne reprochoit à Oates que son chan-
 nement de Religion , & de ce qu'il s'étoit fait Papiste. *Mais supposez* , di-
 sent-ils , *que ce Docteur l'ait fait par légèreté , ou bien manque d'être bien*
fondé dans la Religion , est-il le premier qui ait commis une semblable
faute ? Il y a eu des gens de beaucoup de mérite , & de grande réputation
dans l'Eglise Protestante , qui ont changé plus d'une fois de Religion.

Rien n'est de plus mauvaise foi que cette réponse : car le reproche
 que le Vicomte de Stafford avoit fait à leur témoin , n'étoit pas qu'il
 eût changé de Religion ; mais de ce qu'il avoit feint d'être Papiste pen-
 dant plusieurs années , ne l'étant pas dans le cœur , & de ce que , bien
 loin d'avoir de la honte & de la douleur d'une si méchante action , il
 s'en vantoit comme d'une belle chose. Si ces Messieurs de la Chambre
 basse ne trouvoient point qu'il y eût en cela d'impiété , ils se déclaroient
 eux-mêmes impies : mais s'ils ne pouvoient pas manquer d'y en trouver
 une horrible , par les principes mêmes de leur Religion , puisque leurs
 Théologiens enseignent , que c'est un péché contre le S. Esprit , & une
 Hebr. 6. apostasie dont on ne se relève point selon S. Paul , d'abjurer de gaieté
 de cœur la véritable Religion , pour en embrasser une fausse , sans y être
 forcé par la crainte de la mort & des tourments , ni violemment attiré
 par la tentation d'en recevoir une grande récompense , comment peu-
 vent-ils nier , que cet innocent criminel n'eût eu raison de représenter à
 ses Juges , *la dissimulation dont ce malheureux Oates avoit usé envers*
Dieu ; & l'impudence avec laquelle il l'avoit avouée ; & d'ajouter , qu'il
protestoit devant Dieu , que s'il eût été Juge , il n'auroit pas voulu faire
pendre un chien sur le témoignage d'un tel homme ?

§. 18. Deuxieme reproche contre Oates.

Ce premier reproche en attire un autre , qui n'est pas moins con-
 vainquant : car , puisqu'il n'a jamais été Catholique dans le cœur , & qu'il
 n'étoit entré , à ce qu'il dit , dans le Noviciat des Jésuites que pour dé-
 couvrir leurs secrets , d'où vient qu'une infinité de lettres , qui parloient
 de la conspiration , ayant passé par ses mains , à ce qu'il dit , il n'en a
 gardé aucune , pour appuyer ce qu'il en vouloit découvrir ? Il dit , par
 exemple , qu'étant à S. Omer , on lui commanda d'examiner les papiers

& les mettre en ordre, & qu'il y avoit trouvé plusieurs lettres signées **III.** Stafford ; & quand Milord Stafford lui a demandé pourquoi il n'en **C L A S.** montrait aucune , il a répondu , page 407 , *qu'il ne pouvoit garder aucune* **N°. VIII.** *des lettres qu'on adressoit aux Peres.* Mais qu'entend-il , quand il répond , qu'il ne pouvoit garder ces lettres , où il prétend qu'il étoit parlé de la conspiration ? Veut-il dire que cela ne lui étoit pas permis , & qu'il auroit mal fait ; ou que , quand il l'auroit voulu , cela n'étoit pas en sa puissance ? Il ne le peut pas entendre dans le premier sens , puisqu'un impie comme lui , qui faisoit une infinité d'actes de Religion qu'il croyoit être des idolâtries , n'avoit garde de faire conscience de garder des lettres contre l'ordre de ses prétendus Supérieurs : & de plus , il n'a fondé la plupart de ses dépositions contre M. Coleman , que sur ce qu'il avoit décacheté , à ce qu'il dit , plusieurs lettres qu'on lui avoit confiées. Et il le pouvoit encore moins dire , dans le second sens ; qui est , qu'il n'étoit pas en sa puissance , quand il l'eût voulu , de garder ces lettres où il étoit parlé de la conspiration ; car rien n'est plus facile à un homme à qui on se fie , & à qui on donne des papiers à mettre en ordre , que de soustraire quelques-uns de ces papiers. Il auroit donc pu , sans peine , garder quelques-unes des lettres les plus criminelles , signées *Stafford* , qu'il dit avoir vues à S. Omer. Il lui auroit encore été plus aisé de garder celle qu'il dit avoir vu écrire chez le Jésuite Fennwick , puisqu'il dit page 408 , que ce fut lui qui la porta à la poste. Et enfin , il a été maître absolu de la lettre qu'il a soutenu avoir été écrite par M. Coleman au P. Ireland Jésuite , puisqu'il dit , qu'elle lui avoit été adressée , & que l'ayant ouverte , il y avoit vu , que M. Coleman promettoit de s'employer à engager le Duc d'Yorck dans le dessein de tuer le Roi. On peut voir ce que j'en ai dit dans le chapitre XV : mais ce que j'ai à en dire ici est beaucoup plus fort ; car je ne savois pas alors qu'il eût déclaré qu'il n'avoit jamais été Papiste , quoiqu'il feignît de l'être. On ne peut donc pas prétendre que ce fût par une fausse conscience , & par un esprit de zèle pour la Religion Catholique , qu'ayant en sa puissance une lettre qui montrait si clairement le dessein qu'on avoit de tuer le Roi , il ne l'ait pas gardée. Et comme il n'y a que cette raison , qui l'eût pu empêcher d'aller donner au Roi cette preuve de sa fidélité , en lui mettant cette lettre entre les mains , cette raison , toute méchante quelle eût été , ne se pouvant alléguer , que peut-on juger autre chose , sinon , qu'il est vrai qu'il n'a jamais été en la puissance de ce misérable de garder des lettres , parce qu'il ne les a jamais vues , & que tout ce qu'il en dit ne font que de purs mensonges ?

III. J'aurai encore à parler de cet impie dans le chapitre suivant ; & ainsi
 C. L. A. S. je n'en dirai pas davantage ici.
 N^o. VIII.

§. 19. Cinquieme Témoin. DENNIS.

Celui-ci est d'une autre espece que les autres. Il se dit Moine Dominicain, & assure qu'il est Catholique Romain. Mais, pour empêcher que cette qualité de Moine n'effrayât les Puritains, l'un des Commissaires dit aussi-tôt, *Messeigneurs, il a un pardon*: ce qui fait voir que c'étoit quelque Moine tout prêt à devenir apostat, & qu'ils avoient mieux aimé qu'il parût en Moine, afin que son témoignage fût plus considérable. Mais ayant dit, que les témoins qu'ils alloient produire prouveroient la conspiration en général, ils sont ridicules de faire paroître celui-ci ; puisqu'avant de le faire entrer, le principal des Commissaires dit de lui : *ce témoin n'est que pour confirmer ce que le Docteur Oates vient de dire ; à savoir, qu'il avoit été à Valladolid, & en quelques autres lieux de l'Espagne*. Et cela même étoit inutile ; car on n'a jamais douté qu'Oates n'ait été à Valladolid, & en quelques autres lieux d'Espagne. Les Jésuites l'ont toujours avoué : on a seulement soutenu, qu'il n'avoit point vu Dom Jean d'Autriche à Madrid, comme il l'avoit assuré avec serment ; & c'est de quoi ce témoin ne dit rien : de sorte qu'il ne prouve point la seule chose qui étoit à prouver, & qu'on voit certainement être fausse, par la maniere dont il tâche de s'en tirer dans ce procès même, en disant ; qu'il n'avoit pas affirmé qu'il eût vu Dom Jean d'Autriche, mais qu'on lui avoit montré une personne qu'on lui avoit dit être Dom Jean d'Autriche, & que c'étoit un grand homme maigre ; car Dom Jean d'Autriche étant un petit homme gras, il faudroit, d'une part, qu'on l'eût voulu tromper, à quoi il n'y a guere d'apparence, & il y en a encore moins, que, le voulant tromper, on lui eût montré un grand homme maigre, pour un petit homme gras. Mais les Juges étant d'intelligence avec lui, il n'y a point de si mauvaises défaites dont ils ne se payassent.

Quoi qu'il en soit, ce témoin ne disant rien du tout de la prétendue conspiration d'Angleterre, on pourroit le laisser - là, comme ayant été impertinemment mis sur les rangs : mais il est bon de faire remarquer, qu'il a le même caractère que tous les autres faux témoins ; qui est, d'attribuer à ceux dont il rapporte les discours, des imprudences qui eussent tenu de la folie. On en jugera par ce qui suit, page 105.

Lors, dit-il, que je fus arrivé à Madrid, je pris un Dominicain Irlandois, pour aller avec moi rendre la lettre de M. Oates à l'Archevêque de Tune, (de la même nation) qui la lut en notre présence, & celle d'un
 Prêtre

*Prêtre qui étoit son Aumônier. Il se tourna de notre côté en achevant de III
la lire, & nous dit, avec un visage riant, que M. Oates avoit envie de CLA 3.
recevoir l'ordre de Prêtrise de lui. S'il est ainsi, dit-il, cela nous revien- NL VII
dra bien, car il nous sera fort utile; parce, ajouta-t-il, que le Docteur
Plunket, Primat d'Irlande, a résolu d'y introduire cette année des forces
françoises, ou bien lorsqu'il se rencontrera une belle occasion, pour soute-
nir les Catholiques Anglois & Irlandois; & s'il plaît à Dieu, j'irai moi-
même en Irlande, afin d'aider à accomplir un si saint ouvrage.*

Il prétend que cela se passa au mois de Juillet 1677, & que l'année
d'après il fut admis dans l'Ordre des Dominicains en Irlande. Il n'é-
toit donc encore rien, & il n'étoit point connu de cet Archevêque,
puisque'il avoit besoin d'un Dominicain pour l'y introduire. Et cepen-
dant cet Archevêque, qui ne devoit le regarder que comme le porteur
d'une lettre, lui découvre tout d'un coup, sans nécessité, & à propos
de rien, un secret aussi important à cacher, qu'auroit été le dessein de faire
révolter l'Irlande, en y introduisant des troupes françoises, & il lui donne
moyen, en même temps, d'accuser de trahison le Docteur Plunket, Pri-
mat d'Irlande, comme étant celui qui y devoit introduire ces troupes
étrangeres! Il faut croire, comme je l'ai déjà souvent fait remarquer,
que tous ceux qui ont eu part à cette conjuration étoient en même
temps devenus fous, pour s'imaginer que cet Archevêque de Tune l'ait
été assez, pour dire cela à un inconnu! Mais il se pourroit bien faire
que c'étoit une pierre d'attente pour perdre M. Plunket; & il se pour-
roit encore faire, que ce Dennis ait été de nouveau produit contre lui.
Je n'en fais rien: ce n'est qu'une conjecture; & peut-être se trouvera-
t-elle vraie.

Ce qu'il ajoute, qu'on levoit de l'argent en Irlande dans tous les
Couvents, pour encourager le Roi de France à faire passer une armée
en Irlande, lorsqu'il en seroit temps, & qu'on le lui a dit à lui, qui n'é-
toit encore que Novice, est encore dans le même genre d'extravagance
comme si, d'une part, tout l'argent qu'auroient pu lever ces Moines
eût été capable de défrayer la centième partie d'un armement de mer,
& que, de l'autre, c'eût été là un secret à confier à des Novices, qui
ne sont jamais admis, dans aucune Religion, aux Assemblées Capitu-
laires.

§. 20. *Le sixième Témoin.* JENNISON.

Celui-ci a quelque chose de fort rare. Comme il a eu dessein de
contrefaire l'honnête homme, il n'a pas voulu que l'on pût croire de
lui, qu'il eût donné le moindre consentement à une action aussi noire &

III. aussi brutale, qu'est le meurtre d'un Roi. Mais comme il falloit néanmoins qu'il feignît qu'on le lui avoit proposé, afin d'en pouvoir rendre témoignage en qualité de *témoin du Roi* (qui est présentement une très-bonne condition en Angleterre) il est arrivé de-là, que c'est celui de tous qui attribue une conduite plus folle à ceux dont il prétend avoir appris les choses dont il dépose. On en jugera par sa déposition. Je n'en rapporterai que le principal, page 3.

Au mois d'Août de l'année 1678, j'allai à la Chambre du Sieur Ireland. (c'est un des cinq Jésuites qu'on a fait mourir) le jour même que j'arrivai de Windsor. Je le trouvai qui arrivoit de la Province de Stafford, & s'aïdoit du pied d'une table pour tirer ses bottes. Il me demanda d'où je venois : je lui dis, de Windsor. Il s'enquit de moi à quoi se divertissoit la Cour? Je lui répondis, qu'on disoit que le Roi prenoit grand plaisir à la chasse à l'oiseau; mais principalement à la pêche, où il alloit fort matin, avec seulement deux ou trois personnes. Le Sieur Ireland repliqua; il seroit facile de s'en défaire: à quoi je m'écriai, à Dieu ne plaise! Comme il vit que je parus surpris, il se reprit, je ne dis pas, dit-il, que cela soit légitime,

On peut bien croire que si ce Pere Ireland, qui ne faisoit que de sortir de la charge de Provincial d'Angleterre, & qui devoit par conséquent n'être pas bête; eût fait une telle avance, il n'auroit eu garde de la poursuivre en voyant qu'elle avoit été si mal reçue. Mais ce n'auroit pas été le compte de ce M. Jennison: il falloit qu'il en eût dit davantage, afin qu'ayant plus de choses à déposer, il fût mieux payé de ses salaires. Il continue donc ainsi. *Nous interrompîmes notre discours en cet endroit, pour parler de la Province de Stafford. Nous commençâmes ensuite à parler de leur Religion, qu'il me dit devoir être bientôt établie en Angleterre, & me demanda si je voulois bien être un de ceux qui devoient aller à Windsor, pour aider à se défaire de la personne du Roi? Je lui répondis que non.*

Ce Jésuite ne fera donc pas si imprudent que de lui en parler davantage. La raison le voudroit ainsi; mais il faut que ces Conspirateurs n'aient ni raison ni pudeur: c'est ce qui fait que ce Jennison continue en ces termes.

Il me repliqua, qu'il me remettroit les vingt livres sterling que je lui devois, si je voulois aller là pour me joindre à ceux qui devoient faire ce coup. Je lui dis, Messieurs, que je ne voulois avoir aucune part dans une affaire de cette nature, & que pour vingt fois vingt livres sterling, je ne voudrois pas avoir part à la mort du Roi. Ne voudriez-vous rien faire, me dit-il, pour introduire ici votre Religion? Je lui répondis,

elle ne seroit jamais établie par l'effusion du sang. Je lui dis de plus ; I I I. Dieu me pardonne de le dire) mais si le Roi étoit mort , encore passe : C L A S. ais je ne voudrois avoir aucune part à sa mort. N°. VIII.

C'en étoit assez , sans doute , pour fermer la bouche à ce P. Ireland ; mais ce témoin vouloit faire croire qu'on l'avoit tenté inutilement , & que la tentation avoit été grande : il continue donc encore en cette sorte.

Il passa plus avant , & me demanda , si je connoissois quelques Irlandois qui fussent braves & entreprenants ? Je lui dis que j'en connoissois ; & les ayant nommés , il me demanda encore , si je voulois aller avec eux à Windsor pour assassiner le Roi ? Pag. 113.

O ! pour celui-là , il n'y a point de patience qui ne soit mise à bout , quand on voit pousser la folie & l'extravagance jusques à ce point. Il est difficile de croire qu'un Jésuite ait parlé froidement à un de ses amis , de se défaire du Roi d'Angleterre : mais le moyen de s'imaginer , sans renoncer au sens commun , que cet ami , ayant témoigné de l'horreur de cette proposition , & ce Jésuite ayant été obligé , voyant la surprise , d'éloigner la pensée qui l'avoit choqué , & lui disant : *je ne dis pas que cela soit légitime* , il ait recommencé sur le champ à lui proposer , à lui-même , d'être un de ceux qui devoient aller à Windsor pour tuer le Roi ? Que fera - ce donc , si on entreprend de persuader à des gens qui n'ont pas perdu l'esprit , que cet ami , ayant de nouveau témoigné autant d'éloignement d'un si horrible dessein , & l'ayant fait par trois ou quatre fois , ce Jésuite ait toujours insisté de l'en presser ? Peut-on croire des choses si déraisonnables , & si éloignées de toute apparence ? Pag. 122.

Le reste de la déposition est de même nature : mais rien n'est plus célératif que ce qu'on a fait dire à ce témoin ; *que le P. Jennison Jésuite , lui avoit dit , qu'il y avoit une entreprise sur pied , si bien formée , qu'il étoit impossible qu'elle pût être découverte : que les plus grands Patriarches & les plus grands Catholiques d'Angleterre y étoient engagés ; la Reine , le Duc , & plusieurs Seigneurs & que les Commissions , pour les troupes qu'on levoit , ne seroient délivrées qu'après qu'on se seroit défait du Roi.* Car c'est faire entendre que la Reine & le Duc d'York étoient complices de ce prétendu dessein de tuer le Roi : ce qui est une si abominable calomnie , qu'il faut que ceux qui feindront de la croire soient plus méchants que les Démon. Pag. 115.

III.

CLAS.
N°. VIII.

C H A P I T R E X X I.

Que ce même procès prouve clairement l'innocence de Milord Stafford.

Je prétends avoir montré, par les témoins mêmes que la Chambre des Communes a produits pour prouver la conspiration en général, qu'ils ne l'ont nullement prouvée, & qu'ils ont, au contraire, donné tout lieu de croire, que le bruit qui en a été répandu, n'est fondé que sur des mensonges de trois ou quatre faux témoins.

Il ne sera pas difficile de faire voir la même chose au regard du Vicomte de Stafford en particulier; & j'ose même dire, que, de tous ceux que l'on a enveloppés dans cette accusation, c'est certainement le plus innocent. Car il y en peut avoir d'autres, comme M. Coleman, qui ont effectivement travaillé à empêcher que les Catholiques ne fussent opprimés par les Puritains, qui étoient devenus très-puissants dans le Parlement, & qui ont employé des voies innocentes, pour leur faire obtenir quelque tolérance de leur Religion; ce qui paroît criminel à ces Puritains. Mais on voit par ce procès, que ce Milord n'a pris aucune part à cela, & qu'il ne s'est trouvé à aucune des Assemblées qui ont pu se tenir sur ce sujet depuis quelques années. Et ainsi, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun homme condamné à mort, on a fait mourir un homme de cette qualité, sur la déposition de trois témoins; dont il y en a deux qu'il a soutenu avec serment jusques à la mort, qu'il n'avoit jamais vus, sans que, d'une part, il ait rien avoué, & sans qu'on ait pu aussi trouver, dans toute sa vie, le moindre *adminicule* (comme on parle dans le droit) qui pût donner quelque vraisemblance à leurs dépositions.

Mais pour mettre tout cela dans un plus grand jour, je commencerai par les considérations qui regardent la personne, & ensuite j'examinerai chacun de ces trois témoins; *Dugdale, Oates & Tuberville.*

§. I. *Première considération touchant la personne du Milord.*

Je ne puis mieux faire sur cela, que de rapporter le témoignage qu'il rend de lui-même, d'une manière qui ne marque pas moins la sincérité que la grandeur de sa naissance.

« On m'accuse ici, Messieurs, d'avoir tâché à tuer le Roi. Je trouve

„ par les loix, dont je me suis instruit par la lecture que j'ai faite, de- III.
 „ puis mon emprisonnement, des Œuvres du Chevalier Edouard Cook, C. L. A. S.,
 „ que toutes les accusations de trahison doivent être accompagnées de N. VIII.
 „ circonstances antécédentes, concomitantes & subséquentes; c'est-à-
 „ dire, qui précèdent le fait, qui l'accompagnent & qui le suivent;
 „ & je ne vois rien de tout cela prouvé contre moi. Tout le cours de
 „ ma vie, depuis mon enfance, a été tout autre. Le feu Roi, d'heu-
 „ reuse & glorieuse mémoire, me fit l'honneur de me faire Pair du
 „ Royaume, au commencement des dernières guerres. Je me retirai à
 „ Anvers avec ma femme, lorsque la guerre commença, où je pou-
 „ vois vivre, sinon avec grande splendeur, du moins avec beaucoup
 „ de sûreté; mais ma conscience ne me put laisser en repos, voyant
 „ mon Roi si en désordre, sans que je fisse mes efforts pour le ser-
 „ vir, & le délivrer du trouble où il étoit. Je revins donc en Angle-
 „ terre, & servis avec fidélité & affection Sa Majesté tant qu'elle vécut.
 „ Il y a quelques-uns d'entre vous qui savent que je suivis le Roi d'a-
 „ près dans son exil; ce qui marque que je n'avois point alors de
 „ mauvaises intentions”.

„ J'espère que ce que je viens de dire démontre assez clairement,
 „ que ma vie n'a point donné lieu à cette accusation; mais à tout le
 „ contraire de ce que ces infames parjures disent contre moi: j'espère
 „ que je les puis traiter ainsi, ne doutant pas de les prouver tels”.

„ Un mois, ou six semaines après que j'eus eu le malheur d'être ac-
 „ cusé, vous eûtes la bonté, Messieurs, de m'envoyer deux de vo-
 „ tre illustre corps, qui étoient les Comtes d'Essex & de Bridgwater,
 „ pour m'examiner au sujet de la conspiration. J'en appelle à eux-
 „ mêmes, s'ils sont ici, pour vous rendre compte de ce que je leur
 „ dis. Ils me dirent, après m'avoir examiné, qu'ils croyoient, & pou-
 „ voient presque m'en assurer, que si je voulois avouer mon crime, &
 „ leur en dire les particularités, les Pairs de la Chambre Haute, c'est-
 „ à-dire vous-mêmes, intercéderez auprès du Roi, pour obtenir mon
 „ pardon: mais je protestai alors de mon innocence, comme je le de-
 „ vois. Quelque temps après, Sa Majesté, par une bonté & une fa-
 „ veur spéciale, envoya six membres de son Conseil Privé à la Tour,
 „ me dire & m'offrir, que, quelque coupable que je fusse, si je vou-
 „ lois avouer, il me donneroit mon pardon. Je songeois alors en moi-
 „ même, & je ne pouvois m'imaginer quel fondement il y avoit, de
 „ croire, que vous eussiez des preuves (de ce qui n'étoit point) pour
 „ me juger coupable; & sur ce fondement, j'étois si éloigné de faire

III. „ aucune découverte , que je ne pouvois inventer rien qui me pût
 CLAS. „ sauver la vie , quand j'en aurois eu la volonté. Je demeurai sept
 N°. VIII „ jours à la campagne, depuis que j'eus entendu parler de la conspi-
 „ ration. Si je m'étois senti coupable , je n'aurois pas manqué à me
 „ sauver. Comme je revenois à Londres, je rencontrai deux Seigneurs
 „ à Litchfields: ils me dirent, & aussi un Gentilhomme membre de la
 „ Chambre des Communes, ce qu'on disoit de la conspiration. Si j'y
 „ avois eu quelque part, cela m'auroit assurément obligé à me sauver.
 „ J'ai toujours oui dire, que quand un homme est accusé ou soupçonné
 „ de quelque crime, c'est un grand signe qu'il est coupable, lorsqu'il
 „ s'enfuit, & qu'on demande souvent aux Jurés, bien qu'ils n'aient au-
 „ cune preuve du fait, si celui qui est accusé a pris la fuite ou non?
 „ Comme la fuite est une marque qu'un homme est coupable, c'est une
 „ marque aussi qu'il est innocent lorsqu'il ne s'enfuit pas. Puis donc
 „ qu'après que je fais que la conspiration est découverte, je me laisse
 „ arrêter; qu'après être emprisonné & accusé, je refuse mon pardon &
 „ ma grace, & que nonobstant tout cela, je suis coupable, je mérite
 „ la mort, autant pour ma folie que pour mon crime.
 „ C'est, Messieurs, un grand crime que commettre trahison; &
 „ c'est une grande addition à ce crime, de continuer dans son opiniâ-
 „ treté, lorsqu'on peut, en reconnoissant sa faute, sauver sa vie. Je
 „ dis plus: que si j'avois, me sachant coupable, refusé les offres qu'on
 „ m'a faites, je me serois rendu en même temps coupable du plus
 „ grand des péchés; car je serois par-là homicide de moi-même:
 „ & comme je tiens, qu'après la trahison, le meurtre est le plus grand
 „ des crimes, aussi estimai-je, que, de tous les meurtres, celui de
 „ soi-même est le plus criant. Et je proteste devant Dieu & cette
 „ auguste Assemblée, que si je pouvois présentement me rendre le plus
 „ considérable de tous les hommes, par la mort de cet impudent Dug-
 „ dale, qui me fait tant de tort; je proteste devant Dieu, dis-je,
 „ que je ne le voudrois pas être à ce prix-là. Je ne dis pas que ma
 „ charité soit si grande, que je ne le visse peut-être souffrir avec
 „ plaisir la punition que les loix lui peuvent infliger pour ses crimes;
 „ mais je ne voudrois pas être l'Auteur de sa mort”.

§. 2. *Réflexion sur ce discours.*

En vérité il n'y a guere que l'innocence qui puisse parler de cet air. Mais ce qui ne souffre point de repartie est, qu'on ne lui a point contesté ce qu'il assure, qu'on lui a offert par deux fois de lui donner

grace, s'il vouloit avouer le crime dont il étoit accusé. Or, comme I I E le représente fort bien, quelle apparence, après cela, qu'il ne l'eût C L A S. is avoué, s'il s'en fût senti coupable? Ce Seigneur, qui paroît d'ail- N°. VIII. urs si sage & si modéré, auroit-il si peu aimé sa vie, qu'il ne l'eût is voulu conserver en disant la vérité? Auroit-il été si ennemi de son lut, qu'il eût voulu se perdre éternellement, en refusant une grace ai ne lui eût coûté qu'un aveu sincere de sa faute, & en s'engageant ir-là à commettre, d'une part, un homicide contre soi-même, & à igmenter, de l'autre, sa damnation, par tant de parjures, qu'il auroit nployés pour infirmer des témoignages véritables, que, par une opi- âtreté diabolique, il auroit entrepris de faire paroître faux? Un endur- ssement de cette nature, qu'on ne pourroit attribuer à la crainte de mort, puisqu'au contraire on l'éviteroit en confessant la vérité, ne pourroit être que la suite d'une vie toute criminelle, ou l'effet d'une sffion envenimée, contre une personne qu'on haïroit tellement, qu'on e voudroit pas lui être redevable de la conservation de sa vie. Mais eux qui se sont trouvés dans cette disposition enragée, se sont plutôt orifiés du dessein qu'ils avoient eu de tuer leur ennemi, qu'ils n'ont é d'en avoir eu la pensée. Rien de tout cela ne se rencontre ici : c'est n grand Seigneur déjà fort âgé, & en qui on n'a pu trouver, dans ne si longue vie, le moindre sujet de reproche, avant ces fausses accu- tions. Ses ennemis mêmes n'ont pu nier, qu'il n'ait donné des témoi- nages de la plus grande fidélité dans les plus mauvais temps, & envers le feu Roi, & envers celui-ci : ils n'ont pu dire aussi, qu'il eût reçu u Roi d'aprèsent aucune injure personnelle; car, pour la plainte que i font faire ces témoins, que le Roi ne récompensoit point ceux qui avoient le mieux servi; outre que l'on voit assez que ce n'est qu'une nposture, il faudroit avoir l'ame extrêmement noire pour se porter, ar cela seul, à une action aussi détestable, comme est d'entreprendre ir la vie de son Prince. On ne peut donc guere s'imaginer d'accusation un crime plus incroyable : mais on peut encore moins s'imaginer, ue celui à qui sa conscience le reprocheroit, aimât mieux s'exposer à ourir honteusement, que de l'avouer étant assuré de son pardon.

Il n'y a presque personne qui ne croie maintenant, que les Tem- liers avoient été faussement accusés de faire faire des impiétés, des ido- tries & des impuretés à tous les Chevaliers qu'ils recevoient dans ur Ordre, quoique ceux qui les ont condamnés l'aient pu faire de onne foi; parce qu'il y en eut plus de deux cents qui l'avouoient, e à qui on donnoit grace à cause de cet aveu. Mais, parce qu'il y en ut aussi, quoique moins en nombre, qui aimèrent mieux être brûlés,

II I. que d'avoir leur pardon , en reconnoissant ce qu'ils disoient être faux ,
 CLAS. le bon sens a fait juger , que dix hommes qui meurent , pouvant ne
 N°. VIII. pas mourir en avouant les crimes dont on les accuse , sont plus croyables
 que cent , qui les avouent , & qui , par cet aveu , rachètent leur vie.
 On est ici en bien plus forts termes : car ce ne sont pas deux cents
 personnes qui rendent témoignage de la conspiration ; ce ne sont que
 quatre ou cinq misérables , qui sont devenus à leur aise par l'argent
 qu'on leur a donné en qualité de témoins du Roi : & on doutera qu'on
 ne doive pas plutôt ajouter foi , à ce qu'universellement ont soutenu
 tous les accusés jusques à la mort , & sur-tout ce qu'en a assuré , jusques
 à sa dernière heure , d'une manière si constante & si chrétienne , un
 des Pairs du Royaume , qui pouvoit sauver sa vie en avouant son pré-
 tendu crime !

Il est certain aussi , qu'il se pouvoit retirer depuis qu'il fut qu'on l'ac-
 cusoit de trahison ; Messieurs de la Chambre basse le reconnoissent :
 pourquoi ne l'auroit-il pas fait , s'il se fût senti coupable , n'y ayant point
 sur-tout de pays où il soit plus avantageux de se sauver qu'en Angle-
 terre , parce qu'on n'y fait point , d'ordinaire , le procès aux absents ?

§. 3. Deuxieme Réflexion sur la personne du Milord.

Il paroît par le Procès , & les dépositions mêmes des témoins le font
 assez entendre , que Milord étoit mal avec les Jésuites , & qu'il n'avoit
 point de confiance en eux. Cela étoit si connu en Angleterre , que les
 témoins , pour rendre leurs mensonges plus vraisemblables , feignent avoir
 vu des lettres de lui , par lesquelles il assuroit les Jésuites , qu'il agiroit
 bien dans la conspiration , *quelques différens qu'il y eut entre ces Peres
 & lui*. Oates feint , qu'étant à S. Omer en 1677 , il avoit vu des lettres
 de Milord Stafford , *dans lesquelles il insinuoit aux Peres , qu'il y avoit eu
 quelques différens entre les Peres de la Société & lui ; mais qu'il y avoit
 plusieurs années qu'ils avoient été racommodés par le Sieur Caune , qui étoit
 venu exprès en Angleterre l'an 1676*. Cette queue est un mensonge
 évident ; car comment Milord Stafford auroit-il pu écrire en 1677 ,
 qu'il y avoit déjà plusieurs années qu'il avoit été racommodé avec les
 Jésuites , s'il l'avoit été par le Sieur Caune , qui n'avoit passé pour cela
 en Angleterre que l'année d'auparavant ? Et ainsi , tout ce qu'on peut
 conclure de -là est , que la mauvaise intelligence du Milord avec les
 Jésuites est certaine , & que le racommodement n'est qu'une invention
 du Docteur Oates , si mal concertée , qu'il n'en a pu parler qu'en se
 contre disant. Il n'y a donc personne qui ne croie plutôt ce qu'en dit
 Milord

Milord Stafford en ces termes. *Tout ce que je dirai pour le présent, c'est qu'il y a vingt-cinq ans que je n'ai écrit aucune lettre, ni n'ai eu aucune correspondance avec aucun Jésuite.* Il assure la même chose encore plus fortement en la page 331. *Je n'ai jamais eu de correspondance avec les Jésuites, ni n'ai fait aucune affaire avec eux depuis vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Il est vrai qu'on pria les Jésuites de Gand de faire quelque chose pour moi; ce qu'ils refuserent: & c'étoit d'envoyer un homme de delà la mer, pour servir de Témoin dans un procès que j'avois. Je n'ai point écrit à aucun Jésuite depuis ce temps-là, ni eux à moi, que je sache; ni n'ai jamais rien eu à faire avec eux. Je n'avois jamais oui parler de Fennwich & de Harcourt, avant qu'on parlât de la conspiration, ni des Jésuites Johnson & thompson: & s'il y avoit aucune personne qui pût prouver le contraire, je me confesserai coupable de tout ce qui a été dit contre moi. Rien auroit-il été plus facile que de prouver, qu'il avoit écrit à quelque Jésuite depuis vingt-cinq ans, & qu'il avoit vu quelqu'un de ces quatre Jésuites dont il proteste n'avoir jamais oui parler, avant qu'on eût parlé de la conspiration. Quelle apparence donc, qu'il se fût soumis à passer pour coupable de tout ce qu'on avoit dit contre lui, si on pouvoit montrer qu'il eût dit faux en disant cela: cependant il faudroit qu'il eût eu une liaison & une confidence très-particulière avec les Jésuites, si ce que ces témoins ont dit de lui étoit véritable. On ne peut donc raisonnablement en croire autre chose, sinon que ce sont de purs mensonges.*

III.
C L A S.
N^o. VIII.

S. 4. *Troisième considération sur la personne de Milord Stafford.*

La manière dont il fit sa dernière justification fait voir, d'une part, combien il étoit éloigné de cacher ce qu'il auroit su de la conspiration, s'il en eût su quelque chose; & de l'autre, qu'il n'a eu aucune part à ce que d'autres Catholiques ont pu faire innocemment pour l'intérêt de leur Religion.

Pag. 660.

Je me suis justifié devant vous, & je ne crois pas que vous voulussiez ne laisser gourmander par de la canaille, dont il n'y a que Dieu qui sache quelle sera la fin. Les malheurs du Royaume commencerent autrefois par Milord Stafford, & continuerent jusqu'à commettre la plus exécration qui fut jamais. Ce fut un maudit commencement, qui eut une fin encore plus mauvaise & plus malheureuse: il n'y eut jamais de meurtre plus exécration, depuis la mort de notre Sauveur, que celui du feu Roi; & n'importe à quel point on se repent, on a eu part à ce meurtre, on ne peut jamais, à moins d'une grande repentance, être sauvé. Il est vrai

Pag. 669.

Ecrits contre les Protestants Tome XIV. O o o

III. *que je n'ai jamais été en état de servir le Roi ; mais aussi ne l'ai-je jamais abandonné de pensée , de parole ou d'effet : à plus forte raison n'ai-je jamais consenti à sa mort. Je déclare en présence des Anges , & de vous tous , que je ne fais pas davantage de la conspiration , ou d'aucune autre telle chose , que qui que ce soit qui est ici. Je crois que ceux de la Religion Romaine ont fait des Assemblées pour obtenir la tolération dont j'ai parlé : Coleman en fit trop ; mais je ne fais pas jusqu'où va l'énormité de son crime. Il y a eu , dis-je , des Assemblées ; mais je ne me suis jamais trouvé à aucune , & ne fais point ce qui y a été résolu. Je me remets entre vos mains , Messieurs , pour rendre justice , comme je ne doute pas que vous ferez ; & c'est avec humilité & soumission , que je me résigne à ce qu'il vous plaira d'en ordonner.*

Quand il n'auroit point eu peur d'être convaincu de mensonge par les Protestants , en ce qu'il assuroit ne s'être jamais trouvé à aucune des dernières Assemblées , où les Catholiques pouvoient avoir délibéré des moyens innocents de faire tolérer leur Religion , peut-on croire qu'il eût si peu de pudeur , que de vouloir passer pour un menteur insigne dans l'esprit des principaux des Catholiques ; qui l'auroient vu dans ces Assemblées ? Il n'y a point d'homme de bon sens à qui cela puisse entrer dans l'esprit : & ainsi on ne doute point , que toute la postérité ne soit persuadée , que , de tous ceux qu'on a fait mourir pour cette fausse conspiration , il n'y en a point eu de plus innocent que celui-ci , au regard des hommes ; car il seroit plus à craindre qu'il n'eût pas assez fait au regard de Dieu , puisque les Catholiques pouvoient , sans manquer à la fidélité qu'ils devoient au Roi , prendre toutes sortes de voies douces & innocentes , pour obtenir que leur Religion fût tolérée.

§. 5. *Quatrième considération sur la personne de Milord Stafford.*

Je trouve deux caractères tout différents dans ce Milord ; une bonté , une modération & une douceur presque excessives , à l'égard des Pairs ses Juges , & de Messieurs de la Chambre basse ses Accusateurs ; & une force étonnante , pleine d'indignation & de colère , envers les témoins. Il avoit demandé un jour de relâche , étant extrêmement fatigué. Le Grand Sénéchal n'y trouvoit point d'inconvénient. Les Communes s'y opposèrent par une dureté tout-à-fait étrange. Il s'y soumet , & n'en fait pas la moindre plainte. Il paroît avoir été si disposé à bien juger de ses Juges & de ses Accusateurs , qu'il croyoit bonnement qu'il n'y en avoit aucun des uns ni des autres , qui n'agit de bonne foi. C'est comme il en parle par-tout ; non seulement avant sa condamnation , ce qu'on

pourroit croire qu'il eût fait pour se les rendre favorables; mais depuis III.
même que le Grand Sénéchal lui eut déclaré qu'il étoit jugé, & qu'on CLAS.
l'avoit trouvé coupable : car il ne répondit autre chose à une si triste N°. VIII.
nouvelle, sinon; le saint nom de Dieu soit loué & béni. Et un peu après. Pag. 682.
*Je ne m'attendois pas à un si rude jugement; mais la volonté de Dieu soit
faite; je n'en murmure point: Dieu bénisse ceux qui ont faussement juré
contre moi. Et après qu'on lui eut prononcé la sentence, par laquelle
il devoit être pendu & écartellé, ce qu'il dit est admirable.*

Le Prisonnier. *Je vous prie, Messeigneurs, de me permettre de dire Pag. 694.
encore un mot. Je vous remercie tous en général des bontés que vous avez
eues pour moi. Je déclare ici en présence de Dieu, que je n'ai aucune
malice en mon cœur, contre ceux qui m'ont condamné. Je ne sais point
quels ils sont, ni ne souhaite point le savoir. Je leur pardonne, & vous
prie de prier Dieu pour moi. J'ai une très-humble prière à vous faire, qui
est, que je ne sois pas si resserré dans ma prison, pendant le peu de temps
qui me reste à y demeurer, que je l'ai été depuis quelque temps. Je vous
supplie donc, Messeigneurs, de donner ordre à M. le Lieutenant Gouver-
neur de la Tour, de me laisser voir par ma Femme, par mes Enfants &
par mes Amis: c'est une faveur que je vous demande avec soumission, &
que j'espère que vous m'accorderez.*

Le Grand Sénéchal. *Milord! je crois vous pouvoir dire avec la
permission des Seigneurs, que comme ils ont procédé dans cette affaire avec
toute la rigueur que demandoit la justice; aussi agissent-ils avec toute la
pitié & la compassion imaginable: c'est pourquoi ils supplieront très-hum-
blement le Roi, qu'il lui plaise adoucir la sentence prononcée contre vous,
& en remettre les peines, excepté celle de vous couper la tête.*

*Le Prisonnier ne put retenir ses larmes, en disant, que ce n'étoit pas
la justice de ses Juges qui le faisoit pleurer, mais leur bonté.*

La douceur & la patience chrétienne peuvent-elles guere aller plus
loin? Et le moyen de s'imaginer, qu'un homme de ce caractère, ait
été capable d'acheter des assassins, pour ôter la vie à son Roi, après
l'avoir servi très-fidèlement dans la plus mauvaise fortune? Pour moi
je ne fais pas comment sont faits les Anglois; mais je suis persuadé qu'il
n'y a point de Juge en France qui n'eût d'horribles remords, s'il avoit
fait mourir un homme d'un naturel si généreux & si bon, comme coupa-
ble d'une entreprise si barbare & si inhumaine; & dont il n'y auroit point
eu d'autre preuve, que le témoignage de deux frippons, qui déposent
chacun d'un fait tout différent de celui dont parle l'autre.

Mais la manière dont il traite ces faux témoins, aussi-bien pendant
le procès qu'après le jugement, lorsqu'il se dispoit à aller paroître

III. devant Dieu, n'est pas moins remarquable : car il ne peut s'empêcher
 CLAS. de leur donner les noms qu'ils méritoient; d'infames, de parjures, &
 N°. VIII. de coquins. J'espere, dit-il, que ce que je viens de dire démontre assez
 Pag. 178. clairement, que ma vie n'a point donné lieu à cette accusation, mais à tout
 le contraire de ce que ces infames parjures disent contre moi. Je puis les
 appeler ainsi, ne doutant point de les prouver tels. Et en la page 365,
 en examinant une fausseté de la déposition de Tuberville : On m'avoit
 recommandé un homme, qui prétendoit être Comte François; mais c'étoit
 un aussi grand coquin que celui-ci, qui jure contre moi. Et en la page
 272, parlant de Dugdale. Il étoit un si sot & impertinent homme, que
 je ne pouvois souffrir qu'il m'approchât. Il étoit effronté & impudent
 menteur.

Ce n'étoit point par emportement ni par un esprit de vengeance
 qu'il les traitoit en cette maniere : on en peut juger par ce qu'il dit
 en la page 181. Je proteste devant Dieu & cette Auguste Assemblée,
 que si je pouvois présentement me rendre le plus considérable de tous les
 hommes, par la mort de cet impudent Dugdale, qui me fait tant de tort;
 je proteste devant Dieu, dis-je, que je ne le voudrois pas être à ce prix-
 là. C'est ce qu'il a encore répété dans le discours qu'il fit avant que de
 mourir. Je proteste sincèrement, que si, à cet instant même, je pouvois
 Pag. 5. me mettre en liberté, & établir telle Religion que je voudrois, & tel
 Gouvernement qu'il me plairoit, & si je pouvois me rendre aussi puissant
 que je pourrois souhaiter, par la seule mort d'un de ces misérables, qui
 sont cause que je suis en ce lieu par leurs faux serments, je déteste telle-
 ment d'être la cause de la mort de personne, que rien au monde ne me
 pourroit persuader de concourir à leur ruine. Mais rien ne montre un
 naturel plus éloigné de toute vengeance, que ce que nous avons déjà
 vu qu'il avoit dit, dans une surprise aussi étrange qu'étoit celle que lui
 devoit causer la premiere nouvelle de sa condamnation. La volonté de
 Dieu soit faite. Je n'en murmure point, Dieu bénisse ceux qui ont fausse-
 ment juré contre moi.

A quoi peut-on attribuer, dans une même personne, une conduite
 si différente; tant de douceur envers ses Accusateurs & ses Juges, après
 même sa condamnation, & tant d'aigreur apparente envers ses témoins?
 On ne peut en donner d'autre raison, sinon, qu'ayant jugé, par un excès
 de bonté, que les premiers n'étoient que trompés, & non pas mé-
 chants, il en a toujours parlé d'une maniere conforme au jugement
 qu'il portoit d'eux. Mais la conviction intérieure de son innocence le
 mettant hors d'état de juger de même de ces derniers, il a cru, &

avec raison , qu'il devoit leur donner les noms qui leur convenoient , I I I.
lors même qu'il prioit Dieu de leur pardonner & de les bénir. C L A S.
N^o. VIII.

§. 6. *Des trois témoins , dont le premier est DUGDALE.*

Ce Mylord , tel que nous le venons de représenter , de l'une des plus grandes Maisons d'Angleterre , & n'ayant donné aucun lieu , dans toute sa vie , de le soupçonner de la moindre infidélité , a été condamné à mort sur les mensonges de trois témoins , qui parloient assez de lettres qu'ils disoient avoir eues entre leurs mains , mais qui n'en ont jamais pu produire aucune ; ce qui seul les devoit rendre très-suspects à toutes les personnes équitables.

Ces trois témoins sont *Dugdale , Oates & Tuberville*. Nous avons parlé des deux premiers , & les avons fait connoître sur ce qu'ils ont dit de la conspiration en général : il ne nous reste qu'à examiner leurs impostures contre ce Milord.

Celles de Dugdale se réduisent principalement à trois chefs , dont il n'y a que le premier & le dernier qui soient considérables.

Le premier est ; que , sur la fin du mois d'Août , ou au commencement de Septembre , il se fit à Tixall , chez Milord Afton , une grande Assemblée , où lui Dugdale étoit admis par le Jésuite Evers son Confesseur , & où étoit aussi Mylord Stafford , dans laquelle on prit la résolution de faire mourir le Roi , & qu'il les entendit tous y donner leur plein consentement. Pag. 136.

Le second est ; que , quelque temps après (ce qui doit marquer au moins sept ou huit jours depuis) Milord Stafford , étant à Stafford chez M. Abnett , vint un Dimanche matin à Tixall , pour entendre la Messe , & qu'il lui avoit dit , *qu'il étoit bien fâcheux que les Catholiques ne pussent prier Dieu qu'en cachette ; mais que , si les choses réussissoient , la Religion Romaine seroit établie.* Pag. 136.

Le troisieme ; que le 20 ou le 21 de Septembre , après quelques discours (dont je parlerai dans la suite) il lui avoit offert cinq cents livres sterling pour faire mourir le Roi ; & que lui (Dugdale) étoit allé trouver le Sieur Evers , pour lui dire qu'il étoit surpris de offres de Milord , & qu'il doutoit qu'il fût capable de payer une telle somme. Pag. 138

Milord Stafford ne dit qu'un mot sur le second chef , comme étant peu important : il assura seulement que ce n'avoit jamais été sa pensée , de se plaindre que les Catholiques ne fissent leurs prieres qu'en cachette ; & qu'au contraire , il les avoit souvent grondés , de ce qu'ils faisoient trop publiquement l'exercice de leur Religion.

III. Mais pour le premier & le dernier chef, il en prouva la fausseté d'une CLAS. maniere très-convaincante, selon les procédures d'Angleterre, où l'accusé N°. VIII. est reçu à infirmer ce que chaque témoin a dit contre lui, par d'autres témoins.

Dugdale avoit dit que cette Assemblée, où on avoit résolu de tuer le Roi, s'étoit tenue à Tixall à la fin d'Août, ou au commencement de Septembre. Milord l'avoit pressé inutilement d'être positif, & de s'arrêter à l'un ou à l'autre de ces deux mois, ou au moins de dire si c'étoit cinq jours avant la fin du mois d'Août, & cinq jours au commencement de Septembre, ce qui faisoit dix jours; ou enfin, si c'étoit la dernière semaine d'Août, ou la première de Septembre, ce qui en faisoit quinze. La peur d'être surpris en mensonge le fit opiniâtrer à ne vouloir dire autre chose, & les Juges, le favorisant dans cette maniere indéfinie de s'expliquer, qui mettoit l'accusé dans une plus grande difficulté de le convaincre de faux, Milord Stafford ne put s'empêcher de leur parler en ces termes.

[Pag. 240. Milord Stafford. *Si vous permettez qu'il rende témoignage de cette maniere, il n'y a point d'homme assuré de sa vie. Je commencerai la tragédie; mais un million me suivront. Il jura au procès du Chevalier Wakeman, ou à celui des Jésuites, qu'il y avoit eu une Assemblée à Tixall chez Milord Aston, à laquelle j'assistai au mois d'Août.*

M. Dugdale. *Je ne jurai pas cela, Messieurs, mais bien au mois d'Août ou de Septembre: & c'est ce que je jure encore.*

Milord Stafford. *Je le prouverai par le procès imprimé, & des témoins qui y assisterent: & après quelques contestations de Dugdale.*

[Pag. 241. G. Sénéchal. *Voulez-vous appeller des Témoins? Qui sont-ils?*

Milord Stafford. *La Marquise de Winchester ma Fille, pour une, & une Dame de mes Parentes, l'autre.*

G. Sénéchal. *Quelles s'avancent. Elles ne doivent point prêter serment. Vous n'avez rien à dire contre elles, Messieurs des Communes?*

Le Chev. Jones. *Non, Monseigneur: qu'il prouve ce qu'il pourra.*

G. Sénéchal. *Madame! vous ne déposez rien ici sur serment; mais vous êtes obligée, autant qu'on le peut être, par la vérité & l'honneur, de ne rien dire qui ne soit entièrement conforme à la vérité.*

M. la Marquise. *Je ne dirai pas un mot qui ne soit véritable.*

Le Chev. Jones. *Nous souhaitons savoir le nom de cette Dame.*

Milord Stafford. *C'est ma Fille; la Marquise de Winchester.*

M. la Marquise. *Cet homme ici, Etienne Dugdale, déposa au Procès du Chevalier Wakeman, qu'il devoit recevoir des ordres de Milord Stafford aux mois de Juin & de Juillet; qu'il devoit venir à la campagne, & que Milord étoit à une Assemblée qui se tint à Tixall au mois d'Août.*

G. Sénéchal. *Dit - il positivement au mois d'Août, ou au mois d'Août ou de Septembre?* III.
CLAS.
N°. VIII.

M. la Marquise. *Non, il ne nomma pas le mois de Septembre.*

M. Dugdale. *Messeigneurs! je dis peut-être que Milord Stafford devoit venir à Tixall; mais je ne dis point qu'il y étoit.*

G. Sénéchal. *Mais elle dit que vous ne fîtes aucune mention du mois de Septembre.*

Milord Stafford. *Voici une autre Dame.*

Le Chev. Jones. *Qui est-elle, Milord?*

Milord Stafford. *C'est Madame Howard, fille du Chevalier Edouard Blunt, qui a épousé M. Howard, lequel étoit mon parent. Elle est Veuve à présent.*

Madame Howard. *Messeigneurs! on demanda à Dugdale, au procès du Chevalier Wakeman, de dire positivement quand Milord Stafford étoit allé à Tixall: il répondit que c'étoit au mois de Juin ou de Juillet; mais il dit, que l'Assemblée s'étoit tenue au mois d'Août, à laquelle Milord Stafford avoit assisté.*

G. Sénéchal. *Cette Dame dit la même chose; savoir que vous ne voulûtes pas être positif pour le mois de Juin ou de Juillet; mais que vous dites positivement, que Milord y étoit au mois d'Août.*

M. Dugdale. *Pardonnez-moi, Messeigneurs; je dis seulement que l'Assemblée, ou la Consultation, se fit au mois d'Août, & qu'au mois de Juin ou de Juillet, Milord Stafford devoit venir à Tixall.*

Madame Howard. *Je vous assure, Messeigneurs, que nous allâmes exprès entendre ce procès à dessein de remarquer chaque parole qu'il diroit touchant Milord Stafford, & nous nous en sommes toujours souvenues depuis ce temps-là.*

G. Sénéchal. *Que dites-vous à cela, M. Dugdale?*

M. Dugdale. *Je suppose qu'il y avoit à ce Procès plusieurs autres personnes que ces deux Dames, & j'espère que quelques-uns d'entre eux pourront se souvenir que je ne dis alors que ce que je dis présentement.*

Il falloit donc faire venir d'autres personnes qui eussent assisté à ce procès, & qui témoignassent que Dugdale n'avoit point dit, que cette Assemblée se fût tenue au mois d'Août: & Messieurs de la Chambre Basse n'auroient pas manqué d'en produire, s'ils en avoient pu trouver, puisqu'ils ont fait ouïr des témoins sur des bagatelles, qu'ils avoient contestées à Milord Stafford. Mais, sur ce point-ci, qui étoit une chose capitale, ils ne purent opposer aux témoignages de ces deux Dames qu'une fausseté: car ils ne les pouvoient plus recuser, quoique parentes de l'accusé, après avoir répondu au Grand Sénéchal, qui leur demanda

III. s'ils n'avoient rien à dire contre elles: *Non, Monseigneur, qu'il prouve C L A s. ce qu'il pourra.* Ils furent donc réduits à dire, qu'elles ne s'accordoient N°. VIII. pas ensemble; ce qui est démenti par le Grand Sénéchal, qui dit à Dugdale, parlant de Madame Howard, qui avoit déposé la dernière; cette Dame dit la même chose, savoir, que vous ne voulûtes pas être positif pour le mois de Juin ou de Juillet, mais que vous dites positivement, que Milord y étoit au mois d'Août: à quoi Dugdale ne put répondre, qu'en soutenant le contraire de ce qu'elles avoient dit toutes deux. Or ce feroit en vain que l'on permettroit en Angleterre de produire des témoins en faveur de l'accusé, pour infirmer ce qu'a dit le témoin de l'accusateur, si ce témoin en étoit quitte pour n'en vouloir pas convenir: c'est pourquoi on ne peut rien opposer raisonnablement à ce que Milord Stafford dit ensuite.

Fig. 244. Milord Stafford. *Messeigneurs, je prouve positivement, par deux témoins que voici, qu'il a juré que j'étois à Tixall au mois d'Août, à une Assemblée qui s'y fit: il m'est de conséquence de prouver que je n'y étois pas au mois d'Août, puisqu'il a positivement dit que j'y étois ce mois-là.* Ce qu'il fit ensuite avec tant d'évidence, qu'il est demeuré pour constant, qu'il n'avoit point été à Tixall pendant tout le mois d'Août, & qu'il n'y étoit arrivé que le 12 de Septembre: & ainsi, devant des Juges équitables, ce premier chef de l'accusation de Dugdale devoit passer pour une imposture, ou au moins pour un fait qui étoit devenu douteux, & sur lequel on ne pouvoit asseoir aucun jugement, & encore moins un jugement de mort. Mais on peut encore démontrer la fausseté de cette Assemblée prétendue, par la suite que Dugdale a mise entre ces trois chefs d'accusation: car après avoir parlé du premier, qui est l'Assemblée, il dit, *quelque temps après, Milord Stafford étant à Stafford chez M. Abnett, vint un Dimanche matin à Tixall pour entendre la Messe, &c.* Et, passant du second chef au troisième, il dit encore; *quelque temps après, le 20 ou le 21 Septembre, &c.* Il s'ensuit de-là, qu'il faut trouver un Dimanche avant le 20 de Septembre, où Milord Stafford, n'étant pas à Tixall, vint de Stafford, où il étoit chez M. Abnett, pour entendre la Messe à Tixall. Or ce Dimanche ne pouvoit pas être celui qui arriva cette année-là, le 15 de Septembre, selon le vieux style, pour deux raisons. La première; parce que Dugdale fait lui-même assez entendre en la page 135, du procès, que ce Dimanche n'étoit pas le 15 de Septembre; car, après avoir dit que Milord Stafford, étant chez un nommé Abnett de Stafford, vint un Dimanche matin au mois de Septembre, entendre la Messe chez Milord Aston, il ajoute, que, depuis ce temps-là, environ le 15 Septembre, Milord Stafford l'envoya querir dans sa chambre. La seconde, parce qu'il

qu'il a été prouvé dans le procès, que Milord Stafford, étant arrivé à Tixall, chez Milord Aston, le 12 Septembre, qui étoit un Jeudi, n'en a pu partir que le 21, qui étoit un Samedi : & par conséquent le Dimanche, N°. VIII, qui étoit le 15, ne pouvoit pas être celui où il étoit parti de Stafford, pour venir entendre la Messe à Tixall. Il falloit donc que ce fût quelque Dimanche d'auparavant ; c'est-à-dire, ou le 8 ou le 1. de Septembre. Or l'Assemblée prétendue, où on avoit résolu de tuer le Roi, s'étoit tenue, selon Dugdale, *quelque temps avant* ce Dimanche-là. Il auroit donc fallu que q'eût été au moins avant le 8 de Septembre. Or Milord a prouvé d'une manière qui n'a pu être contestée par Messieurs de la Chambre basse, qu'il n'avoit point été à Tixall de tout le mois d'Août, ni en Septembre avant le 12 : il doit donc demeurer pour constant, que tout ce que Dugdale a dit de cette Assemblée tenue à Tixall, où, en présence de Milord Stafford, on avoit résolu de faire mourir le Roi, n'a été qu'une calomnie diabolique, pour laquelle on l'auroit dû pendre si on lui avoit fait justice.

Le troisieme Chef, qui est, que le 20 de Septembre on lui promit cinquante livres sterling s'il vouloit tuer le Roi, ne fut pas moins manifestement convaincu de faux par Milord Stafford : car Dugdale avoit dit que Milord l'avoit envoyé querir par ses gens pour lui parler, & qu'il les avoit fait sortir pour l'entretenir en secret. Or les gens du Milord témoignent au contraire, que c'étoit lui qui avoit prié l'un d'eux, de le faire parler à Milord, afin qu'il pût obtenir de Milord Aston, qu'il le laissât aller à une course, & qu'il n'étoit point vrai qu'il les eût fait sortir de la chambre ; mais qu'ils y étoient toujours demeurés, tant qu'il avoit été avec leur maître. On peut voir tout cela dans le procès depuis la page 158, jusqu'à 273.

Mais j'ai trouvé une preuve bien plus claire & plus décisive de la fausseté de ces deux horribles calomnies, dans les contrariétés qui se rencontrent entre les deux dépositions de Dugdale. L'une, écrite & signée de sa main, du 24 Décembre 1678. Et l'autre verbale, qui est celle qu'il fit dans le procès même. C'est ce qu'il est nécessaire de mettre dans son jour, pour la parfaite justification de cette innocente victime, & la confusion de ceux qui l'ont immolée à la fureur des ennemis du Roi & du Duc son frere.

§. 7. Contrariétés entre les deux différentes dépositions de Dugdale.

J'ai marqué, dans le chapitre précédent, que Dugdale étant en prison à Stafford, avoit affirmé plusieurs fois, sur sa damnation, qu'il ne foyoit
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. P p p

III. rien de la conspiration : mais ne voyant point de moyen de sortir de CLAS. l'état misérable où il se trouvoit réduit , parce qu'il devoit plus qu'il N°. VIII. n'avoit vaillant , il se laissa persuader , par un nommé Southall , de se rendre témoin du Roi ; & ce fut un nommé Feac , compagnon de Southall , qui dressa la déposition qu'ils lui firent faire devant deux Juges de paix , Thomas Lane , & Jean Vernon.

Or il est important de savoir qui étoient ces honnêtes gens , Southall & Feac , qui lui ont donné ce conseil , & qui l'ont porté à si bien mentir.

On l'apprendra par ce qui en est dit dans le procès , page 520.

G. Sénéchal. *Milord Ferrers, vous êtes appelé par Milord Stafford, & comme vous déposez pour le prisonnier, & contre le Roi, vous ne devez point prêter serment.*

Milord Ferrers. *Tout ce que je fais de Southall, n'est que ce que j'en ai oui dire, de sa conduite & de sa réputation, à la campagne; car je n'ai aucune habitude avec lui, ni ne le connois point du tout. Le rapport qui m'en a été fait dans la Province est, qu'il a beaucoup agi contre le Roi dans les derniers troubles, & est regardé comme un homme fort dangereux & très-pernicieux contre le Gouvernement.*

Milord Stafford. *Appellez Dr. Taylord.*

Serviteur. *Je ne fais où il est : on ne sauroit le trouver.*

Lord Stafford. *Appellez donc Guillaume Dale. Messieurs, je n'ai jamais oui parler de ce Southall. Je connois l'autre homme, qui est un nommé Feac, qui dressa la déposition, Southall l'ayant nommé pour lui être adjoint dans cette déposition : je sais qu'il est Solliciteur de procès, qu'il a été Mayre de Stafford, & que ce fut lui qui proclama le Roi traître.*

Messieurs de la Chambre Basse n'ont osé contredire ce que Milord dit de ce Feac. Il falloit que cela fût trop public ; & ainsi n'est-ce pas la chose du monde la plus honteuse à ces persécuteurs des Catholiques, d'employer, pour les faire déclarer traîtres, un infame, qui avoit fait cet office envers le Roi même, en le proclamant traître.

Mais croyant pouvoir mieux soutenir la réputation de leur Southall, ils firent ouïr un des membres de la Chambre des Communes, qui en dit ce qui suit page 539.

M. G. L. Gower. *Messieurs; il y a près de sept ans que je demeure en la Province de Stafford, mais je n'ai connu le sieur Southall, que depuis la découverte de cette conspiration papistique. Je fis connoissance avec lui aux Assises (car je suis Juge de paix en ce Comté) & le trouvai le plus zélé qui fut dans toute cette province, à poursuivre les Papistes; plusieurs Prêtres Papistes ayant été par son moyen arrêtés & emprisonnés. Et pour le dire en*

passant , il y en a encore un dans les prisons de Stafford , qui , quoique con- III.
vaincu & condamné , n'a pas encore été exécuté. Je ne sais point quelle opi- CLAS.
nion on a eue de lui autrefois ; mais je sais bien qu'il m'est venu prier N°. VIII.
plusieurs fois de l'assister à la poursuite des Papistes , selon les Statuts &
les Actes passés à cet effet.

Cela prouve fort bien que ce Southall est un ennemi mortel & enve-
nimé des Catholiques Romains ; & ainsi très-propre à chercher de faux
témoins pour les faire déposer contr'eux ; mais n'infirmes en aucune sorte
ce qu'en avoit dit Milord Ferrers , qu'il avoit agi contre le Roi dans les
derniers troubles , & qu'il étoit regardé comme un homme très-dangereux ,
& très-pernicieux contre le Gouvernement.

Quoi qu'il en soit , il ne faut que comparer la déposition que fit alors
Dugdale , à la sollicitation de ces deux Cromwellistes , Southall & Feac ,
le 24 Décembre 1678 , avec celle qu'il a faite deux ans après , lorsque
Milord fut jugé , pour reconnoître qu'elles se ruinent l'une & l'autre ,
& ne laissent aucun lieu de doute , que ce Dugdale ne soit un faux
témoin. La première fut tirée du Journal de la Chambre Haute , où il est
dit , qu'elle fut lue par le Comte d'Essex , le 28 Décembre 1678 , comme
une information de très-grande conséquence. Cette particularité est très-
remarquable , comme on verra dans la suite.

*Province de Stafford , 1678. Déposition d'Etienne Dugdale ci-devant ser-
viteur de Milord Aston de Tixall , au sujet d'une conspiration contre le
Roi notre Souverain.*

„ 1°. Le Déposant dit , qu'aussi-tôt qu'un nommé Howard , Aumônier-
„ de la Reine fut parti pour aller de de-là la mer , un nommé George
„ Hobson , serviteur de Milord Aston , lui dit qu'il y avoit un dessein sur
„ le tapis , de réformer le Gouvernement , & introduire la Religion
„ Romaine.

„ 2°. Le Déposant dit , qu'au commencement de Septembre 1678 , il
„ rencontra Milord Stafford auprès de la porte de la maison de Tixall ,
„ lequel lui dit , qu'on disoit que les Papistes murmuroient , de ce qu'ils
„ ne pouvoient dire leurs prières qu'en cachette ; mais qu'il y auroit
„ bientôt un changement : & que si on réussissoit , ils jouiroient de leur
„ Religion. Que le 20 du mois de Septembre dernier , Milord Stafford
„ avoit dit au Déposant , qu'il y avoit un dessein sur le tapis , & que
„ s'il vouloit l'entreprendre il auroit bonne récompense , & se rendroit
„ célèbre.

„ 3°. Que le même jour , immédiatement après , le Déposant alla dans

- III. „ la chambre d'un nommé Vrie , autrement Evers Jésuite , demeurant à
 C L A S. „ Tixall, & lui demanda ce que Milord Stafford entendoit par ce mot
 N°. VIII. „ de dessein : qu'Evers , après lui avoir fait faire à genoux un serment de
 „ tenir le secret, lui dit, qu'il pourroit rendre service, & seroit bien
 „ récompensé, outre qu'il se rendroit illustre. Il lui dit ensuite, qu'il
 „ faudroit qu'il travaillât avec d'autres , à faire mourir le Roi , soit par
 „ un coup de mousquet, de pistolet ou autrement ; que le Déposant
 „ n'avoit que faire de craindre, parce que le Pape, ayant excommunié le
 „ Roi, & tous ceux qu'il a excommuniés étant hérétiques, on le pou-
 „ voit tuer , & on seroit canonisé pour l'avoir fait.
 „ 4°. Le Déposant témoigne, que le dit Evers & Hobson, lui ont tous
 „ deux dit , qu'on avoit dessein de tuer le Duc de Montmouth aussi
 „ bien que le Roi.
 „ 5°. Que George North , neveu de Pickering, & serviteur de Mi-
 „ lord Aston, a dit depuis peu au Déposant, qu'on avoit arrêté son oncle
 „ Pickering, & qu'on l'avoit mis prisonnier à Newgate ; qu'il croyoit
 „ que le Roi, à cause de ses débauches, méritoit une mort aussi infame
 „ que celle qu'on préparoit à Pickering, son oncle.
 „ 6°. Que le sieur Evers lui avoit dit , que le Pere Bedingfield
 „ avoit reçu un paquet de lettres par la poste, dont il craignoit que le
 „ Grand Trésorier ne fût averti ; c'est pourquoi il les avoit données au
 „ Duc d'Yorck, & le Duc au Roi : que Sa Majesté les avoit mises entre
 „ les mains du Grand Trésorier après les avoir lues : que le Roi ne croyoit
 „ rien de ce qui y étoit contenu ; en quoi ils avoient été fort heureux,
 „ autrement la conspiration étoit découverte.
 „ 7°. Qu'il avoit reçu plusieurs paquets de lettres, dont il avoit ouvert
 „ quelques-unes, & avoit trouvé que toutes ces lettres ne tendoient
 „ qu'à introduire la Religion Romaine dans ces Royaumes, &c.
 „ 8°. Qu'il avoit lui-même reçu plusieurs sommes d'argent, & con-
 „ noissoit des gens qui en avançoient pour l'usage des Jésuites.

Etienne Dugdale.

Cette déposition a été reçue sur serment, le 24 Décembre 1678. par nous Thomas Lane, & Jean Vernon, Juges de Paix.

Déposition verbale du même Dugdale le 1. Décembre 1680.

“ Sur la fin du mois d'Août, ou commencement de Septembre, Milord Stafford, Milord Aston & plusieurs autres Gentilshommes, étoient ensemble dans une chambre chez Milord Aston, & je fus admis à la conversation par le moyen du sieur Evers, qui le faisoit pour m'encourager.

Je leur vis , & les ouïs dans cette conférence , prendre une dernière résolution , sur toutes les délibérations qui avoient été auparavant agitées de de là la mer & à Londres ; que la meilleure résolution qu'ils pouvoient prendre , étoit celle de faire mourir le Roi , étant le moyen le plus prompt qu'ils pouvoient trouver pour introduire leur Religion. Quelque temps après , Milord étant à Stafford , chez M. Abnett. . . .

G. Sénéchal. Milord Stafford étoit-il à cette Assemblée-là , où on délibéroit de faire mourir le Roi ?

M. Dugdale. Oui , Monseigneur.

G. Sénéchal. Consentit-il à cette résolution ?

M. Dugdale. Oui : je les entendis tous donner leur plein consentement.

Cet endroit surprit toute l'Assemblée. Le G. Sénéchal trouva fort mauvais que les gens qui assistoient à ce procès , eussent fait une espèce de cri , & dit qu'on ne devoit pas en agir ainsi , qu'il sembloit qu'on fût sur un théâtre.

M. Dugdale poursuivit ainsi. Messieurs , Milord Stafford étant à Stafford chez M. Abnett , vint un Dimanche matin à Tixall pour entendre la Messe , j'allai le rencontrer à quelques pas de la maison de Milord Aston , où il descendit de cheval. Après lui avoir fait les civilités ordinaires , & qu'il eut dit quelque chose , il se tourna de mon côté , & dit , qu'il étoit bien fâché que nous ne pussions prier Dieu qu'en cachette ; mais que si les choses réussissoient , nous verrions la Religion Romaine établie : ce qui me donnoit effectivement autant de joie , qu'à qui que ce soit. Quelque temps après , environ le 20 ou 21 Septembre , Milord m'envoya querir dans sa chambre , je crois que ce fut par son page ou par son valet de chambre ; quoi qu'il en soit , celui qui me vint querir , me dit d'aller à Milord : ce que je fis incontinent après. Je le trouvai qu'il se levait & s'habilloit : il fit sortir ses gens , & me dit , que le sieur Evers lui avoit donné un très-bon caractère de ma personne , & que ce Jésuite , & plusieurs autres gens , lui avoient dit que je leur serois fidelle , & qu'on pouvoit se fier à moi , & me communiquer l'intention qu'ils avoient d'introduire leur Religion en Angleterre. Il me dit qu'il avoit part lui-même à ce dessein , & qu'il y étoit fort avant engagé. Il m'offrit alors cinq cents livres sterling pour faire mourir le Roi ; cette somme étant seulement pour m'encourager & me défrayer : qu'au mois d'Octobre suivant , j'irois à Londres avec lui , & que je serois quelquefois en ville avec lui , & quelquefois à une maison qu'à Milord Aston à vingt-cinq mille de Londres : qu'en ville , M. Ireland & lui auroient soin de moi , & qu'à la campagne ce seroit un nommé M. Parson , qui savoit le

I I I. dessein. Je fis alors paroître que je serois fidelle à Milord Stafford , & que
 C L A S je le serois aussi pour les choses auxquelles il m'engageoit. J'allai ensuite
 N°. VIII. trouver le sieur Evers , & lui communiquai ce que Milord Stafford m'a-
 voit dit , & que j'étois surpris des offres que Milord Stafford m'avoit
 faites , doutant que Milord fût capable de payer une telle somme. Il
 me dit que je n'avois que faire de craindre cela ; que Harcourt & Ireland
 avoient de l'argent pour payer cette dépense , & les autres qu'on seroit
 obligé de faire , & que je ne manquerois point d'argent pour avancer
 le dessein. ”

Avant que de remarquer les contrariétés qui sont entre ces deux
 dépositions , il est nécessaire de considérer , que la premiere n'est que
 de trois mois après toutes les choses qu'il a prétendu , dans sa derniere ,
 s'être passées à Tixall , entre Milord Stafford & lui ; de sorte qu'on ne
 peut feindre qu'il les eût oubliées en si peu de temps : & , par conséquent ,
 ce seroit vouloir ruiner les plus claires maximes de l'équité naturelle ,
 que de ne pas demeurer d'accord , qu'au regard des choses capitales &
 importantes , tout ce qui ne se trouvera point dans cette premiere dépo-
 sition reçue par des Juges de paix , & signée de sa propre main , doit
 être réputé faux , & inventé depuis. Cela supposé voyons ce que ces
 deux dépositions ont de contraire.

Premiere Contrariété.

Il paroît , par ce que nous venons de rapporter du Procès , que non
 seulement les Juges , mais toute l'Assemblée fut terriblement surprise de
 ce qui y fut dit par Dugdale , du premier des trois chefs de sa derniere
 déposition , c'est-à-dire , de cette Assemblée de la fin d'Août ou du com-
 mencement de Septembre , où il assure , *que Milord Aston , Milord
 Stafford , & plusieurs Gentilshommes avoient donné un plein consentement
 au meurtre du Roi* : car il est remarqué , que l'Assemblée fut si surprise
 d'une si diabolique résolution , qu'il se fit une *espece de cri*. On ne peut
 donc pas feindre que Dugdale , qui dit dans sa derniere déposition , qu'il
 étoit présent à cette Assemblée , en eût perdu la mémoire trois mois
 après : ce ne sont pas là des choses à oublier en si peu de temps. Or
 il n'en dit pas un seul mot dans sa déposition du 24. Décembre 1678.
 Il commence ce qui regarde Milord Stafford , par l'entretien qu'il eut
 avec lui un Dimanche ; ce qu'il dit , dans sa déposition verbale , n'être
 arrivé que *quelque temps après* cette Assemblée : on ne peut donc regarder
 que comme une impudente calomnie , tout ce qu'il a inventé depuis ,
 touchant cette Assemblée prétendue.

Deuxieme Contrariété.

III.
C I A S.
N°.VIII.

Le second Chef, qui est peu important, est presque de même dans l'une & l'autre déposition. Il est néanmoins plus malin dans la dernière, & plus contraire aux véritables sentiments de Milord Stafford, qui a soutenu, qu'il a toujours grondé les Catholiques de ce qu'ils s'assembloient trop publiquement : car, dans la déposition de 1678, il lui fait dire, *on dit que les Papistes murmurent, &c.* & dans celle de 1680, il le fait murmurer lui-même.

Troisieme Contrariété.

Mais la contrariété capitale est touchant ce qui s'étoit passé entre eux le 20. jour de Septembre ; dont il dit, dans sa déposition verbale de 1680, qu'il s'en étoit bien souvenu, à cause d'une circonstance remarquable : & on ne peut douter qu'il ne s'en souvint mieux en 1678, trois mois après, qu'en 1680, deux ans depuis. Et il paroît aussi qu'il prétendoit s'en mieux souvenir dans la déposition écrite, puisqu'il marque précisément le 20. Septembre, qui étoit le jour de la course à Etching-hill, au lieu que, dans celle de 1680, il dit toujours, que ce fut le 20. ou le 21, quoiqu'il avoue aussi que ce fut le jour de la course. Cependant nous venons de voir, que, lorsqu'il en auroit dû avoir la mémoire plus fraîche, il dit seulement ; *que le 20. du mois de Septembre dernier, Milord Stafford avoit dit au déposant, qu'il y avoit un dessein sur le tapis, & que s'il vouloit l'entreprendre, il auroit une bonne récompense & se rendroit célèbre* : au lieu que, dans celle de 1680, il soutient ; *que ce même jour 20. Septembre, il lui avoit offert cinq cents livres sterling pour faire mourir le Roi.* Si cela eût été vrai, pourquoi ne l'auroit-il pas dit de la même sorte en 1678, où il s'en devoit bien mieux souvenir ? Qui ne voit qu'on lui a fait aggraver depuis, cette déposition, pour ne point laisser, à l'égard de Milord, de mot ambigu, tel qu'étoit celui de *dessein* de la première déposition, laquelle chargeoit davantage le Jésuite Evers que le Milord ; parce que ce n'étoit point au Milord, mais au Jésuite à qui l'on faisoit parler de tuer le Roi. Il est donc clair que cette première déposition de 1678, signée Dugdale, reçue par deux Juges de Paix, & enrégistrée dans la Chambre Haute, est une manifeste conviction de la fausseté de ce qui a été le principal sujet de la condamnation de Milord ; savoir, *qu'il avoit offert à Dugdale cinq cents livres sterling pour faire mourir le Roi.*

Quatrieme Contrariété.

Il est dit, dans l'une & dans l'autre, qu'aussi-tôt après que Milord lui eût parlé, il alla trouver le Jésuite Evers: mais ce qu'il prétend qu'il lui dit dans la premiere déposition, est tout différent de ce qu'il veut faire croire qu'il lui dit dans la seconde. *Immédiatement après* (dir-il dans la premiere déposition) *le déposant alla dans la Chambre d'Evers Jésuite, demeurant à Tixall, & lui demanda ce que Milord Stafford entendoit par ce mot de dessein.* Il supposoit donc alors, qu'il ne lui avoit parlé que d'un *dessein* en général, sans s'expliquer plus particulièrement; ce qui auroit pu s'entendre d'un *dessein*, ou innocent, ou beaucoup moins criminel, comme étoit celui de M. Coleman, d'obtenir, par quelque intrigue, à laquelle il eût été nécessaire que plusieurs s'employassent, une tolérance de la Religion Romaine. Il ne lui avoit donc pas *promis cinq cents livres sterling pour tuer le Roi*; car cela n'auroit pas eu besoin d'explication, & il auroit fallu être bête pour aller demander sur cela ce qu'on a entendu par ce mot de *dessein*.

Tout cela aussi est bien différent dans la déposition verbale de 1680. La consultation avec Evers se rapporte fort bien à la proposition diabolique, qu'il avoit forgé depuis, qu'on lui avoit faite, *de tuer le Roi*, en lui promettant cinq cents livres sterling: *j'allai ensuite, dit-il, trouver le Sieur Evers, & lui communiquai ce que Milord Stafford m'avoit dit, & que j'étois surpris des offres que Milord m'avoit faites; doutant que Milord fût capable de payer une telle somme.* Voilà deux sortes d'inquiétudes bien différentes, quoique l'une soit aussi fausse que l'autre. Il avoit feint en 1678, qu'il avoit été en peine de savoir ce qu'on entendoit par le mot de *dessein*; & il feint en 1680, qu'il avoit été en peine de savoir, si ayant tué le Roi, il seroit bien payé de cinq cents livres sterling, qu'il supposoit impudemment que Milord Stafford lui avoit promises. Peut-on s'imaginer de contrariété plus manifeste, dans le point capital d'un procès de cette importance? Et qui peut douter que la seconde déposition, étant contredite par la premiere, il falloit nécessairement qu'elle fût fausse, & que, par conséquent, le témoin fût un parjure; ce qui obligeoit les Juges de ne rien croire sur son témoignage. Il n'y eut jamais rien de démonstratif si cela ne l'est.

Cinquieme Contrariété.

Dans la premiere déposition de 1678, Dugdale dit, en parlant de ce qui s'étoit passé entre lui & le Pere Evers le 20. de Septembre, qu'a-

vant

vant que de lui parler du dessein de tuer le Roi, il lui avoit *fait faire à genoux un serment de tenir le secret*. Or rien n'auroit été plus ridicule, & plus hors de propos, que l'exaction de ce serment, selon la dernière déposition de 1680, dans laquelle il soutient; que, quelque temps avant ce 20. Septembre, il s'étoit tenu au même lieu de Tixall, une Assemblée, dans laquelle le même Jésuite Evers l'avoit fait admettre, & qu'il y avoit été résolu de faire mourir le Roi. On ne lui auroit donc rien appris le 20 de Septembre, que le même Pere Evers ne lui eût déjà fait savoir, en le faisant admettre en l'Assemblée précédente; & par conséquent, il n'avoit pas encore forgé, lorsqu'il fit sa première déposition de 1678, l'imposture qu'il a inventée depuis, de cette Assemblée de Tixall de la fin d'Août, ou du commencement de Septembre, dans laquelle il prétend qu'on avoit pris la résolution de faire mourir le Roi.

III.
CLAS.
Nº.VIII.

Sixieme Contrariété.

On peut remarquer la même contrariété entre deux articles de la dernière déposition de 1680 : car il rapporte en ces termes, ce qu'il prétend s'être passé entre Milord Stafford & lui le 20. Septembre. *Il me dit que le Jésuite Evers, & plusieurs autres personnes lui avoient dit, que je leur serois fidelle, & qu'on pouvoit se fier en moi, & me communiquer l'intention qu'ils avoient d'introduire leur Religion en Angleterre. Il me dit qu'il avoit part lui-même à ce dessein, & qu'il y étoit fort engagé.* Or rien n'auroit été plus impertinent que ce discours, en supposant pour véritable ce que Dugdale avoit soutenu dans le commencement de cette même déposition, qu'au vu & au su de Milord Stafford, il avoit assisté, peu de temps auparavant, à une Assemblée, où la résolution avoit été prise de faire mourir le Roi. On ne peut donc prendre tout cela que pour des mensonges si mal concertés, que l'un détruit l'autre.

§. 8. Fourberie de Southall, pour couvrir un peu la contrariété des deux dépositions de Dugdale.

Messieurs de la Chambre Basse s'étoient sans doute bien apperçus de la contrariété entre ces dépositions de Dugdale, & ils ont eu recours, pour la couvrir, à une insigne fourberie. Ils font venir leur Southall, pour rendre compte de la manière dont Dugdale s'étoit résolu de découvrir ce qu'il savoit de la conspiration, après avoir juré plusieurs fois, *sur sa damnation*, qu'il n'en avoit aucune connoissance : & ensuite ils lui font donner un papier, où il disoit avoir écrit la substance des choses

III. dont Dugdale avoit prêté serment ; c'est-à-dire, la substance de l'acte passé CLAS. par devant les Juges de paix Lane & Vernon, le 24. Décembre 1678, qui N°. VIII. avoit été déjà lu dans le procès, tiré du Journal de la Chambre Haute, où il étoit marqué, qu'il avoit été lu dans cette Chambre quatre jours après, c'est-à-dire le 28. Décembre. Cet extrait prétendu ne pouvoit donc être qu'impertinemment allégué ; car quelle foi y devoit-on ajouter, contre la piece originale, qui avoit déjà été lue ? Mais on voit assez que cela ne se faisoit que pour faire trouver, dans cette premiere déposition, par l'extrait infidelle de ce Cromwelliste, ce qui ne se trouvoit point dans l'original ; savoir, la promesse de cinq cents livres sterling pour tuer le Roi. Et voici comme ils l'y font trouver.

Page. 484. Ce Southall suppose faussement, dans son extrait, que le 24. Décembre Dugdale n'avoit point parlé de ce qui s'étoit passé entre lui & le Milord le 20. Septembre ; mais seulement de ce qu'il lui avoit dit le Dimanche, quand il vint à la Messe à Tixall : & pour mieux embrouiller toutes choses, cet extrait lui fait dire ce Dimanche-là, ce que la déposition originale de 1678, porte n'avoir été dit que le 20. de Septembre ; *qu'il y avoit une entreprise en main, & que, s'il vouloit contribuer à la faire réussir, il auroit une bonne récompense, & se rendroit fameux : & on joint à cela l'entretien avec Evers, qui, dans la déposition originale, n'est que du même jour 20. Septembre.*

Après cette brouillerie, l'Auteur de l'extrait feint, que ce ne fut que le 29. Décembre 1678, que Dugdale parla de ce qui s'étoit passé le 10. Septembre d'auparavant : ce qui est une manifeste fausseté ; puisque, dès le 28. du même mois de Décembre, on lut à la Chambre Haute la déposition, qui contenoit ce qui s'étoit passé entre lui & Milord le 20. Septembre. Mais le but de cette fausseté étoit, de pouvoir faire dire, par cet extrait, contre la foi de l'original, *que le 20. Septembre dernier, Milord Stafford lui avoit promis cinq cents livres pour avancer la conspiration* : ce qui est une honteuse imposture, comme il paroît par la déposition originale, qui contient ce que Dugdale prétendoit s'être passé le 20. Septembre, tant entre lui & Milord Stafford, qu'entre lui & le Pere Evers. Il est donc clair que tout cela n'a été qu'une insigne fourberie, pour couvrir un peu la contrariété qui se trouvoit entre les dépositions du même témoin, & pour empêcher sur-tout, qu'on ne vit trop clairement, que cette promesse de cinq cents livres sterling pour tuer le Roi, que Dugdale a dit dans le procès lui avoir été faite par Milord Stafford le 20. de Septembre, & qui a été la principale cause de sa condamnation, étoit une manifeste calomnie ; puisqu'il n'auroit pas manqué d'en

parler trois mois après, dans sa première déposition du 24. Décembre III.
de la même année, si cela eût été véritable.

CLAS.
N^o. VII.

§. 9. Autre argument contre Dugdale, tiré de cette première déposition du 24
Décembre, 1678.

Messieurs de la Chambre Basse tirent un grand argument pour la sincérité de Dugdale, de ce qu'il a accusé Milord Stafford des mêmes choses dont il avoit été accusé par le Docteur Oates. C'est en la page 594. *Dugdale*, disent-ils, ne pouvoit pas savoir ce que le Docteur avoit déposé à Londres, lui qui étoit prisonnier & fort resserré à Stafford, avant que le Sieur Oates accusât Milord Stafford, & qui y demeura fort long-temps après. Il étoit donc impossible qu'ils eussent inventé & concerté l'un avec l'autre, d'accuser ce Milord des mêmes choses. Je vous prie, Messieurs, de considérer ceci comme chose qui doit avoir un grand poids pour la confirmation de tout ce qui a été déposé.

Quand on se donne la liberté de supposer pour vrai ce qui est faux, il est aisé d'en tirer de grands avantages pour sa cause : c'est-ce que font ces Messieurs. Il leur plaît de supposer, que Dugdale, étant en prison, a accusé Milord Stafford des mêmes choses qu'Oates : & c'est ce qui est très-faux ; car hors le mot général de conspiration, dont le bruit s'étoit répandu avant que Dugdale fût en prison, il n'y a rien de semblable entre la première déposition de Dugdale & celle du Docteur Oates. Il ne faut que les lire pour en être convaincu.

On trouve celle de Dugdale dans le §. 7. de ce chapitre, & je rapporterai celle d'Oates dans le §. 10. C'est pourquoi on doit tirer de-là une conclusion toute contraire à celle de ces Messieurs ; & rien ne peut mieux faire voir, que ces deux misérables sont deux faux témoins.

Car l'un & l'autre a prétendu avoir appris des Jésuites tout ce qu'il favoit de la conjuration. On le fait assez au regard d'Oates : Dugdale n'en dit pas moins, page 74. *Il y a, dit-il, quinze ou seize ans que je fais par le P. Evers mon Confesseur, qu'on a dessein d'introduire la Religion Romaine en Angleterre ; en se pourvoyant d'argent & d'armes, lorsque la mort du Roi arriveroit. J'ai vu plusieurs lettres de Rome, de Paris & de S. Omer, qui toutes disent la même chose touchant ce dessein. J'en ai lu exprès quelques-unes, & j'en ai intercepté d'autres ; car elles m'étoient toutes adressées. En la page 77. Les Jésuites me confioient toutes choses de la conspiration, & particulièrement, pendant deux années, toutes leurs lettres, qui parloient de la conspiration, passaient par mes mains. J'enourois quelques-unes & j'en gardois d'autres.*

III.
CLAS.
N^o. VIII.

Supposé que cela fût vrai (comme Messieurs de la Chambre Basse le supposoient) Dugdale n'auroit pas manqué d'être informé de tout ce qu'Oates assure qui se pratiquoit par les Jésuites en ce temps-là , de l'entreprise de Piking & de Growes contre la vie du Roi ; de celle des quatre Irlandois , du projet de le faire empoisonner par le Chevalier Vakeman , & sur-tout de ces fameuses Patentes , signées *Jean Paul Oliva* , envoyées à tant de Seigneurs par l'ordre du Pape. Or il n'a rien dit de tout cela dans la déposition qu'il a faite étant en prison à Stafford , & par conséquent c'est une marque certaine , que ces deux misérables n'ont point appris des Jésuites ce qu'ils ont dit de la conspiration , puisque , si cela eût été , ils en auroient dit les mêmes choses avant que de s'être vus ; mais que chacun en a inventé ce qu'il lui a plu.

Je crois après cela qu'il n'y aura personne qui ne soit convaincu de l'innocence de Milord Stafford , & des fripponeries du premier témoin , qu'on a employées pour l'opprimer. Il nous reste à montrer que les deux autres ne valent pas mieux.

§. 10. Du second Témoin , qui est Oates.

Les deux autres témoins , qui sont Oates & Tuberville , ont cela de particulier , que le Milord a soutenu avec serment , & pendant le procès & étant prêt d'aller à Dieu , qu'il ne leur avoit jamais parlé , & qu'il ne les avoit pas seulement qui nommer avant la prétendue découverte de la conspiration. Il dit d'Oates , en la page 156. *Je veux mourir si j'ai jamais vu ce Docteur en ma vie.* Et en la page 312 , sur ce qu'Oates assuroit impudemment lui avoir vu donner par Fennwick Jésuite , autrement appelé Thompson , une de ces fabuleuses Patentes , signées *Jean Paul Oliva* , le Sénéchal lui ayant demandé ce qu'il disoit à cela , il lui répond en ces termes.

Milord Stafford. *Qu'est-ce que je puis contre cela ? Je vous proteste devant Dieu , que je n'ai de ma vie vu cet homme-là ; que je n'ai jamais porté d'autres noms que le mien , depuis que j'ai l'honneur d'être Pair du Royaume. Je n'avois jamais osé parler de Fennwick , ni le Jésuite , ni sous le nom de Thompson , que depuis que cette conspiration fut découverte , & qu'il fut pris. Vous pouvez le croire , ou ne le pas croire ; mais cela est aussi vrai qu'il est vrai que je suis en vie.*

Il y a des choses dont on ne peut juger qu'en suivant la plus grande probabilité , & telles sont la plupart des choses humaines. Deux personnes jurent , l'une le oui , & l'autre le non. Qui croira-t-on qui dit vrai ? Qui croira-t-on qui se parjure ? Je suppose qu'on ne peut avoir

d'ailleurs d'autres preuves de la vérité ou de la fausseté de ce qu'ils disent. S'ils sont à peu-près, ou aussi gens de bien, ou aussi méchants l'un que l'autre, on demeurera en suspens: mais si l'un a passé jusques-là pour fort honnête homme, & que l'autre soit notoirement un impie, pourra-t-on s'empêcher de croire, que c'est l'honnête homme qui dit vrai, & que c'est l'impie qui se parjure? III.
CLAS.
N°. VIII.

L'application est aisée à faire. Milord Stafford, jusques à ce procès, a vécu sans aucun reproche, & comme un des plus honnêtes hommes d'entre les grands Seigneurs d'Angleterre. Oates est un misérable, qui se vante, comme d'une belle chose, d'avoir abjuré sa Religion, sans être persuadé quelle fût fausse, & d'avoir vécu trois ans durant dans de continuel sacrilèges. Ne faudroit-il donc pas renoncer au bon sens, pour croire que c'est le premier qui se parjure, & que c'est le dernier qui dit vrai?

Mais on a plus que cela: car, d'une part, ces prétendues Patentes, signées *Jean Paul Oliva*, sont la plus chimérique chose qui fût jamais; & de l'autre, on a, dans les dépositions mêmes de ce Docteur, de quoi prouver, que, quand ce qu'il dit au regard des autres auroit quelque probabilité, il n'en pourroit avoir aucune au regard de Milord Stafford.

Il ne faut pour cela que considérer sa première déposition du 24. Octobre 1678, qui se voit en la page 320.

Il n'y est presque parlé que de ces prétendues Patentes, signées *Jean Paul Oliva*, pour donner à divers Seigneurs les plus grandes charges d'Angleterre; à Milord Arundel de Wardour, celle de Grand Chancelier; à Milord Powis, celle de grand Trésorier; au Chevalier Rodolphin, celle de Garde du sceau privé; à M. Coleman, celle de Secrétaire d'Etat; à Milord Bellasis, celle de Général de l'armée qui se devoit lever; à Milord Petters, celle de Lieutenant Général de la même armée: & tout au milieu de la même déposition, parlant de Milord Stafford, il n'en dit autre chose, sinon; *qu'au mois de Mai, Juin, Juillet & Août, il avoit vu plusieurs lettres signées Stafford, par lesquelles il paroissoit qu'il étoit de la conspiration tramée contre le Roi; qu'il avoit envoyé plusieurs sommes d'argent aux Jésuites pour ce dessein, qui étoient adressées à Fenwick & Ireland: que le déposant vit une lettre au mois d'Août dernier, signée Stafford, & adressée aux mêmes personnes, par laquelle Milord leur disoit, que, bien qu'il eût envoyé son fils à Lisbonne, il ne sera pas pour cela moins l'ami des Jésuites.* Pag. 321.

Cependant il a soutenu impudemment dans le procès, qu'au mois de Juin de cette même année 1678, il lui avoit vu recevoir une de ces Patentes pour être *Trésorier Général* de cette armée chimérique. Est-il

III. croyable, que, si cela étoit vrai, il n'en eût pas parlé dans cette première déposition du 24. Octobre 1678, ou, au regard de toutes les autres personnes qu'il accuse, il ne parle que de ces *Patentes*? N'est-il pas visible, que c'est qu'il n'avoit pas encore trouvé de charge qui fût digne de lui, toutes les grandes charges étant données à d'autres? Mais ayant reconnu la faute qu'il avoit faite, en ne fondant son accusation contre Milord Stafford que sur de prétendues lettres, qu'il feignoit avoir vues, sans en pouvoir produire aucune, ni même en rien dire de précis, il s'avisa, quelque temps après, de démembrer de la charge de *grand Trésorier*, qu'il avoit donnée au Comte de Powis, celle de Trésorier Général de cette armée, *qui se devoit lever en l'air*, pour en revêtir Milord Stafford, par une Patente du Général des Jésuites.

Enfin, pouvoit-on écouter un homme, qui avoit eu l'effronterie d'accuser la Reine d'avoir consenti à la mort du Roi son mari, ayant déclaré auparavant, qu'il n'avoit plus personne à accuser en Angleterre, mais seulement en Irlande? Comme j'ai déjà parlé de cela en un autre endroit, sur ce qui en est dit dans un écrit fait par les Jésuites, j'ai été bien aise de le voir confirmé dans ce procès, par le témoignage d'un des Pairs, page 329.

Milord Stafford. *Je prie Milord Berklay de déclarer ce qu'il a oui dire à Oates dans la Chambre Haute.*

Le Comte de Berklay. *Je vous dirai ce dont il me souvient dans la Chambre Haute. M. le Chancelier, autant qu'il me peut souvenir, fit cette question au Docteur Oates dans la Chambre Haute. Les Pairs desirerent de savoir si vous pouvez accuser aucunes personnes de qualité & condition que ce soit, & les Pairs vous exhortent à le faire. Voici sa réponse. Messseigneurs! je n'ai plus personne à accuser, quant à ce qui regarde l'Angleterre; mais pour ce qui regarde l'Irlande j'en ai encore.*

Le Chev. Jones. *Nous prions qu'on nous permette de demander à ce Seigneur qui vient de parler, pour satisfaire cette Assemblée, en quel temps le Docteur Oates dit ce qu'il vient de dire.*

Le Comte de Berklay. *Messseigneurs, ce fut après que le Docteur Oates eut accusé Milord Stafford, & devant qu'il accusât la Reine.*

Lord Stafford. *Je vous prie, Messseigneurs! de remarquer (car je suis fort aise de ce qui vient d'être dit) qu'il dit qu'il n'avoit plus personne à accuser quant à l'Angleterre, & cependant après cela il accusa la Reine.*

On lut ensuite dans le Journal de la Chambre Haute, où l'on trouva que cela y étoit en substance: ce qui fit dire à Milord Stafford.

Lord Stafford. *Il dit donc qu'il n'avoit point d'autres personnes à accuser que celles qu'il avoit découvertes. N'accusa-t-il pas pourtant, depuis ce temps-*

à la Reine, & plusieurs autres ? S'il dit la vérité, il n'en savoit point d'autres ; sinon il s'est parjuré.

III.
CLAS.
N^o. VIII.

Le Chev. Jones. Prouvez qu'il a accusé la Reine.

Lord Stafford. Il l'accusa au Conseil ; & ainsi il s'est parjuré en cela, & ne doit pas par conséquent être cru.

On peut ajouter à cela tout ce que j'ai dit en d'autres endroits de ce Docteur Oates, & on sera convaincu qu'il n'y eut jamais de menteur plus effronté, ni plus indigne de toute créance.

§. II. Du dernier Témoin, qui est Tuberville.

Rien n'est plus incroyable que ce que dépose ce Tuberville. Il dit qu'en 1675, étant venu à Paris dans le temps que Milord Stafford y étoit aussi, il s'étoit fait amener chez lui par son frere le P. Antoine Tuberville, & deux autres Religieux, Skerbone & Velson, & qu'y allant souvent, ce Milord lui dit un jour, qu'il avoit un petit service à lui proposer (ce sont les propres termes de sa déclaration écrite, qui est rapportée en la page 361) qui non seulement le remettroit bien avec ses parents, mais qui même les obligeroit, & tous ceux de leur parti, de le rendre heureux pendant toute à vie : que c'étoit d'ôter la vie au Roi d'Angleterre, qui étoit Hérétique & rebelle à Dieu, & qu'il demanda du temps pour y penser.

Rien eût-il jamais plus l'air d'une imposture que cette déposition ? Quand Milord Stafford auroit été assez méchant pour avoir cette pensée, auroit-il été assez insensé pour en parler à un homme qu'il n'auroit connu que depuis trois jours, comme d'un petit service, qu'il avoit à lui proposer ? eût-il jamais d'exemple d'une pareille extravagance ?

Mais de plus, Milord en fit voir la fausseté. 1°. En protestant qu'il n'avoit jamais vu ni ce Tuberville, ni les trois Religieux, dont-il disoit s'être fait accompagner pour venir chez lui.

2°. En prouvant, par ses gens, qu'ils ne l'avoient jamais vu dans sa maison.

3°. En lui faisant avouer à lui-même, qu'il ne connoissoit aucun de ses gens, & qu'il ne pouvoit dire comment étoit faite la Chambre dans laquelle il disoit l'avoir vu.

4°. En le convainquant de fausseté, en ce qu'il avoit dit dans sa déposition par écrit ; qu'étant parti devant Milord Stafford pour Dieppe, Milord l'alla avec le Comte de Grammont par Calais, & qu'il lui avoit envoyé ordre de passer en Angleterre, & de le venir trouver à Londres. Ce sont les propres termes de cette déposition par écrit, qui est rapportée page 362, qui ne peuvent signifier autre chose, sinon, que Milord Stafford étant

III. passé par Calais, lui envoya ordre, dès qu'il fut arrivé en Angleterre, de
 C L A S. passer la mer, & de le venir trouver à Londres. Mais Milord ayant prouvé
 N°. VIII. qu'il étoit allé par Dieppe & non par Calais, & que ce n'avoit point été
 avec le Comte de Grammont, Tuberville fut obligé d'avoir recours à un
 autre mensonge, qui est, qu'il n'avoit parlé de ce passage par Calais,
 que parce que Milord Stafford lui avoit écrit de Paris, qu'il ne l'atten-
 dit point à Dieppe, parce qu'il avoit résolu de passer par Calais. Ce
 qu'on voit assez ne pouvoir s'ajuster à ce qu'il avoit dit dans sa première
 déposition.

Mais la maniere dont Messieurs de la Chambre Basse soutiennent leur
 témoin, contre les objections de Milord Stafford, est si pleine de faus-
 setés, qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux pour les confirmer : c'est
 en la page 580.

*La seconde Objection, disent-ils, que l'on fait contre M. de Tuberville
 est, qu'il n'a jamais été chez Milord Stafford. Voyons un peu comment
 cela a été prouvé ; car c'est une négative. Le Prisonnier fait venir ses ser-
 viteurs Furnese & Leigh : & que disent-ils ? Rien, sinon qu'ils n'ont jamais
 vu un tel homme. Il faut remarquer, Messieurs, que M. Tuberville
 fut introduit auprès de Milord par des personnes qui avoient plus de part à
 sa confiance qu'aucun de ces deux valets. Il l'alla voir avec des Prêtres ; &
 vous avez véritablement oui le jeune Garçon Leigh, nier qu'il connût An-
 toine Tuberville ; mais non pas le Pere Tuberville. Milord lui-même ne
 se défend pas de connoître ce Moine ; & ses deux serviteurs ne nient pas
 non plus que lui, qu'il avoit correspondance avec les deux autres : ainsi il
 se pouvoit facilement faire, que M. Tuberville allât chez Milord en com-
 pagnie de ces trois Prêtres, sans être particulièrement remarqué par ce
 petit Garçon.*

Voyons donc si ce qu'ils supposent est vrai ; que le jeune garçon
 Leigh ait nié seulement qu'il connût Antoine Tuberville, mais non pas le
 Pere Tuberville. Le jeune garçon Leigh n'a rien nié, ni affirmé sur
 cela ; car ce ne fut point lui, mais Furnese, à qui on demanda s'il avoit
 vu celui dont il s'agit ; & ce fut le G. Sénéchal qui le lui demanda en
 ces propres termes page 352.

G. Sénéchal. *Etiez-vous avec Milord pendant tout le temps qu'il fut
 en France ?*

Furnese. *Oui Messieurs.*

G. Sénéchal. *Y avez-vous jamais vu Tuberville ?*

Furnese. *Non.*

G. Sénéchal. *Avez-vous jamais vu en France le Pere Antoine Tuberville ?*

Furnese. *Non Messieurs. Je n'ai jamais oui prononcer son nom.*

Sur

Sur quoi donc peut être fondé ce que disent ces Messieurs ; que les gens I II.
le Milord Stafford avoient bien nié qu'il connût Antoine Tuberville, C L A S.
mais non pas le *Pere Tuberville* ? N. VIII.

Il est encore plus étrange qu'ils aient osé dire , pour donner quelque vraisemblance à la déposition de leur faux témoin , *que Milord lui-même ne s'étoit pas défendu de connoître ce Moine* (c'est-à-dire le P. Tuberville) & *que ces deux serviteurs n'avoient pas nié , non plus que lui , qu'il avoit correspondance avec les deux autres.*

Voyons donc encore si cela est vrai. On l'apprendra par ce qui est dit dans la page 163.

Lord Stafford. *Messeigneurs ; je voudrois bien qu'il vous dît qui me le recommanda pour l'amener en Angleterre.*

G. Sénéchal. *Qui est-ce qui vous recommanda à Milord Stafford , pour venir avec lui en Angleterre ?*

M. Tuberville. *Ce fut le Pere Sherborne , qui étoit alors Prieur des Bénédictins de Paris ; le Pere Welson Sous-prieur , & mon Frere , qui est Moine dans le même Couvent.*

G. Sénéchal. *Il dit qu'il y eut trois personnes qui vous le recommanderent.*

Lord Stafford. *Je ne les ai jamais vus de ma vie.*

Est-ce-là ne se point défendre de connoître l'un de ces Moines ? Est-ce-là ne point nier qu'il n'eût correspondance avec les deux autres ? Le pouvoit-il mieux nier , qu'en assurant qu'il n'avoit jamais vu de sa vie aucun des trois ?

Cependant c'est par ces faussetés qu'ils ont tâché de rendre moins incroyables les mensonges de leur témoin , & répondre par ces fausses suppositions , à toutes les questions qu'on leur faisoit naturellement.

Qui avoit donné à ce misérable la connoissance de Milord Stafford ? Ces trois Moines , avec qui Milord n'a pas nié qu'il n'eût correspondance.

D'où vient que les gens de Milord ne connoissoient point Tuberville ? C'est que venant voir leur Maître avec ces Moines , qu'ils connoissoient , ils ne prenoient pas garde à lui.

D'où vient que lui-même n'a osé dire qu'il connût les gens de Milord ? C'est que ces Moines , qui le menaient dans cette maison , y étoient si familiers , qu'ils n'avoient pas besoin de parler aux gens de Milord pour entrer tout droit où il étoit.

Tout cela a quelque air de vraisemblance pourvu que la familiarité de ces Moines soit bien prouvée ; & elle l'est , disent-ils , *parce que Milord ne s'est pas défendu de les connoître.* Or il est si faux qu'il ne s'en soit pas défendu , qu'il a soutenu positivement , *qu'il ne les avoit jamais vus.*

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. R r r

III. Les objections reviennent donc, & demeurent sans répartie, puisqu'on
 CLAS. n'y a pu répondre que par des mensonges.
 N^o. VIII.

§. 12. *Tuberville convaincu par lui-même d'être un faux témoin.*

Pag. 585. Messieurs de la Chambre basse ont dit, que Milord Stafford avoit jugé leur Tuberville. propre à l'entreprise qu'il leur proposoit, *parce que c'étoit un homme de cœur.* Il me feroit aisé de faire voir l'impertinence de cette pensée; mais j'aime mieux supposer avec eux, que c'est *un homme de cœur.* D'où vient donc qu'il auroit attendu si tard à donner un avis

Pag. 167. qui importoit à son Roi de la conservation de sa vie? *C'est*, dit-il, *que j'avois peur qu'on me cassât la tête, si je découvrois ce que je savois.* Messieurs de la Chambre basse doivent croire qu'il n'a pu dire cela sans mensonge, ayant autant de cœur qu'il en a: car ce ne feroit pas avoir du cœur, mais être un lâche & un misérable, que de manquer à son devoir, dans une chose de si grande conséquence, par la crainte d'un péril qui n'auroit pu être fort grand, étant sous la protection du Roi: ce n'étoit donc pas cette peur qui le retenoit. C'est qu'il n'avoit pas encore inventé cette abominable calomnie contre Milord Stafford, ou qu'on ne la lui avoit pas encore suggérée.

Car il est prouvé dans le procès, par deux témoins, qu'avant que de s'être déclaré témoin du Roi, il avoit juré, avec de grandes exécutions qu'il ne savoit rien de la conspiration. C'est ce que je crois devoir rapporter, comme il est dans le procès, page 388.

Le premier de ces deux témoins est un nommé Porter, Protestant, à qui Milord Stafford fit demander ce que Tuberville lui avoit dit touchant ce qu'il savoit de la conspiration. Sur quoi il parle ainsi.

Porter. *Il y a environ un an, lorsque je servois Milord Powis en qualité de Sommelier, que Tuberville me venoit voir; il ne venoit pas chez Milord, mais il m'envoyoit querir à un certain Ordinaire.*

G. Sénéchal. *C'étoit l'année passée.*

Porter. *Oui Messieurs.*

G. Sénéchal. *En quel temps de l'année?*

Porter. *Il y a environ un an, je ne saurois dire positivement le temps.*

G. Sénéchal. *Etoit-ce en Été ou dans l'Hyver?*

Porter. *Il est venu me voir l'Été & l'Hyver; je ne fais pas positivement lequel: je crois qu'il a été quarante fois à cet Ordinaire.*

G. Sénéchal. *En 1680. ou 79.*

Porter. *En 1679.*

G. Sénéchal. *Que vous dit-il?*

Porter. Il me vint voir, & me demanda comment se portoit Milord ILL.
 Foxis, & me dit, qu'il étoit extrêmement fâché, qu'il fût dans cette afflic- CLAS.
 tion ; car il croyoit véritablement que ni lui ni les autres Seigneurs, n'étoient N°. VIII.
 oint engagés dans la conspiration, & qu'il croyoit que les témoins qui avoient
 juré contre eux étoient parjures, & que, quant à lui, il n'en pouvoit
 rien croire.

G. Sénéchal. Avez-vous encore quelque chose à dire ?

Porter. Oui Messieurs : je lui dis que s'il y avoit une conspiration,
 la savoit assurément, lui qui avoit été par delà la mer. Il me dit, que,
 par l'espérance qu'il avoit d'être sauvé, il n'avoit aucune connoissance, ni
 directement ni indirectement, d'aucun complot, contre la sacrée personne du
 Roi, ni contre le Gouvernement. Il dit de plus ces mots : quoique je sois à
 présent en mauvais état, & que mes amis ne me veulent pas voir, j'espère
 néanmoins que Dieu ne m'abandonnera pas jusques-là, que de me laisser
 trahir contre des innocents, & me parjurer & me damner.

G. Sénéchal. Où est-ce que cela vous fut dit ?

Porter. Une fois dans un Cabaret à bière en Lincolminfls ; une au-
 tre fois dans un Cabaret à vin, qui a pour enseigne la tête du Roi, qui est
 dans le Strand, & une autre fois à la balle d'or dans le Strand.

G. Sénéchal. Y avoit-il quelqu'un avec vous ?

Porter. Non pas alors ; mais il y a ici un Gentilhomme dans cette Assem-
 blée, qui peut justifier, qu'il a dit d'autre fois la même chose.

G. Sénéchal. Que dites-vous à cela, Tuberville.

Tuberville. Je dis que tout cela est faux : mais s'il vous plaît, Messei-
 gneurs, je vous dirai ce que je dis une fois : que je croyois que Milord
 Foxis étoit le moins engagé de tous, & que je le croyois ainsi, & que cela
 trouveroit. Je prendrai tous les serments du monde, que je n'en dis
 rien davantage.

G. Sénéchal. Que dites-vous davantage ?

Porter. Qu'il a dit souvent la même chose.

C. Schafsbury. Je vous prie, Messieurs, qu'on lui demande comment
 Tuberville vint à parler des témoins de la conspiration.

G. Sénéchal. Qui est-ce qui obligea Tuberville à parler de ces sortes
 d'affaires ?

Porter. Cela vint volontairement de lui-même, en parlant de Milord
 Foxis & des autres Seigneurs prisonniers à la Tour.

Le Chev. Schafsbury. Je veux dire de ce qu'il dit de lui-même, qu'il
 ne voudroit pas être témoin.

G. Sénéchal. D'où vient que Tuberville dit, qu'il espéroit que Dieu ne

III. *l'abandonneroit pas jusques-là que de permettre de jurer contre des innocents ?*

CLAU. *Il n'avoit jamais été appelé pour être témoin.*

N°. VIII. Porter. *C'est, Monseigneur, que quelques-uns de ses parents avoient dit, qu'ils appréhendoient qu'il ne s'érigeât en témoin, parce qu'il étoit pauvre : ses amis avoient peur de lui.*

G. Sénéchal. *Qui est-ce qui avoit peur de lui.*

Porter. *Son frere & sa sœur.*

M. Tuberville. *Et sa femme.*

G. Sénéchal. *Vous dit-il qu'ils avoient peur, qu'il ne vint déposer sur la conspiration ?*

Porter. *Oui, Monsieur Tuberville me le dit lui-même, qu'ils craignoient qu'il ne vint découvrir la conspiration.*

Peut-on desirer une déposition plus circonstanciée, & rien fut-il jamais plus ridicule que de prétendre, comme fit Tuberville, qu'il n'avoit autre chose à faire, pour l'infirmer, que de dire impudemment ; *que tout cela étoit faux ?*

L'autre témoin étoit encore plus considérable : c'étoit un Avocat Protestant, nommé Yalden, à qui le Grand Sénéchal demanda ce qui s'étoit passé entre Tuberville & lui touchant la conspiration ; & il répondit en ces termes, page 392.

Yalden. *Au mois de Février ou de Mars dernier, je me promenois avec M. Tuberville & M. Powel, dans les Jardins de Grays-Inn : il dina avec moi un jour ou deux après, & en dinant nous nous entretenions des malheurs du temps ; que le commerce étoit ruiné, que tout le Royaume étoit en désordre. Il fut touché de quelque chose & s'écria : Dieu me damne, il n'y a plus de bon métier, que celui de découvrir ; mais le diable emporte le Duc d'Yorck, Monmouth, Conspiration, & tout le reste ; car je n'en ai aucune connoissance.*

G. Sénéchal. *Cela ne s'accorde pas, de dire qu'il n'y a plus de bon métier, que celui de découvrir, & qu'en même temps un homme dise, qu'il n'avoit aucune connoissance de la conspiration.*

Yalden. *Je l'entendis ainsi. Il se maudissoit lui-même & eux, parce qu'il ne savoit rien de la conspiration qu'il pût découvrir ; car il auroit gagné de l'argent par ce moyen-là aussi-bien que d'autres : c'est ainsi que je l'entendis.*

M. Tuberville. *Messeigneurs, M. Yalden déclara hier, qu'il avoit été sommé hier au soir par Milord Stafford, & qu'il ne savoit rien que ce qu'il avoit oui dire.*

M. Yalden. *Messeigneurs, je déclare que ce que je dis ici est très-vrai. M. Powel me dit hier de prendre bien garde à ce que je ferois, & jura le nom de Dieu qu'autrement je m'en trouverois mal.*

G. Sénéchal. *Qui est-ce qui dit cela ?*

Yalden. *M. Powel.*

G. Sénéchal. *Qui est-il ?*

Yalden. *Il est ami de M. Tuberville. Je lui dis que je ne comparoîtrois pas devant vous, Messieurs, comme un témoin volontaire, qui vient de soi-même ; mais que c'étoit par un Ordre de la Chambre Haute ; car je ne savois point quel poids auroit mon témoignage ; car je ne pouvois rien dire que ce que je lui avois oui dire, & qu'ainsi peut-être, on ne prendroit point mon témoignage pour un oui dire.*

Ces témoignages si formels & exprès ne sont pas détruits par ce qu'ont dit deux témoins produits par les Commissaires, que Tuberville leur avoit dit, *qu'il avoit beaucoup à dire sur la conspiration* : car cela s'accorde fort bien avec ce que dit Porter, que ses parents craignoient que la nécessité ne le réduisît à s'ériger en témoin du Roi ; & cette tentation lui auroit pu faire dire quelque chose de semblable à ce que rapportent les témoins des Commissaires : mais cela ne prouve pas qu'il n'ait dit aussi ce que les autres attestent. & ce qu'ils soutiennent si positivement, & avec tant de circonstances.

Et on peut tirer encore une preuve, que, dans la vérité, il n'en savoit rien, de ce qui se passa entre lui & le Ministre nommé Matthews, qui lui fit abjurer la Religion Catholique. Les Commissaires avoient produit ce Ministre comme devant rendre un témoignage avantageux à Tuberville. Il dit donc, *qu'il avoit demeuré quelque temps dans son voisinage : qu'il avoit été Catholique Romain. Cela, dit-il me donnoit la liberté de lui parler de Religion : il goûtoit assez les raisons que je lui donnois ; & il m'a dit plusieurs fois depuis ce temps-là, que mes raisons étoient les plus grands motifs qui l'avoient engagé à quitter la Religion Papiste pour embrasser la Protestante.* Mais il faut remarquer ce qui suit, page 495.

G. Sénéchal. *Vous avoua-t-il qu'il savoit quelque chose de la conspiration ?*

M. Matthews. *Il ne m'en dit pas un mot.*

Le Chev. Jones. *Ce n'est pas pour cela que nous l'avons appelé.*

On n'en doute point. Leur Tuberville n'avoit pas besoin de cette réponse du Ministre. Elle lui étoit trop défavorable : car quelle apparence qu'il n'eût point parlé de la conspiration s'il en eût eu connoissance, à un homme, qui, de Catholique, l'avoit rendu Protestant Il devoit croire qu'il étoit redevable à ce Ministre de son salut : comment donc, lui ayant parlé plusieurs fois, & devant & après son changement, ne se seroit-il point ouvert sur ce qu'il auroit su des pernicieux desseins de ceux qu'il venoit de quitter, si on les lui avoit confiés. Le grand Sénéchal crut si bien que cela devoit être de la sorte, qu'il

III. s'imagina qu'il n'y avoit qu'à lui demander , *si Tuberville ne lui avoit pas*
 C L A S. *avoué qu'il fût quelque chose de la conspiration*, pour en tirer une réponse
 N°. VIII. favorable ; & il n'avoit garde de s'attendre qu'il lui dût répondre , *qu'il ne*
lui en avoit pas dit un mot : car cela fait conclure naturellement que Tuberville n'en favoit donc rien, n'y ayant personne au monde à qui il en dût plutôt parler, s'il en eût su quelque chose, tant pour décharger sa conscience, que pour demander conseil de ce qu'il avoit à faire.

S. 13. *Conclusion de la justification de Milord Stafford.*

Lors donc que l'on considérera que Milord Stafford n'a été condamné sur aucun papier, ni sur aucun soupçon qu'il eût donné en toute sa vie, d'avoir quelque mauvais dessein contre son Roi & contre l'Etat ; mais sur les seules dépositions de ces trois témoins, que tant de preuves faisoient voir n'être que des frippons & des misérables, qui ne méritoient aucune créance, il n'y aura personne, de quelque religion qu'il soit, pour peu qu'il ait un peu d'équité, qui ne soit obligé de conclure, qu'on l'a fait mourir pour de prétendus crimes, dont on a dû le croire innocent. Et on en fera plus persuadé quand on fera une sérieuse réflexion sur ce que lui dit le Grand Sénéchal, avant que de lui prononcer sa sentence : *Qui eût cru qu'une personne de votre qualité,*
 Pag. 688. *sortie d'une famille si illustre, d'un bien & d'un rang si considérable, qui a essuyé si généreusement les disgrâces & les malheurs des derniers troubles, qui avoit tant d'intérêt à la conservation des Gouvernemens, qui devoit être si sensible à la douceur de ce même Gouvernement qui avoit tant d'obligations personnelles au feu Roi & à son Fils qui regne aujourd'hui, puisqu'ils vous avoient tous deux comblé de bienfaits ; qui se seroit, dis-je imaginé, qu'une personne engagée par tant de raisons à la fidélité & à la reconnaissance, voulût jamais entrer dans une conspiration aussi diabolique, que l'est celle où l'on s'étoit proposé d'assassiner le Roi, & de renverser l'Etat ?*

Que prouve cela, sinon, que ce qu'on imputoit à ce Milord étoit très-difficile à croire, par l'aveu même de ceux qui l'ont condamné, & qu'il n'y avoit rien ni dans sa vie, ni dans sa famille, ni dans sa fortune, ni dans les services qu'il avoit rendus aux deux derniers Rois, ni dans les faveurs qu'il en avoit reçues, qui n'éloignât de lui les soupçons des crimes dont on l'accusoit ? Or quand cela est, il faut que les preuves soient plus claires que le soleil, comme il est dit dans le droit, pour l'emporter dans l'esprit des Juges, sur des présomptions si fortes de l'innocence de l'accusé : & c'est ici tout le contraire ; on ne

it jamais de preuves plus foibles ni de témoins plus récusables. Ce sont I I I.
trois témoins singuliers, ce que dit l'un n'étant confirmé par aucun C L A S.
es deux autres. Les accusateurs en sont convenus ; mais ils ont fait N°. VIII
lire par les Juges ordinaires qui étoient présents, que , dans les crimes
le trahison, il suffisoit qu'il y eût deux témoins, quoiqu'ils ne dépo-
assent pas du même fait. Je n'ai rien à dire contre leurs procédures :
ls peuvent ne pas rejeter absolument ces sortes de témoignages mais
eur Jurisprudence ne peut pas faire que ce ne soient des preuves très-
oibles , & très-peu capables de persuader, lors sur-tout qu'il y a de
l'autre côté de grandes raisons de douter, que l'accusé ait été capable
l'une action fort noire, qu'on lui attribue.

On a vu de plus , que ces trois témoins sont des gens de néant ,
& qu'on peut infiniment plutôt soupçonner de s'être érigés en témoins
du Roi, pour avoir de l'argent, qu'on ne peut soupçonner un homme
el que le Grand Sénéchal vient de reconnoître qu'étoit ce Milord ,
l'avoir entrepris de faire mourir son Prince.

On a vu que les premières dépositions, de Dugdale & d'Oates ,
uinent les dernières, & en font voir la fausseté.

On a vu que Dugdale & Tuberville ont été convaincus, dans le pro-
ès, d'avoir assuré, avec grandes exécutions contre eux-mêmes, qu'ils
l'avoient aucune connoissance de la conspiration.

On a vu d'Oates en particulier, que c'est un impie, qui a reconnu,
le lui-même, sans en témoigner ni honte ni repentir, qu'il avoit ab-
uré la Religion Protestante, en demeurant persuadé que c'étoit la véri-
able Religion, & qu'il avoit passé deux ou trois ans dans les exercices
le la Religion Catholique, en croyant que ce n'étoit que superstition
& idolâtrie.

Et enfin on a vu, qu'il a eu l'effronterie d'accuser la Reine, toute
ainte qu'elle est, après avoir juré qu'il n'avoit plus personne à accu-
er en Angleterre ; mais seulement en Irlande.

On n'a donc qu'à prendre droit sur ce que le Grand Sénéchal a
reconnu à l'avantage de ce Milord, si injustement condamné ; & au
ieu de dire comme lui, *qui eût cru*, on n'a qu'à dire : *qui pourroit*
croire, sur la foi de chacun de ces scélérats (car ils ne s'accordent
ensemble sur aucun fait particulier) *qu'une personne de cette qualité, for-*
ie d'une famille si illustre, d'un bien & d'un rang si considérable, qui
essuyé si généreusement les disgrâces & les malheurs des derniers trou-
bles, qui avoit tant d'intérêt à la conservation du Gouvernement, qui
levoit être si sensible à la douceur de ce même Gouvernement, qui
voit tant d'obligations personnelles au feu Roi & à son Fils, qui regne

III. aujourd'hui; l'un & l'autre l'ayant comblé de tant de bienfaits; qui pour-
 CLAS roit croire, dis-je, qu'une personne engagée par tant de raisons à la
 N°. VIII. fidélité & à la reconnoissance, ait été capable d'entrer dans une conspi-
 ration aussi diabolique, qu'est celle qu'ont forgée ces faux témoins,
 d'assassiner le Roi & de renverser l'Etat. Il est sans difficulté que tout
 homme de bon sens aura infiniment plus de peine à croire, que trois
 hommes de néant n'aient pas appréhendé de se parjurer. Or c'est à
 quoi se réduisoit ce procès.

Les trente-un Pairs qui l'ont jugé innocent, quoiqu'ils fussent tous
 de la Religion Protestante, ont eu sans doute les mêmes considérations
 sur sa personne, que le Grand Sénéchal a très bien représentées; & ils
 en ont conclu, que tout cela étoit si peu compatible avec l'engage-
 ment dans une si détestable conspiration, qu'il étoit incomparablement
 plus croyable, que des ames basses (comme il paroît assez qu'étoient
 ces témoins) avoient malicieusement inventé les crimes dont ils le char-
 geoient. Les autres ont dit qu'il étoit coupable; mais j'ai bien de la
 peine à me persuader qu'ils l'aient cru de bonne foi: ils se sont fait
 une conscience, en s'imaginant qu'il leur suffisoit, pour le déclarer
 convaincu des crimes dont on l'accusoit, que les témoins les lui eussent
 soutenus jusques au bout. C'est à eux à voir devant Dieu s'ils n'étoient
 obligés qu'à cela. Qu'ils se mettent en la place de l'accusé: ils y peu-
 vent être demain; & ils changeront bientôt de sentiment. Ce principe
 de la loi naturelle, que le péché même n'a pu entièrement effacer,
 qu'il ne faut point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on
 nous fit, les forcera d'être d'un autre avis, toutes les fois qu'ils vou-
 dront envisager ces mêmes choses d'un œil plus tranquille: ils recon-
 noîtront alors, que la vie de personne n'est en assurance, quelque homme
 de bien que l'on puisse être, si l'on pose pour maxime, que des Juges
 peuvent rendre une sentence de mort, en s'arrêtant à ce que disent
 trois témoins comme ceux-là, sans vouloir examiner, ni ce qui peut
 être en eux qui les doive rendre suspects, ni ce qui peut éloigner
 de l'accusé tout soupçon des crimes dont on l'accuse. Mais quelques
 pensées qu'ils en aient, il n'est pas en leur pouvoir de réformer celles
 du genre humain, ni d'empêcher, que, dans toute la postérité, le Juge-
 ment de Milord Stafford ne soit rapporté comme un exemple de l'un
 des plus injustes Jugements qui fût jamais.

C H A P I T R E X X I I.

III.
CLAS.
N°. VIII

Que c'est une calomnie de supposer, qu'il y ait des Théologiens Catholiques, qui enseignent qu'on n'est pas obligé de garder la foi aux Hérétiques, & que cela est appuyé de l'autorité du Concile de Constance : mais que c'est ce que les Calvinistes ont pratiqué à l'égard des Catholiques.

L paroît que les Protestants, & sur-tout les Calvinistes, ne font que copier les uns les autres, quand il s'agit de déchirer les Catholiques. C'est-pourquoi on a beau réfuter leurs calomnies, ils les renouvellent sans cesse, sans se mettre en peine de ce qu'on y a répondu.

Il n'y en a guere qu'ils aient plus fait valoir, que d'attribuer à toute l'Eglise cette méchante doctrine, qu'on ne doit point garder la foi aux Hérétiques; les Ministres l'ont dit tant de fois, que la plupart des Protestants le croient de bonne foi, & sont tellement persuadés que nous en faisons un article de notre créance, qu'ils s'imaginent sans peine, qu'apparemment cela a été ainsi décidé dans le Concile de Trente. Ce ne peut être que cette pensée qui a fait dire au Gazetier de Hollande l'été passé, comme nous l'avons déjà remarqué : *que les Mécontents de Hongrie s'accommoderoient, pourvu qu'on leur donnât des sûretés suffisantes, qu'on ne les troubleroit plus dans l'exercice de leur Religion, ou qu'on fit rayer du Concile de Trente l'article qu'on y a couché, portant ; qu'on peut manquer de foi à ceux qu'on appelle Hérétiques.*

Au commencement de ce siècle, dans le temps même que se conclusoit la trêve entre l'Archiduc Albert & les Etats des Provinces-Unies, un Calviniste de Delft, nommé *Daniel Plancius*, dans le dessein, à ce que l'on croit, d'en empêcher la conclusion, fit un Traité sur ce sujet, où il dit d'abord, parlant aux Catholiques; *comme vous nous appelez Hérétiques, c'est une extrême folie de nous attendre que vous nous gardiez aucune foi en ce qui regarde la Religion.* Et il assure dans ce même livre, que les Docteurs Catholiques enseignent formellement, qu'on ne doit point garder la foi aux Hérétiques, & qu'ils se servent, pour appuyer cette doctrine, de l'autorité du Concile de Constance.

Ce livre fut réfuté bientôt par divers Catholiques, dont l'un est *Rosweydu* Jésuite, & l'autre *Swertius* Curé de Bois-le-Duc. L'un & l'autre justifie parfaitement bien les Catholiques contre cette calomnie : ils satisfont très-solidement à toutes les fausses raisons de ce *Plancius*, & font voir que ce qui a embarrassé beaucoup de gens au regard du Concile

I I I. de Constance est, qu'ils n'avoient pas considéré ce que tous les Juris-
 C L A S consultes enseignent, sans en excepter les Protestants; qu'il y a deux
 N°. VIII. sortes de Saufs-conduits; les uns en forme commune, *simplici ac consueta
 forma*, qui n'assurent que contre la violence que l'on pourroit faire à
 ceux qui les obtiennent, avant que leur cause soit examinée, & non
 contre l'exécution de la justice; *contra vim, non contra jus*: & les autres,
 dans une forme extraordinaire, avec une dérogation expresse au droit
 commun; *cum expressa juris communis derogatione*, qui assurent entiere-
 ment ceux qui les obtiennent, qu'on ne leur fera rien contre leur
 volonté, quoique ce fût dans l'ordre de la justice. Or ils montrent fort
 bien l'un & l'autre, que les Saufs-conduits donnés à Jean Hus par
 l'Empereur Sigismond, & à Jérôme de Prague par le Concile, n'étoient
 que de la premiere sorte; comme il est bien clair de celui qui fut donné
 à Jérôme de Prague, où il y a expressément; *Recepturus & factururus in
 omnibus justitiâ complementum, ad quod à violentia, Justitiâ semper salvâ,
 omnem saluum conductum quantum in nobis est, & fides exigit orthodoxa,
 presentium tenore concedimus*: mais qu'ils étoient bien différents de ceux
 qui furent donnés quelque temps après par le Concile de Basle aux
 principaux Docteurs des Hussites, & par le Concile de Trente à tous
 les Protestants, qui voudroient venir au Concile: ces derniers portant
 expressément dérogation au droit commun, & une assurance entiere &
 absolue, de laisser venir & retourner en toute liberté ceux qui voudroient
 venir à ces Conciles.

L'Auteur
 de la Politi-
 que du Cler-
 gé.

Mais on a beau s'être éclairci sur cela, cet Auteur ne laisse pas de
 faire dire, page 167, à son Provincial, qu'il feint être Catholique;
 je n'osois me servir de cette maxime que j'ai vu soutenir par quelques
 gens; qu'on n'est pas obligé de garder la foi aux Hérétiques: & au Pari-
 sien, page 168. Cette doctrine, qu'on n'est pas obligé de garder la foi
 aux Hérétiques, est enseignée par quelques Casuistes (ce qui est faux)
 & ils prétendent qu'elle est appuyée de l'autorité du Concile de Constance;
 (ce qui est encore plus faux) parce que ce Concile fit brûler Jean Hus,
 contre la foi du Sauf-conduit que l'Empereur Sigismond lui avoit ac-
 cordé, & Jérôme de Prague, nonobstant le Sauf-conduit que le Concile
 même lui avoit donné. Il ne laisse pas aussi de faire répondre au Provincial:
 cette morale m'a toujours paru terrible, & la conduite de ce grand Concile
 de Constance m'a souvent scandalisé; & de faire repliquer à l'autre: la
 plupart des Catholiques rejettent cette morale, & soutiennent qu'on est obligé
 de garder la foi à tout le monde, sans en excepter les infideles & les Hé-
 rétiques: & ensuite, par une collusion visible, il le représente défen-
 dant le Concile par de méchantes raisons, ou en proposant foiblement

es bonnes, pour en conclure, *que cela n'est pas capable de justifier la* III.
conduite du Concile. CLAS.

Ce n'est pas aussi de cet Auteur qu'on en attend la justification : il N°.VIII.
aura assez à faire à se justifier lui-même, de ce qu'il impute aux autres ;
car il est de l'honneur des Prétendus Réformés de ne pas laisser croire
qu'ils agissent dans les choses les plus importantes, avec un dessein
formé de violer les plus saintes loix de la Société humaine, & ils veu-
ent sans doute que l'on juge, que, quand ils le font, c'est qu'ils y
ont mis des exceptions, & qu'ils ne se croient pas obligés de les obser-
ver dans ces rencontres. Or ils ont tant de fois violé la foi qu'ils avoient
donnée aux Catholiques par des Traités publics, & signés de part &
d'autre, qu'on ne leur fait point de tort de croire qu'ils ont pour maxi-
me, qu'on n'est point obligé de garder la foi qu'on a donnée aux su-
perstitieux & aux idolâtres, tels qu'ils s'imaginent que sont ceux à qui
ils ont donné le nom de Papistes.

Il est vrai que cet Auteur n'a garde d'en convenir : car il pose comme
une vérité incontestable, que les Protestants n'ont rien promis aux Ca-
tholiques qu'ils ne leur aient tenu. *L'un des Chapitres*, dit-il, page 162,
sur lesquels mon Gentilhomme Huguenot m'a parlé avec le plus de zele
& de passion, c'est celui de la bonne foi. On nous oppose, me disoit-il,
les Catholiques Anglois & Hollandois : mais qu'a-t-on promis à ces gens-
là qu'on ne leur tienne ? Les Provinces - Unies des Pays - Bas sont entrées
dans l'union avec cette condition, de ne souffrir autre Religion dans leurs
Etats que la Protestante.

Voilà comme parlent ceux qui ne pensent qu'à tromper les simples,
ou à qui le vrai & le faux, le oui & le non sont une même chose. Car
il est si faux que *les Provinces - Unies des Pays - Bas soient entrées dans*
l'union avec cette condition, de ne souffrir autre Religion que la Protef-
tante, que c'est justement tout le contraire ; la principale condition de
cette union, ayant été, *que l'on ne souffriroit point qu'on attentât rien*
contre le repos & la paix commune, & particulièrement contre la
Religion Catholique & Romaine, & l'exercice d'icelle.

Tous les Historiens conviennent que ce qui a donné aux Etats Gé-
néraux des Provinces-Unies, ce nom de *Provinces-Unies* est l'Edit d'U-
nion, que Guillaume Prince d'Orange fit faire dans la ville d'Utrecht,
entre les Provinces de Gueldres, Zutphen, Hollande, Zelande, Utrecht,
& les Ommalandes de Frise le 23 Janvier 1579, & qui fut depuis
gréé & accepté par la Province de Frise, & par les autres parties des
Provinces - Unies.

Cet Edit d'Union avoit pour titre. *Plus étroite & plus particuliere*

III. *Union, éternelle confédération, & concorde entre les Provinces de Gueldres, &c.* Et cette union étoit signée par tous les Députés des dites N°. VIII. Provinces. C'est donc là où on devoit trouver, si *notre faiseur d'Entretiens* avoit eu soin de dire la vérité, que ces Provinces ne sont entrées dans cette union qu'à cette condition, de ne souffrir autre Religion dans leurs Etats que la Protestante. Voyons donc si cela y est. C'est dans les Articles XIII. XIV. & XV. qu'il est parlé de Religion : & voici en quels termes.

ARTICLE XIII. *Et ce qui touche le point de Religion, ceux d'Hollande & Zelande s'y gouverneront comme trouveront bon; & les autres Provinces de cette Union se pourront gouverner suivant la teneur de la Pacification des Religions déjà conques par l'Archiduc Matthias, Gouverneur & Capitaine Général de ces pays, & par ceux de son Conseil, sur l'avis des Etats Généraux, & généralement ou particulièrement mettre tel ordre, comme pour le repos & la prospérité des Provinces, villes & particulières parties d'icelles, & conservation de chacun Ecclésiastique & Séculier, son bien & droit, ils jureront utile, sans que par les autres Provinces leur y soit fait quelque empêchement ou retardement, à condition que chaque particulier pourra demeurer en sa Religion, & qu'à cause de Religion on ne pourra examiner ni enquêter personne, suivant la pacification faite à Gand.*

ARTICLE XIV. *Aussi cédera-t-on à tous les Religieux & Gens d'Eglise, selon la Pacification, tous leurs biens qu'ils aient reciproquement dans quelques-unes des Provinces-Unies.*

ARTICLE XV. *Aussi que tous ceux qui sont à présent aux Couvents ou Colleges, ou qui ci-après y viendront, auront franchise & liberté de Religion & de vêtements & des habits, toutefois qu'ils soient sujets aux Supérieurs des Couvents en toutes autres choses.*

Est-ce là mettre pour condition à l'union qui s'est faite entre les Provinces-Unies, de n'y point souffrir d'autre Religion que la Protestante? N'est-ce pas au contraire y en mettre une toute opposée? Et ceux qui firent cet accord d'union avoient si peur qu'il n'y eût des Provinces qui n'y voulussent point entrer, parce qu'ils ne voudroient pas souffrir l'exercice de la Religion Protestante, que huit jours après, savoir le 1^{er} Février de la même année, ils déclarerent : que leur intention n'étoit point d'exclure de la dite union & confédération quelques villes ou Provinces qui se voudroient tenir seulement à la Religion Catholique Romaine, & dans lesquelles le nombre des habitants de la Religion Réformée n'étoit pas si grand, qu'en vertu de la pacification des Religions, ils pussent jouir de l'exercice de la Religion Réformée ; mais que, nonobstant cela, ils

étoient prêts de recevoir dans cette union, les villes & les Provinces qui 111.
seulement se voudroient tenir à la dite Religion Romaine, s'ils se vouloient CLAS.
obliger aux autres points & articles de la dite union, & se gouverner N°.VIII.
en bons Patriotes.

Ainsi tant s'en faut que ce fût une des conditions de cette union, de ne point souffrir d'autre Religion dans les Provinces ou les villes qui y entreroient, que la Religion Protestante, que ce n'en étoit pas une, d'y laisser l'exercice de la Religion Protestante avec celui de la Catholique, & qu'il pouvoit y en avoir où les Catholiques seuls eussent l'exercice public de leur Religion.

On ne peut pas douter d'une vérité établie par des Actes si solennels : aussi est-elle reconnue par les Ecrivains de l'une & de l'autre Religion. Je n'en puis donner un meilleur témoin que M. Stoupe, qui, étant de la Religion Prétendue Réformée, en parle ainsi dans le livre intitulé : *La Religion des Hollandois*, imprimé en 1672. Voici ce qu'il en dit en la premiere Lettre page 12. L'an 1578, les Etats, tant de la Religion Romaine que de la Réformée, étant assemblés à la Haye, déclarerent, d'un commun consentement, le Roi Philippe déchu de la Principauté des Pays-bas. L'an 1579, les Etats étant assemblés à Utrecht, firent une nouvelle union, qui leur a donné le nom de Provinces-Unies. Dans le XIII. Article de ce Traité, il est expressément ordonné, qu'on permettra à chacun la liberté de la Religion, sans troubler ni persécuter aucun pour ce sujet. Tous ces traités d'Alliances, que les Provinces, tant Catholiques que Protestantes avoient faits ensemble, pour leur défense contre les Espagnols, font voir évidemment, que le dessein d'établir une nouvelle Religion n'en étoit ni le motif ni le fondement. Le Prince Guillaume lui-même, dans ses Déclarations & ses Apologies, a toujours protesté hautement, aussi-bien que les Etats dans les leurs, qu'ils n'avoient point pris les armes pour la Religion, & que les Provinces ne s'étoient pas unies pour faire profession d'une seule & particuliere Religion. Tant s'en faut, il est constant que tous les Traités, comme celui de Gand & l'union d'Utrecht; toutes les déclarations de l'Archiduc Matthias & du Duc d'Anjou, établissent hautement le libre exercice de toutes les Religions, & défendent en termes exprès de persécuter & de troubler aucun homme pour ce sujet. Et sur ce que le Prince Guillaume fit faire une Ordonnance quatre ans après, contre la foi de ce Traité, par laquelle on ne permettoit l'exercice d'aucune autre Religion que de la Réformée. M. Stoupe fait voir dans la seconde Lettre page 28, combien cette Ordonnance étoit injuste. Pour rendre, dit-il, cette Ordonnance inutile, je pourrois vous dire ce qu'en dirent, dès qu'elle fut faite, les Catholiques & tous

III. ceux qui n'étoient point de notre Religion. Ils se plaignoient qu'elle avoit été faite contre toute sorte de justice & de raison ; contre la foi de tous N°. VIII. les Traités, que les habitants des mêmes Provinces avoient faits, & de ceux que les Provinces avoient faits les unes avec les autres. Ils soutenoient que s'étant unis tous ensemble, pour la conservation des loix & des privilèges du pays, c'étoit une grande injustice d'établir une seule Religion, pour être la Religion publique, & d'ôter l'exercice aux autres, & de ne leur donner aucune part dans le Gouvernement de l'Etat. Les Catholiques sur-tout trouvoient fort étrange, que n'ayant pris les armes contre les Espagnols, que pour la défense de leur liberté, on voulût leur ôter l'exercice de leur ancienne Religion, comme s'ils n'avoient travaillé que pour s'en priver eux-mêmes, & pour acquérir aux autres la liberté de conscience, & de faire regner & mettre sur le trône une Religion contraire à la leur.

En voici encore un autre aveu. Dans le différent entre les Arminiens & les Gomaristes, Barneveldt vouloit qu'on laissât chacun dans la liberté de ses sentiments, & se servoit pour cela du célèbre Traité d'union fait à Utrecht. Mais un Ministre Gomariste nommé Holder, lui fit bien voir qu'on n'avoit point d'égard à ce qui avoit été promis par ce Traité. *S'il falloit, dit-il, que nous gardassions l'union d'Utrecht, tous les Papistes triompheroient ; ils pourroient dire librement toutes leurs Messes : il faudroit même, pour observer le XIII. article, que tous les Moines fussent rappelés dans les Provinces-Unies, & qu'on leur rendit leurs Monastères & tous les biens Ecclésiastiques.*

Il n'est donc pas douteux que tout cela n'ait été stipulé & accordé par l'union d'Utrecht, qui a donné le nom aux Provinces-Unies. Les Ministres reconnoissent eux-mêmes qu'ils n'ont eu garde de souffrir que Messieurs les Etats tinssent tout cela aux Catholiques : on n'est donc en peine que de savoir, par quel principe de conscience ils ont pu donner ce conseil ; & on n'en trouve point d'autre, sinon, qu'il faut que ce soit une maxime de leur nouvelle Théologie, *Papiculis non servanda fides* : car n'y ayant point d'impiété & d'idolâtrie qu'ils n'enferment sous ce mot, il faut qu'ils se soient persuadés que ceux qu'ils appellent Papistes, devoient être exceptés du nombre des hommes, à qui on est obligé de garder la foi qu'on leur a donnée.

Cependant, comme peu de personnes en France savent ce détail de l'Histoire des Pays-Bas, & qu'on a de la peine à croire qu'un homme soit assez hardi, pour assurer si hautement ce qui pourroit être convaincu de faux par des Actes publics, & par toutes les Histoires, il ne faut point douter, que la plupart de ceux qui ont lu ce livre en Fran-

ce, n'aient pris pour vrai, ce qu'il dit avec tant de confiance : *que les I I I. Provinces - Unies font entrées dans l'union avec cette condition, de ne souff- C L A s. frir, dans leurs Etats, autre Religion que la Protestante.* Et ce qui N°. VIII. fait qu'on n'en doute pas, c'est que personne n'ignore, que l'exercice public de la Religion Catholique n'y est pas présentement. Or comme on fait que la bonne foi est le plus ferme lien de la société humaine, & que sur-tout les Unions & Confédérations n'ont point de fondement plus solide que l'exécution sincère de tout ce dont on y est convenu, on ne peut s'imaginer que les Catholiques n'eussent pas présentement l'exercice public de leur Religion dans les Provinces-Unies, s'il leur eût été accordé dans le Traité d'Union. Et c'est ce qui donne la hardiesse à cet Auteur, de faire dire à son Gentilhomme Huguenot ; *qu'a-t-on promis aux Catholiques des Provinces-Unies qu'on ne leur tienne ?*

Cependant ce n'est point de cela dont il s'agit : on n'en a parlé que par contrainte, & pour rabattre la fierté de cet Auteur. Les Catholiques des Provinces - Unies font une partie de leur piété, de rendre à leurs Supérieurs la fidélité qu'ils leur doivent, sans s'en vanter, sans s'en faire un grand mérite, & n'en attendant la récompense que de Dieu : aussi leur conduite a toujours été si sage & si chrétienne, qu'elle a forcé les Protestants mêmes à leur en donner des louanges. C'est-ce qu'a fait le Chevalier Temple, Ambassadeur du Roi de la Grande Bretagne auprès des Provinces - Unies, & aux Traités d'Aix la Chapelle, dans un livre intitulé : *Remarques sur l'Etat des Provinces - Unies, fait en 1672, Chapitre 4. page 192. Quoique le nombre, dit-il, de ceux de la Religion Romaine soit très-grand à la campagne parmi les paysans, & très-considérable dans les villes, & qu'ils n'aient point de part aux charges publiques, il semble qu'ils ne laissent pas de faire une saine partie de l'Etat, & d'être inséparablement joints au reste du corps. Aussi n'ont-ils jamais troublé le repos de l'Etat, ni montré la moindre inclination au changement, ou pour quelque Puissance étrangère, ni pendant les premières guerres d'Espagne, ni à l'occasion de la dernière invasion de l'Evêque de Munster.*

Voilà un témoignage bien avantageux, & qui ne peut être suspect : on ne sauroit aussi en disconvenir, & encore moins en ce temps ici que jamais. Ils adorent les ordres de Dieu, & se contentent de l'état où ils se trouvent, sans faire aucune plainte du Gouvernement : c'est ce que cet Avocat turbulent des Religionnaires de France feroit bien mieux d'imiter, que de s'emporter en tant d'invectives si mal fondées, pour décrier la conduite que le Roi tient envers eux, & faire croire à toute l'Europe, qu'on emploie la violence pour détruire leur Religion, parce

III. qu'on leur refuse des graces que les Princes font à qui il leur plaît, sans
 CLAS. manquer à rien de ce qu'ils pourroient croire raisonnablement leur être
 N°. VIII. dû par justice, en vertu des Edits, qui ont réglé en quoi devoit con-
 sifter la tolérance qu'on vouloit bien avoir pour leur nouvelle Religion.

Mais, sans m'arrêter à tout cela, je soutiens, qu'il n'y a rien de plus ridicule que de prétendre, comme fait cet Auteur, que les Protestants, n'ayant rien promis aux Catholiques, les Catholiques n'ont pas sujet de se plaindre de la maniere dont ils les ont traités par-tout où ils ont été les plus forts. C'est comme si on disoit, que les passants n'ont pas raison de se plaindre de ce que les voleurs les dépouillent & leur prennent leur bien, parce que les voleurs ne leur ont pas donné parole de ne les point voler. Car quand Luther & Calvin sont venus troubler l'Eglise, sous prétexte de la réformer, les Catholiques étoient en possession de toutes les Eglises de l'Europe, depuis l'établissement du Christianisme dans chaque pays, par le droit le plus clair & le plus incontestable qui fût jamais; qui est, qu'il n'y en avoit aucune qu'ils n'eussent bâtie & fondée. Quand donc il seroit vrai qu'on les leur auroit prises, sans leur avoir promis de les leur laisser, s'ensuivroit-il qu'on ne leur auroit fait aucune injustice? Est-ce que la déprédation du bien d'autrui n'est un crime que quand elle est accompagnée de perfidie, & que, pourvu qu'elle soit seule, ceux qui la souffrent n'ont pas sujet de s'en plaindre? Cet Auteur a donc doublement tort; & en ce que, d'une part, il suppose, contre la vérité, que les Protestants n'ont rien promis aux Catholiques qu'ils ne leur tiennent; & en ce que, de l'autre, il prétend, que, pourvu qu'ils ne leur aient point manqué de parole, ils ont pu, sans leur faire d'injustice, s'emparer de leurs Eglises & des biens consacrés à Dieu par la piété de leurs Ancêtres.

Conclusion.

Je n'ai rien à dire davantage pour cette premiere partie de l'Apologie des Catholiques, contre l'Auteur de la *Politique du Clergé*. Je ne fais pas comment elle sera reçue dans le monde, quoique je me doute bien de quelques jugemens qu'on en pourra faire: mais Dieu m'est témoin qu'aucun intérêt ne m'a porté à l'entreprendre. J'y ai parlé sans déguisement, & sans me mettre en peine de ce qui pourroit plaire ou déplaire aux hommes. Je n'y ai envisagé que la vérité & la justice; & si j'ai été assez heureux pour les bien défendre, comme ce n'aura pu être que Dieu qui m'en aura fait la grace, ce ne sera aussi que de Dieu que j'en attendrai la récompense.

PREMIERE

PREMIERE ADDITION,

*Contenant diverses choses touchant la conspiration d'Angleterre , qu'on n'a
sues que depuis que le livre a été achevé d'imprimer.*

Quand j'ai entrepris cette *Apologie pour les Catholiques*, contre le livre de *la Politique du Clergé*, je ne croyois pas traiter si au long ce qui regarde la prétendue conspiration d'Angleterre, parce que j'en étois peu informé, & que je n'aime point à parler des faits contestés, quand je n'en fais que ce qu'on en dit dans le monde; les bruits publics étant presque toujours tellement mêlés de vrai & de faux, qu'on ne peut que témérairement assurer la plupart des choses dont on n'est informé que par cette voie.

On en peut un peu mieux parler quand on voit ce qui en est écrit, quand ce ne seroit que par une des parties; parce qu'il y a des regles de bon sens qui font juger, qu'il n'est pas vraisemblable, qu'une partie, sur-tout la plus foible, ait menti grossièrement, en des choses, où il auroit été très-facile de la confondre.

Mais quand on a tout ce qui s'est dit & écrit de part & d'autre, il est alors souvent fort aisé de distinguer la vérité du mensonge; & j'ose dire, après toutes les pieces que j'ai vues, que cela n'a jamais peut-être été plus facile que dans cette occasion.

Ainsi j'ai tiré quelque lumiere de l'Ecrit des Jésuites imprimé à Mons: mais comme il pouvoit être contredit, je ne m'y suis pas entièrement arrêté.

Le procès de M. Coleman m'a fait voir bien plus clair dans cet ouvrage de ténèbres; car ayant été imprimé par autorité publique, on n'en pouvoit pas contester les faits: & il y en avoit plus qu'il n'en falloit pour en conclure certainement, que n'ayant été condamné, au regard du premier des trois chefs pour lesquels on l'a fait mourir, qui est, *d'avoir conspiré de faire mourir le Roi*, que sur les témoignages d'Oates & de Bedlow, il l'a été très-injustement à cet égard; étant très-facile de reconnoître, que ces deux témoins étoient des frippons, qui ne méritoient aucune créance, comme je prétends l'avoir montré dans les chapitres XVI & XVII.

J'eus depuis la Harangue que Milord Stafford prononça sur l'échaffaut. Je ne répète point ce que j'en ai dit au chapitre XVIII. Elle me confirma encore davantage dans l'opinion que j'avois déjà d'Oates, & elle

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

T t t

III. ne m'en a pas donné une meilleure des deux autres témoins , qui l'ont
 CLAS. fait mourir par leurs parjures , Dugdale & Tuberville : mais je n'avois
 N°. VIII. qu'une connoissance confuse de leur malice , sur ce qu'il me paroissoit
 incroyable , que ce Seigneur Catholique , qui mouroit dans des sentiments
 si chrétiens , eût persisté jusques au moment qu'il devoit aller rendre
 compte à Dieu , à regarder ces témoins comme des misérables & des par-
 jures , quoiqu'il témoignât en même temps qu'il leur pardonnoit de bon
 cœur , s'il n'eût été bien assuré de la fausseté de tout ce qu'ils avoient
 déposé contre lui.

Ne sachant donc rien de particulier de ce procès , que la qualité de
 la personne devoit rendre le plus considérable de tous , j'eus bien de la
 joie d'apprendre qu'il avoit été traduit en françois , sur l'original imprimé
 à Londres dans l'imprimerie Royale , ne doutant point que je n'y trou-
 vasse de quoi confondre les accusateurs , & ceux d'entre les Juges qui
 avoient bien voulu pouvoir dire qu'ils l'avoient trouvé *coupable* ; car je
 favois déjà par les Gazettes , qu'il y en avoit trente-un qui l'avoient jugé
 innocent , ou *non coupable* , qui est leur forme de prononcer. Je m'ima-
 gine qu'on aura vu , par les réflexions que j'ai faites dans les chapitres
 XX & XXI , que je ne m'étois pas trompé dans mon attente.

Je vis en même temps la Relation d'Elisabeth Cellier , Catholique An-
 gloise , mariée à un Marchand François. J'en ai dit peu de choses jusques
 ici , parce que n'en voulant rien dire que de bien certain , j'ai attendu ,
 pour en parler plus au long , que j'eusse reçu d'Angleterre quelques éclair-
 cissements sur son sujet , que j'y ai fait demander : mais je ne fais si je
 les pourrai avoir ; car la terreur qu'a jetée par-tout le dénonciateur Oates ,
 y est si grande , que les premières lettres qu'on en a reçues disent , qu'on
 n'ose écrire de ces choses , de peur de passer pour fauteur de la conspira-
 tion , & qu'on seroit perdu si on étoit découvert.

Le dernier livre qui m'est tombé entre les mains est celui qui a pour
 titre : *Les Conspirations d'Angleterre , ou l'Histoire des troubles suscités dans
 ce Royaume depuis l'an 1600 , jusques à l'an 1679 , inclusivement*. Ce livre
 est divisé en six parties ; dont la dernière n'est pas de l'Auteur , mais est la
 dénonciation même de *Tite Oates* , telle qu'il l'a faite imprimer à Londres
 par ordre du Parlement.

Voici donc ce que cette Histoire contient :

1°. *La Conspiration du Comte de Gauric contre le Roi Jacques , arrivée
 à Perth l'an 1600.*

2°. *Autres Conspirations contre le Roi Jacques , principalement celle des
 poudres de West-Minster en 1605.* Mais il est parlé d'abord dans cette
 seconde partie , d'une conspiration de quelques grands Seigneurs d'An-

gleterre, la plupart Protestants, pour faire mettre sur le Trône la Marquise d'Arbey, ou d'Arbelles, cousine germaine du Roi. III.
CLAS.

3°. *La Conspiration de quelques traitres Parlementaires, qui commirent le plus noir de tous les parricides, faisant mourir le Roi Charles I. d'une cruelle mémoire.* N°. VIII.

4°. *Première Conspiration contre le Roi Charles II, à présent régnant.* C'est le nom qu'il donne aux efforts que fit Cromwel pour se saisir de la personne, & le faire périr comme le Roi son Pere, après la perte de la bataille de Worcester en 1651.

5°. *La dernière Conspiration d'Angleterre contre le Roi Charles II, découverte l'an 1678.* C'est celle dont il s'agit, & dont on est en peine de savoir, si ç'a été une véritable conspiration, ou une fausse accusation de Tite Oates, dont la dénonciation fait la dernière partie de ce livre, & a pour titre : *Récit véritable de l'exécrable conspiration du parti Papiste, contre la vie de Sa Sacrée Majesté, le Gouvernement d'Angleterre & la Religion Protestante ; avec une liste des Noms de plusieurs nobles, Gentilshommes & autres conjurés, & des principaux Officiers, tant civils que militaires, qui doivent contribuer à son exécution ; publiée par l'ordre des Très-Honorables Seigneurs spirituels & temporels, assemblés au Parlement ; humblement présentée à Sa Très-Excellente Majesté, par Tite Oates, Docteur en Théologie.*

C'est principalement ce dernier livre qui m'a porté à faire cette Addition, pour éclaircir davantage cette matiere importante de la prétendue conspiration d'Angleterre, dont on a fait tant de bruit depuis trois ans. Je la diviserai en plusieurs remarques ; dont les premières regarderont ce que cet Auteur dit, de lui-même, de cette conspiration : d'autres seront sur la dénonciation d'Oates ; & enfin, j'y en pourrai joindre sur la Relation d'Elisabeth Cellier, selon les mémoires que je recevrai d'Angleterre.

REMARQUES SUR LE LIVRE INTITULÉ :

Conspirations d'Angleterre.

I. On ne peut douter que l'Auteur de ce Livre ne soit Protestant : (a) il ne le fait que trop paroître par ces paroles de l'*Avertissement*, qu'il a mis à la tête de son livre : " Chacun fait ce que l'Angleterre a „ souffert depuis le regne de Henri VIII, & sur-tout depuis le commen-

(a) [C'est M. Rocolle, ancien Chanoine de S. Benoît à Paris, qui en est l'Auteur ; mais l'*Avertissement*, qui le fait paroître Protestant, n'est pas de lui.]

III „ cement du siecle où nous vivons : mais tous ne savent peut-être pas ;
 CLAS. „ que le Cabinet Jésuitique est la source de ses souffrances , & des ac-
 N°. VIII. „ cidents qui l'ont mise à deux doigts de sa perte. C'est ce que nous avons
 „ dessein d'éclaircir dans ce livre ; en faisant voir , que toutes les conspi-
 „ rations que ce Royaume a essuyées depuis ce temps-là jusques à cette
 „ heure , sont des coups des Jésuites ; & qu'enfin , ces bons Peres ne lui
 „ ont donné ces rudes secouffes , que pour lui faire changer de face à
 „ l'avantage de leur Maître ; *c'est-à-dire du Pape* ”.

Jamais un Catholique n'auroit parlé de la sorte , quand il feroit du nombre de ceux qui ne sont pas amis des Jésuites. Mais il faut même , que le zele pour la Religion Protestante ait bien aveuglé cet Auteur en cet endroit , quoique , par-tout ailleurs , il paroisse assez modéré.

Car des six Conspirations qui sont rapportées dans ce livre , la dernière est contestée ; & la plus grande partie de l'Europe est persuadée que ce n'est qu'une fourberie.

La seconde des trois , contre le Roi Jacques , qui est de l'an 1603 , a eu pour auteurs des Protestants aussi-bien que des Catholiques ; & ainsi ne peut être attribuée aux uns plutôt qu'aux autres.

La première , de l'an 1600 , qui est une des plus exécrables perfidies qui fût jamais , a eu pour auteurs le Comte de Gauric & Alexandre son frere ; deux prétendus Reformés si zélés pour cette Religion , que le Docteur Roloc , dont Beze faisoit tant d'estime , avoit dédié à ce Comte de Gauric , & à un autre grand Seigneur de ses amis , ses Commentaires sur l'Épître aux Romains , en donnant de grandes louanges à leur vertu ; & Beze même parle fort avantageusement de ce Comte de Gauric , dans une réponse qu'il lui fit en vers.

La quatrième , qui est le meurtre du Roi Charles I , n'est attribuée par cet Auteur même , qu'à *quelques traitres Parlementaires* , qu'on fait assez qui n'étoient pas Catholiques ; mais de francs Puritains , Presbytériens , & Indépendants.

Et il en est de même de la cinquième , contre le Roi d'aprèsent , qui n'a été qu'une suite de la précédente ; & qui n'a proprement consisté qu'en l'offre que Cromwel avoit faite , de donner mille livres sterling à celui qui livreroit le Roi entre ses mains ; & dans la menace de faire mourir , comme traître , celui qui le cacheroit , ou qui l'aideroit à se sauver.

Il n'y a donc proprement , de ces six conspirations , que celle des poudres , qu'on puisse imputer , non aux Catholiques en général , mais seulement à quelques-uns d'eux ; comme le Roi Jacques le reconnut avec beaucoup d'équité , dans un discours public , donc M. de Thou rapporte la

substance en ces termes (b): "il avouoit qu'on ne devoit pas comprendre
 „ dans ce crime tous ceux qui avoient retenu la Religion de leurs Ancê- III.
 „ tres; qu'il y en avoit plusieurs d'entre eux, qui, quoiqu'attachés aux CLAS.
 „ erreurs papistiques (c'est ainsi qu'il en parloit) n'en étoient pas moins N°. VIII.
 „ fidelles envers les Princes, & ne laissoient pas de remplir les devoirs de
 „ vrais Chrétiens & de vrais sujets: que, de son côté, il les estimoit & en
 „ avoit bonne opinion, & que la cruauté des Puritains, qui nient qu'aucun
 „ de ceux qui reconnoissent le Pape puisse être sauvé, méritoit d'être punie
 „ par le feu”.

Comment donc cet Historien des *Conspirations d'Angleterre* a-t-il pu dire, par le transport d'un faux zele contre la Religion Catholique, que toutes les six Conspirations, dont il entreprenoit d'écrire l'Histoire, ont été des coups des Jésuites?

II. Cet Auteur fait encore assez voir qu'il est Protestant, dans la maniere dont il parle d'Oates, en commençant le discours de la découverte de la conspiration, page 318.

“ Dans ces temps où tout étoit calme, un homme d'Eglise, nommé
 „ Tite Oates, Anglois de nation, âgé d'environ quarante ans, se porta pour
 „ dénonciateur d'une très-grande conspiration, contre la personne du Roi,
 „ & contre la Religion du Royaume. Ce personnage, à ce qu'on dit, est
 „ fils d'un Ministre, & prend la qualité de Docteur en Théologie dans le
 „ Clergé de l'Eglise Anglicane. L'on dit qu'après qu'il eut passé en sa jeu-
 „ nesse quelques années dans les Universités d'Oxford & de Cambridge (où
 „ il avoit acquis quelques degres) s'étant présenté par devant son Evêque
 „ Diocesain de Londres, il en reçut l'imposition des mains, pour faire les
 „ fonctions de Ministre: mais comme il se vit sans aucune Eglise particu-
 „ liere, & par conséquent sans revenu assuré, soit que ce fût par un effet de
 „ sa mauvaise fortune, soit que son Evêque n'eût pas trouvé assez de soli-
 „ dité & de modération en ses discours, pour lui confier la conduite des
 „ ames, il se dépit; &, suivant l'exemple de plusieurs, prostitua & trahit sa
 „ conscience, pour donner carrière à sa passion & à son ressentiment. Il re-
 „ nonça à la Religion de ses Peres (dans laquelle il avoit été assez bien
 „ instruit pour en connoître la pureté) & pour comble de malheur, &
 „ par un excès d'aveuglement, il se rangea dans la Compagnie de ces Ecclé-
 „ siastiques remuants, qui semblent affecter d'avoir & de prendre seuls, fort
 „ mal-à-propos, Jesus Christ pour leur Capitaine”.

(b) Non omnes majorum religioni ad-
 dictos in illo crimine amplectendos dicebat:
 plures quippe inter eos esse, qui quamquam
 Pontificiis erroribus involuti (sic loquebatur)
 nequaquam sinceram in Principes fidem exue-

runt, & Christiani homines, & integri subditi
 officium servant. Se quoque vicissim de iis bene
 existimare, dignamque flammam severitate
 Puritanorum sævitiâ ducere, qui Pontificum
 omnem ullam in cælum recipi posse negant.

III. Voilà ce qu'on disoit alors du Docteur Oates; car cette Histoire ne va
 CLAS. que jusques à la fin de 1679. Mais Oates, depuis, a trouvé à propos de
 N°. VIII. donner une autre idée de lui-même: il a mieux aimé passer pour un impie,
 qui se joue de la Religion, que pour un inconstant, qui en ait changé.
 C'est ce qu'il a déclaré dans le procès de Milord Stafford. Il y a avoué, qu'il
 pag. 89. avoit demandé aux Jésuites à faire abjuration de la Religion Protestante, &
 qu'il la fit un Mercredi des Cendres, l'an 1677; mais que ce n'étoit que par
 feinte, n'ayant jamais été Catholique dans l'ame, quoiqu'il en fit toutes
 les actions, qu'il devoit croire, étant Protestant dans le cœur, n'être que
 des superstitions & des idolâtries: & c'est ce qui devoit faire croire à des
 Juges équitables, qu'on ne devoit pas faire pendre un chien sur le témoignage
 d'un tel scélérat, comme dit fort bien Milord Stafford.

III. Les divers jugemens qu'on fit d'abord en Angleterre de cette dé-
 nonciation du Docteur Oates, font assez voir ce que l'on en doit juger.
 C'est ce que l'on voit dans ce livre des Conspirations, page 321.

“ Ce fut environ le 30 Août de l'année 1678, que le délateur Oates
 „ parut à Withall, par l'entremise d'un Gentilhomme nommé Litkby, dé-
 „ clarant, qu'il avoit une grande conspiration à découvrir contre la per-
 „ sonne du Roi. D'abord l'on parla diversement de cette action: les uns
 „ disoient que c'étoit un effet de son zele pour la sacrée personne du Roi:
 „ les autres, que ce n'étoient que des visions & des chimeres, forgées dans
 „ son cerveau. D'autres, que c'étoient des mouvements de dépit & de
 „ rage, contre les Peres de la Société, qu'il avoit quittés; contre les
 „ Prêtres & les autres Catholiques, desquels, dans la misere où il se
 „ trouvoit, il ne pouvoit obtenir aucun secours ou assistance considéra-
 „ ble; sur-tout d'un certain Religieux Bénédictin, qui demouroit au
 „ Palais de Sommerfet, & qui distribuoit une partie des aumônes de la
 „ Reine (ce Moine fut un des premiers accusés & emprisonnés) qu'en-
 „ fin, il n'avoit tâché de faire ce grand vacarme, que pour se venger de la
 „ dureté & du peu de charité des Prêtres & des Jésuites Anglois, qui le mé-
 „ prisoient, le traitoient de ridicule, d'extravagant, d'inconstant, d'inquiet,
 „ de turbulent, d'apostat de leur Ordre Jésuitique, & d'homme de néant;
 „ ne pensant à la vérité pour lors, qu'à lui seul, sans considérer les suites,
 „ & que, d'une petite étincelle, il s'allume souvent un grand feu ”.

Il passoit donc pour constant en Angleterre, qu'Oates avoit été mal-
 traité, rebuté & méprisé par les Jésuites & par les Bénédictins: & ainsi il
 ne faut pas s'étonner si les personnes judicieuses en concluient, que tout
 ce qu'il disoit contre eux ne devoit être pris que pour des effets de ven-
 geance; car s'il avoit été dépositaire de tous les secrets horribles qu'il dit
 dans sa dénonciation que les Jésuites lui avoient confiés, quelle apparence

qu'ils eussent été assez imprudents, pour maltraiter un homme qui les pou- III.
voit perdre si facilement, en révélant leurs desseins? CLAS.

On voit aussi par-là la fausseté de ce qu'avance, avec tant de hardiesse, N°. VIII.
l'Auteur de la Politique du Clergé : *qu'on ne peut pas dire, qu'une passion de vengeance ait porté Oates à ourdir une trame si infernale, parce qu'il ne paroît point qu'il ait reçu aucun outrage des Catholiques*; car nous apprenons, par ce Livre des *Conspirations*, que c'étoit un bruit commun en Angleterre, que les Jésuites le traitoient de *ridicule, d'extravagant, d'inconstant, d'inquiet, d'apostat de leur Ordre, & d'un homme de néant*, & que c'étoit pour se venger de leur dureté & de leur peu de charité, qu'il avoit fait ce grand vacarme.

IV. Ce même Livre nous apprend aussi, qu'il ne faut pas s'étonner si on n'ose parler en Angleterre, & témoigner l'indignation que l'on a de ces horribles calomnies, qui font périr tant d'innocents : la manière dont on a d'abord traité ceux qui avoient pris la liberté de dire ce qu'ils en pensoient, retient tout le monde dans le silence; & on a quelque raison de ne vouloir pas s'exposer à être ruiné pour une parole. On ne s'y joue plus, après ce qu'il dit être arrivé à une fille de Londres, page 325.

Une Demoiselle, s'entretenant du côté du Palais de la Savoye, avec quelques personnes sur ces matieres, il lui échappa de dire qu'Oates le dénonciateur étoit un fou, qui ne disoit rien de solide ni de vrai, & que toutes ses dépositions se dissiperoient d'elles-mêmes. Un de ceux qui l'entendirent, la fit arrêter sur le champ; mais moyennant cent livres sterling, qu'elle consigna, elle fut exempte de prison, à condition de paroître devant les Juges toutefois & quantes qu'elle en seroit sommée. Cent livres sterling c'est environ treize cents livres (c).

V. Ainsi la Ville de Londres n'étoit remplie que de personnes qui vouloient croire, par la haine qu'ils portoient à la Religion Catholique, ou qui feignoient de croire, de peur d'être maltraités par la populace, qu'il y avoit une horrible conspiration contre la vie du Roi. Et quoiqu'on n'en fût rien que par la dénonciation d'un homme de néant (car ce misérable Oates fut assez long temps le seul témoin du Roi) on agit par-tout comme si on en eût eu les dernières assurances.

« On distribua par ordre du Roi soixante Commissions pour en arrêter pag. 323.
„ les complices : on ne parloit que d'emprisonnements, & des insultes pag. 341.
„ qu'on faisoit à toutes sortes de personnes : on a vu jeter par la canaille,
„ de la boue au visage & sur les habits des personnes reconnues pour Ca-

(c) [C'étoit en 1681 le rapport de la monnoie d'Angleterre & de France, qui a changé depuis. Cent livres sterling font aujourd'hui plus de 2300 livres de France.]

III. „tholiques: la Bourgeoisie étoit tous les jours sous les armes; ce qui pa-
 CLA 9. „roissoit affreux & surprenant. Environ ce temps-là, un Prêtre fut surpris
 N°. VIII. „sortant de dire la Messe: l'on ne lui donna pas le loisir de se deshabiller
 pag. 327. „entiérement; il fut emmené revêtu encore de son Aube, le manteau par
 „dessus, & les soldats qui l'emmenaient portoient à découvert les orne-
 „ments de la Messe. L'on désarma tous les Catholiques Romains, sans
 „épargner même les étrangers, & les personnes que leur caractère & leur
 pag. 347. „qualité en devoient exempter: toutes les troupes de Cavalerie & d'Infan-
 „terie étoient; depuis plusieurs jours, sous les armes & en garde par
 „toute la ville; & on cassa tous les Catholiques qui avoient quelque em-
 pag. 351. „ploi auprès du Roi, jusques aux Gardes du Corps. Plusieurs Pairs du
 „Royaume furent mis d'abord dans la prison des Nobles, & puis transférés à la Tour, à la requisi-
 pag. 344. „tion de la Chambre Haute: le Roi, à l'in-
 „stante requisi- tion des deux Chambres du Parlement, ordonna à tous les
 „Catholiques Romains, sous peine de son indignation, & d'exécution des
 „loix de l'Etat sur eux à la rigueur, de s'éloigner dix milles de Londres,
 pag. 358. „sans espérance de s'en approcher jamais de plus près. On faisoit état
 „qu'il étoit sorti de Londres trente mille personnes faisant profession de
 „la Religion Catholique Romaine; & on prenoit le nom de tous les autres
 pag. 353. „qui étoient restés. Le Doyen de Cantorbéry, prêchant un jour de Jeûne,
 „anima le peuple à exterminer les Papistes, à peu-près en ces termes;
 „que, comme la Religion de Rome avoit été ensevelie en Angleterre, il
 pag. 362. „falloit aussi ensevelir tous ceux qui la professoient. On fit perdre aux
 & 389. „Seigneurs Catholiques le droit qu'ils avoient toujours eu d'assister au Par-
 pag. 371. „lement, & on fit passer à la Chambre Haute l'Acte de l'exclusion de
 „quatorze, qui se trouvoient alors en l'une ou en l'autre des deux Cham-
 pag. 372. „bres. On fit une exacte recherche dans tous les Comtés, Villes, Villa-
 „ges & Hameaux du Royaume, de tous les Catholiques Romains, tant
 „maîtres que valets; femmes, filles & garçons; serviteurs & servantes,
 „pour leur faire prêter le serment de suprématie (*ce qui étoit leur faire*
 „*abjurer leur Religion*) & en cas de refus, leur faire donner caution, ou
 pag. 389. „les arrêter prisonniers, jusques aux premières Séances de Justice. On fit
 „aussi prêter le serment de suprématie à tous les Officiers & à tous les
 pag. 394. „soldats & matelots, qui étoient sur la flotte du Roi. On disoit, que,
 „pour un seul jour, on avoit arrêté quatre-vingts personnes, & qu'il y en
 „avoit environ deux mille dans toutes les prisons de Londres”.

Ce n'est là qu'une partie des désordres qu'ont produit les mensonges
 d'un seul frippon: car tant d'innocents, à qui il en a coûté la vie, don-
 nent encore bien plus de sujet de s'étonner, de la facilité qu'on a eue à
 croire si promptement, tant de choses si peu croyables. S'il se trouvoit

on France d'aussi méchants esprits, & qu'on y fût aussi disposé à ajouter III.
foi à tout ce qu'ils voudroient dire contre les Prétendus Réformés, l'Auteur CLAS.
de la Politique du Clergé voit assez, combien il seroit aisé de les traiter aussi N°. VIII.
mal que l'on traite présentement les Catholiques en Angleterre, & avec
la même ombre de justice. Mais quelque desir que l'on puisse avoir, de
voir tous les François réunis dans l'ancienne foi de leurs Peres, à Dieu
ne plaise qu'on y emploie de tels moyens, qui ne peuvent qu'attirer, sur
ceux qui s'en servent, la colere de Dieu, & l'indignation des hommes!

VI. Il ne faut pas s'étonner qu'Oates ayant été assez long-temps le seul
qui eût donné avis de cette chimérique conspiration, il s'en soit depuis
trouvé qui ont voulu profiter de cet exemple, en se mettant à leur aise,
de misérables qu'ils étoient auparavant, par cette qualité si avantageuse de
témoins du Roi. Le Juge Godefroy se trouve tué; on ne sait par qui: on
en soupçonne les Catholiques, parce qu'il avoit reçu la déposition d'Oates.
Jamais soupçon ne fut plus léger ni plus mal fondé; car à quoi leur eût
servi la mort de ce Jugé? En auroit-on manqué pour cela en Angleterre?
Meurtre pour meurtre, celui d'Oates leur eût été sans doute plus avan-
tageux. Quoi qu'il en soit, sans en avoir aucune preuve, on veut absolu-
ment que ce soient les Catholiques qui l'aient tué; & on en donne cette
raison ridicule dans la fin d'un méchant sonnet françois que l'on fit courir
dans Londres.

*Il ont assassiné Sire Edmond Godefroy:
Car au bout de son nom ils ont rencontré Roi,
Pour satisfaire en part le chef de leur Eglise.*

On n'avoit donc besoin que de témoins qui l'assurassent. Pour en avoir, pag. 336.
on fait publier qu'il seroit donné cinq cents livres sterling (c'est six mille cinq
cents livres) à celui qui découvreroit les auteurs de ce meurtre, & grace,
avec la même somme, à celui de ces scélérats qui feroit tomber les complices,
ou l'un d'eux, entre les mains de la Justice. Pouvoit-on manquer d'en trou-
ver à ce prix-là? On en trouva aussi; & ce fut le fameux Bedlow, l'un des
témoins de M. Coleman, qui commença par-là son apprentissage de faux
témoin. Il ne se déclara point, qu'il n'eût assurance de la récompense. Il
fit savoir par un billet à un des Milords Secretaires d'Etat, que si le Roi vou- pag. 337.
loit lui donner sa grace, & les cinq cents livres sterling dont il étoit fait mention
dans sa proclamation, il révéleroit toute l'intrigue. Il indiqua une maison à
Coffé, où l'on pourroit lui envoyer la réponse. Le Roi lui promit sa grace,
& même les gardes qu'il demandoit, pour être à couvert des insultes de ceux
de qui il devoit révéler le crime. Nous avons déjà vu qui étoit ce Bedlow,
Ecrits sur le Protestantisme. Tome XIV. V v v

III. & combien de sortes de personnages il avoit joués aux Pays-bas, en France, en Espagne: il ne fut donc pas difficile à ce fourbe d'inventer une histoire telle qu'il lui plut. "Il dit que ce Juge, passant par devant le Palais de la Reine dit Sommerfet, fut prié par deux hommes, à lui inconnus, de leur signer une Requête; & qu'étant entré dans une Salle basse de ce Palais, il fut saisi au collet, couché par terre & étouffé sous un lit de plume: après quoi son corps fut porté sous l'Autel de la Chapelle de Sommerfet, desservie par des Peres Capucins Portugais, de la nation de la Reine, où il demeura caché deux ou trois jours, & fut porté ensuite hors de la ville, à l'endroit où il fut trouvé. *L'Auteur ajoute*, que la Reine, qui étoit pour lors à Sommerfet, le Roi étant hors de Londres, en parla publiquement en dinant, & fit remarquer que c'étoit un fait impossible; parce que ses Gardes (de la fidélité desquels elle étoit très-assurée) avoient la clef de la Chapelle". Et néanmoins, sur la déposition de cet homme, on arrêta quatre ou cinq personnes qu'il accusa, & entre autres trois Prêtres (d) Laurent Hill, Robert Green, & Henri Bury. *Ce dernier*, dit l'Auteur, *est un fort bon homme, que la plupart de ceux qui le connoissent croient incapable d'aucune action noire; toutefois il fut accusé du complot de l'assassinat de Godefroy: mais son innocence étant avérée, il fut élargi. Or comment son innocence put-elle avoir été avérée, sans que Bedlow fût un faux témoin?*

On chercha un autre faux témoin, parce qu'il en falloit deux pour faire mourir les accusés. Ce témoin fut Prance, dont la déposition se trouve en ces termes dans cette Histoire des Conspirations, page 394. *Prance a confessé dans son examen; qu'il étoit l'un des complices de cet assassinat, avec les nommés Green, Bury surnommé Fitzgerald, & Kelley, avec lesquels il avoit cherché l'occasion de le rencontrer en lieu propre pour s'en débarrasser pendant huit jours, & que l'ayant enfin rencontré près du Palais de Sommerfet, ils l'avoient prié d'y entrer, sous prétexte qu'il y avoit deux hommes qui se battoient, afin de les séparer; mais qu'étant près des écuries, ils s'en étoient saisis & l'avoient étranglé, & que lui ayant ensuite rompu le cou, ils l'avoient caché dans la chambre d'un Prêtre ou Jésuite d'entr'eux, qui étoit logé dans cet Hôtel; que, de-là, ils l'avoient transporté en diverses chambres de ce Palais, & ensuite hors de la ville, au lieu où il fut trouvé quelques jours après. Si ces deux témoins avoient dit vrai, ils auroient tous deux fait mourir ce Juge; car ils se sont déclarés tous deux coupables de cet assassinat, pour lequel ils ont obtenu grace: ils auroient donc su certainement l'un & l'autre*

(d) [M. Armauld a reconnu qu'il s'étoit trompé. Ils étoient tous trois Laïques. Voyez le Tome II^e de les Lettres, pag. 296. & 348.

tre, comment la chose s'étoit passée. Or l'un dit d'une façon, & l'autre de l'autre. Bedlow dit, *qu'on fit entrer Godefroy dans le Palais de Sommerfet pour signer une requête; & Prance dit, qu'on l'y fit entrer sous prétexte de séparer deux hommes qui se battoient: Bedlow dit, qu'il fut couché par terre & étouffé sous un lit de plumes; & Prance dit, qu'il fut étranglé, & qu'ensuite on lui rompit le cou. Bedlow dit, que cela se fit dans une Salle basse: Prance, que ce fut auprès des écuries: Bedlow, que son Corps fut porté sous l'Autel de la Chapelle de Sommerfet, desservie par les Peres Capucins: Prance, qu'il fut caché dans la chambre d'un Prêtre ou Jésuite. Bedlow, qu'il demeura caché deux ou trois jours sous cet Autel, & porté ensuite hors la ville: Prance, que, de la chambre du Jésuite, où on l'avoit mis d'abord, il fut transporté en diverses chambres de ce Palais. Une si grande diversité entre ces dépositions faites par deux hommes, dont chacun se disoit avoir été de ceux qui avoient fait mourir Godefroy, ne prouvoit-elle pas manifestement, qu'il y en avoit au moins l'un des deux qui étoit un faux témoin, & qu'apparemment ils l'étoient tous deux?*

Il n'en a pas néanmoins fallu davantage à des Juges aussi prévenus, que sont ceux d'Angleterre, contre les Catholiques, pour faire mourir deux Prêtres, Robert Green, & Laurent Hill, comme coupables de cet assassinat. Ils furent, dit notre Auteur, transférés le 21 Fevrier 1679 de Newgate à Thiburne. (c'est-à-dire, de la prison, au lieu où on exécute les criminels) où ils furent exécutés tout enchaînés, pour plus d'ignominie. Ils ont toujours protesté, qu'ils étoient innocents de l'assassinat de Godefroy, & sont morts sans avouer la moindre chose. A quoi il ajoute. On les a comparés aux Templiers, qui furent exécutés durant le Concile de Vienne en 1311, qui nioient toujours leurs crimes, quoiqu'ils en fussent pleinement convaincus. Mais c'est qu'il y en avoit plus de deux cents de cet Ordre, qui les avoient avoués, & à qui on avoit fait grace: mais quoiqu'un si grand nombre de témoins ait donné lieu aux Juges de les croire coupables, la plupart des Historiens croient, qu'il n'étoit point vrai qu'ils commissent les abominations qu'on leur imputoit; parce qu'on a de la peine à s'imaginer, que tous ne l'eussent pas avoué, si cela eût été vrai; ceux qui l'avoient étant assurés de leur pardon, & ceux qui le nioient ne pouvant éviter d'être brûlés.

Quoi qu'il en soit, voilà tout ce qu'on a pu découvrir, selon cet Auteur, de l'assassinat de Godefroy. Or comment veut-on, que, sur cela, toute l'Europe croie que ce sont des Catholiques qui l'ont fait mourir, par un zèle de Religion: de trois personnes qui en ont été accusés par un frippon, qui n'a voulu rien dire qu'il n'ait été assuré de plus de deux mille écus de récompense, l'un ayant été élargi comme innocent, & les deux autres étant morts en protestant, jusques à la fin, qu'on les en avoit très-faussement

III. accusés ? Rien n'est plus judicieux que ce que dit Milord Stafford sur cette CLAS. offre de si grandes sommes , à ceux qui voudroient être témoins. Il avoit N°. VIII. représenté , que , par les loix d'Angleterre , on ne doit point ouïr des gens qui témoignent pour de l'argent. Messieurs de la Chambre-Basse avoient répondu : *Que tout homme , qui a des témoins , leur donne de quoi subsister ; que , peut-être tout le monde ne donne pas tant que le Roi ; mais c'est que tout le monde n'est pas Roi.* A quoi Milord Stafford avoit répliqué : *le Roi* pag. 625. *peut donner autant qu'il lui plaît ; mais de donner de si grandes sommes à des gens comme ceux-là , & de pauvres qu'ils étoient les faire devenir riches , c'est , je pense , une objection assez forte , pour diminuer la créance qu'on pourroit avoir à leur témoignage.*

Mais , dira-t-on , qui auroit donc tué ce Juge ? Dieu le fait , & les hommes l'ignoreront peut-être jusques au jour du Jugement. Combien se commet-il de crimes dont on ne sauroit découvrir l'auteur ? Il avoit peut-être des ennemis , qui ont profité de l'occasion de ces troubles. Que si on se donne la liberté de soupçonner , je soutiens que le soupçon en doit plutôt tomber sur les Presbytériens , que sur les Catholiques ; car il est sans doute que ceux qui ont fait ce meurtre , quels qu'ils soient , doivent avoir été fort méchants : mais les plus méchants ne commettent guere de grands crimes , que par quelque intérêt considérable. Or si on s'arrête au fameux *cui bono* de ce Préteur de Rome , dont Cicéron parle , ce meurtre ne pouvoit apporter aucun avantage aux Catholiques , & il en a apporté de très-grands à leurs ennemis ; n'y ayant que cela qui a acharné le peuple contre les Papistes , les dépositions d'Oates ayant eu , avant cela , très-peu d'effet , parce qu'on commençoit à n'y avoir pas grande foi : *au lieu que cet accident , dit notre Auteur , aigrit furieusement les choses , par le bruit que l'on fit courir , que la cabale de la conspiration avoit fait mourir ce Juge pour épouvanter les autres.* Et Oates lui-même , en présentant sa dénonciation au Roi , dit , qu'on ne pourra point douter qu'elle ne soit vraie , *en joignant au serment qu'il en a fait le massacre de Godefroy.* C'est donc fort bien raisonner. Ceux qui ont massacré Godefroy doivent avoir été de fort méchants hommes , qui ont eu en vue quelque grand avantage qu'ils pouvoient tirer de cette mort. Or il y a pour le moins d'aussi méchantes gens parmi les Protestants que parmi les Catholiques : & les uns & les autres n'ont pas eu de peine à prévoir , que ce massacre pourroit apporter de beaucoup plus grands avantages aux Protestants qu'aux Catholiques. On a donc plus de raison d'en soupçonner les Protestants que les Catholiques.

VII. Rien ne fait mieux voir ce que peut faire la promesse du pardon , & d'une grande récompense , pour porter des hommes à se déclarer cou-

pables de crimes qu'ils n'ont point commis, & à en accuser d'autres, que III.
ce qui se lit dans ce Livre en la page 407. CLAS.

„ L'on arrêta, & l'on mit sous sûre garde, le nommé Neuterfeld, qui, N°. VIII.
„ sous espérance de la grace, déclara avoir tué l'année passée un homme
„ qu'il croyoit être le Roi, & qu'il y avoit encore en certain endroit cinq
„ cents livres sterling pour celui qui feroit ce détestable coup. Voici pour-
„ tant à peu près la vérité de l'histoire, ainsi que je l'ai oui conter à un
„ Gentilhomme de mes amis qui hantoit fort à la Cour, & auquel un
„ Milord, qui étoit présent à l'action qui donna lieu à ce discours fort
„ équivoque, l'avoit raconté. Dans le temps que le Roi, en 1677, étoit
„ en son Château de Windsor, quelques Milords furent d'humeur de se
„ réjouir & de boire ensemble dans le donjon du Château, qui est le
„ département du Prince Robert, frere de l'Electeur Palatin, & cousin
„ germain du Roi, & qui est Gouverneur de ce Château Royal. Ce Prince,
„ pourtant, ne fut pas de la partie. Après avoir, comme l'on dit, haussé
„ le temps, étant en train de se retirer, Milord N. l'un d'entr'eux, trouva
„ que son Valet de chambre s'étoit aussi saoulé, pour vérifier le Proverbe;
„ tel Maître tel Valet: il le frappa & le maltraita. Ce misérable valet,
„ transporté de rage & de furie, son ame étant déjà noyée dans le vin,
„ noya aussi son corps dans son sang & se poignarda. J'omets les discours du
„ vulgaire, & les autres circonstances, & la ridicule Apothéose que l'on
„ fit à ce cadavre, les verres à la main, de ce qu'il étoit mort, non dans
„ le champ de Mars, mais dans la vigne de Bacchus”. Qu'on juge de-là
qu'elle créance on devoit ajouter à tous ces prétendus témoins de la conspi-
ration. On témoignoit tant d'envie de la découvrir, & de faire croire
qu'on en vouloit effectivement à la vie du Roi, que, sur le bruit d'un
homme tué à Windsor, où étoit le Roi, il se trouve un autre Bedlow,
appelé Neuterfeld, assez hardi pour s'accuser soi-même, étant assuré de
son pardon, d'avoir tué un homme, qu'il avoit pris pour le Roi, afin
d'avoir fujet de-là, d'en accuser d'autres qui l'auroient poussé à cet
attentat.

VIII. Mais voici un autre exemple qui fait voir, quelle est la facilité
qu'ont les faux témoins en Angleterre de faire périr les personnes les plus
innocentes. C'est en la page 378.

„ Un vendredi 24 Novembre, un vieil homme de Marseille, nommé
„ Firmin, alla voir Stelley, pour le prier de lui arrêter ses comptes, & de
„ le payer, desirant s'en retourner en France, pour raison de la conjoncture
„ du temps très-fâcheux. Stelley le mena dans un cabaret, où deux Ecof-
„ fois, qui entendoient le françois, se rencontrèrent. Ils entendirent qu'ef-
„ fectivement Firmin & Stelley parloient des désordres présents & de la

III. » Conspiration, & , dit-on , que Stelley s'avança de dire , qu'il ne pou-
 CLAS. » voit croire qu'il y eût des personnes si méchantes & si exécrables , pour
 N°. VIII. » vouloir attenter à la personne du Roi ; que s'il savoit qu'il y en eût ,
 » il les poignarderoit lui-même , s'il pouvoit : ce pronom *les* ou *le* a donné
 » lieu à sa condamnation. Firmin fut accusé d'avoir dit , que c'étoit une
 » chose pitoyable , qu'on persécutât ainsi les Catholiques : ce terme de
 » persécuter l'a rendu coupable. Ces deux Ecoffois , secs d'argent , con-
 » fidérèrent Stelley & son compagnon ; & comme il étoit fort connu ,
 » étant de ces riches Banquiers , qui font gloire de compter leur argent
 » dans leur boutique , ce que l'on regarde assez volontiers , ils furent , à
 » ce que l'on dit , le trouver le lendemain , & lui demandèrent deux cents
 » pieces , qui font huit cents écus , pour la grace qu'ils lui feroient , de
 » ne point l'accuser & déferer d'avoir dit le jour d'auparavant , en tel
 » cabaret , & à telle heure , en leur présence , qu'il poignarderoit lui-même
 » le Roi. Stelley ne fut pas moins indigné que surpris , d'un tel discours ,
 » se fondant sur sa bonne conscience , & sachant combien ces paroles avoient
 » été éloignées de sa pensée. Il rabroua ces gens-là , & les obligea brus-
 » quement à sortir de sa boutique , comme malhonnêtes gens. Il fit une
 » grande bétise de n'avoir pas porté sa plainte sur le champ à un Ma-
 » gistrat , du discours & de la proposition de ces deux hommes ; car il
 » fut déferé , accusé , & ensuite condamné. Il a eu beau protester de son
 » innocence , du zèle & de la gratitude qu'il a pour son Roi ; car deux
 » ou trois jours auparavant , son Pere ayant obtenu de Sa Majesté un délai
 » de six mois pour remédier à ses affaires , avant que de sortir de Londres ,
 » ce jeune homme témoigna en avoir toute la reconnoissance possible , &
 » but plusieurs fois , ce même jour , en compagnie de ses amis , à la santé
 pag. 380. » du Roi. L'on dit qu'il protesta toujours , en mourant , qu'il étoit inno-
 » cent. Il donna , à ce que l'on dit , huit pieces au Bourreau & les boucles
 » de ses souliers adroitement , afin qu'il ne le fit pas languir , c'est-à-dire ,
 » qu'il l'étranglât tout-à-fait ; non sans les cris & murmures de quelques
 » ames brutales & sanguinaires ».

Pour Firmin , qui n'étoit accusé par ces deux pendarts que d'avoir dit ,
 que c'étoit une chose pitoyable qu'on persécutât ainsi les Catholiques , il
 lui en coûta trois ou quatre mois d'une rude prison. « L'on avoit vu le
 pag. 369. » même jour 25 Août (dit l'*Historien des conspirations*) traversant la Sale
 » de West-Minster , un pauvre homme de Marseille , nommé Firmin , âgé
 » de 65 ans ou environ , & valetudinaire , accompagné d'Archers. Je l'a-
 » vois vu le jour d'auparavant chez un Gentilhomme de mes amis , se la-
 » mentant sur les désordres du temps , qui l'empêchoient de retirer paye-
 » ment de ses débiteurs , afin de pouvoir retourner en France , & de sortir

„ de ces miseres (effectivement il en étoit à demi malade & troublé.) Il
 „ fut arrêté dès qu'il fut de retour chez lui, & fut emmené le lendemain
 „ devant le Parlement. Ce Gentilhomme l'appercevant entre les mains des
 „ Archers, l'approcha, & lui dit quelque bon mot pour le consoler, &
 „ lui donner courage. Ce bon homme a été à la fin élargi, après
 „ trois ou quatre mois de prison, dans laquelle il a beaucoup souffert ”.

III

CLAS

N°. VIII

Cela me donne occasion de raconter une autre histoire, connue de toute la Hollande, qui diminuera l'étonnement où on est sans doute de la précédente; parce qu'on y verra que les scélérats peuvent faire de semblables tours en ces pays-là (d'autant plus *que les faux témoins n'y sont point punis de mort, comme par-tout ailleurs*) & qu'on ne peut presque s'en garder sans blesser sa conscience. Un riche Hollandois étant en Angleterre, deux filoux le vinrent trouver, & le presser de lui payer une certaine somme qu'il leur devoit. Le Hollandois leur nie qu'il leur dût rien: ils le lui soutiennent, & lui déclarent qu'ils le lui prouveront par deux témoins, qui jureront qu'ils les ont vu lui mettre cette somme entre les mains. Le Hollandois se moquoit de cela, sachant fort bien qu'il ne leur devoit rien: il ne laissa pas néanmoins de s'aller plaindre à l'Ambassadeur de Hollande, de l'insolence de ces frippons. L'Ambassadeur s'en plaignit aussi à quelques-uns du Conseil du Roi, qui lui répondirent, qu'il n'y avoit point d'autre moyen de se délivrer de cette vexation, qu'en trouvant des gens qui voulussent bien témoigner, non que cet argent n'étoit point dû, mais qu'on l'avoit rendu à ceux qui disoient l'avoir prêté. Le Hollandois n'en fit point de conscience: il en chercha, il en trouva, & sortit par-là de cette mauvaise affaire, en opposant faux témoins à faux témoins; mais de moins méchants, à de beaucoup plus méchants. C'est ce que l'Ambassadeur, étant retourné en Hollande, a conté dans une Assemblée très-célebre.

IX. J'ai promis de parler de Prance, l'un des témoins de l'assassinat de Godefroy, comme je l'ai remarqué dans l'article VI.

On a vu aussi ce même Prance dans le procès de Milord Stafford, prodnit par Messieurs de la Chambre Basse, pour être témoin de la conspiration en général; ce qui m'a obligé de rapporter, dans le chapitre XX, ce que j'en ai trouvé dans la Relation d'Elisabeth Cellier, qui fait assez entendre, que c'étoit un homme qu'on avoit contraint de déposer faux à force de le tourmenter: & c'est ce qui sert à démêler ce qui en est dit en divers endroits de cette Histoire des Conspirations.

“ On arrêta parmi ce grand nombre, un nommé Prance, qui étoit
 „ un Orfevre. Il a confessé, dans son examen, qu'il est l'un des com-

Pag. 394.

- III. „ plices de l'assassinat de Godefroy, & en a dit toutes les particularités. ”
- CLAS. „ Dans un autre examen il avoua diverses choses touchant la conspi-
N°. VIII. „ ration, & dit, que les trois Jésuites arrêtés, & détenus prisonniers en
„ font aussi complices. ”
- Pag. 395. „ Dans un autre il a nié tout ce qu'il avoit avancé. ”
„ Mais en dernier lieu il l'a confirmé, & dit, que c'étoit un Prêtre qui
„ l'avoit suborné à cela; disant que les peines d'enfer lui étoient imman-
„ quables, s'il persistoit dans sa premiere déposition. ”
- Pag. 398. „ On ne faisoit pas grand état de la déposition du nommé Prance, qui étoit
„ décrié pour être un tourne casaque, & fort peu solide dans ses discours,
„ ayant déjà, par trois fois, accusé de faux, ce qu'il avoit assuré en sa
„ conscience, autant de fois, être véritable. ”
- pag. 403. „ On publoit que le même Prance avoit supplié d'empêcher que sa
„ femme ne s'approchât de lui, parce qu'elle ne faisoit que l'étonner de
„ son caquet; lui disant, que, s'il déclaroit ce qu'il savoit, les peines d'enfer
„ ne lui pouvoient manquer. Cet homme, après s'être dédit à diverses
„ fois, de ce qu'il avoit avoué, demeura ferme à la fin, & il se tint à sa
„ premiere déclaration. Il découvrit bien d'autres choses touchant la cons-
„ piration; ce qui disposa le Parlement à demander au Roi son pardon. ”
- pag. 404. „ Nous avons déjà dit comme Prance eut sa grace; mais ce fut à condi-
„ tion de découvrir tout ce qu'il savoit de ce détestable complot. Un certain
„ Prêtre l'étant aller voir en prison à Newgate, & lui ayant persuadé de nier
„ & de défavouer tout ce qu'il avoit déjà dit, le Capitaine Richardson,
„ Géolier de cette prison, fut démis de sa charge, parce qu'il avoit souffert
„ que ce Prêtre l'approchât. ”

A quoi peut-on attribuer tant de variations de ce témoin, sinon à un esprit partagé & bourrelé par deux différents mouvements? Par le desir de sortir de la misere où il se trouvoit, ce qui le portoit à accuser qui l'on vouloit, ne voyant point d'autre moyen de s'en tirer; & par les remords de sa conscience, qui le déchiroient, lorsqu'il pensoit au mal qu'il avoit commis, en accusant des innocents? Sans cela, qui l'auroit porté à dire & à se dédire tant de fois? C'est, dit-on, que des Prêtres ou sa femme lui représentoient que l'enfer lui étoit inmanquable, s'il persistoit dans sa premiere déposition. Cela peut être; mais c'est aussi cela même qui suppose, que sa premiere déposition étoit fausse; car si elle eût été véritable, quel fondement auroit-on eu de lui assurer qu'il ne pouvoit manquer d'être damné, s'il ne la révoquoit? Et qui peut comprendre que sa femme lui eût tenu ce discours, si elle n'eût été bien assurée qu'il s'étoit parjuré, en s'accusant de la conspiration & du meurtre de Godefroy, & en accusant les autres. Car, à la conscience près, l'intérêt de sa

femme

me étant, qu'il fortit de prison, & n'en pouvant sortir qu'en obtenant III,
pardon, ni obtenir son pardon qu'en persistant dans les dépositions CLAS.
l'avoit faites, bien loin de l'en empêcher, elle l'y auroit sans doute N°. VIII.
té, sans la crainte qu'elle avoit qu'il ne se damnât, en témoignant avoir
regret de s'être repenti de ses paroles.

Mais une preuve convaincante que cet homme n'avoit pu entièrement
effacer tous ses remords, c'est, que long-temps depuis, ayant été produit par
l'ordre de la Chambre Basse dans le procès de Milord Stafford, pour
porter de grandes preuves de la conspiration en général; au lieu de rap-
porter quelques particularités considérables de cette conjuration, & du
procès de Godefroy, qu'il auroit dû mieux savoir que personne, si ses
anciennes dépositions avoient été véritables, tout son témoignage se réduit,
à rendre compte d'une parole d'emportement contre les Membres de la
Chambre Basse, qu'il prétend avoir oui dire à un Prêtre dans un cabaret.
Comment prouver qu'on a eu d'horribles desseins de faire mourir le Roi?

§. On peut juger de la fureur dont on est transporté en ce pays-là
contre les Catholiques, par les rigueurs qu'on y exerce contre eux sur des
fautes, dont on leur fait des crimes.

On en a déjà vu un exemple dans ce Marchand de Marseille nommé
M. En voici deux ou trois autres.

Un nommé Morinville, François Catholique (qui faisoit depuis douze pag. 338.
ou quatorze ans la Gazette françoise à Londres, & qui passoit pour très-
honnête homme) fut arrêté prisonnier, pour avoir mal traduit, & à
contre sens, un des Edits du Roi. L'on disoit qu'il y avoit mis de sa tête,
comme le Roi faisoit sortir de Londres, & éloignoit de dix milles, les Catho-
liques Romains, pour raison de leur Religion; au lieu de mettre, que c'é-
toit au sujet de la conspiration. D'autres disoient; que c'étoit pour avoir
mis des mots qui ne signifioient pas assez: comme *Récusants* au lieu de
refusants; & *pernicieux* desseins, au lieu de trahis desseins. J'ai été
surpris de ce que cet honnête homme a fait cette bétise, attendu qu'il
se paroïssoit vouloir être fort sur ses gardes; car l'ayant rencontré
dans les rues, & lui ayant demandé en riant s'il ne faisoit pas présente-
ment claquer un peu son fouet dans ses Gazettes, il me dit, qu'il vou-
loit aller fort bride en main; que c'étoit un pas dangereux, & me ra-
conta l'aventure de cette Demoiselle, dont nous avons déjà parlé, qui
fut obligée de consigner cent livres sterling. L'on parloit diversement
du châtiment que l'on lui préparoit; & je me suis laissé dire, que le
châtiment étoit, qu'il seroit fustigé par les carrefours de Londres; qu'il au-
roit les deux oreilles coupées, & qu'il seroit en prison perpétuelle.
Mais il est pourtant sorti de prison, sans être tombé dans tous ces dé-
sirs. *Ecrits contre les Protestants*, Tome XIV.

III. „fastres. Il est vrai que la Gazette lui a été interdite ,” qui étoit peut-être
CLAS. tout le moyen qu'il avoit de vivre.

N°. VIII. „Le 28 Novembre l'on envoya à la Tour, par ordre de la Chambre
pag. 370. „Basse, Milord Joseph Williamson, Secrétaire d'Etat : c'est un Seigneur
„qui a grand crédit à la Cour, & qui est bon Protestant. Il en sortit
„d'abord, & n'y fut pas un jour, étant retourné indisposé dans sa mai-
„son, d'un rhume contracté de la froideur de la Chambre, où il avoit
„couché dans cette honorable prison. Ce dont on l'accusoit n'étoit qu'une
„bagatelle, dont le Roi eut la bonté de se charger ; savoir, de l'expédi-
„tion de quelque Commission donnée au mérite de quelque Officier Ca-
„tholique Romain, & non à un de la Religion Protestante : car il y a des
„gens de bien & d'honneur dans toutes les Religions, de même que dans
„toutes les nations, & dans toutes les professions. ”

Le troisieme exemple est plus important, & marque encore davantage
les emportements de ces délateurs, contre ceux mêmes que leur mi-
nistere obligerait de traiter avec plus de retenue : c'est ce qu'on jugera
par le récit qu'en fait notre Auteur en ces termes, page 359.

„Le Pere de la Colombiere, Jésuite, Aumônier de Madame la Duchesse
„d'Yorck, fut accusé d'être de la conspiration. Il étoit fort estimé &
„considéré de ceux de sa Religion, passant pour un homme fort dévot,
„sage & zélé. Cela arriva ainsi. Le lundi 21 Novembre, jour auquel le
„Roi fut en son Parlement, toutes sortes de personnes, soit du pays,
„soit étrangers, alloient en la Salle Basse de West-Minster, pour voir
„passer les Seigneurs, conduire des prisonniers, & apprendre des nou-
pag. 359. „velles. Le délateur s'entretenant avec un François nommé Petit, Com-
„missionnaire des Marchands, il lui échappa de dire : le Jésuite de notre
„pays a bien parlé aussi ; il ne croyoit pas que tout ceci dût arriver :
„s'il avoit des ennemis, ils lui pourroient bien faire des affaires. Petit re-
„leva ce discours, & le pressa de lui dire ce qui en étoit ; & après l'a-
„voir écouté, lui dit, qu'il étoit absolument obligé à le dénoncer, &
„que, s'il ne le faisoit pas, il le dénoncerait lui-même. Je rapporterai
„au long les chefs d'accusation contre ce Jésuite la Colombiere, dont
„personne n'a pu mieux savoir les particularités que moi, pour raison
„de cette rencontre. Afin d'avoir moyen d'aborder les Seigneurs du Con-
„seil, il s'avisa d'aller trouver un jeune Ministre François, nommé Lu-
„zancy, pour le consulter sur les expédients qu'il pourroit prendre. L'on
„a fort parlé de ce jeune Ministre en Angleterre : j'en dirai quelque chose
„à la fin de cette narration, pour la satisfaction du Lecteur. ” (Il a oublié
de le faire ; mais je pourrai suppléer à cette omission.)

„Luzancy donc digéra & mit au net, avec le Dénonciateur, les chefs

„ des accusations suivantes. 1°. Qu'il lui avoit dit, en discours familier, III.
 „ que le Roi étoit Catholique dans l'ame. 2°. Que le Parlement ne feroit CLAS.
 „ pas toujours le maître, ou dans le même pouvoir. 3°. Qu'il étoit intime N°. VIII.
 „ de Coleman. 4°. Qu'il avoit suborné un nommé Salomon, autrefois
 „ Récollet en France, pour le faire retourner à la Moinerie; & qu'il avoit
 „ aussi fait quitter à la femme du dit Salomon, la Religion Protestante,
 „ qu'elle avoit reprise depuis. 5°. Qu'il prenoit le soin d'un Couvent de
 „ Religieuses, qui étoient cachées dans Londres. 6°. Qu'on devoit en-
 „ voyer des Prêtres à la Virginie ou Terres neuves, & qu'il en avoit pré-
 „ senté pour cette fin. ”

“ Luzancy le présenta avec son mémoire à l'Evêque de Londres, qui
 „ est son grand protecteur, & ensuite au grand Chancelier. Cette accu-
 „ sation ayant paru, le Jésuite la Colombiere fut mis en arrêt, dans sa
 „ Chambre du Palais de S. James, le 24 du mois de Novembre: & le
 „ 26 à midi, on le mena en prison. Luzancy fut un de ceux qui prit à pag. 370.
 „ tâche de pousser à bout ce Jésuite, lequel étoit successeur, dans le même
 „ emploi, d'un autre Jésuite, dit le Pere S. Germain, avec lequel il avoit
 „ eu de grandes prises il y avoit trois ans. ”

Je demande à tout homme raisonnable, s'il y a rien, dans ces six ar-
 ticles, qui ait l'ombre de conjuration contre la vie du Roi, & contre
 l'Etat? Mais ce que disoit Isaïe du peuple Juif est vrai aujourd'hui, à la
 lettre, du peuple d'Angleterre. *Omnia qua loquitur populus iste, conjuratio* Ifa. 8.
est. Tout y est présentement *conjuratio*. Un Jésuite, autorisé par le Roi, V. 12.
 étant Aumônier de sa Belle Sœur, conseille à un Moine apostat de re-
 tourner dans son Couvent: c'est une *conjuratio*. Il conduit quelques filles
 catholiques, qui veulent vivre dans Londres en Religieuses: *conjuratio*.
 Il desireroit que quelques Prêtres pussent aller prêcher la foi aux infidèles,
 dans quelques endroits de l'Amérique occupés par les Anglois: *conjura-*
tion. Rien sans doute n'est plus ridicule.

Mais c'est, de plus, un outrage signalé qu'on a fait à la première Prin-
 cesse d'Angleterre après la Reine, d'avoir arrêté jusques dans son Palais,
 & ensuite emprisonné le Directeur de sa conscience, ou pour des baga-
 telles, ou pour des choses dignes de louanges, eu égard à sa Religion &
 à sa profession, étant sous la protection du Roi, tant pour l'une que pour
 l'autre. Et après cela l'on voudra que nous soyons assez simples, pour
 croire, qu'à ce n'est pas pour la Religion qu'on persécute les Catholiques
 en Angleterre, mais seulement pour la conspiration; comme s'il y avoit
 rien de moins raisonnable, que de reconnoître un François en qualité de
 Prêtre Catholique, & vouloir bien qu'il en fasse les fonctions dans le
 Palais d'une Princesse, & en même temps le punir de la prison, & peut-

III. être de pis, pour des choses qu'on a dû s'attendre qu'il feroit dans les
 CLAS. rencontres qui s'en présenteroient, à moins qu'on ne supposât, qu'il n'au-
 N°. VIII. roit aucun zele pour la Religion.

Mais cet indigne procédé étoit digne de celui qui en a été le principal Acteur. On connoît ce jeune Ministre nommé *Luzancy*. Nous aurions été bien aises que l'Auteur des *Conspirations* nous eût dit ce qu'il en fait, comme il l'avoit promis; mais, à son défaut, nous en savons assez pour en faire le portrait au naturel. Le faux nom de *Luzancy*, sous lequel il s'est fait connoître en Angleterre depuis son apostasie, est une marque insigne de son esprit fourbe. J'ai oublié son vrai nom; mais tout le monde fait qu'il est fils d'une Comédienne, de sorte qu'il chasse de race, & il ne faut pas s'étonner s'il a su jouer tant de personnages. Je veux croire qu'étant jeune, il est entré à bon dessein dans une Communauté d'Ecclésiastiques. Il en a pu sortir, & Dieu fait par quel esprit: la suite fait craindre que ce n'ait été pour avoir plus de liberté. Comme il avoit quelque talent pour la prédication, il prêchoit avec assez d'approbation dans une Eglise de Paris, lorsqu'on découvrit, que, pendant qu'il exhortoit les autres à vivre saintement, il vivoit lui-même fort licencieusement. Il en eut ou feignit en avoir de la confusion. Il alla trouver un pieux Abbé, qu'il connoissoit, & qui n'eut point d'autre avis à lui donner, que de se retirer dans un Monastere bien austere & bien réglé, pour y faire pénitence toute sa vie. Il témoigna s'y rendre; soit qu'il en eût effectivement quelque pensée, ou qu'il contrefit le pénitent. Il alla dans une très-sainte solitude; il y passa quelques mois; mais il n'y persévéra pas. Ce fut en allant ou en revenant de ce saint lieu, qu'ayant une lettre de l'Abbé qui lui avoit donné ce conseil, il passa par Port-Royal des Champs, & y coucha une nuit ou deux. C'a été le fondement de toutes ses fourberies: c'est d'où il a pris le nom de *Luzancy*, parce qu'il y avoit-là une personne de qualité & de grande vertu qui portoit ce nom. Il a voulu que ceux qui entendraient dire qu'un jeune homme nommé *Luzancy*, s'étoit retiré en Angleterre, pour y faire profession de la Religion Protestante, pussent douter, au moins quelque temps, si ce n'étoit point ce M. de Luzancy, que l'on savoit, depuis long-temps, qui demouroit à Port-Royal: & lui-même disoit des choses qui en pouvoient donner la pensée à beaucoup de gens, sur-tout aux François qui se trouvoient en Angleterre: car on manda de-là, qu'il se vantoit qu'il avoit été long-temps auprès de M. Arnauld, & qu'il l'avoit aidé à répondre à M. Claude. On fut cela par M. Justel, qui, étant fort honnête homme, rougit de cette impudence, & en fit des plaintes en Angleterre. Il fut réduit à dire que le nom de *Luzancy* qu'il portoit, n'avoit rien de commun avec le M. de Luzancy de Port-Royal

des Champs, & que c'étoit le nom d'une autre famille de Brie, ou de Champagne; & en effet, il y en avoit un de ce nom, qui, étant Capitaine aux Gardes, & fort brave homme, avoit été tué à la bataille de Senef. Mais les Gentilshommes de cette famille l'ayant renoncé pour leur Parent, tout ce qu'il put dire pour se sauver est, que son Pere en étoit bâtard: ce qui étoit aussi faux que le reste, & ne lui eût pas été fort honorable quand il eût été vrai. Tout cela ne lui ayant pas servi à soutenir la réputation qu'il avoit acquise d'abord, à cause d'un Sermon où il n'avoit pas mal réussi, il se voulut faire valoir par une insigne fourberie, que tout le monde fait. Il eut quelques entretiens avec le P. de S. Germain, Aumônier de la Duchesse d'Yorck, dans lesquels il feignoit qu'il vouloit retourner à l'Eglise Catholique; & il convint avec lui d'un projet d'abjuration, dont il alla ensuite se plaindre au Parlement; en disant, que ce Pere le lui avoit arraché par force, & en lui amenant quatre hommes dans sa chambre pour le poignarder s'il ne le faisoit. Rien n'étoit moins croyable que cette fable: elle fut crue néanmoins, par des gens qui sont disposés à tout croire contre les Catholiques: & ce fut au P. de S. Germain de se retirer le plus vite qu'il put de ce misérable pays, où on n'eût pas manqué de faux témoins pour le faire déclarer traître. Ainsi ce faux *Luzancy* ayant manqué son coup par la fuite de ce Pere, notre Auteur fait assez entendre, que c'est par ce même esprit, *qu'il tâche de pousser à bout son successeur*. Je ne fais ce qui en sera arrivé.

XI. Je finirai ces remarques sur l'Histoire des *Conspirations d'Angleterre* par deux faits, qui serviront de transition à celles que je ferai ensuite sur la dénonciation d'Oates: car ils le regardent tous deux, & font bien voir son esprit. L'un, marque sa fierté & son insolence; & l'autre, sa hardiesse à mentir, & à accuser sans raison, tous ceux à qui il lui prend fantaisie de faire piece.

“ Le 9 de Novembre, dit notre Auteur, nous entendîmes heurter fort, rudement à la porte de notre logis; & un moment après, il s'y fit une grande cohue, faite par dix ou douze soldats, conduits par un Sergent, qui, avec les crosses de leurs mousquets, brisoient la porte de la chambre de notre Hôte, lequel étoit encore au lit, pour le prendre & l'emmenner. Nous fûmes fort surpris & réjouis de le voir revenir l'après dînée sur les trois ou quatre heures, après avoir été conduit, lui sixième, en plein Parlement, où il fut confronté à Oates, le grand dénonciateur, qui dit, *qu'il ne le connoissoit pas; mais qu'il savoit qu'il avoit dit (dont il avoit été fort scandalisé) que l'Université de Paris étoit meilleure, & avoit des gens plus savants que celle d'Oxford*. Cet honnête homme avoit

III.

CLAS.

N°. VIII.

III. „été dix ans à Paris, & il étoit Irlandois : ce qui donna lieu de croire

CLAS. „qu'il avoit été Catholique, & qu'il l'étoit encore dans l'ame”.

N°. VIII. Quelle impertinence à ce prétendu Docteur Oates, de faire enlever un homme de sa maison par des foldats, comme coupable de la conspiration, & le faire comparoître en plein Parlement, pour avoir dit, *qu'il y avoit de plus savants hommes dans l'Université de Paris que dans celle d'Oxford* ! Vrai ou faux, que cela faisoit-il à la prétendue conjuration ? Mais le *grand dénonciateur Oates* s'est imaginé, que c'étoit assez qu'il eût été *fort scandalisé* de cette parole, pour faire tout ce vacarme. C'est un homme de grande importance : il suffit qu'une chose le *scandalise*, pour qu'on soit obligé d'en aller rendre compte au Parlement, & d'y être mené en criminel.

L'autre histoire suit immédiatement celle-là. C'est en la page 340.

“ Oates accusa un autre Anglois d'être Prêtre Catholique, jusques à „dire, qu'il s'étoit autrefois confessé à lui : & quoique cet homme alléguât „qu'il avoit été marié dans son quartier de Londres depuis quinze ou „seize ans, & qu'il n'avoit que trente deux ou trente trois ans, & que, „partant, il ne pouvoit pas avoir été Prêtre dès l'age de seize ou dix-sept „ans, il fut l'un des deux, d'entre six, qui avoient été menés ce jour-là „devant le Parlement, qui furent retenus : les autres quatre, dont étoit „mon Hôte, furent renvoyés. Il étoit fort dangereux d'être connu d'Oates „ou de ceux qui le voyoient, & sur-tout d'avoir des malveillants qui „eussent quelque accès auprès de lui ”. Ces dernières paroles n'ont pas besoin de commentaire. On voit assez par-là, quelle opinion les Protestants mêmes, qui ne sont pas de la cabale, quoique d'ailleurs très-enemis des Jésuites, ont du *grand dénonciateur Oates* ; puisqu'on trouve en Angleterre, *qu'il est bien dangereux d'avoir des malveillants, qui aient quelque accès auprès de ce délateur bannal* ; parce qu'il n'est pas difficile de le porter à accuser qui l'on veut, pour peu que l'on soit de ses amis.

J'avois déjà vu ce même fait dans l'Écrit des Jésuites imprimé à Mons : mais, dans l'appréhension qu'on ne le contestât, je n'avois pas insisté sur les conséquences qu'on en peut tirer. Maintenant qu'on ne le peut plus révoquer en doute, je ne crains point de soutenir, qu'on ne peut rien desirer de plus convainquant, pour montrer, d'une part, qu'Oates, qui a découvert seul cette prétendue conjuration, est certainement un faux témoin, étant impossible qu'il ait pu jurer, sans faire un faux serment, qu'un Bourgeois de Londres, qui a femme & enfants, étoit un Prêtre & un Jésuite, à qui il s'étoit confessé : & de l'autre, que le Parlement s'entendoit avec lui, par une manifeste collusion ; puisqu'au lieu de le punir com-

un parjure, il met en prison ceux qu'on voit plus clair que le jour, III.¹
il a faussement accusés.

CLAS.
N°. VIII

R E M A R Q U E S,

Sur la Dénonciation d'Oates.

XII. Il est dit, dans le titre de cette dénonciation d'Oates, qu'elle a publiée par l'ordre du Parlement, & présentée à Sa Majesté. Elle commence donc par une Epître dédicatoire au Roi de la Grande Bretagne, qui contient plusieurs choses, qui méritent bien qu'on y fasse quelque réflexion.

Il dit d'abord; que *l'horrible conjuration, formée contre le Roi & contre le Gouvernement, ayant été d'abord déclarée, & soigneusement examinée, a été généralement par tous jugée vraie.* Il faut donc nécessairement, que ce *grand Dénonciateur* ait confirmé, par quelque miracle, la vérité de ce qu'il disoit, ou que ceux qui ont jugé, sur son seul témoignage, que tant de choses, si peu croyables, étoient vraies, aient tous été Prophetes, qui, sondant le fond des cœurs, par une lumière divine, ont reconnu, dans celui de cet impie, une si grande sincérité, qu'on ne le pouvoit soupçonner du moindre mensonge. L'un ou l'autre a été nécessaire, afin que tous ceux qui ont pris cette prétendue conjuration pour vraie, sur la seule parole d'un homme qui avoit abjuré sa Religion, croyant vraie, & qui avoit fait profession, pendant deux ans, de celle qu'il croyoit fausse & pleine d'idolâtrie, n'aient pas fait le jugement du monde le plus téméraire, & le plus indigne de personnes sages. Or il est bien certain, & que ce frippon n'a point fait de miracles, & que ceux qui ont ajouté foi aux contes qu'il leur a faits, n'ont point eu de lumière prophétique: ils n'ont donc cru ce qu'il leur disoit, que parce qu'ils l'ont voulu croire, pour avoir une occasion de persécuter les Catholiques; même les Payens croyoient sans peine tout le mal qu'on leur disoit des chrétiens, à cause de la haine que le Démon leur inspiroit contre les serviteurs du vrai Dieu. Il est vrai qu'Oates se sert de deux autres moyens, pour empêcher qu'on ne doute de la vérité de cette horrible conjuration: Et, dit-il, en parlant au Roi, que *la relation que j'en ai faite, étant appuyée par serment, & par conséquent par ce qui établit titre, joint au sacre du Chevalier Godefroy, est capable de persuader à tout Juge, qui n'est point prévenu, que les Papistes n'ont point renoncé à leurs diaboliques principes.* Voici donc comme raisonne notre Docteur. Tout Juge non prévenu, doit croire que les Catholiques Romains ont des principes

III. diaboliques , & qu'ils continuent toujours à les mettre en pratique. Pour-
 CLAS. quoi? Par deux raisons convaincantes : la première , c'est , que moi Oates,
 N°. VIII. en ai fait serment : la seconde , c'est , que Godefroy a été massacré. Qui ne
 se rendroit à des preuves si démonstratives? Car , d'une part , il n'est
 pas croyable qu'un impie se soit parjuré ; & on peut voir , de l'autre , ce
 que j'ai dit dans la Remarque sixième de ce meurtre de Godefroy.

XIII. Ce misérable se mêle de prêcher le Roi , & il lui parle d'une
 manière si insolente , qu'on voit assez qu'il est appuyé d'une puissante fac-
 tion , qu'on est obligé de ménager.

pag. 434. “ Je ne saurois , sans blesser ma conscience , m'empêcher de prier Dieu
 „ de mettre la paix & la concorde entre le Roi & le Peuple. Comme V. M.
 „ se doit fier aux uns ou aux autres pour ses propres nécessités & assistan-
 „ ces , Dieu veuille lui inspirer de se fier bien plutôt à un Parlement as-
 „ semblé selon la loi du pays , qu'à quelques particuliers , quels qu'ils soient ,
 „ qui prétendent n'être point obligés de rendre compte. Ils veulent que
 „ l'on croie qu'ils vous sont bien fidèles , sous prétexte qu'ils s'accommo-
 „ dent à votre humeur & à vos infirmités : mais ils ne sont ~~ni~~ vos amis ,
 „ ni ceux de leur Patrie , ni les leurs mêmes. En établissant une autorité
 „ despotique , ils ne tendent qu'à se faire riches & puissants ; & V. M.,
 „ trompée par leurs artifices , est indignement contrainte , par un juste
 „ jugement de Dieu , à faire presque réussir leurs desseins : ce qui trouble le
 „ repos public , & tourne à leur honte & à celle de leurs descendants ”.

C'est bien à ce Libertin à faire le consciencieux , & à prétendre , que
 s'il ose faire la leçon à son Roi , c'est *pour ne pas blesser sa conscience* , lui
 qui n'a de conscience que ce qu'en peut avoir un libertin ; puisqu'il
 fait vanité de s'être fait Jésuite , en abjurant sa Religion , dans le seul des-
 sein de découvrir leurs secrets ; ce qui , dans les principes des Calvinistes ,
 doit être regardé comme une apostasie , dont on ne se relève point.

Mais qui ne voit , de plus , dans ces paroles , le projet de ce qu'avoient
 entrepris les Cromwellistes du dernier Parlement assemblé à Londres , d'o-
 bliger le Roi d'être tellement dans leur dépendance , qu'il ne pût avoir ,
 dans son Conseil , que ceux qu'il leur plairoit , & que tous ceux à qui il
 pourroit avoir confiance , qui ne seroient pas entièrement dévoués au Par-
 lement , fussent regardés comme des traîtres ?

XIV. Cette dédicace a cela de bon , qu'elle convient parfaitement bien
 à la dénonciation , à qui elle sert de tête : car il y débite les plus insignes
 mensonges , avec une confiance merveilleuse ; afin qu'on fût averti , qu'on
 ne devoit attendre autre chose de la pièce qui la suivroit.

pag. 425. *Il est constant , dit-il , que le Roi Jacques , votre grand Pere , qui avoit
 échappé l'effet de leur poudre , n'a pu éviter celui de leur poison.*

Quelle

Quelle impudence , que les Catholiques aient empoisonné le Roi Jacques ; & que cela soit constant ? Mais ce Délateur l'avoit déjà dit au Parlement , & il ne s'en vouloit pas dédire. C'est ce que rapporte l'Histoire des Conspirations , page 342 , en parlant de la déduction qu'Oates fit au Parlement de ce qu'il avoit découvert de la conspiration. *Il dit , en premier lieu , que c'étoient les Jésuites qui avoient empoisonné le feu Roi Jacques , & le Prince Henri son fils , & les nomma par leur nom.* Mais qu'y a-t-il de plus facile à un effronté menteur , que de nommer tels & tels Jésuites , comme ayant commis tels & tels crimes , en des temps si éloignés ? N'y avoit-il donc qu'à avancer de si horribles accusations , que l'on faisoit retomber sur tous les Catholiques ? Et n'étoit-il pas de l'équité , de l'obliger de dire comment il avoit pu avoir connoissance de choses passées il y avoit près de soixante ans , dont ceux qui en auroient été coupables n'auroient eu garde de se vanter , étant si abominables ? Il ne pouvoit pas dire , comme il faisoit au regard de la conjuration prétendue de ces dernières années ; *c'est qu'on me les a confiées , parce qu'on m'y a voulu employer.* Il n'étoit pas encore né en ce temps-là : il ne les avoit donc pu savoir que des Jésuites , qui lui auroient raconté ces deux empoisonnements , d'un Roi & du Prince son fils aîné , comme des actions héroïques de tels & tels de leurs Peres , dont ils lui auroient dit les noms. Or à qui pourra-t-on persuader que les Jésuites , quelque méchants qu'on se les figure , aient été assez imprudents pour s'être vantés à un Novice , d'avoir commis de tels crimes ? Comment donc est-il possible , qu'un homme qui a eu l'impudence de débiter devant tout un Parlement par une calomnie si noire , & si hors de toute apparence , en ait été écouté , & qu'on n'ait pas pris ce préambule pour une preuve certaine qu'il n'avoit que des mensonges à leur dire ?

XVI. C'est une autre sorte d'effronterie , qui lui fait soutenir , en parlant au Roi même , qui est mieux informé que personne des véritables auteurs des révoltes criminelles , qui se sont terminées par le plus étrange des parricides ; qui lui fait , dis-je , soutenir , *que ce sont les Catholiques , qui ont été les premiers auteurs de la dernière guerre civile ; qui l'ont entretenue en acharnant un parti contre l'autre , par de diaboliques soupçons , & qui ont ainsi été la cause des souffrances & de la mort du feu Roi.*

On n'a pas besoin de réfuter une si abominable calomnie. Il ne faut , pour admirer cette impudence , que lire , dans ce même livre des *Conspirations d'Angleterre* , ce qui y est dit de celle qui a pour titre ; *la Conspiration de quelques traîtres. Parlementaires , qui commirent le plus noir de tous les parricides , faisant mourir le Roi Charles I. d'heureuse mémoire.* On y verra si les Acteurs de cette funeste tragédie ont été autres que les

III. Presbytériens & les Indépendants , ennemis mortels des Catholiques ; & CLAS. si les Catholiques y ont eu la moindre part. Et Saumaïse , dans sa *Dé- N°. VIII. fense Royale* , nous le pourra encore apprendre : on n'a qu'à lire ce que j'en rapporte dans le chapitre XIII.

Mais quelles sont les preuves de ce Délateur , pour rejeter sur les Catholiques les crimes des Puritains ? Les voici. *Qui rompit , dit-il , le Traité d'Uxbrige , sinon l'intérêt & la politique de Rome ? Ne sont-ce pas ces boute-feux , qui ont persisté à rompre tous les Traités de paix , qu'on proposoit pour le bien de cette nation , & le bonheur de votre Famille Royale ?*

Qu'auroit pu dire le plus emporté Cromwelliste de plus contraire aux droits de la Royauté , & à la mémoire du feu Roi d'Angleterre ? Car , si les conditions qu'on avoit proposées au feu Roi , dans ces Traités , étoient justes & raisonnables , & alloient au bien de la Nation & au bonheur de la Famille Royale , le Parlement avoit raison de les proposer , & le Roi avoit tort de les rejeter. Or c'est ce qu'il fait entendre , en prétendant ridiculement , que ce sont les Catholiques qui ont rompu ces Traités , & qu'en cela ils se sont rendus bien criminels. Écoutons donc ce qu'en dira notre Historien des *Conspirations* , qui a fait imprimer , avec cette Histoire , la dénonciation d'Oates.

pag. 164. “ Le Roi ayant été livré aux Anglois par l'armée d'Ecosse , il chercha „ les voies d'accommodement , & écrivit au Parlement des lettres de pacification , auxquelles le Parlement répondit par quatre demandes , qui „ devoient servir de préliminaire à leur Négociation. La répugnance que le „ Roi témoigna pour des demandes si injustes , & qui l'eussent dépouillé „ entièrement de son autorité , fut cause qu'il fut étroitement resserré ; „ & le Parlement , pour comble de rage , fit un Édit , qui défendoit pour „ l'avenir tout commerce avec lui ”. Ce ne fut donc pas la *politique de Rome qui rompit ce Traité*.

“ Fairfax ayant défait l'armée de quelques grands Seigneurs , qui s'étoient déclarés pour le Roi , l'on recommença les négociations d'accommodement avec le Roi , qui avoit été mené derechef en l'île de „ Wight ; & elles étoient bien avancées , lorsque le Général Ireton , „ gendre de Cromwell , fit par écrit une remontrance au Parlement & au „ Peuple , pour les dissuader de faire aucune paix ou trêve avec le Roi ; „ mais d'exterminer sa personne & la Royauté. Cette remontrance , très- „ criminelle , fut pourtant reçue avec applaudissement dans l'armée , & „ présentée au Parlement de la part de l'armée , & du peuple. Mais le „ Parlement combattu de divers sentimens , sembla revenir en quelque „ façon de sa première rigueur , & ne laissa pas , nonobstant la remon- „ trance d'Ireton , de déclarer hautement , que le meilleur expédient ,

„ pour avoir la paix , feroit d'accorder au Roi ce qu'il leur avoit demandé. III
 „ Cette déclaration choqua fi fort Ireton , & fes créatures de l'armée, CLAS.
 „ qu'ils enleverent le 6 & 7 Décembre plusieurs du Corps du Parlement, N°. VIII.
 „ & le réduifirent à un tel nombre qu'il leur plut , & à leur poste , tous
 „ de gens de fac & de corde. Ces fcélérats firent un Décret fuivant le
 „ defir du traître Ireton , portant 1°. que toute la puiffance & la fouve-
 „ raineté de l'Etat appartenoit & réfidoit en premier chef dans le Peuple.
 „ 2°. Que cette puiffance appartenoit aux Députés représentant le Peuple ,
 „ autrement à la Chambre des Communes ; ce qu'ils s'attribuoient. 3°. Que
 „ les Décrets de cette Chambre étoient des loix fouveraines , fans même
 „ être approuvées du Roi , ou de la Chambre Haute. 4°. Que c'étoit un
 „ crime de Lefe Majesté & de rebellion , de prendre les armes , & de
 „ déclarer la guerre contre le Parlement , & ceux qui repréfentoient le
 „ Peuple. 5°. Que le Roi , ayant pris les armes contre le Parlement , étoit
 „ coupable de tout le fang répandu dans ces guerres civiles ; & que , pour
 „ réparation , il devoit expier un tel crime par fon propre fang ” .

„ Enfin , la veille de fa mort , quelques foldats lui firent quelques pro- pag. 191.
 „ pofitions , lesquelles s'il eût voulu écouter , ils lui promettoient &
 „ l'affuroient de la vie & de fon rétabliffement. Mais il les rejeta d'abord
 „ en difant ; *j'aime mieux endurer mille morts , que de profiter de la*
 „ *forte mon honneur , & de facrifier la liberté du Peuple* ” .

Voilà tous les Traités qu'on a voulu faire avec le Prince : le premier &
 le dernier furent rompus par lui-même , parce que les propofitions qu'on
 lui faisoit lui parurent trop contraires à fon honneur & à fon autorité :
 il n'y en eut qu'un qui eût pu être raifonnable , qui fut rompu par Ire-
 ton , & par le Décret que ce traître fit faire au Parlement , qui fut le
 prélude de fa mort. Il ne refte donc à ce frippon d'Oates , pour rejeter
 cette rupture fur les Catholiques , qu'à dire , qu'Ireton , le Gendre de
 Cromwell , étoit Catholique. Et pourquoi ne le diroit-il pas ; puifqu'il
 ofe infinuer que les Bourreaux mafqués , qui le mafacrèrent , étoient des
 Jéfuites déguifés , ou au moins Papiftes , de la Religion Romaine ? (Car
 on ne peut donner d'autre fens à ces paroles : *Je crois que V. M. a été*
bien informée de la qualité des Bourreaux) & qu'il le dit ouvertement de
 l'exécration Milton. *Milton* , dit-il , *ne fréquentoit-il pas les Affemblées des*
Papiftes ? Ce qui eft la dernière impudence ; ne s'étant jamais fait de
 livre plus envenimé contre les Catholiques , que celui de cet Apologifte
 des Puritains mafacreurs du Roi , jufques-là qu'il repréfente , comme une
 juftte caufe de la mort de ce Prince , de ce que l'on ne le croyoit pas
 éloigné de la Religion des Papiftes.

XVI. Pour enchérir en quelque forte par dessus les menfonges pré-

III. cédents, il entreprend de faire oublier au Roi les services que les Catholiques lui ont rendus dans sa plus mauvaise fortune, & lui persuader, N°. VIII. qu'ils ont fait, au contraire, tout ce qu'ils ont pu pour le livrer entre les mains de Cromwell après la perte de la bataille de Worcester. "Après » (*dit ce menteur infame*) que V. M. se fut retirée de Worcester, que » ne firent-ils point pour vous mettre entre les mains de vos ennemis? » Qui devoit payer les mille livres promises à quiconque vous découvri- » roit & vous prendroit, sinon le Pere Joseph Sirmond, & le Pere » Carleton Compton, tous deux Jésuites? Il est vrai, que, parmi tant » de fidèles Protestants, un ou deux de la Religion Romaine peuvent » avoir contribué à votre délivrance; mais ceux de leur parti ne leur ont- » ils pas reproché ce peu de fidélité qu'ils avoient témoignée, & ne les » ont-ils pas traités de fous, pour avoir eu plus d'égard au sang des An- » glois qu'aux principes de Rome"?

On n'a besoin encore, pour le confondre, que d'apprendre de ce même Historien des *Conspirations d'Angleterre*, les particularités de l'évasion du Roi, que je ne craindrai point de rapporter un peu au long, parce qu'on y trouvera des aventures fort agréables.

pag. 267. "Le Roi s'étant retiré de Worcester après la perte de la bataille, avec » quatre ou cinq Seigneurs & environ cinquante chevaux, par des che- » mins détournés, le Comte d'Arbey lui raconta, en chemin faisant, com- » me depuis peu, ayant été battu par le Général Lileburn, ayant ensuite » pris la fuite, un certain payfan, nommé Penderell, quoique Catholique, » & qui se tenoit en un village assez près de-là, nommé Boscabelle, l'avoit » tenu caché fort fidèlement & sûrement dans sa maison. Le Roi écouta » son discours & agréa cette proposition. Etant donc arrivés à ce village, » après avoir heurté à la porte dans l'obscurité de la nuit, Penderell leur » ouvrit, & reçut toute cette compagnie, pendant que le Roi coupoit sa » chevelure, & la jetoit dans le feu, & qu'il noircissoit ses mains avec de » la suie, & qu'il prenoit de méchants habits. L'on envoya querir deux » autres freres de Penderell, Richard, qui demouroit en une maison voi- » sine, dit Hobbal, & Guillaume, qui avoit sa petite maison à Boscabelle, » auxquels ils apprirent leur infortune; & d'Arbey, leur montrant la per- » sonne du Roi, les conjura, par la foi qu'ils devoient à Dieu & à leur » Roi, qu'ils voyoient là présent, & par tout ce qu'il y avoit de sacré & » de religieux dans le monde, de le garder, & de le préserver de ce dan- » ger, sans s'épargner en rien pour le mettre en lieu de sûreté. Ces payfans » promirent de bon cœur d'être fidèles, & de faire tout ce qu'ils pourroient. » Richard emmena le Roi dans le bois prochain par la porte de derriere. » Le Roi, en sortant, donna ordre au Baron de Wilmot, de s'en aller sur

„ le chemin à Londres, là où il lui promit de l'aller joindre. Jean Penderell III.
 „ s'offrit de lui servir de guide pendant quelque temps, & de le mettre CLAS.
 „ dans le droit chemin. Le Roi étant dans le bois y pensa être découvert N°. VIII.
 „ par des soldats, qui étoient venus en ce quartier-là, pour voir s'ils n'y
 „ pourroient point faire quelques prisonniers des gens du Roi échappés du
 „ combat; mais, parce qu'il avoit plu, & que les arbres dégouttoient, ils
 „ n'entrèrent pas dans le bois. Pendant qu'il étoit resté dans ces broussailles,
 „ Richard Penderell vint chercher un justaucorps pour le défendre de la
 „ pluie, ayant une faucille à la main, comme s'il eût raccommoqué quelque
 „ haie. Il alla prier la femme de l'un de ses voisins nommé Yatée, sa pro-
 „ che parente, de lui donner, ou prêter quelque chose à manger, & du
 „ sucre, quelques œufs & du beurre. Le Roi fut un peu surpris de voir
 „ cette femme à cause du babil qui est ordinaire au sexe. *Pouvez-vous*, lui
 „ dit-il, *ma bonne amie, garder le secret & la foi, & ne point découvrir*
 „ *ceux qui sont de l'armée du Roi. Oui, Seigneur*, répondit-elle; *je mourrois*
 „ *plutôt que de vous trahir.* Ces paroles l'ayant rassuré, il mangea avec
 „ grand appétit de ces mets à la paysane.

„ Le Roi demanda à Richard, s'il ne connoissoit pas quelqu'un sur le
 „ bord du fleuve Sabrin à qui il se pût fier, qui le cachât quelque temps,
 „ jusques à ce qu'il pût passer au pays de Walles. Ce bon payfan lui dit,
 „ qu'il en connoissoit un, nommé *Wolphius*, qui étoit fort homme de bien,
 „ quoique Catholique, de la fidélité duquel il l'assuroit. Sur cette parole le
 „ Roi se mit en chemin sur les neuf heures du soir avec Richard, pour
 „ aller à Madley, où demeuroit ce *Wolphius*. Y étant arrivés (après avoir
 „ été obligés de se jeter dans l'eau, pour éviter un Meünier qui les vouloit
 „ arrêter) dès que Penderell eût frappé à la porte, & qu'il eût parlé, elle
 „ lui fut ouverte. Il fut reçu fort humainement par *Wolphius*, auquel
 „ ayant fait confidence de ce qu'ils souhaitoient, il cacha le Roi dans son
 „ grenier; parce que, pendant le jour, il y avoit presque toujours des
 „ soldats chez lui. Ils envoyèrent leur Hôte *Wolphius* pour découvrir s'il
 „ y auroit moyen de passer la rivière: il leur fit rapport que des soldats
 „ gardoient non seulement les ponts, mais les bateaux & les bacs, &
 „ qu'ainsi il seroit très-difficile, même très-dangereux, de s'y hasarder. La
 „ nuit étant venue, cet auguste Prisonnier volontaire, descendit du gre-
 „ nier; la maîtresse du logis lui frotta le visage & les mains avec du jus
 „ du sureau, ou d'une certaine graine, & après qu'il eut pris congé de ce
 „ dernier, il s'en retourna à pied, avec Richard à Boscabelle, pour attendre
 „ une plus favorable occasion de se sauver.

„ Etant de retour avant le jour, il demeura caché dans le bois, pendant
 „ que Richard alla voir s'il y auroit quelque soldat dans sa maison, & n'y

III. „ trouva qu'un seul homme : c'étoit le Colonel Carlis, qui avoit combattu
 CLAS. „ & arrêté quelque temps les troupes de Cromwell, en une des portes de
 N°. VIII. „ Worcester, qui, étant du pays & des environs, étoit venu demander
 „ du pain à la dérobée à cet honnête payſan de ſa connoiſſance. Ce Sei-
 „ gneur, ayant appris que le Roi étoit caché dans le bois, y fut d'abord
 „ avec les deux Penderell; & après les marques de joie réciproques, ils
 „ le font entrer au logis. Le gravier, qui s'étoit gliffé dans ſes ſouliers
 „ en marchant dans le ruiſſeau auprès du moulin, l'avoit incommodé, &
 „ ſi fort écorché les pieds, qu'ils en étoient encore tout enſanglantés; la
 „ maîtrefſe du logis les lui lava : c'étoit le ſeul remede pour lors.

„ Le Roi & le Colonel Carlis, après leur réfection à la payſane, retour-
 „ nerent incontinent dans le bois; & ayant grimpé au haut d'un chêne
 „ fort tortu, y paſſerent la journée. Le Roi étant accablé de ſommeil,
 „ Carlis le ſoutint entre ſes bras, & l'appuya ſur ſon ſein; ce qui fut la
 „ plus grande faveur que ce fidelle ſujet pût recevoir de ſon Souverain.
 „ La nuit étant venue, ils descendirent de leur arbre, & rentrèrent au
 „ logis, ayant les dents bien longues. On leur montra une cache, dont les
 „ Prêtres Catholiques ſe ſervoient, qui parut ſi commode au Roi, que,
 „ pendant le temps qu'il reſta là, il ne voulut pas ſe retirer autre part pen-
 „ dant le jour.

„ Humfred, cinquieme frere deſdits Penderell, lequel étoit Meünier de
 „ ſon métier dans le voiſinage, étoit allé, par une heureuſe rencontre, au
 „ village de Scheffnell, pour y payer quelque droit ou impôt, là où il
 „ trouva, dans la maiſon du Capitaine Brodſway, Commis à la recette
 „ de ces fortes de droits; il trouva, diſ-je, un Colonel de l'armée Parlemen-
 „ taire, qui cherchoit le Roi fort àprement, lequel ayant ſu que ce payſan
 „ demeuroit proche du Monaftere de Withladiez, ajouta, que ſi quelqu'un
 „ le trouvoit, il auroit mille livres ſterling de récompenſe: que ſ'il étoit
 „ ſurpris de l'avoir caché, on le feroit mourir ſans rémiſſion. Humfred,
 „ très-religieux obſervateur d'un ſi important ſecret, préférant la conſer-
 „ vation de la perſonne du Roi, & ſa fidélité, à l'eſpérance d'un tel leurre,
 „ répondit qu'il n'en ſavoit rien du tout. Etant de retour le ſoir, il raconta
 „ au Roi ſon aventure & ce qu'il avoit appris.

„ Le lendemain, qui étoit un Dimanche, le Roi paſſa la plus grande
 „ partie de la journée en un certain cabinet, lieu aſſez retiré, tout joignant
 „ le logis, où il s'occupa à la lecture de la Sainte Bible. Cependant Jean
 „ Penderell, qui ſervoit de guide au Baron de Wilmot, pour le mettre ſur
 „ le grand chemin de Londres, aperçut aux environs de la campagne,
 „ un ſi grand nombre de ſoldats, qu'il crut mieux faire de le cacher avec
 „ ſon cheval dans certaines carrieres d'où l'on tire de la marne, juſques à

» ce qu'il eût découvert un meilleur endroit pour le mettre en sûreté. III.
 » Enfin, par un effet de bonheur, il le mit entre les mains & l'adressa à CLAS.
 » Lord Whitgray, & à un certain Jean Hudleron, quoique tous deux Ca- N°. VIII.
 » tholiques; ce dernier étoit Domestique, & Précepteur de trois enfants
 » de Milord Whitgray. Il vivoit encore l'année 1678: & le Roi l'excepta
 » nommément dans son Edit de bannissement des Prêtres Anglois. Le Baron
 » de Wilmot fut reçu chez lui à Mosley, fort cordialement. Jean Penderell
 » étant de retour, & ayant appris au Roi la rencontre de Wilmot, il fut
 » renvoyé derechef par le Roi, pour apprendre au plutôt, ce que le Baron
 » Wilmot seroit devenu, & ce qu'il auroit fait. Il trouva que le Baron
 » avoit déjà changé de lieu, & étoit allé à Bentley, en la maison du Co-
 » lonel Lance, là où Penderell, ce bon payfan, l'étant allé trouver, & lui
 » ayant appris l'intention du Roi, le Baron lui promit & l'assura, que la
 » nuit suivante, environ onze heures ou minuit, il retourneroit à Mosley,
 » qui étoit cinq milles de Boscabelle, afin d'aller au devant de Sa Majesté.
 » Lorsque Jean fut de retour à Boscabelle, le Roi prit résolution d'aller
 » à Mosley, trouver le Baron de Wilmot; mais la foulure du pied qu'il
 » avoit déjà eue, l'empêchoit de marcher. Montant donc sur la jument
 » du Meunier Humphred, sur laquelle on ne put trouver & mettre qu'une
 » torche, qui est une espece de selle pour les payfans, il dit adieu à
 » Carlis, & prit son chemin du côté de Mosley, accompagné des quatre
 » freres Penderell, & de François Yatée. Etant arrivé en ce lieu, il ren-
 » voya ces bons payfans, chargés de remerciements, & de grandes pro-
 » messes, qui ont été ensuite fort largement acquittées.
 » Le Roi étant arrivé à Mosley, chez Milord Whitgray, il y trouva le
 » Baron de Wilmot. Après un long entretien sur toutes leurs aventures,
 » & après avoir pris leur réfection, il fut caché dans une garde-robe fort
 » retirée, pour s'y reposer & y passer la nuit. Le lendemain Whitgray eut
 » le vent que des soldats devoient venir chez lui faire la visite: effective-
 » ment ils y vinrent; car il étoit soupçonné d'être Royaliste, ayant autrefois
 » porté les armes pour Sa Majesté. Whitgray, après avoir caché le Roi
 » dans un lieu secret, leur ouvrit d'abord toutes les portes, avec une telle
 » franchise, & avec le témoignage des voisins, qui dirent n'avoir vu entrer
 » personne chez lui, & par d'autres raisons, il leur persuada si bien le con-
 » traire, que ces soldats ne l'inquieterent pas davantage, & n'allèrent pas
 » même jusqu'au degré de sa maison.
 » Le même jour des soldats furent visiter le Monastere de Whitladiez;
 » parce qu'un Enseigne de l'armée du Roi, qui avoit été pris, assuroit,
 » qu'il l'avoit accompagné avec les autres jusques en ce lieu; qu'il l'avoit
 » laissé là, & que personne de son air & de son âge n'en étoit sorti. Ils

III. „ fouillèrent par tous les endroits de cette maison ; rompirent les vieilles
 CLAS. „ murailles, tous les coins : mais ce fut inutilement. Ils appuyèrent le
 N°. VIII. „ mousqueton sur l'estomach du maître du logis, & menacèrent de le tuer
 „ sur le champ, s'il ne déclaroit l'endroit où étoit le Roi ; mais lui pro-
 „ testa qu'il ne le connoissoit pas. Il ne nia pas que plusieurs personnes ne
 „ fussent venues là cette nuit, qui, après avoir mangé tout ce qu'ils avoient
 „ pu trouver, s'étoient retirés. Là-dessus s'étant tournés vers l'Enseigne
 „ leur prisonnier, le prenant pour un menteur, ils l'ajusterent à coups de
 „ canne d'une étrange maniere.

„ La nuit d'après le Roi prit congé de Milord Whitgray, de sa femme,
 „ & d'Hudleston : il leur laissa une lettre de change, à prendre sur un mar-
 „ chand de Londres, en cas qu'étant découverts par les Parlementaires,
 „ & accusés de lui avoir tenu la main pour se sauver, ils fussent obligés de
 „ passer la mer, afin de mettre leur vie en sûreté.

„ Enfin le Roi, après quelques autres aventures, s'embarqua à Portsmouth,
 „ & aborda heureusement en Normandie. Ce fut ainsi qu'il fut garanti des
 „ mains sanguinaires & parricides de ce traître de Cromwell & de ses sup-
 „ pots, les rebelles Parlementaires”.

C'est le fidelle récit de l'évasion de ce Prince, *telle que l'a rapportée le Docteur George Bateus, premier Médecin de Sa Majesté, qui la savoit de sa propre bouche.* En faut-il davantage pour couvrir de confusion cet infame Oates, qui donne, pour ainsi dire, le démenti à son Roi, en lui parlant à lui-même ? Car il ose lui assurer, que les Catholiques ont fait ce qu'ils ont pu pour le livrer entre les mains de Cromwell, eux que le Roi fait fort bien avoir tant contribué à empêcher qu'il n'y tombât. Il feint que deux Jésuites, qu'il nomme, pour donner plus de poids à ses menfonges, devoient payer les mille livres sterling que Cromwell avoit promis à celui qui lui livreroit le Roi. Cela est bien croyable ! Ce tyran n'avoit pas assez d'argent pour payer ceux qui lui eussent rendu un si grand service ! Tant de Catholiques que nous venons de voir s'être employés à sauver le Roi avec tant de fidélité, tant d'adresse & tant de courage, ne sont *qu'un ou deux Catholiques*, si on en croit ce frippon : & il faudra encore que nous croyions, sur sa parole, que les autres Catholiques leur en ont fait des reproches ; ce qui est le comble de l'impudence.

XVII. Après avoir vu de si horribles calomnies contre les Catholiques, dès le préambule de cette fameuse dénonciation, on peut bien s'attendre à n'y pas voir autre chose. Mais je suis assuré que la postérité aura peine à croire, qu'un homme ait été assez impudent, pour assurer avec serment des impostures si folles, & si hors de toute apparence, & qu'il se soit trouvé des gens qui aient feint d'y ajouter foi.

Elle

Ille contient quatre vingt-un articles ; & on n'a besoin que d'en lire quelques-uns, pour y reconnoître une hardiessè diabolique à inventer les abominables menfonges, sans s'être mis en peine s'ils pourroient trouver créance dans l'esprit d'aucune personne sensée ; parce que son but n'étoit de représenter les Catholiques comme des Démon, capables de tout eprendre, pour les faire avoir en horreur à tous les Protestants, & ourdir le monde par un grand nombre de faits, accompagnés de tant circonstances particulieres, & débités avec tant d'assurance, que le peu-crédule eût de la peine à ne les pas prendre pour véritables.

Il commence dès le premier article, à assurer une chose qu'on ne pourcroire sans avoir perdu l'esprit. Il dit que les Jésuites d'Angleterre l nomme, avoient écrit au P. Suriam, Irlandois, qui demouroit à Irid, une lettre qui contenoit *le dessein qu'ils avoient, de faire révolter Presbytériens contre le Gouvernement Episcopal, & que, pour le faire lir, ils avoient déjà destiné trois Jésuites; Wright, Morgam & Ireland, pour prêcher selon les principes des Presbytériens; en faisant entendre Ecoissois mécontents, qu'ils vivoient dans un malheureux état, à cause a tyrannie que les Evêques exerçoient sur eux, & qu'ils n'avoient point tre moyen de mettre leur Religion & leurs personnes en liberté, que la des armes.*

Il dit dans l'article deuxieme ; *qu'il fut choisi pour porter cette lettre à Irid, & qu'étant à Burgos, il la rompit & la lut.* Comment donc la dit-il, si elle étoit rompue ? La donna-t-il toute ouverte ? Mais plutôt, pourquoi ne la gardoit-il pas, pour avoir une preuve littérale & convaincante des méchants desseins des Jésuites ; puisqu'il dit au procès de Mil Stafford qu'il n'étoit entré chez eux que pour les trahir ? Je ne m'arrête pas ici à cette preuve de ses menfonges ; elle reviendra bien souvent : je passe même le ridicule dessein qu'il attribue à un Provincial des Juites, & à plusieurs de ces principaux Peres, de faire révolter les Presbytériens d'Ecosse contre les Episcopaux. Je me contente de dire, que moyen qu'il assure qu'ils y vouloient employer, est la chose du monde plus folle & la plus incroyable. Car où, comment, & à qui ces trois Jésuites auroient-ils *prêché en Ecosse selon les principes des Presbytériens* ? Il oit fallu que c'eût été aux Presbytériens, puisque ce devoit être pour faire révolter contre les Episcopaux : & c'est ce qui est dit aussi dans l'article LXXIV. où il est marqué ; *que les lettres du Provincial portoient douze Jésuites Ecoissois étoient envoyés en Ecosse, par l'ordre du Général de la Société, pour y entretenir la division, & qu'ils avoient des instructions pour prêcher en qualité de Non-conformistes parmi les Presbytériens d'Ecosse.* Les uns & les autres auroient donc prêché aux Presbytériens.

Ecrits sur le Protestants. Tome XIV.

Z z z

FII.

CLAS.

N°. VIII.

III.¹ tériens en qualité de Ministres Non-conformistes. Il auroit donc fallu que
 CLAS. ces trois Jésuites & ensuite ces douze se fussent fait recevoir en Ecosse
 N°. VIII. Ministres Presbytériens, à quoi ils n'auroient pu parvenir qu'après avoir
 abjuré la Religion Catholique, & avoir passé par d'assez longues épreuves : car il faut être assez long-temps *Proposant* avant que de devenir Ministre parmi les Presbytériens, dont la discipline sur cela est beaucoup plus exacte que parmi les fanatiques. C'est donc à quoi un Provincial des Jésuites destinoit d'abord trois de ses principaux Peres, & ensuite douze, à se rendre Apostats, & à travailler à se faire recevoir Ministres, afin de pouvoir faire de beaux Sermons aux Presbytériens Ecossois, en les portant à se délivrer, *par la voie des armes*, de la tyrannie des Evêques ; fauf à être pendus dès le premier Sermon semblable qu'ils auroient fait, comme des féditieux & des traitres. Mais ce grand délateur n'y regarde pas de si près, il ne se met pas en peine de colorer ses mensonges ; il lui suffit de dire, des Jésuites en particulier, & des Catholiques en général, tout le mal qu'il peut inventer, pour les rendre odieux : vraisemblable ou non, il ne lui importe. Il étoit bien assuré qu'il se trouveroit assez de gens, ou qui le croiroient, ou qui feroient semblant de le croire ; ainsi l'air général de toutes ses dépositions est, qu'il fait toujours faire ou dire à tous ceux qu'il accuse, ce que personne ne feroit jamais, s'il n'avoit l'esprit troublé : de sorte que le premier principe qu'il faut établir, afin de pouvoir ajouter foi à des accusations si extravagantes est, que, par une certaine constellation maligne, tous les Catholiques qu'Oates a connus, avoient joint une folie extraordinaire à une extraordinaire malice, & que, dans le dessein dont ils étoient continuellement occupés, de troubler toute l'Angleterre, & d'en tuer le Roi, ils faisoient tout ce qu'auroient fait des gens qui auroient eu une extrême envie d'être découverts, & d'être pendus, ou de faire découvrir & pendre leurs Confreres d'Angleterre.

C'est ce qui paroît admirablement dans l'Article III, où il fait dire à un Jésuite Anglois du College de Valladolid, dans un Sermon devant des Etudiants (auquel il jure qu'il assista) une chose si fabuleuse, d'une part, & de l'autre si scandaleuse, si horrible & si infame, que j'ai honte de la rapporter, & que je ne puis comprendre, comment on a souffert que cela s'imprimât en Angleterre. Mais comme, il est tout-à-fait hors d'apparence qu'un Jésuite ait dit cela, & encore plus qu'il l'ait dit dans un Sermon devant des Ecoliers, il faut que ce soit Oates qui l'ait inventé, ou que quelqu'un le lui ait suggéré, par une malice noire, pour prendre de-là occasion de répandre ce bruit parmi le peuple, sous prétexte de rendre publique la découverte de la Conspiration.

XVIII. Cette même folie, qu'on doit supposer dans tous les accusés

par Oates, paroît encore plus dans l'Article IX qui porte ceci. « Richard III.
 » Strange, Jean Keines, Basile Langworth, le Pere Harcourt, Jean CLAS.
 » Fennwiok, le Pere Ireland, le Pere Gray, le Pere Jennison, le Pere N°. VIII.
 » Saunders, & le Pere Ecclesdon, écrivirent une lettre, la signerent, &
 » l'envoyèrent à S. Omer pour Richard Ashly, Recteur du Séminaire An-
 » glois, dans laquelle lui, & les autres Peres, étoient avertis, que le pag. 446.
 » Roi étoit tout abandonné à ses plaisirs, & qu'ils avoient intention de
 » gagner quelqu'un pour le poignarder à Whitehall; ou que si cela ne se
 » pouvoit pas aisément faire, ils gagneroient un de ses Médecins pour
 » l'empoisonner: pour la réussite de quoi ils avoient chez un nommé
 » Worsty, Orfevre de Londres, mille livres, qui leur avoient été procu-
 » rées par le Pere la Chaise Jésuite, Confesseur du Roi de France. Le
 » Déposant a lu cette lettre, & a vu qu'elle étoit signée par les personnes
 » ci-devant mentionnées, & la porta à S. Omer. Il alla à Douvres dans
 » le carrosse de voiture, sa place y ayant été retenue par ledit William,
 » duquel le nom véritable est Jean Growes. La lettre que le déposant
 » porta, étoit datée du commencement de Décembre, selon le style
 » ancien ».

N'est-ce pas ce que j'ai dit, que jamais gens n'eurent tant d'envie de se faire pendre que tous les Jésuites qu'Oates a connus? C'en étoit le moyen, que d'avoir dessein de tuer le Roi: mais au moins, quand on est assez méchant pour avoir de telles pensées, on les cache avec grand soin. Ceux-ci font tout le contraire, si on en croit cet infame délateur: il faut que leurs Peres de S. Omer en soient avertis; & ils ne se contentent pas de le leur faire mander par l'un d'entr'eux; mais, comme s'ils eussent appréhendé que quelqu'un d'eux n'échappât la potence, ils font une lettre, où ils déclarent *l'intention qu'ils avoient de chercher quelqu'un pour poignarder le Roi ou pour l'empoisonner*; & ils s'assemblent dix, le Provincial à la tête, pour la signer tous ensemble. Je demande si cela s'est jamais fait depuis que le monde est? Ce seroit beaucoup qu'un homme mit son vrai nom au bas d'une lettre où il découvreroit un tel dessein; il est même bien rare qu'on écrive de semblables choses autrement qu'en chiffre: mais que dix personnes écrivent & signent tous ensemble, une lettre si détectable, & si capable de les perdre, au cas que, par hasard, elle eût été interceptée, comme des gens un peu sages le craignent toujours quand les choses sont importantes, il faut être aussi fou que ce méchant homme, pour s'être pu mettre une telle chose dans l'esprit.

Il faut de plus qu'il ait bien trouvé de l'intelligence dans ceux qui ont si facilement ajouté foi à sa dénonciation. Car d'où vient qu'on ne lui a pas demandé pourquoi ayant été le porteur d'une si méchante lettre,

III. & ayant su ce qu'elle contenoit, il ne l'avoit pas portée au Roi sur le CLAS. champ, au lieu de la porter à S. Omer ? Il a dit au procès de Milord N^o. VIII. Stafford (ce qu'on ne sauroit trop répéter) qu'il n'étoit entré chez les Jésuites, que pour découvrir leurs desseins: en pouvoit-il découvrir de plus détestables, si ce qu'il dit dans ce IX. article étoit vrai ? Et quelle preuve plus convaincante en auroit-il pu avoir, qu'une lettre signée de dix Jésuites, où ils auroient avoué, *que leur intention étoit de chercher un homme pour poignarder le Roi, ou pour l'empoisonner* ? Il dit que cette lettre étoit du commencement de Décembre, & sa déposition n'est que du mois d'Août de l'année d'après. Il auroit donc été près de neuf mois, sachant certainement qu'on avoit dessein de faire mourir le Roi par le fer ou par le poison, sans l'en avertir. Rien auroit-il été plus criminel, & plus digne d'un châtiment exemplaire, que ce silence, encore même qu'il eût été alors sincèrement Catholique ? Mais ne l'ayant jamais été que par feinte, comme il l'a soutenu, c'est une preuve manifeste, que ce qu'il dit de cette lettre écrite en Décembre de l'année 1677, & beaucoup d'autres choses semblables, qu'il dit avoir apprises en Espagne la même année, sont de purs mensonges; puisque n'ayant nulle attache à la Religion Catholique, & étant toujours demeuré Protestant dans le cœur, ou plutôt n'ayant jamais été, & n'étant encore qu'un impie, sans Religion, il est impossible qu'il eût attendu si long-temps à faire sa cour & sa fortune, aux dépens des Jésuites, s'il avoit eu entre les mains, dès l'année de devant sa dénonciation, tant de pieces importantes, qui eussent prouvé invinciblement leurs desseins, contre la vie du Roi, dont il n'a pu depuis donner d'autres preuves que ses parjures.

XIX. Je ne remarque point vingt autres articles, où on voit la même folie, attribuée à tous les Jésuites, de ne faire aucun secret du dessein qu'ils auroient eu de tuer le Roi: car, au compte de ce menteur, il faudroit que cela eût été su par près de cent personnes plus d'un an durant. Est-il possible que des Jésuites, qui ne manquent pas d'esprit, eussent eu si peu de prudence, quand ils auroient eu assez de malice ? Et, ce qui est admirable est, que, dans le Procès de Milord Stafford, un des faux témoins de la conspiration en général, nommé Jennison, fait dire à un pag. 115. Jésuite du même nom: *qu'il avoit quelque chose d'importance à lui communiquer: qu'il y avoit une entreprise si bien formée, qu'il étoit impossible qu'elle pût être découverte*. N'est-ce pas là une de ces propositions que les Logiciens appellent *seipsas falsificantes* ? Car comment seroit-il impossible qu'une entreprise fût découverte, quand on la communique au tiers & au quart, sans nécessité ?

N'est-il pas clair, au contraire, qu'un tel dessein étant su par tant de

personnes, n'auroit point été découvert si tard ? Car il est inconcevable, III.
 qu'entre tant de gens, il ne s'en fût pas trouvé d'autres que cet Oates, CLAS.
 qui n'auroient pas attendu si long-temps à donner avis d'une si détestable N°. VIII.
 entreprise, ou par un reste de conscience, & par l'horreur que cause naturellement le meurtre, & encore plus le meurtre d'un Roi ; ou par la crainte du supplice, & pour l'éviter en s'accusant soi-même, & déclarant ses complices ; ou par l'espoir d'une récompense, qu'on ne refuse guere, en ces rencontres, à celui qui prévient les autres. Au lieu que celui-ci ne s'avise de faire le délateur, qu'après avoir laissé à ceux qui auroient eu ce dessein, plus de temps vingt fois qu'il n'en auroit fallu pour l'exécuter par le feu, par le fer, ou par le poison, si tout ce qu'il conte étoit véritable.

Il a lu plusieurs lettres (à ce qu'il dit) où il n'étoit parlé d'autre chose, Articles VI. VII. VIII. &c.
que de chercher les moyens de faire mourir son Roi : & il ne se met pas en peine d'en donner le moindre avis !

Il fait, qu'au mois de Février 1678, un frere Lai des Jésuites, nommé XIX.
Picquerin, s'étoit mis en embuscade pour tirer un coup de pistolet sur le Roi ; mais que la pierre du pistolet n'étant pas assez fermement posée, il avoit remis l'entreprise à une autre occasion : & il n'est point ému du danger que son Roi avoit couru, ni de celui qu'il couroit encore, la partie n'étant que remise !

Il fait qu'au mois de Mars suivant, ce même Picquerin, & un autre, XXVI.
nommé Villiam, avoient entrepris plusieurs fois d'assassiner le Roi ; mais qu'ayant manqué de faire leur coup, on avoit réprimandé l'un, & discipliné l'autre. Il demeure toujours dans la même indifférence, que s'il ne se fût agi que de couper la gorge à un poulet !

Il fait, que le 24 d'Avril, cinquante Jésuites s'assemblent à Londres, XXVIII.
dans une Taverne (c'étoit pour être bien cachés) pour dresser le modele de leurs desseins, & que, depuis, s'étant séparés en diverses bandes, dont chacune étoit de cinq ou six personnes, ils conjurerent tous la mort du Roi : & étant à Londres, il n'en avertit point Sa Majesté, afin qu'elle se gardât d'une si détestable conspiration, comme s'il eût voulu attendre, pour en donner avis, que ce Prince eût été massacré !

Il fait, qu'on tâche de faire consentir, le Chevalier Wakeman, Médecin XXIII.
de la Reine, d'empoisonner le Roi, & qu'on lui offre les mille livres que le P. de la Chaise avoit fait donner aux Jésuites : & il a la dureté de n'en pas avertir le Roi, en le laissant dans le danger de périr par la voie dont les grands se peuvent le moins défendre !

Il fait, que le dessein étoit pris, que si le poison ne dépêchoit pas le Roi, XL.

- III. *le feu l'emporteroit hors du monde : & il demeure dans la même insensibilité pour le salut de son Prince!*
- CLAS. N°. VIII. Il fait, *que la proposition ayant été faite à Wa'eman d'empoisonner le*
- LXIV. *Roi, il s'y étoit engagé : & le péril augmentant, son insensibilité ne diminue point!*
- Ibid. Il fait, *qu'on avoit loué quatre Irlandois, batteurs de pavé, pour observer les démarches du Roi à Windsor, & qu'on leur avoit envoyé l'argent qu'on leur avoit promis pour assassiner le Roi : & il en est aussi peu touché que de tout le reste!*
- LXVI.
- LXVIII. Un Moine nommé *Conier lui montre une dague, ou un couteau à deux tranchants, long d'un pied, dont la pointe étoit bien petite, & s'élargissoit de plus en plus jusques au manche; & il se vante qu'il l'a acheté, pour faire mourir le méchant, c'est-à-dire le Roi : & il ne donne pas ordre aussi-tôt que l'on se saisisse de cet homme & de sa dague, avant qu'il pût faire son coup!*

On ne nie pas que ce délateur ne soit un fort méchant homme; mais il faudroit qu'il le fût à un point qu'on ne peut presque se l'imaginer, & que sa brutalité & sa barbarie n'eût jamais eu de pareille, s'il y avoit seulement la moitié de vrai de tout ce qu'il a malicieusement inventé, de tant de différents projets de tuer le Roi, qui lui avoient été confiés: car, n'ayant pu entrer dans ces projets par une conscience erronée, puisque, dans le cœur, il n'a jamais été autre que Protestant, il faudroit qu'il eût été plus cruel qu'un tigre, & qu'il n'eût eu aucun sentiment d'humanité, pour avoir été capable de laisser son Prince, pendant plus d'un an, dans de continuels dangers de périr par le fer, par le feu, & par le poison, sans se mettre en aucune peine d'empêcher que cela n'arrivât. Ainsi la déposition de cet homme, obligeant nécessairement à juger, ou que c'étoit un grand menteur, s'il avoit inventé tout ce qu'il disoit, ou que c'étoit un monstre en cruauté & en barbarie, s'il disoit vrai; toute sorte de raison & d'équité obligeoit à porter plutôt le premier jugement que le dernier; parce que, selon ce dernier, il auroit fallu, d'une part, se représenter cet homme dans un degré d'inhumanité qui n'est presque pas concevable, & que, de l'autre, on s'engageoit par-là, contre toute raison, à tenir pour criminels & pour très-méchants, un grand nombre de personnes, dont la réputation étoit sans tache, sur le témoignage d'un scélérat.

XX. On fait que la conjuration des poudres fut découverte par une lettre écrite à un Gentilhomme, qu'on desiroit qui n'y fût pas enveloppé. Ce fut une imprudence, que Dieu permit pour empêcher qu'une si détestable entreprise ne réussît; mais comme cela est su de tout le

monde, est-il croyable que si les Jésuites avoient eu un pareil dessein, ils III.
eussent, de gaieté de cœur, commis une imprudence infiniment plus CLAS.
grande? Or c'est ce que cet homme leur attribue, par un mensonge N°. VIII
grossier, dans l'article LIX, en assurant, *que deux Jésuites, qu'il nomme,*
allèrent chez un Gentilhomme qui demouroit vers West-Minster, pour lui
conseiller d'aller loger ailleurs, de peur qu'il n'eût part aux fléaux dont Dieu
étoit prêt de punir les pécheurs de cette ville, & que Dieu avoit suscité
eux, & bien d'autres de la Société, pour faire des choses contre cette ville-
là, qui seroient capables d'effrayer quiconque les entendroit, & que, sur
le soir, ces deux Jésuites lui raconterent cette bistoire (à lui Oates) &
qu'ils rirent bien de la crainte qu'avoit eu le Gentilhomme.

La folie peut-elle aller jusques à rire de ce qui étoit si capable de les perdre? Car, à moins que d'avoir perdu le sens, ces deux Jésuites *Keines & Fenwick*, ne devoient-ils pas s'attendre, que ce Gentilhomme, étant faisi de la peur qu'ils lui avoient donnée de ces horribles choses, qu'ils devoient faire contre la ville de Londres, les iroit déferer comme des boute-feux, pour se délivrer de la crainte des maux dont ils l'avoient menacé?

XXI. J'omets une infinité de choses semblables: mais en voici une qui passe tout ce qu'il y a jamais eu de plus incroyable en matiere d'impof-ture. Il a prétendu donner quelque couleur au dessein de tuer le Roi, en voulant faire croire, que c'étoit dans l'espérance que son successeur seroit Catholique. Il n'a donc dû attribuer aux Jésuites que des pensées d'amour, de fidélité & d'affection pour le Duc d'Yorck. Mais ils n'auroient pas été assez méchants, à son gré, s'ils en étoient demeurés là: il a donc fallu les représenter comme ne respirant guere moins le sang & le meurtre, au regard du Duc d'Yorck, qu'au regard du Roi, avec cette différence, qu'ils auroient regardé le Roi comme *tuable* absolument & sans délai, au lieu que, pour le Duc, ce n'auroit été que conditionnellement; voulant bien le laisser vivre s'il avoit fait tout ce qu'il leur eût plu, & s'il avoit consenti de n'être que le Vicaire du Pape en Angleterre; mais étant résolu de s'en défaire, aussi-bien que de son aîné, s'il ne leur étoit pas entièrement dévoué.

Je m'imagine que ceux qui n'ont pas lu la dénonciation, auront de la peine à croire qu'il ait pu pousser l'extravagance jusques là. C'est néanmoins ce qu'il y fait, non dans un seul, mais dans six articles différents; tant il a eu peu de soin de garder, dans ses calomnies, au moins quelque ombre de vraisemblance.

Dans le IV. " Les Peres de S. Omer écrivoient à ceux d'Espagne, que leurs Peres de Londres avoient destiné le Pere Bedingfield pour être le

III „ Confesseur de Son Altesse Royale, & que s'ils voyoient-qu'Elle ne ré-
 CLAS. „ pondit point à leurs espérances, ils s'en déferoient comme ils avoient
 N°. VIII. „ déjà dessein de se défaire du Roi son frere, avant que l'année se passât”.

Dans le XIII. “ Thomas Whitebread & douze autres, qu'il nomme,
 „ commandoient à Richard Ashly, & aux Peres de S. Omer, d'écrire au
 „ Pere de la Chaise, que les Peres ci-dessus mentionnés s'étoient assem-
 „ blés, pour trouver des moyens de se défaire du Roi & de Son Altesse
 „ Royale, s'ils ne répondoient pas à leurs espérances; que le Roi ne
 „ donnant aucun sujet d'espérer, ils useroient de toute la diligence pos-
 „ sible pour le faire mourir, afin qu'il ne pût empêcher la réussite de
 „ leurs desseins ”.

Dans le XVI. “ Les lettres contenoient, qu'ils ne vouloient pas laisser
 „ mourir en repos le Roi d'Angleterre. Sur quoi le déposant leur ayant
 „ dit: & si le Duc ne nous est pas plus favorable? Son passeport, di-
 „ rent-ils, est tout prêt, si nous remarquons qu'il ne nous assiste pas”.

Dans le XXIII. “ Ils mandoient, dans cette lettre, qu'il paroïssoit main-
 „ tenant que leur dessein se conduisoit par les mêmes voies que celles
 „ qu'ils avoient employées pour la ruine du feu Roi; & comme il ne
 „ se pouvoit pas exécuter sans verser beaucoup de sang des deux côtés,
 „ aussi ne le falloit-il point épargner. Ils les prioient en même temps,
 „ de poursuivre l'exécution du dessein qu'on avoit de se défaire du Roi,
 „ & de faire aussi mourir Son Altesse Royale, si elle ne les contentoit
 „ pas: appréhendant, que pas un des Stuarts ne fût d'humeur à entrer
 „ dans leurs desseins ”.

Dans le XXIX. “ Thomas White dit au déposant, qu'il espéroit de
 „ voir le Roi dépêché en assez peu de temps, & que si le Duc vouloit
 „ en quelque sorte suivre les vestiges de son frere, son passeport étoit
 „ tout prêt pour l'envoyer dormir ”.

Dans le LX. “ Que deux Bénédictins lui avoient dit, que la pire de
 „ toutes les mauvaises actions que Jean Huddleston ait faites durant toute
 „ sa vie, étoit d'avoir sauvé le Roi lorsqu'il s'enfuit de Worcester; & que
 „ c'étoit aussi leur intention de perdre entièrement les Stuarts. Que Kei-
 „ nes lui apprit, que Koniers, Moine Bénédictin, étoit résolu de pour-
 „ suivre le dessein de tuer le Roi: & que le déposant lui ayant dit, qu'il
 „ craignoit que la mort du Roi ne leur servît de guere, à moins que
 „ Son Altesse Royale ne pardonnât à tous ceux qui y tremperoiient, &
 „ ne les assistât dans cette entreprise, Keines repliqua, que le Duc n'é-
 „ toit pas le principal sujet de leurs espérances, ayant un autre meilleur
 „ moyen d'établir la Religion Catholique; car ils avoient une liste de vingt
 „ mille Catholiques demeurant à Londres, tous braves & capables de
 „ porter

„ porter les armes , qu'ils pouvoient lever en moins de vingt-quatre heures ; & que si , après la mort du Roi , *Jacques* ne les vouloit pas tenter , ils s'en déferoient bien aussi ”. III.
CLAS.
N°. VIII.

Là postérité pourra-t-elle croire , que des mensonges si grossiers , & si sottement inventés , contre toute sorte d'apparence , aient pu être écoutés un moment par des gens qui avoient du sens commun ?

XXII. Ce que je m'en vas dire est moins important , mais ne fera pas moins voir la hardiesse à mentir de ce ridicule personnage. Il parle de toutes choses en vrai pédant , qui ne connoît pas le monde : il regarde le P. de la Chaîse comme un Ministre d'Etat , qui se mêle des plus grandes affaires du Gouvernement , & qui donne des conseils au Roi pour le soulèvement de l'Irlande & de l'Ecosse. C'est bien connoître la Cour de France ! Il nous dépeint les Jésuites comme ayant entrepris d'aller prêcher dans les temples des Presbytériens Ecossois , pour leur faire prendre les armes contre les Evêques. C'est bien connoître l'état des Eglises d'Ecosse ! Mais connoît-il mieux comment les affaires se conduisent dans les Provinces-Unies , quand il feint , dans l'Article LVI. *que douze Jésuites avoient promis d'employer toute leur industrie à mettre la division en Hollande , & à empêcher que le Prince d'Orange ne devint puissant ?* Il devoit dire aussi , qu'ils se promettoient de mettre la division dans le Divan , qui est le Conseil du grand Turc , & d'y faire recevoir des affronts à l'Ambassadeur d'Angleterre : car ceux qui savent ce que peuvent les Jésuites en Hollande , hors la conduite de leurs *Dévotés* , savent fort bien qu'ils sont aussi peu capables d'y causer le moindre remuement , ou pour , ou contre le Prince d'Orange , qu'ils le feroient en Asie , de faire révolter le Bacha d'Alep contre le Grand Seigneur.

XXIII. Voici une autre considération , qui ne découvre pas moins l'esprit de mensonge de ce calomniateur. Après qu'il nous a par-tout représenté les Jésuites d'Angleterre comme des gens tout-à-fait brutaux & sanguinaires , qui ne rouloient dans leur esprit que des desseins de meurtres & d'incendie ; à qui le massacre du Roi ne suffisoit pas pour contenter leur fureur ; qui se dispoient à traiter de même le Duc d'Yorck , pour peu qu'il n'entrât pas dans leurs desseins ; qui lui avoient proposé à lui-même (Oates) de poignarder un Prêtre Catholique , nommé Berry , parce qu'il approuvoit le serment de fidélité , & un Ministre , qui avoit traduit en Anglois leur Théologie morale , & deux savants Anglois , parce qu'ils écrivoient contre eux ; après , dis-je , nous les avoir représentés si cruels , & faisant si peu d'état de répandre le sang humain , pour peu qu'ils y trouvaient d'avantage , il faut remarquer qu'il a dit , dans le procès de Milord Stafford ; *que le 3 Septembre il avoit été trahi & exposé à la ven-* LXVII.
XXX.
pag. 102.

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

A a a a

III. *geance de ceux dont il avoit déconvert les menées & les machinations.* Et
 CLAS. cependant, dans l'Article LXXVII. de sa Dénonciation, il dit, que le jour
 N°. VIII. d'après (le 4 Septembre) le Provincial des Jésuites le fit venir dans sa
 chambre, & que se doutant bien qu'il les avoit trahis, il lui avoit donné
 trois coups de bâton (ce qui avoit marqué une grande colere) & que
 néanmoins il s'étoit contenté de lui ordonner de se tenir prêt pour re-
 passer la mer.

Tout autre que lui auroit-il manqué d'être tué par des gens si impi-
 toyables, & si intéressés à se délivrer de la langue de ce traître ? Mais,
 comme cette piece est toute de son invention, qu'il est le maître de ses
 personnages, & qu'il leur fait faire ce qu'il lui plaît, il a trouvé bon
 d'arrêter leur humeur sanguinaire à son égard, afin qu'il la pût achever.
 Je me souviens de ce qu'on dit de deux personnes, qui travailloient en-
 semble à un même Roman, que, s'entretenant la nuit dans une hôtellerie,
 ils se demandoient l'un à l'autre, sur le sujet de l'un de leurs person-
 nages ; *le ferons-nous mourir ?* Ce qui fit bien peur à un homme couché
 dans la chambre voisine, qui s'imaginoit qu'on délibéroit si on le tueroit.
 Il en est de même de ce Roman diabolique du Docteur Oates : il n'y
 a que ceux qu'il juge à propos, selon le dessein de la piece, d'être con-
 damnés à mourir, qui le sont sans remission ; & quelque prompts à tuer
 le monde qu'il y ait dépeint les Jésuites, il a dépendu de lui de s'exemp-
 ter de la mort, en ne leur conservant pas si scrupuleusement ce même
 caractère de cruauté, quoiqu'il n'y en eût point, selon le plan de la tra-
 gédie, qu'ils dussent moins épargner. Mais il n'a pas de même dépendu
 de lui, ni de ceux qui l'ont mis en besogne, de faire passer, parmi tous
 les gens d'esprit, une fable si mal concertée, pour une véritable histoire.
 Hors la canaille d'Angleterre, qui est la dupe de ce calomniateur, & les
 Presbytériens envenimés contre les Catholiques, dont quelques-uns sont
 du complot, & les autres tâchent d'étouffer en eux-mêmes les doutes
 qu'ils ont de sa fourberie, parce qu'ils veulent s'en prévaloir, tout ce
 qu'il y a de gens sages dans l'Europe ont horreur, de voir qu'un si grand
 vacarme, & tant de sanglantes exécutions, n'aient pour cause que les
 faussetés si palpables de cet insolent coquin : car les autres frippons, qui
 se sont depuis joints à lui, Bedlow, Dugdale, Tuberville, n'ont marché
 que sur ses pas, & ils ne se sont avisés de s'ériger en faux témoins du
 Roi, que parce qu'il leur en a donné l'exemple, & que les avantages qu'il
 en a tirés leur ont appris, comme a dit l'un d'eux, *qu'il n'y avoit point
 présentement de meilleur métier en Angleterre, pour se tirer de la nécessité,
 que celui de découvreur de la conspiration.*

XXIV. Le digne Epilogue de cet amas de mensonges, est la liste qu'il

y donne des *Nobles & des Gentilshommes*, qu'il dit avoir pris des Com- III.
missions signées *Jean Paul Oliva*, pour les premières charges d'Angle- CLAS.
terre ; ou , pour les autres moindres , du Provincial des Jésuites. J'ai assez N°. VIII.
fait voir , en divers endroits , combien cette fiction étoit ridicule. Je n'en
parle ici que parce que j'y trouve une preuve démonstrative du faux té-
moignage qu'il a rendu contre Milord Stafford. Car il lui a soutenu ,
avec serment , dans son procès , qu'il avoit reçu dès le mois de Juin de
1678 , une Commission signée *Jean Paul Oliva* , pour être *Trésorier de*
l'armée qui se devoit lever *en l'air* : & cependant , dans cette dénoncia-
tion , signée de sa propre main le 27 de Septembre de la même année ,
non seulement il ne dit pas , dans le grand détail qu'il fait de tout ce
qui s'étoit passé entre lui & les Jésuites , pendant tout ce mois-là de
Juin , qu'il eût vu ce Milord recevoir du Jésuite Fennwich cette Com-
mission de *Trésorier général de l'armée* ; mais il lui donne une charge
toute différente , en le faisant Secrétaire d'Etat , aussi-bien que M. Cole-
man : car voici les cinq premières personnes de cette *liste* calomnieuse.

Le Seigneur Arundel de Vardour , Seigneur Chancelier.

Le Seigneur Powis , Seigneur Haut-Trésorier d'Angleterre.

Le Chevalier William Godolphin , Seigneur du Sceau privé.

Coleman & Stafford , Secrétaires d'Etat.

Il s'étoit donc parjuré quand il a soutenu , avec serment , dans le procès
de Milord Stafford , qu'il lui avoit vu recevoir une Commission , par la-
quelle il étoit fait Trésorier de l'armée : & cependant , il n'y avoit de
considérable , dans tout le témoignage d'Oates contre lui , que cette
chimérique commission.

XXV. Il soutient aussi , dans cette *liste* , que trois de cinq Colonels
de Cavalerie de cette armée imaginaire , & six Capitaines , avoient reçu ,
de ses propres mains , leurs Commissions , signées du Provincial des Jé-
suites : car , après avoir dit , que les Commissions des Colonels étoient
signées du Provincial , il dit des trois derniers ; *Lassels , Roper , Vitter ont*
reçu leurs Commissions du déposant , & les ont acceptées ; & il dit la même
chose des six Capitaines. Il a donc eu ces Commissions entre les mains : il
les a donc pu retenir ; & ç'auroit été des preuves convaincantes des ma-
chinations des Jésuites , qu'il faut qu'il ait toujours eu dessein de décou-
vrir , s'il est vrai , comme il a soutenu au procès de Milord Stafford , qu'il
n'étoit entré chez eux , que pour être informé de leurs menées. Pour-
quoi donc n'en auroit-il pas au moins retenu quelqu'une ? Est-il croyable
qu'il ne l'eût pas fait , si ce qu'il dit étoit véritable , & si c'étoit autre
chose que des mensonges & des chimères ?

XXVI. Après cette *dénonciation* , signée *Tite Oates* , & reçue par le

III. Juge *Edmond Bury Godefroy*, fuit immédiatement ceci, qu'on ne fait si
 CLAS. c'est d'Oates même, ou de quelqu'un de sa cabale, qui a voulu faire
 N°. VIII. comme un abrégé de ses dépositions.

PAG. 536. « Le dessein général du Pape, de la Société de Jesus, & de leurs Con-
 „ fédérés, dans cette conjuration, est la Réformation, qui est, selon eux,
 „ la réduction de la Grande Bretagne, de l'Irlande, & de tous les Do-
 „ maines de Sa Majesté, à la Religion & à l'obéissance de Rome. Cette ré-
 „ duction se doit faire par l'épée, ayant jugé tous les autres moyens inef-
 „ ficaces ». C'est le titre de cet Abrégé, qui commence par sept articles,
 qui sont des monfonges si impudents, qu'il ne faut que les rapporter,
 sans y faire aucune reflexion, pour faire assez comprendre à toute l'Eu-
 rope, où le Pape est assez connu, qu'il n'y eut jamais d'effronterie pa-
 reille à celle de ces Puritains. Ecoutons-les donc. Je n'ajouterai rien à ce
 que je trouve dans ce livre.

E N V U E D E C E D E S S E I N.

1°. « Le Pape a pris le titre de Roi d'Angleterre & d'Irlande.

2°. „ Il a envoyé en Irlande son Légat; l'Evêque de Casal en Italie,
 „ pour y publier ce titre, & en prendre possession en son nom.

3°. „ Il a destiné pour faire la même chose en Angleterre son Légat,
 „ le Cardinal Howard.

4°. „ Il a (*le Pape*) donné pouvoir au Général des Jésuites, & par lui à
 „ White, leur Provincial en Angleterre, de donner des Commissions aux
 „ Généraux, Lieutenants-Généraux, &c. Le Général les a envoyées pour
 „ les principaux Officiers, & White en a donné pour les Colonels, &
 „ autres Officiers subalternes.

5°. „ Il a (*le Pape*) par une Assemblée de Jésuites, tenue à Londres,
 „ condamné Sa Majesté, & arrêté de la faire massacrer.

6°. „ En cas que le Duc d'Yorck ne veuille point accepter la Cou-
 „ ronne comme un don du Pape, sur qui son frere l'a usurpée, ni main-
 „ tenir les Evêques, les Bénéficiers & les Officiers, tant de guerre que
 „ d'Etat, qui sont ci-dessus nommés; ni détruire la Religion Protestante,
 „ ni consentir à l'assassinat du Roi son frere, au massacre des Protestants
 „ ses sujets, à l'incendie des villes, &c. ni pardonner aux assassins, meur-
 „ triers & incendiaires, il a (*le Pape*) commandé qu'on l'emprisonne,
 „ ou qu'on le massacre; & qu'après avoir abusé de son nom, pour for-
 „ tifier le parti des Catholiques, après avoir, par des guerres civiles,
 „ comme du temps du feu Roi, affoibli & divisé l'Angleterre, l'Ecosse

„ & l'Irlande, on donne moyen aux François de s'en faïtir, & de ruiner III.
 „ entièrement leur Infanterie & leurs forces navales. CLAS.

„ Outre cet intérêt du Pape, on voit que la France a auffi quelque N°. VIII.
 „ mauvais deffein, qu'elle a entretenu & pouffé par fes correspondances
 „ avec le Chevalier Ellis Layfon, M. Coleman, & autres. En voici des
 „ particularités.

7°. Les Stuards, n'ayant point répondu à leur attente, & n'y ayant
 „ pas lieu d'espérer qu'ils veuillent jamais entrer dans tous leurs deffeins
 „ fanguinaires, la Racine & les Branches de leur Royale famille font def-
 „ tinées à périr, & fur-tout le Roi, le Duc d'Yorck, & le Prince d'Orange”.

On pourra croire tout le reste quand on nous aura fait voir un acte au-
 thentique, où le Pape Innocent XI. ait pris *le titre de Roi d'Angleterre*
& d'Irlande. Il faut avoir une grande paffion d'être dans les bonnes gra-
 ces de cette canaille féditieufe de Londres, qui brûle tous les ans un Pape
 revêtu de fes habits pontificaux, pour faire débiter, en fa faveur, de fi
 imperinentes fadaïfes.

R E M A R Q U E S,

Sur la Relation d'Elifabeth Cellier.

XXVI. N'ayant point encore reçu les éclairciffemens que j'avois fait
 demander en Angleterre, je me contenterai de faire des réflexions fur
 cinq ou fix endroits de cette Relation, qui m'ont paru ne pouvoir être
 contestés.

Je commencerai par ce qu'elle dit d'abord de fon changement de Re-
 ligion, parce qu'il me paroît très-avantageux, pour justifier les Catholi-
 ques, contre les reproches que leur fait l'Auteur de la *Politique du Clergé*,
 de n'être pas fidelles à leurs Princes.

“ J'espere qu'il ne paroitra pas étrange à aucun honnête homme ou pag. 7.
 „ fidelle fujet, de quelque Religion qu'il soit, qu'étant née de parents
 „ Protestants, & ayant été élevée dans leurs sentimens, je fasse à présent
 „ profession de m'être rangée dans une autre Eglise.

„ Car mes parents, ayant gémi durant mon bas âge sous une cruelle
 „ persécution, à raison de leur fidelle & constante attache à la personne
 „ & famille de Sa Majesté, le Roi même ayant été mis à mort, les Evé-
 „ ques enveloppés dans les ruines de leurs Eglises, & le Parti Royal,
 „ dont la fidélité faisoit tout le crime, entièrement perdu & accablé;
 „ pendant que les auteurs de ces cruelles impiétés faisoient passer toutes
 „ leurs victimes pour des Papistes & des Idolâtres (qui fut le constant

III. „ caractère sous lequel ils exposèrent le Roi & ses adhérents à la haine
 CLAS. „ publique) & se qualifiant de vrais & uniques Protestants , sous le voile
 N°. VIII. „ de ce titre spécieux , se mettoient en droit de tout ofer & de tout en-
 „ treprendre ”.

„ Ces procédés jeterent dans mon esprit , & nourrirent la haine con-
 „ tre ce parti , & elle crut avec l'âge & la raison ; ce qui me porta à
 „ prendre connoissance de cette Religion , contre laquelle ils s'étoient
 „ déclarés si fortement , & avec laquelle ils avoient fait paroître tant d'an-
 „ tipathie. C'est dans cette Religion , graces à Dieu , que je trouvai des
 „ maximes qui soutinrent la fidélité qui m'étoit naturelle , & même , qu'
 „ lui donnerent de nouvelles forces : & les Papistes , comme ils les nom-
 „ ment , soit Prêtres , soit Séculiers , m'ont toujours enseigné , que nous
 „ sommes obligés , eux & moi , & tout ce qu'il y a de vrais Catholiques ,
 „ à sacrifier nos vies à la défense de nos Rois légitimes , tel qu'est à pré-
 „ sent CHARLES II. Notre Souverain , lequel la bonté divine nous con-
 „ serve durant une longue & heureuse suite d'années ”.

XXVII. J'ai cru devoir ajouter ce qui suit , pour servir de démenti à
 ce qu'Oates a osé dire contre la fidélité des Catholiques envers le Roi d'An-
 gleterre , à présent régnant , après la bataille de Worcester. “ Je n'ai pas
 „ fait scrupule d'embrasser une doctrine que j'avois trouvée tellement d'ac-
 „ cord avec la morale dont j'avois toujours fait profession , & avec les ma-
 „ ximes particulieres qui avoient toujours réglé ma conduite , qui ne m'en-
 „ seignoit que des exercices de dévotion , & qui ne me commandoit
 „ que des pratiques de charité ; & même j'ai fait gloire d'être d'un même
 „ corps avec ces obscurs instruments de la préservation de Sa Majesté après
 „ la sanglante & fatale journée de Worcester , lesquels , quelque pauvre &
 „ indigente que fût leur fortune , se trouverent assez avantageusement
 „ pourvus de courage & de fidélité , pour ne rien voir d'attirant dans les
 „ offres , & pour ne rien appréhender de redoutable dans les menaces de
 „ ceux , qui , guidés par un principe prétendu protestant , s'acharnoient
 „ contre la personne de leur Roi , & en vouloient passionnément à son
 „ sang innocent ”.

XXVIII. Elle rend ensuite raison pourquoi tout ce qu'on a dit de la
 dernière conspiration ne l'a pas dégoûtée de la Religion Catholique.

Pag. 9.

“ J'espere que ces vérités , ainsi couchées , feront voir aux personnes
 „ déintéressées , que la conduite que j'ai tenue dans mon premier change-
 „ ment fut juste ; & je ne pense pas qu'il y en ait qui soient surpris , de
 „ ce que l'infamie des crimes & des meurtres , desquels on a accusé quel-
 „ ques-uns , qui , tant par leur naissance que par leur fortune , sont des plus
 „ considérables du parti que j'ai embrassé , ne m'en ait pas retirée : car faisant

» réflexion sur le démerite & l'infamie des témoins, & sur le peu d'appar- III.
 » rence de vérité dans les témoignages qu'ils portoient; puis, remarquant, CLAS.
 » que ceux qui décrioient avec le plus de zele les prétendus Conspireurs, N°. VIII.
 » n'étoient que ceux-là mêmes, où les fils de ceux qui avoient joué les per-
 » sonnages les plus considérables dans la dernière cruelle tragédie, à la-
 » quelle aussi, comme l'Histoire fait foi, une conspiration prétendue des
 » Papistes avoit servi d'ouverture de théâtre, je commençai à douter que
 » la pièce ne fût toute forgée; &, avec d'autant plus d'application que je
 » travaillai dans la recherche de la vérité, d'autant plus se confirma le soup-
 » çon dans lequel j'étois entrée, que les vieux ennemis de la Couronne
 » tramoient contre elle de nouveaux desseins ».

XXIX. Ne voulant rien dire que de certain, je laisse les preuves qu'elle
 croit avoir eues, que, s'il y a eu une conspiration, ç'ont été les Presbyté-
 riens qui l'ont faite, & non pas les Catholiques: mais je crois devoir rap-
 porter ce qu'elle dit d'une lettre d'Oates; parce que, d'une part, c'est un
 fait tellement circonstancié, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il soit faux, &
 que, de l'autre, étant vrai, c'est une preuve convainquante qu'Oates, ayant
 juré qu'il n'avoit jamais vu Bedlow, avant qu'ils se fussent rencontrés à
 Londres, au temps de la conspiration, on n'a pu, après cette lettre, les
 regarder, l'un & l'autre, que comme des frippons & de faux témoins, qui
 ne font nulle conscience de se parjurer.

« Vers la fin de Janvier 1669, le nombre & la misère des pauvres Ca- pag. 11.
 » tholiques, qui croupissoient dans les prisons, croissant tous les jours;
 » l'un d'eux (le Capitaine Pugh) me pria de porter de sa part une lettre à
 » Madame la Comtesse de *Powis*, & de lui faire savoir à quel misérable état
 » ils étoient réduits, & en même temps de lui faire voir une lettre de Titus
 » Oates, écrite de sa main; étant *un narré* de l'habitude que *Oates & Bedlow*
 » avoient eue ensemble en Espagne: comment *Bedlow*, sous le nom de
 » Milord Gerard, dérobaudit *Oates* dix pièces de huit, qui faisoient
 » tout son bien, le ruina; comme le même *Bedlow* trompa le Sieur Fran-
 » guelin, Marchand à Bilbao, de trois cents doublons, & puis vint à un
 » pauvre Prêtre, quatre réales dans son voyage vers Brugge, & le battit
 » cruellement, à cause qu'il ne portoit point davantage d'argent sur lui;
 » comment, de suite, le même jour, il prit à un pauvre Récollet, le pain
 » & le fromage qu'il avoit quêté, & que l'on fit courir quelques billets de
 » prise de corps pour le faire saisir; & que le dit *Oates*, tout ruiné qu'il
 » se trouvoit par la perte de son argent, en fut pourtant moins touché
 » que du déshonneur & de l'infamie dont ce filou noircissoit toute la nation
 » angloise. Cette lettre fut lue en présence du Roi & du Conseil privé,

III. „ la dernière fois que M. Medborn y fut présenté, & il la mit entre les
CLAS. „ mains de M. le Duc de Lauderdale, où elle est encore à présent ”.

N°. VIII. Je ne fais pas si ce fait est contesté : mais, s'il est certain, comme il y a beaucoup d'apparence, il s'enfuit manifestement, que la Conspiration n'est qu'un complot des Presbytériens, pour perdre les Catholiques, & pour employer la haine qu'ils inspirent au peuple contre les Papistes, à faire réussir leurs mauvais desseins contre la famille royale.

XXX. On peut savoir à Londres si ce qui est dit en la page 15, d'un Cocher, nommé *François Corall*, est véritable; qu'on l'avoit mis en prison, & fort tourmenté pendant plus de trois mois, pour lui faire dire, qu'on s'étoit servi de lui pour emporter, hors la Cour de l'Hôtel de Sommerfet, le corps du Chevalier Godefroy, & qu'un Milord avoit jeté à ses pieds cinq cents pieces d'or; l'assurant qu'on les lui donneroit, pour récompense, pourvu qu'il voulût témoigner ce qu'on lui dicteroit: car elle renvoie à cet homme, en marquant la rue où il demeure, pour savoir de lui ce qui en est. Mais, ce qui rend fort probable ce qui est dit de cet argent promis, comme aussi des libéralités que le Comte de Schaffsburi avoit faites à Dangerfield, pour le disposer à être faux témoin est, ce qu'Oates a avoué dans le procès de Milord Stafford; qu'il avoit reçu cent livres sterling, c'est-à-dire, environ treize cents livres, d'un Milord qu'il n'a pas voulu nommer: car Milord Stafford s'étant offert, page 418, à prouver, par témoins, qu'il avoit été si pauvre, qu'il demandoit six sols par charité; & Oates n'ayant osé le nier, le Milord pria ensuite qu'on lui demandât, page 419, *s'il n'avoit pas juré, à quelqu'un des procès, qu'il avoit dépensé six ou sept cent livres sterling, plus qu'il ne lui avoit été donné depuis la découverte de la conspiration: & le grand Sénéchal le lui ayant demandé, il répondit en ces termes.*

pag. 410. “ DOCT. OATES. Messieurs! je vous satisferai là-dessus. Il y a un ami „ qui m'a fait présent de cent livres sterling. Je ne le nomme point; mais „ si on en doute, il me fera facile, car il est Pair du Royaume, & le justifierai. J'eus cent livres pour ma narration; j'eus cent autres livres pour „ avoir fait arrêter des Jésuites: cela fait trois cents livres; j'ai eu cinquante „ ou soixante autres livres pour quelques copies que j'ai fait imprimer. Je „ puis donc faire voir, que j'ai dépensé tout cela, & quelque chose davantage à ce service ici; car je n'ai un sol de reste de tout cet argent-là. „ LORD STAFFORD. Il ne compte en tout que trois cents cinquante livres, „ & il jura qu'il en avoit dépensé sept-cents: mais ce n'est que sa coutume, de ne pas dire un mot de vérité; aussi ne doit-il pas être cru ”.

J'en tire un autre conséquence, qui est, que, ne comptant avoir reçu du Roi que deux cent-cinquante livres sterling, il falloit qu'il eût reçu
des

des particuliers le reste de ces fix ou sept cents livres. Or des Jugés plus III.
 équitables que ceux-là, l'auroient obligé de nommer les gens de qui il CLAS.
 avoit reçu de si grandes sommes; car cela auroit fait environ cinq ou six N°. VIII.
 mille francs: & sur-tout, de nommer ce Pair du Royaume, dont il con-
 fessoit avoir reçu treize cents livres; car comme ce Milord, & les autres
 personnes qui lui avoient fait de si grands présents, ne pouvoient être ap-
 paremment que des Presbytériens, ennemis déclarés des Catholiques, &
 des Seigneurs Prisonniers à la Tour, si cela se fût trouvé ainsi, il eût dû
 certainement être refusé, comme *témoignant pour de l'argent*; puisqu'il se
 feroit trouvé qu'il en auroit reçu, par sa propre confession, non seulement
 du Roi, mais aussi des ennemis de ceux qu'il avoit accusés.

XXXI. Mademoiselle Cellier fut mise en prison par le Chevalier Wal-
 ler, étant accusée de la conspiration, par un nommé *Willoughby*, autrement
Dangerfield, qu'elle avoit tiré de prison, ne le croyant pas si méchant qu'il
 étoit, & qui, y étant remis comme coupable de beaucoup de crimes, avoit
 obtenu son pardon, à la priere de la Chambre Basse, pour être témoin
 du Roi.

“ Le 1 de Novembre, dit-elle, je fus examinée en présence du Roi & pag. 15.
 „ du Conseil Privé: ce fut là que la fable du *Laboureur & du Serpent transfé-*
 „ *de froid, & demi-mort de faim*, parut trop véritable: car *Willoughby* m'ac-
 „ cusa de toutes les histoires forgées, & de tous les mensonges qu'il a rendus
 „ publics dans son narré. J'y dis la pure vérité sans feinte: mais M. le
 „ Chancelier me donna si peu de crédit, qu'il me dit hautement, que
 „ personne ne croyoit un mot de tout ce que je disois; & que je mourrois.
 „ Je lui répondis: *je le sais bien, Monseigneur; car je ne me souviens point*
 „ *d'avoir vu, de ma vie, une femme immortelle*.”

Elle dit, qu'une autre fois, étant encore examinée devant le Conseil,
 le Chancelier lui parla en ces termes.

“ LE CHANC. Vous êtes obstinée, & vous ne nous dites rien de ce pag. 93.
 „ que nous vous demandons. CELLIER. Monseigneur! je découvre la
 „ pure vérité sur chaque Article. LE CHANC. personne ne vous croit;
 „ vous prodiguerez follement votre vie par ces feintes. CELLIER. Mon-
 „ seigneur! ce ne sera pas pour la sauver que je ternirai ma réputation,
 „ ou celle d'autrui, par forger des crimes: & sachez que personne ne
 „ s'est jamais présenté à votre Tribunal qui fit moins cas de sa vie, & qui
 „ eût moins de crainte de la mort ”.

Une autre fois qu'elle fut examinée devant le même Conseil, elle ra-
 conte, en ces termes, ce qui se passa sur la fin de cet examen.

“ UN DES COMMIS. Ne vous souvenez-vous de rien autre chose pag. 99.
 „ touchant le Chevalier Peyton. CELLIER. Rien, qui soit de ce temps,

III. „ ou de cette place. UN DES COMMIS. Elle refuse de découvrir la vé-
 CLAS. „ rité au Conseil du Roi. CELLIER. Oui, pour le présent. Cette réponse
 N°. VIII. „ les mit en humeur; ils me firent des questions assez outrageuses, je
 „ les ai oubliées : mais je me souviens de la réponse que je leur fis, qui fut
 „ telle : Monseigneur ! je ne suis pas obligée de répondre à cette question.
 „ Vous n'êtes pas mes Juges légitimes, Messeigneurs : j'en appelle à ceux
 „ qui le sont; mes égaux : douze des *Communs* du Royaume, Jurés en
 „ Cour de Justice. Ceux qui en veulent à ma vie, qu'ils l'attaquent là.
 „ Toute femme que je suis, si je ne la puis pas défendre en homme, je
 „ n'en ferai pas un compliment à vos Grandeurs; je n'en régalerai per-
 „ sonne : je souhaite qu'on me fasse mon procès au plutôt. UN DES
 „ COMMIS. On ne vous le fera que trop tôt : on vous mettra à mort.
 „ CELLIER. J'en rends grâces à Dieu ; la Comédie tire donc vers sa
 „ fin ? UN DES COMMIS. Quoi ! traitez-vous cette conjuration de Co-
 „ médie ? CELLIER. Si elle est toute autant forgée que les Scenes dans
 „ lesquelles on me fait paroître, il n'y eut jamais de Comédie qui n'eût
 „ autant de vérité, & qui n'en eût plus d'apparence. UN DES COMMIS.
 „ Vous parlez avec beaucoup d'assurance. CELLIER. Messeigneurs ! la
 „ mort ne m'épouvante pas ; & qui ne craint pas la mort, ose bien dire
 „ la vérité ”.

pag. 102. XXXII. Enfin elle fut jugée le 11 de Juin 1680. “ Je parus, dit-elle;
 „ au Barreau : on y fit lire la charge. J'y étois accusée d'avoir été de la
 „ conjuration contre la vie du Roi ; d'y avoir fourni & conseil & argent;
 „ comme aussi au dessein de faire un soulèvement dans le Royaume, &
 „ d'y établir le *Papisme* ; d'avoir tâché de charger d'une conjuration forgée
 „ le parti qui m'étoit contraire; d'avoir engagé Dangerfield à assassiner le
 „ Roi, & de lui avoir reproché de ce qu'il en avoit laissé échapper l'oc-
 „ casion ”.

“ Elle dit ensuite, qu'elle parla en cette sorte au grand Justicier. CEL-
 „ LIER. Monseigneur ! puisqu'un des chefs de mon accusation est, que
 „ j'ai tâché de me décharger de mon crime sur les Presbytériens, &
 „ de les faire paroître coupables de la Conspiration, & de l'intrigue que
 „ l'on veut que j'aie tramée, je pense avoir droit de les rejeter tous du
 „ nombre de mes Juges ; puisqu'ils font le corps de ma partie. Je refuse
 „ donc de voir parmi lesdits Jurés aucun de ceux qui n'ont pas été à la
 „ Cene depuis peu, selon que l'Eglise Anglicane l'administre : car je tiens
 „ tous ceux-là pour suspects ”.

“ LE GRAND JUSTICIER. Ce procédé ne vous est pas permis :
 „ il faut que vous exceptiez ceux-là nommément que vous tenez pour
 „ suspects ”.

Elle ne put donc que récuser plusieurs de ceux qui avoient été Juges aux autres procès, y en laissant néanmoins quelques-uns de ceux-là mêmes qui lui parurent avoir un air d'honnêtes gens. III. CLAS. N°. VIII.

Le premier témoin qui parut contr'elle fut le Sieur Gadbury : mais n'ayant rien dit qui la pût charger, le grand Justicier, s'adressant au Procureur du Roi, lui dit : *Mon frere, vous vous êtes mépris dans l'issue que vous prétendiez de cette déposition.* A quoi l'autre répondit : *je l'avoue ; mais j'espere que nous ne serons point trompés à l'égard des autres.* Et là-dessus on fit entrer *Dangerfield*, qu'il est bon que toute l'Europe connoisse ; car c'est un des témoins sur lequel la cabale faisoit plus de fonds ; ayant fait imprimer sous son nom, un long narré, qu'on a prétendu donner de nouvelles connoissances de la conspiration. Il faut donc savoir quel est cet homme : & on l'apprendra de ce Procès de Mademoiselle Cellier. C'est le plus grand usage que j'ai cru qu'on en devoit faire ; car on voit, par cet exemple, quels sont ces *découvreurs de la conspiration*, dont il est parlé dans tant de Gazettes, & quelle foi on a dû ajouter à de tels frippons.

« CELLIER. « Messieurs ! Vous me permettrez de récuser ce té- pag. III.
 „ moin. Les témoins qui déposent contre un criminel en fait de Lese Majesté
 „ doivent être, selon les loix, d'honnêtes gens, que la suffisance des moyens,
 „ & la réputation d'une conduite qui n'a pas été souillée de crimes, ren-
 „ dent dignes de créance : & je puis prouver que cet homme, qui ose
 „ se produire contre moi, en qualité de témoin, a toutes les marques
 „ d'une vie passée dans les débordements, & dans une suite perpétuelle
 „ de crimes : car il a été marqué à la main, fouetté, mis au pilori,
 „ transporté, banni pour des larcins & vols, qui méritoient la
 „ mort ; condamné à l'amende pour des fourberies, couvert publique-
 „ ment d'infamie pour mille autres crimes. Que le Sieur Clément pro-
 „ duise les Registres de Londres. Il le fit. Un des Juges lui demanda,
 „ s'il pouvoit jurer que la copie fût fidelle. Il répondit qu'oui, qu'il avoit
 „ collationné l'extrait avec l'original : il en fit serment, & le Greffier la
 „ lut. Il y étoit marqué, que, l'an 25 de Sa Majesté régnante, il avoit
 „ été atteint de larcin, & accusé d'avoir volé à un *Robert Blagrove* un
 „ cabinet d'écaille de tortue, & dix pieces d'or ; qu'ayant été interrogé,
 „ ensuite de la conviction, s'il pouvoit produire quelque raison qui dût
 „ empêcher qu'on ne procédât pas à la condamnation, il répondit ;
 „ qu'étant Clerc, il demandoit la grace que les loix accordent ; qu'on
 „ lui présentât le livre, & qu'après qu'il y eût lu, on le marqua à la
 „ main ».

III. Cette grace qu'il demanda qu'on lui accordât, & qui l'empêcha d'être
 CLAS. pendu, est " qu'un Clerc, étant atteint de quelques crimes qui méritent
 N°. VIII. la mort, peut échapper, étant marqué d'un fer chaud, pourvu qu'il
 A la fin puisse lire : cette loi fut établie pour obliger les Clercs à apprendre à lire;
 de la pag. 112. " ce que fort peu faisoient de ce temps-là".

pag. 112. " Dangerfield étant sorti pour aller querir son pardon, les Juges tom-
 berent dans un différent, si la grace que les loix avoient faite à Dan-
 gerfield, ou non, avoit effacé son crime jusques-là que de lui rendre
 la créance nécessaire à un témoin, dans une cause de cette nature. Ils
 dirent, sur ce sujet, de très-belles choses : il y eut un du Conseil du
 Roi qui opina en faveur de Dangerfield, & qui voulut que le pardon,
 que le Roi lui avoit accordé, lui valût le rétablissement de sa réputation;
 l'eût purgé de son infamie, & lui eût donné droit de rendre témoignage
 en justice".

" On examina ensuite d'autres témoins, que Dangerfield avoit amenés :
 mais ils ne dirent rien de considérable contre l'accusée; & il y en eut,
 quoique produits par lui, qui découvrirent ce qui l'avoit fait devenir té-
 moin du Roi".

pag. 114. " ANNE BLAKE dit, que je l'avois envoyée à Dangerfield, durant
 son emprisonnement; qu'il se mit à pleurer, & qu'il la pria de me per-
 suader que je lui fisse avoir six livres sterling; qu'elle le revint voir,
 & lui dit que je ne lui voulois rien envoyer, qu'il l'assura que la nuit
 passée il avoit été appliqué à la gêne, & qu'il craignoit qu'on ne lui
 donnât la question avec plus de cruauté la nuit suivante, qu'on s'obli-
 geoit à trahir sa conscience, & nos intérêts; & que, s'il ne nous per-
 doit pas entièrement, il seroit ruiné, n'ayant plus d'autre moyen de se
 garantir de la potence".

pag. 115. MARGUERITE. " Mademoiselle Cellier me fit dire à Dangerfield,
 qu'il devoit s'influer dans la Compagnie de Stroude, & faire connoi-
 sance avec lui. Il me répondit, que c'étoit une affaire de longue main,
 qu'ils s'étoient tenu compagnie dans leurs vols. Il me dit alors qu'il ne
 craignoit ni fer ni feu, ni même l'enfer; qu'il étoit prêt à tout dire, &
 à tout jurer indifféremment, & que, dès l'âge de dix ans, il avoit fait le
 métier de frippon".

pag. 116. " EDWARDS. Je portai deux billets de sa part (de Mademoiselle
 Cellier) à Dangerfield, dans la prison de Newgate, & deux livres de
 comptes, une pièce d'or, & la valeur de quatre écus en argent; &
 elle me commanda de lui dire, que sa vie étoit entre ses mains. MAY-
 NARD. Ne lui portâtes-vous pas une lettre de la part de la prisonnière?

„ EDWARD. Oui; mais je ne fais pas quelle en étoit la teneur; car je III.
 „ ne puis lire une lettre écrite à la main. Je me souviens qu'il me dit, CLAS.
 „ l'ayant lue, qu'il se trouvoit obligé à commettre des crimes qui ruine- N°. VIII.
 „ roient la Secte. UN DES JUGES. Quelle Secte? EDWARDS. Il ne s'ex-
 „ pliqua pas sur cela: mais il ajouta, qu'il feroit pendu, s'il se tenoit
 „ dans les bornes de la justice & de l'honnêteté. MAYNARD. Mais elle
 „ lui fit dire que sa vie étoit confiée entre ses mains. CELLIER. Et la
 „ vôtre aussi, Monsieur, s'il devient parjure, & si on lui ajoute autant de
 „ foi que l'on a fait à d'autres depuis peu ”.

„ LE GRAND JUSTICIER fit une très-belle harangue aux Juges & pag. 318-
 „ à l'Assemblée, des suites que l'on avoit sujet d'appréhender, si de sem-
 „ blables misérables avoient droit de porter témoignage; que si on les
 „ soutenoit, ou souffroit même, la ruine des trois Royaumes pourroit-
 „ être l'effet d'une telle bévue; que ce feroit mettre le couteaux en main
 „ aux plus infames, pour égorger les honnêtes gens, & leur trouver moyen
 „ de voler les plus innocents & de les perdre impunément ”.

„ Enfin Dangerfield étant revenu avec son pardon, Mademoiselle Cel-
 „ lier dit ”.

„ CELLIER. “ Qu'on lise le pardon, on n'y trouvera pas compris la pag. 119.
 „ *félonie, le parjure, l'enfoncement des maisons qu'il a volées, la fausse*
 „ *monnaie qu'il a faite*: & c'est de ces crimes que je produirai des preuves
 „ incontestables. Le Greffier lut le pardon de Dangerfield, & pas un de ces
 „ crimes ne s'y trouva compris ”.

„ Mademoiselle Cellier prouva tous ces crimes, par des Registres & par
 „ des témoins, & tous les Juges en demeurèrent convaincus. Mais après
 „ toutes ces preuves, “ Maynard (c'étoit apparemment ce Maynard, Mem- pag. 122.
 „ bre de la Chambre Basse, qui étoit si emporté contre Milord Stafford)
 „ & le Procureur du Roi, soutinrent qu'ils étoient compris dans le pardon,
 „ sous les mots *offenses & transgressions*, & voulurent de suite qu'il eût
 „ droit de rendre témoignage en Cour de Justice ”.

„ CELLIER. La Grace que le Roi lui a faite, sert de preuve à ses
 „ *vilainies* passées, & peut lui donner l'impunité; mais elle ne peut pas
 „ en effacer la mémoire, & lui rendre le caractère d'honnête homme;
 „ lequel seul le met en droit de porter témoignage contre un criminel
 „ de Lèse Majesté. Mais, Messieurs, est-ce que les grâces du Roi s'é-
 „ tendent en faveur d'un sujet, jusqu'au préjudice d'un autre? & ce par-
 „ don-là lui donnera-t-il les qualités requises pour me ravir la vie par un
 „ serment? J'en appelle à la Cour, & je me sou mets au jugement qu'elle
 „ en fera, si ce n'est pas trahir les droits des sujets, que de mettre de
 „ semblables témoins en droit de leur ravir la vie ”?

III. "LE GRAND JUSTICIER. C'est fermer, ou plutôt crever les yeux à la CLAS. „ Justice que de lui faire croire, à l'aveugle, toutes les attestations d'un N°. VIII. „ parjure marqué, fouetté, pilorié, exilé; tel qu'on a fait paroître ce pag. 123 „ misérable. Dangerfield, tout étourdi de ce compliment, faisant la ré-
 „ vérance, dit: Monseigneur! vous en avez dit assez pour détourner de
 „ leurs bons desseins tous ceux, qui, revenant d'une vie débordée, vou-
 „ dront se régler sur de plus justes maximes. LE GRAND JUSTICIER. J'es-
 „ pere, ou je voudrois au moins en avoir dit assez pour ôter aux coquins,
 „ que l'envie pourra prendre de se produire devant les Cours de Justice,
 „ tout espoir de gagner créance."

pag. 124. "Le Sieur *Dolben*, Juge, se levant, dit: qu'il falloit avoir oublié les
 „ premiers principes de la civilité, & avoir effacé de son esprit toutes
 „ les traces de la pudeur, devant qu'on en vint à l'effronterie, que de
 „ se faire voir à une Cour de Justice tout couvert de marques infames
 „ de tant de crimes & de si honteux: qu'il falloit avoir perdu l'esprit, pour
 „ ravir la vie au moindre vermineau, sur un semblable témoignage. Le
 „ Grand Justicier ne donna que peu d'instructions aux Jurés: il leur dit,
 „ qu'il ne voyoit pas que cette cause leur dût fort travailler l'esprit, &
 „ qu'on n'avoit produit que de foibles preuves des crimes dont on m'avoit
 „ accusée. Ils me déclarerent tous, d'un commun consentement & d'une
 „ voix, *pas coupable*, LE GREFFIER. Mettez-vous à genoux. CELLIER à ge-
 „ noux. Dieu protege le Roi & son Altesse Royale, & comble cette Cour
 „ de ses graces & de ses bénédictions."

XXXIII. On vient de voir quel est ce *Willoughby* ou *Dangerfield*; & cependant Mademoiselle Cellier remarque à la fin de son narré, qu'après que l'on eut prouvé devant le Conseil, que ce scélérat avoit été attaché au pilori à Salisbury, ce fut néanmoins sur son unique témoignage, que la Comtesse de Powis, le Comte de Castlemaine, & plusieurs autres personnes de naissance, furent mises en prison, & qu'elle y fut aussi étroitement enfermée pendant vingt-deux semaines, jusques à ce qu'on lui eut fait son procès criminel le 11 Juin, dont elle ne fut pas peut-être sortie si heureusement, si tous les crimes de ce coquin avoient été exprimés dans son pardon.

XXXIV. Je trouve à la fin de ce livre un Avis au Lecteur, qui est, comme je crois, de celui qui l'a traduit en françois, qui contient des faits si considérables, que, n'osant les assurer, je ne laisserai pas de les représenter ici, afin qu'on s'en puisse informer en Angleterre où ils doivent être connus. Après avoir dit que tous les témoins sont, ou des criminels qu'on a tirés des prisons, ou des misérables réduits à la mendicité, il fait cette réflexion:

„ Peut-on s'étonner que des consciences qui se reprochoient tant de III.
 „ crimes ; ne fissent pas scrupule d'un parjure , qui seroit autorisé de l'ap- CLAS.
 „ plaudissement de tout le peuple ? Quel puissant charme n'étoit-ce pas N°. VIII.
 „ pour ces gens-là , de se voir sous la protection d'un Parlement qui les pag. 135.
 „ caressoit ; de recevoir par-tout les acclamations du peuple , qui les re-
 „ connoissoit pour les Tutélaires de leur Patrie , & qui parloit de leur
 „ dresser des Statues ; que d'entendre chanter leurs louanges dans les rues ;
 „ que de voir leurs images en taille douce servir d'ornement à chaque
 „ maison , & leurs portraits en miniature ; que de recevoir des présents
 „ magnifiques des Corps des Métiers , qui montoient à quelques mille
 „ écus ; que de rouler en carrosse , se faire entrée dans les maisons des
 „ plus grands Princes , se voir traiter à leurs tables ; que d'avoir des pen-
 „ sions de deux mille cinq cents écus par an , outre de quinze cents ,
 „ qu'ils tiroient du débit de leurs fabuleux narrés , imprimés par ordre du
 „ dit Parlement : enfin , non seulement d'avoir pardon de tous les crimes
 „ qu'ils avoient jamais commis , le Parlement même prenant la peine d'exa-
 „ miner leur pardon , de peur , que , d'une infinité de crimes dont ils étoient
 „ coupables , quelqu'un n'y fût pas compris ; mais d'avoir pouvoir de se
 „ saisir de tous ceux qu'il leur sembleroit à propos , de quelque qualité
 „ qu'ils fussent ; de donner de l'épouvante à ceux de la plus haute naîs-
 „ sance ; en un mot , dans cette qualité de *témoins du Roi* , de trouver
 „ l'impunité de leurs crimes , & de quoi fournir à leurs débauches ; de
 „ quoi contenter leur avarice , leur ambition , leur dépit , & leur cruauté ?
 „ Ceci étant bien pesé , le Lecteur aura plutôt sujet de louer la Providence
 „ divine , qui n'a pas permis à la malice des ennemis de son peuple , de
 „ donner même la couleur de justice , qu'ils fouhaitoient , à leurs cruelles
 „ & violentes procédures , puisqu'avec tous ces appas , ils n'ont attiré
 „ que si peu de gens pour soutenir leur intrigue par de faux témoigna-
 „ ges , & encore des personnes déjà ruinées de réputation , & dont ils
 „ se trouverent obligés d'en appliquer quelques-uns aux plus cruelles tor-
 „ tures pour les forcer à ces parjures , & donnant enfin assez de grâces
 „ à tous les accusés parmi les gênes des plus rudes prisons , & à la vue
 „ de la mort la plus cruelle & la plus honteuse , de préférer toutes ces
 „ souffrances & ces tourments , aux récompenses qu'on leur promettoit ,
 „ à condition qu'ils voulussent avouer le crime dont on les chargeoit à
 „ tort , & en obligeant un des plus infames de ces vilains (*Bedlow*) à
 „ avouer , à l'heure de sa mort , qu'il ne pouvoit pas échapper le supplice
 „ éternel dû à tant de parjures , par lesquels il avoit terni la réputation
 „ & ravi la vie à des personnes si innocentes .”

III. XXXV. Je crois devoir reprendre ici deux choses, que j'ai omises dans CLAS. la justification de Milord Stafford.

N°. VIII. La première est, ce qu'il dit en la page 175. *Vous savez, Messieurs, que j'ai prêté le serment de fidélité : vous en avez tous été témoins, & je crois que, si je ne le prêtois pas mille fois (s'il étoit autant de fois requis que je le fis) je mériterois mille morts, & tous les tourments imaginables pour l'avoir refusé.*

Afin que l'on sache ce qu'il entend par ce *serment de fidélité*, qu'il dit qu'il a fait, & qu'il prétend qu'il n'auroit pu refuser sans se rendre très-coupable, il faut remarquer, qu'on exige souvent des Catholiques d'Angleterre, quand on les veut tourmenter, deux sortes de serments fort différents, & qu'il ne faut pas confondre, comme a fait l'Auteur de l'Histoire des Conspirations.

— L'un est celui qu'ils appellent le *serment de Suprématie*, qui fut dressé par Henri VIII, pour faire abjurer aux Catholiques ce qu'ils croient de la Primauté du Pape, & se faire reconnoître pour le seul suprême Chef de l'Eglise dans son Royaume : & c'est ce qu'aucun Catholique ne peut faire sans renoncer à sa Religion.

L'autre est appelé le *serment de fidélité*, qui fut dressé par le Roi Jacques, pour distinguer les Catholiques qui ne croient pas que le Pape puisse déposer les Rois pour cause d'hérésie, ni absoudre leurs sujets de la fidélité qu'ils leur doivent, de ceux que les Jésuites avoient imbus de cette doctrine. Or comme il n'étoit point parlé d'autre chose dans ce serment, que de ce que ce Roi craignoit qui pût être un sujet aux Catholiques de se révolter contre lui, ou de lui manquer de fidélité, Widdrington, savant Prêtre Anglois, soutint que les Catholiques le pouvoient & le devoient faire, comme ç'a toujours été aussi le sentiment de la Sorbonne. Et on ne peut douter que ce n'ait été aussi le sentiment de Milord Stafford ; puisque, non seulement il déclare qu'il a fait publiquement & en présence de tous les Seigneurs ce serment de fidélité, mais qu'il en parle avec une force extraordinaire, en ajoutant ; *que, s'il refusoit de le prêter mille fois, en étant autant de fois requis, il se croiroit mériter mille morts, & tous les tourments imaginables.*

En faut-il davantage pour juger qu'on n'a pas dû croire, sur le témoignage de deux frippons, dont chacun dépose d'un fait différent de celui dont parle l'autre, qu'il ait été capable, par de fausses vues de Religion, de chercher des assassins pour tuer son Prince, étant si fortement persuadé, que la Religion l'obligeoit à ne lui jamais manquer de fidélité, sous quelque prétexte que ce pût être ?

Dira-t-on

Dira-t-on qu'il mentoit en témoignant approuver si fort ce serment de fidélité, & qu'il l'avoit fait dans la Chambre Haute, pour s'y conserver sa place, sans rien croire de ce qui y étoit porté? III.
CLAS.
N°. VIII.

Il n'y a donc plus aucun moyen de juger de la disposition des hommes, si on n'a aucun égard à ce qu'ils assurent le plus, & ce qu'ils confirment par les serments les plus solennels, lors même qu'on ne trouve rien dans leur vie, qui les puisse faire soupçonner d'être des gens sans Religion & sans conscience. Mais il ne suffiroit pas d'avoir cette pensée de Milord Stafford, quoique sans raison, pour le croire coupable des crimes qu'on lui a imputés; car, en le regardant comme ayant eu si peu de Religion, qu'il n'eût point craint de faire un serment contre sa conscience, pour conserver sa place dans la Chambre Haute, comment pourroit-on s'imaginer, que, par un faux zèle de Religion, il ait mieux aimé s'exposer à mourir avec infamie, en s'opiniâtrant à ne rien avouer de ce qu'il auroit su de la conspiration, que d'accepter le pardon qu'on lui auroit offert, en avouant le crime dont on l'accusoit, s'il en avoit été véritablement coupable? En un mot, s'il a eu de la conscience, il s'est tenu obligé de garder le serment de fidélité qu'il avoit fait, & par conséquent il n'a point conspiré contre son Roi; & s'il n'en avoit point eu, il auroit plutôt été disposé à confesser, pour sauver sa vie, un crime qu'il n'auroit point commis, qu'à le nier, l'ayant commis, en s'ôtant par-là le moyen d'avoir sa grace, dont il étoit assuré en le confessant.

L'autre endroit que j'ai omis est, ce qu'il dit en la page 653. *J'ai toujours fait, Messieurs, beaucoup de cas de l'honneur que j'avois d'avoir séance au Parlement avec vous, & je tiens que c'est le seul moyen de conserver ce Royaume en paix. Il est vrai, que, par les lettres de Coleman, & ce que j'ai depuis vu imprimé, il y a quelque apparence, & même je le crois, qu'il y a eu des consultations ou conférences pour une tolération: mais si j'en avois su autant en ce temps-là que j'en ai appris depuis que je suis à la Tour, j'aurois, empêché beaucoup de choses; & si j'avois eu connoissance des desseins dont parlent les lettres de Coleman, je ne serois pas demeuré en Angleterre.*

Bien loin donc qu'il eût conspiré contre le Roi & contre le Gouvernement, il ne pouvoit même approuver, que l'on tâchât d'obtenir la tolérance de la Religion Catholique par des voies innocentes & de douceur, quand elles avoient quelque air d'intrigues & de cabales.

Et c'est ce qui lui fait encore dire, en parlant de M. Coleman; *qu'ayant tâché, par le moyen de l'argent de France, en éloignant le Parlement, où l'empêchant de s'assembler, d'obtenir une tolération, c'étoit une action qui*
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. C c c c

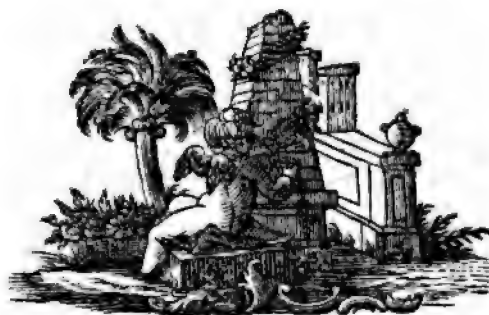
III. *ne se pouvoit justifier par les Loix, quoiqu'il ne fût pas jusqu'où elle étoit criminelle; sa science dans les Loix n'allant pas si loin.*

N°. VIII. Mais il avoit beau faire voir *qu'il n'avoit péché ni contre César ni contre la Loi*, il falloit mourir: la partie étoit trop bien faite, & le temps destiné de Dieu pour découvrir de quel côté est la véritable conspiration, n'étoit pas encore venu. Il semble qu'il approche, & que les nuages, dont les fourbes ont tâché de se couvrir, commencent à se dissiper. Ceux qui ont condamné les autres sont accusés à leur tour; & ce qu'a déposé contre eux un homme mourant, qui étoit de leur cabale, doit avoir incomparablement plus de poids, que ce qu'ont dit des témoins à gages, contre celui qu'ils avoient entrepris de perdre. Ce doit être une chose fort publique, & ainsi je ne pense pas que ce qu'en dit la Gazette de Hollande du 24. Juillet puisse être révoqué en doute.

De Londres ce 18. Juillet. L'on rendit hier publique la confession de Fits Harrits. Il y débute par de grandes protestations de la vérité de ce qu'elle contient; savoir, qu'il n'a eu de part au libelle que pour avertir le Roi de ce qui se tramoit contre lui, à qui il avoit découvert plusieurs choses de cette nature; que le Lord Howard & Exerard en étoient les Auteurs, & que le premier lui avoit dit, qu'il y avoit un dessein formé de s'assurer de la personne du Roi, jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'acte d'exclusion: que les deux Scherifs de Londres, lui avoient persuadé de déposer ce qu'il avoit dit contre la Reine, M. le Duc d'Yorck, & le Comte Damby: que tout cela étoit faux, & que le déplorable état auquel il étoit, & les grandes promesses qu'ils lui avoient faites de lui sauver la vie, & de le rétablir dans tous les biens de son pere, l'avoient obligé de le faire; mais qu'il en demandoit pardon à Dieu & à ceux qu'il avoit offensés par cette déposition: que M. George Treby, & Robert Claiton lui avoient suggéré les mêmes pensées, ajoutant, qu'il falloit qu'il accusât le Comte Damby du meurtre de feu Edmond Bury Godfroy, parce que le crime de meurtre n'étant pas inséré dans la grace que le Roi lui avoit donnée, il y a trois ans, cela donneroit lieu de lui faire son procès.

Il y a aussi un nommé Colledge; très zélé Presbytérien, qui a été condamné à mort pour avoir dit, qu'on se feroit du Roi, afin de lui faire faire par force ce qu'il ne vouloit pas faire de bon gré. C'est déjà un commencement de découverte: mais ce n'est pas néanmoins sur cela que je crois devoir fonder la justification des Catholiques; car il y a présentement tant de corruption & tant de friponnerie dans tous ces témoins d'Angleterre, que, sur leurs seules dépositions, je ne me tiendrois pas assuré, que les plus méchants hommes du monde fussent coupables des crimes dont ils les

auroient accusés. Tout l'avantage qu'on en peut tirer raisonnablement III.
 est, que si ce qu'ils disent maintenant, contre ces plus grands ennemis CLAS.
 des Catholiques, est véritable, on aura eu raison de dire, qu'il y avoit N°. VIII.
 une conspiration contre le Roi, & contre l'Etat; mais qu'on ne la cher-
 choit pas où elle étoit: & si ce sont des calomnies, ce sera une grande
 présomption, que ç'aura été par la même hardiesse à inventer des men-
 fonges, que les mêmes ou de pareils fourbes ont fait périr tant de Ca-
 tholiques innocents.



III.
CLAS.
N^o. VIII.

SECONDE ADDITION,

o u

Eclaircissement d'un endroit de cette Apologie, dans lequel l'Auteur s'est trompé, en parlant de M. Southwell, Secrétaire du Conseil de Sa Majesté Britannique.

Monsieur Justel ayant écrit d'Angleterre à un des amis de M. Arnauld, qu'on s'y plaignoit que M. Southwell, qui étoit un fort honnête homme, qui avoit une charge considérable à la Cour, & que le Roi de la Grande Brétagne avoit souvent employé en des Négociations importantes, avoit été maltraité dans l'Apologie pour les Catholiques, cet ami en donna avis à M. Arnauld, au mois d'Octobre de l'an 1684, en lui envoyant la Lettre de M. Justel.

[Secrétaire du Conseil de S. M.]

Cette Lettre contenoit les plaintes de M. Southwell, & de plusieurs honnêtes gens, qui se tenoient offensés de ce qu'on lui imputoit des choses à quoi il n'avoit jamais pensé. M. Arnauld en fut surpris, parce que ces plaintes n'étoient que générales, & ne marquoient aucun fait particulier, auquel on appliquât cette accusation. Il relut avec soin cet endroit de l'Apologie, & n'ayant pas les éclaircissements qui lui ont été envoyés depuis, il ne put faire autre chose, que de répondre en général, qu'il étoit prêt de satisfaire M. Southwell; quand il auroit été informé de ce qu'il auroit dit dans l'Apologie, qui ne se trouveroit pas conforme à la vérité.

C'est ce qu'il fit par sa première Lettre du 20 Octobre de la même année, qu'on a cru devoir mettre dans ce Recueil, afin que l'on puisse voir quelle a été sa véritable disposition, dès le premier avis qu'on lui eut donné, qu'il y avoit quelque chose dans l'Apologie pour les Catholiques, dont on avoit sujet de se plaindre. Mais on en a retranché ce qui ne sert plus de rien, depuis que les choses ont été éclaircies; savoir les raisons prises de l'Apologie même, qui l'empêchoient de voir qu'il se fût trompé.

Et c'est ce que je crois devoir expliquer ici, afin que l'on comprenne mieux de quoi il s'agissoit dans ce différent, qui est à présent heureusement terminé.

« Ce seroit fort injustement (comme dit M. Arnauld dans cette première

» *Lettre*) qu'on le soupçonneroit d'avoir eu dessein d'offenser un honnête III.
 » homme, qu'il ne connoissoit pas : car quelle raison en auroit-il pu avoir ? CLAS.
 » Et on avouera aussi, qu'il n'est pas blâmable d'avoir entrepris de justifier N°. VIII.
 » les Catholiques d'Angleterre, contre les calomnies d'Oates, & en parti-
 » culier M. Coleman, dont l'Auteur de la Politique du Clergé, qu'il réfu-
 » toit, avoit parlé fort outrageusement ; comme s'il avoit été certainement
 » convaincu d'avoir attenté à la vie de son Roi. Que s'il n'y a eu rien que
 » de louable en ce dessein, il s'étoit trouvé obligé d'apporter les preuves
 » les plus sensibles, que lui fournissoit le procès de M. Coleman, pour
 » infirmer la déposition de ce faux Témoin. Or il lui avoit paru que c'en
 » étoit une, qu'il ne devoit pas omettre, de ce qu'Oates, ayant accusé
 » M. Coleman devant le Conseil du Roi, avant qu'on l'eût mis en prison,
 » il n'avoit parlé que de ses lettres, sans rien dire de ce qu'il lui avoit im-
 » puté depuis ; qu'il avoit donné un guinée à des assassins, pour les hâter
 » d'entreprendre contre la personne du Roi, & de ce qu'il avoit ajouté
 » cinq mille livres sterling aux dix mille qu'il prétendoit qu'on avoit promi-
 » ses au sieur Wakeman, pour empoisonner Sa Majesté ».

Ce fait, qu'Oates n'avoit rien dit ni de l'un ni de l'autre de ces deux crimes, en accusant M. Coleman en sa présence au Conseil du Roi, a été l'occasion de ce différent. On ne peut douter maintenant qu'il ne soit faux, après les preuves incontestables que M. Southwell en a données. Mais, avant ces preuves, je crois que tout le monde jugera, qu'il étoit presque impossible que M. Arnauld n'y fût pas trompé : car il y avoit trois raisons qui lui paroissent convaincantes, & qui l'auroient paru à tout autre que lui.

La première ; que quand M. Coleman fut jugé, Oates lui-même étoit demeuré d'accord, par trois diverses fois, qu'il n'avoit point parlé d'aucun de ces crimes, lorsqu'il avoit été oui au Conseil en présence du Roi.

La seconde ; qu'il avoit dit expressément, qu'il n'avoit donné alors au Conseil qu'une instruction fort générale contre M. Coleman : *ce qui sem- bloit confirmé par ce qu'avoit dit aussi M. Southwell dans sa seconde réponse ;* que M. Oates donna au Conseil une instruction si générale, qu'il n'y avoit rien à quoi l'on pût certainement s'arrêter.

La troisième ; que le Conseil ayant été d'avis de mettre M. Coleman en prison, avant qu'il eût été oui en présence d'Oates, depuis qu'Oates eut dit ce qu'il avoit à dire contre lui, le Conseil crut que c'étoit assez de le mettre sous la garde d'un Huissier ; & ce ne fut qu'après la lecture de ses papiers qu'on donna un nouvel ordre de le conduire en prison. Or qui n'auroit conclu de-là, qu'il n'y avoit donc point d'apparence

III. qu'Oates l'eût accusé devant le Conseil, d'avoir voulu faire empoisonner
 CLAS. le Roi, avant la lecture de ses papiers; puisque tout ce qui y fut trouvé
 N°. VIII. ne regardoit point la personne du Roi, & n'étoit rien, étant comparé à
 un si détestable crime?

Mais les conséquences, quelque évidentes qu'elles paroissent, doivent céder à la vérité, appuyée sur le témoignage d'un homme d'honneur, reconnu pour tel dans tout un Royaume, & sur des preuves par écrit qu'on ne peut soupçonner de faux, tels que sont des Registres publics. Et c'est par-là que cette affaire s'est terminée.

Car cette premiere Lettre de M. Arnauld ayant été envoyée en Angleterre, l'assurance qu'eut M. Southwell, qu'il étoit tout disposé à lui rendre justice aussi-tôt qu'il seroit informé de la vérité, le porta à écrire à M. Justel, pour lui rendre compte de ce qui le regardoit dans le Procès de feu M. Coleman; en joignant à cette Lettre des pieces authentiques, qui faisoient voir 1°. Qu'il n'y avoit été présent que par le devoir de sa charge de Secrétaire du Conseil du Roi, afin de rendre compte de ce qui s'y étoit passé lorsque M. Coleman y fut oui en présence d'Oates.

2°. Qu'il est vrai qu'Oates y avoit accusé M. Coleman d'avoir voulu empoisonner le Roi, comme il paroît par les Registres du Conseil (quoique l'on ait assez reconnu depuis la fausseté de cette accusation) & qu'ainsi il ne pouvoit pas dissimuler ce fait, étant requis par le Juge de dire la vérité.

3°. Que, bien loin d'avoir voulu nuire à M. Coleman, il avoit tâché de le servir, comme il paroît encore par une Lettre de M. Coleman, qui le remercie des bons offices qu'il lui a rendus.

M. Arnauld ne reçut la copie de cette Lettre qu'au mois de Février de l'année suivante 1685; & aussi-tôt qu'il l'eut vue, il n'hésita pas un moment à donner à M. Southwell la satisfaction qu'il attendoit de lui. Il ne crut pas aussi devoir chercher d'entremetteur; il s'adressa à lui-même, & lui écrivit la Lettre que l'on verra dans ce Recueil, dont M. Southwell ayant été fort satisfait, comme il l'a témoigné par sa réponse (a), cet accommodement fut entier & dans toute sa perfection à l'égard de ces deux personnes, à qui cet incident n'a servi qu'à leur faire contracter ensemble une amitié très-sincere, dont chacun se croit honoré.

Il ne restoit plus qu'à détromper le public; & c'est ce que M. Arnauld a supplié, un de ses amis, de faire, par la publication de ces dif-

(a) Cette Réponse de M. Southwell à M. Arnauld se trouvera aussi dans cet Ecrit.

férentes Lettres , avec les piéces justificatives de la droiture du procédé de M. Southwell. Ii.

Ce 30 Juin 1685.

CLAS.
N°. VIII.

PREMIERE LETTRE

De M. Arnauld à un de ses Amis , qui lui avoit fait savoir les plaintes générales que l'on avoit faites de lui en Angleterre , touchant M. Southwell.

Le 20 d'Octobre 1684.

M O N S I E U R ,

Comme j'ai toujours pour but de dire la vérité , je n'aurai jamais de peine d'avouer que je me suis trompé , quand on m'aura fait voir , que ce que j'ai pris pour la vérité ne l'est pas : ainsi je suis très-disposé à faire ce que M. Justel témoigne que l'on desire de moi en Angleterre , touchant M. Southwell , que l'on dit que j'ai maltraité dans l'Apologie pour les Catholiques , pourvu que l'on m'explique davantage en quoi je puis m'être trompé. Mais , puisque l'on vous marque , que M. le Duc d'Yorck n'a pas approuvé cet endroit de l'Apologie , & qu'il a eu néanmoins la bonté de m'excuser , en disant , qu'il falloit que j'eusse été mal informé , & qu'assurément je ferois justice à M. Southwell : je vous supplie , Monsieur , d'assurer votre ami , que je suis très-obligé à S. A. R. de la bonne opinion qu'elle a de moi , & que je la crois si intelligente & si juste , que je me soumettrai de bon cœur à tout ce qu'elle m'ordonnera sur ce sujet ; ayant tout lieu d'être persuadé , qu'elle ne m'ordonnera rien qui pût blesser ma conscience ou mon honneur : & je n'entends point , par ce mot *d'honneur* , ce qu'entendent d'ordinaire la plupart des gens du monde , qui mettent leur honneur à ne point reconnoître qu'ils aient manqué , ou à ne point réparer le mal qu'ils auroient fait. Je tiens au contraire , que rien n'est plus honorable , non seulement à un Chrétien , mais à un véritablement honnête homme , qu'un sincere aveu de ses fautes , & une ferme volonté de satisfaire à tous ceux qu'il auroit offensés , quoique ce fût sans dessein. Je me sens graces à Dieu dans cette disposition : mais ce qui me paroît blesser la conscience & l'honneur est , de mentir par complaisance , en se reconnoissant coupable en des choses où l'on seroit persuadé qu'on ne l'est pas. Comme certainement je ne le suis pas dans cette rencontre , au point que le pensent ces honnêtes gens , qui me blâment *d'avoir imposé à un bonnête homme des choses à quoi il n'a pas*

III. *pensé*, car ma conscience ne me reproche point d'avoir *imposé* à personne;
 CLAS. je pourrois en demeurer-là, & attendre qu'on me marquât plus en parti-
 N°. VIII. culier quelle a pu être ma faute : mais ce seroit différer ce que je crois
 ne pouvoir faire trop tôt, qui est de rendre à M. Southwell toute la justice
 que je lui puis rendre présentement.

Il me semble pour cela, Monsieur, qu'il faut distinguer le jugement qu'on doit faire en général de M. Southwell, de ce que j'ai dit en passant d'un fait particulier, rapporté dans le procès de M. Coleman. Je n'en ai rien dit en général, & je ne le pouvois faire, n'ayant pas le bien d'en connoître autre chose que ce que j'en trouvois dans ce Procès. Mais maintenant que l'on m'assure que c'est un fort honnête homme; qu'il a eu des emplois considérables; qu'il a beaucoup de mérite, & que M. le Duc d'York en fait estime, je le crois sans peine, & je suis prêt de le déclarer dans toutes les occasions que j'en aurai; & de prier ceux à qui ce que j'ai dit dans l'Apologie auroit pu donner une autre idée, de ne s'y point arrêter, parce qu'elle seroit contraire à la vérité.

Voilà pour le général, dont je crois que M. Southwell doit être content. Pour le particulier, je viens de relire cet endroit de l'Apologie, qui est depuis la page 398. jusqu'à la page 402, & j'avoue que j'y ai remarqué quelques expressions dures, & quelques manieres de parler qu'on peut trouver méprisantes, que j'aurois certainement évitées si j'avois su ce que je fais maintenant de M. Southwell. Je n'aurois point non plus mis ces deux mots de la page 401, *ou malignement ou témérairement* : & si c'est ce qui l'a blessé, je le rétracte de bon cœur, & suis prêt de lui en faire satisfaction. Mais pour ce qu'on appelle des *faits faux*, qui aient pu donner sujet de me blâmer d'avoir imposé à un honnête homme, il m'a été impossible de deviner à quoi ce reproche pouvoit être appliqué.

On ne me soupçonnera pas sans doute d'avoir eu dessein d'offenser un homme d'honneur, que je ne connoissois pas : car quelle raison en aurois-je pu avoir ? Et on avouera aussi, que je ne suis pas blâmable d'avoir entrepris de justifier les Catholiques d'Angleterre, contre l'horrible calomnie du Docteur Oates, & en particulier M. Coleman, dont l'Auteur de la Politique du Clergé, que je réfutois, avoit parlé fort outrageusement, comme s'il avoit été certainement convaincu d'avoir attenté à la vie de son Roi. Que s'il n'y a rien eu que de louable dans ce dessein, je me suis trouvé obligé d'apporter les preuves les plus sensibles que me fournissoit le Procès imprimé de M. Coleman, pour infirmer la déposition de ce faux témoin. Il m'a paru que c'en étoit une, que je ne devois pas omettre, de ce qu'Oates, ayant accusé M. Coleman au Conseil du Roi, avant qu'on l'eût mis en prison, il ne parla que de ses lettres, sans
rien

rien dire de ce qu'il n'avoit pas encore inventé ; qu'il avoit donné un JII.
guinée à des assassins pour les hâter d'entreprendre contre la vie du Roi, CLAS.
& qu'il avoit ajouté cinq mille livres sterling aux dix mille qu'il préten- N°. VIII.
doit qu'on avoit promis de donner au Sieur Wakeman pour empoisonner
Sa Majesté. C'est ce que j'ai traité dans la quatrième Preuve du Chapitre
XVI.

J'y ai représenté , que le Lord Chef de Justice ayant demandé à Oates ,
pourquoi il n'avoit pas accusé M. Coleman au Conseil du Roi de ces
crimes-là , Oates en avoit apporté quelques méchantes raisons ; mais qu'en-
fin il étoit demeuré d'accord , qu'il n'avoit donné alors au Conseil qu'une
instruction générale.

Mais puisqu'on se plaint , que j'en ai mal usé envers M. Southwell ; que
je lui ai fait injure., que j'ai avancé , sur son sujet , des choses contraires à
la vérité ; que M. le Duc d'York en a été surpris , & que M. Southwell a
des preuves convaincantes , entre autres un Registre public , & une Lettre
de feu M. Coleman , qui prouve le contraire de ce que j'ai dit de lui ; je
dois croire qu'il y a en tout cela quelque chose que je ne comprends
pas ; & ainsi , Monsieur , j'aurois tort de ne pas accepter une proposition
aussi raisonnable qu'est celle que vous fait M. Justel , en s'offrant de faire
envoyer les Copies de ces Pièces originales , qui me doivent apprendre ce
que j'ai dit de contraire à la vérité , touchant les faits qui regardent M.
Southwell ; car je vous puis assurer de très-bonne foi , que je n'en fais
rien. C'est pourquoi vous jugez bien , que , dans l'ignorance où je suis ,
je ne pourrois en conscience , & sans blesser mon honneur , faire cette
déclaration générale : Que j'ai été mal informé sur le sujet de M. South-
well , & que ce que j'en ai dit dans l'Apologie pour les Catholiques , est
contraire à la vérité. Car n'y ayant point parlé de M. Southwell sur l'in-
formation de personne , mais seulement sur ce que j'ai trouvé dans le
Procès de M. Coleman , cette déclaration générale ne pourroit donner
d'autre idée à ceux qui liroient l'Apologie , sinon que j'aurois reconnu
par-là , que j'y aurois rapporté infidèlement ce qui est dans ce Procès ,
en attribuant à M. Southwell d'y avoir dit ce qu'il n'y auroit pas dit.
Or c'est assurément ce que je ne donnerai pas lieu qu'on croie de moi ,
quand il iroit de ma vie ; n'y ayant rien dont je me sente plus éloigné
que d'être infidèle , dans ce que je rapporte des Auteurs ou des pièces
que je cite. J'ai d'autant plus d'intérêt à ne pas donner sujet qu'on ait
ce soupçon de moi , que tout le monde sait qu'il y a maintenant en Hol-
lande des Ministres François , qui , ayant pris à tâche de me déchirer par
de misérables libelles , ne manqueroient pas de prendre cette occasion de

III. me faire passer pour un homme sans foi, qui auroit été obligé de faire
 CLAS. réparation à des gens d'honneur que j'aurois calomniés. On les connoît
 N°. VIII. bien en Angleterre, puisque la manière féditieuse dont ils avoient osé parler des affaires de ce pays-là, a obligé l'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique, d'obtenir de MM. les États, la condamnation du plus emporté de leurs libelles, auquel il leur a plu de donner pour titre *l'Esprit de M. Arnauld*, quoique je sois peut-être le moins maltraité d'un grand nombre de personnes qu'ils y déchirent, sans aucun rapport à moi, que ridicule ou imaginaire: n'ayant presque rien eu autre chose à me reprocher que des intentions cachées, fondées souvent sur des faussetés manifestes; comme lorsqu'ils disent, que ce n'a été par aucune vue de Religion que j'ai fait l'Apologie pour les Catholiques; mais par une vue d'intérêt, pour ne pas perdre mes Bénéfices, moi que tout le monde fait qui n'en ai aucun.

Je vous supplie très-humblement de vouloir assurer M. Justel de mes très-humbles respects, & le remercier du soin qu'il paroît qu'il a pris, d'empêcher que cette affaire n'éclatât avant que l'on se fût bien entendu. Je suis, &c.

L E T T R E

De Monsieur Southwell à Monsieur Justel, sur le sujet de la précédente, laquelle on lui avoit envoyée, afin qu'il fut informé de la véritable disposition de M. Arnauld à son égard.

M O N S I E U R ,

Vous savez combien le plaisir de ma retraite dépend de votre amitié & de votre correspondance. Le dernier ordinaire m'en a donné des marques importantes, par la copie de la Lettre de M. Arnauld du 20 d'Octobre passé, que vous m'avez envoyée, & qui me donne lieu de vous remercier d'avoir empêché que mes plaintes aient fait de l'éclat, ce qui convient aussi au peu d'inclination que j'avois de me rendre aux instances de ses ennemis.

Vous savez bien, que, quand l'hiver passé, le libelle intitulé *l'Esprit de M. Arnauld* donna occasion de parler de ce grand homme, je vous entretins, dans ce temps-là, de mon affaire, & vous dis entre autres choses que j'avois pris la liberté de demander à S. A. R. M. le Duc d'Yorck, s'il avoit lu l'Apologie de M. Arnauld pour les Catholiques, & particulié-

rement les endroits où il parloit de moi d'une maniere cruelle : que S. A. III. avoit répondu , qu'elle avoit bien lu les principaux endroits de ce Livre ; CLAS. mais qu'elle avoit passé par-dessus les Procès , parce qu'elle en avoit plus N°. VIII. de connoissance que pas un étranger n'en pouvoit avoir , & que S. A. voulant savoir de moi quelques particularités de ce qui m'y touchoit , je lui en avois marqué quelques-unes , & montré en même temps ce que M. Coleman m'avoit écrit , dans une Lettre qui est peut-être une de ses dernieres. Que S. A. avoit eu la bonté de la lire , & de me dire , qu'elle étoit fort surprise d'apprendre qu'on eût fait une accusation de cette nature-là , contre une personne dont on ne s'étoit jamais plaint : qu'elle ajouta ensuite , que M. Arnauld , étant étranger , n'avoit pu distinguer les vrais avis d'avec les faux ; mais qu'étant une personne si estimée pour son savoir & sa probité , il ne pouvoit avoir que de la joie d'être détrompé , & feroit avec plaisir la satisfaction qu'on exigeroit de lui.

C'est par cette Lettre dont je vous ai parlé d'abord , que M. Arnauld a répondu à l'opinion que S. A. R. avoit de lui. Et il paroît bien que ma patience & la considération que j'ai eue pour son mérite , ne se sont pas trouvées inutiles. Je viens à cette heure à l'affaire dont il s'agit , qui est , de savoir si Oates accusa , dans le Conseil du Roi , M. Coleman , d'avoir eu le dessein d'empoisonner Sa Majesté ou non. Et comme M. Arnauld avoue , dans sa Lettre , que ce que j'ai répondu d'abord dans le procès lui donnoit de l'embarras , puisque si cette réponse se trouvoit vraie , elle détruiroit ce qu'il avoit avancé sur ce sujet , il est nécessaire , pour en appuyer la vérité , que je lui en donne des preuves incontestables.

Premièrement , nous produirons une copie des Registres du Conseil , où cette accusation formelle d'Oates , contre les Sieurs Wakeman & Coleman se trouve en des termes plus exprès & plus étendus que dans la réponse que je fis au Barreau.

De plus , une copie d'une Lettre dont je garde l'original , que M. Coleman m'écrivit le 2 d'Octobre 1678 , & que sa femme m'apporta , laquelle marque , en des termes positifs , qu'il avoit été accusé dans le Conseil du Roi , *du plus noir & du plus horrible crime dont on ait jamais oui parler.*

Nous y ajoutons encore une copie de l'Arrêt du Conseil , du 29 de Septembre , par lequel M. Coleman fut , *pour crime de trahison* , envoyé à Newgate ; ce qui pourtant fut changé & adouci le lendemain , pour des raisons que nous marquerons dans la suite.

Et enfin , je me rapporte à ce qu'en dira M. le Chevalier Wakeman , Médecin de la Reine , qui se trouvera peut-être à cette heure à Paris.

Il se souviendra sans doute qu'il comparut au Conseil le même jour que

III. M. Coleman, & qu'Oates les y accusa tous deux de ce même crime;
 CLAS. ce qui se trouve aussi expressément aux Registres du Conseil.
 N°. VIII. Après toutes ces preuves, j'ai cru qu'il feroit à propos de vous mar-
 LXIV. quer la suite de cette affaire, & il ne sera pas inutile de dire, qu'Oates
 étoit au commencement si peu considéré, que s'il n'eût pas déposé que
 la vie du Roi se trouvoit en danger, il n'eût pas peut-être eu assez de
 crédit pour rendre ses accusations recevables, & auroit été traité d'im-
 posteur; mais qu'après l'examen des Lettres de M. Coleman, & quel-
 ques autres incidents, les affaires avoient changé de face.

Il est constant, que, sur la première accusation d'Oates, & l'absence
 de M. Coleman, les Seigneurs du Conseil avoient signé un Arrêt pour
 l'envoyer à Newgate *pour le crime de Lèse Majesté*: & il n'est pas moins
 vrai que M. Coleman s'étant, par après, présenté au Conseil, & y témoi-
 gnant de l'horreur pour le *crime dont Oates l'accusoit*, Sa Majesté trouva
 bon d'ordonner, qu'il ne feroit pas envoyé à Newgate; mais qu'il de-
 meureroit sous la garde d'un Huissier. Ce fut dans cette occasion, que,
 me trouvant de quartier comme Secrétaire du Conseil, & mettant ce
 dernier Arrêt entre les mains de l'Huissier nommé Rutter, je lui recom-
 mandai de bien traiter M. Coleman: ce qui venant à sa connoissance, il
 m'écrivit deux jours après la Lettre ci-jointe, me remerciant de la manie-
 re honnête dont j'en avois usé, & me suppliant de faire en sorte, par
 mes bons offices, qu'il pût obtenir sa liberté, en donnant caution de
 paroître.

Mais les affaires de M. Coleman changerent bientôt. On avoit examiné
 les papiers qu'on avoit pris dans sa maison; & les Seigneurs du Conseil,
 que Sa Majesté, en partant pour Newmarket, avoit chargés d'examiner
 la conspiration, n'eurent pas long-temps les mêmes égards pour M. Co-
 leman; & ils signèrent, tout aussi-tôt, un ordre, pour l'envoyer à New-
 gate; ce qui fut exécuté.

Dix jours après on trouva le corps du Chevalier Edmond Berry Godfroy,
 & on accusa les Catholiques de sa mort. Les papiers de M. Coleman avoient
 fait du bruit, & la correspondance qui y paroissoit avec des Etrangers
 irrita fort le Conseil, qui, là-dessus, demanderent l'avis de tous les Juges
 du Royaume; si ce n'étoit pas crime de Lèse Majesté, que de travailler à
 la ruine de la Religion du Pays, & d'y introduire l'autorité du Pape, par
 le moyen des Puissances étrangères.

Tous les douze Juges, hormis un, qui n'étoit pas dans ce temps-là à
 Londres, opinèrent *pour l'affirmative*. Le 21 d'Octobre le Parlement,
 contre qui Coleman s'étoit emporté dans ses papiers & lettres, s'assembla;
 ce qui acheva de le ruiner.

On assigna le 27 du mois de Novembre pour lui faire son procès. Le Procureur du Roi somma pour cela les quatre Secretaires du Conseil, afin de rendre témoignage de ce qui s'y étoit passé; ce qui s'est toujours pratiqué dans de telles occasions : & je fus obligé de comparoître en justice avec les autres.

D'abord Oates accusa M. Coleman devant les Juges de plusieurs crimes, & entr'autres du dessein d'empoisonner le Roi. Coleman répondit bien qu'Oates avoit déclaré au Conseil qu'il ne l'avoit jamais vu auparavant. Un des Juges, sur cela, sans faire autre reflexion, demanda à Oates, pourquoi il n'avoit pas accusé M. Coleman de cet attentat devant le Conseil. Coleman fit son profit de cette demande, & représenta au Juge, qu'Oates ne l'y avoit accusé que fort légèrement; que les Seigneurs du Conseil avoient ajouté si peu de foi à ce qu'il avoit avancé contre lui, qu'ils avoient modéré leur premier Arrêt; le mettant entre les mains de l'Huissier seulement, au lieu de le faire mener à Newgate, & que, si le crime dont on l'avoit accusé eût été si énorme, on ne lui auroit pas fait cette grace.

Oates se trouva embarrassé sur cela, & donna quelques méchantes raisons pourquoi il n'avoit pas accusé d'abord M. Coleman de ce crime, en ne disant rien pourtant de positif, & s'excusant sur le défaut de sa mémoire. Sur ces entrefaites, un des Juges s'adressant à moi me dit, qu'ayant été dans ce temps-là de Quartier au Conseil, je pourrois dire mieux que personne de quoi Oates y avoit accusé M. Coleman.

Sur quoi je représentai la maniere dont Oates s'étoit expliqué au Conseil touchant l'empoisonnement du Roi, & les cinq mille livres sterling que Coleman auroit payées au Chevalier Wakeman, pour ce dessein, dans les mêmes termes que tout cela avoit été deux mois auparavant enregistré au Conseil; & il est à remarquer, que M. Coleman n'eut rien à repliquer sur ce point, *se souvenant bien que la chose s'y étoit passée en la même maniere que je l'avois représenté.* Et cette modération de peine, qui lui servoit d'excuse, ne laisse pas de faire voir qu'il avoit été accusé d'un plus grand crime; ce qu'il a même avoué par lettre à un Secrétaire du Conseil, aussi-bien qu'à moi.

Après toute cette déduction du fait, je passerai, s'il vous plaît, à la lettre de M. Arnould, où il faut avouer, qu'il témoigne un grand amour pour la justice & pour la vérité. Mais, avec tout cela, il semble qu'il a de la peine à condamner les réflexions qu'il a faites dans son livre à mon préjudice; car il persiste toujours à soutenir que je me suis contredit.

Mais j'espère, que, quand il aura examiné les pieces que vous aurez

III. la bonté de lui envoyer, il relira le Procès de M. Coleman avec moins
 CLAS. de passion & de partialité : & je ne vois pas, avec la permission de M.
 N°. VIII. Arnauld, que l'on puisse trouver la moindre incongruité dans les quatre
 réponses que je fis dans ce Procès-là.

Dans ma première, je marque particulièrement ce qu'Oates avoit dit
 touchant les cinq mille livres sterling, & les quinze mille livres sterling,
 & comme M. Coleman auroit avancé les cinq mille livres au Sieur
 Wakeman.

Dans la seconde, je dis qu'Oates donna au Conseil une *instruction fort
 générale* (b), & je marque l'horreur que Coleman avoit témoignée pour
 ce qui le regardoit : &, dans ma dernière réponse, je répète les particu-
 larités de la première.

Or je dis, qu'à moins de renverser l'ordre des questions & des réponses
 du Procès, & de s'attacher à quelque mot d'une réponse, & supprimer
 les autres, je ne vois pas où l'on puisse remarquer les contradictions que
 M. Arnauld prétend de faire voir ; & j'ose dire, que, sans mériter le ca-
 ractère de malin & de téméraire qu'il me donne, j'aurois pu faire perdre
 l'estime qu'on a eue de son Livre, & l'Approbation qu'on lui a donnée,
 si je l'eusse exposé au jugement des honnêtes gens ; & si je n'avois
 eu pour M. Arnauld de plus favorables égards que ceux qu'il a eus
 pour moi.

Je vous prie, Monsieur, d'excuser ce petit ressentiment, & faites en-
 tendre à M. Arnauld, que, dans le Procès de M. Coleman, j'y ai été cité
 avec les autres Secretaires du Conseil du Roi, pour dire ce qui s'y étoit
 passé, & qu'en rapportant les choses fidèlement, je n'ai fait que ce qui
 étoit indispensablement de mon devoir : & on ne peut, avec raison, se
 plaindre de moi, comme si je m'étois ingéré témérairement dans cette
 affaire, avec dessein de nuire à M. Coleman ; ce qui ne répondroit pas à
 l'affection que je lui ai témoignée, & au bon traitement que je lui ai fait
 faire, par l'aveu même de sa lettre. Et je veux espérer de l'honnêteté de
 M. Arnauld, que, quand j'aurai le bonheur d'être connu de lui, il fera
 un jugement de moi tout autre qu'il n'a fait, & qu'il me fera la justice
 de me croire incapable de faire aucune action contre ma conscience &
 mon honneur : ce que lui pourront témoigner tous ceux de qui je suis
 connu ; non pas seulement ceux de mon pays, mais aussi les Etrangers,
 & particulièrement les Ministres des Cours d'Espagne, de Portugal, de

(b) Cette instruction générale, dont il est fait mention, s'entend de diverses manières,
 dont Oates avoit informé le Conseil, que les Conspirateurs se vouloient servir pour la mort
 du Roi ; c'est-à-dire, du poignard, du poison, de l'arquebuse, & plusieurs autres.

Flandres & de Brandebourg, où j'ai eu l'honneur de servir le Roi mon Maître en qualité d'Envoyé Extraordinaire. III.
CLAS.

Je ne prétends pas, après tout, de prescrire à une personne comme M. Arnould, la satisfaction qu'il me doit faire : il fait mieux que personne comment on en use en de pareilles rencontres. Je ne doute pas que ce que je viens de dire, joint à la lettre de feu M. Coleman, ne lui fasse changer de sentiment, en m'accordant peut-être son estime & son amitié. N°. VIII.

Cependant, Monsieur, je vous prie de l'assurer de mes très-humbles respects, & de lui marquer l'avantage que j'ai d'être de vos amis, comme je suis aussi, Monsieur, &c.

T R A D U C T I O N

De la Lettre de Monsieur Coleman, à Monsieur Southwell.

M O N S I E U R,

JE vous ai tant d'obligation de l'extrême bonté que vous avez eue de me recommander à M. Rutter, que je n'ai pu m'empêcher de le dire tout aussi-tôt à ma femme; & de lui faire savoir la consolation qui m'étoit restée, par la bienveillance que vous m'avez témoignée dans mon malheur. Elle fut si sensiblement touchée de ce bon office-là, & de cette action généreuse, que quoiqu'elle fût plus en état de garder le lit que de sortir, on ne la put empêcher de vous aller témoigner la reconnaissance qu'elle avoit d'une bonté si rare & si extraordinaire. Et comme elle étoit résolue de vous aller trouver, à quoi je l'aurois excitée moi-même si elle n'eût pas été incommodée, & votre bonté m'ayant déjà invité à cela, je l'ai priée de vous demander, si je pouvois bien espérer ma liberté des Seigneurs, en donnant caution de me représenter, afin que je pusse consoler ma femme, & l'obliger à garder le logis; parce qu'autrement elle court risque de perdre sa santé, en se donnant de la peine; & allant de côté & d'autre pour me secourir.

Quoique vous n'ayiez pas répondu à ma demande, vous avez eu assez de bonté pour me promettre votre assistance, que je vous supplie de m'accorder, & d'assurer de ma part les Seigneurs, que je ne manquerai jamais de comparoitre lorsque mes amis seront engagés à cela; & que la diminution du supplice, qui m'étoit destiné, me fait espérer que le Roi ne peut pas me croire coupable de ce noir attentat, dont je ne sais comment on m'a accusé, puisque je me suis rendu volontairement pri- Crime de
Lese Ma-
jesté.

- III. nier lorsque j'étois en liberté, & favois qu'on m'avoit chargé de la plus horrible *Trabison* dont on ait jamais oui parler.
- CLAS. N°. VIII. Je prends aussi la liberté d'écrire au Chevalier Philippe Loyd dans les mêmes termes, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de lui. Comme il est en quartier, & a bien voulu permettre à un de mes amis de me rendre tous les bons offices qu'il pourroit, j'espère, qu'agissant tous deux de concert en ma faveur, je pourrai obtenir cette grace-là, dont je serai redevable à votre charité extraordinaire. Je suis comme je ferai toujours, &c.

T R A D U C T I O N

De l'Ordre du Conseil pour l'arrêt de M. Coleman à Ralph Rutter, Huissier ordinaire de Sa Majesté.

ON vous ordonne de prendre en arrêt Edoward Coleman, pour crime de Lese Majesté, en conspirant contre la vie du Roi, & de le mener à Newgate, où il sera prisonnier jusqu'à ce qu'on lui fasse son procès. Fait à la Chambre du Conseil à Whitehal le 29 Septembre 1678. Signé par

Mgr. l'Archevêque de Canterbury.	M. le Chancelier.
M. le Trésorier.	M. le Garde du Sceau Privé.
Duc de Lauderdale.	Comte de Bathe.
Vicomte de Newport.	M. l'Evêque de Londres.
M. le Secrétaire Williamfon.	M. le Chancelier de l'Echiquier.

Extrait des Registres du Conseil,

Signé, FRANÇOIS GUYR.

T R A D U C T I O N

De l'Extrait des Registres du Conseil.

AYANT été requis par le Chevalier Robert Southwell, ci-devant Secrétaire du Conseil Privé du Roi, d'attester une Copie de ce qui est enregistré es Livres dudit Conseil, de l'accusation de Titus Oates, contre le Sieur Coleman & le Chevalier George Wakeman, touchant le dessein d'empoisonner Sa Majesté, dans les mêmes termes que l'affaire se passa en l'Assemblée du Conseil; j'y trouve ce qui suit.

A la

A la Cour de Whitehall, ce 30 Septembre 1678. après midi, en présence de Sa Majesté.

III.
CLAS.
N°. VIII.

S. A. le Prince Robert.
M. le Chancelier.
M. le Garde du Sceau Privé.
Duc de Monmouth.
Comte d'Offory.
Comte de Strafford.
Comte de Carbry.
M. l'Evêque de Londres.
Milord Berkley.

Mgr. l'Archevêque de Canterbury.
M. le Trésorier.
Duc d'Albermale.
Duc de Lauderdale.
Comte de Peterborough.
Comte de Bathe.
Vicomte de Newport.
M. l'Evêque de Durham.
M. le Secrétaire Williamson.

Le Sieur Oates représente au Conseil, qu'il avoit vu & lu, une lettre écrite par Thomas White, Provincial à Jean Fenwick, au mois d'Août dernier, laquelle marquoit, que le Chevalier George Wakeman s'étoit engagé d'empoisonner le Roi, pour la somme de quinze mille livres sterling, & que ledit Thomas White témoignoit, dans cette lettre, avoir bien de la joie de ce que le dit Wakeman avoit entrepris l'affaire. Et que Fenwick avoit assuré le dit Oates, que cinq mille livres sterling, avoient déjà été payées au dit Wakeman par le Sr. Coleman. Que le dit Oates avoit vu les ordres dont Thomas White avoit, à S. Omer chargé Richard Ashby, mandant qu'on proposât d'abord au dit Wakeman dix mille livres sterling, & que, par d'autres lettres, ensuite de ces ordres, on avoit ordonné, qu'en cas qu'il n'acceptât pas les dix mille livres sterling, on lui offrit les quinze mille.

Des Jésuites de S. Omer.

Le Chevalier Wakeman étant interrogé, demanda qu'on lui fît voir son Accusateur; représentant les bonnes actions de ses Ancêtres, son propre mérite, & ce qu'il avoit souffert pour Sa Majesté: qu'il étoit présentement Domestique du Roi & dépendant de lui; qu'il y avoit si peu d'apparence qu'il voulût entreprendre un si noir attentat, qu'il attendoit qu'on lui fît réparation pour le tort qu'on lui faisoit. Il avoua qu'il connoissoit les Sieurs Ireland & Fenwick (c'étoient deux Jésuites.)

On lui remontra qu'il feroit mieux de déclarer plus catégoriquement son innocence, & sa détestation de ce dont il étoit accusé: sur quoi il se retira.

Le Sieur Coleman, qui, ce matin-là, s'étoit présenté chez M. Williamson Secrétaire d'Etat, où l'Huissier le trouva, & le prit sous sa garde, fut introduit devant le Conseil, où on le questionna sur le voyage qu'il

III. venoit de faire en France , & s'il y avoit vu le Pere Confesseur la Chaize,
 CLAS. & s'il avoit eu la permission ou passeport d'aller en France ? Le dit Cole-
 N°. VIII. man répondit , qu'il avoit bien été en France sur le désordre qui étoit
 arrivé touchant le Sieur S. Germain ; qu'il n'avoit pas eu de passeport , &
 qu'il avoit vu le dit Pere Confesseur , en visite une fois par accident.

On lui demanda s'il ne se servoit point de chiffres ? A quoi il répon-
 dit , qu'il s'en servoit , & croyoit qu'on les avoit tous pris par l'ordre du
 Roi : où si cela n'étoit pas , qu'il les présenteroit au Conseil. Le Sr.
 Oates lui demanda , si un certain Playford , du College de S. Omer n'é-
 toit pas son parent ? A quoi il répondit , qu'il avoit bien un neveu de
 ce nom à S. Omer , de l'âge d'environ douze ans. Le dit Oates assura
 qu'il avoit plus de quatorze ou quinze ans , & qu'il étudioit aux Poètes
 & en Rhétorique. Le dit Oates représenta aussi ; qu'il y avoit vu une
 feuille de papier de nouvelles , au bas de laquelle celui qui l'écrivait fai-
 soit , dans le même caractère , quelque recommandation à son Parent Play-
 ford. Qu'il y avoit , sous le même couvert , une certaine lettre sé-
 ditieuse , écrite au Pere la Chaize , Confesseur du Roi de France , dont
 l'adresse étoit écrite du même caractère que le dit papier de nouvelles , de
 laquelle lettre , avec d'autres , le dit Oates étant chargé pour la porter
 à Paris au dit Confesseur , il auroit en chemin trouvé le moyen de la lire ,
 & de l'entendre , au mois de Décembre dernier ; laquelle marquoit le gré
 que la Société lui faisoit de l'argent , c'est-à-dire des dix mille livres ster-
 ling qu'on avoit données , & qu'on emploieroit cette somme comme elle
 étoit destinée ; ce qui signifioit la mort du Roi : & ensuite le remer-
 cioit du soin qu'il avoit de la Religion Catholique , & lui faisoit entendre
 la passion qu'ils avoient de ruiner les Protestants.

Qu'au mois de Juillet Ashby seroit venu en Angleterre , avec les or-
 dres sus dits , pour traiter avec le Chevalier Wakeman comme ci-dessus ;
 & qu'en conséquence de l'accord fait entr'eux pour les quinze mille livres
 sterling , cinq mille en avoient été payées , à ce qu'on disoit par le dit
 Coleman , comme il est sus-mentionné dans ce qui touche le dit Wake-
 man. Le dit Oates y ajoute encore ; que , lorsqu'il rendit la lettre au Pere
 la Chaize , le dit Pere lui demandoit des nouvelles du Secrétaire de Ma-
 dame la Duchesse. Le dit Oates dit de plus , que les Sieurs Togartie &
 Fenwick lui avoient déclaré , que dans l'Assemblée qui s'étoit faite au
 mois d'Août , où l'on fit l'accord avec le dit Wakeman , le dit Coleman
 s'y étoit trouvé présent.

Le dit Coleman nie avec beaucoup de protestation toute sorte de com-
 merce avec le dit Wakeman , ni quelque autre que ce soit touchant un tel
 dessein.

Sa Majesté parut si satisfaite de ce qu'avoit dit le Sr. Coleman, qu'elle III. voulut bien retrancher cette partie de l'arrêt, qui ordonnoit qu'on l'en- CLA's. verroit à la prison de Newgate, & le fit mettre seulement sous la N°. VIII. garde d'un Huissier.

Extrait des Registres du Conseil.

Etoit signé

FRANÇOIS GUYN.

L E T T R E

De M. Arnauld, Docteur de Sorbonne, à M. Southwell, Secrétaire du Conseil Privé de Sa Majesté Britannique.

Le 26 Février 1685.

M O N S I E U R,

JE dois rendre de nouveau de très-humbles, & très-respectueuses actions de graces, au grand Prince (c) que Dieu vient de vous donner pour très-digne Roi, de ce qu'il m'a fait la justice de croire, qu'il ne falloit que m'instruire de la vérité pour me porter à l'avouer, & à la faire connoître à tout le monde, sans en être empêché par ces fausses regles d'honneur, qui font qu'on a honte de retracter ce qu'on auroit avancé mal à propos. Je vous suis aussi, Monsieur, bien obligé, d'avoir eu la même opinion de moi, & d'avoir mieux aimé me rendre Juge en ma propre cause, que d'exposer vos plaintes au jugement du public. J'espère que vous n'y aurez pas regret. Il n'y a que deux jours que j'ai reçu la copie de la lettre (d) que vous avez écrite sur mon sujet à M. Justel, avec la traduction françoise de quelques pieces qui regardent le procès de M. Coleman. J'en ai été parfaitement satisfait, & entièrement convaincu, que vous n'avez rien fait, Monsieur, dans ce procès, que ce qu'a dû faire un homme d'honneur & de probité, ni rien dit que vous n'ayiez été obligé de dire, & qui ne soit véritable. C'est une déclaration que je fais avec bien de la joie, & que je suis prêt de faire en toutes les manieres

(c) M. le Duc d'Yorck, qui avoit succédé au Roi son frere.

(d) C'est celle qu'on a vue ci-dessus avant les pieces du Procès de M. Coleman.

III. possibles, pour effacer les mauvaises impressions, que ce qui est dit sur
 CLAS. ce sujet dans l'Apologie pour les Catholiques auroit pu faire prendre contre
 N°. VIII. vous, à ceux qui ne connoissent pas votre mérite, comme je le connois
 présentement. Mais ayant eu la bonté de choisir les voies les plus douces
 pour terminer ce différent, & de parler de moi d'une manière si honnête,
 quelque blessé que vous fussiez de ce que j'avois dit de vous, je ne doute
 point que vous n'ayiez aussi l'équité de reconnoître que j'ai été trompé de
 très-bonne foi; & que ce qui m'a porté à dire des choses qui ne se sont
 pas trouvées vraies, étoit très-capable de me jeter dans l'erreur. Cepen-
 dant l'erreur est toujours un mal, de quelque manière que l'on s'y trouve
 engagé, & on a toujours obligation à ceux qui nous en retirent. Et ainsi,
 Monsieur, je vous en ai beaucoup de m'avoir ouvert les yeux, tant par
 les instructions que vous m'avez envoyées, que par l'estime que cet éclair-
 cissement m'a fait avoir de votre personne; ce qui a entièrement dissipé tous
 les nuages dont mon esprit s'étoit rempli par les réponses d'Oates d'une
 part, qui ne m'ont trompé que pour n'avoir pas fait assez de réflexion
 sur cette parole commune; *Oportet mendacem esse memorem*, qui m'auroit
 fait comprendre, qu'il peut aisément arriver, qu'un imposteur ne se sou-
 vienne pas bien de ses mensonges; & d'autre part, ces mots ambigus,
 d'une *instruction fort générale*, que j'avois pris pour une accusation qui
 n'auroit point contenu de faits particuliers: au lieu que je vois bien à
 cette heure, que vous les aviez pris pour une accusation si confuse & si
 embarrassée, que les Seigneurs du Conseil y auroient eu peu d'égard,
 sans la découverte des papiers de M. Coleman, qui les irritèrent extrê-
 mement contre lui. J'avoue néanmoins, que je ne m'excuse pas entière-
 ment devant Dieu; car, quoique notre conscience ne nous reproche point
 d'avoir été portés par un esprit de malignité à juger mal de notre pro-
 chain, il est bien difficile qu'il n'y ait eu de la précipitation dans nos
 jugements, quand nous en jugeons contre la vérité, en nous laissant
 éblouir par des conjectures apparentes. Il est donc juste, Monsieur, que
 je vous demande pardon de la manière fâcheuse, dont vous vous plaignez,
 avec raison, avoir été traité dans l'*Apologie pour les Catholiques*. Mais
 c'est déjà me l'avoir accordé que de m'avoir prévenu d'une façon si obli-
 geante, en me demandant mon amitié; au lieu que c'étoit moi qui devois
 commencer à vous demander en grace quelque part dans la vôtre, afin
 que ce me fût un gage que le M. Southwell, que je connois présente-
 ment pour un fort honnête homme, n'a plus aucun ressentiment de ce
 que j'ai eu tort de dire d'un M. Southwell, que je n'avois pas le bien
 de connoître. Je n'aurois qu'une chose à souhaiter pour rendre notre

union plus parfaite, & afin qu'elle fût aussi-bien pour l'éternité que pour III.
le temps. Mais c'est l'ouvrage de Dieu, qu'on ne peut attendre que de CLAS.
sa miséricorde. Permettez-moi cependant de vous assurer, que je suis avec N°. VIII.
autant de sincérité, que de regret de vous avoir auparavant mal connu, &c.

R E P O N S E

De Monsieur Southwell à Monsieur Arnauld.

De Londres le 25 Mars 1685.

M O N S I E U R ,

J'Ai reçu, par le moyen de M. Justel, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 26. du passé, avec autant de joie que de surprise; étant fort extraordinaire de rencontrer des gens qui préfèrent l'amour de la vérité à leur réputation.

Sans une indisposition & quelques affaires, qui m'ont retenu à la campagne, je me serois donné l'honneur de vous écrire plutôt que je n'ai fait. La manière honnête avec laquelle vous en avez usé a confirmé la bonne opinion que l'on a de votre sincérité: ce qui m'a obligé de montrer votre Lettre à Sa Majesté, ou plutôt à lui obéir, en la lui faisant voir après me l'avoir demandée. Elle la garda un jour entier, & m'a dit qu'elle la trouvoit très-belle, & telle qu'on la devoit attendre de M. Arnauld. J'ai cru devoir faire part à Sa Majesté de la réussite de cette affaire, que je dois à ses bons conseils & à ce qu'elle m'a prescrit. Je l'ai aussi fait voir à d'autres personnes de considération, plutôt pour publier votre justice que mon innocence, & me suis servi de cette occasion pour apprendre à tout le monde combien vous aimez la paix. Je n'ai rien autre chose à vous demander, & ne me plains pas même de mon malheur, puisqu'il a eu une fin si heureuse.

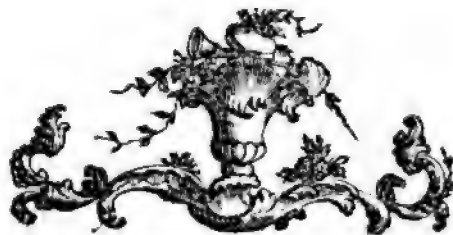
Je vous remercie très-humblement de l'offre obligeante que vous avez faite à M... de faire imprimer ce qui s'est passé dans le Journal des Savants, ou dans les Nouvelles de la République des Lettres: mais ce seroit abuser de votre honnêteté; & je crois qu'il seroit plus à propos, que, quand vous donnerez au public quelque nouvel Ouvrage, ou que vous en ferez réimprimer quelqu'autre, vous ayiez la bonté (afin de conserver la mémoire du fait) d'y ajouter, comme vous l'avez proposé, quelque Éclaircissement sur l'endroit de l'*Apologie pour les Catholiques* qui me re-

III. garde; & d'y mettre la Lettre que j'ai écrite à M. Justel, avec mes pièces justificatives, & de le finir par la vôtre.

N°. VIII. Pour ce qui est des expressions de ma première Lettre, qui peuvent être trop fortes, vous en userez comme il vous plaira, (e) en les changeant & corrigeant de la manière que vous le trouverez plus à propos.

Je suis tout-à-fait obligé à M. Justel de la bonté qu'il a eue de vouloir travailler à cet accommodement; & je rechercherai avec soin les occasions de vous témoigner l'estime que j'ai pour votre personne, & combien je suis, &c.

(e) On les a toutes laissées sans y rien changer.



A P O L O G I E
P O U R L E S
C A T H O L I Q U E S ,

Contre les faussetés & les calomnies d'un Livre intitulé : *La Politique du Clergé*, &c.

S E C O N D E P A R T I E ,

TOUCHANT DIVERS POINTS DE DOCTRINE.

C H A P I T R E P R E M I E R .

Que l'occasion que l'Auteur a prise de calomnier les Catholiques touchant leur Doctrine, est le livre de M. l'Evêque de Condom, qui l'est maintenant de Meaux. Qu'ils ne peuvent plus prétendre, comme ils ont fait d'abord, qu'il ne contient pas la vraie Doctrine de l'Eglise Catholique.

J'ai toujours eu, par la miséricorde de Dieu, un attachement inviolable à la Religion Catholique, & un extrême éloignement de l'hérésie : mais, si l'un ou l'autre avoit été moindre en moi, je ne doute point qu'il ne se fût sensiblement augmenté, par la lecture des livres que les Ministres ont faits, & qu'ils font encore tous les jours contre l'Eglise. Car j'y ai toujours trouvé, que la manière dont ils la combattent, est si éloignée d'être chrétienne, qu'elle est indigne d'honnêtes Payens. Ce ne sont que chicaneries, que déguisements & que calomnies grossières, dont ils empoisonnent sans cesse la Doctrine de l'Eglise ; & cela ne contente pas leur malignité : ils la poussent jusqu'à la plus outrageuse diffamation des personnes, en les déchirant comme des gens sans foi & sans conscience, par les jugements du monde les plus téméraires, & qui n'ont point d'autre fondement, que le droit qu'ils s'attribuent, de médire de qui il leur plaît avec une licence effrénée.

Nous voyons des exemples de tout cela dans le livre de *la Politique*

III. *du Clergé :* & je n'en ai pas été surpris, parce que c'est l'ordinaire de ces
CLAS. fortes d'Ecrivains, de ne se soutenir que par ces mensonges. J'y en pourrai
N. VIII. même joindre d'autres, qui, ayant écrit en même temps, & sur les mêmes
 matieres, ne l'ont pas fait avec plus de sincérité.

Rien n'obligeoit celui-ci à parler de la doctrine de l'Eglise: car qu'avoit-elle de commun avec les plaintes qu'il fait, de ce qu'on ne les traite pas en France aussi favorablement qu'ils voudroient? Mais comme la principale vue étoit de décrier les Catholiques, il a cherché des occasions de renouveler leurs calomnies ordinaires contre la doctrine de l'Eglise Catholique, & le sujet qu'il en prend est le livre de M. l'Evêque de Condom, qui l'est maintenant de Meaux, dont il dit cent impertinences.

Il veut que l'on regarde comme une chose fort surprenante, de ce qu'il passe fort légèrement sur l'autorité du Pape, & qu'il n'en dit que des choses générales, dont tous les Catholiques conviennent. J'ai toujours, ajoute-t-il, ce petit livre sur moi: voyons ce qu'il en dit. *Quant aux choses dont on dispute dans les Écoles, quoique les Ministres ne cessent de les alléguer pour rendre cette puissance odieuse, il n'est pas nécessaire d'en parler, puisqu'elles ne sont pas de la foi catholique: il suffit de reconnoître un Chef établi de Dieu pour conduire tout le troupeau dans ses voies.* " Cela signifie „ assez clairement, que tout ce qui s'est dit d'excessif sur l'autorité du Pape, „ par les Moines & par les Italiens, doit être compté pour rien. Or vous „ voyez comme toute la Cour de Rome approuve ce livre; & même voilà „ un Bref du Pape qui en loue la méthode & la Doctrine ”.

Qu'y a-t-il là de nouveau? Les Cardinaux du Perron & de Richelieu, MM. de Wallenbourg, le Pere Véron, & tous les habiles Controversistes, n'ont-ils pas toujours distingué, sur tous les points controversés, ce qui étoit de foi, & généralement reconnu pour tel, d'avec les sentimens des Théologiens, quels qu'ils pussent être? Et n'ont-ils pas fait entendre, que ce qui les obligeoit à faire cette distinction est, que les difficultés que pouvoient avoir, sur ces derniers sentimens, ceux qui sont séparés de l'Eglise, ne les devoient point empêcher d'y rentrer, parce qu'on n'exigeoit d'eux, pour les y recevoir, que la créance de ce qui appartient à la foi catholique?

Mais c'est ce qui n'accomode pas les Prétendus Réformés. Ils ne cherchent que la confusion & le trouble: ils se sont mis en possession, depuis long-temps, d'imputer aux Catholiques, comme des points de leur Religion, sans lesquels ils ne pourroient être vraiment Catholiques, tout ce qu'ils peuvent trouver de plus odieux dans les opinions que des particuliers de l'Eglise ont pu enseigner; mais qui ne font en aucune sorte partie de la foi de l'Eglise, pour mettre par-là plus d'obstacles au retour de ceux de

de leur parti qui seroient portés à se faire Catholiques: c'est par-là qu'ils III.
 empêchent davantage, que plusieurs ne se convertissent; & c'est aussi ce CLAS.
 qui les a fait se soulever avec tant de chaleur contre le livre de M. l'Evê. N°. VIII.
 que de Meaux. Ils ont voulu faire passer ce sage retranchement (qui ne
 lui est point particulier comme nous avons déjà dit) de ce qui est de foi,
 d'avec ce qui n'en est pas, pour une *exténuation* de la doctrine de l'Eglise
 Romaine; & ils ont d'abord prétendu, qu'on ne l'en devoit pas croire,
 ni les Evêques ses Approbateurs; mais *qu'il falloit attendre que l'Oracle*
de Rome eût parlé. Il a donc parlé cet Oracle, qu'ils s'imaginoient qui
 ne parleroit pas; cet Auteur le reconnoît. Il fait dire, comme nous venons
 de voir, à l'un de ses personnages: *vous voyez comme toute la Cour de*
Rome approuve ce livre, & même voilà un Bref du Pape qui en loue & la
méthode & la Doctrine. Mais rien n'est plus pitoyable que ce qu'il fait dire
 à l'autre, page 90.

LE PAR. *Ce que vous dites est d'un bon Provincial, & d'un homme de*
bonne foi. Comment avez-vous pu donner dans ce panneau? Croiriez-vous
que la Cour de Rome pût renoncer à ces prétendus droits, qui lui ont coûté
tant de peines, & même tant de sang à acquérir?

Et il fait ensuite que le Provincial, reconnoissant qu'il avoit été trop
 simple, se rend à cette fine réflexion du Parisien.

LE PROV. *A ce compte, ce prétendu relâchement de la Cour de Rome,*
sur le fait de son autorité, est un piège que l'on tend aux Prétendus Ré-
formés.

Ce tour lui a paru sans doute fort ingénieux, & ce n'est qu'une extra-
 vagante calomnie contre un Saint Pape. Car en quoi pourroit consister le
 piège qu'il auroit voulu tendre aux Prétendus Réformés, en approuvant,
 d'une manière si authentique, ce qu'enseigne M. l'Evêque de Meaux tou-
 chant son autorité, qui est, d'une part; *que le Fils de Dieu, ayant voulu* pag. 149.
que son Eglise fût une, & solidement bâtie sur l'unité, a établi & institué
la Primauté de S. Pierre pour l'entretenir & la cimenter. C'est pourquoi
nous reconnoissons cette même Primauté dans les Successeurs du Prince des
Apôtres, auxquels on doit, pour cette raison, la soumission & l'obéissance,
que les SS. Conciles & les SS. Peres ont toujours enseignée à tous les siècles:
& de l'autre; que, quant aux choses dont on fait qu'on dispute dans les Eco-
les, quoique les Ministres ne cessent de les alléguer pour rendre cette Puif-
sance odieuse, il n'est pas nécessaire d'en parler ici, puisqu'elles ne sont pas
de la foi catholique: il suffit de reconnoître un Chef établi de Dieu, pour con-
duire tout le troupeau dans ses voies. Ce prétendu piège ne pourroit être
 qu'en ce que le Pape, approuvant ce livre, auroit paru se contenter de
 cela touchant son autorité, pour recevoir dans l'Eglise les Prétendus Réfor-

III. mės, afin de les attirer par-là plus facilement; mais qu'il se seroit réservé
 CLAS. de leur demander bien autre chose sur ce même point, quand ils seroient
 N°. VIII. une fois rentrés dans l'Eglise. Que l'on tourne comme l'on voudra la belle
 pensée de cet Auteur, on n'y fauroit trouver que cette maligne accusation,
 d'une ridicule fourberie, dont il veut rendre le Pape suspect. C'est sur cela
 qu'il nous représente l'un de ses personnages comme *un bon Provincial*,
qui donne dans le panneau, parce qu'il n'avoit pas découvert ce dessein du
 Pape; & l'autre, comme un habile homme, qui n'est pas si simple que de
 ne pas voir, que si le livre de ce Prélat, approuvé si solennellement par
 le Pape, avoit porté les Huguenots à se convertir, le Pape, n'ayant plus
 d'égard à son approbation, qui n'auroit été qu'un piège pour les attraper,
 les forceroit, par ses anathèmes, à ne pas croire seulement tout ce qui est
 dans ce livre touchant la Primauté du S. Siege; mais à croire aussi, comme
 faisant partie de la foi catholique, beaucoup d'autres choses qui s'en disent
 dans les Écoles; quoiqu'il soit expressément porté, dans ce livre approuvé
 par le S. Siege, qu'elles n'en font point partie. Que peut-on attendre d'hon-
 nêteté & de bonne foi de gens qui emploient de si extravagantes supposi-
 tions, pour retenir dans leur parti ceux qu'ils appréhendent qui ne leur
 échappent?

C H A P I T R E II.

*Combien les Ministres ont paru être alarmés du livre de M. de Meaux.
 Mais qu'il a plu à cet Auteur de dire, au contraire, qu'il est capable de
 ruiner l'Eglise Romaine.*

C E que nous venons de voir que dit cet Auteur, du livre de M. de Meaux, montre au moins qu'ils en ont peur, & qu'ils ont soin de le faire considérer, par ceux de leur Secte, comme un piège dont ils se doivent garder. Et, en effet, c'est le sentiment qu'ils en ont, quelque bonne mine qu'ils fassent. Il y a long-temps qu'ils n'ont paru plus alarmés, que depuis la publication de ce livre. C'est présentement la plus grande occupation de leurs Professeurs en Théologie dans les Provinces-Unies. M. Sphanhemius, l'un de leurs plus célèbres Théologiens, a entrepris à Leyden de le ruiner par ses *Strictures*: d'autres en ont fait de même à Utrecht. Ils ont eu soin de faire traduire en flamand ce qui a été fait en France contre ce livre, & ils ont fait entendre ce qu'ils en croyoient, par le Libraire qui a dédié cette Réponse à Messieurs les Bourg-mestres & Magistrats d'Utrecht:

« Je vous offre, *leur dit-il*, la réponse à un livre, qui est devenu si célèbre
 „ dans la Chrétienté, & qui, étant traduit en toutes les langues, & même
 „ en la nôtre flamande, est presque entre les mains de tout le monde: N°. VIII
 „ à un livre par lequel on se vante de faire voir, que la Religion Romaine
 „ a été mal entendue & mal expliquée par nos Réformateurs, dont nous
 „ avons suivi jusques à cette heure les suppositions erronées: à un livre
 „ enfin, dans lequel, au-delà de ce qu'on pourroit presque attendre de
 „ la subtilité & de l'industrie humaine, toutes les choses sont dites de la
 „ manière la plus plausible pour la Religion de Rome, & la plus désavan-
 „ tageuse pour la nôtre. C'est pourquoi, *ajoute-t-il*, comme le mal caché
 „ est le plus dangereux, & comme un faux ami est plus à craindre qu'un
 „ ennemi public, & qu'on a plus à se garder des dents des vipères quand
 „ elles se cachent sous les fleurs, que quand elles paroissent, plusieurs sages
 „ & doctes hommes ont cru, avec grande raison, qu'un des plus dange-
 „ reux Ecrits à l'Eglise & à la vérité, & dont le monde est aujourd'hui
 „ comme accablé, étoit le dit livre de M. de Condom, dans lequel on
 „ chante une chanson de Tyr, une chanson de séduction, à peu près au ton
 „ des Cantiques d'Israël ».

Mais un Ministre de Hollande, nommé Pierre Hamer, parle encore d'un bien plus haut ton; & je ne doute point qu'il ne passe bientôt de la chaire de son village à quelqu'une de celles des plus grandes villes, si on juge de son zèle & de son esprit par le pompeux galimatias, dont il exprime la peur qu'il a des maux terribles que ce livre pourra causer parmi ses frères en Christ, s'il ne détourne, par les chants de son harmonieuse harpe, après l'avoir *dépendue des saules*, les funestes effets des chansons de cette Sirene.

« On ne sauroit trouver étrange que nous ayions aussi mis dans la Pré-
 „ face, une brève déclaration des artifices de la Papauté; dans un Traité
 „ fait par M. l'Evêque de Condom, Précepteur de Monseigneur le Dau-
 „ phin. Jamais Jéfabél n'eut si mignardement coiffée; jamais les cornes
 „ de la Bête ne furent plus semblables à celles de l'Agneau; jamais la
 „ tromperie ne fut plus finement couverte; jamais le poison ne fut plus
 „ artificieusement déguisé; jamais la perdition ne fut recommandée avec
 „ plus d'éloquence; jamais l'oreille flamande n'entendit une chanson plus
 „ agréable de la nouvelle Tyr. On y tâche de faire les ténèbres semblables
 „ à la lumière, l'apostasie à la foi, de lever le grand chaos entre le ciel
 „ & la terre; Babel veut être comme la Cité de Dieu; Samarie comme
 „ Jérusalem; Dan & Bethel comme le Temple du Seigneur; l'Egypte
 „ comme Juda. On veut mettre Agar au même rang avec Sara; Sinaï
 „ avec Sion; les ivres ou rassasiés avec les altérés: car on y fait tous les

III. » efforts pour montrer que Sion n'est point différente de Sinaï, Sara d'A-
 CLAS. » gar, Juda d'Egypte, le Temple des maisons d'idole de Dan & Bethel,
 N°. VIII. » Jerusalem de Samarie, la Cité de Dieu de Babel mere des prostitutions.
 » On n'a donc jamais chanté aux Pays-Bas une chanson plus dangereuse
 » aux oreilles de Sion : jamais la prostituée n'essuya sa bouche avec plus
 » de vitelle, pour dire avec effronterie ; je n'ai point fait de mal. Que
 » personne n'en soit étonné ; car il ne manqua jamais d'y avoir des gens
 » assez impudents pour dire, qu'ils ne voloient point, qu'ils n'étoient
 » point yvres, qu'ils n'étoient point impies, lors même que, par leurs
 » actions, ils faisoient voir qu'ils l'étoient. Qu'y a-t-il donc de plus né-
 » cessaire, que de découvrir la tromperie ? Voici, pour le faire, les har-
 » pes dépendues des faules ; car ma droite s'oubliera-t-elle elle-même,
 » plutôt que je vous oublie, ô Jerusalem ! C'est pourquoi nous avons tâché
 » d'accorder les tons des Cantiques d'Israël, pour la plus grande utilité
 » de ces jours. Dieu veuille que le son désagréable de ces méchants
 » instruments ; le bruit des hiboux de Babel, les cris & les gronderies de
 » ces parfaits amis de la mort, soient plutôt connus, que quelqu'un y
 » prenne quelque goût ou quelque plaisir : que sa grace fasse que l'Em-
 » pire Romain, Empire des enfers, étant excité par cela, nous donne
 » ses morts, afin que Jacob se réjouisse, & Israël tressaillisse de joie. Lis
 » tout, cher Lecteur, pour l'avancement de ce souhait si nécessaire, dans
 » l'esprit d'une sagesse douce, & commence par. »

Il n'y en a pas davantage. C'est une digne fin d'un si magnifique dis-
 cours & si hérissé d'Antitheses. Ce bon Prélat s'en accommodera comme
 il pourra : il ne s'étoit sans doute jamais attendu qu'on lui feroit jouer
 tant de personnages. Il est Jesabel, ou sa coëseuse : il est la Bête avec ses
 cornes : il est un adroit empoisonneur : il est un Chantre agréable de la
 nouvelle Tyr : il a travaillé à lever le chaos entre le ciel & la terre : il
 est Babel : il est Samarie : il est Dan & Bethel : il est Egypte : il est Sinaï :
 il est yvre ou rassasié. Les autres images sont trop vilaines, il vaut mieux
 les laisser là, & admirer cependant, qu'il y ait des gens assez simples
 pour se croire aussi assurés d'aller en Paradis, que s'ils y étoient déjà,
 parce qu'on les berce sans cesse des noms de *Sion*, de *Jerusalem*, de *Cité
 de Dieu*, de *Temple du Seigneur*, & qu'on leur déguise la plaie du schisme,
 dont ils sont tous blessés à mort, comme le dit S. Augustin des Donatistes,
 en employant toutes sortes de calomnies contre l'Eglise Catholique, qu'ils
 ont quittée par une séparation sacrilege, pour leur faire croire, que c'est
 la véritable Babel de l'Apocalypse.

C'est sur ce ton que chante encore un Professeur d'Utrecht, dans des
 Theses imprimées l'année dernière, contre ce même livre de M. l'Evêque

de Meaux : car , après avoir dit , par une horrible imposture , que les III. Theses de ce Prélat (c'est comme il lui plaît d'appeller la doctrine de ce CLAS. livre) condamnent d'apostasie l'Eglise de Rome , dans l'état où elle a été N°. VIII. usques ici : *Veterem Romam ut apostaticam condemnant* , il ajoute , qu'elles cachent ce qui doit faire avoir la Papauté en horreur ; *Papatus horrorem tegunt* : qu'elles approchent de celles des Prétendus Réformés : *ad nostras accedunt* , & qu'elles sont capables de faire retourner à Babel les ames simples , qui ne connoissent pas les profondeurs de Satan : *Et incautos qui nesciunt Satanae profunditates , in Babelem reducere aptæ natae sunt*.

Il paroît , par tout cela , que les Prétendus Réformés regardent le livre de M. de Meaux comme pouvant faire beaucoup de mal à leur secte , ou plutôt beaucoup de bien ; parce qu'il est certainement très-capable de lé tromper une infinité de personnes , qui ne tiennent à l'hérésie que par des fausses impressions que les Ministres leur donnent de la doctrine de l'Eglise.

Cependant , comme notre Auteur de la Politique du Clergé à souvent les pensées bizarres , il fait mine d'en avoir toute une autre idée. Bien loin d'avoir peur qu'il ne nuise au Calvinisme , il n'y a point de mal qu'il s'en fasse dire par son *Parisien* , à qui il fait faire le personnage d'un Catholique zélé ; & si on l'en croit il y a long-temps qu'on n'a fait de livre plus pernicieux à l'Eglise Romaine. Il est vrai que c'est après lui avoir pag. 92. donné un baiser de Judas , en le louant d'être fort *spirituel* , fort *bien tourné* , & fort *délicat*. Mais , dans le fond , ajoute-t-il aussi-tôt , cette méthode ne vaut rien , & dans la suite elle fera plus de mal à l'Eglise Catholique , qu'elle ne lui fait aujourd'hui de bien.

Ce livre ne convertit que ceux qui veulent quitter leur Religion , & Ibid. qui cherchent des prétextes de se défendre de l'accusation de légèreté.

Dans la vérité ce livre n'est bon qu'à faire des relaps.

pag. 95.

Et ce n'est pas là le plus grand mal qu'il pourra faire. Sur quoi il fait lire à son Provincial : *Quel est ce mal si terrible que vous prévoyez , & qui vous fait peur ?* Ce mal , répond le *Parisien* , c'est que de semblables ouvrages sont capables de grossir un parti , qui est dans le sein de l'Eglise Catholique , & qui la ruinera quelque jour , si on n'y trouve du remède. pag. 9.

Ce parti , qu'il dit être dans le sein de l'Eglise Catholique , & qu'il prétend que le livre de M. l'Evêque de Meaux est capable de grossir , consiste en *Déistes* , dont il suppose que la France est pleine ; en *Sociniens* cachés , qui ne croient ni la Trinité ni l'Incarnation ; en *Sacramentaires* couverts , & en d'autres *libertins* , qui demeurent attachés extérieurement à l'Eglise Catholique , mais qui n'ont aucune attache à ses dogmes , ni aucun respect pour son culte. Il soutient avec une hardiesse inconcevable , que le livre

III. de ce Prélat n'est propre qu'à confirmer tous ces gens-là dans leur impiété
 CLAS. & dans leur libertinage : & tout le fondement qu'il en a est , qu'il sup-
 N°. VIII. pose , par une imposture diabolique , que ce livre *ruine l'infailibilité de l'Eglise* , & qu'on ne le peut lire qu'on ne reconnoisse , que *l'Eglise a erré* en beaucoup d'articles , qu'elle a obligé de croire sous peine d'anathème.

Tout cela mérite d'être examiné en particulier ; car il y emploie vingt pages , & il y répand le fiel d'une médisance envenimée sur les meilleurs Catholiques , à qui il donne d'ailleurs de grandes louanges. Je ne m'arrête donc ici qu'à cette folle prétention ; que le livre de ce savant Evêque est capable de perdre l'Eglise , comme il le répète encore en ces termes en la page 116. *C'est ainsi que je conçois que ces voies d'adoucissement , que l'on croit de si grand usage pour la conversion des Hérétiques , pourront bien un jour perdre l'Eglise de France & des Pays-bas , si Dieu & le S. Siege n'y donnent ordre.* Peut-on avoir du sens commun , & entreprendre de persuader le monde d'une si grande extravagance ? Il y a long-temps qu'il ne s'est fait de livre qui ait eu une plus générale approbation des Catholiques , & qu'on ait cru plus capable de ramener à l'Eglise ceux que l'hérésie en a séparés. On n'a qu'à lire les témoignages avantageux qu'en ont rendus les Evêques , les Cardinaux & le Pape même , pour en être convaincu : & ç'a été dans la pensée de communiquer à plus de pays les avantages que l'Eglise en peut recevoir , qu'il a été traduit en latin , en italien , en anglois , en hibernois , en flamand , & en allemand. Et un Auteur sans nom , dont les Protestants font tant de cas , qu'on en a déjà fait quatre éditions , deux en françois , & deux en flamand , nous viendra dire gravement , & prétendra nous le faire croire , que tous ces gens-là se sont bien trompés , & que leur zele pour la Religion Catholique est bien aveugle ; qu'ils regardent , comme lui étant avantageux , ce qui n'est capable que de la perdre , *si le S. Siege n'y donne ordre* ; c'est-à-dire , si le Pape ne retracte l'approbation qu'il a donnée à ce livre , & ne prend autant de soin de le supprimer , qu'il paroît en avoir eu de le répandre par-tout . Cela sans doute paroît fort étrange ; & on a de la peine à n'y pas trouver de la folie ; mais peut-être qu'il le prouvera si bien , qu'il nous le persuadera. Examinons donc ses preuves : c'est ce que nous allons faire dans les Chapitres suivans.



CHAPITRE III.

III.
CLAS.
N^o. VIII.

rible calomnie , que le livre de M. de Meaux favorise les Déistes , qui doutent de la divinité des Livres de l'Ecriture.

A premiere des preuves qu'apporte cet Ecrivain , pour montrer que
vre de M. de Meaux est capable de perdre, l'Eglise est , qu'il est propre
rtifier les Déistes dans leur impiété. Si cela est , il a raison de le dé-
 , comme étant très-pernicieux : mais comment établira-t-il un si in-
able paradoxe ? C'est par un long circuit , qu'il est bon de suivre ,
e que la malignité & l'extravagance y regnent également.

Sous avons déjà vu l'effroi qu'il donne en entrant dans ce discours ;
c'est en faisant dire à son Provincial : *Quel est ce mal si terrible que* pag. 96.
prévoyez , & qui vous fait peur ? A quoi il fait répondre le Pari-
 : *Ce mal , c'est que de semblables ouvrages sont capables de grossir un*
i , qui est dans le sein de l'Eglise Catholique , & qui la ruinera quelque
 , si l'on n'y trouve du remede ; & c'est ce qu'il explique en ces ter-
 : *Il faut donc savoir que jamais l'Eglise n'eut tant de mauvais Catho-*
is qu'elle en a aujourd'hui.

Que fait-il ? L'Eglise a toujours été mêlée de bons & de méchants ; &
Peres ont reconnu , dans le temps même où elle étoit la plus florif-
 , que le nombre des méchants ne laissoit pas d'y être beaucoup plus
d que celui des bons. Dieu seul peut faire au juste le discernement
a comparaison des uns & des autres ; mais on lui doit rendre graces
e que , parmi la corruption de ces derniers temps , il ne laisse pas
onner toujours des marques éclatantes du soin qu'il prend de l'Eglise
holique , en faisant , par son Esprit , qu'elle n'est jamais sans un assez
d nombre d'ames d'une éminente piété , soit dans le Clergé , soit dans
Monasteres , soit parmi les Séculiers , qui ont autant de sincere amour
 : Dieu , de ferveur dans la priere , d'application à toutes sortes d'exer-
 : de charité , de fidélité à se mortifier & à crucifier leur chair , de dé-
ment de toutes les choses du monde , de zele pour le salut des ames ,
our étendre l'Empire de Jesus Christ , en lui faisant de nouveaux su-
dans les pays les plus barbares , qu'il en paroît peu dans ces Réfor-
de nom , & qui le font si peu en effet.

Quelle impertinence de faire , de ces gens-là , un parti , qu'il dit être
le sein de l'Eglise Catholique ? Est-on Catholique , quand on n'a point
Religion ? Pourquoi donc les appeller *de mauvais Catholiques* , plutôt
de mauvais Protestants , ou tout ce que l'on voudra ? Mais comment

III. fait-il encore que le monde, la Cour, & les armées sont pleins de ces
 CLAS. gens-là ? Il feroit soupçonner qu'il en est ; car ils ne se découvrent guere
 N°. VIII. qu'à ceux qui sont de leurs sentiments, & sur-tout à la Cour, où ce ne
 feroit pas le moyen, en ce temps ici, de faire fortune. Il faut l'entendre.

pag. 96. *Ces esprits téméraires doutent de tout : ils sont armés de méchantes difficultés contre les Livres du Vieux & du Nouveau Testament, pour n'être pas obligés de croire que ces livres soient véritablement de ces Auteurs dont ils portent le nom.*

Et depuis quand a-t-on trouvé ces difficultés, sinon depuis que les Héretiques ont secoué le joug de l'autorité de l'Eglise, & ont voulu que chacun n'en crût que son propre sens ? N'est-ce pas Luther, le Patriarche de tous ces prétendus Réformateurs, qui, n'étant plus retenu par l'autorité de l'Eglise, & s'étant mis au dessus de tous les Conciles & de toute l'Antiquité, n'a point craint de dire, que l'Epître de S. Jacques n'étoit point de cet Apôtre ; mais que ce n'étoit qu'un écrit de paille, & qu'il étoit douteux si l'Apocalypse étoit un livre Canonique ? N'est-ce pas faire la planche à tout esprit aussi téméraire que lui, d'en dire autant de tel autre livre de l'Ecriture, dont il lui plaira de douter ? La Confession de foi des Prétendus Réformés de France veut, que nous connoissions ces livres être Canoniques, non tant par le commun accord & consentement de l'Eglise, que par le témoignage & persuasion intérieure du S. Esprit, qui les fait discerner d'avec les autres livres ecclésiastiques. Et d'où vient donc que Luther, qu'ils disent avoir été un si grand serviteur de Dieu, n'a pas reconnu que l'Epître de S. Jacques étoit Canonique ? Et quel moyen peuvent-ils avoir de prouver, à ceux dont parle cet Auteur, la divinité d'aucun livre de l'Ecriture, puisque ce ne feroit qu'augmenter leur incrédulité, que de les renvoyer sur cela à des témoignages intérieurs du S. Esprit, qu'ils ne ressentent point ?

Enfin, d'où sont venues les principales de ces méchantes difficultés contre les livres de l'Ecriture, dont cet Auteur dit que ces Déistes sont armés, sinon de chez MM. les Protestants ? Car il n'y a point de livre qui leur en fournisse tant que l'abominable livre de Spinoza, qui, de Juif, s'étoit fait Calviniste.

pag. 97. *De là vient qu'aujourd'hui, ceux qui se piquent de quelque capacité pour écrire, se sont mis en état de défendre la Religion Chrétienne contre les incrédules : tous les travaux tournent de ce côté-là ; & même si quelque Pédant fait une rapsodie de Rabinage & de Critique sur les livres du Vieux & du Nouveau Testament, ou sur quelques textes particuliers, il appelle cela Démonstrations Evangéliques ; Réflexions sur la vérité de la Religion Chrétienne.*

On ne fait à qui en veut cet homme : tout lui est bon , pourvu qu'il III.
 déchire les gens. Les deux livres dont il parle sont très-savants ; & celui CLAS.
 de la Démonstration Evangélique a été si estimé dans les Provinces-Unies , N°. VIII.
 qu'ils l'ont fait imprimer à Utrecht. Mais le chagrin , qu'il témoigne contre
 ces fortes d'ouvrages , fait encore plus voir qu'il a l'esprit renversé , &
 qu'il n'y a aucune suite dans ses pensées. Car , s'il étoit vrai que tout
 est plein de Déistes , qui sont armés de méchantes difficultés contre les
 livres du Vieil & du Nouveau Testament , pourquoi trouveroit-il mau-
 vais qu'on travaillât à les guérir de leur incrédulité ? C'est une exagération
 ridicule , de dire , *que tous les travaux tournent de ce côté-là*. Mais , si le
 mal étoit aussi grand qu'il dit , ne devoit-on pas plutôt louer que blâ-
 mer , ceux qui tâcheroient d'y apporter du remède ? C'est qu'il est de mé-
 chante humeur ; & il y paroît bien en ce qu'il a perdu de vue le livre
 de M. de Meaux , duquel seul il devoit parler : & on a assez de peine
 à prévoir comment il y reviendra ; car c'est à ces autres ouvrages qu'il
 n'en veut encore.

*La plupart , dit-il , de ces recueils , sont plus propres à confirmer ces pag. 97.
 déistes dans leur incrédulité , qu'à les en faire revenir , parce que le bon
 est mêlé avec le mauvais ; le fort avec le foible.*

Il faut l'en croire sur sa parole ; c'est le génie de ces gens-là : s'étant
 entendu les Censeurs souverains de toute l'Eglise , ils peuvent bien l'être des
 particuliers. Mais quand le fort & le foible seroient mêlés dans ces ou-
 vrages , ce qui est assez ordinaire (car il n'y en a guère qui soient forts
 par-tout) ne suffiroit-il pas que ce qu'il y a de fort pour les livres Saints
 s'y trouvât , pour faire impression sur ces libertins , s'ils vouloient se laisser
 conduire par la raison ? On ne peut donc dire , que par une malignité
 qui flatte leur méchante disposition , *que ces ouvrages sont plus propres
 à les confirmer dans leur incrédulité , qu'à les en faire revenir*. Quoi qu'il
 en soit , à quoi tout cela revient-il ? Ces livres ont-ils quelque chose de
 commun avec celui de M. de Meaux ? Qu'elle induction peut-il donc faire
 de l'un à l'autre ? Elle est merveilleuse : c'est en déchargeant ces livres
 du mal qu'il leur avoit imputé , pour en charger uniquement celui de
 ce savant Prélat.

« Il est vrai , *dit-il* , que quelques-uns de ces Ecrits , qui se font pour pag. 88.
 la Religion Chrétienne , sont de taille à épouvanter les esprits libertins ,
 qui ne sont pas capables d'une longue application ; ainsi , ne lisant ja-
 mais ces gros volumes , ils n'en tirent pas des conclusions défavanta-
 geuses à la Religion Chrétienne : mais pour ce qui est des livres de la
 taille de celui de M. de Condom , tout le monde les lit. Or vous ne
 sauriez croire combien la méthode , dont se servent ces Messieurs , qui
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. G g g g

III. „ ont inventé ces voies d'adoucissement , confirme ces libertins dans leurs
 CLAS. „ sentiments. On leur y fait voir la Religion sous une face toute nouvelle ;
 N°. VIII. „ & là-dessus ils nous disent : voici un homme qui nous transporte en
 „ un autre pays. Dans cette Religion nouvelle on ne fert point les Images ,
 „ on n'invoque point les Saints ; seulement on les prie , comme on prie
 „ les fideles sur la terre de prier Dieu pour nous. Jusqu'ici j'avois cru
 „ que les dévotions pour la Vierge , & pour les autres Saints , étoient
 „ une chose importante ; je vois la plupart des dévots qui s'en font une
 „ grande affaire ; & ceux-ci disent , que ce n'est rien ; qu'on s'en peut
 „ passer , & qu'il suffit d'invoquer Dieu & Jesus Christ. Evidemment ils
 „ lâchent le pied ; ils reconnoissent que l'Eglise a erré , qu'elle a tort de
 „ recommander le service des Images & l'invocation des Saints sous peine
 „ d'anathème. Si l'Eglise a erré dans ces articles , pourquoi feroit-elle in-
 „ faillible dans les autres ? Elle s'est trompée , quand elle nous a ordonné
 „ d'adorer les Images , de bâtir des Temples , d'instituer des Fêtes & des
 „ sacrifices à l'honneur des Saints ; pourquoi n'auroit-elle pu se tromper
 „ aussi dans ce qu'elle nous donne pour divin un livre qui peut-être ne
 „ l'est pas ? Elle n'a pas d'autre garant à nous donner de la vérité de ces
 „ livres & de cette Religion , qui est fondée sur ces livres , que son au-
 „ torité & son infailibilité. Voici des Auteurs Catholiques , qui évidem-
 „ ment font brèche à cette autorité infailible ; & ainsi ils ouvrent la porte
 „ à tous nos doutes ”. *Sur quoi il fait répondre à son Provincial* : “ Je
 „ comprends cela ”.

Et pour moi , ce que je comprends est , qu'il n'y eut jamais de discours plus impertinent d'une part , & plus plein de l'autre , de chicaneries & de sophismes.

Il est impertinent , en ce qu'il met en la bouche d'un prétendu Catholique , qu'il représente comme très-zélé pour sa Religion , ce qui ne pourroit convenir qu'à un Huguenot , très-emporé & tout-à-fait déraisonnable. Car qui est le Catholique qui ait jamais dit que nous *servons les images* , & que l'Eglise Romaine recommande , sous peine d'anathème , *le service des Images* ? Qu'on m'en montre un seul , qui ait parlé de la sorte. On fait qu'il n'y a que les Ministres qui se servent de ce mot , pour marquer l'honneur que nous rendons aux images ; afin de faire croire aux simples de leur parti , que nous leur rendons l'honneur souverain , que Dieu s'est réservé par ces paroles du Deutéronome : *Dominum Deum tuum adorabis , & illi soli servies* : ce que les Septante ayant traduit par λατρεύσεις , les Peres Grecs & Latins ont affecté le mot de *latría* , qui , littéralement ; veut dire , *service* , à signifier le culte souverain , qui n'est dû qu'à Dieu. Mais les Catholiques ne se servent point du mot de

service, pour marquer l'honneur qu'ils rendent aux images; c'est donc un artifice, indigne d'honnêtes gens, de chercher malignement d'autres termes que ceux dont nous nous expliquons nous-mêmes, afin de nous rendre odieux, & un manquement de jugement à cet Ecrivain, de mettre des termes Huguenots, rejetés par les Catholiques, en la bouche d'un prétendu Catholique.

III.
CLAS.
N°. VIII.

On lui pardonneroit néanmoins son impertinence, qui ne consiste qu'à avoir mal gardé le caractère de ses personnages, si ce qu'il dit étoit au moins supportable en la bouche d'un Huguenot: au lieu que ce ne sont que des faussetés manifestes, & de ridicules sophismes.

Il suppose, sans aucune preuve, par une absurde pétition de principe, que le livre de M. de Meaux, *fait voir la Religion Catholique sous une face toute nouvelle*. Quelle folie de s'imaginer que ce livre auroit eu autant d'approbation qu'il en a dans toute l'Eglise, & dans Rome même, s'il avoit changé *toute la face de la Religion Catholique*? Et, si cela étoit, de quoi se plaindroient les Protestants, & pourquoi crierioient-ils tant contre ce livre? Ils n'auroient qu'à s'en réjouir, & à rendre grâces à Dieu de ce que l'Eglise Romaine se seroit heureusement réformée, en quittant la plus grande partie des erreurs, dont ils l'ont jusques ici prétendu coupable. Il faudroit que les Déistes, à qui il attribue cette chimérique pensée, eussent bien peu de sens, pour se laisser prévenir d'une imagination si absurde, & pour ne pas croire que c'est plutôt par le livre d'un savant Evêque, approuvé par tant de Prélats, par des Cardinaux & par le Pape même, que l'on doit juger de la véritable doctrine de l'Eglise Catholique, que par les déclamations de ses ennemis, qui ne se plaignent que cet Evêque *abandonne les sentiments de son Eglise, & revient à eux*, que parce qu'il découvre trop clairement les déguisements & les impostures dont ils ont accoutumé d'altérer les vrais sentiments de l'Eglise Catholique. Mais, sur cela même, ils ne savent à quoi s'arrêter: car comment auroit-il *fait voir la Religion sous une face toute nouvelle*, s'il est vrai, comme le reconnoît M. Spanhemius, dans la Préface de ses *Strictures*, qu'il n'y a rien de nouveau dans ce livre, & que ce Prélat n'y dit presque rien, qui n'ait été dit avant lui? *Reverâ actum agit ingeniosissimus Præsul: vix ille quidquam, si res ipsas attendimus, quod non dictum sit prius.*

Mais les preuves qu'apporte notre *faiseur d'Entretiens*, pour montrer cette inovation, sont aussi sottes que la supposition est fautive.

Dans cette *Religion nouvelle*, dit-il, *on ne sert point les images*. Non assurément, dans le sens que se prend le mot de *servir*, dans le commandement que Dieu nous fait de *ne servir que lui seul*. Mais l'a-t-on

III. fait avant le livre de M. de Meaux; & a-t-il pris d'ailleurs que du Concile de Trente, ce qu'il dit sur les Images: " Que le Concile défend expressément d'y croire aucune divinité ou vertu, pour laquelle on les
 N°. VIII. „ doive révéler; de leur demander aucune grace, & d'y attacher sa confiance, & veut que tout l'honneur se rapporte aux originaux qu'elles
 „ représentent.

„ Dans cette même nouvelle Religion, on n'invoque point les Saints;
 „ seulement on les prie, comme on prie les fideles sur la terre, de prier
 „ Dieu pour nous ”.

Quelle imposture? Expliquer en quoi consiste *l'invocation des Saints*, selon la doctrine Catholique, est-ce dire qu'on ne les doit point invoquer?

M. de Meaux dit, article IV; " Que l'Eglise, en nous enseignant qu'il
 „ est utile de prier les Saints, nous enseigne à les prier dans ce même
 „ esprit de charité, & selon cet ordre de société fraternelle, qui nous
 „ porte à demander le secours de nos freres sur la terre ". Et après avoir rapporté ce que le Concile de Trente veut que l'on enseigne aux fideles, touchant l'invocation des Saints, " qui est; que, régissant avec Jesus Christ
 „ ils offrent à Dieu leurs prieres pour les hommes; qu'il est bon & utile
 „ de les invoquer d'une maniere suppliante, & de recourir à leur aide
 „ & à leur secours, pour impétrer de Dieu ses bienfaits par son Fils Notre Seigneur Jesus Christ, qui seul est notre Sauveur & notre Rédempteur, *il ajoute*; on voit donc qu'*invoquer les Saints*, suivant la pensée de ce Concile, c'est recourir à leurs prieres, pour obtenir les bienfaits de Dieu par Jesus Christ. Et, en effet, nous n'obtenons que par
 „ Jesus Christ & en son nom, ce que nous obtenons par l'entremise des
 „ Saints; puisque les Saints eux-mêmes ne prient que par Jesus Christ,
 „ & ne sont exaucés qu'en son nom ". Quelle peut donc être la hardiesse de cet Ecrivain, qui ne rougit point d'affirmer, que, dans la nouvelle Religion, qu'il dit que ce Prélat forme par son livre, *on n'invoque point les Saints*?

Cependant c'est sur la chicanerie du mot de *servir les images*, pour faire entendre qu'on ne les honore point dans cette prétendue nouvelle Religion, & sur le mensonge grossier qu'on *n'y invoque point les Saints*, que sont fondées les déclamations de cet Ecrivain, lorsqu'il fait dire à ses Déistes, sur le sujet du livre de M. de Meaux, & de tous ceux qui l'ont approuvé; *évidemment ils lâchent le pied: ils reconnoissent que l'Eglise a erré, & qu'elle a tort de recommander le service des images, & l'invocation des Saints, sous peine d'anathème. Or si l'Eglise, ajoute-t-il, a erré dans ces articles, pourquoi seroit-elle infallible dans les autres?*

On demeure d'accord de la conséquence, & de toutes celles qu'il y

joint ensuite, que je ne répète point ; mais on lui nie l'antécédent, qui est ; que, selon le livre de M. de Meaux, *l'Eglise a erré dans ces articles*, & on lui soutient que c'est le plus incroyable & le plus impudent de tous les mensonges. Car, d'une part, peut-il entrer dans l'esprit d'un homme qui auroit un peu de sens commun, qu'un livre, qui feroit voir que l'Eglise auroit erré dans des points aussi connus que ceux-là, pût être approuvé par le Pape, par des Cardinaux & par tant d'Evêques ? Et de l'autre, il ne faut que savoir lire, pour reconnoître que cet Evêque a très-fidèlement rapporté la doctrine du Concile sur ces deux articles, & tout ce qu'il veut qu'on enseigne sous peine d'anathème.

Rien n'est donc plus faux que la dernière des conclusions qu'il fait tirer à ces libertins, qui ne veulent pas reconnoître la divinité des livres de l'Ecriture, pour montrer que celui de M. de Meaux ne les peut que confirmer dans leur impiété. *C'est*, leur fait-il dire, *que l'Eglise n'a pas d'autre garant à nous donner de la vérité de ces livres, & de la Religion qui est fondée sur ces livres, que son autorité & son infailibilité. Or voici des Catholiques, qui, évidemment, font brèche à cette autorité infailible. Ils nous laissent donc dans tous nos doutes* : car la mineure étant une pure calomnie, comme nous l'avons fait voir ; on n'en peut tirer de conséquence qui ne soit de même nature.

Mais il est bon de leur faire remarquer, en passant, que ce n'est qu'à leur égard, que cette conséquence peut être raisonnablement tirée, & qu'il faut qu'ils avouent, que, faisant raisonner, comme ils font, ces esprits téméraires, qui doutent de la divinité des Ecritures Saintes, c'est des Calvinistes, qu'il est vrai de dire, qu'ils ne peuvent que les laisser dans leurs doutes : car cet Ecrivain suppose que ces libertins sont prévenus de cette pensée, que, s'il y avoit quelque chose qui leur pût faire croire que les livres de l'Ecriture sont des livres divins, ce ne pourroit être que l'autorité & l'infailibilité de l'Eglise. D'où il leur fait conclure, que, cette autorité infailible étant renversée, ils n'ont plus de voie de sortir de leurs doutes. Or il y a long-temps que les Calvinistes ont renversé cette autorité : ils prétendent qu'il n'y a point d'Eglise qui ne puisse errer ; & il n'y a point de simple femme à qui ils n'attribuent le droit de juger, par l'Ecriture, si les Conciles généraux ne sont point tombés dans l'erreur. Ils se sont donc mis hors d'état de pouvoir prouver à ces libertins la divinité des livres de l'Ecriture. Et, en effet, comment la prouveroient-ils, eux qui ont pris, pour principe, que l'Ecriture est l'unique règle de la foi ? Car comment prouver, par l'Ecriture même, que l'Evangile de S. Matthieu est de S. Matthieu, & que le livre des Rois & des Paralipomenes, qu'on a assez de peine à accor-

III.

CLAS.

N°. VIII.

III. der en divers endroits, ont été écrits par des Auteurs divinement inspirés? Il est plus clair que le jour, que ce seroit une folie que de l'entreprendre; & par conséquent, c'est à eux qu'on peut faire le reproche, qu'ils ne font à M. de Meaux que par une visible calomnie, n'étant que trop vrai, que, tant qu'ils n'agiront qu'en Calvinistes, c'est-à-dire, qu'ils n'employeront que leur nouvelle regle de l'Ecriture seule, sans Tradition & sans autorité de l'Eglise, ils ne pourront jamais faire croire la divinité des livres de l'Ecriture à ceux qui en doutent.

C H A P I T R E I V.

Seconde calomnie, non moins détestable: que ce livre de M. de Meaux favorise le Socinianisme; qui est, dit-il, non seulement la Religion des jeunes Abbés, mais de quelques Sociétés graves, & fort réglées.

LA seconde preuve du *mal terrible* que le livre de M. de Meaux est capable de produire dans l'Eglise, si on en croit cet Auteur, est, qu'elle confirmera, dans leur impiété, des Sociniens cachés, dont il prétend qu'il y a un très-grand nombre en France. Il n'en donne point d'autre raison, sinon, qu'il suppose toujours, par une imposture horrible, que ce livre ruine l'infailibilité de l'Eglise. Mais, rien n'étant plus impudent que ce mensonge, & l'ayant déjà détruit, il ne me reste ici qu'à représenter avec quelle hardiesse il impute à qui il lui plaît, la damnable hérésie des Sociniens, qui doit sa naissance au Calvinisme, & qui n'en est qu'une extension.

pag. 100. Après avoir parlé des Déistes, il fait dire à son Provincial: *est-ce là ce parti que vous croyez capable de ruiner la Religion Catholique?* Et il fait répondre son Parisien.

pag. 101. "Non: ce ne sont pas-là nos plus dangereux ennemis: ce sont des
 „ Catholiques que j'appelle du tiers parti, qui font profession de croire
 „ que l'Eglise Romaine est la véritable Eglise; qu'on s'y doit tenir insépa-
 „ rablement attaché, & qu'on ne s'en devoit jamais séparer; mais qui,
 „ cependant, n'ont aucune attache à ses dogmes, ni aucun respect pour
 „ son culte. Jamais ces fortes de gens ne furent en si grand nombre dans
 „ ce Royaume. Il y en a d'entr'eux qui poussent leur incrédulité si avant,
 „ qu'elle va jusqu'à revoquer en doute les plus importantes vérités du
 „ Christianisme. Ils sont Sociniens, ne croient, ni le mystere de la Tri-
 „ nité, ni celui de l'Incarnation. Je fais là-dessus des choses si particu-
 „ lieres, que je n'en saurois douter. Je ne vous les dirai point, parce que

„ cela ne serviroit qu'à vous scandaliser : & ce qui est de plus terrible, III.
 „ c'est que ce n'est pas-là seulement la Religion de nos jeunes Abbés ; CLAS.
 „ c'est la Théologie de quelques Sociétés graves, sages, & qui font une N°. VIII.
 „ grande parade de la pureté de leurs mœurs, & de leur attachement pour
 „ la foi catholique ”.

Il faut n'avoir ni honneur ni conscience, pour attribuer à un grand nombre de personnes des crimes noirs & atroces, lorsque tout le monde peut facilement reconnoître, que des accusations si horribles ne fauroient être fondées que sur une pure calomnie. Or qui ne voit qu'on ne peut penser autre chose de ce que dit cet Ecrivain ? Il peut y avoir en France, même parmi des Abbés, quelques personnes assez impies, pour ne croire ni la Trinité, ni l'Incarnation ; mais il faut autre chose pour pouvoir dire, sans se rendre coupable d'une insigne calomnie, *que c'est aujourd'hui la Religion de nos jeunes Abbés*. Il faut qu'on soit assuré qu'il y a au moins une grande partie de ces jeunes Abbés, qui n'ont point d'autre Religion que celle-là. Or comment le pourroit-il savoir. Ceux qui feroient assez malheureux pour être dans ces sentiments impies, feroient-ils assez fous pour s'en ouvrir au tiers & au quart, & pour s'exposer par-là à ce qu'ils en auroient à appréhender ? Et cette folie sur-tout pourroit-elle être commune à tant de personnes, qu'on pût dire, sans appréhender de passer pour imposteur, *que c'est la Théologie des jeunes Abbés* ?

Cependant il a l'effronterie de le supposer, comme une chose tellement connue, qu'elle ne lui sert que de prélude pour autoriser une médifance beaucoup plus noire, qui lui fait assurer, comme une chose dont il est bien certain, que quelques Sociétés graves, sages, fort réglées dans leurs mœurs, & qui passent pour fort bons Catholiques, ne croient, non plus que ces Abbés, ni l'Incarnation ni la Trinité. Et, *ce qui est de plus terrible, dit-il, est que ce n'est pas seulement la Religion de nos jeunes Abbés ; c'est la Théologie de quelques Sociétés graves, sages, & qui font une grande parade de la pureté de leurs mœurs, & de leur attachement pour la foi catholique*.

Cela passe toute impudence, d'attribuer, non à quelques particuliers, mais à des Sociétés, & non à une seule, mais à *quelques Sociétés*, à qui il donne de grandes louanges de sagesse & de réglemeut dans les mœurs, de ne pas croire les premiers mystères de la Religion Chrétienne, & de supposer, que cela peut être, sans qu'aucun de ceux qui pourroient arrêter le cours d'un si abominable désordre en fût rien, ou que, le sachant, on le souffrit : & enfin, de s'imaginer, que le monde fera assez sot, pour croire une chose si incroyable, sur la foi d'un homme de paille, qui dit, dans un Ecrit sans nom ; *je fais là-dessus des choses si particulières, que je*

III. *n'en saurois douter ; en ajoutant, par une méchante finesse, je ne vous les dirai point, parce que cela ne serviroit qu'à vous scandaliser.*

N^o. VIII. On a de la peine à concevoir que la hardiesse à calomnier ait pu aller jusques-là. On n'a pas néanmoins tant de sujet d'en être surpris dans un Calviniste : il n'a fait en cela que suivre les pas de son maître ; & on peut dire même qu'il n'a pas tout-à-fait été si loin. Il ne faut qu'écouter ce que dit le Chef des Réformateurs en son Institution, liv. 4. ch. 7. §. 27. *Si nous venons, dit-il, aux personnes, Dieu sait quel Vicaire de Christ nous trouverons, & tout le monde le connoît.... Mais qu'est-ce que j'en nomme trois ou quatre, comme si on étoit en doute quelle est la chrétienté dont le Pape, avec tout le College des Cardinaux ont fait profession déjà par longues années, & font encore à présent ? Le premier article de leur Théologie, laquelle ils ont entre eux, est, qu'il n'y a point de Dieu. Le second, que tout ce qui est écrit, & tout ce que l'on prêche de Jesus Christ, n'est que mensonge & abus. Le troisieme ; que tout ce qui est contenu dans l'Ecriture touchant la vie éternelle, & la résurrection de la chair, ne sont que fables. Le Diable pourroit-il mentir plus impudemment ? On n'a pas lieu de s'étonner qu'un Disciple de Calvin ait cru ne pouvoir manquer, en se formant sur son modele.*

L'horreur, que j'ai eu de cette infâme calomnie, m'a tellement occupé, que j'ai presque oublié d'en marquer les impertinences. Afin que ceux qu'il représente comme des impies, qui ne croient ni la Trinité ni l'Incarnation, fassent un parti dans l'Eglise Catholique, il dit, *qu'ils font profession de croire que l'Eglise Romaine est la véritable Eglise, & qu'on s'y doit tenir inséparablement attaché.* Ce ne sont donc pas des Sociniens, mais des insensés, & des gens sans aucune Religion : car qui est le Chrétien, qui pût, sans folie, prendre pour la véritable Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut, celle qu'il croiroit n'avoir pour fondement de sa foi & de son culte, que des erreurs grossieres, qui détruiroient la nature de la Divinité ? Or c'est la pensée que devroient avoir nécessairement, de l'Eglise Romaine, ceux qui feroient dans les sentiments des Sociniens touchant la Trinité & l'Incarnation : il faudroit donc, comme j'ai dit, qu'ils fussent insensés, pour croire en même-temps, *que l'Eglise Romaine est la véritable Eglise.* Ils ne pourroient, de plus, demeurer dans cette Eglise, sans faire une infinité de mensonges criminels ; en faisant profession de croire, comme les vérités capitales du Christianisme, ce qu'ils se seroient persuadés être les points capitaux de la Doctrine de l'Antechrist. Ce ne feroient donc pas seulement d'abominables Hérétiques, mais des gens sans Religion.

En un mot, des Catholiques peuvent bien apostasier de la Religion Catholique, & devenir Sociniens ; mais c'est une contradiction ridicule, que
des

des Catholiques, demeurant Catholiques, puissent être Sociniens; les principes de l'une & de l'autre Religion étant contradictoirement opposés : car le principe de la foi des Catholiques est la parole de Dieu, proposée par l'Eglise; & celui de la foi, ou plutôt de l'impiété des Sociniens, est la seule parole écrite, expliquée par chaque particulier, indépendamment de la Tradition & de l'Autorité de l'Eglise. On ne peut donc entrer dans les sentiments des Sociniens, en prenant pour des faussetés ce qui a été le plus constamment déterminé comme des vérités de foi, par les Conciles généraux, sans cesser d'être Catholique. III
CLAS.
N°. VIII

Mais il n'en est pas de même des Protestants: car ils n'ont garde de ne pas avoir le même principe de leur foi que les Sociniens, puisque c'est d'eux que les Sociniens l'ont pris, & que ce n'a été, qu'en se poussant un peu plus loin, qu'ils ont renversé presque tous les dogmes de la Religion Chrétienne.

Pour en être convaincu, il ne faut que lire le livre du Pere Valérien, intitulé *Judicium de A catholicorum & Catholicorum regula credendi*. On y trouve l'Ecrit d'un Socinien, qui avoit entrepris de défendre, selon les principes de sa Secte, cette Regle de la foi, commune à tous les Protestants: *Que qui que ce soit, homme ou femme, savant ou ignorant, peut & doit examiner, par l'Ecriture, lue ou entendue, si ce qui a été déterminé par l'Eglise, dans les Conciles généraux, touchant la foi, est ou n'est pas conforme à la parole de Dieu*. Cet Auteur prétend, qu'il n'y a que les Sociniens (quoiqu'il ne se donne pas ce nom) qui puissent solidement réfuter l'Ecrit du Pere Valérien, & que ni les Luthériens, ni les Calvinistes, qui avoient tenté de le faire, ne pouvoient pas en venir à bout. Voici comme il le prouve:

« Ils ont raison, dit-il, de soutenir, contre les Papistes, que ni l'Eglise, » ni les Peres, ni les Conciles, ne sont point les Juges des controverses » de la foi, de telle sorte qu'on soit obligé de se soumettre à leur sentiment, sous peine de la damnation éternelle: mais je doute qu'ils se » puissent défendre sur ce point; car ils disent des choses, de ceux qu'ils » appellent les Peres de l'Eglise, & des Conciles des premiers siècles, qui » ne se peuvent accorder avec la profession qu'ils avoient faite de ne les » point reconnoître pour Juges. C'est par eux qu'ils expliquent l'Ecriture: » c'est d'eux qu'ils tirent les principaux chefs de la doctrine chrétienne, » & c'est par leur autorité qu'ils les confirment. Et ils ne le font pas seulement en disputant contre les Papistes; mais ils ne se peuvent empêcher » de faire valoir ce perpétuel consentement des Peres & des Conciles, lors » même qu'ils combattent ceux qui ne dissimulent pas qu'ils ne soient » contraires aux Peres: & ils prétendent qu'on ne peut douter, que ceux

III. „ qui ont autrefois contredit les Peres , n'aient été justement condamnés
 CLAS. „ comme Hérétiques. Et la raison qui leur fait recevoir les Peres , n'est
 N°. VIII. „ pas simplement parce qu'il leur paroit qu'ils sont d'accord avec l'Ecri-
 „ ture ; mais ils croient qu'on doit donner tel ou tel sens à l'Ecriture ,
 „ parce que les Peres l'ont expliquée en cette maniere ; aimant mieux ,
 „ disent-ils , se tenir attachés à ces Peres & à ces Conciles , que de s'ar-
 „ rêter à leur jugement particulier , dans l'explication de l'Ecriture. Voilà
 „ comme parlent , non quelques-uns du commun , mais leurs plus grands
 „ Théologiens. Mais pourquoi donc , ô mon Dieu ! ont-ils abandonné
 „ tant de dogmes des Papistes , qu'on ne peut nier qui ne soient appuyés
 „ de l'autorité de ces Peres & de ces Conciles ? N'a-ce pas été en suivant
 „ leur jugement particulier , dans le sens qu'ils ont donné à l'Ecriture ?
 „ Pourquoi donc n'osent-ils pas faire la même chose dans les autres Dog-
 „ mes ? Que si l'autorité des Peres & des Conciles leur paroît si confi-
 „ dérable , pourquoi ne la suivent-ils pas en tout ? Que peuvent-ils , sur
 „ cela , répondre aux Papistes , qui soit raisonnable ? Mais n'est-ce pas une
 „ chose déplorable , de ce qu'ils font tant de cas des Chefs & des Docteurs
 „ de leur secte ; Luther , Brence , Kemnice , Calvin , Beze , Zuingle & les
 „ autres , qu'ils feroient scrupule de se départir , en quoi que ce soit , de
 „ leur sentiment , & qu'ils emploient les bannissements , les prisons , le
 „ fer & le feu , contre ceux qui embrassent une autre doctrine ? N'est-ce
 „ point attribuer à leur Eglise & à leurs Docteurs l'autorité de juger les
 „ choses de la foi , avec pouvoir de dominer sur la conscience des autres ? ”

Le P. Valérien , répondant à ce chapitre , remarque très-judicieusement ,
 que cet Auteur a raison de reprocher aux Luthériens & aux Calvinistes ,
 de ne pas suivre la regle qu'ils ont eux-mêmes établie , qui est , qu'en
 matiere de foi , on ne doit point s'arrêter à ce que disent les hommes ,
 mais seulement à ce que dit le S. Esprit parlant par les Ecritures. Et ,
 en effet , n'est-ce pas se contredire grossièrement , que de refuser d'en
 croire les Peres & les Conciles , quand les Catholiques les leur opposent
 sur tant de points importants , & de les opposer eux-mêmes aux Sociniens ,
 pour défendre , contre eux , les plus grandes vérités du Christianisme ? N'est-
 ce pas renverser d'une main ce qu'on avoit voulu établir de l'autre ? Car ,
 ayant une fois fait profession de ne s'arrêter qu'à l'Ecriture Sainte , comme
 étant l'unique regle de la foi , où il falloit en demeurer-là , ou reconnoître
 la fausseté de la regle , si on se trouvoit contraint d'avoir recours à autre
 chose qu'à l'Ecriture , pour combattre avec avantage les ennemis des plus
 grands mysteres de la Religion Chrétienne.

Cependant ce n'est point une fausseté à ce Socinien , de supposer que
 les Calvinistes emploient l'autorité de l'Ancienne Eglise , pour combattre

les Sociniens avec plus d'avantage. Nous le voyons dans une lettre des Pasteurs de Geneve de l'an 1565, au grand Maréchal de Lithuanie, contre les nouveaux Ariens, qui est parmi les Opuscules de Beze, page 646. N°. VIII. III. CLAS. Après leur avoir opposé l'autorité du Concile de Nicée, de S. Hilaire, de Tertullien & de S. Athanase, voici de quelle forte ils prétendent que ces Ariens doivent prouver leur doctrine: *Qu'ils prouvent, s'ils peuvent, leur dogme, qu'ils ont tiré de Philopone, de Sévere, de Damien & d'autres semblables monstres de malheureuse mémoire, ou par la raison, ou par l'Ecriture, ou par les SS. Peres, & par le consentement de l'Ancienne Eglise. Nous acceptons la même condition; & nous voulons bien, Très-Illustre Prince, passer pour de faux Prophetes, si nous ne découvrons l'impiété de leurs blasphêmes d'une maniere aussi claire qu'il est jour en plein midi. Et un peu après: mais d'où vient qu'ils ne veulent pas en croire S. Augustin? C'est, disent-ils, que c'est un Sophiste; & ils en font si peu d'estime, qu'ils appellent, par dérision, un seul Dieu en trois personnes, le Dieu d'Augustin. Mais cette seule parole a tellement blessé toutes les personnes pieuses, qui sont en ce pays-là, & avec raison, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en a autant d'horreur que du Diable. Car à qui persuaderont-ils que S. Augustin ait enseigné autre chose sur la Trinité, que ce qu'en enseignoient les Eglises d'Afrique, & que les Eglises d'Afrique aient eu, sur cela, une autre doctrine, que celle qui étoit constante parmi tous les Catholiques?*

Voilà ce qui a donné sujet à ce Socinien de reprocher aux Luthériens & aux Calvinistes, qu'ayant établi, comme le fondement de leur Religion, que l'Ecriture Sainte étoit la seule regle de la foi, ils agissoient contre leurs principes, quand ils opposoient, à ceux qui avoient pris d'eux cette même regle, l'autorité des Peres & de l'Eglise Ancienne, pour leur faire croire des dogmes, qu'ils se sont persuadés n'avoir pu trouver dans l'Ecriture, & qui ne sont erus certainement, par plus des trois quarts des Calvinistes, que parce que leurs Ministres les leur ont enseignés, comme les principaux articles de la foi chrétienne, & non pour s'en être suffisamment informés par la lecture de la parole de Dieu.

Ce même Socinien prouve, en un autre chapitre, que les Luthériens & les Calvinistes ne se peuvent passer des Traditions non écrites, & qu'ils les rejettent de parole, mais les retiennent en effet; "Car ils soutiennent, dit-il, plusieurs dogmes, qui ne se peuvent prouver, ni par l'Ecriture, ni par les principes philosophiques. La plupart d'entr'eux l'avouent des principes philosophiques; & c'est pourquoi ils ne veulent point qu'ils fassent partie de la regle de la foi, comme appartenant à la science & non à la foi. Et pour ce qui est des Saintes Lettres, celui qui les considérera avec attention, & qui les comparera avec leurs

III. „ dogmes d'une seule essence en trois Personnes ; de l'éternelle & perpé-
 CLAS. „ tuelle génération du Fils ; de l'Incarnation , de l'Union hypostatique ,
 N°. VIII. „ du péché originel , du Baptême des petits enfants , & autres semblables ,
 „ en demeurera d'accord ; car rien de tout cela ne se peut prouver par
 „ l'Ecriture seule , si l'on peut montrer que les passages qu'ils emploient
 „ pour les prouver , ou se doivent entendre autrement , ou *peuvent au*
 „ *moins se prendre en un autre sens* ; ce qui suffit pour faire voir , que
 „ l'explication qu'ils y donnent n'est point nécessaire : & ainsi , comme
 „ ils prétendent que tous ces dogmes sont nécessaires au salut , comment
 „ peuvent-ils rejeter les Traditions non écrites , ou réfuter les Papistes ?
 „ Car , si on ne les peut prouver par la seule Ecriture , donc , leur di-
 „ ra-t-on , les Traditions sont nécessaires , & l'Ecriture seule ne suffit
 „ pas pour prouver tout ce qui est nécessaire au salut. Et on ne peut
 „ point objecter , que les Papistes mêmes prouvent ces dogmes par l'E-
 „ criture ; car cela ne fait pas qu'ils croient qu'ils se puissent prouver par
 „ les Ecritures seules , sans l'aide de la Tradition ; mais c'est en sup-
 „ posant que l'autorité même de l'Ecriture , & les sens qu'on y donne , ne
 „ nous sont certains & indubitables , que par l'autorité de l'Eglise & de la
 „ Tradition. Il est donc constant , que , tant que les Luthériens & les
 „ Calvinistes croiront que la Trinité , le Baptême des petits enfants , l'In-
 „ carnation , l'Union hypostatique , & autres choses semblables , sont
 „ nécessaires au salut , ils ne peuvent raisonnablement nier qu'on n'ait be-
 „ soin des Traditions non écrites , ni soutenir que les Ecritures fussent
 „ sans l'aide de la Tradition. ”

Tout cela , & bien d'autres choses , devroient faire rougir les Calvi-
 nistes au seul nom des Sociniens , & non pas nous les reprocher , comme
 faisant un tiers parti dans l'Eglise Catholique. Ils en sont les Peres : ils
 sont nés dans leur sein ; & c'est de - là qu'ils se sont répandus en tant
 de lieux. Lelie Socin , qui a le premier conçu le dessein de cette hérésie
 damnable , a toujours vécu , & est mort parmi eux dans un Canton de
 la Suisse. Fauste Socin , son neveu , n'a fait que soutenir plus hardiment
 les sentiments impies de son Oncle : & l'un & l'autre , aussi-bien que
 tous ceux qui les ont suivis , ne se sont emportés en tant de blasphèmes ,
 qu'en suivant les conséquences naturelles de l'orgueilleuse témérité , qui
 avoit porté Luther , Zwingli & Calvin , à se mettre au dessus de l'autorité
 de toute l'Eglise , en donnant droit à chacun , d'examiner , par l'Ecriture ,
 tout ce qui pouvoit avoir été déterminé par les Conciles , pour juger s'il
 étoit conforme ou non à la parole de Dieu. Car , cela supposé , que peu-
 vent-ils répondre aux Sociniens , quand ils leur disent ; nous avons usé
 de la liberté que vous nous avez donnée : nous avons examiné , par les

Ecritures Saintes , les Décisions du Concile de Nicée , de Constantinople , ILL.
 d'Ephese & de Calcédoine , touchant la Trinité & l'Incarnation , & ceux CLAS.
 qui ont été tenus contre les Pélagiens , touchant le péché originel , & N°. VIII.
 nous n'avons pas jugé qu'il y eût rien de cela dans la parole de Dieu ;
 les passages que l'on y rapporte , pouvant avoir d'autres sens , ce qui suffit ,
 pour qu'on n'en puisse pas conclure nécessairement , des choses qui pa-
 roissent d'ailleurs si contraires à la raison. Et nous ne voyons pas pourquoi
 toute l'Eglise , selon vous , s'étant pu tromper pendant les siècles où se
 sont tenus ces Conciles , en invoquant les Saints , en honorant leurs Re-
 liques , & en priant pour les morts , elle n'a pu aussi se tromper au regard
 de ces autres points. Quoi qu'il en soit , si vous avez eu raison d'accuser
 de tyrannie les Catholiques Romains , parce qu'ils vous vouloient obliger
 de croire des choses dont vous n'étiez pas convaincus en votre conscience ,
 vous vous en rendez coupables à notre égard , en nous voulant forcer de
 croire ce que nous vous protestons de bonne foi n'avoir pu trouver dans
 l'Ecriture , à laquelle seule vous nous avez appris qu'il se falloit arrêter ;
 tous les hommes , à ce que vous nous avez dit , étant tous sujets à errer ,
 sans en excepter les Conciles les plus nombreux. Enfin , les Prétendus
 Réformés peuvent apprendre de M. Stoup , qui est de leur Religion , si
 c'est parmi eux , ou parmi les Catholiques , que les Sociniens se répandent
 davantage. On en jugera par ce qu'il dit dans la seconde de ses six lettres ,
 imprimées sous ce titre : *La Religion des Hollandois*. Il dit , parlant des
 Arminiens , qui est une branche des Prétendus Réformés : « Que , depuis
 » la mort d'Arminius , & du temps de Vorstius & d'Episcopus , un très-
 » célèbre Docteur d'entr'eux , ils ont adopté plusieurs erreurs des Sociniens.
 » La plupart même d'entr'eux ont quitté l'opinion de leur premier Maître
 » sur le point de la Prédestination & de l'Election éternelle. Arminius
 » avoit enseigné , que Dieu avoit élu les fideles par la prévision de leur
 » foi ; & Episcopus croit , que Dieu n'a élu personne de toute éternité ;
 » mais qu'il élit les fideles dans le temps , lorsqu'ils croient actuellement.
 » Il ne parle qu'en des termes fort douteux & ambigus de la prescience
 » de Dieu , laquelle étoit la grande forteresse dans laquelle Arminius se
 » retranchoit. Ces mêmes Arminiens d'aujourd'hui croient , que la doctrine
 » de la Trinité des personnes dans une seule essence , n'est point nécessaire
 » à salut ; qu'il n'y a , dans l'Ecriture , aucun précepte , par lequel il nous
 » soit commandé d'adorer le S. Esprit , ni aucun exemple ou indice , par
 » lequel il paroisse que le S. Esprit ait été adoré ; que Jesus Christ n'est
 » pas un Dieu égal au Pere ; que la foi en Jesus Christ , par laquelle nous
 » sommes sauvés , n'a point été commandée , ni n'a point eu lieu sous la
 » Vieille Alliance. La plupart évitent avec soin le mot de la satisfaction

III. „ de Jesus Christ Ils pressent avec grand soin la tolérance de tous
 CLAS. „ les opinions de ceux qui professent la Religion Chrétienne; soutenant;
 N°. VIII. „ que tous les Chrétiens s'accordent dans les points les plus importants,
 „ & , comme l'on appelle , essentiels & fondamentaux de la Religion;
 „ que , jusques ici , il n'a point été décidé , par un jugement infaillible,
 „ qui sont ceux d'entre les Chrétiens qui ont embrassé la Religion la
 „ plus véritable , la plus pure & la plus conforme à la parole de Dieu;
 „ que , pour cet effet , tous peuvent s'unir , pour composer un seul &
 „ même corps d'Eglise. ”

Et dans la troisième , parlant des Sociniens mêmes , *il dit* ; “ que leurs
 „ Assemblées publiques sont défendues , mais ils sont cachés sous le nom
 „ d'Arminiens & d'Anabaptistes. ” *A quoi il ajoute , dans la quatrième*;
 “ que dans la Diète générale , qui fut tenue en Pologne en 1658 , il
 „ fut ordonné , par un Décret public , que les Sociniens , qui étoient en
 „ grand nombre dans ce pays-là , & qui y avoient leur principal Siege ,
 „ en feroient chassés ; & qu'après y avoir demeuré encore quelque temps ,
 „ pour pouvoir vendre leurs biens , ils en feroient bannis à perpétuité :
 „ mais que les Etats Généraux ont reçu charitablement tous ceux d'en-
 „ treux qui se sont réfugiés en ce pays ; & que c'est sur-tout depuis ce
 „ temps-là qu'on les a vu croître & se multiplier. ”

Mais ce qu'il dit de leurs livres , dans la troisième lettre , est encore
 bien plus considérable ; puisqu'il nous fait voir à qui on s'en doit prendre ,
 s'il y a quelques gens en France , qui soient infectés de cette abominable
 hérésie. “ Il n'y a , *dit-il* , que peu d'années , que les livres des Sociniens
 „ étoient très-rares. Entre ceux qui avoient vu le jour , comme on les
 „ avoit imprimés en des lieux fort éloignés , & qu'on n'en avoit tiré que
 „ peu d'exemplaires , on n'en pouvoit trouver aucun qu'en les payant
 „ très-cherement , & la plus grand part ne se trouvoient point du tout.
 „ Mais les Etats Généraux , pour satisfaire les Sociniens , & ceux qui vou-
 „ droient le devenir , ont permis qu'on imprimât à Amsterdam les Œuvres
 „ de quatre de leurs principaux Docteurs ; de sorte qu'au lieu qu'on
 „ n'auroit pas eu pour deux cents pistoles , il y a peu d'années , une
 „ petite partie de ces Œuvres , on les a à présent toutes ensemble pour
 „ moins de dix. Il est vrai , qu'il y a quelque temps , que l'on fit brû-
 „ ler en Amsterdam un livre des Sociniens , à la prière même , sans doute ,
 „ de Guillaume Bleau , qui l'avoit fait imprimer. Peu de jours après
 „ cette exécution publique , il exposa publiquement en vente ce même
 „ livre ; & pour en recommander la vente , & en augmenter le prix ,
 „ il fit mettre , dans la page où étoit le titre , que c'étoit ce même livre ,

qui, par ordre des Etats, avoit été condamné à être brûlé publique-
ment par la main du Bourreau." III.

On peut juger par-là qui sont ceux, à qui on peut faire de plus
justes reproches sur le sujet des Sociniens ; des Catholiques, ou des Pré-
tendus Réformés, & qui est celle des deux Religions, qui a plus à crain-
dre que le Socinianisme ne fasse parmi elle de grands progrès. CLAS.
N°.VIII.

CHAPITRE V.

*Troisième calomnie, non moins noire que les précédentes, sur le sujet de
l'Eucharistie.*

LE prétendu *Tiers parti*, qui ne subsiste que sur les impostures de cet
Auteur, est encore, si on l'en croit, composé d'un grand nombre de
gens, qu'il suppose ne pas croire ce que l'Eglise croit du mystère de l'Eu-
charistie. C'est l'endroit de tout son livre où la calomnie paroît avec le
plus d'impudence ; car il ne se contente pas de dire en l'air, *qu'il y a
plusieurs Catholiques, qui ne sont en façon du monde persuadés de la vérité
de ce mystère*, mais il marque déterminément ceux sur qui il veut faire
tomber ce soupçon ; & il dit, que ce sont *la grande Société des Peres de
l'Oratoire, l'Auteur de la Recherche de la vérité, & les Théologiens de
Port-Royal*. Et voici sur quoi il fonde une accusation si atroce.

*On ne sauroit, dit-il, se persuader, que ceux qui approuvent ce que dit
M. Descartes touchant l'essence de la matiere, croient de bonne foi la Trans-
substantiation possible.*

Or le malheur est, ajoute-t-il, que les gens, qui sont engagés dans ces pag. 107.
*principes, ne sont pas des hommes médiocres : ce sont les plus illustres Sociétés
de l'Eglise, & les plus pures : ce sont les premiers esprits de ce siècle. Les
Théologiens de Port-Royal ont autant d'attachement pour le Cartésianisme,
que pour le Christianisme. Cette grande Société de l'Oratoire est dans les
mêmes principes ; & l'Auteur de la Recherche de la vérité, aussi-bien que
tous ceux de sa Congrégation, paroît avoir une attache très-grande à cette
Philosophie.*

Il ne tire pas la conclusion, mais elle suit d'elle-même ; qui est, qu'on
ne peut pas se persuader que tous ces gens-là croient de bonne foi ce que
croit l'Eglise du mystère de l'Eucharistie : d'où il s'ensuit, après toutes
les louanges qu'il leur donne, que tous ceux qui ont de la Religion les
doivent regarder comme des impies qui n'en ont point ; puisque c'est n'en

III. point avoir, que de faire profession d'une Religion dont on condamne la foi.

N°. VIII. Mais tout est faux dans cet argument, qui est le fondement unique de cette horrible calomnie.

La majeure n'est fondée que sur ce qu'il lui plaît de dire, page 103, *qu'il s'est trouvé dans une conversation fort échauffée entre des Ecclésiastiques, qui accusoient certains nouveaux Philosophes d'être très-mauvais Catholiques, & de s'entendre avec les Calvinistes sur le point de l'Eucharistie.* C'est par où il entre dans ce discours plein d'imposture : & il ruine même le soupçon qu'il voudroit donner de ces Philosophes, quand il avoue ; *qu'ils répondent par de grandes protestations de la pureté de leur foi, & de leur soumission à l'Eglise ; & qu'ils disent, qu'ils parlent en Philosophes, & non pas en Théologiens, & qu'ils considèrent la matière dans son état naturel, quand ils la définissent par l'étendue ; & non dans l'état où Dieu la peut mettre par sa puissance.* Car qu'y a-t-il, dans cette réponse, qui ne soit très-catholique, & tout-à-fait conforme à celle que font tous les jours les Théologiens, qui défendent la foi de ce mystère avec le plus de zèle, contre les objections des Calvinistes ?

Car l'une de celles qu'ils font le plus valoir est, *que les Peres ont établi des principes de Philosophie contraires aux merveilles que les Catholiques reconnoissent dans l'Eucharistie.* Or y auroit-il rien de plus ridicule que de prétendre, que c'est s'entendre avec les Calvinistes, que d'y répondre comme a fait l'Auteur de la Perpétuité Tome III Livre VII, Chapitre X.

M. Claude, pour fortifier sa preuve, tirée du silence des Peres sur les difficultés de l'Eucharistie, ajoute, qu'ils ont proposé des maximes contraires aux miracles qui s'y trouvent selon nous, & cela d'abord paroît avoir plus d'apparence.

„ Il ne faut néanmoins que faire un peu de réflexion sur la nature de „ l'esprit humain, & sur la manière dont il agit ordinairement, pour re- „ connoître l'inutilité de cette remarque & que, comme le profond res- „ pect qu'ils avoient pour les mystères les a dû porter à ce silence, „ ce silence aussi les a portés naturellement, à parler des choses de la „ nature sans aucun égard à ces difficultés, ni aux mystères qui les pro- „ duisent ”.

„ Car, en parlant peu de ces difficultés, & ne les regardant jamais „ que confusément, ils y ont peu pensé ; & , en y pensant peu, ils les „ ont eu peu présentes à l'esprit : il y en a même quelques-unes, aux- „ quelles ils ont pu ne faire aucune réflexion, parce, comme nous avons „ remarqué d'ailleurs, qu'ils n'ont pas conçu les mystères par des idées „ philosophiques.

„ philosophiques , mais par les idées communes & populaires. Ils ont III
 „ cru , qu'après la consécration , le pain étoit véritablement changé au CLAS.
 „ corps de Jesus Christ ; qu'ainsi ce que l'on recevoit n'étoit pas du pain , N°. VIII
 „ quoiqu'il parût pain , mais le corps même de Jesus Christ : mais il n'est
 „ pas nécessaire qu'ils aient porté leur curiosité jusqu'à vouloir connoître
 „ quelle étoit la nature de ces apparences de pain , que la foi leur ap-
 „ prenoit n'être pas du pain. Il suffit qu'ils aient cru en général , que
 „ Jesus Christ leur donnoit son Corps sous la forme du pain , sans qu'il
 „ fût du pain , & que ce qui paroissoit pain , n'étoit pas du pain , étant
 „ changé réellement au Corps de Jesus Christ ”.

„ Il n'est pas même nécessaire , pour la créance de ce mystere , qu'ils
 „ se soient formés dogmatiquement ces maximes spéculatives , que Dieu
 „ peut faire qu'un même corps soit en divers lieux , & que les parties
 „ d'un corps se pénètrent : car , quoiqu'en expliquant philosophiquement
 „ ce mystere , la raison ne voie pas comment on en peut séparer ces suites ,
 „ la foi néanmoins ne les regarde pas nécessairement ; elle s'attache uni-
 „ quement à la révélation divine : elle croit , sans hésiter , que le Corps
 „ de Jesus Christ est réellement présent , & que le pain & le vin ne sub-
 „ sistent plus , parce qu'ils sont devenus ce corps & ce sang ; mais elle
 „ ne va pas plus loin , & elle laisse à Dieu à exécuter , par les voies qui
 „ ne sont connues que de lui , ce qu'il lui a plu de nous révéler , sans
 „ se mettre en peine si ces voies s'accordent , ou ne s'accordent pas ,
 „ avec les principes de notre raison , & sans décider , si c'est que ces prin-
 „ cipes ne sont pas absolument vrais , ou si c'est que Dieu a des moyens
 „ inconnus aux hommes , pour opérer ces mysteres , sans choquer nos
 „ principes.

„ En un mot , la foi range nos mysteres dans un ordre à part , qu'elle
 „ tire de la juridiction des raisonnements humains , & des vues humaines ,
 „ au nombre desquelles elle met ces difficultés.

„ Comme les Peres en étoient donc peu occupés , & qu'ils ne les re-
 „ gardoient que fort confusément , il est très-naturel qu'ils n'y aient eu
 „ aucun égard dans les raisonnements qu'ils ont faits sur la nature des
 „ corps ; & qu'alors ils aient parlé selon les seules lumieres de la raison ,
 „ & selon le cours ordinaire des choses du monde : car pourquoi vou-
 „ droit-on qu'ils n'eussent jamais parlé des choses naturelles en Philoso-
 „ phes , sans faire en même temps leurs protestations , qu'ils ne préten-
 „ doient pas que ce qu'ils auroient dit fût vrai , dans un autre ordre que
 „ celui de la nature ? C'est bien mal connoître l'esprit des hommes , que
 „ de les vouloir assujettir à cette exactitude ; & c'est avoir fait bien peu
 „ de réflexion sur la maniere dont ils parlent ”.

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

I i i i

III. Et après avoir montré que cela arrive très-souvent aux hommes , dans

CLAS. toutes sortes de discours , il ajoute :

N°. VIII. „ Combien les Peres ont-ils eu plus de liberté d'agir de la sorte , à
 „ l'égard des propositions universellement vraies dans tout l'ordre de la
 „ nature , & qui ne pouvoient recevoir d'exceptions que dans un autre
 „ ordre , qui est naturellement excepté de tous les discours des hommes ,
 „ & qu'ils ne prétendent jamais assujettir à leurs raisonnements & à leurs
 „ maximes !

„ Aussi n'est ce point à l'égard du seul mystere de l'Eucharistie , qu'ils
 „ en ont ainsi usé ; c'est à l'égard de tous ceux qui sont au-dessus de notre
 „ raison. Combien trouve-t-on , par exemple , dans les Peres , de propo-
 „ sitions générales , à l'égard des péchés , qu'ils auroient exprimées d'une
 „ autre sorte , s'ils avoient eu en vue le péché originel ” ?

Et après en avoir apporté quelques exemples , il passe au mystere de la Trinité.

„ Combien forme-t-on , de même , de principes qui se trouvent faux
 „ dans le mystere de la Trinité ? La plupart des jugements , que nous
 „ portons de l'unité ou de la distinction numérique des objets de nos
 „ pensées , ne sont-ils pas appuyés sur ces maximes : *Quæ sunt eadem uni
 „ tertio , sunt eadem inter se. Quæ uni tertio non sunt eadem , non sunt
 „ eadem inter se* ? Cependant les Ministres voudroient-ils prétendre , que
 „ ceux qui se servent de ces raisons sans distinction , ou qui les supposent
 „ dans leurs raisonnements , ne croient pas le mystere de la Trinité ?

„ Ne voit-on pas aussi , que ces maximes générales sur la nature des
 „ corps , n'empêchent pas ceux qui les établissent le plus précisément ,
 „ de reconnoître , en d'autres lieux , que Dieu en peut dispenser ; & que
 „ ce qui paroît impossible , selon ces maximes , ne l'est point à la Tou-
 „ te-puissance ?

„ S. Augustin , par exemple , est un de ceux qui soutient le plus for-
 „ mellement , qu'il n'est pas possible qu'un corps pénètre un autre corps ;
 „ & cependant il reconnoît , en un grand nombre de lieux , que , par la
 „ puissance infinie de Dieu , des corps ont passé au travers d'autres corps ,
 „ sans avoir jamais recours à ces subtilités philosophiques , par lesquelles
 „ les Ministres tâchent d'expliquer ces sortes de miracles. C'est pourquoi ,
 „ ayant rapporté , dans les livres de la Cité de Dieu , un miracle qui se
 „ fit dans l'Oratoire de S. Etienne , où l'on vit un anneau , qui étoit passé
 „ dans un cordon de cheveux dont une femme étoit ceinte , en sortir sans
 „ aucune rupture de ce cordon , il se contente d'ajouter , que ce miracle
 „ paroîtra incroyable à ceux qui ne croient pas que Jesus Christ soit né
 „ sans faire tort à la virginité de sa mere ; & qu'il soit entré dans le lieu

„ où étoient ses Disciples , sans que les portes en fussent ouvertes. Mais III.
 „ il ne s'amuse pas à chercher des voies philosophiques pour expliquer CLAS.
 „ ces miracles ; & il paroît qu'il n'en avoit point d'autre idée que celle N°. VIII.
 „ que les paroles impriment naturellement , qui est ; que le corps de Je-
 „ sus Christ passa au travers de ces portes , qui étoient fermées , & que
 „ cet anneau étoit forti de ce cordon de cheveux sans le rompre : ce qui
 „ enferme l'idée naturelle de la pénétration ”.

Il est si vrai que l'on peut avancer ces sortes de propositions générales , sans croire qu'elles mettent des bornes à la toute-puissance de Dieu , qu'Aubertin en cite lui-même de deux Auteurs , qu'il appelle ses adversaires.

Ce qu'ayant prouvé , il rapporte deux autres Auteurs , qu'on ne peut nier , avec la moindre vraisemblance , qui n'aient enseigné très-certainement la doctrine de la présence réelle. L'un est S. Jean de Damas , dont il allègue le passage du monde le plus exprès pour ce sentiment ; & cependant , ajoute-t-il , Aubertin ne laisse pas de rapporter plusieurs lieux de cet Auteur , où il établit de ces sortes de principes philosophiques ; comme , qu'il est de la nature des corps , non seulement d'être renfermés dans un lieu , mais aussi d'avoir une surface bornée , ce qui s'appelle circonscription : & l'autre est Nicephore , Patriarche de Constantinople , qui ne peut être soupçonné , avec la moindre apparence , de n'avoir pas cru la présence réelle : & néanmoins Aubertin rapporte aussi des passages de cet Auteur , qui contiennent de ces sortes de principes ; comme , par exemple , *que les Anges ne sauroient être ni opérer en plusieurs lieux ; & que cela n'appartient qu'à Dieu seul : que l'homme est toujours dans le temps , toujours en un seul lieu , & dans un espace borné.*

Et voici la conclusion qu'il tire de tout cela , que la prudence & la charité doivent sans doute obliger toutes les personnes raisonnables d'appliquer aussi à M. Descartes , & à ceux qui n'improuvent pas sa Philosophie.

“ On voit donc évidemment , que , quand ces Auteurs décrivent les „ propriétés de la nature corporelle , ils ne prétendent marquer que celles „ qui lui conviennent par son être propre , & non celles où elle peut être „ élevée par la toute-puissance de Dieu ; & qui en effet sont plutôt des „ suites de la nature de Dieu , que de celle des corps. Ils expriment ce „ que nous connoissons de la matière , & ce qu'elle possède par les principes de son être ; mais ils n'ont pas dessein par-là de mettre des bornes à la puissance de Dieu , ni de définir précisément ce qu'elle peut „ opérer par ses créatures. Et enfin on voit , par une expérience sensible , „ que ces principes de Physique peuvent subsister dans un même esprit , „ avec la créance de la présence réelle & de la Transsubstantiation ; soit

III. „ que ces Auteurs les aient expreffément reſtreints à l'ordre de la nature ;
 CLAS. „ ſoit qu'ils n'aient pas fait une réſexion expreſſe , ſur la contrariété de
 N°. VIII. „ ces principes avec ce qu'ils croyoient de l'Euchariftie ; ſoit que , pour
 „ allier enſemble & ces principes & cette créance , ils ſe ſoient formés
 „ une maniere de nuage , par laquelle on allie ſouvent des choſes qui pa-
 „ roiffent contraires , en ſuppoſant , que Dieu ſait bien faire ſubſiſter la
 „ vérité de ſes myſteres avec ces principes naturels , s'ils ſont véritables ,
 „ quoique nous n'en voyions pas l'accord & l'union ”.

Toutes les perſonnes ſages & intelligentes reconnoîtront ſans peine , que , quelque Philoſophie que l'on ſuive , Péripatéticienne ou Cartéſienne , cette maniere de répondre aux Calviniſtes eſt la plus ſolide , & la ſeule propre à rendre inutiles leurs objections les plus apparentes , & à confirmer les Catholiques dans leur foi , contre les peines qui leur peuvent venir dans l'eſprit , quand ils s'appliquent trop aux difficultés de ce myſtere , & qu'ils ſont en quelque ſorte dépendre ce qu'ils en croient , de la poſſibilité de trouver des manieres de les accorder avec leurs notions naturelles. Rien n'eſt plus dangereux que cette préſomption ; & c'eſt ce qui a fait les Hérétiques au regard de toutes les vérités de la foi , qui ſont au deſſus de la raiſon ; & rien au contraire n'eſt plus sûr , pour être inébranlablement attaché à la foi de l'Egliſe ; au regard des myſteres les plus difficiles à croire , que de s'en tenir uniquement à la révélation de Dieu , propoſée par l'Egliſe , ſans ſe mettre en peine ſi cela ſe peut accorder avec la connoiſſance que nous avons des choſes naturelles.

Il n'y a perſonne qui n'en uſe ainſi au regard de la Trinité ; car il ne s'eſt point encore trouvé de Théologien , ni Catholique ni Proteſtant , hors les Sociniens , qui ait eu un zèle aſſez indiscret pour quereller les Philoſophes , qui reçoivent , pour un principe certain & indubitable cette maxime : *Quæ ſunt eadem uni tertio , ſunt eadem inter ſe* , quoiqu'on ne voie pas le moyen de l'accorder avec ce que nous croyons d'une ſeule Eſſence en trois perſonnes ; ce qui nous oblige à croire , que ces trois perſonnes , étant une même choſe dans la nature divine , ſelon cette parole de Jeſus Chriſt ; *Ego & Pater unum ſumus* , ne laiffent pas d'être réellement diſtinctes entr'elles. Pourquoi donc auroient-ils plus de droit de les quereller ſur la définition du corps , qui n'eſt point différente de celle que les Peres en ont donnée , parce qu'on ne voit pas facilement comment cela peut avoir lieu dans l'Euchariftie ?

Il eſt donc clair que rien n'eſt plus mal fondé que ce que cet Ecrivain fait dire à ſon Catholique *qu'il y a de nouveaux Philoſophes , qui , faiſant profeſſion d'être Catholiques , s'entendent avec les Calviniſtes ſur le point de l'Euchariftie* , ſans en avoir d'autre fondement , ſinon , qu'ils dé-

finissent la matiere par l'étendue : car qu'ils aient , ou qu'ils n'aient pas III.
raison en cela , c'est une dispute de Philosophie , dans laquelle je ne suis CLAS.
point obligé de prendre parti ; mais ce qui est certain est , que la réponse N°. VIII.
qu'ils font , par l'aveu de cet Auteur , à l'objection qu'on leur a faite sur
cela , est entièrement semblable à celle que tous les Théologiens Catho-
liques sont obligés de faire à plusieurs passages des Peres , qui ont aussi
défini la matiere par l'étendue. Or ce seroit une folie de prétendre que
la réponse que font ces Théologiens à ces passages des Peres , les doive
rendre suspects d'être Calvinistes : on ne peut donc , sans une manifeste
imposture , prendre sujet de-là de dire , de ces Philosophes , qu'ils s'en-
tendent avec les Calvinistes sur le sujet de l'Eucharistie.

Je fais bien qu'un nouvel Auteur (a) a prétendu décrier par-là cette
Philosophie , comme étant préjudiciable à la foi ; mais ces Philosophes
répondent , que c'est lui-même qui y fait un grand préjudice , en ce que
ne se contentant pas de ce que l'Eglise nous oblige de croire de ce my-
stere , il nous voudroit faire passer , pour de nouveaux articles de foi , ce
qui n'a été défini dans aucun Concile , & ce qui ne se peut prouver ni
par l'Ecriture ni par la Tradition.

Ils disent que cet Auteur confond très-mal à propos ce qui est de la
foi avec les opinions des Scholastiques : qu'il est vrai que plusieurs Doc-
teurs de l'Ecole ont prétendu , *qu'un corps , conservant toute sa substance ,*
pouvoit être sans étendue , & réduit en un point mathématique ; mais qu'il
n'est point vrai qu'ils en aient parlé comme d'une vérité de foi , de quoi
seul il est question : que ce qu'ils ont dit sur cela , aussi-bien que
sur la séparabilité des accidents , sont des manieres qu'ils ont trouvées
pour expliquer les difficultés de l'Eucharistie , & qu'ils peuvent avoir cru
qu'il n'y en avoit point d'autres ; mais qu'ils ne se sont point attribué l'au-
torité de faire des articles de foi , ni par conséquent de prétendre , que
ce qui leur paroissoit propre à expliquer la possibilité de ce mystere , fit
partie de la foi.

Mais c'est , leur dit-on , une conséquence nécessaire , de ce que la foi
nous oblige de croire de l'Eucharistie. Ils le nient ; & on ne voit pas
qu'on le leur puisse prouver qu'en cette maniere. Jesus Christ ne sauroit
être réellement présent dans l'Eucharistie , si un corps ne peut être réduit
en un point mathématique : or il est de foi que Jesus Christ est réellement
présent dans l'Eucharistie : donc il est de foi , qu'un corps peut être ré-
duit en un point mathématique. Or ils nient la majeure : & nous ne

(a) [Ce nouvel Auteur est vraisemblablement M. de la Ville , dont l'Ecrit fut réfuté
en 1684. par le Pere Malebranche , dans la *Défense de l'Auteur de la Recherche de la vé-
rité , contre l'Accusation du Sieur de la Ville , &c.*]

III. hommes point, disent-ils obligés d'en donner d'autre raison, sinon, que
 CLAS. ce n'est point à nous à donner des bornes à la toute-puissance de Dieu:
 N°. VIII. & que nous croyons possible tout ce que Dieu promet de faire ; non
 en examinant comment cela pourroit être possible (c'est le *comment* des
 Capharnaïtes qui fait les incrédules) mais par cela seul, que rien n'est im-
 possible à Dieu.

Il est certain aussi que c'est comme les SS. Peres nous ont appris à
 nous conduire dans ces rencontres. On n'a qu'à lire, pour s'en assurer,
 le Chapitre VIII. du livre VII. du III. Tome de la Perpétuité de la Foi.

On y verra ce que dit S. Hilaire : *que les pensées des hommes sont inca-
 pables de comprendre les œuvres de Dieu ; parce qu'elles ne conçoivent rien
 de ce qui est au dessus de l'intelligence & du pouvoir des hommes.* Et ce qu'il
 dit en un autre endroit, au sujet même de l'Eucharistie : *Attachons-nous à
 ce qui est écrit, si nous voulons accomplir les devoirs d'une foi parfaite ; car
 il y a de la folie & de l'impiété à dire ce que nous disons de la vérité natu-
 relle de Jesus Christ en nous, à moins que lui-même ne nous l'ait appris.*

On y verra ce que dit S. Ambroise : *je ne demande point de raison à Jesus
 Christ ; car s'il me falloit des raisons pour me convaincre, je renoncerois à
 la foi.* Et ce que dit S. Ephrem : *que les mysteres de Jesus Christ sont un
 feu immortel ; & qu'il faut bien se garder de les sonder, de peur qu'en y
 participant, on n'en soit consumé ; parce que ce que Jesus Christ a fait pour
 nous, dans ce Sacrement, est au dessus de toute admiration, de tout esprit &
 de toutes paroles.*

On y verra ce que dit S. Chrysostôme : *que c'est un blasphème de juger de
 ces choses par la raison ; parce que le raisonnement humain n'a rien de com-
 mun avec les Mysteres de la foi.* Ce qu'il dit en un autre endroit : *que toutes
 les hérésies sont venues de ce qu'on a voulu juger des Mysteres par la raison.*
 Et en un autre : *que Dieu, qui nous a commandé de manger sa chair dans
 l'Eucharistie, n'est point assujetti à la nécessité de la nature, & est au dessus
 des loix des choses d'ici bas.*

On y verra ce que dit S. Cyrille d'Alexandrie : *quand nous n'entendons
 pas comment les œuvres de Dieu sont possibles, nous ne laissons pas de dire
 à Dieu, en renonçant à tout doute : je sais que vous pouvez tout, & qu'il
 n'y a rien qui vous soit impossible.* Et ce qu'il dit en un autre endroit, en
 parlant des Capharnaïtes : *ils eurent la hardiesse de demander encore com-
 ment ? Comme s'ils n'eussent pas su que cette parole étoit un blasphème ; car
 c'est le propre de Dieu de pouvoir faire sans peine tout ce qu'il veut.*

On y verra ce que dit Hefychius : *quand nous n'avons pas assez de force
 pour manger le Sacrifice, & le consumer tout entier, c'est-à-dire, quand la
 faiblesse de notre esprit nous empêche de comprendre, que les choses qu'il*

voit font le corps du Seigneur, lequel les Anges desirerent de contempler, il ne faut pas se laisser aller à ces doutes, mais il les faut jeter dans le feu du S. Esprit, afin que ce feu consume & digere ce que notre foiblesse nous rend incapables de digérer. Mais de quelle maniere les pourra-t-il consumer? Si nous pensons que ces choses, qui nous paroissent impossibles, sont possibles à la vertu du S. Esprit. III. CLAS. N°. VIII.

Que cette conduite est sage & judicieuse! Qu'elle est digne de la piété des Peres! Qu'elle est conforme à la foiblesse de nos esprits! Elle les assujettit parfaitement à la foi! Elle réprime le soulèvement de la raison, dans sa naissance même; & au lieu de s'arrêter à développer des difficultés qui ébranlent toujours l'esprit, elle les étouffe tout d'un coup par le poids de l'autorité divine, avant même qu'elles soient formées. Qu'il vaut bien mieux empêcher ainsi l'esprit de se laisser aller à ses vains raisonnements, que d'avoir à le ramener après qu'il s'y est abandonné!

Osera-t-on dire encore, que parler de la sorte des difficultés de l'Eucharistie, c'est se rendre suspect de s'entendre avec les Calvinistes? Bien loin de cela, rien ne fait voir davantage combien les Peres ont été éloignés de la fausse interprétation, que les Sacramentaires donnent aux paroles de Jesus Christ. Car, s'ils avoient cru qu'il n'eût voulu dire autre chose, sinon que le pain étoit la figure de son Corps, ç'auroit été une visible extravagance de nous proposer cela comme un Mystere incompréhensible, & sur lequel nous aurions besoin d'être fortifiés dans la foi, par la considération de la toute-puissance de Dieu, en pensant que ce qui nous paroît impossible dans ce Mystere, est possible à la vertu du S. Esprit. Est-ce qu'il est jamais entré dans l'esprit d'une personne raisonnable, de dire que c'étoit une chose bien difficile à concevoir; & qu'on avoit peine à comprendre qu'il fût possible, que le pain eût été pris par Jesus Christ pour être la figure de son corps?

Cependant, ce n'est pas proprement de quoi il s'agit dans l'accusation calomnieuse de cet Ecrivain. Il n'est pas question de savoir si l'objection, qu'il dit que l'on fait à ces Philosophes Cartésiens, est forte ou foible, mais si, quelque forte qu'elle pût être, on auroit droit d'en conclure, non qu'ils seroient mauvais Philosophes, mais que ce seroient des hypocrites sans Religion & sans conscience; qui, faisant, comme il reconnoît qu'ils font, toutes sortes de protestations de la pureté de leur foi, seroient Calvinistes dans le cœur, & se rendroient sans cesse coupables d'une infinité d'idolâtries, en adorant, comme les autres Catholiques, ce qu'ils croiroient n'être que du pain. C'est à ce dernier que cet Ecrivain s'arrête; & c'est ce que je soutiens qu'il n'a pu dire, que par une calomnie diabolique, qui va à détruire la Religion, en faisant croire aux libertins, que

III. toutes les personnes intelligentes peuvent être justement soupçonnées de
 CLAS. n'en point avoir. Car ils n'auroient qu'à se figurer, comme ils font aussi,
 N°. VIII. que les principes de la raison combattent nos plus grands Myſteres, pour
 en conclure, à l'exemple de cet Auteur, qu'on ne ſauroit ſe perſuader
 qu'aucune perſonne d'eſprit les croie de bonne foi.

Les Sociniens, ſur-tout, pourront prétendre que tous les Proteſtants
 n'ont point d'autre ſentiment qu'eux, touchant la Trinité & le péché ori-
 ginel; mais que n'ayant oſé d'abord combattre ces dogmes de l'Egliſe Ro-
 maine, parce qu'ils y étoient en trop grande vénération, & qu'ils crai-
 gnoient de paſſer pour impies ſ'ils les attaquoient, ils avoient toujours
 depuis perſévéré dans cette diſſimulation, parce qu'ils ne vouloient pas
 donner la gloire à d'autres d'avoir pouſſé plus loin qu'eux la réformation
 de l'Egliſe. Et ils auront autant de droit que notre Auteur de ſe confir-
 mer dans cette penſée, par une raifon toute ſemblable à la ſienne, en pré-
 tendant que ces dogmes ſont ſi abſurdes, qu'on ne ſauroit ſe perſuader
 que des gens d'eſprit, qui ſe ſont affranchis de la tyrannie de l'Antechriſt,
 les puiſſent croire de bonne foi.

Les Calviniſtes ſe pourront imaginer la même choſe des Luthériens, qui
 ſont leurs freres ainés, & avec qui ils ont tant de fois voulu ſ'unir. Car
 toutes les abſurdités, qu'ils trouvent à ſ'imaginer qu'un corps humain
 puiſſe être réduit à la petiteſſe d'une hoſtie, regardant auſſi-bien la Conſub-
 ſtantiation des Luthériens que la Tranſſubſtantiation des Catholiques, qui
 les empêchera de dire que cela eſt ſi contraire à la raifon, qu'on ne ſau-
 roit ſe perſuader que Luther & ſes diſciples, qui ont reçu les prémices
 de l'eſprit de la Réformation, l'aient cru de bonne foi?

Tout le monde a intérêt de ſ'élever contre cette impudente maniere de
 calomnier les gens, ſur ce qui eſt le plus cher à tout autre qu'à des im-
 pies, qui eſt leur Religion; puisqu'il n'y a perſonne, qu'on ne puiſſe, par
 cette voie diabolique, rendre ſuſpect de n'en avoir point.



CHAPITRE VI.

III.
CLAS.
N^o. VIII.

Justification des Peres de l'Oratoire, & des Théologiens de Port-Royal, contre l'imposture de cet Auteur, qui les calomnie de s'entendre avec les Calvinistes, sur le sujet de l'Eucharistie.

JE n'ai encore considéré qu'en général la calomnie de cet Ecrivain, touchant son *tiers parti*, qu'il dit s'entendre avec les Calvinistes : elle paroîtra encore plus horrible, en descendant au particulier. Il l'applique à tous les Peres de l'Oratoire, à l'Auteur de la Recherche de la vérité, & aux Théologiens de Port-Royal, par l'attachement qu'il leur attribue à la Philosophie de M. Descartes. Mais qu'entend-il par cet attachement ? Avoir de l'estime de cette Philosophie, en la croyant pour le moins aussi raisonnable que celle d'Aristote ? C'est même ce qu'il ne peut pas dire avec vérité de tous les Peres de l'Oratoire, mais seulement de quelques-uns. Que si cela suffit pour être coupable de toutes les conséquences, que l'ignorance & l'envie ont fait tirer des principes de cette Philosophie, il y aura bien des Ministres qu'on pourra, selon cet Auteur, regarder comme des gens très-pernicieux à la Religion Chrétienne. Car qui ne fait ce qu'en a dit Voëtius, très-célebre Ministre d'Utrecht, & Professeur en Théologie, qui avoit tant de crédit dans cette Université, qu'il y fit condamner les Livres de ce Philosophe, comme conduisant à l'Athéisme, & capables de renverser toute la Religion. Il faut donc que cet Auteur croie qu'on a droit de tenir pour suspects d'Athéisme & de libertinage, tant d'autres Ministres & de Professeurs, que ces Censures téméraires n'ont pas empêché de se déclarer pour cette Philosophie. M. Volfogues, très-estimé parmi les Ministres de Hollande, en est un ; & il s'est moqué de Labadie, qui lui en a voulu faire un crime.

Mais il est visible que cet Ecrivain prend ce mot d'*attachement* dans un sens bien plus criminel. Il veut insinuer qu'on a tant d'attache à la doctrine de ce Philosophe, qu'on seroit moins disposé à s'en départir, qu'à s'éloigner de la doctrine de l'Eglise. C'est ce qu'il a dû supposer, pour donner lieu à sa médisance sur le sujet de l'Eucharistie, & ce qu'il fait assez entendre, quand il dit des Théologiens de Port-Royal ; *qu'ils ont autant d'attachement pour le Cartésianisme, que pour le Christianisme*. Mais que faire à un calomniateur si effronté ? Je ne sache point d'autre remède que la voie courte & facile du bon Pere Valérien, en lui disant, quoi-

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

K k k k

III. qu'avec regret, au nom de tous ces calomniés, que je connois assez, CLAS. pour être assuré qu'ils ne me désavoueront pas : *Mentiris impudentissimè.*
N°. VIII. Ils ne seroient pas vraiment Chrétiens, s'il avoient autant d'attachement à une Philosophie humaine, qu'au Christianisme. Dieu ne veut pas moins avoir le premier lieu dans notre esprit par la foi, que dans notre cœur par la charité. Nous devons être persuadés, que nous sommes plus capables de nous tromper dans les choses naturelles, que nous croyons le mieux savoir, que dans celles qu'il nous a apprises par sa parole. Et cette Philosophie, à laquelle on leur reproche d'être attachés, d'une manière qui ne seroit pas chrétienne, n'a eu garde de les détourner de cette pensée ; puisque c'en est un des premiers principes, comme on le peut voir par ces excellentes paroles de M. Descartes, à la fin du premier livre de de ses Principes.

Sur-tout nous tiendrons pour regle infaillible, que ce que Dieu a révélé est incomparablement plus certain que le reste; afin que, si quelque étincelle de raison sembloit nous suggérer quelque chose au contraire, nous soyons toujours prêts à soumettre notre jugement à ce qui vient de sa part. Mais, pour ce qui est des vérités dont la Théologie ne se mêle point, il n'y auroit pas d'apparence qu'un homme, qui veut être Philosophe, reçoit pour vrai ce qu'il n'a point connu être tel, & qu'il aimât mieux se fier à ses sens; c'est-à-dire, aux jugemens inconsidérés de son enfance, qu'à sa raison, lorsqu'il est en état de la bien conduire.

Ce n'est pas néanmoins sur quoi l'on se doit fonder, pour confondre ceux qui répandent de telles impostures. On en est coupable dès qu'on avance ce qui ne peut être connu qu'en fouillant dans le cœur des gens; & ceux contre qui on les emploie sont suffisamment justifiés, quand ils assurent le contraire de ce qu'on leur impute sans aucune preuve; mais bien plus encore quand ils ont prévenu ces téméraires accusations, par des déclarations publiques, d'une disposition toute opposée à celle qu'on leur attribue.

Liv. 3. ch. Or c'est ce qu'a fait l'Auteur de la *Recherche de la Vérité*. Sans doute, 8. P. 213. dit-il, l'étendue n'est pas l'essence de la matière; si cela est contraire à la foi, on y souscrit. L'on est, graces à Dieu, très-persuadé de la faiblesse & de la limitation de l'Esprit humain. On sait qu'il a trop peu d'étendue pour mesurer une puissance infinie; que Dieu peut infiniment plus que nous ne pouvons concevoir, qu'il ne nous donne des idées que pour connoître les choses qui arrivent par l'ordre de la nature, & qu'il nous cache le reste. On est donc toujours prêt à soumettre l'esprit à la foi; mais il faut d'autres preuves que celles qu'on apporte ordinairement, pour ruiner les raisons que l'on vient de dire; parce que les manières dont on explique les mystères de

la foi ne sont pas de foi, & qu'on les croit même sans comprendre qu'on
ne puisse jamais expliquer nettement la manière.

III.

CLAS.

N°. VIII.

On croit, par exemple, le Mystère de la Trinité, quoique l'esprit humain
ne le puisse concevoir; & on ne laisse pas de croire que deux choses, qui
diffèrent point d'une troisième, ne diffèrent point entr'elles, quoique cette
proposition semble le détruire. Car on est persuadé qu'il ne faut faire usage
de son esprit, que sur des sujets proportionnés à sa capacité, & qu'on ne
doit pas regarder fixement nos mystères, de peur d'en être éblouis, selon cet
vertissement du S. Esprit: Qui scrutator est Majestatis, opprimetur
gloria.

Vouloir qu'un homme, qui parle de la sorte, soit plus attaché à ce
qu'il croit savoir de la nature par la raison, qu'à ce qu'il a appris par la
voie de Dieu & de ses mystères, & l'accuser sur ce fondement d'être Cal-
viniste dans le cœur, ce n'est pas seulement se moquer du commande-
ment de Jesus Christ, qui nous défend de juger témérairement de nos
frères; c'est faire ce que d'honnêtes Payens auroient en horreur: c'est
rompre le plus grand lien de la société humaine, qui est la parole, &
en rendre inutile le principal usage. Car il n'y a rien, à quoi elle soit
plus nécessaire, qu'à nous faire connoître les uns aux autres ce qui est
caché dans le fond de notre cœur. Et c'est à quoi elle ne pourra plus
servir, si on souffre l'établissement de cette règle du Démon de la ca-
nomie; qu'il est toujours permis de soutenir à un homme qu'il croit ceci
ou cela, quoiqu'il puisse dire que cela est faux, & qu'il croit tout le
contraire. Que si ce même Auteur a depuis proposé quelques matières,
pour faire voir, que, quand l'étendue seroit l'essence de la matière, tout ce
que l'Eglise croit de l'Eucharistie ne laisseroit pas de pouvoir être véri-
fiable, c'est en vain que cet Ecrivain s'est imaginé qu'il n'avoit qu'à dire
qu'elles sont absurdes, pour faire douter de sa foi. Je soutiens,
au contraire, que c'est ce qui ôte davantage tout lieu d'en douter, quel-
que jugement qu'on en fasse, pourvu (ce qui est vrai aussi) qu'elles ne
contiennent rien qui soit contraire à ce que l'Eglise nous oblige de croire
de ce mystère, qui est, que Jesus Christ y est réellement présent, par le
changement véritable du pain en son corps, de sorte qu'il n'y demeure
plus que les apparences du pain.

Il ne me reste plus qu'à venger l'honneur des Théologiens de Port-
Royal, que ce faiseur d'Entretiens met à la tête de ces impies d'un pré-
tendu tiers parti, qui s'entendent avec les Calvinistes, sur le sujet de
l'Eucharistie. Mais on peut dire que c'est le comble de la hardiesse à mé-
dire sans pudeur & sans jugement. Il en a dû être convaincu, par ce
qu'il a pu lire dans un livre fait peu de temps avant le sien, * qui a eu,

* Dans la
réponse à
M. Mallet
l. 6. ch. 1.

III & qui a encore, assez de cours dans le monde, pour ne lui être pas
CLAS. inconnu. Il n'a qu'à prendre pour lui ce qu'on y a été contraint de dire
N°. VIII d'un autre calomniateur, qui lui ressembloit.

„ Il y a des calomnies si outrées, & si hors de toute apparence, qu'elles
 „ ne peuvent qu'être avantageuses à ceux contre qui on les emploie, parce
 „ qu'elles découvrent de telle sorte la passion de leurs accusateurs, qu'elles
 „ les rendent indignes de toute créance. Que s'il y en eut jamais de cette
 „ nature, on peut dire que ce sont celles dont on se sert contre les Tra-
 „ ducteurs de Mons, pour les rendre odieux parmi le peuple, comme
 „ étant au moins fort douteux, s'ils n'ont point des sentiments hérétiques
 „ sur le sujet de l'Eucharistie. ”

„ Le lieu où cette traduction s'est faite est une Maison Religieuse, par-
 „ ticulièrement consacrée à l'adoration perpétuelle de Jesus Christ résidant
 „ sur nos Autels. Ceux qui y ont travaillé, ont entrepris en même temps
 „ de défendre la foi de ce mystere, contre ses plus grands ennemis. Le
 „ public a cru que ç'a été avec succès: les Ministres ont reconnu, qu'il
 „ y a long-temps que leur Secte n'a été plus fortement attaquée. Et si la
 „ conversion de quelques personnes illustres par leur naissance & par leur
 „ mérite, a fait perdre à ce parti ses plus forts appuis, ces grands hommes,
 „ dont l'heureux changement a donné tant de joie à l'Eglise, ont bien
 „ voulu déclarer, que la lecture des Ouvrages de ceux que M. Mallet
 „ déchire avec tant d'emportement, n'y avoit pas peu contribué. ”

„ On peut encore leur savoir gré, d'avoir employé tout ce qu'ils pou-
 „ voient avoir de crédit dans le monde, à faire triompher la foi de l'E-
 „ glise touchant l'Eucharistie, dans tous les endroits de la terre où Jesus
 „ Christ est adoré. Ils avoient réduit les Calvinistes à ce point, qu'ils se
 „ trouvoient forcés, ou de reconnoître que leur prétendu changement
 „ de l'ancienne foi, dont ils accusoient l'Eglise, étoit impossible, ou de
 „ prétendre qu'il n'est pas vrai que ces grandes Sociétés Chrétiennes, ré-
 „ pandues par l'Univers, & séparées les unes des autres depuis tant de
 „ siècles, étoient toutes, au regard de ce point, dans la même créance que
 „ nous. Leurs Ministres avoient pris ce dernier parti; & jamais rien n'a
 „ été soutenu avec plus d'audace, que ce qu'avoit avancé M. Claude dans
 „ son premier Livre: Que la transsubstantiation & l'adoration de Jesus Christ
 „ dans le Sacrement, étoient inconnues à toutes les Eglises de la terre,
 „ hors celle de Rome. Mais on peut dire aussi que jamais fausseté n'a été
 „ plus hautement confondue; que l'a été celle-là, par le soin qu'on a
 „ pris d'obtenir, des Chrétiens de toutes les différentes Communions qui
 „ sont dans le monde, des attestations de leur créance sur ce mystere, si

- 1 „ solemnelles & si authentiques, qu'il faut n'avoir ni honneur ni con- JII.
 2 „ science, pour résister à une si grande lumière. ” CLAS.
 „ Toutes les personnes équitables croiront sans doute que c'est avoir N°. VIII.
 1 „ rendu quelque service à l'Eglise, que d'avoir agi de la sorte, ou qu'au
 „ moins c'est avoir donné les plus grandes preuves de sa foi, qu'on en
 „ puisse donner en ce monde, où le fond du cœur n'est connu que de
 „ Dieu seul. Quel peut donc être ou l'aveuglement, ou la hardiesse de
 „ ceux, qui, de tous les points de la Religion, sur lesquels on peut
 „ également rendre la foi des gens suspecte, quand on ne fait pas scrupule
 „ de mentir, osent choisir celui sur lequel leur calomnie est certaine-
 „ ment la plus incroyable? Car qui est le Docteur, dont on ne pourra
 „ point dire, quand on le voudra décrier, qu'il est Calviniste dans l'ame
 „ sur le sujet de l'Eucharistie, si on a pu le dire de ceux à qui Dieu a
 „ fait la grace de combattre, avec tant de zèle, l'hérésie des Sacramen-
 „ taires, & de contribuer à la conversion de tant de personnes, à qui la
 „ lecture de leurs Livres a fait connoître la vérité de notre foi? ”

Que peut dire à cela notre *faiseur d'Entretiens*? Prétendra-t-il qu'il a un grand garant de la manière dont il a parlé des Théologiens de Port-Royal, n'ayant fait en cela que suivre l'un des plus habiles & des plus estimés de ses Ministres, qui est M. Claude? Mais, bien loin que cela le puisse excuser, c'est ce qui le rend plus coupable. Car, outre que les crimes ne se justifient point par les exemples, son propre intérêt l'auroit dû porter à ne se point engager dans un procédé si mal honnête, & si indigne d'un Chrétien, dont un homme, si célèbre dans son parti, n'a tiré que de la confusion.

Il est donc bon qu'il sache que cela n'a pas réussi à M. Claude, & qu'il a été fort embarrassé, lorsqu'il s'est trouvé poussé un peu fortement, sur ce qu'il avoit voulu donner le même soupçon de ces Théologiens de Port-Royal, quoiqu'avec beaucoup plus d'adresse, en ces termes mystérieux: *Dieu fera voir un jour qui sont ceux qui font tort à l'Eglise: la lumière de son jugement manifestera toutes choses; & j'espère même qu'avant cela les hommes se désabuseront, & alors il ne sera plus nécessaire d'écrire par politique en faveur de la Transsubstantiation: il ne faudra plus se servir de ce moyen pour se remettre en grace avec Rome, & regagner le cœur des peuples; car, les choses ayant changé de face, cette prudence de la chair & du sang n'aura plus de lieu.* On s'étoit plaint, avec une juste indignation, de la malignité de ces paroles, dans le premier Tome de la Perpétuité, Liv. XI. ch. ix. M. Claude s'étoit plaint à son tour, dans sa première Réponse, qu'on les avoit prises trop au criminel; & voici

III. comme on a découvert l'illusion de cette justification prétendue , dans la
CLAS. Réponse générale, Livre II. chap. 1.

N°. VIII. “ J'en prends à témoin toutes les personnes judicieuses , si ces paroles
„ ne donnent pas l'idée de gens qui écrivent de la Transsubstantiation contre
„ leur persuasion & leur conscience. Si ce n'est pas à quoi les portent les
„ mots de *politique*, & de *prudence de la chair* & du *sang*, & si ce sens
„ n'est pas assez visible, pour dire qu'il n'y a pas d'apparence que M.
„ Claude ne s'en soit pas aperçu.”

“ Il fait une supposition fantastique , que les hommes se désabuseront ;
„ c'est-à-dire, qu'ils deviendront Calvinistes , en reconnoissant l'erreur
„ de la Transsubstantiation. Et c'est sur cela qu'il dit ; *qu'alors il ne sera*
„ *plus nécessaire d'écrire par politique, en faveur de la Transsubstantiation ;*
„ *parce que, les choses ayant changé de face, cette prudence de la chair* &
„ *du sang n'aura plus de lieu.* Il n'y auroit point de sens dans ces paroles,
„ si elles ne supposoient que l'Auteur de la Perpétuité, n'est pas du nombre
„ de ceux , qui ne se désabuseront qu'alors, mais qu'il est déjà désabusé.
„ Car , en supposant qu'il ne devrait embrasser la prétendue vérité du
„ sentiment des Calvinistes , que dans ce changement général du monde,
„ pourquoi lui reprocher avec insulte, qu'il ne seroit *plus nécessaire alors*
„ *d'écrire par politique, en faveur de la Transsubstantiation ;* puisqu'il au-
„ roit, dans cette hypothèse, un motif bien plus naturel de n'en plus
„ écrire , qui est, que Dieu l'auroit fait changer de pensée , & lui en auroit
„ fait connoître la fausseté ? Et, supposant , au contraire , que nonobstant
„ le changement des autres, il demeureroit toujours attaché à la doctrine
„ de la Transsubstantiation , pourquoi le zèle de soutenir un sentiment,
„ dont il faudroit qu'il fût bien fortement persuadé, ne seroit-il pas suffi-
„ sant de le porter à en écrire , sans avoir besoin pour cela de considé-
„ rations politiques ? Il est donc clair, que les paroles de M. Claude
„ ne peuvent raisonnablement regarder qu'un homme, qui, n'étant en
„ aucun temps persuadé de la Transsubstantiation, seroit disposé d'en écrire
„ en un temps, quand il y trouveroit de l'avantage selon la prudence de
„ la chair , & de ne le plus faire en un autre , quand il n'y seroit plus
„ porté par les vues d'une politique humaine.”

“ Que si les paroles mêmes, dont il s'est servi en cet endroit , portent
„ naturellement à ce sens, que fera-ce, si l'on les joint à tout ce que
„ l'on lit dans le Livre de M. Claude sur ce sujet ? Quelle idée a-t-il voulu
„ donner de ses adversaires, quand il les représente en un autre endroit,
„ comme des gens qui exhortent souvent les Calvinistes de se rejoindre à eux,
„ alléguant qu'il y a bien des choses à espérer ; & qu'il en conclut, que l'on
„ est donc persuadé qu'il se peut faire un changement insensible ; quoiqu'il soit

5 si faux que l'on leur ait jamais tenu ce discours, que l'on défie M. III.
 „ Claude de nommer aucun Ministre, ni aucune personne de sa Secte, CLAS.
 „ capable de cet entretien, avec qui on ait parlé de matieres de Religion? N°. VIII.

„ Que fera-ce encore, si l'on considere cette horrible comparaifon,
 „ qu'il fait d'eux avec ces femmes dérégées, qui affectent de médire d'un
 „ homme en toute rencontre, & de le faire entrer par force dans leurs
 „ discours sans fuite, sans liaison, sans nécessité, dont il fait l'application
 „ en ces termes : *On a, dit-il, assez de penchant à juger qu'il y a du mystere*
 „ *dans ce procédé, sur-tout quand le monde en a parlé, comme il a parlé*
 „ *de nous & de ces Messieurs?* M. Claude a bien vu qu'il n'y avoit pas
 „ moyen de pallier cette accusation; c'est pourquoi il a eu recours à son
 „ artifice ordinaire, qui est de supprimer les choses auxquelles il ne peut
 „ répondre.

„ Que fera-ce enfin, si l'on considere, que, dans ce dernier livre même,
 „ où il a été obligé de se justifier sur ce point, bien loin de déclarer
 „ nettement qu'il n'a eu aucun dessein de les faire soupçonner d'avoir
 „ écrit contre leur persuasion, il a eu la hardiesse d'insinuer, qu'on a eu
 „ raison de les en soupçonner? Car c'est l'idée qu'il donne dans sa Pré-
 „ face même, en disant, *que ces Messieurs se sont assez déclarés contre*
 „ *eux, pour ne laisser plus de lieu désormais de les soupçonner de collusion.*
 „ Cela ne veut-il pas dire qu'il y en avoit lieu auparavant? Quoi! M.
 „ Claude s'efforcera, par toutes les adresses dont il se pourra aviser,
 „ d'autoriser un soupçon abominable, toutes ses paroles contribueront
 „ à donner cette idée horrible; & après qu'il l'aura imprimée dans l'esprit
 „ de tout le monde, il en fera quitte pour nous dire froidement, *qu'il*
 „ *ne s'est pas déclaré sur ce point*, que ses paroles peuvent avoir un autre
 „ sens, que l'on ne doit point sonder ses intentions, & qu'on l'outrage
 „ *scandaleusement* quand on s'en plaint?

„ Mais je ne crains point de lui dire, que cette maniere de se justi-
 „ fier est pire, en quelque sorte, que la calomnie même dont on l'ac-
 „ cuse; puisqu'elle tend à autoriser la calomnie en général, & qu'elle
 „ ouvre à tous ceux qui auront envie de médire, une voie de le faire
 „ avec toute la malignité qu'ils voudront, sans qu'ils en puissent être
 „ repris, selon les principes de M. Claude. Car ils n'auront désormais,
 „ selon cette nouvelle morale, qu'à se servir de paroles, qui puissent
 „ littéralement recevoir un bon sens, quoiqu'elles en fassent entendre
 „ très-clairement un autre à tout le monde; & pourvu qu'ils observent
 „ cette précaution, que les médifants garderont facilement, il leur sera
 „ permis de donner telle opinion qu'ils voudront de ceux qu'ils auront

III. „ envie de décrier ; & s'ils s'en plaignent , de les accuser *de violence*,
CLAS. „ *d'emportement , d'excès , & d'outrages scandaleux.* ”

N°. VIII. Je n'ai besoin de conclure autre chose de tout ce discours , sinon qu'il faut que cet Ecrivain soit bien aveugle dans ses médifances , puisqu'il en ose avancer , sur lesquelles il se trouve démenti par ses propres Ministres : car M. Claude ayant été obligé de reconnoître qu'il y a plus de dix ans *que ces Messieurs* (c'est-à-dire les Théologiens de Port-Royal) *se sont assez déclarés contre eux , pour ne laisser plus de lieu de les soupçonner de collusion*, avec quel front celui-ci a-t-il pu entreprendre de faire revivre une calomnie abandonnée , en les mettant à la tête de ces prétendus hypocrites du *tiers parti* , qui , contrefaisant les Catholiques zélés , s'entendent avec les Calvinistes sur le sujet de l'Eucharistie ?

Mais , après l'avoir évidemment convaincu d'une si horrible imposture , il ne reste qu'à lui demander ce que tout cela peut faire au livre de M. de Meaux , & comment il a pu prétendre de prouver par-là que cet excellent livre , dont l'Eglise tire tous les jours de si grands avantages , est un livre pernicieux , & capable de perdre l'Eglise ? Car c'est pour prouver ce paradoxe , qu'il a voulu apprendre au monde , que l'Eglise de France est pleine de gens , qui , faisant profession d'être Catholiques , sont Calvinistes dans le cœur. Il a bien vu cette difficulté , & il se la propose à lui-même , par son Provincial.

pag. 109. LE PROV. *J'ai fort bien écouté ce que vous venez de dire , & ne l'ai pas mal compris ; quoique cela ne soit guere de mon métier. Mais je ne comprends pas quelle liaison tout cela peut avoir avec le livre de M. de Meaux , & comment ce livre , qui paroît avoir tant de respect pour le mystere de l'Eucharistie , peut servir à grossir le parti de ces gens , qui sont les esprits forts , & qui soulèvent leur raison contre nos mysteres.*

L'Objection est forte. Comment y satisfera-t-il ? Le voici.

LE PAR. *Je vous le ferai bientôt comprendre. Tous les Catholiques du tiers parti , qui n'ont pas trop de respect pour nos mysteres , ont un profond mépris pour toutes les dévotions populaires.* Et il fait ensuite un discours de sept pages , plein de nouvelles faussetés , sur des sujets tout différents , sans dire un seul mot de l'Eucharistie , de laquelle seule il s'agissoit dans l'objection qu'il avoit promis de résoudre. Y eut-il jamais une impertinence plus signalée ; & pouvoit-il mieux faire voir , qu'il ne se met pas en peine , si ce qu'il dit est à propos , ou hors de propos , s'il y a de la suite ou non , pourvu qu'il médise des Catholiques ?

CHAPITRE VII.

III.
CLAS.
N°. VIII.

La dispute célèbre entre l'Auteur de la Perpétuité de la Foi & M. Claude, très-infidèlement rapportée par M. Spanhemius.

ON me permettra bien de quitter, pour un moment, notre *faisleur d'Entretiens*, pour dire quelque chose sur un autre livre, qui mérite assurément qu'on y fasse plus d'attention. Ce sont les *Strictures* de M. Spanhemius sur le livre de M. de Meaux. Elles entrent assez naturellement dans le sujet que je traite; puisque c'est du livre de ce Prélat, que l'Auteur de la Politique du Clergé a pris occasion de dire tant de sottises, contre la doctrine de l'Eglise Catholique. Mais j'ai une raison particulière, qui m'oblige d'examiner un point de ce livre de M. Spanhemius. C'est que j'ai trouvé qu'il y parle avec tant de mépris de ce qu'on a cru jusques ici qu'avoit fait l'Auteur de la *Perpétuité de la Foi*, à l'avantage de l'Eglise, que si cela étoit comme il le prétend, ce que j'en ai dit dans le Chapitre précédent ne feroit qu'une vanité ridicule, qui n'auroit aucun fondement de vérité.

Il est vrai qu'il y a bien d'autres livres & d'autres Auteurs, qu'il a traités de la même sorte. Car, avant que d'en venir au livre de M. de Meaux; il fait un long dénombrement de diverses méthodes, que les Catholiques ont prises pour combattre les Novateurs. Et il a trouvé une voie fort abrégée, pour montrer le peu d'estime qu'on en doit faire. C'est en disant simplement, qu'un tel & un tel Ministre y ont répondu, & qu'ils ont fait voir que ce n'étoient que des sophistiqueries. Cela doit réussir dans les Ecoles de Leyde, si leurs jeunes Théologiens y sont assez simples, pour en croire leurs Maîtres à leur parole. Mais cela pourroit ne lui être pas avantageux, s'il s'en trouvoit de moins dociles, qui jugeassent à propos de reconnoître par eux-mêmes, si les différentes manières de les combattre, sont aussi méprisables que leurs Professeurs les leur représentent. Car, pour peu qu'il y en eût qui voulussent, par exemple, lire le livre de M. Jansénius contre Voëtius, qui, étant traduit en flamand, a tant converti de Prétendus Réformés dans les Provinces-Unies, ou ceux de Messieurs de Wallenbourg, qui n'ont pas seulement établi avec une netteté & une solidité admirable tout ce qu'ils avancent, mais qui l'ont de plus soutenu avec la même clarté, par des réponses précises, contre les vaines attaques de tous les Ministres qui ont écrit contre, je doute que M. Spanhemius se trouvât bien, de leur avoir donné envie de consulter ces Auteurs,

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

L 111

III. en leur faisant croire qu'ils n'y trouveroient que de quoi se fortifier dans la doctrine des Eglises Réformées.

N^o. VIII. Quoi qu'il en soit, l'Auteur de la *Perpétuité de la foi* auroit tort de se plaindre de n'être pas mieux traité que tant d'autres célèbres Controversistes. Mais on a droit de représenter à M. Spanhemius, qu'il devoit être mieux informé de cette longue dispute, & ne pas mêler tant de faussetés dans le narré qu'il en fait. Il les faut peut-être attribuer aux mauvais mémoires qu'on lui a donnés; mais, quoi qu'il en soit, il ne trouvera pas mauvais, que, pour le redresser, je lui en marque les principales.

P R E M I E R E F A U S S E T É.

Après avoir dit, que les Théologiens de Port-Royal avoient entrepris de prouver la *Perpétuité de la foi de l'Eucharistie* par l'impossibilité du changement, il ajoute; que l'Ecrit qu'on fit sur cela fut soutenu ensuite par beaucoup d'Ecrits: *Potissimo ejus vindice Arnaldo, hinc Nouetto Jesuita*. On ne fait ce qu'il veut dire par-là. Car il est vrai que le Pere Nouet écrivit de l'Eucharistie, contre M. Claude, dans le même temps; mais ce fut, comme on fait ordinairement, par l'Ecriture & par les Peres, & en déclarant en termes exprès, qu'il laissoit la défense de l'argument, pris de l'impossibilité de l'innovation, à l'Auteur de la *Perpétuité*, comme une querelle particulière, à laquelle il ne prenoit point de part. Il n'a donc pas raison de compter ce Jésuite pour un des défenseurs de cet Argument. Et c'est ce que M. Spanhemius devoit avoir appris de M. Claude, qui parle en ces termes, dans la Préface de sa seconde Réponse, des trois Auteurs qui avoient écrit, presque en même temps, pour la doctrine de l'Eglise sur l'Eucharistie; savoir, l'Auteur de la *Perpétuité*, qui avoit commencé, & les deux Jésuites, le P. Nouet & le P. Maimbourg, qui avoient publié leurs ouvrages quelque temps après. *On a vu, dit-il, paroître, depuis peu, trois différentes méthodes sur cette matiere*. Il veut même qu'on en juge fort différemment: car il dit de l'une, *qu'elle est la moins injuste & la moins oblique*; de l'autre, *qu'elle est beaucoup plus adroite & mieux concertée que celle de M. Arnauld*; & le jugement qu'il fait de la troisième, c'est-à-dire, de celle de la *Perpétuité*, est; *qu'il semble que ce nouveau chemin n'a été ouvert, que pour donner aux Calvinistes de nouveaux avantages contre l'Eglise Romaine & ses doctrines*: ce qui feroit la marque du plus mauvais livre qu'on sauroit faire.

Mais qu'il est aisé de faire réformer cette sentence! il ne faut qu'en appeler à un Juge qu'il ne peut pas récuser; c'est à M. Claude lui-même: Car l'argument du livre de la *Perpétuité* n'est pas changé depuis qu'il a

é proposé la première fois ; & on avouera sans peine , que le gros III.
 volume qu'on avoit fait pour le soutenir , contre la seconde Réponse de CLAS.
 M. Claude , ne l'avoit ni affoibli ni obscurci. Cependant le changement N°. VIII
 lui est arrivé , non dans les choses , mais dans l'esprit de ce Ministre ,
 tellement troublé & renversé ses idées , qu'il en a fait , comme nous
 voyons de voir , dans la Préface de la Réponse à ce gros volume , un
 sentiment directement opposé à celui qu'il en faisoit lorsqu'il est entré dans
 ce différent. *Il faut avouer de bonne foi* , disoit-il alors , *& sans se laisser*
emporter par un faux intérêt de parti , qu'on ne sauroit prendre un tour
plus adroit sur la matière de l'Eucharistie , que celui que cet Auteur a pris ;
si la vérité lui manque , comme elle lui manque assurément , au moins
est-il pas possible de donner ni plus de force à ses raisonnements , ni plus
de poids à ses vraisemblances , ni plus de couleur qu'il a fait à une mauvaise
cause. Tout persuadé que je suis que ce ne sont que des apparences , je ren-
once néanmoins pourtant qu'elles éblouissent.

C'est ainsi que M. Claude en jugeoit au commencement , lorsqu'il n'y
 avoit pas encore intéressé personnellement ; mais , les choses ayant changé
 de face , ce Traité , & ceux qu'on a faits pour le soutenir , qui sont in-
 comparablement plus forts , sont devenus les derniers des livres.

Voilà ce qu'on lui a reproché dans la *Réponse générale* , Liv. II. chap. 3.
 M. Spanhemius , qui parle de M. Claude avec tant d'éloges , justifiera ,
 comme il pourra , la bizarrerie de ces deux jugements si opposés. On ne
 s'en met pas en peine : car assurément ce n'est pas d'eux que les Catho-
 liques attendent l'approbation de leurs ouvrages ; & on fait assez qu'ils
 se contentent de n'en parler jamais avec plus de mépris , que lorsqu'ils en sont
 plus incommodés , & qu'ils se trouvent dans une plus grande impu-
 issance d'y répondre raisonnablement.

II. FAUSSETÉ.

Il faut que M. Spanhemius n'ait pas lu les livres dont il parle ; car on
 ne sauroit se persuader , que , s'il les avoit lus , il eût voulu rapporter ,
 avec tant d'infidélité , l'argument de l'impossibilité du changement de la foi
 de l'Eglise touchant l'Eucharistie , qui a été le sujet de tant de volumes.

Cette fausseté est si énorme , que la peur que j'ai qu'on ne puisse croire
 qu'il l'ait avancée m'oblige de rapporter ses propres termes.

Hujus ratiocinii vis omnis fuit, aut credidisse ab ævo Ecclesiam univer-
sum realem Christi præsentiam in Eucharistiæ Sacramento, aut credidisse
propositum. Posterius censeari non posse, nisi istud quoque censeatur, muta-
rum deinceps Ecclesiam universam, sententiâ priore abjectâ, & adoptatâ illâ

III. *qua præsentiam realem profitetur. Hanc porro mutationem, multis præjudiciis injectis, ac congestis absurdis, ut abhorrentem à veri specie, explodunt;*
 CLAS. *fuisse enim mutationem ejusmodi, quam necesse sit non sensim esse factam, labente tempore, progrediente (ut accidit) errore, & vires acquirente superstitione, cui tandem à Pontificibus, & horum sub nutu Conciliis, auctoritas accesserit; sed factam simul & semel in publico, solemnè ratione, orbe toto adspectante, miranteque Ecclesiam universam subitanè defectione in hæresim, in idololatriam, esse prolapsam. Et hujus illi defectionis, tot stupenda nominibus (diem & Consulem) tempus scilicet & testes, desiderant, quibus si destituimur, suam de perpetuâ & immotâ Ecclesiæ fide assertionem veram esse inferunt & illibatam.*
 N°. VIII.

Il propose bien en quoi consistoit en général la force de l'Argument du premier Traité de la Perpétuité, & ce que c'étoit, en faisant voir qu'il n'est pas possible que toute l'Eglise ait changé de foi touchant l'Eucharistie. Mais, comme on peut concevoir que ce changement s'est pu faire en deux manieres; ou peu à peu, ou tout d'un coup, il suppose qu'on a rejeté la premiere, comme ne méritant pas d'être réfutée, & qu'on s'est uniquement arrêté à la dernière; c'est-à-dire, qu'on a prétendu, que, si l'Eglise avoit changé de foi, il auroit fallu que ç'eût été tout d'un coup, *simul & semel*, toute la terre le voyant, & admirant que toute l'Eglise eût passé par un changement subit, *subitanè defectione*, du sentiment des Calvinistes à celui des Catholiques. C'est pourquoi il ajoute, qu'on leur a demandé le jour & l'année (*diem & Consulem*) d'un changement si surprenant; & qu'on leur a déclaré, que, s'ils n'en pouvoient marquer le jour & l'année, il falloit qu'ils avouassent, que l'Eglise étoit toujours demeurée dans la même foi touchant l'Eucharistie.

Je ne fais s'il se peut trouver d'exemple d'une plus grande infidélité; car on a fait justement tout le contraire de ce qu'il dit qu'on a fait. Après avoir mis pour fondement, qu'on ne sauroit concevoir que ce changement se soit pu faire qu'en deux manieres; ou *peu à peu*, ou *tout d'un coup*; bien loin qu'on ait rejeté la premiere, pour ne s'arrêter qu'à la dernière, en prétendant que les Calvinistes étoient obligés, à moins que de perdre leur cause, de produire des témoins qui marquassent *le jour & l'année* de ce changement, comme ne s'étant pu faire, s'il s'étoit fait, *que tout d'un coup*; bien loin, dis-je, qu'on ait pris cette voie, on a pris toute l'opposée, en ne s'arrêtant point à ce changement, qui se feroit fait *tout d'un coup*, mais à celui qui se feroit fait *peu à peu*; qui est aussi celui qu'Aubertin, & les autres Ministres, ont prétendu être effectivement arrivé, depuis la fin du neuvième siècle, jusqu'au commencement de l'onzième.

Il ne faut , pour être assuré de ce que je dis , qu'écouter l'Auteur même III.
 de la Perpétuité , expliquer en quoi il met la force de son argument , CLAS.
 dans le premier Traité qu'il en a fait , qui a donné naissance à cette longue N°. VIII
 dispute. Ce Traité a pour titre : TRAITÉ SUR L'EUCCHARISTIE , où l'on fait
voir la Perpétuité de la foi de l'Eglise Catholique touchant ce mystere , en
montrant qu'il ne s'y est fait aucune innovation depuis les Apôtres. Il est
 divisé en deux Sections ; dont la première est intitulée : *Que cette innova-*
tion est absolument impossible. Et voici comme il entre en matière , pour
 prouver cette impossibilité. Il montre d'abord que les Ministres n'ose-
 roient nier , que toute l'Eglise ne se soit trouvée unie dans la foi de la
 présence réelle , lorsqu'elle s'éleva contre Bérenger , qui avoit proposé son
 sens de figure , vers l'an 1030. Et , sur ce fondement , voici ce qu'il dit
 en la page 18.

„ Si l'Eglise ancienne avoit été Calviniste , & si elle avoit cru que Jesus
 „ Christ fût réellement absent des symboles , elle ne pourroit être venue
 „ dans l'état où nous l'avons vue au temps de Bérenger , qu'en changeant
 „ universellement de créance : & ce changement ne se peut concevoir
 „ qu'en deux manieres , qui sont toutes deux également impossibles. L'une
 „ feroit , de s'imaginer qu'il se fût fait tout d'un coup ; en sorte que tous
 „ les Chrétiens , après avoir cru jusques alors que Jesus Christ n'étoit pas
 „ présent dans l'Eucharistie , eussent commencé tous ensemble de croire
 „ qu'il y étoit ; & que , s'étant endormis Calvinistes , ils se fussent réveillés
 „ Catholiques , sans savoir comment , & avec un entier oubli de ce qu'ils
 „ avoient été : ce qui est si ridicule , que je ne m'arrête pas à le réfuter.
 „ L'autre , que ce changement se soit fait insensiblement ; que quelques-
 „ uns aient introduit l'opinion de la présence réelle , que d'abord ils aient
 „ eu peu de sectateurs ; mais qu'ensuite cette opinion se soit glissée insen-
 „ siblement par-tout.

„ Dans cette supposition , il faut nécessairement qu'il y ait eu d'abord
 „ un temps ; savoir dans la naissance de cette opinion , où elle n'étoit suivie
 „ que d'un très-petit nombre de personnes ; qu'il y en ait eu un autre ,
 „ où ce nombre étoit déjà beaucoup augmenté , & où il égaloit celui
 „ de ceux qui ne croyoient pas la présence réelle de Jesus Christ dans
 „ l'Eucharistie ; un autre , où ce sentiment s'étoit rendu maître de la mul-
 „ titude , quoiqu'avec opposition d'un grand nombre d'autres , qui de-
 „ meuroient encore dans la doctrine ancienne ; & enfin un autre , où il
 „ régnoit paisiblement & sans opposition , qui est l'état où les Calvinistes
 „ sont obligés d'avouer qu'il étoit , lorsque Bérenger commença d'exciter
 „ des disputes sur cette matière.

„ Il est impossible , que , si la Doctrine des Catholiques étoit une inno-

III. „ vation de l'ancienne foi, qui se fût faite insensiblement, elle n'eût passé
 CLAS. „ par ces degrés; & cependant chacun de ces degrés comprend des absur-
 N°. VIII „ dités insupportables ”.

Est-ce là ce que M. Spanhemius attribue à cet Auteur? Est-ce supposer, que, si le changement s'étoit fait, il faudroit que c'eût été *tout d'un coup* & non *peu à peu*? Est-ce demander aux Calvinistes des témoins, qui marquent le jour & l'année de ce *changement subit*? Est-ce prétendre qu'ils doivent perdre leur cause, s'ils ne peuvent produire de tels témoins? C'est si manifestement tout le contraire, qu'on ne sauroit que rougir d'un tel procédé, qui assurément ne convient pas à un homme de la réputation de M. Spanhemius. Car il n'y a rien de plus opposé à la sincérité chrétienne, qui doit régner sur-tout dans les disputes de Religion, où il y va du salut de ceux à qui on fait prendre l'erreur pour la vérité, que d'imputer à des Auteurs Catholiques, dont on a de la peine à se défendre, tout l'opposé de ce qu'ils disent, pour faire croire à des Ecoliers, que l'on trompe, & au public, que l'on veut surprendre, que ce qu'ils exigent de leurs adversaires est manifestement injuste, afin de pouvoir fonder sur ces fausses suppositions des victoires imaginaires. Cependant c'est le fruit que M. Spanhemius a prétendu pouvoir recueillir de cette seconde fausseté, comme nous allons voir dans la troisième.

T R O I S I E M E F A U S S E T É.

Celle-ci est la suite de la précédente; & elle en contient plusieurs, que j'aime mieux représenter par ses propres termes : *Hæc totius, dit-il, artificii summa, cujus vanissimas hypotheses, fraudes, astus, dissimulatam ubique vel fucatam Antiquitatem, sic exposuit publicæ hominum luci Clarissimus Claudius Parisiensis Theologus, ut adversarios ad novas artes compulerit*

C'est une chose assez nouvelle, de donner à un Ministre de Charenton le titre de *Theologus Parisiensis*, qui ne peut raisonnablement signifier qu'un Docteur en Théologie de la Faculté de Paris; de sorte qu'un Allemand, ou un Polonois, qui n'auroit point oui parler de cette dispute, ne pourroit juger autre chose, de ce qui en est dit ici, sinon que ce M. Claude est un Docteur de Sorbonne, qui auroit réfuté les livres de la Perpétuité; ce que les Protestants auroient bien pu croire, puisqu'un des adversaires de M. l'Evêque de Meaux a bien osé dire, *qu'on savoit une personne catholique, qui écrivoit contre son Exposition*. Mais, quand cette équivoque n'auroit pas été à craindre, l'affectation d'un titre si singulier à quelque chose de choquant; & il est bien certain qu'on ne le souffriroit pas dans un livre imprimé en France.

Ce n'est pas néanmoins de quoi il s'agit ici. On se met peu en peine . III. s'ils donnent à M. Claude telles qualités qu'ils voudront. Mais, de le faire CLAS. triompher de ceux de ses adversaires, qui, au jugement de toute la France, N°. VIII. ont réduit à la dernière confusion, & lui ont fait tomber les armes des mains, c'est se faire moquer de tous les honnêtes gens. Je me réserve à faire voir dans le Chapitre suivant, par des preuves convaincantes; que cela nous détourneroit trop ici. J'y montrerai, que toutes les fuites & toutes les chicaneries de M. Claude, ont laissé l'argument *de la Perpétuité* dans toute sa force; & qu'ainsi, c'est une ridicule fanfaronade que ce que dit ici son Confrere; *qu'il a exposé à la lumière publique les très-vaines hypothèses de son adversaire*. M. Spanhemius n'a qu'à marquer ce qu'il appelle *missimas hypotheses*, & on est sûr qu'on lui montrera, ou que ce seront des hypothèses imaginaires, aussi faussement attribuées à l'Auteur de la Perpétuité, que ce qu'il lui vient d'imputer dans la fausseté précédente, ou que, si ce sont ses hypothèses véritables, il est très-faux que M. Claude en ait pu renverser aucune.

Ces prétendues *fraudes*, qu'il veut aussi que son Confrere ait découvertes, sont de même nature, aussi-bien que ces artifices, qu'il se contente de lui reprocher; car on le défie d'en donner aucun exemple. On ne réfute point ses livres, qui ont été aussi estimés que celui-là, par des mots injurieux, si l'on n'appuie d'aucune preuve.

Tels sont encore *cette Antiquité dissimulée, ou fardée* (*dissimulatam abiecit, aut fucatam Antiquitatem.*) Mais c'est ce qui est encore plus ridicule que tout le reste, en ce que cela ne peut proprement regarder que la doctrine des six premiers siècles de l'Eglise, qui est traitée dans les deux derniers Tomes de la Perpétuité. Car comment M. Claude auroit-il fait voir, *qu'on y a par-tout dissimulé ou fardé l'Antiquité*, ayant été mis hors de combat par ces deux derniers volumes, auxquels il n'a osé entreprendre de répondre, quoiqu'il y fût si engagé, puisque la plus grande plainte, au commencement de cette dispute, avoit été, qu'on s'amusoit à rechercher, par un vain raisonnement, quelle avoit été la foi de l'ancienne Eglise, au lieu de la chercher dans les Ecrits des Anciens Peres, comme avoit fait Aubertin? On a fait voir que cette plainte étoit mal fondée; & néanmoins, on a bien voulu l'attaquer aussi par ce côté-là, par où il avoit tant crié qu'on le devoit attaquer d'abord. On a examiné la matière de l'Eucharistie par l'Ecriture, & par les Auteurs des six premiers siècles, & on a fait voir, malgré toutes les vaines subtilités d'Aubertin, qu'on ne sauroit lire les SS. Peres de bonne foi, en joignant ensemble tout ce qu'ils disent de l'Eucharistie, qu'on n'y trouve la Doctrine de l'Eglise Catholique d'aujourd'hui. M. Spanhemius dira-t-il encore, que son *Révérendissime Confrere a exposé*

III. ▼ à la lumière publique, les foiblesses de ces deux Tomes, sur lesquels il :
CLAS. jugé plus à propos de demeurer dans le silence?

N°. VIII.

Q U A T R I E M E F A U S S E T É.

La preuve, qu'apporte M. Spanhemius, des triomphes qu'a remporté M. Claude sur l'Auteur de la Perpétuité, est, que l'impuissance où il a été de lui répondre, l'a obligé d'avoir recours à *de nouveaux artifices*; comme il a paru, dit-il, en ce que le Pere Maimbourg a pris une autre méthode, qui est celle de *Prescription*, au regard des choses qui ont été une fois décidées par les Conciles. C'est la même bévue que celle où l'on a fait voir qu'il étoit tombé, au regard du Pere Nouët. Ces deux Jésuites ont attaqué M. Claude, comme ils ont voulu; mais ils n'ont rien de commun avec l'Auteur de la Perpétuité. On fait même que les Peres de cette Compagnie avoient plus de liaison avec ce Ministre qu'avec cet Auteur, & qu'une personne de qualité de la Religion dit, en ce temps-là, à un Catholique de ses amis, qu'il ne pouvoit pardonner à M. Claude d'avoir pris des *Mémoires des Jésuites contre les Messieurs de Port-Royal*. M. Spanhemius peut n'avoir pas su ce fait particulier; mais il n'est pas assez mal informé de ce qui se passe dans le monde, pour avoir cru de bonne foi qu'un Jésuite avoit fait un livre, pour venir au secours de ces *Messieurs*, dans la peine où il suppose faussement qu'ils se trouvoient de répondre à M. Claude; & que ce Jésuite étoit le P. Maimbourg, qu'on n'a pas soupçonné jusques ici d'être fort d'intelligence avec eux.

C I N Q U I E M E F A U S S E T É.

L'autre preuve de ce prétendu embarras de l'Auteur de la Perpétuité seroit meilleure, si elle étoit vraie. C'est, dit M. Spanhemius, que pour s'en tirer, il fut obligé de donner le change dans son dernier ouvrage (*disputationem aliò convertere*) en s'attachant seulement à montrer, que l'Eglise Grecque d'aujourd'hui est d'accord avec l'Eglise Romaine sur la Transsubstantiation, & sur l'adoration de Jesus Christ dans l'Eucharistie.

Afin que cela fût vrai, il faudroit que le consentement, non seulement de l'Eglise Grecque, mais aussi de toutes les autres Eglises Orientales, avec l'Eglise Romaine, sur le sujet de l'Eucharistie, n'eût pas fait partie de l'argument de la Perpétuité dès le commencement de la dispute; mais qu'on l'y eût fait entrer après coup dans un dernier ouvrage, *in novissimo opere*, pour détourner les esprits ailleurs par cette diversion, & empêcher qu'on ne vît les avantages que M. Claude avoit remportés sur son adversaire.

Or

Or voici comme on peut juger sûrement de la vérité ou de la fausseté de cette supposition de M. Spanhemius, qui fait tout le fort de sa preuve. III. CLAS.

Le premier livre, qui a été imprimé sur cette matiere, a pour titre: *la Perpétuité de la foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, avec la Réutation de l'Ecrit d'un Ministre touchant ce Traité.* On ne savoit pas encore que ce Ministre fût M. Claude. C'est donc par ce livre, qui a été le fondement de tout ce qui s'est écrit depuis sur cette matiere, qu'on doit distinguer ce qui d'abord a fait partie de ce différent, de ce qui n'y feroit entré depuis que par incident, & qui ne regarderoit point le principal sujet de la dispute. Que M. Spanhemius prenne donc la peine de lire ce livre, & d'en considérer au moins deux endroits.

Le premier est dans l'Ecrit qui a donné la naissance à cette longue dispute. Il y trouvera que l'Auteur y met en fait, comme un point qui ne souffre point de difficulté, & qu'il prend pour fondement de ce qu'il prétend établir ensuite, touchant *l'impossibilité du changement* (en quoi consiste tout son argument, par l'aveu même de M. Spanhemius) que, lorsque l'Eglise Romaine s'éleva contre Bérenger, toutes les Eglises du monde étoient unies dans la foi de la présence réelle: ce qu'il prouve par Bérenger même, & par tous les Auteurs contemporains qui l'ont combattu, & qui lui ont tous reproché, que sa Doctrine étoit contraire à *ce que l'Eglise Catholique enseignoit par tout le monde.* Et si M. Spanhemius veut qu'on lui montre qu'on y a parlé des Grecs en particulier, il le trouvera dans ce passage de Lanfranc: *interrogez tous ceux qui ont quelque connoissance de la langue latine, & des livres latins. Interrogez les Grecs, les Arméniens, & généralement tous les Chrétiens, de quelque Nation qu'ils soient, & ils vous répondront tous, qu'ils tiennent cette foi dont nous faisons profession.* Et il y verra que Lanfranc concluoit de-là, que, si la Doctrine de Bérenger étoit véritable, il faudroit que l'Eglise fût périée: *si ce que vous croyez, dit-il, & que vous soutenez touchant le corps de Jesus Christ est vrai, ce que l'Eglise enseigne par toutes les Nations est faux. Or, si la foi de l'Eglise universelle est fausse, il faut que l'Eglise soit périée, ou qu'elle n'ait jamais été.* Et enfin il y trouvera ce que l'Auteur dit de lui-même du consentement des Grecs: *Aussi, dit-il, tous les livres des Grecs schismatiques, que nous avons depuis ce temps-là, témoignent clairement, qu'ils étoient dans la même foi que l'Eglise Romaine touchant l'Eucharistie; & c'est pourquoi on ne trouvera pas qu'ils lui aient jamais reproché qu'elle eût condamné injustement Bérenger, ni qu'elle fût dans aucune erreur sur cette matiere, comme les Ecrivains de l'Eglise n'ont aussi jamais reproché aux Grecs, qu'ils fussent dans l'erreur de Bérenger; & dans les diverses réunions, qui se sont faites de ces deux Ecrits contre les Protestants.* Lanfranc ch. 22. Petite Perpétuité. pag. 81.

III. *Eglises, il n'y a jamais eu la moindre contestation touchant la foi de l'ECLAS. charistie, parce qu'elles étoient parfaitement unies dans la créance de ce N°. VIII. mystere.*

M. Spanhemius dira-t-il encore après cela, que l'Auteur de la Perpétuité, se voyant pressé par M. Claude, & ne sachant plus que lui répondre, a détourné la dispute à un point dont il ne s'agissoit pas au commencement (car c'est ce que signifie *disputationem aliò convertere*) lorsqu'il s'est attaché, dans un dernier ouvrage, à prouver que l'Eglise Grecque étoit d'accord avec la Romaine touchant l'Eucharistie ?

Tout ce qui pourroit donner quelque couleur à cette prétention est, si M. Claude n'avoit point nié ce consentement des Grecs avec les Latins; car alors on pourroit dire que ç'auroit été une espèce de *diversion* à l'Auteur de la Perpétuité, de s'être amusé à prouver ce qu'on ne lui auroit pas nié.

Mais c'est par la fin de ce même livre, qui a été, comme j'ai dit, le premier de tous ceux qui ont été imprimés dans cette dispute, qu'il se pourra détromper, s'il avoit cette pensée: car M. Claude, qui est l'homme du monde qui regle plus ses sentiments, non par la vérité ou la fausseté, mais par l'avantage ou le désavantage qu'il prévoit que sa cause en pourra recevoir, voyant bien la difficulté qu'il auroit de donner quelque probabilité à son changement insensible, s'il falloit qu'il se fût fait en même temps par toutes les Eglises de la terre, n'a pas manqué de nier ce que l'Auteur de la Perpétuité avoit supposé comme indubitable, qu'elles se fussent toutes trouvées unies dans la foi de la présence réelle, lorsque Bérenger s'avisa de produire son sens de figure. C'est ce qu'il fit dès son premier Ecrit, où il soutient; *que la Transsubstantiation & l'adoration du Sacrement sont deux choses inconnues à toute la terre, à la réserve de l'Eglise Romaine; & que ni les Grecs, ni les Arméniens, ni les Russiens, ni les Jacobites, ni les Ethiopiens, ni en général aucun Chrétien, hormis ceux qui se soumettent au Pape, ne croient rien de ces deux Articles.* Et c'est aussi ce qui obligea l'Auteur de la Perpétuité de lui soutenir, à la fin de ce même premier livre, que rien n'étoit plus certain que ce qu'il avoit osé nier, touchant les Grecs & les autres Communions Orientales. Et il le prouve ensuite par des arguments très-convainquants, & par les témoignages de beaucoup de Protestants plus sinceres que ce Ministre, comme M. Spanhemius le pourra voir dans le dernier Chapitre de la Réfutation de la premiere Réponse de M. Claude, qui fait partie du premier Volume qui a paru en public sur cette dispute.

Il faut donc que M. Spanhemius demeure d'accord que traiter ce point dans les ouvrages suivans, ce n'étoit pas *disputationem aliò convertere*,

comme il le reproche à l'Auteur de la Perpétuité, pour faire croire que M. Claude l'avoit réduit à ne savoir plus que dire.

III.
CLAS.
N°. VIII.

SIXIEME FAUSSETÉ.

M. Spanhemius n'a pu diffimuler que, pour vaincre l'opiniâtreté de M. Claude, qui n'a jamais voulu se dédire de ce qu'il avoit avancé si inconfidérément; *qu'il n'étoit point vrai que les Grecs, & tous les autres Chrétiens Orientaux, eussent la même foi que nous touchant l'Eucharistie*, on l'a accablé par une infinité de témoignages, qu'on a fait venir de tous les endroits du Levant, pour prouver ce point, qui étoit décisif de cette dispute. Mais il a cru que, pour rendre toutes ces attestations inutiles, il n'avoit qu'à dire une injure aux Grecs, en les appelant *Graculi*, & les traiter d'ames vénales, de qui on avoit tiré à prix d'argent des attestations de leur foi, toutes contraires à leur véritable créance. C'est par où il s'en fauve, en disant qu'on a combattu le Révérendissime Claude, *emendicatis undique per Legatos regios, Consules, Missionarios, Graculorum hac de re testimoniis*, à quibus nihil non pretio extorqueas.

Notre faiseur d'Entretiens dit, en un certain endroit, *que les maximes de la morale des Prétendus Réformés sont d'une si grande pureté, qu'on n'oseroit les contredire*. Mais M. Spanhemius ne nous en donne pas ici une grande preuve; car je ne sache point de Morale assez impure, quand elle seroit Payenne ou Mahometane, dont il ait pu tirer une règle aussi contraire à toutes les bonnes mœurs, qu'est celle dont il nous donne un exemple en cette rencontre. Ce n'est pas une seule personne qu'il déchire, par une calomnie aussi outrageuse qu'éloignée de toute vraisemblance, sans en avoir le moindre fondement; c'est toute une Nation, & une Nation Chrétienne, ou plutôt un grand nombre de Nations & de peuples, qui composent l'Eglise Grecque. Et de quoi les accuse-t-il? D'avoir l'ame tellement vénale, qu'on n'a pas eu de peine à tirer d'eux, pour de l'argent, des Attestations authentiques de leur foi, toutes contraires à leur véritable créance. Et par qui s'est exécutée cette prévarication criminelle? C'a été, d'une part, par celui qui étoit alors Patriarche de Constantinople; par trois autres, qui l'avoient été avant lui, & par quarante-sept Métropolitains; & de l'autre, par l'Ambassadeur de France, à qui cette attestation a été donnée en la forme la plus authentique qui se puisse imaginer, sur un grand papier de soie, avec un sceau d'or, pour être présentée à S. M. & gardée dans sa Bibliothèque, comme un monument perpétuel de la foi de l'Eglise Orientale, contre les calomnies des Calvinistes.

III. Voilà ce que M. Spanhemius voudroit faire croire avoir été acheté à
 CLAS. prix d'argent. Mais sans doute qu'il n'a pas pris garde à quoi il s'enga-
 N°. VIII. geoit, pour donner quelque couleur à cette étrange calomnie : car il faut
 qu'il prétende que l'Ambassadeur de France n'a pas seulement donné de
 l'argent à ces quatre Patriarches, & à ces quarante-sept Métropolitains,
 pour en tirer d'eux une déclaration toute contraire à leur véritable foi;
 mais qu'il en a encore donné à tous les autres Evêques Grecs; à tous
 les Officiers de l'Eglise de Constantinople, à tous les Prêtres & à tous les
 Religieux, afin de les obliger à ne rien dire contre une telle perfidie.
 Car un seul réclamant, & se plaignant de cette prévarication, tout le
 mystère étoit gâté, & ces Patriarches & Métropolitains exposés à une
 éternelle infamie. Il faudra encore qu'il ait corrompu par de l'argent,
 ou par quelque autre voie, les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande,
 & les Ministres qu'ils ont avec eux, aussi-bien que les Consuls que ces
 mêmes Nations Protestantes ont en divers lieux de la Grece, pour les
 empêcher tous de donner avis de cette infigne fourberie, qui auroit été
 si facile à découvrir. Enfin il faudroit, que les Ambassadeurs de France
 tinssent à leurs gages tous les Européens qui voyagent dans le Levant,
 tant Catholiques que Protestants, afin de les faire tous convenir de ne
 point dire que les Grecs ont une créance toute opposée à celle de l'Eglise
 Romaine touchant l'Eucharistie: car il n'y en a pas un seul qui nous
 apprenne cette nouvelle, en nous assurant qu'il l'a su des Grecs, à qui
 il a demandé quelle étoit leur foi touchant ce mystère. Voilà bien des
 gens qu'il auroit fallu corrompre. M. Spanhemius les mettra-t-il au nom-
 bre de ceux, à *quibus nihil non pretio extorqueas*; ce qui encore ne suffi-
 roit pas, parce qu'il faudroit outre cela trouver des gens, qui eussent le
 pouvoir & la volonté de leur donner à tous de l'argent?

En vérité c'est une chose surprenante, qu'un prétendu Ministre du S.
 Evangile, & un de ces Maîtres en Israël, qui se vantent d'être Professeurs
 de la plus pure Théologie, ait si peu de conscience, qu'il ait pu s'imaginer
 qu'il pouvoit sans crime avancer froidement une calomnie si noire. Mais
 il est encore plus étonnant, qu'un homme d'esprit ait pu être assez aveugle,
 pour ne pas voir que jamais mensonge ne fut plus grossier, ni moins capable
 de tromper personne, que celui que ce Ministre emploie pour rendre inutile,
 non seulement l'attestation dont je viens de parler, mais une infinité d'au-
 tres semblables, qu'on trouvera, toutes ramassées dans le dernier livre du
 troisieme Tome de la Perpétuité, en prétendant qu'on n'y doit avoir aucun
 égard; parce qu'il n'a pas été difficile de se les faire donner *par de mi-
 sérables Grecs, à qui on fait dire tout ce que l'on veut pour de l'argent.*

On a peine à concevoir de si grands excès & de corruption de cœur

& d'aveuglement d'esprit : & cependant ce n'est pas tout. Ce qui est encore plus étonnant, & qui doit beaucoup augmenter la confusion de ce Ministre est, qu'il ne se soit pas apperçu que sa hardiesse à médire de tant de Chrétiens ne pouvoit que le déshonorer, sans que sa cause en pût tirer aucun avantage. Car laissant à part ces attestations, qu'on n'a eues que sur la fin de cette dispute, il y a tant d'autres preuves de la créance des Grecs, & si convaincantes, que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de fait historique qu'on ait contesté, dont la vérité ait été plus clairement démontrée, comme nous le ferons voir dans le Chapitre suivant.

III.
CLAS.
N°. VIII.

CHAPITRE VIII.

Que rien ne peut être plus démonstratif & plus convainquant, que l'argument proposé dans les livres de la Perpétuité de la Foi, dont M. Spanhemius parle avec tant de mépris.

ON voit bien ce qu'a prétendu M. Spanhemius, quand il a mis à la tête de ses *Strictures* contre le livre de M. de Meaux, un long dénombrement des plus célèbres Controversistes, qui ont proposé diverses voies pour défendre l'Eglise contre les Hérétiques. Il a voulu que ce lui fût un préjugé contre le Livre de ce Prélat; & voilà à peu près ce qu'il a eu dans l'esprit. On aura sujet de croire que ce nouveau livre, qui fait aujourd'hui tant de bruit, ne sera pas fort avantageux aux Catholiques Romains, si l'on peut montrer le peu de succès qu'ont eu tant d'autres chercheurs de nouvelles voies & de nouvelles méthodes. Or cela me sera bien facile, puisque je n'aurai qu'à renvoyer aux livres de nos Auteurs, qui ont écrit contre. Je ferai donc bien de commencer par-là à ôter la trop bonne opinion, que plusieurs pourroient avoir de ce livre. Et il a cru que ce seroit un moyen d'embarrasser ceux qui lui voudroient répondre; car ce seroit une étrange chose d'avoir à défendre tant de différents Auteurs, contre un homme qui les décrie en l'air, sans en rien dire de particulier, à quoi on se puisse attacher.

C'est une ruse de guerre; mais il ne sera pas mal aisé de la rendre inutile: & j'ai cru qu'il étoit important de le faire, & de détruire ce faux préjugé. On n'a besoin pour cela que d'un autre préjugé semblable au sien; mais beaucoup mieux soutenu: c'est-à-dire, qu'il suffira de faire voir, qu'il n'y a rien de plus foible ni de plus contraire au bon sens, que ce qu'il dit contre quelqu'un de ces Auteurs, qu'il traite avec tant

III. de mépris. Car on aura assez de lieu de juger par-là que ses vaines déclarations contre les autres, qu'il n'appuie d'aucunes preuves, ne sont pas mieux fondées. Et c'est ce que l'on peut croire être déjà fait, dans ce que nous venons de dire, pour la justification des livres de la Perpétuité, qu'il nous avoit représenté, comme ayant été coulés à fond par le *Révérendissime* M. Claude, & comme n'ayant rien eu de plus considérable que d'avoir servi de matière à ses glorieuses victoires.

Cependant il est certain que le public n'en a pas jugé de même, & il n'y a pas d'apparence que la découverte des faussetés que M. Spanhemius a employées, pour rehausser la gloire de son Confrere, lui donne sujet d'avoir d'autres pensées, que celles qu'il a eues jusques ici de cette célèbre & longue dispute : ainsi on en pourroit demeurer là ; mais comme on doit moins regarder la justification de la personne des Auteurs, que l'utilité que l'Eglise peut recevoir de leurs ouvrages, j'ai cru que ce seroit rendre un service, tant aux Catholiques qu'aux Prétendus Réformés, que de rapporter ici l'argument de la Perpétuité, séparé de toutes les chicaneries dont M. Spanhemius a tâché de l'embrouiller, afin que le monde en juge. Je ne demande qu'un peu d'attention & de bonne foi, ne pouvant m'imaginer que tout ce qu'il y a de gens sinceres, dans l'une & l'autre Religion, ne soient obligés d'avouer que, non seulement il n'est pas si méprisable que M. Spanhemius le voudroit faire croire, mais qu'il n'y a qu'un entêtement tout-à-fait déraisonnable, qui puisse empêcher qu'on ne s'y rende.

§. I.

Argument proposé aux Prétendus Réformés dans les livres de la Perpétuité de la foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie.

IL n'y a point de Chrétien qui ose nier qu'une doctrine touchant l'un des principaux mysteres de la Religion, tel qu'est l'Eucharistie, qui auroit toujours été crue dans l'Eglise universelle, ne soit celle que les Apôtres ont enseignée aux premiers fideles. C'est donc avoir prouvé que la doctrine de la présence réelle, telle que l'Eglise Romaine la croit, est la doctrine des Apôtres, que d'avoir prouvé que c'est celle qui a toujours été crue dans toutes les Eglises du monde. Or il est impossible qu'elle n'ait pas toujours été crue dans toutes les Eglises, si, étant constant qu'elle a été crue universellement dans quelques siècles, on peut montrer que ce n'a pu être par une innovation de son ancienne foi, que l'Eglise de ces siècles-là a commencé à la croire. On a donc tout fait, si on peut prouver cela ; & voici comme on le prouve.

Toutes les Eglises Chrétiennes d'Orient & d'Occident se sont trouvées unies dans la foi de la présence réelle, vers le commencement de l'onzième siècle, & elles se trouvent encore unies dans cette même foi, hors quelques nouvelles Sectes du dernier siècle. III. CLAS.

Or il est impossible que cette créance se soit établie de nouveau dans toutes ces Eglises, sans qu'il y ait paru aucune trace de cette innovation; & il est certain qu'il n'y en a paru aucune, ni depuis Pascale jusqu'à Bérenger, ni depuis Bérenger jusqu'à ce temps-ci. Il est donc certain que la doctrine de la présence réelle est la doctrine perpétuelle de l'Eglise; & que, par conséquent, on ne peut tenir le contraire sans être Hérétique.

La majeure a deux parties: l'une, que les Eglises d'Orient étoient unies avec l'Eglise Romaine, dans la même foi touchant l'Eucharistie, au temps de Bérenger: l'autre, qu'elles y sont unies présentement.

Et la mineure a aussi deux parties: l'une, que, supposé la vérité de la majeure au regard du temps de Bérenger, il est impossible que l'innovation, qui auroit dû se faire, selon les Calvinistes, dans toutes les Eglises depuis Pascale jusqu'à Bérenger, s'y soit faite: l'autre, que si elle ne s'étoit pas faite en ce temps-là dans toutes les Eglises d'Orient, il seroit impossible qu'elle se fût faite depuis Bérenger jusqu'en ce temps-ci.

Je prouverai d'abord la majeure & la mineure au regard du premier temps, & je prouverai ensuite l'une & l'autre au regard du dernier.

§. II.

Preuve générale de la majeure au regard du temps de Bérenger.

UN fait attesté uniformément par tous les Auteurs contemporains, que l'on ne peut concevoir avoir été ou trompés, ou trompeurs, & qui n'a point été contredit par ceux mêmes qui auroient eu plus d'intérêt de le contredire, doit passer pour constant.

Or on a fait voir, tout au commencement du premier Traité de la Perpétuité, & dans le premier Tome Liv. II. Ch. 7. & Liv. IX. Ch. I. que tous ceux qui ont écrit contre Bérenger; Adelman, qui avoit étudié avec lui sous S. Fulbert; Hugues, Evêque de Langres, Déoduin, Evêque de Liege, Lanfranc, Archevêque de Cantorbery, Durand, Abbé de Troan, Guimond, Archevêque d'Aversé en Italie, lui ont tous reproché, qu'il s'étoit séparé de l'unité de la Sainte Eglise; qu'il scandalisoit toute l'Eglise; qu'avant lui personne ne s'étoit avisé de ses folies; que son hérésie

III. étoit si notoire , qu'il ne falloit point assembler de Conciles pour la condam-
 CLAS. ner ; qu'il combattoit ce que l'Eglise enseignoit par tout le monde ; que les
 N°. VIII. Bérengariens n'avoient pas une seule Ville , ni même une seule Bourgade ;
 & enfin qu'on n'avoit qu'à interroger les Latins , les Grecs , les Arméniens ,
 & généralement tous les Chrétiens , de quelques Nations qu'ils fussent , &
 ils répondroient tous , qu'ils tenoient la foi du changement des substances
 terrestres du pain & du vin par l'opération ineffable , incompréhensible &
 miraculeuse , de la Toute-Puissance de Dieu en l'essence du Corps du Seigneur.

On a fait voir aussi qu'on ne fauroit croire que tous ces Auteurs
 eussent été trompés , & qu'ils n'eussent pas su s'il y avoit des Eglises où
 l'on tint l'opinion de Bérenger ; parce que Lanfranc , qui , étant ori-
 ginaire d'Italie , avoit été Religieux du Bec , puis Abbé de Caën , & en-
 fin Archevêque de Cantorbéry , pouvoit rendre témoignage des senti-
 ments d'une bonne partie de l'Europe ; & que d'autres , comme Déo-
 duin & Adelman , pouvoient servir de témoins pour l'Allemagne ; d'au-
 tres , comme Guimond , pour l'Italie , où les Grecs étoient mêlés avec
 les Latins ; & Hugues pour la France : & qu'on ne peut pas dire qu'ils
 eussent voulu tromper ; parce qu'il est hors d'apparence que des personnes
 de cette considération eussent été assez imprudents , pour avancer , contre
 leur conscience , un fait si important , sur lequel il auroit été si facile
 de les couvrir de confusion , en cas qu'il n'eût pas été véritable.

Et enfin , on y montre encore que , ni Bérenger ni les Bérengariens ne
 se sont point inscrits en faux , contre les reproches qu'on leur faisoit ,
 d'être contraires à toutes les Eglises de la terre ; qu'on ne voit point
 qu'ils aient cité aucun Auteur ni de l'onzième siècle , ni du dixième ,
 comme favorable à leur sentiment , mais qu'ils l'alloient chercher dans
 quelques passages de S. Augustin , entendus à leur mode , & dans le
 livre de Jean Scot ; & qu'ils se trouvoient si pressés par cet argument
 du consentement de toutes les Eglises , qu'ils étoient réduits à dire ;
 qu'après que l'Evangile a été prêché par toutes les Nations , que le
 monde a cru , que l'Eglise s'est formée , qu'elle s'est augmentée , qu'elle
 a fructifié , elle étoit tombée ensuite dans l'erreur , par l'ignorance de
 ceux qui n'entendent pas les mystères ; qu'elle étoit périe , & n'étoit de-
 meurée que dans leur parti.

Il doit donc demeurer pour constant , que toutes les Eglises Chré-
 tiennes se sont trouvées unies dans la foi de la présence réelle au
 temps de Bérenger , vers le commencement de l'onzième siècle. Et c'est
 aussi ce que reconnoît Aubertin , au moins pour les Latins ; car il pré-
 tend que l'innovation s'y est faite dans les ténèbres du dixième siècle ; que
 ceux de l'onzième avoient été nourris dans la foi de la présence réelle. Hac
 opinione unà cum lacte imbuti.

Aubertin
 1.9. p. 943.

§. III.

§. III.

III:

CLAS.

N°. VIII:

Preuve particuliere de la même majeure au regard des Grecs du temps de Bérenger.

Je me contenterai d'une seule preuve entre plusieurs, qu'on peut voir dans le premier Tome de la Perpétuité, Liv. II. ch. 5. 6. 7. 8. &c.

Pendant l'onzième siècle, lorsque l'hérésie de Bérenger faisoit tant de bruit dans l'Eglise Latine, qu'elle y fut condamnée par neuf Conciles; dont une partie fut tenue en France & l'autre en Italie, les Grecs avoient plusieurs Eglises & Monasteres en Italie, & les Latins avoient aussi des Eglises à Constantinople; de sorte qu'il n'est pas possible, qu'étant ainsi mêlés ensemble, chacune de ces Eglises ne fût informée des sentiments de l'autre, sur-tout au regard d'un Mystere, sur le sujet duquel il s'étoit élevé une hérésie, au moins dans le sentiment des Latins.

Il est donc inconcevable, que si les Grecs avoient été Bérengariens en ce temps-là, comme M. Claude voudroit bien le faire croire, ils eussent souffert, sans en témoigner aucune émotion, que l'Eglise Latine eût condamné d'hérésie leur sentiment sur l'Eucharistie, & que les Latins de leur côté n'eussent rien dit aux Grecs, en les voyant soutenir l'hérésie même qu'ils venoient de condamner, en la personne de Bérenger.

Or il est certain que ces deux Eglises ne se sont faites en ce temps là, non plus que depuis, aucuns reproches sur ce sujet, quoiqu'elles n'aient jamais eu plus d'engagement à se les faire, s'il y en eût eu quelque fondement. Car ce fut en ce même temps que s'éleva la contestation la plus échauffée qu'on se puisse imaginer, entre Michel Cerularius, Patriarche de Constantinople, & Léon Archevêque d'Acride, Métropole de la Bulgarie, d'une part, & le Pape Léon, & toute l'Eglise Latine, de l'autre. Rien sur-tout n'étoit égal à l'aigreur & à l'animosité des Grecs. Michel & Léon d'Acride écrivirent l'an 1053 (qui est l'année même que Bérenger fut condamné dans deux Conciles, tenus tous deux en Italie, l'un à Rome & l'autre à Verceil) à Jean Evêque de Trani dans la Pouille. Cette lettre étoit fort envenimée; & ils y reprochoient diverses choses aux Latins: *que célébrant l'Eucharistie avec les Azymes, ils communiquoient avec les Juifs; qu'ils ne mangeoient des viandes étouffées; qu'ils ne chantoient point l'Alleluia en Carême; mais ils n'y disent pas un seul mot au regard de la foi de l'Eucharistie.* Et cette lettre ayant été communiquée au Pape Léon IX. il écrivit sur ce sujet une lettre à ce Patriarche & à cet Archevêque, où, après avoir défendu l'Eglise Latine sur le sujet des Azymes, il se plaint de la violence du Patriarche Michel,

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

N n n n

III. qui avoit fait fermer toutes les Eglises des Latins, qui étoient à Constantinople; & il relève la douceur de l'Eglise Romaine, en ce qu'encore qu'il CLAS.
N°. VIII. y eût plusieurs Eglises des Grecs, & dans la ville & hors la ville de Rome, on n'empêchoit point néanmoins les Grecs d'observer les Traditions de leurs Ancêtres: *Parce, dit-il, que l'Eglise Romaine fait bien que la diversité des coutumes, selon les lieux & les temps, ne nuit en aucune sorte au salut des fideles; lorsqu'ils ont la même foi. Il paroît par-là que quoiqu'il y eût alors un si grand nombre de Grecs dans l'Italie, dont le Pape Léon ne pouvoit pas ignorer les sentiments sur l'Eucharistie, il étoit persuadé qu'il n'y avoit, entre l'Eglise Latine & l'Eglise Grecque, qu'une diversité de coutumes sur le sujet de l'Eucharistie, à cause des Azyms, & que ces deux Eglises n'avoient sur ce mystere qu'une même foi. Il étoit donc aussi persuadé, que l'Eglise Grecque croyoit la présence réelle & la Transsubstantiation, aussi-bien que la Latine; car pour la Latine, les Calvinistes ne nient pas, qu'elle ne crût alors certainement l'une & l'autre.*

Cela se confirme encore par une autre lettre, que Michel Cérularius écrivit l'année d'après (lorsqu'il ne pouvoit plus ignorer la condamnation de Bérenger) au Patriarche d'Antioche, qui est remplie, comme l'autre, d'accusations contre l'Eglise Romaine, pour le porter à se séparer de la Communion du Pape; dont il y en avoit même de tout-à-fait calomnieuses; comme que les Latins n'honoroient point S. Basile & S. Chrysostôme, sans qu'il y eût un seul mot de leur créance sur l'Eucharistie; ce qui auroit été une cause de séparation bien plus considérable, si les Grecs n'avoient pas eu sur cela la même foi, que les bagatelles qu'il reproche aux Latins, *que leurs Prêtres rasoient leur barbe, que les Religieux mangeoient de la graisse, que les Evêques portoient un anneau.*

Et par ce qui se passa à Constantinople, entre le Cardinal Humbert, l'un des plus zélés adversaires de Bérenger, que Léon IX y envoya pour régler ce différent, & les Grecs, que le Patriarche Michel avoit animés contre les Latins; ce Cardinal y ayant parlé, en diverses occasions, si clairement de l'Eucharistie, conformément à la foi de l'Eglise Romaine, qu'il est impossible que les Grecs ne l'aient pas compris, ni qu'ils l'eussent souffert, s'ils n'eussent pas eu la même foi.

Et enfin par le Concile, tenu à Plaisance en Italie l'an 1095, sous Victor II. où l'Hérésie Bérengarienne fut de nouveau condamnée, & la Foi Catholique établie en ces termes: *que le pain & le vin, étant consacrés à l'Autel, sont changés, non seulement en figure, mais aussi vraiment & essentiellement au corps & au sang du Seigneur:* ce qu'on ne peut pas dire avoir été inconnu aux Grecs, les Ambassadeurs de l'Empereur Alexis

Comnène ayant été présents à ce Concile. De sorte que, si les Grecs n'eussent pas eu sur cela la même foi que les Latins, il eût été impossible qu'ils n'eussent pas été étrangement choqués d'une décision si surprenante; & que, dans cet étonnement, ils n'en eussent pas averti l'Empereur & toute la Grece.

§. IV.

Preuve de la mineure au regard du premier temps; c'est-à-dire, preuve de l'impossibilité d'une innovation dont il ne seroit resté aucune trace, que les Calvinistes doivent prétendre s'être faite dans toutes les Eglises du monde, depuis la fin du neuvieme siecle jusques au commencement de l'onzieme. Premier membre de cette preuve.

La majeure étant prouvée au regard du premier temps, c'est-à-dire, devant demeurer pour constant, qu'au temps de Bérenger toutes les Eglises d'Orient, & sur-tout la Grecque, avoient la même foi touchant l'Eucharistie que l'Eglise Romaine, que les Calvinistes ne nient pas qui ne crût en ce temps-là la présence réelle & la Transsubstantiation, si ce n'étoit pas l'ancienne foi de toute l'Eglise, il faudroit que ces Eglises eussent changé de créance sur ce Mystere, par une innovation dont elles ne se seroient point apperçues, & dont il ne nous seroit resté aucune trace. Et c'est ce qu'on prétend être impossible dans la premiere partie de la mineure du fameux argument de la Perpétuité.

Les Calvinistes ont prétendu, au contraire, que non seulement cela n'étoit pas impossible, mais que cela étoit effectivement arrivé, par le livre de Pascale Religieux de Corbie, fait dans le commencement du neuvieme siecle. Ils l'accusent d'être un novateur, & d'avoir été le premier Auteur de la Transsubstantiation. Ils lui donnent d'abord des Adversaires; mais ils supposent que ce livre & les disciples de Pascale, qui le soutenoient, ont insensiblement gâté beaucoup d'esprits; & que cela a fait un tel progrès pendant l'ignorance & les ténèbres du dixieme siecle, que ceux de l'onzieme, quoique devenus plus habiles, ayant sucé cette opinion avec le lait, la firent passer pour véritable: *Hinc contigit (dit Aubertin, p. 443) ut in sequenti saculo, quarevis litterationes facti, hac tamen opinione cum lacte imbuti, illam tamquam veram confidenter obtruserint.*

Voilà sur quoi est fondé le salut des Calvinistes. Si ce Roman n'est vrai, il n'y a point de salut pour eux; parce qu'il n'y en a point pour ceux qui ruinent, dans un point si important, l'ancienne foi de tous les Chrétiens du monde, & qui ont pris cette hérésie pour le plus grand prétexte de leur séparation schismatique d'avec l'Eglise.

III. Or on a montré, en plusieurs endroits des *livres de la Perpétuité*, qu'il CLAS. n'y eut jamais de fable plus mal concertée, quoique M. Claude la trouve N°. VIII. la plus juste & la mieux inventée du monde. " Car qu'y a-t-il, *dit-il*, de „ plus raisonnable, que de dire, que l'opinion de Pascale, rehaussée de „ couleurs de l'Antiquité, bien qu'elle fût en effet nouvelle, soutenue par „ un peu de Philosophie, relevée par ces grands mots que les ignorans „ admirent, & proposée en des siècles semblables au neuvième & au dixième, ait trouvé au commencement quelques Sectateurs, que ceux-là en „ aient fait d'autres, jusqu'à ce qu'enfin elle se soit rendue la plus forte, „ & se soit établie, sous l'aide de la violence & de l'autorité " ?

Mais c'est qu'il lui plaît, pour rendre cette innovation moins absurde, de ne la représenter jamais avec les circonstances, dont il auroit fallu absolument qu'elle eût été accompagnée.

La première est, que vers la fin du neuvième siècle, & au commencement du dixième, tous les Evêques, les Prêtres, les Religieux, les Laïques, ayant été instruits dans la créance de l'absence réelle de Jesus Christ dans l'Eucharistie (qui auroit dû être, selon les Calvinistes, la foi commune du neuvième siècle) ils aient abandonné, sans résistance & sans combat, la foi de leurs Peres, pour suivre une opinion nouvellement introduite par un Religieux de France.

La seconde, que cela se soit fait sans bruit & sans éclat.

La troisième, que ce changement se soit fait en même temps, & de la même sorte, dans toutes les Eglises de la terre; puisqu'elles se trouvent toutes, comme nous le venons de prouver, au commencement de l'onzième siècle, dans la foi de la présence réelle.

La quatrième, qu'il ne soit resté aucune trace de ce changement, & que la mémoire s'en fût tellement abolie, que dans l'onzième siècle, qui suit immédiatement celui où ils disent que cette innovation s'est faite,

Spicel. personne n'en eût oui parler, comme il paroît assez en ce qu'en 1003, Tome II. il se tint un Concile à Orléans, dans lequel on condamna deux Prêtres pag. 675. comme hérétiques, pour avoir nié entr'autres choses que le pain se changeât au corps de Jesus Christ dans l'Eucharistie.

Mais parce que de ces quatre circonstances, les deux dernières sont celles qui font voir l'impossibilité de ce changement, d'une manière plus palpable, & moins exposée à être éludée par aucune chicanerie; je me contenterai de rapporter ici, de quelle manière on a poussé ces deux circonstances, dans le neuvième Livre du premier Tome de la *Perpétuité*.

On a traité de la première dans le chapitre XI, qui a pour titre: *Examen des machines de retranchement, ou des moyens, par lesquels M. Claude*

s'exempte de faire prêcher la doctrine de la présence réelle à la plus grande III.
partie des Chrétiens; & voici ce qu'il en dit. CLAS.

„ Que M. Claude seroit heureux, si les effets suivoient ses paroles, N°. VIII.
 „ comme ses paroles suivent ses souhaits, & s'il suffisoit qu'il eût assuré
 „ les choses afin qu'elles fussent vraies, comme il lui suffisoit qu'il les sou-
 „ haite, afin de les assurer! Ce seroit alors qu'on verroit réussir, sans
 „ peine, ce merveilleux changement qu'il entreprend de faire au dixieme
 „ siecle. Mais le mal est que ces choses, qui sont hors de lui, & ces évé-
 „ nements passés, ont une certitude inflexible & invariable, qui ne s'ajuste
 „ point du tout avec ses desirs; & ainsi il se trouve toujours qu'il en
 „ conte de son côté comme il lui plaît, & que les choses demeurent, de
 „ l'autre, toutes contraires à ce qu'il en dit.

„ Il ne s'agit pas, dit-il, de toute la terre, il s'agit de l'Occident & des pag. 641.
 „ Provinces soumises à l'obéissance du Pape; c'est-à-dire, je ne veux pas
 „ qu'ils s'en agisse; je ne veux pas me mettre en peine d'expliquer com-
 „ ment la Doctrine de la présence réelle & de la Transsubstantiation s'est
 „ introduite dans l'Orient, dans les Patriarchats de Constantinople, d'Ale-
 „ xandrie, de Jerusalem & d'Antioche; dans les Eglises des Arméniens,
 „ des Nestoriens, des Jacobites. Je ne veux point du tout me travailler à
 „ deviner comme elle a pénétré dans l'Ethiopie, dans la Moscovie & dans
 „ la Mesopotamie, dans la Géorgie, dans la Mingrelie, dans la Moldavie,
 „ dans la Tartarie & dans les Indes. Il vaut mieux dire qu'elle n'y est
 „ pas; ce fera plutôt fait; & par ce moyen je me délivrerai d'un grand
 „ embarras.

„ M. Claude nous permettra, s'il lui plaît, de l'avertir qu'il est homme,
 „ & non pas Dieu; & qu'ainsi ni ses paroles ni ses volontés ne sont point
 „ opératives. Il voudroit bien que la Doctrine de la présence réelle ne fût
 „ pas dans toutes ces grandes Provinces; mais elle y est, & elle y sera
 „ malgré qu'il en ait. La chose ne dépend point du tout de lui; & nous
 „ l'avons fait voir par des preuves, auxquelles on croit qu'il ne résistera
 „ pas lui-même.

„ Ainsi nonobstant tous ses souhaits, il est question de savoir comment
 „ la créance de la présence réelle se seroit introduite dans tous ces lieux,
 „ si elle n'y avoit pas toujours été. Il est certain qu'elle y est établie,
 „ qu'elle y regne, & qu'elle y domine absolument. On n'y en connoît
 „ point d'autre. On ne se souvient point qu'il y ait jamais eu d'autre
 „ doctrine. Toutes ces Nations croient la tenir par la succession perpétuelle
 „ de leurs Peres. Il est clair qu'elles ont toujours été dans cette doctrine
 „ depuis que l'on parle des Bérengariens, & qu'en ce point, elles ont
 „ toujours été unies avec l'Eglise Romaine. Il faut donc que M. Claude

III. „ nous dise qui les a fait entrer dans cette créance. Mais comment le
 CLAS. „ feroit-il, puisqu'il ne se veut exempter d'entrer dans cette question,
 N°. VIII. „ que parce qu'il voit, que, non seulement les preuves solides, mais que
 „ les inventions & les fictions lui manquent? Toutes ses machines lui de-
 „ viennent inutiles. Il nous parle de Pascale, de disputes, d'intrigues de
 „ Moines, de violences de la Cour de Rome. Et pour rendre ridicule
 „ tout cet amas de songes & de visions, il ne faut que l'obliger de jeter
 „ les yeux sur les deux tiers du monde, qui ne connoissent ni Pascale
 „ ni son livre, & qui, bien loin de reconnoître le Pape, n'ont point
 „ de plus grande passion que de le contredire en tout ce qu'ils peuvent.

„ Que M. Claude nous dise donc qui les a persuadés d'une créance
 „ qu'il prétend être directement contraire à l'Ecriture, aux Peres, à la
 „ raison, & aux sens? Quels Prédicateurs ont produit ce grand effet?
 „ D'où vient qu'aucune de ces Nations n'a résisté à l'innovation? D'où
 „ vient qu'elles ont toutes oublié qu'elles aient changé de sentiment, &
 „ qu'elles prennent leur doctrine présente pour celle que les Apôtres ont
 „ établie dans l'Eglise, & qui est venue jusqu'à eux par la succession de
 „ leurs Evêques?

„ M. Claude se fatigue l'imagination à inventer une fable impertinente
 „ d'un jeune Religieux, qui, sans sortir de son couvent, & sans que l'on
 „ entende parler de lui, change la foi de tout l'Occident. Il se donne la
 „ gêne pour accompagner cette fable de mille suppositions fantastiques.
 „ Il épuise toutes ses figures & tous ses grands mots, pour éblouir
 „ un peu les yeux des simples, & pour leur cacher l'absurdité de ce
 „ Roman.

„ Mais il ne prend pas garde que tous ses efforts sont vains; qu'il lui
 „ reste encore plus des deux tiers de son ouvrage, sans quoi toutes les
 „ peines qu'il prend lui sont inutiles; qu'il faut qu'il trouve encore d'au-
 „ tres Pascases, qui portent cette foi dans toutes les Sociétés séparées
 „ de l'Eglise Romaine, & dans les Provinces reculées; qu'il faut que tous
 „ ces Pascases aient le même succès, que personne ne les contredise & ne
 „ s'oppose à leurs entreprises; que personne ne s'aperçoive qu'ils ren-
 „ versent la foi ancienne; & qu'il faut enfin qu'ils aient tous accompli
 „ en même temps leur ouvrage, lorsque Béranger viendra à paroître,
 „ afin qu'il puisse dire avec raison que *l'Eglise étoit perie; & qu'elle n'étoit*
 „ *demeurée que dans ceux qui le suivaient.*

Je vois bien que M. Claude; tout hardi qu'il est, succombe sous la
 grandeur de cette entreprise. Il en est épouvanté, il y renonce, il demande
 grace: il voudroit bien que cela ne fit pas partie de la question. *Il ne*
s'agit pas, dit-il, *de toute la terre.* „ Mais il n'y a pas moyen de le con-

1 » tenter. Il s'en agit, malgré qu'il en ait, puisque cette créance est établie III.
 2 » par toute la terre. Cela ne dépend ni de lui ni de moi. C'est une partie CLAS.
 3 » nécessaire de cette grande question, & qui entraîne tout le reste. Ainsi, N°. VIII.
 4 » puisque, par un aveu forcé de son impuissance, il reconnoît qu'il ne
 5 » peut pas dire, qu'il se soit fait un changement universel de créance dans
 6 » tout l'Orient, il faut qu'il abandonne tout le reste; & qu'il reconnoisse
 7 » que tous les moyens sont ruinés, toutes les machines brisées, tous les
 8 » projets renversés, & toutes les hypothèses détruites.

9 » S'il nous dit que c'est Pascale qui a inventé cette doctrine, & qu'elle
 10 » ne pouvoit tomber dans l'esprit d'autre que lui, nous lui montrons ce
 11 » nombre infini de Chrétiens, qui ne connoissent ni Pascale ni son livre,
 12 » & qui sont néanmoins de tout temps profession de cette doctrine: & le
 13 » voilà convaincu de témérité & d'imposture.

14 » S'il nous dit, *que les Papes ont contribué, par leur autorité & leurs*
 15 » *violences, à la faire recevoir*, nous lui faisons voir ces grandes Nations,
 16 » où ils n'exercent aucune juridiction, où ils ne sont point reconnus,
 17 » & parmi lesquelles leurs décisions n'ont aucun crédit ni aucune autorité;
 18 » & qui néanmoins sont aussi attachées à la foi de la présence réelle,
 19 » que les peuples les plus soumis au S. Siege: & le voilà encore con-
 20 » vaincu de tromper le monde par des fables sans apparence & sans fon-
 21 » dement.

22 » S'il nous parle de cabales, d'intrigues imaginaires, de disputes de
 23 » Philosophie, par lesquelles il prétend qu'on a établi cette doctrine, nous
 24 » lui montrons une infinité de peuples qui ne connoissent point la Phi-
 25 » losophie de l'Ecole, qui n'ont jamais disputé de ces matières, & où
 26 » l'imagination même de M. Claude n'a pu faire agir les intrigues de la
 27 » Cour de Rome; & qui croient néanmoins la présence réelle comme
 28 » nous: & ainsi voilà encore tous les contes de M. Claude détruits &
 29 » anéantis. »

Voilà pour ce qui regarde la troisième circonstance, qui est que cette
 innovation auroit dû se faire en même temps dans toutes les Eglises du
 monde: ce qui la rend si manifestement impossible, que M. Claude n'a
 pu s'en tirer, comme nous venons de voir, que par une *machine de*
retranchement, en nous voulant faire croire, contre toute vérité, *qu'il*
ne s'agit pas dans ce différent de toute la terre, mais seulement de l'Occi-
dent, & des Provinces soumises à l'obéissance du Pape.

III.

§. V.

CLAS.

N^o. VIII. *Second membre de la preuve de l'impossibilité du changement insensible depuis la fin du neuvieme siecle jusqu'au commencement de l'onzieme.*

LA quatrieme circonstance, qui est que cette innovation auroit dû se faire d'une maniere si insensible, qu'il ne nous en soit resté aucune trace, est traitée dans le Chap. VI. du même Livre IX. qui a pour titre: *Examen des machines ou moyens d'exécution, où l'on fait voir l'impossibilité du changement insensible.* Je voudrois bien qu'on le lût tout entier, on en feroit plus fatifsait; mais, pour n'être pas trop long, je n'en rapporterai que le plus nécessaire.

„ L'inutilité des moyens précédents, employés par M. Claude, ne
 „ nous donne pas lieu, d'attendre grand'chose de ceux, dont il pré-
 „ tend que l'on s'est servi, pour exécuter ce changement insensible. Ainsi
 „ l'on a déjà pu voir, dans la description que l'on en a faite, sur ses
 „ propres paroles, qu'il ne fait à quoi s'en tenir, & qu'il se sert de
 „ moyens contradictoires. Tantôt il fait établir la présence réelle *par les*
 pag. 300. „ *bruits de la dispute*; & tantôt il reconnoît qu'il n'y a point eu de dispute
 pag. 651. „ dans le dixieme siecle, où il prétend que ce changement s'est fait. Ainsi
 „ il y auroit lieu de lui demander d'abord qu'il optât; & qu'en choisissant
 „ l'un de ces moyens chimériques, il reconnût qu'il a avancé l'autre
 „ faussement & témérairement. ”

„ Il faut avouer néanmoins, que si la contradiction est évidente, elle
 „ est en quelque sorte nécessaire. Il y a été contraint par la suite de ses
 „ faux principes. Le moyen qu'on ait proposé la doctrine de la présence
 „ réelle à tant de personnes qui n'en avoient point oui parler, ou qui
 „ en avoient de l'éloignement, & qu'on les en ait persuadés tout d'un
 „ coup; qu'ils n'aient fait aucune résistance; qu'ils aient renoncé à toutes
 „ leurs lumieres; & que cela soit arrivé généralement dans toutes les fa-
 „ milles, dans tous les Monasteres, dans toutes les Eglises, & dans tous
 „ les lieux de l'Occident? ”

„ Jamais il n'y eut rien de plus visiblement impossible. C'est pour cette
 „ raison que M. Claude a cru, qu'il étoit à propos de faire introduire la
 pag. 300. „ présence réelle *par le bruit des disputes.* ”

„ Mais aussi le moyen que tant de *disputes* n'eussent produit aucun écrit,
 „ que les Pascasistes n'en eussent fait aucun, pour éclaircir les doutes
 „ qu'on leur proposoit; que les Bertramistes, en rejetant la doctrine de
 „ la présence réelle, n'eussent jamais écrit les raisons de leur résistance;
 „ qu'étant traités, par les Pascasistes, de criminels & d'hérétiques, ils
 n'eussent

„ n'eussent point essayé de se justifier de ces crimes qu'on leur imposoit, III.
 „ & de les rejeter sur leurs adversaires ? Cela est encore moins possible ; CLAS.
 „ & c'est pourquoi M. Claude a trouvé à propos de reconnoître , què , N°. VIII.
 „ puisqu'il n'y a point eu d'Ecrits sur cette matiere , il n'y a donc point pag. 651.
 „ eu de dispute. ”

„ Qui n'admira , dans cette rencontre , les effets étranges de la passion
 „ sur les esprits mêmes , qui paroissent avoir quelque sorte de lumiere !
 „ Quoiqu'ils ne pussent s'empêcher de voir la vérité , qu'ils l'aient recon-
 „ nue & avouée , lorsqu'ils ne prévoyoient pas qu'elle pût servir à les con-
 „ vaincre , ils font semblant de la méconnoître , si-tôt qu'ils s'apperçoivent
 „ qu'elle est contraire à leurs desseins & à leurs prétentions. M. Claude
 „ avoit bien vu qu'il étoit impossible , que la créance de la présence réelle
 „ s'introduisît dans l'Eglise , au cas qu'elle n'y eût pas toujours été , sans
 „ une infinité de contestations & de disputes ; & c'est pourquoi , il a d'a-
 „ bord embrassé ce moyen comme absolument nécessaire à son dessein.
 „ *Les sens* , dit-il , *furent attaqués par les bruits de la dispute.* Mais quand pag. 400.
 „ il a vu que ces disputes attiroient nécessairement des Ecrits de part &
 „ d'autre , & qu'il n'en pouvoit produire aucun , il s'est repenti de l'a-
 „ vance qu'il avoit faite ; & il s'en est retiré en se contredisant , par une
 „ belle antithese , ainsi que nous avons vu. *Je conclus bien* , dit-il , *que* , pag. 658.
 „ *n'y ayant point eu d'Ecrits , il n'y a point eu de disputes : la conséquence*
 „ *est à mon avis raisonnable ; mais je ne conclus pas , que , n'y ayant point*
 „ *eu de disputes , la doctrine de l'Eglise n'ait point été attaquée. La consé-*
 „ *quence n'est pas bonne : elle a été attaquée , sans avoir été défendue . . .*
 „ *Je conclus bien que s'il y eût eu des disputes , l'ignorance n'eût pas sub-*
 „ *sisté : mais je conclus aussi que l'ignorance a subsisté , parce qu'il n'y a point*
 „ *eu de disputes.*

„ Si nous demandions à M. Claude des preuves que l'on ait attaqué
 „ l'absence réelle , qu'il appelle la doctrine de l'Eglise , *par la fausse Phi-*
 „ *losophie , par les intrigues des Moines , par l'autorité de la Cour Romaine ,*
 „ *qui n'a jamais été ni plus fiere , ni plus puissante* , il y feroit aussi em-
 „ pêché , qu'à nous produire des Ecrits & des disputes : car il y a aussi
 „ peu d'apparence à l'un qu'à l'autre. Jamais il n'y eut rien de plus éloi-
 „ gné de la Philosophie vraie ou fausse , que tout ce qui nous reste d'E-
 „ crits du dixieme siecle : & s'il y avoit quelque ignorance plus grande
 „ dans ce siecle que dans les autres , elle ne regardoit que la Philosophie
 „ d'Aristote , & les lettres humaines ; parce que les Ecclésiastiques ne s'y
 „ appliquoient qu'à la lecture des Peres & de l'Ecriture Sainte.

„ Cette autorité de la Cour Romaine , qui n'a jamais été , dit M. Claude ,
 „ *ni plus fiere ni plus puissante* , & par laquelle il veut que la véritable
Ecrits sur le Protestants. Tome XIV. O o o o

III. „ doctrine ait été attaquée, est encore une vision, & une vision non seulement téméraire & sans fondement, mais notoirement fausse, & contraire à la vérité de l'histoire. Car non seulement la Cour de Rome „ n'étoit ni *fiere* ni *puissante* au dixieme siecle, mais elle y étoit extrêmement rabaisée; puisque les Empereurs y entreprenant de faire déposer les Papes, & d'en faire élire d'autres, on peut dire, que, dans tout ce siecle, l'Eglise Romaine fut sous la dépendance de la puissance temporelle. Ainsi jamais elle ne fut moins en état de faire recevoir une nouvelle doctrine à toute l'Eglise, comme elle n'a jamais été plus éloignée de l'entreprendre.

„ Ces intrigues de Moines sont de pures fables, sans apparence & sans fondement. Les Religieux de ce temps-là étoient ou déréglés, & ne songeoient guere à changer la créance de l'Eglise, ou réformés, comme ceux de la Congrégation de Clugny, les Camaldules, établis par S. Romuald en Italie; les Religieux d'Allemagne, réformés par les Evêques. Il se fit aussi diverses autres réformes dans la France & dans l'Allemagne, dont il est parlé dans le livre de la Perpétuité; mais toutes ces réformes alloient à retirer les Religieux des intrigues du siecle, & non à les y mêler. On a encore la Vie de S. Odon, écrite par un Auteur contemporain: on a celle de S. Mayeul, écrite par S. Odilon: on a celle de S. Odilon & de S. Romuald, écrites par Pierre Damien. Comme toutes ces personnes étoient persuadées de la présence réelle; que S. Odon parle avantageusement de Pascale dans ses Conférences, que S. Odilon a vu Bérenger, que Pierre Damien a survécu la condamnation de son hérésie, & la condamne par-tout dans ses livres, ils n'auroient pas fait de difficulté d'avouer, que ceux dont ils écrivoient la vie, avoient travaillé à établir la foi de la présence réelle. Ils auroient cru que les intrigues auroient été glorieuses pour un tel sujet; & en leur ôtant le nom d'intrigues, ils les auroient faites passer pour des marques de leur zele pour la vérité.

„ Cependant on ne voit point qu'il soit remarqué d'aucun de ces saints Religieux, qu'ils aient contribué en aucune sorte à déraciner l'opinion contraire à la présence réelle, ni à étendre cette doctrine.

„ Je ne fais si M. Claude a pris la peine de faire réflexion sur cette remarque; & s'il voit les conséquences qui en naissent. Ainsi, pour aider à les tirer, je le supplie de considérer, que s'il étoit vrai que la doctrine de la présence réelle eût été établie au dixieme siecle, & qu'elle se fût répandue dans toutes les Provinces du Christianisme, il seroit absolument nécessaire, que tous ceux qui ont eu réputation de science & de piété dans ce siecle-là, eussent eu part à cet établissement, &

„ qu'ils y eussent travaillé. Et comme on ne sauroit guere s'imaginer de III
 „ plus grand ouvrage que de persuader cette créance à tous les Ecclésiastiques, & à tous les peuples, de vaincre toutes les oppositions de leur CLAS.
 „ tiques, & de leurs sens, fortifiés par la multitude, & par l'accoutumance. N°. VIII.
 „ à d'autres pensées plus faciles & plus humaines, ç'auroit dû être sans
 „ doute la principale occupation de ces Pascasistes; & ces Pascasistes, qui
 „ auroient changé ainsi la foi de toute l'Eglise, ne pouvoient être autres
 „ que ceux qui étoient regardés comme les Chefs de la Religion dans ce
 „ siècle, & qui entraînoient, par leur autorité, les Ecclésiastiques & les
 „ Peuples.

„ Or nous avons les Vies de la plupart de ces personnes, écrites par
 „ des Auteurs contemporains, ou au moins du siècle suivant”.

On en compte ensuite plus de vingt (ce que j'ometts pour abrégé)
 & on reprend le discours par cette réflexion.

„ Mais il n'est dit, ni de ces Saints, ni d'aucun autre, qu'ils aient prêché
 „ la présence réelle, qu'ils aient eu du zèle pour l'établissement de cette
 „ doctrine, qu'ils aient converti plusieurs personnes à cette créance; &
 „ ce qui devoit avoir été leur plus grande occupation, & le principal
 „ objet de leur zèle & de leur dévotion, selon les visions de M. Claude,
 „ n'a été remarqué par les Historiens que de S. Odon, Archevêque de
 „ Cantorberi, oncle de S. Osuald; mais d'une manière bien éloignée de
 „ pouvoir donner la pensée, que la créance de la présence réelle ne fût
 „ pas celle de son siècle. L'histoire de S. Odon, que Guillaume de Mal-
 „ mesbury tire d'Osborne, porte seulement, que plusieurs personnes dou-
 „ tant de la vérité de l'Eucharistie, il les confirma dans la foi par un
 „ miracle, en montrant l'Hostie changée en chair : *Plurimos de veritate*
 „ *Dominici corporis dubitantes*, dit Guillaume de Malmesbury, *ita ro-* Guil. Mal-
 „ *boravit, ut panem Altaris versum in Carnem, & vinum calicis in San-* beto. in
 „ *guinem, propalam ostenderet; & denuò in pristinam speciem retorta, usui* Odone.
 „ *humano conducibilia faceret.* Le fait est reconnu par les Protestants
 „ mêmes, quoique Baleus, aussi-bien qu'Aubertin, l'attribuent au Diable;
 „ *mendacibus Satana miraculis.*

„ Cela prouve bien, à la vérité, qu'il y avoit, du temps d'Odon, quel-
 „ ques personnes qui doutoient de la présence réelle : ce qui n'est pas
 „ bien étrange; puisqu'outre que le mystère même est très-capable d'ex-
 „ citer ces sortes de doutes, c'étoit de plus en Angleterre que s'étoit retiré
 „ Jean Scot, où il avoit pu faire quelques secrets disciples de sa doctrine.

„ Mais on voit par-là manifestement, que ce doute étoit condamné par
 „ Odon, chef de l'Eglise d'Angleterre, qui, ayant été regardé comme un
 „ Saint par ceux de son siècle, & n'ayant été accusé d'erreur par aucun,

III. „ est un témoin irréprochable de la foi de l'Eglise d'Angleterre durant le
CLAS. „ dixieme siecle.

N°. VIII. „ Le même Osberne , dans la Vie de S. Dunstan , Ch. XLIV. parle
„ encore de l'Eucharistie ; mais par occasion seulement , & pour montrer
„ combien ce Saint étoit rempli de l'esprit de Dieu. *Etant retourné*, dit-il,
„ à l'Autel , *il changea le pain & le vin au Corps & au Sang de Jesus*
„ *Christ par la sacrée bénédiction. Et quand il eut donné la bénédiction au*
„ *peuple , il quitta encore une fois l'Autel pour prêcher ; & étant tout en-*
„ *ivré de l'esprit de Dieu , il parla de telle sorte de la vérité du corps de*
„ *Jesus Christ , de la résurrection future , de la vie éternelle , qu'on auroit*
„ *cru entendre parler un homme déjà bienheureux. Voilà le rang que l'on*
„ *donnoit au dixieme siecle à l'article de la présence réelle : on la croyoit*
„ *comme la résurrection & la vie éternelle.*

„ On doit conclure , de plus , de l'exemple de S. Odon , que si tous les
„ autres Auteurs des Vies de ces Saints eussent eu quelque chose de sembla-
„ ble à rapporter de ceux dont ils écrivoient la vie , & s'ils eussent eu sujet
„ de remarquer les conversions qu'ils avoient faites ; ils n'auroient jamais
„ manqué de le faire ; & qu'ainsi leur silence est une preuve évidente ,
„ que tous ces Saints n'ont jamais eu en vue d'inspirer la doctrine de la
„ présence réelle , qu'ils n'y ont jamais pensé ; & que , comme elle ne
„ peut avoir été établie par d'autres que par eux , il s'ensuit qu'elle n'a
„ été établie par personne dans ce siecle , parce qu'elle n'avoit pas besoin
„ de l'être ”.

Après avoir remarqué ce qui auroit dû se trouver dans les Vies écrites
en particulier des Saints de ce temps-là , on passe aux Histoires , aux An-
nales , & aux Chroniques.

“ On peut faire la même remarque sur l'Historien Ditmar , Evêque
„ de Mersebourg , qui a pour le moins autant eu dessein d'écrire l'Hif-
„ toire Ecclésiastique de son temps , que celle de l'état temporel d'Al-
„ lemagne. Sa grande naissance ne lui permettoit pas d'ignorer ce qui s'é-
„ toit passé dans son siecle. Il étoit ami de tous les grands Evêques de son
„ temps ; & il fait l'éloge de plusieurs dans son histoire , où l'on en compte
„ jusques à onze. Il parle de quantité d'autres : il fait lui-même sa vie
„ dans son histoire ; mais il ne marque , ni de foi ni d'aucun autre , qu'il
„ ait travaillé à établir la créance de la présence réelle.

„ M. Claude nous dira-t-il que tous ces Evêques n'eurent point de part
„ à cet ouvrage , ou que la chose ne valoit pas la peine d'être remarquée ?
„ Et prétendra-t-il , que , de retirer toute l'Allemagne d'une opinion que
„ les Pascalistes devoient regarder comme un crime détestable ; de
„ persuader à tous les peuples une doctrine si opposée à la raison , & qu'ils

„ jugeoient si nécessaire pour le salut, étoit une chose trop peu considé- III.
 „ rable, pour avoir part dans l'éloge de ces Evêques? CLAS.
 „ On voit le même silence dans tous les autres Historiens du neu- N°. VIII.
 „ vième & dixième siècle, quelque appliqués qu'ils soient à nous mar-
 „ quer les affaires de l'Eglise. On en compte dix, tant Histoires qu'An-
 „ nales ou Chroniques, qui ne disent pas un seul mot de cet établisse-
 „ ment de la présence réelle, de ces disputes, de ces conversions, ni
 „ du zèle des Evêques de ce temps-là pour instruire tous les peuples dans
 „ cette doctrine.

„ Enfin, comme M. Claude, qui est assez habile à prévoir ce qui devoit
 „ être, ne manque pas de mettre entre les moyens qui ont pu avancer
 „ l'établissement de la présence réelle, *les intrigues des Cours, les liai-*
 „ *sons des Grands, les intérêts des Evêques, & les autres machines mon-*
 „ *daines; & qu'il dit que s'il eût été de ce temps-là, il les eût remarquées.*
 „ On lui avoue que des intrigues, qui eussent eu un si grand sujet, au-
 „ roient dû être extrêmement remarquables: cependant nous ne voyons
 „ point qu'il en soit fait mention dans aucun des Auteurs contemporains,
 „ qui ont écrit la Vie des Princes & des Princesses de ce siècle; comme
 „ Windichindus, Ditmar, Glaber, Rodolphus, Helgad, Odilon, &
 „ plusieurs autres. On y voit quantité de preuves du zèle de ces Princes
 „ pour la Religion; & il est difficile d'en trouver, qui en aient eu plus
 „ de soin, qui aient plus favorisé l'Eglise, & qui aient eu plus d'estime
 „ & d'affection pour les saints Evêques, & pour les saints Religieux de
 „ leur siècle. Et s'il étoit vrai que la doctrine de la présence réelle se
 „ fût introduite de leur temps, il faudroit que c'eût été par leur auto-
 „ rité & par leur faveur. D'où vient donc que ce zèle, & toutes les ac-
 „ tions qui en devoient naître, n'auroient été remarquées par aucun
 „ Auteur; & qu'en nous parlant des vertus de ces Rois, de ces Princes
 „ & de ces Princesses, ils ne font nulle mention de leur dévotion par-
 „ ticulière à la présence réelle, ni du soin qu'ils aient pris pour en éta-
 „ blir de plus en plus la créance parmi les fideles ”?

Cependant, selon M. Claude, il faudroit que ces Princes eussent eu beaucoup de part à cette innovation, aussi-bien que le Pape & les Evêques; puisque, pour la rendre plus croyable, il suppose que la doctrine de Pascale a dû s'être établie sous l'aide de la violence & de l'autorité. Or elle s'est trouvée toute établie, lorsque Bérenger a proposé son sens de figure. Il faudroit qu'il y eût eu avant Bérenger, ou des Princes, ou des Papes, ou des Evêques, qui eussent employé la violence & l'autorité pour la mettre au point où elle s'est trouvée, avant que Bérenger

III. parût. D'où vient donc qu'en tant d'Histoires, d'Annales, & de Vies de
CLAS. SS. Evêques, on ne trouve rien de cela?

N°. VIII. Ce silence prodigieux de tant de personnes, sur une chose aussi importante qu'est un changement universel de créance, qui n'auroit pu réussir sans la participation de tous ceux dont ils parlent, tiendra sans doute lieu de démonstration très-évidente, à l'égard de toutes les personnes judicieuses: les négatives de cette nature ne se pouvant prouver d'une manière plus convainquante. Car on ne doit pas prétendre que ces Auteurs aient dû prophétiser qu'il y auroit des gens assez hardis, pour avancer que toute l'Eglise ait changé de foi durant ce siècle, ni qu'ils aient été obligés de démentir par avance une imagination si ridicule. Mais afin néanmoins de donner lieu aux plus stupides d'en reconnoître l'absurdité, nous la considérerons encore plus en détail dans le Chapitre suivant

On le peut voir; ce seroit trop m'étendre que de le rapporter. Il a pour titre: *Que le mélange des deux doctrines contraires, que M. Claude est obligé d'admettre au dixième siècle, est la chose du monde la plus contraire au sens commun.* Et je suis assuré que tous ceux qui le liront en seront entièrement persuadés.

Je prétends donc que la mineure a été très-bien prouvée à l'égard du premier temps; c'est-à-dire, que l'impossibilité d'un changement dont il ne seroit resté aucune trace, que les Calvinistes doivent prétendre s'être fait dans toutes les Eglises du monde, depuis la fin du neuvième siècle jusques au commencement de l'onzième, a été très-solidement démontrée.

Il ne reste donc plus qu'à prouver la seconde partie de la majeure; c'est-à-dire, le consentement de toutes ces Eglises dans ce temps ici.

Et la seconde partie de la mineure; c'est-à-dire, qu'il est impossible qu'elles se soient trouvées présentement dans cette union par un changement insensible au regard de la créance de l'Eucharistie, qui seroit arrivé dans toutes les Eglises d'Orient, dans les temps qui se sont écoulés depuis Bérenger jusques à ce siècle.

Et c'est ce qui est encore plus facile; parce que la vérité des choses, qui sont plus proches de nous, est toujours plus aisée à découvrir.



§. IV.

III

CLAS.

N°. VIII

Preuve de la majeure au regard de ce temps ici; c'est-à-dire, que les Eglises d'Orient, & particulièrement la Grecque, sont dans la même foi que l'Eglise Romaine touchant l'Eucharistie.

Je ne fais s'il y a jamais eu de fait prouvé par tant de pieces & de émoignages irréprochables, que ce consentement des Eglises d'Orient le ce temps-ici avec la Romaine, sur la créance du mystere de l'Eucharistie; c'est-à-dire, sur la présence réelle, sur la Transsubstantiation, & sur l'adoration.

On les trouvera tous; les uns dans le premier Tome de la Perpétuité, Ch. XII. Les autres dans le premier livre de la Réponse générale; & beaucoup plus dans le troisieme Tome, Ch. VIII, où on les trouvera aussi marqués tous ensemble à la fin dans une table que voici:

Pour l'Eglise Grecque du Patriarchat de Constantinople.

Ecrit d'un Seigneur Moldave sur la créance des Grecs, intitulé *Enbiridion, sive Stella Orientalis*, &c.

Lettre de M. Oléarius sur la créance des Moscovites & des Arméniens.

Ecrit du Métropolitain de Gaze, sur la créance des Grecs & des Moscovites.

Extrait d'un Synode, tenu en l'Isle de Chypre en 1668.

Attestation d'un Prêtre & Chanoine de Moscou, & de trois autres Moscovites de la suite de l'Ambassadeur, touchant la foi de leur Nation.

Confession de foi, exigée par Méthodius du Docteur Cicada.

Extrait du livre d'Agapius, Religieux du mont Athos, intitulé *le Salut des pécheurs*.

Attestation de huit Supérieurs & Religieux du mont Athos.

Attestation de Méthodius, Patriarche de Constantinople.

Attestation des Supérieurs du mont Athos sur Agapius.

Attestation de sept Archevêques d'Orient.

Attestation de l'Eglise de l'Isle de Siphanto.

Attestation de l'Eglise de l'Isle d'Andros.

Attestation de l'Eglise de Siphanto sur Agapius.

Attestation de l'Eglise de l'Isle d'Anaxia.

Attestation des Eglises des Isles de Céphalonie, Zante & Itaque.

Attestation de l'Eglise de l'Isle de Micone.

Attestation de l'Eglise de l'Isle de Milo.

- III.** Attestation de l'Eglise de l'Isle de Chio.
CLAS. Attestation d'un Supérieur & des Religieux du Monastere de Mauromale.
N°. VIII. Lettre de M. Panajotti.
 Attestation du Patriarche de Constantinople, & des Métropolitains de son Patriarchat.
 Attestation des Eglises de Mingrélie, Colchide & Géorgie.
 Attestation du Vicaire Apostolique, résidant à Constantinople.
 Attestation de M. Casimir, Résident de Pologne.
 Attestation de M. Quirino, Résident de la République de Venise.
 Attestation de M. Fieschi, Résident de Genes.
 Attestation des Ambassadeurs de la République de Raguse.
 Attestation de la Communauté des Perottes.
 Attestation du Sieur Taïfia, sur la mort de son fils, communié par les Grecs.
 Extrait de quelques décisions de l'Eglise de Constantinople, envoyées aux Russes.
 Réponse de Marc Donus de l'Isle de Candie à M. Claude.
 Attestation du Monastere de S. George.
 Extrait du Traité de Mélétiüs Syrigus contre Cyrille Lucar.

Pour l'Eglise Grecque du Patriarchat d'Alexandrie.

Extrait d'une lettre du Patriarche d'Alexandrie, envoyée à Constantinople.

Pour l'Eglise Grecque du Patriarchat d'Antioche.

Profession de la foi des Grecs du Patriarchat d'Antioche sur l'Eucharistie.
 Condamnation des Calvinistes par Macaire, Patriarche d'Antioche, de la Nation des Grecs.

Nouvelle condamnation des Calvinistes par l'Eglise Grecque du Patriarchat d'Antioche, sous le Patriarche Néophyte.

Apologie de Soterichus Panteugenus au Patriarche d'Antioche & au Concile, sur les choses sur lesquelles on l'avoit accusé.

Pour l'Eglise Grecque du Patriarchat de Jerusalem.

Lettre de Nectarius, Patriarche de Jerusalem, à Paysius, Patriarche d'Alexandrie.

Extrait d'un Traité Synodal, composé par Dosithée, Patriarche de Jerusalem, & par un Synode à la Dédicace de l'Eglise de Bethléem.

Extrait

Extrait du Traité d'Elie, Patriarche de Jerufalem, fur les Myfteres, III.
tiré d'un manufcrit arabe de la Bibliotheque du Roi.

CLAS.
N°. VIII.

Pour les quatre Patriarchats enfemble.

Livre intitulé : *La Confession Orthodoxe de l'Eglife Orientale*, approu-
vé par les quatre Patriarches.

Approbation de la feconde impreflion de ce même livre.

Pour les Maronites.

Acte, ou Traité des Maronites d'Antioche fur la foi de leurs Eglifes.

Pour l'Eglife Arménienne.

Attestation d'un Patriarche Arménien, qui eft présentement à Rome,
touchant la créance des Arméniens fur l'Euchariftie.

Attestation d'Ufcanus, Evêque de S. Serge en la grande Arménie, don-
née à Amsterdam.

Attestation du Patriarche, & de plusieurs Prêtres & Evêques Arméniens,
réfident à Alep.

Attestation du Patriarche d'Erméazim fur la créance des Arméniens.

Attestation des Archevêques Arméniens de Constantinople, d'Amasée
& d'Andrinople.

Attestation du Patriarche de Cis.

Attestation des Arméniens du Caire.

Attestation des Arméniens d'Ispahan.

Pour l'Eglife des Syriens.

Attestation du Patriarche des Syriens touchant la foi de leurs Eglifes
fur l'Euchariftie.

Condamnation des Calviniftes par l'Eglife des Syriens de Damas.

Extrait d'un manufcrit arabe de la Bibliotheque du Roi, qui fait voir
la créance des Jacobites fur l'Euchariftie au dixieme fiecle.

Pour les Nestoriens.

Attestation du Patriarche des Nestoriens de la Ville de Diabeker.

Extrait des Miffels & livres de prieres des Nestoriens.

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

P p p p

III.
CLAS.
N°. VIII.

Pour l'Eglise des Cophtes.

Attestation du Patriarche des Cophtes.

Autre attestation du même sur l'Eucharistie en particulier.

On trouvera ces Attestations à la fin du troisieme Tome de la Perpétuité de la foi; ou toutes au long, ou par renvoi à d'autres endroits de ces livres.

Je ne fais pas si M. Spanhemius osera encore dire qu'il ne faut avoir aucun égard à toutes ces Attestations, comme étant données par des gens à *quibus nihil non pretio extorqueas*; & qu'ainsi on a lieu de croire qu'ils ne laissent pas d'être du sentiment des Calvinistes touchant l'Eucharistie, lorsqu'ils paroissent les condamner avec plus de zele. Mais je fais bien qu'il n'y auroit point d'homme d'honneur, qui n'eût de l'indignation d'une réponse si déraisonnable; & qui ne laisse plus de moyen aux hommes de s'assurer de la Religion d'aucun peuple. Le moins que méritent ceux qui s'en servent, est de douter s'ils sont Chrétiens, ou Juifs, ou Mahométans, sans qu'il leur reste aucune voie d'empêcher qu'on ne croie qu'ils sont dans le cœur tout ce que l'on voudra soupçonner d'eux.

Cependant, pour leur ôter tout moyen de pouvoir ébranler ceux qui liront ceci, par leurs calomnies les plus injustes & les plus extravagantes, je choisirai un seul de tous ces témoignages, qui est le livre de la *Confession Orthodoxe*, dont l'histoire est rapportée en ces termes dans la Défense générale, Liv. I. Ch. 9.

„ Si l'on vouloit se former à plaisir l'idée d'un acte propre à décider le différent qui est entre nous, on ne pourroit, ce me semble, exiger d'autres conditions & d'autres circonstances que celles que je vais dire.

1°. „ Qu'il soit signé & autorisé par les quatre Patriarches, & par les principaux Evêques & Ecclésiastiques de l'Eglise Orientale.

2°. „ Qu'il paroisse que ceux qui l'ont fait & approuvé n'aient eu aucune intelligence avec les Latins, & qu'ils persistent dans tous les sentiments particuliers de l'Eglise Grecque.

3°. „ Qu'il soit fait pour des nécessités particulières de l'Eglise Grecque, sans que les Latins y aient eu de part.

4°. „ Que les termes en soient précis, & qu'ils contiennent si clairement les dogmes de la présence réelle & de la Transsubstantiation, que M. Claude ne puisse pas les éluder par ses subtilités ordinaires.

„ Or l'on trouvera justement toutes ces circonstances dans l'acte que je proposerai ici, dont un Patriarche de Jerusalem, nommé Nectarius,

„ a pris le soin de nous faire l'histoire dans une lettre, qui est à la tête. III.
 „ La voici.

„ Pierre Mogilas, qui avoit été ordonné Archevêque de Russie par CLAS.
 „ Théophane, Patriarche de Jerusalem, ayant fait assembler trois Evêques N°. VIII.
 „ ses suffragants, & les plus habiles & les plus pieux Théologiens de sa
 „ ville archiépiscopale, pour bannir les erreurs & les superstitions de
 „ son peuple, résolut avec eux, d'un commun accord, de dresser une
 „ Confession de foi sur tous les articles de la doctrine chrétienne, & de
 „ la faire revoir & approuver par l'Eglise de Constantinople, & par le
 „ Synode qui y étoit assemblé.

„ Pour exécuter ce dessein, ils composèrent un livre sur les articles
 „ de la foi, qu'ils intitulèrent, *Confession de la foi des Russes*; & ensuite
 „ ils prièrent l'Eglise de Constantinople d'ordonner à ceux qu'elle devoit
 „ députer en Moldavie, en qualité d'Exarques, de l'examiner avec ceux
 „ qu'ils y enverroient de leur côté.

„ La chose se fit selon ce projet. Le Synode de Constantinople dé-
 „ puta en Moldavie Prophire, Métropolitain de Nicée, & Meletius Sy-
 „ rigus, Théologien de la grande Eglise; à la piété & à la doctrine du-
 „ quel le Patriarche de Jerusalem donne de très-grands éloges; & les
 „ députés des Russes s'y étant rendus de leur côté, cette Confession de
 „ foi fut examinée avec tout le soin possible.

„ Ils ne se contenterent pas néanmoins de cet examen; & ils crurent
 „ que, pour rendre cette piece plus authentique, ils la devoient envoyer
 „ à tous les quatre Patriarches de l'Eglise d'Orient, & la soumettre de
 „ nouveau à leur jugement.

„ Ces Patriarches l'ayant dont reçue & examinée, la trouverent si
 „ conforme à la foi de leur Eglise, que, non seulement ils l'approu-
 „ verent & la signèrent de leur propre main, avec plusieurs autres Evê-
 „ ques; mais ils ordonnerent de plus, qu'au lieu qu'elle ne portoit au-
 „ paravant pour titre que celui de *Confession de la foi des Russes*, elle
 „ s'appelleroit désormais *Confession de la foi de l'Eglise Orientale Orthodoxe*.

„ Après la lettre de ce Patriarche de Jerusalem, qui contient l'histoire
 „ que nous venons de rapporter, on voit à la tête même de cette Con-
 „ fession l'approbation & la signature des quatre Patriarches, de neuf
 „ Evêques & de tous les principaux Officiers de l'Eglise de Constan-
 „ tinople.

„ L'approbation des quatre Patriarches est datée de l'an 1643. au
 „ mois de Mars; & celle de la lettre du Patriarche de Jerusalem, qui n'a
 „ été mise qu'à l'impression, n'est que de l'an 1662; cette Confession
 „ n'ayant été imprimée en grec que long-temps après qu'elle fut faite,

III. » & ne s'étant auparavant distribuée qu'en manuscrit, parce que les
CLAS. » Turcs ne souffrent point d'impression dans leur Empire.

N°. VIII. » Pour toutes les autres conditions que nous avons marquées, on
» les trouve de même dans cette Confession.

» Les Latins ne s'en sont mêlés en aucune sorte. Elle a été faite unique-
» ment pour l'utilité de l'Eglise Grecque. Elle a été composée par des
» Grecs, examinée par tous les Chefs de l'Eglise Orientale. Ceux qui
» l'ont composée n'ont point eu en vue de gratifier personne.

» Elle est faite il y a plus de vingt-neuf ans ; & il y en a déjà neuf
» qu'elle est imprimée.

» Il paroît même que l'on s'est servi des Hollandois pour cette im-
» pression, parce que ce sont assurément des caracteres de Hollande.

» Tous les dogmes sur lesquels les Grecs sont en différent avec les
» Latins y sont soutenus hautement ; & l'on ne peut en aucune sorte soup-
» çonner les Auteurs de cette Confession d'avoir aucune pente ni incli-
» nation pour l'Eglise Romaine.

» Ainsi il est difficile de s'imaginer, ni de souhaiter un Livre moins
» suspect, plus autorisé, plus authentique, & dont on fût plus assuré
» qu'il contient les véritables sentiments de toute l'Eglise Orientale.

» Il ne reste plus que de voir ce qu'il porte ; voici de quelle sorte
» il commence d'expliquer ce qui regarde l'Eucharistie. »

Q U E S T I O N C V I.

Quel est le troisieme Sacrement ?

» *C'est la sainte Eucharistie ; c'est-à-dire, le corps & le sang de Notre*
» *Seigneur Jesus Christ, sous les apparences du pain & du vin ; Jesus*
» *Christ y étant véritablement, proprement & réellement présent.*

» En voilà assez pour tout autre que M. Claude. Mais afin qu'il ne
» se fatigue pas l'esprit pour y chercher quelque défaut, je le prie d'é-
» couter ce que l'on lit dans l'interrogation suivante. Elle regarde les con-
» ditions nécessaires pour la célébration de ce mystere ; & elle contient
» ces propres termes : *Il faut en quatrieme lieu, que le Prêtre soit persuadé*
» *qu'au temps où il consacre les saints dons, la substance du pain, & la*
» *substance du vin, est changée en la substance du véritable corps & du*
» *véritable sang de Jesus Christ, par l'opération du S. Esprit qu'il invoque*
» *à cette heure.*

» Voilà déjà ces mots mystérieux, sans lesquels M. Claude croit qu'on
» ne sauroit exprimer la doctrine de la presence réelle, & de la Tran-

» substantiation , & avec lesquels il faut donc qu'il avoue qu'elle est très- III.
 » formellement exprimée. Car il reconnoit lui-même que le mot de CLAS.
 » Transsubstantiation n'est pas nécessaire, quand on s'explique de cette N°. VIII.
 » forte. Néanmoins s'il veut exiger encore qu'on lui montre que l'Eglise
 » Grecque s'en fert & l'autorise, il pourra en être convaincu par les pa-
 » roles suivantes.

« *Après les paroles de l'invocation, la Transsubstantiation (μεταβολή)
 » se fait à l'instant même, & le pain est changé au véritable corps de Jesus
 » Christ, & le vin en son véritable sang; les apparences du pain & du
 » vin demeurant par une divine Œconomie. Premièrement, afin que nous
 » ne voyions pas le corps de Jesus Christ par nos yeux, mais par la foi,
 » en nous appuyant sur ces paroles: Ceci est mon corps: ceci est mon
 » Sang; & que nous préférions ainsi ses paroles & sa puissance à nos sens:
 » ce qui nous acquiert la béatitude de la foi, selon ce qui est dit: Bien-
 » heureux ceux qui n'ont pas vu, & n'ont pas laissé de croire.*

« *Secondement, parce que la nature humaine a horreur de manger de la
 » chair crue; & ainsi, comme nous devons être unis à Jesus Christ par la
 » participation de son sang, afin que l'homme n'en eût pas de l'éloignement,
 » Dieu a pourvu à cet inconvénient, en donnant aux fideles sa chair propre
 » & son sang, sous le voile du pain & du vin.*

« *Il ne reste plus, pour condamner pleinement les Calvinistes, qu'à dé-
 » terminer qu'il faut adorer ce Sacrement, du même culte qu'on honore
 » Jesus Christ; c'est-à-dire, de Latrie, & que c'est un véritable sacrifice; &
 » c'est ce que l'on voit dans cette Confession, en ces termes.*

« *L'honneur qu'il faut que vous rendiez à ces terribles mysteres doit être
 » le même que celui que vous rendez à Jesus Christ même. Ainsi, comme
 » S. Pierre, parlant pour tous les Apôtres, a dit à Jesus Christ: vous
 » êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, il faut aussi que chacun de nous,
 » rendant le culte de Latrie à ces Mysteres, dise: Je crois, Seigneur, &
 » je confesse que vous êtes le Christ le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu
 » dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier.*

« *De plus, ce Mystere est offert en sacrifice pour tous les Chrétiens Or-
 » thodoxes, soit vivants, soit morts, dans l'espérance de la résurrection à
 » la vie éternelle.*

« *Et un peu après: Ce Mystere est propitiatoire envers Dieu pour les
 » péchés, tant des vivants que des morts. La clarté de ces paroles étouffe
 » toutes les réflexions, qui ne pourroient que l'obscurcir.*»

Voilà ce qu'on a dit en 1671. Mais au lieu qu'on jugeoit alors par
 les caracteres, que ce livre avoit été imprimé en Hollande, on a su depuis
 que cela étoit certain; & on en a appris l'histoire par M. de Nointel,

III. Ambassadeur de France à la Porte, qui en écrivit à Paris en ces termes;
 CLAS. l'an 1672. C'est ce qu'on peut voir dans le troisieme Tome de la Perpé-
 N°. VIII. tuité, Liv. 8. ch. 14.

„ Le 15. de Février 1672. un de mes amis m'a rapporté qu'ayant dîné
 „ avec M. le Résident de Hollande; & la conversation étant tombée sur
 „ la Religion des Grecs, on avoit parlé du livre intitulé: *Confession Or-*
 „ *thodoxe de l'Eglise Catholique & Apostolique d'Orient*, comme étant ju-
 „ tificatif de sa croyance de la présence réelle, & de la Transsubstantiation.

„ M. le Résident découvrit l'origine de l'impression de ce livre. Car il
 „ lui dit que M. Panajotti ayant envoyé l'exemplaire en Hollande, pour
 „ y être imprimé à ses frais, Messieurs les Etats n'avoient pas voulu qu'on
 „ prît de son argent; & que, pour gagner ses bonnes grâces, ils l'avoient
 „ fait imprimer à leurs propres dépens, avec un très-grand soin: & qu'ils
 „ en avoient confié plusieurs caisses à leur Résident, pour en faire présent
 „ à M. Panajotti.

„ Le 14. de Mars, j'ai ordonné à Fontaine d'aller chez M. le Résident
 „ de Hollande, le remercier de ce qu'il m'avoit envoyé son Secrétaire,
 „ avant son voyage de Smyrne, & lui offrir ses services à la Porte, où
 „ je le dépêchois. Il l'a prié de ma part, qu'il me voulût bien faire le
 „ plaisir de me donner un des livres qui étoit intitulé: *Confession Ortho-*
 „ *doxe de l'Eglise Catholique & Apostolique d'Orient*; & de me dire com-
 „ ment l'impression s'en étoit faite, & par quelle raison il se trouvoit
 „ saisi de quelques-uns de ces exemplaires. M. le Résident, ayant témoigné
 „ m'être sensiblement obligé de ma civilité, a assuré Fontaine, que lui,
 „ & tout ce qui se trouvoit dans sa maison, étoit à mon service; & il
 „ lui a donné deux des livres que je desirois, en lui disant que c'étoient
 „ les seuls qui lui restoient; & que pour leur impression, Desbrosses, qui
 „ étoit ici Secrétaire en l'année..... n'y ayant point alors de Résident,
 „ fut recherché par le Sieur Panajotti, pour faire imprimer en Hollande
 „ une maniere de Catéchisme, qu'il lui donna écrit à la main, se déclá-
 „ rant d'en vouloir faire les frais; que ce Secrétaire en ayant informé
 „ Messieurs les Etats, ils le firent imprimer à leurs dépens; qu'il leur en
 „ coûta 4000. francs pour en remplir des caisses, où il y avoit plusieurs
 „ exemplaires.

„ M. le Résident ajouta, qu'ayant été nommé en ce temps-là pour
 „ venir à Constantinople, y résider pour Messieurs les Etats, il lui fut
 „ ordonné par eux de se charger de ces caisses, & d'en faire présent
 „ au Sieur Panajotti; qu'il y avoit même une douzaine & demie d'exem-
 „ plaires reliés à la Hollandoise, dont il lui en présenta douze; & que

pour les six autres, il n'en avoit plus que les deux qu'il venoit de me donner." IPI.

Enfin voici ce qui doit achever de convaincre les plus incrédules, si CLAS.
m le pouvoit être encore après ce qui vient d'être dit. C'est ce que l'on N°. VIII.
rouvera touchant ce même livre de la Confession Orthodoxe, dans le
roisième Tome de la Perpétuité, Liv. VIII. ch. 15.

« On en étoit justement à l'impression de ces Actes & Attestations de l'Eglise Grecque, lorsque le Secrétaire de M. l'Ambassadeur, étant arrivé de Constantinople à Paris, pour apporter à Sa Majesté la ratification des Traités conclus avec la Porte, a apporté en même temps les originaux de plusieurs Attestations authentiques, que les Patriarches d'Orient avoient prié M. l'Ambassadeur de faire présenter au Roi, pour la justification de leur foi contre les calomnies des Ministres Calvinistes. Il y avoit parmi ces Attestations un Manuscrit magnifiquement relié, dont le Sieur Panajotti faisoit présent à Sa Majesté, pour être conservé dans sa Bibliothèque, & servir à jamais de témoignage de la foi de l'Eglise d'Orient.

» Ce Manuscrit est l'un des originaux de la Confession Orthodoxe. Il est signé par le Patriarche de Constantinople, par plusieurs Evêques, & divers Officiers de l'Eglise de Constantinople. Mais au lieu que les exemplaires imprimés ne sont que grecs, ce manuscrit est grec & latin; le latin n'étant pas moins original que le grec.

« On y a mis à la tête une nouvelle Approbation de Dionysius, qui marque que le Sieur Panajotti en a fait faire une seconde édition, à la prière de ce Patriarche, & que ce Seigneur en a distribué de même, gratuitement, les exemplaires dans tout l'Orient : voici cette Attestation. »

Donné par la miséricorde de Dieu, Archevêque de Constantinople, la nouvelle Rome, & Patriarche Œcuménique.

« Ceux qui s'appliquent continuellement, & qui font leur étude journalière des saints Livres, en retirent assurément un fruit de salut très-considérable; car elle est comme un chemin où l'on ne se peut tromper; qui conduit d'une manière sûre ceux qui courent droit à la gloire éternelle, & qui leur donne une heureuse fin; puisque, selon l'Ecriture, celui-là est heureux, qui s'occupe nuit & jour dans la loi du Seigneur.

« C'est pourquoi considérant que la lecture de cette Doctrine Orthodoxe peut être fort utile, qui ayant été composée il y a quelques années, par des Docteurs Orthodoxes, approuvée, reçue & confirmée,

III. „ par les vénérables Patriarches qui nous ont précédé, & imprimée quel-
 CLAS. „ que temps après, par les soins, le travail & aux dépens du très-Sage
 N°. VIII. „ & très-Orthodoxe Seigneur Panajotti, premier Drogoman des Empereurs
 „ d'Orient & d'Occident, notre très-cher Fils spirituel, plein de piété &
 „ d'un zèle divin, avec une sagesse extraordinaire, lequel en a distribué
 „ gratuitement des exemplaires de tous côtés aux Chrétiens, pour l'utilité
 „ commune; & que tous les exemplaires ayant été employés à cette dis-
 „ tribution qui en a été faite, plusieurs personnes qui demandent tous les
 „ jours avec empressement une pièce si utile n'en peuvent avoir: nous
 „ avons cru qu'il étoit de notre devoir d'avoir soin de cela, & de solliciter
 „ ce même Seigneur, de suppléer à ce défaut par sa bonté ordinaire,
 „ & d'y remédier par une seconde impression; lui représentant qu'il s'ac-
 „ quéreroit par-là une réputation, non seulement égale à celle qu'il a déjà
 „ par toute la terre, & qui n'est ignorée de personne, mais une meilleure,
 „ & qui la surpasse de beaucoup; qui est celle par laquelle les belles ac-
 „ tions deviennent immortelles. Et comme il a un zèle ardent & une
 „ passion très-grande du bien public, il n'a pas négligé notre conseil;
 „ mais au contraire il l'a aussi-tôt exécuté, avec l'aide de Dieu, &, par
 „ une seconde impression, a donné de nouveau aux fideles un nombre
 „ considérable de livres, rendant ainsi un service important à celui qui en
 „ étoit l'Auteur, en ne laissant pas obscurcir son ouvrage: car le Sieur
 „ Meletius Syrigus, Docteur de la grande Eglise, a travaillé avec beaucoup
 „ de soin, par ordre du Patriarche & du Synode, à revoir & à mettre en
 „ ordre ce présent livre. C'est pourquoi, Chrétiens Orthodoxes, recevant
 „ ce livre de la Doctrine Orthodoxe favorablement, comme pieux & utile
 „ aux âmes, rendez-en grâces à ce commun bienfaiteur; & conservez-le
 „ sans en négliger jamais la lecture salutaire: car on trouve la vie éter-
 „ nelle dans la méditation des saintes Ecritures, laquelle je souhaite que
 „ nous acquérions tous en Jesus Christ Notre Seigneur, à qui soit gloire
 „ dans tous les siècles. Ainsi soit-il. L'an 1672 au mois de Juillet. In-
 „ diction V.

Seing du Patriarche DENYS de Constantinople.

Mais comme cet original est en grec & en latin, j'ai cru que s'il étoit inutile de rapporter le texte grec, qui, étant en langue vulgaire, seroit entendu de peu de personnes, il ne le seroit pas de rapporter ici, en latin, ce qui y est dit de l'Eucharistie, & qui a déjà été cité en français dans la Réponse générale.

QUESTIO.

QUESTIO. CVI.

Quodnam sit tertium *Mysterium* ?III.
CLAS.
N°. VIII.

« *R. Est Eucharistia, sive corpus & sanguis Christi Domini, sub specie
» panis & vini, & realis presentia. Hoc Sacramentum excellit aliis & ma-
» gis conducit salutis animæ nostræ; in hoc enim Sacramento omnis gratia
» bonis Christi fidelibus manifestatur & presentatur.*

Dans la question suivante.

« *Animadvertendum est, ut Sacerdos habeat talem intentionem, quod ipsa
» vera substantia panis & substantia vini TRANSSUBSTANTIANTUR in verum
» corpus & sanguinem Christi, per operationem Spiritus Sancti, cujus invo-
» cationem facit tum temporis, ut perficiat Mysterium hoc orando, & di-
» cendo: Mitte Spiritum Sanctum in nos, & in hæc proposita dona, & fac
» hunc panem pretiosum corpus Christi tui; quod autem est in hoc calice
» pretiosum sanguinem Christi tui transmutans per Spiritum tuum Sanctum.
» Statim enim ad hæc verba fit TRANSSUBSTANTIATIO; & TRANSSUBSTAN-
» TIANTUR panis in verum corpus Christi & vinum in verum sanguinem
» Christi, remanentibus solum speciebus visibilibus. Et hoc fit secundum di-
» vinam dispositionem propter duo. Primò, ne videamus corpus Christi, sed
» credamus illud esse, propter verba prolata à Christo Domino: Hoc EST
» CORPUS MEUM, &: HIC EST SANGUIS MEUS, plusquam sensibus nostris.
» Si quidem pro hoc promisit nobis beatitudinem dicens: Beati qui non vident
» & credunt. Secundò, quia natura humana abhorret usum vivæ carnis;
» & quoniam debet homo uniri Christo Domino per communionem carnis
» Christi Domini & sanguinis Christi Domini; ne igitur abhorreret, con-
» tituit Dominus dare carnem suam & sanguinem suum in esum & potum,
» sub speciebus panis & vini. De quo Divi Damascenus, & Gregorius Nyssē-
» nus fusiùs disputant».*

DE EXHIBENDO HONORE QUI DEBETUR HUIC MYSTERIO TAMQUAM IPSI
CHRISTO.

« *Quemadmodum Sanctus Petrus de illo ore omnium Apostolorum dixit:
» tu es Christus, Filius Dei viventis, ita & nos dicimus cultu Latria:
» Credo, Domine, & confiteor quod Tu es Christus, Filius Dei vivi. Est
» etiam id Mysterium Sacrificium pro vivis, & defunctis iis qui in spe re-
»*

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

Qq q q

III. „*surrectiois mortui sunt; quod Sacrificium ad extremum judicium non
CLAS. „cessabit*”.

N°. VIII. Il y a à la fin du manuscrit un acte de légalisation de M. l'Ambassadeur, qui rend témoignage de la vérité de ce que j'ai rapporté; en voici les termes.

“ Nous, Charles François Olier de Nointel, Conseiller du Roi en ses
„ Confeils, en sa Cour de Parlement de Paris, & Ambassadeur pour Sa
„ Majesté très-Chrétienne à la Porte Ottomane, certifions & attestons, que
„ le présent manuscrit latin & grec, intitulé la Confession Orthodoxe
„ de l'Eglise d'Orient, nous a été mis entre les mains par le Sieur Pana-
„ jotti, premier Interprete de la Porte, qui nous ayant assuré qu'il serviroit
„ puissamment à établir la vente du livre de même titre, imprimé par ses
„ soins, puisqu'il en est l'un des originaux, & que les signatures originales
„ des Patriarches s'y trouvent, nous a prié, par le zele de venger son
„ Eglise des outrages qu'on lui fait, de faire en sorte que Sa Majesté ait la
„ bonté de l'agréer, pour la confusion de ceux qui en voudroient douter.
„ Et comme il s'est fait un point de conscience & d'honneur, à l'imitation
„ des Patriarches & des Prélats de son Eglise, de mettre le fait contesté
„ dans toute l'évidence possible, il nous envoya l'année passée une appro-
„ bation de ce même livre par le Patriarche Denys, tenant alors le Siege
„ de Constantinople, que nous avons mise à la tête de ce manuscrit. Tou-
„ tes ces vérités étant constantes, nous ne faisons aucune difficulté, afin
„ que personne n'en doute, de les confirmer par notre signature & sceau de
„ nos armes, & le contre-seing de notre premier Secrétaire.

“ Donné à notre Palais, sur le Canal de la Mer noire, le onzieme Sep-
„ tembre 1673 ”.

Olier de Nointel,

Ambassadeur pour Sa Majesté à la Porte Ottomane.

Par Mon dit Seigneur LE PICARD.

Que peut-on dire à cette preuve? La piece n'est-elle pas aussi décisive
& aussi claire, que si elle avoit été faite en Sorbonne ou à Louvain?
N'est-elle pas hors de tout soupçon d'avoir été extorquée par les Catho-
liques Romains? Peut-on s'imaginer qu'elle a pu être altérée dans l'im-
pression, n'étant passée que des mains d'un Grec de qualité, très-zélé
pour sa Religion, dans celles d'un Protestant, qui l'a envoyée à Amster-
dam, où elle a été imprimée aux dépens des Etats? Peut-on rien s'ima-
giner de plus autorisé dans l'Eglise Grecque; lorsque l'on voit qu'ayant
été d'abord approuvée par les quatre Patriarches, & plusieurs Evêques,

elle a toujours continué d'être en si grande estime, que le nouveau Patriarche de Constantinople a désiré d'en avoir une nouvelle impression, afin qu'elle pût être plus facilement répandue par-tout? III
CLAS.
N°. VIII.

Il ne reste donc plus qu'à prouver la seconde partie de la mineure, afin que l'on puisse dire que l'on a montré d'une manière invincible, que la foi des Catholiques sur l'Eucharistie est l'ancienne foi de l'Eglise.

§. VII.

Preuve de la II. partie de la mineure; qui est qu'il est impossible qu'il se soit fait un changement insensible dans la créance sur l'Eucharistie en toutes les Eglises Orientales, dans le temps qui s'est écoulé depuis Bérenger jusqu'à nous.

On n'auroit pas besoin de se mettre en peine de prouver cela, si M. Claude & les Ministres, qui ont mis entre ses mains la défense de leur cause commune, n'étoient tout-à-fait déraisonnables. Car ayant prouvé très-clairement dans le §. II, que ces Eglises se sont trouvées unies dans la foi de l'Eucharistie dès le temps de Bérenger, & dans le §. précédent qu'elles sont présentement unies dans cette même foi, pour s'imaginer que ce seroit par une innovation insensible, arrivée dans cet entre-temps, qu'elles seroient venues à l'état où elles sont aujourd'hui, il faudroit feindre que les Eglises Orientales ayant embrassé l'opinion de la présence réelle dans l'onzième siècle, elles auroient repris quelque temps après celle de l'absence réelle; & qu'ensuite, par un changement insensible, elles seroient redevenues dans le même état où elles étoient certainement dans l'onzième siècle, en croyant, comme elles font certainement aujourd'hui, la présence réelle, la Transsubstantiation, & l'adoration de Jesus Christ, dans l'Eucharistie. On voit assez combien cette imagination seroit ridicule.

Mais parce que M. Claude n'a pas voulu demeurer d'accord de ce consentement des Eglises Orientales avec la Romaine au temps de Bérenger, sans en avoir d'autre raison, sinon qu'il lui plaît de faire passer pour faux tout ce qui lui paroît défavantageux à sa cause, nous avons cru le devoir suivre dans son égarement même, & lui montrer, que, laissant à part tout ce qui prouve ce consentement au temps de Bérenger, rien n'est plus contraire au sens commun, que ce qu'il voudroit faire croire très-possible; qui est que les Grecs, ayant cru, à ce qu'il suppose l'absence réelle jusqu'à la fin de l'onzième siècle, soient passés depuis ce temps-là, par une innovation insensible dont il ne nous reste aucune

III. trace, à croire tout le contraire, la présence réelle, la Transsubstantiation, l'adoration, qui est l'état où ils se trouvent aujourd'hui.

CLAS.
N°.VIII. Et il faut bien remarquer, que ce qui vient d'être prouvé démonstrativement, ne va pas seulement à montrer que quelques particuliers de l'Eglise Grecque, ou même plusieurs, ou quelques Eglises entières, croient ce que je viens de dire; mais que c'est la foi constante de tout le corps de ces Eglises, comme c'est celle de l'Eglise Catholique Romaine. Voilà donc quel auroit dû être l'effet de cette prétendue innovation insensible, en quelque temps qu'on la mette, pendant les six siècles qui se sont écoulés depuis Bérenger jusques à nous. Et c'est ce qu'on a fait voir dans le troisième Tome de la Perpétuité, Livre VIII. Ch. XXI. être la plus incroyable de toutes les chimeres; & ainsi je n'ai besoin, pour prouver la seconde partie de la mineure, que de rapporter cet endroit.

„ La moindre lumière du sens commun découvre tout d'un coup qu'il
„ étoit impossible que les Latins, ayant été mêlés dans tout l'Orient,
„ depuis l'onzième siècle, avec ces Sociétés séparées de l'Eglise Romaine;
„ étant occupés de la présence réelle plus que d'aucun autre article; pu-
„ nissant en Occident ceux qui en doutoient avec toute sorte de rigueurs,
„ & examinant avec soin tous les points de la créance de ces Sociétés qui
„ ne s'accordoient pas avec la leur, ne se soient point aperçus, six cents
„ ans durant, que ces Sociétés eussent une autre foi qu'eux touchant cet
„ article; ou que, s'en étant aperçus, ils aient cru le devoir dissimuler;
„ & que de même ces Sociétés Orientales aient pu demeurer six cents ans
„ durant, ou sans remarquer dans les Latins cette différence de créance
„ dans un article si important, ou sans le leur reprocher en tant d'écrits
„ qu'ils ont faits contr'eux.

„ De ces deux partis, qui sont également ridicules, M. Claude s'est ré-
„ duit au second, dans sa troisième Réponse, en soutenant que cela est
„ arrivé par la politique des Latins, d'une part, & par la timidité des
„ Orientaux, de l'autre. Et c'est ce que l'on a réfuté dans la Réponse gé-
„ nérale, en représentant seulement l'absurdité de cette hypothèse en la
„ manière que nous le rapporterons ici.

„ M. Claude suppose dans les Grecs, & dans toutes les autres Sociétés
„ d'Orient; c'est-à-dire, dans un nombre infini d'hommes, une timidité
„ de six cents ans, qui les ait tous empêchés de s'élever contre les Latins,
„ & de les traiter d'idolâtres sur la doctrine de la présence réelle. Il ferme
„ la bouche à tous les Latins sur le même sujet, par une politique de six
„ cents ans. Ni la charité, ni le zèle, ni la vanité, ni l'inclination natu-
„ relle qu'on a à dire la vérité; ni la haine, ni l'intérêt, ne porte jamais
„ aucun, ni des Latins ni des Grecs, à se démentir. Les Latins craignent

» de blesser les Grecs par ce reproche, lors même qu'ils les font mourir; III.
 » & les Grecs craignent d'offenser les Latins sur ce point, lors même CLAS.
 » qu'ils meurent pour leur Religion; ou qu'étant en sûreté, ils s'abandon- N°. VIII.
 » nent à la plus grande violence de leur haine.

» Ce qui est encore plus admirable est, que les moyens, par lesquels on
 » unit les Latins dans cette réserve politique, sont si cachés, que l'on n'en a pu
 » encore rien découvrir; si étendus qu'ils sont pratiqués par les Papes, par
 » les Cardinaux, par les Evêques, par les Prêtres, par les Religieux, par les
 » Soldats & par les Voyageurs curieux; & si efficaces qu'ils n'ont permis à per-
 » sonne de manquer à ce secret. Ils laissent agir toutes les autres passions
 » contre les Grecs; ils permettent qu'on exerce contre eux les dernières ri-
 » gueurs, & qu'on leur fasse toutes sortes de reproches: ils souffrent qu'on
 » en fasse, qui semblent conduire naturellement par la suite du discours, à
 » les accuser de ne pas croire la présence réelle, si on l'avoit pu faire avec
 » vérité; mais ils arrêtent justement la plume & la langue quand elle
 » seroit sur le point de passer à celui-là; & cela durant l'espace de six
 » cents ans; non dans un seul lieu, dans une seule ville, dans une seule
 » Province, mais dans la plus grande partie du monde.

» Voilà ce que M. Claude tâche de persuader à ceux de sa secte; &
 » qu'il prétend avoir rendu vraisemblable. Sans cette double hypothèse,
 » d'une timidité de six cents ans, qui domine tous les Chrétiens d'Orient,
 » & qui étouffe toutes les autres passions; & celle d'une autre politique
 » aussi longue parmi les Latins, pratiquée par eux avec une fidélité in-
 » violable; & qui étouffe de même en eux tous les sentiments de la na-
 » ture: il faudra qu'il avoue lui-même que les Grecs & les autres Sociétés
 » Orientales croient la présence réelle. C'est à quoi se réduisent toutes ses
 » réponses. C'est cette rare invention, qui fait le sujet de la satisfaction
 » extraordinaire qu'il témoigne de son ouvrage. C'est par-là qu'il prétend
 » avoir renversé l'argument de la Perpétuité. Mais s'il est homme à se
 » repaître de ses visions, j'espère qu'il y en aura peu qui soient en cela
 » de son humeur; & qui ne me permettent de conclure contre lui:

» 1°. Que l'union de ces faits, que nous avons allégués, prouve avec
 » une entière certitude, que les Grecs & les autres Sociétés d'Orient aux-
 » quelles on peut les appliquer, croient la présence réelle; comme l'union
 » de ces mêmes faits prouve, que les Calvinistes croient la Trinité & l'In-
 » carnation.

» 2°. Que cette conséquence s'étend plus loin; & qu'elle fait voir non
 » seulement que les Grecs, & les autres Chrétiens d'Orient sont présen-
 » tement persuadés de cette doctrine; mais qu'ils l'ont toujours été depuis
 » Bérenger: & qu'ainsi elle renferme entièrement le fait que l'on prouve

III. „ dans le premier volume de la Perpétuité, & qu'elle ruine en particu-
 CLAS. „ lier tout le second Livre de la Réponse de M. Claude, auquel il a donné
 N°. VIII. „ pour titre, *Nullité de la conséquence*. Et c'est ce qu'il est très-facile & très-
 „ important de faire voir.

„ Il s'efforce, dans ce livre, de prouver, que la doctrine de la Trans-
 „ substantiation a pu s'introduire parmi les Grecs, & les autres Sociétés
 „ schismatiques, par le mélange de l'Eglise Latine avec elles; par les Mission-
 „ naires que les Papes y ont envoyés, & par le pouvoir que les Latins
 „ ont eu sur ces Chrétiens d'Orient. Mais en accordant à M. Claude tous
 „ les faits qu'il rapporte, il n'y a qu'à lui dire en un mot qu'ils prouvent
 „ justement tout le contraire de ce qu'il prétend; & que l'on ne le peut
 „ même mieux prouver que par ces faits.

„ Ce qui le trompe toujours est, qu'au lieu que les choses humaines
 „ sont attachées à une infinité de circonstances, & que c'est le plus sou-
 „ vent ce qui les rend possibles ou impossibles, faciles ou difficiles, il
 „ les détache de toutes les circonstances, auxquelles elles sont liées, pour
 „ en faire des questions métaphysiques, qu'il considère d'une manière ab-
 „ traite & spéculative, comme s'il s'agissoit d'un monde séparé de celui-
 „ ci, dont nous ne fussions aucunes nouvelles.

„ Il examine en l'air cette question : s'il est possible que la Transsubstan-
 „ tiation (sous laquelle il veut bien que l'on comprenne la présence réelle,
 „ quoiqu'il ne l'ose pas dire) se soit introduite depuis Bérenger dans les
 „ Sociétés d'Orient; & il croit qu'il lui suffit de trouver de certaines causes
 „ vagues, qui aient une proportion éloignée & métaphysique avec cet
 „ effet. C'est pour cela qu'il nous conte des histoires, qui sont aussi
 „ inutiles pour lui, qu'elles sont utiles en les tournant contre lui. Mais
 „ pour le défabuser, il n'y a qu'à l'obliger de considérer les choses telles
 „ qu'elles sont, & qu'à les revêtir de toutes les circonstances qui y sont
 „ effectivement attachées.

„ Il est donc certain premièrement, que les Latins n'ont point réduit
 „ entièrement ces Sociétés à s'unir avec l'Eglise Latine; que s'ils en ont
 „ converti quelques particuliers, ils n'en ont point converti le corps;
 „ qu'ils ne les ont pu porter ni à quitter leurs anciennes opinions, ni à
 „ changer leur ancienne discipline; & qu'elles y demeurent la plupart aussi
 „ attachées que jamais.

„ Que M. Claude enferme donc d'abord cette circonstance dans la ques-
 „ tion qu'il traite; & qu'il examine, non s'il est possible en général que
 „ les Missionnaires Latins aient persuadé tous ces peuples de la doctrine
 „ de la présence réelle; mais s'il est croyable que ces Missionnaires, n'ayant
 „ pu faire recevoir dans aucune de ces Sociétés, ni les dogmes de l'Eglise

» Romaine, ni les points de discipline sur lesquels ils sont divisés d'avec III.
 » elle; & que n'ayant pu adoucir leur esprit envers cette Eglise, ni les CLAS.
 » empêcher de la traiter d'hérétique, ils aient généralement réussi à faire N°. VIII.
 » recevoir par toutes ces Sociétés une doctrine aussi étrange, que celle de
 » la présence réelle le devoit paroître à ceux qui auroient été nourris dans
 » une autre foi.

» Il faut, de plus, ajouter à cette question la double hypothèse, d'une
 » timidité générale parmi les Chrétiens Orientaux, & d'une politique gé-
 » nérale parmi les Latins, pendant tout le temps qu'il destine à ce chan-
 » gement. Car comme dans le progrès de cette introduction on ne pour-
 » roit faire voir que les Grecs & les autres Orientaux non convertis se
 » soient élevés contre les Latins sur ce point, & en aient pris sujet d'en
 » faire des reproches à ceux qui n'avoient pas encore embrassé leur foi,
 » M. Claude est obligé de nous montrer que cette introduction est possible
 » avec ces deux circonstances; c'est-à-dire, qu'il doit faire voir qu'il est
 » possible que tous les Orientaux non convertis, voyant répandre parmi
 » eux une doctrine nouvelle, aient étouffé, par la crainte des Latins,
 » tout ce que la jalousie naturelle, & les principes de leur Religion, pou-
 » voient fournir de raisons contre une doctrine si étrange, & qu'ils l'aient
 » tous laissé introduire sans aucune résistance dans tout le monde.

» Il faut qu'il montre aussi qu'il est possible que tous ces Missionnaires,
 » qui se trouvoient parmi ces peuples, & qui connoissoient qu'ils étoient
 » infectés de l'erreur de Bérenger, qui regardoient tous cette erreur comme
 » une hérésie damnable, qui les instruisoient sur ce point avec soin, qui
 » voyoient leur doctrine reçue par quelques-uns, & rejetée par d'autres,
 » aient pu tous garder, sans aucune raison apparente, un silence si reli-
 » gieux sur ce point, qu'aucun n'ait accusé ces Nations de l'erreur de
 » Bérenger; qu'aucun ne l'ait insérée dans le Catalogue de leurs hérésies;
 » qu'aucun n'en ait averti les Papes; qu'aucun d'eux n'ait fait aucun Ecrit
 » pour les convertir; qu'aucun n'ait usé de rigueur envers ceux qui refu-
 » soient de recevoir la doctrine de la présence réelle, quelque pouvoir
 » qu'il en eût; qu'aucun ne se soit vanté, dans aucun livre, du succès de
 » ses prédications en ce point; qu'aucun n'ait témoigné d'admirer cette
 » alliance étonnante d'une docilité si extraordinaire à recevoir cette doc-
 » trine, & d'une opiniâtreté si inflexible à rejeter tous les autres dogmes
 » qu'on tâchoit de leur inspirer; & qu'enfin ils aient tous conspiré à nous
 » dérober la connoissance d'un si grand événement.

» Voilà ce que M. Claude devoit entreprendre de faire croire possible,
 » s'il eût voulu détruire cette conséquence, qu'il combat dans le titre de
 » ce second Livre, & qu'il établit par tout le livre même. Mais comme

III. „ il n'a pas seulement osé le tenter , il n'y a , pour renverser tout ce Livre,
 CLAS. „ qu'à lui montrer ce qu'il avoit à prouver , & à faire remarquer , que le
 N°. VIII. „ mélange de ces Missionnaires , & ce pouvoir des Latins sur les Grecs
 „ & les autres Chrétiens d'Orient , prouve très-mal qu'ils aient pu leur
 „ faire recevoir la doctrine de la présence réelle avec ces circonstances :
 „ mais qu'il prouve parfaitement , qu'il est impossible , d'une part , qu'ils
 „ n'eussent pas découvert cette erreur dans les Grecs & les autres Chré-
 „ tiens d'Orient , si elle y eût été ; & qu'il est encore moins possible ,
 „ de l'autre , qu'ils ne la leur eussent pas reprochée , & ne se fussent pas
 „ appliqués à la déraciner , s'ils l'y eussent découverte. D'où il s'ensuit que
 „ ne l'ayant jamais fait , par l'aveu même de M. Claude , il faut qu'ils en
 „ fussent entièrement exempts. C'est la seule conclusion raisonnable qu'on
 „ puisse tirer des faits allégués par M. Claude , dans son second Livre ;
 „ & ce seroit perdre le temps que de le réfuter d'une autre manière. Il
 „ ne faut point de preuve pour établir une chose , que la raison pénètre
 „ avec tant d'évidence ”.

§. VIII

*Conclusion , où l'on représente encore une fois la force invincible de cet
 Argument.*

J'AI de la peine à croire que les Ministres , qui font tant de cas du raisonnement , que c'est sur cela qu'ils fondent leur foi , parce qu'ils ne peuvent la trouver dans l'Ecriture que par l'aide de leurs conséquences , se puissent résoudre à en renverser tellement toutes les règles , que ne pouvant rien trouver de faux , ni dans la majeure ni dans la mineure d'un argument régulier , ils se hasardent d'en nier la conclusion. Et cependant je vois encore moins ce qu'ils pourront dire , pour obscurcir la clarté & l'évidence de ce qui est prouvé dans la majeure & dans la mineure. Il semble donc qu'il y auroit lieu de conclure , qu'ils seront contraints d'avouer , qu'on a très-bien prouvé , dans les livres de la Perpétuité , que la foi de l'Eglise Romaine touchant l'Eucharistie , qui est la même que celle de toutes les Eglises Orientales , est la foi ancienne & perpétuelle des Chrétiens de tous les siècles ; & qu'ainsi leur opinion , qui y est contraire , est une manifeste hérésie.

Cependant on n'a garde d'espérer cela , si ce n'est peut-être de quelque particulier , que Dieu pourra toucher par sa grace. Mais pour le gros des Ministres , on connoît trop leur génie , pour se promettre qu'ils se rendront à la vérité , quelque claire qu'elle puisse être. Il sont trop infatués
 de

de l'opinion ridicule d'être sortis de Babel, pour se pouvoir résoudre d'y retourner. Ce qui leur paroîtra de plus convainquant, ne passera dans leur esprit que pour une *chanson de Tyr*, qui imite le ton des Cantiques N°. VIII. de Sion ; ou pour une séduction artificieuse de la Bête de l'Apocalypse, dont les cornes sont semblables à celles de l'Agneau. Ils aimeront mieux s'aveugler eux-mêmes, que d'y faire attention : ils diront que M. Claude a satisfait à tout cela ; que ce n'est qu'une répétition inutile de ce qui a été renversé par leur *Révérendissime* Confrère, & que cela ne mérite point de réponse : ou s'ils en font quelqu'une, ce ne sera point en répondant nettement & précisément à chaque article, & en représentant de bonne foi les preuves dont on a appuyé tout ce qu'on avance, par rapport aux livres d'où elles sont prises, quand, pour abrégé, on a été contraint de ne les pas étendre ; mais ils ne feront que brouiller & embarrasser la dispute de nouveaux incidents, afin d'en rompre le fil, & empêcher par-là que les simples de leur parti ne voient si facilement la vérité, au travers des nuages dont ils tâcheront de la couvrir.

Mais quoi que fassent les Ministres, je ne saurois croire, que tous ceux qui ont de l'esprit, de la conscience & de l'honneur, parmi les Prétendus Réformés, ne soient persuadés par cet argument que ce que nous croyons de l'Eucharistie, & ce qu'en croient avec nous toutes ces grandes Sociétés d'Orient, ne soit la foi constante & perpétuelle de toute l'Eglise, & par conséquent celle des Apôtres.

Car pour les faits, qui marquent le consentement de ces Eglises, soit au temps de Bérenger, soit en ce temps-ici, ils sont trop bien établis, pour pouvoir être contestés de bonne foi : & ainsi il n'y a point d'apparence qu'ils puissent douter de la vérité de la majeure, qui est prouvée dans les §. II. & VI.

Et pour l'impossibilité d'un *changement insensible*, ces faits étant supposés, elle paroît si facilement d'elle-même, qu'il semble qu'on n'auroit pas dû être obligé de chercher des raisons pour la faire mieux sentir, si on n'y avoit été obligé par l'opiniâtreté de M. Claude. Mais on n'a eu besoin aussi que de développer les absurdités incroyables, qui sont enfermées naturellement dans l'imagination de ce changement insensible, pour mettre dans le dernier point d'évidence la fausseté de cette fable.

Tout ce que j'apprends, Messieurs, est, que l'attachement que vous avez dès l'enfance à une Religion que vous avez cru vraie, ne vous retienne au milieu de cet examen, & que vous n'osiez contredire vos Ministres, par une humilité mal entendue ; car vos Peres ne se sont attachés aux nouveaux Réformateurs, en se séparant de l'Eglise, que parce qu'ils leur avoient inspiré cette présomption criminelle, qu'on ne devoit

III. point s'arrêter aux Peres ni aux Conciles ; mais que chacun pouvoit, & se devoit rendre Juge & des Peres & des Conciles, par la lumiere qu'il s'imagineroit avoir trouvée dans l'Ecriture, après avoir invoqué le S. Esprit. Il est donc bien juste que vous vous serviez de ce même droit envers vos nouveaux Maîtres ; puisqu'ils n'ont pas jusques ici osé dire qu'ils étoient les seuls qu'on pouvoit suivre en toute assurance, & sans avoir aucun lieu de craindre qu'on en fût trompé. C'est tout ce que je vous demande. Vos Ministres vous ont dit tant de fois qu'il ne faut point croire les hommes en matiere de Religion, parce que tout homme est menteur : commencez par eux à pratiquer cette regle, & à juger de cette regle même ; car peut-être n'est-elle pas si généralement vraie qu'ils le prétendent : mais la faisant générale, ils ne peuvent pas dire qu'elle ne soit pas vraie à leur égard.

Vous m'avouerez sans doute, qu'ils vous ont toujours représenté la *Transsubstantiation*, dont ils vous font un monstre, & l'*adoration de Jesus Christ* dans le saint Sacrement, dont ils font une idolâtrie, *comme deux choses inconnues à toute la terre, à la réserve de l'Eglise Romaine ; & que ni les Grecs, ni les Arméniens, ni les Russiens, ni les Jacobites, ni les Ethiopiens, ni en général aucun Chrétien, hormis ceux qui se soumettent au Pape, ne croient rien de ces deux articles.* Ce sont les paroles de M. Claude ; & comme ils le regardent tous comme le grand défenseur des Eglises réformées, il y a bien de l'apparence qu'ils tiennent tous le même langage. Et quand ils ne soutiendroient pas si hardiment une si grande fausseté, il est bien certain au moins, qu'ils ont grand soin de vous cacher le consentement universel de toutes ces grandes Sociétés avec l'Eglise Romaine, non seulement sur le sujet de l'Eucharistie ; mais aussi sur beaucoup de points : comme le sacrifice de la Messe, la priere pour les morts, l'invocation des Saints, l'honneur de leurs Images & de leurs Reliques, pour lesquels ils vous ont toujours portés à nous condamner comme des superstitieux & des idolâtres. Vous ne sauriez plus douter maintenant qu'ils ne vous aient, sur tout cela, déguisé malicieusement la vérité. Quelle confiance pouvez-vous donc avoir en eux, en voyant manifestement qu'ils vous trompent en des choses de cette importance, où il y va de votre salut ?

Vous direz peut-être qu'il n'y a que M. Claude qui soit coupable de cette faute, & qu'il est vrai qu'il a eu grand tort, de nier des choses aussi incontestables qu'est le consentement de toutes ces Eglises avec la Romaine, dans tous ces points-là : mais, comme on le leur a déjà représenté, n'est-ce point avoir pris part à un procédé, aussi mal honnête qu'étoit celui de M. Claude, " que d'avoir souffert, que, dans une cause commune, celui

„ qui s'étoit chargé de leur défense l'établit sur une fausseté notoire; & III.
 „ qu'il contestât quatre ou cinq ans sur un fait, dont la bonne foi & la CLAS.
 „ sincérité le devoit faire convenir, dès le premier jour? Ne devoient-ils pas N°. VIII
 „ désavouer publiquement cette conduite; & ne point permettre que,
 „ dans le dessein de défendre ce qu'ils prennent pour vérité, on blessât la
 „ vérité, en imposant à tout l'Orient de croire ce qu'il ne croit pas"?

Prenez garde cependant s'il y a aucun Ministre qui ait désavoué M.
 Claude, pendant un si long-temps que cette dispute a duré: & bien loin
 de cela, voici tout nouvellement l'un des plus célèbres Ministres, & des
 plus savants Professeurs des Provinces-Unies, qui comble M. Claude de
 louanges, pour les avantages qu'il prétend qu'il a remportés dans cette
 dispute, dont le principal point étoit de savoir si les Eglises d'Orient étoient
 en effet d'accord avec la Romaine, sur le sujet de l'Eucharistie; & qui
 assure, avec une confiance merveilleuse, que son illustre Confrere a ex-
 posé à la lumière publique *la vanité des hypothèses* de son adversaire; par
 où il ne peut entendre que ce fait capital, que l'Auteur de la Perpétuité
 avoit pris pour fondement de tout son discours; qui est, que toutes les
 Eglises de la terre étoient unies, dans la foi de la présence réelle, au temps
 de Bérenger, comme elles le sont encore à présent. Voilà ce que M.
 Spanhemius ose appeler de *très-fausSES hypothèses; vanissimas hypothèses*,
 quoique vous voyiez maintenant, de vos propres yeux que ce sont des
 vérités incontestables. Mais vous devez être bien plus surpris, de voir
 qu'il n'ait point de honte, de vous vouloir faire passer les attestations les
 plus authentiques & les plus solennelles que jamais Eglise ait donné
 de sa foi, pour des témoignages mendés, auxquels on ne devoit avoir
 aucun égard, comme ayant été donnés par des âmes vénales, qui ont
 trahi leur conscience, en se laissant corrompre pour de l'argent.

„ Que pouvez-vous conclure de-là, sinon qu'on n'a nul égard à la vé- II. Tome
 „ rité dans votre parti; & que ceux qui y regnent par la créance qu'on a de la Per-
 „ en eux, & par l'autorité qu'ils s'attribuent, ne se soucient pas par quel pétuité,
 „ moyen ils y tiennent les peuples attachés; que les faussetés leur sont p. 806.
 „ aussi bonnes que les vérités, quand elles produisent cet effet; & que
 „ pourvu qu'un Auteur fasse du bruit, & qu'il soit capable d'amuser le
 „ monde par le son de ses paroles, les plus intelligents d'entre les Cal-
 „ vinistes sont bien aises de le laisser faire, & regardent toujours comme
 „ un avantage, l'impression qu'ils font par-là sur le commun de leur parti".

Mais vous n'en devez pas demeurer là. Il vous est encore plus im-
 portant de considérer, que M. Claude ne s'est engagé à nier des faits si
 certains, & les autres Ministres à lui applaudir dans l'adresse qu'il avoit à
 colorer ces faussetés, que parce qu'ils ne voyoient point d'autre moyen

III. de se tirer de l'embarras où ils se trouvoient. Supposer, comme ils avoient
 CLAS. fait que toutes les Eglises du monde avoient été, durant neuf siècles sans croire
 N°. VIII. la présence réelle, & les trouver toutes unies dans cette créance au commencement de l'onzième, sans que pas une se fût apperçue de ce changement, & sans qu'il en fût resté aucune trace, c'est une chimère si insoutenable, qu'ils en ont été eux-mêmes épouvantés. Il a donc fallu, pour lui donner un peu plus de vraisemblance, resserrer cette innovation dans les bornes de l'Eglise Latine, & prétendre que toutes les autres n'avoient point changé, & qu'elles étoient Bérengariennes, & l'avoient toujours été lorsqu'on condamnoit Bérenger en Occident.

Vous ne pouvez donc être persuadés du contraire (comme il n'y a point d'homme de bon sens qui ne le doive être, en lisant seulement ce que j'en ai dit dans les §. 2 & 3. & encore plus en lisant les Chapitres que j'ai marqués du premier Tome de la Perpétuité) vous ne pouvez, dis-je, être convaincus du consentement de l'Eglise Grecque dans ce temps-là, que vous n'en concluiez que cette prétendue innovation, sans laquelle le Calvinisme ne peut subsister, est un ouvrage du Pere du mensonge; puisqu'elle auroit dû avoir lieu dans toutes les Eglises du monde, aussi-bien que dans la Romaine: ce qu'ils ont si bien vu être inconcevable, que M. Claude s'écrie, dans la peur qu'il a qu'on ne lui impose la nécessité de faire voir, comment il est possible que ce changement insensible se soit fait en même temps par toute la terre: *il ne s'agit pas de toute la terre; il s'agit de l'Occident & des Provinces soumises à l'obéissance du Pape.*

Mais l'état des Grecs d'aprèsent, & de toutes les autres Communions Orientales, rejetoit vos Ministres dans la même difficulté: car s'ils avoient avoué qu'elles tiennent toutes présentement la présence réelle, la Transsubstantiation & l'adoration; & qu'elles sont persuadées qu'elles n'ont jamais eu d'autre foi, à qui auroient-ils pu faire croire que cela fût arrivé depuis quatre ou cinq cents ans, par un changement insensible dans toutes ces Communions, dont il y en a plusieurs qui n'ont aucune liaison les unes avec les autres; parce qu'elles s'accusent mutuellement d'hérésie, sans que pas une se soit apperçue de cette innovation? Il a donc encore fallu dire, qu'il étoit faux que ces Eglises Orientales fussent dans cette créance, & que cela ne pouvoit être vrai que de quelques Grecs latinisés, & non pas des vrais Grecs.

Mais elles y sont, malgré qu'en ait M. Claude: vous en êtes sans doute persuadés. Mais prenez garde que, faute d'application à l'affaire la plus importante que vous ayiez en ce monde, qui est celle de votre salut, vous n'étouffiez les conséquences naturelles que vous devez tirer de cette reconnaissance. Car vous devez dire.

1°. Nos Ministres nous ont trompés jusques ici, en niant plusieurs années, dans une dispute de Religion, opiniâtrément, & autant qu'on en peut juger, contre leur propre conscience, ce qui est plus clair que le jour. Nous n'avons donc pas sujet de nous confier à des guides si aveugles, ou si peu sinceres. III
CLAR
N°. VIII

2°. Ils ne nient ou ne dissimulent des faits si certains & si importants à savoir, que parce qu'étant reconnus pour vrais, l'innovation prétendue dans la foi de l'Eucharistie en toutes les Eglises de la terre ne peut subsister. Je ne puis donc être convaincu comme je le suis de la vérité de ces faits, que je ne le sois aussi que cette innovation n'est qu'un songe, inventé par Aubertin & par les autres Ministres; parce qu'ils ont bien vu que, sans cela, ils ne pouvoient empêcher qu'on ne les prit eux-mêmes pour des Novateurs & des hérétiques.

3°. Ce n'est pas seulement dans la créance de l'Eucharistie que toutes ces grandes Sociétés Orientales sont d'accord avec l'Eglise Romaine; c'est aussi dans le Sacrifice de la Messe, la priere pour les morts, l'invocation des Saints, l'honneur rendu à leurs Reliques & à leurs Images, que nos Ministres nous représentent sans cesse comme des Doctrines de l'Antechrist, pour lesquelles nous avons dû nous séparer de l'Eglise Romaine; & qui sont le sujet le plus ordinaire de leurs invectives contre cette Eglise. Or je vois clairement que tout cela est mal fondé; puisque toutes les autres Communions Chrétiennes, qui ne sont point soumises à ce prétendu Antechrist, ont sur tout cela la même foi que les Catholiques Romains. J'ai donc grand sujet de craindre que je ne puisse demeurer en conscience avec des calomniateurs & des schismatiques; & par conséquent je ne puis mieux faire, que de retourner d'où nos Peres n'auroient point dû sortir.

Je ne crois pas qu'il y ait aucun homme d'esprit, qui puisse nier que ces conséquences ne soient justes. Cependant c'est une si grande chose que de changer de Religion, qu'il ne suffit pas que l'esprit soit convaincu; mais qu'il faut encore que Dieu touche le cœur par sa grace. Il l'en faut prier, & l'espérer de sa miséricorde.

III.
CLAS.
N°. VIII.

CHAPITRE IX.

Que la troisieme Classe du tiers Parti de l'Auteur de la Politique du Clergé n'est fondée que sur des calomnies, ou des chicaneries, ou des équivoques.

C Ommes de tous les points de Controverse, qui peuvent empêcher le retour des prétendus Réformés à l'Eglise Catholique, il n'y en a point de plus important que celui de l'Eucharistie, on ne trouvera pas mauvais que nous nous y soyons un peu arrêtés; & qu'étant obligés de réfuter ce que l'Auteur de la Politique du Clergé a dit sur ce sujet contre les Théologiens de Port-Royal, nous en ayons pris occasion de représenter avec quelle force ils avoient établi la vérité de ce mystère, contre les Prétendus Réformés; avec lesquels il a voulu faire croire qu'ils s'entendoient, par la plus infame de toutes les calomnies.

Il faut maintenant revenir à son *tiers parti* & en examiner la troisieme Classe. Elle est d'une autre nature que les deux premieres, qu'il avoit composées de deux sortes d'hypocrites, dont il faisoit le nombre fort grand; qui, contrefaisant les Catholiques, étoient dans le cœur ou Sociniens ou Sacramentaires.

Car cette dernière n'a pour fondement qu'un mélange monstrueux de calomnies, de chicaneries, d'équivoques, de brouillerie des choses qui sont de foi, avec celles qui n'en sont point, & d'une fausse idée de vrais Catholiques, qu'il ne donne qu'à qui il lui plaît, à l'exclusion des personnes les plus éclairées, & dont la piété est plus solide.

Il emploie la calomnie pour former cette III. Classe de son *tiers parti*, quand il dit que ce sont des gens *qui blâment l'introduction des Images dans les Eglises*. C'est les faire pires que les Luthériens, qui trouvent bon qu'elles y soient, & qui ne peuvent souffrir que les Calvinistes les en ôtent.

Qui regardent l'invocation des Saints comme une superfluité dans le culte, qui fait obstacle à la réunion de tous les Chrétiens. C'est nous les représenter trop impertinents, pour être ailleurs que dans la tête de cet Ecrivain. Car comment l'invocation des Saints, qui est si approuvée par les SS. Peres; & qui n'a trouvé pour adversaires dans l'Antiquité que les Payens, les apostats, & les hérétiques, seroit-elle un obstacle à la réunion de tous les Chrétiens: ces grandes Sociétés de Chrétiens répandues dans l'Orient, qui sont malheureusement séparées entr'elles & avec nous sur d'autres chefs, n'ayant pas moins de zèle pour l'invocation des Saints que l'Eglise Romaine, ni moins d'horreur des Protestants qui la traitent d'idolâtrie?

Qui blâment le culte des Reliques. Ce sont donc des têtes mal faites, III
s'ils ne sont pas Huguenots. Car comment un homme d'esprit, non en- CLAS.
gagé à condamner aveuglément ce qui n'a pas plu aux premiers Réfor- N°. VIII.
mateurs, pourroit-il blâmer ce que Dieu a autorisé par tant de miracles,
rapportés par des témoins tout-à-fait irréprochables, & également éloignés
de tout soupçon d'avoir été ou trompeurs ou trompés, tels qu'ont été S.
Ambroise, S. Paulin, S. Augustin & tant d'autres?

Qui se moquent des miracles, qui se font par les Images. Ce n'est qu'une
maligne équivoque. On ne sauroit nier qu'il ne se soit fait beaucoup de
miracles, & qu'il ne s'en fasse encore, en faveur de ceux qui invoquent
la Ste. Vierge en honorant quelqu'une de ses images. Mais les Catholi-
ques ne croient point que ce soit l'image qui fait ces miracles; & s'il y
en avoit parmi le peuple qui fussent assez grossiers pour avoir cette opi-
nion, il les faudroit instruire. Mais ce seroit une injustice manifeste, que
d'attribuer à l'Eglise Catholique cette imagination charnelle, que le Con-
cile de Trente a si expressément condamnée, en déclarant *qu'on ne doit
point croire qu'il y ait dans les Images aucune divinité ou vertu, pour la-
quelle on les doive révéler, ni leur demander aucune grace, ni y attacher sa
confiance; mais que tout l'honneur qu'on leur rend se doit rapporter aux origi-
naux qu'elles représentent.*

Que si cet Auteur prétend que ce n'est pas là ce que notre Religion
nous oblige de croire touchant les images, il n'y a qu'à lui dire encore
une fois, avec le bon P. Valérien: *mentiris impudentissimé.* Car que faire
à des gens qui veulent, d'une part, que le Concile de Trente soit un égoût
de toutes fortes d'erreurs; & qui s'obstinent, de l'autre, à soutenir que ce
qui est en termes exprès dans ce Concile, n'est pas notre foi, lorsqu'il n'est
pas conforme à la fausse idée qu'ils se sont forgés de notre Religion?

Voilà les principales calomnies de cet Auteur, sur la dernière classe de
son tiers parti. S'il y a quelques Catholiques, qui, n'ayant pas l'esprit
droit ni solide, se le sont gâté, par la lecture des livres des hérétiques;
& sont entrés dans quelqu'une de ces pensées, on aura pitié de leur
aveuglement, sans appréhender qu'ils fassent un parti qui soit fort à
craindre. Mais on ne doit pas s'imaginer que nous soyons assez simples,
pour croire qu'il y en ait; sur ce que ce joueur de Comédie, caché
derrière le rideau, met en la bouche de l'un de ses personnages: *J'ai, de
mes propres oreilles, entendu l'un de ces Messieurs, disant ceci & cela.* On
peut bien, sans mettre son nom à un livre, entreprendre de persuader
le monde par de bonnes raisons. Car tous les hommes sont obligés de
se rendre aux bonnes raisons, qui que ce soit qui les propose. Mais en
matière de faits, lors sur-tout qu'ils sont aussi importants que ceux-ci,

III. qui iroient, s'ils étoient crus, à rendre suspecte la foi d'un grand nombre
 CLAS. de personnes, on ne peut avoir grande opinion de la sagesse d'un homme
 N°. VIII. qui propose de ces faits dans un livre public, & qui veut qu'on le
 reçoive sur son seul témoignage en demeurant inconnu, ou plutôt n'étant
 connu que par cela seul qui doit faire rejeter son témoignage. Et c'est
 justement ce qui se rencontre ici. Car tout ce qu'on fait de cet Auteur
 est, qu'il est de la Religion prétendue Réformée; & qu'il fait paroître
 par tout son livre beaucoup d'aigreur & de venin contre les Catholiques.
 Il a donc dû supposer qu'on ne le croiroit en tout ce qu'il diroit con-
 tr'eux, qu'autant qu'il en pourroit convaincre le monde par de bonnes
 preuves, ou par des témoins irréprochables. Mais c'est une vraie folie,
 de s'être imaginé que l'on ajouteroit foi au rapport qu'il fait d'histoires
 secrètes, qui vont à décrier les Catholiques, quand il n'en donneroit
 point d'autre témoin que lui-même. Je suis assuré que tout ce qu'il y
 a d'honnêtes gens dans son parti ne l'ont pu trouver en cela que fort
 ridicule.

C'est une autre forte d'impertinence que les discours qu'il fait faire à
 son Parisien, sur un petit livre qui a pour titre: *Avis salutaires de la
 Sainte Vierge à ses dévots indiscrets*. Il dit que M. l'Evêque de Tournai
 en a fait l'Apologie, dans sa Lettre Pastorale; & qu'il a trouvé grand
 nombre d'approbateurs dans le Clergé de France. Il pouvoit ajouter qu'il
 a été approuvé par d'autres Evêques dans l'Allemagne & dans les Pays-
 bas. Et il devoit conclure de-là, qu'il falloit donc qu'il ne contint rien
 de contraire ni à la foi ni à la piété; & que si quelques Catholiques ont
 écrit contre, ce pouvoit avoir été par un zèle moins éclairé, ou pour
 avoir été choqués par quelques termes de cet Ecrit qui leur avoient paru
 durs, ou par une crainte mal fondée, que les simples ne prissent la re-
 prehension des abus, qui se peuvent glisser dans les dévotions les plus
 légitimes, pour une improbation de la dévotion à la Vierge; ce que
 néanmoins on ne pouvoit attribuer ni à l'Auteur de *ces Avis* ni à ses Ap-
 probateurs, sans une imposture manifeste. C'est la pensée que toute per-
 sonne équitable, Catholique ou Protestant, a dû avoir de cette contesta-
 tion. Mais notre *faiseur d'Entretiens* n'y auroit pas trouvé son compte.
 Comme il est le maître de ses personnages, & qu'il les fait parler comme
 il lui plaît, il érige son *Parisien* en Juge souverain de l'Auteur des *Avis*
 & des Evêques ses Approbateurs, & il lui fait prononcer cette sentence:

Moi Parisien, jouant le personnage d'un Catholique dans les *Entretiens
 de la Politique du Clergé*, par l'autorité que m'en donne celui qui me
 fait parler, j'ai déclaré & déclare que ce livre intitulé: *Avis salutaires,
 &c. la lettre Pastorale de M. l'Evêque de Tournai, & les approbations*
 que

que d'autres Evêques ont données à ce livre, *ont étrangement scandalisé* III.
toutes les bonnes & simples ames d'entre les Catholiques; & que ce sont CLAS.
des Ecrits libertins, qui ont été réfutés par d'autres *Ecrits très-Catholiques*. N°. VIII.

Après un Arrêt si authentique, on ne sauroit plus douter qu'il n'y ait parmi nous un *tiers parti*, qui regarde toutes les dévotions populaires comme de grandes superstitions, & que le livre de M. de Meaux ne puisse servir à augmenter ce parti. Le Parisien nous en assure. Peut-on appeler d'un Juge si grave, & si bien autorisé? Il fait le Catholique à outrance; & peu s'en faut qu'il ne nous persuade qu'on ne le peut être véritablement, qu'en renonçant à cette parole de S. Augustin, si généralement approuvée: *multa Ecclesia tolerat quæ non probat*. L'Eglise tolere beaucoup de choses qu'elle n'approuve pas. Il ne lui plaît pas que cela soit ainsi; parce qu'il a besoin, pour former son *tiers parti*, d'attribuer à l'Eglise Catholique une maxime toute contraire. Il faut pour cela qu'il suppose ridiculement, que l'Eglise approuve, comme faisant une partie nécessaire de la piété d'un vrai Catholique, tout ce que des personnes peu éclairées peuvent mêler d'abusif ou d'excessif dans les dévotions les plus légitimes en elles-mêmes; d'où il lui est aisé de conclure, que tous ceux qui n'approuvent pas cela sont d'un *tiers parti*, capable de perdre l'Eglise, si l'on souffre qu'il s'augmente.

Ce n'est donc pas assez, selon ce fantastique Parisien, pour être vrai Catholique; de trouver bon qu'on soit dévot à la Vierge; il faut trouver bon qu'on lui soit dévot sans règles & sans mesure: & si on n'entre sur cela dans les pensées bizarres & très-mal fondées de quelques Auteurs particuliers, que l'Eglise n'a jamais approuvées, & qu'elle n'a point trouvé mauvais qui fussent condamnées par d'autres Théologiens plus éclairés, on ne peut être, selon ce faux Catholique, qu'un très-mauvais Catholique.

Mais ils s'avisent bien tard de nous donner de si terribles appréhensions de ces gens du *tiers parti*, qui se font connoître en ce qu'ils n'approuvent pas toutes les dévotions populaires. Car si c'est là leur marque & leur caractère, il y a long-temps que ce *parti* est formé; & depuis ce temps-là il auroit dû avoir renversé l'Eglise, si les craintes de ce Parisien étoient bien fondées.

Pierre le Chantre, si célèbre pour sa piété, auroit dû être un homme bien dangereux en son siècle, puisqu'il y condamne un si grand nombre de dévotions populaires, sans toucher à aucune de celles que l'Eglise approuvoit, & qu'elle approuve encore, quoiqu'il ait plu aux nouveaux Réformateurs de les condamner.

Gerfon en a fait autant; & il n'a pas laissé d'être honoré comme un Saint.

III. Et depuis la naissance des dernières hérésies, tout ce qu'il y a eu d'hables gens, qui les ont combattues, n'ont pas fait difficulté d'avouer, qu'il y avoit des abus dans l'Eglise, & des dévotions mal entendues, qu'il falloit retrancher ou corriger; mais en conservant ce qui ayant été approuvé & pratiqué par les Anciens Peres, dont le zele étoit si éclairé, & la foi si pure, n'avoit pu être condamné par les nouveaux Réformateurs, sans une témérité sacrilège.

On en peut apporter cent exemples: je me contenterai de quatre ou cinq.

Le Cardinal du Perron.

Casaubon avoit objecté au Cardinal du Perron, comme une chose dont tous les Catholiques devoient répondre, que, dans le Pseautier de S. Bonaventure, on appliquoit à la Vierge les prieres qui s'adressent à Dieu dans les Pseaumes. Mais ce que ce savant Cardinal répond à cela dans sa Replique, Livre V. Instance IV. Ch. VII. doit apprendre aux Prétendus Réformés, que c'est en vain qu'ils nous font de semblables objections, & qu'ils supposent faussement que nous devons être garants de tout ce qui s'écrit, se dit & se fait, parmi les Catholiques, sans être approuvé par aucune Constitution, ou coutume générale de l'Eglise. " Je dis donc
 Bruzeau, p. 29. „ que ce livre, vulgairement dit le Pseautier de S. Bonaventure, n'est pas „ de l'Auteur à qui il est attribué; mais qu'il a été faussement supposé, „ sous le nom de S. Bonaventure, entre les Ecrits duquel ni Tritheme, ni „ Gesnerus ne le mentionnent point; & qu'il n'a jamais été admis en „ l'Office de l'Eglise, ni approuvé par aucune Constitution ou coutume „ universelle de l'Eglise, qui sont les seuls cas qui obligent ceux qui „ viennent à la Communion Ecclésiastique, de répondre de ce qui s'y „ fait; & partant qu'il ne peut être allégué, par ceux qui sont séparés „ de la Communion de l'Eglise pour prétexte de s'abstenir d'y rentrer, „ quelque inconsideration de zele que l'on puisse prétendre en celui qui „ en est l'Auteur; l'Eglise ne pouvant être obligée de répondre de tout „ ce que les particuliers font privément & séparément; mais seulement „ de ce qu'elle fait publiquement & en corps, à quoi tant s'en faut que „ ce livre appartienne, que, de dix mille Catholiques, à peine s'en trou- „ vera-t-il un qui en ait oui parler; & moi-même, ajoute ce Cardinal, „ jusqu'à présent, je puis assurer ne l'avoir jamais vu ni rencontré ”.

On voit assez à combien de choses se peut étendre cette réponse. Et c'est pourquoi aussi le même Casaubon, ayant encore objecté aux Catholiques, que, pour louer la Mere de Dieu, ils disent que la miséricorde lui a été donnée, & que le jugement a été donné à Jesus Christ (ce

qui est en effet une rêverie de Jacques de *Voragine*, de Bernardin de *III. Buffis*, de Gabriel *Bies*, & de Blaise *Viegas*) ce même Cardinal n'a pas *C L A S.* cru qu'il fallût d'autre réponse à cette objection, que de dire, que ceux *N°. VIII.* qui inventent de semblables choses perdent leur temps; & que l'Eglise réfute suffisamment ce paradoxe, en adressant, dans un hymne, ces paroles à Jesus Christ.

*Très-doux amour de l'ame pure ,
Quand vous visitez notre cœur ,
Vous le remplissez de douceur ,
Et vous en bannissez la nuit la plus obscure.*

Et ce Cardinal ajoute , que l'Eglise donne à la Sainte Vierge le titre de Mere de miséricorde , de vie , de douceur , de notre espérance , à cause qu'elle est la mere du Sauveur , qui est lui-même notre miséricorde , notre vie , notre douceur & toute notre espérance.

Le Cardinal de Richelieu.

Le Cardinal de Richelieu, dans son Traité pour convertir ceux qui se sont séparés de l'Eglise, Liv. III. Ch. IV, qui est de la Vénération & de l'Invocation des Saints, après avoir représenté que le Roi d'Angleterre avoit reconnu, *que la coutume d'invoquer les Saints avoit été reçue au quatrième siècle de l'Eglise* : mais qu'il avoit dit ensuite ; *que si nous étions demeurés dans les bornes de cet ancien usage, il ne le condamneroit pas tant que ce que nous avons, à ce qu'il dit, introduit depuis.* Il s'explique sur cela en ces termes en la page 440.

« Si dans l'invocation des Saints il y a quelque chose qui déplaît à
» nos adversaires, à cause de quelques superstitions que les simples peu-
» vent y commettre, l'Eglise, touchant cet usage, n'approuve rien
» qui puisse être condamné ; puisque le Concile de Trente n'autorise que
» ce que le Roi de la Grande Bretagne reconnoît avoir été pratiqué en
» l'ancienne Eglise. Ce S. Concile veut seulement que les Evêques & les
» Prédicateurs enseignent ; *que les Saints, qui regnent au ciel avec Jesus*
» *Christ, offrent leurs prières à Dieu pour les hommes ; & qu'il est bon*
» *& utile de les invoquer.* Et partant les Eglises prétendues Réformées de
» France, qui communient avec les Angloises, n'ont pu se séparer de
» nous à cause de l'invocation des Saints, si elles en croient les Angloi-
» ses, qui, par la bouche de leur Roi, ont mis cette coutume au nom-
» bre de celles qui ont été pratiquées par les Peres du quatrième siècle,

III „ dont Sa Majesté Britannique avoit déclaré qu'elle ne rejeteroit pas la
 CLAS. „ Communion. Et ainsi, quand il y auroit parmi nous quelques particuliers
 N^o. VIII. „ qui se laissaient emporter à un zele immodéré dans l'invocation des
 „ Saints, tout ce que pourroient faire nos adversaires seroit, de les ac-
 „ cuser de cet excès; ce que l'Eglise fait aussi-bien qu'eux.

„ Et en la page 443. L'invocation des Saints étant un honneur qui
 „ leur est dû, dans le haut état où ils se trouvent, s'il y en a qui en
 „ usent peu discrètement, il est juste de les corriger; mais non pas de
 „ ravir aux Bienheureux ce qui leur appartient, & l'honneur qui leur est
 „ rendu par ceux qui les invoquent.

„ Et en la page 451. Si après tant de prétendus abus, dont nos ad-
 „ versaires nous chargent sans raison, ils alleguent enfin, pour comble
 „ de leurs impostures, qu'entre les Catholiques il se trouve des person-
 „ nes si indiscrettement attachées à la vénération & à l'invocation des Saints,
 „ qu'ils recommandent plutôt l'un & l'autre que l'adoration & l'invoca-
 „ tion de Jesus Christ, nous répondrons, que l'Eglise n'est point coupa-
 „ ble de ce défaut de quelques particuliers, soit qu'il soit vrai ou sup-
 „ posé; & il suffit que son intention soit directement contraire, comme
 „ elle a témoigné toujours dans toutes les prières qu'elle adresse aux
 „ Saints, & qui se terminent à Jesus Christ; ainsi qu'il se voit par ces
 „ paroles, qui sont la conclusion de toutes les Oraisons, *par Jesus Christ*
 „ *Notre Seigneur* : en quoi elle montre clairement qu'elle n'attend aucun
 „ secours des Saints ni de la Vierge même, que par la vertu toute-puif-
 „ sante de Notre Seigneur Jesus Christ. Si nous ne pouvons en même
 „ temps invoquer Jesus Christ & ses Saints, comme si l'une de ces in-
 „ vocations excluait l'autre, qui ne fait qu'il faudroit cesser d'invoquer
 „ les Saints, pour ne prier que Jesus Christ? Mais comme ces deux in-
 „ vocations sont subordonnées entr'elles, elles ne sont pas incompatibles,
 „ & l'une ne détruit pas l'autre. La premiere est entièrement nécessaire;
 „ & la seconde est simplement utile. L'Eglise Catholique n'oblige pas
 „ absolument tous les Chrétiens à prier actuellement les Saints; néanmoins
 „ ils sont tous obligés de croire que telles prières sont bonnes, & d'ap-
 „ prouver la pratique de l'Eglise qui en use, & qui en a toujours usé en
 „ diverses solemnités ”.

On voit par-là l'impertinence du Parisien, qui représente comme une
 chose bien nouvelle & bien surprenante dans le livre de M. de Meaux, de ce
 qu'il parle de l'invocation de Dieu & de Jesus Christ comme absolument
 nécessaire, & de celle de la Vierge & des Saints comme étant seulement
 utile. Car c'est ce qui lui fait dire, pour témoigner son étonnement:

pag. 99. *Jusques ici j'avois cru que les dévotions pour la Vierge & pour les au-*

tres Saints étoient une chose importante. Je vois la plupart des dévots qui s'en font une grande affaire ; & ceux-ci disent que ce n'est rien, qu'on s'en peut passer, & qu'il suffit d'invoquer Dieu & Jesus Christ. Il faudroit être mieux instruit des choses dont on se mêle de parler, pour ne se pas rendre ridicule, en représentant comme nouvelles & tout-à-fait extraordinaires, les choses du monde les plus communes parmi tous les Catholiques qui ont écrit des Controverses. C'est ce que nous allons encore voir dans MM. de Wallenbourg.

Messieurs de Wallenbourg.

Dans le Traité des Saints, qui est le quatrième du second Tome Contr. III. n. 16. Il faut remarquer que ce n'est pas une question de foi entre nous & les Protestants, s'il y a un commandement de Dieu d'invoquer les Saints ; quoique du Moulin suppose faussement, que c'est ce qui est en dispute. Il n'y a pas même de commandement de l'Eglise, qui oblige tous & chacun des fideles à invoquer les Saints : Imo ne quidem existit mandatum Ecclesia, omnes & singulos fidelium ad invocationem Sanctorum obligans.

Et dans la quatrième Controverse, qui est des Reliques n. 8. Nous ne disputons point ici de la vénération des Reliques douteuses ; mais seulement des certaines : & il est encore moins question de quelques abus ; qui se sont pu glisser, & qui, par la négligence de quelques Supérieurs, n'ont point encore été ôtés, quoique le Concile de Trente ait ordonné qu'on le fit. Car il est sans doute que le zèle mal réglé de quelques Catholiques scandalise, avec raison, non seulement les Protestants, mais aussi les Catholiques.

Et dans le Ch. XXXII. sur la vénération des Images, n. 14. Nous ne prétendons point défendre certains abus qui se sont introduits dans la vénération ou l'ornement des Images, par la négligence des Supérieurs, ou par le malheur des temps. Tous les Catholiques savent que le Concile de Trente a ordonné qu'on les ôteroit.

M. l'Evêque de Castorie.

Il y a long-temps qu'on n'a fait de livre plus édifiant & plus solide touchant le culte de la Ste. Vierge & des Saints, que celui de M. l'Evêque de Castorie, qui a pour titre : *Traктatus de Sanctorum & præcipue Beatissimæ Virginis Mariæ cultu.* On fait aussi qu'il a été parfaitement bien reçu à Rome, & dans tous les pays catholiques, & que plusieurs Protestants l'ont trouvé fort raisonnable. Et l'estime qu'on en faisoit par-tout a porté un Abbé très-pieux & très-habile à le traduire en françois.

[M. le
Roy, Abbé
de Haute-
Fontai-
ne.]

III. Il est sans doute que le *Parisien* ne manquera pas de trouver que ce
 C. E. A. S. Prélat est *du tiers parti* ; & il se confirmera bien davantage dans cette
 N°. VIII. opinion, quand il saura que tout ce qui est repris dans les *Avis salutai-*
res , comme abusif ou excessif , l'est aussi dans le livre de cet Evêque , avec
 plus d'étendue , & non moins de liberté ,

III. Traité Car il y soutient , que qui n'est point dévot envers Dieu , ne le sauroit
 art. 5. & être envers la Ste. Vierge ; parce qu'il est nécessaire que tout amour envers
 40. les Saints , & envers la Mere des Saints , vienne de l'amour de Dieu ,
 dans lequel on les aime. Or celui qui méprise les commandements de
 Dieu ne l'aime point. Il n'y a donc nul amour de Dieu ni des Saints ,
 où il n'y a nulle observation des commandements de Dieu : & où il n'y
 a nul amour de Dieu ni des Saints , il n'y a point aussi de culte. ni de
 I. Traité dévotion qui puisse plaire à Dieu ni aux Saints. D'où il conclut , que les
 art. 18. impurs , les injustes , les vindicatifs , les ambitieux , ne sauroient s'adresser
 à la Ste. Vierge par un vrai culte , si ce n'est qu'ils soient excités par
 l'Esprit de Dieu à renoncer à ces vices , & à invoquer cette Avocate des
 pécheurs , pour obtenir , par le secours de ses prières , la grace de quitter
 leurs dérèglements , & d'acquérir les vertus contraires : ce qui ne peut
 être sans quelque amour de la justice éternelle , de la vérité immuable , de
 la sagesse divine , & de la sainteté de Dieu.

Il soutient qu'il est utile d'honorer la Ste. Vierge en portant des ro-
 faires , des scapulaires , des cordons & des ceintures , pourvu toutefois
 qu'on s'attache de tout son cœur à obéir à cet avertissement qu'elle a
 donné , en parlant de son Fils : *Faites tout ce qu'il vous dira* , & à imiter
 ses mœurs. Mais que si l'usage de ces marques extérieures n'est joint à
 aucune piété intérieure ; s'il ne vient d'aucun mouvement du S. Esprit ,
 ni d'aucun desir de se convertir & de faire pénitence , ce n'est point tant
 une dévotion chrétienne qu'un Pharisaïsme , de se fier à ces choses , &
 de présumer d'obtenir par-là le salut ; & ce n'est servir Dieu que selon
 la chair , & non selon l'esprit. Car celui , dit S. Augustin , qui espere de
 plaire à Dieu par des choses extérieures & charnelles , ne sert Dieu que
 charnellement.

II. Traité Il ne craint point de condamner , comme une erreur insupportable ,
 art. 17. l'extravagante pensée de ceux qui ont dit , qu'il y a deux échelles pour
 monter à Dieu , l'une blanche , & l'autre rouge : que Marie est appuyée
 sur le haut de l'échelle blanche , pour recevoir ceux qui y montent ; que
 Jesus Christ est au haut de l'échelle rouge , pour rendre Bienheureux éter-
 nellement ceux qui montent au ciel par cette échelle. Rien , dit-il , n'est
 moins solide , ni plus éloigné de la foi catholique que cette imagination.
 Malheur à ceux qui haïssent l'unité , & qui se font des partis , non seule-

ment parmi les hommes, mais encore parmi les Bienheureux, & qui III.
osent même diviser Jesus Christ de sa très-sainte Mere. CLAS.

Il dit qu'on doit détester la superstition de ceux, qui se promettent N°. VIII.
de ne point sortir de cette vie sans pénitence, à cause du culte qu'ils rendent à quelques Saints; ce qu'il confirme par l'autorité du premier Concile de Cambrai, qui parle de cet abus en ces termes: *Il faut enseigner au peuple que les prières des Saints sont utiles pour obtenir des grâces, non seulement corporelles & temporelles, mais aussi spirituelles & éternelles; mais il faut en même temps l'avertir, que c'est une abominable superstition de tenir pour assuré, que si on honore un tel ou un tel Saint, on ne sortira point de cette vie sans pénitence, & sans recevoir les Sacraments.*

Il se moque d'André Rivet, qui, sur la foi de quelques historiettes, III. Traité
tirées d'Auteurs pleins de fables, attribue aux Catholiques de croire, art. 62.
que la dévotion à la Ste. Vierge peut subsister avec toutes sortes de crimes. Mais il fait voir en même temps, que c'est aux Calvinistes qu'on peut reprocher une erreur semblable à celle-là, & qui est encore plus horrible, qui n'est point particulière à quelque petit nombre d'Auteurs de leur Communion, mais qui leur est commune à tous; qui n'a point été publiée par les Ecrits de quelques particuliers, mais qui se trouve établie par les Décrets d'un Synode national. Car ils ont déterminé dans le Synode de Dordrecht, dont tous les Ministres de France jurèrent d'embrasser la doctrine, que la foi justificante, qui est toujours jointe à la charité, ne se perd jamais, en quelques crimes qu'un fidele tombe. C'est ce qu'on peut voir prouvé d'une manière invincible dans le troisième Traité, n. 62.

Enfin il rejette, avec indignation, la folle pensée d'un je ne sais quel IV. Traité
Auteur, qui a osé dire que les Vierges folles n'auroient pas été rejetées, art. 22.
si, au lieu de dire *Domine, Domine*, elles avoient dit *Domina, Domina*, pag. 600.
aperi nobis. Si nos adversaires, ajoute-t-il, détestent ces fictions extravagantes, ou plutôt ces blasphèmes, l'Eglise se réjouira de leur zèle, puisqu'elle estime que ceux qui corrompent la parole de Dieu, doivent être chassés des Eglises, & exclus des chaires de la vérité, comme les profanateurs du Temple en furent chassés par Jesus Christ.

Le Catéchisme des trois Evêques.

Dans le Catéchisme de Messieurs les Evêques d'Angers, de la Rochelle & de Luçon, qui a été imprimé plusieurs fois en France, & l'a été depuis en Flandres, il y a une Leçon toute entière des *Abus qu'il faut éviter dans l'invocation des Saints, & dans la dévotion à la Ste. Vierge.*

III. C'est le titre de la huitième Leçon de la... Partie. Et voici ce que ces
CLAS. trois Prélats veulent qu'on enseigne à leurs peuples sur ce sujet.
N°. VIII.

VIII. L E Ç O N.

Des Abus qu'il faut éviter dans l'Invocation des Saints, & dans la dévotion à la Ste. Vierge.

„ D. N'y a-t-il point d'abus à éviter dans l'invocation des Saints, & dans la dévotion à la Ste. Vierge ?

„ R. Il y en a plusieurs, & qui ne sont que trop communs parmi les personnes mal instruites.

„ D. Quel est le plus grand de ces abus ?

„ R. C'est de croire, comme font plusieurs personnes déréglées, qu'en pratiquant quelque dévotion à la Ste. Vierge, comme de dire son Chapelet, ou de porter le Scapulaire, on est assuré de n'être point damné; parce que la Ste. Vierge obtient infailliblement de Dieu, que tous ses dévots ne meurent point en état de damnation.

„ D. En quoi consiste la grandeur de cet abus ?

„ R. En ce qu'il est cause que ces personnes, au lieu de se faire la violence qu'ils devroient pour vivre chrétiennement, & pour mortifier les passions qui les entraînent dans le péché, continuent toujours de vivre dans le désordre; parce qu'ils s'imaginent qu'en disant le Chapelet, ou portant le Scapulaire, ils ont trouvé un moyen facile & assuré de faire leur salut, sans être obligés de quitter leur vie criminelle. Mais c'est aussi ce qui fait, que la Vierge & les Saints ont toutes leurs dévotions en horreur; parce que ceux qui ne plaisent pas à Dieu par leurs méchantes actions, ne peuvent plaire à la Vierge & aux Saints, qui mettent tout leur honneur dans celui que l'on rend à Dieu, & qui se croient déshonorés quand Dieu est déshonoré.

„ D. Quelle est la source de cet abus ?

„ R. C'est la malheureuse attache que nous avons à tout ce qui flatte les inclinations corrompues de notre cœur. Car comme, nonobstant tous nos dérèglements, nous désirons d'être bienheureux après notre mort, quand on nous propose quelque moyen de nous sauver, qui a quelque apparence de piété, & qui ne nous empêche pas de satisfaire nos passions, nous l'embrassons avec plaisir, & nous nous persuadons aisément, que, sans marcher par une voie si étroite, nous ne laisserons pas d'assurer notre salut. Mais ce qui contribue encore beaucoup à entretenir cet abus,

» abus, c'est la fausse imagination où sont plusieurs personnes, que la Ste. III.
 » Vierge a plus de douceur & de miséricorde que son Fils. CLAS.
 D. *Qui peut avoir donné lieu à cette imagination ?* N°. VIII.

» R. Plusieurs fausses histoires rapportées en divers livres, par lesquelles
 » on veut que la Ste. Vierge ait obtenu le salut de ses dévots, que son
 » Fils vouloit damner à cause de leur méchante vie.

D. *Que faut-il faire pour ne pas tomber dans cet abus ?*

» R. Il faut se tenir ferme dans la foi de l'Eglise Catholique, qui nous
 » apprend qu'il est pieux & utile d'invoquer les Saints; mais qu'il est ab-
 » solument nécessaire de mettre toute notre confiance en Jesus Christ;
 » parce que, comme dit l'Ecriture Sainte, il n'y a point de salut par au-
 » cun autre que par lui; nul autre nom sous le ciel n'ayant été donné aux
 » hommes par lequel nous devons être sauvés.

D. *Que concluez-vous de-là ?*

» R. Deux choses. 1°. Que notre principale dévotion doit être pour
 » Jesus Christ, qui, après s'être livré à la mort pour nos péchés, a conti-
 » nué & continue toujours, depuis qu'il est monté au ciel, d'intercéder
 » pour nous auprès de son Pere. 2°. Que Jesus Christ nous déclarant lui-
 » même, que quelque dévots que nous lui soyons, en l'appellant *Seigneur*,
 » *Seigneur*, néanmoins nous n'entrerons point au Royaume de Dieu, si
 » nous ne faisons la volonté de son Pere; nous ne devons pas à plus forte
 » raison espérer de faire notre salut, quoique nous soyons dévots à la Vier-
 » ge & aux autres Saints, si nous ne faisons pénitence, ainsi que Dieu
 » nous l'ordonne, & si nous ne quittons le péché, pour vivre en vrais
 » Chrétiens ».

Le langage si uniforme, de tant de personnes si considérables, doit apprendre aux prétendus Réformés, qu'ils devraient rougir d'employer deux voies aussi mal-honnêtes, que le sont celles dont ils se servent ordinairement contre nous.

La premiere est, en nous imposant ce que nous ne cessons de protester que nous ne croyons point. Or ils n'ont qu'à écouter ce que du Moulin dit sur cela, dans son Bouclier de la foi, cinquieme Evasion, Chapitre VIII, page 838. *Es controverses de la Religion*, dit-il, *imputer à la partie contraire choses qu'elle ne croit pas, c'est fuire exprès la guerre à Dieu... c'est confesser avoir mauvaise cause.* Et cependant c'est ce que nous avons déjà vu, & que nous verrons encore plus dans la suite, que font sans cesse les prétendus Réformés.

La seconde est, d'imputer à tout le corps des Catholiques tout ce qu'ils trouvent dans quelques Auteurs particuliers, & quelquefois dans des livres si obscurs, qu'une infinité de Catholiques ne savent pas seulement s'ils ont

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

T t t

III. jamais été faits; comme des Vies de Sainte Rose, des livres du Pere Crasset, & autres semblables. Et c'est aussi ce que M. Daillé, dans son Apologie, CLAS. page 29, avoue être tout-à-fait injuste. *Nous reconnoissons, dit-il, de bonne foi, que c'est une chose déraisonnable, d'imputer les opinions des particuliers à un corps entier.*

Mais je vois bien qu'on a beau s'en plaindre, ils ne feront jamais autrement; ils tirent trop d'avantage de ce méchant procédé, pour se pouvoir résoudre de le changer. C'est par-là qu'ils ont trompé la plupart de ceux qu'ils ont séparés de l'Eglise; & c'est par-là principalement qu'ils les retiennent encore dans leur parti. Ils se sont mis en possession depuis long-temps, de leur représenter toujours l'Eglise Catholique sous une idée si affreuse, en déguisant sa doctrine, & en lui imputant mille choses qui ne font partie ni de sa foi ni de son culte, mais qui sont ou de purs mensonges, ou des opinions & des pratiques de particuliers, *qu'on ne peut, sans mauvaise foi, comme M. Daillé le reconnoît, attribuer au corps entier*, qu'il ne faut pas s'étonner, que des gens prévenus dès leur enfance, par ces injustes diffamations de l'Eglise, ne la regardent jamais que comme la Babylone de l'Apocalypse, dont ils se sont retirés pour n'être pas enveloppés dans ses plaies. Et ils ont trouvé un moyen, pour les empêcher de se détromper, en voyant des Catholiques en qui ils ne trouveroient pas ces marques hideuses de la Bête; c'est de les faire passer pour de faux Catholiques, auxquels il ne faut pas avoir égard, pour bien juger des vrais & naturels Catholiques qui composent le Royaume de l'Antechrist. Ils font par-là que ce qui les édifie dans les pratiques de piété de plusieurs Catholiques, ne les porte pas à se convertir; parce que ne le trouvant pas conforme à la fausse idée qu'on leur a donnée des Catholiques Romains, ils en concluent, que ces gens-là ne sont pas de vrais Papistes; & qu'ainsi ce qu'ils enseignent, ou ce qu'ils font, ne doit point être tiré à conséquence, pour diminuer l'horreur que leurs Ministres leur ont dit qu'ils devoient avoir de la Religion du Pape.

Jamais personne n'a mis cet artifice plus en usage que notre Auteur de la Politique du Clergé: car il lui suffit qu'un Catholique n'approuve pas quelques abus dans le culte de la Vierge ou des Saints, pour être mis à part & retranché du rang des vrais Catholiques, comme étant d'un tiers parti entre les Catholiques & les Protestants. Mais s'il s'est plus expliqué sur cela que tous les autres, il n'a suivi néanmoins que la même route; & on fait assez que le commun des prétendus Réformés est prévenu des mêmes pensées. On n'en peut donner de meilleur exemple, que ce qu'on m'a assuré s'être trouvé dans la Gazette d'Utrecht le 1 Novembre 1680. Voici en françois ce qu'elle portoit en flamand. "*De Cologne. Le fameux*

„ Pere Marco Aviano, Capucin, est ici, & beaucoup de centaines de per- III.
 „ sonnes ont déclaré avoir vu, qu'il a guéri par sa bénédiction plusieurs CLAS.
 „ malades, différents boiteux, qui n'avoient jamais pu marcher, & fait voir N°. VIII.
 „ des aveugles; toutefois je ne puis donner moi-même aucun témoignage
 „ de cela, n'ayant pu arriver, à cause de la grande foule de peuple, au
 „ lieu où l'on disoit que cela se faisoit. Mais le Général Major d'Acula,
 „ Commandant de cette Ville, m'a assuré avoir vu lui-même, que ce
 „ Pere avoit fait voir, par sa bénédiction, un homme aveugle dès sa jeu-
 „ nesse, avec ces paroles: *qu'il se lave les yeux*. Je l'ai entendu prêcher;
 „ & en vérité s'il n'avoit point eu l'habit de Capucin, je l'aurois pris pour
 „ un Prédicateur Réformé, ne parlant dans ses Sermons ni de la Vierge
 „ ni des Saints, mais seulement de Jesus Christ, exhortant le monde à faire
 „ pénitence pour ses péchés & au changement de vie. Il est fort simple
 „ en sa Doctrine, il n'aime pas les subtilités ni les disputes; quand il est
 „ seul il ne fait que prier en lui-même”. N'est-ce pas le langage d'un
 homme prévenu de cette imagination ridicule, que les Prédicateurs Catho-
 liques ne parlent point de Jesus Christ dans leurs Sermons, & qu'ils n'y
 exhortent point les hommes à faire pénitence de leurs péchés, & à chan-
 ger de vie; mais qu'ils ne les entretiennent que de la Vierge & des Saints?
 Car c'est sur cela qu'ils disent, que, si ce bon Religieux n'avoit pas eu un
 habit de Capucin, ils l'auroient pris pour un *Prédicateur Réformé*. Mais
 son habit n'empêchera pas que notre Auteur ne le mette dans son tiers
 parti, puisqu'il y met bien des Evêques. Et ainsi quelque confirmation que
 l'on puisse avoir des miracles que l'on dit qu'il fait, il pourra bien pré-
 tendre que les Catholiques n'en sauroient tirer aucun avantage; parce
 qu'il n'est pas du nombre des vrais Catholiques, selon l'idée qu'il s'en est
 formée. Il faut qu'une Religion soit bien mal fondée pour être réduite à
 se soutenir par de tels moyens.

CHAPITRE X.

Réfutation de ce que dit cet Auteur contre le Livre de M. de Meaux; qu'il n'est bon qu'à faire des relaps.

IL nous reste à examiner le mal le plus considérable que doit faire le ~~livre~~ de M. de Meaux, si nous en croyons cet Auteur. C'est, dit-il, page 95; *que c'est un livre qui n'est bon qu'à faire des relaps*. La maniere dont il le prouve est merveilleuse. Il faut l'entendre parler.

“ Car si les Huguenots, *dit-il*, s'étoient convertis de bonne foi, sur l'assu-

III. „ rance que ce livre leur donne, que nous ne servons point les Images,
 CLAS. „ & que nous n'invoquons les Saints que comme nous prions les fideles
 N°. VIII. „ sur la terre de prier Dieu pour nous; que diroient-ils quand ils se ver-
 „ roient dans notre Eglise, & qu'ils y verroient servir les Images & in-
 „ voquer les Saints par tous les actes externes d'une adoration religieuse?
 „ Certainement ils nous croiroient de mauvaise foi; ils diroient qu'on les
 „ a trompés, & ils retourneroient au borbier de l'hérésie. Il vaut bien
 „ mieux agir de bonne foi, dire les choses comme elles sont, & faire voir
 „ aux hérétiques la vérité toute nue”.

La pensée est rare. C'est dommage qu'on ne connoît ce bon Parisien: nous lui enverrions nos Controversistes, pour être instruits en son Ecole; puisqu'il connoît si bien ce qui est de plus avantageux à l'Eglise. Il leur apprendroit que pour travailler solidement à la conversion des Hérétiques, en sorte qu'ils ne fussent pas tentés d'être *relaps*, il faut agir avec eux de bonne foi. C'est de quoi tout le monde demeure d'accord. Mais ce que l'on ne savoit pas encore est, que cette bonne foi consiste à représenter la doctrine de l'Eglise, non telle qu'elle est en effet, mais telle que les Protestants l'ont défigurée par leurs calomnies, pour justifier leur schisme. Et ainsi il faut bien se garder de dire, comme fait M. de Meaux après le Concile de Trente, *que nous ne croyons dans les Images aucune vertu ni divinité, pour laquelle on les doive révéler, & que tout l'honneur qu'on leur rend se rapporte aux originaux qu'elles représentent.* Les Huguenots ne seroient pas contents de cela: ils nous soupçonneroient d'agir de mauvaise foi; car leurs Ministres leur ont toujours fait croire, que ce n'étoit pas là notre doctrine. Il vaut donc mieux, si on en croit ce Parisien, leur dire franchement *que nous servons les Images*, au sens que le mot de *servir* est pris dans le commandement de Dieu, lorsqu'il est dit *qu'on ne doit servir que Dieu seul*; c'est-à-dire, qu'il leur faut avouer de bonne foi que nous sommes idolâtres. C'est le vrai moyen, qu'étant une fois convertis, ils ne soient point relaps. Il faut se conduire de même pour l'invocation des Saints. Il ne faut pas leur dire, comme fait M. de Meaux, qu'invoquer les Saints, suivant la pensée du Concile de Trente, *c'est recourir à leurs prières, pour obtenir les bienfaits de Dieu par Jésus Christ*; mais il leur faut expliquer l'invocation des Saints que l'Eglise Catholique enseigne, selon tous les mensonges & toutes les impostures de Calvin, en leur avouant *que nous croyons que la prière est nulle sans l'invocation des Saints, & que nous tenons pour rien l'intercession de Jésus Christ, si nous n'y ajoutons S. George, S. Hyppolite, & semblables masques.*

Instit. liv.
 3. ch. 26.
 §. 27. ib.

Voilà comme notre Parisien voudroit qu'on instruisit les Huguenots que l'on voudroit convertir, pour agir de bonne foi avec eux. C'est ainsi,

dit-il, qu'il leur faudroit faire voir la vérité toute nue. Autrement, ajoute-t-il, ceux qu'on auroit convertis, en leur disant que les Catholiques ne servent point les Images, seroient tentés de retourner au borbier de l'hérésie, lorsqu'ils se verroient dans notre Eglise, & qu'ils y verroient servir les Images.

III.
CLAS.
N°. VIII.

Mais il faudroit pour cela qu'ils vissent le contraire de ce qui se trouve dans le Livre de M. de Meaux. Or comment le verroient-ils ? Il faudroit donc qu'ils sondassent le fond du cœur des Catholiques, & qu'ils y vissent, qu'ils ne rapportent pas à *Jesus Christ l'honneur qu'ils rendent à la Croix*; mais que c'est le bois, ou la pierre, ou quelque vertu enfermée dans ce bois ou dans cette pierre qu'ils adorent, comme faisoient les payens. Quelle folie, de supposer que ce Huguenot converti par le livre de M. de Meaux verra cela, quand il entrera dans l'Eglise des Catholiques ! Comme si l'on pouvoit voir quelle est la pensée & l'intention d'un homme, qui est à genoux devant un Crucifix ou une image de la Vierge ?

Mais il y verra des hommes à genoux devant des Images ? Il n'a pas été nécessaire qu'il se convertît pour le savoir. Y a-t-il un Huguenot en France qui ignore que les Catholiques font souvent ce que S. Jérôme dit de Ste. Paule, *qu'étant prosternée devant la Croix, elle adoroit Jesus Christ, comme si elle l'y eût vu attaché*. Que fait donc à cela d'avoir été converti par le Livre de M. de Meaux ? Ce Prélat condamne-t-il ces actions extérieures d'honneur & de révérence que l'on rend aux Images, par rapport aux originaux qu'elles représentent ? Non assurément ; mais il explique seulement dans quelle pensée on le fait. Il ne faut qu'entendre parler ce savant Evêque, Article V. « On ne peut nier que l'image de » *Jesus Christ crucifié, lorsque nous la regardons, n'excite plus vivement en* » nous le souvenir de celui *qui nous a aimés, jusques à se livrer pour* » nous à la mort. Tant que l'Image, présente à nos yeux, fait durer un » si précieux souvenir dans notre ame, nous sommes portés à témoigner » par quelques marques extérieures jusques où va notre reconnoissance ; » & nous faisons voir, en nous humiliant en présence de l'Image, quelle » est notre soumission pour son divin original. Ainsi, à parler précisément ; » & selon le style ecclésiastique, quand nous rendons honneur à l'image » d'un Apôtre ou d'un Martyr, notre intention n'est pas tant d'honorer » l'image, que d'honorer l'Apôtre ou le Martyr, en présence de l'image. » C'est ainsi que parle le Pontifical Romain ; & le Concile de Trente exprime la même chose, lorsqu'il dit ; *que l'honneur que nous rendons aux* » Images se rapporte tellement aux originaux, que, par le moyen des Images que nous baisons, & devant lesquelles nous nous mettons à genoux,

III. „ nous adorons *Jesus Christ*, & honorons les Saints dont elles sont la ressemblance. „ *blance* ". Afin donc que ces convertis par le Livre de ce Prélat puissent dire, qu'on auroit agi de mauvaise foi avec eux, & qu'on les auroit trompés, il faudroit qu'ils vissent, en entrant dans nos Eglises, non la posture de ceux qui y prient, mais le secret de leur cœur; & qu'ils discernassent, par une lumière prophétique, qu'ils ne le font point dans l'esprit que cet Evêque leur attribue.

Car rien n'est plus facile que de montrer à ces faux accusateurs de l'Eglise, que la génuflexion, devant une Image, n'est pas une action d'idolâtrie.

Diront-ils que Ste. Paule étoit idolâtre, parce que S. Jérôme nous rapporte d'elle dans sa Vie, comme une marque de sa piété, ainsi que nous venons de dire, qu'étant prosternée devant la Croix, elle adoroit, comme si elle y eût vu Notre Seigneur attaché? *Prostrata ante Crucem, quasi pendentem Dominum cerneret, adorabat.*

Diront-ils que Luther, qu'ils regardent comme un excellent Apôtre de *Jesus Christ*, étoit un idolâtre, parce que, dans la première page de chaque Volume de ses Œuvres, imprimées en latin tant à Wittemberg qu'à Jène, il est représenté à genoux devant un Crucifix?

Bruzeau
Défense
p. 26.

Diront-ils que M. Claude, parlant d'une personne dévote de notre Communion, prosternée comme S^c. Paule, devant un Crucifix, la représente en la posture d'une idolâtre lorsqu'il en parle en ces termes dans sa troisième Réponse aux Traités de la Perpétuité, page 357: *Je ne doute pas qu'une personne dévote dans la Communion Romaine, se trouvant prosternée aux pieds d'un Crucifix, ne parle de Jesus Christ comme si réellement elle le voyoit attaché à la Croix, poussant ses derniers & tristes accents, & mourant pour les péchés du monde; ou comme si réellement elle recueilloit son sang distillant de ses plaies; & qu'elle ne soit touchée de ses tourments, comme si, dans ces mêmes moments, le Seigneur Jesus les souffroit devant ses yeux.*

Enfin diront-ils que Josué & tous les principaux des Israélites étoient des idolâtres, parce qu'il est dit d'eux dans le Livre de Josué, chap. XVII. v. 6. qu'ils se prosternèrent devant l'Arche du Seigneur, & qu'ils demeurèrent devant cette Arche, couchés contre terre, jusques au soir? L'Arche d'Alliance étoit-elle Dieu? N'étoit-ce pas une créature, & une créature inanimée? Mais parce qu'elle représentoit Dieu, & qu'elle en étoit comme l'image, ainsi que Calvin & les autres Protestants le reconnoissent, on pouvoit faire devant elle ces actions extérieures de respect & d'honneur, qui s'appellent adoration dans l'Ecriture, sans dérober à Dieu l'honneur qui lui est dû, comme faisoient les idolâtres.

Il est donc faux, que ce que ces nouveaux convertis verront faire dans nos Eglises, leur puisse donner sujet de dire qu'on les a trompés, & qu'on a agi envers eux de mauvaise foi, en les assurant, *que nous ne servons point les Images*; puisque, si ce qu'on y fait prouvoit que nous les servons, ce que les Israélites faisoient à l'égard de l'Arche, prouveroit aussi qu'ils servoient l'Arche. III
CLAS.
N°. VIII

Mais on n'a besoin que de cet Auteur même pour le confondre, & pour lui faire voir, que les Catholiques peuvent fléchir les genoux devant les Images de Jesus Christ & des Saints sans être idolâtres. Car il dit en un endroit, page 98; que M. de Meaux fait voir la Religion Romaine sous une nouvelle face, & que dans cette nouvelle Religion on ne sert point les Images. Or on vient de voir, par le passage de M. de Meaux, que nous venons de rapporter, que, dans la Religion dont il expose la doctrine, on fléchit les genoux devant les Images des Saints & de Jesus Christ. Ce n'est donc point, selon ce faiseur d'Entretiens, servir les Images, que de fléchir les genoux devant celles des Saints & de Jesus Christ.

Il n'est pas plus raisonnable sur le sujet de l'invocation des Saints. Il dit, que, s'étant convertis de bonne foi, sur l'assurance que le Livre de M. de Meaux leur donne, que nous n'invoquons les Saints que comme nous prions les fideles sur la terre de prier pour nous, ils nous les verront invoquer par tous les actes externes d'une adoration religieuse.

Est-il possible que les Prétendus Réformés ne quitteront jamais un procédé si mal honnête, dont on leur a fait tant de reproches depuis plus d'un siècle? Est-il possible, que, dans une dispute de Religion, ils n'aient point de honte de se servir de chicaneries & d'artifices, que l'on ne souffriroit pas dans un différent où il ne s'agiroit que d'une vigne & d'un pré? Est-il possible qu'ils s'opiniâtreront toujours à tromper les simples de leur parti, en leur rendant odieuse la doctrine de l'Eglise Catholique, par des termes équivoques, qu'on leur a cent fois expliqués, & dont même les Catholiques ne se servent pas?

Ils s'imaginent qu'ils étourdiront le monde par ces grands mots, de tous les actes externes d'une adoration religieuse; mais jamais ils ne furent plus impertinemment placés; car il s'agit de ce que verront ces nouveaux convertis dans nos Eglises, touchant l'invocation des Saints. Or certainement ils n'y verront pas ces mots-là, & ils ne les entendront pas non plus; car ils n'auront pas trouvé, dans la profession de foi qu'on leur aura fait faire, qu'il faut invoquer les Saints par tous les actes externes d'une adoration religieuse. C'est un discours de Huguenot, qu'on met ridiculement dans la bouche d'un Catholique.

III. Car quoique le mot d'*adoration* soit équivoque , & qu'il se prenne souvent dans l'Ecriture pour un honneur infiniment au dessous de celui que l'on rend à Dieu , comme quand il est dit d'Abraham qu'il adora le peuple de la terre de Canaan , & que Jacob adora le bout du bâton de commandement de son fils Joseph , il est vrai néanmoins que les Catholiques évitent de se servir du mot d'*adorer* au regard des Saints , comme a fait aussi le Concile de Trente ; qui dit seulement qu'il les faut *honorer & révéler* ; afin que le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu , étant marqué par un mot propre , il soit plus aisé de le distinguer de l'honneur que l'on peut rendre aux créatures , sans faire injure à Dieu. C'est pourquoi hors les traductions françoises , où on prend quelquefois le mot d'*adorer* plus généralement , parce qu'il est ainsi dans le latin , le mot d'*adorer* en notre langue a toujours rapport à Dieu , ou immédiatement , ou médiatement , comme quand on dit adorer la Croix , parce que l'honneur qu'on lui rend se rapporte à Jesus Christ , qui , étant Dieu , nous est un objet de souveraine adoration.

C'est donc agir de très-mauvaise foi , d'expliquer notre doctrine par des termes équivoques , dont nous évitons exprès de nous servir , afin que les différents mots , que nous employons pour mieux marquer aux simples la différence infinie qu'il y a entre l'honneur souverain que l'on doit au souverain Etre , & l'honneur inférieur que l'on peut rendre à ses Saints , fassent mieux comprendre notre doctrine.

Il en est de même du mot de *religieux*. Comme la Religion est une vertu qui règle le service de Dieu , on peut dire en ce sens , qu'il n'y a que Dieu à qui on doit rendre un honneur religieux. C'est aussi le sentiment de S. Thomas ; & l'Eglise n'a rien déterminé là-dessus : car elle ne nous oblige point de croire que l'honneur que nous rendons aux Saints , puisse ou doit être appelé *religieux*. Cependant , comme l'usage est le maître de la signification des mots , il est clair qu'il n'a point restreint celui-ci à ce qui a rapport immédiatement à Dieu ; mais qu'il l'a étendu à ce qui n'y a rapport que médiatement ; c'est-à-dire , à l'honneur que l'on rend aux créatures , quand on ne les honore que pour Dieu & en vue de la Religion.

C'est ce que nous voyons par l'Epître de S. Jacques I , 27. *Religio munda... hæc est : visitare pupillos & viduas*. Et dans S. Augustin contre Fauste , Lib. XX. chap. 21. *Populus Christianus memorias Martyrum religiosa solennitate concelebrat* Le Peuple Chrétien célèbre la mémoire des Martyrs avec une religieuse solennité. Les Protestants même prennent souvent en ce sens le mot de *religieux*. C'est ce que MM. de Wallen-

bourg

bourg ont fait voir, dans l'Abrégé des Controverses particulieres, Ch. III. XV. par ce passage d'Amesius : " On peut honorer les créatures par un CLAS.
 „ culte de religion envers Dieu, & non pas envers elles-mêmes. La Re- N°. VIII.
 „ ligion, comme parlent les Scholastiques, commande cet honneur; mais
 „ ce n'est pas un acte qu'elle produise immédiatement. *Honoranda sunt*
 „ *creatura Dei ex religione erga Deum, non ex religione erga ipsas: re-*
 „ *ligio (ut Scholastici loquuntur) imperat, non elicit istum honorem.* Et
 „ parce que, dit encore le même Amesius, il nous est commandé d'ob-
 „ server religieusement le septieme jour, que Dieu a marqué dans sa pa-
 „ role ". Et par la dernière confession des Suisses : " Nous trouvons très-
 „ bon que les Eglises, par une liberté chrétienne, célèbrent *religieusement*
 „ la mémoire de la naissance de Jesus Christ, de sa Circoncision, &c. "
 Et par la Confession de Strasbourg, où il est parlé de jeûnes qu'on appelle
 religieux, *religiosa jejunia*. Et par la Confession d'Augsbourg, où il est
 dit ; " que l'une & l'autre Puissance, ecclésiastique & temporelle, doit
 „ être religieusement honorée, à cause que Dieu nous le commande;
 „ *utramque, propter mandatum Dei religiose venerandam & honore affi-*
 „ *ciendam esse* ". Et par Luther même, qui dit que les Magistrats, les Em-
 pereurs, les Rois, les Peres, les Meres, &c. sont des personnes que Dieu
 veut que nous reconnoissions pour ses créatures, & que nous leur ren-
 dions un honneur religieux: mais à qui il ne veut pas que nous attri-
 buions la divinité: *quas Deus pro suis creaturis agnosci & religiose coli-*
vult; sed non vult ut eis tribuamus divinitatem.

C'est aussi ce que Grotius a très-judicieusement remarqué, dans son
 premier Livre contre Rivet. Il y soutient, qu'il n'y a rien de plus am-
 bigu que le mot de *religieux*, en tant même qu'on l'applique au *culte*.
 Car on peut restreindre le mot d'honneur *religieux* à l'honneur souverain
 qu'on ne peut rendre qu'à Dieu; & on peut aussi appeler honneur *re-*
ligieux, celui qu'on rend aux Anges & aux Apôtres pour Dieu; étant
 bien clair que cet honneur n'a point de rapport à l'honneur commun qui
 regarde la vie civile. *Nam & religiosus est honor qui Deo soli defertur;*
& religiosus est, qui ob Deum defertur Angelis & Apostolis. Neque enim
is honor ad communem civilemque vitam pertinet.

Cependant le plus grand fondement des Protestants, pour condam-
 ner l'honneur & l'invocation des Saints, n'est que cette misérable équi-
 voque, & cette fausse division, qu'il ne peut y avoir que deux sortes
 d'invocation: (par où ils comprennent tout ce que l'on fait en l'honneur
 des Saints) l'une religieuse, qu'ils prétendent qu'on ne peut rendre qu'à
 Dieu; & l'autre civile, qui ne peut regarder que les hommes, avec qui
 nous sommes unis dans la vie civile. C'est par-là que Chamier, avec son

Lib. 20.
c. 1.

III. emportement ordinaire, croit nous avoir manifestement convaincus d'idolâtrie. Il pose pour principe, que référer une invocation religieuse à quelque créature que ce soit, & par conséquent aux Saints, c'est un blasphème & une idolâtrie; & que les invoquer civilement, c'est une folie & une stupidité. Et c'est pourquoi, après avoir fait cette alternative, que les Papistes sont ou fous, s'ils invoquent les Saints d'une invocation civile, ou idolâtres, s'ils les invoquent d'une invocation religieuse, il conclut qu'ils sont idolâtres; parce qu'ils ne peuvent pas dire qu'ils les invoquent d'une invocation civile.

Qui ne voit que rien n'est plus foible ni plus ridicule que le raisonnement de ce Sophiste? Car il n'est fondé que sur deux principes évidemment faux. L'un, que l'on ne puisse appeler *religieux* que ce qui se rapporte immédiatement à Dieu. Nous venons de montrer le contraire par les Protestants mêmes, qui reconnoissent qu'on peut honorer religieusement les créatures quand on les honore pour Dieu. L'autre faux principe est, qu'il n'y a point d'honneur qui ne soit ou religieux ou civil. Car si on veut laisser à part cette dispute de nom, & n'appeller *religieux* que le souverain honneur que l'on rend à Dieu, on lui soutient alors, qu'il n'est point vrai que tout honneur (& il en est de même de l'invocation) soit ou *religieux ou civil*: & il faut nécessairement que les Protestants reconnoissent, qu'il y a une autre sorte d'honneur, qui n'est point *religieux*, si on restreint ce mot à l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, que les Catholiques appellent *culte de latrerie*; & qui n'est point aussi un honneur civil, parce que ce qui le fait rendre, n'est aucune de ces qualités & excellences qui appartiennent à la vie civile, comme sont les grandeurs humaines; mais des qualités & des excellences d'un genre plus relevé, telles que sont la sainteté & les autres dons de la grace.

Zacharie Ursin, dans son explication du Catéchisme d'Heidelberg, dit qu'il y a une vénération qui est due aux Saints, & qu'ils ne la déniaient ni aux Saints vivants ni aux Saints morts; mais qu'ils la leur accordent très-volontiers: *Est venerationis species Sanctis conveniens... quam nos nec vivos nec mortuos Sanctis detrahimus, sed libenter tribuimus.*

André Rivet reconnoît la même chose, dans ses remarques sur les Annotations de Grotius. C'est une chose, dit-il, hors de controverse parmi nous, qu'il y a un honneur qui est dû, non seulement aux Martyrs, mais à tous les Saints, & qui est d'autant plus grand, qu'ils regnent avec Jesus Christ. *Honorem non Martyribus solum, sed etiam omnibus Sanctis, deberi, & majorem multò quia cum Christo regnant, extra controversiam est apud nos.*

Il faut donc, par le raisonnement de Chamier, que les Protestants soient

des idolâtres, aussi-bien que les Catholiques; car tout honneur, selon III.
 Chamier, est religieux ou civil, & on ne peut sans idolâtrie rendre à la CLAS:
 créature un honneur religieux: c'est son principe. Il faut donc que les N°. VIII.
 Protestants, qui disent qu'on doit rendre à tous les Saints qui regnent
 avec Jesus Christ un très-grand honneur; soient ou fous ou idolâtres: car
 ils sont fous, s'ils l'entendent d'un honneur civil, & ils sont idolâtres,
 s'ils l'entendent d'un honneur religieux. Or il n'y a pas d'apparence
 qu'ils soient fous: il faut donc, selon Chamier, qu'ils soient idolâtres.
 On défie tous les Ministres de répondre à cet argument; & on est bien
 assuré qu'ils ne le sauroient faire, que d'une manière qu'il sera facile de
 retourner contr'eux, & qui donnera lieu de les convaincre, que tout ce
 qu'ils disent contre les Catholiques, sur le sujet du culte & de l'invocation
 des Saints, ne sont que de purs sophismes.

Car que pourront-ils dire pour empêcher que cet argument de leur
 Confrere ne les rende coupables d'idolâtrie, sinon que ce *grand honneur*,
 qu'ils avouent que l'on doit rendre aux Saints, est beaucoup inférieur à
 celui que l'on rend à Dieu, & qu'ainsi en le rendant aux Saints qui regnent
 avec Jesus Christ, ils ne sont pas idolâtres; parce qu'on ne l'est qu'en rendant
 aux créatures l'honneur qui appartient au souverain Etre? Mais il s'ensuit
 de-là deux choses qui les condamnent, & qui justifient les Catholiques.

La première qu'il y a donc un milieu entre l'honneur civil & l'honneur
 religieux, en prenant ce mot pour l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu. Et
 par conséquent que l'alternative de Chamier, qui est la première chi-
 canerie que les Protestants aient fait aux Catholiques sur ce sujet, est
 impertinente.

La seconde qu'ils n'ont pu, sans calomnie, nous accuser d'être idolâ-
 tres, comme ils sont dans leur Confession de foi; puisqu'ils ne l'ont pu
 faire, sans supposer que nous rendons aux Saints l'honneur souverain
 qui n'est dû qu'à Dieu. Or cela est si faux; que Daillé, dans son Apo-
 logie, approuvée par les autres Ministres de Charenton, reconnoît ex-
 pressément le contraire, en avouant, *que quoique nous rendions de grands* Richelieu
honneurs à diverses créatures, si est-ce que nous avons toujours reconnu qu'il P. 454-
y a une certaine espece de service, qui ne doit ni ne peut sans sacrilege être
rendu à autre qu'à Dieu: que c'est ce que nous appellons communément ado-
ration de latrerie, pour la distinguer d'avec les autres services que nous croyons
pouvoir, sans péché, déferer à ce qui n'est pas Dieu.

Il n'y a donc que de là mauvaise foi dans toutes ces accusations des Cal-
 vinistes, sur le sujet du culte & de l'invocation des Saints; soit qu'ils
 les proposent plus grossièrement, comme dans leur Confession de foi;
 où ils disent effrontément, *que toutes superstitions & idolâtries ont vague*

III. dans l'Eglise Romaine; soit qu'ils affectent de les marquer par des termes
 CLAS. ambigus, comme sont ceux d'*adoration religieuse*, pour n'être pas si facile-
 N°. VIII. ment convaincus de calomnie. Mais de quelque maniere qu'ils s'y prennent, comme rien n'est plus aisé que de fortifier ceux qui se feroient convertis contre tous ces artifices; rien aussi n'est plus ridicule que ce que dit notre *faiseur d'Entretiens*, que ceux qui l'auroient été par le livre de M. de Meaux, feroient tentés de se faire *relaps*, en voyant dans nos Eglises le contraire de ce qu'ils auroient appris dans ce livre.

Mais j'ajoute encore, que quand ils verroient quelque chose de mal réglé dans la dévotion de quelques particuliers, ou dans les livres de quelques demi-savants, ce ne seroit pas une raison qui leur pût faire dire qu'on les auroit trompés. Car leur a-t-on fait entendre, ou par le livre de M. de Meaux, ou par aucun autre, qu'il n'est resté aucun vestige de tous les abus que le Concile de Trente a témoigné que l'on devoit retrancher; que ceux qui n'ont pas eu le soin de se faire bien instruire n'excedent jamais dans leurs dévotions; & qu'il ne se trouve dans aucun livre des opinions mal fondées, qu'on ne peut sans injustice attribuer à toute l'Eglise? On demeure d'accord qu'un homme, qui se feroit mis ces imaginations dans l'esprit avant que de se convertir, pourroit être troublé, en ne voyant pas les choses dans la même perfection qu'il se les feroit figurées; comme S. Augustin témoigne en divers endroits, que ceux qui se faisoient Moines dans cette pensée, qu'ils ne trouveroient rien que de saint dans les Monasteres, étoient tentés de quitter cette sainte profession après l'avoir embrassée, parce qu'ils y trouvoient souvent des défauts, & des imperfections considérables, auxquelles ils ne s'étoient point attendus. Mais si c'étoit une raison à un Huguenot de ne se pas faire Catholique, c'en seroit une aussi de conseiller à un Payen ou à un Juif de ne se pas faire Chrétien; de peur que voyant si peu de proportion entre la vie de la plupart des Chrétiens & les maximes de l'Evangile, il ne se plaignît qu'on l'auroit trompé, & qu'on auroit agi envers lui de mauvaise foi, en l'attirant au Christianisme par la considération de la sainteté des instructions de Jesus Christ. Cela montre seulement que l'on doit prévenir sur cela ceux que l'on porte à quitter une mauvaise Religion, pour embrasser la véritable; & c'est aussi ce que fait S. Augustin, dans son livre de l'instruction des Catéchumenes. Car il veut que l'on représente à celui qui demandoit le Baptême, la corruption qui étoit répandue dans les mœurs de beaucoup de Chrétiens, afin qu'il n'en fût pas surpris, & que ce ne lui fût pas une occasion, ou d'avoir du mépris du Christianisme, ou d'imiter ces mauvais exemples. Une des choses, dit-il, qui est plus à craindre, est, que les nouveaux Chrétiens ne soient tentés & trom-

pés par ceux que l'Eglise souffre comme sa paille, jusques à ce que Dieu en fasse la séparation d'avec le bon grain. Vous devez donc vous attendre que vous trouverez parmi les Chrétiens, des yvrognes, des avarés, des trompeurs, des joueurs, des adulteres, des fornicateurs, des gens qui s'appliquent des remèdes superstitieux, qui ajoutent foi aux enchanteurs, aux astrologues, & à toutes sortes de devins. Vous pourrez aussi remarquer que plusieurs d'entre ceux qui remplissent les Eglises aux jours des Fêtes des Chrétiens, remplissent les théâtres dans les solennités des Payens. Mais si c'étoit dans cet esprit que vous voulussiez embrasser le Christianisme, comme si étant Chrétien vous pouviez faire impunément toutes ces choses, vous vous tromperiez beaucoup : car le nom de Chrétien ne vous servira de rien, pour éviter la colère de celui qui jugera les hommes au dernier jour avec d'autant plus de sévérité, qu'il les traite maintenant avec plus de miséricorde.

On doit donner des avis à peu près semblables à ceux qui quittent l'hérésie pour se faire Catholiques. Mais c'est cela même qui fait voir que c'est une imagination ridicule, de prétendre, que ceux qui se seroient convertis par le livre de M. de Meaux, se repentiroient bientôt de leur changement. Car quand il y auroit des Catholiques qui méleroient quelque chose de superstitieux dans leur dévotion, que feroit cela à un nouveau converti, pourvu qu'on ne l'obligeât point à faire de même, ou qu'on n'exigeât point de lui une profession de foi sur ces articles-là, qui iroit plus loin que ce qu'il auroit trouvé dans ce livre ? Or c'est ce qu'on ne sauroit supposer sans se rendre ridicule ; car est-il à craindre qu'on ne lui dise : ce n'est pas assez que vous approuviez l'honneur que l'Eglise rend aux Images, comme il est expliqué dans le livre de ce Prélat, conformément à ce qu'en a déclaré le Concile de Trente, il faut que vous confessiez que vous servez les Images. C'est le terme que les Huguenots emploient pour rendre la Doctrine des Catholiques odieuse ; & c'est d'eux, & non pas des Prélats de l'Eglise, que vous devez apprendre quels sont les vrais sentimens de la Religion que vous avez embrassée en les quittant. De bonne foi cela est-il à appréhender ? Lui dira-t-on aussi : ce n'est pas assez que vous approuviez l'invocation des Saints, comme cet Evêque l'explique encore conformément au même Concile ; il faut que vous les invoquiez, avec tous les actes externes d'une adoration religieuse, en prenant des Huguenots le sens de ces termes ; ce qu'en a dit M. de Meaux n'a été que pour vous tromper : on vous demande bien autre chose que cela ? Voilà sans doute ce qui pourroit troubler un nouveau converti. Mais comme ce sont de pures chimères, qui ne pourroient faire peur qu'à des gens qui n'auroient pas de sens commun, rien aussi n'est plus chi-

III

CLAS.

N°. VIII

III. mérique que ce que dit cet Auteur; *que le livre de M. de Condom n'est capable que de faire des relaps.*

N°. VIII. On a bien plus de sujet de leur dire, que leurs calomnies ordinaires sur l'invocation des Saints & sur l'honneur des Reliques, étant presque la seule chose qui retient les simples dans leur parti, ils n'y demeurent que tant qu'ils ne veulent pas entendre raison : car il n'y a point d'homme de bon sens qui n'ait sujet de se plaindre qu'on l'a trompé, lorsqu'on lui a représenté ce que l'Eglise Catholique fait envers les Saints, comme une idolâtrie qui exclut du salut, si elle ne fait en cela que ce qu'a fait toute l'Eglise, en des temps où les Protestants avouent qu'elle étoient certainement la vraie Eglise de Jesus Christ, & qu'elle étoit conduite par les Docteurs les plus éclairés, qu'ils reconnoissent avoir été de grands Saints & de fidèles serviteurs de Dieu. Or rien n'est plus facile que de le faire voir aux plus simples; parce qu'il ne faut que leur donner à lire ce qu'en ont écrit les plus habiles de leurs Ministres, dont M. Bruzeau a recueilli les passages, dans un livret excellent qu'il a fait sur ce sujet, que je soutiens ne pouvoir être lu par aucun Religieux un peu raisonnable, qu'il n'entre au moins dans de grands doutes sur sa Religion. Car pour les Ministres, ils tiennent pour la plupart à leur parti par tant d'autres liens, qu'il n'est pas étrange que, sachant ces choses, ils se ferment les yeux pour ne pas voir les conséquences qu'ils en devroient tirer naturellement. Mais je ne me saurois persuader que ceux qui ont lu les Peres, puissent ignorer ce qu'ils ont enseigné sur ce sujet, ni que le sachant, ils puissent condamner dans leur cœur, comme un usage superstitieux, ce qui a été approuvé, loué, & pratiqué par tant de Saints. C'est pourquoi je n'ai pas été fort surpris de ce que M. Ouvrard, dont le mérite est assez connu, non seulement par sa parfaite connoissance de la Musique tant ancienne que nouvelle, mais aussi par son habileté en plusieurs autres sciences, m'avoit dit autrefois sur cela de M. Aubertin, qui a été sans contredit l'un des plus savants Ministres de ce siècle. Mais comme, à l'occasion de ces disputes, j'ai été bien aise qu'il me confirmât par écrit ce qu'il m'avoit dit de vive voix, je crois devoir mettre ici la réponse qu'il m'a faite le 22 Janvier de cette année 1682. « J'ai encore aussi présent
 „ l'entretien que j'eus avec feu M. Aubertin sur l'invocation des Saints &
 „ la vénération de leurs Reliques, que s'il n'y avoit que deux jours. Ce
 „ fut à l'occasion de l'autorité des Peres, qu'il me disoit avoir tous lus
 „ deux fois, mais en parcourant légèrement ceux qui ne faisoient pas à
 „ son dessein; & lui ayant demandé s'il leur donnoit quelque créance, ou
 „ s'il les avoit lus pour les contredire, il me dit qu'il étoit en tout de
 „ leur sentiment: & nous étant jetés sur l'article de l'invocation des Saints

« & de la vénération de leurs Reliques, il me répondit en propres termes; qu'il n'y avoit point de vérité mieux établie en toute l'Antiquité, & que jamais il n'avoit prêché ni rien écrit contre cette vérité: ce qu'il a répété beaucoup de fois, devant M. Corneillau, ancien Conseiller du Châtelet, qui vous en pourra rendre témoignage ». III. C D A S. N^o VIII.

On croira ce qu'on voudra du récit de cet entretien; on ne s'attend pas que les Ministres en demeurent d'accord. Comme ils nient tous les jours des choses sans comparaison plus autorisées, il n'y a pas d'apparence qu'ils conviennent de celle-là: mais on doute qu'il se trouve beaucoup d'honnêtes gens qui se puissent imaginer que cela ait été inventé à plaisir. Un rapport aussi circonstancié, fait par un homme d'honneur, qu'on ne peut pas feindre avoir eu aucun intérêt de mentir, ne manque guère de se faire croire: c'est une impression naturelle qu'il est difficile d'empêcher. Après tout, on ne prétend point en tirer avantage: car un point aussi certain & aussi constant qu'est celui-là, n'en est pas plus confirmé par l'opinion que ce Ministre en peut avoir eue; & s'il est louable d'avoir connu cette vérité, il est à plaindre d'être demeuré dans une secte, qui en a fait un des principaux prétextes de sa séparation, & qui l'a toujours depuis décriée comme une erreur damnable, *sortie de la boutique de Satan*.

CHAPITRE IX.

Que cet Auteur n'a pu dire, que par un jugement téméraire très-criminel, que de douze mille personnes qui se sont fait Catholiques en France depuis vingt-ans, il n'y en a peut-être pas douze qui l'aient fait par un mouvement de conscience.

ON est si accoutumé aux faussetés & aux impostures de notre *faiseur d'Entretiens*, que je m'imagine qu'on n'en est plus guère surpris. Il y a néanmoins de quoi l'être, quand on considère la hardiesse avec laquelle il calomnie tous ceux qui se convertissent à la Religion Catholique, comme s'il n'y en avoit presque aucun qui le fit par un motif de conscience. C'est ce qui lui fait rejeter comme une rêverie, que le livre de M. de Meaux ait converti beaucoup de Huguenots. « Croyez-moi (*dit-il*, page 95.) mon bon Monsieur, ces gens-là se feroient bien convertis sans le livre de M. de Condom. Ce livre ne convertit que ceux qui veulent quitter leur Religion, & qui cherchent des prétextes pour se défendre de l'accusation de légèreté ».

III. Et en la page 183. " On fait faire au Roi de grandes dépenses pour ré-
 CLAS. „ compenfer des convertis; c'est-à-dire, pour entretenir des personnes qui
 N°. VIII „ n'ont ni Religion ni piété. Je pose en fait que de mille qui se font Ca-
 „ tholiques, il n'y en a peut-être pas un qui le fasse par un motif de
 „ conscience". Il avoue, que " depuis vingt ans on peut compter dix à douze
 „ mille personnes, qui, de Huguenots, se sont fait Catholiques "; mais si
 on l'en croit, " ce sont les indévots de leur parti, qui, n'ayant point de
 „ Religion, en changent facilement ".

Mais ce n'est pas cet Auteur seul qui porte ce jugement de tous ceux
 qui, de Protestants, se font Catholiques. M. Spanhemius en juge de mé-
 me, dans son *Exercice Académique contre les nouveaux Méthodistes*, qu'il
 a joint à ses *Strictures*. Comme il ne s'explique guere qu'en des termes
 injurieux, il dit que cette méthode n'est qu'une sophistiquerie, qui a porté
 de malheureux fruits; parce que c'est à elle qu'on doit attribuer *fréquentes*
in Germania protestante & Galliâ reformatâ defectiones, " de ce qu'un
 „ grand nombre de gens ont quitté le parti des Protestants dans l'Alle-
 „ magne, & des Réformés dans la France ". Mais il ajoute, pour se con-
 soler de ces pertes, que ceux qui changent ainsi sont des esprits qui n'esti-
 ment la Religion que par le profit qui leur en revient, par leur commo-
 dité, ou par la faveur des Princes.

On ne fait que penser, quand on entend parler des gens de la sorte,
 & qu'on considère qu'ils parlent au nom de ceux qui se prétendent en-
 voyés de Dieu pour réformer le Christianisme, & qui se vantent, *que les*
maximes de leur Morale sont si pures, qu'on n'oseroit les contredire. On
 savoit déjà bien, qu'une partie de cette pureté consistoit à allier les plus
 grands crimes avec la sainteté d'un Chrétien, par le nouveau dogme de
 l'inaffabilité de la justice: mais on croyoit qu'ils laissoient, au moins les
 commandements de Dieu tels qu'ils les trouvoient dans l'Ecriture, sauf
 à les violer quand ils en seroient tentés, sans en être moins assurés du
 salut, & sans décheoir pour cela de la grace de l'adoption. Mais la con-
 fiance qu'ils témoignent ici, en médiant de sang froid de tant de person-
 nes, fait presque douter s'ils n'ont point ôté le jugement téméraire du
 nombre des crimes, & s'ils n'ont point effacé de l'Evangile cette parole
 de Jesus Christ: *ne jugez point, & vous ne serez point jugés*.

Cet Auteur demeure d'accord de douze mille convertis depuis vingt
 ans; & on fait que depuis cinq ans il y en a plus de trente mille. C'est
 un grand hasard, si de tout ce nombre là, il en connoît quarante ou
 cinquante. Et cependant, comme s'ils lui avoient tous rendu compte des
 motifs de leur conversion, ou qu'il pénétrât le fond des cœurs par une
 lumière prophétique, il ose assurer que, de ces douze mille, il n'y en a
 peut-être

peut-être pas douze qui se soient convertis par un motif de conscience. III.

Y eut-il jamais un jugement plus téméraire & plus criminel? CLAS.

Il peut bien y en avoir quelques-uns parmi ce grand nombre, qui N°.VIII.
n'ayant point de Religion étant Huguenots, se soient fait Catholiques
sans en avoir davantage, & par un pur intérêt humain: mais d'en con-
clure qu'on a lieu de croire que hors dix ou douze, ils se font tous con-
vertis de la sorte, c'est la plus déraisonnable calomnie qu'on se puisse
presque imaginer. On en voit plusieurs de ceux qui se convertissent, qui
témoignent tant de joie de la grace que Dieu leur a faite, de les avoir
retirés de l'erreur, qu'on ne peut raisonnablement douter que leur chan-
gement n'ait été sincère: & la manière édifiante dont ils vivent dans la Re-
ligion Catholique, fait assez juger que c'est l'esprit de Dieu qui la leur a
fait embrasser.

Je ne puis m'empêcher d'en rapporter ici un exemple, que je viens
d'apprendre par une lettre du 21 Janvier 1682. que m'a écrite à moi-
même une Dame de Province, qui a également de l'esprit & de la piété,
& dont toute la famille semble avoir été consacrée à Dieu par le célèbre
miracle connu de tout Paris, arrivé à la plus jeune de ses filles qui étoit
Pensionnaire à Port-Royal, qui adorant la sainte Epine, fut guérie tout
d'un coup d'une fistule lachrymale, à laquelle les plus habiles Chirur-
giens ne trouvoient point d'autre remède que le feu, parce que l'os du
nez en étoit déjà carié, & qu'il en sortoit une puanteur horrible. Je
rapporterai les propres termes de cette lettre; mais en l'abrégeant
un peu.

« Il est ici arrivé, Monsieur, une chose très - considérable, que nous
„ avons cru digne de vous être mandée; c'est la conversion de M. & de
„ Madame de Strada, qui sont des personnes de qualité de cette Pro-
„ vince, & des principaux d'entre ceux de la Religion. J'ai cru que ce
„ vous feroit une consolation, d'apprendre de nous comment cela s'est
„ passé; Dieu nous ayant fait la grace d'y avoir quelque part. Il y a trois
„ mois qu'étant allés à la campagne, & y ayant fait quelque séjour, nous
„ rendîmes une visite de civilité à M. de Strada, qui est Seigneur du lieu
„ où nous étions, sans penser à faire aucune habitude particulière avec
„ lui, ni avec Madame sa femme. Mais le Curé du lieu, qui est un fort-
„ honnête homme, nous ayant avertis qu'ils paroissent assez disposés à
„ entendre parler de la Religion, nous conseilla de les fréquenter, pour
„ voir s'il y auroit moyen de faire quelque chose auprès d'eux. Nous
„ suivîmes son avis; & ne les ayant pas trouvés éloignés de lire les livres
„ qu'on leur pourroit donner, nous leur prêtâmes celui de l'Office du
„ S. Sacrement, & quelque temps après, le petit livre de la Perpétuité,

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

X x x x

III. „ & celui des Préjugés. Nous reconnûmes que cela les avoit frappés;
 CLAS. „ parce qu'ayant beaucoup d'esprit & de discernement, ils avoient un
 N°. VIII. „ desir sincere de connoître la vérité; ce qu'ils demandoient sans cesse à
 „ Dieu dans leurs prieres. Quelques jours après, nous étant rencontrés
 „ chez eux, avec un Ecclésiastique qui a beaucoup de mérite & de ca-
 „ pacité, nous fîmes tomber le discours sur la Religion, dont il parla
 „ parfaitement bien; & s'étant particulièrement étendu sur les preuves de
 „ l'Eglise, & sur la succession des Evêques & de la doctrine depuis les
 „ Apôtres, la conclusion de cet entretien fut, qu'on ne pouvoit refuser
 „ de recevoir la Tradition des premiers siècles, par laquelle on devoit
 „ juger de la doctrine des Apôtres, plutôt que par le sentiment particulier
 „ de Calvin & des Ministres: de sorte que la question fut réduite à ce
 „ point de fait; de savoir quelle étoit la doctrine des Peres des premiers
 „ siècles. M. de Strada, ne croyant pas avoir par lui-même assez de con-
 „ noissance des langues, pour cet examen, s'adressa à un de ses amis de
 „ la Religion, en qui il avoit de la confiance, qu'il pria de le venir trou-
 „ ver pour l'aider dans ce dessein. Or il se rencontra heureusement que
 „ cet ami, qui est un homme d'esprit, & qui a beaucoup lu les Peres,
 „ y avoit remarqué les endroits les plus formels pour la créance de l'E-
 „ glise Romaine, & en avoit même fait un Recueil, sur lequel on vérifia
 „ tous ceux des livres qu'on leur avoit donnés à lire; en sorte que quand
 „ nous les retournâmes voir, nous les trouvâmes pleinement satisfaits sur
 „ ce point. Ils nous proposèrent seulement quelques objections, auxquelles
 „ nous répondîmes suivant les principes du grand livre de la Perpétuité.
 „ Ainsi cette conversation eut un fort bon succès. L'Ecclésiastique dont
 „ j'ai parlé les éclaircit dans la suite, en divers entretiens, sur diverses
 „ difficultés qui leur restoient; mais il s'attacha particulièrement à leur
 „ faire voir les marques que les Peres donnent de la véritable Eglise, &
 „ leur fit lire pour cela plusieurs endroits de S. Irenée, de Tertullien,
 „ de S. Cyprien, & de S. Augustin, & sur-tout le *Traité de Utilitate cre-*
 „ *dendi*, & la Réponse à la lettre de Manichée; & il leur fit remarquer
 „ dans tous ces endroits, que l'on pouvoit faire contre les Calvinistes,
 „ les mêmes arguments par lesquels ces Peres avoient combattu les Hé-
 „ rétiques de leur temps. Ces lectures, faites avec une grande droiture
 „ d'esprit & d'intention, acheverent de les convaincre de la fausseté de
 „ leur Religion, & les porterent enfin à prendre la résolution de la quitter.
 „ On en fut donner aussi-tôt la nouvelle, de leur part, à M. l'Evêque,
 „ qui en eut une extrême joie; & il reçut leur abjuration le 12 de ce
 „ mois, dans la Cathédrale, assisté du Chapitre en corps, avec toute
 „ la solennité possible. La joie du public en cette rencontre a été univer-

„ felle, & toute extraordinaire. Mais on ne peut exprimer les sentiments III.
 „ de piété & de religion que M. & Madame de Strada ont fait paroître CLAS.
 „ dans cette action. Non seulement ils n'ont point eu de répugnance que N°. VIII.
 „ la chose se fit en public, quoique M. l'Evêque leur eût laissé le choix
 „ de le faire de cette manière, ou en particulier dans la Chapelle; mais
 „ ils l'ont même souhaité, témoignant qu'ils espéroient que Dieu leur
 „ accorderoit plus de grace, par le grand nombre de ceux qui se join-
 „ droient à eux, pour le remercier de celle qu'il leur avoit faite. Ils
 „ voulurent même venir à l'Eglise à pied, & dans un état humilié, se
 „ regardant comme des Pénitents publics. Mais une des choses qui nous
 „ a le plus consolés & édifiés, est la joie toute extraordinaire qui a paru
 „ en eux depuis leur résolution; quoiqu'ils eussent beaucoup d'obstacles
 „ à surmonter, du côté de la nature & de celui de l'intérêt: car ils ont
 „ rompu par-là avec des parents très-considérables qu'ils ont à Paris; avec leur
 „ famille, à laquelle ils étoient extrêmement unis; mais sur-tout avec une
 „ mere fort attachée à sa Religion, qui avoit beaucoup de tendresse &
 „ d'amitié pour eux, & de qui ils attendoient de grands biens, dont elle
 „ les peut frustrer, nonobstant les précautions que le Roi a apportées par
 „ ses nouveaux Edits. Et en cela nous leur pouvons rendre ce témoignage,
 „ que bien loin que ces sortes de vues les aient jamais fait balancer un
 „ moment, ils ont été ravis d'avoir ce sacrifice à offrir à Dieu, & que, ne
 „ regardant uniquement que leur salut, ils ont commencé de chercher à
 „ s'éclaircir dès qu'ils ont commencé à douter, & qu'ils se sont déclarés
 „ dès qu'ils ont été convaincus. On peut dire encore qu'ils ont cet avan-
 „ tage, d'avoir toujours mené une vie très-réglée; ce qui faisoit dire à
 „ tout le monde, qu'ils n'avoient point d'autre défaut que celui de leur
 „ Religion. Leur premier soin, après avoir connu la vérité, a été de
 „ tâcher à ramener trois de leurs domestiques, qui étoient de la Reli-
 „ gion, & de les attirer, par leurs exhortations & leur conduite pleine
 „ de douceur & de charité; & Dieu leur a fait la grace d'être suivis par
 „ la Demoiselle de Madame de Strada, qui fit abjuration avec eux; ce
 „ qui a été un grand surcroît à leur joie. Pour leurs enfants, ils sont
 „ tous en bas âge, le pere & la mere étant fort jeunes. Voilà, Mon-
 „ sieur, une longue Relation que je craindrois qui ne fût ennuyeuse, si
 „ c'étoit un autre sujet. Pour nous, cette affaire nous a tellement occupés,
 „ particulièrement depuis six semaines ou deux mois, que nous en sommes
 „ tout remplis, & ne pouvons presque parler d'autre chose.

Il est difficile de ne pas reconnoître le doigt de Dieu dans des con-
 versions si édifiantes; mais on ne prétend pas qu'elles le soient toutes
 autant que celles-là. Il peut y avoir de ces nouveaux convertis, qui ne

III. font pas encore paroître dans leurs mœurs toute la piété qu'on souhaiteroit, sans qu'on puisse regarder cela comme une preuve qu'ils ne se CLAS.
N°. VIII. font pas convertis par motif de conscience ; car la lumière, qui fait reconnoître la vérité de la Religion, est différente de la dévotion, qui en fait pratiquer les regles. La seule crainte d'être damné peut faire changer de Religion à une personne, à qui l'on fait voir qu'il n'y a point de salut hors l'Eglise Catholique ; & c'est ce qui n'est pas difficile à persuader à un homme de bon sens. Mais cette seule crainte ne suffit pas pour engager un homme du monde à mener une vie vraiment chrétienne ; parce que s'il ne passe de la crainte à la charité, il n'arrivera jamais jusqu'à pouvoir crucifier sa chair avec ses desirs, sans quoi S. Paul nous assure qu'on ne sauroit être à Jesus Christ. Ainsi l'on peut bien dire que ces conversions sont imparfaites ; mais on ne peut pas dire qu'elles soient tout-à-fait fausses, comme le sont celles qui ne se font que par des considérations humaines, sans que l'esprit soit persuadé de la Religion qu'on embrasse.

Mais lors même qu'il semble qu'on ait lieu de soupçonner qu'un homme a changé de Religion par intérêt, nous devons craindre d'offenser Dieu, si nous en formons un jugement arrêté, sans en avoir des preuves plus assurées : car l'équité veut que nous distinguions dans ces rencontres, ce qui a donné occasion à une personne d'examiner s'il n'étoit point dans une fausse Religion, de ce qui l'a déterminé à la quitter pour en embrasser une autre. Une vue temporelle peut l'avoir porté à faire cet examen, quoique ce ne soit que la vérité que cet examen lui a fait trouver, qui l'a fait résoudre à ce changement.

Ainsi c'est juger du prochain contre la regle de l'Evangile, que de dire : un tel auroit perdu son emploi s'il ne s'étoit fait Catholique : donc il ne s'est point fait Catholique par motif de conscience, mais seulement pour conserver son emploi. Ce jugement seroit supportable s'il s'étoit fait Catholique sans aucune instruction, dans le moment même qu'il a appris qu'il ne pourroit conserver son emploi en demeurant Huguenot. Mais il n'y en a point à qui on n'ait donné le loisir de se faire instruire : & il le faut bien, puisque cet Auteur avoue que c'est le livre de M. de Meaux qui les a convertis. Or je soutiens que tout Huguenot, qui lira ce livre avec un desir sincere de connoître la vérité, & de s'y rendre s'il la découvre, en doit être extrêmement ébranlé, & entrer au moins en de grands doutes, s'il n'est point dans une fausse Religion. Car il doit conclure que sa Religion ne vaut rien, si les prétendus Réformateurs n'ont point eu de sujet de se séparer de l'Eglise ; & qu'ils n'en ont point eu si les accusations qu'ils ont formées contre elle, dans leur

Confession de foi, en disant *que les Sacrements y étoient anéantis, & que* III.
toutes superstitions & idolâtries y avoient vogue, ne sont pas véritables. Or CLAS.
 il est si clair, par ce livre, que ces accusations sont très-mal fondées, N°. VIII.
 que cet Auteur même est réduit à prétendre que ce n'est pas la véritable
 doctrine de l'Eglise qui y est représentée; tant il est évident que la doc-
 trine qui y est exposée, ne donne aucun lieu à des accusations si atroces.
 Il ne reste donc plus à cet homme, pour prendre parti, qu'à s'assurer
 si cette réponse a quelque fondement raisonnable, & s'il est à croire qu'un
 Prélat si éclairé n'ait pas su sa Religion, ou que, l'ayant sue, il l'ait
 voulu déguiser; & que l'ayant déguisée & proposée infidèlement, il ait été
 approuvé par tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éminent parmi
 les Catholiques, dans un dessein qui n'auroit pu que tourner à la con-
 fusion de l'Eglise. Or la question étant réduite à ce point, comment
 une personne sage pourroit-elle hésiter à croire, qu'on ne peut raison-
 nablement douter que ce livre ne contienne les véritables sentiments de
 l'Eglise Romaine, sur tous les points qui y sont traités? D'où il s'en-
 suit que se trouvant dégagé de prévention, par l'intérêt même qu'il a
 de connoître la vérité, il est impossible qu'il n'en conclue, qu'il n'est
 point sûr de demeurer avec des calomnieux & des schismatiques; &
 qu'ainsi il ne se trouve porté à se faire Catholique, par l'intérêt de son
 salut, quoiqu'une considération temporelle ait été l'occasion qui lui a
 fait faire cette recherche.

C'est ce que S. Augustin nous apprend être arrivé à beaucoup de Do-
 natistes, que les loix des Empereurs, qui les condamnoient à des amen-
 des considérables, avoient portés à quitter leur schisme, & à se rendre
 Catholiques. « Nous avons, *dit-il*, une sensible consolation de la con-
 » version de plusieurs de ces Schismatiques, qui ont embrassé si sincère-
 » ment l'unité catholique, qui la défendent avec tant de zèle, & qui ont
 » tant de joie d'être délivrés de leur ancienne erreur, que l'étonnement
 » où nous en sommes nous oblige à en rendre à Dieu de plus grandes
 » actions de grâces. Et cependant ils se trouvoient si attachés à ce parti
 » par la force de l'accoutumance, qu'ils n'auroient eu aucune pensée d'en
 » sortir, si la crainte d'être privés de quelque bien temporel, dont ils
 » étoient menacés par ces Loix Impériales, ne les avoit comme forcés
 » d'examiner la vérité; de peur que s'il se trouvoit que ce n'eût pas été
 » pour la justice, mais pour une injuste séparation, qu'ils auroient souf-
 » fert ces pertes, ils n'eussent sujet de n'en attendre que d'être punis de
 » Dieu, dont ils auroient méprisé les châtimens paternels. C'est cette
 » pensée qui les a rendus dociles, & qui les a disposés à chercher l'E-
 » glise, non dans les calomnies & les mensonges des hommes, mais

Ep. 93. ad
 Vincen-
 tium Ro-
 gatistam.

III. „ dans les Livres divins , qui nous font voir que Dieu a promis qu'elle
CLAS. „ feroit répandue par toutes les Nations ”.

N°. VIII. Ce même Saint représente , dans la même Lettre , en combien de manieres ces loix avoient été cause de la conversion des Donatistes ; & il fait bien voir par-là , qu'on ne laisse pas de se convertir par un motif de conscience , quoiqu'on eût eu besoin d'une considération temporelle pour faire ce qu'on n'auroit pas fait , si on n'y avoit été comme poussé. “ On „ ne fauroit croire , dit-il , à combien de personnes ces loix ont été utiles. „ Les uns disent : nous avons déjà pensé à nous faire Catholiques ; mais „ nous rendons graces à Dieu , qui nous a donné l'occasion de le faire „ sans retardement , & qui nous a ôté toutes les vaines excuses qui nous „ faisoient différer. D'autres disent : nous étions déjà convaincus de la „ vérité ; mais nous nous trouvions arrêtés par une certaine accoutumance , „ qui faisoit appréhender le changement : loué soit Dieu , qui a rompu „ nos liens , & qui nous a fait aimer le lien de la paix. Il y en a d'au- „ tres qui disent : nous ne savions de quel côté étoit la vérité ; & nous ne „ voulions pas nous en enquerir ; mais la peur de souffrir quelques pertes „ temporelles , sans que cela nous servît de rien pour le ciel , nous a „ portés à nous en instruire. Loué soit Dieu , qui a réveillé notre né- „ gligence par l'éguillon de la crainte , & nous a forcés de rechercher , „ par le trouble où nous nous sommes trouvés , ce que demeurant en „ repos , nous ne nous mettions point en peine de savoir. D'autres di- „ sent : les faux bruits que l'on faisoit courir de l'Eglise Catholique nous „ détournoient d'y rentrer ; & c'est la pensée d'y rentrer qui nous a fait „ découvrir la fausseté de ces bruits , comme ce sont les loix que l'on a „ faites contre nous , qui nous ont comme contraints de penser à ce re- „ tour. Rendons graces à Dieu , qui , par son châtiment paternel , nous „ a tirés de l'erreur où nous étions ; & nous a fait connoître , par notre „ propre expérience , combien ce que les Schismatiques disent de l'Eglise „ est faux & plein de mensonges. Enfin , d'autres disent : nous nous étions „ persuadés , que , pourvu que nous fussions Chrétiens , il n'importoit pas „ en quelle Communion nous le fussions ; mais Dieu soit loué , qui nous „ a retirés du schisme , & nous a fait entendre que , n'y ayant qu'un seul „ Dieu , il veut être adoré dans l'unité ”.

En voilà plus qu'il n'en faut , pour confondre la médifance de ce faiseur d'Entretiens , qui a la hardiesse d'affurer que de douze mille personnes , qu'il avoue s'être convertis depuis vingt ans , il n'y en a peut-être pas douze qui l'aient fait par motif de conscience ; & que ce ne sont que les indévôts de leur parti , qui , n'ayant point de Religion , en changent facilement. Les Donatistes auroient été mieux fondés de porter ces mêmes

gements de ceux qui quittoient leur schisme , pour se réunir à l'Eglise : III.
 ar S. Augustin ne craint point de reconnoître que les loix des Empe- CLAS.
 eurs , qui condamnoient à de grosses amendes ceux qui demeuroient dans N°. VIII.
 cette secte , avoient donné occasion à toutes ces conversions ; au lieu que
 le ces douze mille convertis en France , il n'y en a peut-être pas cent ,
 qui la pensée en soit venue au sujet d'aucune des nouvelles Ordon-
 nances , dont se plaignent les Prétendus Réformés. Il dit lui-même , page
 201 , qu'il n'y en a pas cinq cents qui se fassent Catholiques , par la ri-
 gueur qu'il dit que l'on exerce contre eux. En voilà donc , selon son
 compte même , plus d'onze mille cinq cents que les Ordonnances dont
 l se plaint n'ont point portés à se convertir. Mais au regard de ceux-
 mêmes qui en auront pu prendre occasion de quitter le parti des Préten-
 dus Réformés , qui peut assurer sans témérité , que leurs conversions ne
 e soient pas faites en quelqu'une de ces quatre ou cinq manieres , dont
 S. Augustin nous apprend que s'étoient faites celles d'un si grand nombre
 le Donatistes ?

Le dessein de changer de Religion a quelque chose qui étonne ; &
 on a quelquefois de la peine à l'exécuter , lors même qu'on y est tout
 résolu. Pourquoi donc ce que S. Augustin dit s'être trouvé de son temps ,
 ne se pourra-t-il pas trouver aujourd'hui , qu'il y ait eu des personnes
 qui s'étant résolus de se faire Catholiques eussent toujours différé d'exé-
 cuter leur résolution , par de certaines considérations qui les arrêtoient ,
 si Dieu ne leur eût présenté quelque occasion qui les a déterminés ? Je
 sais qu'une Demoiselle , fille d'un Huguenot très-zélé , a caché sept ans
 son Pere qu'elle étoit Catholique ; & que pendant tout ce temps-là elle
 l'accompagnoit au prêche , s'abstenant seulement de faire la Cene , dans
 la peur qu'elle avoit qu'il n'en mourût de douleur. Elle me fit consulter
 sur ce cas , & , ayant su que je n'approuvois point cette dissimulation ,
 elle résolut de se découvrir , quoiqu'avec bien de la peine ; & son Pere ,
 ayant remarqué qu'elle vivoit depuis long-temps dans une fort grande
 piété , en avoit été si édifié , qu'il ne fut point si touché de son chan-
 gement qu'elle l'avoit appréhendé.

Il y en peut avoir aussi , comme au temps de S. Augustin , qui sont
 convaincus de la vérité de la Religion Catholique : mais qui ne peuvent
 rompre les liens de l'accoutumance , qui les entraînent au Prêche , ni
 s'exposer au reproche qu'ils craignent que leurs parents , ou leurs amis
 du même parti ne leur fassent de leur changement ; à moins que quelque
 autre considération humaine , opposée à celles-là , faisant le contrepoids ,
 & empêchant l'impression que les premières faisoient sur leur cœur , ils
 ne se trouvent en état de suivre plus facilement la vérité qu'ils connoissent.

III. Mais il y en a bien davantage qui sont dans la troisième disposition
 CLAS. dont parle ce Saint. Ils sont nés dans la Religion prétendue Réformée;
 N°. VIII. ils ne savent si c'est une bonne ou une mauvaise Religion; ils ne veulent pas même s'en informer, & ils fuient ceux qui leur en parlent, de peur que cela ne leur donne du scrupule; & quand ils ne peuvent empêcher qu'on ne leur en dise quelque chose, ils croient en être quittes pour dire qu'ils ne sont pas Théologiens, & qu'ils n'ont pas la présomption de croire pouvoir répondre aux difficultés qu'on leur propose. Mais ce n'est que faute d'attention qu'ils ne comprennent pas que ce langage, qui est fort bon en la bouche d'un Catholique, n'est pas supportable dans la leur. Car un Catholique, qui a pour principe, qu'il ne peut manquer en suivant dans sa foi ce que l'Eglise universelle lui propose, comme étant révélé de Dieu, a droit de s'en tenir là, & de n'écouter pas seulement ce que ceux qui sont hors d'Eglise lui pourroient dire contre sa Religion: ce qui est si conforme aux anciennes maximes du Christianisme, que S. Cyprien déclare, qu'il lui suffisoit de savoir que Novatien étoit hors l'Eglise, pour ne se mettre pas en peine de réfuter ce qu'il enseignoit. Mais il n'en est pas de même d'un Prétendu Réformé, qui ne se trouve séparé de l'Eglise Catholique que par un principe tout opposé à celui-là; qui est que la moindre femme n'a pour la règle de sa foi, que la seule Ecriture Sainte lue ou entendue, & qu'elle ne doit point croire ce que lui en dit son Ministre, ou son Consistoire, ou les Synodes des Eglises Réformées, ou les Conciles généraux les plus célèbres, qu'autant qu'elle le trouvera conforme à l'Ecriture Sainte, lue par elle ou entendue: car il est clair que ce principe l'oblige à savoir par elle-même, si ce qu'on lui propose à croire dans sa Confession de foi, ou dans son Catéchisme, comme conforme à la parole de Dieu, y est en effet conforme ou non. Cependant il n'est pas moins certain que la plupart des Prétendus Réformés n'ont jamais lu l'Ecriture Sainte dans cette vue, & qu'ils ne croient ce que l'on croit dans leur secte, que parce que leur Ministre le leur a dit; & nullement parce qu'ils l'aient trouvé dans la parole de Dieu. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, se trouvant en un état, où ils ne se tiennent en repos que faute d'attention au peu de fondement qu'ils ont d'y être, tout ce qui est capable de réveiller leur attention, quand ce ne seroit qu'un intérêt humain, soit capable aussi de les mettre dans la voie de se convertir par un motif de conscience; parce qu'ils ne peuvent s'appliquer sérieusement à examiner si leur Religion est bonne, qu'il ne leur soit pour le moins aussi facile de reconnoître qu'elle ne vaut rien, qu'il l'étoit aux Donatistes de s'assurer, qu'ils n'étoient point dans la véritable Eglise: & ainsi les uns & les autres ont eu, & ont encore également

nt lieu de dire : *gratias Deo , qui negligentiam nostram stimulo ter-* III.
excussit , ut saltem solliciti quæreremus quod securi nunquam nosse CLAS.
vimus N°. VIII.

a quatrieme disposition où se trouvoient plusieurs de ces Donatistes, pas moins ordinaire à un grand nombre de Prétendus Réformés. emeuroient dans le schisme, parce qu'on avoit décrié l'Eglise Ca- que dans leur esprit, par quantité de faux bruits : *falsis rumoribus bamur intrare*. Et c'est par-là aussi que la plupart des Religionnaires ent à leur Religion. On les prévient dès l'enfance, que les Catho- s sont des idolâtres, qui servent les Images, & sont des Dieux de Saints. Quand rien ne les remue, comme ils ne se détrompent ; de ces calomnies, ils n'ont garde de penser à se convertir : mais ainte de perdre quelque avantage temporel les rendant plus attentifs, écouvrent aisément qu'on les a trompés ; & alors ils ont autant de que les Donatistes de rendre grâces à Dieu, qui leur a fait recon- e, *quam vana & inania de Ecclesiâ suâ mendax fama jactaverit*.

ous en avons un bel exemple dans un livre de M. Bruzeau, qui ne Réponse à un Ministre sur plusieurs points de controverse. Il n la page 96. " qu'une Demoiselle de sa connoissance avoit quitté, Angleterre, il y avoit environ douze ans, la Communion de l'Eglise holique, dans la pensée que toutes les calomnies dont les Ministres is noircissent étoient autant de vérités. Mais étant, dit-il, de retour aris, elle a eu le moyen de se détromper. Et ce qui commença à faire douter, sur le choix qu'elle avoit fait de la Religion prétendue rmée, fut la lecture du livre de M. de Bochard, Ministre à Alen- i, & sur-tout des endroits dont j'ai rapporté ci-dessus fidèlement paroles. Elle crut d'abord que c'étoit un livre supposé ; mais en nt acheté un elle-même, elle le lut attentivement. Et comme elle roit que l'Auteur prétendoit que la vraie Eglise de Jesus Christ, &

Saints Peres du quatrieme & du cinquieme siecle étoient dans une eur grossiere en invoquant les Saints, & que les apostats, les payens les hérétiques, soutenoient la vérité contre cette Eglise, qui portoit e-même le flambeau de la vérité, elle ne pouvoit croire qu'un homme prit & de bon sens eût une prétention si déraisonnable. Elle suspendit endant son jugement, jusqu'à-ce qu'ayant porté ce livre à un Mi- re de Charenton, qui l'assura que non seulement ce livre n'étoit pas posé, mais qu'il étoit excellent, & qu'il en recommandoit la lecture is ses sermons, elle lui demanda s'il vouloit bien souffrir que quel- e Catholique l'accompagnât pour conférer avec lui sur ce même sujet.

Ministre l'ayant refusé, elle en fut voir un autre, qui est M. rits contre les Protestants. Tome XIV.

Y y y

par le sentiment de Marc-Antoine de Dominis, qui a le premier inventé ce nouveau dogme, qu'on n'étoit obligé de croire, & de la damnation éternelle, que certains articles fondamentaux pour tous les autres, on pouvoit, ou en douter, ou les contredire au préjudice du salut. Voilà ce qui fait que la plupart des Huguenots songent point à se convertir; parce qu'ils s'imaginent facilement croire tout ce qui est nécessaire pour être sauvé, & ils ne sont pas en peine du reste: ce qui fait aussi qu'ils ne nient pas que les Catholiques ne puissent être sauvés dans leur Religion; parce qu'ils croient, aussi-bien que M. Daillé, dans son livre *de la Foi par les Ecritures*, que tous les points fondamentaux sont crus également par les Catholiques & par les Réformés. Mais on voit sans peine, que cela empêche la conversion de ceux qui n'ont aucun intérêt à se convertir, & que leur peut être une occasion à le faire avec moins de peine, s'ils y trouvent de l'avantage: & ce que cela fait au moins, c'est qu'ils n'ont pas tant d'opposition à se faire instruire. Or les Ministres protestants font fort bien, que dès qu'un Religieux veut de bonne foi écouter les Catholiques lui peuvent dire, & y faire une attention sérieuse à demi gagné; & ils le comptent tellement comme perdu, qu'ils ne se pressent presque toujours de conférer avec les Catholiques qui ont com-
mencé à lui parler, quelque instance que cet homme leur puisse faire de ne pas l'abandonner, dans une affaire où il y va de son salut, s'ils ont quelque raison à opposer aux preuves de leurs adversaires. Aussi est-il évident, s'il étoit aisé de faire comprendre aux Donatistes, dès qu'ils commencent à écouter, qu'il ne pouvoit y avoir de salut pour eux dans leur schisme, il ne l'est pas moins de le faire comprendre aux

Il y en avoit de légitimement établis; un nouveau Ministère, une nou- III.
 Liturgie, une nouvelle Discipline, sans avoir, pour tout cela, au- CLAS.
 véritable Mission, ni de Dieu, ni des hommes qui aient eu le pouvoir N°. VIII.
 leur donner.

L'exemple des Donatistes, & la connoissance que l'on a de ce qui se
 dans le cœur de l'homme, font donc voir manifestement, que toutes
 manieres de changer de Religion sont très-possibles. Or il suffit que
 soit possible, pour convaincre d'une manifeste calomnie, ceux qui
 ent les conversions qui se font en France, comme n'y en ayant pres-
 aucune qui se fasse par un motif de conscience. Car il faut renverser
 ngile, ou demeurer d'accord, que quand une action peut être faite
 divers motifs, dont l'un est bon & l'autre mauvais, c'est un très-
 le péché devant Dieu, de l'attribuer au mauvais motif, sur de purs
 sons, & sans en avoir aucune preuve convainquante; sur-tout si on
 par-là faire passer des gens pour n'avoir point de Religion. Or
 ce que fait l'Auteur de la Politique du Clergé, dans le jugement
 porte de douze mille personnes qui ont quitté la Communion des
 ndus Réformés, pour se rendre Catholiques, en prétendant, sur
 rs soupçons, qu'il n'y en a presque aucun qui l'ait fait par un motif
 conscience. On ne peut donc nier que l'Auteur de ce livre, & tous
 qui l'approuvent & qui l'estiment, ne soient coupables devant Dieu
 très-criminelle calomnie.

CHAPITRE XII.

*Conversion de M. de Turenne, & des charités que le Roi fait à de
 vres familles qui embrassent la Religion Catholique. Que rien n'est
 ins chrétien que ce que dit cet Auteur de l'un & de l'autre.*

N n'a pas besoin de réfuter sérieusement la fausseté du monde la
 grossiere, que cet Auteur ose avancer en la page 203. Il est certain,
 que de ceux qui changent de Religion, pour se faire Catholiques,
 en a pas la quatrieme partie, j'ose dire la sixieme, qui perséverent
 a Religion qu'ils ont embrassée. Cela est si peu vraisemblable, que ce
 une folie de le croire sur la parole d'un homme, que l'on a vu
 s ici prendre toutes ses visions pour des vérités.

ne mérite pas plus de foi, quand, pour donner plus de couleur à
 mnée, il ne fait que deux classes de tous ceux qui se convertissent;

qu'on ne l'accusât d'avoir quitté sa Religion par intérêt. Comme extrêmement délicat sur le chapitre de l'honneur, & que la gloire de son Idole, il voulut persuader à toute la terre qu'il s'étoit converti par principe de conscience.

C'est la marotte des Prétendus Réformés, de vouloir que tout soit idolâtre. On peut, & on doit avoir de l'honneur, sans faire de son Idole; mais il faut n'en avoir point, pour déchirer les gens de bien, par de lâches reproches, de mauvaises intentions cachées, qu'on ne sauroit rien marquer de reprehensible dans leurs actions. L'imitateur du Démon, qui, ne trouvant rien que d'édifiant dans la vie de Job, crut pouvoir obscurcir toute sa vertu par un reproche, en l'accusant de ne servir Dieu que par intérêt. Quel bel exemple à M. de Turenne de persuader à toute la terre qu'il s'étoit converti par principe de conscience? N'est-ce pas une maxime de l'équité, aussi-bien que du Droit, que tout homme est présumé n'être ni bon ni méchant, jusques à ce qu'on ait prouvé qu'il le soit? *Quilibet pro bono, donec probatur malus.* Or c'est être méchant, que de quitter sa Religion par un autre motif que par celui de la conscience. On ne doit donc le présumer de personne, sans l'avoir prouvé. Or on ne sauroit prouver qu'il y ait eu des calomniateurs assez hardis, pour avoir entrepris de dire, que M. de Turenne s'étoit fait Catholique contre le mouvement de sa conscience. Rien n'est donc plus impertinent que de supposer qu'il ait fait cet Auteur, qu'il ait dû se mettre en peine de persuader à toute la terre, qu'il s'étoit converti par principe de conscience.

Mais quelque déraisonnable que cela soit, on n'a pas lieu d'être surpris dans un Prétendu Réformé. Car ces Messieurs ont leurs

toute la terre; que tout accusateur est obligé de prouver ce qu'il avance. III.
 Mais c'est un de leurs privileges de n'être point soumis à cette loi. Ils se CLAS.
 croient en droit de dire: un tel s'est fait Catholique après avoir vieilli dans N°. VIII.
 le parti des Huguenots; nous sommes fondés en coutume, quand nous
 supposons qu'il ne l'a pu faire par un principe de conscience: c'est le ju-
 gement que nous portons de tous ceux qui nous quittent. S'ils veulent
 que le monde croie le contraire, c'est à eux à lui persuader qu'ils l'ont
 fait par un bon principe. Car pour nous, nous sommes en possession de
 ne nous pas charger de la preuve: & les particuliers auroient tort de
 s'en formaliser, puisque nous en usons ainsi envers toute leur Eglise Ro-
 maine. Nous l'avons accusée de toutes sortes de *superstitions* & d'*idolâtries*;
 & pour donner plus d'horreur des dogmes de sa créance, que nous avons
 rejetés, nous avons dit *qu'ils étoient sortis de la boutique de Satan*. Il
 semble que cela nous obligeoit à la preuve: mais ayant trouvé que cela
 nous auroit été défavantageux, nous nous en sommes dispensés; & quoi-
 qu'accusateurs, nous avons prétendu que ce n'étoit point à nous à prou-
 ver, que ces dogmes *étoient sortis de la boutique de Satan*, encore que
 nous l'eussions mis dans notre Confession de foi; mais que c'étoit aux
 Catholiques à nous les montrer dans l'Ecriture. Qu'on ne s'étonne donc
 point que nous agissions ici de la même sorte: nous avons regardé M.
 de Turenne comme le plus grand homme du monde tant qu'il a été parmi
 nous; mais nous ayant quittés, nous dirons que la gloire étoit son Idole;
 & nous ferons entendre par-là, que n'agissant que par ce principe, ce n'a
 pu être que par quelque mouvement de gloire, & quelque vue de gran-
 deur humaine, qu'il a changé de Religion. Et comme on nous pourroit
 objecter que le zele qu'il a témoigné depuis son retour à l'Eglise, pour
 procurer le même bien à ceux qui étoient encore dans le mauvais parti,
 d'où Dieu l'avoit retiré, a été une grande preuve de la sincérité de sa con-
 version, nous donnerons un tour à cela, qui confirmera, plutôt qu'il
 n'affoiblira, le reproche que nous lui ferons. Nous dirons que le même
 mouvement de gloire, qui lui faisoit *craindre qu'on ne l'accusât d'avoir*
quitté sa Religion par intérêt, est ce qui, de converti, l'avoit fait devenir
convertisseur: ainsi rien ne se démentira dans notre accusation; &, sans
 nous mettre en peine de rien prouver, nous donnerons à courre aux
 Catholiques, s'ils veulent justifier sa mémoire.

Mais qu'a-t-on à justifier contre des impostures si insensées? Qu'a gagné
 M. de Turenne en se faisant Catholique? Ne commandoit-il pas les Ar-
 mées du Roi étant encore Huguenot? Qu'a-t-il eu depuis qu'il n'eût pas
 alors? En est-il devenu plus riche? On fait au contraire qu'il est mort
 pauvre; & que Dieu l'avoit tellement détaché de toutes les grandeurs

III. humaines, que sa résolution étoit prise de se retirer à l'Oratoire, aussi-
CLAS. tôt qu'il auroit achevé sa dernière campagne. Ils diront aussi ce qu'il leur
N°. VIII. plaira de son zèle pour la Religion qu'il avoit embrassée: on ne peut pas
 les empêcher de médire. Mais leur médisance ne changera pas les juge-
 ments naturels de tous les hommes; & elle n'empêchera pas, que tous
 les gens équitables ne prennent pour une des marques d'une bonne con-
 version, quand, de *converti*, on devient *convertisseur*. Nous voyons bien
 que cela ne leur plaît pas; & nous en dirons la raison en un autre en-
 droit, quoiqu'elle ne soit pas difficile à deviner. Mais le bon sens fait
 assez juger, que si un Chinois s'étoit fait Chrétien, il ne pourroit guere
 donner de meilleures marques de la sincérité de sa conversion, que de
 travailler avec un grand zèle à attirer ceux de son pays à embrasser la
 même foi en Jésus Christ. On doit donc dire la même chose d'un Protestant
 qui se fait Catholique: & je ne crois pas qu'il y ait aucun Protestant rai-
 sonnable, qui n'avoue que c'est un signe, qui doit au moins faire préfu-
 mer que ces *convertis*, *qui deviennent convertisseurs*, se sont fait Catholi-
 ques par conscience; sauf à prétendre, s'ils le veulent, que ç'a été par
 une conscience erronée.

Voilà donc le jugement que notre Auteur prononce de la première
 sorte de convertis. *Ce sont des Grands que le monde gagne, & qui sont
 attirés par l'espérance de quelque avancement considérable.* Il l'a dit: il en
 faut demeurer là; il n'est pas homme à se rendre. Et je ne doute point
 que, s'il lui en prenoit fantaisie, il ne nous soutint aussi, que le Duc
 d'Yorck, qui risque une Couronne en se déclarant Catholique, ne l'a fait
 que par l'espérance de quelque avancement considérable, aussi-bien que
 la feu Duchesse d'Yorck.

On auroit tort de prétendre qu'il eût mieux traité la seconde sorte de
 convertis; mais il auroit pu n'y pas faire paroître un esprit si éloigné de
 l'esprit de l'Evangile. Jésus Christ dit qu'il l'est venu annoncer aux pauvres:
Pauperes evangelizantur. S. Paul dit, que, dans ces temps bienheureux, où
 la grace de Jésus Christ se répandoit si abondamment parmi toutes les
 Nations, *il n'y avoit pas dans l'Eglise beaucoup de Nobles selon la chair,
 ni beaucoup de riches; mais que Dieu avoit choisi les plus vils & les plus mé-
 prisables selon le monde, & ce qui n'étoit rien, pour détruire ce qui étoit
 de plus grand.* S. Jacques dit aussi, *que Dieu avoit choisi ceux qui étoient
 pauvres dans ce monde, pour être riches dans la foi, & héritiers du Royau-
 me que Dieu a promis à ceux qui l'aiment.* Et cet Auteur veut qu'on n'ait
 que du mépris pour tant de conversions, qu'il ne peut nier qui se font
 en France; parce qu'il suppose, quoique fausement, que hors les Grands,
 que le monde gagne, presque tous les autres qui se convertissent ne sont

que des pauvres, qu'il appelle par mépris *des gens de la lie du peuple*; qu'il III
prétend que l'on attire par des motifs dignes de la bassesse de leur naissance CLAS.
 & de leur courage. Parole digne de nos Prétendus Réformateurs! Quoi! N°. VIII
 quand il s'agit du salut des âmes pour qui Jésus-Christ est mort, on aura
 égard à la qualité & aux richesses, & on traitera les pauvres de gens de
la lie du peuple, qu'on ne gagne rien à convertir! On leur reprochera la
 bassesse de leur naissance, comme si elle les rendoit indignes que l'on s'ap-
 pliquât à eux, pour les retirer de l'hérésie, & les faire rentrer dans l'E-
 glise hors laquelle il n'y a point de salut! Ou, comme si tous ceux qui
 sont de basse naissance étoient sans Religion, tels que sont ceux qui se-
 roient capables d'en changer pour le moindre intérêt temporel! Et enfin
 on leur attribuera une *bassesse de courage*, qui doit rendre leur conversion
 suspecte d'avoir été faite par des motifs indignes des Chrétiens; comme
 si le courage humain n'étoit pas plutôt un obstacle, qu'un avantage pour
 se résoudre à changer de Religion par un esprit vraiment chrétien!

Mais encore, quels sont ces motifs, par lesquels il dit qu'on a attiré
ces gens de la lie du peuple? Il ne le déclare pas en cet endroit; il dit seu-
 lement en général, *qu'on ne trouvera point que les Apôtres & leurs Suc-*
cesseurs, se soient servis de semblables voies pour convertir les Payens &
les Infidèles. Mais il s'explique davantage dans une petite Préface qu'il a
 mise avant une lettre de M. Pelisson, imprimée à la fin de son livre.
 « Depuis, dit-il, que ces Dialogues sont imprimés, il est tombé entre
 » les mains de l'Auteur une lettre du Sieur Pelisson, célèbre converti,
 » & plus célèbre convertisseur. On a cru qu'elle étoit digne de la curiosité
 » du Public, & que rien n'étoit plus propre à faire voir, combien est
 » apostolique la manière dont on se sert pour convertir les âmes. Rien
 » n'est plus semblable à la conduite des Apôtres, qui alloient de lieu
 » en lieu, répandant les richesses de la grace au mépris de celles de la
 » nature, que la charité de ces Messieurs, qui répandent par-tout les ri-
 » chesses de la nature, pour attirer les hommes à la grace ».

Le Traducteur flamand en parle d'une manière bien plus emportée.
 Car laissant là l'ironie de l'Auteur François, il dit nettement, que cette
 voie de faire charité à ceux qui se convertissent, est une *abomination*.

Ils ont obligé le monde de donner cette lettre de M. Pelisson, quoi-
 qu'ils l'aient donnée très-defigurée, & fort différente de l'original. Car on
 est assuré que tous ceux qui la liront avec un peu d'équité, quand ils
 seroient Protestants, n'y trouveront rien que de chrétien & d'édifiant.
 Tout ce qui paroît par cette lettre est, que quand des personnes ont ré-
 solu de se convertir, ayant été persuadés par des conférences avec des
 Catholiques, qu'ils ne sauroient faire leur salut dans la Religion où ils

III. font nés, si ce changement les met en état, comme il arrive souvent, CLAS. d'avoir besoin d'assistance, on croit que la charité oblige de ne la leur N°. VIII. pas refuser dans une telle conjoncture. Une servante se veut faire Catholique, il faut pour cela qu'elle quitte sa maîtresse, & elle ne pourra pas si-tôt trouver de condition. Faudra-t-il cependant la laisser mourir de faim, de peur qu'on ne dise qu'elle s'est convertie par intérêt? Une pauvre famille, qui étoit assistée par les Religionnaires tandis qu'elle étoit de leur parti, se rendant Catholique, se trouve abandonnée. Est-ce *une abomination* de faire en sorte qu'elle trouve dans l'Eglise les mêmes soulagemens, qu'elle trouvoit parmi les Prétendus Réformés? Un Ministre, chargé de femme & d'enfans, trouve, par la lecture des SS. Peres, qu'il est engagé dans une méchante Religion; s'il n'a pour lui & pour toute sa famille que sa pension de Ministre, est-ce *une action abominable devant Dieu*, de lui donner de quoi subsister; & ne seroit-ce pas au contraire une dureté criminelle si on manquoit de le faire?

Le peu qu'on donne fait assez voir que ce n'est qu'une charité de la maniere que je viens de dire, & non pas un motif pour faire changer de Religion à des gens, qui n'auroient point d'envie de le faire par principe de conscience. C'est ce qui paroît par ces termes du mémoire joint pag. 248. à la lettre: *Il a été fait un très-grand nombre de conversions dans les Vallées de Pragelas, par les soins de M. de Grenoble, d'une Compagnie de la Propagation de la foi en la même ville, & de quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus; en sorte que, sans autre distribution que d'environ deux mille-écus en tout, envoyés à diverses fois, on a les listes bien certifiées de sept à huit cents personnes rentrées dans l'Eglise. C'est environ huit francs pour chaque personne, l'une portant l'autre. Or à qui persuadera-t-on, que, sans avoir changé le cœur de ces sept à huit cents personnes, & sans les avoir convaincues de la fausseté de leur Religion, on les ait pu porter à la changer pour une aussi petite récompense que celle-là? Ce ne sont point des gueux & des vagabonds, qu'on pourroit plutôt soupçonner de n'avoir guere de conscience; ce sont des personnes habituées depuis long-temps dans des villages, & qui y demeurent depuis leur conversion comme auparavant. Comment donc s'imaginer qu'il se trouve sept à huit cents personnes de cette sorte dans une même contrée, à qui on ait pu, pour si peu d'argent, faire changer une Religion, à laquelle, jusques ici, ils avoient été si attachés?*

Si les Juifs, du temps des Apôtres, avoient été aussi déraisonnables que cet Auteur, ils n'auroient pas manqué de dire, que la plupart de ceux qui se convertissoient dans la ville de Jerusalem, le faisoient pour avoir part aux charités que les Apôtres faisoient aux nouveaux fideles, en distribuant

ent à chacun ce dont il avoit besoin ; de sorte qu'il n'y en avoit III.
 parmi eux qui fût pauvre , & qui manquât du nécessaire à la vie. CLAS.
 Chrétiens des premiers siècles n'avoient pas moins de soin d'assister N°. VIII.
 ceux qui embrassoient la foi de Jesus Christ. Les Payens ne l'igno-
 rent pas ; & il y avoit même des fourbes qui en abufoient, comme il
 est par un Dialogue de Lucien. Auroient-ils dû retrancher ces charités,
 sur qu'on ne soupçonnât que ceux qui embrassoient la Religion Chrétien-
 ne , le faisoient pour y avoir part ?

Il ne fait donc ce qu'il veut dire , quand il soutient que les Apôtres
 leurs Successeurs ne se sont jamais servis de semblables voies pour
 convertir les Payens & les Infidèles ; ni quel est le sens de cette belle ironie :
*rien n'est plus semblable à la conduite des Apôtres , qui alloient de lieu en
 répandant les richesses de la grace , au mépris de celles de la nature , que
 l'avarice de ces Messieurs , qui répandent par-tout les richesses de la nature ,
 attirer les hommes à la grace.* Cette antithèse lui a paru fort ingénie-
 use ; & ce n'est qu'une impertinence, ou une pure calomnie.

Or que signifie ce qu'il dit , que les Apôtres répandoient les richesses
 de la grace au mépris de celles de la nature ? Entend-il qu'ils ne se sou-
 cièrent point pour eux-mêmes d'avoir aucuns biens temporels ? Quel rapport
 auroit-il avec l'opposition qu'il veut faire trouver entre les Apôtres & les
 Docteurs Catholiques, qu'ils accusent de donner des biens temporels,
 sans en pas d'en rechercher pour eux-mêmes ? Entend-il qu'ils n'avoient
 que de répandre les richesses spirituelles, sans se mettre en peine si
 à qui ils en faisoient part, avoient, ou n'avoient pas, de quoi subsister
 corporellement ? On voit le contraire par le soin qu'avoit S. Paul d'as-
 sister les pauvres de Jerusalem. Et ainsi l'un des sens que l'on peut donner
 à ses paroles est ridicule , en ce qu'il ne revient en aucune sorte à ce
 qu'il s'agit ; & l'autre est manifestement faux.

L'autre membre de l'antithèse ne vaut pas mieux. Car s'il veut faire
 entendre que ces Messieurs, dont il est parlé dans la lettre qu'il donne au
 Duc, n'emploient point d'autres moyens pour convertir les Huguenots,
 que de leur promettre de l'argent, c'est une imposture manifeste, que
 le seul nom de M. de Grenoble réfute assez ; sa vertu, sa sagesse, & sa
 piété, étant trop connues, pour laisser aucun lieu de croire qu'il voulût
 ennoûtre pour de vrais Catholiques, ceux qui ne se feroient convertir
 que parce qu'on leur auroit promis de l'argent. Que s'il avoue que ce
 fut qu'après les avoir instruits, & leur avoir persuadé qu'il y va de leur
 salut, de ne pas demeurer dans le schisme & dans l'hérésie, qu'on les assiste
 dans leurs besoins ; on lui soutient qu'il n'y a rien de plus chrétien que
écrits contre les Protestants. Tome XIV.

III. cette conduite , & qu'on ne peut , fans un aveuglement prodigieux , prétendre qu'elle est contraire à la conduite des Apôtres.

N^o. VIII. Qui ne connoît pas le cœur de l'homme , est incapable de servir les ames ; & c'est ne le pas connoître , que de ne pas savoir qu'il arrive très-souvent , qu'un homme est persuadé qu'il est en mauvais état , & qu'il a même desir d'en sortir , sans que néanmoins il en sorte ; parce qu'il y a des considérations qui l'arrêtent qu'il n'a pas la force de surmonter , n'ayant encore que peu de vertu. La plus ordinaire de ces tentations est la crainte de manquer du nécessaire à la vie , ou d'être réduit dans une grande pauvreté : c'est ce que les Payens mêmes ont reconnu.

*Magnum pauperies opprobrium jubet
Quid vis & facere & pati ;
Virtutisque viam deserit ardua.*

Il faudroit donc renverser toutes les regles de la charité , pour ne pas demeurer d'accord qu'elle oblige , dans ces rencontres , à ôter autant que l'on peut le fujet de la tentation , qui met une ame foible hors d'état de pouvoir exécuter la résolution qu'elle a prise de faire le bien qu'elle connoît , & qu'elle veut embrasser ; mais d'une volonté qui n'est pas encore assez parfaite & assez forte pour surmonter cet obstacle. Une pauvre fille se trouve engagée dans une vie criminelle : elle sent son mal , & elle en voudroit sortir ; mais la peur de n'avoir pas de quoi vivre la retient dans cet état de péché. Sera-ce agir par un esprit opposé à celui des Apôtres , que de répandre les richesses de la nature , pour attirer les hommes à la grace ? Sera-ce l'attirer à Dieu par un motif digne de la bassesse de sa naissance & de son courage , que de lui promettre de l'assister , si elle veut quitter sa misérable vie ? Peut-on avoir cette pensée sans renoncer au sens commun ? Or qui ne voit que c'est ici la même chose ; & que de semblables appréhensions d'être réduit à une extrême indigence , peuvent empêcher beaucoup de personnes foibles de se faire Catholiques , ou au moins les jeter dans de grandes perplexités , lors même qu'ils sont persuadés , par les preuves qu'on leur en apporte , que c'est la véritable Religion ? Pourquoi donc les mêmes vues chrétiennes , qui sont approuver à tout le monde la charité que l'on feroit à cette fille , pour la retirer de ses défordres , ne feroient-elles pas approuver celles que le Roi fait à ses sujets , pour empêcher que la tentation de la pauvreté ne les retienne dans une Religion , où il est persuadé qu'ils ne sauroient demeurer sans se perdre éternellement ?

Je pourrois ajouter , que les Prétendus Réformés sont souvent eux-

mêmes, pour se faire des Profélytes, ce qu'ils condamnent si injustement dans les Catholiques. Mais je n'ai point besoin de leur exemple dans une chose si claire : ils peuvent dire ce qu'il leur plaira. S'ils avouent qu'ils ont pour leur Religion ce qu'ils blâment les Catholiques de faire pour la leur, ce sera une nouvelle preuve de leur mauvaise foi, ou du privilège qu'ils s'attribuent d'être exceptés de la loi de Dieu, qui défend d'avoir deux poids & deux mesures. Que s'ils prétendent qu'ils ne le font pas, tout ce que le bon sens nous en pourra faire conclure est, qu'aimant mieux leur argent que leur Religion, ils aiment encore mieux n'avoir point de Profélytes, que non pas qu'il leur en coûte quelque chose. C'est à eux à choisir lequel de ces deux jugements ils veulent que l'on fasse d'eux.

CHAPITRE XIII.

Du chagrin que cet Auteur témoigne contre les Convertisseurs. Qu'ils n'ont aucun zèle pour la conversion des Infidèles ; au lieu que les Catholiques s'y emploient avec succès.

ON ne devoit pas s'attendre que cet Auteur, qui traite si mal les convertis, traitât mieux les *convertisseurs* : il n'en parle qu'avec chagrin. De lui est une espèce de raillerie, en parlant d'un *converti*, de joindre à cette qualité celle de *convertisseur* : c'est l'idée qu'il donne de feu M. de Lurenne & de M. Pelisson. Mais sa mauvaise humeur contr'eux paroît encore davantage, en ce qu'il ne peut s'empêcher de traiter de *bigots* ; c'est-à-dire, de faux dévots & d'hypocrites, tous ceux qui témoignent quelque zèle pour la conversion des Prétendus Réformés. *Je fais*, dit le Jurisconsulte Huguenot, page 225, *que je dois aujourd'hui combattre une maxime pompeuse, qui a pour soi toutes les apparences ; qui se couvre de l'habit de la dévotion, & contre laquelle les Bigots disent qu'on ne sauroit se déclarer sans impiété.* Et en la page 186. *Il y a cinq ou six Bigots en France, qui se sont érigés en convertisseurs, & qui tiennent registre de leurs convertis.* Et au contraire dès le commencement de ses Entretiens, faisant l'éloge des Huguenots, il met pour une de leurs meilleures qualités, *qu'ils ne se mettent point dans le monde sur le pied de convertisseurs.*

Ils ont donc bien changé d'humeur depuis le commencement de leur secte : car il faut bien qu'ils aient fort aimé autrefois à faire le métier de

III. *convertisseurs*, ou plutôt de pervertisseurs, pour avoir attiré tant de gens dans leur parti. Cependant il est vrai qu'ils sont aujourd'hui sur le pied que dit cet Auteur; ils ne *s'érigent plus en convertisseurs*, & ils haïssent fort les *convertisseurs Catholiques*. Ce sont présentement leurs deux caractères; & il est bon de rendre raison de l'un & de l'autre. Nous parlerons d'abord du premier, & ensuite du second.

Il y a deux sortes de personnes que les Prétendus Réformés devoient tâcher d'attirer à Dieu, par la prédication de sa parole, s'ils étoient vraiment animés de son Esprit: les Chrétiens qu'ils s'imaginent être engagés dans des erreurs préjudiciables au salut, & les Infidèles qui ne connoissent point Jesus Christ.

Mais au regard de ces derniers, ils n'ont fait que justifier, que ce que dit Tertullien des Hérétiques de son temps, n'est pas moins vrai de ceux du nôtre: *Leur projet*, dit-il, *& leur entreprise n'est pas de convertir les Payens, mais de pervertir les Catholiques: ils se donnent plutôt la gloire d'avoir renversé ceux qui étoient debout, que d'avoir relevé ceux qui étoient rampants sur la terre; parce que leur ouvrage n'est pas d'édifier, mais de détruire la vérité: ils démolissent nos maisons pour bâtir les leurs.*

Ainsi quiconque voudra comparer ce qu'eux & les Catholiques ont fait, & font encore tous les jours, pour acquérir de nouveaux sujets à Jesus Christ, & de nouveaux adorateurs à son Pere, n'aura pas de peine à juger laquelle des deux Eglises doit être reconnue pour la véritable Epouse de Jesus Christ, qu'il a choisie pour porter son nom par toute la terre; pour instruire toutes les Nations & pour ouvrir les yeux aux Gentils, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, & de la puissance de Satan à Dieu; & que, par la foi qu'ils auront à Jesus Christ, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, & qu'ils aient part à l'héritage des Saints.

Je veux bien ne point parler de ce qui s'est fait dans les premiers siècles, quoique notre Eglise étant sortie, par une succession non interrompue, de ces saints Prédicateurs de l'Evangile, qui ont ruiné l'idolâtrie, elle ait infiniment plus de droit que ces nouveaux venus de prendre part à la gloire de leurs travaux: mais quand on se retrancheroit aux temps, où ils ne veulent plus avoir de part avec l'Eglise Romaine, parce qu'ils se sont faussement imaginés qu'elle étoit tombée sous la puissance de l'Antechrist, & qu'elle étoit devenue la Babylone de l'Apocalypse, y a-t-il rien qui puisse mieux faire voir l'impiété de cette pensée, que ce qu'elle a fait depuis le septième siècle, pour faire adorer Jesus Christ par tant de Nations qui ne l'avoient jamais connu, ou qui étoient

etombées dans les ténèbres du Paganisme ? Ce n'a été qu'en ce temps- III.
 à qu'une grande partie des Provinces-unies , où l'hérésie de Calvin regne CLAS.
 présentement , ont reçu la lumière de l'Evangile par S. Suitbert , S. N°. VIII.
 Willebrod , & leurs Compagnons ; & qu'une partie de l'Allemagne ,
 encore Payenne , est devenue Chrétienne par les travaux de S. Boniface.

Mais si nous nous arrêtons à notre temps , & depuis que ces nou-
 veaux Réformateurs sont venus au monde , nous verrons encore mieux
 qui sont ceux , ou des Protestants ou des Catholiques , qui ont témoigné
 plus de zèle , pour porter la lumière de l'Evangile de Jesus Christ dans
 ces vastes pays où l'idolâtrie regne encore. Il n'y a point des peuples
 de l'Europe qui aient eu , depuis cents ans ou environ , plus de facilité
 de le faire que les Hollandois : on fait quelle est leur puissance dans les
 Indes ; & combien ils ont d'accès , par leur commerce , parmi toutes
 ces Nations Infideles. Cependant nous pouvons apprendre d'eux-mêmes
 ce qu'ils y font , pour y faire connoître Jesus Christ. Les Directeurs de
 la Compagnie des Indes Orientales , dans la Relation qu'ils présenterent
 aux Etats des Provinces - unies , en l'année 1664 (qui est inférée dans
 l'Histoire d'Aitzema de cette année-là) se plaignent de ce que les Mi-
 nistres , les Consolateurs des malades , les Maîtres d'Ecole , & les autres
 qu'ils avoient envoyés , durant l'espace de cinquante ans , comme des
 Apôtres , pour travailler à la conversion des Infideles & des Ethiopiens ,
 avec de grandes dépenses & beaucoup de soin , n'avoient pu néanmoins ,
 durant tant de temps , tirer qu'à peine un très - petit nombre de ces
 gens-là de leurs ténèbres , pour les faire entrer dans la connoissance de
 Jesus Christ ; & ils attribuent ce peu de succès à la négligence de leurs
 Apôtres. *Nous avons , disent-ils , beaucoup travaillé cinquante ans entiers ,
 pour répandre la Religion Chrétienne parmi les Infideles & les Ethiopiens ;
 nous avons envoyé à cette fin , avec beaucoup de dépense , des Prédicateurs ,
 des Consolateurs des malades , des Maîtres d'Ecole & autres personnes ; &
 cependant nous n'avons nul sujet de nous glorifier du succès d'une si grande
 entreprise. La négligence & le peu de zèle de nos Prédicateurs en ont
 empêché le fruit.* Et ils reconnoissent en même temps , dans cette même
 Relation , que les Ecclésiastiques de la Communion de Rome répandoient
 la Religion Chrétienne dans le Royaume de la Chine avec de grands
 progrès ; qu'ils avoient bâti plusieurs Eglises à Pekin (qui est la Capitale
 du Royaume) à *Hockien* (qui est une autre des principales villes) & en
 plusieurs autres lieux.

Mais la maniere dont leurs Historiens parlent des travaux de S. Fran-
 çois Xavier , pour la conversion des infideles , & de ses vertus aposto-
 liques , devoit bien donner de la confusion à leurs Ministres. Voici ce

III. qu'en dit Baldeus, dans son Histoire des Indes, page 78. " Si la Religion de Xavier convenoit avec la nôtre, nous le devrions estimer & honorer comme un autre S. Paul. Nonobstant toutefois cette différence de Religion, son zele, sa vigilance, & la sainteté de ses mœurs, doivent exciter tous les gens de bien à ne point faire l'œuvre de Dieu négligemment: car les dons que Xavier avoit reçus, pour faire la charge de Ministre & d'Ambassadeur de Jesus Christ, ont été si éminents, que mon esprit n'est pas capable de les comprendre, & ma plume bien moins capable de les exprimer. Si je considère la patience & la douceur avec lesquelles il a présenté aux grands & aux petits les eaux vives & saintes de l'Evangile; si je regarde le courage avec lequel il a souffert les injures & les affronts, je suis contraint de m'écrier avec l'Apôtre: *Qui est aussi capable de tant de merveilleuses choses* que l'a été cet homme! Ainsi cet avec sujet que nous souhaiterions de pouvoir dire que Xavier a été des nôtres. "

Relation
de l'an
1676. pag.
226.

Nous voyons encore de nos jours ce qu'ont fait, dans ces mêmes pays des Indes Orientales, trois Evêques François, avec un assez petit nombre d'Ecclésiastiques, partis de France depuis vingt ans pour aller prêcher Jesus Christ aux Infidèles, avec le même esprit & le même désintéressement que les Apôtres; en renonçant à tout commerce, à toute grandeur apparente, & à tous les autres moyens humains, que la prudence de la chair auroit pu juger nécessaires, pour venir plus facilement à bout d'une si grande entreprise. " Il n'y a que dix-huit ans qu'ils arrivèrent à Siam, sans savoir presque ce qu'ils deviendroient, & où ils iroient; parce que l'entrée des Royaumes où on les envoyoit étoit pour lors fermée. Celui qu'ils ne cherchoient pas leur ouvrit son sein: Siam les reçut; ils s'y établirent, ils s'y logerent, ils s'y bâtirent; ils y firent des habitudes, ils en apprirent la langue avec celles des autres Etats de leurs Vicariats Apostoliques: & dès qu'ils les furent suffisamment, & qu'ils purent s'introduire dans les lieux de leurs Missions, ils s'y répandirent, qui d'un côté, qui de l'autre; & par-tout ils commencèrent à travailler si solidement, que, quoique les uns soient morts en chemin ou au terme, & que tous généralement aient beaucoup souffert, rien n'a été capable de décourager ceux qui restèrent, & ils ont eu la consolation de voir toujours croître la semence qu'ils avoient jetée.

Ceux qui voudront se donner la peine de lire les Relations qu'on a publiées jusqu'à présent, du succès de leur Mission, qui finissent à l'année 1677, y verront comme par degrés les progrès de l'Evangile. Ils s'étonneront qu'en si peu de temps, un si petit nombre de Prêtres ait

pu suffire à tant de choses, & à tant de lieux différents: ils remarque-
ront que, depuis huit à dix ans, il ne s'est presque point passé d'an-
née, que l'on n'ait augmenté le troupeau de Jesus Christ de douze à
quinze mille ames; & ils admireront les différentes conduites de Dieu,
qui vont toutes également à la gloire de son nom, dans les divers évé-
nements qui ont accompagné, en ces différents Pays, la prédication de
l'Evangile.

III.

CLAS.

N°. VIII.

La persécution ayant été grande d'abord dans la Cochinchine, & y
ayant fait plusieurs Martyrs, Dieu a voulu qu'on y pût maintenant
prêcher l'Evangile avec tant de liberté, que des Prêtres étrangers y font
toutes leurs fonctions, & marchent publiquement en habit ecclésiastique,
avec l'agrément du Roi, & à la vue de tous les Grands, qui ne les
respectent pas moins que le peuple.

Au contraire, dans le Tonquin, il y a eu moins de Martyrs qu'on y
ait fait mourir; mais la persécution y a toujours été continuelle; la Re-
ligion Chrétienne y étant défendue sous les plus grandes peines: & ce-
pendant deux ou trois Prêtres François, avec sept ou huit du pays nou-
vellement ordonnés par ces Evêques, tout cachés qu'ils sont sous l'ap-
parence de Séculiers, y convertissent communément plus de monde, &
y ont en effet une Eglise beaucoup plus nombreuse qu'à la Cochinchine.

Et enfin, s'étant fait d'abord peu de conversions dans le Royaume de
Siam, où le Christianisme n'a point été persécuté, il y a présentement
cinq ou six Résidences, où Dieu autorise la prédication de ses Serviteurs
par des prodiges, & où les Ministres de sa parole sont en vénération
à la Cour & dans les Provinces, jusques-là que le Roi leur a fait bâtir
une maison dans sa Ville capitale.

Peut-on aimer Jesus Christ, & ne pas sentir une grande joie de voir
étendre son Empire par une voie si apostolique & si sainte? Mais à quoi
peut-on attribuer, qu'à la puissance de sa grace, des événements si pro-
digieux; en considérant sur-tout la foiblesse des instruments qu'il y em-
ploie, & le petit nombre de personnes dont il se sert pour opérer ces
merveilles? On en fera encore plus persuadé par les exemples de zele,
de courage, & de constance, que cette grace fait voir en nos jours
dans ces pays nouvellement acquis à l'Eglise, qui semblent en faire re-
naître les premiers siècles. Car si les Payens admiroient alors la passion
que les Chrétiens témoignaient, de souffrir toutes sortes de mauvais trai-
tements pour Jesus Christ, jusques-là que les Gouverneurs, étonnés du
grand nombre de ceux qui se présentoient au martyre, les renvoyoient
quelquefois sans leur rien faire, ainsi que le témoigne Tertullien, on
n'a pas aujourd'hui moins de sujet d'admirer la même chose dans ces

III. Royaumes infideles. Trois payfans de la Cochinchine ayant été pris pour
 CLAS. la foi, & ayant eu d'abord les bras coupés, moururent avec tant de cou-
 N°. VIII. rage, que le Roi & tous les Seigneurs ne purent assez l'admirer, quand
 ils en apprirent la nouvelle; & les Chrétiens, loin d'être intimidés
 par cette sanglante tragédie, allèrent en foule plus que jamais visiter les
 prisonniers; tant pour s'encourager avec eux, que pour leur porter les
 choses nécessaires à la vie. Plusieurs qui avoient manqué de cœur dans l'au-
 tre persécution, publioient hautement qu'ils étoient Chrétiens: interrogés
 par les soldats s'ils avoient envie de mourir, ils répondoient qu'ils n'a-
 voient point de plus grande passion. Leur multitude étonna si fort les
 Magistrats, qu'ils furent contraints de défendre qu'on mit en prison tous
 ceux qui se présenteroient, & d'ordonner qu'on se contentât de les re-
 pouffer à coups de bâton.

Tom. 1.
 Part. 2.
 pag. 93.

Si ces premiers temps ont vu avec admiration de jeunes enfants triom-
 pher du Démon, agissant dans les Idolâtres, pour exterminer la Religion
 Chrétienne, le nôtre a vu la même chose dans ces Pays où il regne
 depuis tant de siècles. « Quatre Chrétiens, dont l'un étoit un homme
 » de qualité, âgé de quatre-vingts ans, ayant été emprisonnés pour la
 » foi dans la Cochinchine, en arrivant à Faifo, d'où on les devoit con-
 » duire à Cacham, furent rencontrés dans les rues par trois jeunes enfants
 » de quatorze à quinze ans, deux garçons & une fille nommée Lucie,
 » qui étoient partis de la ville Royale à dessein de venir chercher une
 » glorieuse mort pour notre foi; & un de leurs motifs étoit, que leurs
 » parents l'ayant reniée, ils ne pouvoient plus demeurer avec des René-
 » gats; mais qu'ils vouloient aller vivre éternellement avec leur Pere cé-
 » leste. Ces trois enfants s'approchèrent du vieillard & lui communique-
 » rent leur dessein, le priant de les recevoir en sa compagnie; ce qui lui
 » fournit une matière d'une profonde admiration, ne pouvant assez adorer
 » la bonté de Dieu, & le pouvoir de sa grace sur un âge si foible: mais
 » après être revenu de ce retour vers Dieu, il leur promit de leur servir
 » de Parrain & de Pere dans ce combat. Avant que d'aller à Cacham,
 » ils obtinrent de leurs Gardes la permission de nous voir, pour prendre
 » congé de nous. (C'est un des Prêtres François qui raconte cette histoire).
 » Il seroit difficile d'exprimer la consolation que nous ressentîmes; il
 » nous sembla voir en ces saints Athlètes une image de la primitive Eglise,
 » & revivre les premiers siècles, qui ont peuplé le ciel d'un si grand
 » nombre de Martyrs, arrosant la terre d'un sang qui a produit dans la
 » suite une si nombreuse postérité d'autres Saints. »

Ils trouverent moyen de se confesser, pour se préparer au combat,
 sans que les Gardes s'en apperçussent. « Les trois enfants accompagnoient
 les

„ les quatre hommes sans être liés ; & les Gardes les laissoient entrer III
 „ & sortir de la maison à leur volonté, admirant la fermeté de ces pe- CLAS
 „ tites victimes, qui, de leur mouvement, cherchoient la mort, que cette N°. VIII
 „ Nation craint par dessus tous les autres peuples du monde. Ils se con-
 „ fessèrent comme les autres, puis se tournant vers nous avec un visage
 „ gai, ils nous dirent pour adieu ces belles paroles, qui partoient d'un
 „ grand fonds de foi : Que vos Révérences, mes Peres, demeurent en
 „ terre ; pour nous, nous allons au Ciel. Ils avoient raison de parler ainsi ;
 „ puisqu'ils étoient si proche de la grace du martyre, qu'ils reçurent avec
 „ les autres : car ayant vu que ces quatre Confesseurs qu'ils accompa-
 „ gnoient avoient été condamnés à être décollés, ils se présentèrent de-
 „ vant les Gouverneurs, avec des habits de soie, que les Chrétiens de
 „ Cacham leur avoient donnés, à dessein de réparer en quelque maniere
 „ la honte de leur chute, par la charité de ce présent, & leur dirent
 „ qu'ils étoient coupables du même crime, puisqu'ils professoient la même
 „ Religion, qui étoit seule la véritable, sans laquelle il n'y a point de
 „ salut, & qu'ainsi il falloit les délivrer, ou les punir tous ensemble.

„ Cette hardiesse étonna ces Juges, & les irrita si fort, qu'ils les con-
 „ damnerent sur le champ à être exposés tous trois aux Eléphants. Et
 „ comme plusieurs Gentils, touchés d'une tendresse naturelle pour eux,
 „ leur représentoient qu'ils étoient bien fous, de vouloir mourir si jeunes ;
 „ qu'ils devoient laisser mourir les vieillards, qui étoient arrivés à peu
 „ près au terme de leur vie ; mais que pour eux, étant encore dans la
 „ fleur de leur âge, ils devoient penser à jouir des douceurs d'une vie,
 „ qu'ils n'avoient presque pas encore goûtée ; la petite Lucie prenant
 „ ici la parole, avec un feu sésaphique & une modestie d'Ange, leur
 „ repartit : Qui sont les plus fous de vous ou de nous ? Les Diables vien-
 „ dront à votre mort se saisir de vos ames, pour les porter dans les en-
 „ fers, à cause que vous les avez servis & adorés dans vos *Pagodes*, au
 „ préjudice du culte que vous devez au seul Dieu, Créateur du ciel &
 „ de la terre, que les Chrétiens adorent & servent ; & votre corps ne
 „ sera peut-être accompagné de personne à la sépulture. Mais pour nous,
 „ sachez que si nous mourons jeunes, cette mort fera bientôt changée
 „ en une vie éternelle, que nous espérons ; & les Anges viendront re-
 „ cevoir nos ames à la sortie de nos corps, qui ne peuvent pas avoir de
 „ plus glorieuse compagnie, que celle des personnes qui doivent mourir
 „ après nous.

„ Cette réponse, animée d'une ardente charité, piqua les Gouverneurs
 „ jusqu'au vif ; & voulant voir si cette générosité se soutiendrait jusqu'au
 „ bout, ils allerent être témoins de la victoire, avec les autres Manda-

III. qu'elles n'y contribuent pas moins que les Missionnaires par leurs travaux;
 CLAS. puisque c'est à ces saints desirs, que le S. Esprit forme dans les bonnes
 N°. VIII. ames, & que S. Augustin appelle *le gémissement de la Colombe*, qu'on doit attribuer, selon ce Pere, la plupart des graces que Dieu répand sur les hommes.

Supposons un homme de bon sens, qui n'auroit pas encore embrassé la Religion Chrétienne; mais à qui on auroit appris, par l'Histoire de l'Eglise, de quelle sorte le Christianisme s'est établi dans le monde, par les Apôtres & leurs Successeurs; quel a été le zele de ces premiers Chrétiens, pour faire connoître Jesus Christ par toute la terre; quel a été leur mépris des choses du monde, & leur patience dans les plus mauvais traitements, & combien la profession de la virginité a été en honneur parmi eux: supposons ensuite qu'on lui représente, que dans les mêmes pays, qui sont encore idolâtres, il y a deux sortes de Chrétiens, les uns qui se disent Réformés, qui y ont depuis long-temps de puissantes colonies, qui leur donneroient une grande facilité de convertir ces Payens à la foi de Jesus Christ, sans que néanmoins ils le fassent, ou parce qu'ils n'ont pas assez de zele pour l'entreprendre, ou parce qu'ils n'y fauroient réussir: les autres qu'on appelle Catholiques, qui y ont fait depuis plus de cent ans des conversions nombreuses, & qui, tout nouvellement, y étant allés de la France, dans ce dessein, en très-petit nombre, & sans savoir d'abord où ils pourroient prendre terre, y ont fait en quinze ou seize ans, tout ce que nous venons de dire: de bonne foi qui prendroit-il des uns ou des autres pour les vrais enfants, & les vrais imitateurs de ces premiers Chrétiens? C'est ce que je laisse à juger à tout homme raisonnable, sans avoir besoin d'ajouter ce que je m'en vas dire dans le Chapitre suivant, pour achever le caractère des Prétendus Réformés, sur ce sujet des conversions des infideles.

C H A P I T R E X I V .

De ce que les Calvinistes disent, que c'est faute de vocation, ou pour n'avoir pas une commission extraordinaire, qu'ils puissent justifier, comme les Apôtres firent la leur, qu'ils ne vont point prêcher Jesus Christ parmi les Nations Barbares.

C E n'est pas assez à ces Prétendus Réformés & à ces Restaurateurs, comme ils s'appellent, de la Religion des Apôtres, d'imiter si peu le zele

les Apôtres, & d'avoir si peu d'ardeur pour porter, comme eux, le nom III.
 le Jesus Christ par toute la terre. Ils ont fait deux choses bien opposées: CLAS.
 ils se sont fait un point de conscience de n'aller point troubler les ido- N°. VIII.
 âtres dans leur fausse Religion; & quelques-uns d'eux ont travaillé, par
 une impiété inconcevable, à éteindre la Religion de Jesus Christ dans un
 grand Empire, où elle étoit établie par la prédication des Catholiques.
 Ce sont deux points dont il est bon d'informer le monde.

Le premier est le moins connu; & il n'y a guere de Calvinistes qui
 sachent que leurs Ministres, n'ayant ni zele ni grace pour convertir les
 Payens, se sont trouvés réduits à prétendre, que c'est par scrupule qu'ils
 ne le font pas, ne croyant pas qu'il soit permis de prêcher Jesus Christ
 dans les pays des Rois infideles qui ne le veulent pas souffrir, à moins,
 disent les uns, qu'on n'ait vocation pour cela, ou, comme ajoutent les
 autres, qu'on n'ait même une Mission extraordinaire, semblable à celle
 des Apôtres, & que l'on puisse, comme eux, la justifier par des miracles.
 Et comme ils ont reconnu, par une longue expérience, la vérité de
 ce qu'Erasme leur a reproché dès le commencement de leur prétendue
 Réformation, qu'ils étoient si éloignés de pouvoir faire des miracles,
 qu'ils n'avoient jamais seulement pu guérir un cheval boiteux, ils con-
 cluent très-bien de-là, qu'ils tenteroient Dieu, & commettraient un
 grand péché, s'ils alloient prêcher dans le Tonquin la Religion Chré-
 tienne, contre la défense qu'en a fait le Roi, par des Edits réitérés,
 qui condamnent ceux qu'on auroit prouvé être Chrétiens à recevoir,
 couchés sur le ventre, quatre-vingts coups de bâton, qui les mettent
 tout en sang. Car qui peut douter que cet argument ne soit fort bon?
 Quand un Roi défend l'exercice de la Religion Chrétienne dans les pays
 de son obéissance, il n'est point permis d'y aller prêcher, à moins que
 l'on n'ait le don de faire des miracles: or nous ne sommes point gens
 à faire des miracles: nous serions donc bien fous d'aller prêcher Jesus
 Christ en ces pays-là, en offensant Dieu d'une part, par notre témérité,
 & nous exposant, de l'autre, ou à la mort, ou à être roués de coups
 de bâtons, ce qui attendriroit trop nos femmes & nos enfants.

On croira peut-être que j'impose aux Prétendus Réformés, & qu'ils ne
 disent point ce que je leur attribue. Mais pour en être convaincu, il ne
 faut que consulter leur célèbre Concile de Dordrecht. On y trouve que
 les Théologiens d'Embsden, s'étant objectés cette parole des Remontrants;
si nous avons autant d'amour de la gloire de Dieu, que nous avons d'a-
mour pour l'or, nous ne nous plaindrons pas qu'il y ait encore tant de
Nations qui n'ont point de connoissance de Jesus Christ; ils y font deux ré-
 ponses: l'une, *que les Remontrants, qui faisoient ce reproche aux autres,*

- III. *n'alloient non plus qu'eux prêcher la foi aux infidèles; & en cela ils avoient*
 CLAS. *raison: l'autre, que si quelqu'un, sans vocation & sans mission, s'en alloit*
 N°. VIII. *vers les Barbares, tels que sont les Indiens, les Chinois, les Turcs, les Tar-*
tares, pour leur prêcher l'Evangile, on auroit sujet de le mettre au nombre
 Pet. 4. *de ceux que S. Pierre blâme, comme se mêlant de choses dont ils n'ont qu'*
 v. 15. *faire; & que ce seroit tenter Dieu que de s'exposer à un si grand danger,*
sans vocation.

Ils témoignent bien par-là qu'ils ne sont point les successeurs de ceux à qui Jesus Christ a donné mission, pour aller prêcher son Evangile par tous les pays du monde, sans se mettre en peine de l'opposition des Rois & des Princes, qu'il a bien prévu qui feroient tous leurs efforts pour en empêcher la publication. Car s'ils se croyoient les véritables successeurs de ces Disciples du Sauveur, ils ne douteroient pas qu'ils n'eussent reçu en leur personne toute la mission nécessaire, pour aller prêcher la foi parmi les Nations les plus barbares; ou au moins que leur Eglise ne la pût donner à leurs Ministres; & ils ne prendroient point pour prétexte de leur peu de zele à étendre le Royaume de Jesus Christ, que ce seroit tenter Dieu que de s'exposer, sans vocation, à de si grands périls de perdre la vie, & à souffrir de cruels tourments, en troublant le regne du Démon par la prédication de l'Evangile parmi ces peuples barbares: car ils prendroient pour eux, comme vrais enfants des Apôtres, ce que Jesus Christ leur dit en les envoyant annoncer par-tout le Royaume de Dieu: „ je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Ils vous feront „ comparoître dans leurs assemblées, & ils vous feront fouetter dans leurs „ Synagogues. Vous serez présentés à cause de moi aux Gouverneurs & „ aux Rois, pour me rendre témoignage devant eux, & devant les Gentils. „ Le frere livrera le frere à la mort, & le pere le fils: les enfants se sou- „ leveront contre leurs peres & leurs meres, & les feront mourir; & „ vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom. Mais ne „ craignez point ceux qui tuent le corps, & qui ne peuvent tuer l'ame; „ craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer & le corps & l'ame. „ Celui qui conserve sa vie la perdra; & celui qui perd sa vie la con- „ servera ”.

Ce sont donc ici de plaisants Restaurateurs de la Religion des Apôtres; qui, dans la crainte qu'ils ont de répandre leur sang pour Jesus Christ, en prêchant son Evangile dans les Indes, dans la Chine, & dans le Tonquin, prennent pour prétexte qu'ils n'ont pas de vocation pour cela, & que ce seroit tenter Dieu que de s'exposer, sans vocation, à livrer son corps pour Jesus Christ aux tourments & à la mort. Ils ne pouvoient mieux faire, pour donner quelque couleur à leur lâcheté. Mais quel

euglement de n'avoir pas vu, qu'ils fournissent par-là de quoi prou- III
 r invinciblement, que c'est l'Eglise Catholique, & non pas la leur, qui CLAS.
 la véritable Eglise de Jesus Christ! Car le Fils de Dieu a voulu que N°. VIII.
 l'Evangile fût prêché par toute la terre; & il a prédit que la fin du
 monde n'arriveroit point que cela ne fût fait: *cet Evangile du Royaume* Matth.ch.
Dieu sera prêché dans tout l'univers, pour servir de témoignage à toutes 24. v. 14.
Nations; & c'est alors que la fin doit arriver. Or par qui doit-il être
 prêché que par son Eglise? La vraie Eglise de Jesus Christ a donc voca-
 tion pour le prêcher dans toutes les Nations des infideles, où il ne l'a
 eint encore été. Or l'Eglise des Calvinistes reconnoît qu'elle n'a point
 cette vocation: elle reconnoît donc par-là qu'elle n'est point la véritable
 Eglise de Jesus Christ, à qui il a ordonné d'annoncer son nom par toute
 terre. Mais l'Eglise, qui est appelée l'Eglise Catholique, ne doute point
 qu'elle ne soit légitimement appelée, à porter par toute la terre la con-
 naissance de Jesus Christ; & elle trouve dans son sein des Ouvriers Evan-
 geliques, qui se consacrent à cet emploi, aux dépens de toutes choses.
 Elle a donc encore cette marque, outre tant d'autres, qui la doit faire
 reconnoître pour la véritable Epouse du Fils de Dieu.

Les Protestants ont encore voulu, depuis, faire savoir à tout le monde,
 qu'ils n'étoient pas présentement plus disposés qu'au temps du Synode
 de Dordrecht, à aller prêcher la foi aux infideles; & qu'ils avoient de
 bonnes raisons pour ne pas exposer leur vie dans des entreprises si péril-
 leuses. C'est ce qui paroît par un Sermon prêché par le Doyen de Can-
 tisbury, devant Sa Majesté Britannique, qu'ils ont eu soin de faire tra-
 duire en françois, & imprimer à la Haye, comme une piece *incomparable*,
 qui devoit être répandue par-tout. Il a pour titre: *Apologie pour la Re-*
ligion protestante, contre la singularité & la nouveauté dont on l'accuse:
un des points qu'on y traite est; que c'est un droit qui appartient pro-
prement au Magistrat civil, de conserver & maintenir la vraie Religion,
prendre garde que le peuple y soit bien instruit, & que personne ne l'en-
leve & ne l'en détourne. On voit assez à quoi cela tendoit, & que son
 dessein étoit d'inspirer au Roi d'Angleterre, de ne pas souffrir que le nom-
 bre des Catholiques pût s'accroître dans son Royaume, par la conversion
 des Protestants. Mais comme il a bien vu que le mot de *vraie Religion*
 équivoque, quoique par erreur, & qu'il signifie autre chose dans la
 bouche d'un Catholique, que dans celle d'un Calviniste, d'un Socinien,
 d'un Trembleur, d'un Mahométan, d'un Chinois, d'un Japonnois, il s'est
 senti obligé, pour mieux défendre sa these du pouvoir du Magistrat sécu-
 lier sur la Religion, d'accorder à chaque Prince un certain droit, d'établir
 la Religion quelle qu'elle soit, qui n'aille pas jusqu'à obliger leurs sujets

III. de l'embrasser la croyant fausse; mais qui leur ôte le pouvoir de la troubler dans la possession où elle est d'être la Religion de l'Etat, en la détruisant dans l'esprit des peuples, par la prédication d'une Religion contraire; à moins que ceux qui le feroient, n'eussent reçu de Dieu une Commission extraordinaire pour cela, semblable à celle qu'ont eu les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile, & qu'ils la puissent justifier par des miracles, comme les Apôtres firent la leur. C'est ce qu'il enseigne par ces paroles: " Je ne saurois m'imaginer (au moins jusqu'à ce que je sois mieux informé, ce que je suis toujours prêt d'être) qu'il y ait aucun cas de conscience, qui autorise un homme, qui n'a pas une Commission extraordinaire, comme avoient les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile, & qui ne peut justifier cette commission comme ils firent la leur, de s'opposer à une Religion, quoique fausse, qui est établie & reçue chez une Nation, & de détourner les hommes publiquement de sa profession, au mépris du Magistrat & de la Loi. Mais tout ce à quoi des personnes d'une Religion différente peuvent raisonnablement prétendre, c'est de jouir de la liberté de leur conscience, & de l'exercice de leur Religion en secret, dont ils doivent être reconnoissants, & s'abstenir de faire ouvertement des Prosélytes dans leur Religion (encore qu'ils soient fortement persuadés qu'ils sont dans la droite) jusqu'à temps qu'ils aient une commission extraordinaire de Dieu pour cela, ou que la Providence divine en fasse naître le moyen, par la permission du Magistrat".

pag. 12.

Voilà qui est bien plus net, pour dispenser ces Chrétiens Réformés de prodiguer leur vie en prêchant Jesus Christ à ces Nations barbares, qui ne le veulent pas souffrir, que ce qu'avoient prétendu les Théologiens d'Embsden, dans le Synode de Dordrecht, que ce seroit tenter Dieu que de le faire sans mission; car ils avoient à craindre qu'on ne leur dit: si ce n'est que faute de mission que vous ne prêchez point Jesus Christ dans la Chine ou dans le Tonquin, à qui tient-il que votre Eglise ne vous la donne? Mais celui-ci pourvoit bien mieux à leur sûreté: il demande une Commission extraordinaire, qu'on puisse justifier par des miracles: or ils n'ont pas la présomption de croire qu'ils aient le don des miracles: c'est de quoi on ne les a jamais accusés. Ils ont donc été bien sages & bien Chrétiens, selon leurs maximes, de n'aller point prêcher la foi dans le Tonquin ou la Cochinchine, où ils n'avoient point de miracles à faire; & où ils jugeoient bien qu'il n'y auroit eu à gagner pour eux, que des coups de bâton, ou la mort. On sait assez que ce n'est pas ce qu'ils vont chercher en ces pays-là.

Mais

Mais nos bons Missionnaires François y ont été plus simplement : ils n'ont eu que la pensée de se consacrer au Ministère de la prédication évangélique dans les pays infidèles, en embrassant de bon cœur tous les travaux & toutes les peines qui en sont inséparables. Ils se sont trouvés dans une Eglise, qui ne doute point qu'elle n'ait une mission suffisante pour cela; & ils l'ont reçue de celui qui en est le Chef, & qui la tient les Apôtres, par une succession non interrompue; & ainsi ils ont eu lieu de la regarder comme une mission ordinaire, qui n'a pas besoin de miracles pour être justifiée. Mais ils ont été persuadés que la main de Dieu n'est pas raccourcie : ils s'en sont donc remis sur cela à sa sainte volonté; & ils ont pris pour eux toutes les croix de cette vie apostolique, qui se passe, comme dit S. Paul, *dans toutes sortes de travaux & de fatigues; dans les veilles fréquentes, dans la faim, dans la soif, dans les jeûnes réitérés, dans le froid, dans la nudité.* Ils n'ont point mis pour condition que Dieu feroit des prodiges en leur faveur; & ils ont éprouvé sur cela, comme sur toute autre chose, la vérité de cette promesse de Jesus Christ, *cherchez premièrement le Royaume de Dieu & sa justice, & le reste vous sera donné comme par surcroît.* Jesus Christ, qu'ils prêchoient à ces infidèles, a confirmé leur parole par des miracles. Un enfant mort, ou demi-mort, mis entre les mains d'un Evêque par une mere désolée, après une courte priere, lui est rendu plein de vie, ou entièrement guéri en un moment. Une fille possédée se rend Chrétienne, le Diable ayant été manifestement chassé de son corps, par le commandement d'en sortir que lui fit faire le même Evêque, n'ayant pas voulu lui faire l'honneur d'y aller lui-même, & tous les témoins de sa délivrance sont baptisés avec elle. Plusieurs malades sont guéris par le seul remède de l'eau ou de l'huile bénies par ces Prêtres; & enfin leur vie pauvre, chaste, mortifiée, charitable, vigilante, laborieuse, toute occupée de Dieu & du salut du prochain, est un miracle continuel de la grace du Sauveur, qui n'attire pas moins ces Payens à Jesus Christ, que la vertu de leur parole pleine de grace & d'onction.

On supplie donc cet éloquent Prédicateur de Sa Majesté Britannique, de nous dire bonnement ce qu'il pense de cela : on le supplie de nous dire, si ces zélés Missionnaires font bien ou mal, de prêcher Jesus Christ dans le Tonquin, contre la défense que le Roi en a faite & réitérée tant de fois, sous de graves peines. On le supplie de nous dire, s'il prend pour une témérité blâmable, ou pour un zèle héroïque, la résolution que prit l'un des trois Evêques François, de passer à la Cochinchine, dans le plus fort de la persécution, sur une barque sans Pilote, & si petite, qu'à peine s'y pouvoit-on tenir debout; & si c'étoit l'esprit de Jesus Christ,

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

B b b b b

Relation
de 1676.
tom. 2.
p. 10.
pag. 14.

Tom. 1.
pag. 137.

III. ou celui de l'Antechrist, qui lui fit répondre à un Portugais, qui lui
 ELAS. représentoit le péril évident où il se mettoit avec sa troupe : *Hi in curribus*
 N°. VIII. *& hi in equis : Nos autem in nomine Domini.* Les hommes s'appuient sur
 leur équipage; & nous sur le nom de notre Maître; & qui lui fit ajouter
 avec un visage riant; *que sur la confiance de ce Seigneur tout puissant, il portoit*
sans crainte avec lui une marchandise de contrebande, qui étoit la publi-
cation de la Religion Chrétienne, si rigoureusement défendue dans ce
Royaume.

Tom. 2. On le supplie de nous dire, s'il prend pour des pensées chrétiennes,
 pag. 2. ou anti-chrétiennes, ce qu'écrivit sur le voyage de cet Evêque un Ecclé-
 siastique qui l'accompagnoit : *Nous nous embarquâmes sur une petite bar-*
que, qu'on appelle en Cochinchinois un ballon, & qui n'étoit conduite que
par quatre mariniers Cochinchinois. A la vérité il ne faut pas avoir peu
de confiance en Dieu, pour entreprendre un voyage sur un tel vaisseau.
Figurez-vous une barque sans clou, sans carde, sans ferrement, sans bois
& sans Pilote, qui ose quitter la terre de vue : représentez-vous un amas
de quelques planches, rapportées fort grossièrement les unes aux autres,
& jointes ensemble par des liens semblables à de gros osiers : les ancres
étoient de bois, les voiles des nattes attachées à quelques bambous, & le
gouvernail faisoit un trou à la poupe, par où l'eau entroit & sortoit fa-
cilement. C'est avec cet équipage que nous commençâmes un voyage de deux
cents lieues, dans une saison déjà bien avancée, dans un pays en guerre, &
sur une mer sujette aux tempêtes, & couverte de Pirates.

S'il n'y avoit que la prudence humaine qui dût servir de règle dans ces
 sortes d'occasions, il se trouveroit beaucoup de gens qui accuseroient de
 témérité une pareille entreprise. Un Capitaine Anglois, à qui je montrai
 notre barque, m'assura, que quand on lui promettoit de la lui charger
 toute d'or à la Cochinchine, il ne voudroit pour rien du monde monter
 dessus, quoiqu'il ne fut venu aux Indes que par le desir de faire fortune.
 Mais ce ne doit pas être le langage ni la pensée d'un Missionnaire : comme
 il ne doit pas s'abandonner sans raison, il ne doit pas aussi appréhender
 avec excès, lorsqu'il s'agit de s'exposer à quelque péril, pour avancer les
 affaires de la Religion. Il doit toujours tenir prêt un petit vaisseau spiri-
 tuel, dont le corps soit la foi, & qui ait pour gouvernail la charité, pour
 mât l'espérance, pour voile le zèle, pour cordages, pour ancre & pour
 avirons, la confiance en Dieu : l'ame bien munie de ces vertus vogue assu-
 rément sur un petit ballon, que sur le plus grand navire, comme on verra
 par le succès de notre navigation.

Enfin on le supplie de nous dire, s'il valoit mieux ne pas contribuer
 au salut de près de cent mille âmes, que ces Missionnaires ont converti

en quinze ou seize ans, & les laisser périr dans les ténèbres de l'idolâtrie, que de contrevenir aux Edits des Rois de ces pays-là, qui y défendoient l'exercice de toute autre Religion que de celle de leurs N^{os}. VII. doles ?

On est bien assuré qu'il n'oseroit dire ce dernier, parce que ce seroit de déclarer trop ouvertement pour ennemi de la gloire de Jesus Christ, & s'opposer aux moyens qu'il prend, de faire accomplir les ordres qu'il a donnés à ses Apôtres, & à leurs Successeurs, de publier l'Evangile par toutes les Nations.

Il fera donc contraint d'avouer, que ces Missionnaires François n'ont point blessé *leur conscience*, lorsqu'ils ont travaillé à retirer tant de personnes de la puissance de Satan, pour les donner à Jesus Christ, sans avoir gardé aux défenses que leur en faisoient *les souverains Magistrats* de ces pays infidèles. Mais en même temps il sera obligé, pour les exempter du crime, selon ses principes, de dire, que ce qui leur a donné le pouvoir de faire tant de *Profélytes de leur Religion*, sans attendre la permission du Magistrat, & contre la défense expresse qu'il en faisoit, c'est qu'ils avoient une Commission extraordinaire pour cela, comme les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile, & qu'ils pouvoient justifier, comme ils firent la leur ; car il me semble que ce raisonnement est juste.

On blesse sa conscience, selon ce Prédicateur Anglois, en manquant à ce que l'on doit aux Magistrats souverains, quand on entreprend de faire des Profélytes de la véritable Religion, dans les pays où cela est défendu par les Magistrats, à moins qu'on n'ait pour cela une Commission extraordinaire, comme avoient les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile ; & qu'on ne la puisse justifier comme ils firent la leur. C'est la maxime qu'il établit.

Or ce Prédicateur n'oseroit dire, que les Missionnaires François aient blessé leur conscience, en manquant à ce qu'ils devoient aux Magistrats souverains, pour avoir fait tant de nouveaux Chrétiens dans la Cochinchine & dans le Tonquin, lorsque cela étoit défendu par les Rois de ces pays-là, sous de très-rigoureuses peines.

Il faut donc qu'il reconnoisse ; que ce qui leur en a donné un légitime pouvoir, selon ses principes, est, qu'ils ont eu pour cela une Commission extraordinaire de Dieu, comme en avoient les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile, & qu'ils ont pu la vérifier, comme ils firent la leur.

La conséquence est légitime : mais elle en attire une autre, qui est terrible pour les Protestants. Car le moyen de s'imaginer que Dieu donne le ces Commissions extraordinaires, pour établir le Royaume de son

III. Fils, semblables à celles qu'avoient les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile, à de faux Chrétiens, envoyés par l'Antechrist, qui ne retireroient les peuples de ces Royaumes infideles d'une idolâtrie plus grossiere, que pour les jeter dans une autre non moins criminelle, quoiqu'un peu plus déguisée ? C'est assurément ce qui ne tombera jamais aisément dans l'esprit d'aucun homme de bon sens ; & la droite raison le forcera plutôt de conclure, par une suite nécessaire du premier raisonnement, que Dieu, agissant si visiblement dans ces saints Missionnaires, pour détruire le regne de Satan dans ces Nations infideles, détruit en même temps les calomnies des Protestants contre l'Eglise Catholique, dont ils ont reçu leur mission, & dont ils plantent la foi dans ces nouvelles colonies du Christianisme, avec tous les articles que les Protestants y condamnent : ce que Dieu n'autoriseroit point par tant d'effets de sa grace & de sa puissance, si c'étoient des idolâtries & des superstitions.

J'ai d'autres demandes à faire à ce Prédicateur Anglois, & aux approbateurs de son *incomparable Sermon* : c'est comment ils pourront accorder avec son *cas de conscience*, le procédé des premiers Réformateurs, qui n'ont eu aucun scrupule d'aller prêcher leur nouvelle Religion en Angleterre, en Ecosse, en France, aux Pays-Bas, contre les défenses expresses des *Magistrats souverains* de ces pays-là.

Car ils ont commencé à la prêcher en Angleterre, sous Henri VIII, qui, quoique séparé de la Communion de l'Eglise Romaine, punissoit de mort ceux qu'il pouvoit découvrir qui en renversoient la foi, par l'établissement de leurs nouveautés.

Ils l'ont prêchée en Ecosse, lorsque toutes les Puissances Civiles & Ecclésiastiques y étoient contraires. Ils le reconnoissent eux-mêmes, comme nous l'avons fait voir dans la premiere Partie de cette Apologie ch. II ; & c'est la raison qu'ils donnent, pourquoi la Réformation ne s'est pu faire en Ecosse sans meurtres & sans répandre beaucoup de sang ; parce que ce n'a été ni le Roi ni les Evêques, qui avoient toute l'autorité dans le Royaume, mais le simple peuple qui d'abord mit la main à la Réformation ; & qui n'a pas tant fait violence qu'il a repoussé celle qu'on lui vouloit faire : ce qui n'a pu manquer de causer des meurtres, ceux qui gouvernoient l'Etat & l'Eglise s'opposant au progrès de l'Evangile.

Ils l'ont prêchée en France, sous les Rois François I, Henri II, François II, lorsque la publication de ces nouveautés étoit condamnée par des Edits très-séveres, vérifiés dans tous les Parlements : & si elles y ont été depuis tolérées, ce n'a été, comme en Ecosse, qu'après avoir arraché des Rois cette tolérance, par une infinité de massacres.

Ils l'ont prêchée de même dans les Pays-Bas, lorsque le Roi d'Espagne, III
qui en étoit le Seigneur, la défendoit par de rigoureux Edits ; & on CLAS.
fait aussi, combien il a fallu répandre de sang, pour la rendre dominante N°. VIII.
en quelques-unes de ces Provinces.

Le seul moyen d'accorder cette conduite avec la doctrine de ce Prédicateur est, de prétendre, que c'est que ces Réformateurs ont pu légitimement faire des Prosélytes de leur nouvelle Religion, quoique les souverains Magistrats de ces pays-là le leur défendissent ; parce, qu'ils avoient reçu de Dieu une Commission extraordinaire pour l'établir par-tout, comme en avoient les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile, & qu'ils pouvoient, comme eux, justifier leur Commission par des miracles. Mais bien loin qu'ils osent dire cela, c'est un écueil pour eux, qu'ils évitent tant qu'ils peuvent. Ils ne se trouvent jamais plus embarrassés, que quand on les presse de dire de qui ils ont reçu Mission, pour changer, comme ils ont fait, dans les lieux où ils ont trouvé créance dans l'esprit des peuples, toute la face du Christianisme ; pour ériger de nouvelles Eglises, établir un nouveau Ministère, de nouvelles Confessions de foi, de nouvelles Disciplines. Ils fuient tant qu'ils peuvent de répondre à cette question ; & il n'y a rien sur quoi ils aient tant varié. Ils ont eu d'abord recours à la Mission extraordinaire ; Calvin & Beze n'en ont point reconnu d'autre ; & on n'en trouve point aussi d'autre, dans leur Confession de foi. Mais on leur a fait voir si clairement, que tout homme, qui prétend avoir reçu une Mission extraordinaire de Dieu, la doit justifier par des marques qui ne puissent venir que de Dieu ; tels que sont les prodiges & les miracles ; & qu'à moins de cela, ce seroit une folie de le recevoir, comme envoyé extraordinairement de Dieu : que n'ayant jamais pu faire un seul miracle, pour nous prouver leur mission, ils ont été réduits à prétendre, par le plus ridicule paradoxe qui fût jamais, que leur mission n'a été qu'une mission ordinaire qu'ils ont reçue de l'Eglise Catholique ; & qu'ainsi, ils n'ont point besoin de miracles pour la justifier. Je ne m'amuse point à faire voir la folie de cette réponse : on l'a fait dans les Préjugés ; & ce Prédicateur Anglois si estimé parmi les Calvinistes nous délivre de cette peine : car il déclare nettement, que, quand le Magistrat s'oppose à l'introduction d'une Religion dans un Etat, on n'y peut faire, sans blesser sa conscience, des Prosélytes de cette Religion, quelque véritable qu'on la croie, si on n'a une Commission extraordinaire, comme en avoient les Apôtres & les premiers Prédicateurs de l'Evangile ; & si on ne l'a peut justifier, comme ils firent la leur ; c'est-à-dire, par les miracles & les prodiges, comme le remarque S. Paul, dans l'Épître aux Hébreux, Ch. II. *Contestante Deo, signis & portentis & variis virtutibus*

III. Ce leur étoit donc une nouvelle raison , outre tant d'autres , au moins
 CLAS. pour les lieux dont j'ai parlé , où les Princes s'opposoient au progrès de
 N°. VIII. leur Evangile , de justifier comme les Apôtres , *par les miracles , par les prodiges , & par les divers effets de la puissance de Dieu* , qu'ils n'en faisoient rien qu'en vertu d'une Commission extraordinaire qu'ils avoient reçue de lui. Voilà à quoi les engage cet incomparable Sermon. Et comme ils n'oseroient dire eux-mêmes , qu'ils aient eu cette sorte de Mission , & qu'ils l'aient justifiée en cette manière , ils doivent être regardés , selon ce Prédicateur , au regard de tous les pays où ils ont introduit leur Religion contre le gré des Magistrats , comme des gens téméraires , qui ont tenté Dieu , & qui n'ont point rendu aux Puissances souveraines la déférence qu'ils leur doivent.

Cela paroît convainquant ; mais comme je veux être de bonne foi , j'avoue que cela ne l'est pas tant dans la bouche d'un Calviniste , que dans celle d'un autre homme ; car ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reconnu qu'ils se sont mis en possession , depuis long-temps , d'avoir différents langages , & différents sentiments sur les mêmes choses , selon leurs différents intérêts. Ce seroit donc en vain qu'on s'imagineroit , que l'on pourroit les obliger de parler uniformément sur des sujets tout semblables ; & ainsi au lieu de les en presser , il faut se contenter de faire sentir la bizarrerie de leurs divers jugemens , sur des choses où tout homme sage ne jugeroit que d'une manière.

Il faut donc leur laisser dire (car nous ne pouvons pas l'empêcher) que les premiers Prédicateurs de leur Réformation n'ont pas eu besoin d'une Mission extraordinaire , qu'ils aient pu justifier par des miracles , pour renverser en France la Religion de S. Bernard & de S. Louis , par leurs Prêches tumultueux , quelques défenses que leur en fissent les Rois & les Magistrats : mais que maintenant ils en aient besoin , pour renverser dans le Tonquin le culte des Idoles , par la prédication de l'Evangile ; parce que le Roi du Tonquin défend , sous de grandes peines , qu'on le prêche dans son Royaume ; & qu'ainsi étant bien assurés qu'ils n'ont point cette Commission extraordinaire , qui leur seroit nécessaire pour annoncer Jesus Christ parmi ces Nations barbares , ils seroient téméraires , & tenteroient Dieu , s'ils le faisoient ; & s'ils imitoient le zèle indiscret des Papistes , qui font des voyages de trois à quatre mille lieues dans ce seul dessein , & qui mettent toute leur joie dans les fatigues qu'ils souffrent , & dans les périls auxquels ils s'exposent , parce que chacun de ces Evêques & de ces Prêtres croit pouvoir dire avec S. Paul : *Je ne fais point d'état de ma vie , il me suffit que j'achève ma course avec joie , &*

que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jesus, qui est de III.
prêcher l'Evangile de la grace de Dieu. CLAS.

Voilà le tour que prennent ces Messieurs les Prétendus Réformés, pour N°. VIII.
 se défendre du reproche qu'on leur fait souvent, du peu de soin qu'ils
 ont d'aller combattre l'idolâtrie où elle est, en se réduisant à tâcher, ma-
 licieusement, à la faire trouver où elle n'est pas : & c'est, comme ils
 vérifient la louange que leur donne notre *faiseur d'Entretiens*, que ce
 sont maintenant de bonnes gens, *qui ne se mettent plus guere sur le pied*
de convertisseurs.

CHAPITRE XV.

De la plus cruelle persécution qui fist jamais suscitée, contre les Chrétiens
du Japon, par la malice du Président du Comptoir & de la Compagnie
de Hollande.

LE second des deux points, dont j'ai promis de parler, est bien plus
 horrible. C'est la plus cruelle persécution qu'on ait fait à des Chrétiens
 depuis la naissance de l'Eglise, excitée par la malice la plus noire que
 tous les Démon de l'enfer puissent inventer. Je n'accuse point les Mi-
 nistres d'avoir part à une si méchante action, ou de l'avoir approuvée :
 mais s'ils l'avoient autant condamnée qu'elle méritoit de l'être, n'auroient-
 ils rien fait contre ceux qu'ils favoient bien en avoir été les auteurs ? Ne les
 auroient-ils point retranchés de leur corps par les Censures de leurs Eglises ?
 Auroient-ils souffert qu'une grande Compagnie de Prétendus Réformés,
 qui ont eu ces scélérats pour leurs principaux Officiers, aient recueilli le
 fruit de leurs crimes ; & souffriroient-ils encore aujourd'hui, qu'ils con-
 tinuent toujours à le recueillir, & à s'enrichir par le commerce d'une
 Nation, avec laquelle on n'en peut avoir qu'en feignant qu'on n'est pas
 Chrétien, depuis que ces méchants hommes l'ont portée, par une four-
 berie diabolique, à exterminer le Christianisme de ses terres, par les voies
 du monde les plus barbares & qui passent infiniment tout ce qu'on a dit
 des Mezences, des Buziris & des Phalaris ?

Ce sont les Hollandois mêmes qui ont informé toute l'Europe de ces
 cruautés inhumaines, dont ils sont la principale cause : & on apprend
 par un extrait du Livre de François Caron, qui est à la fin du second Tome
 de MM. de Wallenbourg, qu'elles ont été par degrés. Car d'abord, les
 Japonnois se sont contentés de faire mourir les Chrétiens qui ne vou-

III. loient pas renier leur foi, en les attachant à des poteaux, & en allu-
 CLAS. mant tout au tour un grand feu, distant de huit à dix pieds, afin que
 N°. VIII. leur supplice durât plus long-temps. C'est le martyre qu'ils firent souffrir
 en 1623. à deux Prêtres Espagnols, au P. Spinola Jésuite, & à plus de
 cent autres personnes, presque tous Japonnois.

Mais depuis, pour faire que le martyre durât encore plus long-temps,
 & qu'il fût plus capable de les porter à renier Jesus Christ, ils le firent
 souffrir en 1627. de cette maniere à douze Chrétiens, tant hommes que
 femmes: ils leur appliquèrent un fer rouge sur le front, en leur deman-
dant s'ils ne vouloient point renier? A quoi ayant répondu constamment
 que non; & qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, par lequel on pût être
 sauvé, & qu'ils ne le pouvoient pas renier; ils leur appliquèrent le même
 fer chaud sur les deux joues, leur réitérant la même demande, s'ils ne
vouloient pas renier Jesus Christ? Ce qu'ayant encore refusé, ils les dé-
 pouillèrent tout nuds, tant hommes que femmes, & les couchant par
 terre, les mains & les pieds liés, ils les battirent si cruellement, avec
 des fouets de jonc, qu'ils en penserent mourir. On les pressa de nou-
 veau de renier Jesus Christ: & ne l'ayant pas voulu faire, on leur brûla
 les parties naturelles, tant aux hommes qu'aux femmes, avec des fers
 rouges, & d'autres endroits les plus délicats du corps: & il y eut en-
 tre ceux-là un enfant de douze ans, qui souffrit tous ces tourments hor-
 ribles dans son petit corps, avec une constance admirable. Mais comme
 ils demeurèrent fermes, nonobstant tout cela, à ne vouloir point renier,
 on les mit en prison avec plus de quarante autres, qu'on tourmenta de
 la même sorte; y en ayant eu quelques-uns à qui on coupa les mains
 & les pieds. Et enfin, comme ils persévéroient tous dans la confession
 de Jesus Christ, ils en noyèrent dix-sept dans la mer: ils couperent
 la tête à sept; & il y en eut dix-sept qu'ils menerent à un lieu qu'ils
 appellent *Enfer*, où il y a une eau bouillante qui tombe d'une monta-
 gne; & après leur avoir encore demandé s'ils ne vouloient point renier,
 l'ayant refusé, ils les précipiterent dans cette eau bouillante, où ces mal-
 heureux Martyrs (c'est comme les appelle l'Historien Protestant) sacri-
 fierent leur ame à Dieu, avec une grande constance.

On croiroit qu'il n'y auroit plus rien à ajouter à cette barbarie; mais
 le démon les a fait encore passer plus avant. C'est qu'ils se sont résolus,
 depuis, à ôter aux Chrétiens, autant qu'ils peuvent, tout espoir de finir
 leurs supplices par leur mort, en leur faisant souffrir des tourments hor-
 ribles, par cette eau bouillante & sulfurée, qu'ils versent peu à peu sur
 leurs corps nuds, & qui les perce jusqu'aux os; & les faisant ensuite
 guérir par des Médecins experts à cela, afin que, lorsqu'ils ont recou-

vré leurs forces, ils les exposent de nouveau aux mêmes douleurs, qui III.
sont d'elles-mêmes insupportables, & dont on ne leur fait envisager au- CLAS.
cune fin, s'ils ne renoncent Jesus Christ. Il y en a d'autres qu'ils éten- N°. VIII.
dent en croix, & qu'ils brûlent de temps en temps, avec des fers rou-
ges, en les forçant de manger, de peur qu'ils ne meurent: & il y en
a eu, dit M. Tavernier, & même des enfants de dix à douze ans, qui
ont enduré ce martyre pendant soixante jours, leurs corps attachés en
croix, demi-brûlés & déchirés en pieces, & leurs Bourreaux les forçant
à manger, pour les faire vivre, & les tourmenter plus long-temps, sans
qu'ils aient renoncé la foi de Jesus Christ.

Mais si l'on veut favoir quelle a été la vraie cause d'une persécution
si cruelle, qu'en toutes celles que l'Eglise a souffertes, on ne trouve
rien qui approche de celle-ci, pour la rigueur des supplices, nous l'ap-
prendrons du même M. Tavernier, qui étant de la Religion prétendue
réformée, ne doit pas être suspect d'avoir rien dit de faux, qui pût aller
au désavantage de la Religion qu'il professe. C'est dans le dernier Tome
des Relations de ses voyages, qui contient quelques Traités, dont le
premier est intitulé; *Relation du Japon, & de la cause de la persécution
des Chrétiens dans ses Isles*. On ne sera pas fâché d'en voir ici quelques
extraits.

„ Sept ans après que les Portugais eurent abordé pour la première
„ fois au Japon, S. Francois Xavier y vint prêcher l'Evangile. Sa pre-
„ mière descente fut dans l'Isle de Nippon: il y demeura deux ans &
„ quelques mois, & parcourut plusieurs endroits de ces Isles. Mais son
„ principal dessein étant d'aller à la Chine, il s'embarqua pour ce voyage;
„ & étant tombé dangereusement malade, il fut mis à terre dans une
„ Isle appartenante à la Chine, où quelques jours après il finit sa mission
„ & sa vie; après avoir établi la Religion Chrétienne avec des progrès
„ admirables dans tous les lieux où il avoit passé; non seulement par
„ son zele & ses prédications, mais aussi par son exemple & par la sain-
„ teté de ses mœurs.

„ La foi s'augmenta considérablement dans le Japon après sa mort, pag. 7. 8.
„ & ces peuples se montrèrent au commencement fort dociles aux in-
„ structions qu'on leur donnoit: mais la conduite des Portugais ayant dé-
„ plu à la plupart des Gouverneurs, & à ceux qui avoient le plus de
„ pouvoir à la Cour, ils en donnerent de méchantes impressions à l'Em-
„ pereur; & les Bonzes, qui sont comme les Prêtres du pays, conce-
„ vant de leur côté beaucoup de jalousie de cette nouvelle Religion, ex-
„ citerent de temps en temps des persécutions contre les Japonnois nou-
„ *Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.* C c c c c

III. » rent pour recueillir sa succession, & demandèrent aux Jésuites la mai-
 CLAS. » son, qu'il leur avoit donnée; parce qu'au Japon un pere ne peut aliéner
 N°. VIII. » son bien au préjudice de ses enfants, & même quand il est parvenu à
 » un certain âge, ils peuvent l'obliger de les en mettre en possession,
 » ne réservant qu'une égale portion pour lui. Les Jésuites trop attachés
 » à ce nouvel établissement, ne voulurent point s'en dépouiller, pour
 » avoir la paix, & engager même, par cet accommodement, toute la fa-
 » mille à la protection du Christianisme. Ce refus irrita les deux aînés,
 » & ce démêlé survint entre les Jésuites & eux, dans le temps que le
 » Président travailloit avec une application extraordinaire à son dessein.
 » Il eut avis de leur différent; & comme il étoit grand imposteur, il fut
 » allumer dans l'esprit de ces deux Seigneurs une violente haine, non
 » seulement contre les Jésuites, mais contre tous les Portugais en général,
 » en leur donnant une copie de cette lettre supposée.

» Ces deux Seigneurs, qui étoient favoris de l'Empereur, & dans un
 » grand crédit auprès de lui, joignirent l'intérêt de l'État à leur intérêt
 » particulier, & portèrent leurs plaintes à la Cour avec une aigreur ex-
 » trême; disant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour le bien des familles,
 » pour le repos de l'Empire, ni pour la vie du Prince, si l'on n'exter-
 » minoit dans le Japon tous les Portugais, & les Japonnois même qu'ils
 » avoient imbus de leurs erreurs. Pour justifier ces marques éclatantes de
 » leur haine, ils montrèrent à l'Empereur cette copie de lettre, & le jete-
 » rent dans de si grandes alarmes pour sa personne & pour son État,
 » qu'il ne voulut plus entendre aucune justification.

» Quelques Seigneurs, amis des Portugais, le prièrent de s'éclaircir de
 » la vérité, avant que de se porter aux dernières extrémités contre toute
 » une Nation, & contre ses propres sujets. Il fut inexorable à leurs prie-
 » res, & donna des ordres secrets à des Commissaires, pour aller dans
 » toutes les provinces de l'Empire, exterminer les Portugais, & les Chré-
 » tiens mêmes originaires du pays. Comme ils avoient des partisans ca-
 » chés à la Cour & ailleurs, ils furent avertis de tous côtés d'une résolu-
 » tion si cruelle; mais ils n'en avoient point de plus fidelles & de plus
 » zélés que ces deux jeunes Seigneurs, nommés François & Charles. Les
 » Chrétiens se rassemblèrent auprès d'eux, pour songer à leur commune
 » conservation; & après avoir tenté inutilement de se justifier d'une si
 » noire calomnie, ils résolurent de se mettre en défense, & de mourir
 » tous pour soutenir leur Religion & leur innocence, contre ceux qui
 » viendroient les attaquer. Ces deux Seigneurs se mirent à la tête de l'ar-
 » mée Chrétienne, qui étoit composée de plus de quarante mille hom-
 » mes. L'Empereur ne croyant pas qu'elle fût si nombreuse, n'envoya

» d'abord contre eux que vingt-cinq à trente mille hommes, com- IIL
 » mandés par le plus jeune des deux freres qui étoient auprès de lui: CLAS.
 » mais ces troupes ne furent pas plutôt en marche, qu'il en leva de nou- N°. VIII.
 » velles, & mit une autre armée de quarante mille hommes sur pied,
 » commandée par le Seigneur à qui le Président avoit montré la lettre
 » supposée.

» Les Chrétiens ayant eu la nouvelle que ces deux grandes armées ve-
 » noient fondre sur leurs bras, se préparèrent pour les recevoir. La pre-
 » miere parut bientôt à la vue des Chrétiens, qui se mirent en bataille
 » pour se bien défendre. Mais le plus jeune de leurs deux Chefs dit, qu'il
 » étoit d'avis d'envoyer vers son frere, Chef de l'armée impériale, pour
 » lui demander la paix, & le prier d'intercéder même pour eux auprès
 » de l'Empereur, en l'assurant qu'il étoit prêt de s'aller jeter à ses pieds
 » pour justifier son innocence; que la Religion des Chrétiens défendoit
 » expressément aux sujets de se révolter contre leur Prince légitime, &
 » que la conspiration dont on les avoit accusés n'avoit pas le moindre
 » fondement. Il lui écrivit une lettre en ces termes, au nom de toute
 » l'armée, avec des protestations de mettre les armes bas, si l'Empereur
 » vouloit avoir la bonté de les écouter. Un des principaux Chefs s'offrit
 » d'aller porter cette lettre au Général des Idolâtres, qui ne voulut point
 » la recevoir. Celui qui l'avoit portée fut attaché, par son ordre, à une
 » croix, à la vue des Chrétiens, & en même temps les Impériaux vinrent
 » les charger avec impétuosité. Le combat dura près de trois heures, pag. 10.
 » avec un avantage presque égal; le Chef des Impériaux cherchant par-
 » tout ses freres, & ses freres l'évitant par-tout, pour n'être pas engagés
 » à un combat d'homme à homme contre lui; ils donnerent ce jour-là,
 » de part & d'autre, des marques d'une valeur extraordinaire. Les Chré-
 » tiens, à leur exemple, voyant que leur salut consistoit dans la victoire,
 » & qu'il n'y avoit aucune espérance de pardon, combattirent avec tant
 » de courage, que les Impériaux furent contraints de céder: leur Géné-
 » ral fut tué sur la place. Mais le Général de la seconde armée, plus
 » prudent que l'autre, se contenta de se retrancher, & écrivit à la Cour les
 » particularités de la défaite de la premiere armée, sur quoi il attendoit
 » les ordres de l'Empereur. Les partisans du Président aigriroient tous
 » les jours ce Prince contre les Chrétiens, & empêchoient que les autres
 » Courtisans ne lui fissent ouvrir les yeux sur une persécution si injuste,
 » La défaite de son armée l'avoit jeté dans une espece de fureur; &
 » quoique les deux Chefs de l'armée Chrétienne pussent faire, par leurs
 » amis, pour obtenir leur pardon, & pour se justifier des calomnies

III „contenues en cette lettre supposée, il ne leur fut pas possible d'être
CLAS. „écoutés.
N°. VIII „L'Empereur assembla son Conseil, où les plus sages furent d'avis de
P. 17. 18. „recevoir les soumissions des Chrétiens, qui offroient de mettre les armes
 „bas, en leur donnant une amnistie générale & l'exercice libre de leur
 „Religion; mais la cabale du Président l'emporta sur un avis si raison-
 „nable; & l'Empereur, qui étoit irrité par ses impostures, embrassa le
 „plus mauvais parti. La résolution du Conseil fut de lever en diligence
 „une grande armée, & d'aller joindre l'autre pour accabler tout d'un
 „coup les Chrétiens par la multitude. Lorsque celle-ci fut jointe, elles
 „se trouverent monter à cent cinquante mille hommes; & l'Empereur,
 „avant que de marcher aux ennemis, fit publier dans le camp, qu'il
 „défendoit de faire quartier à aucun Chrétien, excepté aux deux Gé-
 „néraux, qu'il vouloit faire mourir par les supplices; & que ceux qui
 „fortiroient du combat avant que d'avoir exterminé tous les rebelles, il
 „les feroit mourir, eux & leurs parents, du plus cruel genre de mort
 „qu'on pourroit imaginer; & qu'au contraire il donneroit des récom-
 „penses considérables, à ceux qui lui apporteroient une ou plusieurs
 „têtes de Chrétiens, à proportion du nombre qu'on lui en apporteroit.
 „Le plus jeune des Chefs de l'armée Chrétienne offrit d'aller se jeter aux
 „pieds de l'Empereur, pour implorer sa clémence au nom de toute l'armée;
 „mais tous s'écrierent qu'ils ne le permettroient jamais. Ce qu'il put ob-
 „tenir seulement, fut décrire encore une lettre à l'Empereur, pleine de
 „respect, de soumission, & de repentir sur leur dernier combat; offrant
 „de quitter les armes, si l'Empereur leur accordoit une amnistie & la
 „liberté de leur Religion, & d'éclaircir l'imposture de toutes les choses
 „dont on les avoit accusés.

„ Cette lettre fut portée, par un Idolâtre, à un Seigneur qui fa-
 „vorisoit secrètement les Chrétiens. L'Empereur la déchira sans la lire,
 „& dit qu'il ne rentreroit jamais dans sa Cour, que tous les rebelles ne
 „fussent exterminés. L'armée Chrétienne, ayant su la résolution de l'Em-
 „pereur, ne songea plus qu'à se bien défendre. On donna trois batailles
 „trois jours consécutifs. Les Chrétiens remporterent la victoire la pre-
 „miere journée; mais le plus jeune de leurs Chefs ayant poussé les ido-
 „lâtres avec tant de vigueur, que tout s'ébranloit & fuyoit devant lui,
 „il s'écarta trop du gros de l'armée, & fut enveloppé, blessé, porté par
 „terre, & mené en cet état à l'Empereur: & la gloire que les Chrétiens
 „acquirent ce premier jour leur coûta cher. La seconde journée leur fut
 „aussi glorieuse, mais plus sanglante encore que la premiere. Quant à la
 „derniere, leur Général y ayant été tué, ce ne fut plus un combat, mais

un carnage, & tout fut passé au fil de l'épée, à la réserve de quelques
 Chrétiens, qui se cachèrent dans les montagnes.

Telle fut la fin déplorable des Chrétiens, & pour ainsi dire, du Chris-
 tianisme dans le Japon, que le Président Hollandois leur a procurée,
 par ses brigues & par ses impostures. On a su, dans trois recherches
 très-exactes qui en ont été faites, qu'il étoit mort, ou dans les com-
 bats, ou par les supplices, plus de soixante mille Chrétiens. Le plus
 jeune de leurs Chefs souffrit un martyre très-cruel pendant sept jours,
 & quelque offre que l'Empereur lui fit faire, en considération de ses
 frères & de sa propre valeur, jamais il ne voulut renoncer à la foi de
 Jesus Christ. Son aîné fut trouvé parmi les morts : on fit ensuite une
 espèce d'inquisition dans tout l'Empire, qui dura plusieurs années, &
 ceux qui persévérèrent dans la foi, furent condamnés à des supplices
 si effroyables, que la Relation qu'en a fait Varen, Hollandois, Historien
 non suspect en cette matière, ne se peut lire sans horreur. En seize
 années depuis 1613. jusqu'en 1629. les Chrétiens s'étoient tellement
 multipliés au Japon, qu'il y en avoit plus de quatre cents mille, & en
 1649, le même Hollandois dit, que ceux qui étoient venus sur les
 navires de la Compagnie du Japon à Amsterdam, assuroient que le
 Christianisme y étoit entièrement aboli.

Au milieu d'une persécution si cruelle, les Hollandois s'y sont main-
 tenus, & lorsqu'ils sont obligés de signer le Formulaire de foi, qui se
 renouvelle tous les ans, ils signent qu'ils sont Hollandois, sans déclarer
 qu'ils sont Chrétiens; & ils ont grand soin d'avertir les Capitaines de
 leurs vaisseaux, de n'apporter aucune monnoie qui soit marquée avec
 des croix, & sur-tout de ne faire aucun acte de Religion qui pût
 faire soupçonner qu'ils sont Chrétiens. Les Portugais n'ont pu se résou-
 dre à cette lâcheté, quoiqu'ils fussent fort attachés au profit qu'ils trou-
 voient dans le commerce du Japon.

Étant à Ogli, qui n'est à présent qu'un gros bourg, où passe le plus
 grand bras du Gange, je rencontrai un marchand Hollandois qui servoit
 la Compagnie dans le Japon depuis long-temps, & qui y avoit fait plusieurs
 voyages. Il aborda avec deux vaisseaux chargés de barres d'argent &
 de cuivre, qu'il avoit échangées pour des soies, que les Hollandois
 achètent à Bengale. Le marchand fut que j'y étois, & me vint voir,
 pour me prier de lui rendre quelque service dans son négoce. Je le
 trouvai homme sincère, & fort instruit des affaires du Japon; mais
 principalement de la dernière persécution contre les Chrétiens. Nous
 liâmes ensemble amitié & conversation, & je le priois fort souvent de
 venir manger chez moi. Dans nos entretiens, il me conta beaucoup

III

CLAS.

N°. VIII.

pag. 20.

III. „ de particularités de l'établissement des Hollandois dans cet Empire , &
 CLAS. „ du gain extraordinaire qu'ils font dans ce commerce. De propos en
 N. VIII „ propos, selon ma coutume, je voulus tirer de lui, qui étoit l'auteur
 „ d'un si grand massacre : il m'en dit toutes les circonstances que j'ai
 „ écrites, & beaucoup d'autres que j'ai oubliées ou omises, comme n'é-
 „ tant pas importantes à mon sujet, ou ayant été écrites par d'autres. Il les
 „ avoit apprises des Chrétiens du pays qui s'étoient sauvés de la bataille,
 „ & de plusieurs Marchands idolâtres, qui en avoient encore la mémoire
 „ toute fraîche. La maniere ingénue dont il me les dit, jointe à ce que
 „ j'ai su d'autres endroits, ne me laisse pas lieu de douter de la vérité
 „ que contient cette Relation : car il ne pouvoit quelquefois s'empêcher
 „ de jeter des larmes, & d'interrompre son discours par des sanglots,
 „ en faisant des imprécations contre le Président ; disant qu'il s'étonnoit
 „ que Dieu eût laissé ce monstre-là sur la terre, & que la Compagnie
 „ l'eût employé si long-temps. Mais Dieu lui réservait son châtiment.
 „ Ce méchant homme traînant, pour ainsi dire, après lui le remords de
 „ ses crimes, & jettant la malédiction & l'infortune dans toutes les affaires
 „ qu'il entreprenoit, périt misérablement à la vue du port de Lisbonne,
 „ sans aucune tempête. Tous ceux de son vaisseau se sauverent ; lui seul
 „ y retournant, pour prendre une cassette, où étoient ses pierreries, le
 „ vaisseau s'entrouvrit, & les Portugais eurent le plaisir de voir engloutir
 „ dans la mer, celui qui les avoit fait massacrer si cruellement dans le
 „ Japon. Aussi-tôt qu'ils furent son naufrage, toutes les cloches de la
 „ ville sonnerent, en témoignage de la réjouissance publique de sa mort.

CH A P I T R E XVI.

*Réflexions sur deux ou trois choses que disent les Calvinistes, en rapportant
 les cruautés exercées contre les Chrétiens dans le Japon.*

Avant que de quitter cette matiere, je crois devoir faire quelques
 réflexions sur deux ou trois choses, que je trouve dans ces Auteurs Cal-
 vinistes, qui nous ont rapporté les cruautés exercées par les Japonnois,
 sur les Chrétiens Catholiques de ce pays-là.

La premiere est, que, parlant de ces Martyrs, ils les appellent, comme
 nous avons déjà vu, *miseri illi Martyres* ; ces malheureux, ou misérables
 Martyrs. Rien est-il plus indigne d'un Chrétien, que de trouver du mal-
 heur à souffrir le martyre pour Jesus Christ ? Il n'y a donc plus lieu de
 s'étonner,

s'étonner, que, prenant cela pour un grand malheur, ils aient tant de III.
soin de l'éviter, en dissimulant d'être Chrétiens, lorsqu'ils vont dans le CLAS.
pays où ces généreux Martyrs, qu'ils appellent malheureux, sacrifient leurs N°. VIII
âmes à Dieu avec une constance si admirable.

Mais c'est à quoi ces mêmes Ecrivains s'opposent encore : ils tâchent de mettre en doute, si ces bienheureux Martyrs ont glorifié Dieu par leurs souffrances. Car sur ce qu'ils prétendent qu'ils savoient peu de chose de l'Ecriture, ce qu'ils appellent n'être guere bien fondés dans la parole de Dieu, ils en concluent qu'il est à craindre, que leur constance, qui a paru si merveilleuse, puisqu'ils ont souffert de si incroyables tourments, plutôt que de renoncer Jesus Christ, n'ait été une opiniâtreté, plutôt qu'une vraie constance. *Super eorum constantia*, disent-ils, *magnoperè mirandum est, quod adeò parum in verbo Dei sint fundati; unde potius pertinacia, quam constantia esset dicenda.* Rien ne fut jamais si mal fondé, ni plus malin que ce doute : car, avouant qu'ils savoient le *Pater*, à qui persuaderont-ils qu'ils ne savoient pas aussi le Symbole ? Or c'est au Symbole qu'ils réduisent ordinairement les points de la foi nécessaires au salut. Quand donc il seroit vrai que plusieurs de ces Chrétiens du Japon, qui ont scellé leur foi par leur sang, après de si rudes épreuves, n'auroient point lu l'Ecriture, qui n'étoit point encore en leur langue, où ont-ils trouvé que cela fût nécessaire pour être vrai Martyr de Jesus Christ, & pour recevoir l'effet de la promesse qu'il a faite dans l'Evangile, que quiconque le reconnoîtroit & le confesseroit devant les hommes, il le reconnoitra devant son Pere & devant ses Anges ; & qu'il ne suffise pas pour cela d'avoir cru en lui, sur le témoignage de l'Eglise, qui est la fidelle dépositaire de ses paroles divines, pour en instruire tous les peuples, aussi-bien de vive voix que par l'Ecriture sainte ? C'est au contraire un avantage pour la Religion Chrétienne, qui appelle tout le monde au salut, les simples aussi-bien que les plus intelligents, & les plus ignorants aussi-bien que les plus savants, de voir dans l'exemple de ces Saints Martyrs, qu'il ne faut pas beaucoup savoir, mais beaucoup aimer, pour avoir une foi à l'épreuve des plus horribles tourments, & qui méritant par-là, selon la parole de S. Pierre, d'être regardée comme plus précieuse que l'or qui est éprouvé par le feu, se trouvera digne de louange, d'honneur & de gloire, au temps de l'avènement glorieux de Jesus Christ. On les condamne témérairement, pour n'avoir pas été savants dans les Ecritures ; comme les Pharisiens traitoient de gens maudits de Dieu, les simples & les pauvres qui croyoient en Jesus Christ, parce qu'ils ne savoient pas ce que c'étoit que la loi : *Turba hæc quæ non novit legem, maledicti sunt.* Mais ne pourroient-ils point confondre leurs faux accusateurs, par un discours

III. à peu près semblable à celui que S. Jacques met en la bouche de ces
 CLAS. qui ne vantoient pas tant leur foi, mais qui la faisoient voir par leurs œu-
 N°. VIII. vres ? Vous avez la foi, à ce que vous dites, & la science des Ecritures;
 & moi j'ai les œuvres sans cette science. Montrez-moi votre foi qui est
 sans œuvres, puisque vous vous contentez de l'avoir dans votre cœur,
 à ce que vous prétendez, & que vous craignez si fort de la confesser de
 bouche, que vous n'évitez rien avec plus de soin, que de paroître Chré-
 tien : & moi je vous montrerai ma foi par mes œuvres, Dieu m'ayant
 fait la grace de souffrir les tourments les plus horribles pour la conserver,
 & de me résoudre à mourir de la mort la plus cruelle, plutôt que de
 renoncer mon Sauveur.

Les Peres nous apprennent, qu'il faut être dans l'Eglise pour recevoir
 de Dieu la couronne du martyre, & que ceux qui s'en sont eux-mêmes
 retranchés par le schisme, peuvent être mis à mort pour le nom de Jesus
 Christ, sans que Dieu les reconnoisse pour martyrs : *Occidi possunt, non
 possunt coronari*. C'est aux Prétendus Réformés à faire réflexion sur cette
 importante vérité ; mais nous n'apprenons nulle part, ni dans l'Ecriture
 ni dans les Peres, qu'il faille que tous les Chrétiens généralement, sans
 en excepter les plus simples, tirent leur foi, non seulement de l'instruc-
 tion de l'Eglise, mais encore de l'Ecriture sainte, lue ou entendue, pour
 être vraiment fideles, & en état d'être couronnés de Dieu, quand ils
 donnent leur vie pour lui. C'est une nouvelle rêverie des Protestants, qui
 est si absurde, que pour peu qu'ils veuillent considérer de bonne foi les
 suites nécessaires de ce paradoxe, ils seront obligés eux-mêmes de re-
 connoître, que plus des trois quarts de leurs prétendus fideles n'ont point
 la vraie foi : car y a-t-il aucun homme raisonnable qui se puisse imaginer,
 qu'en s'arrêtant à ceux d'entre les Prétendus Réformés qui n'ont point
 étudié, comme sont les femmes, les payfans, les artisans, les soldats,
 les marchands, il y en ait de dix un qui ait assez lu l'Ecriture sainte pour
 en avoir tiré la foi des dogmes nécessaires à salut ; en sorte que sa foi
 soit vraiment fondée sur cette lecture, & non sur la créance qu'il a à son
 Ministre & à son Eglise, par la prévention où on l'a mis dès son enfance,
 qu'on n'y enseignoit rien que de conforme à la parole de Dieu, sans
 avoir jamais pris sérieusement la peine de s'assurer si cela étoit véritable,
 en lisant lui-même l'Ecriture à ce dessein, quoiqu'il y fût obligé par les
 principes de cette nouvelle Religion.

Mais la fausseté de cette prétention des Novateurs de ces derniers sie-
 cles, paroît principalement dans les Martyrs, auxquels ils ont voulu l'ap-
 pliquer, pour ternir la gloire de ces Martyrs du Japon, parce qu'ils
 étoient Catholiques, & non de leur secte : car il est arrivé plusieurs fois

dans les premiers siècles de l'Eglise, que la constance des Martyrs, & les III.
 miracles qui accompagnoient souvent leurs souffrances, touchoient tel- CLAS.
 lement des Payens qui étoient spectateurs de leurs combats, que se dé- N°. VIII.
 clarant Chrétiens, on les faisoit mourir avec eux, n'étant ainsi baptisés
 que dans leur sang. C'est ce que S. Basile & S. Grégoire de Nyssé té-
 moignent être arrivé à un Payen qui gardoit les quarante soldats Chré-
 tiens, qu'on faisoit mourir dans l'Arménie, en les exposant tout nuds
 pendant la nuit à un air très-froid.

On peut bien croire que pendant qu'ils étoient idolâtres & qu'ils détes-
 toient la Religion Chrétienne, ils n'avoient pas lu l'Ecriture sainte; elle n'a-
 voit donc pu être le fondement de leur foi; & cependant ces Prétendus Ré-
 formés oseroient-ils dire que, n'ayant point la vraie foi, faute d'avoir lu
 l'Ecriture, ils n'ont pu être de véritables Martyrs, & que leur constance
 à mourir pour Jesus Christ, par des tourments fort cruels, n'a été qu'une
 opiniâtreté & non pas une vraie constance?

Enfin, que diront-ils de ces peuples dont parle S. Irénée, qui, sans
 avoir l'Ecriture sainte, & en suivant seulement la Tradition Apostolique,
 se trouvoient très-bien fondés dans la Religion Chrétienne? C'est dans
 le livre III, chap. 4. où après avoir dit: *que si les Apôtres ne nous avoient
 pas laissé les Ecritures saintes de la nouvelle Alliance, nous aurions pu être
 Chrétiens sans cela, en suivant l'ordre de la Tradition, qu'ils ont laissée
 à ceux à qui ils ont commis le soin des Eglises*; il ajoute: *Aussi y a-t-il des
 Nations barbares qui ont embrassé la foi de Jesus Christ sans caracteres &
 sans encre, ayant la doctrine du salut écrite dans leur cœur par le S. Esprit,
 & gardant avec soin l'ancienne Tradition.* Nieront-ils que ces Nations
 eussent la foi en Jesus Christ, parce qu'ils ne l'avoient pas eue en lisant
 l'Ecriture sainte, & si la persécution y avoit fait des Martyrs, leur fer-
 meté à mourir pour Jesus Christ n'auroit-elle été, à leur compte, qu'une
 opiniâtreté humaine. & non une constance divine, comme ils le vou-
 droient bien faire croire de ces généreux Martyrs du Japon?

Ce qui nous reste à rapporter de ces Ecrivains, pour faire voir leur
 esprit, ne nous doit pas étonner, puisqu'ils ont fait souvent, eux-mêmes,
 en France & ailleurs, au regard des précieuses reliques des Saints, ce
 qu'ils paroissent trouver fort bon que ces idolâtres aient fait, au regard
 des corps de ceux qu'ils avoient fait mourir pour la foi de Jesus Christ,
 qui est de les réduire en cendre, pour en abolir la mémoire. Voici donc
 ce qu'ils en disent: „ Quand les deux Prêtres, Suinego, Espagnol, &
 „ Louis de Pierre, d'Anvers, furent brûlés, quelques Chrétiens Portugais
 „ & Japonnois vinrent la nuit au lieu du supplice, & couperent diverses
 „ parties de ces corps demi-brûlés, afin de les révéler comme des reli-

III. » ques sacrées des Martyrs, selon la coutume des Chrétiens de l'Eglise
 CLAS. » Romaine ; de sorte qu'il se trouva, que le matin il restoit peu de chose
 N°. VIII. » de ces corps. Cela fâcha les Gouverneurs de Nangasacki, & pour em-
 » pécher que cela n'arrivât, lorsqu'on brûla le P. Spinola & ses compa-
 » gnons, ils firent mettre de grandes piles de bois au dessous & au dessus
 » de ces corps morts, afin que le tout fût réduit en cendre, & ils firent
 » jeter ces cendres bien avant dans la mer, afin qu'il ne restât plus aucune
 » mémoire de ces corps, dont on pût faire un usage superstitieux (&
 » *nulla eorum esset memoria ad usum superstitiosum*). Quelque temps au-
 » paravant, on avoit coupé la tête à quelques Chrétiens, & on avoit
 » emporté leurs têtes à cinq lieues Japonnoises loin du rivage, où on les
 » avoit jettées dans la mer ; d'où ces Chrétiens assurent, & ils le croient
 » très-fermement, qu'elles étoient revenues en terre, de sorte qu'ils les
 » ont en grande vénération, & les ont envoyées ailleurs comme des choses
 » sacrées. *Dicti Christiani affirmant, & verum credunt, dicta capita redi-
 » disse ad terram, qua magni fecerunt & tamquam res sacras aliò trans-
 » miserunt* ».

Il faut remarquer que ces Historiens ne disent pas de ces têtes rappor-
 tées en terre de cinq lieues loin, que c'est une fable que ces Chrétiens
 ont inventée, mais qu'ils ont cru de bonne foi que cela est ainsi, &
 qu'ayant eu ces têtes entre les mains, ils les ont envoyées en un autre
 lieu comme de saintes reliques, pour y être, apparemment, mieux con-
 servées. Or ces Chrétiens ne pouvant être raisonnablement soupçonnés
 de mensonge, comme ces Auteurs aussi ne les en soupçonnent pas, il faut
 que la chose soit véritable. Car elle n'est pas d'une nature à y pouvoir
 être trompé de bonne foi, n'y ayant point d'apparence que le hasard ait
 pu faire, que cinq têtes coupées, ressemblant à celles de ces Martyrs,
 se soient trouvées en mêmes temps jettées sur le bord, où ces Chrétiens
 les aient recueillies. Il paroît donc par-là, que Dieu approuve que l'on
 honore les reliques des Martyrs, & que cela ne paroît *superstitieux* que
 dans l'esprit des hérétiques, & des Idolâtres anciens & nouveaux. Car
 les Japonois ne sont pas les premiers Payens qui aient voulu empêcher,
 que les Chrétiens ne pussent recueillir les précieux restes de ceux qui
 avoient donné leur vie pour Jesus Christ ; ni les Calvinistes les premiers
 hérétiques qui ont condamné de superstition l'honneur que l'Eglise rend
 aux corps des Martyrs ; & ce n'est pas aussi la première fois que Dieu a
 fait des prodiges, pour mettre ces sacrées reliques en état d'être honorées
 par les Chrétiens.

Nous apprenons d'un des plus beaux & des plus anciens monuments
 de l'Antiquité, qui est la Lettre de l'Eglise de Smyrne touchant le mar-

re de S. Polycarpe, rapportée par Eusebe, dans le Livre IV. de son III.
 l'histoire de l'Eglise ch. 24. Que les Payens, à la sollicitation des Juifs, CLAS.
 rent brûler le corps de ce généreux défenseur du nom de Jesus Christ, N°.VIII.
 our empêcher que les Chrétiens ne l'honorassent; mais que cela n'em-
 écha pas qu'ils ne recueillissent ses cendres, pour célébrer tous les ans
 a mémoire de son triomphe. Nous voyons donc le même esprit du
 Démon, agissant dans les idolâtres de ces premiers temps & de ces
 erniers, pour empêcher que les Chrétiens, n'eussent en leur puissan-
 e les corps des Martyrs, afin qu'ils ne leur pussent rendre les hon-
 eurs qu'ils leur ont toujours rendus dès le commencement de l'Eglise.
 Nous apprenons aussi de S. Augustin contre Fauste Livre XX. que les
 rétendus Réformés ont eu les Manichéens pour précurseurs, dans la
 ondamnation qu'ils font de l'honneur que l'Eglise rend aux reliques des
 Martyrs. Car nous y voyons que Fauste en prenoit occasion d'accuser
 es Catholiques, de faire à leur égard, ce que les Payens faisoient à
 égard de leurs idoles; à quoi S. Augustin répond: *Ce reproche n'est*
n'un effet de la médisance de Fauste. Car il est vrai que le peuple Chré-
en célèbre avec une solennité religieuse les mémoires des Martyrs, &
our être porté à les imiter, & pour être associé à leurs mérites, & pour
tre aidé de leurs prières; mais de telle sorte néanmoins, que nous ne sacri-
ons à aucun Martyr, mais seulement au Dieu des Martyrs, quoique nous
mettions les autels dans les mémoires; c'est-à-dire dans les Eglises où l'on gar-
oit leurs reliques.

Enfin on peut bien croire que Dieu a fait rapporter en terre les cinq
 tes de ces Martyrs du Japon, pour donner lieu aux Chrétiens de les
 onorer, quand on se souvient de ce que S. Ambroise & S. Augustin
 ous assurent, qu'il avoit fait de leur temps, pour faire honorer les corps
 es Martyrs S. Gervais & S. Protas. *En ce même temps, dit le dernier de*
es deux Pères, Livre IX. de ses Confess. ch. 7. vous révélâtes en songe au
. Evêque Ambroise, en quel lieu reposoient les corps des Martyrs Gervais
& Protas, que vous aviez gardés depuis tant d'années comme dans le
réfor de votre secret, & conservés sans se corrompre, pour les découvrir
u besoin, afin d'arrêter la fureur d'une femme, mais d'une femme qui
toit Impératrice & mere de l'Empereur. Ces corps ayant donc été ainsi
rouvés & tirés du lieu où ils étoient, lorsqu'on les portoit avec honneur
ans l'Eglise d'Ambroise, non seulement les possédés étoient délivrés, &
es Démon, en sortant de leurs corps, confessoient la puissance de ces Saints,
mais un bourgeois de Milan, très-connu dans toute la ville, & qui étoit
vengle depuis très-long-temps, ayant touché d'un linge le cercueil où étoient
es corps de ces Saints, n'eut pas plutôt porté ce linge à ses yeux, qu'ils

III. *s'ouvrirent à l'heure même.* Peut-on, sans renverser la Religion, prendre pour
CLAS. *un usage superstitieux* ce que Dieu autorise par de si grands & de si visibles
N°. VIII. miracles ? Et en faut-il davantage pour condamner la témérité de ces
 Ecrivains Calvinistes, qui paroissent approuver le soin que prenoient les
 Idolâtres du Japon, d'ôter tout moyen aux Chrétiens d'avoir quelques
 restes des corps qu'ils brûloient, avec tant de cruauté, en haine du
 nom de Jesus Christ, de peur qu'ils ne les gardassent, disent ces
 Auteurs Hollandois, pour un usage superstitieux : *ad usum supersti-*
tiosum ?

Cela me fait souvenir de dire un mot de ce que conte l'Auteur de la
Politique du Clergé, d'une tête de carte envoyée de Rome pour la tête
 d'un Martyr. Il dit que des Catholiques ont eux-mêmes publié cette
 histoire. Cela est vrai : & il est vrai aussi qu'entre les reliques envoyées
 de Rome pour l'Hôpital général en 1668. par le Pape Alexandre VII.
 il se trouva une tête qui avoit pour inscription : *Caput S. Fortunati* ; la-
 quelle ayant été examinée par un Médecin, comme il y trouva de la
 carte qui empêchoit même que quand on mettoit une chandelle dedans, la
 lumière ne pénétrât, il crut de bonne foi que c'étoit une tête de carte, & cela
 fut cru aussi, sur ce qu'il en dit, par tous ceux qui étoient présents. Cepen-
 dant rien n'est plus aisé, que de faire voir que cela est tout-à-fait hors d'appar-
 ence. Car il faut nécessairement que ceux de Rome qui ont envoyé cette tête,
 ou aient voulu tromper, ou n'aient pas voulu tromper. Or on ne peut pas
 s'imaginer que, n'ayant pas voulu tromper, ils eussent envoyé une tête de
 carte pour la véritable tête d'un Martyr : & on ne peut pas non plus se
 l'imaginer, en supposant qu'ils eussent voulu tromper. Car toutes les têtes
 de mort étant bonnes pour cela, quel besoin auroient-ils eu de faire une
 tête de carte ? Et n'étoit-il pas cent fois plus facile d'envoyer sans façon
 la première tête de mort qu'ils eussent trouvée dans les Catacombes, où
 il y en a une infinité ? Il y a donc là quelque mystère ; & c'est ce qui
 m'a été découvert par un homme d'esprit & de piété, qui a été long-temps
 à Rome. C'est, me dit-il, qu'il y a des marques dans les Catacombes,
 par lesquelles on reconnoît les corps des Martyrs ; & c'est principalement
 de ce qu'on y trouve auprès de petites phioles pleines de sang, que quel-
 ques Antiquaires ont prétendu pouvoir être des lachrymatoires, mais qui
 assurément n'en sont point, n'en ayant point la figure & ce qui est dedans
 n'étant point des larmes, mais une liqueur d'un rouge noir comme du
 sang caillé. Or il est bien aisé de juger que ces os, depuis tant de temps,
 sont très-fragiles, & que pour peu qu'on les maniât, ils se réduiroient
 en poudre. C'est donc pour leur donner plus de fermeté, qu'on soutient
 ces têtes avec de la carte, afin que les os s'en conservent mieux. Voilà

ce qui a trompé le Médecin & ceux qui l'ont cru trop légèrement. Mais III
je suis assuré qu'il n'y a point d'homme équitable qui ne demeure d'ac- CLAZ
cord, qu'il faut, selon toutes les apparences, que cela soit ainsi que je N°. VIII
l'ai dit; la supposition d'une tête de carte purement de carte, envoyée
de Rome à Paris, pour être réverée comme la tête d'un Martyr,
étant la chose du monde la plus incroyable, comme je prétends l'avoir
montré.

CHAPITRE XVII.

*D'où vient que les Calvinistes pervertissent moins de Catholiques qu'ils ne
faisoient autrefois. Que c'est que les moyens qu'ils y ont employés d'abord
leur sont depuis devenus inutiles. Du premier de ces moyens.*

Nous avons assez parlé du peu de zèle qu'ont les Prétendus Réfor-
més de convertir les Idolâtres à la foi de Jesus Christ. Il nous reste à re-
marquer que présentement ils ne travaillent guere davantage à pervertir
les Catholiques, & que certainement ils y réussissent très-peu. C'est ce
qui paroît étonnant, en considérant combien d'abord ils ont emporté de
personnes dans leur schisme. Il n'est pas néanmoins difficile d'en rendre
raison : c'est que tous les moyens qu'ils ont employés pour faire ce ren-
versement dans la Religion, ayant quelque chose d'éblouissant, & rien
de solide, il a fallu quelque temps pour en découvrir la foiblesse : mais
depuis qu'on l'a découverte, ils ne leur sont pas seulement devenus inu-
tiles, mais on les a tournés contr'eux : d'où il est arrivé ce que Cicéron
dit fort judicieusement des opinions des Philosophes touchant la nature,
que le temps détruit celles qui sont fausses, & confirme celles qui sont
vraies : *Opinionum commenta delet dies, natura judicia confirmat*. Car si
on y prend bien garde, on trouvera que ce qui a donné d'abord tant
de cours à ces nouvelles hérésies, se peut réduire à quatre chefs.

1°. Les déclamations véhémentes de ces prétendus Réformateurs,
contre la corruption des mœurs des Catholiques, & principalement du
Clergé.

2°. L'exposition calomnieuse & maligne de la doctrine de l'Eglise Ca-
tholique.

3°. L'idée qu'ils donnoient d'eux-mêmes aux peuples, comme de
gens extraordinairement envoyés de Dieu pour redresser l'Eglise tombée
en ruine.

III. 4°. Les magnifiques promesses qu'ils réitéroient continuellement, de
CLAS. ne rien dire qu'après l'Ecriture sainte.

N°. VIII. On peut juger sans peine que tout cela a été très-capable d'enlever beaucoup de gens, avant qu'on eût le loisir de se reconnoître, & de dissiper ces illusions. Mais il n'est pas difficile de faire voir, qu'il n'étoit point mal-aisé de les dissiper, & que l'étant une fois, l'Eglise Catholique a dû reprendre les avantages qu'elle a par elle-même, sur toutes les sectes qui se séparent d'elle, & empêcher les progrès de ces Eglises schismatiques.

C'est ce que je crois important de montrer de chacun de ces moyens, dont les Novateurs de ces derniers siècles se sont servis pour attirer des disciples après eux, comme S. Paul a prédit que feroient les Hérétiques.

P R E M I E R M O Y E N.

Déclamations véhémentes contre les mœurs des Catholiques, & principalement du Clergé.

Il n'y a rien qui trompe si facilement les peuples que certains mots équivoques, qui sont très-favorables en un sens, & très-pernicieux en un autre. Tel est le mot de Réformation. On n'a jamais nié qu'il ne se pût glisser beaucoup d'abus dans l'Eglise, & que les mœurs de plusieurs de ses membres & même de ses Ministres, ne se pussent corrompre. Il est prédit dans l'Evangile que cela arriveroit dans les derniers siècles. Or le remède à ces maux est la réformation; & il y avoit déjà longtemps que les gens de bien la desiroient, avant que ces nouveaux Réformateurs parussent dans le monde. Mais c'est de l'équivoque de ce mot qu'ils ont étrangement abusé. Car l'étendant à tout, & aussi bien à la foi qu'aux mœurs & à la discipline, contre ce qu'on a toujours cru, que la foi universelle de l'Eglise n'avoit jamais besoin d'être réformée, selon cette belle parole de Tertullien : *Regula fidei una omnino est: sola immobilis & irreformabilis*; ils se sont fait suivre, à la faveur de ce beau nom, par beaucoup de gens qui desiroient qu'on réformât beaucoup de choses dans la Discipline de l'Eglise, dans les mœurs des particuliers, & principalement des Ecclésiastiques, qui avoient en effet besoin de l'être. Et rien n'a plus servi à cela, que les véhémentes déclamations que faisoient sans cesse ces prétendus Réformateurs, contre le luxe & les autres vices de la Cour Romaine, contre l'ignorance & la vie déréglée de plusieurs du Clergé, & contre le peu de dévotion solide de la plupart des Catholiques de ce temps-là.

Tert. de
virg. cap.
ult.

Mais

Mais deux choses ont fait que cette considération, de la corruption des mœurs, dont ils ont fait tant de reproches aux Catholiques, leur est devenue inutile; & une troisième nous donne moyen de nous en servir avantageusement contre eux-mêmes.

La première est, qu'aussi-tôt que les Catholiques les ont poussés sur cela, & leur ont montré que la corruption des mœurs, qui se peut rencontrer dans la véritable Eglise, n'est point un sujet légitime de s'en séparer, ils ont été obligés d'en convenir; comme on peut voir par ce qu'en dit Calvin, dans son Institution Liv. IV. Ch. I. §. 15. & 16. où il avoue, que, lors même que l'Eglise manque à son devoir, dans la correction des méchants, cela ne donne pas droit aux particuliers de s'en séparer.

La seconde est, que l'attente qu'ils donnoient d'abord d'une grande réformation dans les mœurs, en blâmant si durement celles des Catholiques, s'est bientôt évanouie. C'est ce qu'Erasme leur a reproché, d'une manière très-judicieuse & très-chrétienne, dans son excellente Lettre contre les faux Evangéliques. « Vous déclamez, leur dit-il, avec grande force contre le luxe des Prêtres, contre l'ambition des Evêques, contre la tyrannie du Pape, contre le babil des Sophistes, contre les prières des Catholiques, leurs Jeûnes, & leurs Messes; & vous ne prétendez pas seulement retrancher ce qu'il peut y avoir de mal dans ces choses, mais les ôter entièrement; c'est-à-dire, que vous arrachez l'ivraie avec le bled, ou plutôt le bled avec l'ivraie. Cependant que nous apportez-vous de mieux & de plus digne de l'Evangile, pour nous faire quitter nos anciennes coutumes? Considérez bien ce Peuple qui se dit Evangélique, & prenez garde s'il y a parmi eux moins de luxe, moins de débauche, moins d'avarice, que parmi ceux qu'ils détestent. Montrez-moi quelqu'un que ce nouvel Evangile ait rendu sobre, d'yrogne qu'il étoit auparavant; ou doux, de querelleur; ou libéral, d'avare; ou affable, de médisant; ou chaste, d'impudique. Vous me direz peut-être que le mal est toujours mêlé avec le bien dans les choses humaines, & que je devrois jeter les yeux sur les gens de bien qui se trouvent parmi les Evangéliques. Il faut donc que j'aie eu du malheur; car je n'en ai jusques ici rencontré aucun qui n'en soit devenu plus méchant, pour avoir fait profession de ce nouvel Evangile. » Luther s'est lui-même trouvé obligé de faire les mêmes plaintes. Un de ses Disciples les rapporte en ces termes: « Les hommes sont tellement devenus emportés par l'Evangile qu'on leur a découvert, qu'ils croient permis tout ce qui flatte leurs passions, & qu'ils n'ont aucune crainte de l'Enfer. Il n'y a qu'un seul Villageois dans tout le détroit

Colloquia
D. Lutheri
collecta
per Henr.
Petr. Re-
bemstok t.
to. 1. p. 37.
Colloquia
collecta
per Joan.
Aurifa-
brum p.
244.

III. „ de Wittemberg, qui tâche d'instruire sa famille selon la parole de
 CLAS. „ Dieu; tous les autres vont droit au Diable.” *Et un autre dit qu'il se*
 N°. VIII. *plaignoit*; „ que ses Disciples, pour la plus grande partie, étoient Epi-
 „ curiens; qu'on les appelloit Réformés, quoiqu'on eût plus de raison
 „ de les prendre pour des Diables incarnés; qu'à peine eût-on pu trou-
 „ ver parmi les Payens, ou d'autres Infideles, des hommes si désobéis-
 „ sants; que toute honnêteté & toute vertu étoit éteinte parmi eux, &
 „ qu'ils n'avoient plus d'égard à aucun péché.” *Et lui-même, dans un*
Discours sur le premier Dimanche de l'Avent (edit. Argentineris an. 1548.
 fol. 5.) „ Nous voyons, *dit-il*, que, par la malice du Diable, les hom-
 „ mes sont maintenant plus avarés, plus impitoyables, plus abandon-
 „ nés aux vices, plus insolents, & beaucoup pires, qu'ils n'étoient sous
 „ la Papauté.”

Jacques André n'en dit pas moins, dans un Sermon sur le 21. Ch.
 de S. Luc: „ Afin, *dit-il*, que tout le monde connoisse qu'ils ne sont
 „ point Papistes, & qu'ils ne mettent point leur confiance dans les bon-
 „ nes œuvres, ils n'en font aucune. Au lieu du jeûne, ils passent les
 „ jours à se souler & à s'effyvrer: lorsqu'ils devoient assister les pauvres,
 „ ils les écorchent & les oppriment: ils changent les prières en jurements,
 „ en blasphèmes & en exécutions du nom de Dieu; de sorte que Jésus
 „ Christ n'est pas présentement si blasphémé par les Turcs. Enfin, au lieu
 „ de l'humilité, l'orgueil, le faste & l'élévation regnent parmi eux; &
 „ cette sorte de vie s'appelle une vie Evangélique.”

André Musculus rend le même témoignage du fruit qu'a fait parmi
 les Chrétiens cet Evangile réformé, dans un Sermon du premier Diman-
 che de l'Avent. „ Quant à nous autres Luthériens, il en va présente-
 „ ment de la sorte. Si quelqu'un desire de voir un grand nombre de
 „ gens méchants, yvrognes, effrénés, menteurs, trompeurs, usuriers,
 „ qu'il s'en aille à une Ville où l'Evangile est prêché purement: il verra,
 „ aussi clair que le soleil en plein midi, que, même parmi les Turcs &
 „ les Infideles, il ne se trouve pas tant de gens insolents & barbares,
 „ que parmi les Evangéliques, ou toutes les brides du Diable sont lâchées.”

Calvin n'en fait pas comprendre moins de ceux de sa secte, dans son
 Institution Liv. IV. Ch. 1. n. 13. en parlant contre ceux qu'il craignoit qui
 ne se séparassent d'avec eux, en ne voyant point la réformation que l'on
 s'étoit attendu qu'ils apporteroient aux mœurs des Chrétiens. „ Quand
 „ ils voient, *dit-il*, qu'entre ceux auxquels l'Evangile est annoncé, le
 „ fruit n'est pas correspondant à la doctrine, incontinent ils jugent, qu'il
 „ n'y a nulle Eglise. Le sujet qu'ils ont en cela de s'offenser est très-juste:
 „ & certes nous en donnons trop de matière, & ne pouvons aucu-

ment excuser notre maudite paresse; laquelle Dieu ne laissera point im- III.
 punie, comme il commence à la châtier d'horribles verges. Malheur CLAS.
 donc sur nous, qui faisons, par notre licence défordonnée, que les N°. VIII.
 consciences débiles sont navrées & scandalisées en nous". Et sur le
 Ch. XI. de Daniel v. 34. " Dans le petit nombre, *dit-il*, de ceux qui
 se sont séparés de l'idolâtrie du Pape, la plupart sont remplis de per-
 fidie & d'artifice: ils font paroître à l'extérieur un grand zele; mais
 si vous les sondez un peu plus avant, vous les trouverez pleins de
 fourberie". Entre les lettres de Calvin, il y en a une de Capiton;
 Ministre de Strasbourg, écrite à Farel, où il dit: " que Dieu leur fai-
 soit connoître combien ils avoient nui aux ames, par la précipitation
 avec laquelle ils les avoient portées à se séparer du Pape. La multi-
 tude, *dit-il*, a secoué entièrement le joug, étant accoutumée, & pres-
 que élevée à la licence; comme si, en ruinant l'autorité du Pape, nous
 avions voulu ruiner & détruire entièrement la force de la parole;
 des Sacrements, & de tout le Ministère. Ils ont bien la hardiesse de
 nous dire: je suis assez instruit de l'Evangile; je fais lire par moi-mê-
 me; je n'ai pas besoin de vous".

Comment donc pourroient-ils maintenant attirer les hommes à eux, en déclamant contre les vices des Catholiques, puisqu'ils n'ont pas été long-temps sans être obligés de reconnoître, qu'il y en avoit de si grands dans leur prétendue Réformation, qu'ils ont eux-mêmes appréhendé que, si l'on s'arrêtoit à cela, ce ne fût un sujet plaufible à d'autres brouillons semblables à eux, de se séparer de leurs nouvelles Eglises, comme trop impures, pour en former de plus pures à leur fantaisie: ce qu'ils n'ont pu néanmoins empêcher, leur mauvais exemple ayant donné l'audace à d'autres de réformer la Réformation, & d'ériger, aussi-bien qu'eux, de nouveaux conventicules, pour y servir Dieu, à ce qu'ils prétendent, avec plus de pureté?

Une troisieme chose qui fait qu'on peut maintenant plus que jamais tourner ce moyen contr'eux, c'est qu'au lieu que cette premiere ferveur apparente, dont ces prétendus Réformateurs tâchoient d'éblouir le monde, s'est bientôt évanouie, Dieu a renouvelé si visiblement, depuis ce temps-là, son Esprit de grace & de sainteté en un grand nombre de personnes de l'Eglise Catholique, qu'il ne faut que comparer ces deux Eglises ensemble, pour juger sans peine, qui est celle qui a le plus de marques d'être la véritable Epouse du Fils de Dieu, où réside son esprit, & où il répand ses graces.

Mais pour ne se pas tromper dans cette comparaison, il faut remarquer qu'on ne doit, en la faisant, considérer dans l'une & l'autre Eglise,

III. que ceux qui en font, ou qui en paroissent être le bon grain. Car la CLASSE paille n'est rien, tant qu'elle demeure paille; & ceux qui sont dans ce N°. VIII. rang n'étant au plus que des membres morts de l'Eglise, & ne lui appartenant que d'une manière assez impropre, selon les meilleurs Théologiens, on ne les peut & on ne les doit considérer en aucune sorte, quand il s'agit de juger qui est celle des deux Eglises où le S. Esprit donne plus de signes qu'il y est vraiment vivant, par les effets de sa grâce.

C'est par-là que S. Augustin, dans le Livre des moeurs de l'Eglise Catholique, vers la fin, réprime le faste des Manichéens, qui se vantaient d'observer l'Evangile avec plus de pureté que les Catholiques. Il ne s'amuse pas à défendre, ou à excuser les Catholiques déréglés, qui étoient en fort grand nombre en ce temps-là, aussi-bien qu'en celui-ci; mais il leur oppose les gens de bien de l'Eglise Catholique, & il conclut des exemples admirables de vertu qu'il en rapporte, qu'on ne trouvoit rien d'approchant parmi les Hérétiques.

Il leur représente ces parfaits Solitaires, qui, jouissant de la compagnie & de l'entretien de Dieu, auquel ils étoient unis par la pureté de leurs pensées, goûtoient les délices d'une souveraine béatitude, dans la contemplation de cette beauté, qui ne peut être regardée que par les yeux de l'ame, & de l'ame sainte.

Il leur représente la vie admirable des Religieux, qui vivoient en commun dans les déserts, d'une manière toute chaste & toute sainte, employant le temps à prier, à lire & à conférer ensemble, & ne laissant pas de travailler des mains, à ce qui peut nourrir le corps, & ne peut détourner l'esprit de penser à Dieu.

Il leur représente celle des femmes & des filles qui menoient une vie toute pareille, & servoient Dieu avec autant de zèle que de chasteté.

Il leur représente un autre ordre de Chrétiens, tant hommes que femmes, qui demeuroient dans les villes, sous la conduite d'un Prêtre, & qui menoient une vie très-mortifiée & très-sainte.

Enfin il leur représente l'exemple de plusieurs Evêques, Prêtres, & autres Ecclésiastiques qui vivoient très-saintement. *Je connois, dit-il, plusieurs Evêques, plusieurs Prêtres, plusieurs Diacres, & plusieurs autres Ministres de ces divins mystères, très-vertueux & très-saints, & dont la vertu me semble d'autant plus admirable & plus digne d'éloges, qu'il est plus difficile de la conserver parmi le commerce des hommes, & dans le trouble de la vie commune.*

Il ne dit pas que tous les Evêques & tous les Prêtres fussent de la sorte; mais seulement qu'il y en avoit plusieurs. Car il reconnoît par-tout que

dans toutes les sociétés, Dieu permettoit que les bons fussent mêlés avec les méchants: *Necesse est in omni Congregatione reperiri fideles.* III

C'est pourquoi il conclut ce discours par ces paroles, qu'il adresse aux Manichéens: *Accusez ces personnes, si vous le pouvez. Regardez-les, considérez-les, parlez d'eux sans calomnie, & nous vous permettrons d'en parler mal. Comparez vos jeûnes avec leurs jeûnes; votre chasteté avec leur chasteté, votre modestie avec leur modestie, votre charité avec leur charité: mais ne m'objectez point les vices de ceux qui font profession ouverte de la foi chrétienne, & qui ne savent pas les obligations de cette foi qu'ils professent, ou bien n'y satisfont pas. N'alléguez point les erreurs & les dérèglements d'une multitude ignorante, qui, dans la Religion même, ne laisse pas d'être superstitieuse; ou qui est tellement plongée dans les voluptés & dans les débauches, qu'elle ne se souvient plus de tout ce qu'elle a promis à Dieu.* CLAS. N. VIII

On n'a encore qu'à prendre la même voie, pour rendre inutiles les déclamations véhémentes que les prétendus Réformés ont faites d'abord, contre les abus & la corruption des mœurs, dont ils accusoient les Catholiques. On n'a qu'à leur dire ce que S. Augustin disoit aux Manichéens, dans le même livre: *pourquoi blessez-vous l'honneur de l'Eglise Catholique, en blâmant les mœurs de ceux qu'elle condamne elle-même, & qu'elle s'efforce tous les jours de corriger comme de mauvais enfants? Pourquoi ne jetez-vous les yeux que sur ceux qui en sont les ordures & la paille? Cherchez des fruits dans le champ; cherchez du froment dans l'aire: vous n'avez pas de peine à en trouver, & ils se présenteront eux-mêmes, si on les cherche.*

On n'a aussi qu'à les prier de nous montrer parmi eux, quelque chose de semblable à ce que ce grand Saint, & tous les autres avec lui, ont cru faire la plus grande gloire de l'Eglise Catholique de leur temps; comme nous leur en montrerons dans la nôtre. Ils n'ont garde de le faire, puisque ç'a été une partie de leur Prétendue Réformation, d'abolir ces saintes Sociétés, où l'on consacre toute sa vie aux exercices de piété; soit en louant ou en priant Dieu, soit en travaillant uniquement pour sa gloire; & ils ont été même jusqu'à cet excès, que de faire un article de leur Confession de foi de la condamnation des vœux monastiques, comme étant sortis de la boutique de Satan.

Mais Dieu, qui ne souffre le mal que pour en tirer le bien, n'ayant permis que ces dernières hérésies se soient élevées, que pour exciter les gens de bien de l'Eglise Catholique, à remédier aux maux qui avoient servi de prétexte à former ces schismes, le scandale que caufoient alors la plupart des Monastères, tant d'hommes que de filles, a été changé en beaucoup de lieux en un sujet d'édification, par la réformation des anciens Ordres, & par l'établissement de quelques nouveaux, qui donnent

III. de si grands exemples d'une vie conforme aux instructions de l'Evangile,
CLAS. qu'il est bien certain qu'on ne voit rien de semblable parmi les prétendus
N°. VIII. Réformés. Car que nous montreront-ils parmi eux, qui apportent autant de gloire à Dieu, par la pratique des principales vertus chrétiennes; la charité, l'humilité, la mortification, l'abnégation de soi-même, l'application à la prière, que ce qui a paru, & paroît encore dans l'Ordre des Capucins, dans celui des Carmes déchaussés, & dans les Congrégations réformées des Ordres de S. Benoît & de S. Bernard? Je ne parle point des Chartreux, parce qu'ils étoient avant la prétendue Réformation ce qu'ils sont encore, & que je me suis restreint à ne parler que de ceux en qui l'Esprit de Dieu a renouvelé, depuis ce temps-là, leur ancienne ferveur.

Ce qui se passe à nos yeux, dans le Monastere de la Trappe, est une des choses du monde qui fait le plus sentir Dieu, & la puissance de sa grace, sur le cœur de l'homme, pour y former des vertus si fort au dessus de tout ce que la Philosophie humaine a pu concevoir, qu'on est obligé de reconnoître, pour peu qu'on soit raisonnable, que le modèle & le principe s'en doit trouver ailleurs que dans la nature. On y voit des hommes que l'Esprit de Dieu a ramassés de divers pays, de divers Etats, de diverses conditions, qui sont tellement morts au monde, depuis qu'ils se sont enterrés dans cette sainte solitude, qu'ils ne savent absolument rien de tout ce qui s'y passe, non pas même dans leur propre famille; parce qu'ils ne veulent plus savoir que Jesus, & Jesus crucifié, & ne plus vivre que pour être crucifiés avec lui: qui, hors ce qu'ils ont à dire à leur Supérieur, pour lui représenter l'état de leur conscience, semblent avoir perdu l'usage de la voix pour la conversation avec les hommes, & n'en avoir plus que pour chanter les louanges de Dieu, avec une ferveur d'Anges & une modestie de Pénitents: qui menant une vie si pauvre, si mortifiée, si austere, si laborieuse, qu'il sembleroit qu'ils en dussent être accablés; bien loin d'en avoir quelque peine & quelque chagrin, paroissent & sont si contents, & jouissent d'une telle paix, qu'il faut bien qu'ils goûtent d'autres plaisirs plus spirituels & plus divins, qui les fassent renoncer de si bon cœur à tous ceux des sens & de la nature; & enfin, qui dans l'abattement des plus longues & des plus douloureuses maladies, conservent toujours la même vigueur d'esprit, Dieu fortifiant tellement en eux par sa grace l'homme intérieur, pendant que l'extérieur se détruit, que plusieurs sentant leur fin s'approcher, se trainent, ou se font porter dans l'Eglise, avec un courage merveilleux, pour y recevoir les derniers Sacraments; & joignant la plus profonde humilité, dans la vue de leur misere, à la plus grande confiance en la mi-

éricorde de Dieu, ne se trouvent dignes que de mourir sur la cendre, **III.**
comme des pécheurs, lorsque la joie d'aller à Dieu, leur fait dire avec **CLAS.**
David : *je marcherai sans rien craindre au milieu des ombres de la mort, N°. VIII.*
parce que vous êtes avec moi.

Je n'exagere rien ; j'en dis plutôt moins que trop : ceux qui en douteroient, peuvent s'en informer, sans beaucoup de peine. Voilà des fruits d'une véritable réformation : que la prétendue Réformation des Calvinistes nous en montre de semblables !

On en voit de pareils ou d'approchants dans le sexe le plus infirme. Il y a présentement un très-grand nombre de monasteres de filles, dont l'on peut dire ce que S. Augustin disoit de ceux de son temps ; *que Dieu y est servi avec autant de zele que de chasteté.* Les unes sont plus austeres, comme les Capucines, les Clarisses, les Carmélites de la réforme de S^e. Thérèse ; les Bénédictines & les Bernardines, qui ont repris l'ancien esprit de leur regle : & les autres le sont moins ; comme les filles de Sainte Marie ; leur saint Instituteur ayant voulu, que les plus foibles, selon le corps, y pussent être reçues : mais la mortification de l'esprit, l'union des cœurs, l'obéissance, l'application à Dieu, l'affection à la priere, la fidélité à la pratique de leur Regle, & l'humilité avec laquelle elles s'accusent & font pénitence des moindres fautes, leur sont communes à toutes, & forment dans ces maisons saintes une vie si chrétienne, qu'il faut avoir l'esprit renversé, pour se figurer, comme font les Calvinistes, que l'Eglise où ces vertus regnent, soit l'Eglise de l'Antechrist, & que celle où l'on ne voit rien que d'infinitement plus humain, soit l'Eglise de Jesus Christ, redressée de nouveau, & rétablie dans son ancienne pureté.

Dans les pays même où les Monasteres ne sont pas soufferts, parce que la Religion prétendue Réformée se trouve être celle de l'Etat, le même esprit qui faisoit embrasser la virginité à tant de filles chrétiennes, dans les premiers siècles de l'Eglise, que S. Cyprien appelle *la plus illustre portion du troupeau de Jesus Christ* ; ce même esprit, dis-je, inspire la même ardeur pour cette vie angélique, à un très-grand nombre de filles Catholiques, qui menent, sans sortir du monde, & sans s'enfermer dans des cloîtres, une vie très-pure & très-sainte, sans qu'on voie rien de semblable parmi ceux qui se vantent d'être les restaurateurs du plus pur Christianisme ; quoiqu'ils ne puissent nier que la virginité, ayant été préférée au mariage, par Jesus Christ & par S. Paul, ce doit être ordinairement une plus grande marque de sainteté parmi les Chrétiens, d'embrasser l'une, que de ne pouvoir se passer de l'autre.

Mais comme ils ont retranché de leurs Eglises Réformées l'Etat des Religieux & Religieuses, dont les SS. Peres ont fait de si grands éloges,

III. & qu'ils ont tout réduit à leur Clergé, leurs Ministres, Anciens & Diacres, CLAS. & aux purs Laïques, il semble qu'il faudroit que ce fût au moins dans N°. VIII. ce Clergé, que se trouvaient des exemples d'une si grande vertu; que les plus vertueux de l'Eglise Catholique n'en approchassent pas, afin que l'on vît par-là, que ce n'étoit pas en vain qu'ils s'étoient promis de remettre l'Eglise dans une plus grande perfection.

Qu'ils recherchent donc, depuis le commencement de leur Réformation jusques à cette heure, ceux d'entre tous les Ministres qu'ils prétendent avoir été les plus saints, & l'être encore; & qu'ils les comparent, s'ils l'osent, avec les plus saints des nôtres. Qu'ils nous en donnent qui aient été aussi charitables, aussi mortifiés, aussi vigilants, & aussi appliqués au salut des ames, que S. Charles, S. Thomas de Villeneuve, S. Philippe de Néri, Dom Barthelemi des Martyrs, Jean Baptiste Gaud, Evêque de Marseille, Nicolas Pavillon, Evêque d'Alet, François Caulet, Evêque de Pamiers, & beaucoup d'autres qu'on pourroit nommer? Qu'ils nous en donnent, dont toute la vie ait été aussi pleine de douceur, de charité & d'onction, que celle de S. François de Sales: qu'ils nous en donnent, qui aient eu autant de zèle pour aller prêcher Jesus Christ dans les Nations infideles qu'en a eu S. François Xavier, & beaucoup d'autres qui y travaillent présentement avec beaucoup de succès. J'omets, pour abrégé, un grand nombre de saints Evêques & de saints Prêtres de l'Eglise Catholique, & je ne m'arrête qu'à ceux qui ont été plus connus, & dont la vertu a été si éclatante, que les Protestants mêmes, un peu équitables, ne peuvent nier, que ce qui a paru d'eux à l'extérieur, dans toute la conduite de leur vie, n'ait été très-édifiant & très-digne d'entrer dans l'éloge qu'on voudroit faire d'un fidelle Ministre de Jesus Christ.

Il y a aussi des miracles, que Dieu a opérés par les nouveaux Saints de l'Eglise Catholique, ou pendant leur vie, ou après leur mort, si bien attestés, qu'on ne voit pas comment ils pourroient être niés par un Protestant de bonne foi; comme est, par exemple, celui d'un sourd & muet de naissance, guéri en un moment à Marseille, par l'intercession de Jean Baptiste Gaud, Evêque de cette ville.

Que si, des Ministres de l'Eglise, nous passons aux Laïques, qui nous donneront-ils dans leurs Eglises, qui puissent être comparés à ceux de la nôtre? Depuis le temps qu'ils disent que l'Antechrist s'est emparé de l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, depuis le commencement du septieme siecle, aussi-tôt après S. Grégoire, combien y a-t-il de Rois & de Reines, de Princes & de Princesses qui ont honoré la Religion Chrétienne, en faisant voir, dans une vie toute sainte, ce que peut la grace de Jesus Christ, dans les conditions mêmes qui paroissent le plus opposées à l'esprit

prit de l'Evangile , qui ne prêche que la croix , l'humilité & l'abnégation de soi-même ? Dieu en a suscité , à la gloire de son Fils , dans tous les Etats de l'Europe. Il n'y a point eu de siècle depuis le septième jusqu'au douzième , où cette Eglise , dont l'Angleterre paroît maintenant si ennemie , n'ait donné à cette Isle des Rois qui y ont établi le regne de Jesus Christ , & en ont fait fleurir la Religion. Les Protestants , dont les sectes y dominent maintenant , oseront-ils délavouer , que les religieux Princes dont leurs ancêtres ont révééré la sainteté , Edilbert , Oswald , Sebbus , Richard , Edmond , les deux Edouards du dixième & de l'onzième siècle , n'aient été des Rois dont Isaïe a prophétisé , en prédissant la gloire de l'Eglise de Jesus Christ , que les Rois seroient ses nourriciers , & les Reines ses nourrices ?

Les autres pays où y il a maintenant tant de Protestants , ont eu , dans les mêmes siècles , des Princes saints , dont ils ont tiré leur plus grande gloire ; la Norwege , S. Olaus ; la Suede , S. Eric ; le Dannemarc , S. Canut ; la Pologne , S. Ladislas , les deux Boleflas , & S. Casimir ; la Saxe , S. Vitichind , son premier Duc chrétien ; la Hongrie , S. Etienne ; la Bohême , S. Venceslas ; l'Allemagne , S^c. Mathilde , mere du grand Othon , S. Henri Empereur , & S^c. Cunégunde sa femme ; l'Autriche , S. Léopold ; la Thuringe , S^c. Elifabeth , à qui Elvicus , Luthérien , ne fait point de difficulté de donner le nom de sainte , dans ses Tables Chronologiques.

Mais que peuvent dire de S. Louis les Prétendus Réformés de France ? Que peuvent-ils prétendre qui lui ait manqué , pour être un Roi selon le cœur de Dieu ? Où trouveront-ils une vie plus innocente & plus pure , un amour de Pere plus tendre pour tous ses sujets , une plus grande exactitude à garder la justice ; des sentiments de piété plus constants & plus uniformes , plus de zèle pour la Religion , plus de fermeté chrétienne dans les plus grandes adversités , plus de foi & de confiance en Dieu dans toutes sortes d'événements ? Qu'a produit leur secte qui puisse entrer en comparaison avec ce chef-d'œuvre de la Grace de Jesus Christ ? C'est par les fruits qu'on doit connoître les arbres , selon l'Evangile : voilà un des fruits de l'Eglise Catholique , outre tous les autres Princes que nous venons de nommer. Qu'ils nous montrent quelque chose de semblable , qui ait été le fruit de leur prétendue Réformation. Ce ne sont que des paroles & des déclamations calomnieuses , contre l'Eglise qu'ils ont quittée : leur sainteté consiste à n'être pas idolâtres , & à accuser faussement les autres de l'être.

Que si nous voulons descendre dans les derniers temps , Dieu a fait voir aussi parmi les Laïques , & dans les Cours mêmes , de très-grands exemples de piété : je n'en rapporterai que quatre ou cinq.

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

F ffff

III. L'Infante Isabelle s'est fait admirer dans le gouvernement des Pays-Bas, par sa sagesse, par sa justice, & par une dévotion très-solide.
CLAS. N°. VIII. M. le Baron de Renty, & M. de Chancelon, de qui il est parlé dans

les Relations des Evêques François, Vicaires Apostoliques dans les Indes Orientales, ont été de très-grands modèles de gentilshommes vraiment chrétiens.

Peu M. le Prince de Conti en a été un admirable, d'un Prince pénitent; & on ne sauroit lire ce qu'il a écrit du devoir des Grands & du règlement de sa Maison, qui n'est point une idée, mais la manière effective dont il la régloit; sans parler de la résolution héroïque qu'il avoit prise, & qu'il a exécutée, de réparer les dommages qu'il avoit causés dans une guerre civile, où il s'étoit engagé avant sa conversion, qu'on ne se sente porté à rendre gloire à Dieu, qui peut seul opérer dans les cœurs de si merveilleux changements, & à s'écrier, que Dieu est vraiment en Israël; c'est-à-dire dans l'Eglise où l'on voit encore de tels prodiges de grace.

La Princesse son épouse n'en a pas été un moindre. Il est difficile d'avoir une plus grande idée que celle qu'elle s'étoit formée sur l'Evangile, d'une vie vraiment chrétienne, ni plus de fermeté à suivre ses lumières dans toute leur étendue: car Dieu lui avoit donné un amour si fort & si général pour tout ce qu'il demandoit d'elle, que le connoître & le faire étoit pour elle la même chose.

Madame
de Lon-
gueville.

Je ne dois pas séparer ceux que l'esprit de Jésus Christ avoit encore plus unis que l'alliance & le sang: l'illustre sœur de ce pieux Prince n'a point été un moindre exemple de la victoire de la grace sur la nature. Dès que Dieu l'eut touchée, elle ne pensa plus qu'à mourir à elle-même, & sa plus grande peine fut de ne le pas faire aussi parfaitement qu'elle l'eût voulu. Elle donna de très-grandes sommes, comme le Prince son frère, pour réparer les maux auxquels elle avoit contribué pendant les guerres civiles. Son humilité & sa modestie ont pu servir de modèle aux Veuves les plus chrétiennes: son inviolable fidélité à s'acquitter dignement de la nomination d'un grand nombre de Pasteurs, dont elle étoit chargée, a pu donner une louable jalousie aux meilleurs Evêques: son amour pour l'Eglise, & son attachement aux plus saintes vérités de l'Evangile, lui ont attiré des rebuts du monde, qui, bien loin de la rebuter, n'ont fait qu'augmenter son zèle. Elle a recueilli à la dernière heure le fruit naturel d'une vie humble & mortifiée: sa foi a changé les frayeurs qu'elle avoit naturellement de la mort, en une résignation si absolue, & une telle confiance en la bonté de son Sauveur, qu'il a paru qu'elle la regardoit moins comme la peine du péché, que comme la consommation de son sacrifice.

Je n'en dirai pas davantage : ce seroit une chose infinie, si on vouloit III.
 rapporter tous les exemples de sainteté, que Dieu, par sa miséricorde, CLAS.
 continue toujours à faire paroître dans l'Eglise Catholique. J'ai seulement N. VIII.
 à conclure de tout cela, que le premier moyen dont les nouveaux Ré-
 formateurs se sont beaucoup servis d'abord, pour séduire les peuples,
 qui est de déclamer contre la corruption des mœurs des Catholiques, ne
 leur est pas seulement devenu inutile, mais qu'on le peut tourner contre
 eux, en prenant les choses comme on les doit prendre, selon l'idée que
 Jesus Christ nous a donnée de l'Etat de l'Eglise, pendant qu'elle est en
 ce monde.

Car nous l'ayant représentée comme devant toujours être mêlée de bons
 & de méchants, quelque grande que soit la corruption des mœurs dans
 un grand nombre de personnes d'une société chrétienne, ce ne peut être
 une preuve qu'on n'y doive pas chercher la véritable Eglise de Jesus Christ.
 Mais il n'en est pas de même de la sainteté des bons qui se trouvent dans
 cette société : comme c'est dans ces bons que l'Eglise consiste principale-
 ment, si deux sociétés chrétiennes, séparées de communion, s'attribuent
 chacune le titre de véritable Eglise, on ne peut douter raisonnablement,
 que celle où il paroît plus de marques de sainteté, c'est-à-dire, d'une vertu
 éminente au dessus de celle du commun des hommes, & où les opéra-
 tions du S. Esprit se font plus connoître, n'ait un extrême avantage au
 dessus de l'autre.

Or, en considérant l'Eglise Catholique, soit depuis que les Calvinistes
 ont prétendu qu'elle étoit devenue Antichrétienne, soit même depuis
 le temps de la prétendue Réformation, il n'y a point d'homme sincère
 qui ne soit contraint d'avouer, que ce qui a paru de vertu chrétienne
 dans un grand nombre de Vierges, de Religieux, de Prêtres, d'Evéques
 & de plusieurs personnes dévotes dans l'état séculier, ne marque plus le
 doigt de Dieu, & ces mêmes opérations du S. Esprit, qui ont tant fait de
 Saints dans les premiers siècles, que tout ce que peuvent dire les Préten-
 dus Réformés de ceux qu'ils estiment le plus dans leur secte.

Il n'y a donc rien dans la considération des mœurs, qui leur a été
 autrefois un si grand sujet de gloire, qui ne leur soit maintenant désavan-
 tageux, & avantageux aux Catholiques.



III.

CLAS.
N°. VIII

C H A P I T R E XVIII.

Suite de la comparaison des Catholiques avec les Prétendus Réformés, au regard de la dévotion & de la piété.

JE ne prétends rien conclure de positif de ce que j'ai à dire dans ce chapitre. Je m'en tiens à l'argument que je viens de faire dans le chapitre précédent, où je me suis principalement arrêté aux exemples d'une sainteté vraiment chrétienne, & beaucoup élevée au dessus de la vertu commune, que Dieu a fait paroître en ces derniers temps dans l'Eglise Catholique. Mais je ne laisse pas de croire qu'il sera de quelque utilité de poursuivre cette comparaison entre les Catholiques & les Prétendus Réformés, dans le plus ou le moins de dévotion & de piété qui paroît dans les uns & dans les autres.

Je commencerai la comparaison entre les Ministres de l'une & de l'autre Eglise.

Tout ce qu'il y a de bons Pasteurs dans l'Eglise Catholique ne font point de difficulté, dans les occasions, de s'exposer à la peste, pour assister ceux que Dieu a commis à leur charge. Rien n'est plus admirable & plus digne du zèle des plus grands Evêques des premiers siècles, que ce qu'a fait S. Charles dans cette sorte de charité; & Jansénius Evêque d'Ypres est mort en l'exerçant. Mais nos Réformateurs du Christianisme n'ont point d'ordinaire tant de zèle; ils ne se croient point obligés d'exposer leur vie pour la consolation de leur troupeau; ils s'en déchargent sur des Consolateurs à gage, qui ont un petit rôle qu'ils disent à chaque malade, pour l'assurer que ce qu'il souffre n'est point en punition de ses péchés; que c'est une épreuve que Dieu lui envoie, & que s'il le retire de ce monde, il doit être persuadé qu'il ira tout droit au ciel, tous ses péchés étant couverts par la justice de Christ.

Je ne dirai qu'un mot du célibat. Quand ils auroient eu droit de n'y point obliger leurs Pasteurs, ce seroit toujours une marque de bien peu de vertu, & dont ils devroient avoir de la honte, de ce qu'il ne s'en trouve presque point qui croient se pouvoir passer de femme, pour exercer leur ministère avec moins d'empêchement, & donner un plus grand exemple de mortification en ce point, à ceux qui ne sont pas encore mariés, & que diverses rencontres obligent de vivre dans la chasteté. Car qui doute que les Sermons d'un Ministre, sur ce sujet, n'aient moins de force pour persuader, quand de jeunes gens qui ne trouvent pas si-tôt

se marier, lui peuvent dire : il vous est bien facile de nous prêcher la continence, ayant toujours une jeune femme à votre côté; & il est indubitable que ce qu'un Prêtre Catholique dit sur cela, doit avoir bien plus de poids, ne portant les autres qu'à ce qu'il s'est obligé de pratiquer le premier pendant toute sa vie.

Que si nous jettons les yeux sur le commun des Chrétiens, qui passent pour bons dans l'un & dans l'autre parti, peut-on désavouer qu'on ne trouve plus de dévotion parmi ceux de l'Eglise Catholique, que parmi ceux de la prétendue Réformation?

Un de mes amis, passant par Geneve lorsque le Sieur Labadie y étoit Ministre, l'alla voir, pour savoir de lui les causes de son changement. Il lui en donna de fort méchantes; mais il lui avoua qu'il trouvoit beaucoup moins de dévotion parmi les Réformés que parmi les Catholiques Romains; & il ajouta, qu'il ne le leur dissimuloit pas, & qu'il leur disoit souvent; qu'il falloit joindre la tête d'un Evangélique, & le cœur d'un Catholique, pour faire un bon-Chrétien.

La piété est un don de Dieu: mais comme Dieu se sert des moyens qu'il a lui-même établis pour l'entretenir parmi les hommes, on peut juger par-là qu'il y en doit plus avoir dans l'Eglise Catholique: car les sacrements sont les principaux de ces moyens. Or les Calvinistes les ont presque tous abolis, & n'en ont réservé qu'un seul pour leurs adultes. Celui de la Pénitence, qu'ils ont retranché, sert infiniment, étant admis par le véritable esprit de l'Eglise, à empêcher que les hommes qui ont quelque crainte de Dieu, ne se laissent aller au penchant de la nature corrompue, qui se porte si facilement au péché, & à faire rentrer dans la voie de Dieu ceux qui s'en étoient égarés. Les Religionnaires ne peuvent quelquefois s'empêcher de le reconnoître; & un homme d'honneur m'a assuré, qu'un Ministre lui avoit dit, que leurs enfants étoient débordés, qu'il leur eût été bien utile, qu'au moins à leur égard, l'usage de la Confession fût parmi eux comme parmi nous, & que cela leur pourroit servir de frein. On fait aussi qu'à Paris il y a des Huguenots, qui trouvent qu'il leur est plus avantageux que leurs servantes soient Catholiques que Réformées, parce qu'ils se persuadent, que les premières allant à confesse, doivent être plus fidelles que les dernières, qui n'y vont pas.

Mais il vaut mieux considérer le seul Sacrement que reçoivent les adultes parmi eux, qui est l'Eucharistie. C'est une chose étonnante de voir ce qu'en dit Calvin dans le Livre IV. de son Institution ch. 17. §. 44. 45. 46. en le comparant avec ce qui s'observe parmi ses sectateurs.

Il dit au §. 44. *Que le Sacrement de la Cene n'a pas été institué à ce*

III.

CLAS.

N°. VIII.

III. qu'il fût pris une fois l'an, mais afin qu'il fût en fréquent usage à tous
CLAS. LES CHRÉTIENS, pour leur réduire souvent en mémoire la passion de Jesus
N°. VIII. Christ.

Il dit au §. 45. *Que les SS. Peres ont voulu entretenir l'usage fréquent de la Cene, tel qu'il a été institué depuis le temps des Apôtres; sur quoi il rapporte ce que dit S. Augustin, en sa premiere Lettre à Janvier, en falsifiant néanmoins les paroles de ce Saint, de peur qu'on ne vit qu'elles condamnoient son hérésie: car au lieu que ce Pere dit, en parlant du corps & du sang de Jesus Christ: *alibi nullus dies prætermittitur quo non offeratur, alibi sabbato tantum & Dominico; alibi tantum Dominico*: il lui fait dire, en changeant le mot d'offrir, en celui de recevoir: *En quelques Eglises il ne se passe de jour qu'on ne reçoive le Sacrement du corps & du sang du Seigneur: aux autres on ne le reçoit que le samedi & le Dimanche: aux autres on ne le reçoit que le Dimanche seulement.**

Et au §. 46. il parle en ces termes: *On dit que Zephyrin, Evêque de Rome, a été auteur de cette Ordonnance, de communier une fois l'an; laquelle je ne dois point avoir été telle de son temps, que nous l'avons maintenant. Car il n'y a point de doute que lors la Sainte Cene ne fût proposée aux fideles, toutes & quantes fois qu'ils convenoient ensemble de leur congrégation, & qu'une bonne partie d'eux ne communiait. Mais pour ce qu'à peine il devenoit que tous ensemble une fois communiaissent, & que, d'autre part, il étoit nécessaire qu'ils témoignassent leur foi par quelque signe extérieur, à cette cause, ce S. homme avoit institué ce jour-là, pour ordre & police, auquel tous les Chrétiens de Rome fissent profession de leur foi, par la participation de la Cene de Notre Seigneur.*

A quoi il ajoute: *Il falloit bien qu'on fit autrement: (que d'ordonner de communier une fois l'année) On devoit, à tout le moins, obacune semaine une fois, proposer à la congrégation des Chrétiens, la Cene de Notre Seigneur, & devoient être déclarées les promesses lesquelles en icelle nous repaissent & nourrissent spirituellement. Nul certes n'étoit à contraindre de la prendre; mais tous en devoient être exhortés; & ceux qui en eussent été négligents, repris & corrigés. Lors tous ensemble comme affamés fussent convenus à tel repas. Et de tout cela il conclut, pour ne point perdre d'occasion de calomnier & d'outrager l'Eglise Catholique; que c'est par l'astuce du Diable qu'il y a été ordonné qu'on communieroit une fois l'année.*

Comment les Prétendus Réformés peuvent-ils lire ces passages de Calvin, sans y trouver, d'une part, la justification de l'Eglise Catholique, contre les injurieuses déclamations de leur Réformateur: & de l'autre, la con-

damnation de ce qui se passe dans leur secte, au regard de l'administration du Sacrement de la Cene ? L'un & l'autre saute aux yeux. III
CLAS.

Car pour le premier, l'ordonnance de communier une fois l'an a pu être faite par un S. Pape, dit Calvin, & n'a rien que de bon; pourvu que cela n'empêche pas que la Cene ne soit proposée aux fideles, toutes & quantes fois qu'ils s'assemblent en leur congrégation, & que ceux qui se trouveront bien disposés pour y participer, après s'être éprouvés eux-mêmes, le puissent faire. Or l'ordonnance de communier une fois l'an, n'a jamais été prise autrement dans l'Eglise Catholique : on n'a jamais prétendu par-là porter les Chrétiens à ne communier qu'une fois : on n'a jamais manqué, depuis cette Ordonnance, d'offrir le corps de Notre Seigneur tous les jours que l'Eglise s'assemble, & de laisser la liberté d'y participer à tous ceux qui en auroient dévotion, s'y étant disposés. Et en effet il n'y a point de Dimanche, qu'un très-grand nombre de Catholiques ne communient, sans parler de ceux qui le font encore plus souvent : Il n'y a donc rien dans la pratique des Catholiques touchant l'administration de l'Eucharistie, qui ne soit conforme à ce que Calvin approuve ; & c'est contre sa conscience, ou par un étrange aveuglement, qu'il les condamne avec outrage, en attribuant ce que l'Eglise a ordonné sur cela à une astuce du Diable.

Voilà pour le premier point. Le second n'est pas moins clair. Car pour suivre l'esprit de Jesus Christ dans l'institution de l'Eucharistie, on doit, selon Calvin, en entretenir l'usage fréquent, tel qu'il a été institué depuis le temps des Apôtres ; & pour cela, il faut, à tout le moins chaque semaine une fois, proposer à la Congrégation des Chrétiens la Cene de Notre Seigneur ; non en les contraignant tous de la prendre, mais en les y exhortant & en reprenant & corrigeant ceux qui seroient négligents de le faire.

Or rien n'est plus opposé à ce qui se pratique dans les Eglises Calvinistes. Bien loin qu'on y propose la Cene à tout le moins une fois chaque semaine, & qu'on y donne le moyen à chaque fidele d'y communier, s'il en a la dévotion, ils ne le peuvent faire dans la plupart de ces Eglises, qu'une fois tous les trois mois, & en quelques autres tous les deux mois ; c'est-à-dire quatre fois seulement toutes les années, ou au plus six fois. Ils remarquent même, comme un grand désordre, dans quelques Eglises des Indépendants, de ce qu'on y communioit tous les Dimanches. *Cœnam Domini quolibet Dominica celebrant, quod facit actionem similem Missæ Romanæ* (Honorius Reggins pag. 72.) Et il y a plus de la moitié des Réformés dans les Provinces-Unies (à ce qu'assurent MM. de Wallenbourg, qui le pouvoient bien savoir, étant du pays) qui

III. ne communient point du tout, sans qu'on emploie contr'eux aucune
CLAS. Censure Ecclésiastique, pour les retirer d'une négligence si criminelle.

N°. VIII. On ne peut donc concevoir, selon les principes posés par Calvin, ou un plus grand relâchement de la discipline dans l'administration de la Cene, si c'est par la négligence des Pasteurs, qu'on y admet si peu souvent les Prétendus-Réformés; ou une plus honteuse indévotion dans ces faux Evangéliques, si ce réglemeut ne s'est fait, comme il y a bien de l'apparence, que parce qu'on ne les a pas trouvés disposés à en approcher plus souvent, & qu'on a appréhendé qu'il n'y en eût plusieurs qui le trouvaient mauvais; tant l'opinion qu'on leur a mise dans l'esprit, qu'ils n'y reçoivent que du pain & du vin, & non le corps même de Jesus Christ, leur a laissé peu de ferveur pour recevoir plus souvent cet ineffable mystere, n'en ayant qu'une très-basse idée, au prix de celle qu'en a l'Eglise Romaine, aussi-bien que toutes les anciennes sociétés de Chrétiens, répandues dans toute la terre.

Que dirai-je de ce qu'ils ont ôté ce Sacrement aux mourants, contre l'usage de toute l'Antiquité & l'ordonnance expresse du premier Concile général, qui ne veut point qu'on laisse mourir personne sans ce sacré viatique? Pouvoient-ils les priver d'une plus douce consolation? Et n'est-ce pas un des avantages qui doit faire préférer la Religion Catholique à cette nouvelle secte, de ce qu'elle nous donne à chacun de nous le pouvoir de s'unir avec son Sauveur, dans cette dernière heure, par la communication réelle de ce même corps divin qu'il a offert sur la croix, pour la rédemption de tous les hommes, afin que ce nous soit un gage présent à nous en particulier, de la rémission de nos péchés qu'il nous y a méritée, & de la résurrection de nos corps, en qui il imprime une semence de vie, par l'attouchement du sien?

L'horreur qu'ont les Calvinistes du Sacrifice de la Messe me détourneroit presque d'en parler. Mais c'est en vérité une des choses qui devroit autant contribuer à les faire revenir de leur prévention, de ce qu'ils feront contraints d'avouer, pour peu qu'ils veuillent être équitables, que tous ceux d'entre les Catholiques qui ont un peu de piété (car j'ai déjà dit que je ne comptois pour rien les libertins de l'un & de l'autre parti) ont beaucoup plus de dévotion & d'application à Dieu, en assistant à la Messe, que les bons Calvinistes n'en ont, en assistant à leurs Prêches.

Il en est de même quand les uns & les autres communient. On ne peut nier, que les Catholiques pieux ne le fassent avec bien plus de sentiment de dévotion que les meilleurs Réformés. Nous trouvons dans le livre qui a pour titre: *Epistola præstantium ac eruditiorum Virorum &c.* pag. 325. le jugement qu'en portoit Casaubon: *Nous n'avons plus*, dit-il,

de

de dévotion en l'acte même de la sainte Cene. On peut voir au contraire, III. par les Méditations de Sainte Thérèse sur la Communion, ce que CLAS. ressentent les bonnes ames de l'Eglise, quand elles s'approchent de cet N°. VIII. adorable mystere. Ce sont des transports d'amour, de reconnoissance, d'adoration, que l'on peut croire facilement que doit causer dans les cœurs pénétrés de la sainteté de ce Mystere incompréhensible, la considération de la bonté que Jesus Christ y témoigne à de viles créatures, en se communiquant à elles d'une maniere si digne de son excessive charité. Pourroit-on s'attendre que le pain & le vin de la Cene Calvinienne eussent des effets si admirables? Ce seroit aussi en vain qu'on s'y attendroit. Ils ont si peur de rendre trop d'honneur à Jesus Christ, que c'est pour ne pas excéder en cela, qu'ils ne daignent pas se mettre à genoux, en recevant ce qu'ils devoient croire être son corps & son sang, s'ils avoient eu de foi à ses paroles. Cette vue & cette crainte d'en faire trop, n'est-elle propre à exciter en eux beaucoup de dévotion; & faut-il s'étonner qu'ils en témoignent si peu, non seulement en cela, mais en beaucoup d'autres choses?

Car il est étonnant combien les plus attachés au pur Calvinisme ont l'apprehension de trop honorer Jesus Christ. Le sentiment intérieur d'adoration qu'ont les Catholiques pour ce divin Sauveur, les porte à le témoigner par quelque marque extérieure de respect, quand ils prononcent le nom de Jesus dans les exercices publics de Religion. Les Luthériens ont conservé cette pieuse coutume; mais les Calvinistes l'ont abolie, comme une pratique superstitieuse, & qui tient de l'idolâtrie. C'est une de leurs controverses avec les Luthériens; mais ils s'en sont plus déclarés contre les Episcopaux d'Angleterre, qui avoient voulu rétablir cette religieuse maniere d'honorer Jesus Christ, sur la fin du regne de Charles premier. Car les Puritains s'étant trouvés les plus forts pendant la tyrannie de Cromwel, un des crimes qu'ils firent aux Episcopaux, est, qu'ils faisoient une idole du très-doux nom de Jesus, par leurs fréquentes genuflexions; *qui suavissimum Jesu nomen genuflexionibus suis assiduis idolisant*. C'est ce que leur reproche un Presbytérien loué & approuvé par *Hornius*, dans son livre de *statu Ecclesiarum in Anglia*, publié sous le nom d'*Honorius Reggius*. Voilà à quel excès ils se portent, par un prétendu éloignement de tout ce qui ressent l'idolâtrie. Ils se sont tellement accoutumés à en vouloir trouver en tout ce que font les Catholiques, qu'ils prétendent qu'il y en a dans l'honneur même qu'ils rendent à Jesus Christ; ce qui est une pensée que n'auroient pas des Mahométans, qui ne méprisent point Jesus Christ, mais le regardent seulement comme un grand Prophete. Car comment peuvent s'imaginer ceux qui le croient

III. Dieu égal à son Pere, que les honneurs qu'on lui rend puissent tenir
 CLAS. de l'idolâtrie; puisque l'idolâtrie consiste, à rendre à la créature l'honneur
 N°. VIII. souverain, qui n'est dû qu'à Dieu? Il y a donc de l'impiété dans cette
 pensée; mais l'effet qu'elle doit avoir, comme beaucoup d'autres sem-
 blables, est de n'être pas fort propre à entretenir dans la dévotion le
 commun de ces Chrétiens Prétendus Réformés, qui ne sont point si spiri-
 tuels, ni si détachés des sens, non plus que les autres hommes, qu'ils
 n'aient besoin d'être aidés par ces marques extérieures de respect envers
 Jesus Christ; pour en conserver plus facilement les sentimens dans le
 cœur.

On doit mettre entre ces marques & ces secours de la piété, la célé-
 bration des fêtes, principalement de celles des Mystères; de l'Incarnation
 du Fils de Dieu dans le sein de la Vierge, de sa Naissance, de son
 adoration par les Mages, de sa passion & de sa mort, de sa résurrection,
 de son Ascension, de la descente du S. Esprit sur les Apôtres. On ne
 peut nier qu'elles ne soient d'un grand secours aux Catholiques, pour
 entretenir les plus ignorants & les plus simples dans la connoissance de
 ces mystères, & pour les porter à y avoir plus de dévotion. Une affec-
 tation mal entendue de s'éloigner davantage du Judaïsme, a porté les
 vrais Calvinistes à les rejeter toutes, hors les Dimanches, & non seule-
 ment celles de beaucoup de Saints que les Evêques d'Angleterre avoient
 retenues; mais aussi celles de Notre Seigneur, que le peuple néanmoins,
 plus raisonnable en cela que ses Ministres, a voulu qu'on célébrât en
 quelques endroits. Mais ce qui fait voir que c'est contre le vrai esprit du
 Calvinisme, est la peine qu'eut le Roi Charles premier de les établir en
 Ecosse, où la faction des Presbytériens étoit la plus forte: & dès que
 le Parlement eut foulé aux pieds l'autorité royale, ces fêtes furent abolies,
 aussi-bien que toutes les cérémonies, que l'Eglise Anglicane avoit rete-
 nues de la Religion Catholique. Et il est bon d'apprendre d'eux-mêmes
 ce qu'a produit ce retranchement des *superstitions papales*, comme ils les
 appelloient, & à quoi aboutit alors cet établissement de la Réformation
 dans sa prétendue pureté. Thomas Edoard, qui écrivoit dans ce temps-là
 même le déclare, dans sa Gangrene: *Il n'y a point, dit-il, d'hérésie, point*
de blasphème, point de confusion qui ne se trouve en Angleterre, ou qui
n'y ait pris son origine. La Réformation a passé d'une extrémité à l'autre;
au lieu des innovations papales (c'est le nom qu'ils donnoient aux céré-
monies catholiques, demeurées dans l'Eglise Anglicane) des superstitions
et de la tyrannie des Prélats, on y voit maintenant de damnable hérésies,
d'horribles blasphèmes, un libertinage impie, et une terrible anarchie.
Les mœurs n'ont pas été ôtées, mais augmentées; la Réformation s'est ter-

ninée à une horrible difformité. On a effacé les images de la Trinité, III. le Jesus Christ, de la Sainte Vierge, des Apôtres; & maintenant on se CLAS. noque de la Trinité, de Jesus Christ, de la Sainte Vierge, & des Apôtres. N°. VIII. On a ôté du Sacrement les signes de la croix & les génuflexions; & présentement on abolit les Sacrements mêmes. On a retranché les fêtes; & aujourd'hui les hérétiques n'ont aucun respect pour le jour du Dimanche. La Hiérarchie Episcopale a été ruinée, & présentement ils ne veulent plus aucun régime.

C'est ce que déplorent les zélés Presbytériens, comme étoit cet Edoard : malheureux ! qui ne voient pas que ces désordres, dont ils se plaignent, n'ont été que les suites naturelles de l'entreprise schismatique de leurs premiers Réformateurs ; qu'on ne retient pas les hommes comme l'on voudroit, quand on leur a une fois inspiré l'audace de se révolter contre la plus grande, & la plus légitime autorité qui fût sur la terre, qui étoit celle de l'Eglise Catholique ; que tous les Auteurs de ces diverses sectes l'Angleterre ont cru, avec raison, n'avoir pas moins de pouvoir de se faire chacun sa nouvelle Religion, que Calvin la sienne ; que la même hardiesse qui avoit fait condamner à ces Puritains les cérémonies de l'Eglise Anglicane, & abolir ses fêtes, comme des innovations papistiques, pourroit donner le même droit à tous ses sectaires, qui se trouverbient aussi hardis qu'eux, de rejeter d'autres pratiques de l'Eglise, auxquelles les Calvinistes n'avoient pas osé toucher ; & pour revenir au sujet que je traite, que c'est le vrai moyen d'éteindre la dévotion dans le peuple & de rendre les uns fort froids dans la piété, & conduire insensiblement les autres au libertinage, que de leur retrancher les secours des anciennes cérémonies de l'Eglise, & de la célébration des fêtes, tant de Notre Seigneur, que des Saints, qu'on a vu de tout temps, par expérience, être fort utiles pour entretenir les Chrétiens dans la piété, en leur imprimant plus de respect pour le service de l'Eglise, en renouvelant leur attention & leur application aux Mysteres de notre salut, & en les excitant à imiter les Saints dont on honore la mémoire. Ce n'est pas que tout cela puisse produire aucun mouvement vraiment chrétien dans le cœur de l'homme, sans la grace de Dieu ; mais c'est que Dieu oint ordinairement sa grace à ces moyens, dans la conduite de ceux qui sont encore peu avancés dans la vie spirituelle, & que ce seroit le tenter que de les négliger sans raison. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il y a plus de dévotion, plus d'esprit de prière, plus d'application à Dieu en ceux qu'on appelle dévots dans l'Eglise Catholique, qu'en ceux qui passent pour de bons fideles parmi les Prétendus Réformés. Et de-là on peut juger, s'il y a de l'apparence, à ce que les Calvinistes ont été

III. contraints de dire, pour justifier le droit qu'ils se sont attribué, d'
 CLAS. de nouveaux conventicules; que le regne de l'Antechrist est par
 N°. VIII. premiers, & que les derniers ont rétabli dans le monde le regne d'
 Jesus Christ.

Enfin si cela étoit, seroit-il possible que cette Eglise, que ses ennemis appellent antichrétienne, eût produit & produisit encore tous les tant d'excellents livres de piété, pleins de lumière & d'onction, pe que ces prétendus Réformateurs de la Religion des Apôtres, ne font que rien en ce genre que de très-froid? Ils ne sauroient nier que S. nard n'ait été papiste; c'est-à-dire engagé dans tous les sentiments nous reprochent: & ils n'en font pas moins contraints d'avouer, ses ouvrages ont un air de dévotion si touchant, qu'ils forcent ceux les lisent, de le regarder comme en ayant été tout rempli. Calvi pu s'empêcher de l'appeller un Ecrivain pieux, *pium Scriptorem*. L. Heinsius y trouvoit des charmes qui emportoient le cœur; & il est porté de Joseph Scaliger, dans les *Scaligerana*, qu'il disoit à ses : que si on l'eût mis en prison, & qu'on ne lui eût voulu laisser que livres, ceux qu'il auroit choisis auroient été l'Ecriture & S. Bernard.

L'Imitation de Jesus Christ est, par le consentement de tout le monde un livre si édifiant & si rempli d'onction, qu'il semble qu'il ait été par la piété même. On a beaucoup disputé qui en étoit l'Auteur, on n'a jamais douté que ce ne fût un Catholique. Et de plus, il est tain que l'opinion de ceux qui l'attribuent à Thomas à Kempis, pieux Religieux du Monastere des Chanoines réguliers du Mont S. A des Pays-bas, est la seule véritable. Ce livre est traduit en toutes langues de l'Europe, & même en grec, & en arabe; & Castalio faisoit tant d'estime, qu'il en a mis les trois premiers livres en lat Cicéron. C'est le livre de dévotion des Prétendus Réformés, aussi que des Catholiques. Voëtius, Ministre d'Utrecht, très-empoité niste, en a parlé en ces termes: (Assert. pract. art. 4. §. 2.) *J'ose dire qu'après l'Ecriture sainte, je n'ai rien vu de plus simple, de plus efficace & de plus divin*. Ils en croiront ce qu'il leur plaira; mais ils ront peine à persuader les gens de bon sens, que l'Eglise qui a produit ce S. Auteur & beaucoup d'autres semblables, soit cette Babylon l'Apocalypse. qui est représentée comme enivrant tous les peuples de terre du vin empoisonné de sa prostitution.

Les Œuvres de Sainte Thérèse sont d'un caractère approchant de lui-là. On y voit par-tout des étincelles de ce feu divin dont elle embrasée: son amour y parle plus que son esprit; & le succès merveilleux de cette sainte Réforme, que l'Esprit de Dieu lui avoit fait e

rendre, contre toute apparence humaine, montre assez qu'elle n'étoit III.
 que l'instrument de celui à qui rien n'est impossible. J'ai su d'une Dame CLAS.
 de la Religion, que son principal livre de piété étoit les Méditations de N°. VIII.
 de cette Sainte sur le *Pater*.

Les livres du Cardinal Bona font aussi merveilleusement estimés en Hollande, par les Protestants, & sur-tout celui qui est intitulé: *Manuductio ad Cœlum*, qui est traduit en flamand: & j'en pourrois dire autant d'un très-grand nombre de livres françois, qui sont assez connus sans que je les nomme, qui n'y sont pas moins entre les mains de tout le monde de l'une & de l'autre Religion, pour avoir été faits par des Catholiques.

On pourroit faire sur tout cela beaucoup de réflexions très-naturelles, qui ne seroient pas avantageuses aux Prétendus Réformés. Mais je me enferme dans mon sujet, & je me contente de dire que ce seroit en vain qu'ils déclameroient aujourd'hui, comme ils ont fait autrefois contre la corruption des mœurs des Catholiques, & leur peu de dévotion; parce que ce premier des moyens qu'ils ont employé d'abord pour évolter les peuples contre l'Eglise Romaine, ne leur est pas seulement devenu inutile, mais qu'on le peut retourner contr'eux, pourvu, comme j'ai dit, qu'on prenne la voie de S. Augustin contre les Manichéens, qui est la seule raisonnable; en comparant, non les méchants d'un parti avec les plus réglés de l'autre, ce qui seroit manifestement injuste; ou les déréglés d'un parti avec les déréglés de l'autre, ce qui seroit inutile; puisque ce n'est pas dans ces gens-là qu'on doit chercher l'Esprit de Dieu qui forme la vraie Eglise; mais ce qui est, ou paroît de meilleur dans un parti, avec ce qui est, ou paroît de meilleur dans l'autre.

CHAPITRE XIX.

Que la mort du Marquis de S. Privas, dont ils se font bonneur, dans une Lettre ajoutée à la seconde édition de la Politique du Clergé, ne leur est pas un fort bon argument, pour montrer qu'il y a plus de dévotion dans leur parti, que parmi les Catholiques.

L'Auteur de la Politique du Clergé se plaindroit peut-être de moi, si, dans la comparaison que j'ai faite de la dévotion de ceux d'un parti, avec la dévotion de ceux de l'autre, je dissimulois l'avantage qu'il a cru pouvoir tirer, à la recommandation de la piété de ceux de sa Religion, de la mort du Marquis de S. Privas. Il a trouvé cela si considérable,

III. qu'il l'a ajouté à sa seconde édition, sous ce titre: *Lettre sur la mort de M. le Marquis de S. Privas*; ce 6. Novembre 1680. Ce Marquis étoit un homme de qualité, de la Religion prétendue réformée, qui, ayant fait long-temps le métier de faux Monnoyeur, fut enfin découvert, convaincu, & condamné à mort, par Arrêt du Parlement de Paris; ce qui avoit été exécuté la veille de la date de cette Lettre. Il semble que ce leur devoit être un sujet de confusion, plutôt que de gloire: car il faut assurément être bien dénué de Saints, pour en proposer de tels; & il est bien étrange qu'ils n'aient pas appréhendé qu'on ne leur dit, qu'on l'étoit à bon marché dans la nouvelle Réformation, & qu'ils vérifioient bien ce que Grotius leur a reproché; que pour s'assurer d'aller droit au ciel, ils n'avoient qu'à dire, après avoir mené une vie pleine de crimes: *Nollem factum, & credo mihi omnia remissa esse propter Christum.*

Il ne faut donc que les écouter faire le panégyrique de ce nouveau Saint.

pag. 281. *Pour satisfaire votre curiosité, je vous dirai, que M. le Marquis de S. Privas fut fort regretté, par tous ceux qui le virent mourir hier. Depuis la prononciation de son Arrêt, il a fait paroître qu'il étoit bien instruit en sa Religion, & qu'il avoit beaucoup de piété, dont ceux de l'une & de l'autre Communion ont été édifiés dans la prison, dans les rues, & sur l'échaffaut.*

Ceux que l'on fait mourir à Paris ne haranguent point le peuple, comme on fait en Angleterre. Qu'auroit donc pu faire ce faux Monnoyeur, soit dans la prison, où presque personne n'entre, soit dans les rues, ou sur l'échaffaut, qui auroit pu tant édifier, non seulement les Religionnaires, mais aussi les Catholiques? Ne voit-on pas que c'est un discours en l'air, qui n'a pas seulement de vraisemblance? Mais de plus, que nous veut-il faire entendre, quand il dit qu'il a fait paroître qu'il étoit bien instruit en sa Religion, & qu'il avoit beaucoup de piété? A-t-on beaucoup de piété quand on fait de la fausse monnoie? Les Catholiques ne le croient pas. Mais, comme on fait que la compatibilité de la foi justificante avec toutes sortes de crimes est un des nouveaux dogmes de la prétendue Réformation, on n'est pas étonné de les voir parler d'un faux Monnoyeur comme d'un homme fort pieux, & qui a bien témoigné qu'il avoit les *sentiments* que doit avoir tout bon Calviniste, de son *élection au salut*, en croyant que, dans le temps même qu'il commet les plus grands crimes, le salut, comme a dit Calvin, ne peut non plus lui manquer qu'à Jesus Christ même. Car, comme il a été décidé dans leur Synode de Dordrecht, dès qu'un homme a été justifié, *il peut tomber dans des péchés très-énor-*

nes, sans que cela le fasse débêoir, ni de l'état de la justification, ni de la III.
grace de l'adoption.

Et même beaucoup de Catholiques ont approuvé & admiré sa forte & CLAS.
généreuse résistance, aux persécutions injustes & inciviles de deux Docteurs N°.VIII.
François, qui devoient charitablement se retirer, après la déclaration qu'il
avoit signée, de vouloir mourir en la Religion qu'il avoit toujours professée.

Il semble que tous ces faiseurs de Lettres & d'Entretiens aient pris pour
leur caractère, de parler sans jugement & sans raison : car y en peut-il
avoir, d'attribuer à des Catholiques, & à beaucoup de Catholiques, ce
qui ne pourroit être qu'un sentiment d'impies & de libertins ? On tout
homme qui, faisant profession d'être Catholique, approuveroit & admi-
nistreroit la résolution que prendroit un Huguenot de mourir dans une fausse
Religion, dans laquelle tous les Catholiques croient qu'il n'y a point de
salut, pourroit-il être autre qu'un libertin ?

*Il est mort très-chrétiennement, dans la Religion qu'il avoit toujours
professée, nonobstant l'inhumanité des Docteurs.*

Jamais les Calvinistes ne cesseront-ils d'avoir deux poids & deux me-
sures ? On fait maintenant que la Politique du Clergé a été faite en Hol-
lande ; l'Auteur ne peut donc ignorer, que quand un Catholique y est
condamné à mort par la Justice, on ne permet point aux Prêtres de l'as-
sister, & que le Ministre le presse tant qu'il peut, jusques sur l'échaffaut,
l'embrasser la prétendue Réformation ; quelque protestation que fasse le
Catholique de vouloir mourir dans sa Religion. N'y a-t-il donc pas de
l'impudence, d'appeller *inhumanité* ce que font les Catholiques, dans les
pays où leur Religion est celle de l'Etat, pour le salut de ceux qui vont
comparoitre devant Dieu ; étant persuadés, comme ils sont, qu'il n'y en
a point pour ces personnes, s'ils ne retournent à l'ancienne foi de l'E-
glise ; lorsqu'eux-mêmes font la même chose, quand ils font les plus
forts ; pour faire abjurer cette ancienne foi à ceux qui y sont nés, quoique
la plupart d'entre eux croient qu'on se peut sauver dans la Religion Ca-
tholique ?

*La priere a toujours été permise, parce que ce seroit une marque d'im-
piété de ne pas prier Dieu ; & l'Exhortation du Ministre, comme Pasteur
& Consolateur, fait que, selon la doctrine des Protestants, on tire plus
de celui qui est condamné en ce qui concerne les intérêts du Roi & de l'Etat,
que par la question qui est donnée juridiquement, à cause que les Protestants
sont instruits, selon S. Pierre & S. Paul, à honorer le Roi, à l'aimer,
à lui obéir, & à lui être fidèles, tout cela par un pur motif de conscience.*

C'est toujours le même esprit d'une vanité ridicule pour les Calvinistes,
& de calomnie contre les Catholiques. A qui croient parler ces faiseurs

à souffrir la mort, pour la faute qu'il avoit faite contre une des loix de l'Etat ? Est-ce que, dans la Morale des Calvinistes, la fausse monnoie, qui est un vol public des plus préjudiciables à la société humaine, n'est pas un crime contre le Décalogue & contre la loi naturelle ? Est-ce que ce n'est qu'une simple faute contre une loi de l'Etat, comme si c'étoit une de ces choses qui n'ont pas été défendues, parce qu'elles étoient mauvaises d'elles-mêmes, mais qui ne sont mauvaises & punissables, que parce qu'elles sont défendues ? On sera bien aise qu'ils s'expliquent sur ce sujet.

Ce Marquis a fait paroître évidemment les sentiments qu'il avoit de son élection au salut ; que sa foi étoit justifiante ; qu'il avoit une sérieuse repentance de ses péchés.

Voilà donc sur quoi est fondée la canonisation de ce Marquis c'est qu'il a eu, à ce que dit l'Auteur de la Lettre, les sentiments de son élection au salut, tels que les Calvinistes prétendent qu'on les doit avoir pour être sauvé, & que l'on ne sauroit avoir qu'on ne soit sauvé. Ces sentiments consistent à croire, de foi divine, qu'on est élu, & que le salut ne nous sauroit non plus manquer qu'à Jesus Christ même, comme dit Calvin : mais il fait assurément que le Démon ait enforcé les hommes, pour les avoir rendu capables de croire une si grande réverie.

Car il n'y a point de foi divine qui ne soit fondée sur la parole de Dieu ; c'est un principe commun aux Catholiques & aux Protestants. Mais les Protestants veulent, de plus, qu'il n'y ait point de parole de Dieu que celle qui est écrite ; & c'est ce qui fait dire à l'Auteur de la Lettre : que leur Marquis étoit du nombre de ceux qui n'ont pour règle de leur foi que l'Ecriture sainte. Il n'a donc pu rien croire de foi divine, que ce qu'il avoit trouvé dans l'Ecriture sainte.

Or certainement il n'y avoit point trouvé, quelque bien instruit que l'on dit qu'il étoit de sa Religion, que lui Marquis de S. Privas fût du nombre des élus.

Et c'est une illusion, de répondre, comme ils font, qu'il avoit trouvé cela par une conséquence nécessaire, dans tous les passages de l'Ecriture où il est dit, que tous ceux qui croient en Jesus Christ seront sauvés. Car ils avouent eux-mêmes qu'il ne suffit pas d'y croire (puisque tous ceux qui n'y croient que d'une foi historique & temporelle ne laisseront pas d'être damnés) mais qu'il y faut croire par une sorte de foi qu'ils appellent justifiante & salutaire, que plusieurs pensent avoir, qui n'ont que la temporelle qui ne sauve point, parce qu'il y a une grande affinité entre l'une & l'autre. C'est pourquoi, disent-ils, de peur que nous ne nous trompions nous-mêmes, en prenant l'ombre pour le corps, nous devons bien observer les marques & les caractères de la foi qui sauve, qui la distinguent

Vind.
Christ.
Theol. 1.2.
c.2. Voyez
le Renver.
de la mo-
rale liv. 9.
ch. 4.

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

H h h h h

III. de la foi temporelle: & voici, selon eux, les qualités propres à la foi justifiante.

N^o. VIII. 1^o. Une immobile confiance en la miséricorde spéciale, & application du mérite de Jesus Christ.

2^o. Une sincère joie spirituelle, qui ne naît d'aucunes causes extérieures, ni de la vue d'aucune commodité temporelle, mais du seul sentiment de la miséricorde de Dieu.

3^o. Un amour de Jesus Christ qui surmonte toutes les adversités, & qui est joint à une crainte pieuse de l'offenser, & au desir de procurer la gloire de Dieu.

4^o. Un sentiment intérieur de la félicité du ciel, & de l'immortalité que nous attendons, qui nous soutient, lors même que nous sommes accablés des maux de ce monde.

5^o. Une espérance de la gloire qui ne confond point, allumée par cet Esprit qui rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu.

Voilà, selon les Calvinistes, les marques & les caractères qui distinguent la foi justifiante de la foi temporelle, qui n'est qu'une fausse foi. C'est donc à ces marques que chaque fidele doit reconnoître qu'il ne se trompe pas soi-même, en prenant l'ombre pour le corps; c'est-à-dire, une fausse foi pour une véritable foi. Or quelle illusion, de s'imaginer que tous les fideles puissent, & doivent connoître avec évidence, par cette vue intérieure de l'esprit, par laquelle ils connoissent leurs propres pensées, que la foi qu'ils ont est accompagnée de toutes ces qualités, sans lesquelles, par leur propre aveu, elle ne seroit qu'une ombre de foi? Si cela étoit, il n'y auroit guere de véritables fideles que parmi les Trembleurs & les fanatiques; car il n'y en a guere d'autres, qui puissent sérieusement & de bonne foi s'imaginer, qu'avec la même clarté qu'il est clair à chaque personne qu'elle pense à Dieu lorsqu'elle y pense, ils voient dans leur ame, non seulement une foi sincere, en Jesus Christ (car ils avouent que la foi temporelle peut être sincere) mais une foi accompagnée d'une immuable confiance en la miséricorde spéciale de Dieu; d'un amour de Jesus Christ plus fort que toutes les adversités, & joint à une pieuse crainte d'offenser Dieu, & à un saint desir d'avancer sa gloire; d'une joie spirituelle, qui ne naît que du seul sentiment de la miséricorde de Dieu, & le reste, qui n'enferme pas une moindre perfection.

C'est avoir réfuté ces rêveries, que de les avoir proposées. Cependant tous les Calvinistes sont condamnés à se repaître de ces chimères, étant réduits à se regarder comme des méchants, qui sont encore accablés du poids de la colere de Dieu, ou à croire, de foi divine, que leurs péchés

sur sont remis, & qu'ils sont entièrement assurés de leur salut: il n'y a point de milieu pour eux. Et c'est aussi sur cela, qu'on nous veut faire en Saint, d'un faux Monnoyeur. Car la grande preuve qu'on nous donne le sa haute piété est, qu'il a eu les sentiments que doit avoir, un vrai idele Réformé, de son élection au salut. Mais on seroit bien aise, de savoir quand ils croient qu'il les a eus. Ils nous disent, *qu'il étoit bien instruit en sa Religion, & qu'il avoit beaucoup de piété.* Il n'y a donc pas l'apparence, qu'avant qu'il se fût avisé de faire le métier qui l'a conduit sur l'échaffaut, il n'ait fait, de fois à autres, quelques actes de foi à la Calviniste, au moins en recevant le Sacrement de la Cene. Or il n'a pu faire ces actes de foi, qu'il n'ait eu ces mêmes sentiments de son élection au salut (car c'est en cela qu'ils les font consister) ni avoir ces sentiments de son élection, sans être justifié; ni être justifié en ce temps-là, qu'il ne l'ait toujours été depuis, lors même qu'il menoit une vie, aussi criminelle qu'est celle d'un voleur public.

Voilà sur quoi nous attendons la réponse des Prétendus Réformés. Mais on a encore de quoi les pousser plus loin: car les laissant dans l'illusion où ils sont, qu'il leur est plus facile que nous ne pensons, de distinguer la foi temporelle de la foi justificante, il faudroit toujours qu'ils vouassent, s'ils avoient un peu de sincérité, qu'ils ne sauroient faire, ce discernement que par une connoissance conjecturale, qui seroit beaucoup au dessous de la foi divine. D'où il s'ensuit, que, ne pouvant s'appliquer ces propositions générales de l'Ecriture, *que tous ceux qui croiront en Jesus Christ seront sauvés*, qu'en vertu de cette proposition particulière: *je n'ai la vraie foi en Jesus Christ*, laquelle ne sauroit avoir au plus qu'une certitude humaine; il est impossible que la conclusion puisse avoir une certitude plus qu'humaine: & par conséquent on trompe tous les simples, quand on leur fait croire, qu'ils peuvent & qu'ils doivent croire, de foi divine, que le salut leur est aussi assuré qu'à Jesus Christ.

Je fais ce que M. Daillé a répondu à cela. Il en a été tellement pressé, qu'il n'a pu s'en tirer, qu'en avançant une des plus grandes extravagances qui fût jamais. On la peut voir dans le Renversement de la Morale Liv. IX. ch. VII. Si ses Confreres approuvent, sa solution, ils n'ont qu'à répondre à ce qu'on a dit pour en faire voir l'absurdité.

Il s'est mis plusieurs fois à genoux pour prier Dieu, avec un grand zele; il a eu souvent & jusqu'à la fin les yeux élevés au ciel, pour obtenir de Dieu seul sa clémence, sa miséricorde, sa grace, & sa gloire.

Voilà des signes merveilleux d'une haute piété. Y en eut-il jamais de plus équivoques? Y a-t-il Trembleur, Socinien, Juif, ou même Mahométan, qui n'en fit autant dans une telle occasion? On auroit donc au-

III. tant de droit de les regarder comme morts saintement, qu'en a ce
 CEAS. viniste, de nous assurer que son faux Monnoyeur est allé droit, de
 N°. VIII. chaffaut, *jouir au ciel de la gloire & de l'immortalité*. Les SS. Peres
 pas crû que le Paradis se donnât ordinairement à si bon marché, & q
 n'eût autre chose à faire, pour s'en assurer, que de se mettre trois
 quatre fois à genoux, & lever souvent les yeux au ciel. Ils ne se fi
 guere aux conversions à la mort; ils craignoient que la pénitence
 mourant ne fût une pénitence morte, étant plutôt arrachée par la cra
 que produite par l'amour. Ils étoient persuadés qu'il falloit appaiser
 par beaucoup de larmes, & par de dignes fruits de pénitence, aprè
 voir offensé par de grands crimes; qu'il falloit quitter les péchés, &
 racheter par de bonnes œuvres, & non pas attendre qu'ils nous quittat
 Ce n'est pas qu'ils ne crussent que Dieu se contente de la plénitud
 la volonté, quand il voit dans un pécheur, touché de l'horreur d
 crimes, les dispositions d'un cœur vraiment pénitent, quoiqu'il n'eu
 le temps d'en produire les fruits au dehors: mais ils jugeoient qu'il
 rare, que de si saintes dispositions se trouvassent si facilement, & si
 dans les âmes asservies depuis long-temps à l'empire du péché. Et
 ce qui portoit les Evêques à intercéder pour les criminels, afin, co
 le témoigne S. Augustin, dans la lettre à Macedonius, qu'ils eussent
 loisir de se corriger de leurs vices, & de satisfaire, par la pénitence,
 justice divine, qu'ils avoient offensée par leurs désordres. Mais les
 vinistes ont trouvé des chemins bien plus larges pour aller au ciel
 ils ne prennent pas si à la lettre, que ces Saints faisoient, cette pa
 terrible de Jesus Christ: *que la porte de la vie est petite, & que le
 min qui y mène est étroit!* Ils ont persuadé à tous ceux qui ont bien v
 les en coire, que tout homme qui avoit fait une fois en sa vie un
 de foi justifiante, c'est-à-dire, qui avoit cru fermement que ses pé
 lui étoient remis en Jesus Christ, étoit, dès ce moment, obligé de cre
 de foi divine, qu'il seroit infailliblement sauvé, & qu'il devoit rejeter
 comme une tentation d'infidélité, toute crainte d'être damné, en
 même qu'il commit de ces péchés dont S. Paul dit, *que ceux qui les
 ne posséderont point le royaume de Dieu*. Et on a montré ailleurs, qu
 les fideles Calvinistes n'ont point de plus grandes tentations qui les
 tent à douter de leur salut, que les péchés qu'ils commettent, il leur
 bien aisé de n'en point douter, quelque énormes que soient ces péc
 & qu'il faudroit qu'ils eussent l'esprit bien foible, si une si foible té
 tion les embarrassoit. Car tout vrai fidele a senti sa foi, comme ils dis
 une infinité de fois: il se tient donc certain qu'il a la vraie foi. O
 Religion l'oblige à croire, que qui a eu une fois la vraie foi, ne la j

amais, & ne manque jamais d'être sauvé, quoiqu'il commette des péchés III
 énormes: il n'est donc pas possible, à moins qu'il ne veuille s'aveu- CLAS.
 gler soi-même, & prendre plaisir à se tourmenter par des pensées tout- N°. VIII.
 fait déraisonnables, que ses péchés le puissent porter à douter de son salut;
 ou que s'ils l'y portent, il ne rejette sans peine cette tentation, comme
 rivole & sans fondement.

Il n'étoit donc pas difficile à ce Marquis, si bien instruit, à ce qu'ils
 lisent, dans les principes de sa secte, de conserver sa prétendue foi jus-
 tifiante, qui enferme une certitude de foi divine d'être infailliblement sauvé,
 dans le temps même qu'il menoit la vie criminelle qui l'a conduit au
 supplice. C'est le privilege des fideles du Calvinisme, qu'ils n'auroient
 trouvé dans aucune autre Religion: mais ils reconnoissent trop tard, que
 le jugement de Dieu est bien différent de celui de leurs Ministres, &
 qu'ils auroient bien mieux fait de demeurer dans l'Eglise Catholique, où
 on leur auroit appris à craindre l'enfer, pour n'y pas tomber, que d'é-
 outer de faux Docteurs, qui les y précipitent, en leur enseignant follement
 qu'ils feroient mal de le craindre.

Rien n'est plus ridicule que le reste de cette lettre. On y prend sujet
 de ce qu'il y avoit dans la déclaration du Marquis de S. Privas, qu'il
 étoit de la Religion Prétendue Réformée, de discourir de diverses choses
 sans suite & sans jugement. Ce mot *Prétendue*, dit-on, est une expression
 rescrite par l'Edit de Nantes, de Henri le Grand; sur quoi on s'avise
 d'avancer cette insigne fausseté, que depuis le temps de cet Edit, les
Prétendus Réformés ont toujours servi aussi utilement que fidèlement; témoin
 les révoltes de tant de Villes Huguenottes contre Louis XIII. qui ne purent
 être arrêtées que par la prise de la Rochelle.

Il passe ensuite, on ne fait comment, à dire que la Réformation a été
 émanée en plusieurs Conciles; comme si on devoit confondre les ré-
 formations catholiques, qui consistent, ou à ôter des abus, ou à corriger
 les mauvaises mœurs, ou à demander le changement de quelques points
 de Discipline, avec les prétendues Réformations hérétiques & schismati-
 ques, qu'ont voulu faire ces corrupteurs de l'ancienne foi de l'Eglise,
 qui n'a jamais besoin d'être réformée, comme l'a reconnu Tertullien, il
 y a près de quinze cents ans?

Il dit qu'en matière de Religion, il ne faut pas s'arrêter aux vieilles
 coutumes, quand elles sont vicieuses ou mauvaises. Cela est vrai; mais ils
 sont admirables, quand ils veulent que, sur leurs prétendues gloses de
 l'Ecriture, nous prenions pour *vieux ou mauvais*, ce qui a été prati-
 qué par les Saints les plus éclairés, & approuvé de Dieu par une infinité
 de miracles.

III. Il ose parler de *persécutions*, n'en souffrant aucun
 CLAS. ce; lorsque ceux de leur parti en font souffrir de si ru
 N°. VIII d'Angleterre.

Il fait le prédicateur sur la manière douce & civile qu'on doit traiter ceux qui sont d'un sentiment contraire à la matière de Religion: & quoiqu'il emploie par-tout dans sa Politique du Clergé, il semble qu'il voudrait effacer ceux qui s'en serviroient après lui. Mais ils devraient par effacer des livres de leurs Docteurs, de Calvin, de du Moulin, & d'une infinité d'autres, les injures qu'ils disent aux Catholiques; & cependant n'être point pris pour injures, ce qu'on ne dit que pour les autres sectes.

Mais il ne pouvoit mieux témoigner combien ils ont le Clergé de France, qu'en l'attaquant, comme il le fait, à propos de rien, & par une enfilade de paroles vagues du monde. *On a continué*, dit-il, à l'égard de la Religion Prétendue Réformée, selon qu'il est ordonné de bienveillance, & même d'utilité à tous, puisque les troubles & que Messieurs du Clergé ne devoient pas les remercier d'un peu de charité pour ceux qui ont été, comme eux, baptisés du Pere, & du Fils, & du S. Esprit. Le mot de *Pardon*; le mot d'Edit, celui de *bienveillance*; devenu à *utilité*, & de l'utilité aux troubles pacifiés: pour avoir occasion d'accuser Messieurs du Clergé, de *malveillance*, & de leur reprocher ensuite de l'avoir fait, par un peu de charité pour ceux qui ont été, comme eux, baptisés du Pere, & du Fils, & du S. Esprit.

Mais cette queue avoit besoin de quelque preuve trouvée dans M. Silhon, Historien célèbre, & bon homme qui a, dit-on, soutenu aux Espagnols, par l'ordre de Richelieu, que le Roi Louis le Juste ne tenoit pas pour ses ennemis, avec lesquels il avoit fait un Traité, parce qu'ils avoient le nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit.

Il eût été bon de citer le lieu où M. Silhon auroit dit cela. Car on est obligé de ne le pas croire, si on ne le voit de ses propres yeux. Mais ce qui est sans doute, & n'est point en question, c'est que l'Auteur de cette Lettre rapporte ce qu'il dit fort raisonnable, lorsqu'il suppose qu'on l'a dite pour se faire valoir; ils sont aveugles en ce qui les touche, & qu'ils jugent mal.

y trouvent le moindre avantage. Car on n'a qu'à leur demander ce qu'ils III.
 diroient d'un de leurs Théologiens qui enseigneroit; *que tous ceux qui* CLAS.
ont été baptisés au nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit, ne peuvent N°. VIII.
point être tenus pour hérétiques: & on est assuré qu'ils ne pourroient se
 dispenser de condamner cette proposition d'hérésie; puisqu'elle iroit à
 absoudre presque tous les hérétiques que l'Eglise a condamnés, comme
 les Ariens, les Nestoriens, les Eutychiens, les Monothélites, qui étoient
 tous baptisés au nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit. Et de plus,
 quel prétexte pourroient-ils donner à leur schisme, s'ils n'avoient pu tenir
 pour hérétiques ceux dont ils se sont séparés? Car ils ne peuvent pas nier
 qu'ils ne fussent baptisés, & que leur Baptême ne fût légitime. Comment
 donc peuvent-ils approuver, sans trahir leur propre Religion, ce qu'ils
 attribuent à M. Silhon, & au Cardinal de Richelieu; *que le Roi Louis le*
Juste ne tenoit pas pour hérétiques les Hollandois, avec qui il avoit fait
un Traité, parce qu'ils étoient baptisés au nom du Pere, & du Fils, &
du S. Esprit?

Mais je m'écarte trop de mon sujet, en examinant cette pitoyable lettre
 sur la mort de leur Marquis: il est temps de le reprendre, & de consi-
 dérer le second moyen qu'ils ont employé, pour pervertir le monde, au
 commencement de leur prétendue Réformation.

CHAPITRE XX.

Du second moyen. Maligne & fausse exposition de la Doctrine de l'Eglise.

LE second moyen, qu'ils ont encore plus employé que le premier,
 & qui leur a donné plus de Prosélytes, est la maligne & calomnieuse
 exposition de la doctrine de l'Eglise Catholique.

Ils s'y sont pris en diverses manieres, pour représenter d'une façon
 odieuse les sentiments de l'Eglise, dont ils cherchoient des prétextes de se
 séparer: j'en marquerai seulement trois.

La premiere est, que si-tôt qu'ils trouvoient quelque parole mal dite,
 ou quelque opinion mal fondée, ou quelque fausse dévotion dans un
 Auteur particulier, ils ne manquoient point de l'attribuer à toute
 l'Eglise, & d'en prendre sujet de la décrier parmi les peuples. Tous
 leurs livres sont pleins de cela; & il seroit inutile d'en rapporter des
 exemples.

2°. Ils faisoient la même chose de quelques pratiques abusives,

III. qui pouvoient avoir quelque cours parmi le peuple, & que jamais
 CLAS. l'Eglise n'avoit autorisées : ils faisoient accroire aux simples, qu'on ne
 N°. VIII. pouvoit être Catholique sans approuver ces abus.

3°. Ils affectoient, & ils l'affectent encore, d'expliquer la doctrine de l'Eglise par des termes équivoques, comme sont ceux d'*adorer*, de *culte religieux*, & semblables; en dissimulant d'une part, qu'elle n'oblige point de se servir de ces termes, & en faisant croire de l'autre, en parlant aux peuples, qu'elle les prend en un sens dans lequel certainement elle les rejette. C'est par-là principalement qu'ils ont gagné tous les simples qu'ils ont engagés dans leur parti, & qu'ils les y entretiennent encore. Car il ne faut pas s'imaginer, que les personnes sans lettres, comme sont toutes les femmes, que les Gentilshommes & les Soldats qui composoient leurs armées, pendant les guerres de la Religion, tant de France que des Pays-bas; ni que les payfans des Cevenes, & de beaucoup d'autres lieux, aient été emportés dans ce parti par les questions spéculatives de la Justification : c'est une folie de s'imaginer qu'ils aient rien compris à tout cela; mais on leur a fait craindre de se damner, en demeurant dans une Eglise pleine d'idolâtres; & cette accusation d'idolâtrie a été fondée sur l'équivoque du mot d'*adorer*, qui, dans l'Ecriture même, se prend souvent fort généralement pour toute sorte d'honneur, mais plus souvent néanmoins pour celui qui n'est dû qu'à Dieu. Car on a dit tant de fois à des ignorants que nous adorions les Saints, leurs reliques, & leurs images, en leur dissimulant en quel sens nous prenons ce mot, quand nous nous en servons à l'égard des Saints, ce qui est assez rare, qu'ils n'ont pu comprendre autre chose, sinon que nous leur rendions l'honneur souverain qui n'est dû qu'à Dieu, parce que c'est le sens le plus ordinaire du mot d'adoration : ce qui a fait que, prenant les Catholiques pour des idolâtres, ils les ont quittés, pour s'attacher à ces calomniateurs, qu'ils prenoient pour de nouveaux Maîtres d'une plus pure Religion.

Ça été encore en bien d'autres manieres qu'ils ont exposé infidèlement la doctrine de l'Eglise Catholique; mais je prévois que j'aurai occasion d'en parler plus au long dans une autre occasion; & ainsi je marquerai seulement ici, en peu de mots, ce qui a fait que, dans la suite, ils n'ont pu guere tirer d'avantage de ce moyen, pour pervertir les Catholiques, mais seulement pour maintenir dans leur parti ceux qui s'y trouvent engagés.

On leur a fait voir, par eux-mêmes, le tort qu'ils ont dans la première maniere d'imposer aux Catholiques. Car quand on les a pressés sur quelques méchantes opinions, qui se trouvoient dans les livres de quelques-uns

quelques-uns de leurs principaux Docteurs, qu'ils avoient honte de soutenir, ils n'ont pas manqué de dire que ce n'étoit point des Auteurs particuliers, mais seulement de leurs Confessions de foi, de leurs Catéchismes, & de leurs Synodes, qu'on devoit prendre la doctrine de leurs Eglises. Et c'est ce qui a obligé M. Daillé, dans son Apologie page 29, d'établir pour une maxime certaine en matiere de Religion, cette regle si équitable : *Nous reconnoissons de bonne foi, que c'est une chose déraisonnable, d'imputer les opinions des particuliers à un corps entier.*

Il en est de même de la seconde maniere, qui regarde des abus qui se glissent parmi le Peuple, que l'Eglise n'autorise point, & qu'elle est même quelquefois obligée de tolérer pendant quelque temps. On ne peut, sans injustice, les attribuer à toute l'Eglise, ni en prendre sujet de se séparer de sa communion. Nous en avons un exemple considérable, dans une coutume qui s'étoit établie dans les Eglises d'Afrique, de boire & de manger dans les Mémoires des Martyrs, en célébrant leurs fêtes, & d'y commettre de honteuses intempérances, S. Augustin en parle comme d'un abus scandaleux, dans le livre des Mœurs de l'Eglise Catholique, Ch. 34. *Je fais, dit-il, parlant des mauvais Chrétiens, qu'il y en a beaucoup qui boivent sur les tombeaux des morts, jusqu'à une intempérance toute entiere, qui servant à manger aux corps qui n'ont plus de vie, s'ensevelissent eux-mêmes sur ceux qui sont ensevelis, & croient encore que ces actions dissolues & honteuses sont des actions de Religion.* Il est vrai qu'étant encore Prêtre d'Hippone, il travailla beaucoup à retrancher cet abus, & que quelques mois avant qu'il fût fait Evêque, il en parla si fortement au peuple de cette ville, qu'il le fit consentir à abolir cette coutume, comme on l'apprend d'une lettre admirable, qui nous a été donnée depuis peu par les Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Mais ce qui montre qu'elle ne le fut pas si-tôt dans les autres Eglises d'Afrique, est, que dans le vingtieme des livres contre Fauste, qui n'ont été écrits que depuis son Episcopat, ce Manichéen reproche aux Catholiques, qu'ils appaisoient, comme les Payens, les ombres des morts avec du vin & des viandes : *Defunctorum umbras vino placatis & dapibus*, dans le même temps qu'il leur reprochoit aussi, qu'ils faisoient, au regard des Martyrs, ce que les Payens faisoient au regard de leurs Idoles : *Idola vertistis in Martyres, quos votis similibus colitis.* Or que répond à cela S. Augustin ? Il demeure d'accord que les Catholiques honoroient les Martyrs ; & il se contente de déclarer, que cet honneur étoit infiniment au dessous de celui que l'on rend à Dieu, qui consiste principalement dans le Sacrifice, que l'on n'offroit qu'à Dieu seul, & non aux Martyrs. Mais pour l'autre reproche, du vin & des viandes,

III. dont cet Hérétique accusoit les Catholiques d'appaiser les Ombres des
 CLAS. morts, il ne nie pas que cela ne se fit dans des Eglises Catholiques;
 N°. VIII. mais il prétend, avec raison, que cela ne devoit point être attribué à
 l'Eglise, parce qu'elle le toléroit seulement, sans l'approuver. *Comment,*
dit-il, peut-on croire que nous approuvions ceux qui s'enivrent dans les
Eglises des Martyrs, puisque la saine doctrine condamne ceux qui le font
dans leurs maisons? Mais il faut faire grande différence entre ce que nous
enseignons, & ce que nous souffrons; entre ce que Dieu nous ordonne de
prescrire aux fideles, & les abus qu'il veut que nous corrigions, & que
nous tolérions jusqu'à ce que nous les ayons pu corriger. Il ne faut donc
pas confondre la Discipline des Chrétiens, avec la débauche des yvrognes,
ou l'erreur des foibles.

Ce seul passage ne découvre pas moins l'injustice des Prétendus Réformés contre l'Eglise Catholique de ce temps ici, que celle des Manichéens contre l'Eglise Catholique de leur temps. Car peuvent-ils dire, avec la moindre vraisemblance, que les plus grossiers des Catholiques commettent aujourd'hui de plus grands abus dans la dévotion envers les Saints, que les Chrétiens de l'Afrique tant Catholiques que Donatistes, qui, pour les honorer, s'enivroient dans leurs Eglises le jour de leurs fêtes? Or S. Augustin soutient, que quelque commun & quelque public que fût cet abus, il ne pouvoit avec justice être attribué à l'Eglise, parce qu'elle ne l'avoit jamais approuvé, quoiqu'elle eût été contrainte de le tolérer pendant un long temps. C'est donc une injustice manifeste aux Prétendus Réformés, d'imputer à l'Eglise Catholique des abus moins communs, que peuvent commettre des particuliers dans le culte des Saints, puisqu'il leur est impossible de montrer qu'elle les ait jamais approuvés. Mais c'est bien encore pis devant Dieu, de vouloir prendre ces sortes d'abus, que l'Eglise s'efforce de corriger, autant qu'elle peut, pour une juste cause de leur schisme; ce que S. Augustin auroit regardé comme l'entreprise du monde la plus criminelle. Cette manière de calomnier l'Eglise, en lui attribuant les erreurs ou les abus des particuliers, leur peut donc servir encore envers ceux qu'ils ont séduits, & qui ont créance en eux; mais maintenant que ces choses sont plus éclaircies, elle leur est de très-pen d'usage, pour le faire de nouveaux Profélytes, en pervertissant les Catholiques.

Je ne dirai rien de la troisième manière, qui est de tromper les simples par des termes équivoques, comme sont ceux d'*adorer* & de *culte religieux*, parce que j'en ai déjà parlé en un autre endroit, & que j'en pourrai parler encore dans une autre occasion.

CHAPITRE XXI.

III
CLAS.
N°. VIII.

Du troisieme moyen. La hardiesse avec laquelle ils se sont fait considérer, comme des gens extraordinairement envoyés de Dieu, pour redresser l'Eglise tombée en ruine.

LA troisieme chose qui a fait suivre les premiers Réformateurs, est, qu'ils se sont fait considérer comme des gens extraordinairement envoyés de Dieu, pour redresser l'Eglise tombée en ruine. Jamais homme n'a eu la hardiesse de se donner cette qualité, qui ne se soit attiré des Disciples: ce qui a obligé Notre Seigneur de nous avertir, en tant de lieux de son Evangile, de ne nous pas laisser séduire par les faux Prophetes. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il s'est trouvé d'abord bien des gens qui tâchoient de faire croire à tout le monde, avec une confiance merveilleuse, que Dieu les avoit envoyés comme de nouveaux Prophetes, pour rétablir la Religion de Jesus Christ, & donner des Pasteurs à son Eglise, qui depuis long-temps n'en avoit point eu de légitimes.

C'est comme Calvin parloit de lui-même & de ses collegues, dans la prétendue Réformation.

Dans la Lettre 190. au Roi de Pologne: " Tout le Sacerdoce Papistique n'est pas seulement une profanation impie du véritable Ministère; mais un exécration contre Jesus Christ; de sorte qu'un Prêtre Papiste ne peut être serviteur de Jesus Christ, qu'il ne se soit défait de ce titre. *Et un peu plus bas*: Parce que la suite de la vraie Ordination a été interrompue, par la tyrannie du Pape, on a besoin d'un nouveau secours pour le rétablissement de l'Eglise. . . . Ainsi ç'a été une charge TOUT-A-FAIT EXTRAORDINAIRE que le Seigneur nous a imposée, quand il a voulu se servir de nous pour rassembler les Eglises. Comme donc ces défenseurs de la sincere piété ont paru tout d'un coup D'UNE MANIERE EXTRAORDINAIRE, on ne doit pas examiner leur vocation par les regles communes; mais ils ont été DIVINEMENT SUSCITÉS, à condition que les Eglises ayant été bien établies, ils substitueront d'autres Pasteurs en leur place. "

Voilà comme Calvin tâche de justifier, dans l'esprit de ce Roi, l'entreprife schismatique de ces prétendus Réformateurs, qui se sont donné le droit de fonder tant de nouvelles Eglises, séparées de communion de toutes celles qui étoient alors dans le monde. Il n'a garde d'avoir recours à l'Ordination qu'ils pouvoient avoir reçue dans l'Eglise Ro-

III. maine, comme leur ayant donné le pouvoir d'assembler les fideles, de
 CLAS. s'en établir les Pasteurs, de leur prêcher l'Evangile, & de leur admi-
 N°. VIII. nistrer les Sacrements. Bien loin de cela, il prétend que *le cours de la
 vraie Ordination avoit été interrompu dans l'Eglise Romaine, & que celle
 qu'on y recevoit, n'étoit qu'une impie profanation du vrai ministère, &
 un exécration contre Jesus Christ.* Et c'est de-là qu'il prétend con-
 clure, que ce Prince ne doit pas s'étonner, que lui & ses collegues
 s'attribuassent une Mission extraordinaire de Dieu, pour le grand ou-
 vrage de la Réformation: *Atque omnino extraordinarium fuit hoc munus
 quod Dominus nobis injunxit, dum operâ nostrâ ad colligendas Ecclesias
 usus est:* & ce qui lui fait ajouter, que leur vocation extraordinaire
 devoit être le principe d'une nouvelle vocation ordinaire, celle qui avoit
 commencé par les Apôtres ayant été interrompue, par la tyrannie du
 Pape. Car ayant dit d'abord; *Quia Papæ tyrannide abrupta fuit veræ Ordi-
 nationis series, novo nunc subsidio opus est ad Ecclesiæ instaurationem,* il ex-
 plique ensuite quel est ce nouveau moyen, qui devoit suppléer le défaut
 de la vocation ordinaire, qu'il prétend avoir été interrompue dans l'E-
 glise Romaine; & il fait entendre, que ce doit être une nouvelle suite
 de vocation ordinaire, par la substitution des Pasteurs que mettoient
 en leur place ces extraordinairement envoyés: *Caterum hac lege divinitus
 vocati sunt, ut Ecclesiis rectè compositis alios Pastores substituerent in suum
 locum.*

Après avoir parlé avec le même emportement contre l'Ordination &
 la vocation de l'Eglise Catholique, dans son ouvrage intitulé; *de la vraie
 maniere de réformer l'Eglise;* voici ce qu'il ajoute. « J'ai déjà dit qu'il
 » est sans doute qu'on doit attendre la vocation ordinaire, quand l'état
 » de l'Eglise est entier, ou qu'il est au moins tolérable; mais peut-on
 » par-là imposer la loi à Dieu, comme s'il ne pouvoit pas susciter ex-
 » traordinairement, par son Esprit, des Prophetes & d'autres Ministres,
 » pour rétablir l'Eglise tombée en ruine? Diront-ils que cela ne peut
 » pas arriver, Dieu ayant promis de conserver perpétuellement son
 » Eglise? Pour moi j'avoue bien, qu'il ne se peut pas faire que l'Eglise
 » cesse d'être; mais ils se trompent lourdement, quand ils étendent aux
 » Pasteurs, ce qui a été prédit de la perpétuelle durée de l'Eglise. Car
 » l'Eglise ne laisse pas d'être, quoiqu'il n'y ait point de Pasteurs. *Et un
 » peu après:* Je leur demande où ils ont lu, qu'il doive y avoir jusqu'à
 » la fin du monde une continuelle succession d'Eveques. Mais pour nous,
 » nous lisons dans l'Ecriture, que quand le culte de Dieu a été cor-
 » rompu, en partie par l'ignorance, & en partie par la méchanceté des
 » Prêtres, des Prophetes ont été suscités par une inspiration extraordi-

„ naire de Dieu, pour rétablir les affaires de la Religion, qui s'alloit III.
 „ perdre. Et certes, il étoit nécessaire que cela fût ainsi; & la prophétie CLAS.
 „ d'Ezéchiel touchant les méchants Pasteurs, qui devoient être chassés, N°. VIII
 „ pour en substituer de fidelles, ne nous regarde pas moins que le peuple
 „ Juif. *D'où il conclut*: Ceux qui, en ce temps, nous ont porté le
 „ flambeau, pour nous retirer de l'égarement, & nous faire rentrer dans
 „ la voie, ont été DE SAINTS PROPHETES de Dieu, comme il paroît par
 „ l'épreuve merveilleuse, & véritablement divine, qu'ils ont donnée de
 „ leur Ministère. ”

On voit assez par-là ce qui lui fait dire, dans son Institution Liv. IV.
 ch. 3. §. 4. sur le passage de S. Paul Eph. 4, 21. “ Lui-même a don-
 „ né les uns pour être Apôtres, & les autres pour être Prophetes, &
 „ les autres pour être Evangélistes, & les autres pour être Pasteurs &
 „ Docteurs ”. *De tous ceux-là, dit-il, il y en a deux* (savoir les Pasteurs &
 les Docteurs) *desquels l'office est ordinaire en l'Eglise Chrétienne. Les autres*
ont été suscités par la grace de Dieu, du commencement; c'est-à-dire,
quand l'Evangile a commencé d'être prêché; combien que quelquefois en-
core IL EN SUSCITE, quand la nécessité le requiert.

Comparant cela avec les deux autres endroits que nous venons de rap-
 porter, il est clair qu'il ne reconnoît de vocation ordinaire dans l'Eglise,
 que pour les *Pasteurs & les Docteurs*; & que pour les *Apôtres, les Evan-*
gélistes & les Prophetes, dont parle S. Paul dans ce passage, il veut
 que Dieu les ait suscités dès le commencement, par une vocation extra-
 ordinaire, qui ne devoit point avoir de suite, comme il le marque en-
 core plus bas en disant: “ que ces trois premiers offices n'avoient pas
 „ été ordonnés pour être perpétuels dans l'Eglise. *Et ainsi quand il a-*
joute; que Dieu ne laisse pas d'en susciter quand la nécessité le requiert
 „ & qu'il l'a fait pour réduire le pauvre peuple, qui s'étoit détourné
 „ après l'Antechrist, *c'est visiblement la même chose que ce, qu'il avoit dit*
 „ dans la vraie maniere de réformer l'Eglise; que l'on doit attendre la vo-
 „ cation ordinaire, quand l'état de l'Eglise est au moins tolérable; mais
 „ que cela ne lie pas les mains à Dieu & n'empêche pas, *quin extra*
ordinem, qui collapsam dirutamque Ecclesiam restituant, Prophetas ipse
excitet suo Spiritu, & alios Ministros ”.

Beze n'a pas établi moins fortement que Calvin la nécessité de la vo-
 cation extraordinaire pour leurs premiers Réformateurs.

C'est ce qu'il soutint dans le Colloque de Poissy, comme il le rapporte
 lui-même dans son Histoire Ecclesiastique page 580. „ Si vous répliquez,
 „ *disoit-il*, que les premiers qui, de notre mémoire, ont dressé nos Egli-
 „ ses n'avoient cette autorité, & ne sauroient alléguer succession; je vous

III. „ répons , que plusieurs d'iceux pourroient alléguer le contraire, s'ils
 CLAS. „ s'en vouloient aider ; mais à la vérité ils ont volontairement renoncé
 N°. VIII. „ à la marque de l'Eglise Romaine ; & faut plutôt tenir le commence-
 „ ment de leur vocation pour EXTRAORDINAIRE, en laquelle toutefois il
 „ n'y a nul mépris de l'Ordre Ecclésiastique, VU QU'IL N'Y EN AVOIT POINT
 „ LORS EN L'EGLISE, ains au contraire une horrible confusion & défor-
 „ dre y régnoit : joint que puis après, les peuples approuvant leur Mi-
 „ nistère, ont rendu vraiment ordinaire, ce qui avoit commencé ex-
 „ TRAORDINAIREMENT ”.

Rien n'est plus semblable à ce qu'avoit dit Calvin, dans les lieux que nous avons rapportés. Il dit, comme lui, que les premiers qui ont dressé leurs Eglises n'ont point pris leur vocation de l'Eglise Romaine, quoique quelques-uns y fussent Prêtres ; parce qu'ils avoient renoncé à leur Ordination, comme étant la marque de la Bête : qu'ainsi leur vocation a été extraordinaire, sans qu'on les puisse accuser, pour cela, d'aucun mépris contre l'Ordre Ecclésiastique ; parce qu'il n'y en avoit point alors en l'Eglise ; c'est-à-dire, comme avoit dit Calvin avant lui, *parce que le cours de la vraie vocation avoit été interrompu dans l'Eglise Romaine.* Et il ajoute, comme Calvin avoit fait aussi, que ce qui avoit commencé *extraordinairement*, étoit devenu ordinaire depuis l'établissement de leurs Eglises, par le consentement des peuples qu'ils avoient entraînés après eux.

Et Beze a été si confirmé dans cette pensée, qu'il a pris à injure, qu'on attribuât le pouvoir qu'ils s'étoient donné de fonder des Eglises, à la vocation qu'ils avoient reçue de l'Eglise Romaine. C'est ce qu'on peut voir dans la dispute qu'il eut sur ce sujet avec un Protestant, nommé Adrien Saravias. Car ce dernier avoit fait un livre des degrés des Ministres de l'Evangile, où il combattoit les opinions communes de sa secte touchant l'Episcopat, & où, de plus, il établissoit dès le commencement : “ que
 „ c'étoit se jeter dans des embarras inexplicables, que d'avoir recours à
 „ la vocation extraordinaire, quand on étoit pressé de rendre raison de
 „ la vocation de ceux dont Dieu s'étoit servi, depuis peu d'années, pour
 „ réformer les Eglises ; que tous ceux que Dieu avoit suscités pour cet
 „ ouvrage, à l'exception de très-peu, avoient eu une vocation ordi-
 „ naire ; & que pour ce petit nombre qu'il en falloit excepter, on pou-
 „ voit dire que tout Chrétien instruit dans l'Ecriture Sainte, pouvoit &
 „ devoit combattre la fausse doctrine touchant le Fils de Dieu, & les
 „ principaux articles de notre Religion ”.

Mais Beze, ayant entrepris de réfuter ce Traité, s'élève avec chaleur contre cette manière de soutenir la vocation de leurs premiers Réformateurs. Il reproche d'abord à ce Protestant, de donner lieu à une

trop grande licence , par ces dernieres paroles que je viens de marquer. III.
 “ Car qui empêchera, *lui dit-il*, que tout homme qui s'estimera savant, CLAS.
 „ sous prétexte de combattre une fausse doctrine, ne monte en chaire N°. VIII.
 „ & ne fasse des assemblées clandestines , comme les Anabaptistes & les
 „ Libertins ont accoutumé de faire? A Dieu ne plaise que nous ou-
 „ vrions la porte à une licence si pernicieuse! Et néanmoins nous ne re-
 „ jetons pas pour cela cette merveilleuse VOCATION EXTRAORDINAIRE ,
 „ qui ne procede que de l'inspiration intérieure de Dieu , par laquelle
 „ Notre Seigneur s'est rendu si admirable en ce temps , pour délivrer
 „ son Eglise. Mais pour discerner cette vraie & légitime VOCATION EX-
 „ TRAORDINAIRE , d'avec la fausse & bâtarde, qu'on ne sauroit trop évi-
 „ ter , nous établissons trois regles. La premiere; qu'il n'y ait point eu
 „ de lieu à une vocation ordinaire , qu'on puisse dire que ce Docteur
 „ ait méprisée. La seconde; qu'on ait éprouvé l'esprit de cet homme ,
 „ avant que de le recevoir; c'est-à-dire, que sa doctrine ait été com-
 „ parée, autant que faire se peut, à la regle de la parole de Dieu, &
 „ que ses mœurs aient été examinées. La troisieme; qu'ayant été ainsi
 „ éprouvé, il soit légitimement ordonné par l'Eglise même, dont il aura
 „ jeté les fondements. Voilà les bornes que nous donnons à cette vo-
 „ cation extraordinaire, sans quoi nous ne l'approuverions jamais. Et par-
 „ là nous défendons , contre les calomnies très-noires de nos adversaires ,
 „ ces bienheureux serviteurs de Dieu , qui de notre temps, & de celui
 „ de nos peres , ont retiré tant d'Eglises de la gueule de l'Antechrist ”.

On voit déjà que Beze déclare bien nettement, que c'étoit par la vo-
 cation extraordinaire qu'il s'imaginait pouvoir défendre ces prétendus
 serviteurs de Dieu, du reproche qu'on leur faisoit, d'avoir usurpé, par
 un attentat sacrilege, l'autorité ecclésiastique. Et quant à la vocation or-
 dinaire que cet Auteur leur attribue, à cause de l'Ordination qu'ils avoient
 reçue dans l'Eglise Catholique, Beze la rejette avec chaleur, ainsi qu'on
 verra dans les paroles suivantes.

*Mais quelle est, je vous prie, ajoute-t-il, cette vocation ordinaire que
 vous dites qu'ont eu ceux que Dieu a suscités, à l'exception de fort peu?
 Vous ne pouvez entendre par-là qu'une vocation papistique, comme vous
 le marquez assez en ce que vous dites; que si aujourd'hui les Evêques des
 Eglises de France vouloient se retirer, eux & leurs Eglises, de la tyrannie
 de l'Evêque de Rome, & les repurger de toute idolâtrie & de toute super-
 stition, ils n'auroient pas besoin pour cela d'autre vocation, que de celle
 qu'ils ont déjà. Quoi donc! nous imaginerons-nous que ces Ordinations pa-
 pistiques, qui ne sont autre chose qu'un très-infame commerce de la Pail-
 larde Romaine, plus souillé que la récompense des prostituées, que Dieu a*

III. défendu d'offrir en son temple, qui ne destinent les uns qu'à pervertir
 CLAS. l'Evangile, & non à le prêcher, & qui donnent pouvoir aux autres, non
 N°. VIII. d'enseigner, mais de sacrifier, ce qui est une horrible abomination; nous
 imaginerons-nous, dis-je, que de si méchantes Ordinations soient tellement
 fermes, que toutes les fois que Dieu aura fait la grace à quelqu'un de ces
 faux Evêques, de passer au vrai Christianisme, toute l'impureté d'une telle
 Ordination sera aussi-tôt purgée? Mais avec quelle bouche, avec quel front,
 avec quelle conscience celui à qui Dieu aura ainsi changé le cœur par sa
 grace, détestera-t-il le Papisme, sans abjurer l'Ordination très-désordonnée
 qu'il y a reçue; ou s'il l'abjure, comment pourra-t-il avoir, par le droit
 de cette Ordination, l'autorité d'enseigner? Je ne nie pas que lorsque ces
 gens-là se trouvent bien instruits, de bonnes mœurs, & propres à paître
 leur troupeau, on ne puisse les ordonner de nouveau, & faire par-là, que
 de faux Evêques, ils deviennent de légitimes Pasteurs.

On ne peut pousser plus loin que fait Beze, par ces paroles emportées,
 la nécessité absolue d'une vocation extraordinaire pour les premiers Ré-
 formateurs, ni détruire avec plus de véhémence cette impertinente chi-
 mere, qu'ils n'eussent point besoin d'une autre vocation que de la vocation
 ordinaire, qu'ils avoient reçue de l'Eglise Romaine, qui les avoit ordonnés
 Prêtres.

Après cela, on ne doit pas s'étonner que la Confession de foi des
 Eglises Prétendues Réformées de France, que l'on fait avoir été dressée
 principalement par Calvin & par Beze, contienne le même sentiment
 de la vocation extraordinaire des Premiers Réformateurs. Aussi rien n'est-il
 plus clair que ce qui en est dit dans l'article XXXI.

*Nous croyons que nul ne se doit ingérer, de son autorité propre, pour gou-
 verner l'Eglise; mais que cela se doit faire par élection, en tant qu'il est
 possible, & que Dieu le permet; laquelle exception nous y ajoutons notam-
 ment, pour ce qu'il a fallu quelquefois, & même de notre temps (auquel
 l'état de l'Eglise étoit interrompu) que Dieu ait suscité des gens d'UNE FAÇON
 EXTRAORDINAIRE, pour dresser l'Eglise de nouveau, qui étoit en ruine &
 désolation. Mais quoi qu'il en soit, nous croyons qu'il se fait toujours con-
 former à cette regle; que tous Pasteurs, Surveillants, & Diacres aient
 témoignage d'être appelés à leur Office.*

On voit trois choses dans cet Article, touchant la nécessité de la vo-
 cation ordinaire, pour se mêler du gouvernement de l'Eglise. 1°. La regle
 commune. 2°. L'exception de cette regle. 3°. L'application de cette ex-
 ception aux premiers Réformateurs. La regle commune est; *que nul ne
 se doit ingérer de son autorité propre pour gouverner l'Eglise; mais que
 cela se doit faire par élection*: c'est la vocation ordinaire.

L'exception

L'exception est ; que Dieu permet quelquefois que cela n'est pas possible , & qu'alors il suscite des gens d'une façon extraordinaire, c'est-à-dire , que Dieu supplée, par une vocation extraordinaire , au défaut de l'ordinaire. III. CLAS. N°. VIII.

L'application de cette exception aux Prétendus Réformateurs est ; *qu'il a fallu quelquefois , & même de notre temps , auquel l'état de l'Eglise étoit interrompu , que Dieu ait suscité des gens d'une façon extraordinaire , pour redresser de nouveau l'Eglise , qui étoit en ruine & désolation.*

On ne peut donc nier , sans combattre le sens commun , que les Auteurs de cette Confession de foi n'aient prétendu , que ce n'étoit point par une vocation ordinaire , que les premiers Réformateurs s'étoient attribué le droit de fonder leurs nouvelles Eglises ; mais par une vocation extraordinaire , qu'ils avoient reçue de Dieu , pour redresser l'Eglise tombée en ruine , & que ce seroit une illusion manifeste , de vouloir que ces paroles , *être suscités de Dieu d'une façon extraordinaire* , signifient seulement , *avoir reçu de Dieu des talents extraordinaires.*

Car si ces Prétendus Réformateurs avoient fait , par une vocation ordinaire , ce qu'ils ont fait pour ériger leurs nouvelles Eglises , quelques talents extraordinaires qu'ils eussent pu avoir , ils auroient été dans la règle qui défend de s'ingérer de son autorité propre pour gouverner l'Eglise , & ils n'auroient pas été dans l'exception , ni dans le cas auquel Dieu ne permet pas que la vocation ordinaire puisse avoir lieu.

Or cet Article met expressément les Réformateurs prétendus dans l'exception de la règle , & il marque que Dieu avoit permis , que la vocation ordinaire ne pouvoit avoir de lieu , parce que l'état de l'Eglise étoit interrompu : ce qui a un rapport manifeste à ces paroles de Calvin , dans sa lettre au Roi de Pologne : *abrupta fuit veræ ordinationis series.* On ne peut donc , que par une illusion manifeste , détourner ces paroles : (*Il a fallu que Dieu ait suscité des gens d'une façon extraordinaire*) à de prétendus talents extraordinaires ; mais il faut nécessairement les entendre d'une vocation extraordinaire , par laquelle ils ont prétendu que Dieu avoit suscité leurs premiers Ministres , pour redresser l'Eglise tombée en ruine , Cela est démonstratif ; & il ne faut avoir ni honneur ni bonne foi , pour entreprendre d'éluder des paroles si claires par des gloses ridicules , qui renversent manifestement toute la suite du discours de cet Article de leur Confession de foi.

Aussi nous voyons que plus de quarante ans depuis qu'elle eut été publiée , le Synode National de Gap de l'an 1603. ne donna point d'autre sens aux paroles de cet Article , qui marquoient que la Prétendue Réformation avoit été faite par des gens suscités de Dieu d'une façon ex-

III. traordinaire ; puisqu'il y fut ordonné, qu'on s'en tiendrait-là, & qu'on n'auroit point recours à la vocation ordinaire, que l'on pouvoit dire qu'ils avoient tiré de l'Eglise Romaine, qui, à leur dire, étoit corrompue. Voici les propres termes de l'Article de ce Synode, qui ne laisse pas d'être clair dans le sens, quoique la maniere de s'exprimer soit fort barbare.

Sur l'article XXXI. de la Confession de foi, ayant été mûe question que lorsque l'on vient à traiter de la vocation de nos premiers Pasteurs, où fonder (ils ont voulu dire, sur quoi on doit fonder) l'autorité qu'ils ont reçu de réformer l'Eglise, & d'enseigner ; sur la vocation (ils ont voulu dire ; & si c'étoit sur la vocation) qu'ils avoient tirée de l'Eglise Romaine : la Compagnie a jugé, qu'il se faut seulement rapporter sur l'Article DE LA VOCATION EXTRAORDINAIRE, par laquelle Dieu les a poussés EXTRAORDINAIREMENT & intérieurement, & non à ce peu qui leur restoit de la vocation corrompue de l'Eglise Romaine.

Nous parlerons plus bas d'un autre Synode tenu quatre ans après, qui a changé quelques mots dans l'Article de celui-ci. Mais comme il a laissé ceux qui expliquent les paroles de la Confession de foi, en reconnaissant dans leurs premiers Pasteurs, aussi-bien que celui de Gap, *une vocation extraordinaire, par laquelle Dieu les a poussés extraordinairement & intérieurement*, tous ces deux Synodes confirment ce que j'ai dit ; que la Confession de foi ne se peut raisonnablement entendre que *d'une vocation extraordinaire*, par laquelle Dieu les auroit poussés extraordinairement & intérieurement, & non de leurs prétendus talents extraordinaires.

Il est donc certain que plus de cinquante ans durant, les Prétendus Réformateurs se sont fait suivre des peuples, en se faisant regarder comme des restaurateurs de la Religion des Apôtres, que Dieu avoit suscités par une vocation extraordinaire, comme il avoit fait autrefois les Prophetes, lorsque le culte de la Religion Judaïque étoit corrompu ; & qu'ils avoient entrepris de faire croire à toute la terre, que leur autorité n'étoit point attachée aux regles communes de la vocation ordinaire, mais qu'ils s'étoient trouvés dans l'exception de ces regles ; parce que Dieu avoit permis qu'il n'étoit plus possible de s'y assujettir, l'état de l'Eglise étant interrompu, & ne s'y trouvant plus de vraie Ordination.

Mais si d'abord cela a beaucoup contribué à les faire suivre des peuples, qui se laissoient aisément entraîner par des gens qui s'attribuoient une autorité divine, pour une aussi grande oeuvre qu'est la réformation de toute l'Eglise, il n'y a rien dans la suite qui leur ait plus nui, & qui ait plus arrêté le progrès de leur nouvel Evangile.

Car ils n'ont su que répondre, quand on les a pressés de donner des preuves de cette Mission extraordinaire qu'ils s'attribuoient ; quand on

eur a représenté que les hommes seroient exposés à être trompés par toutes sortes d'imposteurs, s'ils écoutoient, comme extraordinairement envoyés de Dieu, tous ceux qui se diroient tels, sans qu'ils pussent prouver cette qualité par aucun témoignage divin. Et quand on a ajouté que ceux qui prennent cette qualité sans l'avoir, sont aussi manifestement criminels de lèse-Majesté divine, qu'un sujet le seroit de lèse-Majesté humaine, qui, sans aucune commission de son Prince, sous prétexte de réformer son Etat, s'attribueroit le pouvoir d'y changer tout ce qu'il lui plairoit, comme en ayant le pouvoir du Roi, quoiqu'il ne pût montrer que le Roi le lui eût donné.

On peut voir ce que disent sur cela MM. de Wallenbourg dans leur huitième Traité du premier Tome, qui est de la *Mission des Protestants*, depuis le chap. 20. jusqu'au 27. en se servant des mêmes *axiomes*, des mêmes *conclusions*, & des mêmes *suites*, qu'un habile Protestant, nommé Conringius, avoit proposées pour combattre l'infailibilité de l'Eglise universelle.

Mais une preuve évidente que les Prétendus Réformés se trouvent hors d'état de pouvoir répondre aux arguments que l'on tire contre eux, de la prétendue vocation extraordinaire des premiers auteurs de leur secte, est, que leur unique recours est présentement de nier qu'ils se la soient attribuée. C'est tout ce que Conringius a pu répondre aux arguments de MM. de Wallenbourg: il avoue que toutes leurs majeures sont vraies; c'est-à-dire, que, supposé que les premiers Réformateurs se fussent attribué une vocation extraordinaire, toutes les suites que MM. de Wallenbourg tirent de-là, en seroient bien tirées: qu'ils auroient été coupables de lèse-Majesté divine, & que ceux qui les ont suivis auroient été complices du même crime. Mais il prétend que leurs arguments ne concluent rien, parce que la mineure est fautive, n'étant pas vrai, à ce qu'il dit, que les premiers Réformateurs se soient attribué une vocation extraordinaire.

On n'a donc qu'à prouver cette mineure; & je prétends l'avoir déjà fait d'une manière très-convaincante. Mais comme M. Claude a épuisé tout ce qu'il a d'esprit, de subtilité, & d'adresse, pour obscurcir, à son ordinaire, les choses les plus évidentes, & pour empêcher qu'on ne voie que la vocation extraordinaire des premiers auteurs de leur secte, ne pouvoit être plus clairement établie qu'elle l'a été par Calvin, par Beze, par leur Confession de foi, & par leurs anciens Synodes; je crois devoir examiner ce qu'il dit sur ce sujet dans son livre de la *Défense de la Réformation*; & j'espère ruiner tellement toutes ses défaites, toutes ses chicaneries, & toutes ses gloses impertinentes, qu'on verra sans

Wallenb.
tom. I.
p. 942.

III. peine, que si le désespoir de pouvoir soutenir la vocation extraordinaire
 CLAS. de leurs premiers Réformateurs, contraint aujourd'hui les Ministres de
 N°. VIII. nier impudemment qu'ils se la soient attribuée, il n'en est pas moins
 certain qu'ils se la sont attribuée en effet, & qu'ils ont fait de cette
 prétention chimérique, dont ils rougissent maintenant, un Article de leur
 Confession de foi, parce qu'ils jugeoient alors, que cela leur étoit né-
 cessaire, pour justifier le pouvoir extraordinaire dont ils se croyoient re-
 vêtus, qui enfermoit une juridiction sur toute la terre; n'y ayant point
 de lieu où ils ne se crussent en droit de prêcher leur nouvelle réformation,
 & d'établir des Pasteurs, pour la prêcher selon leurs maximes.

C H A P I T R E XXII.

Réfutation de toutes les fausses subtilités que M. Claude a employées, pour empêcher qu'on ne voie qu'ils ont attribué à leurs premiers Réformateurs une vocation extraordinaire.

AVant que de rapporter ce que dit M. Claude, pour montrer que leurs premiers Réformateurs ne se sont point attribué une vocation extraordinaire, il ne sera pas inutile de voir ce qui l'a obligé à prendre ce parti. C'a été, sans doute, qu'il lui étoit impossible de s'échapper d'une autre manière, de ce qu'on avoit représenté dans les *Préjugés légitimes contre les Calvinistes*, pour leur faire sentir combien cette témérité étoit insoutenable. Car l'Auteur des *Préjugés* ayant prouvé, qu'ils se sont en effet attribué cette qualité d'envoyés extraordinairement de Dieu, fait un discours très-solide contre une prétention si mal fondée, Ch. V. page 105.

„ C'est, dit-il, une chimère inconnue à toute l'Antiquité, que cette
 „ Mission extraordinaire & immédiate, que les Ministres attribuent aux
 „ auteurs de leur Réformation : & les Pères ont été si éloignés de croire
 „ qu'elle fût possible après l'établissement de l'Eglise, que tous leurs ar-
 „ guments sont uniquement fondés sur ce principe : qu'on ne peut être
 „ Evêque & Ministre de l'Eglise sans succession ; & que quiconque
 „ est né de lui-même, est profane & ennemi de l'Eglise. *Habere enim & tenere Ecclesiam nullo modo potest, qui ordinatus in Ecclesia non est.*

„ Mais il n'est pas besoin d'avoir recours à la Tradition, pour combattre cette rêverie ; la raison seule suffit pour cela ; & il n'y a qu'à

- „ représenter ce qu'elle enferme, pour convaincre tout le monde, qu'il III.
 „ étoit difficile d'avancer une proposition plus téméraire. CLAS.
 „ Dire que la Mission des auteurs de la prétendue Réformation étoit N°. VIII.
 „ extraordinaire & immédiate, c'est dire qu'ils avoient reçu de Dieu im-
 „ médiatement toute l'autorité & toute la puissance qu'ils se sont attri-
 „ buée, & que Dieu les avoit établis ses Ministres, pour exécuter en son
 „ nom tout ce qu'ils ont fait.
 „ Il ne faut donc que considérer quelle est cette puissance & cette au-
 „ torité qu'ils ont exercée, & quelle est l'étendue de ce ministère qu'ils
 „ prétendent que Dieu leur a confié; &, par cette considération,
 „ on découvrira d'abord que c'est le plus grand Ministère, & la plus
 „ grande puissance que Dieu eût jamais communiquée à de simples
 „ hommes.
 „ Celle qu'il donna autrefois au Prophète Jérémie, en lui disant, *qu'il*
 „ *l'avoit établi sur les nations & sur les royaumes, pour arracher & pour*
 „ *détruire, pour anéantir & pour dissiper, pour édifier & pour planter,*
 „ n'en étoit qu'une légère figure; puisqu'elle ne s'étendoit qu'à prédire
 „ les malheurs qui devoient arriver aux peuples que ces prophéties re-
 „ gardoient, & à reprendre les vices des Prêtres de son temps, sans les
 „ dépouiller de leur ministère & sans se l'attribuer à soi-même.
 „ L'autorité que les Ministres disent qu'ils ont reçue de Dieu va bien
 „ au-delà: car voici ce qu'elle enferme, selon l'idée qu'on s'en peut former
 „ sur leurs actions.
 „ Il faut qu'ils aient prétendu. 1°. Que Dieu les avoit établis im-
 „ médiatement Evêques & Pontifes, avec toute l'autorité que les an-
 „ ciens Evêques avoient eue pour gouverner l'Eglise de Dieu.
 „ 2°. Que cette autorité & cette commission enfermoit une juridiction
 „ sur toute la terre, par laquelle ils y pouvoient prêcher leur nouvelle
 „ Réformation, & établir par-tout des Pasteurs pour la prêcher en leur
 „ nom.
 „ 3°. Qu'ils avoient droit de dégrader, de déposer, & d'anathématiser
 „ tous les Pasteurs qu'ils trouvoient établis dans tout le reste du monde, en
 „ quelque Communion que ce fût. Car les anathématisant comme ils
 „ ont fait, ils les ont en effet déposés, autant qu'il étoit en leur pou-
 „ voir. Et si leur autorité étoit réelle & légitime, les Evêques se de-
 „ voient tenir pour déposés, & recourir aux Ministres pour être réhabi-
 „ lités dans leur ministère, quand même ils auroient embrassé la doctrine
 „ des Calvinistes.
 „ 4°. Qu'ils étoient établis de Dieu pour examiner tous les Conciles qui
 „ s'étoient tenus avant eux, pour casser toutes les ordonnances qu'ils avoient

III. » faites , qui leur paroîtroient injustes , & pour instituer un nouveau gou-
 CLAS. » vernement de l'Eglise, tout différent de celui que les Conciles avoient
 N°. VIII. » établi avant eux. Car ayant fait toutes ces choses , il faut qu'ils soutien-
 » nent qu'ils ont eu autorité de les faire.

» 5°. Qu'aussi-tôt qu'ils parurent au monde , & qu'ils eurent publié leur
 » prétendue Réformation , tous les Chrétiens du monde , Romains ,
 » Grecs , Arméniens , Jacobites , Nestoriens , furent obligés de renoncer à
 » leurs Pasteurs ordinaires , & de se soumettre à ce nouveau Ministère ,
 » en abandonnant l'ancien , & en ne recevant plus aucun Pasteur qui ne
 » tirât son origine d'eux , ou qui n'eût reçu comme eux une Mission ex-
 » traordinaire.

» Voilà une partie de ce qu'enfermoit cette Mission extraordinaire. Et
 » il est visible par-là , que la prétention de ces nouveaux Réformateurs est
 » pour le moins aussi surprenante , que celle d'un homme qui auroit la
 » hardiesse de publier , que Dieu l'auroit établi Roi de toute la terre , avec
 » pouvoir de déposséder de leurs Etats tous les Rois & tous les Princes
 » qui ne le reconnoîtroient pas.

» L'une & l'autre prétention seroit sans exemple dans le passé : l'une
 » & l'autre tendroit à persuader une chose que les sens & la raison sont
 » incapables de découvrir : l'une & l'autre seroit fondée sur un ordre secret
 » & libre de la volonté de Dieu , que l'on voudroit obliger les hommes
 » de croire. On en doit donc juger de la même sorte.

» Or quel est le jugement que l'on porteroit de celui qui voudroit per-
 » suader aux hommes , que Dieu l'auroit établi Roi de tout le monde ?
 » Ne croiroit-on pas le traiter avec beaucoup de douceur & d'indulgence ,
 » de lui demander qu'il autorisât donc , par des miracles clairs & indubi-
 » tables , ce droit si extraordinaire & si inoui ? Et pourroit-il s'exempter ,
 » avec quelque apparence de raison , de satisfaire à une si juste demande ?
 » Ne seroit-ce pas au contraire le comble , je ne dis pas de l'injustice ,
 » mais de la folie , si cet homme en vouloit être cru à sa parole ; & si
 » par quelques qualités humaines , qui n'auroient nulle liaison avec cette
 » qualité de Roi de toute la terre , il vouloit obliger tout le monde à le
 » reconnoître pour leur Prince , & déclaroit tous ceux qui ne se soumet-
 » troient pas à lui , rebelles & criminels ?

» Ce jugement que tout le monde feroit de ce Roi imaginaire , en sui-
 » vant les simples lumières du sens commun & de l'équité naturelle , mar-
 » que celui que l'on doit faire de la prétention des Ministres , qui ont
 » osé soutenir , que Dieu a établi immédiatement les premiers auteurs
 » de leur secte , Pasteurs & Ministres de l'Eglise , & qu'il leur a donné
 » l'autorité de la réformer ; c'est-à-dire une autorité par laquelle , selon

» les Calvinistes, ils avoient droit de dégrader tous les Pasteurs de toutes III
 » les Eglises du monde, & de devenir les tiges & les principes d'un CLAS.
 » nouveau Ministère & d'une nouvelle succession. Le moins que l'on puisse N°. VIII
 » donc faire est, de leur demander des preuves de cette puissance si ex-
 » traordinaire, qu'ils prétendent avoir reçue de Dieu : & ces preuves ne
 » peuvent être autres que des miracles ; toute autre preuve n'étant pas
 » capable de nous assurer d'un effet caché aux sens & à la raison,
 » & dépendant de la pure volonté de Dieu, qui n'est marqué ni
 » contenu, directement ni indirectement, dans aucune révélation pré-
 » cédente.

» Mais l'impuissance où sont les Ministres de justifier, par des mira-
 » cles, leur prétendue Mission extraordinaire de Dieu, ne montre pas
 » seulement qu'on seroit téméraire de s'y soumettre, & qu'ils n'ont au-
 » cun droit d'en exiger la créance, puisqu'ils n'en sauroient produire au-
 » cun titre : elle prouve de plus absolument qu'ils n'en ont aucune, qu'ils
 » sont manifestement usurpateurs de l'autorité pastorale qu'ils s'attribuent,
 » & que la hardiesse qu'ils ont eue, d'assembler des Eglises & d'ex-
 » communier les Pasteurs de l'Eglise Romaine, est un attentat sacri-
 » lege, qui suffit pour faire condamner leur société par tous les Chré-
 » tiens.

» La raison en est, qu'il seroit contraire à la justice & à la vérité de
 » Dieu, qu'il eût donné cette Mission extraordinaire à ces prétendus Ré-
 » formateurs, & qu'il ne l'eût pas accompagnée de miracles, ou de quel-
 » que autre preuve aussi divine & aussi certaine, qui nous assurât qu'il
 » la leur avoit effectivement donnée. Car s'il la leur avoit donnée, il
 » auroit en même temps obligé les peuples de la reconnoître ; puisque
 » l'autorité des Pasteurs est relative à l'obéissance des peuples, & qu'il
 » est impossible que Dieu donne à quelques-uns le droit de comman-
 » der, sans imposer aux autres la nécessité d'obéir. Or il est visiblement
 » contre la justice de Dieu, d'imposer à quelqu'un la nécessité d'obéir,
 » sans lui donner en même temps des marques certaines, pour dis-
 » cerner celui à qui il doit obéir, & reconnoître qu'il est son Pasteur
 » légitime.

» C'est sur cette loi de la justice éternelle que Jesus Christ même dé-
 » clare dans l'Evangile, que s'il n'avoit pas fait devant les Juifs les œu-
 » vres miraculeuses qu'il avoit faites, ils n'auroient pas été coupables de
 » ne le pas reconnoître pour Messie. Ainsi le dessein que Dieu auroit eu
 » d'obliger les peuples à reconnoître, dans les nouveaux Réformateurs,
 » une autorité extraordinaire qui procédât de sa pure volonté, eût en-
 » fermé une nécessité indispensable, de donner à ces peuples des preuves

III. „ claires & convaincantes de cette autorité, afin de les obliger à la re-
CLAS. „ connoître.

N°. VIII. „ Il y a en cela un devoir réciproque entre Dieu & les hommes, fondé
„ sur la justice même de Dieu. Les hommes doivent à Dieu de recon-
„ noître ceux à qui il confie le Ministère évangélique, de les honorer com-
„ me leurs Pasteurs, de s'assembler avec eux, de recevoir les Sacrements
„ de leurs mains, de les assister de leurs biens temporels: & Dieu doit
„ aux hommes de leur rendre ces Pasteurs reconnoissables, en leur don-
„ nant des marques pour les discerner des usurpateurs. Or comme cette
„ autorité pastorale, quand elle est extraordinaire, ne peut être découverte
„ ni par les sens, ni par la raison, & qu'il n'y a aucun événement humain
„ qui en dépende nécessairement; il est clair que, pour en assurer les hom-
„ mes, il est nécessaire que Dieu manifeste cet ordre par quelques effets
„ miraculeux, & que tous les effets naturels & ordinaires sont incapables
„ de le prouver.

„ Ainsi les miracles, ou d'autres effets surnaturels qui aient la même
„ force, sont absolument nécessaires à toute Mission extraordinaire; par
„ ce qu'autrement il s'ensuivroit, que Dieu obligeroit les hommes de
„ croire ce que la droite raison les empêcheroit de croire. De sorte que,
„ comme il est constant, par l'aveu de tout le monde, que la prétendue
„ Mission des Calvinistes n'a été accompagnée d'aucun miracle; il ne
„ s'ensuit pas seulement que nous n'avons aucune obligation de la croire,
„ mais il s'ensuit que nous avons obligation de ne la pas croire. Aussi les
„ Peres se sont servis de ce défaut de miracles, comme d'une preuve
„ convaincante, pour rejeter les auteurs des nouveautés. *Novatien*, dit S.
„ *Pacien*, *a-t-il parlé des langues inconnues? A-t-il prophétisé? A-t-il ressus-*
„ *cité des morts? Car il devoit être revêtu de quelqu'un de ces dons mira-*
„ *culeux, pour avoir droit d'introduire un nouvel Evangile.* Et c'est sur ce
„ même fondement que Tertullien, ayant demandé à Hermogene & à
„ Nigidius, qu'ils montrassent qui leur avoit donné l'autorité qu'ils s'attri-
„ buoient, & qu'ils fissent voir qu'ils étoient de nouveaux Apôtres: *Pro-*
„ *bent se novos Apostolos esse*, leur demande en même temps des miracles
„ pour autoriser leur Mission: *Volo & virtutes eorum proferri*; parce,
„ dit-il, que Jesus Christ né fait des Apôtres, qu'en leur donnant le pouvoir
„ de faire les mêmes miracles qu'il a faits lui-même.

„ Dieu même, dans le Deutéronome, ordonne aux Israélites de dis-
„ cerner par l'événement des prophéties, qui est une espece de miracle,
„ les Prophetes qui parlent en son nom, de ceux qui parlent d'eux-mé-
„ mes; c'est-à-dire, les vrais Prophetes des faux; assujettissant ainsi
„ tous les vrais Prophetes à prouver leur qualité par des miracles, pour
avoir

„ avoir droit de se faire reconnoître, n'étant pas juste qu'on les en croie III.
 „ à leur parole : ce qui a fait dire à Tertullien , que jamais personne qui CLAS.
 „ vient au nom & sous l'autorité d'un autre, n'a prétendu qu'on l'en dût N°. VIII.
 „ croire sur son seul témoignage, & à la seule affirmation : *nemo veniens*
 „ *ex alterius auctoritate, ipse eam sibi ex sua affirmatione defendit*”.

Que pouvoit faire M. Claude pour répondre à ce Chapitre? Il n'avoit que deux partis à prendre; ou d'avouer que les premiers Réformateurs s'étoient attribué une vocation extraordinaire, en prétendant qu'ils avoient eu droit de le faire, & satisfaisant aux arguments par lesquels on l'avoit combattue; ou de nier qu'ils se la fussent attribuée. L'un & l'autre étoit difficile. Car d'un côté, ce que nous venons de rapporter de l'Auteur des Préjugés, contre cette prétention d'une vocation extraordinaire, est tellement dans le bon sens, qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer de faire entrer personne dans les réponses qu'il y pourroit faire: & de l'autre, rien n'est plus clair pour l'établissement de ce fait, que les termes de Calvin, de Beze, & de l'Article XXXI. de leur Confession de foi. Mais comme il a un art tout particulier de faire dire aux Auteurs tout ce qu'il lui plaît, dont il a donné de merveilleuses preuves, par les ingénieuses gloses qui lui ont fait trouver, qu'en quelques termes que les Grecs expliquent leurs sentiments touchant l'Eucharistie, ils n'en croient point ce qu'ils témoignent en croire, il s'est persuadé qu'il lui seroit plus facile, de détourner, par des interprétations bizarres, les paroles de leur Confession de foi, & celles de Calvin & de Beze, à des sens égarés, qui leur feroient dire toute autre chose que ce qu'ils ont dit, & qu'il le feroit avec tant de confiance, qu'au moins ceux de son parti s'imagineroient qu'il a raison. Voyons donc comme il y a réussi. Je ne ferai pas comme lui, qui ne rapporte presque jamais les propres paroles de l'Auteur des Préjugés, & qui ne représente ses pensées que très-imparfaitement: je veux agir de meilleure foi; je rapporterai mot à mot tout ce qu'il dit pour répondre aux passages, par lesquels l'Auteur des Préjugés a montré, *que les Ministres n'avoient presque point, autrefois, d'autre moyen de défendre leur Mission, que de soutenir qu'ils l'avoient reçue extraordinairement de Dieu.* C'est ce que M. Claude nie: voyons donc comme il répond aux preuves de cet Auteur.

Paroles de M. Claude, page 367.

„ *L'on peut voir, dit l'Auteur des Préjugés, par l'Article XXXI, de*
 „ *leur Confession de foi, que ç'a été sur cette supposition, d'un pouvoir donné*
 „ *immédiatement de Dieu, à des gens extraordinairement envoyés pour dresser*
 „ *l'Eglise de nouveau, que toute leur prétendue Réformation est fondée.* L'ar-
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. L1111

III. „ ticle de notre Confession de foi porte, non que l'Eglise fût abso-
 CLAS. „ périe, ni que le Ministère fût entièrement éteint; mais que l'Egl
 N°. VIII. „ tombée en ruine & désolation, & que son état étoit interrompu:
 „ veut dire que, tant elle que le Ministère sous lequel elle vivoit,
 „ dans une très-grande corruption; & c'est ce que nous soutenoi
 „ Il porte, non que Dieu a donné une Mission immédiate aux
 „ mateurs, mais qu'il les a *fuscités d'une façon extraordinaire*, pour
 „ l'Eglise de nouveau. Cela signifie que Dieu, par sa providence,
 „ donné des talents extraordinaires, pour entreprendre une aussi
 „ œuvre que celle de la Réformation, & qu'il les a accompagnés
 „ bénédiction. Tout cela n'enferme ni une nouvelle révélation,
 „ nouvelle Mission immédiate, & n'empêche pas que le droit qu'
 „ eu de s'y employer, ne fût attaché à leur charge, & qu'il ne fût
 „ mun, non seulement à tous les Pasteurs, mais même à tous les
 „ tiens, comme je l'ai fait voir dans ma seconde partie ”.

Réponse.

Il n'est pas question de ce que M. Claude a fait voir, ou n'a p
 voir dans sa seconde Partie; mais de ce que porte l'Article XXXI, c
 Confession de foi. Il falloit, pour être sincere, que l'Auteur des Pi
 en ayant rapporté les propres termes, M. Claude les rapportât au
 que ceux qui lisoient son livre pussent juger, si le sens qu'il y d
 étoit raisonnable. Mais il s'est bien gardé de le faire; parce qu'
 fauroit le lire tel que je l'ai rapporté dans le chapitre précédent, qu
 se moque de l'impertinence des explications de M. Claude.

L'Auteur des Préjugés avoit aussi marqué en ces cinq ou six lig
 qui lui paroissoit évident par la lecture de cet Article: „ ils ne pouv
 „ dit-il, marquer plus expressément, que leurs premiers Réform
 „ n'ont pu prendre leur Mission de l'Eglise, parce que l'état en ét
 „ terrômpu, & qu'elle étoit en ruine & désolation; mais qu'il
 „ que, par une *exception* de la règle commune, Dieu les ait fuscités
 „ façon extraordinaire pour la dresser de nouveau ”. La bonne foi
 loit qu'on ne manquât pas de rapporter ces paroles; mais M. Clau
 a prudemment dissimulées, parce que le mot d'*exception* lui cou
 gorge, étant pris de l'Article même; car, comme je l'ai déjà fait
 quer, dans le chapitre précédent, si c'étoit en vertu d'une *vocation*
naire que les premiers Réformateurs se sont mêlés du gouvernem
 l'Eglise, ils auroient été dans la règle, & non pas dans l'exceptio
 dans le cas marqué par ces termes; *autant qu'il est possible, & qu*

le permet. Or l'Article les met expressement dans l'exception, en suppo- III
 sant qu'ils ont été dans le cas auquel Dieu ne permettoit pas que la vo- CLAS.
 cation ordinaire pût avoir lieu. Il est donc clair que quand il est dit, N°. VIII.
qu'ils ont été suscités de Dieu d'une façon extraordinaire, pour dresser l'E-
glise de nouveau; cela veut dire, que Dieu les a appelés à ce grand ou-
 vrage, par une vocation extraordinaire; parce qu'il avoit permis qu'ils
 ne pouvoient y être appelés par la vocation ordinaire, l'état de l'Eglise
 étant interrompu. Tout cela étoit renfermé dans les cinq ou six lignes de
 l'Auteur des Préjugés, que M. Claude n'a pas jugé à propos de rapporter,
 parce qu'il n'y avoit point trouvé de bonne réponse. Au lieu de cela;
 il se donne l'autorité d'interpréter comme il lui plaît les termes de leur
 Confession de foi, sans se mettre en peine si l'explication qu'il y donne
 n'est point manifestement contraire au texte.

„ L'Article, dit-il, de notre Confession de foi porte, non que l'Eglise
 „ fût absolument périée, ni que le Ministère fût entièrement éteint; mais
 „ que l'Eglise étoit tombée en ruine & désolation, & que son état étoit
 „ interrompu: ce qui veut dire que, tant elle que le Ministère sous lequel
 „ elle vivoit, étoient dans une très-grande corruption; & c'est ce que nous
 „ soutenons aussi ”.

M. Claude est le plus merveilleux homme du monde: il s'attribue un
 pouvoir, non seulement de faire passer pour vrai tout ce qu'il prétend
 être tel; mais aussi de donner tel sens qu'il lui plaît à tous les passages
 qui l'incommodent, en changeant l'usage des langues, ou en ne voulant
 pas que ce soit selon cet usage, mais selon ses fantaisies, que l'on expli-
 que ceux qui n'ont pas parlé comme il voudroit qu'ils eussent parlé. Leur
 Confession de foi dit: *que l'état de l'Eglise étoit interrompu. Cela veut dire,*
dit-il, que, tant elle que son Ministère, sous lequel elle vivoit, étoient dans
une très-grande corruption. Mais en quel Dictionnaire a-t-il trouvé qu'*in-*
terrompu signifioit *corrompu*? Le Sacerdoce Judaïque n'a point été *inter-*
rompu depuis Aaron jusqu'à Jesus Christ: cela veut-il dire qu'il n'a point
 été *corrompu*? La suite des Prophetes a été *interrompue*, n'y en ayant
 point eu pendant un long-temps, depuis les derniers Prophetes jusqu'à
 Jesus Christ: cela veut-il dire que l'ordre des Prophetes a été *corrompu*?
 N'est-il pas clair au contraire que l'ordre des Prophetes n'a pu être cor-
 rompu, lorsqu'il n'y a plus eu de personnes qui prissent la qualité de
 Prophetes? On voit la même chose dans les sociétés humaines. La suite
 des Consuls a été deux fois *interrompue* dans la République Romaine;
 une fois par les Decenvirs, & une autre fois par les Tribuns militaires!
 pourroit-on dire, sans extravagance, que cela signifie que l'ordre ou
 l'état des Consuls a été corrompu?

III. Jamais donc rien ne fut plus ridicule que cette interprétation de CLAS. Claude, en l'examinant par l'usage de la langue françoise & de la l N°. VIII. car, dans l'une & l'autre, ce mot d'*interrompu* ne se dit que des choses qui ont duré, & qui cessent d'être pendant quelque temps. La charge des Consuls a été interrompue par les Decemvirs, parce qu'il n'y eut point de Consuls à Rome pendant ce temps-là, & qu'ils furent depuis rétablis.

Pourquoi veut-il, de plus, que nous expliquions par ces images ce qui est dit dans cet Article de leur Confession de foi, *de l'Eglise bée en ruine*, plutôt que par l'Article XXVIII de cette même Confession où il est dit : *nous protestons que là où la parole de Dieu n'est point, & où on ne fait nulle profession de s'assujettir à elle, & où il n'y a nul des Sacrements; à parler proprement, on ne peut juger qu'il y ait d'EGLISE. Pourtant nous condamnons les Assemblées de la Papauté* (ils veulent donc à l'Eglise Romaine en particulier ce qu'ils avoient dit en général, qu'il n'y a aucune Eglise où la parole de Dieu n'est point, & ils le prouvent par les calomnies suivantes, qui leur sont ordonnées contre l'Eglise Catholique) *vu que la pure vérité de Dieu en est bée, esquelles les Sacrements sont corrompus, abâtardis, falsifiés, ou anéantis tout, & esquelles toutes superstitions & idolâtries ont vogue?*

Que s'ils avouent dans le même Article, *qu'il reste encore dans la papauté quelque petite trace de l'Eglise*, c'est par la nécessité où ils étoient de se défendre contre les Anabaptistes, qui leur reprochoient qu'ils n'étoient point baptisés, s'ils ne l'étoient de nouveau: car c'est pour conclure, *que ceux qui sont baptisés dans l'Eglise Romaine, n'ont pas d'un second Baptême*. Mais d'ailleurs il y a bien de la différence à dire, qu'il reste encore dans une société *quelque petite trace de l'Eglise*, & à dire que cette société est l'Eglise. Une maison étant ruinée jusqu'à ses fondements, les pierres qui restent se peuvent appeler une trace de l'édifice ruiné, quoiqu'il n'y ait plus aucun édifice. Il reste encore parmi les Juifs quelque petite trace de l'Eglise Judaïque, en ce qu'ils servent avec soin les Livres sacrés, dont cette Eglise étoit la dépositaire; & néanmoins on ne peut pas dire, que les Juifs d'aujourd'hui soient encore l'Eglise Judaïque. Nous avouons sans peine, qu'il reste des vestiges de l'Eglise parmi les Luthériens, les Calvinistes, les Anabaptistes, Sociniens, & tant d'autres sectes de ce dernier siècle; mais nous ne craignons pas pour cela, qu'il y ait parmi eux aucune véritable Eglise: ainsi la trace de petite trace de l'Eglise, n'étant point contraire à ce qu'ils ont dit d'abord, comme le fondement de leur séparation, *qu'il proprement on ne peut juger qu'il y ait parmi nous aucune Eglise*, on voit

que les gloses de M. Claude ne peuvent empêcher, qu'on n'entende par ce qui est dit dans l'Article XXXI. *que l'Eglise étoit en ruine & déolation*, qu'il n'y avoit plus aucune Eglise parmi les Catholiques.

III.
CLAS.
N°. VIII.

Calvin & Beze ayant été les principaux Auteurs de cette Confession de foi, en doivent être regardés comme de plus surs & de plus fidelles interprètes, que M. Claude. Or l'un & l'autre ont expressément enseigné, qu'il n'y avoit point de vraie Eglise dans la Communion Romaine, & qu'elle y étoit entièrement périée.

Rien n'est plus clair que ce qu'en dit le premier, dans son Institution, liv. IV. ch. 1. & 2. Il reconnoit d'abord, *qu'il n'est point permis de népriser l'autorité de l'Eglise, ni de rejeter ses avertissements, ni de résister à ses conseils, ni de se moquer de ses reprimandes & de ses censures; bien moins de la quitter & de rompre son unité.* Mais comme il étoit aisé de prévoir l'objection qu'on lui feroit; qu'il n'avoit donc pu, sans crime, se révolter contre l'Eglise Romaine, il a bien vu aussi qu'il n'y avoit pas moyen d'y répondre, qu'en niant que l'Eglise Romaine, dont il s'étoit séparé, fût une vraie Eglise: & c'est ce qu'il fait dans le Ch. 2. Il y reprend en peu de mots ce qu'il avoit établi dans le premier. 1°. *Que par-tout où le ministère de la parole est entier, il n'y a nul vice touchant les mœurs qui empêche qu'il n'y ait Eglise.* 2°. *Qu'encore qu'il y ait quelques petites fautes, ou en la doctrine ou aux Sacrements, cela n'empêche pas encore qu'il n'y ait Eglise.* 3°. *Que les erreurs qu'on doit ainsi pardonner, sont celles qui ne touchent point la principale doctrine de notre Religion, & ne contreviennent point aux articles de la foi, auxquels doivent consentir tous les fideles.* Et de-là il passe à montrer ce qu'on ne peut prendre pour l'Eglise. *Mais s'il avient, dit-il, que le mensonge s'éleve pour détruire les premiers points de la doctrine chrétienne, & ce qui est nécessaire d'entendre des Sacrements, de sorte que l'usage en soit anéanti; LORS S'ENSUIT LA RUINE DE L'EGLISE; tout ainsi que c'est fait de la vie d'un homme, quand le gosier est coupé, ou que le cœur est navré.* Et aussi-tôt il applique cela à l'Eglise Romaine. *Or puisque cela, dit-il, est en toute la Papauté, il est facile de juger quelle Eglise il y reste. Il ne faut donc point craindre que, nous retirant de la participation de ces sacrileges, nous fassions divorce avec l'Eglise de Dieu.*

Beze n'en dit pas moins, dans son livre intitulé: *de Ecclesia Catholica Notis*. Car voulant justifier leur séparation d'avec l'Eglise Romaine, il ne le fait qu'en prétendant qu'elle n'étoit en aucune sorte la véritable Eglise, ni Catholique, ni particuliere, & qu'on ne la devoit pas considérer comme une Eglise corrompue, mais comme une Eglise entièrement abolie.

Il faudroit donc avoir renoncé au bon sens, pour ne pas croire que

III. Calvin & Beze, ayant été les principaux de ceux qui ont dressé la Confession de foi des Calvinistes, le sentiment qu'ils ont eu de l'Eglise Latine, CLAS. N°. VIII. que les prétendus Réformateurs croient avoir redressée de nouveau, ne soit pas une meilleure règle, pour entendre ce que veulent dire ces mots de l'Article XXXI. de cette Confession; *que cette Eglise étoit en ruine*, que les vaines imaginations d'un Ministre de nos jours.

Or Calvin dit nettement, dans le plus considérable de ses Ouvrages, *que cette Eglise étoit en ruine, tout ainsi que c'est fait de la vie d'un homme quand il a le gosier coupé ou que le cœur est navré*; par où il ne pouvoit pas mieux marquer, qu'il a regardé cette Eglise comme *périe*, & non *seulement comme corrompue*. Et Beze dit la même chose.

C'est donc en vain que M. Claude nous veut faire croire, que quand il est dit dans cette Confession de foi, que l'Eglise étoit tombée *en ruine*, cela ne veut pas dire qu'elle fût *périe*; mais seulement qu'elle étoit corrompue. Car c'est la même chose, selon Calvin, que si l'on disoit qu'un homme, *à qui on a coupé la gorge, ou à qui on a percé le cœur*, n'est pas mort, mais qu'il est seulement malade.

Il en est de même du Ministère que de l'Eglise. La Confession de foi a supposé, selon M. Claude, que le Ministère de l'Eglise Romaine n'étoit pas *éteint*, mais seulement *corrompu*; & que tout corrompu qu'il étoit, il ne laissoit pas de donner droit à ceux qui en étoient revêtus, de gouverner l'Eglise, de prêcher la parole de Dieu, & d'administrer les Sacrements. Mais qui doute encore, que Calvin & Beze n'en doivent être plus crus que lui? Or nous avons déjà vu, dans le chapitre précédent, ce qu'ils en ont dit. Nous avons vu que le premier assure, *que le Sacerdoce papistique n'étoit qu'une profanation impie du Ministère; & un exécration contre Jesus Christ*. Nous avons vu qu'il dit, *que bien loin qu'un Prêtre Papiste pût se servir du pouvoir qu'il avoit reçu dans son Ordination, pour se mêler du gouvernement de l'Eglise, il ne pouvoit être serviteur de Jesus Christ, qu'après s'être défait de ce titre*. Nous avons vu qu'il soutient, *que la suite de la vraie Ordination étoit interrompue*, & qu'il conclut de-là, *qu'on a eu besoin d'un nouveau secours pour le rétablissement de l'Eglise*; c'est-à-dire, de la vocation extraordinaire, au défaut de l'ordinaire, comme il le marque expressément par ces fastueuses paroles; *Omnino extraordinarium fuit hoc munus quod Deus nobis injunxit*. Nous avons vu que Beze ne marque pas moins clairement, que le Ministère de l'Eglise Romaine n'étoit pas seulement corrompu, mais *éteint*; puisqu'il rejette, comme une opinion insoutenable, que les premiers Réformateurs aient pu avoir une vocation ordinaire, qui leur ait donné droit d'enseigner; parce que ce n'auroit pu être qu'une vocation papistique:

ce qu'il prétend ne se pouvoir dire, par des principes très-bien liés avec III.
 a fausse idée qu'ils ont de l'Eglise, comme étant le Siege de l'Antechrist. CLAS.

Il faudroit donc être bien simple, pour s'imaginer que cette Confes- N°. VIII.
 sion de foi ne doive pas plutôt être expliquée par ceux qui l'ont dressée,
 que par ce qu'en dit un nouveau Ministre, qui n'apporte aucune preuve
 lu sens qu'il y donne, & qui ne veut pas voir, qu'il est manifestement
 contraire à toute la suite de l'Article, comme on ne se peut lasser de le dire
 & le redire. Car si on avoit supposé dans cet Article, comme le prétend
 M. Claude, que la vocation ordinaire au Ministère ecclésiastique n'étoit
 que corrompue dans l'Eglise Romaine, & non pas éteinte, & que quoi-
 que corrompue, elle ne laissoit pas de donner droit à ceux qui vouloient
 s'en bien servir, de fonder des Eglises, de prêcher la parole de Dieu,
 & d'administrer les Sacraments, ce seroit impertinemment, qu'après avoir
 établi la regle générale qui est, que nul ne doit s'ingérer de son auto-
 rité propre pour gouverner l'Eglise, mais que tout se doit faire par élec-
 tion, ils ont ajouté ces mots mystérieux; *autant qu'il est possible, & que
 Dieu le permet*: ce qui marque une exception de la regle. Et ce seroit
 encore plus impertinemment qu'ils auroient reconnu, qu'ils avoient ajouté
 nommément cette exception, à cause de ceux *qu'il avoit fallu que Dieu
 suscitât, d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Eglise de nouveau*: &
 ils n'auroient su ce qu'ils disoient, quand ils donnent pour raison; *que
 l'état de l'Eglise étoit interrompu*, s'ils n'avoient entendu autre chose par-
 là, sinon que l'Eglise étoit corrompue, quoique cette corruption ne fût
 pas telle qu'on n'y pût avoir une vraie vocation ordinaire, qui donnât
 une autorité suffisante pour faire tout ce qu'avoient fait les premiers Ré-
 formateurs. Peut-on ne pas sentir que ce discours seroit insensé, & ne
 seroit qu'un tissu de contradictions ridicules? Car ce seroit dire, que la
 regle de ne faire rien que par la vocation ordinaire n'est pas générale,
 mais est sujette à exception; & donner ensuite pour raison de ce que
 l'on se seroit trouvé obligé d'user de l'exception en ce temps-ici, ce qui
 n'auroit point obligé d'en user, mais ce qui auroit laissé tout lieu d'ob-
 server la regle générale, comme l'auroient aussi observée ceux dont on
 parle. Voilà le sens que M. Claude donne à son Article; & il veut que
 nous croyions sur sa parole, que les plus grands hommes de sa secte
 qui l'ont dressé, ont été assez fous & assez extravagants, pour avoir pro-
 posé sérieusement à toute la terre de telles extravagances.

Mais ce qu'il ajoute n'est pas moins déraisonnable. « L'Article porte,
 „ non que Dieu a donné une Mission immédiate aux Réformateurs; mais
 „ *qu'il les a suscités d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Eglise de
 „ nouveau*. Cela signifie que Dieu, par sa providence, leur a donné des

III. „dons extraordinaires, pour entreprendre une aussi grande œuvre q
CLAS. „celle de la Réformation, & qu'il les a accompagnés de sa bénéd
N°. VIII. „Tout cela n'enferme ni une nouvelle révélation, ni une nouvel
 „sion immédiate, & n'empêche pas que le droit qu'ils ont eu
 „employer ne fût attaché à leur charge.”

Si on ne connoissoit les manieres de M. Claude, on seroit sur
 pouvoir qu'il s'attribue, de faire entrer le monde dans ses pensées,
 que déraisonnables qu'elles puissent être. Il s'imagine qu'il n'a qu'
 avec sa confiance ordinaire: *cela signifie telle ou telle chose*, sans
 porter d'autre preuve, si non qu'il le veut ainsi. Mais, dans la
 il y a bien de l'apparence que tout cela n'est qu'une feinte, & q
 avoit voulu être sincere, voici comme il auroit parlé. Nous favor
 que ceux qui ont dressé notre Confession de foi, ont supposé qu
 vocation au Ministère Ecclésiastique venoit de Dieu; mais en deu
 nieres: ou médiatement, quand c'est par l'Eglise; ce qui se non
 vocation ordinaire: ou immédiatement, quand c'est Dieu qui appe
 lui-même à ce Ministère; ce qui se nomme la vocation extraord
 comme Zanchius, l'un de nos principaux Docteurs le marqu
 bien par ces paroles: *Deus alios immediate per seipsum, alios medi*
Ecclesiam mittit. Nous n'ignorons pas, qu'ayant établi la nécessité
 vocation ordinaire dans l'état commun de l'Eglise, ils ont ajouté r
 ception en disant; que Dieu permet quelquefois que cela ne se
 pas observer, & que cela est arrivé de notre temps, parce que l'
 l'Eglise étoit interrompu. Nous voyons bien que cette exception,
 a malheureusement fourrée dans cet Article, nous ôte tout droit d
 tendre, que ce ne soit pas la même chose d'avoir dit de nos Ré
 teurs, que Dieu *les a suscités d'une façon extraordinaire, pour*
l'Eglise de nouveau, que si on avoit dit qu'il leur a donné *une*
immédiate; parce que d'une part, la Mission immédiate & la
 extraordinaire sont absolument la même chose; & que, de l'aut
 pouvant pas avoir été sans Mission de la part de Dieu, il faut
 aient eu *l'immédiate*, s'ils n'ont pas eu la *mediate*, qui est l'ordi
 laquelle il est bien clair qu'ils n'ont pas eue, selon notre Confess
 foi; puisque, s'ils l'avoient eue, ils auroient été dans *la regle*, &
 pas dans *l'exception*, & dans le cas auquel on nous assure que la
 ne pouvoit pas avoir de lieu. Nous savons que ceux d'entre no
 ont parlé, dans les premiers temps, des talents extraordinaires &
 premiers Peres, & des bénédictions de Dieu qui les ont accomp
 ne l'ont fait, que pour donner quelque témoignage de leur vo
 extraordinaire, au défaut de ceux qu'on leur demandoit, & non

Tom. 4. in
 Præc. ool.
 227.

mettre en cela même leur vocation extraordinaire, dont il est parlé dans cet Article. Et dans le fond ils avoient raison : car il n'y est dit *qu'ils ont été suscités d'une façon extraordinaire*, que pour faire entendre qu'ils ont été exceptés de la règle générale, qui auroit voulu qu'ils eussent eu la vocation ordinaire, pour s'employer au Ministère Ecclésiastique, qui est aussi ce que nous voulons présentement ; notre système étant, qu'ils ont eu *la vocation ordinaire*, accompagnée de talents extraordinaires, & d'une bénédiction particulière de Dieu. Et ainsi nous prévoyons bien que les Papistes nous diront, que nous nous moquons du monde, quand nous voulons faire passer des talents extraordinaires, qui, par notre propre confession, ne leur ont point donné de droit aux fonctions ecclésiastiques, pour cette Mission extraordinaire, à laquelle notre Confession de foi attribue visiblement *le droit* qu'elle prétend qu'ils ont eu, de redresser l'Eglise de nouveau. Mais nous les laissons dire, ne pouvant mieux faire. Car nous n'avons que ce seul moyen d'éluder les arguments dont ils nous accablent, si nous avions avoué, comme nous faisons autrefois, que nos Réformateurs n'ont point eu de vocation ordinaire, mais seulement une extraordinaire & immédiate. C'est pourquoi au lieu que nous croyions d'abord, avec Zanchius ; *que la meilleure réponse à l'argument des Papistes, sur le défaut de notre vocation, étoit d'avoir recours à la distinction des deux vocations, l'une ordinaire & l'autre extraordinaire, & de soutenir que ceux qui ont renouvelé l'Eglise parmi nous, ont été appelés extraordinairement de Dieu, comme Elie & les autres Prophètes* ; nous avons depuis reconnu, que les Papistes en prenoient trop d'avantage contre nous ; de sorte qu'il a fallu changer de langage, & en faire changer aussi à l'Article XXXI. de notre Confession de foi, n'osant pas la démentir. Les Papistes s'accommoderont, s'ils veulent, de l'explication que nous y donnons ; mais nous ne doutons point que la plupart de ceux de notre parti, qui sont accoutumés à nous écouter comme des oracles, ne s'en contentent ; & cela nous suffit.

M. Claude me pardonnera si je l'ai fait parler un peu autrement qu'il ne voudroit : mais c'est à lui à me faire voir que ce que je lui fais dire, n'est pas véritable en foi ; & c'est où je l'attends. Car qu'il ne pense pas me renvoyer à sa seconde Partie, où il prétend avoir bien prouvé, que le droit qu'ont eu leurs premiers Pasteurs, de travailler au grand ouvrage de la Réformation, étoit attaché à leur charge ; c'est-à-dire, qu'ils avoient assez de vocation ordinaire pour cela, sans avoir besoin de l'immédiate : je ne prendrai point le change ; je ne m'amuserai point à examiner toutes ces nouvelles distinctions ; c'est au seul fait que je m'arrête : je ne le quitterai point qu'il ne soit vuide. S'il le veut abandonner, en renonçant

III. *dans un parti qui n'étoit pas encore si confirmé dans l'erreur ; au lieu*
 CLAS. *depuis nous, elle se donne dans un parti qui y est tout-à-fait confirmé*
 N°. VIII. On n'est pas surpris de ce langage : il est digne des Calvinistes , le propre caractère est de s'être établis , par leur propre autorité , les J de toute la terre , au jugement desquels tous les Chrétiens de l'univers dû déferer , à moins que de passer pour des gens confirmés dans l'err cette seconde raison de M. Claude ne peut avoir d'autre fondement. A que les Calvinistes eussent paru dans le monde , nous étions dans reur ; mais nous n'y étions pas encore confirmés. Depuis qu'ils y paru , nous y sommes confirmés. Sans être Prophetes ni avoir été voyés immédiatement de Dieu (car M. Claude n'oseroit plus dire c l'aient été) mais n'ayant , à ce qu'il prétend aujourd'hui , que la n vocation ordinaire qu'avoient tous les autres Prêtres de l'Eglise Cat que , on a dû avoir tant de créance à ce qu'ils disoient , que tou Evêques , tous les Prêtres , tous les Religieux , & tout ce qu'il y avo favants hommes dans l'Eglise Catholique , se devoient venir jeter à pieds , en reconnoissant leur aveuglement , & faisant entre leurs n l'abjuration des erreurs dont ils les avoient accusés. Et parce qu'il l'ont pas fait , voici ce qui est arrivé , selon M. Claude. Ces nouv Prédicants ont dit à l'Eglise qui étoit leur Mere : Nous nous séparon vous , & nous vous anathématisons , parce que vous êtes une idole en adorant Jesus Christ , que vous croyez être présent dans l'Euchar en adorant les Saints , & les invoquant. C'est toute la forme de juge qu'ils ont observée pour la condamner. Ils ne peuvent pas dire c l'aient citée , ni qu'ils aient érigé aucun tribunal où elle ait été onie convaincue de ses prétendus crimes. Ils ont déclamé contre elle leurs Prêches & dans leurs livres , remplis de fiel & de calomnies ; leur suffit : elle ne s'est pas rendue ; elle n'a pas pris les fausses ac tions de ses enfants révoltés pour des jugements authentiques ; & de cela les choses ont bien changé de face , si on en croit M. Claude. avant cela , quoiqu'ils l'eussent décriée , comme étant devenue la paille de l'Apocalypse , & la mere de toutes les prostitutions de la terre , avoit néanmoins conservé si certainement , selon ce Ministre , le qu'elle avoit reçu des Apôtres , de donner des Ministres & des Pâ à tous les Chrétiens , que ceux mêmes qui la condamnoient , ne tiro que d'elle le pouvoir de Ministres de Jesus Christ , qu'ils exerçoient tre elle. Mais depuis cela , dit M. Claude , depuis qu'elle n'a pas v se croire coupable sur notre parole , & se soumettre à notre cens elle a si absolument perdu ce droit , que ne tenant plus que pour Laïques tous ceux qu'elle ordonne , s'il y en a qui la quittent po

ranger parmi nous, nous nous croyons obligés de leur imposer les III
 nains de nouveau, quand nous nous en voulons servir pour nos Eglises; CLAS.
 sans quoi, nous sommes persuadés que tout ce qu'ils y feroient seroit N°. VIII.
 nul, comme n'ayant point de vocation légitime. Et par cette rare dis-
 tinction des vocations de l'Eglise Romaine qui ont précédé la Réforma-
 tion, & de celles qui l'ont suivie, je puis condamner, comme fait notre
 Discipline, toutes les Ordinations papistiques des Prêtres Romains qui
 viennent à nous; & je ne laisse pas de trouver assez de vocation dans
 nos premiers Réformateurs, en m'arrêtant à celle qu'ils avoient tirée de
 l'Eglise Romaine, sans avoir recours à une vocation extraordinaire &
 immédiate, que nous ne pouvons plus soutenir contre les arguments
 des Papistes.

Mais qui ne voit combien ce Ministre s'est inutilement fatigué à cher-
 cher, à son ordinaire, des distinctions fantastiques, pour sauver les con-
 tradictions où les engage leur mauvaise cause; rien n'étant, d'un côté,
 plus mal fondé que la distinction qu'il apporte ici; ni de l'autre, plus hors
 de propos?

Car pour le premier, comme ils n'accusent point l'Eglise Catholique
 l'avoir été plus idolâtre depuis Calvin qu'avant Calvin, n'est-ce pas une
 vraie chimere, de vouloir que, pour n'avoir pas écouté Calvin, le crime
 de cette idolâtrie prétendue se soit tellement aggravé, que sa vocation au
 Ministère Ecclesiastique ayant été légitime jusqu'à Calvin, elle soit entiè-
 rement nulle depuis Calvin? Cela pourroit avoir quelque couleur, si Cal-
 vin & ses Collegues avoient ressuscité les morts, guéri les boiteux & les
 veugles, & fait d'autres semblables miracles, qui nous auroient obligé
 de les écouter comme nous parlant de la part de Dieu. Mais comme
 aucun d'eux n'a jamais rien fait de tel, pourquoi M. Claude veut-il que
 ce soit un si grand péché de ne les avoir pas écoutés, puisque Jesus Christ
 l'a fait, que ce n'auroit pas été un péché aux Juifs de n'avoir pas cru en
 lui, s'il n'avoit fait de tels signes, que nul autre avant lui n'avoit rien fait
 de pareil?

Il est vrai aussi qu'ils n'attachent à leurs personnes aucune autorité de
 faire croire, & qu'ils avouent que la moindre femme de leur Com-
 munion n'est obligée d'ajouter foi à ce que lui dit son Ministre, qu'au-
 tant qu'elle le trouve conforme à ce qu'elle a lu ou entendu lire de l'E-
 criture sainte. Mais cela étant ainsi, il est bien ridicule de prétendre
 que l'Eglise Catholique soit tellement plus coupable de n'avoir pas quitté
 ses erreurs prétendues depuis qu'ils ont parlé, qu'avant qu'ils eussent
 parlé, qu'ayant eu auparavant le droit d'appeller au Ministère, elle ne
 soit plus en faute depuis. Il faudroit au moins, pour cela, qu'on lui eût ap-

III. porté pour la convaincre, des passages de l'Ecriture qui lui eussent été
 CLAS. inconnus auparavant : or ce feroit une folie que de le prétendre. Sup-
 N°. VIII. posé donc que ce fût par un entêtement déraisonnable, qu'elle ne se fût
 pas rendue à ces passages, cet entêtement auroit été le même avant la
 prétendue Réformation que depuis. C'est donc en vain que M. Claude
 s'est imaginé, qu'on devoit mettre une si grande différence au regard
 de ce qu'il appelle la confirmation de notre Eglise dans l'erreur en ces
 deux différents temps, l'un qui a précédé la Réformation prétendue, &
 l'autre qui l'a suivie, qu'à cause de cela elle ait eu dans le premier temps
 le droit d'appeller au Ministère, & qu'elle ne l'ait plus dans l'autre. En
 vérité les Prétendus Réformés sont bien malheureux, ou bien imprudens
 de hasarder leur salut sur de telles rêveries de leurs Ministres.

Mais outre l'absurdité qu'elles ont en elles-mêmes, elles ne servent
 de rien à M. Claude pour le point dont il s'agit. Car il n'est pas question
 de ce qu'il croit & de ce qu'il pense, mais de ce qu'ont cru & de ce
 qu'ont pensé les premiers Réformateurs. Il faudroit donc qu'il nous mon-
 trât, qu'ils ont distingué, comme lui, deux sortes de vocations de l'E-
 glise Romaine ; celles qu'elle donnoit avant la prétendue Réformation,
 & celles qu'elle a données depuis ; & qu'ils ont jugé, comme lui, que
 les premières donnoient un vrai droit au Ministère Ecclésiastique, & que les
 dernières n'en donnoient aucun. Mais nous avons déjà vu qu'ils ne font
 nulle part une telle distinction, & que c'est également des Ordinations
 de l'Eglise Catholique dans l'un & l'autre temps, qu'ils ont soutenu que
 ce n'étoit, comme dit Calvin, *qu'une profanation impie du vrai Minis-*
tere, & un exécration contre Jesus Christ : que ce n'étoit, comme
dit Beze, qu'un très-infame commerce de la paillarde Romaine, plus souillé
que la récompense des prostituées, que Dieu avoit défendu d'offrir à son
temple : que ce n'étoit, comme dit Sadeel, qu'un cadavre de vocation, qui
n'en avoit le nom, que de la même sorte que Lazare dans le tombeau
avoit le nom de Lazare, quoiqu'il ne fût dans la vérité qu'un cadavre
puant. Ils ont donc eu raison de ne pas croire, suivant ces fausses pré-
 ventions, que ce *cadavre de vocation* eût pu donner à leurs premiers Pas-
 teurs le droit de faire ce qu'ils ont fait : & c'est ce qui les a obligés
 d'avoir recours à la *vocation extraordinaire*, comme à l'unique res-
 source qui leur restoit, pour les justifier du reproche que leur fai-
 soient les Catholiques, d'avoir été de ces séducteurs de Peuples, dont
 Dieu dit dans l'Ecriture, *qu'ils courent sans qu'il les ait envoyés.*

Paroles de M. Claude.

III.
CLAS.
N^o. VIII.

* Calvin écrit, dit l'Auteur des Préjugés, que Dieu avoit établi de son temps des Apôtres, ou du moins des Evangélistes, pour retirer les hommes du parti de l'Antechrist. Je réponds, que Calvin n'a appelé les Réformateurs Apôtres ou Evangélistes, que par quelque espece de ressemblance qu'ils ont eue avec les premiers Evangélistes, à quelque égard; non qu'ils eussent reçu leur Mission immédiatement de Dieu, ni qu'ils aient porté au monde quelque nouvelle révélation, comme les Apôtres & les Evangélistes; mais parce que Dieu s'est servi d'eux, pour faire briller aux yeux des hommes, avec éclat, la lumière de son Evangile, qui étoit fort obscurcie: au même sens que, dans l'Eglise Romaine, on honore du titre d'Apôtres ceux qui s'emploient encore aujourd'hui à faire connoître le Christianisme aux Nations étrangères, bien qu'ils ne soient pas envoyés immédiatement de Dieu, & qu'ils n'aient aucune nouvelle révélation",

Réponse.

Il est bien aisé de faire croire qu'on a bien répondu aux plus fortes objections, quand on les rapporte d'aussi mauvaise foi que M. Claude fait celle-ci. Car on croiroit, à l'entendre parler, qu'elle n'est fondée, que sur ce que Calvin auroit appelé les Réformateurs du nom d'Apôtres, ou au moins d'Evangélistes: à quoi il lui a été facile de répondre, qu'il n'a été à cause de quelque espece de ressemblance avec les premiers Evangélistes. Mais on voit assez que tout cela n'est qu'une pure illusion, quand on considère ce que dit Calvin, dans le passage qui en est rapporté dans cet endroit des Préjugés. On n'a aussi qu'à voir ce que j'en ai dit dans le Chap. XXI. On y trouvera que Calvin examine un passage de l'Épître aux Ephésiens, où il est parlé de cinq sortes de Ministres de l'Eglise, *Apôtres, Evangélistes, Prophetes, Pasteurs & Docteurs*: & qu'après avoir dit, qu'il n'y avoit que les deux derniers qui devoient être perpétuels dans l'Eglise, & par conséquent y être mis par la vocation ordinaire, il ajoute que cela n'empêche pas que Dieu ne suscite quelquefois des Apôtres, ou au moins des Evangélistes, & qu'il l'avoit fait en ces derniers temps, parce qu'il en étoit besoin, pour retirer les hommes du parti de l'Antechrist. Il a donc regardé comme deux choses fort différentes, ce que Dieu fait, en donnant à l'Eglise des Pasteurs & des Docteurs par la vocation ordinaire, & ce qu'il avoit fait dans un besoin pressant, pour retirer les pauvres peuples du parti de l'Antechrist.

Réponse.

III.

CLAS.

N^o. VIII.

Ce qu'il dit d'abord, que Beze n'est qu'un Auteur particulier, est la réponse du monde la plus pitoyable. Car ne s'agissant proprement que d'un fait, savoir si au commencement de la prétendue Réformation, ils n'ont pas attribué à leurs premiers Réformateurs une vocation extraordinaire, ou s'ils ont prétendu qu'ils avoient agi en vertu de la vocation ordinaire qu'ils avoient reçue dans l'Eglise Romaine, qui en doit-on plutôt croire, ou M. Claude, qui écrit plus de cent ans depuis ce temps-là, ou Théodore de Beze, qui a été un des principaux personnages de la piece que l'on y jouoit, l'inséparable compagnon de Calvin, & le fidelle dépositaire de ses secrets sentiments? Ce n'est aussi qu'un trait d'adresse, pour arrêter toujours un peu le Lecteur en passant. Mais le fort de la réponse est que Beze, dans le fond, a été dans tout le même sentiment que M. Claude; & que s'il paroît avoir rejeté les Ordinations Romaines, *ce n'est qu'à cause qu'elles étoient fort corrompues, & non pas qu'il ait cru que le Ministère y fût absolument éteint, ni qu'il n'y eût plus aucun droit de vocation.*

Je ne fais s'il s'est jamais trouvé une plus grande hardiesse à corrompre le sens d'un Auteur, & à lui attribuer tout le contraire de sa pensée.

Car si on en croit M. Claude, Beze n'a disputé avec tant de chaleur contre Saravias, que pour faire entendre qu'il étoit de son sentiment. Il prétend faire trouver cela fort vraisemblable par cette petite préface: *Qu'ils peuvent avoir disputé l'un contre l'autre sans se bien entendre, & que c'est ce qui arrive tous les jours entre des personnes fort éclairées.* C'est son génie de représenter, quand il lui plaît & que cela l'accorde, comme des choses qui arrivent tous les jours, les extravagances les plus incroyables. Mais qu'il ne s'imagine pas qu'on se laissera éblouir par ces petites figures de Rhétorique: venons à la preuve.

Saravias dit: " Que c'étoit se jeter dans des embarras inexplicables, » que d'avoir recours à la vocation extraordinaire, quand on étoit pressé » de rendre raison de la vocation de ceux dont Dieu s'étoit servi pour » réformer les Eglises ".

Et Beze dit, pour le réfuter: " Qu'il n'approuve pas que tout homme » qui s'estimera savant, sous prétexte de combattre une fausse doctrine, » monte en chaire, & fasse des assemblées clandestines; mais que cela » ne fait pas que l'on doive rejeter cette merveilleuse vocation extraor- » dinaire, qui ne procède que de la vocation intérieure de Dieu, par » laquelle Dieu s'est rendu si admirable pour délivrer son Eglise; &

Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

N n n n n

Il faut donc, pour soutenir qu'ils ne l'ont pas fait sans vocation, avoir recours à une vocation extraordinaire, qui n'ait procédé que de la vocation intérieure de Dieu. III.
CLAS.
N°. VIII.

M. Claude dira-t-il encore que tout cela ne fait pas que Beze n'ait cru, que la vocation ordinaire que les Réformateurs avoient reçue dans l'Eglise Romaine, telle qu'elle étoit (ce sont ses termes, c'est-à-dire, quelle que corrompue qu'elle fût) les a mis en droit & en obligation de faire tout ce qu'ils ont fait pour la prétendue Réformation de l'Eglise ? Il le dira toujours : car il n'en revient jamais quand il s'est une fois engagé dans une mauvaise cause. D'où je conclus, qu'un homme qui est capable d'écrire de si mauvaise foi, est tout-à-fait digne d'être aujourd'hui le plus célèbre défenseur d'un parti, qui ne se soutient plus que par les déguisements, par les calomnies, & par les menfonges.

Paroles de M. Claude.

« L'Auteur des Préjugés nous oppose encore un article d'un Synode „ National tenu à Gap en 1603, qu'il rapporte en ces termes : *Sur l'Art. „ XXXI, de la Confession de foi, ayant été mûe question, que lorsqu'on vient „ à traiter de la vocation de nos Pasteurs, on fonde l'autorité qu'ils ont eue „ de réformer l'Eglise & d'enseigner, sur la vocation qu'ils avoient tirée „ de l'Eglise Romaine : la Compagnie a jugé qu'il se faut seulement rapporter „ sur l'article de la vocation extraordinaire, par laquelle Dieu les a poussés ex- „ traordinairement & intérieurement à leur Ministère, & non au peu qui „ leur restoit de la vocation ordinaire, corrompue. Mais puisqu'il vouloit „ bien se donner la peine de voir nos Synodes Nationaux, il ne devoit „ pas s'arrêter là : il falloit passer jusqu'à celui de la Rochelle, qui fut tenu „ immédiatement après celui de Gap, l'an 1607, & là il eût trouvé que „ cet article ayant été mis diversement en divers exemplaires, & ayant été „ altéré par la négligence des Copistes, il fut rétabli par ce Synode, qui „ en dressa un acte en ces termes : *En l'article du Synode (de Gap) sur „ le 31 de la Confession de foi, où il est parlé de la vocation des premiers „ Pasteurs des Eglises réformées, ces mots, & d'enseigner, qui se trouvent „ en quelques exemplaires seront rayés, & au lieu de simplement, sera mis, „ principalement, & cette dernière clause, & non à ce peu qui leur restoit „ de vocation ordinaire, corrompue, sera ainsi lue : plutôt qu'à ce peu qui „ leur restoit de vocation ordinaire. Pour se servir de bonne foi de cet „ article, il falloit l'employer, non dans l'état où l'ignorance des Copistes „ l'avoit mis, mais dans celui où tout un Synode l'avoit rétabli.* »*

» principalement sur l'article de la vocation extraordinaire, par laquelle **III.**
 » Dieu les a poussés extraordinairement & intérieurement à leur Minif- **CLAR.**
 » tere, plutôt qu'au peu qui leur restoit de vocation ordinaire". **N°. VIII.**

M. Claude doit être content : voilà son article de Gap comme il a été rétabli par le Synode de la Rochelle ; & c'est ce qui me suffit. Car il paroît par-là qu'il a passé pour constant dans l'un & l'autre de ces deux Synodes.

1°. Que leurs premiers Pasteurs avoient eu une vocation extraordinaire, par laquelle Dieu les avoit poussés extraordinairement & intérieurement à leur Ministère.

2°. Que c'est principalement à cette vocation extraordinaire, qu'on devoit rapporter l'autorité qu'ils ont eue de réformer l'Eglise.

3°. Que c'est plutôt à cela qu'on la doit rapporter, qu'à ce qui leur restoit de vocation ordinaire.

Mais rien n'est plus ridicule que les efforts que fait M. Claude pour pouvoir éluder cela, comme on le verra mieux par ses propres paroles.

Paroles de M. Claude.

« Au fond, il paroît qu'il ne s'agit là que de la vocation pour la Réfor-
 » mation, & non pour l'exercice du Ministère ordinaire ».

Réponse.

Le contraire paroît clairement. Car la question ayant été mue sur l'autorité qu'ils avoient eue de réformer l'Eglise, elle est résolue en disant, que cette autorité se doit rapporter à la vocation extraordinaire, par laquelle Dieu les a poussés extraordinairement & intérieurement à LEUR MINISTÈRE. Ces Synodes ont donc pris pour la même chose le Ministère de ces premiers Pasteurs, & le droit qu'ils se sont attribué de réformer l'Eglise ; & ils ont rapporté l'un & l'autre à la vocation extraordinaire.

Paroles de M. Claude.

« Le Synode ne nie pas, qu'en quelque sorte, cette vocation, pour la
 » Réformation, ne soit fondée sur celle que les premiers Réformateurs
 » avoient prise dans l'Eglise Romaine, quelque corrompue qu'elle fût ;
 » mais il veut qu'on la rapporte principalement à une providence particu-
 » lière de Dieu, qui par des dons & des talents extraordinaires, les avoit
 » suscités pour une si grande œuvre ».

principalement sur l'article de la vocation extraordinaire, par laquelle III.
Dieu les a poussés extraordinairement & intérieurement à leur Minif- CLAS.
tere, plutôt qu'au peu qui leur restoit de vocation ordinaire". N°. VIII.

M. Claude doit être content : voilà son article de Gap comme il a été
abli par le Synode de la Rochelle ; & c'est ce qui me suffit. Car il
voit par-là qu'il a passé pour constant dans l'un & l'autre de ces deux
modes.

1°. Que leurs premiers Pasteurs avoient eu une vocation extraordinaire,
laquelle Dieu les avoit poussés extraordinairement & intérieurement
sur Ministère.

2°. Que c'est principalement à cette vocation extraordinaire, qu'on dé-
t rapporter l'autorité qu'ils ont eue de réformer l'Eglise.

3°. Que c'est plutôt à cela qu'on la doit rapporter, qu'à ce qui leur
voit de vocation ordinaire.

Mais rien n'est plus ridicule que les efforts que fait M. Claude pour
avoir éluder cela, comme on le verra mieux par ses propres paroles.

Paroles de M. Claude.

« Au fond, il paroît qu'il ne s'agit là que de la vocation pour la Réfor-
mation, & non pour l'exercice du Ministère ordinaire ».

Réponse.

Le contraire paroît clairement. Car la question ayant été mue sur l'au-
tité qu'ils avoient eue de réformer l'Eglise, elle est résolue en disant, que
ce autorité se doit rapporter à la vocation extraordinaire, par laquelle
u les a poussés extraordinairement & intérieurement à LEUR MINISTÈRE.
Synodes ont donc pris pour la même chose le Ministère de ces pre-
rs Pasteurs, & le droit qu'ils se sont attribué de réformer l'Eglise ; &
ont rapporté l'un & l'autre à la vocation extraordinaire.

Paroles de M. Claude.

« Le Synode ne nie pas, qu'en quelque sorte, cette vocation, pour la
réformation, ne soit fondée sur celle que les premiers Réformateurs
voient prise dans l'Eglise Romaine, quelque corrompue qu'elle fût ;
mais il veut qu'on la rapporte principalement à une providence particu-
lière de Dieu, qui par des dons & des talents extraordinaires, les avoit
uscités pour une si grande œuvre ».

étant encore dans l'Eglise Romaine, avoient des troupeaux auxquels ils étoient en droit, & en obligation d'enseigner les dogmes du Calvinisme; au lieu que la plus grande partie de ces premiers Prédicants étoient, ou de simples Prêtres, ou des Moines défroqués, qui n'avoient aucuns troupeaux. Je laisse tout cela, parce que ce feroit nous détourner de notre sujet, qui est de savoir si le système bizarre de M. Claude se peut accorder avec le Décret des Synodes de Gap & de la Rochelle, & si l'une de ces trois choses dont il compose la vocation de ses Réformateurs, peut être la *vocation extraordinaire*, dont il est dit dans ces Synodes, qu'ils ont été poussés de Dieu extraordinairement & intérieurement à leur Ministère, & à laquelle ils veulent que l'on rapporte principalement le droit qu'ils ont eu de réformer l'Eglise. Or rien n'est plus facile que de montrer que M. Claude se moque du monde, & que cette *vocation* ne peut être aucune de ces trois choses.

Il ne prétend pas que ce soit ni la première ni la seconde; l'une & l'autre étant, selon lui, une vocation ordinaire, ou commune à tous les baptisés, ou particulière à tous les Pasteurs, qu'il dit que leurs Réformateurs avoient reçue de l'Eglise Romaine; au lieu que la vocation extraordinaire est opposée, dans ce décret, à la vocation qu'ils pouvoient avoir reçue de cette Eglise.

Ce devoit donc être la troisième, qu'il fait consister en *des dons & des talents extraordinaires*; & il est impossible que cela soit. Car ce qui ne donne point de droit à réformer l'Eglise, mais qui sert seulement à mettre en usage le droit qu'on en auroit d'ailleurs, ne fauroit être cette *vocation extraordinaire*, dont il est dit dans ces Synodes, que c'est à elle qu'il se faut principalement arrêter, quand il s'agit de savoir sur quoi peut être fondé le droit & l'autorité qu'ils prétendent qu'ont eu les premiers Réformateurs, de redresser l'Eglise tombée en ruine.

Or le système de M. Claude est, que ce qu'il appelle les dons & les talents extraordinaires de ses Réformateurs, ne leur ont point donné de droit de réformer l'Eglise; mais qu'ils leur ont seulement servi, à mettre en usage le droit qu'il suppose qu'ils en avoient, ou par leur Baptême, ou par leur Ordination.

C'est donc une visible supercherie, que de nous vouloir faire prendre ces prétendus *talents extraordinaires*, pour la *vocation extraordinaire* dont ces Synodes ont parlé, & à laquelle ils veulent qu'on s'arrête principalement, quand on leur demande sur quoi étoit fondé le droit que les premiers Calvinistes se sont attribué, de redresser l'Eglise de nouveau. Et la raison qu'il apporte, pour donner quelque couleur à cette fausse explication du décret de ces Synodes, est l'absurdité même. Car dans

» leurs dons ou de leurs talents, il s'est imaginé qu'il nous pouvoit im- III.
 » puter de croire, que le Ministère ordinaire étoit entièrement péri, & CLAS.
 » qu'il a été renouvelé par une vocation extraordinaire & immédiate de N°. VIII.
 » Dieu. On lui répond en un mot, qu'il ne combat que son ombre."

Réponse.

Et moi je réplique en un mot, que c'est M. Claude qui s'est mécon-
 té, lorsqu'il s'est attendu que nous l'en croirions sur sa parole, quand
 il nous auroit dit d'un ton fier & assuré, qu'ils n'ont attribué de vocation
extraordinaire à leurs premiers Réformateurs, qu'à l'égard de leurs dons
& de leurs talents. Mais, pour nous le persuader, il faudroit au moins
 qu'il eût répondu pertinemment aux passages de Calvin, de Beze, de
 leur Confession de foi, & de leurs Synodes, qui prouvent le contraire.
 Or nous avons fait voir qu'il n'y eut jamais rien de plus absurde que les
 réponses qu'il y donne: & ainsi l'Auteur des Préjugés n'a point combattu
son ombre, comme lui reproche M. Claude; mais il a combattu les Cal-
 vinistes; par un argument que tous les efforts de ce grand Défenseur de
 la prétendue Réformation, n'ont fait que rendre plus fort & plus hors de
 prise à toutes les chicaneries des Ministres.

Car il ne consiste qu'en un fait qu'a posé l'Auteur des Préjugés, &
 aux conséquences naturelles qu'il a tirées de ce fait. Le fait est, qu'au
 commencement de la prétendue Réformation le parti des Calvinistes a
 attribué à ceux qui en étoient les auteurs, une vocation extraordinaire,
 par laquelle Dieu les avoit poussés extraordinairement & intérieurement
 à réformer l'Eglise tombée en ruine, & que c'est ce qui leur avoit donné
 droit de travailler à cette grande œuvre. Les conséquences sont, que
 ceux qui se sont attribué cette vocation extraordinaire, ne l'ayant prouvée
 par aucun témoignage divin, doivent passer pour des imposteurs, & pour
 coupables d'un plus grand crime, que ne seroit celui d'un homme, qui
 auroit la hardiesse de publier, que Dieu l'auroit établi Roi de toute la
 terre, avec pouvoir de dépouiller de leurs Etats tous les Rois & tous
 les Princes qui refuseroient de le reconnoître, & qui prétendroit en
 même temps, qu'on n'auroit pas droit de lui demander qu'il autorisât
 par des miracles, clairs & indubitables, ce droit si extraordinaire & si
 inoui.

Il n'y avoit que deux voies de répondre à cet argument: l'une d'a-
 vouer le fait, & de nier les conséquences: l'autre de demeurer d'accord
 que les conséquences sont bien tirées; supposé que le fait fût vrai; c'est-
 à-dire, supposé qu'au commencement de la Réformation, on eût attribué

III. à ceux qui en étoient les auteurs, une vocation extraordinaire, qui
 CLAS. eût donné droit de réformer l'Eglise, en la redressant de nouveau;
 N°. VIII. en niant que ce fait soit vrai.

C'est ce dernier parti qu'a pris M. Claude : & comme les faits peuvent établir que sur des témoignages, & qu'on prétend avoir celui-ci sur des témoignages très-clairs, tous les efforts qu'il a faits satisfaire à cet argument des Préjugés, l'ont laissé dans toute sa force, s'il est vrai que rien ne soit plus contraire à la bonne foi & au commun, que les réponses qu'il a données à ces témoignages. On ne doute point que tout ce qu'il y a de gens habiles, dans l'une & l'autre Communion, ne jugent que cela est comme je le dis. Donc l'étant constant, & M. Claude n'ayant osé nier que les conséquences aient été bien tirées, j'ai eu raison de soutenir que cette prétention, d'une vocation extraordinaire, leur ayant attiré d'abord beaucoup de Disciples, est une des choses qui, dans la suite, leur a plus nui, & qui a plus à arrêter le progrès de leur prétendue Réformation.

C H A P I T R E XXIV.

*Quatrième moyen. La promesse de ne rien enseigner que ce qui se trouve
 remment dans l'Ecriture Sainte.*

LE dernier des quatre moyens, qui ont été d'un grand usage Calvinistes, pour séduire les peuples, & pour les engager dans leur erreur, a été la magnifique promesse qu'ils leur ont faite, de ne leur enseigner que la pure parole de Dieu ; en leur déclarant que quoi qu'ils leur disaient, ils ne vouloient point qu'ils le crussent, qu'après l'avoir examiné par l'Ecriture sainte, & l'y avoir trouvé conforme : au lieu qu'on les avoit jusqu'alors asservis à l'autorité des hommes, en obligeant de croire tout ce que l'Eglise leur proposoit pour des articles de la foi.

Il ne faut pas s'étonner que cette voie leur ait réussi d'abord, il n'est pas nécessaire d'en chercher la cause, ailleurs que dans les inclinations corrompues de l'amour propre. On l'a déjà remarqué en d'autre endroit, & il ne sera pas inutile de le répéter ici.

S. Augustin témoigne que ce qui attiroit les hommes à la secte des Manichéens, étoit la promesse qu'ils faisoient de faire connoître la vérité avec évidence. Vous savez, dit ce Saint à Honorat, que l'unique cause qui m'a engagé dans le parti des Manichéens est, qu'ils promettoient de m'en

instruire ceux qui les vouloient entendre , par la voie d'une autorité terrible ; mais de les conduire à Dieu , & de les délivrer de toute erreur , par la voie toute simple de la raison. Car quelle autre raison m'eût pu porter à mépriser la Religion dans laquelle j'avois été nourri par mes parents , pour écouter ces gens avec tant de soin , sinon qu'ils reprochoient aux Catholiques , qu'on les effrayoit dans leur Religion , par des superstitions , & qu'on leur commandoit la foi , sans leur en rendre raison : mais que pour eux , ils n'obligeoient personne à croire , qu'après les avoir éclaircis de la vérité ? Qui n'auroit été ébranlé par ces promesses , & qui s'étonnera qu'elles aient fait impression sur l'esprit d'un jeune homme qui aimoit la vérité , & que les disputes & les conférences qu'il avoit eues dans l'Ecole , avec quelques hommes doctes , avoient rendu discoureur & présomptueux ?

L'ame , dit encore ce Saint en un autre endroit de ce même Livre , est naturellement touchée de ces promesses que tous les Hérétiques font , de montrer clairement la vérité : elle ne considère pas ses propres forces , ni l'état où la met son infirmité & sa maladie. Ainsi en désirant les viandes des sains , qui ne peuvent être utiles qu'à ceux qui se portent bien , elle s'engage dans les erreurs empoisonnées de ces hérétiques qui la trompent.

On n'a qu'à appliquer ce discours aux Calvinistes , pour représenter d'une manière très-naturelle , & très-véritable tout ensemble , l'effet de la voie dont ils se sont servis , pour attirer à eux ce grand nombre de gens qu'ils ont portés à se séparer de l'Eglise. Cet effet ne vient uniquement , que de la promesse qu'ils leur ont faite , de prouver évidemment , par l'Ecriture , la vérité de leur doctrine , de les en rendre Juges eux-mêmes , & du décri où ils ont mis , en même temps , l'autorité humaine , par laquelle ils supposoient qu'on vouloit les retenir. Tous les esprits présomptueux se sont laissé flatter & éblouir par cette promesse , ils ont été ravis qu'on les établit Juges de la doctrine de l'Eglise , qu'on ne les obligeât plus de s'en rapporter à d'autres , qu'on leur mit l'Ecriture entre les mains , & qu'on ne leur proposât plus des décisions toutes formées qu'ils n'eussent pas la liberté de rejeter. Et cette disposition que la vanité inspire , les rendant favorables à cette nouvelle secte , qui les avoit su prendre par leur amour propre , ils ne se sont pas mis en peine de regarder de si près comment elle exécuteroit ses promesses. Les moindres petites raisons ont semblé convaincantes dans la bouche de ces nouveaux Prédicateurs ; parce que la plupart du monde se laisse emporter dans ses jugements à ses inclinations , & croit véritable tout ce qu'il aime.

Mais si ce moyen , de ne s'en rapporter qu'à l'Ecriture , leur a d'a-

III.

CLAS.

N°. VIII.

III. bord attiré beaucoup de gens, il n'y en a point sur lequel ils se soient
CLAS. trouvés dans la suite plus embarrassés. Car on les a combattus sur cela par
N°. VIII tant de voies, que je pourrai bien en faire un Traité à part en quelque
occasion; ce volume étant déjà trop gros, pour pouvoir comprendre
ce que j'aurois à en dire, pour traiter à fond une matiere si importante.
Et ainsi je me contenterai, pour montrer l'impuissance où ils se trouvent
maintenant de répondre sur cela aux arguments des Catholiques, de
rapporter deux endroits des *Préjugés Légitimes*, dont M. Claude n'a pu
se défaire d'une autre sorte, qu'en les dissimulant, & les laissant sans
réponse, quoique son livre de la *Défense de la Réformation*, qu'il a op-
posé à celui des Préjugés, soit trois ou quatre fois plus gros que celui
auquel il répond.

Ils sont tous deux pris du Chapitre XVI, contre lequel M. Claude
n'a osé dire un seul mot. On a fait voir, dans le premier, que ce
n'a été que déguisement & que fuite, quand on les a pressés de prou-
ver, par l'Ecriture, tous les articles de leur foi, comme ils s'y étoient
engagés.

„ Quand on a pressé les Calvinistes d'exécuter la promesse qu'ils avoient
„ faite, de montrer aux plus simples, dans la seule Ecriture, toutes les
„ vérités de la foi, & les regles du culte & des mœurs, ils s'y sont con-
„ duits avec tant de supercherie, & d'une maniere si peu sincere, qu'il
„ paroît clairement qu'ils s'étoient trop avancés, & qu'ils n'avoient fait
„ ces promesses si magnifiques que pour éblouir les simples.

„ Le Sieur Daillé a fait un livre sur ce sujet, intitulé: *La foi prouvée par*
„ *l'Ecriture*, qu'il a fait d'abord en françois & puis en latin. Je laisse à
„ part l'illusion qu'il fait à ses Lecteurs, à l'égard des articles qu'il prétend
„ prouver, en dissimulant, & en omettant beaucoup de choses qu'il au-
„ roit qu'ils fussent, avant que de prendre parti, & de former un juge-
„ ment fixe & arrêté.

„ Je m'arrête seulement à considérer, de quelle sorte il prétend s'exemp-
„ ter de prouver la plus grande partie des points contestés, qui les divi-
„ sent d'avec nous. On a montré une infinité de fois, combien il étoit
„ faux, que ce qu'ils enseignent de contraire à l'Eglise Catholique fût
„ clairement contenu dans l'Ecriture. On leur a fait voir qu'ils trompoient
„ misérablement les peuples, en substituant, sur tous les points contro-
„ versés leurs fausses gloses & leurs vaines conséquences, aux textes clairs
„ de la parole de Dieu, qu'ils s'étoient engagés de leur donner pour
„ l'unique fondement de leur foi: & on les en a tellement convaincus,
„ que, ne pouvant satisfaire aux instances qu'on leur faisoit de montrer
„ clairement dans l'Ecriture, comme ils s'y étoient obligés, les points

» de Religion qui nous partagent, ils ont été contraints d'abandonner III.
 » la plus grande partie de leur Confession de foi, en disant que leur foi CLAS.
 » ne consiste proprement qu'en ce qu'ils ont de commun avec nous, N°. VIII.
 » & que le reste ne sont que des articles négatifs, qu'ils ne sont pas
 » obligés de prouver par l'Ecriture.

» *C'est, dit le Sieur Daillé, une grande imprudence de décrier notre Reli-*
 » *gion, comme si elle étoit nouvelle ou particuliere. Car qu'y a-t-il de plus*
 » *ancien, ou de plus général, que les définitions de foi qui la composent ?*
 » *On ne peut nier que l'Eglise Catholique de tous les siècles ne les ait tou-*
 » *jours enseignées, & que Rome même ne fasse encore profession de les*
 » *croire.... Il est donc clair que tous les points de ma foi sont tels, que*
 » *tous les vrais Chrétiens, tant anciens que nouveaux, en conviennent.*
 » *D'où il paroît qu'ils approuvent tous ma foi & ma Religion, quoique*
 » *pour moi je n'approuve peut-être pas toutes leurs opinions. Je ne crois*
 » *rien qu'ils ne croient ; mais il se peut faire que je n'ajoute pas foi à tout*
 » *ce qu'ils croient ; & c'est en quoi consiste le différent de ceux de notre Com-*
 » *munion, avec ceux de la Romaine. Car ils font profession, aussi-bien que*
 » *nous, de croire ce que nous venons de dire : & toute notre dispute, tou-*
 » *chant la Religion, vient d'autres points de doctrine qu'ils établissent, &*
 » *qu'ils nous veulent faire croire, malgré que nous en ayons ; ce que nous*
 » *refusons de faire. Tout notre procès ne consiste qu'en cela : d'où chacun*
 » *peut juger, combien est injuste l'importunité de ces chicaniers de Métho-*
 » *distes, qui veulent que nous prouvions par les témoignages exprès de*
 » *l'Ecriture, les points de notre foi qui sont controversés : car ce ne*
 » *sont que les points de votre foi qui sont controversés, & non ceux de la*
 » *mieune.*

» Mais il n'y a rien de plus misérable que cette fuite ; & c'est man-
 » quer manifestement à la parole qu'ils avoient donnée, de n'annoncer
 » aux hommes que l'Ecriture, que d'en être réduits là.

» Car 1°. ce n'est point précisément au regard des articles qu'ils ont
 » pris de nous, qu'ils se sont vantés de s'attacher uniquement à la parole
 » de Dieu. C'a été principalement sur le sujet des erreurs qu'ils nous ont
 » attribuées, & qu'ils ont prises pour prétexte de leur schisme. C'a été
 » pour donner crédit à leur Réformation, qu'ils ont promis de n'y em-
 » ployer que l'Ecriture Sainte. Or ils n'ont pas prétendu nous réformer
 » dans les points de foi qui leur sont communs avec nous : ce ne peut être
 » qu'au regard de ceux dont nous ne convenons pas. Il faut donc qu'ils
 » les fassent voir clairement dans l'Ecriture, ou qu'ils souffrent qu'on les
 » traite d'imposteurs, qui se sont fait suivre par la fausse espérance qu'ils

- III. „ ont donnée de réformer, par l'Ecriture Sainte, les prétendues corri
 CLAS. „ de l'Eglise Romaine.
- N°. VIII. „ 2°. Ils ne sauroient dire, comme fait le Sieur Daillé, qu'ils n
 „ rent d'avec nous qu'en des points négatifs, & qu'ils ne croient
 „ vement, comme articles de foi, que ce que nous croyons aussi,
 „ renonçant à une grande partie de la doctrine qu'ils ont établie dans
 „ Synodes. Car il faudroit qu'ils retranchassent du nombre des poi
 „ leur créance, la Justification par la seule imputation de la just
 „ Jesus Christ; la foi propre aux seuls élus; la foi inamissible;
 „ titude de foi de sa propre justice; l'assurance du salut, & be
 „ d'autres, qui sont des articles affirmatifs, dont nous ne con
 „ point, & qu'ils n'ont pas seulement regardés comme faisant
 „ de leur foi, mais comme étant l'objet spécial de la foi qui just
 „ 3°. On peut être en deux sortes de dispositions bien diffé
 „ touchant les articles qu'ils appellent négatifs. L'une seroit, de
 „ pas croire par voie de négation, en doutant s'ils sont vrais, parce
 „ prétendrait qu'on n'a pas des motifs suffisants pour s'en tenir
 „ L'autre est, de ne les pas croire par voie d'improbation positive,
 „ condamnant comme des erreurs pernicieuses. On demeure d'accor
 „ si les Calvinistes n'étoient que dans la premiere de ces dispositio
 „ auroit quelque apparence à ce qu'ils disent, que ce n'est pas à
 „ les prouver. Mais ils n'en sont pas demeurés là: ils ont condam
 „ sitivement presque tout ce qu'ils ont rejeté de la Doctrine de l
 „ comme des impiétés qui renversent le fondement de la foi; com
 „ abus & fallaces de Satan, & des inventions damnables, *procédée*
 „ *boutique*; ainsi qu'ils le disent dans leur Confession de foi, de
 „ *cession des Saints, du Purgatoire, des Vœux monastiques*, & de be
 „ d'autres points. Et ils prononcent généralement cet arrêt contre
 „ Catholique: *nous condamnons les Assemblées de la Papauté, esquelle*
 „ *superstitions & idolâtries ont la vogue*. Qui ne voit donc que
 „ prétention du monde la plus déraisonnable, de vouloir se dispe
 „ la nécessité de la preuve, pour la rejeter sur nous? Car s'étant
 „ par-là accusateurs de l'Eglise, & l'ayant chargée du plus grand
 „ les crimes, qui est le renversement de la Religion, par des erre
 „ boliques, le seul sens commun ne fait-il pas juger à tous les
 „ mes, que c'est à l'accusateur à prouver ce qu'il avance, &
 „ ne le peut faire, l'accusé doit être absous, & lui puni comme
 „ lomniateur?
- „ 4°. Le plus qu'ils peuvent prétendre est, d'être reçus à prou

„ général, par l'Ecriture sainte, la justice de leurs accusations, en mon- III
 „ trant par des passages exprès, qu'on ne peut, sans impiété, croire ni CLAS.
 „ pratiquer en matiere de Religion, que ce qui est clairement contenu N°. VIII.
 „ dans l'Ecriture. Mais ils sont bien éloignés de le pouvoir faire. Tous
 „ les passages qu'ils alleguent pour établir leur prétention sur ce sujet,
 „ n'ont pas la moindre force pour l'appuyer, & on ne l'en peut tirer,
 „ que par des conséquences tout-à-fait absurdes. Ils ne sauroient montrer,
 „ que l'Ecriture nous oblige de ne rien croire que ce qui est écrit; &
 „ c'est elle au contraire qui nous apprend, que nous devons recevoir
 „ également ce que les Apôtres nous ont enseigné, soit de vive voix,
 „ soit par écrit, comme S. Paul le dit en termes exprès, en recomman-
 „ dant à ceux de Thessalonique, de demeurer fermes, & de conserver
 „ les traditions qu'ils avoient reçues de lui, soit par sa parole, soit par
 „ sa lettre: (2. Theff. II. 14.) ce que Calvin & Beze demeurent d'ac-
 „ cord ne comprendre pas seulement ce qui est de la discipline, mais aussi
 „ ce qui regarde la foi, & est nécessaire au salut.

„ Il est donc clair que, de quelque côté que se tournent les Calvi-
 „ nistes, & quelque distinction qu'ils fassent entre les articles affirmatifs
 „ & les négatifs, ils sont obligés de prouver, par la parole de Dieu,
 „ tout ce qu'ils enseignent généralement touchant la foi, & tous les re-
 „ proches qu'ils ont fait à l'Eglise Romaine; & que dès-là, qu'ils ne le
 „ peuvent faire, ils ont perdu leur cause, & ne peuvent plus passer que
 „ pour de faux accusateurs de leurs freres".

On m'avouera que cet endroit des Préjugés, que je viens de rapporter,
 contenoit des difficultés assez considérables, pour mériter que M. Claude
 les éclaircît par quelque réponse, dans un livre quatre fois plus gros
 que celui qu'il réfutoit. D'où vient donc qu'il n'en a fait aucune?
 C'est qu'il a jugé qu'il valoit mieux que ceux de son parti qui liroient son
 livre, n'y lussent point ces objections, contre lesquelles il a bien vu qu'il
 ne pourroit rien dire que de très-foible.

Et il en est de même du second endroit, où l'on a prétendu faire
 voir, que l'Ecriture n'a point la clarté que les Calvinistes lui attribuent,
 à l'égard même des plus simples: & voici comme on l'a montré.

„ Il est utile de faire encore plus de réflexion sur ce principe de la
 „ clarté de l'Ecriture, qui est le fondement de toutes les nouvelles sectes;
 „ parce qu'il paroît que Dieu a eu un dessein tout particulier d'en con-
 „ fondre les auteurs par de sensibles, mais de funestes expériences, en
 „ permettant que les Prédicateurs de la clarté de l'Ecriture se divisassent
 „ entr'eux, presque sur tous les points de Religion qu'ils prétendent y être

- III. „ clairs , & qu'en suivant cette voie, ils renverfaffent tous les myfteres
 CLAS. „ renouvellaffent prefque toutes les anciennes héréfies.
- N°. VIII. „ Les uns ont dépouillé l'homme du libre arbitre; les autres ont é
 „ le libre arbitre jufqu'à n'avoir point befoin de la grace. Les uns
 „ pouffé à des extrémités horribles la corruption originelle, en vo
 „ qu'elle infecte de telle forte toutes les actions des régénérés, que
 „ Efprit ne leur en faffe faire aucune, quand ce feroit un acte d'amou
 „ Dieu, qui ne foit un péché digne de l'enfer: les autres, par un e
 „ contraire, l'ont niée absolument, & ont enseigné que les hommes
 „ font entièrement purs, fans la tache d'aucun péché. Les uns ont
 „ damné le Baptême des petits enfans; & les autres l'ont approuvé
 „ entre ces derniers, les uns ont cru qu'il leur étoit néceffaire, & q
 „ ne pouvoient être fauvés fans cela; & les autres qu'il ne leur étoit p
 „ néceffaire, & que même il fe pouvoit faire, qu'un enfant mort a
 „ que d'être baptifé foit fauvé, & qu'un autre, mort auffi-tôt après l'a
 „ été, ne le foit pas. Les uns ont trouvé l'Epifcopat dans l'Ecriture; les
 „ tres n'y ont trouvé qu'un gouvernement de Prêtres égaux. Les un
 „ ont trouvé que l'ame étoit immortelle; les autres y ont cru tro
 „ qu'elle périt avec le corps, ou au moins qu'elle fe diffipe, & n'a
 „ ni fentiment ni connoiffance. Les uns y ont trouvé que Jefus C
 „ étoit Dieu; les autres ont cru qu'il le falloir mettre au rang de
 „ qui font purement hommes. Entre ceux qui ont trouvé qu'il étoit D
 „ les uns ont cru qu'il avoit la même nature individuelle que fon P
 „ les autres ont cru qu'il avoit la même nature en efpece. Les uns
 „ pris le S. Efprit pour une perfonne; les autres en ont fait un fin
 „ attribut de la nature de Dieu, en prenant pour proſopopée tous
 „ paſſages qui le repréſentent comme une perfonne ſubſiſtante. Les
 „ ont reconnu que Dieu étoit immense, & qu'il avoit la connoiffanc
 „ toutes les chofes futures; les autres l'ont renfermé dans un certain
 „ du ciel, & ont nié absolument & la preſcience & l'imménſité de D
 „ Les uns ont cru que l'Ecriture enseignoit l'éternité des peines; les au
 „ l'ont rejetée. Les uns ont trouvé que Jefus Chriſt eſt réellement
 „ ſent dans l'Euchariftie, & que les méchants, auffi-bien que les bo
 „ y reçoivent, par la bouche du corps, le vrai corps & le vrai ſang
 „ Jefus Chriſt: & les autres ſ'imaginent y avoir trouvé, que le corp
 „ Jefus Chriſt n'y eſt qu'en figure, ſauf encore à diſputer entr'eux, ſi c
 „ figure eſt pleine & inondée de la vertu du Fils de Dieu, ou ſi elle
 „ vuide & non inondée.
- „ Ils ne diſputent pas ſeulement ſur la vérité de ces articles, mais a
 „ ſur la néceſſité. Car il y en a qui, faiſant profeſſion de reconnoître

» vérité de certains dogmes, comme de la divinité de Jesus Christ, & de la Trinité, nient qu'ils soient nécessaires à salut, afin de se pouvoir lier de communion avec ceux qui les nient. III. CLAS. N°. VIII.

» Ces contestations, & une infinité d'autres, entre des personnes qui font tous profession de ne croire que l'Ecriture, sont-elles fort à propos pour persuader un homme raisonnable, que ce soit un moyen facile & proportionné à toutes sortes d'esprits, de se déterminer par l'Ecriture seule sur tous ces différents de Religion, & que les plus simples y peuvent voir clairement ce qu'ils ont à croire & à rejeter? Quoi! toutes les femmes Calvinistes, tous les marchands, tous les soldats, tous les artisans, tous les manœuvres, qui n'ont aucune connoissance du texte original de l'Ecriture, sur lequel seul, selon eux, on peut appuyer sa foi, n'étant point sûr de s'arrêter aux versions, qui peuvent être fautive; & ceux mêmes d'entre ces gens-là qui ne savent pas lire, s'imagineront voir clairement dans l'Ecriture sainte ce que n'y ont point aperçu tant d'hommes savants, animés du même zele qu'eux, contre la prétendue corruption de l'Eglise Romaine, qui ne se croient pas moins qu'eux suscités de Dieu pour la réformer, & rétablir le Christianisme dans sa premiere pureté, & qui ont eu certainement beaucoup de succès qui leur manquent, pour en entendre les termes & en découvrir le sens.

» Ils diront peut-être que cela n'est pas étonnant; que ce qu'ils enseignent de la clarté de l'Ecriture n'est qu'au regard des fideles & des élus; & qu'ainsi on ne doit pas trouver étrange qu'une pauvre femme bien humble, y trouve la vérité qu'un Savant orgueilleux n'y trouve pas.

» Mais qui a assuré les Calvinistes que les premiers Auteurs de leur secte n'aient pas été de ces Savants orgueilleux, à qui Dieu cache les vérités de sa parole, & qu'ils n'aient pas mérité d'être frappés d'aveuglement, en punition du crime qu'ils ont commis, en se révoltant contre l'Eglise, & en déchirant son unité, par un schisme si funeste?

» Qui leur a dit, d'autre part, que tous ceux qui ne voient pas dans l'Ecriture ce qu'ils s'imaginent y voir, & qui y voient même tout le contraire, en des points très-importants, sont des infideles & des réprochés? Ils ne le croient pas eux-mêmes, comme ils l'ont bien témoigné, en offrant tant de fois aux Luthériens de les recevoir dans leur Communion, sans les obliger à changer de sentiment. Car par-là ils ont reconnu, que tant de sentiments qu'ils ont, dans la Religion, entièrement opposés à ceux des Calvinistes, n'empêchent pas qu'ils ne puissent être de vrais fideles & de vrais élus. Pourquoi donc ne sont-

„ les trois Personnes. Cependant il a plu à Calvin de prendre tous les III.
 „ Peres à partie sur cette explication catholique, & de leur préférer les CLAS.
 „ Ariens, qui ont voulu qu'ils ne s'entendissent que d'une unité de sen- N°.VIII.
 „ timents & de volonté. *Les anciens Peres*, dit-il, *se sont mal à propos*
 „ *servis de ce lieu : moi & mon Pere ne sommes qu'un, pour prouver que*
 „ *Jesus Christ est consubstantiel à son Pere. Car Jesus Christ ne parle*
 „ *point d'une unité de substance, mais d'une unité de sentiment, qui est entre*
 „ *lui & son Pere.* Et il dit la même chose sur ces autres paroles : *Tres*
 „ *sunt qui testimonium dant, &c.* CE QUE S. Jean dit, *que les trois*
 „ *ne sont qu'un* : Et hi tres unum sunt, *ne se rapporte point à l'essence,*
 „ *mais plutôt au consentement : comme s'il disoit que le Pere, le Verbe*
 „ *& le S. Esprit approuvent ensemble Jesus Christ, d'un consentement commun.*
 „ (Calvin. in Joann. Id. in Epist. 1. Joan. 5.) Les Ministres n'oseroient
 „ nier que ce que dit Calvin ne soit faux, favorable aux Sociniens, &
 „ tout-à-fait contraire au vrai sens du S. Esprit. Et néanmoins, selon
 „ eux, Calvin n'a pas été seulement un fidele & un élu du commun ; mais un
 „ homme Apostolique, qui avoit reçu de Dieu des dons extraordinaires
 „ de lumiere & de grace. Comment donc le vrai sens de ces passages
 „ qui établissent la vérité du plus grand mystere de notre Religion, lui
 „ a-t-il été caché, si ceux qui contiennent les vérités nécessaires au salut
 „ sont clairs à tous les élus ? Et y a-t-il un seul Calviniste, au moins
 „ de tous ceux qui n'ont point étudié en Théologie, qui ne doive dire :
 „ si Calvin, qu'on nous représente comme un homme si éclairé & si
 „ plein de Dieu, s'est pu tromper en entendant mal des passages si cé-
 „ lebres, & qui établissent si clairement le mystere de la Trinité, quelle
 „ assurance puis-je avoir que je ne me trompe point, en prenant les
 „ paroles de l'institution de l'Eucharistie en un sens de figure, qui est
 „ condamné par toutes les Sociétés Chrétiennes qui sont sur la terre ?

„ Il suffit ; disent quelques-uns, que l'on soit assuré de la vérité de la
 „ doctrine par quelques passages ; mais les Savants peuvent disputer, si
 „ c'est par celui-là ou par un autre. Mais si chaque passage en particulier
 „ n'est pas clair, quelle certitude & quelle clarté peut naître de tous
 „ ces passages joints ensemble ? Sont-ils en assez grand nombre, pour
 „ conclure qu'il est impossible, qu'il n'y en ait quelqu'un qui se doive
 „ prendre au sens que l'on prétend l'établir ; & ne se peut-il pas faire
 „ que, puisqu'une partie des Calvinistes peut se tromper en un certain
 „ lieu, & un autre sur un autre, ils se trompent tous ensemble sur tous
 „ les lieux qui concernent quelque dogme ? Qui ne voit donc que toute
 „ l'assurance qu'ils ont de cette prétendue clarté, n'est qu'un caprice &

III. „ une fantaisie fans raison , par laquelle ils donnent le nom de clair à
CLAS. „ ce qu'il leur plaît ?

N°. VIII. „ Mais si nous jettons les yeux sur les SS. Peres, nous y trouverons
„ une preuve encore plus sensible de cette illusion des Calvinistes , que
„ chaque élu voit clairement dans l'Ecriture ce qui est nécessaire au salut ,
„ & qu'ainsi c'est à l'Ecriture seule qu'il doit s'arrêter. Car il faut remar-
„ quer , qu'ils ont toujours témoigné de l'estime & du respect pour les
„ personnes des SS. Peres, au moins des six premiers siècles : je dis pour
„ leurs personnes , parce qu'ils se sont donné assez de liberté de censurer
„ leurs ouvrages , & d'y trouver de grandes erreurs. Mais cela n'a pas em-
„ pêché qu'ils ne les aient toujours regardés comme de grands Saints ,
„ bien loin de les exclure du nombre des fideles & des élus.

„ M. Claude étend cette opinion avantageuse des Peres , jusques à ceux
„ des huit premiers siècles , qu'il appelle *les beaux jours de l'Eglise , les*
„ *jours de bénédiction & de paix* , pendant lesquels il dit qu'il y avoit
„ *de bons serviteurs de Dieu , qui prenoient soin de bien instruire leurs trou-*
„ *peaux*. Et ils se trouvent même obligés , par un certain éclat de piété
„ & de sainteté qui brille par-tout dans les œuvres de S. Bernard , d'ap-
„ prouver le jugement qu'en a fait Calvin , en l'appellant un Auteur pieux ,
„ *pium Scriptorem* ; sauf à ajuster , comme ils peuvent , avec les principes
„ de leur secte , l'opinion avantageuse qu'ils ont d'un homme si attaché
„ à ce qu'ils appellent les abominations de l'Antechrist ; en quoi il n'y
„ en a point qui aient mieux réussi que le Sieur Amirauld , qui s'en sauve
„ par une comparaison tout-à-fait ingénieuse. Car il veut que ce Saint se
„ soit préservé de la corruption de Rome , en vomissant toutes les après
„ dinées les abominations de la Messe papistique qu'il avoit dite le matin ,
„ comme les poissons de mer s'empêchent de contracter l'amertume de
„ ses eaux salées , en les rejetant sans cesse à mesure qu'ils les avalent ;
„ & que s'il lui est demeuré quelque chose de ces abominations qu'il
„ n'ait pas revomi , Dieu le lui a révélé par son Esprit , à la fin de sa
„ vie , & le lui a miséricordieusement pardonné. Il n'est pas besoin de
„ réfuter ces visions ; il suffit que , par le propre aveu de Calvin & des
„ Calvinistes , S. Bernard ait été pendant sa vie (car il n'a pas attendu
„ à écrire après sa mort) *pius Scriptor* , un Ecrivain plein de piété ; & par
„ conséquent un vrai fidele ; puisqu'il n'y a point de piété sans la foi.

„ Etant donc certain que les Calvinistes avouent , que tous ces Saints
„ ont été de vrais fideles , nonobstant les erreurs qu'ils leur imputent ,
„ arrêtons-nous particulièrement sur quelques-uns des plus illustres ; tels
„ que sont les trois Saints Grégoires , de Nazianze , de Nyffe , & de
„ Rome ; S. Athanase , S. Basile , S. Ambroise , S. Augustin , S. Jérôme ,

» S. Paulin , S. Prosper , S. Cyrille d'Alexandrie , S. Fulgence ; & mettons III.
 » y encore S. Bernard , puisqu'ils nous le permettent. Ces Saints avoient CLAS.
 » lu , sans doute , une infinité de fois ces paroles de S. Paul ; *Qu'il n'y* N°. VIII.
 » *a qu'un Médiateur de Dieu & des hommes , Jesus Christ homme ; &*
 » *ce que dit S. Jean : Que si quelqu'un de nous a péché , nous avons un*
 » *Avocat envers Dieu , Jesus Christ juste ; & tous ceux où il nous est*
 » *commandé d'invoquer Dieu , & ceux qui parlent de l'état des Justes*
 » *après leur mort ? D'où vient donc que la moindre femme de Charenton ,*
 » *& le plus ignorant artisan , jusques à ceux qui ne savent pas lire , voient*
 » *clairement dans ces passages , qu'il n'est pas permis d'invoquer les Saints*
 » *qui sont dans le ciel , & que cette invocation est une erreur fonda-*
 » *mentale contre la foi ; & que nul de ces grands hommes n'y a rien vu*
 » *de semblable , ayant tous approuvé que l'on invoquât les Saints ? D'où*
 » *vient que S. Augustin ne s'est point apperçu de ce qui saute aux yeux*
 » *de la femme la plus ignorante & la plus grossiere des Calvinistes , si*
 » *nous en croyons les Ministres ? S'il ne suffit pas que ces passages soient*
 » *d'eux-mêmes très-lumineux , mais qu'il soit besoin que ceux qui les*
 » *lisent soient bien disposés , quelles dispositions trouveront-ils dans*
 » *cette femme , qu'ils osent nier avoir été dans S. Augustin ? Ils diront*
 » *qu'elle est fidele ; ce Saint ne l'a-t-il pas été ? Qu'elle est élue ; c'est ce*
 » *qu'ils croient de ce Saint : qu'elle est humble ; elle seroit bien pré-*
 » *somptueuse si elle croyoit l'être plus que lui : qu'elle a de la jalousie*
 » *pour l'honneur de Jesus Christ ; ce Saint en a-t-il manqué ? Quelle a en*
 » *elle le S. Esprit qui l'éclaire ; est-ce que ce Saint ne l'avoit pas & en*
 » *plus grande abondance ? Quelle pourroit donc être cette prétendue lu-*
 » *miere , si vive d'une part , & si éclatante au regard de tous les Héré-*
 » *tiques de ce dernier siecle , entre lesquels les Calvinistes avouent qu'il*
 » *y en a de très-impies , comme sont les Sociniens ; & de l'autre , si*
 » *obscur & si ténébreuse au regard d'une infinité de Saints qui ne l'ont*
 » *jamais apperçue , quoiqu'on ne puisse nier qu'ils n'aient eu plus que*
 » *ces gens-là , toutes les dispositions nécessaires pour être frappés de la*
 » *clarté divine qui fait improuver aux Calvinistes l'invocation des Saints ,*
 » *si elle avoit été véritablement condamnée dans ces passages ?*

« C'est ainsi que lorsqu'on approfondit cette prétendue clarté que les
 » Ministres attribuent à l'Écriture , on ne trouve rien de solide dans tout
 » ce qu'ils en disent. »

Il est sans doute que cet endroit devoit encore être réfuté par M.
 Claude , s'il vouloit empêcher qu'il ne fit impression sur ceux de sa secte
 qui le lisoient. Mais quelque hardi qu'il soit , la confiance lui a manqué
 en cette rencontre ; & il a jugé plus avantageux de dissimuler de si fortes

III. objections , que de les faire paroître encore plus fortes, en n'y opposant que des réponses peu raisonnables.

N°. VIII. On voit donc , que ce n'est pas sans raison que j'ai dit, que c'est une des choses qui a le plus arrêté le progrès du Calvinisme, de ce qu'on a montré, & par ces raisons, & par beaucoup d'autres dont je pourrai parler en un autre temps, que ce qu'elle a pris pour le fondement de sa prétendue Réformation est la chose du monde la plus insoutenable, qui est que tout le monde généralement sans en excepter les plus simples, doit trouver dans l'Ecriture sainte, lue ou entendue, tous les articles de sa foi, & les regles de son culte & de ses mœurs, sans être obligé ni de consulter la Tradition, ni de déférer à l'autorité de l'Eglise, pour s'assurer du véritable sens des Livres sacrés, dans l'explication des mystères les plus cachés & les plus incompréhensibles.

C H A P I T R E X X V .

Qu'il y a maintenant beaucoup plus de Protestants qui se font Catholiques, que de Catholiques qui se fassent Protestants. Exemples édifiants de quelques conversions à la foi catholique.

LEs réflexions que je viens de faire , au regard des moyens qui avoient d'abord servi à répandre le Calvinisme & les autres Religions protestantes, & qui, depuis, leur sont devenus plus dommageables qu'utiles, ne sont pas de vaines spéculations : les événements en font voir la vérité. Ces Religions, plâtrées du beau nom de Réformation, ne se soutiennent plus maintenant que par les préventions de ceux qui y sont nés ; & nous ne voyons point qu'elles fassent de nouveaux progrès. Beaucoup de Princes d'Allemagne y sont entrés au commencement de ces disputes, attirés en partie par la nouveauté, & en partie par l'avantage qu'ils trouvoient à s'emparer des biens de l'Eglise. Mais depuis plus de soixante ans, on en voit plusieurs qui, de Protestants, sont redevenus Catholiques ; & je ne fais s'il y en a aucun qui, de Catholique, se soit rendu Protestant. Les Ducs de Neubourg sont rentrés dans l'Eglise ; les Maisons Electorales de Saxe & de Brandebourg ont eu de leurs Princes qui ont fait la même chose ; & dans la Maison Palatine, si la conversion du Prince *Edouard* a donné à l'Eglise des Princesses qui l'édifient par leur piété, celle de la Princesse *Louise*, sa sœur, peut être comptée entre une des merveilles de notre siècle. Car qui l'auroit pu porter à ce changement, que la force de la vérité,

vérité, que Dieu lui fit connoître par les entretiens d'une Dame très-
 pieuse? Qu'y gaignoit-elle en ce monde? Elle quittoit une mere qui l'ai-
 moit tendrement; un pays où elle étoit respectée comme une fille de Roi; une
 Cour qui tenoit à honneur de la posséder, pour s'enfvelir toute
 vivante dans un Monastere, & y mener une vie très-dure, en qualité de
 simple Religieuse. Que si elle en est depuis devenue Abbessé, outre qu'on
 ne peut pas dire que c'étoit dans cette vue qu'elle y étoit entrée, l'Abbessé
 sous laquelle elle avoit fait profession étant aussi jeune qu'elle, cette nou-
 velle qualité n'a été qu'un plus grand témoignage de sa vertu; puisqu'elle
 n'en est que plus humble, & plus éloignée de se prévaloir de sa qualité,
 pour se dispenser de l'observance de la Regle, & des exercices de la Religion.

Il y a deux branches de la Maison de Hesse qui ont abjuré l'hérésie :
 & je ne fais s'il y a eu guere de Prince qui ait quitté la Religion où
 il étoit né, pour embrasser la Catholique, avec plus de connoissance de
 cause, & plus d'application à s'instruire de la vérité, que le Chef de l'une
 de ces branches, qui est le Prince *Ernest de Rhinfels*. Il consulta, avant
 que de changer, les plus habiles gens de l'Europe de diverses Religions;
 il écouta les avis qu'ils lui donnerent; il en pesa les raisons, & il ne
 se détermina à se convertir, que par des motifs si raisonnables & si con-
 vainquants, que MM. de Wallenbourg mirent en écrit par son ordre,
 qu'il a été impossible, ni aux Luthériens, ni aux Calvinistes de les ren-
 verser. Il a pris tant de soin de se bien instruire des vérités, qu'il n'avoit
 embrassées qu'après en avoir été pleinement persuadé, qu'il s'est trouvé
 en état de les défendre lui-même, & qu'il l'a fait dans les rencontres qui
 s'en sont présentées, par des Ecrits dont il est Auteur.

J'ai déjà parlé des conversions qui se sont faites en France, & qui
 s'y font encore tous les jours. Je suis certain qu'il y en a beaucoup de
 très-édifiantes, comme est celle de M. & Madame de Strada, que j'ai
 rapportée ci-dessus; mais je n'en dirai rien davantage, parce qu'il est diffi-
 cile d'ôter de l'esprit des Prétendus Réformés, ce que les Ministres ont
 tant de soin de leur inspirer, que ce sont des intérêts mondains qui font
 qu'on les quitte, dans les pays où la Religion dominante est la Catholique.

Je ne parlerai point de la Reine d'Angleterre, femme du Roi Jacques,
 & fille du Roi de Dannemarck, quoique j'aie appris, de la femme d'un
 Ambassadeur de France en Angleterre, que cette Reine lui avoit fait
 confiance de son secret, & lui avoit montré le lieu où elle faisoit dire
 la Messe.

Mais que diront-ils de la feue Duchesse d'*Yorck*? Jamais conversion
 a-t-elle été moins suspecte d'intérêt humain? Elle en a elle-même déclaré
 les motifs; & on fait qu'elle est morte dans de si grands sentiments de
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV.

Q q q q

III

CLAS.

N°. VIII.

III. piété, & dans une si grande joie d'avoir embrassé la Religion Catholique, qu'elle se feroit estimée heureuse d'en sceller la vérité de son sang.

N°. VIII. La conversion du Duc d'*York* est encore plus hors de prise à tous soupçons de la malignité humaine. Qui peut douter qu'on ne soit Catholique par des motifs de conscience, quand on ne le peut être qu'en risquant couronne, & en s'exposant d'en être exclus par la violence, & par cabales de gens enragés, qui témoignent être résolus de remplir l'Angleterre de sang & de carnage, plutôt que de voir sur le Trône un Roi Catholique (a) ?

D'où vient aussi que la persécution contre les Catholiques est maintenant si grande dans cette Isle ? C'est que les Protestants n'ont que cette vue pour y empêcher le progrès de la Religion Romaine, comme ils l'appellent ; voyant fort bien, que quand ils laissent les Catholiques dans quel repos, quoiqu'ils soient toujours assez maltraités, il y en a beaucoup qui embrassent leur Religion par la force de la vérité, qu'il n'y en a pas qui la quittent pour des avantages temporels. De-là vient la fureur que les Presbytériens inspirent aux peuples, pour exterminer, par leurs fausses insinuations, & par toutes sortes de violences, ceux qu'on ne sauroit empêcher de se multiplier, quand on n'emploie contre eux que les rigueurs ordinaires.

Je ne puis quitter l'Angleterre sans parler de la conversion de *Marguerite Stuart*, de l'une des premières familles d'Ecosse ; parce qu'il n'y en a guère où l'on puisse plus remarquer la victoire de la grâce sur le malin. Je n'en dirai rien que sur la relation très-fidelle d'un favori Religieux, qui a été témoin de tout ce qui s'y est passé : je dis témoin, car les hommes y ont eu si peu de part, qu'on peut bien dire que c'est Dieu qui a tout fait.

Cette jeune Dame étoit née Protestante ; & ayant été élevée dans une maison de Messieurs ses Parents, qui tenoient un des premiers rangs dans le Royaume d'Ecosse, elle est demeurée fort attachée à leur Religion jusqu'à ce que Dieu ait ouvert sur elle les yeux de sa miséricorde, & l'ait convertie. Voici comment la divine Providence a conduit cette Dame. A l'âge d'environ vingt ans, étant à la Cour d'Angleterre, on fit naître la curiosité de voir celle de France. Elle vint à Paris, où le Lord Montaignu la fit loger chez une Demoiselle de qualité, qui sentit portée d'un grand zèle pour sa conversion ; & s'étant aperçue qu'elle aimoit la lecture, elle lui donna le Nouveau Testament de Moïse. Cette Dame le lut, & à mesure qu'elle le lisoit, bien loin d'y rien

(a) [L'événement a justifié ce que dit M. Arnauld. Le Duc d'*York*, devenu Roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II. perdit en effet cette couronne, à cause de sa catholicité]

Réformés se servent dans leurs Prêches, est aussi pitoyable, que l'est en François celle de Marot & de Beze. III.

Il n'y a point de savant dans l'Europe qui n'ait oui parler de *M. Stenon*, CLAS.
 dont sa réputation a été grande pour la connoissance de la nature. Il est N°. VIII.
 Danois de Nation : il étoit engagé par sa naissance dans la Religion de
 Luther, pour laquelle il a été très-zélé. Il étoit aimé & estimé de son
 Roi, qui tenant à honneur d'avoir dans ses Etats un homme d'un si
 grand nom, n'auroit pas manqué de l'y retenir par des gratifications,
 si Dieu ne l'avoit pas appelé ailleurs. Mais étant à Amsterdam, Dieu
 le servit d'un Curé de cette ville-là, très-homme de bien & très-éclairé,
 pour le retirer de l'erreur : & il ne faut point d'autre preuve de la sin-
 cérité de sa conversion, que la vie sainte & toute pieuse qu'il a toujours
 menée depuis ; ayant quitté toutes les sciences humaines, qui lui avoient
 acquis tant d'honneur, pour ne s'appliquer qu'à servir Dieu.

Voici une autre conversion non moins édifiante, dont on m'a envoyé
 une relation fort fidelle, que je ne ferai qu'abrégée. C'est d'un jeune
 Hollandois, nommé *M. Albert Burg*, d'une des premières & des plus
 illustres familles de la ville d'Amsterdam ; car ses ayeux de pere & de
 mere, *Albert Conrad Burg* & *Pierre Corneli Hooft*, ont été dans les
 plus grands emplois ; & son pere, qui s'appelle *M. Burg de Corteboef*,
 a une des plus belles charges de la Hollande, qui est celle de Trésorier
 Général.

Celui dont je parle étoit l'aîné de cette riche famille ; & comme il
 le trouva avoir de grandes qualités de corps & d'esprit, outre ce qu'il
 avoit de langues vulgaires, il devint fort habile dans le Latin, dans le
 Grec, dans la Jurisprudence, dans la Philosophie & dans les Mathéma-
 tiques : ce qui lui auroit pu être une occasion, si Dieu n'eût eu pitié de
 lui, de passer de l'hérésie à l'athéisme, par l'amitié qu'il contracta avec
 Spinoza, le plus impie & le plus dangereux homme de ce siècle.

Etant dans ces dispositions, qui ne pouvoient que l'éloigner du salut,
 il lui prit envie de voyager, & il se mit en chemin pour l'Italie, avec
 quelques jeunes gens qui lui ressembloient, mais qui n'étoient pas si em-
 portés que lui contre la Religion Catholique, contre laquelle il ne se
 pouvoit empêcher de parler en toutes sortes d'occasions, & de railler
 de tout ce qui s'y faisoit, d'une manière si outrageuse, que ses com-
 pagnons le menaçoient souvent de se séparer de lui, dans la peur qu'ils
 avoient que cela ne leur fit des affaires. Jusques-là ce fut un Saul, qui
 ne pouvant ravager l'Eglise autrement, le faisoit par ses paroles & ses
 railleries injurieuses. Mais Dieu fit bientôt, par la puissance de sa grace,
 que ce loup se changea en agneau. Il se plaisoit à disputer avec des Ca-

III. tholiques, parce qu'ayant l'esprit présent & subtil, il s'imaginoit, com
 CLAS. il étoit plein de lui-même, qu'il n'y en auroit point qu'il n'embarraſſ
 N°. VIII. & qu'il ne mît hors d'état de lui répondre. Dieu ſe ſervit de ſa préſon
 tion pour l'attirer à lui. Il eût une conférence dans l'Etat de Veniſe, a
 un excellent Religieux, qui lui parla avec tant de lumière & tant d'or
 tion, qu'il ſortit tout changé de cet entretien. Il n'étoit plus tou
 d'aucun plaifir : ſon orgueil commençoit à ſ'abattre ; il gémiſſoit en l
 même dans un profond ſilence, & il ſ'adreſſoit à Dieu, comme av
 fait autrefois S. Auguſtin, pour l'engager à lui découvrir la vérité,
 lui faire connoître la voie par laquelle il devoit marcher.

Il acheva de ſe déterminer dans l'Egliſe de S. Antoine de Padou
 après y avoir fait une longue & fervente priere ; & ce fut-là qu'il
 ſa dernière réſolution de faire profeſſion de la Religion Catholique,
 d'en recevoir les Sacrements.

Il ſ'en alla enſuite à Rome, avec ſes compagnons, qui ne ſavoient
 point encore ſon changement ; ſinon, qu'ils ſ'appercevoient bien q
 étoit plus ſérieux qu'à l'ordinaire. Il y rencontra un pieux & ſavant I
 minicain, Docteur de Louvain, qui étoit de la ville d'Amſterdam, nom
 le *P. Harney* : & ſ'étant ſéparé de ceux avec qui il avoit voyagé juſqu'alo
 il ſe mit ſous ſa conduite, & ne ſongea plus qu'à ſe donner tout ent
 aux exercices de piété. Cependant le bruit courut à Amſterdam qu'il av
 changé de Religion : on en fut fort en colere chez lui ; on ne lui env
 plus d'argent ; on lui écrivit des lettres menaçantes, & on employa tou
 fortes de machines, pour ramener un jeune homme qu'on ne croy
 pas être encore bien affermi dans ſon deſſein. Mais rien ne l'ébranle ;
 prend de-là occaſion de mieux pratiquer les conſeils de l'Evangile ;
 renvoie ſon valet ; il ſ'habille pauvrement ; il vit de même, & il ſe n
 en état d'avoir beſoin de ſi peu de choſe, qu'il ne fut point obligé p
 cela de dépendre de perſonne. Et le bruit de ſon changement & de
 piété ſ'étant répandu dans Rome, il ſe trouva des perſonnes charitab
 qui lui offrirent une ſomme conſidérable d'argent. Mais il la refuſa,
 déclarant qu'il avoit promis à Dieu de ſe rendre volontairement pauvre
 pour reconnoître les graces que Jeſus Chriſt lui avoit faites.

Cependant il ſe réſout de retourner chez ſes parents, afin de leur re
 dre compte lui-même de ce qui l'avoit obligé de changer de Religio
 Il ſe met en chemin, avec le *P. Harney*, couvert d'un méchant habit,
 allant ſouvent nuds-pieds ; & même, pour dompter davantage ſon orgu
 naturel, il ne rougit point en pluſieurs occaſions de demander l'aumône
 lui qui avoit été élevé dans le faſte & dans les délices.

Il arriva à Bruxelles : & paſſant de-là pour aller à Amſterdam, l'Antr

de la Relation qu'on m'a envoyée dit, qu'il le rencontra dans une bar- III.
 que, vêtu pauvrement; que le P. Harney le lui fit connoître, & qu'il CLAS.
 l'obligea de lui conter l'histoire de sa conversion: ce qu'il fit avec beau- N°. VIII.
 coup d'humilité & de modestie, & lui donna un narré qu'il en avoit dressé
 étant en Italie.

Lorsqu'il fut arrivé à Amsterdam, il alla d'abord chez son oncle mater-
 nel, le Chevalier Hooft, afin qu'il l'introduisît chez son pere. La pre-
 miere personne qu'il y rencontra fut sa mere. On s'imagine facilement
 ce qu'elle lui dit, & ce qu'il lui répondit: " qu'il savoit bien ce qu'il lui
 „ devoit, & qu'il n'en feroit jamais ingrat; mais que ni elle ni son pere
 „ ne devoient pas trouver mauvais, qu'il aimât plus celui qui l'avoit plus
 „ aimé; que quand il jetoit les yeux sur Jesus Christ couvert de plaies,
 „ & mourant pour lui sur la croix, il ne pouvoit que le bénir de la vo-
 „ lonté qu'il lui avoit donnée de porter sa croix après lui, & de quitter,
 „ pour le suivre, pere & mere & toutes choses, comme il nous l'avoit
 „ recommandé dans l'Evangile ”.

Son pere ne le voulut point voir d'abord. Il le reçut dans sa maison;
 mais il ne voulut pas sitôt le voir à sa table. Il lui parla dans la suite:
 toutefois on n'a point su ce qui se passa entre-eux; le fils, par respect &
 par retenue, ne l'ayant jamais voulu dire.

Il y en avoit qui croyoient, que c'étoit par foiblesse d'esprit qu'il
 avoit changé de Religion, & embrassé une vie si dure. Mais ils changeoient
 bientôt de pensée après l'avoir entretenu; & il y en a qui ont avoué à
 des Catholiques, qu'ils en étoient sortis avec admiration. Il y a des Mi-
 nistres qui lui ont parlé, évitant toujours néanmoins d'entrer en dispute
 avec lui: & le livre qu'il a fait, sous le titre de *Méthode facile*, conte-
 nant les motifs de sa conversion, lequel il est certain qu'il composa
 lui-même, est demeuré sans aucune solide réponse depuis qu'il a été
 imprimé.

M. de Cortehoef son pere voulant le retenir dans le pays, lui offrit
 son logement & sa table, avec mille florins à dépenser par an, sans qu'on
 lui fit aucune peine sur sa Religion. Mais ne voyant pas de jour à le servir
 pour son salut, une aussi grande charge que la sienne qu'il eût perdue,
 en se faisant Catholique, étant un étrange obstacle à sa conversion, qu'il
 n'esperoit pas de pouvoir surmonter par des paroles, il crut qu'il y pour-
 roit gagner davantage en se retirant dans la solitude, où il méditoit de
 passer le reste de ses jours, & où il offriroit à Dieu ses prieres & ses mor-
 tifications, pour le salut de ceux qui lui avoient donné la vie.

Le jour même qu'il partit, sa mere lui mit entre les mains une notable
 quantité de pieces d'or, qu'il ne voulut point recevoir, en la priant de

III. trouver bon qu'il ne se chargeât point de ce qui lui seroit inutile, dans
 CLAS. le genre de vie qu'il vouloit mener. Et en effet étant arrivé en Brabant,
 N°. VIII. comme son dessein étoit de se consacrer à Dieu dans un Couvent de S.
 François auprès de Rome, où Dieu est servi dans le premier esprit de
 ce Saint, avec une charité, une piété, une mortification & un désintéres-
 sement admirable, il demanda aux Religieux de cet Ordre à Bruxelles,
 de pouvoir prendre leur habit, pour faire le voyage avec plus d'humilité
 & de pauvreté: ce qui lui ayant été accordé, il le fit dans cet état de
 pénitent, portant sur sa poitrine une croix de fer avec des pointes; vivant
 si pauvrement, & se passant de si peu de chose, qu'il ne lui fut pas diffi-
 cile d'avoir de quoi arriver jusqu'à Rome; parce qu'il ne rougissoit pas de
 recevoir par aumône ce qui lui pouvoit manquer. Y étant arrivé, il de-
 manda à être reçu dans ce Monastère: il y fut admis, & il y a fait pro-
 fession, avec une joie qui ne se peut exprimer, où il continue à se sacrifier
 à Dieu, par une vie de mortification & de pénitence, selon l'instinct de
 sa grace, qui a paru l'avoir appelé à cette sorte de vie dès le commen-
 cement de sa conversion.

Et c'est pour cela, autant qu'on peut juger des conseils de Dieu, qu'il
 n'a pas permis qu'une autre pensée qu'on avoit eue sur son sujet, & qui
 paroïssoit fort avantageuse à l'Eglise, ait réussi. Car son pere, qui ne
 pouvoit s'empêcher d'aimer un fils qui avoit de si bonnes qualités, & qui
 témoignoit tant de piété, quoique dans une Communion différente de la
 sienne, ayant fait écrire à Rome par des Catholiques des plus considéra-
 bles d'Amsterdam, pour l'obliger à revenir dans le pays, en l'assurant qu'il
 ne trouveroit point mauvais qu'il fût Prêtre, & qu'il servît dans la Mission,
 on ne crut pas à Rome qu'on le dût forcer à quitter sa chere solitude,
 à laquelle Dieu l'avoit appelé d'une maniere si extraordinaire, quelque
 sujet qu'il y eût de croire, que la Religion Catholique pourroit tirer de
 grands avantages de son retour en Hollande.

La conversion suivante a beaucoup de rapport à celle que je viens de
 raconter. Elles sont, l'une & l'autre, de deux jeunes hommes qui, ayant
 beaucoup d'éloignement de la Religion Catholique, ont été convertis en
 voyageant, par une grace si puissante qu'elle les a détachés du monde,
 & les a rendus de vrais serviteurs de Dieu, en les rendant Catholiques,
 & les a portés ensuite à embrasser la vie religieuse; l'un dans l'Ordre de
 S. François, ainsi que je viens de le rapporter, & l'autre dans celui des
 Chartreux; l'un & l'autre vivant encore, & étant dans une grande édi-
 fication par leur piété.

Ce dernier s'appelle *M. van-Dam*, fils d'un Conseiller de la Cour de
 Justice d'Utrecht, qui y avoit été auparavant Avocat Fiscal. Ayant achevé
 ses

es études de Droit, il s'en alla voyager en France, avec d'autres gens III.
 le même âge ou environ, & de même Religion que lui. Pendant qu'il CLAS.
 bit en France, il étoit fort affectionné à assister les pauvres, & il em- N°. VIII
 ploioit en aumônes, l'argent que ses compagnons employoient en débau-
 ches & en divertissemens : mais il n'en étoit pas moins ennemi de la Re-
 ligion Catholique ; ayant été accoutumé dès l'enfance, à la regarder com-
 me pleine de superstitions & d'idolâtries. Les prières des pauvres qu'il
 assistoit ont pu lui obtenir des grâces qu'il ne demandoit pas lui-même.
 Il s'en retournoit à son pays, & étoit déjà arrivé à Rouen, pour s'y em-
 barquer ; mais le vent s'étant trouvé contraire, il y demeura trois ou
 quatre jours plus qu'il ne pensoit, par un effet particulier de la provi-
 dence de Dieu. Car la curiosité l'ayant porté à entendre la prédication
 d'un Capucin, qui avoit la réputation de bien prêcher, Dieu fit en lui
 ce qui est dit de Lydie dans les Actes des Apôtres ; il lui ouvrit les oreilles
 au cœur, & y fit entrer les vérités que ce bon Religieux prêchoit avec
 un grand zèle. Il en fut si touché, qu'il demanda à lui parler : il lui ex-
 posa ses doutes ; il fut satisfait des éclaircissements qu'il lui donna, en di-
 verses conférences qu'il eut avec lui ; de sorte qu'il se résolut d'embrasser
 la Religion Catholique, & en ayant fait profession, vers la fête de la
 Conversion de S. Paul de l'an 1670, après s'être confessé le lendemain,
 & avoir reçu l'Eucharistie avec de grands sentimens de dévotion, il s'em-
 barqua pour retourner en Hollande.

Etant arrivé à Utrecht, il n'osa d'abord parler à son Père de son chan-
 gement ; mais sans lui en rien dire, au lieu d'aller au Prêche, il alloit
 entendre la Messe dans l'une des Chapelles des Catholiques. Cela ne
 put néanmoins demeurer secret ; car un Dimanche que son pere croyoit
 qu'il avoit été au Prêche, il lui demanda ce qu'il lui sembloit du Ser-
 mon du Ministre. Mais le fils, ayant pris cela pour une occasion où il
 étoit obligé de ne plus cacher la grâce que Dieu lui avoit faite, lui dé-
 clara qu'étant Catholique, il ne pouvoit plus aller au Prêche ; ce qui mit
 son pere si fort en colère, que, n'osant plus se présenter devant lui,
 il se retira dans une petite chambre tout au haut de la maison, où il
 étoit si fort dans le mépris de tous ceux du logis, qu'il passoit quelque-
 fois des journées entières sans avoir de quoi manger. Enfin voyant que
 la colère de son pere ne s'appaisoit point, il alla demeurer chez un des
 pasteurs Catholiques de la ville d'Utrecht, qui lui conseilla, quelque
 temps après, de se retirer à la campagne, chez un S. Prêtre, à qui
 son amour pour la retraite & pour la mortification a fait donner le nom
 de *Pachomius*. (a) Mais quelque austere que soit ce bon Prêtre, il avoit

(a) [Ce S. Prêtre s'appelloit Henri van der Graff, mort en odeur de sainteté, le 16 Juin 1694.]

III. besoin de retenir son nouveau disciple, qui auroit été trop loin; tan
 CLAS. étoit fervent dans les exercices de la pénitence. Il couchoit toujours
 N°. VIII. le plancher, ayant pour chevet le livre de la Vie des Saints; il étoit
 si assidu à la prière, que ses génuflexions continuelles lui firent des plaies
 aux genoux; de sorte qu'il fut quelque temps sans les pouvoir ployer
 il ne mangeoit presque rien, qu'il n'y mêlât de l'absinthe: il étoit si hu-
 ble, que quand des Ecclésiastiques venoient voir son Directeur, il venoit
 toujours les servir à table: il alloit à la ville voisine à pied, & avec
 un méchant habit, lorsqu'il y en avoit quelque nécessité; & il ne tenoit
 pas à lui qu'il n'y allât encore plus souvent, pour les moindres choses
 dont on avoit besoin dans cette maison de campagne. Enfin, après avoir
 passé plusieurs mois dans cette solitude, Dieu lui donna la pensée
 s'enfermer pour toute sa vie dans un Cloître: il choisit pour cela
 Chartreux d'Anvers, qui le reçurent avec joie; & il y est encore, édifiant
 toute la maison par sa piété, sa mortification, son humilité, son silence
 son zèle pour la discipline régulière, & toutes les autres vertus d'un ver-
 table Religieux.

En voici une autre, qui est arrivée il y a plus long-temps, & qui
 d'un autre genre. C'est de M. Jacques Ouzee, qui étant Prêtre
 au Ministère, avoit déjà prêché pour y être reçu, & avoit fort fait
 fait tous ceux qui l'avoient vu. Il savoit fort bien les langues latine
 grecque, hébraïque, & étoit fort savant dans leur Théologie: mais
 n'avoit point lu les Pères, comme on fait assez que ce n'est pas la
 coutume de les faire lire à ceux qui commencent, & qu'ils craignent
 même pour les Ministres qui en font leur principale lecture, parce qu'il
 arrive souvent qu'ils se détrompent de leurs nouveautés. Ainsi leurs Pré-
 tendants ne lisent ordinairement que la Bible, interprétée à leur mode
 c'est-à-dire, gâtée par leurs gloses, & les nouveaux Auteurs de leur
 formation. Ce fut l'occasion du salut de M. Ouzee; car ayant rencontré
 un volume de S. Augustin que les Calvinistes ont accoutumé de pré-
 férer à tous les autres Pères, il fut bien surpris d'y trouver des choses
 en des matières importantes, toutes contraires à la doctrine de cette secte.
 Cela le troubla si fort, qu'il jeta le livre par terre, ne pouvant envisager
 sans émotion, les scrupules qu'il prévoyoit que cette lecture lui cau-
 roit. Il ne put néanmoins s'empêcher de le reprendre; & il étoit comme
 un homme qui ouvre les yeux pour voir le soleil, & qui craint de
 regarder, parce qu'il en est ébloui; de sorte qu'on pouvoit dire de lui
 dans ce premier combat de sa prévention contre la grâce:

Quæsitæ calo lucem, ingemuitque repertâ

Enfin la grace commença à être la plus forte. Etant demeuré convaincu que S. Augustin étoit manifestement contraire aux principaux fondements de leur Réformation, il en conclut, que cela devoit au moins le faire entrer dans le doute s'il n'étoit point dans l'erreur, & chercher la vérité, comme dit le même Saint, *avec une pieuse sollicitude*. Il la chercha; il la trouva, par des conférences qu'il eut avec des personnes d'une grande piété & fort éclairées.

Il s'adressa particulièrement à *Léonard Marius*, dont le mérite est connu dans l'Allemagne & les Pays-bas, & que l'on fait avoir été aussi saint que savant. Il n'eut pas besoin de beaucoup de temps, pour être instruit, & persuadé des vérités qui s'enseignent dans l'Eglise Catholique; après en avoir fait profession, il se disposa à recevoir le Sacrement de Confirmation, dans lequel il prit le nom d'Augustin, en l'honneur du Saint dont les ouvrages avoient commencé à l'éclairer, & avoient été, après Dieu, la première cause de son retour à l'Eglise.

Il se retira à Louvain, pour y apprendre une Théologie plus solide. Son changement fut accompagné, dès les premiers commencements d'une grande dévotion, qu'on ne pouvoit douter que ce ne fût un effet de la grâce du Très-haut. Il passoit pour un Saint parmi tous ceux avec qui il étudioit, comme me l'a assuré un fort homme de bien, qui se trouva être de ce nombre, & avec qui il contracta une amitié particulière. Ayant été appelé à la Prêtrise par son Evêque, & appliqué à la conduite d'une paroisse, il y a passé le reste de sa vie, dans les sentiments & les exercices d'une piété extraordinaire.

Il couchoit sur des ais couverts seulement d'une natte, & n'avoit pour couvert que quelques livres des SS. Peres; il se levoit à quatre heures, étoit en prières & en méditations jusques à sept heures & demie; il étoit ses Heures canoniales ayant les bras étendus, & ne lisoit l'Ecriture sainte & les Peres qu'à genoux. Il ne mangeoit qu'une fois le jour; mais étant fort réservé pour lui-même, il recevoit honnêtement ceux qui venoient voir. Il avoit une grande charité pour les pauvres, une grande application à pacifier tous les différents; & tout cela étoit accompagné d'une profonde humilité. Il est mort très-saintement, comme il avoit vécu, âgé de cinquante ans, le 28. Janvier 1662. Et comme il avoit laissé une grande odeur de sainteté, on a fait imprimer en flamand les principales circonstances de sa conversion & de sa vie. Il y en a une considérable que je crois devoir rapporter. C'est que les Ministres furent si touchés de l'avoir perdu, qu'ils firent pour lui ce qu'ils n'avoient peut-être jamais fait pour aucun autre, & ce qui marque bien le grand desir qu'ils avoient de le pouvoir ramener à leur troupeau. Ceux de Leyde,

III. dans une de leurs Classes (c'est ainsi qu'ils appellent leurs assemblées
 CLAS. moindres que les Synodes, où se trouvent plusieurs Ministres) s'aviser
 N°. VIII. de le citer par une lettre qu'ils lui écrivirent, pour leur venir rendre
 compte de sa conduite. Ils lui représentent (ce qui confirme tout ce
 j'ai rapporté de lui) "qu'il avoit eu tant d'ardeur à étudier les saintes
 Lettres, & qu'il y avoit fait de si grands progrès, qu'ayant été reçu
 » nombre des Proposants, & admis à prêcher publiquement dans l'Eglise
 » la parole de Dieu; ils s'attendoient qu'il seroit bientôt promu à
 » honneur au Ministère Ecclésiastique; mais que plus tout cela leur avoit
 » donné de joie, plus ils avoient été affligés de sa chute; que néanmoins
 » par la considération qu'ils avoient pour lui, ils avoient suspendu
 » qu'alors les Censures Ecclésiastiques; mais qu'ayant appris qu'il avoit
 » passé jusqu'à recevoir l'Ordre de Prêtrise, ils ne pouvoient plus s'en
 » pécher de lui déclarer, qu'ils lui donnoient encore deux mois pour
 » comparoître devant eux, pour leur rendre compte de sa conduite,
 » au moins pour le faire par lettre; & que s'il ne le faisoit dans ce tems
 » là, ils procéderaient contre lui par les Censures; c'est-à-dire qu'ils l'en
 » communieraient. A quoi ils ajoutent; qu'ils sont prêts de justifier
 » procédé devant Dieu & devant les hommes."

Mais on ne voit pas comment ils s'y seroient pris pour y faire tout
 de la sagesse. Car, paroissant, par le bien qu'ils disent de celui qui
 avoit quitté, à qui ils ne font pas le moindre reproche, qui pût se
 soupçonner qu'il se fût porté à ce changement par quelque vue humaine
 ou par quelque passion; paroissant, dis-je, assez par-là qu'il n'avoit
 que par un motif de conscience, & parce qu'il avoit jugé, que les
 nouvelles Eglises, s'étant séparées de toutes les Eglises chrétiennes de
 terre, ne pouvoient être regardées que comme des conventicules de schis-
 matiques & d'hérétiques, auxquels on ne peut être uni de communica-
 tion sans se perdre; quelle apparence qu'ils aient pu croire, que celui qui
 devoient supposer être dans cette disposition, pût être touché de
 menace qu'ils lui faisoient, de le déclarer retranché de leur communica-
 tion dont il étoit persuadé qu'il avoit été obligé de se retrancher lui-même
 à moins que de vouloir *périr dans la contradiction de Coré*, comme par
 l'Apôtre S. Jude?

Aussi le nouveau converti ne fut guère embarrassé de leur lettre: il
 répondit avec autant de modestie que de force: il leur représenta à
 tour; "qu'il étoit surpris de ce qu'ils faisoient tant les étonnés, de
 » qu'ayant été élevé parmi eux, il s'en étoit séparé, pour se réunir à
 » l'Eglise Catholique, qui ayant son origine des Apôtres, par une suc-
 » cession non interrompue, se trouvoit répandue par toute la terre, se

» les promesses de Jesus Christ, & qu'ils ne fissent pas de réflexion, qu'ils III.
 » ne seroient pas en état de s'imaginer pouvoir faire cette plainte, si leurs CLAS.
 » peres ne s'étoient les premiers séparés de l'Eglise qui les avoit fait N^o VIII.
 » Chrétiens, pour en faire une nouvelle, sans pouvoir & sans mission;
 » & contraire à celle qui avoit envoyé en ce pays leurs premiers Apôtres,
 » qui, de Payens & d'adorateurs des idoles, les avoit fait adorateurs de
 » Dieu & de Jesus Christ. Il ajoutoit, que leurs raisons étoient si foibles,
 » que les Arminiens, les Anabaptistes, les Sociniens en pourroient dire
 » autant à un homme qui, ayant été élevé en quelqu'une de ces sectes,
 » l'auroit quittée pour se faire Calviniste."

Et enfin il n'eut pas de peine à répondre à ce pitoyable argument;
 ; qu'il devoit regarder comme des erreurs tous les points de la doctrine
 ; catholique qu'ils avoient rejetés, parce qu'il ne les trouveroit pas dans
 ; le Symbole des Apôtres." Comme si eux-mêmes y pouvoient trouver
 e Baptême, l'Eucharistie, le péché originel, la satisfaction de Jesus Christ,
 es vérités de la Grace & de la Prédestination; sans parler des erreurs
 particulières à leur secte, qu'ils prennent pour des vérités, comme la
 justification par la seule foi, la certitude du salut, & le dogme monstrueux
 de l'inaffabilité de la justice. Cette lettre des Ministres, & la réponse
 de M. Ouzee, sont toutes entières dans le livre dont j'ai parlé.

Dieu ne faisant point d'acception de personnes, & le salut des pauvres
 lui étant aussi cher que celui des riches, je ne ferai pas de difficulté d'a-
 jouter à ces conversions, deux ou trois exemples de personnes de con-
 dition basse & méprisable selon le monde.

Le premier est, de la conversion d'un Cordonnier de village, qui a eu
 quelque chose de fort singulier. Il n'y a que dix ou douze ans qu'il est
 mort; & j'ai appris, par des voies très-sûres, ce que j'en rapporterai.
 Il demouroit assez proche de la ville de Leyde: comme il avoit natu-
 rellement de l'esprit, n'étant instruit que de la Religion prétendue Réfor-
 mée, dans laquelle il étoit né, il la soutenoit avec beaucoup de chaleur;
 & cela l'avoit fait considérer des Ministres de Leyde: ce qui augmentoit
 son faux zèle contre les Catholiques de son village, qu'il traitoit le plus
 mal qu'il pouvoit, avec beaucoup d'orgueil & de fierté. Mais voici comme
 Dieu, par un effet singulier de sa providence, lui ouvrit les yeux, &
 guérit en même temps, par sa grace, l'aveuglement de son esprit & la
 corruption de son cœur. Allant un jour à Leyde, il trouva sur la bouti-
 que d'un Libraire le livre de M. Jansénius Evêque d'Ypres, contre le
 Ministre Voëtius, traduit en flamand. La curiosité le porta à l'acheter,
 & à le lire en s'en retournant. On fait que ce livre est extrêmement
 solide, & que les motifs qui nous doivent retenir dans la Religion Ca-

III. tholique, & y faire rentrer ceux qui s'en sont séparés, y font projet
 CLAS. d'une maniere si vive, si noble & si forte, qu'il est difficile de s'en
 N°. VII. fendre, quand on s'applique de bonne foi à les considérer, sans se voir
 obstiner à ne se pas rendre à la vérité. Ainsi, comme ce Cordonnier
 beaucoup de bon sens, & que Dieu commençoit à agir en lui pour
 retirer de l'erreur, il fut d'abord fort troublé de cette lecture, &
 entra en de grands doutes sur sa Religion: il ne put s'empêcher de
 ouvrir à quelques personnes; ce qui mit en alarme les Ministres de Le
 parce qu'ils le regardoient comme celui qui faisoit le plus d'hon
 à leur Religion dans ce village, par son zele & par son habileté
 lui envoyèrent des Anciens, des Proposants, des Ministres même,
 le détourner du dessein de se faire Catholique. Mais ayant lu & rel
 livre de M. d'Ypres, il n'y avoit pas seulement trouvé de bonnes
 cultés qu'il leur propoisoit; mais aussi de quoi réfuter les mauvaises
 ponfes qu'ils y faisoient; de sorte que toutes ces oppositions ne firent
 le fortifier davantage dans la résolution de se réunir à l'Eglise. Ce
 qu'il exécuta avec une joie extrême de tous les Catholiques de ce
 là, qui sont en fort grand nombre; y ayant dans ce village, (c)
 n'étoit anciennement qu'une annexe d'une autre paroisse, plus de
 cents communicants, entre lesquels il y a plus de cinquante filles dév
 . Ce qui combla leur joie, ce fut le changement que Dieu opéra
 le cœur de ce bon Cordonnier. Ce n'étoit plus cet homme fier &
 rieux qui leur faisoit tant de peine auparavant: Dieu n'avoit pas m
 changé son humeur, qu'éclairé son esprit; ce qu'il avoit d'esprit na
 ne l'élevoit plus: il étoit simple comme un enfant & doux comme
 agneau. Il édifioit tout le monde par son humilité, par sa mode
 par sa charité & par une dévotion exemplaire. Il ne faisoit rien que
 le conseil de son Pasteur, qui ne crut pas se devoir opposer à la pe
 qu'il eut, de faire imprimer un petit livre qu'il avoit fait, contenant
 motifs de sa conversion. Un Ministre y répondit: mais il y repliqua
 un plus gros livre qui est aussi imprimé; & on m'a fait voir l'un & l'autre
 Ayant cru qu'il se défendrait encore mieux s'il savoit le latin, il demanda
 permission de l'apprendre, & il en vint à bout, sans cesser de travailler
 à son métier. N'est-ce pas un sujet de bénir Dieu, qui fait voir en
 temps-ici comme en celui des Apôtres, qu'il peut choisir, quand il
 plaît, les personnes les plus viles & les plus abjectes selon le monde
 pour confondre la présomption de ces demi-savants, qui se sont cru
 forts pour renverser l'Eglise de Jesus Christ?

-(c) [Venez. Voyez la Lettre 347, de M. Arnauld.]

Je ne ferai pas si long sur les deux autres exemples. Pendant que la peste étoit à Utrecht, un Catholique qui en étoit frappé, fit avertir le Pasteur du desir qu'il avoit de recevoir les derniers Sacrements. Et comme Dieu fait la grâce aux Prêtres catholiques des Provinces-unies de ne pas manquer à ces devoirs de charité, quelque péril qu'il y ait pour eux, il partit aussi-tôt, étant précédé d'un homme qui le conduisoit avec une lanterne, parce que c'étoit en pleine nuit. Mais celui qui avoit la lanterne étant entré dans la maison du malade, le Prêtre, qui étoit un peu derriere, prit une porte pour l'autre, & entra dans le logis voisin, où il trouva un autre malade de peste, qui étoit Protestant & Maître d'école. Ce malade étoit seul pour lors, & étant surpris de voir entrer un homme dans sa chambre qu'il ne connoissoit pas, il lui demanda ce qu'il vouloit; le Prêtre dit qu'il venoit lui administrer les Sacrements. Le malade dit qu'il s'étoit trompé, & que n'étant pas Catholique, il ne l'avoit pas prié de venir. Mais, ajouta-t-il, par une secrete inspiration, puisque Dieu a voulu que vous vinssiez sans que je vous eusse fait appeller, je vous prie de m'instruire de la Religion Catholique. Je le veux bien, repartit le Prêtre; mais pensez bien auparavant à ce qui vous en arrivera: car si vous échappez de cette maladie, vous perdrez votre emploi de Maître d'école, & vous n'aurez peut-être plus de quoi vivre. Je le fais bien, dit le malade; mais cela ne me doit pas empêcher d'embrasser la vérité, si vous me la faites connoître. Le Prêtre le fit; il en fut content: il se confessa & reçut le S. Sacrement avec grande dévotion; & Dieu permit, pour faire connoître davantage la solidité de sa conversion, qu'il ne mourut pas de cette maladie, qu'il perdit son emploi, sans s'en mettre en peine, en s'abandonnant à la providence de Dieu, & qu'il a vécu jusqu'à la fin de sa vie en très-bon Catholique.

Le dernier exemple n'est pas moins surprenant. Il n'y a pas un an que cela est arrivé, ainsi que je l'ai appris de fort bonne part. M. l'Evêque de Hollande prêchant dans une des principales villes de sa Mission, avant que de donner le Sacrement de Confirmation à trois ou quatre cents personnes, un artisan, de la Religion prétendue Réformée, eut la curiosité de l'entendre. Et comme dans ses Sermons, qui sont également remplis de lumière & d'onction, il y a presque toujours quelque chose de controverse qui tend à montrer qu'il n'y a point de salut hors l'Eglise Catholique, & qu'il parla en celui-là d'une manière fort touchante, du bonheur qu'avoient les Catholiques de recevoir le S. Esprit par le ministère des Evêques, qui faisoient en cela ce qu'avoient fait les Apôtres, dont ils étoient les Successeurs; Dieu fit, par sa grace, que les paroles de ce savant & pieux Evêque touchèrent tellement le cœur de cet artisan, que

III.
CLAS.
N°. VIII.

III. se sentant comme entraîné par le mouvement du S. Esprit, il se mit, CLAS. consulter personne, au rang de ceux qui devoient recevoir le Sacre N°. VIII. de Confirmation, & le reçut effectivement. Après la cérémonie, témoigna sa joie à des Catholiques qui étoient autour de lui: ils en tirent un Prêtre, qui lui dit qu'il auroit dû se confesser auparavant, qu'il suffisoit qu'il fût en résolution de le faire. Il y consentit de tout cœur; il s'y prépara; on l'instruisit; il se confessa quelques jours après avec beaucoup d'humilité, & reçut ensuite l'Eucharistie: & il a persévéré toujours depuis à être bon Catholique.

Je finirai ces conversions par celles de deux familles de Rotterdam qui ont eu de grandes suites, & qui ont beaucoup contribué au rétablissement de l'ancienne foi dans cette ville. Car ce beau nom de Réformation, & les véhémentes déclamations des premiers Prédicants, & la dépravation des mœurs de plusieurs du Clergé, & contre des abus n'ont jamais été autorisés par l'Eglise, avoient emporté cette grande presque toute entière dans le parti de ces nouveaux Réformés. L'écandaleuse d'un Curé de la ville servit beaucoup à décrier les Ecclésiastiques, & à faire passer le peuple de ce décri à celui de la Religion. Ce fut une circonstance touchant ce Curé, que je crois devoir rapporter. Il vivoit publiquement dans le concubinage, & le reste de sa conduite étoit aussi déréglé. Il quitta ensuite l'Eglise, & s'en alla à Utrecht où il fut Ministre; mais en voulant toujours, quoique les autres Ministres en pussent dire, conserver beaucoup de choses de la Religion Catholique; comme de prêcher en surplis, de faire le signe de la croix, & de garder les cérémonies du Baptême. Quelques bourgeois de Rotterdam qui étoient demeurés Catholiques, mais qui étoient troublés & inquiétés en leur conscience, de ce qu'ils voyoient que presque toute la ville étoit changée de Religion, l'allèrent trouver à Utrecht, pour lui demander son sentiment de son changement, & pour savoir ce qu'ils avoient à faire. Quoique sa vie fût déréglée, il avoit quelque érudition; ce qui fit que ses paroissiens ne laissoient pas d'avoir de la créance en lui. Il fut touché de ce qu'ils lui dirent, & il ne se put empêcher de pleurer; mais il leur répondit: que voulez-vous que je fasse; *sedere non vult mendicare erubescit*: j'ai une femme & des enfants, que je ne me fais résoudre d'abandonner. Cette réponse ne servit pas peu à affermir les Catholiques dans leur ancienne foi.

Il n'y avoit alors dans tout Rotterdam que quatorze ou quinze familles, de quelque considération, où la vraie Religion se fût conservée. On fait combien le nombre des Catholiques y est augmenté depuis.

qui en a été une des principales causes est la conversion de *M. Isbrand Kievit*, & de sa femme, Gertrude Couwael, que je dois rapporter présentement. Elle arriva au commencement de ce siècle; & voici quelle en fut l'occasion, selon la tradition constante qui en est toujours demeurée dans sa famille. Un célèbre Ministre, nommé *Lansberghen*, ayant cité en chaire le passage d'un Pere qui paroissoit extrêmement fort contre les Catholiques, *M. Kievit*, qui n'avoit pas étudié, mais qui avoit fort bon sens, fut bien aise que deux de ses fils, qui avoient fort bien étudié, cherchassent le passage dans ce Pere: non qu'il se défiât de la bonne foi de son Ministre en une chose si importante; mais pour se fortifier lui-même dans sa Religion, en le relisant. Cependant il fut bien surpris, quand il se trouva que le Ministre avoit fait dire à ce Pere ce qu'il n'avoit point dit, & que bien loin que ce passage, étant fidèlement rapporté, fût contre les Catholiques, il leur étoit plutôt très-favorable. Il fut fort troublé de cette rencontre; & ayant prié *M. Lansberghen* de le venir voir, il lui demanda s'il ne leur avoit pas rapporté, dans l'un de ses sermons, un tel passage? Le Ministre lui dit que oui: & *M. Kievit*, qui avoit ses deux fils avec lui, le réduisit à la dernière confusion, en lui faisant voir avec combien de mauvaise foi il s'étoit servi, contre les Catholiques, de ce passage, qui étoit au contraire pour eux, étant rapporté fidèlement. Cela lui ôta la confiance qu'il avoit à ces prétendus Réformateurs, & il commença à craindre, que ce ne fût sans raison qu'il avoit quitté la foi de ses Peres, pour suivre ces nouveaux venus. Il se fit instruire des vrais sentiments des Catholiques, qu'il s'étoit représentés jusqu'alors comme pleins de superstitions & d'idolâtries; parce qu'il n'en savoit que ce que lui en avoient dit les Ministres, qui les déguisent & les enveniment par leurs calomnies: & ne les trouvant point tels qu'on les lui avoit figurés, il regarda comme une singulière grace de Dieu, de lui avoir ouvert les yeux, pour le faire rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique.

Sa femme fut quelque temps, avant que de se pouvoir résoudre à suivre son exemple; mais ce qui la détermina fut, qu'ayant demandé un jour au même *Lansberghen* si on ne se pouvoit pas sauver dans la Religion Catholique, il lui avoua qu'on le pouvoit: ce qui lui fit conclure, que puisque les Catholiques soutenoient qu'on ne se pouvoit sauver parmi les Prétendus Réformés, le plus sûr étoit, qu'elle rentrât dans une Communion en laquelle, par le consentement des uns & des autres, on pouvoit faire son salut.

La conversion de ces deux personnes, qui étoient riches, & de grande autorité dans la ville, & qui avoient beaucoup de gens qui dépendoient

III.
CLAS.
N°. VIII.

L E T T R E
DE MONSIEUR
PIERRE DE WALLENBOUR
A MONSIEUR
J A C Q U E S R O O S ,
S O N C O U S I N G E R M A I N :

Sur sa Conversion à la Religion Catholique.

MON TRÈS HONORÉ MONSIEUR ET TRÈS CLARÏSSIME DOMINE ET CO
CHER COUSIN. TE AMANTISSIME.

IL y a des nouvelles qui ne nous donnent pas seulement de l'admiration, mais qui nous jettent dans l'étonnement. C'est ce qui m'est arrivé, lorsque j'ai appris le merveilleux changement que Dieu a opéré en vous. Mon esprit en a été ravi de joie en Dieu mon Sauveur; & mon cœur a tréssailli d'allégresse, de voir que le Dieu éternel & tout-puissant a fait éclater sa lumière au milieu des ténèbres, & vous a appelé à son admirable clarté, en vous donnant la connoissance de sa vérité. Si je ne m'en suis pas expliqué plutôt à vous, c'est un effet de ma surprise & de mon étonnement. Mais ayant appris par les dernières lettres de mon frere, que vous deviez bientôt vous approcher de la sainte Communion, pour y recevoir le Sacrement de la vie éternelle, en signe & témoignage de la vérité immuable & éternelle que

R*Es novæ non admirati tantum, sed quandoque stup adferre solent. Ut intellexi Deus operatus est in vobis, tavit spiritus in Deo salutari exultavit cor meum in Deum & verum qui in tenebris cit lumen splendescere, & vobis in admirabilem claritatem ritatis suæ. Hac citius non cavimus: stupor enim apprehendit me. Sed postquam ultimis litteris per fratrem intellexi partem te futurum vivifici mysterii sacramenti vitæ æternæ, idque confirmationem increatæ ætæque veritatis; interrupto stu*

vous avez embrassée, j'ai cru devoir rompre mon silence, & vous écrire ces lignes, pour vous féliciter de cette grâce incomparable, qui vous unissant d'une manière ineffable au Fils unique de Dieu, fera que vous deviendrez, que vous serez appelé, & que vous serez en effet vous-même fils de Dieu, étant rendu participant de la nature divine, par la communion de ce divin Sacrement, où vous puiserez les dons spirituels & célestes comme dans leur source. Mais ce qui augmente encore ma joie est, l'avantage qu'en recevra la Religion Catholique, en ce temps ici, par l'appui & la protection que vous lui donnerez. Je dois aussi féliciter sur cela vos freres, que vous ne précédez pas seulement par l'âge & par la science, mais par l'exemple que vous leur donnez de rentrer dans l'Eglise. Enfin je m'en félicite, pour ainsi dire, moi-même, m'estimant plus heureux de vous être uni par les liens de la foi, de l'espérance & de la charité, que par ceux du sang & de la nature. Plût à Dieu, Mon très-cher Cousin, que je pusse vous ouvrir mon cœur, & vous témoigner de vive voix les sentiments de cette joie spirituelle & divine dont je suis pénétré : plût à Dieu que je pusse vous embrasser, & allumer en vous de plus en plus ce feu divin, qui vous porte à vous déclarer, avec tant de générosité & d'ardeur, pour la défense de la véritable foi. Comme nous n'avons en cela que la même fin, nous prendrions aussi les mêmes moyens ; nous unirions nos occupations, nos soins & nos exercices, pour agir de concert par rapport à cette fin. Si vous ju-

*silentioque arripio calammum: nec III.
tibi tantum gratulor, qui ad tan- CLAS.
tam vocatus es dignitatem, ut con- N. VIII.
junctus Filio Dei Unigenito vivo
& vero, verè efficiaris, nomine-
ris, & sis filius Dei, consors di-
vine nature, per communionem
divinissimi Sacramenti, donorum-
que spiritualium & cælestium: sed
multò magis rei Catholicæ gratu-
lor, quæ talem habitura est patro-
num, qualem hac tempora requi-
runt. Gratulor etiam fratribus
tuis, quos sicut ætate & doctrinâ,
ita & exemplo præcedis. Gratulor
tandem mihi ipsi, pluris faciens
communionem fidei, spei & cha-
ritatis, quàm conjunctionem affi-
nitatis & sanguinis. Atque uti-
nam amplecti liceret generosum
animum & fovere divinum illud,
quod concepit, tutandæ fidei pro-
positum. Sicut finis nobis commu-
nis est, ita media forent commu-
nia, studia eadem, affectus pares,
exercitia sui proportionata. Si
videatur expediens ut experimen-
tum sumas, posses aliquot mensi-
bus nobiscum agere, etulemque uti
domo: deinde fundamentis positis
Coloniensem accedere Universita-
tem, & tam publica quàm priva-
ta, quibus abundat, exercitia fre-*

III. giez à propos d'en faire l'expérience ,
 CLAS. vous n'auriez qu'à venir passer quelques
 N°. VIII. mois avec nous, dans la maison où nous
 sommes; & après les premiers fonde-
 ments posés, vous pourriez aller à l'U-
 niversité de cette ville, & profiter des
 exercices qui s'y font, tant dans les le-
 çons publiques, que dans des conféren-
 ces particulières. Vous y trouverez abon-
 damment de quoi vous satisfaire. Mais
 si vous daignez nous venir voir, nous
 conférerons plus amplement de toutes
 ces choses. Cependant je ne cesserai de
 bénir Dieu de la grace qu'il vous a faite,
 & qu'il a faite à vos freres, à nous-mê-
 mes, & à toute l'Eglise, en vous rap-
 pellant à la véritable foi, dans la con-
 fiance que j'ai qu'il accomplira en vous
 l'ouvrage qu'il y a commencé par sa
 grace. Je salue vos freres avec toute
 l'affection que je dois, & je continuerai
 à les offrir tous les jours à Notre Sei-
 gneur avec vous, afin que, comme nous
 sommes unis par les liens du sang, nous
 le foyons aussi par la même foi en cette
 vie, & par la même gloire dans l'éter-
 nité. Ce sont les souhaits & les vœux
 que fait,

*Mon très-honoré Monsieur &
 mon très-cher Cousin,*

Votre très-humble serviteur
 & Cousin, Pierre de
 Wallenbourg.

A Cologne le 7. Décembre 1641.

*quentare: Invenies in ea
 abundanter sufficiat. Verum
 tempus nobiscum sis, dabitur
 de iis agendi latius. Ego
 terim fecilem te fratresque
 felices nos, totamque Eccl
 aestimo, quandiu Deus div
 opus, quod in te operatus
 conservabit. Saluto quam o
 sissimè fratres tuos mihi a
 tissimos, quos tecum quotidie
 commendo; ut qui consang
 tate juncti sumus, simus &
 simus & gloriâ aternâque j
 tate. Sic optat,*

Clarissime Domine Cog
 amantissime,

*Servus vester humillim
 Cognatus P. van
 Wallenbourg.*

Coloniz 7. Decemb. 16.

CONCLUSION.

III.
CLAS.

N°. VIII.

J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce que l'Auteur de la Politique du Clergé a répandu en divers endroits de son livre, avec autant de malignité que peu de lumière, pour rendre odieuse la doctrine de l'Eglise Catholique. Mais il vaut mieux se réserver pour une autre occasion, & finir cette Apologie. Dieu veuille qu'elle puisse servir à détromper plusieurs personnes, qui ne demeurent dans ces nouvelles sectes, que par un principe tout opposé à celui qui y avoit fait entrer ceux que les premiers Réformateurs ont portés à se séparer de l'Eglise Catholique, en la leur représentant, par d'impertinentes déclamations, comme la Babylone de l'Apocalypse, d'où il nous étoit commandé de sortir; pour n'être point enveloppés dans ses plaies. Car c'étoit en leur promettant, qu'on ne les assujettiroit point à l'autorité des hommes, comme faisoient les Papistes, mais à la seule parole de Dieu.

Et cependant j'atteste la conscience de tous les Prétendus Réformés qui n'ont point étudié, ce qui en fait plus des trois quarts; & je suis assuré que, s'ils veulent être sinceres, ils m'avoueront qu'ils croient tout ce qu'ils croient, sur-tout dans les points qu'ils ont rejetés de la doctrine de l'Eglise, non pour être convaincus de leur vérité ou de leur fausseté par la parole de Dieu lue ou entendue; mais seulement parce qu'ils l'ont appris ainsi dans leur Cathéchisme, qu'ils n'oseroient pas dire être un livre canonique; ou parce que la créance qu'ils ont à leurs Ministres, leur a fait penser qu'il falloit que cela fût ainsi dans l'Ecriture, parce que ces Ministres leur ont dit souvent, qu'ils ne prêchoient rien que ce qu'ils trouvoient dans l'Ecriture.

Ainsi ne s'étant faits Calvinistes qu'en se mettant au dessus de l'autorité de tous les SS. Peres, de tous les Conciles & de l'Eglise universelle, pour ne s'arrêter (à ce qu'on leur disoit) qu'à Dieu, parlant dans l'Ecriture, il se trouve que tous ceux dont je parle, sachant fort bien qu'ils n'ont point lu l'Ecriture Sainte, pour se pouvoir assurer qu'ils ne croient rien qui n'y soit conforme, ils demeurent néanmoins, sans scrupule, dans leur nouvelle Religion, parce qu'ils aiment mieux s'en rapporter à leur Cathéchisme & à leur Ministre, qu'à une infinité de Saints, qu'ils tiennent eux-mêmes pour Saints, & qu'à l'autorité d'une Eglise qui a encore toutes les marques qui faisoient que S. Augustin disoit aux Manichéens ce que l'on peut dire à toutes ces nouvelles sectes :
 „ Quand je mettrois à part la sagesse & la connoissance de la vérité, que les
 „ Hérétiques ne croient pas être dans l'Eglise Catholique : il y a beaucoup
 „ de choses qui me retiennent dans son sein, avec grande raison. Le

Aug. cont.
Epist. fun-
dam. c. 4.

- III. » consentement des peuples & des Nations m'y retient ; l'autorité
 CLAS. » menciée par des miracles , nourrie par l'espérance , augmentée
 N°. VIII. » charité , m'y retient ; la succession des Evêques , depuis le Siege
 » de l'Apôtre S. Pierre , à qui le Seigneur a donné la charge de
 » ses brebis , jusqu'à l'Episcopat de celui qui l'occupe maintenant
 » retient encore. Enfin j'y suis retenu par le nom même de Cath
 » qui est tellement demeuré propre à cette Eglise , que quoique t
 » Hérétiques prétendent se l'attribuer , si toutefois un étranger d
 » où s'assemble l'Eglise Catholique , il n'y a point d'Hérétique
 » montrer son Eglise ou sa maison ».

Je ne pousse pas cela plus loin : le bon sens en peut faire tirer
 ment les conséquences ; mais c'est à l'Esprit de Dieu de dissiper l
 ges , qu'une longue prévention met au devant des yeux de ceux
 le malheur d'être nés hors de l'Eglise. Demandons à Dieu pour e
 leur fasse cette grace ; gémissons , pleurons sur la perte d'un si
 nombre de nos freres ; car ils le font , & ils n'ont su ce qu'ils f
 quand ils ont suivi des gens qui les ont arrachés du sein de leur
 ble Mere , par le faux prétexte d'une réformation mal entendue. I
 téra nos prieres & nos larmes , si elles partent du fond d'une v
 charité ; si nous ne cherchons , dans leur retour , que leur prop
 & la gloire de Jesus Christ ; & si nous avons plus de soin qu'on
 d'ordinaire , de les édifier par une vie chrétienne , & une piété
 en observant à leur égard ce que les Apôtres recommandoient a
 miers fideles , *de se conduire parmi les Gentils d'une maniere pure &
 afin que les bonnes œuvres qu'ils leur verroient faire les portassent à
 gloire à Dieu , au jour qu'il daigneroit les visiter.*

F I N.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

P R E M I E R E P A R T I E.

- C**HAP. I. *Ce qui a porté à répondre à ce Livre & du dessein qu'on a dans cet ouvrage.* Page 282
- CHAP. II. *Calomnie capitale contre les Catholiques: que les Souverains ne se peuvent assurer de leur fidélité, & qu'il n'y a que celle des Prétendus Réformés dont ils puissent avoir une parfaite assurance.* 290
- CHAP. III. *Que les méchants livres contre la Souveraineté des Rois & les plus capables de faire révolter leurs sujets contre eux, ont été faits par des Prétendus Réformés & réfutés par des Catholiques.* 296
- CHAP. IV. *Cette même méchante Doctrine contre la Souveraineté des Rois soutenue par d'autres Auteurs Prétendus Réformés.* 309
- CHAP. V. *Réfutation de la calomnie contre le Clergé de France, que cet Auteur représente comme étant toujours prêt de se révolter contre le Roi.* 316
- CHAP. VI. *Des Sophismes que cet Ecrivain emploie pour prouver que le Parti Huguenot est le seul dont le Roi peut être parfaitement assuré.* 321
- CHAP. VII. *Le même Sophisme du Chapitre précédent employé par cet Auteur pour rendre suspecte au Roi la fidélité du Clergé de France.* 323
- CHAP. VIII. *Réponse à ce qui fut fait en Sorbonne contre Henri III. Que les Docteurs de ce temps-là qui se laisserent emporter par la faction de la Ligue, n'agirent point par les principes que cet Auteur attribue à tous les Catholiques, mais par ceux des Calvinistes.* 332
- CHAP. IX. *Les principaux fondemens de cet Auteur réfutés par le livre d'un autre Protestant intitulé: l'Empereur & l'Empire trahis, & comment, & par qui.* 336
- CHAP. X. *De l'abus que cet Auteur fait de la harangue de M. le Cardinal du Perron au Tiers-Etat, pour rendre suspecte au Roi la fidélité de tout le Clergé de France.* 341
- CHAP. XI. *Avec combien d'impertinence cet Auteur allegue l'affaire de la Régale, pour prouver que dans les démêlés que le Pape peut avoir avec le Roi, les Evêques sont toujours disposés à être pour le Pape.* 349
- CHAP. XII. *Que cet Auteur n'a rien à reprocher aux ligueurs sur ce qu'ils*
Ecrits contre les Protestants. Tome XIV. T t t t t

ont voulu empêcher que Henri le Grand ne parvint à la Couronne qu'il paroît approuver que les Puritains d'Angleterre entreprennent même chose au regard du Duc d'York.

CHAP. XIII. *De l'infame calomnie de cet Auteur contre les Catholiques accusé d'avoir fait mourir le feu Roi d'Angleterre, sur une confession signée par le Pape & approuvée par la Sorbonne.*

CHAP. XIV. *De la prétendue Conjuración des Catholiques d'Angleterre la vie de leur Roi découverte depuis deux ans. Que la manière s'y prend cet Auteur pour faire croire que ce n'est pas une fable, & manifestement que c'en est une.*

CHAP. XV. *Réfutation de toutes les raisons générales que cet Auteur porte, pour faire voir qu'il n'est pas croyable, que la prétendue juración des Catholiques contre la vie du Roi d'Angleterre ne soit vraie.*

CHAP. XVI. *Preuves convaincantes de la fausseté de la Conjuración procès de M. Coleman.*

I. *Preuve.*

II. *Preuve.*

III. *Preuve.*

IV. *Preuve.*

V. *Preuve.*

VI. *Preuve.*

VII. *Preuve.*

CHAP. XVII. *Huitième & dernière preuve de la fausseté de la Conjuración de M. Coleman prise des dépositions de l'autre témoin Bedlow.*

CHAP. XVIII. *Que les dernières paroles de Milord Stafford doivent vaincre toutes les personnes raisonnables de la fausseté de la Conjuración.*

CHAP. XIX. *Qu'il n'y a rien dans les lettres de M. Coleman produites son procès qu'on puisse dire être une preuve de la vérité de la Conjuración.*

CHAP. XX. *Que le procès de Milord Stafford imprimé par autorité que fournit beaucoup d'arguments qui font voir la fausseté de la Conjuración.*

§. I. *Plan général de la prétendue Conspiration.*

§. 2. I. *Réflexion.*

§. 3. 2. *Réflexion.*

§. 4. *De la part qu'ils donnent au Pape Innocent XI dans la Conjuración.*

T A B L E D E S C H A P I T R E S.

883

§. 5. 1. <i>Réflexion.</i>	435
2. <i>Réflexion.</i>	436
3. <i>Réflexion.</i>	Ibid.
§. 6. <i>Raisons générales pour rendre la Conspiration probable.</i>	Ibid.
§. 7. 1. <i>Réflexion.</i>	438
§. 8. 2. <i>Réflexion.</i>	440
§. 9. 3. <i>Réflexion.</i>	441
§. 10. <i>Témoins pour prouver la Conspiration en général.</i>	444
§. 11. 1. <i>Témoin. Smith.</i>	Ibid.
§. 12. 2. <i>Témoin. Dugdale.</i>	449
§. 13. 1. <i>Réflexion.</i>	450
§. 14. 2. <i>Réflexion.</i>	452
§. 15. 3. <i>Réflexion.</i>	454
§. 16. 3. <i>Témoin. France.</i>	457
§. 17. 4. <i>Témoin. Oates.</i>	458
1. <i>Reproche contre Oates.</i>	460
§. 18. 2. <i>Reproche contre Oates.</i>	462
§. 19. 5. <i>Témoin. Dennis.</i>	464
§. 20. 6. <i>Témoin. Jennison.</i>	465
CHAP. XXI. <i>Que ce même procès prouve clairement l'innocence de Milord Stafford.</i>	468
§. 1. <i>Première Considération touchant la personne du Milord.</i>	Ibid.
§. 2. <i>Réflexion sur ce discours.</i>	470
§. 3. 2. <i>Réflexion sur la personne du Milord.</i>	472
§. 4. 3. <i>Considération sur la personne de Milord Stafford.</i>	473
§. 5. 4. <i>Considération sur la personne de Milord Stafford.</i>	474
§. 6. <i>Des trois témoins dont le premier est Dugdale.</i>	477
§. 7. <i>Contrariété entre les deux différentes dépositions de Dugdale.</i>	481
1. <i>Contrariété.</i>	486
2. <i>Contrariété.</i>	487
3. <i>Contrariété.</i>	Ibid.
4. <i>Contrariété.</i>	488
5. <i>Contrariété.</i>	Ibid.
6. <i>Contrariété.</i>	489
§. 8. <i>Fourberie de Southall pour couvrir un peu la contrariété des deux dépositions de Dugdale.</i>	Ibid.
§. 9. <i>Autre argument contre Dugdale tiré de cette première déposition du 24 Décembre, 1678.</i>	491
§. 10. <i>Du second Témoin qui est Oates.</i>	492

§. 11. *Du dernier témoin que est Tuberville.*

§. 12. *Tuberville convaincu par lui-même d'être un fau-
moin.*

§. 15. *Conclusion de la justification de Milord Stafford.*

CHAP. XXII. *Que c'est une calomnie de supposer qu'il y ait des T-
giens Catholiques qui enseignent qu'on n'est pas obligé de garder
aux hérétiques, & que cela est appuyé de l'autorité du Concile de
tance. Mais que c'est ce que les Calvinistes ont pratiqué à l'égard
Catholiques.*

Conclusion.

PREMIERE ADDITION.

*Contenant diverses choses touchant la Conspiration d'Angleterre qu'o-
sues que depuis que le Livre a été achevé d'imprimer.*

Remarques sur le Livre intitulé: CONSPIRATIONS D'ANGLETERRE.

Remarques sur la Dénonciation d'Oates.

Remarque sur la Relation d'Elisabeth Cellier.

SECONDE ADDITION,

*Ou Ecclaircissement d'un endroit de cette Apologie, dans lequel l'A-
s'est trompé, en parlant de M. Southwell, Secrétaire du Conseil
Majesté Britannique.*

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I. *Que l'occasion que l'Auteur a prise de calomnier les
tholiques touchant leur Doctrine, est le livre de M. l'Evêque de Co-
qui l'est maintenant de Meaux: qu'ils ne peuvent plus prétendre, c-
ils ont fait d'abord, qu'il ne contient pas la vraie Doctrine de l'Eglis-
tholique.* Page

CHAP. II. *Combien les Ministres ont paru alarmés du livre de M.
Meaux: mais qu'il a plu à cet Auteur de dire au contraire qu'il e-
pable de ruiner l'Eglise Romaine.*

CHAP. III. *Horrible calomnie, que le livre de M. de Meaux fa-
les Déistes, qui doutent de la divinité des livres de l'Ecriture.*

CHAP. IV. *Seconde calomnie non moins détestable, que ce livre de M.
Meaux favorise le Socinianisme, qui est, dit-il, non seulement la*

TABLE DES CHAPITRES. 885

<i>gion des jeunes Abbés , mais de quelques sociétés graves & bien réglées.</i>	606
CHAP. V. <i>Troisième calomnie , non moins noire que les précédentes , sur le sujet de l'Eucharistie.</i>	615
CHAP. VI. <i>Justification des Peres de l'Oratoire & des Théologiens de Port-Royal , contre l'imposture de cet Auteur qui les calomnie de s'entendre avec les Calvinistes sur le sujet de l'Eucharistie.</i>	625
CHAP. VII. <i>La dispute célèbre entre l'Auteur de la Perpétuité de la foi & M. Claude , très infidèlement rapportée par M. Spanhemius.</i>	633
CHAP. VIII. <i>Que rien ne peut être plus démonstratif & plus convaincant , que l'argument proposé dans les livres de la Perpétuité de la foi , dont M. Spanhemius parle avec tant de mépris.</i>	645
§. I. <i>Argument proposé aux Prétendus Réformés dans les livres de la Perpétuité de la foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie.</i>	646
§. II. <i>Preuve générale de la Majeure au regard du temps de Bérenger.</i>	647
§. III. <i>Preuve particulière de la même Majeure au regard des Grecs du temps de Bérenger.</i>	649
§. IV. <i>Preuve de la Mineure au regard du premier temps , c'est-à-dire , Preuve de l'impossibilité d'une innovation dont il ne seroit resté aucune trace , que les Calvinistes doivent prétendre s'être faite dans toutes les Eglises du monde , depuis la fin du neuvième siècle jusqu'au commencement de l'onzième : premier Membre de cette preuve.</i>	651
§. V. <i>Second Membre de la preuve de l'impossibilité du changement insensible depuis la fin du IX. siècle jusqu'au commencement de l'onzième.</i>	656
§. VI. <i>Preuve de la Majeure au regard de ce temps ici ; c'est-à-dire , que les Eglises d'Orient & particulièrement la Grecque sont dans la même foi que l'Eglise Romaine.</i>	663
§. VII. <i>Preuve de la seconde partie de la Mineure , qui est , qu'il est impossible qu'il se soit fait un changement insensible dans la créance sur l'Eucharistie en toutes les Eglises Orientales dans le temps qui s'est écoulé depuis Bérenger jusqu'à nous.</i>	675
§. VIII. <i>Conclusion où l'on représente encore une fois la force invincible de cet argument.</i>	680
CHAP. IX. <i>Que la troisième classe du Tiers parti de l'Auteur de la Politique du Clergé n'est fondée que sur des calomnies , ou des chicaneries , ou des équivoques.</i>	686

- CHAP. X. *Réfutation de ce que dit cet Auteur contre le livre de M. de Me Qu'il n'est bon qu'à faire des relaps.*
- CHAP. XI. *Que cet Auteur n'a pu dire que par un jugement téméraire criminel que de douze mille personnes qui se sont fait Catholiques en France depuis vingt ans, il n'y en a peut-être pas douze qui l'aient fait par mouvement de conscience.*
- CHAP. XII. *De la conversion de M. de Turenne, & des charités que le fait à de pauvres familles qui embrassent la Religion Catholique. rien n'est moins chrétien que ce que dit cet Auteur de l'un & l'autre.*
- CHAP. XIII. *Du chagrin que cet Auteur témoigne contre les convertis Que les Calvinistes n'ont aucun zele pour la conversion des Infideles lieu que les Catholiques s'y emploient avec succès.*
- CHAP. XIV. *De ce que les Calvinistes disent, que c'est faute de voca ou pour n'avoir pas une commission extraordinaire qu'ils puissent juger comme les Apôtres firent la leur, qu'ils ne vont point prêcher Jesus Christ parmi les Nations barbares.*
- CHAP. XV. *De la plus cruelle persécution qui fut jamais suscitée contre Chrétiens, par la malice du Président du comptoir & de la Compagnie de Hollande.*
- CHAP. XVI. *Réflexions sur deux ou trois choses que disent les Calvinistes en rapportant les cruautés exercées contre les Chrétiens dans le Japon.*
- CHAP. XVII. *D'où vient que les Calvinistes pervertissent moins de Catholiques qu'ils ne faisoient autrefois: Que c'est que les moyens qu'ils ont employés d'abord leur sont depuis devenus inutiles: du premier & des autres moyens.*
- CHAP. XVIII. *Suite de la comparaison des Catholiques avec les prétendus réformés au regard de la dévotion & de la piété.*
- CHAP. XIX. *Que la mort du Marquis de S. Privas, dont ils se font honneur, dans une lettre ajoutée à la seconde édition de la Politique du Clergé, ne leur est pas un fort bon argument, pour montrer qu'ils ont plus de dévotion dans leur parti que parmi les Catholiques.*
- CHAP. XX. *Du second moyen: Maligne & fausse exposition de la doctrine de l'Eglise.*
- CHAP. XXI. *Du troisieme moyen: La hardiesse avec laquelle ils se font considérer comme des gens extraordinairement envoyés de Dieu pour réparer l'Eglise tombée en ruine.*
- CHAP. XXII. *Réfutation de toutes les fausses subtilités que M. Clau*

TABLE DES CHAPITRES. 887

<i>employées pour empêcher qu'on ne voie qu'ils ont attribué à leurs premiers Réformateurs une vocation extraordinaire.</i>	812
CHAP. XXIII. <i>Suite de la réfutation de M. Claude touchant la mission extraordinaire de leurs premiers Réformateurs.</i>	826
CHAP. XXIV. <i>Quatrième moyen. La promesse de ne rien enseigner que ce qui se trouve clairement dans l'Ecriture sainte.</i>	844
CHAP. XXV. <i>Qu'il y a maintenant beaucoup plus de Protestants qui se font Catholiques, que de Catholiques qui se fassent Protestants : Exemples édifiants de quelques conversions à la Foi Catholique.</i>	856
<i>Lettre de M. Pierre de Wallenbourg à M. Jacques Roos son Cousin Germain, sur sa conversion à la Religion Catholique.</i>	876
<i>Conclusion.</i>	879

A P P R O B A T I O.

Liber cui titulus: *Apologie pour les Catholiques, contre les faussetés & les calomnies d'un livre intitulé: La Politique du Clergé de France, &c., Seconde Partie, &c.* varias A catholicorum calumnias solidè refutans, eorumque quæstas detegens ineptias, fidei catholicæ veritatem & sinceritatem strenuè vindicat: Quapropter luce publicâ dignum censeo.

Datum Bruxellis, 24 Junii 1682.

J. D. CUYPER. S. T. LICENT.

Archipresb. Bruxell. lib. Cens.

APPROBATION de Monseigneur l'Evêque de Condom, Précepteur de Monseigneur le Dauphin.

J'Ai lu avec attention le livre qui a pour titre *l'Impiété de la Morale des Calvinistes, &c.* & je l'ai trouvé non seulement très-orthodoxe, mais encore très-fort & très-concluant. L'auteur continue à faire toucher au doigt l'impiété & la fausseté du paradoxe le plus étrange qui ait jamais été enseigné parmi les hommes. Il a raison d'insister sur ce point & d'approfondir une matière qui pourroit toute seule étant pénétrée, défabuser ceux à qui le nom de réformation fascine les yeux. On ne peut lire sans en être touché la manière dont il déplore l'aveuglement de nos nouveaux réformés, qui après s'être élevés au dessus de l'autorité de

888 T A B L E D E S C H A P I T R E S .

l'Eglise se rendent captifs de celle de leurs Ministres ; & le dernier
titre de ce livre seroit seul capable de leur ouvrir les yeux s'ils
fermoient opiniâtrément à la lumière. Donné à S. Germain en L
fixieme Décembre 1674.

J. BENIGNE A. E. DE CONDOM

